



LE MAGASIN
PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTIÈME ANNÉE.

1862

PRIX DU VOLUME BROCHÉ,	POUR PARIS.	6 fr.
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ,	POUR PARIS.	7 fr. 50
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXII

LE MAGASIN PITTORESQUE

A SES LECTEURS

31 décembre 1862.

Me voici arrivé à mon trentième anniversaire.

Trente ans ! N'est-il pas merveilleux qu'un pauvre petit recueil comme moi ait déjà traversé, sain et sauf, et avec bonne envie de continuer à vivre, une si longue suite de jours où tant de choses plus grandes et assurément meilleures ont sombré et tristement péri ! C'est le privilége du roseau : il a plus de chances d'échapper aux tempêtes. Mais quand on est, selon le mot de Pascal (¹), « un roseau pensant », on n'est pas plus fier de cet avantage que de tout autre, on s'efforce de vivre le mieux possible, et, pour tout nouveau répit que l'on obtient, on se sent de la reconnaissance.

Que ne m'est-il possible de réunir aujourd'hui, comme en une fête de famille, tous ceux que quelque bienveillance lie à mon humble destinée ! Mais où sont-ils tous ces amis inconnus? on m'assure qu'on en trouve un peu partout, bien loin, même au delà des mers. Il faut me contenter de leur envoyer un salut affectueux. Qu'ils soient heureux, et assez longtemps pour qu'entre nous puisse se faire encore un échange de bons sentiments quand sonnera la cinquantaine ! (²)

De jeunes amis m'ont demandé quelquefois le récit de mon histoire. A quoi bon? A moins d'en prendre prétexte pour raconter celle des autres, ce qui est assez l'usage, je n'aurais, je crois, rien de bien nouveau ni de bien curieux à dire; on me connait.

Je suis né d'une bonne pensée. Elle a éclairé mes premiers pas; elle me guide encore : je marche sous son rayon.

Le but que, dès le commencement, je m'étais proposé est toujours celui que je cherche à atteindre : jamais mes regards ni mon cœur ne s'en sont un seul instant détournés. Mes anciennes promesses sont écrites; je ne crains pas qu'on les relise :

« Je voudrais bien, ai-je dit, — plaire à tout le monde, » mais surtout à ceux qui ne peuvent consacrer qu'une » humble somme à leurs menus plaisirs; — exercer, s'il » se peut, une influence pareille à celle de l'éducation gé- » nérale que les classes de la société riches en loisirs » doivent à des relations habituelles avec les hommes dis- » tingués, à des lectures variées, choisies, et aux sou- » venirs de voyages (t. Iᵉʳ, 1833, p. 1); — répandre les » éléments de conversation qui peuvent le mieux rendre » insensiblement les communications plus agréables, plus » faciles, plus intimes entre toutes les classes de la so- » ciété (t. Iᵉʳ, p. 3); — réveiller chez les uns les sou- » venirs des choses qu'ils ont déjà connues, apprendre à » quelques autres des choses qu'ils ignorent (t. Iᵉʳ, p. 216); » — chercher à satisfaire les libres exigences de l'imagi- » nation sans fatiguer et rebuter la raison...; distinguer » dans une infinité de désirs ceux qui sont le plus impé- » rieux et dont le retour est le plus fréquent; observer avec » convenance une proportion d'unité dans la variété... » (préface du t. II, 1834); — aider au développement du » goût et du sentiment du dessin (t. II, p. 2); — fortifier » la volonté de faire le bien; — soutenir la foi en Dieu et » en notre immortalité (*passim*). »

Ai-je failli à aucun de mes engagements?

Ma conscience, du moins, me répond que je me suis appliqué à les tenir de mon mieux, suivant mes forces et les moyens qui étaient à ma disposition.

J'ai traversé des temps où plus d'une lettre officieuse m'invitait à faire des concessions au goût ou à la mode du jour. Dans celle-ci on me reprochait de paraître par trop indifférent aux passions des « partis »; dans celle-là on m'aurait voulu moins sérieux, moins moraliste, moins préoccupé d'instruction et de « conviction spiritualiste »; on m'aurait mieux aimé plus léger, plus plaisant ou plus romanesque. J'ai résisté, persuadé que, même si j'avais eu la faiblesse de m'y essayer, je n'aurais jamais eu le malheureux courage de démentir mon caractère, et que, de plus, j'aurais été fort maladroit à pareille besogne; c'est une vieille vérité, qu'on ne fait bien que ce qu'on sent et ce qu'on aime.

Ajouterai-je, nullement par vanité, mais pour le bon exemple, que ma persévérance a été récompensée; je serais ingrat si j'élevais la moindre plainte. Les encouragements ne m'ont jamais manqué : les uns sont descendus de bien haut; des hommes dont la supériorité intellectuelle a fait honneur à la France n'ont pas dédaigné de me témoigner leur sympathie ou même de m'aider plus d'une fois de leur collaboration (³); d'autres approbations nombreuses, pour m'être venues de foyers lointains, obscurs ou pauvres, ne m'ont pas été les moins précieuses. A qui est-il le plus naturel que je désire plaire, sinon à ceux qui ont la modestie et la bonté de croire que je puis leur être utile, à titre de distraction ou d'enseignement sans grande prétention, et de conseils sincères?

Continuons donc, lecteurs fidèles, moi à vous servir, vous à m'être bienveillants. La main qui trace pour moi ces lignes est la même qui a écrit, il y a trente ans, mon titre sur ma première page. Grâce à Dieu, elle ne tremble pas encore, et certainement elle ne m'abandonnera pas tant qu'elle aura la force de porter le poids léger d'une plume, car je sais bien que j'ai toujours été le plus cher et le plus doux de ses travaux.

ÉD. CH.

(¹) « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... »

(²) Souhait du recueil, bien entendu, non du rédacteur. Il n'y a pas de vie moyenne pour les livres. Plusieurs recueils périodiques analogues au *Magasin pittoresque*, fondés à Londres de 1730 à 1740, par exemple *the Gentleman's Magazine* (1731), existent encore et se maintiennent dans l'estime publique.

(³) Quelques-uns nous ont permis de les nommer. — Voy. la liste des rédacteurs à la fin de la Table des vingt premières années. Voy. aussi la note du tome XX, 1852, page 34 (la Notice de la page 38 a été écrite pour le *Magasin pittoresque* par M. Biot), et *passim*.

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXe ANNÉE. — 1862.

L'IMMORTALITÉ.



Saint Augustin et sa mère, peinture d'Ary Scheffer. — Dessin de Chevignard, d'après la gravure de Beaugrand, éditée par M. Dusacq.

« Peu de temps avant le jour où ma mère devait quitter le monde, — jour que nous ignorions et que vous seul connaissiez, Seigneur, — il arriva, sans doute par l'effet de vos secrets desseins, que nous nous trouvâmes seuls,

elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie... Là, seuls et sans témoins, nous goûtions une ineffable douceur à nous entretenir ensemble; oubliant le passé et n'envisageant que l'avenir, nous cherchions entre nous quelle devait être cette vie éternelle des saints, que l'œil de l'homme n'a point vue, dont son oreille n'a point entendu parler, et que son cœur naturel ne comprend pas. Mais nous tournions nos cœurs vers vous, nous les ouvrions avidement à ces eaux célestes dont vous êtes la source vivante, afin qu'après nous en être abreuvés autant que nous pouvions le faire, nous fussions capables de nous élever en quelque mesure à l'intelligence d'un si grand mystère.

» Comme nous étions arrivés à cette conclusion, que toutes les jouissances charnelles, que tous les plaisirs, que toute la splendeur de la vie corporelle, ne sont absolument rien auprès des délices de cette autre vie, remplis d'un enthousiasme croissant, nous nous élevâmes plus haut et nous parcourûmes graduellement tous les objets matériels, jusqu'au ciel lui-même, avec le soleil, les étoiles et tous les astres. Puis nous nous enfonçâmes plus avant encore dans ces profondeurs, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; enfin nous arrivâmes à nos âmes, mais nous passâmes encore par-dessus pour atteindre cette région de la plénitude infinie, où vous nourrissez éternellement vos élus de l'aliment de la vérité, où la vie est la sagesse même, où tout ce qui existe puise l'existence, et non-seulement tout ce qui existe, mais ce qui a existé et ce qui existera, tandis qu'elle-même n'a point été faite, mais existe aujourd'hui telle qu'elle a été et sera toujours, ou, pour mieux dire, elle n'a point été et ne sera point, mais elle est seulement, puisqu'elle est éternelle... Et pendant que nous parlions en nous élançant avec ardeur vers cette céleste contrée, nous en touchâmes le bord d'un coup d'aile de notre cœur; et, après ces prémices de vie spirituelle, nous redescendîmes, en soupirant, à ces accents de notre bouche, à cette parole humaine qui ne naît que pour mourir, souffle fugitif, pur néant, Seigneur, auprès de votre Verbe éternel, qui vit en lui-même sans vieillir jamais et qui renouvelle toutes choses!

» Nous disions donc : Si une âme pouvait s'élever complétement au-dessus du tumulte de la chair, se délivrer des vains fantômes de la terre, des eaux, de l'air et des cieux, échapper à elle-même en s'oubliant, en oubliant ses pensées, ses imaginations et ses rêves, et toute langue humaine, et toutes les choses qui commencent et qui finissent (car si elle les écoute, elles lui disent : Nous ne nous sommes point faites nous-mêmes, c'est l'Éternel qui nous a créées); si donc toutes se taisaient... et qu'alors cet Être éternel lui parlât lui-même, non pas par la voix d'aucune créature, ni même par celle d'un ange ou d'une nuée du ciel, mais directement lui-même et lui seul, comme en ce moment où le vol de notre pensée nous a élevés jusqu'à la sagesse éternelle et suprême... et si cet état se continuait, si cette âme se sentait absorbée, abîmée dans le bonheur de sa sublime vision, de telle sorte que ce court moment, cet éclair d'intuition, après lequel nous avons tant soupiré, fût pour elle une vie immortelle, ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : Entre dans la joie de ton Seigneur? »

C'est surtout l'infini de la grandeur et de la durée, c'est l'absolu que saint Augustin envisage ici avec ravissement. D'autres considéreront plutôt dans le ciel la cité bienheureuse et sainte où il n'y aura plus ni deuil, ni douleur, ni mal moral; où la pureté du cœur, la paix, l'amour mutuel, régneront sans limites et sans fin; où ceux qui se sont rencontrés et aimés sur la terre se verront réunis pour ne plus jamais se séparer. Quel que soit le genre d'idéal que notre espérance ait placé dans le royaume éternel, — quand nous avons conscience qu'il est sorti de ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur en nous, — nous pouvons lever les yeux vers lui avec confiance, nous pouvons le chérir comme notre plus précieux trésor, sans nous laisser troubler par le doute. Le monde à venir, l'univers invisible serait-il trop étroit pour contenir ce que notre âme est capable d'embrasser? Prendrons-nous cette injurieuse précaution de restreindre notre esprit et notre cœur, de peur qu'ils ne dépassent l'âme infinie du Créateur? A ceux qui nous demandent nos preuves, nous répondons avec une parfaite assurance qu'il ne s'agit pas ici de mathématiques, que nous sommes hors du domaine de la science, que d'ailleurs les sentiments de notre cœur sont des arguments tout aussi légitimes, tout aussi solides que les raisonnements de notre intelligence. Vous voudriez me défendre d'ajouter foi au sentiment sous peine d'encourir l'épithète malsonnante de mystique, et moi je ne vous permets pas de dépouiller l'âme humaine, de n'y laisser vivante que la seule raison. C'est arracher les ailes de l'oiseau, sous prétexte qu'elles peuvent l'égarer et que ses pieds sont plus sûrs. L'homme non-seulement conçoit l'immortalité, mais encore il y aspire, il l'aime, il ne peut pas s'en passer : nous en concluons avec assurance qu'elle n'est pas une chimère, qu'elle est une réalité non moins certaine que si elle était visible et palpable. L'immortalité, en effet, n'est pas pour nous un luxe, mais un besoin, une nécessité; sans elle, tout se rapetisse, tout s'obscurcit et s'étouffe dans les étroites limites de cette vie terrestre si courte, si incertaine, et le mot désespéré de Salomon : « Tout est vanité », devient le sommaire de notre triste sagesse. Avec l'immortalité, tout se relève, tout s'agrandit; la moindre de nos actions, la moindre de nos paroles, a un retentissement indéfini, et nous en percevons l'éternel écho; les ombres les plus noires s'éclairent; la souffrance prend une signification et devient l'épreuve; contre l'injustice nous avons un recours, contre la tristesse une consolation et une espérance; le mot de désespoir disparaît de la langue de l'homme; nous échappons tout d'un coup aux lois aveugles qui régissent l'aveugle matière; nous sommes, ce que nous avons conscience d'être, de la race de Dieu; quelque chose de son esprit réside en nous, et il nous est donné, par la vertu de notre désir, de nos efforts, de fortifier, d'accroître en nous cet élément spirituel; greffés à jamais sur la substance divine, nous vivons avec elle et comme elle, dans une communion toujours plus intime et plus glorieuse.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXIX, 1861.

XXI.

Étendu sur l'herbe à l'ombre d'une pauvre maisonnette, épuisé de chaleur, de fatigue et de faim. Parti de Bormio à cinq heures; arrivé jusqu'ici sans rencontrer âme qui vive. Il m'a fallu un trajet extraordinaire pour être sorti des États d'Autriche sans avoir vu ni douanier, ni gendarme. Marché à la boussole et à vue d'œil; descente par une forêt parsemée de blocs gigantesques; bien gouverné, puisque me voici à mon but : l'*Osteria della Rosa*. Rêves trompeurs de mon imagination, ce n'est pas même un cabaret, puisque la porte est close! Ne pouvant faire mieux, je me répare par le repos en savourant le paysage. Courage et espérance, et reprenons notre marche jusqu'à l'*Osteria della Motta*, à une heure au-dessus de celle-ci.



A la Motta, ainsi nommée de la belle montagne qui enclave à gauche le col du Bernina, portes ouvertes, mais buffet vide. Bien que tout le monde soit occupé aux foins, on a cependant eu pitié du pauvre voyageur. Repas singulier et peu rafraîchissant : ni pain, il n'y en a pas; ni polenta, on n'a pas le temps d'en faire; fromage de Gruyère et saucisson : miracle d'imagination pour transformer le premier en tranche de pain, et quelques potées de petit-lait complètent le festin.

Contrée magnifique à étudier! il faudrait s'y fixer pendant un mois. Le Bernina est un foyer de glaciers digne d'être comparé au mont Blanc et à la Jungfrau : plus de 4 000 mètres de hauteur! On voit de magnifiques champs de neige et de glace couronnés par des cimes qui ne doivent pas être inabordables. Nul doute que ces glaciers ne soient en voie de s'étendre : les montagnards sont bien payés pour le savoir, puisque leurs pâturages s'en vont. On affirme ici qu'il y a trois siècles, la vallée qui s'ouvre sur Pontresina, et que remplit aujourd'hui un si haut glacier en cascade, était presque entièrement dégagée. Variation digne du plus sérieux examen, et dont il faudrait s'appliquer à démontrer nettement l'authenticité; elle s'accorderait avec les observations faites sur les glaciers de l'Oberland et aussi avec mes observations sur la limite ancienne des sapins. Urgence de recueillir, de comparer, de conclure. Nulle part le champ d'études ne paraît plus favorable qu'ici. Belle réciproque des observations faites ailleurs sur le développement des anciens glaciers : pour connaître l'amplitude de l'oscillation, ne faut-il pas joindre à la connaissance du maximum celle du minimum? Question effrayante de géographie physique à poser devant la Suisse et même devant l'Europe : Est-il vrai que les glaciers soient soumis à une loi de développement périodique, et sont-ils appelés à reprendre un jour l'étendue que les moraines et les roches polies nous montrent avoir été occupée autrefois? Faut-il se représenter ces cantons, aujourd'hui si florissants, devenus un Groënland continental? Sans que la politique soit assez avisée pour s'en douter, la nature, par un mouvement insensible, pousserait donc les nations du Nord sur le chemin de leur décadence et préparerait une époque où les nations du Midi reprendraient prépondérance! Quelles suites terribles d'un phénomène méconnu et abandonné jusqu'ici à la surveillance des pâtres! Ces pensées excitées par la magnificence des sites, par l'air, la senteur des foins, la retentissante turbulence des eaux, n'ont cessé de m'obséder depuis que je suis en vue des glaciers : je veux, pour mes vacances prochaines, revenir au Bernina.

Au milieu de ces préoccupations sérieuses, intermède comique : un peu au-dessous du col, le lac Blanc, entouré du paysage le plus austère; un monsieur en habit vert à longues basques, boutons jaunes, chapeau noir, debout sur un îlot : il pêche à la ligne! Sa passion a fait de lui un sectateur de la vie érémitique; il peut bien dire avec le Psalmiste : *Similis factus sum pelicano solitudinis.* C'est un vrai pélican : il s'est construit sur le rivage un nid en pierres sèches, et peut-être quand le poisson mord bellement y passe-t-il la nuit. Je l'appelle; mais il ne me répond pas plus qu'Archimède au soldat romain : son hameçon l'absorbe. S'il y a des gens qui tuent le temps violemment, celui-ci préfère tuer le sien à petit feu. Il varie sans doute ses plaisirs en se transportant du lac Blanc au lac Noir : il y a, dit-on, des espèces de poissons différentes dans l'un et dans l'autre. L'un des lacs correspond par l'Adda avec l'Adriatique, et l'autre par l'Inn avec la mer Noire, et la barre qui les sépare l'un de l'autre est si basse que souvent, noble communauté des deux mers! ils se confondent en un seul.

Et ici, je m'arrête et me demande si j'ai bien le droit de plaisanter : qui sait si mon pêcheur n'est pas un ichthyologiste dévoué, se consacrant à éclaircir le problème de savoir si la différence des espèces se rapporte à la différence des deux fleuves, l'un du nord, l'autre du midi, ou à celle des deux lacs, dont l'un, le Blanc, tire ses eaux des glaciers, et l'autre, le Noir, de l'infiltration des prairies? D'après son costume et sa tournure, il doit être Allemand, et j'en fais un professeur venu au Bernina pour la géographie zoologique, comme je voudrais y venir moi-même pour la géographie physique. Sans trop croire à mon hypothèse, j'en tire seulement la morale que dans les jugements à vue d'œil, du sérieux au ridicule il n'y a souvent qu'un pas.

L'hôtelier me paraît disposé à me laisser philosopher toute la soirée. Toute la maison n'est occupée que d'une noce. Bonnes gens, belle gaieté, triste mariée.

La suite à une autre livraison.

L'homme n'a pas été placé sur la terre uniquement pour y vivre, mais pour y grandir, pour y déployer, selon les desseins de Dieu, les richesses et les forces de sa nature. GUIZOT.

Soyez comme le bois de sandal, qui embaume la hache qui le frappe. *Proverbe indien.*

HOBBEMA.

Le paysagiste Hobbema, dont les ouvrages les plus importants sont payés de nos jours, dans les ventes publiques, jusqu'à 80 000 et 100 000 francs (et l'on en a vu dépasser ce chiffre), fut, pendant longtemps, si profondément oublié que les marchands effaçaient sur ses tableaux sa signature et y substituaient le nom de Jacob Ruysdaël ou celui de Salomon son frère, ou même le nom moins illustre de Decker, qui fut leur contemporain et leur imitateur. Pas un de ses ouvrages ne se trouve mentionné dans la publication de Gérard Hoët, qui ne comprend pas moins de 220 catalogues des principales ventes faites en Hollande, de 1684 à 1738. On rencontre son nom pour la première fois dans une vente faite à la Haye, en 1735, où un paysage, signalé comme « capital », fut payé 40 florins; un autre paysage fut vendu 71 florins à Amsterdam, en 1739; c'était encore une œuvre importante, paysage magistral, selon le catalogue, et que le peintre Lingelbach avait orné de figures, ou, comme on disait, « étoffé ». D'autres tableaux ne dépassaient pas alors les prix de 12 ou 13 florins. Peu à peu les chiffres s'élevèrent; et, à la fin du siècle, le talent de l'artiste paraît avoir été estimé par ses compatriotes à un prix assez haut, quoique fort éloigné encore de ceux auxquels les grandes collections de tous les pays se disputent aujourd'hui ses œuvres.

Hobbema n'avait pas été cependant, de son vivant, un peintre obscur, puisque des artistes, qui jouissaient d'une grande faveur en Hollande au milieu du dix-septième siècle, tels que Berghem, Lingelbach, Adrien Vanden-Velde, Wouvermans, ne dédaignèrent pas de peindre dans ses paysages des personnages et des animaux. Le rapprochement de ces noms permet de déterminer à peu près le temps où il vécut et le pays qu'il habita; car on en est réduit aux conjectures sur tout ce qui le concerne. Son origine hollandaise a même été mise en question. Cependant on a remarqué que la forme de son nom, Meindert ou Minderhout Hobbema, est frisonne, et que d'ailleurs il a toujours peint des sites de la Hollande, particulièrement de Groningue et de Frise. C'est dans cette dernière pro-

vince que l'on a retrouvé la plupart de ses tableaux. Selon les Hollandais Van-Eynde et Van-Willingen, il serait né dans celle de Gueldre, au village de Middelharnuis, et il aurait appris son art à Harlem, auprès de Salomon Ruysdaël. Hobbema, en effet, a représenté l'entrée du village de Middelharnuis dans un tableau qui fait partie de la galerie de feu Robert Peel; mais on n'a reconnu dans aucune de ses peintures les environs de Harlem, que les deux Ruysdaël ont si souvent reproduits. Rien ne prouve donc la vérité de ce que les écrivains que nous avons cités ont affirmé au sujet de sa naissance et de son éducation.

Ce qui peut éclaircir cette dernière question intéresse surtout dans la vie des artistes. On voudrait connaître quel fut le maître d'Hobbema et quels élèves il a formés. Tous ceux qui ont étudié ses paysages les ont comparés à ceux de Jacob Ruysdaël. On en cite quelques-uns où les deux peintres ont copié les mêmes modèles : ces ressemblances matérielles ne sont pas les seuls points par où ils se rapprochent; leurs ouvrages présentent encore beaucoup d'analogie dans la manière de composer et de peindre. On en a conclu qu'ils se sont connus et qu'ils ont même dû être liés d'amitié. « A les voir, dit l'auteur de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, peindre les mêmes sites, s'imiter l'un l'autre, se prêter leurs tableaux pour être calqués et reproduits, on peut croire que Jacques Ruysdaël et Minderhout Hobbema furent amis, qu'ils voyagèrent ensemble, qu'ensemble ils battirent la plaine, les buissons et les bois, et qu'ils échangèrent plus d'une fois de bons offices, des conseils, de graves et dignes louanges, sans qu'on puisse dire précisément si Hobbema fut le disciple de Jacques



Paysage, par Hobbema ([1]). — Dessin d'Ulysse Parent.

Ruysdaël, étant du reste, suivant toute apparence, du même âge que lui. » Mais quelles que soient les similitudes qu'on aperçoive entre deux artistes, les divergences sont encore plus faciles à découvrir; et plus profond est leur sentiment de la beauté, plus leur talent pour le rendre est puissant, plus ils doivent différer dans leurs productions, lors même qu'ils représentent des objets identiques. Ruysdaël et Hobbema ont été frères et condisciples par les études qu'ils ont faites en commun et par un égal amour de la nature; ils l'ont imitée à peu près avec la même science; mais ils ne la voyaient pas avec les mêmes yeux : tous deux avaient une âme, qui a passé dans leurs ouvrages. Celle d'Hobbema, qui n'y paraît pas autant, parce qu'elle fut plus calme et plus sereine, n'en est pas moins présente dans ses peintures, et visible pour des yeux attentifs. Heureux de tout ce qu'il contemplait, l'artiste a mis son effort à rendre fidèlement les impressions qu'il gardait en lui; il s'est effacé dans son œuvre. Il faut, pour le bien apprécier, aimer comme lui sincèrement et profondément la nature. Il parle à moins d'imaginations que Ruysdaël, parce qu'il est moins passionné que lui, et aussi il est moins poëte et ne touche pas autant ceux qui, jusque dans un paysage, veulent partager les émotions d'une âme humaine.

([1]) Ce tableau fait partie de la collection de M. Pesez, à Bruxelles.

DANSEUSE JAPONAISE.

Sous ce titre : « Musique et danse au palais du Mikado ([1]) », Siebold a publié, dans son bel ouvrage sur le Japon (Nippon), une estampe où l'on voit six musiciens accroupis et une danseuse.

Deux des musiciens jouent d'une petite flûte semblable à la nôtre; un troisième, d'un petit fifre; un quatrième tambourine sur une espèce de grand tam-tam; un cin-

([1]) Ou Daïri, l'un des deux souverains japonais.

quième, sur un petit instrument fort bizarre, dont la forme, à première vue, rappelle nos sabliers, mais qui, regardé avec attention, se compose de deux disques séparés par un grand pied : des cordes partent des bords des deux disques et se croisent dans l'intervalle à peu près comme celles de nos tambours; enfin, le sixième musicien souffle dans un petit instrument dont la base, où est percé l'orifice ou l'embouchure, est surmontée d'au moins seize tuyaux d'inégale hauteur, semblables à nos tuyaux d'orgues.

Ces musiciens, coiffés d'un bonnet étrange qui a, des deux côtés, des ailerons comme les bonnets de nos femmes de Normandie, portent derrière eux une sorte de grosse giberne noire. Leur physionomie exprime la douceur ou la suavité.

La danseuse est telle que nous la reproduisons. L'estampe du Nippon la représente une seconde fois vue de face. Son buste est couvert d'un plastron marqué de raies noires transversales. Ses bras et ses mains sont enveloppés dans un épais vêtement. Les traits de son visage expriment la gaieté. Elle semble imiter les mouvements et le chant d'un oiseau.



Danseuse japonaise. — Dessin d'Eustache Lorsay, d'après le Nippon de Siebold.

L'ouvrage figure d'autres instruments de musique, mandolines, guitares, tympanons, hautbois, conque marine, grelots, sonnettes, claquettes en bois, cymbales, cloches, etc. Un de ces instruments a la forme d'un poisson et est suspendu à deux chaînettes. Le P. Charlevoix se borne à dire que la musique des Japonais est détestable et que leurs instruments ne méritent pas qu'on en parle. Mais il faut avouer que c'est là un sujet sur lequel nous ne sommes pas encore en état de porter un jugement.

La musique occidentale moderne, depuis la découverte de l'harmonie, que ne pratiquaient pas les anciens et qui est inconnue des Orientaux, est fondée sur la faculté que possède l'oreille humaine de percevoir, d'apprécier, d'unir les sons produits par les divisions les plus simples d'une corde ou d'un tube sonore. C'est un principe incontestable. Comme il est fondé sur l'organisation humaine, il est difficile d'imaginer ou de concevoir, au moins à présent, une musique différente. Les musiques orientales, africaines, océaniennes ou autres, paraissent à nos compositeurs des combinaisons étrangères à la science, et inspirées seulement par le caprice. Il est vrai que les peuples qui ne connaissent que celles-là éprouvent quelque plaisir à les entendre. Mais il n'est pas moins vrai que tous les hommes sont ou deviennent sensibles aux charmes de la musique européenne : elle est de plus en plus goûtée, par exemple, en Turquie et en Perse. Dès qu'elle pénètre

dans un pays, elle y reste parce qu'elle est conforme aux principes de l'organisation humaine. Au contraire, le peu de musique japonaise, chinoise, indienne ou nègre, que l'on connaît en Europe, ne produit que l'effet d'un petit bruit sans conséquence et qui meurt sans laisser de trace.

MALEMORT.

NOUVELLE.

Le vent d'automne sifflait lugubrement à travers les branches à demi dépouillées des chênes rabougris de la pauvre Sologne; il ridait en passant la surface morne des pâles flaques d'eau qui se sont creusé un lit dans ce sol de glaise et y croupissent indéfiniment; il chassait par rafales la lourde averse le long des routes inondées, au tracé incertain, aux ornières profondes, et qui, s'élargissant toujours, empiètent sur la propriété voisine sans jamais soulever la moindre réclamation de la part des riverains, tant la terre, réputée mauvaise, est incapable de couvrir les frais d'un procès.

Un voyageur, embourbé dans ce maudit pays, maugréait à chaque pas, bronchant tantôt contre un tronc d'arbre à fleur de terre, tantôt plongeant jusqu'aux chevilles dans un trou marécageux. L'approche de la nuit, rembrunissant encore le ciel d'un gris plombé, ne permettait pas de voir à vingt pas devant soi, et la pluie qui lui fouettait le visage et alourdissait ses vêtements trempés lui rendait de minute en minute la marche plus pénible.

— Ah! murmurai-je (car ce voyageur c'était moi), on ne m'y reprendra plus à m'embarquer sur l'itinéraire d'un ami britannique : itinéraire illustré des renseignements peu courtois qu'on arrache à grand'peine aux naturels de ces contrées sauvages. Voilà deux heures que je patauge dans cette effroyable fange, sans être, que je sache, plus avancé qu'au départ. Ces prétendus grands chemins ressemblent à des landes désertes qui n'ont ni commencement ni fin. Pour m'achever, la nuit se fait de plus en plus noire, et me voilà au centre d'un carrefour où s'entre-croisent une douzaine de routes. Laquelle prendre? Laquelle conduit au domaine de Malemort? Un nom de joli présage! Je serais tenté de croire qu'il a mis en fuite le petit rustre déguenillé que mes instances et mes gros sous avaient décidé à me servir de guide. Je n'ai pas plutôt prononcé ce nom sinistre, que le petit drôle s'est enfui à toutes jambes. L'invitation de ce flegmatique Arthur est un véritable guet-apens. Voyons! repassons ses indications : « Quand vous serez au bout de la clairière, vous tournerez à droite, vous marcherez toujours devant vous. » C'est, parbleu, ce que je fais depuis une heure et demie! « Vous trouverez un carrefour, et vous prendrez à gauche. » A gauche de quoi? Du chemin que j'ai suivi jusqu'ici, c'est clair. « Vous apercevrez bientôt la maison, un carré long affectant la forme d'une tombe, flanqué de deux tourelles formant l'avant-garde; une fois là, il vous sera facile de vous orienter. » Oui, facile, avec l'aide du soleil et du beau temps qui m'ont faussé compagnie, et qui ne m'ont pas l'air de visiter souvent ce bienheureux pays! Certes, je ne choisirai pas la Sologne pour en faire *loco rusticandi*, comme on dit en droit; un lieu de champêtre et agréable récréation! Mais, Dieu soit loué! j'aperçois là-bas une lumière qui point à travers le brouillard, et, ma foi, cabane ou château, je m'y tiens; j'y coucherai, dussé-je tomber au milieu d'une bande de voleurs.

A mesure que j'avançais, la lumière devenait de plus en plus distincte; elle partait d'une tourelle demi-gothique, demi-moderne, faisant saillie à l'angle d'un long bâtiment noir. — Enfin, me dis-je en me frottant les mains, je touche au but. A l'agréable description que m'en a faite Arthur, ce doit être là Malemort. Je vais enfin me retrouver en face d'aimables et riants visages. Un bon accueil, un bon feu, un bon lit et surtout un succulent souper réparent bien des fatigues. Je crois entendre déjà le franc rire de l'espiègle et jolie miss Emma, voir briller les doux yeux de sa grave sœur aînée, miss Isabelle, au récit de mes aventures tragi-comiques. Si le père et le frère sont un peu solennels, les jeunes filles sont charmantes. Allons, je n'aurai pas acheté trop cher les plaisirs de l'arrivée... pourvu que j'arrive. Il me semble voir miroiter de l'eau entre le château et moi. Rien ne manque au manoir féodal, pas même les fossés. J'espère du moins trouver le pont-levis baissé.

Après avoir longé le bord de l'eau avec précaution, j'arrivai à un étroit pont de pierre qui me conduisit à une espèce de poterne enfouie dans l'épaisseur du mur. Je cherchai le marteau à tâtons et frappai à coup redoublés. Le bruit résonna dans le vide; personne ne vint. La pluie tombait toujours. Je recommençai sans plus de succès. Enfin, au bout d'un quart d'heure, la lumière de la tourelle s'ébranla, et une voix sourde grommela de l'autre côté de la poterne :

— Qui donc frappe si fort? Qui peut venir à une pareille heure et par un pareil temps?

— Ouvrez d'abord, nous nous expliquerons ensuite.

— Je n'ouvre pas comme cela au premier venu! Vous n'avez qu'à pousser jusqu'au bourg de la Ferté pour y passer la nuit. C'est l'affaire d'une petite heure.

Une énergique protestation de ma part attira enfin à l'une des hautes fenêtres du château un second personnage, qui s'écria avec le pur accent britannique :

— Je crois que c'est la voix de mon ami Daniel! Ouvrez vite, Brigitte, et introduisez-le.

Mais Brigitte, mue par l'esprit d'hostilité qui existe entre les vieilles servantes et les jeunes maîtres, se mit en devoir d'aller à sa cuisine chercher les clefs, puis revint le plus lentement qu'elle put, et tira un à un, avec poids et mesure, les barres et les verroux qui fermaient la forteresse. En me voyant ruisselant d'eau et de boue, Arthur insista pour me conduire de suite à la chambre qu'il me destinait. C'était une grande pièce, à tentures vert sombre, avec un lit à baldaquin et rideaux verts; deux ou trois fauteuils et trois ou quatre chaises en tapisserie verte, que se disputaient les teignes et la poussière, étaient éparpillés dans ce désert. L'ensemble était triste, nu, glacial à donner le frisson. Arthur s'en excusa : il ne m'attendait plus; il avait compris que j'avais renoncé à cette partie de plaisir. (Plût au ciel que j'eusse eu cette heureuse inspiration!) Les meubles qui devaient être envoyés de Paris n'étaient pas encore arrivés, etc. Sommée de faire du feu pour me sécher, la vieille Brigitte y mit tant de bonne volonté que j'endossai en grelottant le pantalon d'été trop court et la redingote trop étroite que me prêtait libéralement mon hôte; je n'avais pas fini cette toilette improvisée qu'une impitoyable fumée de bois vert, me prenant à la gorge et aux yeux, me chassait au salon. Là devaient s'être réfugiées la vie, la gaieté, la jeunesse, qui semblaient avoir déserté toutes les autres parties du château. Cependant aucun bruit de voix, aucun rire frais et éclatant ne m'annonçait une joyeuse bienvenue. Je poussai l'un des battants de la lourde porte, et je vis à l'autre bout de la pièce, assis devant un triste feu de charbon de terre, mon ami Arthur, le coude appuyé sur un guéridon massif et la tête dans ses mains. Il semblait absorbé par quelque noire préoccupation. Il ne m'entendit pas entrer, et lorsque arrivé près de lui je lui adressai la parole, il tressaillit et se leva.

— Vous vous étonnez de me trouver seul, me dit-il; mon père est parti hier avec mes sœurs pour la Suisse;

de là, ils iront probablement en Italie, où je les rejoindrai bientôt. Je tâcherai de vous faire de mon mieux les honneurs de Malemort; c'est une véritable bonne fortune pour moi que vous soyez venu rompre ma solitude. Mais ne laissons pas refroidir le thé, vous devez avoir besoin de vous réchauffer par ce temps humide.

Je mourais de faim; j'avalai à contre-cœur l'insipide breuvage chinois, et ne fis qu'une bouchée des deux maigres tartines de beurre servies par la vieille Brigitte. Mon hôte avait pris pour accordé que j'avais dîné à Orléans, où je n'avais mangé qu'une bouchée à la hâte; je n'osai le détromper. Lorsque nous eûmes achevé notre frugal repas :

— De grâce, expliquez-moi, lui dis-je, le revirement soudain survenu dans vos projets? Vous m'écriviez, il y a un mois, que vous comptiez passer toute l'arrière-saison à Malemort, y chasser l'automne et y célébrer même les fêtes de Noël, selon l'antique tradition de votre pays. J'imaginais trouver ici une de ces gaies réunions de famille dont vous m'avez entretenu. Je croyais y voir un spécimen de la grande vie de château qu'on mène en Angleterre. Comment se fait-il que la maison soit vide? Vous serait-il arrivé malheur? Qui a pu ainsi mettre en fuite vos charmantes sœurs et votre père?

Arthur garda le silence pendant quelques secondes, comme s'il lui en eût coûté de me répondre. Je me repentais de mon indiscrétion, lorsqu'il se décida enfin à parler.

— La cause qui a motivé ce brusque départ, dit-il, est à la fois si étrange et si pénible, que j'aimerais mieux m'en taire; mais puisque vous m'interrogez, mon cher Daniel, je ne vous cacherai rien : peut-être m'aiderez-vous à éclaircir ce qu'il y a de mystérieux dans ce qui nous arrive. Quand nous nous sommes installés ici, il y a deux mois, Isabelle et Emma étaient telles que vous les avez connues à Paris, gaies, rieuses, aimables, faisant le bonheur de mon père et la joie de notre intérieur. A peine six semaines s'étaient écoulées que tout avait changé. Emma était devenue rêveuse et sombre; Isabelle, qui a résisté plus longtemps, finit aussi par tomber dans une sorte de langueur. Je les surprenais les yeux pleins de larmes, sans pouvoir leur arracher le secret de cette soudaine tristesse. Mon père les interrogea, et ne réussit pas mieux que moi. Elles n'avaient, disaient-elles, aucun chagrin, et cependant elles pâlissaient, maigrissaient et changeaient à vue d'œil. Une nuit, je fus réveillé en sursaut par des cris déchirants : je reconnus la voix d'Emma; je courus dans sa chambre, peu distante de la mienne, et je la trouvai en proie à une violente attaque de nerfs. Elle se débattait entre les bras d'Isabelle, qui lui faisait respirer des sels. La pauvre enfant avait les traits contractés, les dents serrées, les yeux hagards. Dès qu'elle put parler, elle montra la fenêtre entr'ouverte en criant :

— Là!... c'est par là qu'il est entré, qu'il est sorti!

Comme vous le pensez, je me précipitai d'instinct et sans réflexion vers la fenêtre. Il n'y avait rien, ni échelle, ni cordes, ni traces de passage; d'ailleurs, élevée de plus de soixante pieds au-dessus des fossés pleins d'eau, il n'y avait pas possibilité qu'on pût y atteindre. De qui, de quoi s'agissait-il donc? Isabelle m'avoua, en pleurant, ce qu'Emma lui avait confié. Quinze jours environ après notre arrivée, elle avait vu se dresser une nuit, au pied de son lit, un fantôme qui s'était peu à peu rapproché, l'avait étreinte de ses bras et glacée de son souffle en murmurant à son oreille le nom de notre pauvre mère, morte depuis trois ans d'une maladie de poitrine. Cette apparition s'était renouvelée à époques fixes, répétant la même parole comme un glas funèbre. Emma y voyait un appel, une sommation que lui faisait la mort. Et, chose plus terrible! ajouta Arthur en s'essuyant le front que baignait une sueur froide, c'est qu'Isabelle, si grave, si sensée, a fini par partager cette terrible conviction. Dans son désir de tranquilliser sa sœur, elle avait voulu coucher près d'elle, et, cette nuit-là, elle avait aussi vu le fantôme; il l'avait enlacée de ses bras osseux; elle avait senti son haleine mortelle pénétrer dans sa poitrine et faire frissonner tous ses membres. Consumées par l'effroi et par une fièvre lente, elles s'étaient tues pour ne pas affliger mon père et ne pas réveiller la douleur que lui avait causée la perte de mon excellente mère. Comme je leur reprochais de ne pas en avoir appelé à moi, elles me répondirent que je ne pourrais rien contre un fantôme, et qu'aucun effort humain ne parviendrait à détourner l'arrêt porté contre elles.

— Mais c'est absurde! m'écriai-je. Êtes-vous certain que personne n'ait eu intérêt à exciter ces terreurs? En admettant que de pareilles hallucinations soient l'effet de la fièvre, et il y en a de fréquents exemples, quelque chose a dû agir sur ces jeunes imaginations et les prédisposer à cet état nerveux.

— J'ai beaucoup cherché; j'ai veillé, et je me suis assuré que personne du dedans ou du dehors n'eût osé se risquer à jouer un jeu aussi hasardeux, et qu'on eût payé de la vie, car j'étais bien décidé à tirer sur le fantôme, si je l'avais entrevu. Quant aux causes morales, c'est différent : mon père a été fort préoccupé de la crainte que la maladie de poitrine qui nous a enlevé ma mère ne fût héréditaire. C'est même ce qui a décidé notre séjour en France, et quoiqu'il évitât d'en parler devant mes sœurs, elles ont pu pressentir ses inquiétudes et en être frappées. Enfin, d'anciens dissentiments de famille, se rattachant à ce château de Malemort, et les craintes superstitieuses qu'ils ont engendrées, étaient certainement de nature à exercer sur des esprits impressionnables une influence fâcheuse.

— Puis-je, mon cher Arthur, vous demander quelques détails sur ces dissentiments? Vous comprenez que ce n'est pas une curiosité oiseuse qui me pousse à vous interroger.

— Je le comprends.

Arthur sonna la vieille Brigitte, qui desservit le thé, remit du charbon au feu, et nous laissa seuls. Le froid et l'obscurité de la nuit envahissaient le salon, que ses grands panneaux de bois de chêne sculptés et noircis par le temps rendaient impossible à éclairer.

La lampe et les bougies allumées sur le manteau de la vaste cheminée étaient comme autant de points rouges semés dans l'atmosphère opaque. A peine pouvais-je distinguer, à cette douteuse lueur, la physionomie de mon compagnon devenu de plus en plus grave.

— Vous connaissez, me dit-il, les lois anglaises; vous savez quels priviléges elles assurent à l'aîné, à l'héritier du titre et du bien patrimonial. Il y a entre lui et ses frères toute la distance qui, dans l'ordre social, sépare le riche du pauvre. Au premier né les honneurs, les terres, les jouissances de la vie; aux autres la lutte, les obstacles, les privations; en un mot, tout ce qu'il faut vaincre et endurer pour faire son chemin. Cette inégalité s'aggravait encore, dans la famille de mon arrière-grand-père, par la prédilection marquée qu'on avait pour l'aîné. En toute occasion le frère cadet était sacrifié : violent, irascible, il protestait à sa façon contre l'injustice. Tout en abandonnant, sur l'ordre du père, le joujou convoité, il accompagnait la concession d'une gourmade qui envoyait Robert, pleurant et contusionné, se plaindre à sa mère du méchant James. Ces scènes, qui se renouvelaient tous les jours, décidèrent le départ du frère cadet. On l'envoya en Irlande, chez une

tante pauvre, et Robert, qui n'était autre que mon grand-père paternel, resta seul au logis, où il régna en despote. D'un caractère orgueilleux et faible, n'ayant plus de contre-poids à ses caprices, il grandit sous la molle tutelle d'un précepteur complaisant. Ses moindres volontés devinrent des lois. De son côté, James avait commencé, dans sa nouvelle famille et au collége, l'apprentissage de la vie. Sa violence s'était un peu calmée, son cœur ulcéré s'était attendri sous l'influence d'une affection profonde. Il aimait tendrement une de ses cousines qui l'avait accueilli en sœur et lui avait adouci l'amertume de l'exil. Ah! s'il pouvait un jour être digne d'Emmy, conquérir une fortune pour la faire riche, il pardonnerait à Robert de l'avoir banni de la maison paternelle! Ce rêve de l'adolescent devint l'idée fixe du jeune homme. En sortant de l'Université, il demanda et obtint de son père la permission d'entrer au service de la compagnie des Indes. C'était un premier pas qui pouvait mener loin. Appelés, selon leur capacité, à remplir des postes importants, même dans le civil, les officiers de la compagnie voyaient souvent s'ouvrir devant eux des perspectives illimitées d'honneurs et de richesses. James était brave jusqu'à la témérité, instruit, amoureux; les chances devaient lui être favorables. Trois ou quatre ans passés à Calcutta décideraient de son sort. Il partit plein d'espérance. De rudes mécomptes l'attendaient au début. Là encore, il était le pauvre cadet de famille qu'éclaboussait le luxe insolent de camarades titrés, chaudement recommandés. Il prit sa revanche pendant la guerre du Bengale. Peu de ces beaux fils se souciaient d'exposer leur vie. Il y eut une mission dangereuse à remplir : James s'offrit, en fut chargé, et s'en acquitta de manière à attirer sur lui l'attention du gouverneur général, lord Clive. L'organisation d'une partie de la province de Bahar lui fut confiée. Il n'est pas rare de voir dans l'Inde un simple lieutenant investi de pouvoirs extraordinaires par le chef suprême dont il a su gagner la confiance.

La suite à la prochaine livraison.

DECAMPS.

Voy. t. XXIX, 1861, p. 387.

Nos lecteurs connaissent la figure de Decamps d'après le témoignage de la photographie, et les principaux traits de sa vie d'après l'esquisse qu'il en a tracée lui-même. Il nous reste à faire apprécier la nature de son talent. Dès aujourd'hui notons, dans ce peu de lignes, le premier de ses titres, l'originalité. Beaucoup de peintres savent plaire, charmer, émouvoir, s'élever même très-haut, en suivant presque pas à pas, et avec une sorte de foi respectueuse, les voies ouvertes par de grands maîtres. Qui refuserait d'admirer les principaux d'entre les élèves de Raphaël? Il serait facile de citer tel peintre incontestablement original qui ne les vaut pas. Pour avoir droit à l'approbation et à la renommée, il ne suffit point de n'être le disciple de personne, il faut que ce don toujours si précieux de l'originalité, d'une part exprime une certaine puissance vraie, intime, persistante, et d'autre part ne jette pas l'artiste qui en est possédé en dehors de toutes les traditions de son temps et de son pays. Il n'est pas absolument inadmissible qu'un homme puisse être doué du pressentiment de ce que sera l'art dans un avenir plus ou moins éloigné; mais si ses contemporains ne se sentent aucun goût pour ses œuvres, comment serait-il fondé à s'en plaindre? Il ne travaille pas pour eux; il est juste qu'il se résigne à l'espoir d'être mieux compris par quelque génération future. L'originalité de Decamps n'avait rien d'excentrique; elle était naturelle et sincère : aucun critique n'a jamais songé à l'accuser ni d'affectation ni de témérité. Comme Watteau, Chardin, Prudhon, Géricault, et d'autres maîtres de notre école française, si libre et si féconde, Decamps était arrivé, pour ainsi dire sans le vouloir et le chercher, à une manière toute personnelle de voir et de représenter ce qui était du domaine de son art; et ce domaine était très-étendu : il embrassait presque toutes choses. Il a réussi également dans l'histoire, le genre et le paysage. Il a peint avec la même facilité et le même bonheur la nature d'Europe et celle de l'Orient. Ses études de l'Asie ont un caractère particulier de réalité vive et en même temps poétique, qui a saisi tout d'abord agréablement les imaginations et n'a soulevé dans les esprits aucun doute.



Prince d'Asie et son escorte passant un gué. — Dessin inédit, d'après une esquisse peinte par Decamps.

La suite à une autre livraison.

LE CARDINAL JEAN BALUE.



Louis XI visitant le cardinal Balue enfermé dans une cage de fer (1). — Dessin de Bocourt, d'après le tableau de Gérome.

A voir cette boîte massive de bois et de fer, et l'attitude soupçonneuse de deux lévriers qui flairent un ennemi, ne croirait-on pas qu'une bête féroce est là, enchaînée dans l'obscurité? Mais la figure du porte-clefs qui veille à la porte entr'ouverte, et le profil bien connu de Louis XI, l'aspect sinistre du lieu, donnent à l'esprit l'avant-goût de quelque mystère plus lugubre. On se retrace alors toutes les horreurs du Plessis-lez-Tours, les abords de la demeure royale coupés de chausse-trapes, les piéges hérissés de piques en fer, les chênes chargés de pendus imprudents qui avaient empiété sur la chasse du maître (c'étaient là de vulgaires malheurs); et l'on se souvient du conte charmant où Hégésippe Moreau dépeint avec émotion les cours étincelantes de soldats, les chapelles

(1) Voy. cette cage, t. IX, 1841, p. 372.

toujours ardentes, les ponts-levis toujours en émoi. « On parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied, dans ces grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs par centaines gémissaient ensevelis dans les souterrains. Chaque dalle pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant. » Dans les profondeurs, des geôliers « marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisante sous les gouttes d'eau que suait la voûte. » Parfois, Louis XI lui-même venait jouir des supplices qu'il avait infligés, et se rassasier de ses vengeances. Il descendait aux cachots. C'était là qu'étaient scellées aux murailles ces cages fameuses, invention digne de Busiris et du taureau d'airain. Les prisonniers ne pouvaient s'y tenir ni debout, ni assis, ni couchés; estropiés par une torture continue, ils prenaient la forme de leur prison, et s'ils en sortaient jamais, leurs membres avaient désappris le mouvement, et la pâleur siégeait sur leur visage.

Il faut avant tout maudire la monomanie de cruauté qui posséda les puissants au quinzième siècle, et dont Louis XI est l'exemple le plus connu. Mais on doit reconnaître que, parmi beaucoup d'innocents ou d'indifférents, la colère du tyran frappa de véritables coupables : des ministres, des conseillers, élevés de l'ombre la plus profonde aux dignités les plus éclatantes, alléchés par les bénéfices d'un double jeu, trahirent leur maître et leur patrie dans la grande querelle de la France et de la Bourgogne. Rien n'était plus fréquent, rien ne semblait plus excusable dans ces temps où l'idée nationale naissait à peine. Jean Balue fut un de ces hommes qui conseillaient à l'un ce qui plaisait à l'autre, et recevaient des deux mains. Né en 1421, dans le Poitou, ou, comme le dit W. Scott, fils d'un tailleur de Limoges, comment s'éloigna-t-il de sa province et se rapprocha-t-il de la cour? Où Louis XI put-il le distinguer? C'est ce que l'histoire ne dit pas et ce qu'il est inutile de savoir; ne peut-on pas le supposer? Il faut croire qu'entré dans les ordres, il obtint quelque cure aux environs de Tours ou d'une résidence royale. Ce qui est certain, c'est la rapidité de sa fortune; Comines rapporte que le roi « s'y fioit moult fort et faisoit plus pour lui que pour prince de son sang et lignage. » En 1467, il était évêque d'Angers, cardinal, ministre d'État, presque aussi puissant auprès de Louis que le fut Wolsey dans les conseils de Henri VIII. Pourvu de nombreux bénéfices, il n'avait pas négligé son frère Nicole Balue, devenu par son influence maître des comptes (1467), seigneur de Gouaix, Montramé, Servolles et les Porcherons. C'est au moment de sa plus grande faveur qu'il se tourna vers Charles le Téméraire; on ne sait ce qui le décida, et si l'on veut absolument trouver à sa conduite une raison quelconque, il faut s'en rapporter à W. Scott, et lire dans *Quentin Durward* le récit d'une chasse où l'amour-propre du cardinal fut mis à une rude épreuve par la causticité du roi. Quoi qu'il en soit, avec ou sans arrière-pensée, il sut conduire son maître à Péronne; ce fut lui qui élabora le traité honteux et décida que Louis accompagnerait le duc de Bourgogne au siége de Liége. « Qui pis est, le roi, messeigneurs de Bourbon, de Lyon, Beaujeu et évêque dudit Liége et toute la seigneurie, étant devant ladite cité, furent en moult grand danger d'être morts et tous pris. » Balue, au retour, empêcha le roi d'entrer à Paris et l'en fit passer à deux lieues. Lorsque Louis XI, éludant le traité de Péronne, proposa au duc de Berry, son frère, le gouvernement de la Guyenne en échange de la Brie et de la Champagne, il eut à lutter contre une influence occulte. C'était celle de la Balue, qui écrivait au duc de Guyenne et l'exhortait à s'en tenir à l'apanage que lui avait procuré le duc de Bourgogne; « il lui faisoit remontrances, touchant ce cas, qui lui sembloient nécessaires : lesquelles étoient contre le vouloir et l'intention du roi. » (Comines.) Poussant jusqu'au bout la trahison, il correspondit avec Charles le Téméraire et l'excita à prendre les armes. Mais le messager par lequel il expédiait « ces grandes et merveilleuses diableries » fut saisi avec les lettres. Aussitôt le cardinal fut arrêté, et conduit prisonnier à Montbazon sous la garde de M. de Torcy.

La ruse ne va pas sans la défiance; mais parfois le fourbe s'endort et se repose aveuglément sur un complice : son réveil est alors terrible; la finesse trompée se change en rage. Malgré toutes les réclamations du saint-siége, le cardinal fut jugé, condamné, et, si l'on s'en rapporte à la tradition, enfermé dans une cage (avril 1469). Tanneguy du Châtel, gouverneur du Roussillon, Guillaume Cousinot, de Torcy et Pierre Doriolle, général des finances, ses rivaux de faveur, instruisirent son procès et se partagèrent ses dépouilles. L'un d'eux, trésorier des guerres, eut le prix de la vaisselle d'argent; Tanneguy emporta la tapisserie et le mobilier; la librairie (bibliothèque) passa à Pierre Doriolle. Un baron de Crussol obtint, pour sa part, « un beau drap d'or contenant vingt-quatre aunes et demie, qui valoit bien douze cents écus, et certaine qualité de martres *sebelines* (zibelines), et une pièce d'écarlate de *Fleurance* (Florence). » Les robes et quelques meubles furent vendus pour payer les officiers et commissaires qui avaient vaqué à la confection de l'inventaire. Le public vit de bon œil la disgrâce du prélat intrigant et de son complice, Guillaume de Hacancour, évêque de Verdun; on connaît ce couplet :

Maître Jean Balue
A perdu la vue
De ses évêchés.
Monsieur de Verdun
N'en a pas plus un :
Tous sont dépêchés!

En 1480 seulement, et après une maladie grave, craignant la damnation éternelle pour avoir touché à l'oint du Seigneur, Louis XI mit fin à sa longue vengeance; et, moyennant un bref d'absolution « envoyé par notre très-saint-père le pape à sa requête », il délivre le cardinal, dont l'histoire ne parla plus.

La famille de Jean Balue ne perdit rien de ce qu'elle avait acquis; mais peut-être fut-elle arrêtée dans l'accroissement de sa fortune : quelques détails sur ses possessions et ses alliances ne seront pas ici déplacés, et compléteront la petite somme des renseignements qu'il est possible de recueillir sur le nom de Balue. Nicole Balue, dont nous avons parlé, frère du cardinal, et maître des comptes en 1467, épousa Philippe Bureau, fille du seigneur de Montglat et peut-être descendante du fameux Bureau, maître de l'artillerie sous Charles VII. Il eut sept enfants : 1° Jean Balue, curé de Saint-Eustache à Paris, protonotaire du saint-siége, grand archidiacre d'Angers et de Souvigny, lequel rendit foi et hommage de Gouaix le 18 mai 1507 (son père était mort en 1506), et posséda Hermé du chef d'un frère mort sans enfants; 2° Jean Balue le jeune, maître d'hôtel du roi et de la reine de Navarre, écuyer tranchant du Dauphin, seigneur de Gouaix en 1528, après la mort de son frère aîné, second chef de la famille; 3° Philippe Balue, seigneur d'Hermé et de la Motte-Bonnot, qui mourut jeune; 4° Marie, mariée à Gilles de la Villeneuve; 5° Germaine, qui épousa successivement Charles, bâtard d'Alençon, et Claude Brisson, seigneur du Plessis-aux-Tournelles (près Provins); 6° Étiennette, dame des Porcherons, épouse de Gérard le Cocq, seigneur d'Esgrenay, maître des requêtes; 7° Marguerite, morte sans alliance. Jean Balue le jeune, fils cadet de Nicole et

héritier de ses deux frères, eut de Marie Malingre, fille d'un conseiller au Parlement, trois enfants, dont l'un fut page de la reine de Navarre; l'aîné des fils de Jean, Louis, seigneur de Gouaix, épousa Isabelle Spifame, fille du sire de Bisseaux. Il eut quatre enfants, trois filles et un fils mort sans postérité. Il avait d'ailleurs vendu sa seigneurie; sa fille Charlotte fut mariée à Charles Berthier, seigneur de Bizy en Normandie; avec lui finit la descendance mâle de Balue, dans le courant ou vers la fin du seizième siécle.

PEINTURES DU CHATEAU DE CHANTILLY.

L'une des salles du château de Chantilly est décorée d'agréables peintures où un artiste du dix-huitième siécle a représenté, non sans une certaine ironie, les amusements et les soins minutieux qui occupaient, au siècle dernier, les hommes et les femmes de la bonne compagnie. Ici, les plaisirs de l'hiver, le traîneau, la chasse, les cartes; là, un épisode de la vie d'automne, la récolte des fruits; plus loin, le plus constant souci des marquises et leur plus cher travail en toute saison, la toilette et le bain. Ces scènes gracieuses d'existences désœuvrées amènent un léger sourire sur les lèvres du spectateur. On sent que le peintre a eu sous les yeux tous les personnages, qu'il a étudié de près leurs grâces musquées, leurs ridicules aimables : aussi nous les donne-t-il au naturel. Ce galant conducteur de traîneau (p. 12) est quelque vicomte invité aux fêtes de Chantilly; celui-là, quelque bon courtisan comme M. de Melun, plein de cette gravité frivole qui rappelait encore la roideur de la dernière cour; celle-ci, vive et pimpante, est quelqu'une de ces coquettes à qui leur nom et leur naissance permettaient, comme toujours, des manières équivoques et inconnues aux bourgeoises. Les convives des Condé devaient se reconnaître sur les murs de leur hôte; pas un n'entrait sans s'écrier : « Eh! c'est Mme de ***; voici bien sa tournure et son regard malin. » La voisine lui répondait : « Voici qui vous ressemble », et riait aux dépens du rieur.

Nous qui n'avons pas vécu dans l'intimité des modèles, nous ne pouvons dire ni le nom, ni l'âge des portraits, grand désappointement pour les amateurs de mémoires et de détails anciens! Nous sommes forcés de mettre au défi les devins du *Cyrus* ou de l'*Astrée*, et ceux qui, de nos jours encore, pareils aux héros des bals costumés, percent les déguisements les plus singuliers et se plaisent à déconcerter les masques. Ici le peintre brave l'œil d'un Lyncée, la double vue d'un magicien; par discrétion sans doute, ou pour narguer la pénétration des savants, il a donné aux personnages des têtes et des mains de singes, tout en leur conservant des allures et des physionomies humaines; enfin, il a voulu railler son temps, aussi fertile que tout autre en grimaces, en mines, en postures saugrenues. Le fait est qu'on peut sortir de la chambre persuadé que le singe et l'homme du monde ne diffèrent absolument que par le museau et la griffe; on se demande si toute une tribu de la ménagerie (et Chantilly possédait une fort belle collection d'animaux rares) ne s'était pas cachée sous les fauteuils, dans les coins, derrière les draperies, pour s'initier aux belles façons, et si, les fêtes terminées, les hôtes disparus, le château vide, les élèves invisibles ne vinrent pas jouer une petite comédie d'imitation; à vrai dire, je crois qu'ils égalent leurs maîtres et n'ont rien à leur envier. Le fils du grand Condé, l'un des hommes les plus hargneux, les plus patelins, les plus bizarres qu'aient produits les nobles races, ne se serait-il point, par hasard, donné le plaisir d'élever des singes à l'image de ses flatteurs et de ses ennemis, pour corriger impunément à coups de fouet leur afféterie et leur insolence? Tout est croyable d'un pareil homme. Qu'on lise seulement les quelques lignes que Saint-Simon lui consacre; si malveillant que soit le duc et pair, on ne lui connaît pas de raisons pour médire si cruellement d'un prince qui n'était ni bâtard ni légitimé. Son Altesse, malade ou folle, se croyait chien par instants, aboyait, et se fourrait sous les meubles, comme eût pu le faire un brahmane dégradé par la métempsycose; ensuite il redevenait le plus charmant, le plus noble, le plus affable des mortels; ses réceptions étaient riches et bien entendues, et son château, tel que ses soins l'avaient fait, pouvait effacer par ses agréments les bizarreries du maître. Une forêt de sept mille arpents, coupée d'avenues immenses réunies en un rond-point qu'on nommait *la Table*, s'étendait à perte de vue autour de Chantilly. Une terrasse surmontée de la statue en marbre du connétable de Montmorency, ancien possesseur de ce domaine; la fameuse pelouse dont le gazon dru et court est si favorable encore aux courses de chevaux; le grand château, flanqué de hautes tours, formé par Mansart en pentagone régulier; et le petit, legs de la maison de Montmorency, d'un aspect moins noble, mais d'un aménagement intérieur beaucoup plus riche et plus élégant; des galeries de tableaux peuplées par les victoires du grand Condé, des salons chinois, des chambres dorées, des serres, des orangeries, faisanderies, ménageries, et d'innombrables fontaines qui ne se taisaient ni jour ni nuit; enfin des jardins dessinés par le Nôtre, baignés de canaux limpides, l'étang de Sylvie et le grand canal, d'autres merveilles encore : telles étaient les ressources et les magnificences de Chantilly. On peut juger de la dépense, du luxe d'une fête donnée par les Condé; c'étaient de magnifiques seigneurs, et leurs trois millions de rente suffisaient à peine à embellir leur séjour de prédilection. Louis XIV et Louis XV daignèrent accepter de leurs illustres parents une hospitalité souvent ruineuse pour l'amphitryon, des feux d'artifices de seize mille livres, des folies véritables.

Richesses des Condé, réceptions royales, intrigues de cour, tout cela est loin de nous. L'un des châteaux est détruit, le parc a disparu; il est vrai que les écuries célèbres ont été préservées de la destruction. Ainsi l'esprit caustique qui voudrait embellir de peintures ce que nous a laissé le temps ne poserait plus ses singes devant des miroirs ou des tapis verts; il nous les montrerait à cheval, une casquette de jockey sur la tête!

Ce seraient toujours des singeries, et le royaume des singes prospère encore. Entrons-y, cher lecteur; nous y rencontrerons bonne compagnie : la Fontaine d'abord, qui se plaisait aux tours de Fagotin, et qui a peine à se défendre des caresses de Gilles, singe de Jupiter; puis Watteau, Chardin, Decamps, Grandville, pris de fou rire devant les singes peintres ou musiciens. Imaginons ici ce que l'on ne nous a pas raconté. Il s'agit, ce nous semble, de fêtes nuptiales. Le peuple quadrumane est en grande joie; le roi des Macaques va épouser la princesse des Guenons. Quelques jours plus tôt nous aurions vu l'arrivée de l'ambassadeur qui venait complimenter la future; mais nous n'y perdrons rien, son discours a été imprimé; on y lit des choses toutes gracieuses :

> Madame (¹), de vos yeux connaissez la puissance
> Par l'amour dont Magot ressent la violence.
> Ces singes et ces chats, ce cortége pompeux,
> Ces oiseaux, tout ici vous parle de ses feux.
> Lui qu'on voyait jadis gros, gras, dispos, allègre,
> Maintenant inquiet, tout défait et tout maigre,

(¹) Mme d'Aulnoy, Babiole.

Peintures du château de Chantilly. — Le Traîneau. — Dessin de Foulquier, d'après une photographie communiquée par M. Maxime Ducamp.

Un éternel souci semble le consumer;
Madame, qu'il sent bien ce que c'est que d'aimer!
Les olives, les noix dont il était avide
Ne lui paraissent plus qu'un ragoût insipide.
Il se meurt, c'est à vous que nous avons recours;
Vous seule vous pouvez nous conserver ses jours.
Je ne vous dirai point les charmants avantages
Que vous pouvez trouver dans nos heureuses plages:
La figue et le raisin y viennent à foison,
Et les fruits les plus beaux sont de toute saison.





Peintures du château de Chantilly. — La Partie de cartes. — Dessin de Foulquier, d'après une lithographie communiquée par M. Maxime Ducamp.

Le moyen de résister à de telles offres ! Le prince fut admis à présenter ses hommages à la princesse, et son entrée fut magnifique. Lorsque des officiers vinrent le recevoir aux portes de la ville, il prit la plume et ne la quitta qu'après avoir écrit six sortes d'écriture, et chaque essai contenait un quatrain impromptu à la louange de sa fiancée. Puis la marche commença; le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terrasses des palais et

des maisons, tout était rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un et de l'autre sexe, et de tous les âges, que la curiosité avait fait venir de tous les endroits de la ville. Ce ne fut, après son arrivée, que cavalcades autour du château de plaisance, promenades discrètes dans l'allée de Sylvie, déjeuners sur la grande pelouse.

Lorsque l'hiver eut durci la glace des pièces d'eau, le divertissement du traîneau commença; enveloppés de fourrures et de manchons, la figure animée par le froid, les fiancés fendaient l'air, emportés par un cheval aux brillants harnais; ils laissaient bien loin derrière eux les dames d'honneur, et la princesse mère prudemment conduite par un patineur. Aujourd'hui, las des divertissements et de la foule, ils se sont retirés dans cet élégant pavillon, et nous pouvons les voir à travers les vastes fenêtres. Tous deux jouent aux cartes, tandis que la mère de la princesse sommeille dans un fauteuil auprès d'eux. A quoi jouent-ils? à l'*ambigu*, à la *brisque* ou à la *brusquembille?* Nous croyons qu'ils s'en soucient peu, et ne s'occupent guère des levées ou du panier aux fiches. Il ne faudrait pas augurer de là qu'ils ne connaissent pas toutes les finesses des cartes; il est des singes qui savent les jeux les plus difficiles, témoin celui qui battait aux échecs un sultan des *Mille et une Nuits*. Mais, dira-t-on, le singe que vous citez était un jeune prince, métamorphosé par l'enchantement d'un génie, fils de la fille d'Éblis. Eh! que manque-t-il aux nôtres, que la figure humaine? Leurs traits mêmes et leurs yeux démentent leur espèce; leurs bonnets et leurs robes sortent des mains de la meilleure faiseuse; et s'ils portaient des gants, qui saurait que leurs doigts bien faits sont velus et garnis de griffes? Quelque fée va venir et prononcer les paroles magiques qui les rendront à l'humanité; l'histoire est pleine de ces aventures. Les fiancés attendent sans doute que leur fausse belle-mère, une magicienne qui les garde, soit endormie, pour se raconter leur fortune véritable, et les malheurs qui les ont conduits à la perte de leur première forme, et puis ils se concerteront pour la retrouver.

La suite à une autre livraison.

MALEMORT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

Arthur continua son récit en ces termes :

— Les guerres intestines qui éclatèrent entre les divers souverains hindous, et que la compagnie fomentait dans son intérêt, rendaient les communications difficiles. Les nouvelles d'Europe n'arrivaient dans l'intérieur qu'à de longs intervalles. Ce fut à dix-huit mois de date que mon grand-oncle James apprit à la fois la mort de son père et le prochain mariage de son frère aîné, devenu sir Robert Eglinton. On ajournait les détails à son retour en Angleterre, qui ne pouvait tarder, puisqu'il sollicitait un congé. En effet, l'organisateur du Bahar attendait depuis longtemps et avec anxiété son remplaçant. Plusieurs mois s'écoulèrent encore. Enfin, il fut libre de partir pour l'Irlande. C'était là que se concentraient tous ses vœux, toutes ses affections. Il arriva; il courut à la maison hospitalière où s'était passée la meilleure partie de son enfance et de sa jeunesse. Elle était vide, muette, close. Parties depuis plus d'un an pour l'Angleterre, sa tante et sa cousine habitaient le comté de Lancastre, où James était né. Depuis son veuvage, sa mère avait sans doute appelé sa sœur près d'elle. Cette réunion allait faciliter son projet le plus cher. Je vous fais grâce des rêves de bonheur qui abrégèrent la traversée du canal Saint-Georges. Il débarqua et franchit en une heure les quinze milles qui séparent Liverpool d'Eglinton-Manor. Il défendit aux domestiques de l'annoncer; il voulait surprendre la famille réunie dans le salon. Au centre du cercle intime resserré autour du foyer domestique, une jeune femme balançait dans ses bras un enfant dont le père, penché vers elle, lui disputait en riant les sourires et les caresses. Au bruit de la porte qui s'ouvrit brusquement, tous deux se retournèrent. James resta foudroyé sur le seuil. Il avait tout compris. Il arrivait trop tard : Emmy était la femme de sir Robert! Quand il eut recouvré la parole et le mouvement, il marcha droit à son frère, lui appuya ses deux fortes mains sur les épaules, et, le terrassant de son implacable regard, il l'accusa, devant Dieu et devant les hommes, de lui avoir volé sa place au soleil. Ce n'était pas assez de lui avoir enlevé l'affection de ses parents, de l'avoir chassé de la maison paternelle, il lui avait dérobé traîtreusement le cœur de celle qu'il aimait. Il s'était fait l'assassin de son bonheur. Il lui avait ôté plus que la vie. Il l'appela Caïn, le fratricide! Il le maudit, lui, sa déloyale compagne et leur postérité. Avant que son frère atterré pût ouvrir la bouche, il sortit, remerciant Dieu d'être venu sans armes. Sa mère s'élança après lui, mais il la repoussa et lui reprocha de s'être rendue complice de la perfidie de son fils bien-aimé. Les témoins de cette terrible scène ne pouvaient, plus de vingt-cinq ans après, en parler sans frémir, et mon grand-père n'y fit allusion que lorsque, brisé de douleur par la perte successive de plusieurs enfants et de sa femme, et sentant sa fin prochaine, il enjoignit à mon père, le seul de quatre fils qui eût survécu, de ne rien négliger pour lui obtenir le pardon de ce frère offensé, et pour faire révoquer l'anathème lancé contre lui et les siens. Il était cependant moins coupable qu'il ne le paraissait. Méfiant et jaloux, James ne s'était ouvert de ses projets à personne. A peine les avait-il laissé entrevoir à celle qu'il regardait comme sa future. Pendant un voyage en Irlande, sir Robert avait vu Emmy, s'en était épris et l'avait demandée en mariage, ne se doutant pas qu'il allait sur les brisées de son frère cadet. La jeune fille elle-même, blessée d'un silence prolongé qu'elle attribuait à l'oubli, avait fini par céder aux instances de ses parents, et par consentir à une union que des convenances de fortune et de famille rendaient désirable pour tous. Sir Robert écrivit pour se disculper; mais James lui renvoya sa lettre sans l'ouvrir, et partit le même jour, jurant qu'il ne remettrait jamais les pieds en Angleterre. Il tint parole. Après plus de quarante ans passés dans l'Inde, où il fournit une brillante carrière militaire, le major James Eglinton mit à la voile de Pondichéry. Débarqué à Marseille, il plaça la plus grande partie de sa fortune à fonds perdu, et acheta, par l'entremise d'un notaire, le domaine de Malemort. Informé plus tard de ces circonstances, mon père, qui avait adressé à son oncle plusieurs lettres sans jamais recevoir de réponse, résolut de tenter un dernier effort pour arriver jusqu'à lui. Il échoua devant l'inflexible volonté de l'irascible vieillard. Ni argent ni prières ne purent décider l'Hindou Toplak à enfreindre la consigne de son maître. Cet ancien cipaye, que le major avait ramené du Bengale, et la vieille Brigitte, qu'il avait trouvée gardienne de Malemort, composaient à eux seuls tout son domestique, et ne contribuaient pas peu à la mauvaise réputation du château. Pour les paysans, l'une était une sorcière, et l'autre un magicien. Lorsque le châtelain, qu'ils appelaient l'homme vert à cause de son teint bronzé par le soleil des Indes, passait au grand galop sur la lande, escorté d'un coureur au costume bizarre, qui réglait son pas allongé sur l'allure du fougueux cavalier, c'était à qui s'enfuirait en se signant pour échapper



aux maléfices de Satan et de ses suppôts. Soit qu'il ignorât ces terreurs superstitieuses, soit qu'il les méprisât, le major ne faisait rien pour les combattre. Sombre, taciturne, il n'adressait la parole à personne, ne rendait ni ne recevait jamais de visites. Le notaire du bourg voisin, de qui mon père tenait ces détails, ne le voyait qu'une fois l'an pour lui faire signer le certificat de vie nécessaire au payement de ses revenus : cette formalité remplie, l'homme de loi était congédié d'un geste impérieux. Mon père comprit que toute tentative serait infructueuse pour forcer l'entrée de cette forteresse. Six mois après, il était appelé à Malemort comme le seul héritier direct du propriétaire défunt, et, pour la première et la dernière fois, se trouvait face à face avec ce parent redouté. Les traits rigides du cadavre, dont la vie s'était retirée, et que contractaient des convulsions terribles, étaient si effrayants dans leur expression haineuse que mon père en recula d'épouvante. Un doute affreux traversa son esprit. Il crut à la possibilité d'un meurtre. Les yeux vitreux du mort semblaient poursuivre et dénoncer l'assassin. Cette impression fut si forte que mon père en parla au médecin. Mais l'examen le plus minutieux ne fit découvrir aucune trace de violence. Le major Eglinton avait succombé, pendant la nuit, à une attaque d'apoplexie. Il n'avait pas même eu le temps d'appeler son fidèle Hindou, couché en travers de sa porte. Pas plus que la vieille Brigitte, Toplak n'avait rien entendu, et tous deux en entrant le matin dans la chambre de leur maître l'avaient trouvé mort dans son lit. L'abus de l'opium, que le major avait contracté la funeste habitude de fumer matin et soir, et qui, de son vivant, imprimait à ses membres des tressaillements nerveux, suffisait pour expliquer les contractions du visage. En l'absence de tout testament, et on ne put en découvrir aucun, mon père, après les formalités voulues, fut mis en possession du château et de ses dépendances. Il projetait d'y faire de grands changements, et il était venu ici dans cette intention, lorsque les déplorables incidents qui m'ont amené à vous faire ce récit ont renversé tous ses plans, et l'ont décidé à mettre ce domaine en vente à des conditions assez avantageuses pour trouver promptement acquéreur. Maintenant que vous êtes au fait, mon cher Daniel, voyez-vous plus clair que moi dans ce labyrinthe?

— Un personnage de votre drame, quoique secondaire, me préoccupe, répondis-je; c'est cet Hindou. Quelle attitude a-t-il eue après la mort du major?

— Une attitude parfaitement inoffensive. J'ai ouï dire que le pauvre diable, qui, du reste, avait la marche furtive et muette, rôdait dans cette grande maison déserte comme une âme en peine, ou plutôt comme un chien en quête du maître qui le bat et dont il lèche la main. Au dire de Brigitte, le major ne lui épargnait pas les corrections ; il ne l'en regrettait que plus, et passait ses journées et même ses nuits couché, comme autrefois, en travers du seuil d'une des chambres où avait dormi mon grand-oncle, qui, par parenthèse, avait, ainsi que Louis XI, la manie de ne pas habiter deux jours de suite le même appartement. Il occupait tantôt l'une, tantôt l'autre des trente chambres à coucher du château.

— Qu'est devenu cet homme? Pourquoi en parlez-vous au passé?

— Parce qu'il est mort, il y a huit jours, des suites d'une chute qu'il a faite dans l'escalier de la tourelle. Les autres domestiques ne pouvaient le souffrir. Ils disaient que c'était un mécréant qui leur jetait des sorts et se métamorphosait à volonté en loup-garou ou en chat-huant. Quelques-uns juraient même l'avoir vu plus d'une fois sous cette forme. Je ne serais pas surpris qu'ils lui eussent méchamment tendu quelque piége. Il regrettait fort son pays natal : son idée fixe était d'y retourner, et il comptait pour cela sur un legs du major : aussi persistait-il à soutenir qu'il devait y avoir un testament. Mon père, qui voulait réparer cet oubli de mon grand-oncle, avait pris des mesures pour renvoyer Toplak au Bengale, lorsque l'Hindou tomba malade et mourut.

— Était-il attaché au service de votre maison, à celui de vos sœurs en particulier?

— Nullement; elles le voyaient à peine; et je ne crois pas qu'il ait jamais pénétré dans leur appartement. Emma avait, du reste, pour ce pauvre homme une répugnance instinctive. Elle lui trouvait la physionomie d'un jaguar, et les mouvements lents et souples de la panthère. Mais je me suis laissé entraîner trop loin : minuit vient de sonner; vous devez tomber de sommeil.

En effet, j'étais brisé de fatigue. Arthur m'accompagna à travers un dédale de longs corridors, sur lesquels ouvrait une suite de chambres que le vindicatif James Eglinton avait sans doute habitées tour à tour, et, me laissant à l'entrée de la mienne, il me souhaita une bonne nuit. Le feu était éteint; l'épais brouillard qui régnait au dehors avait pénétré à l'intérieur. Une humidité malsaine tombait sur mes épaules et se condensait sur la glace qui surmontait la haute cheminée. A travers ce voile de vapeur, ma figure m'apparut livide et si altérée que je me retournai involontairement pour m'assurer qu'un autre n'avait pas pris ma place. Le grand lit à baldaquin occupait le fond obscur de la chambre. Les rideaux en étaient soigneusement fermés. Il avait la forme et l'aspect sépulcral d'un catafalque. Tandis que je le regardais vaguement, il me semblait voir le visage grimaçant du haineux vieillard paraître et disparaître au milieu des sombres plis. Je songeais aux pâles jeunes filles que j'avais vues fraîches et souriantes, et que la mort avait touchées et marquées pour sa proie dans ce lieu sinistre. J'essayai de conjurer ces noires images, mais plus je m'efforçais de les chasser, plus elles m'assiégeaient. Une vague terreur m'envahissait peu à peu. C'est l'effet du froid et de la fatigue, pensai-je. Je me déshabillai rapidement; je tirai brusquement un des rideaux, et, après avoir éteint la bougie, qui ne servait qu'à rendre les ténèbres visibles, je m'enfonçai dans le lit.

Là commença pour moi un autre genre de supplice. Une odeur âcre, indéfinissable, qui participait de la moisissure, de la fumée, et de je ne sais quoi encore, imprégnait les matelas, les draps, les couvertures. Je n'osais ouvrir la bouche, de peur d'aspirer cet air nauséabond. Mon subtil odorat l'analysait, en dépit de ma volonté, et y démêlait la senteur cadavérique qui s'attache aux parois des salles de dissection. Si je pouvais du moins dormir! Le fil de mes idées se brisait, se renouait, m'échappait, lorsqu'un mouvement au-dessus de ma tête me tira de ma torpeur. Je ne rêvais pas : le baldaquin remuait; son frémissement se communiquait aux colonnes qui le soutenaient. Étais-je, par hasard, sous quelque infernale machine destinée à étouffer par compression le dormeur trop confiant? Une affreuse histoire de ce genre m'avait été contée, et j'avoue que ce souvenir me donna la chair de poule. Je songeai à me jeter dans la ruelle. J'allongeai une jambe hors du lit; mon pied toucha quelque chose de froid, et un souffle glacé me frôla le visage. Je me rejetai en arrière avec épouvante. La peur ne raisonne pas. Je ne cherchais plus à deviner si j'avais affaire à un corps ou à un fantôme; j'attendais ce qu'il allait advenir de moi avec un affreux serrement de cœur. De tous côtés partaient des bruits étranges : on eût dit d'une chasse démoniaque organisée par des esprits infernaux. Des petits cris stridents, des pas, une lutte, et des craquements d'os qu'on broyait,

N'y pouvant plus tenir, j'étendis le bras, non sans appréhension, et m'emparai du briquet placé près de mon lit. J'essayai vingt, trente allumettes; toutes ratèrent. Il n'en restait plus qu'une; elle petilla une seconde : à sa lueur bleuâtre, je vis se dessiner sur le plancher une masse informe qui se traînait vers moi; puis tout rentra dans la nuit. Je voulus crier, appeler; la voix me manqua. Étais-je la dupe d'une illusion, le jouet d'un horrible cauchemar? Non; j'étais bien éveillé. J'entendais les anneaux cliqueter et grincer sur les tringles, comme si une main invisible se fût accrochée aux rideaux. C'en était trop pour un cerveau malade et un estomac vide. Je fus pris de vertige : un engourdissement général paralysa mes membres. Dans cet état mixte, entre la veille et le sommeil, d'affreuses visions se succédaient. L'homme vert me reprochait d'usurper son lit, et, me prenant pour le frère qu'il avait maudit, il m'enserrait de perfides enlacements et m'étouffait; l'Hindou lui venait en aide, et m'enfonçait ses griffes de jaguar dans la gorge. Bref, mon pouls battait à cent pulsations par minute, quand Arthur entra au point du jour dans ma chambre. Il venait me proposer une chasse aux canards sauvages, afin, disait-il, de relever nos esprits abattus par les sombres préoccupations de la veille. Je lui demandai grâce. Un violent accès de fièvre, accompagné de courbature, et dû sans doute à la course que j'avais faite sous la pluie, ne me laissait que juste assez de force pour me lever et repartir. Je ne voulais pas, dans son isolement, lui donner l'embarras de soigner un malade. Charrette, carriole, tout me serait bon pour me transporter à Orléans, d'où j'aurais bientôt regagné Paris. Il combattit faiblement ma résolution bien arrêtée. Un sentiment de fausse honte et la presque certitude qu'il attribuerait au délire de la fièvre mes bizarres visions m'empêchèrent de lui en parler. Du reste, nulle trace de désordre ne se faisait remarquer dans la chambre. Elle avait le même aspect glacial, sombre, nu, qui m'avait frappé en y entrant; seulement l'odeur fétide persistait. Aussi respirai-je avec délice l'air brumeux du matin, quand, enveloppé d'une couverture de laine, je me hissai dans un char à bancs, et pris congé de mon ami Arthur et de son funèbre manoir.

Huit jours après, j'étais encore retenu au lit par une fièvre intermittente des plus tenaces, lorsque j'eus la visite d'un camarade de collége, Henri M..., qui venait d'être reçu docteur ès sciences. C'était un garçon franc, décidé, d'une activité prodigieuse. Mis de bonne heure, par les circonstances, en possession d'une belle fortune, il n'y avait vu, chose rare, qu'un motif de plus d'étendre ses études. Selon lui, un riche oisif était un contre-sens. Fort instruit, et de l'esprit le plus positif, il prétendait que toute la magie noire ne tiendrait pas un quart d'heure devant une analyse chimique bien faite ou une investigation bien conduite. Je me laissai aller à lui parler avec détail de ma visite à Malemort.

— Vous qui ne croyez pas au surnaturel, lui dis-je, comment expliqueriez-vous les apparitions de ces pauvres jeunes filles, et ce que j'ai moi-même vu et ressenti?

— Il faudrait avant tout connaître la scène et le personnel, me dit Henri; car au fond des histoires de revenants, il y a toujours un acteur plus ou moins habile.

— Impossible de soupçonner le grave Arthur de m'avoir ménagé une semblable mystification!

— Je ne parle pas de vous, mon cher, mais des deux jeunes Anglaises. Pour moi, il ne peut y avoir de doute qu'on a cherché à frapper leur imagination par quelque grossière fantasmagorie, dans un but quelconque : peut-être pour les faire déguerpir. Que sais-je? Quant à vos hallucinations, vous aviez probablement trop soupé?

— J'étais à jeun, malheureux! et pas plus halluciné que vous! J'ai fort bien entendu des cris plaintifs, des craquements d'os brisés.

Henri éclata de rire.

— Gageons qu'un chien favori du major défunt s'était niché sous votre lit et y rongeait quelques os dérobés aux cuisines.

Je confessai sans vergogne que j'avais regardé sous le lit avant de me coucher. D'ailleurs, cette supposition vulgaire, que je rejetai bien loin, ne pouvait expliquer les mouvements du baldaquin, le souffle glacial qui avait effleuré mon visage, l'odeur pestilentielle dont le souvenir me faisait bondir le cœur.

— N'importe. Je persiste à croire aux causes simples, reprit Henri. Mais, j'y songe; vous savez que je suis l'homme positif par excellence. Si votre baronnet anglais veut vraiment se défaire de son domaine à un prix raisonnable, j'achèterai volontiers Malemort. J'ai des fonds à placer. La Sologne n'est pas loin de Paris : c'est un pays vierge pour les expériences agricoles et chimiques auxquelles je brûle de me livrer. La réputation de l'avant-dernier possesseur est un attrait de plus; il n'a pas gâté son monde. Il fait bon succéder à un ours mal léché; on vous sait gré de ne pas lui ressembler. Enfin, j'ai la passion des fantômes, et ne serais pas fâché d'en voir un nez à nez. Donnez-moi un mot pour votre ami Arthur, et je pars. Seulement promettez-moi, si je conclus l'affaire, de venir visiter *mon château* au printemps. Je vous promets, de mon côté, de vous faire part du résultat des investigations auxquelles je consacrerai mes moments de loisir.

La fin à une prochaine livraison.

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir. DUCLOS.

JANVIER ET FÉVRIER.

Au commencement de janvier, le soleil se lève à 7 h. 33 m. et se couche à 4 h. 56 m.; ce qui ne porte la durée du jour qu'à 9 h. 23 m.; mais à la fin du mois, le lever du soleil ayant lieu à 6 h. 47 m. et le coucher à 5 h. 40 m., on voit que le soleil reste déjà au-dessus de l'horizon pendant 10 h. 55 m., ce qui constate une augmentation réelle de 1 h. 30 m. Ces chiffres ne donnent pas la longueur de la période de temps pendant laquelle on peut lire sans lumière; car tout le monde sait que l'effet de la réfraction prolonge sensiblement cette période de temps en retardant la disparition du soleil lorsque cet astre est déjà au-dessous de l'horizon visible, et en avançant l'époque où ses premiers rayons viennent nous éclairer. La durée moyenne de cette lumière supplémentaire ne peut pas être fixée à l'avance d'une manière absolue. En effet, les tables de la réfraction astronomique, publiées par l'utile ouvrage intitulé *la Connaissance des temps*, montrent qu'elle varie dans une proportion notable avec les circonstances atmosphériques, surtout quand les objets, en même temps que le soleil à son lever ou à son coucher, se trouvent précisément à l'horizon; alors peuvent apparaître ce qu'on appelle les *réfractions extraordinaires*, qui, dans quelques cas, ont assez d'action pour produire une déformation du disque solaire.

Le mois de février commence le troisième jour de la lune. Il en sera de même du mois de mars; c'est assez dire que l'année ne sera pas bissextile, et que le mois de février coïncidera exactement avec un mois du calendrier lunaire.

UN RAÏA SLAVE

(HERZÉGOVINE).



Salon de 1861; Peinture. — Un Raïa slave, par M. Cermak (Iaroslaw). — Dessin de Yan' Dargent.

Ce mot *raïa*, par lequel on désigne les sujets non musulmans de la Porte, est un pluriel arabe qui signifie « troupeau. » Pris dans un sens métaphorique, en vertu de ce préjugé ancien et que l'on rencontre partout à l'origine des sociétés, qui considère les rois comme les pasteurs des peuples, il s'appliquait indistinctement, dans le principe, à tous les individus vivant à l'ombre du sceptre des khalifes. Ce ne fut que plus tard, après que la conquête eut établi une distinction radicale entre les *croyants* (musulmans) et les *infidèles* (chrétiens ou juifs), que le

mot commença d'être pris en mauvaise part et s'appliqua exclusivement à ceux qui, ayant refusé d'embrasser l'islamisme, se virent exclus de la jouissance de certains droits inhérents à la condition de musulmans. En vain une ordonnance impériale, rendue sous le dernier règne, en même temps qu'elle supprimait l'impôt du *karadj*, qui restait comme un souvenir ou plutôt comme un stigmate de la conquête, abolit la qualification de raïa comme contraire à l'égalité qui servait de base au tanzimat, et confondit de nouveau les musulmans et les non-musulmans sous une même dénomination, celle de *tebah* (sujets); l'usage a prévalu, et aujourd'hui encore le raïa, en Turquie, est un individu à part, — mais non toutefois un paria, comme on se le représente vulgairement, — que le préjugé, plus fort que la loi, place, sinon en dehors du droit commun, du moins dans un état d'infériorité politique et même civile, à l'égard du musulman.

Sur dix millions et demi d'habitants que renferme la Turquie d'Europe (les Principautés-Unies et la Serbie non comprises), la population raïa figure pour près des trois quarts (sept millions et demi contre trois millions de musulmans).

Considérée sous le rapport ethnographique, cette population appartient à trois races principales : la race grecque, la race albanaise et la race slave.

Cette dernière est de beaucoup la plus nombreuse. Disséminée dans toute la largeur de la Turquie d'Europe, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire, elle se subdivise en plusieurs groupes, qui se reconnaissent aisément à la ressemblance du type et de la langue : les Monténégrins, les Bulgares, les Serbes, les Bosniaques, les Herzégoviniens.

Les Monténégrins, au nombre d'environ cent vingt mille, habitent, près de l'Adriatique, entre Cattaro et la côte d'Albanie, un territoire de cent cinquante milles carrés, composé de deux parties distinctes, le *Czernagore* ou Montagne-Noire (*Montenegro*) et les *Brdas*, enclavé de toutes parts dans les possessions austro-turques, hérissé et entouré de montagnes, qui en font une véritable forteresse naturelle. On sait quelle est la bravoure de ce petit peuple qui, depuis quatre siècles, lutte contre les Turcs pour le maintien de son indépendance. Mais à quoi peut lui servir même son indépendance? Pressé, comme il l'est aujourd'hui, entre ses deux puissants voisins, le Monténégro étouffe. L'air et la terre lui manquent à la fois. Il ne peut ni respirer ni se nourrir. C'est à peine s'il produit la quantité de blé et de maïs nécessaire à sa subsistance. Tout le reste, comme il n'a ni manufactures, ni industrie, il doit le tirer du dehors, et comme l'argent lui manque pour acheter, il pille. Ces habitudes de bandit, ces razzias reprochées au Monténégrin, sont une nécessité de sa position. Il s'est fait brigand, ne pouvant être autre chose. Mais qu'on lui donne ce qu'il ne cesse de réclamer, quelques champs pour s'étendre, un port sur l'Adriatique pour communiquer avec le dehors, il deviendra colon comme ses voisins serbes et bulgares.

Les Bulgares appartiennent-ils véritablement à la race slave? Selon l'opinion la plus répandue, ce seraient des tribus finnoises, originaires des bords du Volga, qui envahirent, au septième siècle, l'ancienne Mœsie, occupée antérieurement par les Slaves, et, au bout de deux siècles, se confondirent avec eux. Les Bulgares sont de trois à quatre millions. Doux, patients, laborieux, paisiblement adonnés à la culture de la terre, ils diffèrent essentiellement, par leur caractère et leur genre de vie, des peuplades guerrières et à demi sauvages du Monténégro. A la moindre provocation, le Monténégrin saisit son fusil et court sus au Turc; le Bulgare se contente de maudire tout bas son ennemi, et attend, *le doigt sur la bouche*, l'heure de la délivrance. Parfois, quand l'oppression a comblé la mesure, il émigre en Russie : résolution désespérée, que suit un long repentir. Un invincible attachement le lie au sol comme à la religion de ses pères. Cette prétendue conversion des Bulgares, dont on a fait tant de bruit dans le courant de la dernière année, n'était qu'une chimère à laquelle il était impossible de se laisser prendre pour peu qu'on eût connu l'Orient. Les trois millions d'orthodoxes qui, disait-on, avaient abjuré ou étaient prêts à abjurer le schisme, se sont réduits, en réalité, à un groupe de *deux cent trente* individus assez malfamés, qui firent acte d'adhésion à l'Église romaine, et dont le chef, l'évêque Sokolski, eut la triste fin que chacun sait [1].

Les Serbes, au nombre d'environ deux cent mille, répandus dans les districts turcs de Prichtina, de Prizren et de Novi-Bazar, sur tout le territoire de l'*ancienne Serbie*, ne diffèrent en rien, quant à l'origine, à la langue, au caractère, des habitants de la principauté de Serbie, dont ils ont été détachés autrefois, et à laquelle ils aspirent à se réunir. Ils forment, pour ainsi dire, le cœur de la nationalité serbe, dont la principauté de Belgrade forme la tête et le bras. Prizren, ancienne capitale de l'empire serbe sous le roi Douchan, et le fameux *champ de Kossovo*, où périt, en 1389, l'indépendance de la Serbie, font partie de leur territoire.

La Bosnie et la Herzégovine formaient autrefois deux provinces, ou *pachaliks*, distinctes. Réunies en 1854, par suite de la nouvelle organisation donnée par Omer-Pacha à ces contrées, elles forment aujourd'hui l'*eyalet* (gouvernement général) de Bosnie, dont le chef-lieu est Sarajevo. La Herzégovine proprement dite a pour capitale Mostar.

La population, évaluée à un million quatre cent mille âmes, dont environ un quart pour la Herzégovine, se partage en deux groupes distincts, les chrétiens des deux rites grec et latin, et les musulmans. Ces derniers forment un peu moins des deux cinquièmes du chiffre total.

Les Bosniaques musulmans sont les descendants de cette noblesse indigène qui, après avoir vaillamment combattu contre Mahomet II pour sauver l'indépendance de la patrie, quand cette indépendance eut péri embrassa l'islamisme afin de conserver ses terres et ses priviléges. Ils formèrent dès lors une aristocratie militaire aussi redoutable aux sultans de Constantinople que dure aux chrétiens de la contrée. Au moindre signe par lequel la Porte faisait mine d'attenter à leurs priviléges, toute la confédération des *beys* était debout. Ils convoquaient le ban et l'arrière-ban de leurs vassaux musulmans, et offraient le combat au vizir, le seul fonctionnaire qui ne fût pas indigène en Bosnie. Si le vizir acceptait le combat, il perdait régulièrement la partie. Le plus souvent on le gagnait à prix d'or, et alors, indemnisé d'avance de la destitution qui l'attendait à Constantinople, il mandait au divan qu'il n'y avait rien à faire de ces « têtes carrées », et qu'il valait mieux les ménager « comme bons musulmans. » Retranchés dans leurs châteaux, comme les barons de notre moyen âge, propriétaires exclusifs du sol dont les chrétiens n'étaient considérés que comme de simples tenanciers, ils régnaient et règnent encore aujourd'hui sur la contrée en véritables tyrans. Vous les reconnaissez sans peine sur les chemins, non-seulement à leurs armes, à leurs montures, mais à un certain air de noblesse et de

(1) Ce personnage, institué solennellement par le pape en qualité de patriarche de la nouvelle Église (avril 1861), devint relaps deux mois après, et se sauva en Russie, emportant l'anneau pastoral et la crosse enrichie de brillants qu'il avait reçus en présent du saint-siége. Il y est mort dans le courant de juillet.



grandeur qui frappe tous les voyageurs. « J'ai souvent, dit M. Massieu de Clerval dans son rapport adressé, en 1855, à M. le ministre de l'instruction publique, rencontré, dans les *khans* (hôtelleries) et sur les routes, des nobles bosniaques qui allaient visiter leurs terres. Ce sont des gentilshommes dans la bonne acception du mot. Quelques-uns sont de la race des anciens rois, et leurs manières élégantes et fières, relevées par la beauté de leur costume, pourraient leur mériter une place dans l'élite de la société européenne. »

Ces « parfaits gentilshommes » ne laissent pas que d'être parfois des voisins assez incommodes. Toutefois, le pire tyran pour le raïa bosniaque ou herzégovinien, ce n'est pas le bey indigène, qui se contente de lui faire sentir sa supériorité sans vivre à ses dépens, c'est le pacha ou le *mudir* (gouverneur de district) de Stamboul, dont les exactions triplent et quadruplent à son détriment les taxes qui lui sont imposées; c'est le *bachi-bozouq* (soldat irrégulier) [1], dont les rapines et la licence ne connaissent aucun frein. Tous les journaux ont retenti des excès commis par ces bandes indisciplinées, débris des dernières guerres, et qui rappellent, par leurs tristes exploits, les *routiers* de notre moyen âge. Une adresse remise, en 1858, au prince Callimachi, ambassadeur de la Porte à Vienne, et portant un grand nombre de signatures; d'autres mémoires plus récents, adressés aux consuls des puissances européennes à Belgrade, tracent les tableaux les plus navrants de l'état de ces contrées, où l'autorité de la Porte n'est puissante que pour le mal. Ce ne sont que massacres, enlèvements, supplices atroces infligés aux contribuables récalcitrants ou insolvables : ici, des hommes expirant sous le bâton des Albanais qui accompagnent les collecteurs dans leurs tournées; là, des vieillards enfermés et *grillés* dans des étables à porcs jusqu'à ce qu'un voisin compatissant offre de racheter la victime; ailleurs, des femmes enceintes frappées sur le ventre et accouchant dans les convulsions de l'agonie. Ces récits, même en les supposant empreints d'exagération, ne témoignent pas moins d'un malaise et d'un désordre graves.

Aujourd'hui la Herzégovine et la Bosnie sont en pleine insurrection. Le raïa, poussé à bout, au lieu de s'enfuir dans les forêts, comme par le passé, et de se faire *haïduck* [2], a fait volte-face et s'est retourné contre ses oppresseurs. Des défilés où il s'est retranché et d'où il tient en échec l'armée d'Omer-Pacha, il commence à tendre la main aux autres populations chrétiennes de la Turquie, opprimées comme lui. Ce rapprochement, s'il parvient véritablement à s'opérer, constitue un grave danger pour la Porte. Depuis longtemps la domination ottomane en Europe ne se soutient plus que par les rivalités et l'antagonisme des races chrétiennes. Qu'un jour cet antagonisme cesse, que ces rivalités disparaissent pour se fondre dans une action commune, ce jour-là les *raïas* seront bien près d'avoir reconquis leur indépendance.

[1] Voy. t. XXVII, 1859, p. 201.

[2] Les *haïducks* sont les klephtes des pays slaves.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. les Tables des deux années précédentes.

LES TRANCHÉES ET LES REMBLAIS.

Le tracé d'un chemin de fer est soumis à de nombreuses conditions :

Il doit relier entre eux les principaux centres de population.

Il ne peut admettre de brusques changements de direction, mais seulement des courbes adoucies (courbes à grands rayons).

La pente doit toujours être aussi faible que possible.

Enfin, il faut réduire autant qu'on peut les frais de construction.

Ne soyons donc pas surpris de voir, par exemple, les lignes de fer se tenir à distance de nos vieilles cités bâties sur des montagnes et leur préférer des vallées situées quelquefois à plusieurs kilomètres des villes. Il n'y a que patience à prendre : peu à peu, à moins d'embranchements, la ville quittera la montagne et viendra grouper ses maisons autour de la gare du chemin de fer.

Les lignes de fer évitent autant que possible les collines et surtout les montagnes; mais on est souvent forcé de franchir les premières au moyen de tranchées et les secondes au moyen de souterrains ou *tunnels*.

La voie traverse les vallées sur des remblais (levées, chaussées faites avec des terres rapportées) [1], à moins que la profondeur de la vallée n'exige la construction d'un viaduc. On préfère toujours les remblais, comme plus économiques, toutes les fois que leurs dimensions ne s'accroissent pas au delà de certaines limites.

Les terres extraites en creusant les tranchées servent à construire les remblais. L'idéal d'un tracé de chemin de fer serait celui qui donnerait *un déblai égal au remblai*, c'est-à-dire que toutes les terres provenant des tranchées seraient exactement employées à la construction des remblais. On dit alors que les terrassements se font par compensation exacte.

Mais il est rare que l'on puisse procéder ainsi. Quand on a trop de déblais, on opère des *dépôts* sur des terrains voisins de la ligne et achetés par la compagnie. Ces dépôts forment des monticules artificiels qu'on remet quelquefois en culture ou du moins qu'on plante en essences forestières.

Au contraire, si l'on manque de déblais propres à constituer un remblai, on pratique des *chambres d'emprunt* dans les terrains voisins, achetés par la compagnie. Ces chambres sont bientôt converties en marais, comme on le voit sur la ligne de Lyon, à quelque distance de Paris.

Il n'est pas impossible que ces marais artificiels soient un jour rendus à la culture. En effet, leur profondeur diminue un peu chaque année par les débris végétaux et les terres que les pluies y entraînent constamment. De plus, le chemin de fer qui les a creusés servira plus tard à les combler, lorsque les terres voisines auront pris assez de valeur pour qu'on puisse trouver quelque avantage à exécuter ce travail.

Pour les tranchées de peu d'importance, on procède, le plus souvent, comme pour les travaux de même ordre sur les routes ordinaires. On attaque la tranchée sur un grand nombre de points, et le transport des déblais s'opère uniquement à la brouette et au tombereau.

Mais ces moyens deviennent tout à fait insuffisants quand il s'agit de terminer en peu de temps d'énormes tranchées qui représentent plusieurs centaines de mille mètres cubes de déblais.

On a réussi à organiser, de la manière la plus ingénieuse, d'immenses chantiers de terrassements dans lesquels les déblais sont chargés sur des wagons qui roulent sur une voie provisoire. Ces wagons sont traînés par des chevaux, ou bien par des machines locomotives, lorsque la distance à laquelle on doit porter les déblais dépasse six ou sept cents mètres. Au-dessous de cette limite, il est plus économique d'employer des chevaux.

Pour creuser une tranchée, on commence par ouvrir

[1] Le mot *remblai* sert aussi à exprimer l'opération même qui consiste à établir, au moyen de terres rapportées, un sol factice plus élevé que le sol naturel.



une petite tranchée provisoire, très-étroite, suffisante seulement pour donner passage aux wagons de terrassement; c'est ce que l'on nomme un *goulet* ou une *cunette*. Les parois ne sont pas inclinées comme celles de la tranchée définitive; elles sont verticales, ce qui n'offre pas d'inconvénient, car les terres se soutiennent assez bien dans cette position pendant la durée des travaux.

Les ouvriers attaquent les massifs de terre de chaque

Fig. 1. — Vue à vol d'oiseau d'une section de travaux de chemin de fer.

1, 2, attaque de tranchée. — 3, remblais. — 4, Ballastage. — 5, 6, pose définitive de la voie. — 7, poste de santé; cantine.

côté de la cunette et chargent les déblais dans des wagons de terrassement amenés sur une voie de fer provisoire établie au fond de la cunette. On a soin de conserver à cette voie une pente assez considérable pour que la pesanteur seule entraîne les wagons chargés du côté où l'on doit verser les déblais. Les chevaux ou les locomotives remontent ensuite les wagons vides.

Pour les tranchées qui doivent avoir une grande profondeur, on creuse d'abord une cunette à la partie supérieure, et on l'emploie comme nous venons de le dire jusqu'à ce que la tranchée possède toute la largeur qu'elle doit avoir. On creuse ensuite une seconde cunette tout le long de la première, de manière que le fond se trouve à quelques mètres au-dessous. La voie provisoire est trans-

portée dans la deuxième cunette, ainsi que les wagons de terrassement; on abat alors toutes les terres, jusqu'au niveau du fond de la deuxième cunette, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la tranchée ait atteint la profondeur demandée.

Pour décharger les terres destinées à former le remblai, on emploie le plus souvent la méthode anglaise. Les wagons chargés sont amenés jusqu'à une certaine distance de l'extrémité du remblai; on détache le premier et on y attelle un cheval qui l'entraîne au trot jusqu'à une vingtaine de mètres de l'extrémité. On décroche la prolonge qui servait à atteler le cheval; celui-ci s'arrête, tandis que

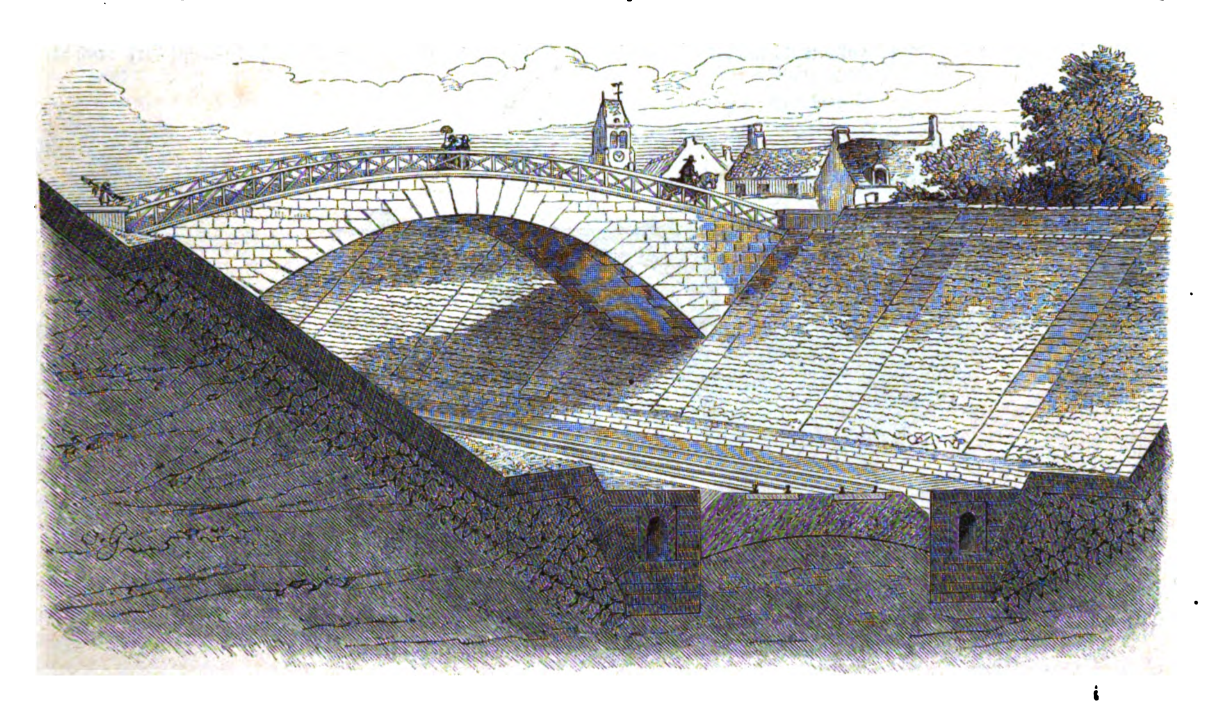


Fig. 2. — Coupe d'une tranchée dans un terrain très-mou soutenu avec des murs en pierres sèches.

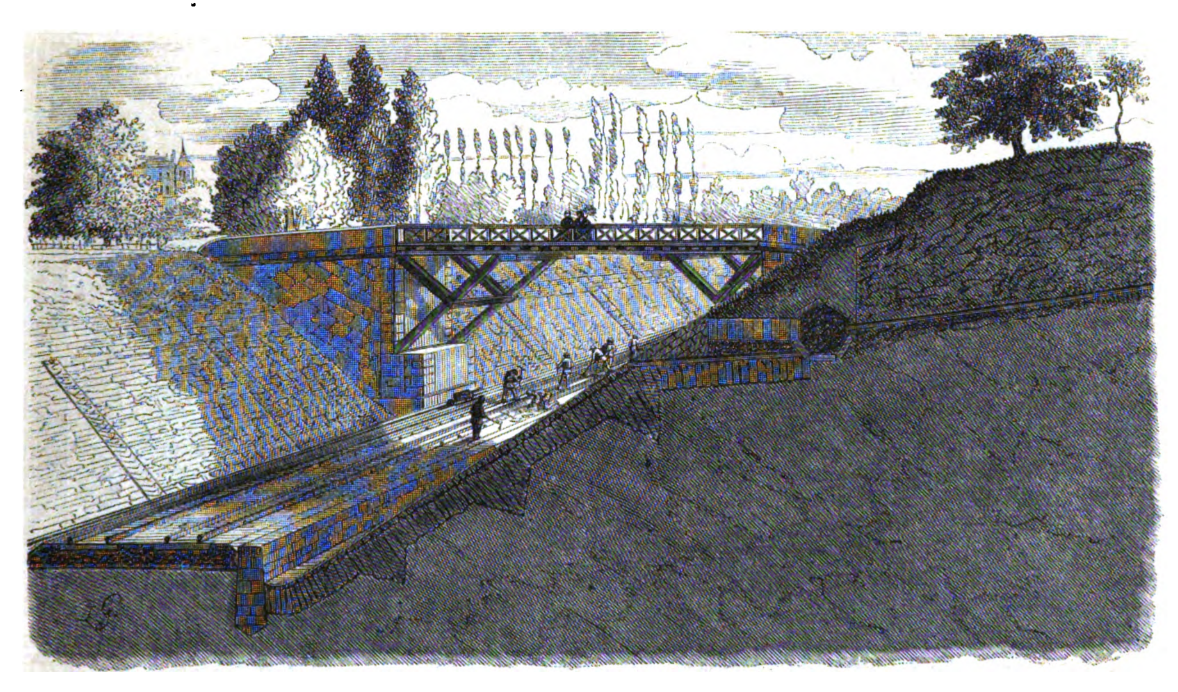


Fig. 3. — Coupe d'une tranchée dans un terrain compacte surmonté de couches perméables, et assainie par un talus en pierres sèches avec cuvettes.

le wagon continue à rouler sur la voie provisoire en vertu de sa vitesse acquise. Arrivé au bout, il vient butter contre des traverses empilées à dessein à l'extrémité du remblai; le choc le fait culbuter, et la terre qu'il contient se renverse.

Le wagon vide est alors mené sur une seconde voie, tandis que le cheval amène le second wagon plein, pour lequel on procède de la même manière, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Par cette méthode, on peut décharger en moyenne une centaine de wagons par jour.

Une autre méthode, trois fois plus rapide, mais aussi plus dispendieuse, consiste à prolonger la tête du remblai par un pont de charpente porté sur des échafauds roulants semblables aux grandes échelles doubles, munies de roulettes, qui servent à la taille des arbres dans nos jardins publics.

Les wagons sont déchargés l'un après l'autre et pas-

sent ensuite sur le pont provisoire, qui doit être assez long pour contenir tout le convoi.

Parmi les wagons de terrassement, les uns sont disposés de manière à verser les terres à la tête du remblai, et à former ainsi le *noyau* du remblai. Les autres wagons versent, au contraire, les déblais par côté et servent à établir les *faces* du remblai.

Outre les wagons dont nous venons de parler et dont la construction, soumise à de sérieuses études, a subi de nombreux perfectionnements, on emploie encore de petits wagons de terrassement ou *wagonnets*, qui remplacent avantageusement les brouettes pour des travaux de quelque importance. Ces wagonnets roulent sur de petites voies provisoires construites avec des bandes de fer méplates posées sur champ.

Les travaux de terrassement paraissent fort simples au

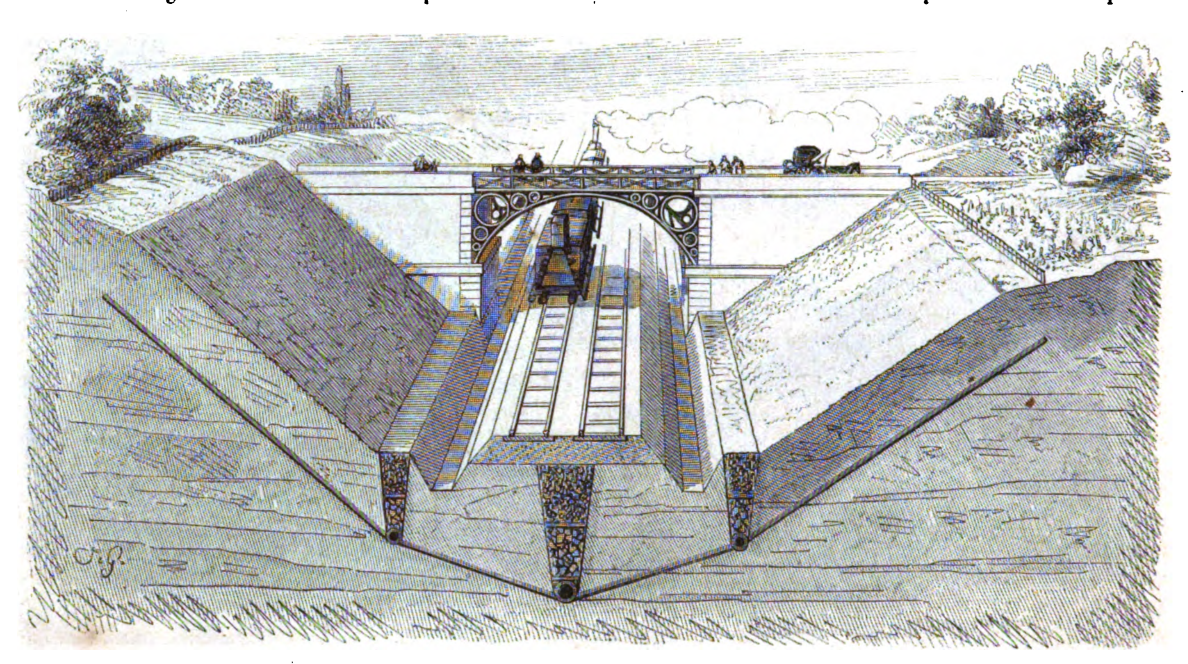


FIG. 4. — Coupe d'une tranchée dans un terrain marneux desséché au moyen de tubes de drainage, avec collecteurs.

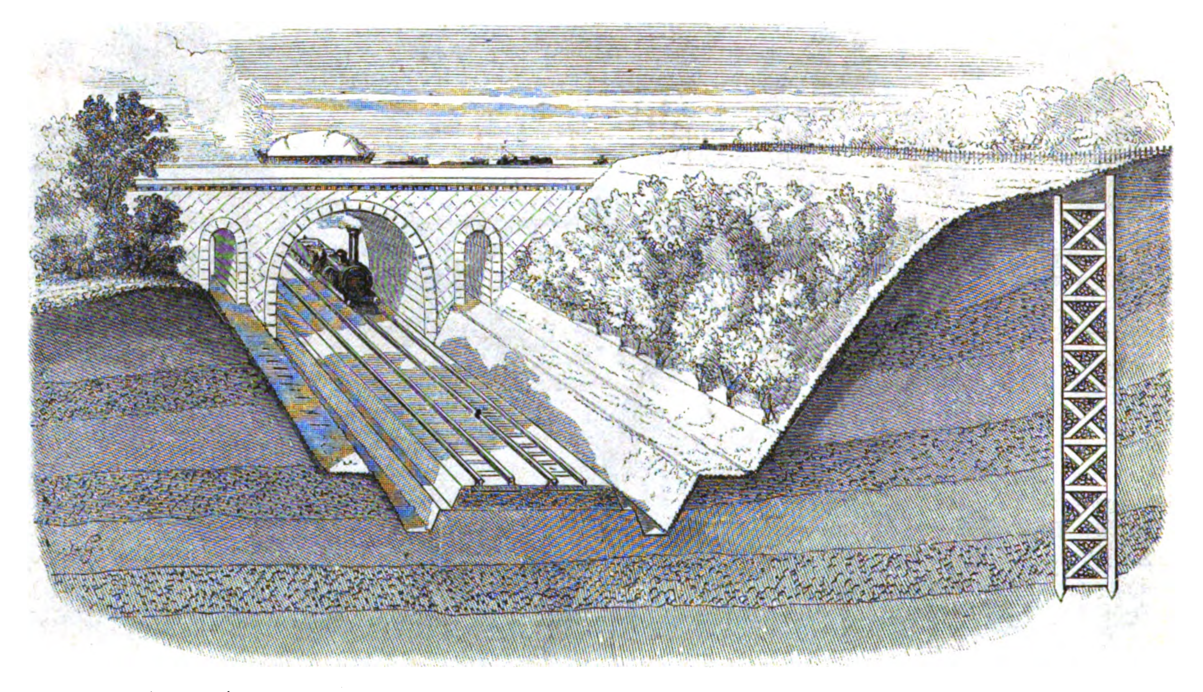


FIG. 5. — Coupe en travers d'une tranchée dans l'argile et le sable, assainie au moyen d'une pierrée en amont.

premier aspect, et l'ingénieur qui réussit bien dans ce genre n'a que fort peu de mérite au yeux du public. Cependant ces travaux présentent quelquefois de telles difficultés que, pour les vaincre, on est obligé d'employer toutes les ressources de l'art moderne. Certains tracés ont même été abandonnés complétement, après de fortes dépenses, parce qu'il était impossible d'arrêter les mouvements du terrain; nous citerons surtout les tracés primitifs des tranchées d'Ablon (ligne d'Orléans), de Voussy et de Champigneulle (ligne de Strasbourg).

Dans certaines localités, le sol, qui paraît d'abord absolument fixe, s'affaisse très-sensiblement quand il est chargé de l'énorme masse d'un remblai. C'est ainsi que le remblai de la Meauce, près Provins (ligne de Mulhouse), qui a été formé de *cinq cent mille mètres cubes* de déblais, a pénétré d'une profondeur de *cinq mètres* dans le sol; de sorte que la masse enfouie dans la terre n'est pas moindre que *deux cent mille mètres cubes!*

Pour éviter cet inconvénient, on augmente la largeur de la base du remblai de manière à diminuer la charge sur chaque point en répartissant la charge totale sur un grand nombre de points.

Il arrive assez souvent que le sol est formé de couches perméables de sable ou de roches en petits fragments alternant avec des couches d'argile imperméables. Les eaux de pluie, filtrant à travers les premières, viennent détremper la surface de l'argile et la rendent glissante et onctueuse comme du savon. Il est bien rare que cette surface soit horizontale; elle présente une inclinaison prononcée dans un sens ou dans l'autre, et les couches supérieures glissent avec une grande facilité sur ce plan incliné.

Telle est la cause de nombreux éboulements qui ont eu lieu dans des tranchées ou même dans des remblais construits avec des terres argileuses.

Les terres de cette espèce sont d'ailleurs sujettes à de grandes variations de volume, suivant qu'elles sont plus ou moins sèches; ces variations suffisent quelquefois pour déterminer des éboulements, qu'on a pu combattre en recouvrant les faces des tranchées d'une épaisse couche de bonne terre fortement pilonnée. Les couches d'argile, n'ayant plus accès à l'air libre, conservent alors des dimensions à peu près constantes.

Contre les accidents dus au glissement sur les couches argileuses, on a presque toujours employé avec succès un drainage bien établi, soit avec des tuyaux, soit avec des fossés remplis de cailloux bien lavés. Le drainage sert aussi à fixer des terres sablonneuses ou marneuses sujettes à être délayées par les eaux. Mais, pour certains terrains très-mous, on est obligé de recourir à des revêtements en pierres sèches pour soutenir les talus des tranchées.

Ces deux espèces de travaux sont représentées dans les figures précédentes.

Un exemple remarquable à citer est celui du remblai du Val-Fleury, près Meudon (chemin de fer de Versailles, rive gauche). Le sol est formé d'une couche sablonneuse pénétrée d'eau reposant sur un banc d'argile.

Il était tellement difficile d'asseoir un remblai solidement sur un tel fond, qu'on y avait d'abord renoncé et qu'on avait remplacé le remblai par des estacades de charpente qui ont supporté la voie pendant sept ans.

Mais, au bout de ce temps, les estacades ne présentant plus une solidité suffisante, il a fallu construire un remblai, malgré toutes les difficultés. On y est parvenu en desséchant la couche sablonneuse aquifère au moyen de deux rangs de pierrées verticales espacées de dix mètres, qui descendent jusqu'au niveau de la craie absorbante, couche perméable située au-dessous de l'argile. Un grand puisard creusé dans la craie absorbe complétement les eaux des pierrées qui viennent s'y réunir.

La couche d'argile étant préservée de l'action des eaux, les couches supérieures ne glissent plus à la surface de cette couche et le remblai ne subit plus aucun déplacement.

Citons encore le remblai de Sèvres, sur la même ligne, qui éprouvait des mouvements tels qu'il a fallu le maintenir avec des plateaux de chêne enfoncés verticalement sur chacune des faces du remblai, et réunis par des boulons de fer traversant toute la masse du remblai à deux mètres au-dessous du niveau de la voie. C'est ainsi qu'on s'oppose à l'écartement de deux murs au moyen de tirants de fer terminés par des S appliquées à la surface des murs.

On a consolidé ce remblai définitivement en établissant des pierrées d'un côté pour dessécher le terrain et fonçant de l'autre côté un rang de pieux avec *palplanches* pour soutenir les terres.

Quand les travaux de terrassement sont terminés, il faut encore ensabler la voie ferrée, c'est-à-dire poser le *ballast*, sur lequel doit être établie la voie définitive.

C'est encore la voie provisoire, avec les wagons de terrassement, qui sert au transport des sables ou pierres cassées employées pour former le ballast. Les traverses, les rails, coussinets et coins, arrivent aussi par cette même voie et sont déposés tout le long de la voie définitive.

Il est absolument nécessaire de poser la voie sur le ballast et non sur la terre, qui éprouverait constamment des tassements capables de faire dérailler les trains.

La suite à une autre livraison.

HABITUDES ET TRANSMISSIONS HÉRÉDITAIRES.

L'habitude imprime aux organes une certaine aptitude qui devient instinctive et peut alors être transmise héréditairement. Les petits des animaux éduqués sont plus propres à l'être à leur tour que les petits des animaux non domestiques. L'enfant de l'Européen apprend et conçoit plus aisément que le jeune sauvage, même confié, dès son jeune âge, à des personnes civilisées. La transmission par voie héréditaire de certaines facultés acquises, aussi bien que celle de certaines imperfections non congéniales chez les parents, est un fait actuellement établi. L'habitude peut donc donner naissance à l'instinct, et cela est ressorti depuis longtemps pour l'homme de ses observations journalières, comme le montre l'adage connu : « L'habitude est une seconde nature. »

On doit ainsi admettre que l'habitude confine à l'instinct, que l'instinct peut n'être qu'une habitude transmise par la génération. Et, en effet, les passions, les penchants, les goûts, qui sont des motifs déterminants des actes instinctifs de l'homme, se transmettent également par voie d'hérédité.

Au moral, il n'y a de transmissibles que les défauts ou les qualités qui tiennent à la constitution psychique essentielle des parents; mais quelques-unes de ces qualités ou de ces défauts peuvent avoir été acquis : l'habitude, autrement dit le long exercice, les a alors transformés en instincts, et c'est à ce titre qu'ils deviennent transmissibles. Entre les facultés intellectuelles ou morales transmissibles, la mémoire, le sens musical, le courage, la douceur, figurent certainement au premier rang. (¹)

LA TOUR D'ANSOUHAITE
(DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE).

Cette tour, située dans la paroisse de Moulon, canton de Brannes, a environ vingt mètres de long sur dix de large. Ses murs ont un peu plus d'un mètre d'épaisseur. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Le rez-de-chaussée n'a d'ouverture que la porte ogivale et de petits jours percés à une grande hauteur au-dessus du sol et ne donnant qu'une très-faible lumière. Au milieu de la chambre s'élève un pilier carré de pierre muni de consoles pour appuyer les poutres des planchers qui séparent les étages. Ce pilier était utile pour supporter la charpente et les poutres et solives des planchers, dont, sans cet appui, la portée eût été trop grande. Des corbeaux semblables et très-rapprochés, sortant des parois, servaient au même usage.

Le premier étage est éclairé par de belles fenêtres ogivales, géminées et subtrilobées, munies de bancs dans leurs embrasures. Des meurtrières plongeantes garnissent les parois de cet étage et pouvaient défendre le pied des

(¹) Alfred Maury, *Du sommeil et des rêves.*

murs. Au second sont placés l'évier, la cheminée et tout ce qui est nécessaire à une habitation. Les fenêtres y sont semblables à celles du premier étage. Là aussi était la cage du moucharabys qui protégeait la porte du rez-de-chaussée. Sur les murs est un chemin de ronde garni de mâchecoulis. Le parapet des créneaux n'existe plus. On montait dans les différents étages par des escaliers en bois placés à l'intérieur.

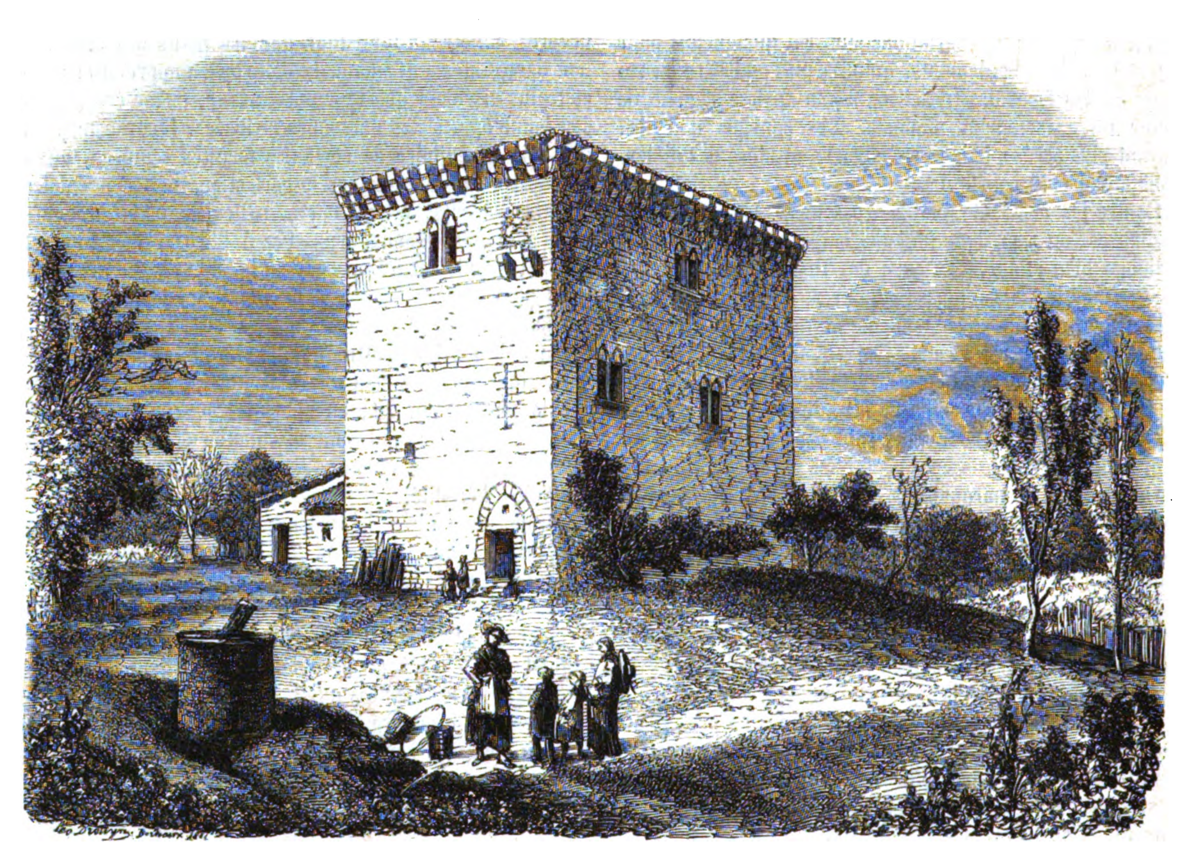
Plus tard, une bâtisse a été appuyée contre un des côtés de la tour et une porte de communication a été percée dans le mur.

Aucun fossé ne protége cette forteresse.

Il semblerait, d'après cette description, que le rez-de-chaussée a dû servir de magasin, de *chai* (cellier à vin); que le premier étage et le chemin de ronde étaient destinés à la défense, et le second à l'habitation.

Ce n'est donc qu'une tour, un simple donjon, une *maison forte*. Ce dernier mot se rencontre dans les actes de la fin du treizième siècle et du commencement du quatorzième.

Vers cette époque, les rois d'Angleterre accordaient très-souvent, à certains personnages, soit seigneurs, soit bourgeois des diverses villes de la province, la permission de construire une *maison forte* dans telle ou telle paroisse: *licentia construendi domum fortem infra parochiam*, etc. Beaucoup de ces maisons sont encore debout dans le département de la Gironde, et se composaient primitivement d'une simple tour barlongue à un ou deux étages; mais toutes ou presque toutes sont protégées par de larges et profonds fossés, qui n'enveloppent pas seulement la tour, mais avec elle un espace assez grand pour former une basse-cour et des bâtiments de dépendances. On trouve de ces tours dans les plaines et les coteaux. M. Léo Drouyn a remarqué à peu près partout que la tour a été bâtie isolément et sans aucunes dépendances: celles-ci sont toujours plus modernes, quelques-unes sont presque contemporaines de la tour. Il est probable que ces dépendances étaient primitivement en bois.



La Tour d'Ansouhaite (Gironde). — Dessin de Léo Drouyn.

Lorsqu'un particulier obtenait la permission de construire sur ses terres une *maison forte*, il s'empressait de la bâtir et d'entourer de fossés une certaine quantité de terrain près de la tour, afin d'y construire plus tard une forteresse complète, si cela lui convenait, sans avoir besoin d'une nouvelle autorisation ([1]).

On lit dans le Catalogue des rôles gascons, page 45, qu'en 1313-14, Raymond de Gresignac obtint d'Édouard II la permission de fortifier et de créneler sa maison de Moulon: *Pro Reymundo de Grinsinak de manso suo de Molon firmando et de kernellando muro de petra et calce. Teste rege apud novum monasterium 29 maii.* Comme tous les caractères architectoniques de cette tour indiquent bien cette époque, il est permis de supposer qu'elle est l'œuvre de Raymond de Gresignac. Il y a bien, à Moulon, une autre forteresse appelée *la Motte;* mais elle n'a jamais eu de constructions en pierre; elle est antérieure au onzième siècle ([1]). La *manse de Moulon* doit être la tour d'Ansouhaite. En 1430-31, la garde de diverses baronnies, terres et domaines, parmi lesquels on trouve Moulon, fut confiée au duc de Gloucester. Deux ans plus tard, ces seigneuries lui furent données en toute propriété. Cette concession fut de nouveau confirmée en 1439-40. Enfin, en 1451-52, la justice haute et basse des deux paroisses de Moulon et de Nérijean fut cédée à Godefroy Shorthoise, chevalier ([2]). Au moment de la révolution, la tour d'Ansouhaite appartenait à un couvent de Bordeaux; maintenant, elle est habitée par des paysans.

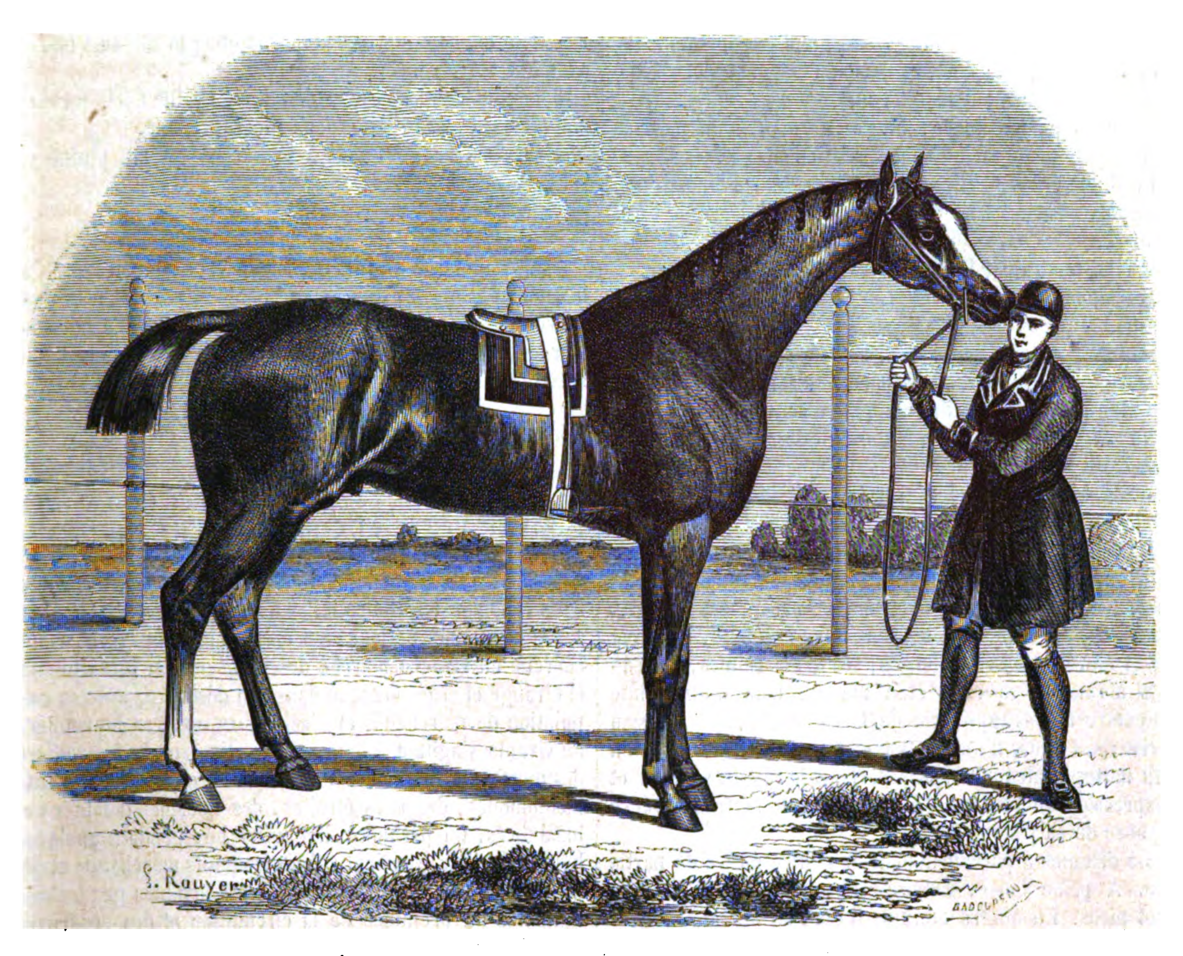
([1]) M. Léo Drouyn se propose de développer cette opinion, avec preuves à l'appui, dans sa *Guyenne militaire*.

([1]) *Guyenne militaire*, Introduction.

([2]) Catalogue des rôles gascons.



ÉCLIPSE.



Éclipse, célèbre cheval de course anglais. — Dessin de Rouyer.

Éclipse ! aucun nom n'est plus illustre dans l'histoire hippique de l'Angleterre. Si les chevaux anglais étaient doués de mémoire, ils seraient aussi fiers d'Éclipse que les Macédoniens l'étaient d'Alexandre, ou les Romains de César. Le récit des victoires d'Éclipse les ferait hennir d'orgueil, comme il fait palpiter les cœurs de tous les sportsmen et de tous les jockeys d'outre-Manche.

Éclipse était alezan. Il est né le 5 avril 1764, à Ewell, dans les écuries du duc de Cumberland, à l'heure même d'une éclipse de soleil qui est presque aussi célèbre que lui. Sa mère était *Spiletta*, descendant du célèbre étalon *Godolphin Arabian* par *Regulus;* son père était *Marska*, descendant de *Bartlett-Childer* par *Squirt*.

L'enfance d'Éclipse ne laissa rien pressentir de sa gloire future. S. A. le duc de Cumberland et ses écuyers n'avaient même conçu qu'une fort médiocre estime des aptitudes du poulain de *Spiletta*. On lui reprochait d'avoir l'encolure lourde, le système musculaire trop développé, d'être trop membru pour sa taille, de manquer de distinction, d'annoncer des dispositions réfractaires, et enfin on remarquait avec peine qu'il portait une balzane postérieure passablement haut chaussée [1]. Quelle déception ! Était-il bien possible que ce fût là le petit-fils de *Godolphin* et de *Childer!*

Chaque année, le duc faisait vendre un certain nombre de ses chevaux. Une année vint où Éclipse, dédaigné, incompris, fut mis aux enchères et adjugé, pour un prix fort modéré, à un marchand de Smithfield, nommé Wilderman, qui le fit conduire dans les environs d'Epsom.

« Éclipse grandit au milieu de ces campagnes, dit un de ses historiens [1]; ses formes se développèrent; les défectuosités qui avaient motivé sa réforme s'effacèrent progressivement sous l'œil vigilant de son maître. Il gagnait chaque jour en beauté, et des qualités surprenantes de force, de vitesse, se révélaient en lui. Wilderman se félicitait de son acquisition, et il se serait livré sans réserve aux espérances les plus dorées, si les dispositions réfractaires que ce jeune cheval avait montrées chez le duc de Cumberland, loin de s'amender, n'étaient devenues plus sensibles avec le temps. A l'âge de deux ans, Éclipse se laissait difficilement approcher du cavalier; il se défendait, se cabrait, et ne prenait son essor qu'après de longues hésitations. Cette fougue, ce regimbement n'avait rien de régulier; c'était fantastique, imprévu. Au moment où l'on comptait sur sa docilité, il refusait d'obéir. »

A trois ans, Éclipse était tout à fait ingouvernable. Il faisait le désespoir des gens d'écurie. Wilderman commençait à se repentir de son marché. A quoi bon les qualités les plus brillantes d'un cheval, si l'on ne peut le diriger à volonté sur le turf?

Vers ce temps, un amateur bien connu, le capitaine O'Kelly, avait à son service un Irlandais nommé Sullivan, qui passait pour posséder le secret de dompter à la minute les chevaux les plus fougueux et les plus rebelles.

[1] Balzane, marque blanche aux pieds des chevaux.

[1] Eugène Chapus, *Journal des chasseurs*, 1845.

M. Wilderman obtint du capitaine que Sullivan essayerait son pouvoir sur Éclipse. Si l'expérience réussissait, le capitaine devait devenir propriétaire pour moitié du fils de *Marska*, le jour où il courrait pour la première fois.

Le succès de Sullivan fut aussi prompt que merveilleux. Éclipse, grâce à lui doux et docile, l'emporta bientôt sur tous ses concurrents dans les courses d'essai.

A sa cinquième année, M. Wilderman le fit inscrire pour le prix des « nobles et des gentlemen. »

Le 3 mai 1769, Éclipse fit son début sur l'hippodrome d'Epsom, qui était, dès ce temps, le plus célèbre de l'Angleterre.

Il était monté par le jockey Whiting.

Ses concurrents étaient *Cower, Chance, Social* et *Plume*.

Dès qu'il entra dans la lice, Éclipse excita l'admiration de tous les spectateurs. Les paris se firent sur-le-champ pour lui dans la proportion de quatre contre un.

Voici le portrait qu'on a fait d'Éclipse tel qu'il apparut dans cette journée :

« Ses épaules ouvertes, ses hanches indiquées étaient prodigieuses dans leur apparence de force, tandis que par la légèreté de ses jambes et de ses pieds il semblait à peine tenir au sol. Son cou, par son inflexion, rappelait celui du cygne; sa tête était moyenne et haute, ses naseaux étaient dilatés et plissés, les yeux à fleur de tête, le garrot sec et élevé, ses jarrets larges, ses flancs calmes, ses sabots arrondis; sa robe était alezan, mais d'une teinte rougeâtre très-rapprochée de la couleur brique, alezan cerise; ses crins, d'une finesse exquise, étaient tressés en huit nattes également espacées. Tout le réseau veineux et l'expression musculaire se lisaient sous la transparence soyeuse de sa peau. »

La distance à parcourir était de quatre milles en partie liée. A peine lancé, Éclipse, en quatre bonds, franchit cent pieds. En quatre minutes il était au but. Sa victoire fut aussi facile à la seconde manche.

Suivant sa promesse, Wilderman céda la moitié de la propriété d'Éclipse au capitaine O'Kelly.

Pendant cette année 1769, Éclipse remporta huit autres prix.

Le 17 avril 1770, il gagna le prix du roi à New-Market, contre *Bucephalos*, qui jusque-là n'avait jamais été battu dans aucune course.

Il s'éleva dès lors des jalousies terribles contre lui. Des jockeys laissèrent échapper des menaces de mort. Wilderman s'effraya et céda la propriété entière d'Éclipse au capitaine, qui, grâce à tous les prix remportés dans la suite par Éclipse, aux paris, et surtout aux profits de la reproduction, acquit une fortune de plus de 200 000 livres (cinq millions).

En 1789, Éclipse mourut, âgé de vingt-six ans, à Whitchurch, dans le comté de Hertford.

Jamais on ne s'était servi de cravache, d'éperons ou de paroles pour exciter sa course. On assure même qu'on n'a jamais connu toute sa vitesse, parce qu'il n'avait pas besoin de la produire tout entière pour distancer ses rivaux.

La liste de ses descendants occuperait deux de nos colonnes. Quatre cents d'entre eux ont remporté huit cent cinquante-deux prix tandis qu'il existait encore.

LA SORCIÈRE.

CHANT GREC (ASIE MINEURE).

Si vous passez dans mon pays, j'ai un pommier dans ma cour; allez vous reposer à son ombre.

Allez saluer ma mère bien-aimée; allez saluer ma fiancée.

Dites-lui que si elle veut, elle se marie. Dites-lui que si elle veut, elle se mette en deuil.

Car je me suis marié dans l'Anatolie; je me suis marié avec une sorcière.

Elle empêche les navires de marcher. Elle a jeté un sort sur mon cheval, et je ne peux plus le seller.

Mon épée ne tient plus à mon côté, et ma plume se refuse à écrire.

Tout homme, à ce titre seul qu'il est homme, a droit à la justice, à la sympathie et à la liberté (¹). Cette idée a sa source dans l'Évangile; c'est Jésus-Christ qui l'a fait entrer dans le cœur humain, pour passer de là dans l'état social.

GUIZOT, *Nos mécomptes et nos espérances.*

UNE VISITE AUX HALLES CENTRALES.

En arrivant devant les Halles nouvelles nous avons voulu nous rappeler les Halles d'il y a quelques années. Il nous a semblé que nous étions dans un pays inconnu. Nous avons cherché en vain ce marché des Innocents, si tumultueux, si étrange et si pittoresque dans son désordre, avec sa population de marchands et d'acheteurs, avec sa fourmilière de vivants s'agitant à donner le vertige sur la fourmilière des morts. De vieux abris mal disposés, quelques bâtiments incommodes, des rues étroites, des maisons délabrées et insalubres, un périmètre irrégulier où, pendant quelques heures du jour, venaient affluer les petits marchands et les consommateurs, des voies publiques envahies par les détaillantes au préjudice de la circulation et des propriétés riveraines : tel était l'aspect que présentait, il y a deux ou trois ans à peine, le *carreau des Halles*, ce grand centre d'approvisionnement, d'où se répandait chaque jour par mille artères la subsistance de plus d'un million d'habitants. Au milieu d'un concours si nombreux d'individus rassemblés sur des espaces insuffisants, et ayant, la plupart, des intérêts opposés, ce n'était qu'avec des ordonnances et des règlements de police sévères et restrictifs qu'on pouvait parvenir à éviter les encombrements et les dangers inséparables des arrivages de nuit, à exercer une surveillance active sur le poids et la qualité de la marchandise vendue, et à faire exécuter les mesures de nettoiement et de salubrité si impérieusement réclamées par un établissement de cette nature. Les Halles étaient donc un Paris à part dans le Paris de tous les temps, avec une physionomie originale et un peu sauvage, qui leur allait sans doute très-bien autrefois, mais qui contrastait trop avec nos mœurs actuelles pour ne pas tendre à s'effacer de jour en jour devant les progrès de la civilisation, comme les ténèbres devant les clartés du soleil. A époque nouvelle, besoins nouveaux; à besoins nouveaux, monuments nouveaux. Le marché des Innocents était un anachronisme.

On s'en plaignait déjà à la fin du dix-huitième siècle, témoin ce passage du *Tableau de Paris*, de Mercier : « Les Halles de Paris sont malpropres, dégoûtantes; c'est un chaos où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle; quelques hangars ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoutte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, etc. Les en-

(¹) « Droit à la justice » ou *égalité* devant la loi, « sympathie » ou *fraternité*.



virons des Halles sont impraticables; les emplacements sont petits, resserrés, et les voitures menacent de vous écraser tandis que vous faites votre prix avec les paysans; les ruisseaux qui s'enflent entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne, et l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale et bourbeuse. Le bruit, le tumulte est si considérable qu'il faut une voix plus qu'humaine pour se faire entendre : la tour de Babel n'offrait pas une plus étrange confusion... Les poissonneries infectent. Les républiques de Grèce défendirent aux marchands de poisson de s'asseoir en vendant leur marchandise : la Grèce avait le dessein de faire manger le poisson frais et à bon marché. Les poissonnières de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent; il n'y a que le Parisien au monde pour manger ce qui révolte l'odorat; quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne sait que manger, et qu'il faut qu'il soupe. Il soupe, et, avec ce poisson à moitié pourri, il se rend malade. »

Mercier écrivait cela avant 1789, alors que les Halles appartenaient généralement aux seigneurs, qui jouissaient de ce qu'on appelait les droits de *hallage* (abolis par la loi du 15-28 mars 1790); alors que l'on voyait encore, à côté du fameux pilori royal, la croix de pierre au pied de laquelle les débiteurs insolvables venaient faire publiquement leur cession de biens et recevoir le bonnet vert des mains du bourreau. Mais cet état de choses abusif et scandaleux devait en partie durer de longues années après la publication du *Tableau de Paris*, puisque, à proprement parler, il n'a cessé que le jour où l'on a posé la première pierre des Halles centrales, c'est-à-dire le 15 septembre 1851.

Cependant, comme il ne faut être injuste envers personne, nous devons constater ici que, longtemps avant cette dernière date, ce déplorable état de choses avait préoccupé les deux hauts fonctionnaires chargés de veiller au bien-être et à la sûreté des habitants de Paris, le préfet de la Seine et le préfet de police : l'un et l'autre s'étaient concertés pour aviser aux moyens d'y remédier. Malheureusement, ils avaient reconnu que les améliorations partielles qu'on pourrait faire seraient sans efficacité, et, tout en faisant le possible, l'indispensable dans de petites proportions, on avait attendu pour faire davantage et mieux. Malheureusement aussi, l'apport des denrées de toute espèce sur le carreau des Halles devenant chaque jour plus considérable, par suite de la facilité et de la célérité des transports, de l'extrême division de la propriété, des nouveaux modes de culture mis en pratique dans un rayon assez étendu autour de la capitale, enfin par suite aussi des exigences d'une population dont le chiffre s'accroissait d'une manière rapide, les précautions de l'autorité menaçaient de devenir impuissantes et les améliorations insuffisantes dans un avenir très-prochain; il fallait se décider à nettoyer d'un seul coup ces écuries d'Augias, et à créer, sur une vaste échelle, un établissement tout nouveau. Le premier soin du préfet de la Seine fut de s'entourer d'une commission composée d'hommes pratiques et éclairés qui pussent lui prêter l'appui de leurs conseils et de leur expérience, et rechercher avec lui les moyens de donner à cet utile établissement toute la grandeur dont il était susceptible, en ayant égard cependant aux combinaisons qui pourraient avoir pour objet de restreindre, autant que possible, la dépense. La commission se mit à l'œuvre, des plans furent proposés, et, finalement, la reconstruction des Halles, aux lieux qu'elles occupaient depuis des siècles, fut résolue, et décrétée d'utilité publique, le 17 janvier 1847, par le roi Louis-Philippe.

Un établissement de cette nature ne pouvait sortir de terre du jour au lendemain. Il y eut des projets nombreux, des plans divers, des tâtonnements qui ralentirent l'opération. On passa d'un extrême à l'autre; les débitants de denrées n'avaient pas été abrités : ils le furent trop, et le premier pavillon que l'on édifia solennellement, le 15 septembre 1851, ressemblait à une forteresse. On se récria, et les études furent reprises. De meilleurs plans furent proposés par MM. Baltard, Horeau, Pigeory et quelques autres architectes distingués; celui de M. Baltard prévalut, et, le 12 août 1857, deux des dix pavillons indiqués sur ce plan étaient achevés. Le 11 juin 1858, à la suite d'un nouvel examen par une commission spéciale et d'une délibération du conseil municipal, le nombre des pavillons fut porté à douze, afin de réunir aux Halles centrales le marché à la volaille et la halle aux huîtres, qui n'avaient point de place dans le projet.

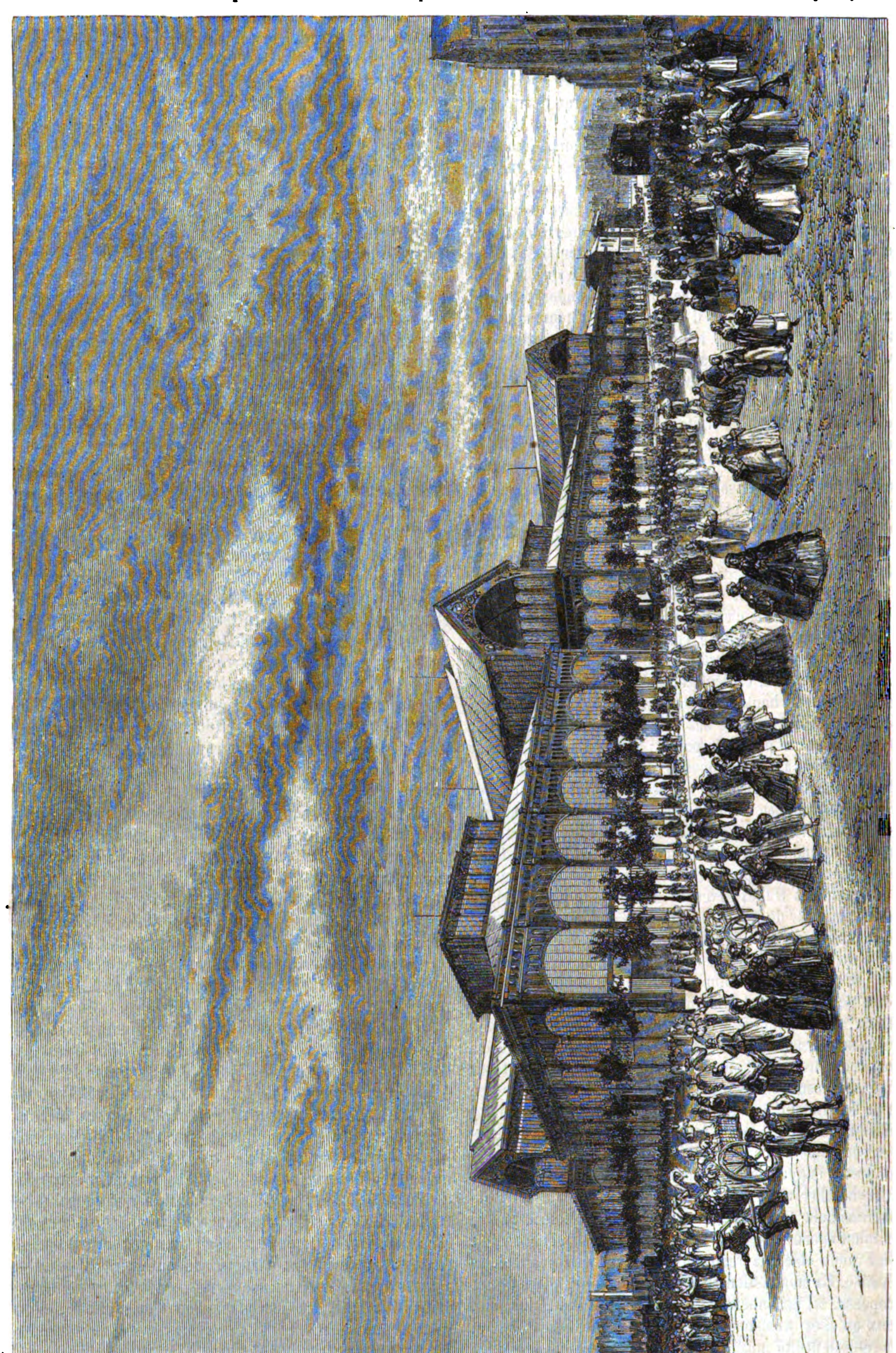
De ces douze pavillons, sept seulement sont construits. Ils se composent de colonnes en fonte supportant des fermes en fer et une couverture en zinc. Ils s'élèvent au-dessus de caves destinées à servir de resserres et de magasins. Au-dessous des caves elles-mêmes sont pratiquées des rues souterraines munies de trois cours de doubles rails destinés à devenir plus tard trois voies qui se relieront par le chemin de fer de ceinture avec les gares existant autour de Paris. La ventilation de ces pavillons est établie à $2^{m},50$ au-dessus du sol, afin que les marchands et les acheteurs soient préservés de trop vifs courants d'air. Les boutiques sont au nombre de trois cent cinquante par pavillon. Les premières qui y ont été installées, le 26 octobre 1857, sont réservées au détail de la volaille qui se tenait à la Vallée, à celui de la volaille et de la viande cuite qui se tenait aux Prouvaires, à celui des oignons et des pommes de terre qui se tenait au marché du Légat, et à celui du beurre, des œufs, du pain et de la verdure, qui se tenait sous les abris de la rue Traînée : elles font partie des pavillons qui portent les n°s 11 et 12. La vente en gros et en détail du poisson a été installée, le 28 décembre 1857, dans le pavillon n° 9. La vente en gros et en détail des beurres, œufs et fromages, a commencé, le 25 janvier 1858, dans le pavillon n° 10; la vente en détail des fruits, légumes et verdure, le 18 octobre 1858, dans le pavillon n° 7 et la moitié du pavillon n° 8; la vente au détail des viandes, le 8 octobre 1860, dans la moitié du pavillon n° 3, qui fait partie de la série de pavillons que l'on construit en ce moment à gauche de la rue des Prouvaires; l'autre moitié est destinée à la criée en gros de la viande, qui a lieu actuellement dans le pavillon de pierre. Puis viendra l'installation des autres marchés particuliers dans les pavillons n°s 6, 5, 4, 2 et 1, qui restent à construire.

Tel est et tel sera le palais populaire, l'immense réservoir chargé de recueillir et de distribuer le flot incessant de l'approvisionnement de Paris. Nous sommes loin des échoppes en plein vent de l'ancien carreau des Halles, et l'on peut affirmer, sans optimisme, qu'on verra bientôt disparaître tous les abus signalés par Sébastien Mercier.

Les « dames de la halle », qui jusqu'ici n'avaient jamais pu ou voulu se soumettre entièrement à l'ordonnance du 22 août 1738, leur défendant d'injurier ni de maltraiter les acheteurs sous peine de cent livres d'amende et de la prison, les dames de la halle elles-mêmes se sont transformées en débitantes tranquilles, en graves commerçantes, et si, quelquefois encore, elles campent leurs poings sur leurs hanches pour obéir à la tradition, elles se gardent soigneusement de proférer des mots empruntés à l'argot et au vieux *gof* du marché des Innocents.

De l'aube au crépuscule, c'est un va-et-vient continuel sous les arceaux gigantesques des Halles centrales, et, avec la foule, circule aussi l'air nécessaire à la purification

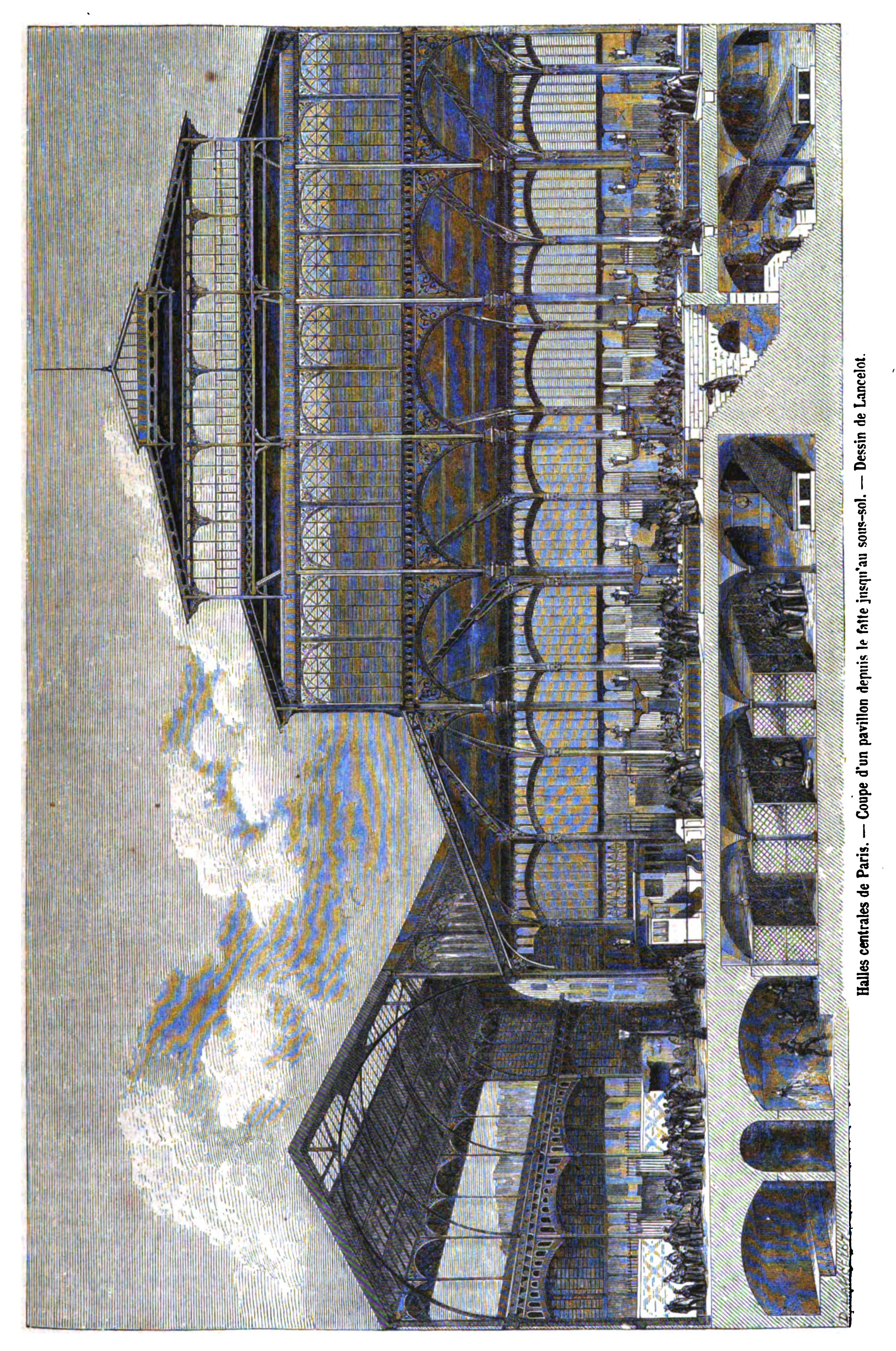
d'une atmosphère saturée d'exhalaisons végétales et animales. Il est intéressant de parcourir ces *carreaux* spacieux, auxquels on arrive par de larges voies, et d'examiner tous les détails de la vente et de l'achat qui s'y font



Halles centrales de Paris. — Vue générale. — Dessin de Lancelot.

avec un ordre et une régularité inconnus aux marchés d'autrefois. Le duc de Beaufort y recruterait difficilement des partisans s'il revenait par hasard parmi nous, et nous doutons fort qu'il reçût une seconde fois le nom de *Roi des*

Halles qu'on lui avait donné en 1651, pour le dédommager probablement de l'absence d'une autre couronne à laquelle il croyait avoir droit comme petit-fils de Henri IV. Et cependant, comme nous venons de le dire, les Halles cen-



Halles centrales de Paris. — Coupe d'un pavillon depuis le faîte jusqu'au sous-sol. — Dessin de Lancelot.

trales sont le lieu de Paris où le mouvement est le plus actif et le plus continu. Dès minuit, les paysans des environs y affluent avec leurs charrettes, maraîchers, maréyeux, beurriers, verduriers, etc., et les acheteurs s'y

succèdent toute la journée sans interruption jusqu'au soir.

On avait vendu, en 1856, aux Halles de Paris, 8 785 320 kilogrammes de marée; 908 212 kilogrammes de poisson d'eau douce; 17 602 221 kilogrammes de beurre; 8 608 671 œufs. On évalue à une somme d'au moins 40 000 000 de francs la valeur des fruits et légumes qui, dans le cours de la même année, avaient été apportés au carreau des Halles pour être débités ensuite par les fruitiers, voituriers et marchands des quatre saisons. En 1858, la ville de Paris a consommé 1 456 145 hectolitres de vins en cercles, 12 367 en bouteilles, 80 470 hectolitres d'alcools, 20 878 hectolitres de cidre, 28 136 473 kilogrammes de viande de toute espèce : de bœufs, vaches, veaux, moutons et porcs; pour 9 222 820 francs de marée; pour 2 053 072 francs d'huîtres; pour 1 078 154 francs de poisson d'eau douce; pour 18 315 708 francs de volailles et de gibier; pour 19 328 785 francs de beurre; pour 6 641 744 francs d'œufs, et pour 600 000 francs d'escargots. Nous sommes loin, comme on voit, des « dix et sept mille neuf cens treize vaches de Pautillé et de Bréhémond » nécessaires pour « l'alaictement » du grand Gargantua, c'est-à-dire à l'alimentation de Paris au temps de François Ier.

MALEMORT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6, 14.

La négociation fut entamée et terminée à la satisfaction mutuelle des parties. Muni des pouvoirs de son père, Arthur transféra à M. Henri M... la propriété du domaine de Malemort et de ses dépendances. Il partit ensuite pour Gênes, où sa famille devait passer l'hiver. La santé de ses deux sœurs donnait toujours de vives inquiétudes. Je compatissais à leurs souffrances en homme qui a compris ce que peut infliger de tortures à des constitutions nerveuses et délicates une suite d'effrayantes visions.

Ma fièvre, longtemps rebelle aux ordonnances du médecin, céda à la quinine. Je pus de nouveau suivre les cours de droit et reprendre mon train de vie habituel. Quatre mois s'étaient écoulés depuis ma malencontreuse excursion à Malemort sans que j'entendisse parler du nouveau propriétaire. Un matin, la poste m'apporta une lettre de lui.

« Venez, mon cher Daniel, m'écrivait-il, ne perdez pas un moment. J'ai d'intéressantes révélations à vous faire. Je tiens votre fantôme, et j'en ai fait un esprit familier. Mieux encore, je crois être en mesure de guérir, par des faits palpables, l'imagination frappée de vos jeunes Anglaises. Devant cette perspective, vous n'hésiterez pas. Apportez-moi l'adresse de sir Eglinton. Sa présence ici est indispensable. Une bonne voiture ira vous chercher à Orléans, et je vous engage ma parole de ne pas vous faire coucher dans la *chambre verte.* »

Le surlendemain, j'arrivais à Malemort.

L'aspect extérieur du château avait complétement changé. Un courant d'eau vive remplaçait les eaux limoneuses qui croupissaient autrefois dans les fossés, traversés maintenant d'un seul jet par un élégant pont suspendu conduisant à un large et haut portail. L'arche à moitié ruinée du vieux pont de pierre avait disparu avec l'étroite et sournoise poterne. Les fenêtres toutes grandes ouvertes invitaient et retenaient les chauds rayons d'un soleil de mars. Des hirondelles gazouillaient autour des vieilles murailles, cherchant l'exposition la meilleure et le coin le mieux abrité pour y suspendre leurs nids. Tout respirait la vie et le mouvement.

Debout sur le seuil du manoir ainsi transfiguré, Henri donnait des ordres à un groupe d'ouvriers. Il me reçut à bras ouverts, et m'introduisit dans une salle à manger gaie, bien éclairée, qu'il avait prélevée sur le sombre vestibule; un copieux déjeuner nous y attendait.

— Vous avez déjà fait des merveilles, lui dis-je.

— Oh! c'est surtout ma perspicacité que je prétends vous faire admirer. Mais je ne veux pas avoir pour complice un estomac à jeun. Quand vous serez rassasié, j'entamerai le chapitre de mes découvertes.

J'avais plus de curiosité que de faim; je le pressai de questions.

— Sachez, mon cher ami, me dit-il, que vous avez été bel et bien empoisonné pendant la nuit que vous avez passée ici.

— Empoisonné! me récriai-je avec horreur.

— Venez et voyez.

Il ouvrit la porte qui communiquait avec son cabinet d'étude, et me montra, au milieu d'un assemblage de cornues, de creusets, un alambic rempli d'une poussière verdâtre.

— Voilà, me dit-il, une petite partie de ce qui a été recueilli dans votre chambre, et ici, dans cette soucoupe, ce que j'en ai extrait de vert-de-gris pur.

C'était effrayant; il y avait de quoi empoisonner une dizaine de gens plus robustes que moi.

— Pendant six à huit heures vous avez respiré et avalé ce subtil poison, rendu plus actif encore par l'air méphitique qui s'exhalait des fossés et de l'étang voisin. Certes, il y avait de quoi donner des vertiges et des nausées.

Henri m'expliqua comment ce perfide oxyde de cuivre entre pour une forte proportion dans certaines teintures vertes. Le vieux papier vert velouté, les vieux meubles verts de cette maudite chambre, en étaient saturés.

— Passons au fantôme, lui dis-je.

— Patience, j'y viens. J'ai failli moi-même en être dupe. Quand je pris définitivement possession de mon nouveau domaine, je m'installai tout naturellement dans le lieu le moins inconfortable du logis, la chambre de votre ami Arthur, située dans la tourelle de droite. La première nuit, je dormis tout d'un somme, et n'entendis rien. La seconde, je fus réveillé par des pas furtifs. On montait l'escalier avec précaution. Je criai : « Qui va là? » Point de réponse. Je rallumai la bougie; j'ouvris ma porte, et ne vis personne. J'explorai la tourelle de bas en haut sans plus de succès. Peut-être avais-je rêvé. Cependant la nuit d'après j'étais sur le qui-vive. A la même heure environ, vers minuit, l'heure consacrée, j'entendis descendre les marches une à une; puis on se dirigea vers le corridor qui menait à votre chambre. J'oubliais de vous dire que, par une précaution d'hygiène bien entendue, je laissais toutes les fenêtres ouvertes le jour, et toutes les portes ouvertes la nuit, afin de favoriser la libre circulation de la lumière et du grand air, et de les faire pénétrer jusque dans les moindres recoins de ces appartements fermés et en partie inhabités depuis des années. Je tiens pour certain que l'air peut être stagnant comme l'eau, et se charger comme elle de vapeurs méphitiques qui deviennent le principe de maladies mortelles, dont la cause reste inconnue. Que de belles et utiles existences sont moissonnées chaque jour pour avoir seulement traversé ces zones d'air stagnant et pestilentiel, dont on ne se méfie pas assez! La plupart des plantes aquatiques dégagent une quantité d'oxyde de carbone, poison terrible. Les fièvres paludéennes, qu'on nomme fièvre jaune à la Louisiane, *malaria* en Italie, typhus en Irlande, n'ont pas d'autre origine. J'ai le projet de développer quelque jour ma théorie dans un mémoire que j'adresserai à l'Institut. Mais revenons au revenant. Je suivis le bruit sans rien aper-



cevoir encore cette fois. J'étais bien décidé à en avoir le cœur net et à faire passer un mauvais quart d'heure à quiconque se jouait ainsi de vous et de moi. La quatrième nuit, je fis coucher Jean, le jardinier, dans un cabinet voisin de ma chambre, avec l'ordre de se tenir prêt au premier appel. Je chargeai mes pistolets, et je m'assis tout habillé au coin du feu. Minuit sonna, puis une heure, puis la demie, sans que rien vînt interrompre le silence qui régnait dans la maison. Je commençais à m'inquiéter sérieusement; mon fantôme, que je comptais bien prendre sur le fait, avait sans doute eu vent de mes préparatifs. Quelque indiscrétion de Jean avait ébruité sa présence au château cette nuit. Le drôle qui s'amuse à faire le sorcier aura eu peur. J'en étais là de mes conjectures, quand un léger craquement des marches me fit dresser l'oreille. Je ne bougeai pas cependant. Je voulais laisser au fantôme le temps de s'embarrasser les pieds dans une corde que j'avais tendue à 30 centimètres au-dessus du parquet, vers le milieu du corridor. Les pas, très-légers, prirent la direction accoutumée. J'attendais le bruit d'une chute : point. Je sortis, tenant d'une main un bougeoir et de l'autre un pistolet. La corde était toujours tendue en travers du corridor. Je me baissai pour l'examiner : à ce moment, un courant d'air vif passa au-dessus de ma tête, et éteignit ma bougie. Quelque chose de froid me frôla le visage. Je pensai à vous, j'étendis les bras et ne rencontrai rien. J'avais cependant conscience qu'une ombre ou un corps fuyait devant moi. Je le poursuivis jusqu'à l'entrée de votre chambre. Là, il m'échappa; mais je refermai vivement la porte, et criai à Jean d'apporter de la lumière. Nous entrâmes; la pièce était parfaitement vide, nue, froide, laide, telle que vous l'aviez laissée. Je regardai sous le lit; je tirai les rideaux; je fis enlever les matelas, et jusqu'à la paillasse. Il ne restait plus à visiter que le baldaquin. J'envoyai chercher une échelle; je l'appuyai contre une des colonnes, et j'y grimpai. Mes yeux n'avaient pas atteint les pendentifs du lit, que je voyais briller dans l'obscurité deux autres yeux !...

— Vous me rappelez une vague apparition d'yeux me regardant au travers du brouillard de la glace!

— C'étaient probablement les mêmes. Ils étaient ronds, effarés, et plantés sur un assez laid visage. Comme moi, mon cher, vous avez eu affaire à une chouette de la grande espèce, ou plutôt à un chat-huant, qui avait élu domicile sur le baldaquin, où il nichait au milieu des sales débris de ses festins : des os de souris, de mulots, de rats, et même de jeunes lapins, lui faisaient litière et exhalaient l'odeur fétide dont vous vous êtes plaint. J'ai su depuis, de la vieille Brigitte, que cet oiseau favori de l'Hindou Toplak hantait sa chambre et avait disparu à sa mort. Je présume, au contraire, que, fidèle à ses habitudes, il avait continué à hanter la tourelle et à étendre ses rondes dans le château, où il se livrait à la chasse infernale qui vous a épouvanté.

J'étais un peu confus de voir mes terreurs résolues d'une façon si simple; mais le doute n'était pas possible. C'étaient bien les ailes muettes et soyeuses du chat-huant qui m'avaient effleuré le visage, et dont le battement silencieux agitait l'air comme un souffle glacé. Cette forme vague, rampante, entrevue à la lueur du soufre enflammé, c'était l'oiseau nocturne poursuivant sa proie jusque dans mes rideaux, et s'y cramponnant pour gagner son repaire.

— J'espère que vous avez tordu le cou à cette vilaine bête? repris-je dans mon dépit.

— Je m'en suis bien gardé. Ne vous ai-je pas écrit que j'avais fait de votre fantôme un esprit familier? Ce chat-huant m'est trop utile pour purger le manoir de toutes les bêtes malfaisantes que la solitude et la négligence y ont laissé pulluler. De plus, sa présence au château est un excellent enseignement pour le paysan qui a la sottise de traquer ces oiseaux de nuit, sous le stupide prétexte qu'ils portent malheur, et la barbarie de les clouer à la porte de sa grange, qu'un seul d'entre eux suffirait à purger de toute la vermine qui dévore les récoltes.

— Maintenant que mon chapitre est terminé, repris-je, dites-moi, de grâce, ce que vous avez découvert touchant la famille Eglinton.

— Oh! pour cela, c'est plus grave, répliqua Henri. Vous aviez fort raison de vous préoccuper de l'Hindou. C'était un misérable. Je le soupçonne d'avoir assassiné son maître pour le voler et retourner aux Indes. J'ai trouvé dans le grenier qu'il habitait, soigneusement caché au fond d'un vide pratiqué dans une poutre, un nœud coulant en gutta-percha qui m'a paru merveilleusement propre à étrangler un homme endormi sans laisser de trace. Soit méfiance de l'ancien cipaye, soit tout autre motif, le major ne gardait jamais d'argent chez lui, et payait ses fournisseurs, jusqu'au boucher et au boulanger, en bons sur son banquier; mais l'Hindou croyait à un trésor caché, et, sous des semblants d'affliction, il le cherchait avec persévérance, particulièrement dans la chambre du sud, où, depuis la mort de son maître, il s'enfermait des journées entières, afin, disait-il, de se livrer aux exercices de son culte, et d'apaiser les mânes irrités du défunt, qu'il n'avait pu accompagner sur le bûcher et suivre dans l'autre monde, selon le rite hindou. Brigitte, qui en avait peur, se gardait bien de le troubler. La venue de la famille Eglinton, et surtout l'occupation par les jeunes Anglaises de la pièce où il s'était établi, dérangeait ses plans et menaçait d'anéantir ses espérances. Il fallait trouver un moyen de continuer les recherches que, par un motif connu de lui, il avait concentrées sur ce point. Au fait des dispositions haineuses du major, il en profita pour frapper de terreur des esprits superstitieux. Il s'introduisait, la nuit, dans la chambre des jeunes filles par une trappe dissimulée dans l'épaisseur d'un plafond en bois de chêne sculpté communiquant avec le grenier au-dessus. Une mince corde à nœuds, solidement attachée à l'intérieur ou pendant au dehors, lui permettait d'apparaître et de disparaître à volonté par la trappe ou par une fenêtre ouverte. Pour ces Hindous, qui sont tous plus ou moins jongleurs, et dont l'agilité est proverbiale, ces tours de passe-passe ne sont qu'un jeu. Quant au costume obligé du fantôme, un drap faisait l'affaire.

— Mais vous ne me donnez là que vos conjectures?

— Appuyées sur des preuves irrécusables. Vous allez en juger.

Henri me fit parcourir plusieurs pièces, où il me montra des trous profonds pratiqués à l'aide d'une vrille très-fine, dans le but évident de sonder les murs et les boiseries. Nous en comptâmes plus de cent dans l'alcôve où avaient couché les deux jeunes filles.

— Ces traces d'un travail opiniâtre furent pour moi toute une révélation, me dit Henri. J'en conclus que l'Hindou Toplak avait ses raisons pour se croire sur la voie d'une découverte. Je cherchai à mon tour. Je scrutai les murs, le parquet. Ici, à la place où vous êtes, et où était le lit, je remarquai un compartiment ajusté avec un soin particulier. Il n'y avait pas la moindre fissure, cependant le bois était vieux. Comme je suis un peu menuisier et ne voulais mettre personne dans ma confidence, je pris mon temps et procédai par approche. Je laissai cette partie intacte, et fis une mine souterraine qui me permit de m'assurer que sous une lambourde était enfoui un coffre en bois des Indes qui doit renfermer les trésors que convoitait l'Hindou, et qu'il comptait bien restituer avec sa personne à son pays, d'où probablement ils étaient venus.

Vous comprenez que ma curiosité s'en est tenue là. Écrivez sur-le-champ à sir Eglinton. Racontez-lui tout ce qui peut conjurer les noires vapeurs de ses filles en leur prouvant que les apparitions qui les ont terrifiées étaient l'œuvre calculée d'un fourbe. Dites-lui que j'ai hâte de lui remettre ma trouvaille en votre présence, et que le plus tôt sera le mieux, vu qu'un dépôt dont on ne connaît pas la valeur est chose inquiétante dans une maison en réparations et ouverte à tout venant.

Nous calculâmes que huit jours suffiraient à sir Eglinton pour recevoir la lettre et nous arriver. J'employai ce temps à parcourir avec Henri son domaine, et à voir les améliorations déjà faites et en train. Une partie des terres marécageuses avaient été drainées et ensemencées. Les endroits bas, où s'amassaient les eaux de pluie, avaient été comblés ou *colmatés*, en termes d'agriculture. Des ouvriers s'occupaient à dessécher un étang voisin du château qu'il enveloppait d'une atmosphère humide et fiévreuse : il devait être converti en prairies artificielles qui donneraient d'excellents fourrages. Les chênes rabougris allaient être remplacés par des pins qui viennent à souhait dans ce terrain ingrat, et qui l'ameublissent au lieu de l'appauvrir. Avec l'enthousiasme d'un propriétaire, Henri voyait déjà jaunir ses moissons, verdir ses prés et grandir ses forêts. Il travaillait avec la même ardeur à l'assainissement de l'habitation et de ses dépendances. Il en éloignait les fumiers, les égouts. On ne sait pas assez, disait-il, de quelle importance est pour la vitalité humaine la pureté de l'air qu'on respire. Aérez, soleillez, nettoyez les appartements habités et *inhabités*, et vous éviterez les cauchemars, les revenants et les maladies. D'après ce système, il avait renouvelé les tentures, les vieux meubles, fait laver les boiseries et blanchir les murailles. Il est certain que chez lui on respirait un air salubre, et que les poumons s'y dilataient avec bien-être.

Le neuvième jour, sir Eglinton arriva. Il remercia Henri avec effusion de l'immense service qu'il lui avait rendu en dépistant les odieuses trames de l'Hindou Toplak. Ses filles avaient déjà recouvré du calme, et il espérait tout de l'avenir. Henri lui montra l'attirail qui avait servi à ce misérable, la corde à nœuds, les sondages pratiqués dans les murs, la trappe par laquelle il pénétrait dans l'appartement où se trouvait la mystérieuse cachette. Henri avait remis les choses dans l'état où il les avait trouvées. Nous nous y enfermâmes tous les trois. Il leva devant nous les lames du parquet et mit à découvert une cassette de petites dimensions, mais très-lourde. Il fallut en forcer la serrure. Quand le couvercle céda, nous fûmes littéralement éblouis par l'amas de pierres précieuses et de roupies entassées dans cet étroit espace. Un papier plié en quatre contenait quelques lignes écrites au crayon. Sir Eglinton le déploya et lut haut :

« J'enferme ce coffre-fort dans une cachette connue de moi seul, espérant échapper ainsi au risque permanent d'être étranglé par mon fidèle Hindou Toplak, digne d'être de la secte des Thugs, s'il n'en est. Je pourrais me débarrasser du drôle en le renvoyant dans son pays, mais il n'a pas son pareil pour charger d'opium un narguileh. Le sommeil et l'oubli sont les seules jouissances que m'ait laissées un frère aîné. Son fils m'a écrit pour solliciter mon pardon et la faveur d'une entrevue. J'ai refusé : il ressemble peut-être à sa mère!... Je ne veux pas néanmoins emporter mes ressentiments dans la tombe, et je rétracte ici la malédiction lancée, en un jour de malheur, contre mon frère et sa postérité. Qu'avec le domaine de Malemort mon neveu hérite de ces richesses, et que l'emploi qu'il en fera lui donne le bonheur qui m'a fui! »

JAMES EGLINTON.

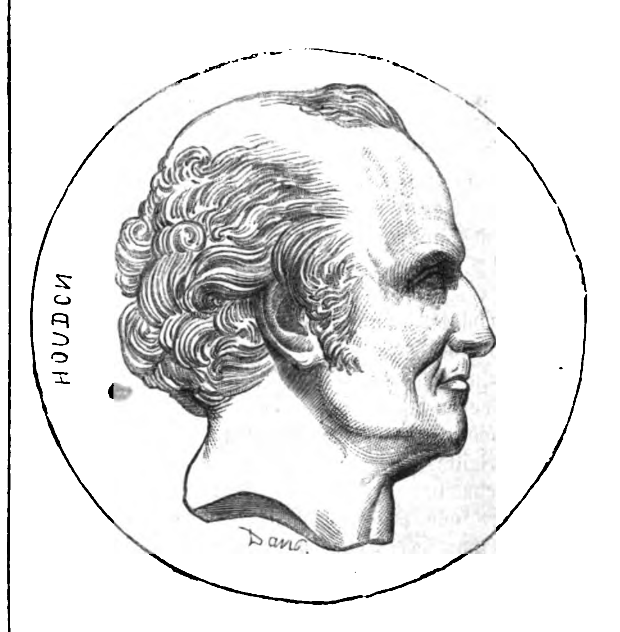
Post-scriptum. « Un tracé géométrique que je porte habituellement sur moi indiquera la cachette. »

Il n'y avait eu aucune révélation de ce tracé, dérobé sans doute par l'Hindou, qui n'avait pu en déchiffrer le sens. Sir Eglinton insista pour que le nouveau propriétaire de Malemort prélevât sa part du trésor si ingénieusement retrouvé par lui. Henri s'y refusa, et ne consentit qu'à grand'peine à accepter un diamant détaché du riche diadème d'une begum du Bengale. Le baronnet fit une large offrande aux pauvres de la commune, et m'offrit une pierre précieuse à titre de souvenir.

Voilà comment mon ami Henri, qui est l'homme du monde le moins préoccupé de bijoux, attache sa chemise de grosse toile de Hollande avec une magnifique épingle de diamant qu'il pourrait bien un jour convertir en charbon par pur amour pour la chimie; et comment je porte au petit doigt un saphir de la plus belle eau qui, l'autre jour, a éveillé la curiosité d'une personne dont les pressantes questions m'ont imposé la fatigue d'écrire ce récit, et à elle l'ennui de le lire.

HOUDON.

Jean-Antoine Houdon, né le 20 mars 1741, à Versailles, est mort, âgé de quatre-vingt-huit ans, au commencement de juillet 1828, à Paris. A dix-huit ans, ayant remporté le grand prix de sculpture, il avait été envoyé, comme pensionnaire du roi, à Rome. Il y fit une très-belle statue de *saint Bruno* pour l'église de Sainte-Marie des Anges. De retour à Paris, il exposa au Salon de 1771 une



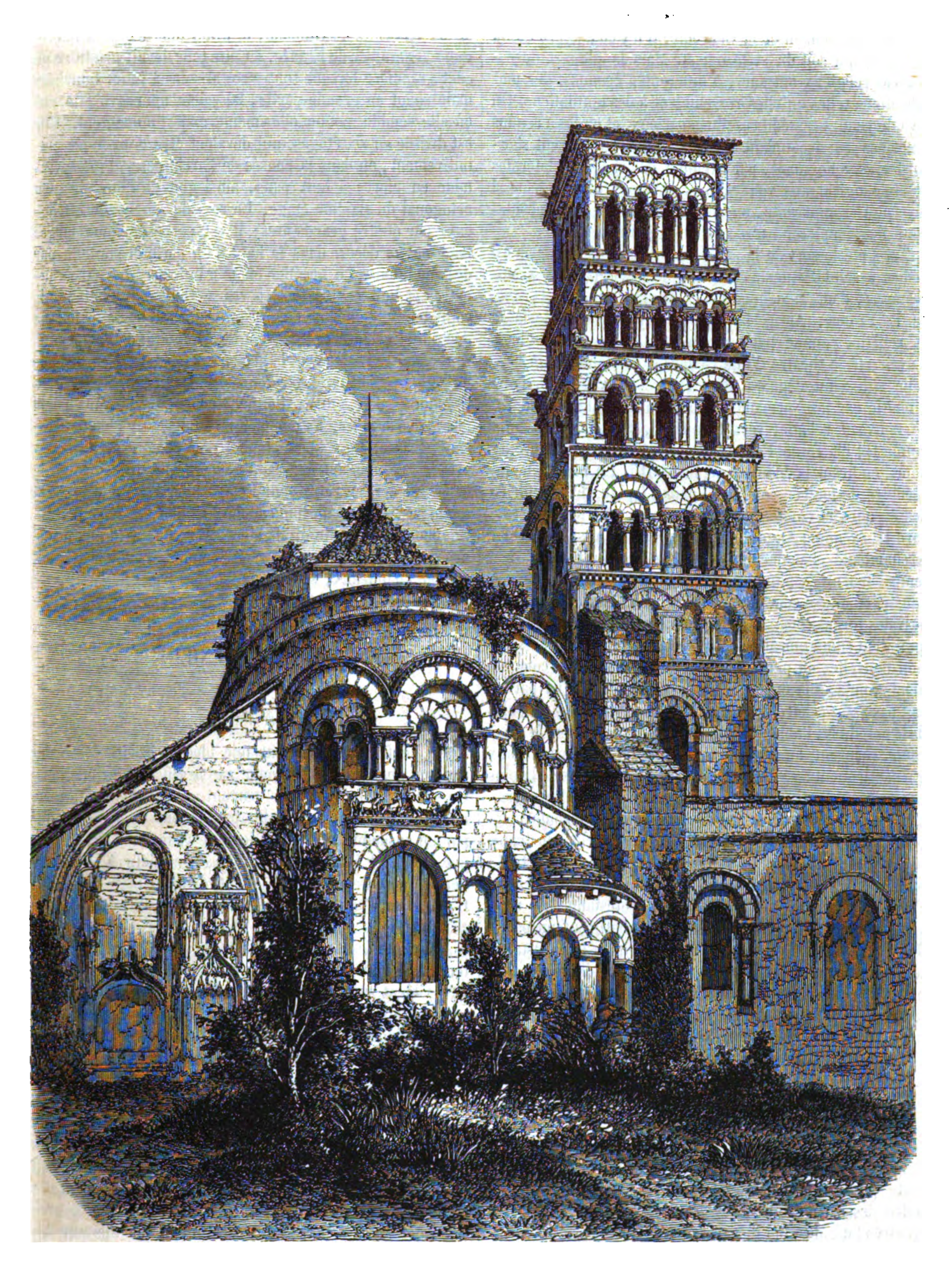
Houdon, sculpteur. — Médaillon par David d'Angers. D'après un dessin de la collection des œuvres de ce maître, lithographiée par Marc.

statue du dieu *Morphée*. Sur l'invitation de Franklin, il alla faire, à Philadelphie, le buste de *Washington* d'après nature. Il moula la figure de *J.-J. Rousseau*, à Ermenonville, le 4 juillet 1778, le lendemain même de la mort de ce célèbre écrivain. L'un de ses chefs-d'œuvre est la statue assise de *Voltaire*, placée dans le péristyle du Théâtre-Français. On doit citer encore ses statues de *Tourville*, de *Vénus*, de la *Frileuse*, les bustes de *Molière*, de *Gluck*; de *Sacchini*, etc. Nous entrerons dans plus de détails sur ce grand artiste en publiant une de ses œuvres.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

ABSIDE DE LA CATHÉDRALE D'ANGOULÊME

(DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE).



Abside de la cathédrale d'Angoulême. — Dessin de Lancelot, d'après une aquarelle de Saint-Ange Poterlet.

La ville d'Angoulême couronne une petite montagne. De loin le regard est attiré par la tour romane de sa cathédrale de Saint-Pierre qui domine la tour polygone du palais, quelques petits clochers, tous les autres édifices, et rompt la ligne monotone des maisons. Cette tour romane et l'abside dont nous donnons le dessin sont les derniers souvenirs d'un monument religieux qui était, dans son ensemble et dans ses détails, le plus pur et le plus

riche échantillon de l'architecture romane à sa troisième époque, c'est-à-dire du roman fleuri. Il y a peu de provinces, en France, qui soient aussi riches que l'Angoumois en églises romanes. Sur environ cinq cents églises, tant paroissiales et conventuelles que simples chapelles, construites dans le département de la Charente, il n'y en a guère qu'un huitième qui soit du style ogival. Mais la plupart de ces édifices religieux ont subi, à différentes époques, des modifications telles qu'elles ressemblent à des mutilations. On a voulu rendre ces édifices plus spacieux, et on les a rendus difformes en accouplant des styles qui ne peuvent s'accorder, en adjoignant, par exemple, des chapelles latérales en style ogival aux vieilles nefs romanes d'une forme si sévère et si imposante, ou en coupant d'élégantes absides pour les remplacer par des travées gothiques.

Tel a été le sort de la cathédrale d'Angoulême. D'abord dédiée à saint Saturnin, elle fut dévastée par les ariens visigoths, dont la domination s'étendait sur tout le midi de la France. Après la défaite d'Alaric II, Clovis la fit rebâtir, comme pour remercier la ville d'Angoulême d'avoir été le théâtre d'une victoire si éclatante, et la nouvelle église fut dédiée à saint Pierre. Ravagée, détruite à moitié par les Normands, maîtres d'Angoulême, elle fut de nouveau rebâtie, vers l'an 1000, au temps de Guillaume II, dit Taille-Fer; trois évêques, dont on ignore les noms, en firent la dédicace en l'an 1017. En 1120, elle fut réédifiée de fond en comble, *à primo lapide*, dit l'historien des évêques et comtes d'Angoulême, par les soins de Gérard II, évêque d'Angoulême et légat du saint-siége. Ytbier Archambaud, chanoine de l'église, un des plus riches de son temps, fournit la plus grande partie des frais de cette reconstruction. Au quatorzième siècle, deux chapelles à voûtes ogivales furent construites latéralement à l'abside, et, pour qu'il y eût communication entre cette dernière et la construction nouvelle, on perça les murs dans les entre-colonnements; puis, à la même époque, comme la nef ne paraissait pas assez éclairée, les murs latéraux des trois coupoles de la nef, dit M. l'abbé Michon dans sa *Statistique de la Charente*, reçurent, au midi, dans toute la largeur des arceaux qui soutiennent les voûtes, des fenêtres à créneaux de la plus grossière exécution, qui remplacèrent les fenêtres gracieuses chargées, deux par deux, d'éclairer chaque coupole. Vers 1400, Thomas de Lion, doyen, fit construire une chapelle attenante à la seconde coupole, du côté du midi; puis, plus tard, d'autres chapelles encore. En 1568, l'église fut pillée et saccagée par les protestants; ils renversèrent le grand clocher méridional et abattirent une partie des voûtes. De 1628 à 1634, le doyen Jean Mesneau restaura le monument et rétablit les voûtes. A la fin du siècle dernier, les chanoines démolirent les anciens piliers qui soutenaient la coupole du clocher détruit, et pratiquèrent, dans la base de ce clocher, la sacristie actuelle.

La façade est une des plus vastes compositions symboliques que possède la France. « L'abside, dit M. l'abbé Michon, est un fort beau travail et d'une riche ornementation » : elle est décorée de neuf arcades, dont quatre sont pénétrées par autant d'absidioles et dont cinq contiennent les fenêtres destinées à porter la lumière. Il ne reste plus qu'une seule absidiole (celle que représente notre dessin, à droite); les autres, ainsi que les quatre fenêtres latérales, ont disparu pour mettre l'abside en communication avec deux chapelles gothiques du plus mauvais goût dont elle est flanquée. Telle qu'elle est, cependant, et malgré les dévastations et les modifications dont elle a été la victime, cette abside mérite l'attention des archéologues et sollicite l'admiration des artistes. Nous signalerons particulièrement, à l'extérieur, la corniche qui s'élève au-dessus de la fenêtre principale, et où l'on voit, en bas-relief, une biche entre deux lions d'une exécution originale.

« C'est encore grand'pitié, dit Belleforest, dans sa *Description de la ville et comté d'Angoulême*, que de voir les ruines de Saint-Pierre, qui est la cathédrale, un des plus beaux vaisseaux de Guienne, et ayant une des plus hautes tours et aiguilles de France. » Cette tour devait produire un effet grandiose lorsque toutes ses arcades à jour, bouchées maintenant en grande partie, laissaient apercevoir le ciel où elle semble monter elle-même majestueusement. Elle est divisée en six étages, qui devaient être couronnés primitivement, ou dans la pensée de l'architecte, d'une pyramide en pierre à huit pans, ainsi que l'indique le plan octogonal du sixième étage. Le rez-de-chaussée est occupé par quatre grands arcs; il est percé de deux larges fenêtres, et décoré dans le haut d'un parapet soutenu par des modillons. Le premier étage a huit arcades, trois fenêtres et huit contre-forts à ses angles pour soutenir la coupole. Le deuxième étage, qui renferme la coupole, est décoré de seize arcades aveugles. Les étages au-dessus sont à jour et renferment le beffroi des cloches. Le troisième étage a, sur chaque face, deux grandes arcades partagées chacune en deux autres. Le quatrième étage a, sur chaque face, trois arcades. Le cinquième étage a, sur chaque face, cinq arcades. Le sixième étage a, sur chaque face, quatre arcades et une autre arcade à chaque angle. Chacun de ces étages est en retrait sur l'étage inférieur, et à tous les angles est sculpté un lion couché; ce lion est la seule ressemblance apparente qu'ils aient, car chacun d'eux a une ornementation différente, soit comme corniches, soit comme chapiteaux, soit comme architraves.

DANS UN GRENIER.

NOUVELLE.

AVANT-PROPOS.

On se fait généralement une idée assez inexacte des dangers que court la Hollande par le fait des inondations. On sait qu'étant à peu près partout au-dessous de la mer, elle n'est défendue contre les inondations de l'Océan que par un ensemble admirable de digues; mais on sait moins que le sol est également d'un niveau inférieur à celui des fleuves nombreux qui se jettent dans la mer du Nord. C'est de ce côté que les Hollandais ont le plus de sujets de crainte.

Pour que les eaux de l'Océan menacent l'intérieur des terres, il faut la coïncidence d'une haute marée et d'un très-violent vent du nord-ouest. Le lac de Harlem, rendu aujourd'hui à la culture (¹), fut formé, il y a trois siècles, par une inondation de ce genre. Ces désastres que cause la mer sont heureusement aussi rares qu'ils sont épouvantables dans leurs suites.

Quant aux fleuves, de gigantesques levées de terre protégent contre eux les prairies fertiles et les villages qu'elles enclosent. Ordinairement, même dans les plus grandes crues, la sécurité est parfaite. Le plus sérieux danger naît de la débâcle des glaces coïncidant avec l'accroissement des eaux. Alors d'énormes glaçons descendent le fleuve avec une rapidité effrayante, et, s'accumulant les uns sur les autres, viennent battre en brèche les digues. Souvent un banc de glaces se forme en travers du fleuve, atteignant une hauteur prodigieuse et barrant le passage à l'eau qui arrive par derrière. On conçoit alors comment les digues les plus hautes, déjà ébranlées par le choc des glaces, finis-

(¹) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 100 et suiv.; et t. XXIX, 1861, p. 107.

sent par être submergées et s'écrouler. Quand le péril est imminent, la population valide tout entière, avertie par le tocsin et par des coups de canon, se rend sur la digue et tâche de la consolider en même temps que de l'élever à l'aide de rangées de pieux que l'on plante parallèlement, à quelques pieds de distance, sur le rebord intérieur, et que l'on relie avec des planches. On remplit ensuite l'intervalle de fumier. Cela s'appelle encaisser la digue. Lorsque la terre est gelée, ce travail est excessivement pénible. On emploie souvent alors des barres de fer au lieu de pieux. C'est par une alerte de ce genre que commence le récit qu'on va lire, et qui pourra donner une idée des affreux tourments qu'endurent les populations en proie à cet horrible fléau [1].

ÉPISODE DES DERNIÈRES INONDATIONS DE LA HOLLANDE.

Arie Dalhof est le propriétaire de l'une des plus jolies métairies du pays. Oui, vraiment! Voyez sa maison à un quart d'heure environ de la digue. Un bijou de ferme, n'est-ce pas? Il y a six ans qu'elle a été recrépie à neuf. En bas, deux belles et bonnes chambres; à gauche, la cuisine; dans la cheminée, jambons et saucisses; à droite, au-dessus de la laiterie, la belle chambre, la chambre de cérémonie avec le service à thé sur la commode et le reste à l'avenant; derrière, l'étable et la grange.

Une bonne échelle conduit au grenier. Au-dessus de l'étable, voici le foin nécessaire à huit têtes de bétail qui vont bientôt recevoir la ration. Dehors, une bonne meule de blé et une de foin.

C'est en été surtout qu'il est agréable de voir la métairie d'Arie Dalhof. Deux poiriers, en face de la porte, donnent des poires grosses comme le poing; un gentil jardinet est planté de fleurs et de légumes; à gauche, le champ a deux acres; mais Arie Dalhof en a d'autres à bail.

Il y a six ans, Arie Dalhof n'était qu'un pauvre diable comme Tennis Kip et Klaas Hermen. Il servait comme journalier chez Hendrik Bolman, le gros fermier. Il gagnait alors quatre florins [2] par semaine et occupait, avec sa vieille mère, une mauvaise cabane que la diaconie [3] lui laissait pour rien.

Or vivait près de là une jolie fille que l'on appelait Hanneke Duif et qui plaisait fort à Arie. — « Eh bien, on les fiança? » direz-vous. — Vous n'y êtes point. L'argent était là. L'orgueil s'en mêla, non du côté de Hanneke, mais chez le père Duif; et si le vieux Duif n'était pas mort, Arie et sa mère demeureraient encore dans la cabane de la diaconerie. Ce n'est plus nécessaire. Duif mourut, et à ses derniers moments :

— Hanneke, dit-il à sa fille, marie-toi, puisque tu ne peux faire autrement.

Elle ne se le fit pas dire deux fois; elle épousa Arie, et la maison fut réparée. Depuis lors la mère Dalhof s'assit, la pauvre vieille, au coin du feu, et d'un bon feu. Avant la fin de l'année un marmot vint réjouir la maison. Maintenant deux autres mangent aussi à la gamelle de famille, tandis que le numéro quatre en est encore au lait de sa mère.

Comme vous voyez, tout a marché à souhait.

Arie est un brave et digne homme. Pourtant les envieux prétendent qu'il fait un peu ses embarras. Ce n'est pas vrai. Il a de l'amour-propre, mais après tout il n'est pas fier. S'il rencontre Tennis ou Klaas, il leur dit, comme autrefois :

— Bonjour, les autres; comment va la santé?

Cependant on pourrait aussi lui entendre dire : « Chacun n'a que ce qu'il mérite. »

Quelques-uns murmurent en le montrant du doigt : « Il n'est tel qu'un fou pour avoir de bonnes cartes »; mais c'est l'envie qui les fait parler.

En ce moment, la mère Dalhof est à sa place ordinaire près de la cheminée. La bonne vieille, roide de rhumatismes, retourne de la main droite, avec la pelle à feu, des pommes qui crépitent sur le foyer, tandis que de la gauche elle soutient son pauvre dos. Albert, le marmot de cinq ans, et Gertrude, qui va en avoir trois, fixent leurs yeux ardemment sur les pommes. Ils ne demandent rien, car grand'mère ne pourrait les entendre. Grand'mère est sourde comme un pot.

Hanneke, la belle et fraîche fermière, Hanneke a déposé sur le lit son Willem qui n'est pas bien portant. Avant de sortir son poupon du berceau pour lui donner le sein, elle va à la fenêtre, dont les vitres, malgré le gros feu que l'on a fait tout le matin, sont couvertes de minces découpures de glace. Elle regarde au dehors, mais n'aperçoit rien qui puisse l'étonner : du givre éclatant sur les branches dépouillées du poirier et un éblouissant tapis de neige aussi loin qu'elle peut voir. — Cet éclat fait mal aux yeux. — Pourtant elle regarde longtemps... Elle est inquiète. Elle jette à la hâte un regard sur le foyer pour voir si les enfants ne risquent rien près du feu. Non, Mariette dort encore, le petit enfant peut attendre. Un mouchoir sur la tête, elle court au dehors. Rien que du givre et de la neige. Les toits des maisons, la tour de l'église, sont ensevelis sous un linceul de neige. Là-bas, bien loin, au delà de la ferme de Wilkens, se déroule une longue bande noire, qui tranche le long de tout ce blanc. C'est la digue, Hanneke le sait bien : oh! l'on travaille là, de tout ce qu'on a de force, pour conjurer un terrible danger.

Depuis hier soir, Arie n'a été qu'un instant à la maison pour prendre une tartine et une tasse de café, et pour mettre une paire de bas de laine de plus.

— Il n'y a pas de danger, la mère, a-t-il dit, nous viendrons bien à bout du monstre.

Il parlait des bancs de glace. Il l'a dit... pour la tranquilliser peut-être?... Peut-être le croyait-il vraiment? N'importe, il l'a dit, après tout.

La suite à la prochaine livraison.

— La bonté a sa beauté qui orne jusqu'aux plus laids visages.

— Ce que nous voulons paraître prouve bien que nous ne nous trompons pas sur ce qu'il faudrait être.

ALFRED BOUGEART.

L'ENGOULEVENT A QUEUE EN CISEAUX.

Voy. t. XXIX, 1861, p. 341.

Nous avons décrit précédemment les caractères généraux et les mœurs du genre engoulevent. L'espèce que nous représentons ici ne se distingue des autres que par quelques différences dans la coloration du plumage et par la forme de la queue. L'engoulevent à queue en ciseaux, ou *Caprimulgus psalurus*, a les parties supérieures du corps d'un gris cendré, mouchetées de brun et de noir; les inférieures, d'un cendré obscur, striées transversalement de noir; les côtés de la tête et les sourcils blanchâtres, nuancés de gris; la gorge et la poitrine d'un blanc roussâtre, rayées de noirâtre et de roux. Au bas

[1] L'auteur de ce récit est un Hollandais, M. Cremer.
[2] Le florin hollandais vaut 2 fr. 12 c.
[3] Collége des membres notables de la paroisse, qui, dans les communautés protestantes, prend soin des pauvres de la circonscription.

de la nuque s'étend une bande d'un jaune foncé. Les rectrices alaires sont brunes, avec des taches élégamment distribuées, cendrées, noires et d'un roux clair; les rémiges, d'un gris uniforme et plus sombre; les pennes intermédiaires de la queue, grisâtres, bariolées de noir avec des bandes de cette couleur, plus longues que les suivantes, qui sont étagées et rendent la queue fourchue. Mais le caractère qui frappe le plus les yeux, c'est la longueur des deux plumes latérales qui, chez le mâle, dépassent de beaucoup toutes les autres et ont valu à l'oiseau son nom d'engoulevent à queue en ciseaux. Le bec est brun, avec la base entourée de longues soies dirigées en avant; le tarse, à demi emplumé. Chez la femelle, toutes les nuances sont beaucoup moins vives, et les longues

L'Engoulevent à queue en ciseaux (*Caprimulgus furcifer* Vieill.; *C. psalurus* Temm.). — Dessin de Freeman.

rectrices ne dépassent les autres que de quatre ou cinq lignes.

Cet oiseau habite le Brésil. On pourrait s'étonner des nuances ternes et en quelque sorte éteintes de son plumage, qui semblent faire tache au milieu des vives couleurs si abondamment prodiguées aux régions favorisées du soleil, si l'on ne se souvenait qu'au Brésil même, l'engoulevent n'a pas renoncé à ses habitudes nocturnes, et que c'est la lumière qui est le grand coloriste du monde. Encore remarquera-t-on que cet oiseau a des teintes plus claires, plus gaies que ses frères d'Europe : c'est qu'il a beau fuir le soleil, il ne peut se soustraire aux chauds reflets que ses feux, même après s'être retirés, laissent de tous côtés sur le ciel, sur les plantes et sur tous les objets qu'ils ont si vigoureusement touchés.

DES CIMENTS ET DES CHAUX HYDRAULIQUES.

De tout temps on a su préparer et employer avec succès des chaux hydrauliques; mais il semblait que leur matière première fût le privilége de quelques rares localités. On sait



aujourd'hui qu'il est peu de départements où l'on ne puisse rencontrer le calcaire argileux : on en doit excepter les pays granitiques, ceux du centre de la France par exemple. Ce calcaire se trouve même souvent dans les pays où les masses principales n'ont pas la composition des pierres à chaux hydrauliques. Du reste, lorsqu'il manque tout à fait, on peut, en réunissant les éléments principaux contenus dans plusieurs dépôts naturels, fabriquer de toutes pièces les produits appelés *chaux hydrauliques artificielles.*

Les chaux hydrauliques remplacent avec un grand avantage les chaux grasses pour toutes les constructions, les bons mortiers employés à l'air ou sous terre, acquérant une résistance égale à celle de la classe moyenne des pierres à bâtir. Le mortier hydraulique employé de mars en juillet résiste très-bien aux gelées de l'hiver; mais il s'exfolie s'il n'a que deux ou trois mois d'âge : d'où suit la nécessité d'employer les ciments hydrauliques, lorsqu'il s'agit de fonder au milieu de l'eau des constructions solides, gâchés comme du plâtre; ils peuvent cimenter les divers matériaux et faire une prise solide assez prompte pour résister immédiatement à l'action de cet agent ordinairement dissolvant.

Carrière de ciment, à Grenoble. — Dessin de J.-B. Laurens.

Avec un volume de ciment, un demi-volume d'eau, deux volumes de sable humecté et trois volumes de pierre dure ou de cailloux, on prépare le béton. Tout récemment la ville de Lyon a construit de vastes réservoirs et une galerie de filtration en béton de ciment. Ces travaux offrent l'aspect de monolithes et présentent toutes les garanties de solidité et d'imperméabilité désirables. Dans le mois d'avril 1860, 300000 kilogrammes de ciment sont partis pour l'isthme de Suez, d'une seule station voisine des carrières de Grenoble.

Les Romains ne connaissaient pas la théorie ni la fabrication des ciments plastiques. Aussi beaucoup d'ouvrages

accomplis de nos jours eussent été impraticables pour eux. Il est rare de trouver dans les ouvrages romains de gros blocs; mais vingt siècles d'expérience confirment que la petitesse des blocs est la meilleure condition pour que l'agrégation formée avec le mortier hydraulique atteigne son maximum de résistance.

En se conformant aux principes maintenant adoptés pour la préparation de la chaux et des mortiers, on parvient à construire avec de très-petits matériaux des murailles qui ne le cèdent point à la pierre de taille pour la solidité, et qu'après trois ou quatre ans on ne peut attaquer que par la mine.

L'analyse chimique, toute simple qu'elle est, n'est peut-être pas un moyen pratique à proposer au constructeur pour reconnaître la pierre à chaux hydraulique; la cuisson et l'épreuve sont des indices non moins certains qu'il est toujours facile de constater.

On peut, par exemple, profiter des fours en activité dans le pays pour y introduire quelques-unes des pierres à essayer; on les dispose seulement de manière qu'elles n'aient pas à supporter un feu aussi violent que celui qui est nécessaire pour cuire les pierres à chaux grasses, en diminuant la dose de charbon ou de houille aux environs des pierres à essayer.

La chaux hydraulique est bien cuite si elle est légère, si elle a une consistance crayeuse et si elle fait effervescence avec l'eau avant d'être éventée. Si le terme de la cuisson avait été dépassé, elle ne jouirait plus de ces propriétés. On le connaîtrait, du reste, à la vitrification de ses arêtes. En éteignant avec très-peu d'eau la chaux hydraulique, on aura une pâte forte, et une boule immergée dans l'eau devra faire prise après trois ou quatre jours.

Il est des pierres qui, cuites et pulvérisées sans avoir donné signe d'effervescence comme les pierres à chaux hydrauliques, forment une pâte avec l'eau et durcissent très-vite après l'immersion : ce sont les ciments; ces pierres se trouvent ordinairement à côté des pierres à chaux hydrauliques. Les couches sont souvent enchevêtrées, l'aspect en est peu différent; les ouvriers finissent cependant par reconnaître une différence qui les guide dans l'exploitation.

Les ciments si connus de Pouilly, de Vassy, se trouvent dans le terrain du lias, à la base des terrains jurassiques. Jusqu'ici on ne les exploite que dans la région moyenne de ces terrains, dans l'étage oxfordien, lequel étage se compose, dans les Alpes, suivant M. Lory, d'une série de schistes argileux calcaires, de marnes et de calcaires marneux d'une teinte noire générale, au-dessus desquels vient une grande assise de calcaire compacte très-solide, d'une teinte brune bitumineuse, plus ou moins foncée.

Le type de ces calcaires, dont l'aspect est identique dans toutes les parties des Alpes, se trouve à Grenoble, dans le calcaire dit de « la porte de France », et ce nom est souvent employé par les géologues pour désigner cette partie supérieure de l'étage oxfordien des Alpes, dont les caractères sont si constants et si reconnaissables partout. L'assise des calcaires marneux à ciment et à chaux hydraulique présente un grand développement à Grenoble même. Elle se compose de calcaire argileux à pâte très-fine, noire, toujours bitumineuse. Le bitume liquide est souvent assez abondant pour suinter en gouttelettes qui se rassemblent dans les fissures. La proportion d'argile est variable depuis 6 et 8 pour 100 jusqu'à 30 et plus.

Les couches où elle est environ de 24 pour 100 fournissent des ciments hydrauliques d'excellente qualité. Cette assise paraît exister d'une manière générale au nord de Grenoble jusqu'à Chambéry, et vers le sud jusqu'au canton de Vif. Sur le bord du Drac, on retrouve une couche importante de ciment susceptible d'alimenter une grande exploitation. Entre la couche de ciment de la porte de France et celle qu'on retrouve au-dessus de Grenoble à la porte Saint-Laurent, gît la masse de calcaire compacte qui forme la montagne de la Bastille. Ces calcaires, d'un brun enfumé, donnent la chaux grasse blanche et à peu près pure. Ils ont un aspect identique dans toutes les parties des Alpes et ressemblent au calcaire oxfordien du Jura, de l'Ardèche, etc. Ils forment les gradins inférieurs des escarpements de la vallée de Grésivaudan, depuis Grenoble jusqu'à Chambéry. Ces rochers, sur lesquels on voit s'appuyer les massifs de la Chartreuse, ont des teintes et des formes superbes, à pans verticaux. Des cascades nombreuses, alimentées par les neiges ou par les nuages qui se condensent dans les régions supérieures, entretiennent des pâturages sur les plateaux qu'ils forment et une riche végétation sur les divers étages inférieurs et dans la vallée. C'est, du reste, l'aspect général des terrains jurassiques. C'est dans cette région que l'art du paysagiste trouve les mouvements de terrain, la richesse de végétation et les formes de rochers les plus dignes d'être reproduits. Sous ce rapport, le Dauphiné et le midi de la France sont très-favorisés.

Sans les découvertes de la préparation de la chaux hydraulique (¹), les fortifications de Paris auraient coûté deux fois plus d'argent et de temps; les Romains eux-mêmes n'auraient pas pu faire le tunnel de la Tamise.

CONJECTURE

SUR LE PÉNITENT DE KAISERSBERG.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 17.

« Pendant mon dernier voyage en Orient, j'ai trouvé, sur les premiers feuillets blancs d'un manuscrit que j'ai eu l'occasion de parcourir, la biographie d'un pénitent nommé Ghougas (Luc), né de parents pauvres à Agn, en Arménie. A l'âge de dix-huit ans, il quitta brusquement son pays natal et courut chercher la fortune à Constantinople. Il la trouva en effet, grâce à l'intelligence et à l'activité qu'il déploya dans le commerce, et devint très-riche. Cette soudaine opulence lui donna une sorte de vertige, et, se lançant dans une voie de dissipation et de plaisir, il commit toutes sortes de méfaits. De quelle nature étaient ces méfaits? C'est ce que le biographe passe sous silence.

» Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, au milieu de cette vie déréglée, après lesquelles il fut effrayé de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas, et, repentant, il résolut d'expier ses fautes d'une manière éclatante et par un genre de pénitence inusité.

» Il était difficile à Ghougas de mettre à exécution son projet à Constantinople; aussi disparut-il un jour aussi subitement qu'il avait disparu d'Agn trente-sept ans auparavant : autrefois, seulement, il ne pensait qu'à s'enrichir et à s'élever; maintenant, au contraire, il ne pensait qu'à purifier son âme que cette élévation même avait souillée. En vain sa famille consternée le chercha partout; au moment où elle le croyait englouti dans le Bosphore, il arrivait dans un endroit retiré de la France, où il commençait à s'infliger la pénitence que votre gravure représente si bien.

(¹) Ce procédé économique a été indiqué par M. Vicat de Grenoble, qui a dû à sa théorie de la préparation et des effets de la chaux hydraulique le grand prix de la Société d'encouragement pour l'industrie, et de plus une récompense nationale.



» Il y a tant de coïncidence dans le temps et les circonstances, que je ne doute pas qu'il soit question, dans cette légende comme dans votre histoire, de la même personne. Du reste, Ghougas ne serait pas le seul Arménien qui ait eu l'idée de venir en Occident expier quelque faute grave, et, parmi ceux que l'on cite, l'Église compte quelques saints, en particulier en Belgique. » (1)

LETTRE DE CASSIODORE,

SÉNATEUR ET PRÉFET DU PRÉTOIRE SOUS THÉODORIC, ROI DES OSTROGOTHS, EN 493,

ADRESSÉE AUX PÊCHEURS DE VENISE.

« La mer est votre patrie; vous êtes familiarisés avec ses dangers. Quand les vents ne vous permettent pas de vous éloigner, vos barques défient les tempêtes en rasant la côte ou en parcourant les embouchures des fleuves. Si le vent leur manque, les matelots descendus à terre les tirent eux-mêmes. On dirait, à les voir de loin, qu'elles glissent sur les prairies. J'en ai été témoin, et je me plais à rappeler ici combien l'aspect de vos habitations m'a frappé. La louable Venise, pleine autrefois d'une illustre noblesse, a pour confins, au midi, le Pô et Ravenne; elle jouit de l'aspect de l'Adriatique vers l'orient. La mer, qui tantôt se lève et tantôt se retire, couvre et découvre alternativement une partie de la plage, et montre tour à tour une terre contiguë et des îles coupées par des canaux. Comme des oiseaux aquatiques, vous avez dispersé vos habitations sur la surface de la mer; vous avez uni les terres éparses, opposé des digues à la fureur des flots; la pêche suffit à la nourriture de tous vos habitants. Chez vous, le pauvre est l'égal du riche; vos maisons sont uniformes; point de différence entre les conditions; point de jalousie parmi vos citoyens. Cette égalité les préserve du vice. Vos salines vous tiennent lieu de champs; elles sont la source de vos richesses et assurent votre subsistance. On ne peut pas se passer de sel, on peut se passer d'or. »

S'élever au-dessus du réel en restant dans les limites de la perfection physique, c'est ce que doit faire l'artiste.

SCHILLER.

Je ne sais pas de condition plus défavorable pour la pureté de l'âme que la saleté physique.

Mme BEECHER STOWE.

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ DE LA LIBERTÉ.

Ce que haïssent les peuples faits pour être libres, c'est le mal même de la dépendance. Je ne crois pas non plus que le véritable amour de la liberté soit jamais né de la seule vue des biens naturels qu'elle procure, car cette vue vient souvent à s'obscurcir. Il est bien vrai qu'à la longue la liberté amène toujours, à ceux qui savent la retenir, l'aisance, le bien-être et souvent la richesse; mais il y a des temps où elle trouble momentanément l'usage de pareils biens, il y en a d'autres où le despotisme seul peut en donner la jouissance passagère. Les hommes qui ne prisent que ces biens-là en elle ne l'ont jamais conservée longtemps. Ce qui, dans tous les temps, lui a attaché si fortement le cœur de certains hommes, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendant de ses bienfaits; c'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte sous le seul gouvernement de Dieu et des lois. Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir. Certains peuples la poursuivent obstinément à travers toutes sortes de périls et de misères. Ce ne sont pas les biens matériels qu'elle leur donne que ceux-ci aiment alors en elle; ils la considèrent elle-même comme un bien si précieux et si nécessaire qu'aucun autre ne pourrait les consoler de sa perte et qu'ils se consolent de tout en la goûtant. D'autres se fatiguent d'elle au milieu de leurs prospérités; ils se la laissent arracher des mains sans résistance, de peur de compromettre par un effort ce même bien-être qu'ils lui doivent. Que manque-t-il à ceux-là pour rester libres? Quoi? Le goût même de l'être. Ne me demandez pas d'analyser ce goût sublime. Il faut l'éprouver. Il existe de lui-même dans les grands cœurs que Dieu a préparés pour le recevoir; il les remplit, il les enflamme. On doit renoncer à le faire comprendre aux âmes médiocres qui ne l'ont jamais ressenti.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

(1) Ces lignes nous ont été adressées par M. Ambroise Calta, ancien directeur du Collége national arménien.

SUR UN USAGE BARBARE DES GAULOIS (1).

On lit dans l'*Histoire des Gaulois* de M. Amédée Thierry : « Une autre coutume non moins sauvage, celle de couper, sur le champ de bataille, les têtes des ennemis morts, disparut plus lentement. Il fut longtemps de règle, dans toutes les guerres, que l'armée victorieuse s'emparât de ces hideux trophées; les fantassins les plantaient à la pointe de leurs piques, les cavaliers les suspendaient par la chevelure au poitrail de leurs chevaux, et l'expédition rentrait ainsi en grande pompe dans ses foyers, faisant retentir des cris de triomphe et des hymnes à sa gloire (2). Chacun alors s'empressait de clouer à sa porte ou aux portes de sa ville l'irrécusable témoin de sa vaillance, et comme on traitait de même les animaux féroces tués à la chasse, un village gaulois ne ressemblait pas mal à un charnier. Embaumées et soigneusement enduites d'huile de cèdre, les têtes des chefs ennemis et des guerriers fameux étaient déposées dans de grands coffres au fond desquels le possesseur les rangeait par ordre de date. C'était le livre où le jeune Gaulois aimait à étudier les exploits de ses aïeux, et chaque génération, en passant, s'efforçait d'y ajouter une nouvelle page. Se dessaisir à prix d'argent d'une tête conquise par soi-même ou par son père passait pour le comble de la bassesse et eût imprimé sur le coupable une tache ineffaçable d'avarice et d'impiété. Plusieurs se vantaient d'avoir refusé aux parents ou aux compatriotes du mort, pour telle tête, un égal poids d'or. »

M. Rouard a déjà signalé un monument de pierre gaulois figurant des têtes coupées, et nous en avons reproduit les parties principales. (Voy. t. XXIX, 1861, p. 84.)

Il est très-curieux de voir les mêmes scènes développées sur les médailles avec une précision et un caractère encore plus tranchés.

Ainsi, sur une médaille qui vient d'être découverte à Montfort (Sarthe) et que notre dessin agrandit, l'aurige ou conducteur du char triomphal tient dans la main droite une tête coupée, tandis qu'il fait flotter au-dessus du cheval androcéphale un quadrilatère chargé d'un sautoir qui n'est autre chose que le tableau sur lequel on a inscrit la victoire, dont ce type est le perpétuel symbole; nous disons le perpétuel symbole, car dans les médailles des

(1) Nous devons cet article à M. Hucher du Mans, qui a fait des médailles gauloises une étude spéciale.

(2) Strabon, l. IV, p. 197-198; — Diodore de Sicile, l. V, p. 306.

Aulerces-Cénomans ce type reste invariablement le même depuis l'origine du monnayage jusqu'à la fin de l'autonomie de ce peuple, sauf quelques variantes dont la médaille actuelle offre un échantillon remarquable.

L'aurige qui, pour la première fois, tient à la main une tête coupée, est entraîné dans sa course rapide par un cheval à tête humaine, pourvu de grandes ailes rattachées à son col par un *torques* perlé. C'est une application bizarre de l'idée antique d'atteler des monstres aux



Médaille gauloise (agrandie) nouvellement découverte dans le département de la Sarthe.

chars triomphaux, notamment à ceux de Bacchus et d'Apollon.

Au-dessous du monstre, et comme pour servir d'acolyte ou de héraut, on voit un personnage ordinairement ailé dans les médailles antérieures de la même série, mais qui, dans celle-ci, a perdu ses éléments de locomotion. Il tient, comme la figure principale, une tête coupée, preuve certaine qu'il remplit une fonction analogue à celle de l'aurige, bien qu'il soit difficile de comprendre comment il peut, sans ailes, accompagner l'androcéphale dans sa course rapide; mais c'est là un effet de cette décomposition lente des types qu'on nomme *dégénérescence*.

Le monnayage gaulois, procédant tout autrement que l'art grec, a débuté par des produits fort remarquables. Nous n'appellerons pas, toutefois, les premières médailles gauloises des chefs-d'œuvre; mais si l'on réfléchit que les Gaulois n'ont guère commencé à frapper monnaie qu'au moment du plus grand épanouissement de l'art grec, on comprendra plus aisément comment il se fait qu'au rebours de la marche de l'art chez les peuples antiques, c'est au début même du monnayage qu'il faut chercher les types relativement les plus parfaits : ainsi la dégénérescence du dessin, l'abondance des accessoires, l'abaissement du titre du métal, fournissent des indices à peu près certains et concordants d'un monnayage postérieur.

En ce qui touche la médaille nouvelle, nous dirons, d'après ces données : son dessin est très-médiocre; les têtes coupées placées dans les mains des personnages sont des accessoires qui ne se rencontrent pas dans les anciens types; enfin le métal est très-blanchâtre, donc la médaille est très-voisine de la conquête. Toutefois, comme le même peuple a émis des monnaies beaucoup plus lâchées de dessin encore que celle-ci, et en métal beaucoup plus mauvais, nous conclurons en disant que cette médaille peut avoir été frappée cinquante ou soixante ans avant la conquête.

Nous rapprochons de la médaille trouvée à Montfort celle de Dumnorix, frère de Divitiacus, l'ami de Cicéron. Le guerrier représenté tient à la main droite une petite figure de sanglier, espèce d'enseigne militaire ou d'amulette religieux, identique peut-être avec celle dont parle Tacite (*De Mor. Germ.*, XLV), en même temps que le carnyx, cette grande trompette de guerre qui avait le privilége d'épouvanter les Romains.

On remarquera encore, dans l'équipement militaire du personnage, l'épée suspendue sur la cuisse *droite* par une ceinture diagonale qui n'est pas sans rapport avec la ceinture des chevaliers du quatorzième siècle.

Un autre détail également caractéristique consiste dans les deux extrémités très-apparentes du *sagum*, placé sur les épaules du guerrier absolument comme la peau de chèvre ou de loup que les cantonniers attachent, de nos jours encore, à la même place. Le sagum était le vêtement militaire par excellence.

Ce personnage, qui peut représenter, soit le dieu de la guerre, soit Dumnorix lui-même, tient à la main gauche une tête coupée très-bien caractérisée.

Je me rappelle qu'étant fort jeune et très-peu initié aux usages gaulois, je fus, un jour, extrêmement frappé à la vue de la tête momifiée d'un chef de la Nouvelle-Zélande, qu'un cicerone blasé sortait tout tranquillement du fond d'un coffre en montrant, dans la peau du crâne, les vestiges peu dissimulés du coup fatal qui avait tranché la vie sans doute d'un grand chef, car la face était très-curieusement tatouée. Cette tête avait dû être conservée pendant nombre d'années dans le secret de la case d'un chef rival, absolument comme Diodore de Sicile raconte qu'on conservait chez nos ancêtres les têtes des ennemis



Médaille de Dumnorix (agrandie).

vaincus; seulement il y a cette différence entre les Gaulois et les peuplades de la Polynésie, que les premiers avaient été initiés de longue date aux arts de la Grèce et de l'Asie Mineure, et frappaient des médailles dont quelques-unes rivalisent avec les produits de l'art romain, tandis que la barbarie des Polynésiens d'il y a cent ans était, pour ainsi dire, absolue, aussi ignare que cruelle, et témoignait d'un état social moins avancé que ne l'était celui des Gaulois d'il y a deux mille ans, quoique les uns et les autres eussent à peu près les mêmes mœurs militaires.

LA BRÈCHE AU DIABLE, EN NORMANDIE.



La Brèche au Diable, près de Potigny, en Normandie. — Dessin de Freeman.

J'avais déjà vu, à deux pas du lac de Retournemer, dans les Vosges, une *Roche du Diable* sur laquelle la tradition locale veut que tous les lutins, farfadets et malins esprits de la pittoresque vallée des Fées aient jadis tenu leurs assises nocturnes, au gémissement du vent, aux glapissements des renards, aux grondements des ours, aux hurlements des loups-garous, aux miaulements des chats sauvages, aux sifflements des dragons aux longues ailes, aux cris sibilants des chouettes et des hiboux, bruits sinistres mêlés à la douce musique de voix invisibles attribuées aux fées. Au printemps dernier, j'ai vu une autre roche diabolique sur les bords de la Laison, près du village de Potigny, en Normandie.

J'étais sur la rive droite de ce ruisseau, sous un abri verdoyant, et je regardais avec un certain étonnement la montagne rocheuse, tapissée de mousses et de plantes grimpantes, et dont les échancrures laissaient apercevoir, au sommet, une petite église perdue comme un nid sous les arbres. De ci, de là, quelques maisonnettes montraient un pan de muraille, un bout de toit, un rien, qui trahissait la présence humaine en ce lieu solitaire troublé seulement par le tic tac de quelques moulins broyant le blé le long de la Laison, et le bruit des petits flots de la petite rivière se brisant contre des pierres jetées en travers et faisant obstacle à la régularité de leur course.

Il y avait longtemps que j'étais là, rêveur, ne remarquant pas que le jour s'en allait peu à peu. Le roitelet chanta; le roitelet, qu'on appelle en Normandie *la petite poulette au bon Dieu*. Ce chant me réveilla, et j'essayai de regagner le village voisin, mais sans y pouvoir parvenir; c'était comme si j'avais marché sur « l'herbe qui égare. » La nuit s'annonçait claire et sereine; je me demandais comment je pourrais la passer le plus commodément possible, lorsque j'entendis des pas : c'était mon hôte, un ami d'enfance chez lequel j'étais venu passer quelques jours, et qui, inquiet de ne pas me voir rentrer, s'était mis à ma recherche, aidé d'un barbet très-intelligent.

— J'étais sûr de te trouver devant la Brèche au Diable, s'écria-t-il en m'apercevant.

— La Brèche au Diable? répétai-je, devinant là-dessous quelque légende de la même famille que beaucoup d'autres que j'avais recueillies dans mes excursions à travers la France.

— Oui, c'est le nom qu'à cinquante lieues à la ronde l'on donne à ce monstrueux rocher. Les habitants d'Alençon le connaissent aussi bien que les habitants de Potigny. Il y

a même un conte très-accrédité là-dessus, un conte à deux personnages, monseigneur saint Quentin, premier apôtre de ce pays, et monseigneur le Diable, ce vilain apôtre que tu sais.

— Une légende! une légende! J'ai trouvé une légende! m'écriai-je joyeusement.

— Tu cries cela comme Rousseau quand il eut trouvé une pervenche, me dit mon ami.

— J'éprouve la même joie que lui, en effet, répondis-je; j'herborise des traditions bizarres, comme d'autres des fleurs curieuses; je collectionne des superstitions, comme d'autres des coléoptères. Donne-moi vite ta légende, pour que je la couche dans mon herbier; donne-moi vite ton récit, pour que je le pique dans ma boîte...

— J'y consens très-volontiers, mais à la condition que nous marcherons véritablement au lieu de nous promener, car le souper nous attend.

Et il commença :

— Il y a longtemps, saint Quentin, qui, avant d'être saint, avait été mari et père, saint Quentin, dis-je, s'en vint dans cette contrée pour y semer dans les âmes la parole de vie, pour y prêcher l'amour de Dieu, pour y populariser la doctrine et le nom du Christ. Son premier soin, en arrivant, fut d'édifier de ses propres mains, sur le sommet de la montagne, une petite église...

— Je l'ai vue, dis-je en interrompant maladroitement.

— Tu ne l'as pas vue, par la raison que la première église bâtie par saint Quentin n'existe plus, et que celle que tu as vue est postérieure de beaucoup à la mort de ce saint homme.

Saint Quentin édifia donc une petite église au sommet du rocher, et quand elle fut achevée, il attendit les habitants des environs pour les catéchiser et les faire chrétiens. Malheureusement le rocher se dressait d'un seul morceau, comme une île inaccessible, et la Laison, au lieu d'être une rivière utile comme aujourd'hui, était une sorte de lac dont l'eau se perdait, faute d'issue, dans les plaines avoisinantes, qu'elle submergeait presque entièrement. Saint Quentin se trouvait ainsi tout à fait isolé des ouailles dont il voulait être le pasteur spirituel. Cet état de choses durait déjà depuis un assez long temps, lorsque l'esprit du mal, le diable, puisqu'il faut l'appeler par son nom comme la peste, s'en vint rôder dans le voisinage de la chapelle : un jour il déclara à saint Quentin que, s'il le désirait, il fendrait la montagne en deux, et y ménagerait une brèche si énorme que la Laison pourrait y couler à son aise et permettre ainsi l'accès de l'église aux populations riveraines. Saint Quentin lui demanda quel salaire il entendait retirer de cette besogne surhumaine. Le diable lui répondit tranquillement qu'il ne lui demandait rien que l'âme de sa fille aînée. Le saint, blessé dans ses entrailles de père et de chrétien, repoussa, comme il convenait, la perfide et cruelle proposition de l'ange des ténèbres, qui s'enfuit en lui disant qu'il reviendrait... Il revint, en effet, à plusieurs reprises, et, chaque fois, il fut repoussé... Cependant, au bout d'un mois ou deux, saint Quentin consentit à ce que lui proposait le diable; mais à deux conditions formelles, sur lesquelles il n'entendait rien rabattre : premièrement, Satan s'engagerait à remplir d'eau certain vase qu'il y avait dans la chapelle; secondement, il blanchirait dans la rivière, le jour où elle coulerait pour la première fois dans le lit nouveau qui allait lui être creusé, une toison dont le saint s'était réservé le choix. Le Vilain, comme on dit ici à propos du démon, accepta sans discussion ces deux conditions qui lui paraissaient puériles, rien n'étant plus facile pour lui, il le croyait du moins, que de remplir un vase quelconque et de blanchir la première toison venue... Il pensait, à part lui, que le saint homme avait fait là un marché de dupe, et qu'il lui livrait, pour un prix bien mesquin, l'âme de la belle enfant. En conséquence de ces mutuelles conventions, le Vilain se mit à l'œuvre, et, du soir au matin, la montagne rocheuse se trouva fendue en deux comme un lopin de beurre avec un fil d'archal; mais, lorsqu'il s'agit de remplir le vase que saint Quentin avait été querir, Satan fit la grimace, car ce vase était un crible, proche parent du tonneau des Danaïdes; quant à la toison, il n'essaya pas même de la blanchir, et sa grimace fut plus diabolique encore, car cette toison était une peau de bouc... Le Malin, cette fois-là, dut convenir qu'il ne méritait pas son nom, et amèrement regretta le marché qu'il avait fait avec saint Quentin. Non-seulement il n'avait point l'âme de la fille de l'apôtre, mais encore ce dernier se trouvait, grâce à lui, en communication avec un troupeau d'âmes chrétiennes.

CONSOMMATION DU PAPIER

AUX ÉTATS-UNIS.

La consommation du papier aux États-Unis est supérieure à celle de la France et de l'Angleterre réunies. La France, avec 36 millions d'habitants, ne produit annuellement que 75 000 tonnes de papier, dont un septième pour l'exportation. Dans l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, avec 28 millions d'habitants, on produit bien près de 100 000 tonnes de papier. A ce chiffre total, 175 000 tonnes, représentant la production de 64 millions d'Européens, le peuple américain oppose une production de plus de 200 000 tonnes pour 28 millions d'habitants.

Il y a aux États-Unis 800 papeteries en activité, ayant 3 000 machines, et produisant annuellement 270 millions de livres de papier qui, à 10 *cents* la livre, font 27 millions de dollars. La quantité de chiffons nécessaire pour produire ce papier monte à 405 millions de livres. Il faut une livre et un quart de chiffons pour faire une livre de papier. La valeur de ces chiffons à 4 *cents* la livre est de 16 200 000 dollars, et le coût du travail, à 1 cent trois quarts la livre, monte à 3 375 000 dollars. Le prix de la main-d'œuvre et celui des chiffons sont de 19 575 000 dollars; ce qui, ajouté au prix de la fabrication, qui est de 4 050 000 dollars, porte à 23 625 000 dollars le prix total du papier fabriqué. (*Dictionnaire du commerce et de la navigation*, article PAPIER.)

On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme si l'on pouvait déplier tous ses replis. LEIBNIZ.

LES ANIMAUX MICROSCOPIQUES.

On a cru longtemps que ces immenses profondeurs océaniques qui occupent la plus grande partie de la terre étaient inhabitées, parce qu'on n'y rencontrait ni mollusques, ni poissons. Des observations plus attentives et qui ne datent que d'hier ont fait voir que ces régions, bien loin d'être désertes, étaient au contraire les plus peuplées de la terre. Elles forment, en effet, la patrie principale de ces êtres singuliers que leur petitesse a longtemps dérobés à nos regards. Ils habitent et pullulent au sein de ces abîmes où règne pour nous l'éternelle nuit, et s'étendent jusque dans les zones glacées qui environnent les deux pôles et dont il nous semble que la température glaciale devrait chasser toute organisation vivante. Les eaux qui découlent des glaces flottantes ont offert aux naturalistes plus de cinquante espèces différentes de polygastriques, et le golfe de l'Erebus, dans l'archipel Arctique, en a donné, à

500 mètres de profondeur, plus de soixante-huit. Quelques-unes sont de si petite taille qu'une procession de quinze mille individus l'un à la suite de l'autre n'occupe que l'étendue d'un centimètre. Cela seul nous donne une idée du chiffre excessif de la population totale. Il faut conclure de ces faits que ce qui constitue pour nous le froid et la nuit ne représente ni le froid ni la nuit à ces êtres si différents de nous; tant il y a de ressources dans la nature pour adapter la diversité des organisations à la diversité des circonstances au milieu desquelles ces organisations sont destinées à vivre et à se perpétuer.

DANS UN GRENIER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34.

Mais voici des roues et des pieds de chevaux qui craquent sur la neige durcie. Hanneke regarde. Ce sont quatre grands chariots remplis de fumier que l'on mène en hâte à la digue. — Hé! hue! hallo! crient les charretiers, et leurs voix retentissent au loin.

— Où en est la digue? demande la fermière.

— Vaincre ou mourir! s'écrie le premier des conducteurs.

— Elle plie, ajoute le second. Que le bon Dieu la soutienne! ou nous aurons beau faire!

— Mon Dieu! le danger est-il donc si grand! s'écrie Hanneke Dalhof.

— Hue donc, hue donc! crient ceux qui sont en arrière.

On excite encore les chevaux :

— Allez! hue! hallo! hue donc!

Les pauvres bêtes, avec une pareille charge, vont presque au trot. Et les charretiers! Les gouttes de sueur qui descendaient sur leur front, quand ils chargeaient le fumier, sont devenues des perles de glace depuis que, trop lentement à leur gré, ils le conduisent à la digue pour l'élever encore.

— Bon Dieu! se dit la femme avec angoisse, que deviendrions-nous si elle allait rompre!

Elle regarde de nouveau la longue levée noirâtre. Plus elle regarde, et plus elle voit distinctement la foule qui s'agite. Oui, ils font ce qu'ils peuvent; et Arie, son Arie, se donne peut-être le plus de peine de tous.

« Il y a des femmes aussi qui travaillent », a-t-il dit. Des femmes aussi, pense Hanneke. Elles font bien. Oui; mais elles n'ont pas comme elle une mère sourde à la maison, ni un petit Willem malade, ni un nourrisson de trois mois. Non, elles n'ont pas tout cela. Mais si pourtant Arie disait qu'il le faut?... Eh bien alors... alors j'irais, pour sûr. Mais il n'en est pas encore besoin, Dieu merci! Le soleil brille précisément comme hier. Le beau ciel! le beau coup d'œil par cette neige! C'est pourtant encore plus beau quand vient le printemps, lorsque les poiriers fleurissent. Quelle différence, lorsque tout est vert! — Mais j'entends la petite, je crois...

La bonne mère rentre vite. Cinq secondes après elle est assise près du berceau, et elle prend dans ses bras l'enfant, gentille petite avec ses joues roses.

La vieille mère Dalhof, dont toute l'attention se concentre sur ses pommes, s'aperçoit à présent qu'elles sont cuites à point. Elle les retire prudemment du feu une à une avec la pelle. Albert et Gertrude suivent d'un regard avide tous les mouvements de la grand'mère. Enfin, ils ont maintenant chacun une pomme et crient de toutes leurs forces :

— Merci, grand'maman.

Ce cri arrache Hanneke à ses pensées et la ramène à la paisible scène du foyer. Son nourrisson au sein, elle va se placer en face de la vieille, et, lui montrant la fenêtre :

— Ça va toujours plus mal sur la digue, lui crie-t-elle avec force.

— Non, non, dit la vieille en regardant les vitres, elles ne dégèlent pas.

— Sur la digue! reprend Hanneke, avec un tel éclat de voix que le poupon en jette des cris perçants.

— Ah! oui, la digue, dit la vieille. L'eau est haute, pas vrai?

Tandis qu'Hanneke apaise l'enfant et lui redonne le sein, elle fait signe de la tête à la vieille qu'il y a du danger.

— Oui, oui, dit la grand'mère en branlant la tête, je m'en souviens encore bien; c'était l'année... voyons un peu quelle année... je l'ai dit cent fois... l'année qu'Arie avait la rougeole. On s'occupait aussi beaucoup de la digue. Son père disait que le danger était bien près. Y avait-il de la glace, cette année-là!

— Il y a encore plus de danger aujourd'hui, s'écrie Hanneke.

— Oui, oui, c'était comme ça, dit la vieille.

Et elle se tourne vers Gertrude :

— Tu vas te brûler, petiote, ne mange pas si vite.

Elle réfléchit ensuite, et ajoute :

— C'était en l'an 38.

— Allons, je ferai mieux de la laisser en repos, pense Hanneke. La vieille a déjà tant de soucis. Espérons que tout finira bien. Dieu est si bon! il y a dans la Bible qu'il est « tout amour. »

Une effrayante rumeur au dehors tire brusquement la mère de sa rêverie. L'horreur paralyse ses membres.

— Quoi! qu'y a-t-il? s'écrie-t-elle d'une voix étranglée.

Vite elle se lève, dépose sur la couchette l'enfant qui n'a plus besoin d'elle, et fait quelques pas vers la porte; elle entend encore ce bruit et ces clameurs, et n'ose aller plus loin. Elle joint les mains, les presse sur sa poitrine, écoute en retenant son haleine... La porte s'ouvre. C'est lui, c'est Arie!

Il entre précipitamment et hors d'haleine. Son visage est pâle comme la mort.

— Arie, Arie! s'écrie Hanneke.

D'abord, Arie ne peut parler. Puis :

— N'aie pas peur, Hanneke, du calme. Mauvaises nouvelles!

Il tombe sur une chaise et s'essuie le front avec sa manche.

— Qu'y a-t-il, Arie?... La digue?...

— Oui, mon Dieu, oui! dit Arie en frémissant, elle est rompue. Entends-tu le bruit de l'eau et de la glace qui arrivent? Mon Dieu! mon Dieu!

Et l'homme est sur le point d'éclater en sanglots.

Hanneke reste d'abord quelques instants pétrifiée; ensuite, — énergie de la femme! — ensuite, elle saisit son mari par le bras, et d'une voix émue, mais ferme :

— Arie, sauve ce que tu peux; l'eau ne sera pas si vite ici. Allons, mon homme, du courage! Attends... prends d'abord une tasse de café.

Arie revient à lui.

— Non, il n'y a pas de temps à perdre. Dans peu de minutes l'eau aura pénétré dans la maison, et le temps d'agir sera passé.

Grand'mère Dalhof a vu revenir Arie, et s'aperçoit bien aussi qu'il est arrivé quelque chose de fâcheux, mais elle ne comprend pas ce que c'est. Arie s'essuie encore le front.

— Il n'en peut plus, ce cher enfant! dit-elle en secouant la tête. Attendez un peu.

Et d'un coup de pincettes elle fait jaillir la flamme des tisons.

— L'eau chante déjà; le café lui fera du bien, dit-elle à Hanneke.

Non, pauvre vieille, tu as beau tisonner, tu ne peux rester auprès du feu. Lorsque Arie lui crie dans l'oreille que c'est l'eau qui approche, elle répond que oui, l'eau va bientôt bouillir; et lorsqu'il croit qu'elle s'est enfin rendu compte du danger, et que du doigt il lui montre le grenier, où il va falloir chercher un refuge, elle hoche la tête et ajoute tranquillement que, « bien sûr, le bon Dieu détournera le danger. » La pauvre vieille n'a jamais vu la rupture d'une digue.

Il n'y a pas de temps à perdre. Ils avaient compté sur des quarts d'heure, il ne leur reste que des minutes. L'eau commence déjà à s'infiltrer sous la porte dans l'étroit couloir.

Que sauvera la femme en premier lieu? Elle emporte son nourrisson sur les bras, elle vole dans la grange, et monte la large échelle conduisant au grenier. Elle pose sur un tas de feuilles de pois secs l'enfant enveloppée dans sa couverture de laine. Il fait froid : elle met encore son tablier sur la petite; puis elle redescend vite en bas pour s'occuper des autres enfants et de la vieille. Le paysan (pardonnez au paysan!) prend soin de son bétail.

Les bœufs et les porcs sont déjà hors des étables. Par là, le long du chemin de l'église, ils pourront encore atteindre à temps la partie solide de la digue. Comme ils vont lentement! Sont-ils stupides et effarés!

— En avant, la Rouge! Ne va-t-elle pas reculer, à présent!

Pauvres bêtes! elles glissent à chaque instant; elles aspirent cette atmosphère glacée qu'elles ne connaissent pas; elles clignent des yeux devant l'éclat inconnu de la neige.

— Allons! holà! hé! en avant! hue donc!

Mais Arie n'est pas seul avec son bétail sur le chemin de l'église. Quelle foule agitée! On arrive de tous côtés pour mettre hors d'atteinte le bétail et les objets précieux.

La suite à la prochaine livraison.

COUPE EN CORNE DE RHINOCÉROS.

Cette coupe, œuvre d'un artiste du Thibet, a été achetée à Java. Ses dimensions sont de seize centimètres dans sa plus grande longueur, de neuf centimètres en largeur, et de sept centimètres et demi en hauteur. Sa couleur est d'un brun rougeâtre. L'artiste paraît avoir voulu représenter, sur les parties supérieures de la coupe et de l'anse, des tigres ou des panthères. En examinant avec attention la bande qui entoure la coupe, on croit reconnaître, des deux côtés, une sorte de masque monstrueux indiqué vaguement à l'aide de traits bizarres.

On sait que, d'après une tradition très-ancienne, le poison versé dans une corne de rhinocéros est supposé perdre aussitôt tout pouvoir malfaisant. Aussi les coupes faites de cette matière étaient-elles jadis d'un plus haut prix en Orient que les vases d'or ou de jaspe. On n'a plus apparemment autant de confiance aujourd'hui dans cet antidote; la coupe dont nous donnons le dessin n'a été vendue que cinquante francs par le marchand javanais.



Coupe thibétaine en corne de rhinocéros. — Dessin de Féart.

UNE CUISINE.

Cette *Cuisine*, malgré la présence obligée de deux figures humaines, n'est qu'un prétexte à peindre ce qu'on appelle « la nature morte. » La salle est vaste et bien éclairée : ce n'est pas là une de ces cuisines de pauvres bourgeois où tout est en révolution quand il faut recevoir deux ou trois convives, mais bien plutôt celle de quelque grand seigneur ou de quelque gros financier, qui sait son monde et aime la bonne chère. La table, quoique en chêne épais, a l'air de ployer sous le faix dont le peintre l'a chargée à dessein pour faire une exhibition plantureuse de volailles et de poissons de toutes sortes. Toutes ces choses sont appétissantes à l'œil des spectateurs, et peuvent faire commettre



Salon de 1861; Peinture. — Une Cuisine, par M. Philippe Rousseau. — Dessin de Foulquier.

à plus d'un le laid péché d'envie. Ici, les deux principaux règnes de la nature, règne animal et règne végétal, sont splendidement représentés; c'est le véritable temple du dieu Gaster, et l'archichancelier Cambacérès, une des illustrations de la table, ne devait pas en avoir une plus spacieuse et mieux garnie. Les personnages que l'artiste a cru devoir y introduire ne sont pas non plus des cuisiniers vulgaires, et nous les supposons dignes des importantes fonctions aux-

quelles ils paraissent se livrer, avec la haute sérénité qu'elles exigent : ce sont les véritables disciples de Vatel; mais il est à croire que si la marée venait à manquer, un jour de gala, ils n'imiteraient pas volontiers le trop héroïque exemple de leur maître.

Mme DE KRUDENER.

Julie Wittinghoff, baronne de Krüdener, naquit à Riga en 1764. Mariée très-jeune à l'ambassadeur de Russie à Berlin, elle fit sensation dans le monde dès qu'elle y parut. Douée d'une rare beauté, d'un esprit remarquable, d'une grande exaltation de sentiments, elle mena d'abord une vie orageuse et passionnée, dont le roman de *Valérie*, qu'elle publia à Paris en 1803, est un éclatant reflet. On prétend même que ces éloquentes pages sont sa propre histoire. Peu après cette publication, qu'elle se reprocha depuis comme une faute, et par suite d'un malheur qui l'atteignit dans ses plus chères affections, elle embrassa avec ferveur la doctrine de l'Évangile et se voua tout entière à la propagation des préceptes d'amour et de charité qui faisaient la base de sa croyance. Elle parcourut l'Allemagne, prêchant en plein air de village en village, visitant les prisons et répandant d'abondantes aumônes. Elle eut bientôt de nombreux disciples à qui elle disait : « Aimez-vous les uns les autres, et soumettez-vous. » En matière religieuse elle n'admettait pas le raisonnement, qui était, selon elle, un piége de la vanité. Il fallait que tout fût d'élan. Elle prêchait toujours d'inspiration. Écartant les questions de dogme pour ne développer que des idées mystiques, elle pensait beaucoup au ciel et fort peu à l'enfer. Elle n'accordait qu'une puissance très-limitée au démon, bien qu'elle reconnût un principe du mal, contre lequel l'homme était appelé à réagir sans cesse ici-bas et qu'il devait vaincre. C'était la condition première et le but essentiel de la vie.

Mme de Krüdener n'avait aucune nuance d'affectation, aucun charlatanisme. Elle aimait Dieu d'un amour ardent et ses créatures pour l'amour de lui.

Elle habita longtemps le grand-duché de Bade, d'où elle agitait l'Allemagne par son enthousiasme, et où elle devint le point de ralliement de tous les esprits adonnés au mysticisme. Elle se levait de grand matin, visitait et soignait les pauvres, pansait les plaies des infirmes, leur distribuait des vêtements et de l'argent jusqu'à onze heures. Toute personne qui désirait la voir avait accès près d'elle. Souvent on la trouvait chantant avec sa fille des hymnes pieux dont elle composait la musique et les paroles. Sa voix, encore belle, avait des accents graves et touchants qui allaient à l'âme. Ses prières étaient brûlantes, animées d'une foi vive, d'une charité inépuisable, d'une ardeur qui ne se refroidissait jamais. Chaque malheur lui semblait un appel d'en haut, une voie ouverte au perfectionnement de l'âme.

Elle était fort préoccupée du salut de l'empereur Alexandre, qu'elle vit pour la première fois lors de son passage en Bavière, en mars 1815. Il raconta l'impression que lui fit cette visite, dans une lettre à Mlle Stourdza, demoiselle d'honneur de l'impératrice Élisabeth, qui était elle-même en relation intime avec Mme de Krüdener : « Retiré dans ma chambre, je respirais enfin, écrit-il, et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours avec moi; mais mon intelligence, obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai tomber le livre en pensant de quelle consolation m'avait été, dans un moment pareil, l'entretien d'un ami pieux. Cette pensée vous rappela à mon souvenir; je me souvins aussi de ce que vous m'aviez dit de Mme de Krüdener et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. — Où peut-elle être maintenant, et comment la rencontrer jamais? — J'avais à peine exprimé cette idée que j'entends frapper à ma porte. C'était le prince Wolkouski, qui, de l'air le plus impatienté, me dit qu'il me troublait bien malgré lui à une heure aussi indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma Mme de Krüdener. Vous pouvez vous figurer ma surprise, je croyais rêver. — Mme de Krüdener! Mme de Krüdener! m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée ne pouvait être un hasard. Je la vis sur-le-champ, et comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si longtemps. » [1]

L'empereur eut avec elle plusieurs entretiens dont il sortit ému et rêveur. Elle lui prédit, assure-t-on, la chute de Napoléon Ier, son exil, sa captivité à Sainte-Hélène. On lui attribue une part d'influence dans la formation de la Sainte-Alliance. Seulement, loin d'y voir un moyen de tyrannie et de compression, elle en voulait faire un acheminement à la paix universelle. Elle rêvait l'union des hommes cimentée par la religion. Elle ne croyait pas à la possibilité de régénérer les rois, mais les peuples, à qui, selon elle, l'avenir appartenait : seulement elle ne les jugeait pas encore mûrs pour la liberté, qui veut être conquise à force de vertus et d'abnégation.

Plus tard, passionnée pour l'affranchissement des Grecs, elle identifia leur cause à celle de la justice et de l'humanité; elle la défendait avec une extrême chaleur. M. de Metternich craignit ou feignit de craindre qu'elle n'entraînât l'empereur Alexandre. Il fit insérer une note à ce sujet dans les journaux allemands. Cet artifice réussit : l'empereur de Russie s'effraya, alla chez Mme de Krüdener qu'il voyait souvent, et à laquelle il donnait des sommes considérables pour ses aumônes. Il lui représenta que sa présence à Saint-Pétersbourg faisait ombrage à l'Autriche, qu'elle pouvait lui susciter des embarras avec cette puissance et l'empêcher même de faire pour les Grecs ce qu'il désirait faire. Il lui dit qu'elle savait sa sympathie acquise à cette cause, mais qu'il était lié par des considérations politiques; bref, il attendait de son dévouement qu'elle s'éloignât de la capitale et allât en Crimée. Avant son départ, Mme de Krüdener prédit à l'empereur qu'il serait atteint dans ce qu'il avait de plus cher, puis dans son peuple et enfin dans sa personne, s'il demeurait sourd et aveugle aux avertissements d'en haut. La première de ces prédictions s'accomplit bientôt : Alexandre perdit sa fille unique, enfant de cinq ans, qu'il aimait éperdument; les inondations de la Newa survinrent peu après et causèrent de grands désastres à Saint-Pétersbourg. On assure que ces deux catastrophes remplirent l'empereur de terreur et de trouble. La mort rapide et mystérieuse qui le frappa à Taganrog en 1825, un an après que Mme de Krüdener avait cessé d'exister, sembla donner raison à la prophétesse. Lorsque celle-ci partit pour la Crimée, en 1822, elle était malade, affaiblie par de longs jeûnes et par l'ardeur de son zèle. L'hiver était dans toute sa rigueur; ne pouvant soutenir le mouvement de la voiture, elle se rendit par eau au lieu de son exil. Pendant le trajet, elle fit plusieurs fois arrêter la barque et descendit à terre pour y prêcher. Cette disgrâce ne lui causa pas de chagrin. Depuis longtemps elle vivait détachée de tout soin terrestre. « Partout je serai sous la main de Dieu », disait-elle. Ce n'était plus qu'une âme.

[1] *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, t. Ier, p. 123.

Elle était d'une si grande maigreur que son corps en était devenu diaphane. La princesse Galitzin, qui avait embrassé ses croyances, voulut partager son sort, et l'accompagna en Crimée. Là, Mme de Krüdener s'occupa de fonder une maison de refuge pour les criminels et les pécheurs. Elle travaillait activement à cette œuvre lorsqu'elle mourut, en 1824, à l'âge de soixante ans.

L'influence qu'exerça cette femme remarquable fut toute personnelle et s'éteignit avec elle. Elle n'avait point de système arrêté, et n'a rien écrit sur sa doctrine, probablement afin de ne pas se mettre en opposition avec le catholicisme. Elle était née catholique, et honorait cette religion sans la pratiquer. Elle n'allait pas à la messe et ne communiait jamais. La tolérance et la charité étaient ses vertus premières. Lorsque l'on causait avec elle, il lui arrivait parfois de s'interrompre, de rester un quart d'heure la main sur ses yeux, et comme ensevelie dans une profonde méditation. Elle priait intérieurement. A la longue, sa conversation devenait fatigante, parce qu'elle était dominée par une idée fixe qui revenait sans cesse. Elle conserva jusqu'à son dernier jour un regard plein de douceur et de tendresse : on se sentait attiré et retenu. Elle avait quelque chose d'angélique qui semblait inviter les fidèles et leur dire : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, afin que je vous mène à Celui qui soulage! » Le but de sa vie était de conquérir des âmes à Dieu. En passant par sa bouche, les vérités les plus austères devenaient aimables et s'imposaient. Il y avait en elle une force d'amour surhumaine.

Mme de Krüdener rappelait cette prophétesse d'Alexandrie qui parcourait les places publiques, tenant d'une main une torche allumée pour consumer, disait-elle, le paradis, et de l'autre une coupe remplie d'eau pour éteindre les feux de l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même.

UNE ÉPITAPHE.

« Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale; elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole; on y lit ce seul mot : MISERRIMUS (le plus malheureux, ou très-malheureux). » (Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise.*)

L'auteur ajoute un peu prétentieusement : « Cet inconnu, ce *Miserrimus* sans nom, n'est-ce point le génie? »

DELTA DU GANGE ET DU BRAHMAPOUTRA.

Ces deux fleuves jumeaux descendent du versant méridional de la chaîne des monts Himalaya : ils apportent à la mer le tribut de leurs eaux en se précipitant l'un et l'autre du haut des pics les plus élevés du monde. Avant de disparaître dans l'océan Indien, ces deux immenses artères fluviales s'unissent par une foule de canaux entrelacés dont le cours change souvent d'année en année, et qui forment le plus gigantesque delta des deux hémisphères.

Une vaste plaine a été en quelque sorte créée par ces deux gigantesques cours d'eau. Cette remarquable région, dont on pourrait porter les limites au pied même des montagnes qu'on voit marquées à l'ouest de Calcutta, s'étend depuis Rajmahal à l'ouest jusqu'aux monts Khazia à l'est.

On peut l'assimiler à un vaste quadrilatère dont les quatre côtés, presque égaux, aboutiraient à Rajmahal, Chirapoouje, Chettajous et à l'embouchure de l'Hougly.

Chaque côté de cette espèce de figure géométrique étant d'une longueur d'environ 250 à 300 kilomètres, la surface du territoire que les dépôts accumulés sont parvenus à élever au-dessus du niveau des flots de l'océan Indien n'est pas moindre de 50 à 60 000 kilomètres carrés.

Il n'est malheureusement pas aussi facile de mesurer la profondeur des couches superposées que d'évaluer approximativement leur superficie; car en creusant un puits artésien à Calcutta, en 1840, on est parvenu à pénétrer jusqu'à une profondeur de 400 pieds sans rencontrer le roc. En supposant que l'on se soit arrêté précisément au moment où le fer des outils de sondeur allait sortir des terres d'alluvion, on trouve déjà que 6 à 7 millions de kilomètres cubes, c'est-à-dire 6 à 7 millions de tonnes cubiques de substances arénacées ont dû être roulées par les flots.

Quelque surprenant que paraisse ce chiffre, la formation des dépôts actuels est tellement active qu'elle permet de comprendre comment ces forces naturelles, travaillant pendant une longue suite de siècles, ont dû produire des résultats prodigieux.

Le Gange verse à Ghazepour, ville située à 500 milles de la côte, une masse liquide de 500 000 pieds cubes par seconde pendant les quatre mois de la saison des pluies, et de 60 000 pendant les huit autres mois. Des expériences ont permis d'évaluer à $^{1}/_{428}$ le poids de la matière solide contenue dans cette eau bourbeuse. On ne peut donc pas estimer à moins de 577 pieds cubes le débit des matières d'alluvion qui, pendant chaque seconde de la saison des pluies, passent devant Ghazepour et se dirigent, sans interruption, voyageant nuit et jour, vers les profondeurs incommensurables de l'océan Indien. A ce taux, le fleuve entraîne pendant cette période, qui dure en moyenne cent vingt-deux jours, une masse solide de six milliards de pieds cubes.

Cette quantité de limon, accumulée pendant trois ans, est suffisante pour élever d'un mètre la surface d'un carré ayant 20 kilomètres de côté.

En supposant que sa densité soit seulement la moitié de celle du granit, elle pèserait autant que quarante-deux pyramides semblables à la grande pyramide d'Égypte, c'est-à-dire couvrant chacune 11 acres et s'élevant chacune à 500 pieds dans les airs. La merveilleuse puissance musculaire que les millions d'esclaves des pharaons mettaient au service de la gloire de leurs maîtres représente un effort insignifiant quand on la compare à la force développée silencieusement par le géant qu'on nomme le Gange, et qui construit, lui aussi, en vue de l'éternité.

Enfin, pour transporter tout ce limon du haut du pays jusqu'à la mer, il faudrait fréter une flotte de deux mille vaisseaux de 1 400 tonneaux chacun, et l'occuper sans relâche pendant toute l'année à ce stérile travail.

Au point où nous venons de chercher à évaluer sa puissance, le Gange est loin d'avoir atteint sa largeur définitive. Les principaux affluents qui viennent successivement le grossir, le Gogra, le Gundok, le Kousi, confondent leurs eaux avec les siennes en amont de Ghazepour.

Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que M. Charles Lyell évalue les résultats précédents au cinquième seulement de la quantité de matières arénacées que le fleuve sacré des Hindous charrie chaque année dans la baie du Bengale.

Le colonel Goodwin, autre géologue anglais qui s'est préoccupé du même problème, arrive à des résultats qui ne sont pas éloignés des précédents. Il suppose, d'après des mesures prises avec grand soin, que la décharge du fleuve à Calcutta est déjà de 444 000 pieds cubes par seconde. Suivant cet observateur, chaque pied cube d'eau doit emporter vers la mer un pouce cube de matière solide, ce qui donne par heure un transport d'un million de pieds cubes, soit 24 millions par jour, et 8 700 000 000 par an.

Cependant cette nouvelle station elle-même n'est pas

située à l'embouchure du fleuve, dont le volume a encore le temps de doubler. De son côté, le Brahmapoutra, comparable en tout au Gange par le volume de ses eaux, par la rapidité de son cours et par la couleur bourbeuse de ses flots limoneux, travaille avec une égale activité à exhausser la portion du delta qu'il inonde tous les ans. Ce n'est donc point exagérer la vérité que d'évaluer à 40 milliards de pieds cubes la masse totale des alluvions charriées chaque année par le système de ces deux immenses artères du monde indien qui sortent de la même chaîne de montagnes, et qui se jettent dans le même océan. C'est dix fois plus de limon que le Mississipi n'en jette pendant la même période dans le golfe du Mexique.

La portion du delta que le fleuve exhausse dans ses inondations périodiques offre un caractère tout spécial qui lui a fait donner le nom de *Sunderbund;* ce district, dont la superficie est à peu près équivalente à celle du pays de Galles tout entier, est indiqué sur notre carte par des ombres noires tracées transversalement. C'est un vaste désert marécageux, recouvert d'une végétation luxuriante, que jamais les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été ne parviennent à rendre aride. Sur cette terre toujours humide grouillent des myriades d'insectes et de serpents se dévorant avec une effrayante voracité; des bandes de tigres parcourent ces épouvantables solitudes, et d'innombrables légions de crocodiles tapis dans le limon humide guettent les troupeaux ou les voyageurs égarés.

La masse des matières en suspension que les eaux des deux grands fleuves arrachent au squelette volcanique des monts Himalaya est si considérable que les marins voient la mer perdre sa transparence jusqu'à 40 lieues en avant des côtes, et qu'ils reconnaissent à l'arrivée de ces troubles qu'ils s'approchent du fond du golfe du Bengale. Les dépôts fluviatiles qui ne se sont point encore précipités lorsque les eaux douces arrivent dans la mer s'accumulent dans un bas-fond qui a 150 milles de large et 300 milles de long. On a en effet reconnu l'existence d'un talus dont la base échappe à la sonde, et dont les courbes de niveau

Carte du delta du Gange.

sont marquées sur notre carte. La partie ombrée en noir indique la partie du golfe dont la profondeur n'a pu être déterminée par des sondages, tant elle est énorme. Quant aux lignes pointillées, elles indiquent les différents étages de cet immense cirque.

Si l'on répartit sur les Sunderbund les 40 milliards de pieds cubes de limon que ce système fluvial dépose, on trouve que cette surface ne s'exhausse que d'un pied en 45 ans. Il n'a donc pas fallu moins de 13 500 ans pour élever le district de 300 pieds, ce qui ne représente certainement pas son épaisseur actuelle.

Nous ne chercherons pas à évaluer le temps pendant lequel le Gange et le Brahmapoutra ont dû couler pour accumuler tous ces débris qui forment le prodigieux talus reposant dans le fond inconnu de l'Océan, et s'élevant graduellement jusqu'au niveau de la surface des flots. Il y a des nombres si énormes qu'ils surpassent les forces de notre entendement, et ne disent plus rien à notre raison.

CONSTRUCTIONS NOUVELLES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.



Nouvelle façade de la Bibliothèque impériale, par M. Labrouste. — Dessin de Thérond.

La nouvelle façade de la Bibliothèque impériale s'étend sur la rue Neuve-des-Petits-Champs et à l'angle de la rue Richelieu. Les deux ailes placées à l'extrémité de cette ligne, et reliées par une grille au milieu de laquelle on a conservé l'ancienne porte, faisaient jadis partie de l'hôtel Tubeuf, construit par l'architecte le Muet, et dont Mazarin fit l'acquisition lorsqu'il voulut élever en face du palais Richelieu une construction au moins égale à ce monument en grandeur et en magnificence. Il joignit ensuite à l'hôtel Tubeuf l'hôtel de Duret de Chivry, président à la Cour des comptes de Paris. Cette partie du palais Mazarin, qui avait été successivement occupée par les directeurs de la Bibliothèque, depuis l'abbé Bignon jusqu'à M. Naudet, a disparu. L'architecture des nouvelles constructions, sans reproduire le style de le Muet, le rappelle par un mélange de briques et de fractions de pierres de taille qui caractérise plusieurs des beaux ouvrages de la première moitié du dix-septième siècle. Un mur rattache la construction ancienne à la construction nouvelle. Ce raccordement a été fait avec beaucoup de goût. Le pavillon demi-circulaire placé à l'angle des rues Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs serait trop grec, il rappellerait trop la tour des Vents, par exemple, si quelques ornements empruntés au dix-septième siècle, tels que le balcon, les vases, les supports de la corniche, les cartouches surtout, d'une roideur conventionnelle et caractéristique, n'accusaient pleinement le dix-septième siècle, avec lequel un voisinage étroit et une destinée commune ne permettaient pas une complète dissonance. Dans la partie nouvelle, l'architecte a su être original sans se mettre en opposition avec le style du monument; dans la partie ancienne, il a restauré, sans altérer la physionomie primitive, le caractère particulier de l'édifice. Peut-être seulement a-t-il poussé trop loin le respect du passé en laissant subsister entre les ailes bâties par le Muet, dans le dix-septième siècle, la porte massive due à l'architecte Mollet, que Law employa vers 1720 pour transformer le palais Mazarin en hôtel de la Banque de France.

Les promeneurs qui passent devant le pavillon en rotonde de la Bibliothèque impériale se demandent quelle peut être sa destination. Cette curiosité suggère des suppositions assez bizarres. Nous croyons savoir que le pavillon ne renferme pas un escalier gigantesque, comme on l'a dit, mais de grandes et belles salles qui seront des dépendances du département des imprimés. Les livres occuperont le rez-de-chaussée, les galeries du premier étage et des combles. Le salon du premier étage, dans le pavillon, sera magnifiquement décoré, et l'on y réunira ce que les collections de la Bibliothèque ont de plus magnifique et de plus précieux. Il sera ouvert au public, comme les autres parties de la Bibliothèque, deux fois par semaine.

Il est à souhaiter que la Bibliothèque impériale reconstruite ne le cède sous aucun rapport à la bibliothèque du Musée britannique. Elle lui sera certainement supérieure par la décoration monumentale; mais il importerait surtout qu'elle lui fût seulement égale par la célérité du

service et les facilités de recherches et d'études nécessaires aux lecteurs. Là est la véritable difficulté de la construction d'une bibliothèque immense comme la Bibliothèque impériale, contenant une masse de 1 600 000 volumes que chaque semaine grossit de quelques centaines de livres. Aussi peut-on dire que si l'exécution extérieure des bâtiments de la Bibliothèque doit ajouter un nouvel ornement aux merveilles de Paris, une disposition intérieure bien entendue, en aidant au classement et à la distribution des richesses de toutes sortes qu'elle renferme, serait un véritable service rendu aux hommes studieux de tous les pays qui viennent demander à la Bibliothèque impériale des éléments d'étude qu'elle seule possède.

DANS UN GRENIER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 43.

Écoutez ces détonations là-bas... C'est le courant furieux qui creuse le gouffre dont des siècles conserveront la mémoire.

Entendez-vous ces craquements dans le lointain? Ce sont des blocs de glace qui s'entre-choquent en roulant, se déchirent entre eux avec fureur, comme autant de grandes bêtes féroces excitées par leurs blessures, et qui, dans leur course insensée, broient les murs de leurs crocs de fer, dévorent les toits qui s'abîment avec fracas, et, tantôt sont balayés par le courant écumeux, tantôt s'accumulent les uns sur les autres, et ne s'arrêtent quelques instants que pour continuer ensemble avec plus de violence leurs irrésistibles ravages.

Oh! c'est épouvantable!

Oui, épouvantable. Regardez, l'eau monte; le chemin de l'église est envahi. Avec leur bagage et leurs animaux qui mugissent, les hommes marchent dans l'eau jusqu'à la cheville.

Aucun méchant ne songe à blasphémer; tous crient :

— Seigneur, aide-nous!

— C'est le déluge, disent en gémissant les superstitieux.

Et d'autres répètent :

— O Dieu! fais-nous miséricorde!

Arie avance toujours et guide son bétail au milieu de l'eau; — mais sa femme et ses enfants, sa mère, sa vieille mère! Que Dieu sauve son avoir! pour lui, il se doit aux siens. Ceux qui le suivent prendront soin des animaux, si c'est possible; il retournera à sa ferme. En quelques minutes il est chez lui. Il y a déjà cinq pouces d'eau au rez-de-chaussée. — Des tisons éteints et noirs, des tourbes à moitié brûlées flottent sur cet âtre où, quelques instants auparavant, le feu flambait si gaiement. La chaufferette de la grand'mère flotte aussi près de là. — Il n'y a plus personne. Les femmes et les enfants sont sans doute au grenier. Ciel! écoutez ce cri dans la pièce de derrière. C'est la voix d'Hanneke.

— Tiens-toi, mère! Pour Dieu, tiens-toi! répète-t-elle avec désespoir.

Arie entre dans la grange et frémit. En faisant appel à toutes ses forces, Hanneke a essayé de porter l'infirme au grenier. Elle et sa lourde charge étaient déjà plus qu'à moitié de l'échelle, lorsque les forces lui ont manqué. — Le poids est trop lourd. — Ses oreilles bourdonnent. — Elle dit encore une fois d'une voix sifflante :

— Mon Dieu, mère... mère, tiens-toi donc!

Et alors... il serait trop tard si Arie n'était là. — Il réussit à soulager la courageuse femme de son fardeau. D'une main, il soutient la vieille qui se cramponne maintenant aux échelons; de l'autre, il aide doucement à redescendre son Hanneke, qui s'évanouirait sans le froid glacial de l'eau.

La pauvre vieille doit être terriblement effrayée, car une fois au grenier elle pousse de lamentables gémissements. Grâce en soit à son excellente belle-fille, elle y trouve son fauteuil; mais une fois commodément assise, elle se lamente de plus belle.

Enfin! — Ils sont tous maintenant au grenier. — Dieu soit béni! — L'eau monte avec une rapidité effrayante. — Il était temps. Mais là, sous le toit, le froid est bien vif. Albert et Gertrude, robustes enfants, ne se sont pas tout d'abord aperçus de ce froid. Il leur a semblé bien amusant d'être au grenier. Ils ont gambadé dans les ramures sèches, grimpé jusqu'à la lucarne pour regarder dehors, fourré des pois secs dans la souricière, et tant qu'on n'en pourrait faire entrer un de plus. Albert a caché dans un coin la cafetière que la mère a montée, et Gertrude a picoré un morceau de pain blanc dans le panier. Maintenant qu'il a froid aux mains, Albert veut redescendre.

— Cela ne se peut pas, mon garçon, dit Arie, qui regarde avec inquiétude les pieds des femmes.

Elles viennent de marcher dans l'eau, et doivent absolument changer au plus vite de bas et de souliers. Le linge, comme tout le reste, est en bas, dans la commode. Hanneke n'a monté qu'un matelas et deux couvertures. Willem est couché chaudement et Mariette est auprès de lui. — Mais les autres?

En regardant Arie, on dirait que ses forces sont à bout. Une nuit et deux jours à la besogne; et puis ces soucis, ces émotions, ces angoisses! Cependant il ne s'arrête pas. Sans perdre une minute, il redescend rapidement.

Bonté divine! l'eau atteint ses genoux, ses jambes roidies fendent l'eau; il va dans la belle chambre. Oh! le triste spectacle! Ses beaux et bons meubles sont à moitié sous l'eau! — Il avance. — Les trois tiroirs supérieurs de la commode sont encore à sec : il les tire; il en pose deux sur ses épaules; — mais le troisième ira-t-il? Non. — Sous le bras alors. Il veut ainsi gagner la porte, pour revenir ensuite prendre ce qu'il pourra. Il se courbe. Mais ne voilà-t-il pas le tiroir supérieur qui heurte un des montants de la porte! Arie chancelle, le tiroir glisse, lui meurtrit la tête, — et le voilà dans l'eau. — Tant pis! il n'a pas le temps de s'en occuper. Vite au grenier.

— Tenez, voilà des bas et des jupes; et plus encore!

Oh! qu'ils ont froid là-haut! Si froid! ils grelottent et leurs dents claquent.

Et la nuit tombe; et l'eau monte, monte toujours!

— Tu as froid, Hanneke?

— Oui. Oh! nous avons tous bien froid.

Hélas! que n'ont-ils songé à prendre plus de couvertures!

Et du feu donc!... pas de foyer, pas de poêle; rien à brûler.

— S'ils allaient geler, murmure Arie. Non, ça ne se peut pas!

Il doit y avoir un tas de briques et de pierres derrière la porte de la grange. Hanneke, maintenant qu'elle a mis des bas secs, et par-dessus de bons souliers (ses souliers de mariage!) Hanneke se tiendra au milieu de l'échelle. Ah! les voilà, il les a trouvées! — Ces pierres plates en haut. — Et encore celles-ci. — Maintenant, c'est assez.

Les jambes frissonnantes d'Arie seront bientôt entourées d'une croûte de glace. Cependant, il ne se rebute pas, car il faut avoir du feu.

Quatres pierres plates sont posées sur le plancher du grenier; puis quatre par-dessus; le reste, les unes sur les autres, alentour, et l'âtre est construit. — Maintenant, du

feu? tout est mouillé et éteint par en bas. — Ici! ici! — Ce ne sont pas les bons tiroirs, et le désespoir avec lequel il les foule aux pieds effraye les enfants. Pauvres enfants! Ils ont déjà commencé à pleurer, malgré les efforts de leur mère pour les consoler. Hélas! un matelas et deux couvertures ne sont pas assez pour eux tous.

Mais les petits ont beau crier, la vieille a beau se lamenter, Arie n'interrompt point sa besogne : le feu les remettra. S'il pouvait seulement atteindre au foin qui est au-dessus de l'étable! mais non, ce n'est pas possible. Les ramures des pois en tiendront lieu. Les plus petits débris des tiroirs par-dessus. Mais du feu! O Dieu! l'amadou est tout mouillé dans la boîte!

— Les allumettes, femme?

— Elles sont restées en bas.

En bas sur la cheminée. Il redescendra encore une fois, si l'eau le permet.

— Oh! non, Arie, j'aime mieux que tu restes.

— Que j'ai froid! murmure la vieille.

Sans attendre plus longtemps, il redescend encore. De l'eau, partout de l'eau! Miséricorde! elle lui vient maintenant jusqu'aux épaules. — Mais il s'agit bien de cela! Les allumettes qui sont sur le rebord inférieur de la cheminée ne peuvent manquer d'être inondées. O Dieu puissant! ne pas avoir de feu par un tel froid!

Arie jette un coup d'œil dans le couloir. Quel froid! Si la crampe allait le saisir... Cependant, il regarde. — Mais, est-ce une illusion... un jeu de son imagination surexcitée? Une étincelle brille à la surface de l'eau. — Qu'est-ce que cela peut être? — Reprenant courage, il avance, étend le bras. — Oh! Dieu soit béni! la chaufferette de la vieille mère flotte sur l'eau. La tourbe, quoique à moitié consumée, ramènera la joie et les sauvera.

Après avoir pris prudemment l'écuelle de terre qui contient le feu béni, Arie retourne aussi vite que possible au grenier. On aura enfin du feu.

Mais, bon Dieu! après ce dernier trajet, Arie ne peut rester dans ses habits; il n'a plus une seule place sèche sur le corps, il frissonne, ses dents s'entre-choquent violemment. Ses doigts, complétement engourdis, tremblent et ne peuvent tenir le feu plus longtemps.

— Ici! à moi!

Il a failli le laisser tomber.

La vieille pousse un cri de joie en apercevant son morceau de tourbe allumée. Hanneke aussi est bien heureuse de voir ce point rouge et brillant au milieu de la cendre; mais son inquiétude pour Arie parle plus haut.

— Il y a de quoi prendre « le frisson de la mort » que de garder de tels habits!

Et elle se hâte d'ajouter :

— Allons, vite, quitte tout cela.

Elle regarde autour d'elle. Son mari a bien apporté du linge dans les tiroirs qu'il a montés; mais tout ce qui pourrait réchauffer ce pauvre corps transi n'y est pas.

Le grenier ruisselle de l'eau qui découle des vêtements d'Arie et qui se transforme aussitôt en glaçons.

La vieille étend ses mains décharnées vers le feu, et l'on peut lire dans ses regards ternes : « Puisque vous ne vous en servez pas, donnez-le moi donc ici, pour mes pauvres mains. »

La nuit tombe. Il n'y a que quatre petites vitres à la lucarne. Ces vitres sont fortement gelées, et les ténèbres succèdent au crépuscule dans la mansarde basse.

Il semble à l'homme que sa tête va se fendre. Ses membres engourdis, à peine couverts de son linge et de deux sacs vides qu'il a trouvés dans un coin, lui font mal comme s'ils avaient été roués de coups; mais il ne voit pas que sa pauvre vieille mère, saisie par le froid, pâle et la bouche entr'ouverte, s'est lentement affaissée dans son fauteuil. — Il ne voit pas qu'Hanneke s'est dépouillée, en grelottant, de sa jupe et de sa camisole, pour en recouvrir ses enfants chéris, qui, enveloppés d'une seule couverture, sont couchés sur le plancher glacial. Non, il ne voit pas cela; mais il l'entend, en quelque sorte. Il entend le souffle haletant de l'enfant malade; c'est le mieux garanti du froid; mais ici, dans cet affreux grenier, il est atteint d'une forte fièvre. Il entend le petit Albert, qui, probablement réveillé en sursaut par un mouvement de sa mère, se lamente en pleurant et se croit tourmenté par un de ses petits camarades.

— Voilà Jean qui me coupe! crie-t-il; finis! finis! ou je le dirai à ma mère!

Écoutez, voici Gertrude qui se réveille à son tour et qui pleure. Oh! ces cris d'enfants! quelle torture en un pareil moment pour le cœur du père et de la mère! Et Arie qui ne réussit pas encore à faire du feu!

Depuis longtemps il cherche en vain à allumer les ramures sèches avec le reste du tison. Le feu a sifflé sur les pierres mouillées; on l'a ensuite posé sur un bas de laine, il y a fait un trou, et le grenier s'est rempli d'une odeur suffocante... rien de plus. Et le tison devient de plus en plus petit.

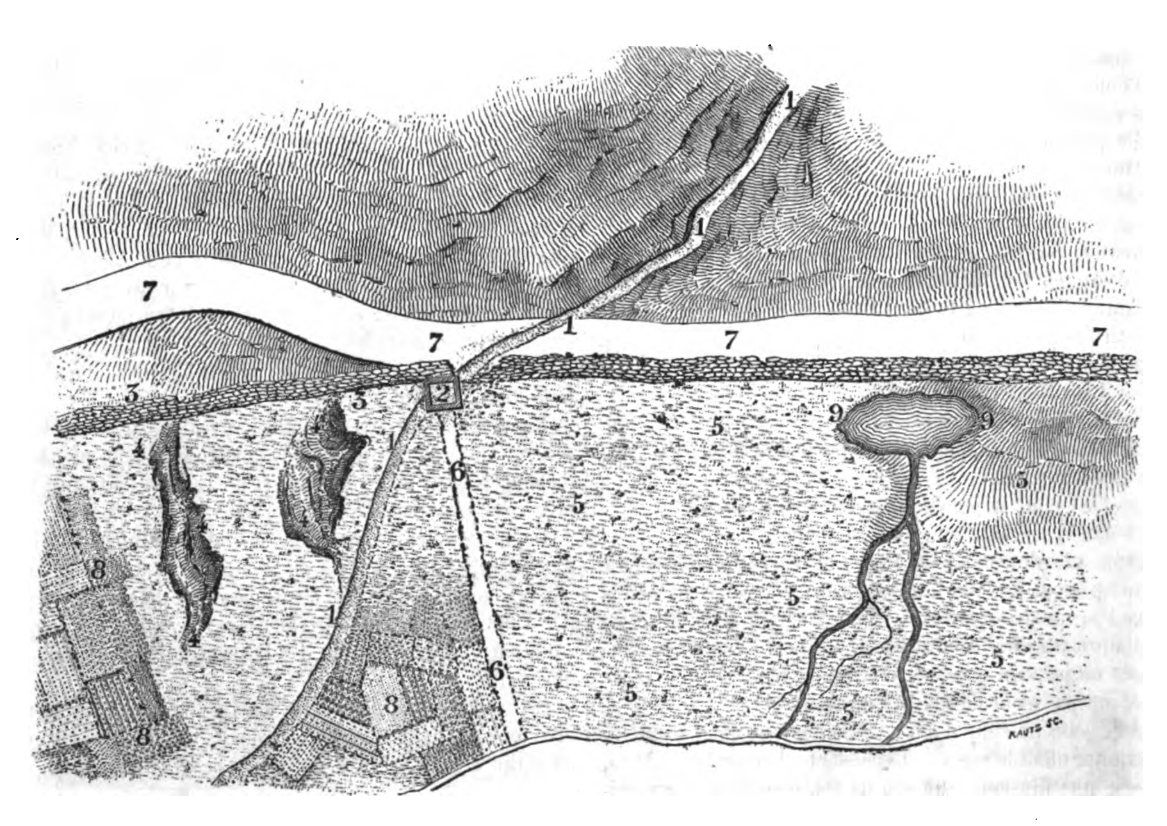
Oh! quels coups dans cette pauvre tête! Que ces membres font mal! Que ces pauvres doigts sont insensibles! on les dirait morts. *La fin à la prochaine livraison.*

LE TRÉSOR DE GUARRAZAR.

Le petit *llano* (¹) de Guarrazar, où ont été découvertes, il y a deux ans et demi, les belles couronnes de Receswinth et de Swynthila, est dans la banlieue du pueblo de Guadamur, bourg considérable situé à environ 13 kilomètres de Tolède. Ce centre de population, également oublié des historiens et des géographes, ne compte plus aujourd'hui que deux cent quatre-vingts maisons, renfermant naguère 1 068 habitants; mais, en d'autres temps, il fit meilleure figure, et sa population devait être beaucoup plus considérable. Ce qui donne quelque valeur à cette opinion, ce sont les décombres d'un château qu'on voit se dresser encore sur l'emplacement même de la bourgade. Ces ruines excitent aujourd'hui naturellement l'intérêt, mais on les a longtemps regardées avec indifférence, et nous n'avons pu nous procurer aucune étude satisfaisante sur leur origine. Guadamur a, en outre, une église paroissiale d'une certaine importance et deux chapelles. Des fouilles exécutées en ces derniers temps ont prouvé que l'antique pueblo avait possédé jadis une église plus considérable, et même un cimetière remontant jusqu'à l'époque des Goths. Non-seulement on a rencontré parmi ces ruines des fragments architectoniques couverts d'une ornementation des plus curieuses, mais on y a trouvé une sépulture dont l'inscription latine (²), malheureusement fort endommagée, ferait remonter les anciennes constructions tout au moins à l'an 693 de J.-C., c'est-à-dire à la sixième année du règne d'Egica. Il résulte de tous ces faits que Guadamur a été

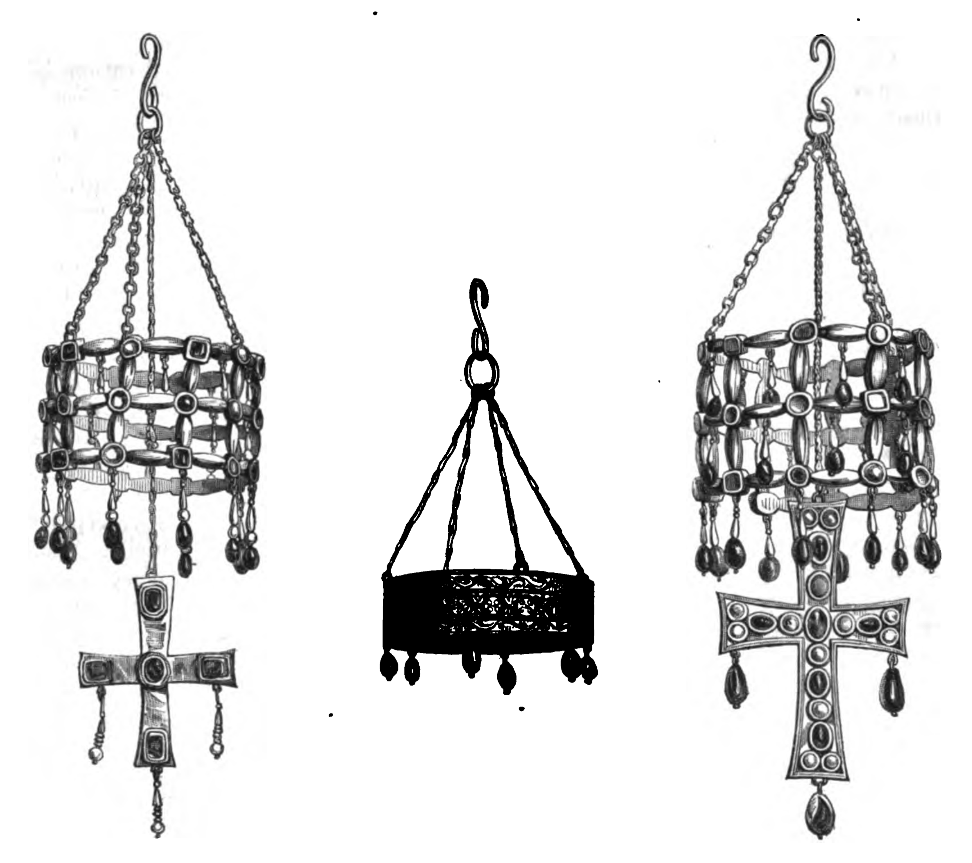
(¹) On donne ce nom à une petite plaine, à une sorte de préau cultivé.

(²) Cette inscription est en vers; mais elle a été fort tronquée. Nous l'avons entre les mains. Elle a été copiée avec le plus grand soin par D. José Manuel de Assas, le savant auteur de la Monographie pittoresque de Tolède. Nous nous sommes abstenus de reproduire ici ces fragments, parce qu'ils n'ont qu'un rapport fort indirect avec le sujet qui nous occupe. Il résulte de sa lecture qu'un prêtre du nom de Crispinus avait reçu la sépulture au lieu même où s'élève Guadamur. La tombe que recouvrait cette pierre était vide lorsqu'on en fit récemment l'ouverture, et il est infiniment probable que sa violation remontait à plusieurs années.



Plan topographique du lieu où a été découvert le trésor de Guarrazar.

1, lit de torrent. — 2, caveau où se trouvaient les couronnes. — 3, mur en ruine. — 4, excavations. — 5, terrains incultes. — 6, chemin conduisant au caveau. — 7, route de Tolède. — 8, terres labourées. — 9, sources.



Couronnes découvertes à Guarrazar, en Espagne, et conservées au Musée de Cluny. — Dessin de Féart.

certainement, au temps des Goths, un centre de population qui perdit toute son importance sous la domination des Arabes. Le petit vallon de Guarrazar est situé à un bon quart de lieue de Guadamur; il s'ouvre sur le chemin public. C'est la source abondante par laquelle il est arrosé qui lui a donné son nom, nom tout à fait arabe aussi bien



que celui du village. L'examen attentif des localités prouve que le terrain était beaucoup plus élevé il y a quelques siècles qu'il ne l'est aujourd'hui, et il est certain que les petits courants d'eau descendant des monts voisins ont miné peu à peu la couche supérieure du sol, jusqu'au point de laisser à fleur de terre les petites arcades, formées de cailloutis uni par du mortier, sous lesquelles le trésor avait été déposé.

Les dernières enquêtes ont fait connaître dans tous leurs détails cette curieuse découverte. Le 25 août 1858, deux mois après le jour où la reine Isabelle avait été inaugurer

Couronnes découvertes à Guarrazar, en Espagne, et conservées au Musée de Cluny. — Dessin de Féart.

le chemin de fer à Tolède, une violente tempête avait éclaté au-dessus du llano de Guarrazar. La femme d'un pauvre laboureur du voisinage, traversant ce lieu immédiatement après l'orage, crut entendre *sonner creux* sous ses pas, comme on dit dans nos campagnes; elle écarta le sol humide et vit briller des pierres précieuses, des fragments d'or, puis bientôt une sorte d'ustensile qu'elle jugea être un chaudron de fer, mais qu'elle reconnut immédiatement pour être en argent. La pauvre paysanne voyait se réaliser pour elle les rêves qui circulent parmi les campagnards de Tolède sur les trésors du temps des Mores; elle alla prévenir son mari, et dès le lendemain furent découvertes les



magnifiques couronnes qui ornent aujourd'hui le Musée de Cluny. Il y avait bien d'autres merveilles, telles que de grandes croix en métal précieux, des ceinturons enrichis d'or; tout cela n'existe plus et est allé se fondre dans les creusets des orfévres de Tolède ([1]).

Nos rusés campagnards n'avaient rien dit; mais leurs investigations nocturnes à la lueur de la chandelle avaient donné l'éveil à un voisin; celui-ci se rendit secrètement à Guarrazar dans la nuit du 27 août, et fut assez heureux pour trouver un second trésor presque aussi précieux que le premier, s'il n'était même plus considérable ([2]). C'est celui qui a fourni au Musée de Madrid la magnifique couronne de Swynthila, puis les deux autres couronnes votives données par l'abbé Théodose et par un autre personnage nommé Lucetius.

Peut-être ce trésor eût-il été perdu pour l'Espagne, comme l'avait été le premier, si un modeste professeur d'école primaire, demeurant à Guadamur, n'en eût pas compris l'importance. D. Juan Figuerola est attaché par les liens de la parenté à l'heureux *inventeur* du trésor; il parvint à lui persuader que son devoir l'obligeait à offrir les magnifiques couronnes à la reine, et le 24 mai 1861 Isabelle II les recevait des mains de son rustique possesseur, dont elle a généreusement assuré l'existence. C'est au zèle de D. Antonio Flores, secrétaire de l'intendance, qu'on doit l'heureuse issue de cette affaire.

Nous donnerons dans un prochain article quelques détails historiques relatifs à Receswinth et à Chindaswinth, son père, dont les noms ont été si souvent répétés à l'occasion du riche trésor de Cluny, mais dont les actions seraient peut-être restées oubliées, parmi tant de légendes sanglantes, sans la découverte du trésor de Guarrazar.

COMMERCE DES LAPINS.

Le commerce des lapins représente, en France, une valeur de plusieurs millions. Il en est entré à Paris seulement, en 1857, 480 417, et en 1858, 1 005 017, dont la valeur varie de 1 fr. 90 c. à 3 francs la pièce. La Belgique expédie tous les ans des lapins en Angleterre pour plus de 2 millions de francs. ([3])

CHARLES XII, ROI DE SUÈDE,

ET LE PAYSAN MUSEBEK.

D'APRÈS UNE TRADITION POPULAIRE.

Charles XII était assis en silence dans sa tente devant Bender : le jeu d'échecs, les livres, ne pouvaient plus le distraire. Abandonné du monde entier, l'indomptable capitaine voyait le Turc lui refuser, dans sa détresse, jusqu'aux vivres nécessaires pour lui et les débris de son armée. En vain Düring lui conseillait-il de céder à ses ennemis.

— Fuis devant l'adversité, lui disait inutilement Rosen; à quoi songes-tu? Pourquoi rester à défier le danger? Retourne vers le nord, d'où, avec de nouvelles forces, tu pourras encore te jeter à travers les champs de bataille.

— Silence! répliquait-il; vous n'obtiendrez pas que je fuie en poltron devant ces chiens infidèles; mon cœur, comme le vôtre, regrette le nord; mais que je meure plutôt que de céder au bon plaisir d'Achmed.

— Seigneur, tes gens crient famine, vint dire le conseiller Müller; de quoi les ferai-je vivre aujourd'hui?

— Tuez les chevaux barbes du sultan Achmed, vous aurez de la viande, et voici, pour moi, mon dernier morceau de pain.

Le chancelier s'en alla en larmes. Bientôt on entendit tirer coup sur coup. Le roi leva ses yeux pleins de soucis et de regrets. Cependant, on avait épargné son cheval de selle et on le lui amenait; mais il prit un pistolet, et il en appliqua le canon derrière l'oreille de la noble bête. L'Arabie n'en avait jamais produit de plus belle.

— Ne tirez pas! crient les officiers.

Il tire cependant et voit tomber le cheval expirant. Pendant longtemps son regard ému demeure attaché sur le cadavre, et il s'assied près de là, creusant le sol de son éperon et poussant de profonds soupirs.

En ce moment arrive, au trot d'un maigre bidet, un paysan en chapeau rond, vêtu d'un sarrau bleu usé et déteint.

— Bonne chance, crie Rosen; ce doit être un Poméranien.

— Où trouverai-je le roi? demande le paysan.

Et il s'assied, essuyant la sueur de son front.

— Il est là, près du cheval; avance sans crainte.

— Salut, noble roi; vous êtes bien mal ici!

Mais lui, levant les yeux :

— Qui es-tu? D'où viens-tu?

— Sire, je suis un paysan du bourg de Conerow, près de votre ville de Wolgast, au lointain pays de Poméranie; je m'appelle Müsebek et suis envoyé vers vous.

— Et qui t'a envoyé?

— Je vais vous le dire; ne vous en offensez pas. Nous étions là-bas trois paysans qui entendions avec douleur raconter que vous enduriez la faim : aussi avons-nous mis en commun le plus que nous avons pu. Moi, je suis monté à cheval et j'ai fait cette longue course. Dieu aidant, le voyage a bien tourné; veuillez seulement ne pas mépriser l'offre d'un paysan.

Et, fléchissant le genou, il présente au roi trois rouleaux d'or.

Charles se lève; une larme coule de ses paupières :

— Voyez, mes amis, dit-il; ma noblesse ne songe plus à moi, et voici un paysan que son attachement amène jusqu'ici. Tout noble que Dieu t'ait fait, viens, que ton roi te donne l'accolade de chevalier; agenouille-toi pour recevoir l'honneur que tu mérites. Et il avait déjà tiré son épée royale.

— Arrêtez, reprend le paysan; que ferait un pauvre paysan parmi les gentilshommes? J'ai déjà bien assez de soucis du matin jusqu'au soir, et n'ai rien gagné que ce que je vous apporte. Je vous en conjure, cher roi, ne me donnez pas cette confusion; je serai content si vous prenez mon obole; je suis né paysan, et, s'il plaît à Dieu, m'en irai de ce monde simple paysan.

Charles rentre son épée et, le regardant tristement :

— Je n'accepte pas un denier, si je ne puis m'acquitter.

Le vieillard réfléchit :

— Eh bien, dit-il, prolongez le bail des fermes que nous avons cultivées jusqu'à ce jour.

Le roi ordonne au chancelier de tout apprêter. Son regard d'aigle étincelle; il arrache trois poils de sa barbe, les pose sur la cire encore liquide :

— Malédiction, s'écrie-t-il, à qui rompra ce sceau et cet engagement!

De la main droite, il pèse sur le cachet; de la gauche, frappe sur son épée.

— Aussi longtemps que subsistera un rejeton de ces paysans, aussi longtemps que la charrue passera sur le

([1]) Voy. *El Museo universal*, numéro du 9 juin 1861.

([2]) La couronne de Swynthila est nécessairement un peu plus ancienne que celles possédées par notre musée. Ce fils de Récarède monta sur le trône en 621; il mourut en 636.

([3]) *Dictionnaire du commerce et de la navigation.*

sol de Conerow, aussi longtemps que régnera sur la Poméranie un prince portant Dieu dans son cœur, vous et les vôtres resterez dans vos fermes francs et libres, pour apprendre aux âges à venir comment se paye la fidélité.

Plus de cent années se sont écoulées, cependant la promesse royale est encore respectée. Les descendants des trois paysans restent dans leurs fermes francs et libres, et redisent aux âges reculés comment doit se payer la fidélité. (¹)

(¹) Traduit de l'allemand par M. Frédéric Sœhnée.

PLAINTES D'UN LOCATAIRE.

Pas plus d'une serrure et demie dans toute la maison.

La clef du jardin perdue.

Les bouteilles vides impossibles à nettoyer.

Très-peu de verres, et tous fêlés.

La maison neuve tombant en ruine avant d'être finie.

Un gond de la porte de la rue brisé, et les gens forcés de sortir et de rentrer par la porte de derrière.

La porte de la chambre à coucher du maître pleine de grandes fentes.

Le garde-manger laissant entrer tant de vent qu'il souffle presque les chandelles.

Le lit du maître menaçant chaque nuit de s'effondrer sous lui.

La petite table disjointe et brisée.

Les couloirs ouverts au-dessus de sa tête, par lesquels les chats passent continuellement dans le garde-manger et accomplissent des vols pour lesquels un d'eux a été jugé, condamné et exécuté par le glaive.

La grande table dans une condition fort chancelante.

Dans toute la maison une seule chaise sur laquelle on puisse s'asseoir, et encore est-elle bien malade.

Impossible de se procurer le moindre morceau de mouton dans le pays.

Absence de lits, et émeute à ce sujet parmi les domestiques jusqu'à ce qu'on en ait fait venir de la ville.

Un manque remarquable de tous les ustensiles les plus communs et les plus nécessaires.

La grille de la chambre à coucher des dames brisée au point de devoir être enlevée, ce qui les a forcées d'être sans feu, la cheminée fumant d'une façon intolérable; et une vieille houppelande employée à intercepter le vent de la cheminée, sans quoi elles seraient mortes de froid.

Un messager envoyé à un mille pour emprunter un vieil entonnoir cassé.

Des bouteilles bouchées avec de petits morceaux de bois et d'étoupe, au lieu de liége.

Pas un ustensile pour le feu, excepté une vieille paire de pincettes qui voyage dans toute la maison, et est employée aussi à tirer la viande du pot, faute d'une grande fourchette.

La broche, tout épointée à chercher du bois dans les fondrières, déchire la viande.

28 avril. Ce matin, la grande porte de devant tout ouverte, allant et venant de tout son poids sur le gond d'en bas, qui se serait brisé si le maître n'était venu par hasard à son secours.

Deux infernales pointes de fer se dressant sur le bois de lit du maître, ce qui le met en danger de se casser le tibia lorsqu'il se lève et qu'il se couche.

Un trou, dans le plancher de la chambre des dames, menaçant à toute heure de rompre quelque jambe.

Deux grands trous dans le mur de la même chambre, juste au chevet du lit, et l'un d'eux précisément derrière un oreiller, et à lui seul capable d'éteindre une chandelle par le temps le plus calme. (¹)

(¹) C'est Swift, l'auteur de *Gulliver*, qui se plaint ainsi des inconvénients d'une petite maison de campagne que Sheridan lui avait prêtée, et qu'on nommait Quilca. — Voy. les Opuscules humoristiques de Swift, traduits par Léon de Wailly.

DIGUE DU GRAND BASSIN DE LAMPY.

Voy., sur Riquet, la Table des vingt premières années.

Dès l'année 1539, sous le règne de François Ier, deux commissaires avaient été chargés de rechercher s'il serait possible d'établir, dans le Languedoc, une communication artificielle entre l'Océan et la Méditerranée; cependant, toute la gloire de ce gigantesque projet doit bien revenir au seigneur de Bonrepos, Pierre-Paul Riquet, et le monument commémoratif qui lui a été élevé dans la montagne Noire par Louis XIV n'est que la juste récompense du bienfait dont cet homme d'un esprit vraiment supérieur a doté la France.

Après une étude exacte du système hydraulique de la partie du Languedoc dans laquelle il voulait opérer, Riquet fut conduit à prendre la montagne Noire pour base de son canal, parce que cette chaîne, au point où elle se termine, c'est-à-dire près de Sorèze et de Revel, offre dans ses versants, et dans un rayon assez court, les sources d'un grand nombre de torrents. La topographie et le système des eaux de cette chaîne désignaient le Sor et le Laudot au choix de l'auteur du canal du Midi; mais ces deux rivières ne pouvant être utilisées qu'autant qu'on leur creuserait un lit artificiel pour leur donner la direction convenable, le Sor fut pris à l'endroit où il débouche dans la plaine du côté du nord, et une chaussée, construite près du moulin de Pont-Crouzet, fit entrer ses eaux dans une rigole dite *Rigole de la plaine*. Une autre rigole fut creusée dans la montagne même, au sommet des contre-forts qui séparent les unes des autres les rivières du côté sud. Comme le Sor, les ruisseaux d'Alzau, Lampy, Bernassonne, etc., furent barrés par des chaussées accompagnées presque toutes d'épanchoirs à fond destinés à rejeter les eaux superflues dans les lits de ces torrents. Le canal de dérivation qui réunit ces différentes rivières, et qu'on appelle *Rigole de la montagne*, a 3m, 247 de large et environ un mètre d'eau en profondeur; son développement en longueur dépasse 30 kilomètres; presque partout il est creusé dans le granit ou dans la couche de terre assez mince qui le recouvre.

Au-dessus de Saint-Ferréol, sur le revers méridional de la montagne Noire, est le bassin de Lampy, où aboutit la rigole après un développement de 13 721 mètres. Ce réservoir, construit en vue d'alimenter le canal de Narbonne (embranchement du canal du Midi), avait été projeté, dans le principe, pour subvenir aux besoins du grand canal; mais l'emplacement de Saint-Ferréol fut préféré, et le bassin construit dans ce dernier endroit fut jugé suffisant. Une allée sablée mène à la maison du garde, sur une terrasse dont la vue embrasse la belle nappe du réservoir (773 mètres de long sur 584 mètres de large) et ses rives verdoyantes. Au premier coup d'œil, on reconnaît que le problème à résoudre était de retenir les eaux dans cette partie du vallon et de les diriger ensuite vers la rigole : on établit, en l'appuyant sur les rochers qui resserrent le vallon, une digue de barrage longue de 116 mètres à son couronnement et de 68 mètres à sa base, avec une hauteur de 16 mètres, et l'on contint son parement extérieur par des contre-forts en maçonnerie. Pour que la manœuvre des eaux fût rendue facile, on divisa la

hauteur de 16 mètres en quatre parties de 4 mètres, et, à ces intervalles, on pratiqua des voûtes de 974 millimètres de hauteur sur une largeur égale, disposées en sautoir les unes au-dessus des autres, et fermées avec des vannes; puis on divisa le parement intérieur de la chaussée en retraites de 1^{m}, 298 de largeur contenant des escaliers par lesquels on pût descendre jusqu'aux vannes pour les lever plus facilement; on pratiqua quatre retraites semblables, et, comme le talus du parement intérieur est de 27 millimètres pour 324 millimètres, l'épaisseur de la chaussée à son sommet se trouva réduite à 5^{m}, 29.

Ce barrage de Lampy, remarquable par la hardiesse et la beauté de sa construction, laisse peut-être à désirer sous le rapport de la solidité; pour empêcher les infiltrations à travers la maçonnerie, il aurait fallu faire un terrassement en terre glaise entre les deux murs, tandis qu'on s'est borné à la maçonnerie de moellon à bain de mortier. Malgré les infiltrations et les dégradations qui en sont résultées, les réparations faites de temps en temps à cette digue ont jusqu'ici suffi à la maintenir.

Le volume d'eau que contient le bassin de Lampy est de 3 698 000 mètres cubes, c'est-à-dire environ le tiers de celui du réservoir de Saint-Ferréol. Il est alimenté par le Lampy, une rivière, et par le Lampillon, un rivulet. On le vide en une dizaine de jours; mais comme il paraît qu'on n'a pas souvent besoin de ses eaux, on le vide très-rarement, tous les deux ou trois ans. Nous avons parlé plus haut du bel aspect que présentait sa nappe transparente, vue de la terrasse qui avoisine la maison du garde; ses rives se découpent en petites anses ombragées de chênes et d'ormeaux à travers lesquels on aperçoit des allées habilement et pittoresquement dessinées. Malheureusement les environs sont monotones et tristes; partout la montagne, — en granit commun dit *granit à gros grains*, — montre ses épaules nues, tachées de quelques touffes de bruyère.

A 907 mètres au-dessous est le Lampy-Vieux, bassin de passage, qui reçoit les eaux du Lampy-Neuf, lesquelles se joignent ici à celles de la rigole d'Alzau. Le bassin du vieux Lampy est en grande partie comblé par des atterrissements successifs; mais il paraît que tel qu'il est, il remplit encore sa fonction, qui est de conduire et de régler les eaux du réservoir voisin dans leur distribution au travers de la rigole. Il s'écoule à volonté par un aqueduc construit sous la digue de son plan.

La rigole, après avoir touché au Lampy-Vieux, reprend sa course pleine de méandres verdoyants et tranquilles comme ceux d'un jardin anglais. Elle s'arrête d'abord dans le réservoir du Conquet, qu'elle remplit, jetant le superflu de ses eaux dans le Sor; puis elle s'arrête encore au Plo



Digue du grand bassin de Lampy, près de Saint-Ferréol, sur la montagne Noire. — Dessin de Léo Drouyn.

de la Jasse, à 3 522 mètres du Conquet. Le Plo de la Jasse est un point de la montagne Noire qui sépare les versants des deux mers; à gauche, les eaux coulent dans l'Océan; à droite, elles se déversent dans la Méditerranée. L'administration y a établi une maison de cantonnier, près de laquelle passe la route de Revel à Carcassonne : en traversant cette route et en s'éloignant de quelques pas dans la direction du sud, on peut, lorsque le temps est clair, jouir d'un magnifique point de vue sur la plaine et sur les Pyrénées. A 3 380 mètres du Plo de la Jasse est le hameau des Cammazes, et à 6 kilomètres de ce hameau est le bassin de Saint-Ferréol, où se jette la rigole, après un parcours de 31 641 mètres, c'est-à-dire de près de huit lieues.

Ce grand développement, les obstacles de toutes sortes nés d'une contrée montagneuse, donnent une haute idée des difficultés que Riquet a dû vaincre pour mener à bonne fin ce merveilleux ouvrage.



UNE SCÈNE DU THÉATRE HOLLANDAIS AU DIX-HUITIEME SIÈCLE.



Scène de comédie, par Troost [1]. — Dessin de Bocourt, d'après une gouache de Troost conservée au Musée de la Haye.

Cette peinture de Troost reproduit la scène dix-neuvième d'une petite comédie bouffonne du poëte néerlandais P. Langendyk, intitulée : *les Mathématiciens, ou la Demoiselle en fuite.*

Le théâtre représente une salle d'auberge de Loene, dans la province d'Utrecht. Le jeune officier assis devant la table se nomme Eelhart. Son domestique Filipyn est debout, nu-tête, sur le premier plan, à gauche. Au centre, deux savants vêtus de noir se disputent : ce sont les docteurs Raasbollius et Ulinaal. Les autres personnages, l'hôte, la servante, etc., n'ont qu'un rôle muet dans la scène.

ULINAAL. Ignorant! ne parle pas des éclipses. Tu n'y entends rien!

RAASBOLLIUS. Ah! docteur tête d'âne! je me défendrai et je dévoilerai publiquement ta sottise.

ULINAAL. Continue, jure, blasphème! Va ton train. J'ai si bien analysé ta thèse que tu serais couvert de ridicule si je voulais écrire ce que j'en pense; mais cela ne me va pas. Le bel honneur de prouver qu'on a plus de raison qu'un fou!

RAASBOLLIUS. O étoiles! ô soleil! ô lune! que je vous plains si désormais votre course dans les cieux doit se gouverner d'après les sottes idées de cet homme!

EELHART. Je vous prie, Messieurs, souffrez que je sois le juge de votre différend; mais avant tout, ne vous abandonnez pas à la colère.

[1] Voy., sur le peintre Troost, t. XXVIII, 1860, p. 47, et t. XXIX, 1861, p. 129.

ULINAAL. Oui, Monsieur, soyez notre arbitre; je le désire ardemment.

EELHART. Eh bien, parlez tour à tour; ne vous interrompez pas l'un l'autre, et que ce docteur produise d'abord ses arguments. (*Eelhart commence à dîner.*)

ULINAAL. Ma thèse, Monsieur, la voici! Le soleil est immobile; la terre tourne sur elle-même une fois en vingt-quatre heures, et de ce mouvement naissent la nuit et le jour.

RAASBOLLIUS. Quelle impudence! Tais-toi! c'en est trop! Que veux-tu dire avec ta terre qui tourne? Comment pourras-tu prouver une proposition si extravagante?

ULINAAL. La terre parcourt successivement les douze signes du zodiaque, et d'après le calcul de nous autres astronomes, cette course s'accomplit dans l'espace précis d'une année. Elle commence au mois de mars dans Aries, ainsi que l'a démontré le grand Copernicus.

RAASBOLLIUS. S'il en est ainsi, Copernicus était le plus sot de tous les sots. Et pour rendre ta folie manifeste à ce brave monsieur, je démontrerai, moi, que la terre ne peut pas se mouvoir, par ce seul fait qu'elle est un corps inerte.

ULINAAL. Eh bien, brute! la lune, que nous voyons tourner autour de la terre, n'est-elle pas aussi un corps inerte?

RAASBOLLIUS. Oui, mais non point de même nature que la terre, l'ami! Écoute, je vais t'expliquer cela : la lune est un corps, oui, mais léger comme une plume, et c'est pour cela que chaque mois elle fait aisément sa rotation, et il en est de même du soleil; tandis que la terre est forcée, par

sa pesanteur même, à rester dans le centre. Si tu jettes une pierre en l'air, ne vois-tu pas qu'elle retombe aussitôt sur la terre, son centre? Eh bien, cette pierre ne devrait-elle pas s'envoler vers le soleil si c'était lui qui fût le centre?

ULINAAL. Balivernes! tu ne me berneras pas ainsi. L'air renvoie cette pierre vers la terre, son origine, parce qu'elle fait partie du corps terrestre; mais elle tourne en même temps avec tous les anneaux de l'air qui emportent la terre dans sa rotation.

RAASBOLLIUS. De ma vie je n'ai vu animal plus stupide que toi! Ne voilà-t-il pas maintenant que l'air tourne avec la lune et la terre en même temps! Ce que tu viens de dire du mouvement de la terre est absolument ce qui est vrai pour le soleil. Ton argument est absurde. Ne crois-tu pas ce que tes yeux voient?

ULINAAL. Nous croyons voir le soleil se mouvoir, mais ce n'est là qu'une illusion. Fais attention à ceci · quand nous voyageons dans le coche d'eau, il nous semble que nous restons immobiles, tandis que le rivage, les arbres paraissent se mouvoir. C'est bien nous cependant qui sommes en mouvement.

RAASBOLLIUS. A-t-on jamais entendu pareille ineptie?

ULINAAL. Ce n'est pas là une réponse.

RAASBOLLIUS. Eh bien, pour renverser d'un seul coup ta thèse, je vais tracer ici une figure mathématique. (*Avec un grand morceau de craie, il tire un cercle sur le plancher.*) Voilà un cercle. Or c'est une vérité fondamentale que tous les mathématiciens mettent le point au milieu. Ne conviens-tu pas de cela?

ULINAAL. Oui.

RAASBOLLIUS. A qui donc voudrais-tu faire croire, triple sot, que la terre, qui est au centre, puisse tourner à la circonférence? (*Il prend sur la table un plat, et le pose sur le cercle.*) Le point est la terre. Et voici le soleil sur le cercle. Il en est de même dans le ciel.

FILIPYN. Oh! oh! prenons garde qu'ils n'en viennent à manger le soleil.

ULINAAL *trace de son côté un autre cercle et place le jambon au milieu.* Donne-moi la craie. Voici le soleil au centre du cercle.

FILIPYN *inquiet.* La peste soit d'eux et de leurs soleils!

ULINAAL *pose la bouteille au bord de son cercle.* Tais-toi! Voici la terre.

RAASBOLLIUS *place une bouteille au milieu de son cercle.* Voici la mienne!

FILIPYN. Quelle stupidité!

ULINAAL. Et où mets-tu maintenant la lune?

RAASBOLLIUS. Pour marquer sa place, il faut que je tire ce nouveau petit cercle autour de la terre, qui est le centre.

FILIPYN. Je le vois venir : il va nous prendre encore un de nos plats!

RAASBOLLIUS *place un plat sur le cercle dont il a entouré la bouteille.* Voici la lune!

ULINAAL *tire un cercle autour de la bouteille et pose à côté un petit plat.* C'est ici sa véritable place!

RAASBOLLIUS. Ma lune fait sa révolution autour du centre, et la finit en trente jours.

ULINAAL. Ma terre commence à tourner et entraîne la lune, en commençant par ce signe du zodiaque.

FILIPYN. Messieurs, calmez-vous, je vous prie; si toutes les autres planètes vont aussi prendre leur course, il ne nous restera plus rien à boire ni à manger. Permettez, messieurs les docteurs, permettez que je dise deux mots à cette planète. (*Il prend une des bouteilles et boit.*)

RAASBOLLIUS. Mon système a été découvert par un savant qui ne le cédait à personne au monde. C'était un des sages de l'Égypte,

ULINAAL. Oui, Ptolémée! Mais mon ami, mon maître à moi, c'est le vaillant Copernicus, un homme prodigieux!

FILIPYN. Je bois à la santé de tous les deux, quoique je ne les connaisse ni l'un ni l'autre.

RAASBOLLIUS. Mais enfin, docteur ignare, comment me convaincras-tu?

ULINAAL. D'un seul mot, Raasbol : suppose une seule éclipse, et ton soleil est perdu.

FILIPYN. Bravo! Voici l'éclipse, et au diable tous vos systèmes! (*Filipyn remet les plats et les bouteilles sur la table.*)

UN ASTRONOME PERSAN

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

En 1858, pendant son séjour à Meched, ville sainte des Perses, M. de Khanikof, savant russe, fit la connaissance d'un professeur nommé Abdourrhaman, adjoint de l'astronome en chef du Khorassan.

« Abdourrhaman, dit M. de Khanikof, connaissait à fond les éléments d'Euclide et l'algèbre de Kheïami, avait étudié les traductions arabes des sections coniques d'Apollonius et du livre de la sphère de Théosius, et s'était spécialement occupé de l'étude des nombreux commentaires orientaux de l'Almageste de Ptolémée. Il était aussi versé en astrologie, en métaphysique, et avait une légère teinte d'alchimie; bref, il réunissait toutes les connaissances nécessaires pour former un astronome musulman parfait. La conversation de cet homme avait pour moi l'attrait de la nouveauté, et je voyais en lui un être impossible à rencontrer ailleurs qu'en Perse; car où trouver un autre savant dont l'éducation se fût ainsi brusquement interrompue au quinzième siècle, et qui eût encore tout le fanatisme des anciens antagonistes de Copernic?

» Comme de raison, le mouvement de la terre et l'immobilité relative du soleil figuraient au nombre des premières questions débattues dans nos rencontres, et la difficulté qu'avait cette idée, si simple pour nous, de se loger dans une tête bien organisée du reste, mais accoutumée dès l'enfance à concevoir l'univers différemment, me faisait comprendre l'hésitation de Copernic à publier sa découverte, et l'immense et longue incrédulité qu'avait rencontrée sa théorie en Europe.

» Jamais je n'oublierai l'impression produite sur mon docte mollah par l'exposition de la théorie de la gravitation universelle. Il avait l'esprit assez juste pour voir que cette simple et grandiose idée résolvait comme par magie toutes les difficultés inextricables de l'astronomie ancienne, et détruisait la stabilité et même l'existence des sept cieux, dont la réalité, à ses yeux, était constatée par la parole divine, promulguée dans le Coran. Ce passage subit de l'obscurité à la lumière l'avait ahuri et rendu presque ivre. Mais cela ne suffisait pas encore pour détruire ses préventions en faveur de l'immobilité de la terre. Peu habitué à se faire une idée claire des mouvements relatif et absolu, le repos et le déplacement des corps existant sur la surface de la terre, apparemment en dehors de tout autre mouvement, l'obsédaient comme un cauchemar, et ce ne fut qu'après maintes discussions sur ce sujet, et après lui avoir fait comprendre l'explication de Flamstead sur l'aberration astronomique, les expériences faites en Allemagne sur la chute des corps dans l'intérieur d'une tour ou d'un puits, les résultats des recherches de Poisson sur les déviations des projectiles de guerre, et enfin l'expérience décisive de M. Foucault, que je parvins à vaincre les scrupules de son entendement. Trois jours avant mon départ, il vint me supplier de lui donner, en persan, l'énoncé des lois de Képler,

et peut-être les enseignera-t-il à ses élèves. L'Orient avance lentement, mais il n'est pas immobile. »

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

MARS.

Le mois de mars est toujours le bienvenu : il annonce l'époque de la renaissance de la nature. Quoiqu'il ne se présente pas avec un souriant cortége de verdure et de fleurs, on ressent, en le voyant approcher, un vague sentiment de satisfaction instinctive, qui fait supporter avec plus de patience la fin de l'hiver.

Les derniers jours de février ont vu naître une lune nouvelle, en sorte que l'on n'atteindra pas la période où elle brille de tout son éclat avant le 15 mars. Les premiers jours du mois seront donc favorables pour les studieux observateurs qui ne craindront pas de s'exposer aux rigueurs d'une température souvent un peu basse. Mais puissent-ils ne jamais avoir à se reprocher d'autres imprudences que celles inspirées par l'amour de l'astronomie!

Les nuits seront encore longues, car le soleil restera à peu près 12 heures entières au-dessous de l'horizon. Il y demeurerait davantage sans le phénomène de la réfraction. Les amateurs auront donc à leur disposition tout le temps nécessaire pour suivre les corps célestes dans leurs harmonieux mouvements. Nous pouvons hardiment souhaiter que les brumes ne viennent pas obscurcir le spectacle poétique qu'offre alors le firmament; les tendres bourgeons, dont les rudiments sont renfermés dans la graine, ne craignent pas encore le refroidissement des nuits.

Pour se faire une idée exacte de la course de la lune, il sera bon de rapporter sa position dans le ciel à quelques-unes des étoiles qu'il est le plus facile d'apprendre à reconnaître. En suivant, pendant plusieurs jours, cet astre vagabond et en observant attentivement la succession de ses phases, on comprendra l'attrait qu'offrait l'astronomie contemplative aux pâtres des plaines de Mésopotamie, les ancêtres des Ptolémée, des Copernic, des Képler, des Herschel et des Arago.

Nous prendrons, comme base d'opération, trois étoiles brillantes, assez voisines pour que M. Seidel ait cru devoir les représenter par les trois nombres 34, 30 et 36. Nos trois jalons choisis dans la portion visible du ciel seront : Régulus, ou le cœur du Lion; Pollux, une des deux étoiles faisant partie du groupe aimable des Gémeaux; enfin, Aldébaran, également connu sous le nom de l'œil du Taureau. Ces trois étoiles ont eu, l'une après l'autre, l'honneur d'être aperçues par des astronomes pendant des éclipses de soleil.

En 1834, M. Piela reconnut à la fois Pollux et Aldébaran. Halley fit la même observation sur Aldébaran, dont les feux empourprés devinrent visibles pendant la grande éclipse de 1715. A Dantzig, en 1851, on aperçut très-facilement Régulus, qui, du reste, est une des premières étoiles qu'on ait observées en plein jour. L'histoire de l'Académie des sciences nous apprend que Picard put observer la hauteur du *cœur du Lion*, le 13 mai 1665, près de treize minutes avant le coucher du soleil.

Rien n'est plus facile que de retrouver Régulus dans le ciel par la méthode connue des commençants sous le nom de *Méthode des alignements*.

Pour reconnaître, au milieu des globes lumineux qui parsèment le ciel, ce symbole de l'honneur et de la fermeté, il suffit de prolonger de 45 degrés la ligne droite qui joint les deux principales étoiles de la Grande-Ourse, en ayant soin toutefois de prendre ce prolongement du côté opposé à la polaire. On verra alors Régulus briller dans les espaces célestes comme un des sommets inférieurs d'un vaste trapèze.

Aldébaran, qui forme l'extrémité opposée de notre base d'opération, se trouve à peu près à la même distance de la Voie lactée que le petit groupe lumineux que nous avons déjà appris à reconnaître, et que les poëtes ont appelé les Pléiades. La ceinture argentée de la Voie lactée jette le faisceau de ses rayons vaporeux entre l'œil du Taureau et Pollux, partageant en deux parties à peu près égales l'espace angulaire qui sépare ces deux étoiles si remarquables.

En somme, les trois points lumineux auxquels nous voulons essayer de rapporter les évolutions de la lune sont disposés de telle manière que la distance de Pollux aux deux extrémités est sensiblement la même. On pourrait construire une espèce de triangle sphérique isocèle dont la base serait l'arc de la sphère céleste passant par Aldébaran et par Régulus, et dont le sommet serait Pollux. « L'amour fraternel, disaient les astrologues, réunit la force du Taureau au courage du Lion. »

Dans les premiers jours du mois, on verra notre satellite naître à l'orient d'Aldébaran, qu'il laissera à une distance de 65 degrés, de Pollux, qui se trouvera à près de 100 degrés, et enfin de Régulus, qui restera encore plus éloigné. A mesure que le temps s'écoulera, on verra le disque lunaire se rapprocher d'Aldébaran, qu'il ne viendra pas nous cacher cette fois, car à partir du moment où, vers le 9, sa distance angulaire aura décru jusqu'à 20 degrés, sa course rapide l'entraînera à l'ouest de cette étoile.

La distance de notre satellite à l'astre de Pollux restera toujours plus grande, car il ne s'en approchera que de 30 ou 35 degrés. Il parviendra à cette distance angulaire deux ou trois jours seulement après le moment où la lumière tranquille de la lune se trouvera plus directement sous l'influence des feux rougeâtres qui sortent de l'œil du Taureau, et qui sembleront lutter avec les lueurs sinistres lancées par la planète Mars chaque fois qu'elle se trouvera en son périhélie.

Enfin, la lune continuera à se rapprocher du cœur du Lion jusqu'aux environs du 15, c'est-à-dire jusqu'à la période de son plus brillant éclat. A ce moment, elle en sera séparée par une distance angulaire de 20 degrés seulement.

Pour compléter cette description, nous devons ajouter que, vers cette époque, la lune se trouvera précisément placée entre les trois principales planètes supérieures. Elle aura Mars bien loin à l'est, à plus de 100 degrés de distance angulaire. Saturne et Jupiter, qui occuperont l'autre côté (ouest), se trouveront beaucoup plus près, et leur distance angulaire variera de 20 à 30 degrés.

Il est évidemment superflu, dans ce tableau rapide des mouvements principaux de la lune de mars, de nous préoccuper des planètes inférieures qui ne peuvent pas s'écarter de l'astre des jours et qui, par conséquent, ne font jamais partie du brillant cortége de la reine des nuits.

LA PIERRE DE EAST-RETFORD.

Aux premiers symptômes de la terrible peste qui ravagea Londres en 1665, la cour s'empressa de fuir le danger. Toute la noblesse suivit ce noble et courageux exemple, à l'exception du vieux duc d'Albermale, qui persista, en dépit de sa famille, à fumer et à boire dans son hôtel du Cockpit. Après les nobles, les riches bourgeois désertèrent leurs maisons; puis les gros marchands, et, plus tard, une grande partie du pauvre peuple. Les portes du

lord maire étaient encombrées de gens qui sollicitaient des passe-ports et des certificats de bonne santé, sans lesquels on ne pouvait guère espérer d'être reçu dans les autres villes. En effet, à trente, à quarante et même à cent milles de Londres, tous les voyageurs étaient devenus suspects; toutes les maisons se fermaient à leur approche; on ne voulait plus acheter aucune des marchandises venant de Londres; l'argent même de la grande ville ne tentait plus personne du moment où il fallait qu'il passât de la main à la main. On conserve un assez curieux témoignage de cette méfiance populaire dans la petite ville de East-Retford : c'est une vieille pierre sur laquelle, suivant la tradition, le voyageur qui, en criant de loin, avait prié qu'on voulût bien lui vendre des vivres ou quelque autre objet de première nécessité, devait, avant tout, déposer son argent; il se retirait ensuite et ne revenait que lorsque les habitants épeurés, après avoir mis ce qu'il désirait à la place du numéraire, avaient de leur côté pris la fuite.

Retford de l'Est ou East-Retford est une petite ville de 2950 âmes, située à 18 milles de Newark, sur la route de Manchester, au bord de l'Idle. Elle a une jolie église gothique, une école de grammaire, un hôpital, un théâtre, et envoie deux membres à la Chambre des communes. Un de ses faubourgs s'appelle Retford de l'Ouest ou West-Retford.



La Pierre du pain (*Breadstone*), à East-Retford. — Dessin de Thérond.

LE CASTRUM GALLO-ROMAIN DE BOULOGNE.

Les villes de la Gaule s'étaient accrues et développées avec une grande rapidité, sous l'administration romaine, pendant les deux premiers siècles de notre ère. Ornées de temples, de prétoires, de théâtres, de portiques, elles ne le cédaient en rien aux cités de l'Italie; leurs routes étaient, comme celles qui accédaient à Rome, bordées de monuments funéraires, sur lesquels des inscriptions perpétuaient le souvenir des défunts. En un mot, le luxe et les habitudes romaines s'étaient complétement naturalisés dans la Gaule, qui jouissait d'une prospérité sans exemple sous le sceptre des premiers empereurs et des Antonins leurs successeurs.

Mais bientôt les Barbares menacèrent nos contrées, les guerres civiles, les impôts, les inquiétudes de tout genre, obligèrent chaque ville à se créer des moyens de défense. Les plus beaux édifices furent renversés; les tombeaux mêmes, arrachés de leurs bases, servirent, avec les débris des autres édifices, à la construction de tours et de murailles.

Il y a vingt-cinq ans que, dans son cours d'antiquités monumentales, M. de Caumont signalait, dans presque toutes nos villes gallo-romaines, l'existence d'un castrum dont les murs sont en grande partie formés de débris sculptés, de fûts de colonnes, de tombeaux, et cherchait à fixer au quatrième siècle l'exécution de cette grande mesure de défense qui paraît avoir été générale dans la Gaule.

Quelle fut la date précise de la loi qui la prescrivit ou l'autorisa? Il reste encore des doutes, même après les recherches toutes récentes de M. l'avocat général de la Morsonnière, de Poitiers; on s'accorde seulement à la fixer approximativement à la deuxième moitié du quatrième siècle.

Boulogne-sur-Mer était une ville importante par son port voisin de l'Angleterre; elle portait d'abord le nom de

Gessoriacum, qu'elle changea, on ne sait trop à quelle occasion, pour celui de *Bononia*. *Gessoriacum quod nunc Bononia*, lisons-nous sur la carte de Peutinger : « Gessoriacum, aujourd'hui Boulogne. » Il a été démontré, par les recherches de M. Haigueré, communiquées à la Société française d'archéologie, que la ville romaine, qui était assez vaste, s'était étendue dans les environs du port. Mais, quand les temps de désordre et d'inquiétude arrivèrent, elle dut, comme toutes les autres cités, établir une enceinte sur un point facile à défendre, l'éminence voisine. C'est ce castrum, renfermant encore la cathédrale, la mairie et la vieille ville, qui est indiqué dans l'esquisse suivante.

Ce n'est pas que les murs actuels soient romains : ils appartiennent au moyen âge; mais il est prouvé qu'ils ont remplacé ceux du *castrum* romain de *Bononia*, dont ils ont suivi les contours, et qu'ils reposent en partie sur les fondations de ces derniers, encore existantes en quelques places.

Le castrum de Boulogne est d'une étendue peu considérable, comme ceux du Mans, de Tours et de plusieurs autres villes gallo-romaines. Les cités avaient intérêt, au quatrième siècle, à se condenser le plus possible; il fallait proportionner l'étendue des murs au nombre probable des défenseurs dont elles pourraient garnir ces remparts au jour du danger. Aussi, d'après les recherches de M. de Caumont, des villes qui, au troisième siècle, occupaient, avec leurs maisons splendides accompagnées de jardins, une étendue de cent cinquante à deux cents hectares, n'ont donné que dix à douze hectares à leur *castrum*. Cette étendue a varié sans doute suivant la configuration du terrain et les moyens de défense qu'il pouvait offrir. Mais on ne s'est guère écarté du principe ni des proportions que nous venons de rappeler.



Murs qui ont remplacé le Castrum gallo-romain de Boulogne. — Dessin de Tudot.

C'est à l'intérieur du castrum de Boulogne que s'élève la grande église à coupole nouvellement construite; on a trouvé dans la crypte les restes d'un édifice romain, dont quelques débris sculptés ont été déposés dans une des chapelles de l'église. Le Musée de Boulogne renferme des monuments romains intéressants.

LA CHANSON DE MALBROUK.

La nourrice du Dauphin, fils de Louis XVI, chantait un jour devant la reine une vieille romance qu'elle avait apportée probablement du fond de sa province. C'étaient quelques couplets consacrés à la mémoire d'un héros inconnu qui part pour une campagne lointaine et dont la veuve apprend la mort après plusieurs mois d'attente. Marie-Antoinette, élève de Gluck, prit l'air en gré; quelque poëte courtisan prétendit rajeunir les paroles, et remplaça par le nom de Malbrouk celui du guerrier oublié. Grâce au caprice royal, la mode s'empara de la romance de Mme Poitrine et assura à cette romance transformée un succès qui dure encore de nos jours.

Qu'avait de commun le nom de Malbrouk avec la vogue d'une chanson qui fit explosion seulement en 1783? En admettant qu'il y ait quelque consolation patriotique à chansonner ainsi un ennemi trop heureux, ces singulières représailles, à l'endroit du vainqueur de Malplaquet, étaient plus que tardives et n'avaient pas davantage le mérite de l'exactitude historique. Churchill, duc de Marlborough, était mort en 1722, et mort dans son lit, d'une attaque d'apoplexie. La bonne humeur nationale n'avait pas attendu soixante ans pour composer des couplets de circonstance, et un recueil manuscrit contient vingt-sept chansons historiques faites par les contemporains de nos désastres; la seule qui soit populaire, et dont nous venons d'indiquer l'origine tardive, orthographie le nom de Marlborough comme il ne l'avait jamais été; elle n'est pas citée dans le recueil. Ce nom n'a été choisi que pour le besoin du vers et par suite d'une analogie de sons.

Ce n'était pas la première fois que la pièce originale subissait un travestissement; à une époque où sans doute elle était populaire, lorsque Poltrot de Méré eut assassiné

le duc de Guise, les huguenots la calquèrent grossièrement et en composèrent une fade parodie (le Convoi du duc de Guise).

M. Génin, le regrettable philologue, a reconnu, dans notre folle chanson de *Malbrouk*, les traces vénérables de notre plus vieille poésie, et c'est à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième qu'a, selon lui, retenti pour la première fois cette voix infatigable qui va se répétant à travers les siècles comme un écho lointain du moyen âge. En dépit des retouches et des mutilations maladroites, une critique infaillible a su dégager de la romance remaniée à contre-sens tout un fragment inaperçu jusqu'alors, curieux objet d'étude pour qui veut constater les vicissitudes de notre idiome. Ce respectable débris se compose de quelques vers à peine, mais ces vers semblaient avoir été reconnus par l'instinct populaire, car ce sont les seuls qu'aient retenus toutes les mémoires; les voici tels qu'ils peuvent être reconstruits :

Malbrou' s'en va-t en guerre, ne sais quand reviendra.
Il reviendra-t à Pasque, à Pasque ou-s à la Trinité.
La Trinité se passe, Malbrou' ne revient pas.
Madame à sa tour monte, si haut qu'ell' peut monter,
Et voit venir son page, tout de noir habillé.
— Beau page, mon beau page, quell' nouvelle apportez?
— Aux nouvell' que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer :
Monsieur d'Malbrouk est mort, est mort et enterré.
L'ai vu porter en terre par quatre-s officiers :
L'un portait sa cuirasse, l'autre son bouclier.
. . . .
A l'entour de sa tombe romarin fut planté;
Sur la plus haute branche le rossignol chanta.

En nous dégageant de toute idée préconçue, nous devons reconnaître la naïve simplicité du dialogue que dépare un seul vers : *Monsieur d'Malbrouk*... Cette tombe ombragée d'un romarin, ce rossignol qui chante sur la plus haute branche, ne manquent pas d'une poésie mélancolique bien étrangère au dix-huitième siècle et en harmonie complète avec la mélodie touchante de l'air si méconnu. Beaumarchais comprit bien le caractère sentimental de cette musique et l'erreur de ceux qui l'avaient appliquée à des couplets burlesques : aussi, dans *le Mariage de Figaro*, fit-il chanter la romance de Chérubin sur l'air de *Malbrouk*.

Quant au rhythme, il est conforme aux règles prosodiques de notre poésie naissante, telles que les pratiquaient dans la chanson de geste les poëtes contemporains de saint Louis et de Philippe-Auguste. Le couplet monorime, indépendamment du refrain qui a peut-être une valeur historique, est formé par le vers de douze syllabes dans lequel est nulle comme quantité la terminaison féminine placée toujours à l'hémistiche. Le seul vers qui viole ces principes est le vers ridicule et intercalé que nous avons souligné. Dans cette poésie, l'usage de l'élision est aussi largement autorisé qu'il a été limité depuis; l'hiatus disparaît par l'emploi des consonnes euphoniques, emploi qui persiste dans la langue populaire en dépit des grammairiens, et qui n'appartenait pas jadis à l'idiome populaire seulement. Telles étaient les tendances musicales de nos premiers poëtes, et peut-être est-on en droit de regretter que les savants se soient mis en lutte avec l'instinct du peuple, condamnant au nom de conventions nouvelles les habitudes euphoniques auxquelles avaient obéi les générations qui firent notre langue. Quoi qu'il en soit, ne confondons pas les archaïsmes authentiques de la chanson de Malbrouk avec les incorrections prosodiques et grammaticales que le chansonnier du dix-huitième siècle y introduisit comme un élément comique.

Non content d'assurer aux humbles couplets le privilége d'une haute antiquité, M. Génin aurait voulu encore en préciser l'origine et retrouver le héros auquel ils furent consacrés. Réduit à quelques documents précaires, il nous fait entrevoir pourtant un chevalier contemporain de saint Louis qui, sous le nom ou le surnom de Mambrun, ou Mambrou, ou Marbrou, a précisément laissé une légende analogue en Espagne. La tradition, simultanée dans les deux pays, n'aurait pu prendre naissance qu'à l'époque où le roi de France et le roi d'Aragon entreprirent de concert la croisade d'Afrique, et il s'agirait d'un preux appartenant à l'une ou à l'autre nation. Quant à l'air, M. Génin n'est pas éloigné de lui attribuer une origine orientale; un voyageur européen le reconnut, non sans peine, en Égypte où il était modulé à la façon des Arabes. Un autre hasard l'a fait reconnaître encore par un chrétien deux ans prisonnier des Mores. Les croisés auraient donc, sur une mélodie empruntée aux Sarrasins, composé la complainte qui, en 1783, venait redire aux oreilles d'une reine le trépas de l'un d'entre eux.

DE L'AUMONE MORALE (¹).

Voy. t. XXIX, 1861, p. 86.

Vous savez tous ce que c'est que l'aumône; mais il en est de plus d'une sorte : il y a celle du morceau de pain, du vêtement et de la pièce de monnaie; il y a celle aussi du bon conseil, de l'exhortation, de la consolation, et au besoin de la charitable réprimande. Il en est de même du don : il y a celui qu'on fait de son or, de son argent, d'un bien tout matériel, et celui que l'on fait de sa science, de sa sagesse, de son amitié, de son amour, du meilleur de son âme. A ce compte tout le monde peut donner, le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, la plus humble des créatures comme la plus élevée. Il suffit pour cela d'être pourvu de ces biens intimes et personnels dont l'esprit seul dispose, parce que seul il les possède, et dont la bonne volonté est la source abondante.

Il faut estimer en soi-même principalement ce que l'on sera. A. C.

DANS UN GRENIER.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 34, 43, 50.

Arie est agenouillé devant son âtre de pierre. Il y a un instant, il faisait encore quelques efforts pour réussir; maintenant il reste immobile et regarde fixement ce qui brille sur les pierres... c'est une étoile... une belle étoile! loin, bien loin!... et qui paraît s'éloigner toujours et toujours diminuer. Le ciel est noir tout autour d'elle. — Plus rien... l'étoile a disparu!

— Mon Dieu, Arie! mais fais donc du feu! s'écrie la femme qui grelotte.

— Du feu!... oh! c'est vrai.

Il a failli s'endormir. Et le tison dont il ne reste qu'un fragment à peine gros comme le bout du doigt! Comment faire?

D'où vient ce bruit? C'est l'enfant malade qui s'agite sur son matelas.

Un rayon de lumière traverse la tête délirante d'Arie. — Il peut encore se lever, gagner en chancelant la couche de son plus jeune enfant; et, avec une force inexplicable, il déchire le matelas aux pieds de son Willem. De la fougère sèche!

Il en prend une poignée et retourne à l'étincelle; brise

(¹) Conseils et allocutions adressés à des enfants d'ouvriers et à leurs familles dans des distributions de prix d'école de village, par M. Ph. Damiron.



bien prudemment cette parcelle de feu, pulvérise l'herbe sèche et la pose par-dessus. Voyez comme elle petille. Que d'étincelles!... Arie souffle maintenant de toutes ses forces. La flamme brille enfin! — O Dieu! on a du feu!

Une lueur rougeâtre éclaire les ténèbres du grenier.

Arie aperçoit ses bien-aimés; mais comment? Hanneke à moitié vêtue! la vieille roide comme une morte! Il jette de nouvelles fougères sur le feu. Elles petillent, elles flambent. Les pierres sifflent. — Quelques débris des tiroirs sur le brasier. La flamme augmente.

— Merci, mon Dieu! s'écrie Hanneke en pleurant de joie.

Toutefois cette fumée est étouffante; il faut absolument lui trouver une issue.

Arie ouvre la porte du grenier. — On dirait que ses forces lui sont revenues. — Il frictionne la vieille endormie, la secoue, et, tandis qu'à moitié réveillée elle oppose de la résistance, il traîne son fauteuil auprès du feu. — Le reste de la famille s'en rapproche en même temps. — La vieille dit tout bas qu'elle aurait préféré rester au lit. Un instant après, elle pousse des cris déchirants.

— Oh! que je souffre! que je souffre! Pour l'amour de Dieu, faites venir le médecin!

Les pauvres époux chancellent déjà sous la douleur physique. Ils ne peuvent que songer en frémissant au terrible coup qui les a frappés, à l'horrible position où ils se trouvent avec tout ce qu'ils aiment: leur enfant malade, leur tendre nourrisson, leur vieille mère presque percluse. — Ils ne peuvent que penser aux malheurs qui les attendent encore.

Et cette question traverse sans cesse leur cerveau affaibli: « Dieu est-il vraiment un père? un père plein d'amour? »

Hanneke chasse avec effroi cette dernière pensée.

Elle prie, — et c'est tout ce qu'elle peut dire:

— Père tout-puissant!

Et en répétant ces paroles, le cœur serré, elle presse ses mains l'une contre l'autre, comme si elle tenait la main du Père qu'elle implore. Cela la fortifie. — Maintenant qu'elle a prié, elle pourra encore se rendre utile aux siens. Elle a monté, dans l'après-midi, le panier au pain et la cafetière pleine, afin de réconforter Arie quand il reviendrait.

Elle n'avait alors aucune idée de la possibilité que l'eau arrivât avec une telle violence, une telle rapidité. Elle avait espéré pouvoir facilement monter au grenier tout ce qui était encore nécessaire. Combien elle s'est trompée! La cafetière, à laquelle elle n'a plus songé et qu'Albert a cachée dans un coin, frappe en ce moment ses regards. — Elle en chauffera le contenu sur le feu.

A peine l'excellente femme a-t-elle atteint la place où est la cafetière, que des cris perçants se font entendre. Mon Dieu! qu'arrive-t-il encore?... C'est la petite Gertrude, debout entre les jambes de son père, qui trépigne et recule en hurlant de douleur; ses cris lamentables effrayent l'enfant malade: Mariette, qui jusque-là a tranquillement et chaudement reposé, se réveille et se met à pleurer. — Les pauvres parents sont hors d'eux-mêmes. Albert a peur; il n'y a pas jusqu'à la vieille qui, pendant quelques minutes, n'oublie ses propres maux.

— La chaleur après le grand froid lui aura fait du mal, dit la mère, tandis qu'elle accourt vers la petite fille.

Les membres du père sont tellement roidis, qu'après s'être courbé pendant quelques instants il ne peut plus se redresser. Il engage la petite à se tenir tranquille, parce que cela ne peut manquer d'aller mieux tout à l'heure. — Mais la mère est déjà là. — Elle saisit par ses petits bras l'enfant qui crie convulsivement, l'enlève et regarde... Grand Dieu! La flamme jaillit à l'endroit où elle se tenait! Ses pieds et ses jambes sont couverts de brûlures!

Oh! les cris de cette pauvre petite déchirent le cœur! — Et les autres enfants qui crient avec elle! Et cette infirme à cheveux blancs qui se lamente!... Et ces flammes qui dardent entre les fentes du plancher!

Oh! il y a de quoi en perdre la tête!

Hanneke se hâte, mais avec prudence, de retirer à la pauvre enfant ses bas et ses souliers roussis; puis elle couvre de sa jupe les pauvres petits pieds endoloris.

— Allons, chérie, tais-toi; tais-toi, mon amour. Mais, Arie, éteins donc! nous allons tous brûler!

Brûler! Brûler, lui et tous ceux qu'il aime!

— O Dieu! que t'ai-je donc fait pour que tu nous frappes ainsi?

Et alors il se pose cette question en lui-même: « Chacun n'a-t-il que ce qu'il mérite? »

Le feu ardent qui a disjoint les pierres mouillées a sans doute pénétré jusqu'au plancher, et s'est communiqué au bois. Voyez cette langue de feu, comme elle serpente et s'avance!

— Arie! crie la femme d'une voix stridente qui couvre les pleurs et les gémissements des enfants; Arie, éteins donc, avant qu'il soit trop tard!

Éteindre? — Certes il y a assez d'eau pour cela, bien assez. — Elle arrive au dernier degré de l'échelle. — L'homme fait encore un effort, lors même qu'à chaque mouvement il lui semble que ses membres vont se briser. — Avec une planche, reste du tiroir, il pousse jusqu'à la porte les tisons petillants et les pierres rougies.

Écoutez le bruit que cela fait en tombant: l'eau siffle et bouillonne.

« Merci, mon Dieu! » — Vous voyez, il rend grâces encore. — « Merci, mon Dieu! » — Il a pu détourner le danger.

Il se dépouille des sacs vides avec lesquels il s'est un instant préservé du froid, les plonge dans l'eau, et les passe à plusieurs reprises sur le plancher. Tout est éteint! — Tout!

Tout est éteint! Mais, pauvres gens, elle est éteinte aussi la lumière qui éclairait votre lugubre prison! Il n'y est plus, ce feu qui seul vous rendait le froid supportable!

Tout est éteint! Le vent qui s'élève, âpre et glacé, souffle violemment contre les carreaux de la lucarne, et pénètre çà et là, entre les tuiles mal jointes. — Et plus tard...

Mais non. — Qui peut désirer la description de la nuit qui va suivre? — Qui se sent le courage, si ce n'est en imagination, de veiller pendant cette terrible nuit avec Hanneke, tandis qu'elle lutte contre le sommeil pour soigner ses enfants bien-aimés?

Non, non! votre cœur se briserait si vous pouviez entendre les cris et les lamentations qui retentissent sans relâche dans le grenier; au moment surtout où les parents, se faisant violence, obligent la petite Mariette à garder autour de ses jambes de la ouate qui s'est trouvée dans un des tiroirs et dont, pour son bien, on couvre ses brûlures.

— Père, dit-elle, pourquoi fais-tu encore du mal comme cela à ton enfant?... Père, oh! dis, pourquoi?

Le jour s'est levé dans son âme.

Fait-il souffrir cette enfant pour le plaisir de la tourmenter? Ne le fait-il pas pour son bien, pour son soulagement?

— Dieu éprouve par amour, dit-il.

Et ces paroles changent l'affreux grenier en un temple de paix.

Et cette nuit pleine d'épouvante est lentement arrivée à

sa fin, et les premières lueurs du matin qui, hier encore, coloraient le blanc tapis de neige sous lequel dormaient les champs, éclairent aujourd'hui une large et effrayante étendue d'eau. — Mais voyez : le soleil est levé maintenant, et, comme hier, ses gais rayons empourprent les diamants de glace de la lucarne d'Arie Dalhof.

Qu'est-ce donc que ce point noir, là-bas? Est-ce un oiseau de proie qui plane sur les flots?... Ce n'est pas le vol d'un oiseau. — Cela s'approche lentement, — bien lentement. Vous commencez cependant à distinguer... Non, vos yeux ne vous trompent pas.

— Arie Dalhof! Arie Dalhof! si tu existes encore dans ton grenier, si tes sens ne sont pas complétement engourdis, lève-toi! Vole à la lucarne! ouvre-la, — brises-en les carreaux!

Homme, femme, enfants, la vieille! ils viennent! les voici! Oui, regardez donc! les voilà qui viennent vous délivrer! Écoutez le bruit des rames; écoutez le son de ces voix! Pauvres gens abîmés de fatigue, à moitié morts, réjouissez-vous! réjouissez-vous! voici la délivrance! Créatures éprouvées, bénissez Dieu! car voyez : le malheur de votre maison, la désolation des lieux que vous habitez, seront un bien pour vos âmes, ainsi qu'un appel à la charité chrétienne de tous vos frères de la Néerlande.

UNE ESTAMPE SÉDITIEUSE.

Ceux de nos lecteurs qui sont le plus avancés dans la vie peuvent se rappeler un temps où c'eût été une grande témérité de publier dans un journal cette estampe, en apparence si parfaitement inoffensive. Quel sujet plus innocent, à première vue, qu'un vase funéraire et des saules qui l'ombragent? Mais, en regardant bien les profils du



vase et des branches, on retrouve des portraits qu'à cette lointaine époque on n'eût pas exposés en public, fût-ce sur une tabatière, ou même possédés chez soi, sans se rendre suspect.

Vers 1817, un soir d'hiver, comme nous étions assis autour de la table, écoutant une lecture que nous faisait mon père, nous vîmes entrer un officier de l'empire, ami de notre famille. Il était sérieux, un peu roide, et sa redingote était boutonnée jusqu'au menton, selon son habitude. Il répondit à peine à notre bonsoir. Je lui présentai une chaise; il l'approcha plus près de la table, s'assit, et nous fit un geste de la main et des yeux qui voulait dire tout à la fois : « Silence et discrétion. » Il y avait dans sa physionomie quelque chose de plus mystérieux qu'à l'ordinaire. Chacun de nous s'attendait à une nouvelle extraordinaire ou à l'apparition de quelque chanson ou brochure bonapartiste. Notre surprise fut grande lorsque le brave capitaine se mit à dévisser gravement la pomme de sa canne. Cette pomme était en buis et n'avait point une forme particulièrement agréable. Le vieil officier prit un de nos cahiers en papier blanc, le plaça à une certaine distance de la lampe, puis posa dessus le petit morceau de bois tourné. On n'y comprit rien d'abord, et je ne sais s'il s'apprêtait à rire ou à s'étonner de notre peu d'intelligence. Ce fut mon jeune frère qui le premier s'écria : « Ah! voyez donc! La figure de Napoléon! » En effet, les ombres projetées par les profils sinueux de la pomme de canne reproduisaient très-nettement et très-fidèlement la figure classique de l'illustre exilé. La physionomie du capitaine s'illumina, et des larmes vinrent à ses paupières : « Nous le reverrons! » murmura-t-il d'une voix sourde, et il chanta le refrain d'une chanson bonapartiste alors fort à la mode. Pendant tout le reste de la soirée, il fut très-animé, et nous prouva par toutes sortes de bonnes raisons qu'avant six mois la grande armée prendrait sa revanche de Waterloo. Quelques semaines après, il n'y avait pas dans la ville un ancien soldat qui n'eût le petit morceau de bois tourné au bout de sa canne ou de sa pipe. Puis un jour vint une panique, et personne ne vit plus ombre du petit morceau de bois.

Nous aurions volontiers donné ici l'esquisse d'un de ces petits jouets politiques, mais il ne nous a pas été possible d'en trouver un seul. Ce n'est pas à Paris que ces sortes de choses se conservent le mieux.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

FUNÉRAILLES D'UN LAMA.



Funérailles d'un prêtre thibétain. — Dessin de Foulquier, d'après Pallas.

Nous sommes en pays russe, chez les Kalmouks, dans le steppe de Sarepta, qui s'étend à l'est d'Astrakhan. Le *lama* de la horde, — un grand prêtre qui relève directement du grand lama du Thibet, — est mort hier. Aujour-

d'hui, les prêtres brûlent son corps, comme il convient pour un si grand personnage : cet honneur est réservé chez eux aux prêtres et aux princes. Le successeur attise le feu. Vous le reconnaissez au diadème à cinq pointes qui orne sa tête. Le peuple, curieux d'un spectacle qu'on veut lui cacher, a fait des trous à la tente, et il regarde au travers.

Hier, dès que la nouvelle de la mort du vieillard s'est répandue dans la foule, les prêtres de la horde sont accourus pour lui faire honneur, et aussi pour toucher chacun sa part de l'héritage. En une demi-journée, il en est arrivé soixante-dix. Les principaux ont reçu déjà des chevaux, avec ou sans selle, et les autres des moutons, du bétail de toute espèce, et des objets mobiliers.

On a décidé aussitôt que la cérémonie aurait lieu sur une colline sablonneuse, nommée le *Moo-Chammour*, qui domine le steppe, et n'est éloignée de la tente du défunt que de quelques centaines de pas. Tous les profanes ont été écartés; les prêtres ont mesuré et orienté avec soin la place où le corps serait brûlé. C'est un espace quadrangulaire, dont les côtés regardent les quatre points cardinaux. Cela fait, ils se sont mis activement à l'ouvrage.

Les voilà qui creusent la terre. Ils établissent d'abord la base du foyer, et font des conduits qui serviront à introduire le bois et à laisser pénétrer l'air. Ils recouvrent le foyer en construisant par-dessus un mur horizontal en briques. Ils élèvent tout alentour quatre pans de mur, qui seront fermés plus tard par en haut. C'est un four qu'ils ont construit, un four chauffé par-dessous, mais dont l'âtre a une ouverture qui y laisse entrer la flamme et la fumée. Le corps qu'on y mettra sera cuit au four par la chaleur du foyer inférieur, et, en même temps, desséché par la flamme et la fumée qui l'envelopperont.

Il faut essayer le four. On y introduit par en haut un trépied en fer, soutenant un cercle du même métal, dans lequel un homme peut passer, et qui soutiendra le corps au milieu des flammes. Un prêtre descend dans le four. Il entre dans le cercle de fer; il s'accroupit les jambes repliées sous lui. Les mesures ont été bien prises. Le lama tiendra facilement dans le four.

Déjà, dans la hutte du mort, les cérémonies funéraires ont commencé. Des prêtres, accroupis en cercle autour du cadavre, font des prières avec ferveur. Le lama est assis sur un trône, revêtu de son costume de cérémonie, enveloppé dans les grands plis de son vêtement jaune. Il a sur la tête sa couronne jaune, à cinq pointes qui cachent son front. Le nom de cette couronne rappelle les montagnes du Thibet, d'où est venue la religion des Kalmouks; c'est le *bonnet des montagnes* (jamon choubzousim). Les mains jointes, les jambes repliées sous lui, le vieillard semble être en prières. Il a cet air de grandeur que donne la mort, lorsqu'elle ne vient que de frapper. On croirait qu'il médite, qu'il regarde encore avec bonté les siens, qu'il a quittés pour toujours.

Le peuple entoure la tente, respectueux, mais impatient de voir. Enfin, on permet à quelques-uns de pénétrer. Ils entrent la tête nue; ils s'agenouillent devant le lama, et portent sur leur front les plis de son vêtement. Mais il en vient d'autres, il en vient toujours. Pour en finir, le nouveau lama sort de la tente, tenant à la main le chapelet du défunt. Il l'impose sur la tête aux fidèles. Puis, quand il voit qu'ils sont trop nombreux, et que la journée ne suffirait pas, il lève son chapelet sur les têtes du peuple. Il les bénit tous à la fois, et ensuite il rentre dans la tente, pour reprendre ses prières. Cependant, tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voir le mort circulent autour de la tente, poussant des gémissements, disant leur chapelet, et s'agenouillent devant l'entrée en prononçant les paroles sacrées : *Om ma ni pat me chung*.

Le reste des prêtres s'est réuni çà et là en cercle. Ils sont fort agités, très-inquiets de ce qui va leur advenir. Enfin, une députation du nouveau lama vient leur communiquer le testament de l'ancien. Le bétail et le mobilier leur sont partagés, à chacun suivant sa dignité. Ils apprennent en même temps que le chef de la horde a affecté aux frais des funérailles et aux gratifications à distribuer au clergé une somme de six cents roubles.

Ils vont en corps inspecter le four. Ensuite, ils se dirigent, le nouveau lama en tête, vers la demeure du défunt. Déjà les quinze prêtres administrateurs ont revêtu le costume de leurs fonctions. C'est d'abord le *bitchan majak*, cette chemise qu'on porte sur la peau, et qui forme une sorte de jupon retenu en haut et en bas par une ceinture très-lâche. Puis, par-dessus, le *chubi choubzousoun*, courte chemise rouge, sans manches, et ouverte sur la poitrine. Enfin, le *jika majak*, rouge, et qui retombe à grands plis, en se rattachant au corps par une ceinture rouge qu'on ne serre pas. Quant au nouveau lama, il ne porte encore qu'une chemise rouge à manches courtes, retenue par une large écharpe jaune. Il ne reste plus maintenant à chacun qu'à prendre son manteau. C'est une grande pièce carrée, en soie, avec une large bordure jaune; elle est bariolée au milieu par une série de carrés alternativement jaunes et rouges. Deux des coins de ce *tchengi choubzousoun* sont attachés sur la poitrine. Il serre les épaules et flotte par derrière, donnant à ceux qui le portent un air singulier et presque sinistre.

On a remis au nouveau lama un petit pot en métal, d'un beau travail, qui est rempli d'eau bénite, et une belle plume de paon, qui lui servira de goupillon pour asperger les assistants. Le mort a été mis dans une bière. La procession sort de la hutte, le grand lama en tête, derrière lui le maître de théologie, puis le corps porté par huit prêtres, et enfin cinq prêtres qui agitent des clochettes, deux qui portent de longs tambours en cuivre, quatre autres qui frappent sur des tambourins, et deux jongleurs. Le cortége s'avance au milieu d'un tapage assourdissant. La foule l'accompagne, et le lama, tout en marchant, l'asperge d'eau bénite avec sa plume de paon.

Nous voici arrivés. Comme les cérémonies funèbres doivent être accomplies dans le plus grand secret, on a dressé une tente autour du four, et on écarte les profanes.

Les prêtres musiciens se sont rangés en cercle devant l'entrée. On se hâte d'introduire le corps dans la tente. On le dépose sur le trépied, on lui enlève sa couronne et son vêtement flottant, qu'on remet au nouveau lama. Le cortége ira plus tard porter chez lui ces objets sacrés, avec grande pompe et musique.

Le corps est introduit dans le four. Deux barres de fer, scellées aux murs, soutiennent le cou, et empêcheront le cadavre de s'affaisser au milieu des flammes. Ensuite, on ferme à moitié le haut du four avec un chaudron renversé et sans fond. Le nouveau lama va s'asseoir sur un beau coussin, du côté de l'ouest. Il a sur son front la couronne du défunt, et il s'enveloppe dans un grand manteau jaune.

Sur son ordre, on met le feu. La flamme s'élève; bientôt elle monte à une quinzaine de pieds. La chaleur devient insupportable et le cercle s'élargit. Chacun va se réfugier vers les murs de la tente. D'où vient que le lama reste seul tout près du feu, avec un prêtre qui tient devant sa figure un écran? Vous ne devinez pas? Voyez ce chaudron qu'il a à ses pieds : il contient un mélange de beurre, de graisse et de résine, que le lama doit verser lui-même sur le feu, pour brûler mieux et plus vite son

prédécesseur. Si lui-même il rôtit un peu, il est dans l'exercice de ses fonctions, et ne reculera pas.

Cependant les prêtres agitent les sonnettes qu'ils tiennent tous dans la main gauche. Ils prient, ils chantent, ils gémissent, ils font, avec accompagnement de tambour, de clochettes, un bruit assourdissant, qui cesse seulement de temps à autre, quand le lama ou le théologien prend la parole et fait un sermon. Ils battent des mains, font claquer leurs doigts, les tirent et ensuite les posent les uns sur les autres, en roulant les yeux, en faisant des grimaces et des contorsions.

On entretient pendant trois heures un feu d'enfer, si ardent qu'il enlève et laisse à peine sentir l'odeur des chairs consumées. Ensuite on se retire.

Le four se refroidit pendant la nuit, et, le lendemain matin, on le démolit pour en retirer les restes du saint.

C'est quelque chose d'affreux. Pas de cendres, mais un gros charbon qui, tel qu'une momie, a conservé la forme humaine. Les prêtres sont obligés de le briser pour s'en partager les morceaux. Alors arrivent les pauvres gens, qui recueillent les miettes, si petites qu'elles soient. Ils attribuent à ce charbon qui fut un homme des propriétés merveilleuses; ils l'emploient comme médecine dans leurs maladies.

On rase ensuite le four, sans y laisser pierre sur pierre, et on aplanit le sol. Tous les matériaux sont chargés sur un char : ils seront jetés dans le Volga. Seulement, des marques sont placées aux quatre coins du four, et, plus tard, lorsque la horde revient de son émigration annuelle sur les rives du Volga, on construit, sur l'emplacement qu'on retrouve, une petite chapelle en pierre entourée d'un fossé.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 19.

LES TUNNELS OU SOUTERRAINS.

Comme nous l'avons dit précédemment, on préfère en général les tranchées aux tunnels, à moins qu'on ne soit obligé de leur donner une profondeur très-considérable. On ne se laisse même pas toujours arrêter par cette difficulté lorsque les terrains se soutiennent aisément d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'en Amérique une tranchée creusée pour le canal qui fait écouler les eaux du lac de Mexico n'a pas moins de soixante mètres de profondeur. Sur plusieurs canaux français, la profondeur des tranchées dépasse vingt mètres. Mais le plus ordinairement on a recours au tunnel quand la profondeur atteint seize à dix-huit mètres.

Pour établir un tunnel, il est d'abord nécessaire de tracer exactement à la surface du sol la direction que doit suivre l'axe de cet ouvrage.

Quand il s'agit d'un tunnel de peu de longueur, traversant une colline qui n'est pas trop escarpée, il suffit de placer une mire à chacune des extrémités ou *têtes* du tunnel et de planter une série de jalons dans l'alignement de ces deux mires.

Mais si l'on doit percer une montagne escarpée par un souterrain d'une grande longueur, on établit au point culminant un véritable observatoire assez élevé pour qu'on puisse apercevoir les mires placées aux deux têtes de l'ouvrage. Cet observatoire n'est autre chose qu'une tour de bois établie sur un dé de maçonnerie; au sommet de la tour on installe une lunette avec laquelle on vise les mires de tête et les jalons qui doivent être placés dans l'alignement de ces mires. A l'aide d'un télégraphe, la personne qui vise avec la lunette fait des signaux aux hommes chargés de poser les jalons, de sorte que le tracé extérieur est bientôt terminé.

On s'occupe alors de creuser des puits en différents points de ce tracé (comme l'indique la fig. 1). Ces puits servent à l'enlèvement des matériaux au moyen de treuils installés à l'orifice supérieur; de plus, ils permettent d'attaquer le tunnel par plusieurs points à la fois, par conséquent d'accélérer beaucoup les travaux. Enfin, on conserve plusieurs de ces puits, même après l'achèvement du tunnel, pour servir au renouvellement de l'air intérieur; ces puits fonctionnent comme de grandes cheminées d'appel.

Pour le foncement des puits, on emploie les méthodes générales usitées pour les puits de mines ou même pour les puits ordinaires destinés à fournir de l'eau.

Lorsque le terrain est constitué par des roches compactes, on est souvent obligé d'avoir recours à la poudre, autrement dit de *travailler à la mine;* les parois du puits se soutiennent alors d'elles-mêmes, et on se dispense de les revêtir.

Mais le plus souvent les couches que l'on traverse sont *ébouleuses;* on est alors obligé de revêtir les parois des puits de planches et de madriers destinés à retenir les terres. Pour les puits provisoires, qui doivent être comblés après l'achèvement du tunnel, cette opération s'exécute assez grossièrement, avec des matériaux quelconques. Pour les puits que l'on doit conserver, on adopte un cuvelage régulier formé de cadres de charpente avec palplanches verticales enfoncées entre les cadres et les parois du puits, comme l'indique la figure 2. (On nomme *palplanches* des planches épaisses qu'on emploie comme des pieux.)

Pour des terrains très-coulants, on établit à l'orifice du puits un cadre résistant de bois ou de fonte, sur lequel on construit une tour en briques; en creusant avec précaution le sol au-dessous du cadre, la tour descend régulièrement par son propre poids; on élève constamment la maçonnerie à mesure que la descente s'opère; de sorte que la tour, dont la construction a commencé par les fondations, finit par occuper toute la hauteur du puits.

Lorsqu'un puits traverse une roche compacte qui se soutient d'elle-même, il est souvent nécessaire de cuveler certaines parties dans lesquelles on rencontre des couches aquifères ou *niveaux* qui donneraient de l'eau en grande abondance et gêneraient les travaux. Ces cuvelages s'exécutent en bois ou en maçonnerie; en tout cas, ils doivent être parfaitement étanches.

La profondeur de chaque puits est réglée de telle sorte que le fond de ce puits se trouve sur la ligne horizontale qui passe par les deux têtes du tunnel; la détermination de ces diverses profondeurs s'exécute à l'aide de la connaissance exacte de la hauteur de l'orifice supérieur de chaque puits déterminée par des nivellements.

Après le foncement des puits, on procède au percement de la galerie qui doit les relier tous, servir à l'écoulement des eaux, au tracé de l'axe et à la construction définitive du tunnel.

Cette galerie est en quelque sorte un diminutif du tunnel dont elle occupe toute la longueur; elle n'a guère que 1m,40 de hauteur, 0m,80 de largeur au plafond, et 1m,25 à la base.

On attaque les travaux de cette galerie aux deux têtes du tunnel et en même temps au fond de chaque puits. On procède d'ailleurs absolument comme pour les travaux de mines, travaillant seulement avec le pic ou s'aidant de la poudre dans les roches compactes. Si le terrain est ébouleux, on le soutient à mesure que le travail avance par des cadres de bois et des madriers.

Lorsque la galerie est percée dans toute sa longueur,

on reporte à l'intérieur le tracé de l'axe du tunnel établi d'abord à l'extérieur, comme nous l'avons dit plus haut.

Pour y parvenir, il suffit de faire descendre un fil à plomb dans l'axe de chacun des puits; si le tracé extérieur a été bien fait, les plombs de tous ces fils se trouveront sur une même ligne droite qui sera l'axe du tunnel. Pour

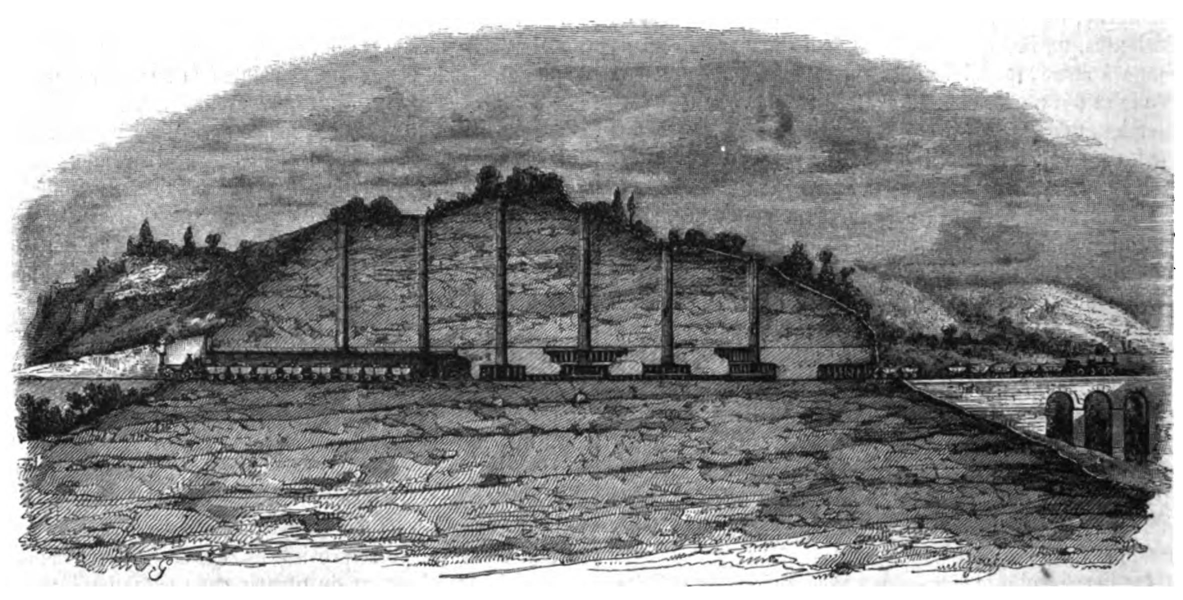


Fig. 1. — Coupe d'une colline traversée par un tunnel en voie de percement.

Fig. 2. — Coupe d'un puits d'extraction et de sa galerie.

s'assurer que tous ces plombs sont en ligne droite, on attache une chandelle allumée à chacun d'eux et on obtient ainsi une ligne lumineuse qui représente l'axe du tunnel.

Cet axe, étant repéré exactement en différents points sur



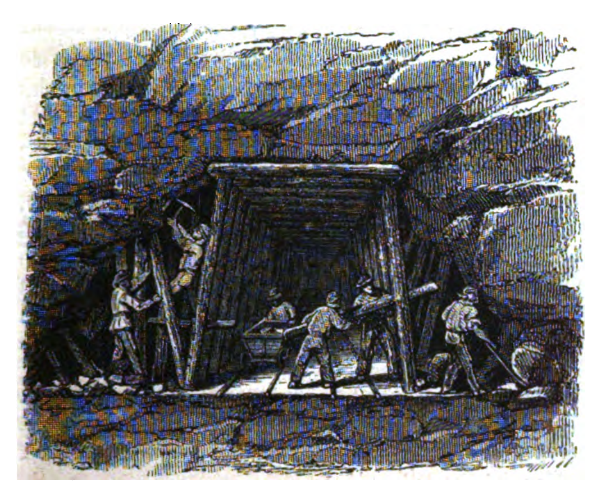


Fig. 3. — Percement d'un tunnel (méthode par grande section). — Agrandissement de la galerie primitive.

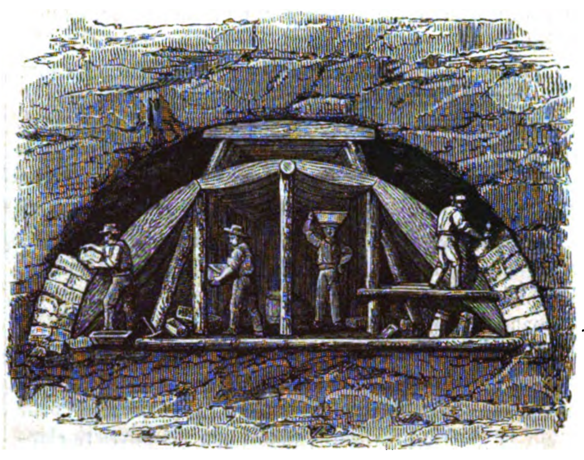


Fig. 4. — Méthode par grande section. — Construction de la voûte.

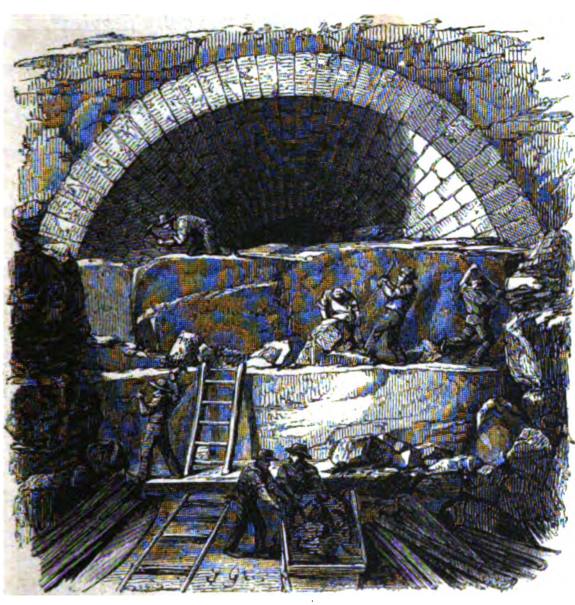


Fig. 5. — Méthode par grande section. — Achèvement de l'excavation et construction des pieds-droits qui doivent supporter la voûte.

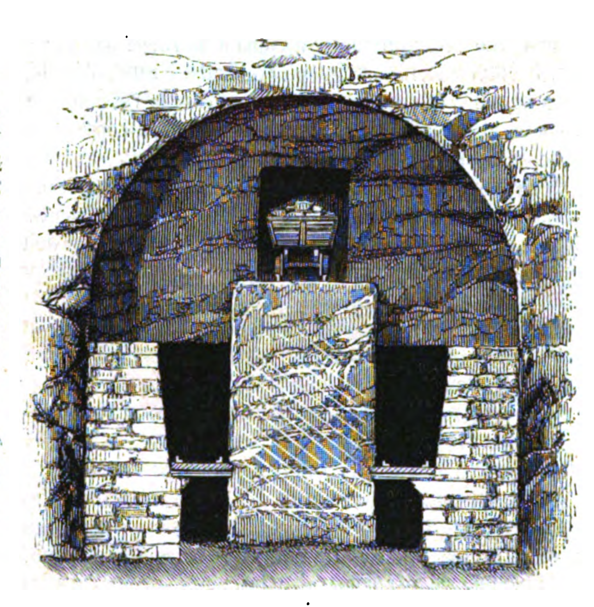


Fig. 6. — Percement d'un tunnel (méthode par section divisée). — Ouverture des galeries auxiliaires et construction des pieds-droits.



Fig. 7. — Méthode par section divisée. — Achèvement du ciel de l'excavation.



Fig. 8. — Méthode par section divisée. — Construction de la voûte.

les parois de la galerie provisoire, sert ensuite à régler tous les travaux d'agrandissement de cette galerie, de muraillement des parois du tunnel, etc.

La galerie provisoire sert aussi à l'écoulement des eaux, à l'enlèvement des déblais et au transport des matériaux. Les transports s'effectuent à l'aide de petits wagons roulant sur un chemin de fer établi avec des bandes de fer méplates, posées de champ sur des traverses où elles sont fixées avec des coins.

Pour agrandir la galerie provisoire et construire le muraillement du tunnel, on procède de diverses manières, suivant la nature du terrain que l'on traverse.

Quand on opère par *grande section* (voy. les fig. 3, 4 et 5), le plafond de la galerie provisoire doit être à la hauteur du sommet de la voûte du tunnel. Ce plafond continue à être soutenu par les cadres de bois employés pour établir la galerie provisoire, tandis que les ouvriers élargissent l'excavation à droite et à gauche (fig. 3).

La galerie ainsi élargie présentant une section suffisante, on établit les cintres qui doivent supporter la voûte, que l'on construit à la manière ordinaire (fig. 4).

La voûte étant achevée sur une partie de sa longueur, on continue l'excavation en attaquant la roche par bancs (fig. 5) et construisant les *pieds-droits*, c'est-à-dire les murs qui doivent supporter de chaque côté la retombée de la voûte pendant que l'on construit la partie correspondante du pied-droit.

Ces conditions sont précisément inverses des conditions ordinaires de la construction des voûtes, qui consistent à établir d'abord les pieds-droits et ensuite la voûte qui doit reposer sur ces pieds-droits.

La méthode par grande section a été imaginée tout spécialement pour les grands tunnels de chemin de fer et fort souvent employée sur nos principales lignes (citons, entre autres exemples, le souterrain de Batignolles). Dans certains cas, on préfère suivre la *méthode par section divisée* (voy. les fig. 6, 7 et 8).

On perce d'abord trois galeries parallèles sur toute la longueur du souterrain; afin de faciliter l'enlèvement des déblais et les transports de matériaux, on établit, en outre, quelques galeries transversales de communication.

On commence par construire les pieds-droits dans les deux galeries inférieures (fig. 6). Puis, à l'aide de la troisième galerie, située au-dessus, on enlève toute la masse de terrain comprise entre les pieds-droits et le ciel de l'excavation, qui doit être revêtu d'une voûte. On a soin d'étayer convenablement le ciel, si le terrain n'est pas solide (fig. 7). Les étais s'appuient sur le massif de terre compris entre les deux galeries inférieures; ce massif n'est enlevé qu'après l'entier achèvement de la voûte, que l'on construit à la manière ordinaire (fig. 8).

La forme des tunnels varie suivant la nature des terrains que l'on traverse.

Dans des roches compactes, ou tout au moins dans des terres non ébouleuses, on adopte des pieds-droits verticaux, supportant une voûte en plein cintre, c'est-à-dire offrant l'aspect d'un demi-cercle parfait. On préfère la forme du plein cintre comme présentant la plus grande résistance possible.

Dans des terrains ébouleux, traversés par les eaux, les pieds-droits éprouvent souvent de telles poussées qu'ils tendent à se rapprocher l'un de l'autre, comme on a pu l'observer dans un tunnel du chemin de Londres à Birmingham. Dans ce cas, il est nécessaire de donner aux pieds-droits une forme courbe se raccordant avec celle de la voûte, de manière à compléter ce que l'on nomme une voûte *en fer à cheval*, dont l'ouverture représente un cercle presque complet.

Ces précautions deviennent insuffisantes dans un terrain très-mouvant; il faut alors construire ce que l'on appelle un *radier*, c'est-à-dire une espèce de voûte renversée qui forme le sol du tunnel et maintient l'écartement des pieds-droits. C'est sur le radier qu'on pose le ballast et ensuite la voie, comme nous l'avons indiqué précédemment.

Outre le magnifique tunnel construit sous la Tamise (¹), nos lecteurs connaissent la plupart des grands tunnels construits sur nos principales lignes. Mais l'ouvrage le plus colossal qu'on ait jamais entrepris en ce genre, c'est le souterrain de trois lieues de long qui doit mettre la France et l'Italie en communication directe, à travers le mont Cenis.

On travaille activement aux deux extrémités de ce tunnel, à l'aide d'un matériel perfectionné qui donne lieu d'espérer que le percement s'opérera plus vite que par les procédés usités jusqu'à ce jour.

On a d'ailleurs renoncé à creuser des puits pour attaquer le tunnel en des points intermédiaires, à cause de la hauteur de la montagne et des escarpements qu'elle présente. *La suite à une autre livraison.*

La suite à une autre livraison.

L'honneur et la faiblesse ne vivent pas longtemps ensemble. A. C.

LES TASSES DE MA GRAND'MÈRE.

NOUVELLE.

Une après-dînée de janvier, M. Brissot et son vieil ami Duperret venaient de passer de la salle à manger dans un moelleux petit salon meublé avec goût. Deux bons fauteuils les attendaient au coin de l'âtre, et un domestique les suivait portant le café, qu'il plaça sur un guéridon près de la cheminée.

Tout en savourant avec un sourire de satisfaction le moka brûlant, M. Duperret regardait sa tasse avec un intérêt d'artiste. Un peu renflée vers le milieu, elle se rétrécissait légèrement vers les bords, de manière à rappeler la forme gracieuse d'un calice entr'ouvert. La matière en était transparente, et les dessins, bizarres et irrégulièrement disposés, offraient aux yeux une agréable combinaison d'harmonieuses couleurs.

— Voilà de charmantes tasses, dit-il, quoiqu'elles ne soient pas d'une mode très-ancienne; dans cinquante ans, elles auront plus de valeur encore.

— Je ne les verrai donc pas à leur apogée de gloire, répondit en souriant M. Brissot; mais je puis bien vous assurer qu'en aucun temps elles n'auront pour personne tout le prix qu'elles ont à mes yeux.

— C'est un souvenir de famille, sans doute? dit M. Duperret.

— En effet, elles me rappellent quelques-unes des scènes les plus heureuses de mon enfance; mais, de plus, je leur dois d'avoir un jour renoncé à un mauvais dessein, légitime peut-être aux yeux du monde, condamnable certainement à ceux de Dieu, et qui, si je ne l'avais pas abandonné, serait aujourd'hui pour moi une cause amère de regret. Vous comprenez combien ces petites tasses doivent m'être précieuses. Leur vue aurait pour moi un grand charme, lors même qu'elles n'auraient aucune beauté.

— En vérité, mon ami, vous excitez ma curiosité. Serait-ce trop indiscret de vous demander quel rapport moral si intime peut exister entre ces tasses et vous?

(¹) Voy. t. III, 1835, p. 36.

— Je vous le dirai très-volontiers, au risque de vous paraître puéril et bien peu esprit fort.

— Que vous importe? dites toujours.

— Ces tasses appartenaient à ma grand'mère, qui habitait la même maison que nous. Chaque dimanche, après le dîner, nous montions prendre le café chez elle. C'était un plaisir pour mon frère et pour moi : ce jour-là on nous accordait la faveur d'une demi-tasse, et notre grand'mère nous passait toutes nos fantaisies. Nous abusions un peu, je crois, de son indulgence : on lui reprochait de nous « gâter »; mais c'est un mot dont le sens n'est pas toujours très-bien compris. « Gâter » un enfant, c'est faire naître ou laisser se développer en lui des vices, et notre chère aïeule n'avait, après tout, de complaisance que pour des caprices bien innocents : son cœur était si bon, son âme si élevée, sa vie de si bel exemple, qu'on ne pouvait que s'améliorer en vivant près d'elle, et assurément elle exerçait une plus heureuse influence sur nous par son abnégation constante que si elle nous eût contristés par de continuelles remontrances à propos d'enfantillages; jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche quoi que ce fût qui ressemblât à un sermon. Une grand'mère supérieure et tendre est peut-être la femme à laquelle on songe avec le plus d'attendrissement à toutes les époques de la vie. J'ai compris depuis que ce devait être une femme remarquablement douée; mais alors c'était « ma grand'mère », et c'était assez pour qu'elle eût tout mon cœur et mon respect. Sa taille était petite, ses mouvements prompts; ses cheveux me faisaient l'effet de fils d'argent, et ses yeux du ciel aux jours de beau temps.

Lorsque nous entrions le dimanche dans son appartement, nous la trouvions au petit salon, assise devant une table sur laquelle, de temps immémorial, reposaient ce cabaret et ces tasses qui semblaient nous attendre aussi. Mon frère et moi, nous nous emparions de chacune de ses mains, de chacune de ses joues; nous l'embrassions de toutes nos forces, notre excellente grand'mère, et nous nous postions tous deux, comme à des places d'honneur, de chaque côté de son fauteuil pour boire notre café, qui aurait perdu tout son parfum si nous l'eussions pris loin d'elle.

Après cinquante longues années, comme son image se présente encore vivante à mon souvenir! Je la vois toujours dans sa robe de soie puce, avec son bonnet de dentelle et sa fraise d'une éblouissante blancheur, tenant dans sa main petite et vive la cafetière que voici! Que je me le rappelle bien ce salon aux trois croisées, aux meubles antiques et lourds que nous traînions autour de la chambre, comme si c'eût été une voiture à deux chevaux. Que nous avons feuilleté souvent les bouquins contenus dans sa bibliothèque à rideaux verts! Que d'heures passées à contempler les vieilles gravures représentant d'autres siècles et d'autres mœurs! Je ne puis jamais penser à ces heureux dimanches de mon enfance sans que mes yeux se mouillent à la fois de plaisir et de regret.

J'avais environ quinze ans, mon frère en avait treize, lorsque mon père fut nommé professeur à ***. Il hésitait à accepter cette place, quelque honorable qu'elle fût; il lui coûtait de quitter sa ville natale, ses nombreux amis, mais surtout sa vieille mère, car il n'osait pas l'engager à nous accompagner, sachant qu'à cet âge les habitudes ne se brisent pas impunément. De son côté, ma grand'mère, malgré le vide immense que sa famille allait faire autour d'elle, comprenant bien les avantages de la nouvelle position de mon père pour nous deux ses bien-aimés, fut la première à le presser de l'accepter.

Elle promit d'ailleurs de nous venir voir aussi souvent qu'il lui serait possible, et, montrant un visage non pas résigné, mais en apparence joyeux, elle nous entretint du bonheur qu'elle aurait à apprendre les succès de ses petits-fils, qui travailleraient, pour l'amour d'elle, à devenir des hommes distingués, et qu'elle serait fière d'embrasser à leur retour. Elle fit si bien que le départ fut résolu. En nous serrant dans ses bras, et nous regardant avec des yeux remplis de larmes, elle souriait encore et nous encourageait, comme si c'eût été nous qui eussions le plus besoin de courage. Héroïque et tendre cœur, combien de force elle trouvait dans sa tendresse!

Je ne vous entretiendrai pas des années qui suivirent notre installation à ***. Ma grand'mère n'y vint point, comme elle l'avait promis; elle avait été atteinte d'une légère attaque de paralysie, et, quoiqu'elle s'en fût bien remise, elle avait conçu une sorte de frayeur à l'idée d'un si long voyage. Mon père alla deux fois la visiter; pour nous, d'année en année nous espérions la revoir; mais le temps vint où l'on nous envoya terminer nos études à Paris; on nous avait dit alors : « Nous nous reverrons tous aux vacances. » Nous étions absents déjà depuis dix-huit mois, lorsque nous fûmes rappelés en toute hâte près de notre père. En arrivant, nous le trouvâmes à toute extrémité, et, peu de jours après, nous apprîmes aussi la mort presque subite de notre pauvre grand'mère. Nous eûmes ainsi à pleurer à la fois les deux êtres que nous aimions le plus au monde. Nous avions une dernière fois embrassé notre père; mais notre grand'mère! le regret de ne l'avoir pas revue était presque un remords; nous nous faisions d'amers reproches, nous demandant comment, à son âge, nous avions pu compter sur l'avenir et ajourner si longtemps, non-seulement le bonheur, mais le devoir même de passer quelques jours près d'elle.

Ah! cher ami, d'où vient qu'on fait taire si souvent, dans la vie, les inspirations du cœur devant les prétendues exigences de la société, de la fortune, et de ce qu'on nomme « l'avenir d'un jeune homme »? Est-ce une preuve de force ou de faiblesse? Que d'autres prononcent; pour moi, ce me fut une cruelle leçon; je jurai de ne pas l'oublier.

M. Brissot s'arrêta un instant; puis il reprit avec une espèce de résolution :

— J'entre dans une phase de ma vie qui ne me fait pas honneur, comme vous allez le voir; mais puisque j'ai commencé ce récit, je dois l'achever et vous dire avec sincérité tout ce que je sens encore aujourd'hui s'agiter dans ma conscience.

Alphonse et moi, nous étions retournés à Paris : il étudiait l'architecture et je faisais mon droit. Nous n'avions aucun rapport de goûts : les siens étaient ceux d'un artiste; j'étais plus positif. Nous nous aimions toujours d'une amitié vive et profonde; cependant j'ai le regret d'avouer qu'il n'y avait pas entre nous ce continuel échange habituel de sentiments et de pensées qui est si naturel et si doux entre deux frères.

Il avait à peine vingt-deux ans, lorsqu'un jour il m'annonça tout à coup, sans aucune préparation, qu'il allait se marier. Je demeurai surpris de cette confidence que rien ne m'avait fait pressentir.

— Toi, te marier! m'écriai-je; et, de grâce, avec qui?

— Avec une jeune fille que j'aime et qui a toutes les qualités que je désire, répondit mon frère assez froidement.

— Et elle se nomme? demandai-je.

Il me dit un nom qui m'était complétement inconnu.

— Pourquoi donc est-ce la première fois que tu m'en parles? repris-je.

Il eut l'air embarrassé; je le pressai de questions, et je finis par comprendre que la jeune fille avec laquelle il s'é-

tait fiancé était sans fortune et d'une condition très-inférieure à la sienne.

Aujourd'hui, mon ami, je sens que je recevrais bien différemment une communication de ce genre ; le temps a calmé mes susceptibilités, et m'a surtout appris à considérer certains actes sérieux de la vie sous un tout autre jour. Mais alors je reprochai vivement à mon frère sa dissimulation et son choix. Je lui demandai comment il pouvait être sûr d'être heureux avec une femme qu'il connaissait à peine, et comment il avait pu faire une telle démarche sans prendre conseil de personne. Toutes ces réflexions étaient peut-être sages en elles-mêmes, mais, exprimées avec une sorte d'irritation, elles m'attirèrent nécessairement des réponses amères. Nous nous séparâmes profondément blessés l'un par l'autre, et lorsque, devenu plus calme pendant les jours suivants, je voulus faire quelques tentatives pour me mieux éclairer sur un sujet qui intéressait tant le bonheur de mon frère, je fus accueilli de telle sorte que je pris le parti de n'en plus parler. Cependant, je voulais connaître la personne qui allait devenir la femme d'Alphonse : je me présentai chez elle en me nommant; mais, soit qu'elle fût instruite du déplaisir que je ressentais de cette union, soit que mes manières fussent plus répulsives que je ne me l'imaginais, elle me reçut avec une froideur et une fierté qui m'offensèrent, et ne m'inspirèrent à son égard que de l'antipathie. Je félicitai ironiquement mon frère sur le bonheur que lui promettait l'aimable caractère de sa future épouse, et je quittai Paris avant la cérémonie nuptiale.

Depuis six mois, j'étais à ***, lorsqu'une affreuse nouvelle vint me briser le cœur.

La fin à la prochaine livraison.

CHARDIN.

Jean Chardin, né le 26 novembre 1643, était le fils d'un riche bijoutier de la place Dauphine, à Paris. Il embrassa la profession de son père, et, à l'âge de vingt-deux ans, il alla faire le négoce de diamants en Asie. Il visita d'abord Surate, puis il se rendit à Ispahan où, peu de mois après son arrivée, il obtint le titre de marchand du roi. Doué de beaucoup de jugement et sans doute préparé par des études sérieuses, il observa avec grand profit les institutions et les mœurs de la Perse pendant six années. De retour à Paris, en 1670, il s'attendait à y voir accueillir avec faveur les nombreux renseignements qu'il apportait, et il semblerait même qu'il avait conçu l'espoir de pouvoir utiliser son savoir pratique et son expérience dans quelque emploi de l'administration française. Mais, selon lui, sa religion (il était protestant) fut un obstacle insurmontable contre lequel échouèrent toutes ses tentatives. Le 17 août 1671, il s'éloigna de Paris et retourna en Asie, où il resta dix ans, soit dans les Indes, soit en Perse. Quand il eut résolu de venir achever sa vie en Europe, ce ne fut plus la France qu'il choisit pour séjour : il arriva le 14 avril 1681 à Londres, et, dix jours après, le roi d'Angleterre lui conféra le titre de chevalier. En 1686, il était ministre plénipotentiaire du même souverain et agent de la compagnie anglaise des Indes orientales auprès des États de Hollande. Il mourut à Londres, le 26 janvier 1713, âgé de soixante-neuf ans. Les relations de ses voyages témoignent d'une véritable supériorité d'esprit. Les premières éditions ont paru, lorsque l'auteur vivait encore, à Londres et en Hollande. Langlès les a fondues et publiées à Paris, en 1811, dans une édition en dix volumes in-8, auxquels est joint un atlas. On se procure aujourd'hui cet ouvrage pour un prix minime, non point qu'il ait perdu de sa valeur; tout au contraire, les écrits de Chardin restent parmi les plus instructifs et les plus agréables que l'on puisse lire et étudier si l'on veut bien connaître ce qu'étaient autrefois les Indes et la Perse; mais, depuis assez longtemps, les récits de voyageurs, anciens ou même nouveaux, n'ont plus qu'un très-petit nombre de lecteurs en France : aussi est-il très-facile de se composer une riche bibliothèque de Voyages, à peu de frais. Il en est d'ailleurs de même de beaucoup d'autres bons ouvrages du dix-septième et du dix-huitième siècle : la curiosité publique est ailleurs.



Chardin, voyageur. — D'après une estampe du dix-septième siècle.

ÉGLISE DU MONASTÈRE DE DAPHNI,

PRÈS D'ATHÈNES.



Église de Daphni, près d'Athènes. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

Le large chemin qui, dans l'antiquité, conduisait d'Athènes à Eleusis, et que les Grecs appelaient la *voie Sacrée*, forme encore aujourd'hui une partie de la route moderne d'Athènes à Thèbes. Au bord de cette route, dans la partie la plus resserrée d'une gorge étroite que ferment, d'un côté, les pentes rocailleuses du Pœcile, et de l'autre, les escarpements de l'Ægialée, s'élève, à huit stades de la baie de Salamine et à trente-cinq stades d'Athènes, le monastère de Daphni. Les anciens Grecs désignaient ce défilé sous le nom de *lieu mystérieux*. Un temple dédié à Apollon et entouré d'un bois épais de lauriers occupait l'emplacement que couvrent aujourd'hui les bâtiments du monastère; le nom de Daphni rappelle encore le souvenir du dieu et l'arbre qui lui était consacré. Le couvent de Daphni, composé d'un cloître à moitié détruit, de quelques cellules délabrées et d'un mur d'enceinte fort endommagé par le temps, ne mériterait assurément pas d'être remarqué, si une église byzantine fort ancienne et assez bien conservée ne subsistait au milieu de ces masures.

La porte dont nous donnons le dessin est tournée vers le midi, c'est-à-dire vers l'Ægialée, dont le penchant abrupt est couvert en cet endroit de pins verdoyants. C'était autrefois une des portes latérales de l'église, et c'en est aujourd'hui la principale entrée. L'intérieur de l'édifice est formé de plusieurs nefs étroites surmontées d'une coupole. Des mosaïques fort curieuses décorent la voûte et les parois des murs qui la soutiennent. Au sommet du cintre, une tête colossale du Christ bénissant se détache sur un fond d'or. Cette tête, qui porte en plusieurs endroits la trace des balles turques, est remarquable par le caractère d'austérité mélancolique dont la physionomie du Sauveur des hommes est empreinte. L'aspect en est saisissant, tant elle exprime avec énergie et profondeur le sentiment de mysticisme philosophique qui, malgré la similitude des dogmes, a fait du christianisme oriental, au moyen âge, une religion si différente du culte naïf des Occidentaux. Au-dessous et autour du Christ sont les figures en pied des douze apôtres encadrées dans des légendes formées de versets extraits de la Bible. Enfin, la partie inférieure des murs est également recouverte de mosaïques qui repré-

sentent des sujets tirés du Nouveau Testament; mais ces dernières sont fort dégradées et recouvertes d'une couche de suie très-épaisse, car le monastère a été pris plusieurs fois par les Turcs pendant la guerre de l'indépendance, et l'église a souvent servi de cuisine et de réfectoire aux bandes de leurs soldats irréguliers.

Lorsqu'au treizième siècle, après la conquête de Constantinople par les Latins, l'Attique devint un duché français, le monastère de Daphni fut compris dans les possessions des ducs d'Athènes de la maison de la Roche, et des moines bénédictins de l'ordre de Cîteaux prirent la place des caloyers grecs de Saint-Basile. Les nouveaux possesseurs du monastère entreprirent de restaurer la façade occidentale de l'église. On voit encore aujourd'hui, de ce côté, les restes d'un portail gothique construit par eux, quatre fenêtres en ogive dont ils avaient décoré cette partie de l'édifice, et une porte basse surmontée de l'écusson des seigneurs de la Roche. Une pierre sépulcrale armoriée et deux sarcophages trouvés dans une cave creusée sous le pavé de l'église ont fait dire à M. Buchon (1), avec une emphase un peu naïve, que l'abbaye de Daphni avait été pour les ducs d'Athènes ce qu'était Saint-Denis pour les rois de France. C'était un pauvre Saint-Denis, et les ducs d'Athènes étaient de pauvres sires. Aujourd'hui le couvent n'est plus habité que par trois ou quatre vieilles religieuses du rite grec qui vivent fort misérablement de la charité des voyageurs, et tiennent assez mal la place des prêtresses du dieu qui présidait aux concerts des muses. Quelques tronçons de colonnes antiques à moitié enfouies dans le sol de la cour qu'entouraient jadis les galeries du cloître, plusieurs chapiteaux de marbre épars çà et là, sont les seuls débris qui subsistent du temple d'Apollon.

Cependant ce lieu retient, par je ne sais quel charme secret, la plupart des voyageurs qui le visitent. Le calme de la solitude, l'élégance agreste du site, la pureté et la douceur de l'air, font pénétrer dans l'âme un sentiment de bien-être et de tranquillité sereine auquel les souvenirs qu'éveillent les ruines viennent mêler cette tristesse vague et sans amertume qui, dans les trop rapides instants où l'on se sent heureux de vivre, est comme l'assaisonnement du bonheur. Du haut de la plate-forme qui surmonte le portail ruiné des Francs on aperçoit vers l'orient, au delà des dernières pentes du Pœcile, l'entrée de la plaine d'Athènes et le lieu où s'élevait le tombeau de la belle Pythionice (2); au couchant, la mer fameuse où les vaisseaux des Perses vinrent se ranger pour livrer bataille à la flotte athénienne. Les eaux tranquilles du golfe, entourées comme d'une ceinture par le bord escarpé de Salamine et par le rivage d'Éleusis, présentent l'aspect d'un grand lac où viennent se refléter la cime arrondie des monts Œniens et les sommets d'azur du Cithéron.

UNE LUTTE D'ESCLAVES
EN AFRIQUE.

Quelquefois, raconte le major Denham, lorsque le soir avait rafraîchi l'atmosphère, le cheik du Bornou se plaçait, pour voir lutter des esclaves, à une petite fenêtre située au-dessus de la porte de son palais.

La souplesse et la force de la main étaient les qualités qui assuraient la victoire. Ces hommes se battaient avec un acharnement qui n'était certainement pas plus dramatique dans les combats des gladiateurs romains. Une trompette grossière, en corne de buffle, sonnait l'attaque. Les champions entraient dans l'arène nus, à l'exception d'un ceinturon de cuir autour des reins. Ceux qui, dans des occasions précédentes, avaient été vainqueurs, étaient reçus aux acclamations bruyantes des spectateurs. Des esclaves de toutes nations luttaient d'abord les uns contre les autres; ceux du Soudan étaient les moins robustes et les plus rarement vainqueurs. Le combat le plus obstiné était entre les Mongowys et les Begharmiens; quelques-uns de ces esclaves, notamment les derniers, étaient très-bien faits et de taille gigantesque. La journée se terminait toujours par le combat d'un Begharmien contre un autre; des membres disloqués et la mort étaient souvent la conséquence de ces assauts entre deux hommes de la même nation. Ils commencent par se poser respectivement les mains sur les épaules; ils ne font aucun usage de leurs pieds, mais fréquemment ils se baissent, et emploient un grand nombre de ruses pour tromper leur adversaire. Celui qui peut saisir son antagoniste par les hanches l'enlève, et, après l'avoir tenu en l'air, le lance avec une violence terrible contre terre, où il reste étendu, couvert de sang et hors d'état de continuer la lutte. Le vainqueur est salué par de grands cris; les spectateurs lui jettent plusieurs vestes; puis il se met à genoux aux pieds de son maître, qui le revêt quelquefois de son propre *tobé*. Ces malheureux ont souvent l'écume et le sang à la bouche, uniquement par un effet de la rage qui les anime ou des efforts qu'ils font. Pendant le combat, leurs maîtres emploient à l'envi tous les moyens qu'ils croient propres à exciter leur courage. On les voit souvent armer un pistolet, et jurer par le Coran que leur esclave ne survivra pas à sa défaite; en même temps, ils lui offrent de grandes récompenses s'il est vainqueur. Un pauvre misérable, qui avait résisté pendant plus de cinquante minutes aux attaques d'un nègre énorme, tourna ses yeux un seul instant, comme pour adresser des reproches à son maître qui le menaçait. Son antagoniste fit glisser ses mains de ses épaules à ses reins, et par un mouvement brusque, appliquant son genou contre son corps, il tomba de tout son poids sur cet infortuné, et sa chute lui rompit l'épine du dos. Les prouesses antérieures ne sont comptées pour rien, et le vaincu du jour est vendu au marché pour quelques piastres à quiconque veut acheter le pauvre estropié.

L'homme est une chose imparfaite qui tend sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand qu'elle-même.

DESCARTES.

Quand la justice disparaît, il n'y a plus rien qui puisse donner une valeur à la vie des hommes. EM. KANT.

LE TRÉSOR DE GUARRAZAR.

Voy. p. 51.

Ce ne devait pas être un souverain indigne d'occuper la postérité, que ce jeune roi Receswinth, dont l'un des premiers actes, en montant sur le trône, fut d'abolir la peine de mort en matière politique; ce ne devait pas être un monarque sans lumières, que celui dont l'œuvre laborieuse, achevant l'œuvre paternelle, institua la vaste compilation législative d'où sortit plus tard le *fuero juzgo*. Un précieux manuscrit de la Bibliothèque de l'Escurial, le *Codex Vigilanus*, nous donne les portraits de ces législateurs primitifs de la Péninsule, et les rouleaux qu'ils portent dans leur main sont là pour attester quelle fut leur

(1) *La Grèce continentale et la Morée*, voyage, séjour et études historiques, par J.-A. Buchon; Paris, 1844.

(2) Voy., sur ce tombeau, Pausanias, *Attique*, ch. 37; Athénée, liv. XIII.

mission, tandis que leurs successeurs, simples exécuteurs de la loi, sont privés de cet attribut.

Malheureusement cette curieuse peinture iconographique, la plus ancienne des miniatures que possède l'Espagne en ce genre, ne nous donne pas, malgré la barbarie des contours, une effigie contemporaine; elle ne fut même exécutée que trois cents ans environ après la mort des premiers souverains dont elle reproduit les portraits. Telle qu'elle est, nous l'offrons à nos lecteurs comme un monument complétement inédit et qui, s'il ne donne point un portrait véritable, fournit du moins de précieux renseignements pour l'histoire du costume espagnol au dixième siècle.

La domination des Goths en Espagne commence à Ataulph, vers 411. Receswinth, auquel appartinrent les fameuses couronnes de l'hôtel de Cluny, est le vingt-septième roi qui régna sur ces races conquérantes. Dès 642, son père, Chindaswinth, s'était emparé du pouvoir par la violence; mais il sut continuer son règne en donnant des preuves incontestables de vigueur et d'équité; il eut d'ailleurs le bon esprit de deviner tout ce que valait son fils.

On lit dans la fameuse chronique de Vulsa, annotée par le savant Masdeu :

« Chindaswinth régna seul six ans huit mois et onze jours, et avec son fils le seigneur Receswinth, devenu roi, il régna quatre autres années huit mois et onze jours; il mourut le dernier jour de septembre 653.

» Receswinth régna vingt-trois ans sept mois et onze jours; il mourut le 1er septembre, un mercredi, vers les neuf heures du matin, dans l'ère de l'incarnation de Notre-Seigneur 672, 8e année du nombre d'or, le 3e jour de la lune. »

Ces chroniques, d'une précision si exacte quant aux dates, sont d'une sécheresse désolante quant aux faits. Outre l'esprit de justice qui signala le zèle du souverain nommé en dernier lieu, nous savons qu'il n'était nullement étranger aux progrès des lettres et au mouvement des arts. Si son père expédiait à grands frais son envoyé Tajon à Rome pour en obtenir le complément des *Morales* de saint Grégoire, dont il sollicitait la remise auprès du pape Eugène avec une sorte de passion, il faisait de même en suppliant saint Braulio de lui envoyer ses œuvres; il les voulait corrigées de la main de l'illustre théologien et lui demandait avec un soin minutieux, bien rare à cette époque, d'en établir les divisions et d'en disposer les arguments dans l'ordre qu'ils devaient garder. Masdeu nous apprend en outre que vers le milieu du siècle où il régnait, ce même roi avait consacré à saint Jean-Baptiste une église sur la rive du Pisuerga, non loin de Valladolid.

Receswinth se montra, comme son père, ennemi des superstitions honteuses qui désolaient son siècle. Si Chindaswinth avait réprouvé toute espèce de divination et condamné au fouet ceux qui s'y livraient, son fils déclara infâmes non-seulement les sorciers qui pullulaient alors, mais ceux qui les allaient consulter.

En ces temps de ténèbres profondes, non-seulement les chefs de l'État cultivaient les lettres pour elles-mêmes, mais ils tenaient à honneur de demeurer en relations suivies avec les savants. L'ami de Receswinth, saint Braulio, cet évêque dont nous parlions tout à l'heure, charmait par la pureté de son latin les beaux esprits qui se montraient encore à Rome. Aussi voyons-nous, quelques siècles plus tard, le Portugal disputer à Saragosse l'honneur de lui avoir donné naissance. Les Goths d'Espagne n'avaient pas seulement des écrivains habiles; ils possédaient des poëtes. Miraubode, l'un d'eux, était digne, à ce que l'on affirme, d'être comparé aux anciens; Dracontius avait un mérite assez réel pour qu'on n'ait pas dédaigné de le réimprimer à Rome au siècle dernier; Orentius se faisait remarquer par le laconisme de son style, uni à la grâce des images; le troisième évêque de la métropole des Goths, enfin, saint Eugène de Tolède, peut marquer également dans l'histoire de la poésie.

Certes, si l'on compare l'intelligence des rois visigoths d'Espagne à celle des derniers Mérovingiens, on s'aperçoit bientôt de l'immense différence qui s'était manifestée peu à peu dans ces hommes issus d'une même race, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que l'esprit de progrès qu'on admira un siècle et demi plus tard chez Charlemagne se montra dès le septième siècle chez Receswinth et ses successeurs.

L'un des droits les plus éclatants de ce souverain à la reconnaissance des amis des arts ne vient certes pas du goût qu'il manifesta pour diverses branches de l'orfévrerie, quelque splendides qu'elles aient pu être : le monument religieux par excellence de l'Espagne le reconnaît aujourd'hui pour l'un de ses fondateurs. En 1591, comme on faisait des fouilles sur l'emplacement de la cathédrale de Tolède, on mit à découvert une pierre portant une inscription latine qui attribue à Receswinth les premières constructions de l'église, après celles qui furent commencées par Récarède en l'année 587 (1).

Mort à Gerticos, Receswinth fut enterré d'abord à quarante lieues de sa capitale; ses ossements sont aujourd'hui avec ceux du roi Wamba, dans le trésor de la cathédrale de Tolède. Ils y ont été transférés le 23 février 1845; ils étaient primitivement au couvent des capucins, non loin de l'Alcazar.

Nous avons entendu faire assez fréquemment l'observation que les magnifiques couronnes du Musée de Cluny n'étaient guère propres, par leur disposition, à orner le front d'un roi; on a même été jusqu'à supposer qu'il fallait les considérer uniquement comme de splendides *ex-voto*. Un fait particulier de l'histoire du septième siècle, fait qu'on semble avoir passé jusqu'à ce jour sous silence, tranche, ce nous semble, la question. Ces belles couronnes servaient à deux fins. Toutes les fois que chez les Goths il s'agissait de couronner un nouveau souverain, on allait chercher dans une église le diadème dont était paré le chef vénéré d'un saint; puis le royal insigne était reporté dans le temple auquel on l'avait emprunté. Ce fut ce qui arriva à l'égard du général Paul, lorsque celui-ci, trahissant ses devoirs, prétendit détrôner Wamba, qui l'avait envoyé dans les Gaules. Battu par les troupes royales, le traître ne put faire servir la couronne de saint Félix à la solennité qu'il préparait, et elle fut reportée dans la chapelle où elle se trouvait suspendue. Paul fut alors contraint de ceindre une couronne de cuir en signe de dérision.

Il nous reste peu de chose à dire ici relativement aux portraits placés au-dessous des effigies des deux rois goths, et Vigila a soin de faire observer qu'il les a introduites dans son recueil, avec l'image du roi Ramire, parce qu'elles offrent les images des souverains qui gouvernaient le pays à l'époque où il fit son livre (2). Le portrait de la reine Urraca n'est point celui de la souveraine de terrible mémoire qui porta le même nom et qui mourut au douzième siècle; celle-ci

(1) Voy. D. José Assas, *Album artistico de Toledo*, 1848, 1 vol. in-fol. On trouve dans ce savant ouvrage des spécimens réels de l'art architectonique des Goths.

(2) Le beau manuscrit connu en Espagne sous la dénomination de *Códice Albeldense* ou *Vigilano* est écrit sur parchemin grand in-folio. Il contient la collection des conciles orientaux et occidentaux, puis les lois des Goths recueillies par Egica, etc., etc. Il a été terminé en l'année 976. Trois scribes illuminateurs ont pris part à sa transcription. Ces artistes du moyen âge se nommaient Vigila, Garcia et Sarracino. Le manuscrit est orné de neuf figures. — Voy. le curieux travail de M. J.-M. de Eguren, *Memoria de los Códices notables conservados en los archivos eclesiásticos de España*; Madrid, 1859, gr. in-8.



Portraits de souverains goths qui ornent le *Códice Vigilano* de la Bibliothèque de l'Escurial.

était sans doute fille du comte Fernand Gonzalez, et devint par la suite l'épouse d'Ordoño, qui la répudia. L'autre portrait est celui de ce D. Sancho, surnommé le Gros, roi de Léon, qui alla demeurer si longtemps à la cour de l'émir de Cordoue, et qui, grâce aux secours que lui accorda Abd-el-Rahman, rentra dans ses États, où il périt en 967.

POLYDORE CALDARA DE CARAVAGE.

A première vue, on peut dire de ce vase qu'il est d'un style assez fier et d'une grande fantaisie. Le bas-relief, tout antique, est adroitement composé : il semblait qu'en décroissant si sensiblement vers sa partie inférieure, le corps de vase ne dût plus laisser assez d'espace pour recevoir à l'aise les pieds de ces danseuses et de ces danseurs qui se développent au large dans la partie supérieure; l'habile artiste s'est joué de la difficulté. Mais, qu'on abaisse ou qu'on élève le regard, le reste du vase ne satisfait pas suffisamment le goût. Pourquoi ce pied si mince, si chétif? Ne laissez approcher ni les enfants ni les serviteurs! Il suffirait d'un mouvement du doigt pour renverser l'urne. Cette tête de griffon sur un seul pied forme une anse plus bizarre que belle et commode, et ces trois étages de coupoles qui semblent figurer trois couvercles amusent



Un Vase de Polydore de Caravage. — D'après une photographie sur bois de M. Colombat.

les yeux plus qu'ils ne plaisent au bon sens. Cependant on n'oserait pousser bien loin la critique à propos d'œuvres si légères, et, après tout, celle-ci est d'un maître et d'une des plus belles époques de l'art. Polydore Caldara, dit de

Caravage, était né à Caravaggio, dans le Milanais, en 1495, un siècle avant Michel-Ange Amerighi, surnommé aussi Caravage et plus connu. Il eut la gloire d'être estimé et employé par Raphaël : c'est lui qui a fait les frises de plusieurs des célèbres fresques du Vatican, notamment de celle qui représente la victoire de Constantin. On montre, à Messine, un de ses tableaux les plus remarquables : *le Christ portant sa croix*. Il excellait dans l'art décoratif appliqué à l'architecture, les trophées, les grisailles. Il n'avait que quarante-huit ans, lorsqu'il fut assassiné, à Messine, par son domestique.

LES TASSES DE MA GRAND'MÈRE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 69.

Mon frère Alphonse, emporté par son cheval, était tombé sur le pont de S...; on l'avait relevé expirant. L'ami qui m'annonçait cette affreuse nouvelle avait été profondément ému de la douleur de la pauvre jeune veuve; ses impressions, vivement exprimées, m'intéressèrent à elle. Je me rappelais avec amertume mes torts envers Alphonse, et il me tardait d'avoir l'occasion de les réparer. Je partis donc, et, aussitôt arrivé, je me présentai chez ma belle-sœur en demandant avec instance à être introduit. Elle me fit répondre qu'elle ne recevait encore que des amis intimes, et qu'il lui serait impossible de supporter ma vue. Cette réponse me causa un vrai chagrin; il me semblait que, sur une tombe aimée, elle aurait dû, comme moi, oublier les causes justes ou non qui nous avaient éloignés l'un de l'autre. Qui pouvait partager sa douleur mieux que le frère de son mari? Je revins cependant quelques jours après, mais moins disposé peut-être à lui serrer la main sans arrière-pensée. Cette fois on me fit entrer. Ce n'était pas sans trouble que je me préparais à parler de nouveau à cette jeune femme que je n'avais vue qu'une fois en ma vie, alors qu'elle n'était pour moi qu'une étrangère dont je croyais avoir lieu de me plaindre, et que j'allais retrouver aujourd'hui portant le deuil de mon frère et me recevant à titre de son plus proche parent. Mais elle me reçut sans effusion aucune; elle ne voulut me laisser voir ni sa douleur ni l'intérêt que pouvait lui inspirer la mienne. Son cœur restait fermé, en souvenir non-seulement de la désapprobation que j'avais manifestée à l'occasion de son mariage, mais encore du chagrin qu'avait éprouvé Alphonse de notre désunion, dont elle mettait tout le tort de mon côté. Elle me regardait comme incapable de sympathie véritable pour elle, et allait même, je crois, jusqu'à douter de la sincérité de mes regrets. Lorsque j'essayai de faire allusion à notre épreuve commune, épreuve, me semblait-il, qui devenait un lien entre nous, elle détourna brusquement le cours de l'entretien.

Je ne l'accuse pas, mon cher ami, car depuis j'ai appris à la connaître et à mieux comprendre cette âme vivement impressionnable, qui trop souvent se ferme avec passion ou s'ouvre avec une candeur d'enfant. Si j'étais venu à elle en implorant son pardon, elle me l'eût accordé sans hésiter; elle m'eût donné même une large place dans son affection; mais ne lisant pas assez profondément dans mon âme, elle me rejeta sans m'entendre. Un plus noble motif, que je ne connus pas alors, pour mon malheur, lui inspirait aussi cette attitude hautaine et impassible qui refoula en moi toutes mes dispositions à lui donner mon amitié. Mon frère n'ayant pas fait de testament, sa veuve n'avait aucun droit à sa fortune; j'étais son seul héritier légitime. Dans sa juste fierté, elle craignait que la moindre avance de sa part ne parût un moyen de m'attendrir, une insinuation pour m'engager à lui venir en aide.

J'étais bien loin de soupçonner qu'elle eût de semblables pensées. Je la quittai fort mécontent, et même, il faut bien en faire l'aveu, lorsque j'appris que la fortune de mon frère m'était dévolue par la loi, j'éprouvai une mauvaise satisfaction en songeant que j'avais en quelque sorte le pouvoir de punir cette femme de ses procédés à mon égard. Je m'occupai aussitôt d'entrer en possession des biens dont j'héritais, et comme plusieurs titres qui faisaient partie de papiers demeurés chez ma grand'mère m'étaient indispensables, je résolus de me rendre dans ma ville natale. J'entrepris ce voyage avec des préoccupations d'esprit qui ne ressemblaient guère, hélas! aux douces et mélancoliques émotions qu'en tout autre temps une semblable visite m'eût fait éprouver.

J'arrivai par une radieuse matinée de juin, et, sans perdre un instant, je me dirigeai vers la pauvre demeure inhabitée depuis près de trois ans.

Je pénétrai dans le vestibule, puis dans le petit salon; je me hâtai d'ouvrir fenêtres et volets : les joyeux rayons du soleil firent irruption et éclairèrent comme par enchantement les scènes si familières de mon enfance. Je me laissai tomber dans un fauteuil, le vieux fauteuil de mon aïeule, et, sans repousser les souvenirs mélancoliques qui m'assaillaient en foule, je me mis à contempler avec une indicible tristesse ces divers objets inanimés qui tous avaient une histoire à me dire, une histoire de tendresse et d'innocence.

Chaque chose était restée à sa place dans ce lieu vénéré, et, si ce n'eût été la poussière qui avait étendu partout son voile gris, on aurait pu croire que celle qui l'animait jadis de sa présence n'avait cessé de l'occuper que la veille. — Ah! si vous aviez une voix, pensai-je, que me diriez-vous, vous que le temps a respectés? Sans doute vous me plaindriez en me voyant revenir seul, sans famille, le cœur blessé, dans cet asile où j'étais si heureux de l'affection de mes parents! — Et je commençai une minutieuse revue de tous ces objets devenus pour moi des reliques sacrées. Bientôt mes yeux rencontrèrent ces tasses de porcelaine rangées symétriquement, selon l'invariable coutume, sur le petit guéridon au fond de la chambre. Quelle foule d'impressions leur vue réveilla en moi! Impressions du passé si vivantes, si présentes, que je n'y résistai pas, je fondis en larmes. Je m'abandonnai longtemps à ces émotions douces et tristes à la fois, et mon cœur en fut soulagé.

Lorsque je redevins plus calme, j'attachai de nouveau les yeux sur ces humbles petites coupes, et j'évoquai volontairement les scènes enfantines, et cependant si sérieuses parfois, dont elles avaient été témoins.

Un jour, il m'en souvenait, comme nous prenions le café, on avait introduit dans le salon une petite fille qui venait prier mon aïeule d'assister sa mère, pauvre et malade. L'enfant était transie, car il faisait grand froid; elle jeta un regard de timide convoitise sur une tasse encore pleine : c'était la tasse de ma grand'mère, qui comprit le regard de l'enfant, et lui présentant son café fumant :

— Prends, ma petite, dit-elle, je ne l'ai pas encore touché; prends, cela te réchauffera. Demain j'irai voir ta mère, je te le promets.

Avec quelle volupté l'enfant but ce café, et comme elle avait l'air ravi, ma bonne petite grand'mère! Nous ne fîmes aucune observation sur ce qui venait de se passer; mais, en secret, chacun aurait voulu être à sa place.

— Est-il bien vrai? murmura ma conscience en cet instant; n'est-il pas en ton pouvoir aussi de donner à qui besoin, et si cela rend heureux, comme tu le dis, qui t'empêche de l'être, réponds?

Je fis taire cette voix importune en alléguant que le

sacrifice auquel elle faisait allusion était d'une tout autre nature; et je me replongeai dans mes souvenirs.

Une autre fois, nous étions autour de la même table, et je racontais, en me plaignant, que la veille, au collége, on avait, à mes dépens, favorisé de la première place un de mes amis; et cependant, ajoutai-je, cette place était mon droit, tous les autres élèves le savent et le disent comme moi.

— Eh bien, mon ami, me dit ma grand'mère, il faut quelquefois savoir céder son droit aux autres.

— Oh! grand'maman, si c'était à vous!... m'écriai-je.

— Oui, reprit-elle en souriant, tu me le céderais de bonne grâce, j'en suis sûre; mais il faut savoir faire de même à l'occasion, même quand il s'agit de personnes qui ne nous sont rien.

J'allais protester, lorsque, par maladresse, je renversai mon café sur mes genoux. Chacun rit de ma mésaventure, et moi, assez mortifié, j'allai vers la fenêtre passer ma mauvaise humeur sur les mouches que je pourchassai contre les vitres. Un instant après, j'entendis à côté de moi la voix de mon frère qui me disait :

— Allons, tiens donc, ce sera tout froid.

Je me retournai; il me présentait sa tasse de café presque intacte. Je le regardais, hésitant à accepter.

— Prends, frère, reprit-il; j'en ai bu ma part. D'ailleurs, tu l'aimes encore plus que moi.

J'étais touché, et je ne résistai pas à sa douce invitation. Lorsqu'il reporta la tasse vide sur la table, ma grand'mère l'embrassa avec tendresse en disant :

— Il a cédé son droit; j'espère que son frère saura plus tard, à son tour, suivre son exemple.

O mon frère! quel avertissement! quelle sérieuse signification dans ce simple incident! Que d'autres choses encore nous avons bues à la même coupe : l'amour de notre aïeule, les joies, les épreuves et les espoirs de ce monde! et que de fois tu m'as laissé la meilleure part, frère bien-aimé! Oh! je veux écouter la voix du passé, et comprendre le sens prophétique de ces scènes de notre enfance.

Et me recueillant en moi-même : — Grand'mère vénérée, pensai-je, que dois-je faire? Mais pourquoi vous interroger? Je sais bien ce que vous feriez à ma place, et ce que vous auriez fait depuis longtemps.

Je demeurai un moment absorbé dans mes pensées; puis je me levai, et je quittai ce salon tout autre que je n'y étais entré. Je laissai dormir en paix les papiers que j'étais venu chercher, et, quelques jours après, je me trouvais assis à côté de ma belle-sœur.

— Ma sœur, lui dis-je, je viens vous prier de me pardonner. J'ai eu de grands torts envers vous, et j'ai besoin de votre pardon. Permettez-moi d'être votre frère, comme j'étais celui d'Alphonse.

Elle me tendit la main sans répondre; elle était visiblement émue.

— Vous me pardonnez sincèrement, n'est-ce pas? repris-je en serrant sa main dans les miennes. Eh bien, donnez-m'en une preuve; laissez-moi vous restituer la fortune de votre mari, que j'avais voulu, Dieu me le pardonne! m'approprier injustement.

Elle leva sur moi un regard étonné.

— Me la restituer! mais je n'y ai aucun droit.

— Vous y avez plus de droits que moi, lui dis-je; non pas devant la loi humaine peut-être, mais devant nos consciences, dont le jugement est autrement équitable. Puis-je douter, pouvez-vous douter que si Alphonse avait écrit ses volontés dernières il n'eût pas légué sa fortune à celle qui tenait la première place dans ses affections? Répondez-moi franchement, ma sœur : en pouvez-vous douter?

— Non, dit-elle, je n'en doute pas.

— Ainsi donc, ce n'est qu'une justice tardive qui vous est faite, et j'ai besoin que vous oubliiez beaucoup pour me pardonner. Mais, pour l'amour d'Alphonse, vous oublierez, n'est-il pas vrai?

— Oh! dit-elle d'une voix tremblante, je vois maintenant combien il avait raison de vous aimer. Et moi aussi je vous aime *à présent*, ajouta-t-elle avec un charmant abandon. Désormais, je serai votre sœur, votre véritable sœur.

Depuis ce jour, en effet, son affection ne s'est jamais démentie.

Telle est mon histoire, mon ami. Comprenez-vous maintenant le prix que j'attache à ces pauvres petites tasses?

M. Duperret ne répondit pas; il contemplait les fragiles porcelaines.

— Ah! cher ami, dit-il enfin, je crois, en effet, que si nous écoutions plus souvent ce qu'ont à nous conseiller tous les vieux souvenirs de notre enfance, nous aurions quelques fautes de moins à nous reprocher. Vous avez donné une leçon à mes cheveux blancs; de quelque part que vienne l'appel à ma conscience, je l'écouterai toujours avec respect.

COMMENT IL FAUT LIRE.

Un livre est comme un ami qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux votre confiance qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans votre âme. Or, parmi les livres aussi, il y a de faux amis, et il est bon de savoir les discerner pour s'en préserver. Un mauvais livre est un flatteur, un ennemi caché sous l'apparence de la bienveillance; il importe de n'en être pas dupe, et chacun en a le moyen aussi sûr que facile : c'est la conscience. Tout livre qui la blesse, qui parle, par conséquent, contre la piété, la charité, la justice, la prudence et les bonnes mœurs, quelque art perfide qu'il y mette, est un méchant et mauvais livre; comme tout livre qui la satisfait, pour peu qu'il ait d'ailleurs de ce charme sérieux qui ne messied pas à l'honnêteté, est un bon et excellent livre.

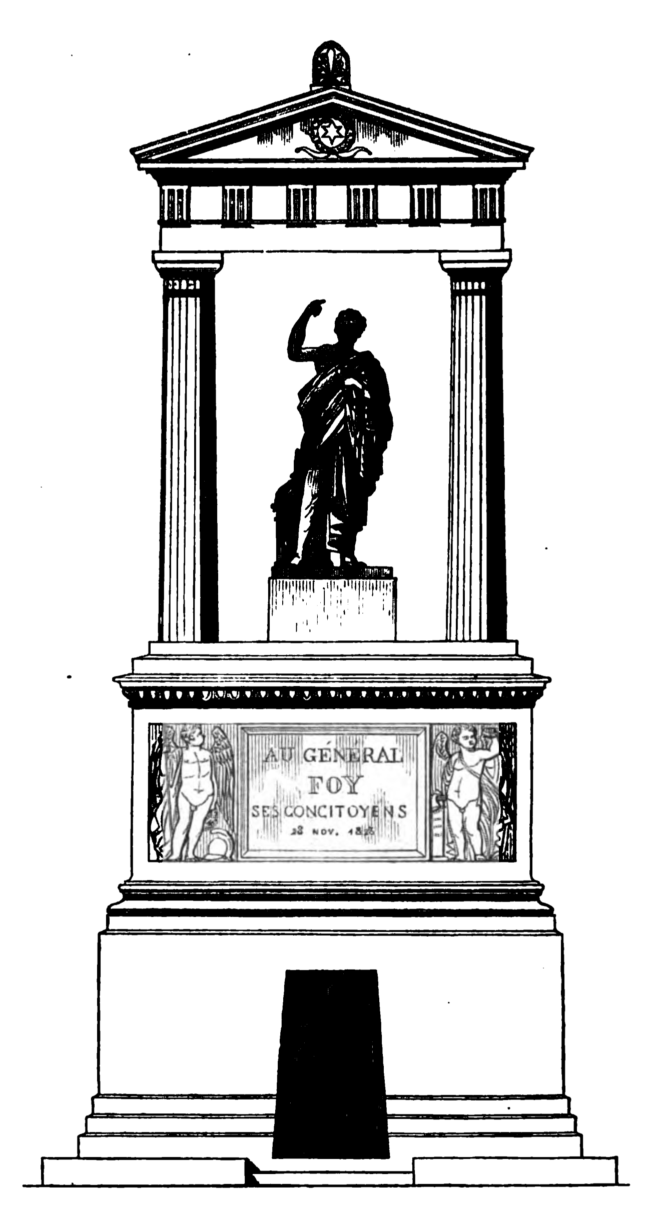
Mais il ne suffit pas, pour recueillir d'utiles fruits de ses lectures, de savoir distinguer et choisir entre les livres, il faut encore savoir lire, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on peut d'abord le supposer. Lire, en effet, bien lire est avant tout comprendre; puis c'est juger, et s'approprier les pensées d'un auteur; c'est en faire son miel, à la manière de l'abeille, et les déposer, pour les y garder, dans le plus pur de son âme. Lire est un peu comme prier. On ne prie pas bien partout et en toute circonstance; il y faut surtout cette gravité, cette sérénité, cette pureté dans l'amour de Dieu qui sont proprement la piété. De même quand on lit, et, pour bien lire, il faut, au dedans comme au dehors, la réunion et le concours de certaines causes favorables à cet excellent exercice, je dirai presque à cette prière de l'intelligence en quête de la vérité. Ainsi pour vous, le matin ou le soir, dans la retraite et le silence de vos modestes demeures, ou dans la paix des champs, pour peu que vous vous sentiez d'ailleurs l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez; vous vous instruirez et vous édifierez, vous aurez fait un acte religieux de raison (1).

(1) Conseils et allocutions adressés à des enfants d'ouvriers et à leurs familles dans des distributions de prix d'une école de village, par M. Damiron.



LE TOMBEAU DU GÉNÉRAL FOY.

Ceux qui ont vécu sous la restauration ne sauraient passer sans être émus devant ce tombeau. Ils se souviennent de leur consternation lorsque, le 28 novembre 1825, le bruit de la mort du général Foy se répandit de Paris dans toute la France. « Cent mille citoyens, dit M. de Barante, suivirent son cercueil. Ce n'était point l'empressement d'un vain esprit de parti, recrutant la foule par les passions. Les sages amis du pays, les hommes graves, les partisans les plus modérés de la liberté, marchaient, dans ce deuil, avec une émotion aussi religieuse que la jeunesse enthousiaste ou l'opposition la plus exaltée. Une souscription fut ouverte pour doter ses enfants qu'il laissait sans fortune; elle s'éleva à près d'un million. Partout on voyait son buste et son portrait. Un monument lui fut élevé. » David d'Angers, alors à l'apogée de son talent, voulut exécuter la statue qui devait surmonter ce tombeau. Il y représenta Foy dans l'attitude de l'orateur, mais avec un costume idéal, contrairement au système hardi qui a donné à beaucoup de ses œuvres un caractère si saisissant de vérité. L'illustre citoyen n'est vêtu que d'une sorte de



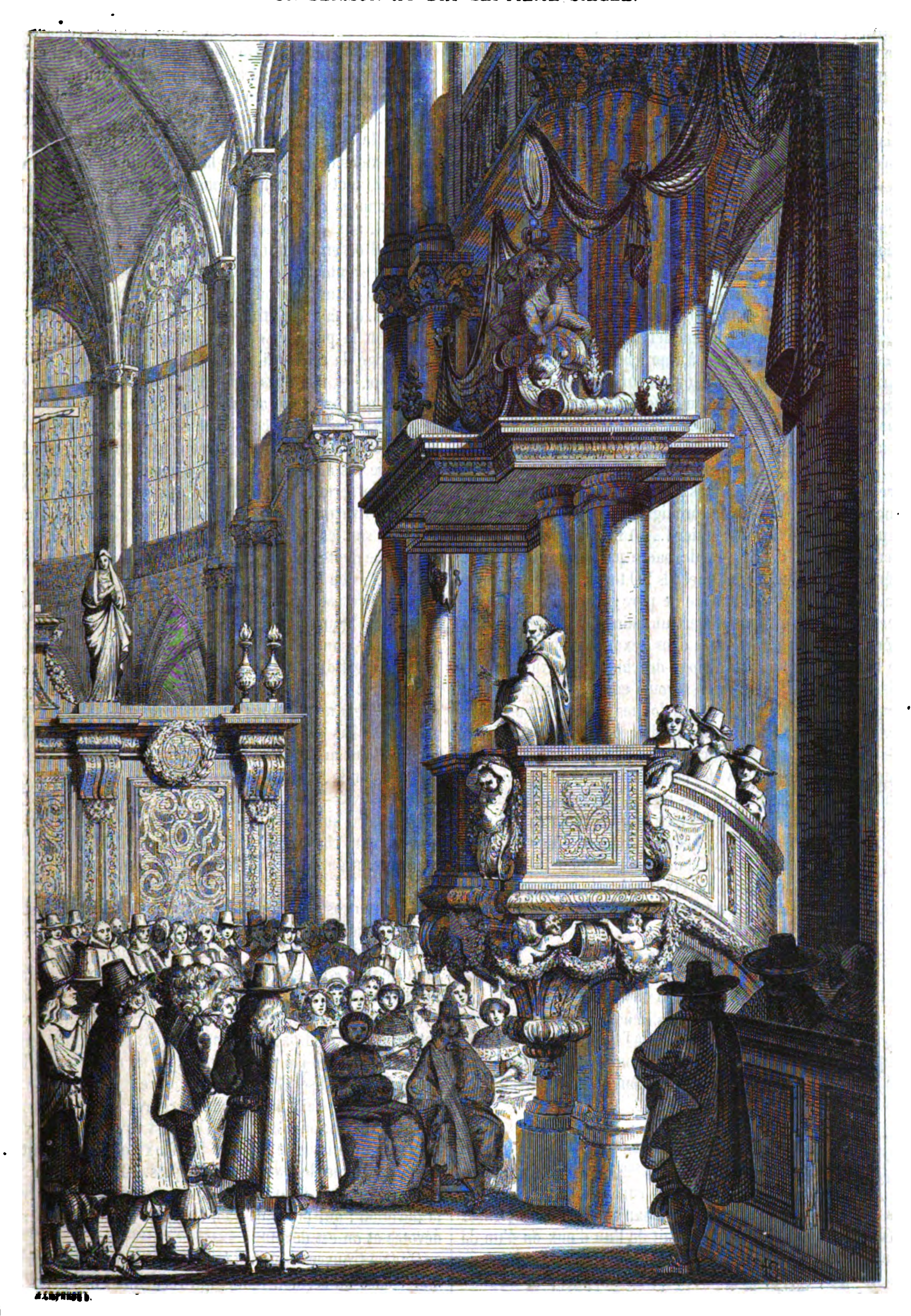
Tombeau du général Foy, au cimetière du Père-Lachaise. — Architecte, M. Léon Vaudoyer; sculpteur, David d'Angers (¹).

manteau. A ses pieds, une épée et une couronne civique rappellent sa double gloire sur les champs de bataille de la république et de l'empire, et à la tribune sous la restauration. Deux bas-reliefs figurent le génie de la guerre et celui de l'éloquence; deux autres, le général en Espagne et à la tribune; un cinquième est une esquisse de ses funérailles. La plupart des contemporains du général Foy ont disparu; de grandes révolutions nous séparent des nobles débats où il défendait la liberté avec un accent de conviction si énergique et si sincère; des flots de passions nouvelles ont passé sur celles qui enflammaient son âme généreuse : son nom reste vivant et respecté. L'opinion publique n'est, en somme, ni injuste ni ingrate : s'il lui arrive souvent de murmurer trop bas ses mépris, ceux qui feignent de ne pas les entendre doivent bien pressentir ce qu'elle réserve à leur mémoire en voyant l'hommage éclatant qu'elle persiste à rendre aux hommes qui ont servi la France avec un cœur dévoué, une conviction inébranlable, et un désintéressement qu'aucun soupçon n'a jamais pu atteindre.

(¹) Œuvres complètes de P.-J. David d'Angers, lithographiées par Eugène Marc, son élève. — Paris, Haro, éditeur.



UN SERMON AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Une Chaire du dix-septième siècle, par Lepautre. — Dessin de Chevignard.

Ce qui frappe d'abord les yeux dans la gravure que nous reproduisons, c'est l'abondance des chapeaux; jamais on ne vit tant de têtes couvertes dans une église. Nous espérions rencontrer quelque dissertation savante, in-folio, sous ce titre : « Des chapeaux au sermon » ; elle nous aurait expliqué la raison d'un usage qui choquerait aujourd'hui toutes les convenances. Mais, en tout temps, qu'on blâme la mode ou qu'on la vante, quand elle règne, on

la subit, même dans les lieux consacrés au culte; voilà ce que démontre assez le témoignage authentique de cette gravure d'après le célèbre architecte et dessinateur Lepautre, qui assurément ne se serait pas permis de représenter ses contemporains si peu respectueusement couverts dans une église, si tel n'eût pas été l'usage à l'époque où il a fait ce dessin. Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'accepter, dit la Bruyère. Laissons-la donc passer et disons quelque chose des sermonnaires au dix-septième siècle; nous viendrons ensuite aux auditeurs.

Tout a été dit sur l'admirable éloquence des Bossuet, des Bourdaloue, des Fléchier, même par ceux qui en parlent sans les lire; mais les prédicateurs ordinaires, médiocres ou même mauvais, qui attiraient aussi la foule, sont plus ignorés que les contemporains de Démosthènes et de Cicéron. Il ne manquait assurément à la chaire chrétienne ni prêtres instruits, ni moines convaincus. Mais le goût des prédicateurs était souvent détestable, et Fénelon donne une idée de ce qu'on avait à reprocher à beaucoup d'entre eux dans ses spirituels Dialogues sur l'éloquence. Un prédicateur, mentionnant le jugement de Salomon, met ces mots dans la bouche du roi : « Taisez-vous, taisez-vous, femmes; car, à ce que je crois, vous n'avez jamais étudié à Angers ou à Poitiers pour savoir bien plaider ! » Un autre, qui, du temps de Louis XIII, prêchait en France avec succès, lançait à l'enfant prodigue cette apostrophe : « O faux bélître ! ô faux argentier !... ô faux apothicaire ! que peu d'infusion de rose et de sucre parmi tant d'aloès ! O père ! ô fils ! Quel père ! quel fils ! O tout bon ! ô tout mauvais !... Il avait vécu une vie de porc; il avait vécu goulument : il accompagne et sert un animal très-goulu. » Le père Maimbourg, arrivant, dans l'exorde d'un sermon sur le bon pasteur, à faire l'éloge du chien de David, ne s'avisa-t-il pas de diviser son sermon en quatre points, selon quatre espèces de chiens? Les dogues d'Angleterre étaient les jansénistes; les mâtins rappelaient ces prédicateurs qui ne se hérissent qu'en chaire; dans l'espèce des bichons, on peut classer les abbés de cour; enfin, il n'y a de bons chiens que les jésuites et lui-même. De pareilles plaisanteries devaient faire paraître bien fades les pointes de l'abbé Cotin prêchant devant Richelieu : « Quand Jésus-Christ, disait-il en flattant la manie du ministre pour la tragédie, acheva sur le théâtre de la croix la pièce de notre salut!... » On sait de quelles épigrammes Boileau tourmenta le pauvre prédicateur. Il prétend

> Qu'avant lui Juvénal avait dit en latin
> Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Il ne compte rien, ni le vin ni la chère,

> Si l'on n'est plus au large assis en un festin
> Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Cependant Cotin a des auditeurs; comme Cassagne, il est de l'Académie; mieux encore, aumônier de la cour. Pourquoi serait-il condamné au silence?

> Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :
> N'écris plus, guéris-toi d'une vaine folie!
> Qui méprise Cotin n'estime point son roi...

Les prédicateurs disciples du cardinal de Lorraine et des moines ligueurs avaient préparé par leurs violences l'édit de Nantes. Voici le portrait de l'un d'eux ou d'un de leurs maîtres, tracé par Étienne Pasquier : « Prédicateur boute-feu, cornet de guerres et de supplices et de tueries, homme qui, à proprement parler, n'est pas de la religion de Jésus-Christ, mais de celle de Saturne, et qui, dans le fond, pratique ce que les prêtres de Carthage pratiquaient anciennement en l'honneur de ce faux dieu. Ils lui immolaient des hommes et s'imaginaient que sa religion demandait de telles victimes. »

La Bruyère critique « les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, et ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si différenciées », artifices auxquels n'échappait pas le père de la Rue. Après les grandes renommées, le père Séraphin, capucin, est à peu près le seul qui fût exempt de ces défauts. Laissons parler la Bruyère :

« Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'âme ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, et par les longues *énumérations*. Depuis trente années on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs*. On court ceux qui peignent en grand ou en miniature; on n'écoute plus sérieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement entre mille autres; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs. L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel, et en la présence des mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise que par celui auquel il est contraire. »

Moins abondant que ces orateurs qui ont toujours, « d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions », nous n'avons annoncé que deux points, le sermon et l'auditoire; passons au second, qui nous servira de péroraison; car il nous ramène à notre exorde, sur les modes d'église.

« Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie et rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie... De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si, pour ne pas la manquer, il devient dévot?... » Or, « la mode presse, il est dévot... Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausse et en pourpoint, portait de larges canons; cela ne sied plus; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode. Celui qui depuis quelque temps à la cour était dévot, et par là, contre toute raison, peu éloigné du ridicule, pouvait-il espérer de devenir à la mode? » C'est pourtant ce qui arrive; et qu'on regarde la gravure : ne voit-on pas ces beaux fils, habilement drapés dans leur manteau, regarder,

> . . . . . . à l'abri d'une perruque blonde,

tout autre chose que l'état de leur âme? Celui qui s'est réfugié derrière la chaire et s'appuie contre une boiserie, à l'ombre d'une colonne, savez-vous ce qui l'occupe? Il a vu à l'église « un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit; il ne se croit plus habillé : il était venu au sermon pour s'y montrer, et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. » Le faux dévot, et j'ai peur qu'il n'y en ait dans le nombre, « évite une église déserte et solitaire; il fréquente les temples où se fait un grand concours; on n'y manque point son coup, on y est vu. » On y est vu, et par les vrais dévots, qu'on indigne, et par les faux, qui échangent un sourire comme les augures antiques. On y est vu par « les femmes qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion : qui pourrait n'en être pas édifié? Elles sont dévotes et on est dévot. »

Que ne trouverait-on pas à dire sur les femmes « qui ont leur chaise au sermon vanté, qui recueillent des notes sur des sujets qu'elles n'entendent point, et qui, armées d'une théologie mondaine, prêtant à la raison le masque de la rébellion et de l'hérésie, opposent un malveillant dédain aux innocentes causeries, tuent le charme de nos salons anciens, et rompent tout lien d'esprit entre les deux sexes? La scission est de jour en jour plus accusée, plus profonde. » Sitôt qu'un homme intelligent, instruit, et qui pourrait

être écouté, se hasarde en dehors du dernier spectacle ou de la dernière composition du dernier musicien, un silence improbateur se fait autour de lui; il touche à l'arche sainte.

Entendez le dernier mot de la Bruyère : « Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps. »

SAINT-JEAN,

PEINTRE DE FLEURS.

V. t. XXV, 1857, p. 305.

Simon Saint-Jean, né en 1808, à Lyon, entra vers l'âge de quatorze ans à l'École des beaux-arts de cette ville, où il apprit le dessin sous la direction de MM. Révoil et Thierriat. Il y remporta les premiers prix dans les concours de fleurs. Sorti de l'École, il continua quelque temps ses études dans l'atelier de M. François Lepage. En 1834, il exposa au Salon de Paris un tableau représentant une jeune fille qui portait des fleurs. On lui décerna dès ce début une médaille de deuxième classe. A vingt et un ans, il avait perdu son père, sa mère et sa sœur. En 1837, il épousa Mlle Caroline Belmont. Douée d'une nature douce, d'un vif sentiment de l'art et d'un goût délicat, Mme Saint-Jean exerça beaucoup d'influence sur le talent de son mari; elle lui était surtout d'un grand secours pour la composition de ses tableaux.

En 1841, Saint-Jean exposa un Vase rempli de fleurs; on lui donna de nouveau la médaille de deuxième classe. Deux ans après, à la suite de l'exposition de 1843, il fut décoré. Il venait d'achever sa Vierge aux fleurs et son Christ aux raisins, qui sont restés parmi ses toiles les plus remarquables.

Depuis cette époque, la réputation de Saint-Jean grandit rapidement; on lui commandait plus de tableaux qu'il n'avait le temps d'en exécuter. Le ministère d'État, le marquis d'Herfort, le prince Demidoff, le prince Radziwill, le prince Galitzin, etc., avaient été les premiers à désirer quelques-unes de ses œuvres pour leurs collections. Leur exemple fut suivi par tous les riches amateurs de l'Europe.

En 1855, Saint-Jean n'obtint encore du jury que la médaille de deuxième classe; mais le ministre d'État lui adressa officiellement celle de première classe. L'Académie de Bruxelles lui offrit le fauteuil resté vide de Van-Huysum, et le roi des Belges lui envoya la croix de l'ordre de Léopold.

Pendant cette même année, Saint-Jean perdit sa femme. Frappé au cœur, atteint d'une tristesse profonde, il ne trouva ni dans son art, ni dans la piété, ni même dans la tendre sollicitude de ses enfants, la force de survivre à sa chère compagne. Une maladie de langueur fit présager sa fin dans l'été de 1859. Ses enfants le conduisirent en hiver à Amélie-les-Bains. Peu après son retour à sa campagne d'Écully, près de Lyon, il s'éteignit entre les bras de son fils et de sa fille, le 3 juillet 1860. Il n'était âgé que de cinquante et un ans.

M. Paul Saint-Jean, son fils, nous pardonnera d'emprunter à l'une de ses lettres ces lignes touchantes :

« Au moral, mon père m'a toujours paru au-dessus des autres hommes avec lesquels j'ai été en relation. Il était indulgent, doux, d'un abord toujours facile. Jamais personne n'eut à se plaindre de lui. Il n'avait, à ma connaissance, aucun ennemi. Sa vie a été calme, sans incidents extraordinaires. Son talent grandissait chaque année. L'impression que sa vie a faite sur moi est que je ne pourrais rien désirer de plus que de lui ressembler, et de vivre comme il a vécu. »

Son jardin d'Écully était plein de rosiers, qu'il cultivait lui-même, ainsi que des ceps de vigne qui lui donnaient de beaux modèles. Il couvrait ses fleurs de tentes à l'approche des orages; il avait soin aussi d'enlever une graine çà et là aux grappes trop fournies, pour leur donner des formes plus élégantes. Il peignait toujours scrupuleusement d'après nature, ne faisait pas un sarment de vigne, un brin de mousse, sans l'avoir devant lui; mais il choisissait et groupait d'après une sorte d'idéal aussi nécessaire au modeste peintre de fleurs qu'au peintre d'histoire.

Chaque matin, en été, Saint-Jean descendait dans son jardin et rapportait dans son atelier quelques belles roses. Les feuilles de vigne jaunies, grillées par l'automne, étaient ses modèles de prédilection. Quelquefois il passait des journées entières dans les vignes, son fusil sur l'épaule; mais il revenait avec son carnier plein seulement de feuilles et de touffes de bruyères.

Après avoir peint tout le jour, il passait ses soirées d'été à se promener dans les champs avec sa femme et ses deux enfants. L'hiver, il terminait ses tableaux, en peignait les accessoires, et composait ceux qu'il devait peindre l'année suivante.

Saint-Jean a fait plus de cent cinquante tableaux, dont un grand nombre ont passé en Belgique, en Hollande, et surtout en Russie. Voici la liste des plus célèbres :

Une Jeune fille portant des fleurs; un Vase Médicis rempli de fleurs; la Vierge aux fleurs; le Christ aux raisins. — Ces quatre tableaux sont au Musée de Lyon.

Fleurs dans les ruines; Repos de chasse. — A M. Pillet-Will.

Panier de roses sur un bas-relief. — A lord Herfort.

Étude de raisins; Intérieur de fruitier. — A M. de Morny.

Fruits dans un creux de rocher; Fleurs dans les ruines. — Au ministère d'État.

Un Bénitier entouré de roses. — A l'impératrice.

La Vierge aux roses. — Au Musée du Luxembourg.

Un Repos de chasse. — Au prince Demidoff.

Fruits sur une galerie. — Au prince Galitzin.

Fleurs de tombeaux. — A M. Jacobson.

Framboises et oranges. — A M. le baron Corvisart.

Bouquet dans une grotte. — A M. Paranque.

Fleurs dans un creux de rocher. — Au prince Radziwill.

Fruits; Fleurs aux pieds d'une statuette de la madone. — A M. Pourchet.

La Vierge à la chaise, entourée de fleurs; Raisin au cep. — A M. Paul Saint-Jean.

Un Vase de fleurs sur une table, avec des fruits. — Dans la salle à manger de l'hôtel de ville de Lyon.

Saint-Jean était membre de l'Académie de Lyon; il a prononcé, en 1856, un discours d'admission où il a traité ingénieusement de l'influence des beaux-arts sur l'industrie.

Le tableau que nous reproduisons est la dernière œuvre de Saint-Jean; il y travaillait encore la veille de son départ pour Amélie-les-Bains. Cette belle peinture, d'environ deux mètres de haut, décore, comme nous venons de le dire, la grande salle à manger de l'hôtel de ville de Lyon; elle est d'un effet général clair et brillant.

Le portrait de Saint-Jean que nous publions, d'après une épreuve photographique, ne nous satisfait pas. La photographie n'a pas traduit le caractère de douceur et l'expression de délicate intelligence qui donnaient tant de charme aux traits de cet excellent artiste. Nous avons vu Saint-Jean deux fois à Paris, et sa physionomie, sa modestie sincère, la droiture de ses pensées, la grande bonté de tous ses sentiments, nous avaient inspiré une sérieuse sympathie.

Une dame de beaucoup d'esprit, qui possède plusieurs de ses tableaux, a bien voulu nous communiquer un assez grand nombre de lettres qu'il lui avait écrites de 1856 à 1859. Ces lettres, très-intéressantes, mais tout à fait confidentielles, ne contiennent malheureusement que peu de réflexions sur l'art. On pourrait en extraire toutefois, pour une biographie de quelque étendue, des passages qui feraient honneur à l'homme autant qu'à l'artiste. Nous lisons, par exemple, les lignes suivantes dans une lettre de 1856 :

« Il existe un préjugé bien fâcheux, c'est que les artistes ne peuvent guère avoir en même temps du talent et de l'esprit de conduite. Cependant, le discernement même qu'il faut à l'artiste pour juger à chaque heure ce qu'il fait doit le rendre apte aussi à bien juger de la valeur de ses actions. »

Il écrit ailleurs : « Il y a beaucoup de fleurs très-belles

Saint-Jean, peintre de fleurs, mort en 1860. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

qu'on ne peut pas peindre ; elles sont comme ces figures régulières, mais froides, qui ne feraient pas un heureux effet dans un tableau. »

Il rencontre quelquefois des mots heureux. La personne à laquelle il écrit souffre et se plaint des fatigues de l'hiver parisien ; il la prie de se résigner, de « mettre son esprit à la retraite. C'est, ajoute-t-il délicatement, ce que conseillait dernièrement un de nos plus habiles médecins à une dame de ma connaissance, et cet avis a été souvent donné à celle que j'aimais. »

Si la peinture des fleurs est un genre qui ne peut pas avoir des prétentions très-hautes, il faut reconnaître qu'en compensation elle fait vivre ceux qui en font le but de leurs études dans une sorte d'intimité continuelle et bien digne d'envie avec ce qu'il y a de plus charmant dans la nature. A toute page, on voit dans les lettres de Saint-Jean combien son parterre, et surtout ses « deux cents rosiers », lui étaient chers. En 1857, on avait annoncé que l'exposition de Paris s'ouvrirait dès le printemps. Il s'inquiète ; mais l'ouverture du Salon est ajournée de deux mois, et

Le dernier Tableau de Saint-Jean, dans la salle à manger de l'hôtel de ville de Lyon. — Dessin de Français.

alors il écrit avec bonheur : « J'aurais été obligé d'aller à Paris au moment de la floraison des roses, et je vous laisse à imaginer si j'y aurais été heureux en pensant que mes fleurs chéries se seraient épanouies pendant mon absence, et que je ne les aurais revues qu'une année plus tard. »



ELEVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXVII, 1859.

VI.

Le soleil s'était couché, et sur le bleu de l'orient les étoiles apparaissaient peu à peu. Rejetant les voiles de lumière sous lesquels il se dérobe pendant le jour, l'univers se révélait et m'appelait à plonger dans ses sublimes profondeurs. Pénétré, comme je le suis toujours, par l'effet de cette grande scène, je me sentais saisi d'un immense regret de n'être point uni en ce moment avec tous mes semblables dans une commune pensée d'admiration et de prière. Quelle puissante instigation de la nature à nous incliner tous ensemble à mesure que nous entrons dans l'ombre, et à vénérer l'Éternel dans la splendeur de ses œuvres! Mais combien d'hommes, même en Europe, qui, n'apercevant dans le ciel qu'un semis confus d'étincelles, le contemplent d'un œil indifférent, sans attacher plus d'importance aux globes innombrables qui le remplissent qu'aux gouttes de rosée qui brillent le matin à la surface des champs! Tant il est vrai que nulle grandeur matérielle n'est capable de nous émouvoir si l'intelligence ne marche en avant et ne nous donne le signal et la mesure!

Pour nous-mêmes, qui n'ignorons pas que ces légères scintillations sont les témoignages adressés à nos organes par les soleils lointains, quelle différence dans l'impression que nous cause la contemplation du firmament, si nous tenons tous ces astres, comme on l'a fait si longtemps sur la foi des apparences, pour des foyers immobiles, ou si, les jugeant d'après les déterminations de la science moderne, nous les voyons, malgré leur illusoire fixité, se précipiter en réalité les uns autour des autres avec une vélocité dont nos projectiles les plus rapides n'approchent pas! Cette seule notion suffit pour nous transformer de fond en comble l'aspect du ciel. A sentir rouler et s'entre-croiser ces masses colossales, la paix que faisait la nuit dans nos cœurs se dissipe, le vieil édifice s'évanouit, remplacé par le jeu terrible des soleils et de leurs planètes; et l'âme, arrachée au repos des ténèbres, se laisse aller avec un vague effroi, et en invoquant la tutelle de Dieu, dans l'insondable tourbillon au sein duquel flotte la terre.

Et cependant, qu'est-ce que l'agitation de tous ces mondes si on la compare à l'agitation du fluide qui les entoure? Quelles fluctuations prodigieuses remplissent sans désemparer ces vastes étendues? L'univers n'est qu'un océan peuplé d'îles errantes, et les canaux qui divisent cet archipel infini sont, aussi bien que les îles elles-mêmes, dans une plénitude perpétuelle de phénomènes de tout genre. Combien y en a-t-il de ces phénomènes et des plus admirables peut-être, qui nous demeurent absolument étrangers, parce que nous ne sommes pas doués des organes qui nous seraient nécessaires pour en avoir conscience! Nous ne sommes clairvoyants, et dans les plus étroites limites, qu'à l'égard de ceux qui suscitent en nous la sensation de la lumière; et pour bien d'autres, avertis seulement par les inductions de la science, nous sommes dans la même condition que les aveugles, qui connaissent l'existence du jour, mais sans se faire nulle idée des magnifiques révélations qu'il prodigue. Au lieu de ce simple rideau semé de points brillants auquel se réduit pour nous la perspective de l'univers, quelle innombrable et inimaginable diversité de tableaux n'y recueillerait pas celui qui, en promenant ses regards sur le ciel, serait en état d'y saisir et d'y analyser tant de subtils courants qui, sans se contrarier ni se confondre, ne cessent de s'y répandre dans tous les sens! Ne serions-nous même en relation qu'avec les courants qui produisent la lumière, quelles prodigieuses informations n'en recevrions-nous pas sur ce qui s'accomplit dans les autres mondes, si notre vision n'était retenue dans les limites auxquelles notre humble nature nous condamne! Mais les torrents de lumière que précipitent continuellement sur nous les astres qui nous environnent traversent nos yeux en n'y laissant pour toute impression que d'imperceptibles piqûres. Nous n'avons moyen ni de discerner les rayons particuliers dont ces faisceaux complexes se composent, ni de reconnaître les changements qui s'y effectuent d'un instant à l'autre par les changements des objets distincts dont ils émanent. Au delà des horizons de la terre, rien ne se montre qu'en bloc, et matériellement nous ne valons guère mieux que le ver de terre qui, entouré des riantes floraisons de la prairie, se borne à y distinguer entre l'ombre et le soleil. Une seule chose nous élève au-dessus de lui, c'est de soupçonner du moins cette plénitude dont nous ne jouissons pas, et de nous sentir la puissance de demander à Dieu de nous élever un jour à un degré d'organisation supérieure, afin que nous puissions jouir alors plus complétement qu'aujourd'hui des merveilles dont est pénétrée dans toute son étendue la substance de son univers.

Tout en suivant ces pensées, je regardais Sirius qui venait de se lever, et je me mis à songer à la révolution qui avait dû se passer à sa surface, lorsque, au lieu de la nuance rouge que lui connaissaient les anciens, il avait pris le ton blanc sous lequel il nous apparaît aujourd'hui. Je voyais sous cette modification, si minime à notre égard, un accroissement correspondant dans la puissance calorifique de ce lointain soleil, et j'en déduisais par analogie les conséquences qui avaient pu en résulter dans son économie et dans celle des planètes qui doivent l'entourer. De quels mouvements extraordinaires, de quels changements dans la proportion des continents et des mers, dans la géographie des espèces végétales et animales, même dans leur organisation, de quels déplacements de peuples, voire de renversements d'empires, n'aurions-nous pas été les témoins si nous avions eu des yeux d'une délicatesse suffisante! Ces tableaux ou d'autres tableaux du même genre sont venus à nous en effet; et il est incontestable que le faisceau de lumière qui frappe en ce moment notre vue nous en apporte encore d'analogues, car si nous savions lui faire subir une amplification télescopique assez développée, nous les y verrions immédiatement apparaître. Donc ils y sont; l'éloignement, en atténuant la vivacité de l'irradiation, n'a pu déterminer l'évanouissement d'aucun des rayons particuliers qui la composent, et tous les détails que contenait le flot de lumière à son départ de l'astre y sont restés. S'ils nous échappent, c'est la faute de nos yeux et non pas celle du phénomène.

Circonstance étrange toutefois! la lumière mettant dix ans pour venir de Sirius jusqu'à nous, ce n'est donc que dix ans après leur accomplissement que nous aurions pu voir toutes ces révolutions se produire; de même que le changement de coloration qui les résume pour nous ne s'est, en effet, témoigné à nos ancêtres qu'avec un pareil retard. C'est ainsi que, dans un autre ordre, le coup de canon qui se fait entendre à cinq lieues de distance met les auditeurs en présence d'une action qui est déjà terminée depuis une minute au lieu où elle est née; si bien que ce qui est ailleurs dans le passé est pour eux dans le présent. La loi est universelle, puisque aucun mouvement n'est instantané. L'éther lui-même, malgré sa légèreté, ne propage ses ondes que graduellement, et, pour mettre en communication les astres que la distance sépare, il veut du temps. Courrier fidèle, la lumière ne se lasse point; mais ses relais ont chacun leur durée.

Qu'elle aille ou qu'elle vienne, sa vitesse est toujours la même, et ce qu'elle met de temps pour venir de Sirius à nous, elle le met aussi pour aller de nous à Sirius. Si notre soleil venait à varier à son tour, l'accroissement ou la dimi-

nution de son éclat ne serait donc vu non plus de ce monde lointain qu'après un laps de dix ans; et si ce monde lointain est habité par des êtres assez délicatement constitués pour être en état de nous distinguer sur notre chétive et obscure planète, il leur faut aussi ce même intervalle pour que les événements qui se produisent en ce moment parmi nous frappent leurs yeux. Ils ne nous voient jamais que dans le passé, et les mouvements auxquels ils assistent actuellement en tournant leurs regards vers nous sont précisément ceux auxquels nous assistions nous-mêmes, il y a dix ans, à pareil anniversaire.

Il existe donc, grâce aux lois de la lumière, une telle relation entre les choses de l'espace et celles du temps que, pour remonter dans les grandeurs du temps, il suffit de s'éloigner dans celles de l'espace. Au lieu de nous transporter sur Sirius, transportons-nous sur un astre situé deux fois plus loin, et, en regardant la terre, nous découvrirons ce qui s'y faisait il y a vingt ans. Choisissons des stations de plus en plus reculées, et nous nous élèverons dans l'échelle des âges aussi loin que nous le voudrons, et au delà même de l'établissement des premiers hommes au sein des antiques forêts. De même pourrons-nous, en ouvrant nos ailes en sens inverse, redescendre à volonté; nous verrons la noire fourmilière de l'Égypte, charriant sous la verge des intendants ses blocs de pierre et bâtissant patiemment ses pyramides; nous apercevrons la ville de Priam, et le fougueux Achille refoulant les rangs des Troïens ou traînant autour des murailles le corps ensanglanté d'Hector; nous suivrons les Perses sur le Bosphore, et nous distinguerons Alexandre remuant avec sa poignée d'hommes toute l'Asie. Athènes, Rome, Jérusalem, nous contemplerons, comme si nous étions vos contemporains, le spectacle de vos rues et de vos places publiques. Sur la colline sainte, aux portes de la ville, l'ouvrier dressera familièrement sous nos yeux cette croix étonnante secrètement destinée à tant d'éclat; nous serons les témoins du juste, nous suivrons son dernier regard vers le ciel, et nous pourrons observer dans toutes ses phases l'action qui partira de son sépulcre vide pour envahir peu à peu toute la terre. Pas un détail ne nous échappera si nous nous imaginons assez clairvoyants, et nous resserrerons l'histoire dans une aussi étroite mesure que nous le voudrons si nous nous imaginons assez rapides. Les siècles, à notre appel, comparaîtront devant nous en toute vérité, comme présents, dans les moindres accidents de leurs annales; et, maîtres de l'espace, nous pourrons nous dire maîtres du temps.

Ma vie, ma pauvre vie, qui me semble se perdre derrière moi à mesure qu'elle s'écoule, subsiste donc en réalité jusque dans ses dernières minuties. Pas un de mes gestes, pas un de mes regards qui, en naissant, ne se soit gravé dans la lumière et qui n'y soit encore; et si Dieu le voulait, en me conduisant par la main dans les champs de l'espace, il m'y ferait ramasser pas à pas tous mes jours évanouis. Je me retrouverais à mon premier sourire dans les bras de l'être charmant et bon qui fut ma mère; je me verrais dans mon enfance recevant de ce tendre et vigilant protecteur, avec l'usage de la parole, mes premières leçons; je me suivrais dans les vicissitudes des écoles et dans les voyages où mon éducation s'est achevée, et, une fois rangé parmi les hommes, se reproduiraient à mes yeux les vivants tableaux de mes amitiés, de mes épreuves, de mes labeurs; et dans ce magique miroir de moi-même, pas une de mes déterminations, hélas! pas un de mes torts ne m'échapperait. Les volontés les plus secrètes ne finissent-elles pas, en effet, le plus souvent par aboutir à quelque action qui les trahit? et ne sont-elles même pas toujours accompagnées de contractions déterminées du cœur ou du cerveau, dont le fluide éthéré s'empare, fût-ce dans l'ombre, et qui dès lors se perpétuent indéfiniment dans son sein? Ce n'est pas seulement avec les objets en lumière que ce fluide universel est en rapport; il baigne jusque dans l'épaisseur de leur substance tous les corps, pénètre aux endroits les plus sombres pour y saisir dans sa merveilleuse élasticité le contre-coup des vibrations de la chaleur, de l'électricité, et bien d'autres peut-être qui, pour être imperceptibles à nos sens, ne portent pas moins dans l'immensité les implicites témoignages dont ils sont dépositaires. Les ténèbres ne sauraient donc mettre un seul instant notre existence à couvert, et il n'est pas une retraite où nous puissions nous estimer matériellement seuls avec nous-mêmes. Nous avons beau nous envelopper et faire silence, le corps auquel notre vie est liée ne cesse de parler malgré nous, et, d'écho en écho, l'éther qui l'environne répercute indéfiniment ses paroles. Cache-toi au fond des bois, lâche et honteux meurtrier, pour y commettre ton forfait; attends même, si tu le veux, les voiles de la nuit; tu te crois invisible, mais l'univers est ton témoin, et si tu laves le sang, sache que la tache est déjà dans le ciel; elle s'y étend d'heure en heure, et transmet ton crime à tous les mondes!

Mais y a-t-il réellement sur les astres qui nous entourent des êtres assez finement organisés pour apercevoir d'aussi loin ce qui se passe parmi nous? Il est permis de le croire, puisque rien ne limite la perfectibilité possible des organismes, et qu'il n'est pas à présumer que la constitution des habitants de la terre soit le dernier mot de l'industrie du Créateur. Que d'inégalités sur notre planète même, dans l'aptitude que présentent à l'égard de la lumière les diverses espèces qui s'y rencontrent, depuis la myopie des mollusques jusqu'au regard de l'aigle, plus encore, jusqu'à celui de l'astronome armé des puissants instruments à l'aide desquels il commence à scruter les mystères du ciel! Comment ne pas admettre que cette gradation, interrompue sur notre globe, conformément au rang subalterne qu'il occupe dans l'univers, reprend ailleurs sa continuation? Celui qui voudrait réduire les plans de la nature aux observations qui peuvent se faire ici-bas ne serait-il pas comparable au zoologiste qui, ayant étudié la faune d'une île ou d'un canton, prétendrait renfermer dans le même cercle le surplus des continents et des mers? Loin d'être en droit de légiférer sur l'échelle des êtres, il ne se douterait seulement pas de la portée de cette immense expression. La voie une fois ouverte par le principe de la multiplicité des mondes, celui de leur hiérarchie devient en effet irrésistible. Dire qu'il existe au delà de notre globe une multitude sans nombre d'autres globes, c'est dire qu'il y en a dans cette multitude de plus parfaits que le nôtre, et dès lors le domaine du possible, quant à la sensibilité physique des êtres qui animent ces mondes, devient indéfini.

Laissons même le possible et ne nous attachons qu'au certain : le certain, c'est que tous les témoignages dont il s'agit, qu'il y ait ou non des témoins pour les percevoir, existent incontestablement. Toute vie qui s'écoule, à mesure qu'elle s'écoule, s'inscrit d'une manière permanente dans les vastes capacités du firmament. Non-seulement tous les hommes que, depuis tant de siècles, la terre a vus naître, marcher et mourir, ont là leur histoire particulière, mais la foule innombrable des animaux qui les a précédés et qui pullule encore autour d'eux y a la sienne également. Les légers voyages qu'exécute l'abeille de fleur en fleur y sont virtuellement dépeints avec la même exactitude que les étapes de sang et de feu des conquérants, et les correspondances les plus secrètes y sont dans le même jour que les inscriptions grandioses gravées au front des monuments. La lumière, qui de notre sol se réfléchit inces-

samment dans l'espace, y poursuit sa route en emportant avec elle, sans rien omettre, tout ce dont elle s'est imprégnée à son passage, et jamais archives n'ont été classées avec plus de méthode que ces archives d'en haut, où chaque siècle est rangé dans sa zone, que, d'abîme en abîme, le siècle suivant pousse éternellement devant lui. C'est là ce qu'on peut nommer la vraie lumière historique, qui ne peut ni faillir, ni faiblir; et il ne faudrait, pour l'obliger à se traduire en tableaux, que la soumettre à un appareil convenable, car tout est disposé, en ce qui concerne la nature, pour que rien ne manque à la perfection de ces photographies rétrospectives.

Nous ne nous faisons donc qu'une idée tout à fait incomplète de l'essence des astres tant que nous les bornons aux sphères pesantes qui les constituent primordialement, sans y ajouter ces prodigieuses auréoles dont ils sont environnés, et dont les grandes ondes ne cessent de courir à l'infini, toutes chargées des éléments lumineux de leur histoire. A quelque développement qu'elles arrivent, l'espace ne leur manque pas, car elles en jouissent toutes en commun; elles s'y croisent et s'y traversent l'une l'autre perpétuellement sans éprouver aucun trouble de leur concours, chacune, grâce à la subtile constitution de l'éther, rayonnant en paix dans son indépendance et son éternelle limpidité, comme si elle était seule dans l'univers. Quelle complexité cependant et que de services divers en chaque point! Quelle richesse de mouvements dans cette légère substance si longtemps méconnue parce qu'elle ne pèse ni ne résiste! Complément admirable de la matière pondérable, c'est elle qui transmet et qui conserve tout ce qu'accomplissent, au moyen de celle-ci, les innombrables habitants de l'univers. Tout ce qui s'est produit dans l'ensemble de la création depuis l'origine des temps s'y est empreint et y demeure. Toute âme y a son compte, et le jour où il le voudrait, Dieu pourrait le lui mettre physiquement sous les yeux, et lui faire toucher en un clin d'œil la série entière de son passé. Ne peut-on dire que c'est là le livre de vie? Loin d'être une fiction de la théologie, ce livre est la réalité même de l'univers. On n'en saurait imaginer aucune de plus incontestable; et s'il nous plaît de l'entrevoir, tout incapables que nous soyons de lire dans ces pages sublimes, nous n'avons qu'à lever les yeux vers le ciel et contempler ses scintillations.

Telle est la forme sous laquelle doit s'offrir aux regards de Dieu le système général de l'univers. Où les astronomes ne voient que masses et orbites, il ne voit que splendeur et vérité. L'abîme est pour lui un tissu de figures dans lequel les choses qui ne sont plus brillent du même éclat que celles qui naissent, et il y embrasse d'un seul coup d'œil tout le passé en même temps que tout le présent. Tout y est à jour, la trace du crime comme celle de la vertu; et les siècles ont beau s'accumuler, leurs plus énormes entassements ne savent rien couvrir, pas même le léger froissement fait en passant au brin d'herbe : leur transparence est infinie. Chaque être, dans ce magnifique ensemble où les rayons de tous les mondes se réunissent, est en quelque sorte au centre d'une immense auréole, où tous les détails de son existence, bons ou mauvais, sont reproduits, et le jugement de Dieu qui s'y appuie n'en est que le sublime résumé. Et qui sait même s'il ne se crée pas, dans le cours de l'existence, au contact répété de ces ondulations continuelles, des affinités spéciales avec telle ou telle contrée de l'univers, où l'âme se sentirait spontanément entraînée à l'heure de la mort par l'effet d'une attraction déterminée par elle-même à son insu, l'avenir s'ouvrant ainsi pour chacun où chacun a frappé de préférence tandis qu'il vivait!

Vous n'avez sans doute pas besoin, Dieu tout-puissant, de ces témoignages extérieurs pour nous connaître et vous décider à notre égard, vous qui voyez et gardez toutes choses en vous-même dans une profondeur métaphysique dont aucun phénomène n'approche. Intimement uni comme vous l'êtes à toutes vos créatures, il leur est impossible non-seulement d'accomplir la moindre action, mais de former le moindre désir ou la moindre pensée, que vous n'en ressentiez immédiatement le contre-coup, et en vous rien ne s'oublie, comme rien n'est imprévu. Votre mémoire, aussi bien que votre prescience, est infinie, et il ne serait pas moins téméraire de vouloir donner raison de l'une que de l'autre. Mais, tout en respectant ces insondables mystères d'une intelligence dont vous avez seul la clef, il nous est du moins permis de chercher à nous faire une idée lointaine de la multiplicité et de l'immanence de vos souvenirs, et aucune image n'est plus propre à nous aider dans cet effort que l'image même de l'univers chargé dans ses immenses capacités, ainsi que nous venons de l'entrevoir, de tout le passé et de tout le présent. Élevons-nous donc à le contempler du même point de vue d'où vous devez le contempler vous-même, et jouissons, à votre exemple, de la conformité qui existe entre la véridique lumière dont toute votre œuvre est imprégnée et le splendide savoir qui constitue votre essence : les flambeaux de la nuit ne sauraient nous faire une plus haute leçon.

FORSTER POWELL.

« Marcher de plus en plus vite », voilà l'une des devises préférées de la race anglo-saxonne. Aussi encourage-t-elle aussi généreusement les chevaux et les coureurs rapides que toutes les tentatives qui peuvent accroître la vélocité des locomotives et des bateaux à vapeur. Forster Powell, né à Horseforth, près de Leeds, en 1734, était, en 1762, clerc



Forster Powell, coureur célèbre.

d'un procureur de Londres. Mais la vie sédentaire ne lui convenait pas : il se fit coureur et acquit, à ce titre, beaucoup d'argent et de popularité. Il parcourait à pied deux milles (3218^{m},62) en moins d'un quart d'heure. A près de soixante ans, il pouvait encore aller de York à Londres en cinq jours et quelques heures : la distance entre ces deux villes est de 320 kilomètres (80 lieues).



L'AIGLE A QUEUE ÉTAGÉE.



L'Aigle à queue étagée (*Aquila fucosa*). — Dessin de Freeman.

L'aigle que représente notre gravure (*Aquila fucosa*) habite la Nouvelle-Hollande. Il se distingue surtout des autres espèces du même genre par la forme de sa queue, dont les plumes, dépassant de beaucoup les ailes, augmentent progressivement de longueur des bords jusqu'au milieu, disposition qui a fait donner à cet oiseau le nom d'aigle à queue étagée. Il a d'ailleurs, à un éminent degré, tous les caractères qui appartiennent à ce groupe de rapaces : le bec robuste, droit à la base, recourbé à l'extrémité, les tarses emplumés jusqu'aux doigts, les ongles forts et arqués, la tête plate, l'œil abrité d'un sourcil saillant, avec cette attitude droite et cet air de sauvage ma-

jesté qui fait dire de l'aigle qu'il est le roi des oiseaux.

On avait divisé les oiseaux de proie appartenant à la tribu des faucons en deux sections, celle des *nobles* et celle des *ignobles*, et c'est dans cette dernière que les aigles se trouvaient rangés, sous le prétexte que ne pouvant être dressés à la chasse, se refusant à tous les efforts des fauconniers, ils ne servaient pas aux plaisirs des nobles. Ainsi leur nature indomptable, leur invincible répugnance à se plier à l'esclavage leur valait une qualification absolument contradictoire avec leur physionomie et leur caractère. Il suffit d'avoir regardé un aigle pour protester contre une telle classification ou du moins contre l'adjectif malsonnant dont on s'est servi pour l'exprimer.

Même en captivité, entre les barreaux d'une cage, l'aigle est singulièrement imposant. Il nous est impossible, quant à nous, de le voir au jardin des Plantes, perché sur son bâton, immobile, insensible et comme supérieur à tout ce qui se passe autour de lui, fixant sur le spectateur son regard calme, étincelant, dominateur, sans ressentir une sorte d'admiration. Et quand l'oiseau, à l'heure du repas, s'agite, secoue son lourd plumage, saute de son perchoir en étendant ses vastes ailes qui vont fouetter de part et d'autre les parois de sa loge, et se pose triomphalement sur sa proie, où il crispe sa serre, où il plonge son bec avec rage, c'est un tableau d'une sauvage et horrible grandeur.

Mais c'est en liberté, au milieu de ses forêts et de ses rochers, qu'il faudrait pouvoir observer les superbes allures de ce redoutable tyran des airs. Nous en trouvons dans Audubon, le célèbre ornithologiste américain, une inimitable peinture; nous ne pouvons mieux faire que de la reproduire :

« Regardez, dit-il; là, tout au bord du large fleuve, l'aigle, dans une attitude droite, est perché sur la dernière cime du plus haut des arbres; son œil, étincelant d'un feu sombre, surveille la vaste étendue; il écoute, son oreille subtile est ouverte au moindre bruit lointain, et de temps en temps il jette un regard au-dessous de lui, sur la terre, de peur que le pas léger du faon ne lui échappe. Sa femelle est perchée sur le rivage opposé, et si tout demeure tranquille et silencieux, elle l'avertit par un cri de patienter encore. A ce signal bien connu, le mâle entr'ouvre ses ailes immenses, s'incline légèrement et lui répond par un autre cri qui ressemble à l'éclat de rire d'un maniaque; puis il reprend son attitude immobile et de nouveau tout est redevenu silence. Canards de toute espèce, sarcelles, macreuses et autres passent devant lui en troupes rapides et descendent le fleuve; mais l'aigle ne daigne pas y prendre garde, cela n'est pas digne de son attention. Tout à coup, comme le son rauque du clairon, la voix d'un cygne a retenti, éloignée encore, mais se rapprochant de plus en plus. Un cri perçant traverse le fleuve : c'est celui de la femelle, non moins attentive, non moins aux aguets que son mâle. Celui-ci se secoue violemment tout le corps et de quelques coups de bec arrange en un instant son plumage. Maintenant le blanc voyageur est en vue : son long cou de neige est tendu en avant, ses yeux sont sur le qui-vive, vigilants comme ceux de son ennemi; ses larges ailes semblent soutenir avec peine le poids de son corps, bien qu'elles battent l'air incessamment; il paraît si fatigué dans ses mouvements, que ses jambes sont étendues au-dessous de sa queue pour la seconder dans son vol. Il approche néanmoins, il approche; et l'aigle l'a marqué pour sa proie. Au moment où le cygne va dépasser le sombre couple complétement préparé pour la chasse, le mâle s'élance en poussant un cri formidable; ce cri est entendu du cygne, et il résonne plus sinistre à son oreille que la détonation du fusil meurtrier.

» Le moment est venu d'apprécier toute la puissance dont l'aigle dispose : il glisse au travers des airs, semblable à l'étoile qui tombe, et, rapide comme l'éclair, il fond sur sa tremblante victime, qui, dans l'agonie du désespoir, essaye, par diverses évolutions, d'échapper à l'étreinte de ses serres cruelles. Elle monte, fait des feintes et voudrait bien plonger dans le courant, mais l'aigle l'en empêche; il sait depuis trop longtemps que, par ce stratagème, elle pourrait lui échapper, et il la force à rester sur ses ailes, en cherchant à la frapper au ventre. Bientôt tout espoir de salut abandonne le cygne; déjà il se sent bien affaibli, et sa vigueur défaille en présence du courage et de l'énergie de son ennemi. Il tente un suprême effort, il va pour fuir... Mais l'aigle, acharné, de ses serres le frappe sous l'aile, et, le pressant avec une puissance irrésistible, le précipite obliquement sur le plus prochain rivage.

» Et c'est à présent, lecteur, que vous pouvez juger de la férocité de cet ennemi si redoutable aux habitants de l'air, alors que, triomphant sur sa proie, il peut enfin respirer à l'aise. De ses pieds puissants il foule son cadavre, il plonge son bec acéré au plus profond du cœur et des entrailles du cygne expirant; il rugit avec délices en savourant les dernières convulsions de sa victime, affaissée maintenant sous ses incessants efforts pour lui faire sentir toutes les horreurs possibles de l'agonie. La femelle cependant est restée attentive à chaque mouvement du mâle, et si elle ne l'a pas secondé dans la défaite du cygne, ce n'était pas faute de bonne volonté, mais uniquement parce qu'elle était bien assurée que la force et le courage de son seigneur et maître suffiraient amplement à un tel exploit. Maintenant la voilà qui vole à la curée où il l'appelle; et dès qu'elle est arrivée, ils fouillent ensemble la poitrine du malheureux cygne et se gorgent de son sang. » [1]

Quand on est vieux, on doit agir plus que quand on était jeune. GŒTHE.

PHILIPPE BRIDART DE LA GARDE.

RÉFORME DU COSTUME A L'OPÉRA, EN 1754.

Philippe Bridart de la Garde était fils de l'homme de confiance du grand prieur de Vendôme. Écrivain quelque peu maniéré, mais homme de goût en fait d'art, il connut une célèbre cantatrice de ce temps, Mlle le Maure, qui le mit en relation avec Rebel et Francœur, directeurs de l'Opéra. Ces derniers étaient chargés en outre de l'organisation des fêtes particulières que Louis XV donnait à la cour; ils chargèrent la Garde des détails, et acceptèrent, sans trop d'hésitations, ses réformes pour les costumes de l'opéra d'*Alceste* et d'autres ouvrages. Mme de Pompadour, de honteuse mémoire, mais qui aimait à protéger les arts et les lettres, attacha Bridart de la Garde en qualité de bibliothécaire, avec de fort beaux appointements, que vinrent accroître encore certains priviléges pour la rédaction du *Mercure*. Palissot affirme qu' « on jouait alors des comédies grecques, telles que l'*Amphytrion*, en habit à la française, et que le public, accoutumé à ce défaut de convenance, paraissait même ne pas en remarquer la bizarrerie. »

De la Garde est auteur d'une chanson populaire qui a

[1] Le bel ouvrage d'Audubon n'a pas encore été traduit en français, sauf quelques morceaux choisis par M. Eugène Bazin, sous le titre : *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique*. Le fragment que nous avons cité est extrait de cette fidèle et élégante traduction.

fort animé, vers la fin du siècle dernier, les salles de Ramponeau (voy. t. IX, 1841, p. 233):

Malgré la bataille qu'on donne demain... *

De la Garde mourut le 3 octobre 1767. Palissot a dit de lui : « Il s'entendait aux choses d'effet, de bienséance, de convenance, mais non aux secrets du génie. »

LES SINGERIES DE CHANTILLY.

Voy. p. 11.

Dans les sept mille arpents de forêt qui entourent Chantilly, deux amazones peuvent aisément s'égarer. Si vous regardez la singulière figure de ces dames, vous me direz que les singes n'ont guère l'habitude de se perdre dans les bois, et que, marchant à l'aventure et sans but, ils trouvent toujours leur chemin et leur vie. Mais ces jeunes guenons sont venues vivre parmi les hommes; elles sont nées peut-être dans un château royal, et, comme tous les animaux domestiques, elles ont pris quelque chose des infirmités, des imperfections humaines; elles se sont perdues, en vraies princesses. Par bonheur, il y a dans la forêt un point de ralliement où conduisent toutes les routes; les chasseresses fatiguées sont sûres d'y trouver toujours une collation dressée sur une table de marbre.

C'est là que nos deux amazones se rencontrent par hasard. L'une, celle de droite, montre avec la main l'endroit d'où vient le son du cor et le bruit des meutes; elle propose de rejoindre la chasse. Mais sa compagne irrésolue n'a pas tant de goût pour la foule; on devine qu'elle veut goûter aux cordiaux entrevus sous le cristal des flacons. Elle craint sans doute les détours inextricables du *labyrinthe* qu'un malicieux Condé fit dessiner tout près du rond-point de la table de marbre. Il paraît qu'une fois engagé dans le dédale, on n'en pouvait sortir sans les cailloux du petit Poucet ou le fil d'Ariane. C'était l'image des intrigues de cour, labyrinthe invisible, obscur, qui côtoie toujours les plaisirs, les fêtes et la vie au grand jour.

Hallali! hallali! Le cor se rapproche; le cerf passe au bout de l'allée, la tête penchée vers la terre, harcelé par les chiens, les chevaux, les dents, les épieux, les balles.. Le malheureux a épuisé toutes ses ruses et l'agilité de *ses jambes de fuseaux;* s'il veut s'engager dans les fourrés,

Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.

En vain il se précipite vers une vaste pièce d'eau; il la rougira de son sang; ses ennemis l'y suivront. La belle indécise tient peu au spectacle de la curée. Depuis que l'automne a commencé, il n'y a guère eu de jours où quelque bête innocente n'ait été éventrée par des chiens. Si beau que soit le cerf ou le sanglier couvert d'une multitude dévorante, et qui semble une fourmilière sous le pied d'un passant, si joyeux que soit l'éblouissement qui ondoie autour des livrées, des toilettes et des beaux visages rougis par le vent et la course, il est, il était, même au dernier siècle, des heures mélancoliques où la solitude et le silence délassent les esprits tendus trop longtemps aux gênes de l'étiquette et de la grâce continue.

Les deux amazones ont légèrement sauté de cheval, et, assises sur le gazon, elles devisent à tort et à travers, des autres d'abord, puis d'elles-mêmes. Il est question des toilettes qu'elles mettront le soir pour le bal qui doit suivre le souper. Petit à petit leurs confidences prennent la pente de l'intimité, leur cœur s'ouvre, et une affection naissante croît et se fortifie en cette rencontre imprévue. Rien n'était plus rare que l'amitié parmi les femmes de cour; elles vivaient dans une perpétuelle jalousie; le tourbillon qui les emportait ne leur permettait pas de se lier. Les affections ne se forment qu'à loisir. D'ailleurs, tous ces esprits fins et cultivés étaient faussés par l'habitude de la servilité et de la flatterie; le sentiment des convenances remplaçait chez eux le sens moral, et le sourire n'était qu'un déguisement de l'ennui. O puissance de la nature! suave et libre émanation des bois! La brise salubre relève et ranime la fleur qui languissait sous le fard, et ces deux âmes se livrent sans contrainte aux expansions de la jeunesse. Le peintre ne les a pas vues ainsi; leur figure simiesque a disparu, pareille au masque dont le comédien se délivre; toutes leurs grimaces vaines sont tombées près d'elles sur le gazon comme ce givre léger qui, le matin, fait aux feuillages une parure mensongère.

Mais adieu la causerie, les tendres épanchements; il faut rentrer en scène et renouer les cordons du masque comique. On entend des pas, des voix qui grasseyent. A cheval, Mesdames, et préparez-vous aux luttes courtoises des banalités et des riens charmants; pour payer les compliments et les épigrammes en monnaie de singe, redevenez ce que vous étiez, deux adorables guenons!

Elles se joignirent à un groupe qui les ramena au château. Tout en recueillant les détails curieux de la chasse, elles pénétrèrent jusqu'à la cour, où une foule de chiens rares et précieux se désaltéraient à une fontaine ornée d'une tête de cerf. L'eau du bassin limpide était rouge de sang, et, s'écoulant vers un lac enchâssé de marbre, confondait sa nuance rosée avec les reflets du couchant. Officiers et valets et piqueurs pullulaient comme les chiens, car les maîtres de Chantilly aimaient passionnément la vénerie, et leurs équipages de chasse étaient aussi bien montés que ceux du roi. Le grand Condé, de son propre aveu, nourrissait plus de chiens qu'il n'en pouvait employer. Un grand chenil d'hiver et un petit d'été pour le cerf, un autre spécial au sanglier, regorgeaient d'habitants aux robes variées. Oudry même et Jadin eussent passé des années à les peindre.

Le jour a eu ses plaisirs et ses travaux, il faut songer à ceux du soir; il faut que l'amazone cède la place à des atours plus féminins. Chaque princesse, chaque fille d'honneur rentre dans ses appartements secrets. Peintre des singeries, reprends ta palette et tes pinceaux les plus déliés!

C'est ici le sanctuaire de la toilette; tous les attributs de la fée invisible, tous ses légers outils sont ici répandus, prêts à remplir leur ministère tour à tour. Sur cette table au tapis de velours recouvert de dentelle sont réunies les fioles et les boîtes :

Mouches, pommade, essences, poudre, pâtes!

Les houppes de cygne n'attendent que des mains habiles pour rehausser le teint et blanchir les boucles ondoyantes. Cette brosse lissera les bandeaux; cette autre, plus douce, enlèvera du cou les petits cheveux tombés. La pelote aux épingles va passer tout entière sur le corps de la jeune coquette. Au centre domine une *psyché* qui préside à tant d'occupations compliquées. Si les miroirs étaient des fontaines, que de femmes s'y noieraient, comme Narcisse, par amour d'elles-mêmes! De côtés et d'autres apparaissent les jupons à cerceaux flexibles, dont le règne est intermittent comme certaines fièvres, les glands dorés, les fichus, les dentelles, les petits paniers qu'on nomme ridicules (la toilette, comme la poésie, prend ici la partie pour le tout), l'éventail enfin, chatoyant bouclier. Telles sont les armes d'une femme à la mode.

A sa toilette assise avec mollesse,
La mode active, et le goût, et l'adresse,
Forment ces nœuds où leur art se confond
A méditer un frivole profond. (G. Bernard.)

Peintures du château de Chantilly. — La Chasse. — Dessin de Foulquier, d'après une photographie communiquée par M. Maxime Ducamp.

Des bougies odorantes répandent le parfum avec la lumière; un paravent chinois, dont les riantes couleurs s'accordent avec les arabesques élégantes du style *rococo*, dérobe la frileuse aux courants d'air qui, avant notre siècle raffiné, circulaient librement dans les grands boudoirs.

Les petits soins apportent sur leurs ailes.
Ces riens galants, les trésors de nos belles.
Flore et Plutus mêlent élégamment
L'éclat des fleurs au feu du diamant,
Ornant tous deux, par un lent artifice,
De ses cheveux le moderne édifice. (G. Bernard)



Peintures du château de Chantilly. — La Toilette. — Dessin de Foulquier, d'après une photographie communiquée par M. Maxime Ducamp.

Ici Flore et Plutus ont pris la forme de deux guenons, dont la laideur rehausse la grâce de leur maîtresse : celle-ci regarde dans la *psyché* les progrès de sa coiffure, tandis qu'elle abandonne aux ciseaux les ongles d'une jolie petite griffe.

Nous ne sommes pas au bout, et l'heure du bal n'est pas sonnée encore. Tous les instants sont précieux ; tous, jusqu'au dernier, ajouteront ou changeront quelque chose à cette parure lentement élaborée. Posera-t-on la mouche au coin de l'œil, ou dans les environs des lèvres, comme un insecte voltigeant près d'une fleur? Et la robe sera-t-elle couleur de lune ou couleur de soleil? Pour la coiffure, nous ne garderons pas cette petite fanchon de dentelle, elle est trop négligée ; il est vrai qu'elle est à la

mode ; mais nous aurons plus de goût que la mode ! Maintenant, il faut choisir le peigne ; ces boîtes en regorgent. Que prendre :

Or, nacre, ivoire, ou bien l'écaille blonde?

Graves questions ! Et que restera-t-il de tant de peines, de tant d'esprit consumé en si petits problèmes? Demandez au satirique maussade. Le lendemain, la belle fatiguée étale

. . . . son teint sur sa toilette,
Et, dans quatre mouchoirs de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Il serait superflu de s'ériger ici en censeur, et peut-être pédant de méconnaître le charme que la parure ajoute souvent aux plus jolies. Nous ne tonnerons pas contre la frivolité, ce mal qui ronge une partie du monde féminin, aujourd'hui comme toujours. Quelle loi somptuaire, quel conseil mordrait sur la coquetterie? L'instruction seule et l'éducation première peuvent contenir ce penchant en de justes limites. Il est des sujets qui interdisent la sévérité morose. Effleurons-les seulement d'un sourire et ne montrons pas les dents ; un cardinal même nous donne l'exemple de l'indulgence, et nous lui cédons le trait final :

Embellissez, ornez, ne chargez pas. (De Bernis.)

LA DERNIÈRE ROSE D'ÉTÉ.

C'est dans l'isolement que brille en fleur la dernière rose d'été : toutes ses aimables compagnes sont flétries et tombées. Aucune fleur de sa famille, aucun bouton de son espèce ne reste auprès d'elle pour refléter ses rougeurs et lui rendre soupir pour soupir.

Je ne veux pas te laisser languir sur ta tige, ô rose solitaire ! puisque tes compagnes dorment sur la terre, va dormir avec elles. Je jonche obligeamment de tes feuilles le lit d'herbe où tes sœurs du jardin reposent mortes et sans odeur.

Puissé-je moi-même suivre ta destinée dès que les amitiés décroissent et que le diadème de l'amour perd ses plus brillants fleurons ! Du moment où les cœurs vrais sont flétris et leur tendresse envolée, ah ! dans ce monde froid qui voudrait habiter seul? THOMAS MOORE.

Il faut qu'un homme ait devant lui de grandes choses ou un grand but, sans quoi il perd ses forces, comme l'aimant perd les siennes lorsque pendant longtemps il n'a pas été exposé en face du nord. JEAN-PAUL.

De même que c'est en lui seulement que l'homme peut trouver un bonheur vrai et durable, de même aussi est-ce en lui seulement que, malheureux, il peut trouver une consolation efficace et réelle. BALBO.

LA FONTAINE SANGLANTE.

Très-rapproché de San-Salvador et de Guatemala, le département de Gracias est l'un des pays les plus curieux et les moins connus de l'Amérique centrale. Parmi les curiosités qu'une exploitation récente y a signalées, il y en a une qui n'a peut-être pas d'analogue dans le reste de l'Amérique. Près d'un petit village, le *pueblo de la Virtud*, se trouve la fontaine de Sang, qu'on appelle aussi la *mina de Sangre*. De l'intérieur d'une petite caverne jaillit perpétuellement un liquide vermeil qui, exposé au contact de l'air, se coagule exactement comme du sang ; il se corrompt de même. Certains insectes déposent leurs larves dans cet étrange liquide. Un peu au sud du pueblo de la Virtud, il y a une petite grotte visitée durant le jour par les milans et d'autres oiseaux de proie, tandis que ces grandes chauves-souris qu'on désigne sous le nom de vampires y vont chercher un asile pendant la nuit ; elles y volent même en multitude prodigieuse. Ces vampires, comme bien d'autres animaux, vont se repaître du liquide coloré de la fontaine. Dans un pays où les connaissances scientifiques se trouvent aussi arriérées qu'elles le sont au centre de l'Amérique, un tel phénomène devait nécessairement donner lieu à des croyances superstitieuses ; aussi raconte-t-on force histoires merveilleuses sur la fontaine de Sang. Plusieurs fois on a tenté de faire l'analyse de ce liquide singulier ; mais jusqu'à ce jour l'expérience n'a pu avoir lieu, parce que la rapide décomposition de l'eau sanglante amenait la rupture des bouteilles qui la renfermaient. Feu Raphaël Osep expédia deux flacons de ce liquide à Londres ; au bout de vingt-quatre heures, ils étaient brisés. Le savant voyageur auquel on doit ce récit raconte qu'il put en apporter deux autres bouteilles aux États-Unis, et que M. B. Silliman Junior essaya de faire l'analyse de leur contenu ; l'eau de la mina de Sangre, exhalant l'odeur la plus désagréable, avait déposé un sédiment grossier qui laissait reconnaître des stries de matière organique. On peut supposer que les étranges particularités qui distinguent cette fontaine sont dues à la rapide génération d'infusoires colorés qui s'opère dans la grotte. (Voy. E.-G. Squier, *Apuntamientos sobre Centro-America*.)

LES ALIÉNÉS.

I. — UN ANCIEN HOPITAL D'ALIÉNÉS.

Il y a de cela bien des années : c'était un jeudi saint, et il était d'usage, dans la ville qu'habitaient mes parents, d'ouvrir ce jour-là au public les chapelles des prisons et des hospices pour y faire les stations de la semaine sainte. On pénétrait ainsi dans l'intérieur de ces tristes lieux, et bien des misères enfouies derrière d'épaisses murailles apparaissaient alors au grand jour. J'étais enfant, et ma bonne, avide, comme tous les gens vulgaires, de spectacles qui impressionnent les esprits les plus obtus et chatouillent les nerfs les plus engourdis, me conduisit, à l'insu de ma mère, à l'hôpital général, où toutes les infirmités avaient leurs représentants. La dévotion servait de prétexte à une curiosité oiseuse et malsaine. Je ne me rappelle pas la chapelle, et je doute fort que nous y soyons entrées ; en revanche, je me rappelle parfaitement une suite d'étroites et lugubres cours, autour desquelles étaient percés, à quatre pieds de hauteur, des jours de souffrance grillés, qui permettaient d'entrevoir, dans de noirs et fétides cachots, des créatures hâves, les unes couchées sur de la paille souillée d'immondices, les autres debout, faisant d'ignobles contorsions. Il y en avait d'enchaînées à des anneaux scellés dans les murs. Ces *loges* étaient d'un aspect beaucoup plus repoussant que les cages où l'on enferme les bêtes féroces ; aussi leurs malheureux habitants étaient-ils descendus au-dessous de la brute. A peine si leurs traits conservaient quelque chose d'humain : les gestes, la voix, ou plutôt les hurlements, tenaient de l'animal. C'était horrible à voir, et navrant à fendre le cœur.

J'ai eu longtemps devant les yeux la tête sinistre d'une femme devenue folle par suite de la mort de son enfant. Elle tenait et berçait dans ses bras un paquet de guenilles, et, chaque fois qu'on faisait mine d'approcher, elle pous-



sait des rugissements de lionne, de crainte qu'on lui enlevât son trésor. Dans la case voisine, un homme marchait de long en large avec une fiévreuse anxiété. A chaque tour qui le ramenait devant la grille, il montrait, à travers les barreaux, son pâle visage et la sueur qui découlait à grosses gouttes de son front : « Voyez, disait-il, je ne me repose pas une minute. Eh bien, j'ai beau travailler, ma tâche n'avance pas ! Je n'aurai jamais fini ! » Tous ses muscles tendus se contractaient douloureusement. A côté, un maniaque se débattait contre les chaînes rivées autour de ses membres meurtris. Et cette lutte incessante de la chair déchirée contre le dur et froid métal ne devait finir qu'avec la vie de l'infortuné ! Rien ne venait conjurer le cauchemar prolongé du travailleur imaginaire ! Rien ne venait distraire la pauvre mère de son idée fixe !

Il y avait quinze ans, vingt ans, plus peut-être, que ces malheureux, et bien d'autres, vivaient en proie à ce supplice dans cet enfer anticipé. C'étaient des *fous furieux* qu'il fallait retrancher de la société, et laisser se consumer isolément dans la lente et insondable agonie du désespoir. Une législation qui les eût condamnés à mort eût été assurément plus humaine. Des gardiens armés de fouets et rendus féroces par la peur, cette lâche conseillère de toutes les cruautés, avaient seuls accès près de ces infortunés, et Dieu sait comment ils usaient du pouvoir discrétionnaire qui leur était concédé ! Cependant, le public du temps ne voyait là rien qui révoltât ses instincts de justice et de charité. Le vulgaire y trouvait matière à rire, et les gens bien élevés se tenaient à l'écart, évitant le spectacle pénible de rigueurs affligeantes, mais nécessaires. Une profonde terreur, mêlée de pitié, me causa un serrement de cœur qui abrégea la visite. Je revins malade à la maison, et ma mère réprimanda sévèrement la domestique de m'avoir menée voir les fous. On tâcha de me distraire, mais l'impression resta ([1]).

Cet affreux système a, grâce à Dieu, changé. On n'enchaîne plus dans un trou de sept à huit pieds carrés, meublé d'une botte de paille, d'une cruche d'eau et d'un immonde baquet, de pauvres malades qui ont perdu momentanément l'équilibre parfait de leurs facultés intellectuelles. Un médecin, homme de cœur et observateur attentif, Pinel, prit la courageuse initiative de déchaîner les fous furieux, et de substituer aux injures et aux coups la douceur et les ménagements. Il releva la dignité humaine brutalement méconnue. Préconisée comme l'aurore d'une ère nouvelle pour le traitement de la folie, cette heureuse innovation fut accueillie avec enthousiasme et appliquée d'abord à Bicêtre et à la Salpêtrière ; mais elle ne pénétra que bien lentement en province et dans les maisons de santé destinées aux aliénés. Soit que les résultats ne répondissent pas assez vite ou assez complétement à ce qu'en attendaient les imaginations exaltées, soit que, comme il arrive trop souvent en toute réforme, le zèle des novateurs se relâchât, soit enfin que la patience des subalternes ne fût pas au niveau de la tâche difficile qui leur était imposée, la routine reprit petit à petit le dessus. On ne retomba pas dans d'aussi déplorables abus que par le passé ; mais, à quelques exceptions près, les ménagements furent plus apparents que réels. Aujourd'hui même, fait-on bien, en France, tout ce que l'on *doit*, tout ce que l'on *peut* faire pour combattre un des plus terribles fléaux qui désolent l'humanité ? Cette question, qui intéresse au plus haut point les bons cœurs, qui touche aux intérêts les plus sacrés des familles, vaut bien qu'on l'approfondisse.

Tant que subsistera le préjugé, malheureusement trop répandu, que la fureur est un des caractères essentiels de la folie, l'innombrable troupeau des lâches et des égoïstes se liguera contre elle. Il n'y a pas plus de dix ans qu'une inoffensive jeune fille, chez laquelle s'étaient manifestés quelques symptômes de démence, fut expédiée d'une ville de province à Paris, pieds et poings liés, garrottée comme on ne garrotte pas les plus grands criminels pour les conduire à l'échafaud. Les conséquences naturelles de cette barbarie furent une surexcitation poussée au dernier degré, et un ébranlement nerveux qui aggrava rapidement le mal. Qu'on ne croie pas ces faits rares et isolés, ils ne se renouvellent que trop. Tous les jours, avec des formes plus ou moins despotiques (et après les formalités qu'exige la loi, formalités qui n'offrent pas de garantie assez sérieuse contre une erreur médicale ou contre la cupidité d'avides collatéraux, ainsi que le prouvent les fréquents arrêts des tribunaux en matière d'interdiction), on enlève un aliéné, ou un malade prétendu tel, à son domicile, à son entourage, à ses habitudes, pour le conduire, où ? dans une prison. Que sa misère le consigne à l'hospice, ou que sa fortune lui ouvre l'entrée d'une de ces splendides maisons de santé qui s'élèvent autour de Paris, la séquestration est la même. Il est prisonnier, de par le droit que sa faiblesse et sa souffrance donnent sur lui aux êtres bien portants et vigoureux. De ce moment, il ne s'appartient plus. S'il est assez riche pour payer un domestique, on attache à sa personne un espion qui ne le quitte pas plus que son ombre, auquel il doit demander la permission d'arpenter les cloîtres en long ou en large, de sortir de la cour. Cet homme est sans cesse en tiers dans les visites du peu d'amis qui persistent à le venir voir sous les verroux. Devant lui, il n'ose se plaindre du régime intérieur auquel il est soumis ; régime de compression tel qu'il ne peut ni se reposer, ni marcher quand il lui plaît, rester assis ou debout. Sous prétexte d'un traitement bien rarement suivi, on s'oppose aux plus innocentes fantaisies du malade. Amoureux de son indépendance, il doit se courber sous l'inflexible volonté d'un gardien qui l'obsède et lui inflige ses caprices, au nom du règlement : trop heureux si le geôlier, seul avec *sa chose*, ne se livre pas à des accès d'humeur qui, à la moindre résistance, vont jusqu'aux sévices. J'ai entendu l'un de ces hommes se vanter d'avoir mis *à la raison* un fou qui s'avisait de le contredire, et le geste, l'accent, disaient assez de quelle façon il s'y était pris. Qu'on se rappelle les fréquents abus de force brutale dont on a pu être témoin, et l'on comprendra l'immense danger qu'il y a, pour le corps comme pour l'esprit, dans la domination absolue qu'exerce un être ignorant et grossier sur une nature délicate et sensitive. A l'affaiblissement des facultés mentales, il faut du calme, des distractions douces, des soins affectueux et charitables : la violence, les contradictions, la lutte, brisent tout ressort, et finissent par éteindre l'intelligence qui n'était peut-être que passagèrement obscurcie.

Est-ce à dire que la répression, poussée jusqu'à la barbarie, est encore érigée en système dans les maisons d'aliénés ? Nous ne le pensons pas ; nous sommes persuadée, au contraire, que la cruauté y est exceptionnelle, que le directeur a les meilleures intentions. Mais il administre un vaste établissement. Où se recrute le personnel qui doit être sans cesse en contact avec les malades ? Parmi des hommes et des femmes souvent vulgaires ou dépourvus de principes, sans empire sur eux-mêmes, et dont les passions peuvent s'exalter par une sorte de magnétisme fatal à la vue des maux qu'ils doivent soulager. Cependant la folie n'est très-souvent, surtout au début, que l'obsession d'une idée fixe qu'il faut combattre par d'agréables et salutaires diversions : c'est parfois l'exagération d'un bon sentiment, une sorte d'hallucination qui fait croire à la réalité des désirs intenses qui ont envahi le cerveau. Un

[1] Nous devons cet article à Mme Sw. Belloc.

homme tendre, dévoué, généreux, a toute sa vie souhaité la fortune pour venir en aide à ceux qu'il aime, pour rétribuer largement le travail, pour récompenser le mérite, pour remédier aux misères qui l'affligent. Un concours de circonstances lui montre un moment son rêve accompli. Il en est si heureux qu'il ne peut renoncer à cette illusion. Il aura une galerie meublée de tableaux magnifiquement payés aux artistes; il bâtira un palais pour employer des escouades d'ouvriers; il fera d'abondantes aumônes; il veut tout acheter, tout donner! Ce cœur bienveillant ne comprend pas qu'on s'oppose à de si nobles penchants. Militaire et habitué à commander, il veut être obéi. On lui résiste, il s'irrite; on l'injurie, on le menace; un gardien le frappe au visage. Il ne réagit pas contre cette brute; mais il se mutile avec un couteau la main qui n'a pas su le défendre de cet outrage! Quelle révolte intérieure implique ce fait! Quel bouleversement dans les idées! Le sentiment d'honneur poussé si loin et si lâchement méconnu était peut-être l'ancre de salut ménagée par la Providence au pauvre malade. Il y a, on ne saurait trop le dire, beaucoup de l'homme raisonnable encore dans l'aliéné. L'enveloppe a pu recevoir quelque mortelle atteinte; l'âme, réfugiée dans ses mystérieuses profondeurs, reste invulnérable. Elle n'exerce plus la même puissance sur des organes affaiblis ou rebelles. Les sens, ses serviteurs, échappent à son contrôle; mais le désordre n'est qu'apparent. Elle proteste dans son for intérieur contre l'empiétement de la matière. Qu'un incident fasse appel à ses plus nobles aspirations, qu'une corde sympathique vienne à vibrer, elle sort de sa torpeur.

Une femme distinguée qui, en pleine possession de sa raison, se vit condamnée, par une déplorable erreur des médecins, à passer quelques semaines dans une maison d'aliénés, me racontait, entre autres traits caractéristiques, qu'étant entrée un jour dans le salon où se réunissaient les pensionnaires, sous la surveillance de leurs gardiennes, elle consentit, sur les instances de toutes, à se mettre au piano. Après avoir assez vite épuisé son mince répertoire, elle murmure, en s'accompagnant, l'air de la *Marseillaise*. Aussitôt l'auditoire, qui jusque-là s'était montré distrait, l'entoure, l'applaudit, l'encourage, redemande à grands cris plusieurs strophes. Le magique refrain est répété en chœur : on bat des mains, on trépigne de joie. Un peu effrayée de son succès, l'étrangère se lève et s'éclipse. Deux heures après, rencontrant dans le parc une de ses plus enthousiastes admiratrices, elle la questionne sur cette chaleureuse ovation :

— Eh, Madame, nous chantions l'hymne de la liberté sous l'œil de nos tyrans!

Certes, ces pauvres aliénées comprenaient dans toute son horreur le supplice de la prison, le bienfait de la liberté! Qui la leur eût rendue eût acquis des droits à leur reconnaissance et, par suite, un grand ascendant sur leur esprit. Le gouvernail peut être brisé par quelque choc terrible, le noble vaisseau peut échouer; mais qu'il se rencontre un cœur dévoué, une intelligence d'élite pour le remettre à flot, il est sauvé.

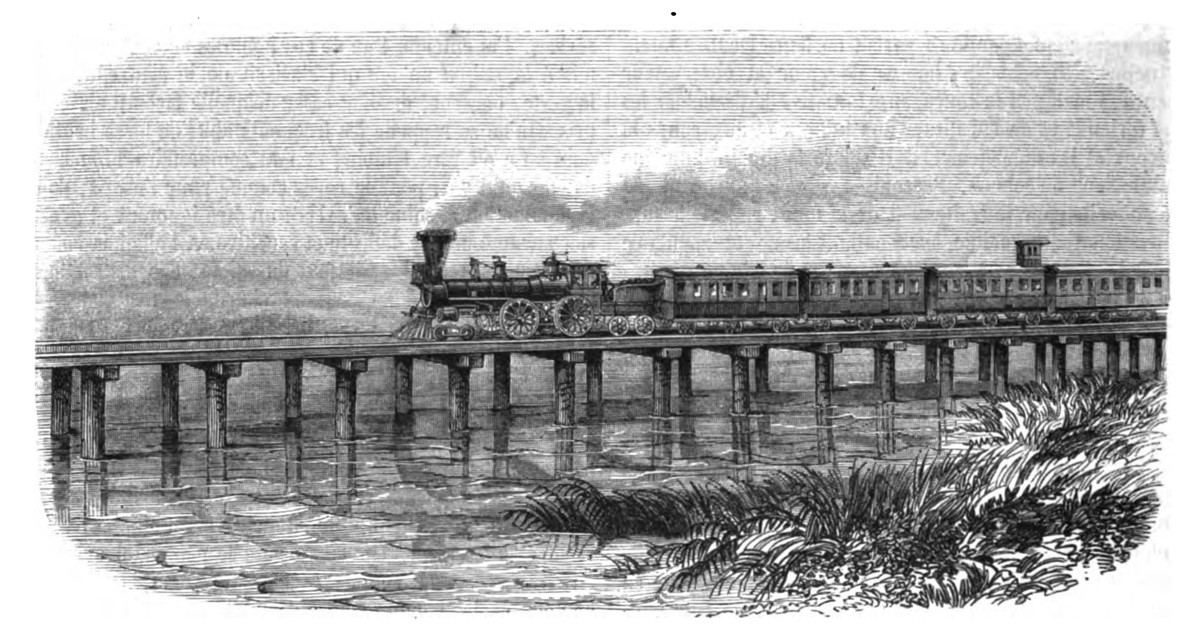
CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. p. 19, 67.

PONTS ET VIADUCS. — OUVRAGES DE CHARPENTE ET DE MAÇONNERIE.

Les ouvrages de charpente sont à peu près abandonnés sur les chemins de fer européens; les bois de construction sont d'un prix fort élevé; de plus, un pont de bois ne résiste pas plus de quinze à vingt ans, tandis que le même ouvrage, exécuté en maçonnerie, pourra durer pendant des siècles, moyennant quelques menues réparations.

Sur nos chemins de fer, on rencontre seulement quelques légères passerelles construites en charpente; ces ouvrages sont préservés de la pourriture par une couche épaisse de peinture qu'on a soin de renouveler de temps en temps.



Fragment de chemin de fer établi sur pilotis, dans un marais très-profond de la Caroline du Sud.

Aux États-Unis, on a employé le bois pour construire d'importants viaducs.

Pour traverser le marais que représente notre gravure, il aurait été fort difficile et fort dispendieux d'établir la ligne sur un viaduc de pierre reposant sur des piles fondées dans le marais; les fondations surtout auraient donné lieu à de grandes difficultés. On peut même, du reste, renouveler aisément les pilotis quand cela devient nécessaire.

La suite à une prochaine livraison.

LE CHATEAU DE TRAKOSTYAN

EN CROATIE.



Le Château de Trakostyan. — Dessin de Grandsire, d'après M. Amic Bourcier.

Le château de *Trakostyan* est situé dans une des chaînes alpestres, pittoresques et découpées, qui séparent la Styrie de la Croatie. D'immenses sapins l'entourent et tombent de vétusté dans un grand lac au pied des montagnes. Ce paysage aujourd'hui sauvage et silencieux était jadis peuplé de nombreux sujets féodaux. Les habitants actuels ont conservé leurs anciennes mœurs et leur vieux costume, qui se compose, pour les hommes, d'une grande houppelande grise ou veste serrée à la taille et quelquefois fourrée, de grandes bottes et d'un bonnet ou toque hongroise; pour les femmes, d'une grande tunique ou chemise de toile blanche tombant sur les genoux, d'un capuchon de toile pareille, et aussi de grandes bottes semblables à celles de leurs maris; aux jours de fêtes, elles ajoutent simplement une large ceinture rouge. Ce sont là les vêtements portés par les paysans dans le voisinage de la Styrie. Près d'Agram, non loin du Monténégro, les costumes sont beaucoup plus riches et plus élégants.

Le château de Trakostyan appartient au général comte Draskowitch; il relevait de l'empereur d'Autriche quand la Croatie n'était pas un département autrichien comme de nos jours. Les restaurations faites au manoir ont été empruntées avec habileté au seizième siècle. Lorsqu'on a franchi les enceintes et le pont-levis, on pourrait s'attendre à rencontrer, dans les vastes salles, les chevaliers et les soldats, dont les armes curieuses et terribles ornent les voûtes et les murs.

LA SCIENCE EN 1860 ET 1861.

Voy. les Tables des années précédentes.

Nouveau condensateur électrique. — Lorsque deux lames métalliques ont été employées à décomposer l'eau par la pile, elles sont tellement modifiées par les gaz dégagés à leur surface qu'elles ont acquis une propriété nouvelle, celle de pouvoir former, avec le liquide où elles plongent, une véritable pile voltaïque, dont les actions sont de courte durée, il est vrai, mais ne manquent pas d'énergie quand l'expérience a été préparée avec des métaux convenables. M. Planté l'a fait voir dans une expérience bien remarquable.

Dans un bocal il met deux lames de plomb de plusieurs décimètres carrés; ces deux lames sont enroulées pour tenir peu de place, mais séparées par une toile grossière, car il faut qu'elles ne se touchent pas. Ainsi disposées, elles sont introduites dans un bocal contenant de l'eau acidulée. Huit à dix systèmes étant formés comme il vient d'être dit, on met en communication une lame de chaque bocal avec une lame du bocal suivant. Les deux lames des deux bocaux extrêmes sont libres; on les réunit à une pile de petites dimensions, qui, en fonctionnant, décompose l'eau de chacun des vases. Au bout de quelque temps, on enlève la pile, et les lames qui ont servi à décomposer l'eau forment une pile capable de donner une étincelle très-forte, incomparablement supérieure à celle qu'on aurait obtenue avec la petite pile excitatrice. Cette forte étincelle représente une partie de l'électricité fournie par la décomposition de l'eau, celle qui s'est dépensée à modifier les lames et qui tout à coup reparaît quand elles reviennent à leur état primitif.

Densité de la glace. — L'eau, en se congelant, augmente de volume. M. Dufour a recherché quelle était exactement la dilatation qui s'opérait dans ce phénomène.

Dans ce but, il a recherché le poids de la glace comparé au poids d'un même volume d'eau; en un mot, la densité de la glace. Le nombre 0,9175, qu'il a obtenu, est presque exactement celui de C. Brunner (0,9180); cela correspond à une augmentation de volume égale à $^9/_{100}$ ou très-sensiblement à $^1/_{11}$ qui aurait lieu au moment de la congélation. Ainsi 11 litres d'eau, en se congelant, donnent 12 litres de glace. Malheur au vase qui serait alors plein; il devient trop petit et se brise.

Fabrication de la glace. — M. Carré a pensé qu'en se servant de gaz qui sont facilement liquéfiables, et qui peuvent être absorbés en grande quantité par l'eau, on trouverait une source économique de froid, facile à utiliser au moyen d'appareils simples, peu coûteux, et d'une manœuvre élémentaire.

L'appareil intermittent est d'une simplicité remarquable. Que l'on se figure deux bouteilles à col incliné suffisamment résistantes, d'une capacité respective d'un à quatre volumes, et dont les deux cols, un peu élevés et allongés, seraient soudés par leurs extrémités; c'est là tout l'appareil. La plus grande, remplie aux trois quarts d'une solution ammoniacale concentrée, est placée sur le feu, tandis que la plus petite plonge dans l'eau froide. On chauffe la solution jusque vers 130 ou 140 degrés, et le gaz se sépare de l'eau pour venir se liquéfier dans la seconde cornue. La séparation terminée, on met au contact de l'eau, à la température ordinaire, le récipient qui était chauffé précédemment; le gaz liquéfié y revient, et sa volatilisation détermine dans la petite cornue un froid qui peut facilement congeler l'eau dont on l'entoure. Ce froid est intense et peut descendre au-dessous de — 40 degrés. M. Balard, en faisant fonctionner l'appareil au Collége de France, a pu solidifier le mercure.

Cet instrument intermittent produit un minimum de 5 kilogrammes de glace par kilogramme de charbon brûlé dans un fourneau de cuisine. L'auteur en a construit un autre qui fonctionne d'une manière continue.

De la vision. — Pourquoi la chaleur ardente de nos foyers est-elle sans action sur la rétine? M. Janssen a résolu cette question importante pour la théorie de la vision.

Dans les animaux supérieurs, les milieux de l'œil, qui sont d'une transparence si parfaite pour la lumière, possèdent, au contraire, la propriété d'absorber, d'une manière complète, les rayons de chaleur obscure, opérant ainsi une séparation des plus nettes entre ces deux espèces de radiations. La cause de cette propriété des milieux de l'œil réside tout entière dans leur nature aqueuse; l'eau agit exactement de même.

Une réflexion semble naturelle à l'égard de nos sources artificielles de lumière. Dans nos meilleurs appareils éclairants, l'intensité calorique des radiations obscures est décuple de celle des radiations lumineuses; ne doit-on pas les considérer comme imparfaits, puisqu'il existe, pour les plus parfaits, une si grande disproportion entre les rayons utiles et ceux qui sont étrangers au phénomène de la vision, disproportion qui se retrouve nécessairement entre la dépense totale et celle qui serait théoriquement nécessaire?

Ascension de la séve. — La fonction des végétaux qui consiste à élever l'eau à travers leurs tissus et jusque dans leurs feuilles n'est pas encore expliquée. On est réduit à deux suppositions : ou ce mouvement est produit par le jeu d'organes spéciaux analogues au cœur et animés par la vie végétale, ou bien il est déterminé par les forces moléculaires et par la pesanteur exerçant leur action dans le corps ligneux. Si la première hypothèse était fondée, il est probable que la physiologie aurait au moins entrevu ces organes; nous serons donc portés à conclure de son silence qu'ils n'existent pas. Si c'est la seconde, au contraire, qui est fondée, la question rentre dans le domaine de la physique générale; on peut rationnellement l'étudier par l'expérience, avec l'espoir d'imiter artificiellement cette fonction des végétaux. C'est à ce point de vue que M. Jamin aborde le problème et croit en donner une solution plausible.

M. Jamin a montré comment on peut produire un mouvement de l'eau tout à fait identique au mouvement d'ascension de la séve, en construisant un appareil dont la structure est calquée sur celle des végétaux.

Les racines des plantes se ramifient de plus en plus au tronc commun jusqu'à des radicules très-déliées, et sont recouvertes par une membrane continue et poreuse. Comme cette division en rameaux divergents n'a vraisemblablement pour effet que d'augmenter la surface absorbante et de la prolonger dans toutes les directions, on a réalisé des conditions théoriquement analogues en remplaçant le chevelu radiculaire par la paroi poreuse et lisse d'un alcarazas ou d'un vase de pile plongé dans du sable humecté.

Le corps ligneux, soit dans les racines, soit dans la tige, montre d'abord des tubes de diverses formes et de diverses largeurs auxquels on attribue la propriété de transporter les gaz ou la séve descendante; il contient, en outre, des fibres serrées qui servent à élever l'eau : ce sont les seules parties du tissu qu'il importe d'imiter, et M. Jamin les remplace soit par du plâtre, soit par un corps poreux tassé quelconque, qui, remplissant l'alcarazas, s'élèvera ensuite en une colonne unique représentant la tige du végétal.

Enfin, le tronc des arbres se subdivise en rameaux terminés par des feuilles ou par l'épiderme; le tout constitue une énorme surface extérieure. Pour simplifier cette disposition sans en altérer les conditions essentielles, on doit

résumer cet ensemble de surfaces par celle d'un autre alcarazas rempli de la même poudre tassée.

L'appareil est muni de manomètres échelonnés dans toute la hauteur; et le sable humide dans lequel il plonge est contenu dans un vase fermé dont on peut à chaque instant mesurer la pression.

Cet appareil fonctionne absolument comme un végétal. L'eau est puisée dans le sable et peut s'élever à une hauteur équivalente à plusieurs atmosphères; arrivée à la surface supérieure, elle s'évapore constamment, et à mesure qu'elle disparaît elle est remplacée par celle que le sol cède continuellement. Aussi voit-on le sable se dessécher peu à peu et presque complétement, le mouvement d'absorption et d'évaporation se ralentir et même s'annuler, mais s'activer ou se reproduire aussitôt qu'on arrose l'appareil.

Lumière électrique. — M. Serrin a imaginé un appareil nouveau pour maintenir fixes dans l'espace les charbons qui produisent la lumière électrique. Cet appareil peut être comparé à une balance extrêmement sensible.

Réfraction. — M. Leroux s'est proposé de mesurer la déviation que font subir à la lumière des vapeurs qui, comme celles du mercure, du soufre, du phosphore et de l'arsenic, ne se développent en quantités appréciables qu'à des températures très-élevées. Dulong avait trouvé pour le rapport de réfraction de l'oxygène 1,000272; pour l'hydrogène, 1,000138; pour l'azote, 1,000300; et pour le chlore, 1,000772. On sait que pour l'air on a 1,000294. M. Leroux trouve pour les vapeurs à saturation sous la pression atmosphérique ordinaire :

Soufre	1,001629
Phosphore	1,001364
Arsenic..............	1,001114
Mercure	1,000556

Ce sont d'importants résultats auxquels, d'après la nature de ces substances, leurs poids atomiques et leurs diverses volatilités, on était loin de s'attendre, surtout pour le mercure.

Polarisation de la lumière. — Les modifications que subit la lumière qui frappe les particules des corps solides flottant dans l'atmosphère ont été étudiées par M. Govi, qui a reconnu que ces poussières polarisent la lumière qui se diffuse de toutes parts après les avoir frappées.

Du frottement. — M. Bochet a fait une nouvelle étude tout expérimentale sur le frottement. Voici deux résultats qu'il a obtenus, et qui montrent combien les lois données jusqu'à ce jour et obtenues dans des conditions nettement définies se trouvent modifiées dans la pratique; il a fait ses études avec le matériel des chemins de fer.

Voici les résultats de ces expériences dans ce qu'ils ont de plus saillant :

1° Défaut de constance du frottement dans les mêmes circonstances pratiquement appréciables et définissables;

2° Diminution du frottement à mesure que la vitesse augmente, toutes choses égales d'ailleurs, dans tous les cas, nombreux et variés, qui ont été examinés.

La suite à une autre livraison.

BUFFON A Mme NECKER.

Montbard, le 25 juillet 1779.

Madame et très-respectable amie,

Je suis bien arrivé; mais comme les grands regrets font faire des réflexions profondes, je me suis demandé pourquoi je quittais volontairement tout ce que j'aime le plus, vous que j'adore, mon fils que je chéris. En examinant les motifs de ma volonté, j'ai reconnu que c'est un principe dont vous faites cas qui m'a toujours déterminé, je veux dire l'*ordre dans la conduite*, et le désir de finir les ouvrages que j'ai commencés et que j'ai promis au public; car je suis ici dans une solitude absolue, sans autre compagnie que celle de mes livres, compagnie fort insipide, surtout les premiers jours. Vous pourriez croire que c'est l'amour de la gloire qui m'attire dans le désert et me met la plume à la main; mais je vous proteste que j'ai eu d'autant plus de peine à vous quitter que la gloire ne pourra jamais me donner de plaisir, et que c'est le seul *amour de l'ordre* qui m'a déterminé. Je mets mon bonheur à vous faire part de ce qui se passe dans mon cœur, et je demande au vôtre quelques mouvements de tendresse et d'amitié... (1)

BUFFON.

Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent est bien propre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici et point au delà, mais jusqu'ici;* c'est la voix de Dieu et de la vérité qui nous adresse ce langage. Elle dit à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre : Sois ce que tu es et deviens ce que tu peux!

LAVATER.

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES EN ANGLETERRE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

James Bainham, fils d'un gentilhomme du Glocestershire, était un légiste très-savant et un homme très-vertueux. On le vénérait pour sa grande charité : il visitait les prisons, plaidait gratuitement pour les malheureux, et venait libéralement en aide aux étudiants pauvres; mais il était suspect d'hérésie; de plus, il avait épousé la veuve d'un nommé Simon Fish, qui avait écrit un livre peu orthodoxe intitulé « les Supplications d'un mendiant », et avait osé jouer le rôle de Wolsey dans un interlude satirique contre ce cardinal. La veuve de Fish avait aussi attiré sur elle l'attention de l'autorité en voulant obliger des religieux qui étaient venus faire des prières chez elle à se servir de la langue anglaise au lieu de la langue latine.

Un jour, par ordre du chancelier sir Thomas More, on arrêta James Bainham et sa femme; on les emprisonna séparément et on confisqua leurs biens.

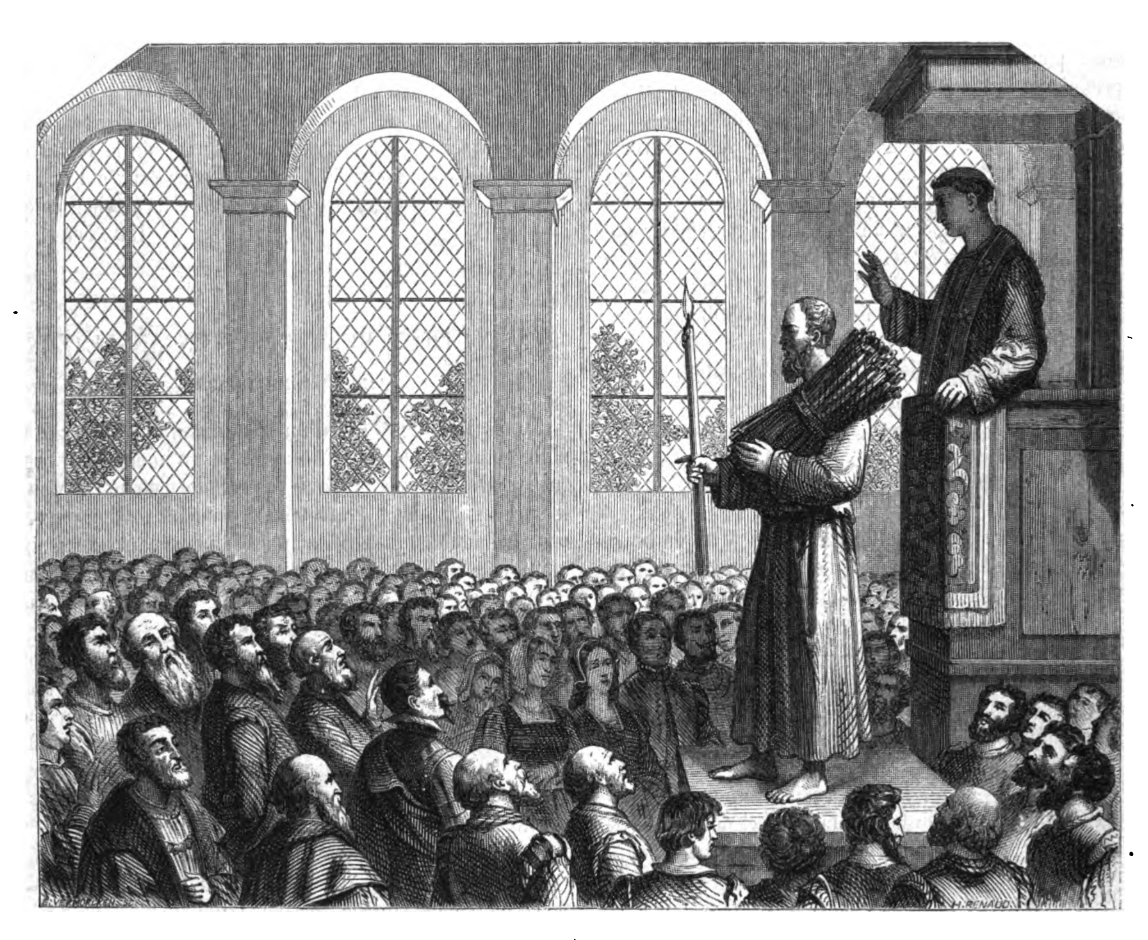
Sir Thomas More, qui plus tard devait lui-même être mis à mort pour hérésie, fit venir Bainham chez lui, à Chelsea, et voulut le forcer à abjurer les doctrines nouvelles qu'il avait professées. Comme il restait inébranlable, il le fit lier et fouetter à un arbre de son jardin qu'on appelait l'arbre de Vérité. Ne pouvant vaincre sa résolution, il l'envoya à la Tour de Londres, où il ordonna qu'il fût soumis à la torture. Ensuite on l'amena, le 15 décembre 1531, à Chelsea, devant l'évêque de Londres, John Stokesley, et on le somma de répondre à diverses questions relatives au purgatoire, à la communion des saints, à la confession, au mariage de Luther, à la traduction anglaise de la Bible. Bainham répondit suivant ses convictions, avec calme et fermeté. L'évêque lui reprocha d'être sorti de l'Église catholique, et le fit reconduire en prison. Plusieurs fois encore on lui adressa les mêmes questions, en l'avertissant que s'il persistait dans son hérésie il serait brûlé vif. Il y eut un moment où Bainham, souffrant, affaibli, hésita, et consentit à ce qu'on voulait de lui. Alors le chancelier

(1) Tirée de la Correspondance publiée par M. Henri Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu; 1860.



le condamna à une amende de vingt livres, à se rendre processionnellement à Saint-Paul, à pied, devant la croix, et à se tenir debout devant la chaire, pendant un sermon qu'on prononcerait contre lui, en portant un fagot sur son épaule. Bainham, après avoir subi cette exposition publique à Saint-Paul, fut reconduit en prison. Il semblait que l'on n'eût plus qu'à le rendre à la liberté; mais on le tint sous les verroux, et au mois de février suivant on le tira de son cachot pour le juger de nouveau, parce qu'on avait surpris des lettres qu'il avait écrites à son frère, et où, entre autres hérésies, il soutenait que le corps de Jésus-Christ n'était dans l'eucharistie que symboliquement, mystiquement, et non réellement. Le 26 février, on procéda à son jugement définitif. Cette fois Bainham déclara encore qu'il ne pouvait croire que le corps réel de Jésus-Christ fût dans le pain consacré, et que, suivant sa foi, tout homme qui croyait sincèrement en Dieu et observait fidèlement sa loi était bon chrétien. En conséquence, il fut remis aux fers, fouetté, torturé et finalement brûlé en place publique, à Newgate. Au milieu des flammes qui le dévoraient, on l'entendit s'écrier : « Vous voulez des miracles, en voici un : je ne souffre pas plus sur ce bûcher que si j'étais dans un bon lit de plumes ! »

Notre seconde gravure représente l'exécution de trois autres hérétiques : Pearson, Testwood et Filmer, brûlés quelques années plus tard sous les fenêtres mêmes du château de Windsor. Anthony Pearson était prédicateur, et il avait enseigné les doctrines nouvelles. Robert Test-



1531. — Pénitence publique de James Bainham à Saint-Paul. — D'après Fox's *Acts and Monuments* (¹). — Dessin de Renaud.

wood, chanteur de la compagnie des musiciens de Windsor, avait soutenu, dans quelques conversations, des opinions également suspectes. Henri Filmer, marguillier, s'était indigné contre une légende où il lui paraissait qu'on faisait jouer à la Vierge un rôle ridicule. Au jour désigné pour le supplice, on fit passer les trois condamnés au milieu de la ville. Testwood, malade, ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles. Un jeune homme présenta un pot de bière à Henri Filmer, qui but un peu, ainsi que ses deux compagnons, et dit : « Nous ferons bientôt un meilleur repas au ciel. » Pearson dit à sa femme qui pleurait : « Courage, ma douce épouse, c'est maintenant que nous allons être mariés dans l'amour et la paix ! »

On rapporte que lorsque l'on vint annoncer à Henri VIII le supplice de ces trois hommes, il s'écria : « Hélas ! pauvres innocents ! »

— Pourquoi donc les avait-il fait brûler? — Ainsi le voulait sa « politique », grand mot qui servit de tout temps à couvrir bien des crimes. Sous son règne, nul ne pouvait être, sans péril pour sa tête, soit catholique, soit protestant. Il n'était permis, ni de croire à la suprématie du pape, qu'on appelait simplement l'évêque de Rome, ni à telles ou telles des doctrines que faisait éclore de toutes parts le souffle de la réformation sur le sol agité du vieux monde européen. Dans ce trouble des opinions, quel moyen d'éviter la prison, l'amende honorable ou plutôt déshonorante, le fagot sur l'épaule, le pilori ou le bûcher? Un seul : il fallait être toujours de l'avis du roi. Henri VIII s'était fait chef d'hérésie pour se venger du pape qui s'était opposé à son divorce avec Catherine d'Aragon, pour contracter ou briser à volonté des alliances avec les sou-

(¹) *Acts and Monuments of matters most special and memorable* happening in the church with an universal history of the same, etc., by John Fox. (Neuvième édition, 1684.)



verains allemands, dépouiller le clergé anglais de ses richesses, et surtout réaliser, aussi complétement que possible, en lui-même, cet idéal du despotisme, c'est-à-dire de l'absorption de toutes les libertés humaines qui, pour le châtiment des peuples, obsède depuis l'origine de l'histoire un si grand nombre de têtes folles d'ambition. Mais les gens sans conviction et sans courage étaient vraiment bien perplexes; car il était à peu près impossible de savoir chaque jour ce que le roi croirait et voudrait faire croire le lendemain. Il ne le savait pas lui-même. « Un chef d'État qui n'a d'autre but que la satisfaction de son égoïsme et le triomphe de ses intérêts se garde bien, dit un contemporain, de s'arrêter à aucun principe; il a les yeux fixés sur l'horizon; il est silencieux et temporise tant qu'aucune nécessité ne le presse de prendre parti; comme le nautonier, il tourne et plie sa voile selon le vent. On appelle cela de l'habileté; mais, à ce compte, la Justice et la Vérité en personne ne seraient pas habiles, car, pour réussir toujours, il leur faudrait cesser d'être elles-mêmes et se transformer en leurs contraires selon les circonstances. » Quelquefois Henri VIII se rapprochait de Rome, quelquefois il s'en éloignait. Un jour il paraissait prêt à adopter la réforme des luthériens, il prêtait l'oreille à leurs docteurs; un autre jour il les rejetait violemment. Il



1543. — Pearson, Testwood et Filmer brûlés devant le château de Windsor. — D'après Fox's *Acts and Monuments*. — Dessin de Renaud.

n'était pas plus facile de lire dans l'âme de ses conseillers, qu'il faisait tuer quand ils osaient ne pas penser tout à fait à son gré et d'après sa volonté du moment. Ce qu'il y avait en somme de plus simple pour tout citoyen honnête, c'était de ne pas chercher les principes de sa croyance dans les fluctuations de l'égoïsme royal, mais de ne les puiser que dans les conseils désintéressés de sa conscience éclairée par la méditation et l'amour sincère du bien et du vrai. C'est ce qu'il faut faire dans tous les temps, en religion aussi bien qu'en politique et en morale. Que la force agisse ensuite comme il lui convient et sous sa responsabilité!

Il est bien difficile de lire de sang-froid l'histoire de ce despote anglais : Empson, Dudley, Buckingham, le cardinal Wolsey, Élisabeth Barton, l'évêque Fisher, le célèbre chancelier Thomas More, Anne de Boleyn, deuxième femme de Henri VIII, Lambert, les frères de Pole et leur mère, Thomas Cromwell, Catherine Howard, cinquième femme du roi, Surrey, ne sont que les victimes les plus célèbres du Tibère anglais : on ne compterait pas aisément la foule des autres malheureux sacrifiés à ses passions. Le 30 juillet 1538, par exemple, on vit sortir de la Tour de pauvres gens, catholiques et protestants, attachés sur la même claie, et traînés ensemble à Smithfield. « Tandis que l'on pendait les premiers et qu'on les mettait en quartiers comme traîtres, les autres furent livrés aux flammes comme hérétiques. » (Lingard.)

Les siècles s'écoulent; le temps passe sur tous ces drames sanglants et en éteint insensiblement l'horreur. L'historien impassible cherche alors si quelque haute pensée ne s'est pas fait jour à travers le désordre des événements et les contradictions mêmes du despotisme. Il constate les résultats, et souvent un monstre comme Henri VIII arrive, par le bénéfice de la logique et des révolutions, à prendre presque les proportions d'un grand homme.

« Henri VIII, dit Macaulay, entreprit d'établir une Eglise anglicane, différant seulement de l'Église catholique sur le point de la suprématie de Rome; son succès fut extraordinaire. L'énergie de son caractère, sa position singulièrement favorable à l'égard des puissances étrangères, les immenses richesses que la spoliation des abbayes mettait entre ses mains, et surtout le soutien de tous ceux qui flottaient entre deux opinions, lui permirent de braver les deux partis extrêmes; il put brûler comme hérétiques ceux qui adhéraient aux dogmes de Luther, et pendre comme traîtres ceux qui reconnaissaient l'autorité papale. Mais son système mourut avec lui. S'il eût vécu plus longtemps, il eût sans doute maintenu difficilement une position attaquée avec fureur par les partisans zélés des deux opinions extrêmes. Les ministres à qui était confiée la garde des prérogatives royales pendant la minorité de son fils n'osèrent persister dans une politique aussi hasardeuse. Elisabeth elle-même n'essaya pas d'y revenir. Il fallait faire un choix. Le gouvernement devait, ou se soumettre à Rome, ou obtenir le soutien des protestants, quoiqu'il n'eût de commun avec ceux-ci qu'une haine invétérée contre le pouvoir papal. » De là une sorte de compromis que Macaulay caractérise en ces termes : « L'Église anglicane est une espèce de juste milieu entre l'Église de Rome et celle de Genève. » Elle a en effet gardé jusqu'à ce jour, dans sa constitution, ses doctrines et son culte, les marques visibles des concessions qu'à la suite de luttes et de persécutions sanglantes les catholiques et les réformateurs se firent mutuellement.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

AVRIL.

La Pâque, qui est tombée cette année le 31 mars, est quelquefois célébrée neuf jours plus tôt; d'autres années, elle est reculée jusqu'au 25 du mois suivant. Les fêtes mobiles, telles que l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, etc., etc., en un mot toutes les solennités qui se règlent sur la Pâque, peuvent osciller pendant une période de trente-cinq jours.

La règle invariable au moyen de laquelle on a cherché à combiner les exigences de l'année tropique avec celles du mois lunaire est susceptible d'un énoncé assez simple.

On cherche en quel jour après l'équinoxe la première pleine lune a eu lieu, et l'on prend pour le dimanche de Pâques celui qui suit immédiatement cette époque.

Mais dans le siècle où les règles des calculs ecclésiastiques ont été fixées, on ignorait bien des choses sur le cours de la lune et sur celui du soleil, de sorte que la lune qui sert au comput de la Pâque est une lune totalement imaginaire, qui peut arriver à son plein tantôt deux jours avant, tantôt deux jours après la lune vraie. La célébration de la Pâque peut donc se trouver en retard d'un mois entier sur l'époque qu'on choisirait si on avait recours à des méthodes de calcul plus exactes.

Gauss, dont le génie aimait à résoudre les problèmes les plus compliqués, n'a pas négligé celui qui nous occupe. On trouve dans ses œuvres une formule qui permet de calculer à l'avance cet anniversaire pour un nombre d'années presque infini.

Dans les premiers jours d'avril, Mercure se lève et se couche quarante minutes environ avant le soleil. Le passage de la planète au méridien supérieur a lieu un peu avant onze heures, environ 1 h. 40 m. après celui de Vénus, qui a traversé ce plan vers 9 h. 20 m. du matin. Comme on le voit, les deux astres inférieurs se trouvent placés du même côté du soleil; mais si leurs positions dans le ciel offrent une certaine analogie, leurs mouvements offriront en revanche un remarquable contraste.

Vénus, qui a passé par sa conjonction inférieure le 26 février, ne parviendra à sa plus grande élongation que le 6 mai. La planète brillera comme une étoile du matin dont l'éclat ira progressivement en croissant pendant toute la durée du mois d'avril.

Mercure, au contraire, qui a atteint sa plus grande élongation le 25 mars, va se trouver en conjonction supérieure le 6 mai, c'est-à-dire précisément le jour où Vénus atteindra son plus bel éclat. Il ira en se noyant de plus en plus dans les rayons solaires à mesure que Vénus s'en dégagera.

Mars qui, au mois d'octobre prochain, nous fournira une opposition remarquable, se lève vers trois heures du matin et se couche à près de 11 h. 40 m. La planète n'est visible que dans la première partie de sa course, et les rayons du soleil viennent la faire pâlir avant qu'elle ait décrit tout son arc.

Vers le mois de mai, l'astre devancera beaucoup plus le soleil, dont il va en s'écartant progressivement, comme Vénus, jusqu'à ce qu'il se lève vers deux heures du matin. A ce moment, sa distance angulaire au soleil sera de 90 degrés, ce que les astronomes expriment en disant que la planète est en quadrature. Les observateurs qui aiment à contempler ses feux rougeâtres n'auront pas besoin de se lever matin pour les admirer.

Jupiter et Saturne, voisins l'un de l'autre sur la sphère céleste et situés tous deux dans l'hémisphère boréal, semblent, diraient les astrologues, conspirer contre le repos des humains. Le premier de ces astres a été en opposition le 13 mars, trois jours seulement après l'époque où le premier était parvenu dans cette situation remarquable.

Saturne passe au méridien vers dix heures du soir et Jupiter seulement vingt ou trente minutes après. Mais si Saturne devance d'une demi-heure le lever de Jupiter, ce dernier astre brille à peu près pendant ce même nombre de minutes après l'instant où son émule a déjà disparu audessous de l'horizon. Cependant les teintes de l'aurore viennent faire pâlir les feux de l'astre dédié au maître des cieux et troubler les derniers instants de sa gloire.

La lune, dont les mouvements exercent une si grande influence, non pas, comme on l'avait cru, sur les passions des hommes, mais sur l'aspect des cieux, est nouvelle au commencement du mois. Elle se lève à 6 h. 5 m. et se couche à 9 h. 14 m., c'est-à-dire qu'elle ne vient point encore distraire l'attention des observateurs. Les phases auront lieu dans l'ordre suivant :

Premier quartier, le 7, à 0 h. 23 m. du soir;

Pleine lune, le 14, à 3 h. 7 m. du soir;

Dernier quartier, le 21, à 6 h. 12 m. du matin.

Enfin la fameuse lune rousse, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, fera son apparition le 28, à 11 h. 36 m. du soir.

DEVISE DE JEAN SANS-PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

Louis, duc d'Orléans, au plus fort de sa querelle ou rivalité avec son cousin de Bourgogne, avait pris pour emblème un bâton noueux. Ce symbole, peu courtois, était accompagné de ces mots : *Je l'ennuie*, et non *Je l'envie*, comme l'ont interprété à tort les modernes [1].

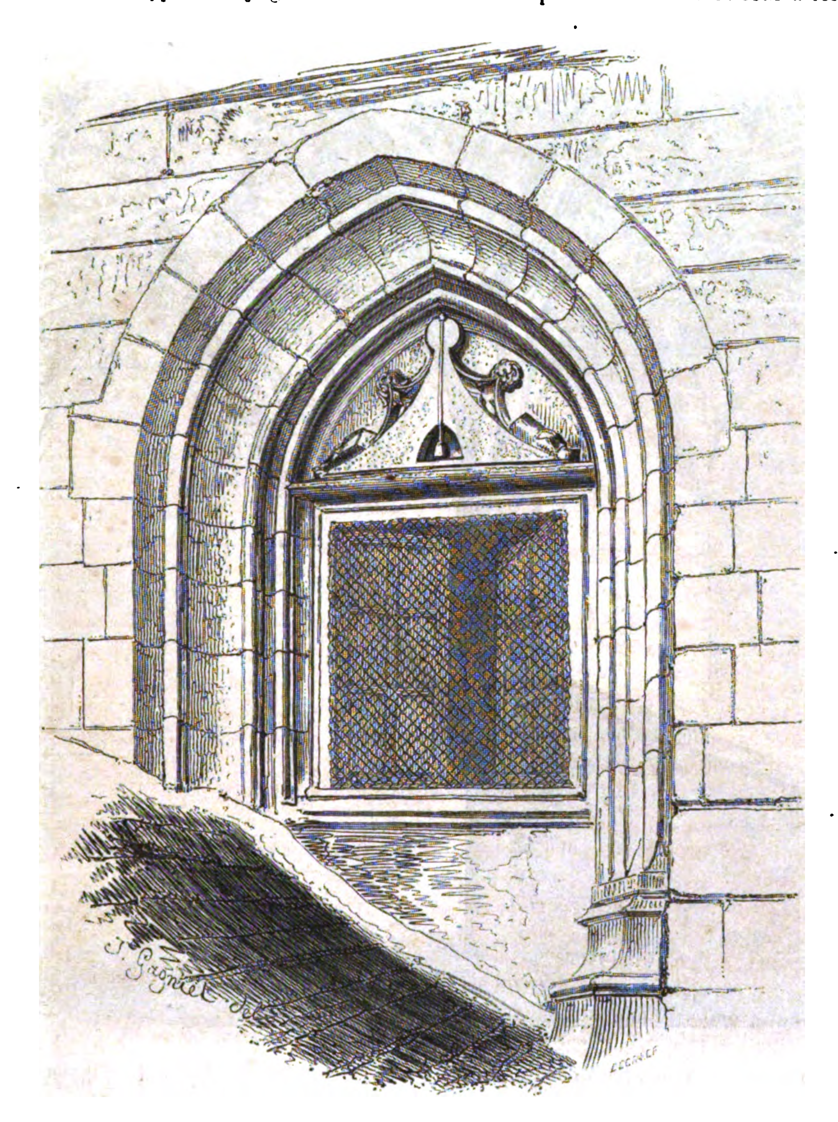
Cela se passait vers 1405. Jean Sans-Peur répondit à

[1] Voy. Biographie Didot, au mot ORLÉANS (*Louis d'*).

cette espèce de défi en choisissant pour figure allégorique un rabot. Il y joignit pour *âme* ces mots empruntés à la langue de Flandre, pays où le duc était maître absolu : *Ich houd*, qui signifient : *Je* [le] *tiens*.

Les deux rivaux, Louis et Jean, offraient le contraste le plus saillant par la différence respective de leurs caractères. Louis était une espèce de *don Juan* de Molière; fat, extravagant, dédaigneux de tout frein, de toute morale; ambitieux, dissolu et impie. Mais il portait, dans son effronterie même et sa témérité, une sorte de franchise ouverte et qui n'excluait pas quelque générosité. Jean Sans-Peur, sombre, réfléchi, taciturne, non moins ambitieux que son rival, violent, hypocrite, joignait la dissimulation à une véritable perversité. En considérant la suite des événements, on est induit à croire que ces mots *Je le tiens* dénotaient déjà la conception intime et secrète de l'abominable dessein qui devait terminer leur querelle.

Au mois de mai 1406, Louis, duc d'Orléans, maria son fils. Ces noces eurent lieu à Compiègne, avec la pompe insensée qui marquait les fêtes, sans cesse renouvelées, de la vie que menaient les conseillers de Charles VI. Le duc Louis, faisant trêve aux luttes passionnées de la politique, convia son cousin de Bourgogne à cette solennité de famille. Jean Sans-Peur, contraint par cette avance, s'y rendit. Il parut avec toute la cour à ces noces. Mais les



Une Fenêtre de l'hôtel de Bourgogne ou d'Artois (rue Mauconseil, à Paris). — Dessin de Gagniet.

deux princes n'y firent assaut que de luxe, de démonstrations amicales et d'urbanité. Jean Sans-Peur, le premier jour de la fête, portait un collier d'or et une écharpe de rabots d'orfévrerie à sa devise. Le lendemain, sur une robe plus riche encore, il revêtit les emblèmes de Louis : le bâton noueux et la devise *Je l'ennuie*. Louis, duc d'Orléans, accepta, de son côté, le rabot. Les deux princes, en échangeant ainsi leurs *ordres*, se donnèrent publiquement une marque évidente et consacrée d'alliance et d'estime réciproque.

Cependant, ainsi qu'il fut ultérieurement démontré, Jean Sans-Peur nourrissait dès lors et entretenait dans son cœur la pensée de meurtre qu'il devait assez prochainement réaliser. Depuis ces noces jusqu'en novembre 1407, Jean Sans-Peur ne cessa point d'affecter, à l'égard de son cousin, les démonstrations d'amitié les plus expresses et les plus perfides. Diverses circonstances survenues dans le cours de la même année avaient porté au paroxysme l'envie et l'animosité du Bourguignon. Il ne cessa donc de rouler dans sa tête et il machina enfin activement le coup tragique que l'on connaît, c'est-à-dire l'assassinat commis par ses ordres sur la personne de Louis, duc d'Orléans, le 23 novembre 1407 (1).

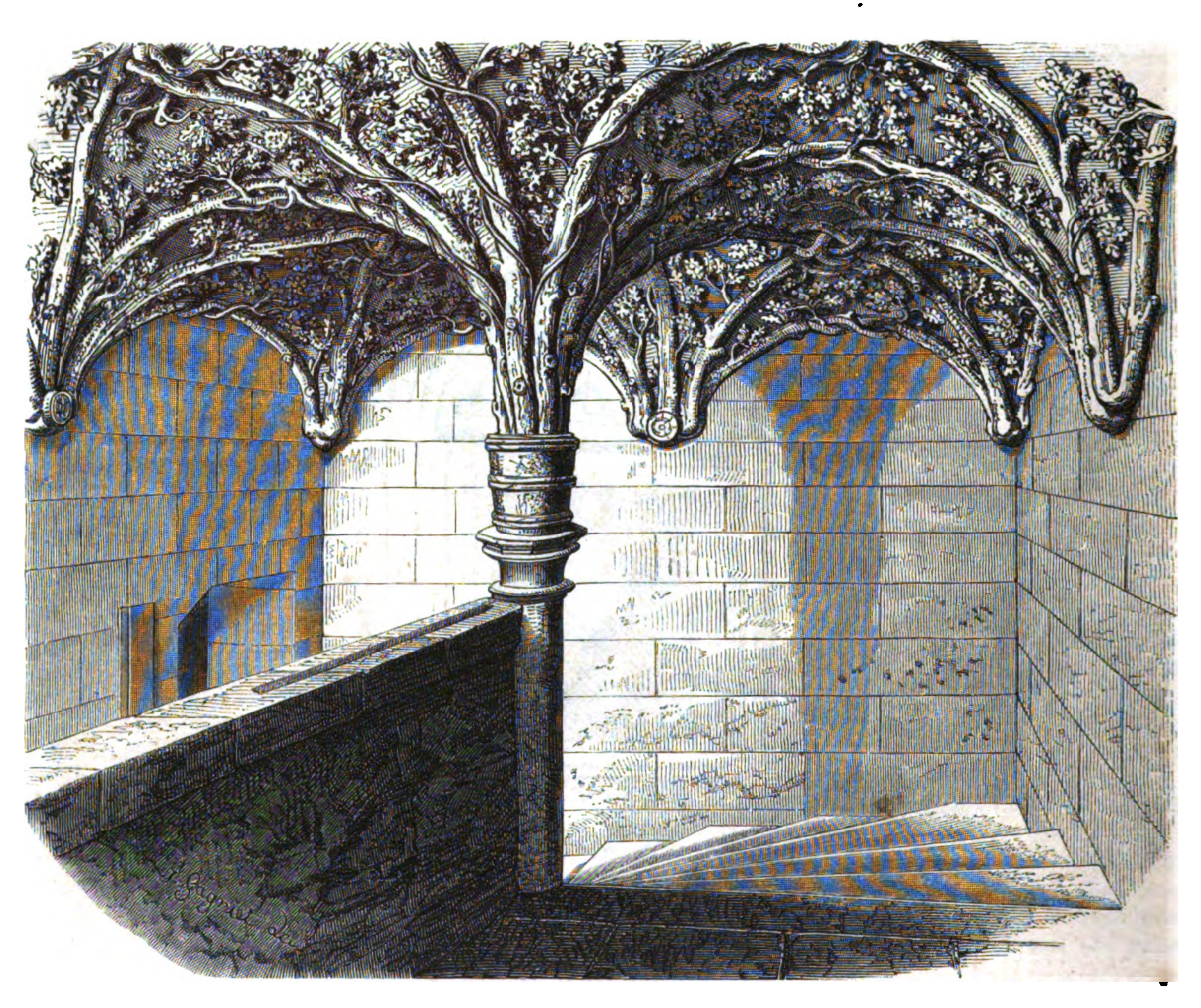
Le bâton noueux était *plané*, pour rappeler une atroce

(1) Voy. t. XXVII, 1859, p. 135.

plaisanterie que l'histoire a enregistrée et que proférèrent, à la nouvelle de ce crime, les partisans du duc de Bourgogne.

Néanmoins, Jean *Sans-Peur* n'était point rassuré. Il fit alors construire, dans son vaste hôtel d'Artois ou de Bourgogne (¹), un nouveau corps de logis, en manière de forteresse, pour abriter ses remords ou du moins son inquiétude. Cet édifice consistait en une tour carrée, toute en pierres de taille, à l'épreuve même de l'artillerie, avec mâchicoulis, etc. Le duc avait pour chambre une sorte de casemate inaccessible. C'est là qu'il couchait le soir, de bonne heure; car il avait pris le soin de ne jamais se hasarder aux flambeaux par les rues de Paris, à l'heure où avait péri sa victime. En 1410, la tour venait d'être construite. Monstrelet raconte qu'au 1er janvier de cette année, le duc de Bourgogne, suivant l'usage, distribua pour étrennes divers joyaux à ses chevaliers et aux nombreux clients de sa maison princière. « Et les dits dons, ajoute le chroniqueur, estoient en certaine signification; car ils étoient en semblance de ligne ou d'une rigle (règle), qu'on appèle *nivel* (niveau) *de maçon*, tant d'or comme d'argent doré, et à chacun bout (supérieur) de chaque nivel pendoit, à une chaynète d'or ou dorée, la semblance d'un plommet (petit plomb) d'or. La quelle chose estoit en signification, comme on pouvoit croire et penser, que ce qui estoit faict par aspre et indirecte voie seroit aplanyé et mis à son reigle, et le feroit mettre et mettroit à droite ligne. »

Plusieurs miniatures de manuscrits et autres, en effet,



Hôtel de Bourgogne ou d'Artois (rue Mauconseil, à Paris). — Sommet de l'escalier de la tour. — Dessin de Gagniet.

nous montrent le duc Jean Sans-Peur décoré, sur ses habits, de rabots et de niveaux. L'hôtel de Bourgogne ou d'Artois, démembré, reconstruit à diverses époques, a subi de nombreuses vicissitudes. Mais la tour historique dont nous avons parlé subsiste presque intacte. Elle se trouve seulement comme cachée à la curiosité publique et actuellement englobée dans un amas de constructions modernes. Grâce à l'obligeance particulière de M. Bricard, locataire actuel d'une partie de l'immeuble, nous avons pu visiter récemment ce curieux édifice. L'une des baies extérieures de la tour présente un tympan ogive dont la décoration est reproduite par le dessin qui accompagne cet article, page 103. On y distingue très-clairement le niveau avec le fil à plomb qui pend dans sa logette. A droite et à gauche figure le rabot symbolique. Une double nervure trilobée à l'intérieur et relevée d'un chou frisé remplit le vide du tympan et sert à compléter cette ornementation.

A l'intérieur, le sommet ou calotte qui termine l'escalier présente une particularité remarquable. Au-dessus du chapiteau qui couronne l'axe de cet escalier s'élève une caisse ronde sculptée et cerclée comme l'étaient, au quinzième siècle, les caisses de jardin. Du centre de cette caisse sortent de vigoureuses nervures de chêne, également sculptées dans la pierre. Les retombées de ces bras embranchés et feuillus se rencontrent avec des bras semblables qui partent des murs, et forment ainsi comme une forêt d'arcades ogives de chêne d'un effet tout à fait pittoresque et original.

(¹) Cet hôtel s'ouvrait sur la rue Mauconseil.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

ALLAN RAMSAY.

Portrait de lady Campbell, par Ramsay. — Dessin de Staal.

On lit sous la gravure en manière noire qui reproduit cette peinture de Ramsay : « La très-honorable lady Mary Campbell, la plus jeune fille de John, duc d'Argyll et Greenwich, chevalier de la Jarretière, et veuve d'Edward, lord vicomte Coke, fils unique de Thomas, comte de Leicester. »

Nous regrettons de n'avoir rien à dire de plus sur cette très-noble dame, qui, si l'on en juge par sa haute mandoline et son clavecin ouvert, devait aimer beaucoup la musique.

Heureusement on connaît mieux l'histoire du peintre. C'était un artiste « comme on en voit peu », et, en lui appliquant cette locution familière, nous n'entendons pas parler de son talent, qui n'avait rien de très-extraordinaire; nous avons en pensée sa naissance, son caractère et sa fortune.

Né à Édimbourg, en 1713, Allan Ramsay était un des descendants légitimes de la noble et illustre famille de Dalhousie. Son père, poëte de quelque mérite, écrivait, en 1736, au peintre Smibert : « Mon fils Allan étudie l'art



depuis l'âge de douze ans. Il y a deux ans, il est entré chez M. Hyffidy, à Londres; il y peint comme un Raphaël. Maintenant il se dispose à partir dans un mois pour faire un séjour de deux ans au delà des Alpes. Il m'en coûte de me séparer de lui; mais je ne puis arrêter le courant où l'entraînent les encouragements de ses protecteurs et son inclination. »

A Rome, Ramsay étudia sous deux peintres alors fort célèbres, Solimane et Imperiale.

A son retour en Angleterre, il fut bien accueilli par de grands personnages, qui voulurent être peints par lui, et il réussit surtout dans son portrait en pied du premier ministre lord Bute : la figure était ressemblante et la pose naturelle; mais on admira surtout les jambes, et tellement que Reynolds en fut presque jaloux : « Je veux, disait-il, faire des jambes comme celles du lord Bute de Ramsay. »

On rapporte que, tout en se consacrant assez laborieusement et avec beaucoup de succès à la peinture, Ramsay n'avait pas grand enthousiasme pour sa profession. Bon latiniste dès sa jeunesse, il fit plus tard une étude approfondie du grec. Il savait parfaitement plusieurs langues vivantes, la française, l'italienne, et surtout l'allemande, ce qui lui permettait de causer souvent et longuement avec la reine Charlotte. « Vous ne trouverez aucun homme, disait le docteur Johnson, qui fasse preuve dans la conversation de plus d'instruction, de connaissances positives et d'élégance que Ramsay. » Or le docteur Johnson se connaissait en conversation, et il ne prodiguait pas, comme on sait, les éloges.

Georges III nomma Ramsay son premier peintre. Reynolds avait certainement des droits plus sérieux à cette faveur; mais le roi n'avait de goût ni pour son talent ni pour sa personne. Il aimait, au contraire, beaucoup Ramsay, et l'admettait dans le cercle de sa famille. Souvent, quand il avait achevé son sobre repas, habituellement composé de mouton bouilli et de navets, il lui disait : « A votre tour, Ramsay, asseyez-vous à ma place et dînez. »

Quand Ramsay fit le portrait de la reine Charlotte en costume royal, on envoya chez lui les diamants de la couronne et les objets les plus précieux du trésor, ce qu'on appelle les « regalia ». Le peintre se sentit très-honoré, mais aussi très-effrayé d'une si haute confiance. Il demanda et obtint un poste de soldats pour garder jour et nuit sa maison, dans Harley-Street, jusqu'à l'achèvement du tableau.

Avant même d'être peintre du roi, il avait acquis une grande fortune; elle s'accrut considérablement, grâce aux libéralités de Georges III, qui lui fit faire un nombre incroyable de copies de son portrait officiel pour les cours étrangères, les colonies, les corporations, etc. Les courtisans imitaient le maître. Ramsay, ne pouvant suffire à tant de travaux, se bornait à peindre les têtes; il faisait exécuter le reste par des artistes qu'il payait d'ailleurs généreusement; on cite, parmi ses aides ordinaires : une mistress Black; un Hollandais nommé Vandyck, fort inférieur au célèbre peintre son homonyme, qui, en Angleterre, avait eu la faveur de Charles I[er]; deux Allemands, Roth et Eikhart; un Écossais, Davis Martin; Vesperies; et Philip Reinagle, qui fut en quelque sorte son successeur.

Ramsay, d'ailleurs, ne voulait pas donner toute sa vie à la peinture. Il s'occupait non-seulement de littérature, mais encore activement de politique, et recevait fréquemment à sa table lord Bute, le duc de Newcastle, lord Bath, lord Chesterfield, et très-intimement le duc de Richemond. Il ne devait pas uniquement à la faveur royale la considération de ces hommes d'État; on appréciait son savoir, son esprit, son jugement; on lui reconnaissait une valeur politique. Il écrivait des articles et des mémoires sérieux qu'il signait de ce mot : « Investigator »; on en a composé un volume. Il était en correspondance avec la plupart des hommes éminents de l'Europe; on connaît ses lettres à Voltaire et à J.-J. Rousseau.

Un étrange accident interrompit le cours de ses prospérités. Un jour, lisant dans son journal le récit dramatique d'un incendie, il fut saisi d'une vive émotion. Il fit venir ses élèves, ses domestiques, leur raconta ce sinistre, discourut sur la maladresse des victimes, et ajouta : « Suivez-moi tous dans la cour, et je vous montrerai comment ils auraient pu sortir de leurs chambres et échapper à la mort. » Par son ordre, on dressa une échelle contre un mur; il y monta, passa avec adresse sur une saillie au-dessus d'une porte basse, et, sautant sur le bord d'une terrasse, s'écria : « Voyez, maintenant rien ne m'empêche de me sauver sur le toit de la maison voisine »; mais, en voulant revenir sur ses pas, il tomba et se brisa l'épaule droite. On ne réussit point à la lui remettre parfaitement. Depuis lors, il cessa de peindre, et sa santé devint de plus en plus languissante. Il alla passer plusieurs années en Italie. Dans l'été de 1784, cédant à la nostalgie, il revenait en Angleterre lorsque, traversant Paris, il y fut arrêté par la fièvre et mourut en août, à l'âge de soixante et onze ans.

LES ANIMAUX DE JARDIN.

I.

De tant de révolutions de tout genre que voit s'accomplir le dix-neuvième siècle, celle qui tend à s'introduire dans les jardins ne paraîtra pas un jour la moins curieuse. Jusqu'à présent, on s'était imaginé que pour la perfection de ce genre d'ouvrages il suffisait de faire appel aux richesses du règne végétal, arbres, arbustes, gazons et fleurs. Aujourd'hui l'on commence à s'apercevoir qu'il n'y a de jardins vraiment riants et vivants que ceux dans lesquels des animaux choisis sont associés dans une certaine mesure avec les plantes. N'est-ce pas là, en effet, la loi même de la nature? Et que peut-on faire de mieux que de la suivre? Si les jardins consistent, selon le type de l'Éden, dans la réunion sous la main de l'homme, à portée de sa demeure, des plus beaux objets de la création, comment pourrait-on se dispenser d'y donner aux animaux une place qui est si essentielle que, dès qu'elle est vide, le paysage paraît mort?

Cette voie nouvelle avait été ouverte, il y a plus d'un demi-siècle, par l'établissement de notre célèbre ménagerie du Muséum, sans que cet exemple, bientôt adopté dans la plupart des autres capitales, eût cependant exercé aucune influence sensible sur la disposition des jardins particuliers. L'usage n'appelait dans ces jardins que des fleurs, et nul ne s'avisait d'aller au delà de l'usage : on se contentait d'admirer l'exemple, sans songer à imiter. Et cependant, sans aller jusqu'à un aussi grand luxe d'animaux que dans l'ordonnance des parcs, dont la zoologie est le but principal, qui n'avait plus d'une fois senti d'instinct, même dans les anciens jardins, dans celui des Tuileries notamment, combien la présence de ces ramiers et de ces tourterelles voletant parmi les lilas et les roses, ou venant se désaltérer familièrement dans la vasque des fontaines, ajoutait de charme au grandiose? Ni des quantités, ni des individus de haute valeur ne sont une condition nécessaire : un oiseau brillant au soleil au sein des fleurs avec lesquelles il rivalise, un faon qui court, une sarcelle qui plonge; la note est donnée, et tout s'anime.

Mais bien que le mouvement d'imitation ne se fût point

encore prononcé, le goût du public n'était pas moins désormais éveillé; il se témoignait par la faveur accordée aux jardins zoologiques dans toutes les villes où il s'en créait. Le plaisir de la promenade, tombé presque partout en désuétude en dépit des plus belles allées, reprenait vie sous le stimulant du spectacle des animaux. Par eux-mêmes, en effet, les ombrages ne sauraient intéresser longtemps : immobiles et invariables, ils paraissent bientôt monotones; tandis que les animaux, par leurs jeux perpétuels, captivent forcément les yeux et la pensée, et donnent à la promenade, même solitaire, le degré de distraction dont elle a besoin. Qui ne reconnaîtrait que les essaims d'oiseaux aquatiques de tout genre qui en peuplent les eaux, que les troupeaux de daims et de biches s'ébattant sur les pelouses ou paissant paisiblement sous les arbres, ne soient entrés pour beaucoup dans l'éclatant succès qu'a obtenu, dans ces derniers temps, le bois de Boulogne? Réduit à de simples combinaisons de masses végétales, jamais, malgré l'élégance de ses perspectives, il n'aurait conquis la popularité dont il jouit si universellement.

C'est le jardin d'acclimatation créé au sein même du bois de Boulogne qui a décidément donné le branle à ce mouvement préparé peu à peu. Ce n'était pas assez, en effet, que d'avoir fait naître dans les esprits le goût des animaux, il fallait arriver à lui fournir les moyens de se satisfaire. Comment se procurer ces rares et précieuses espèces que la ménagerie du Muséum ne réunissait que grâce au concours de ses voyageurs, au zèle des consuls, à la munificence des souverains étrangers? Les eût-on même voulues à tout prix, on n'aurait pu les trouver nulle part. La marchandise faisait défaut. Bien que depuis plusieurs années, au-dessus du commerce des oiseaux vulgaires, quelques essais d'un commerce plus relevé, embrassant des types plus variés et de plus haute valeur, eussent commencé à se produire, ces essais ne pouvaient être tenus que pour un symptôme avant-coureur. C'est d'hier seulement, par le jardin dont il s'agit, que l'action a pris toute sa généralité, parce qu'elle y a enfin rencontré tout ce qu'il fallait pour la seconder. L'institution n'a pas seulement pour but, comme les précédentes, l'exhibition des animaux, elle a pour but leur multiplication et leur débit. Bien qu'en fait elle ne soit pas encore assez riche pour satisfaire à toutes les demandes, en principe elle ne doit pas faire naître un désir qu'elle ne soit en mesure d'y répondre. Aujourd'hui même qu'il ne lui serait pas permis, sans risquer d'être bientôt dépouillée, de se défaire indistinctement de tous les spécimens qu'elle possède, son administration, au moyen des relations qu'elle a déjà nouées, est sur la voie de remplir, dans un délai convenable, toutes les commissions, même les plus difficiles, dont elle pourrait être chargée. Ainsi le marché est désormais établi; et peut-être est-on en droit de conjecturer que son développement se dispose à suivre une marche analogue à celle du commerce des fleurs, qui, si modeste à son début, se solde maintenant dans Paris par millions.

Il n'est même pas impossible que le commerce des animaux, plus encore que leur production, soit destiné à devenir avant peu la spécialité de cette grande institution. Il est incontestable, en effet, que les particuliers sont dans de meilleures conditions qu'un établissement public pour des élevages délicats qui ne réussissent qu'à force d'attentions minutieuses, de zèle passionné, de tranquillité. Il y a déjà dans Paris et aux environs des familles d'ouvriers qui ont imaginé de se créer un supplément de revenu, en même temps qu'un plaisir, en s'appliquant à entretenir et à multiplier quelques animaux de prix, spécialement dans la charmante classe des oiseaux. On peut prévoir que cette concurrence, si elle persévère, sera victorieuse. Le moindre local suffit pour servir de base à des opérations proportionnellement considérables, et nul travail ne peut être plus attrayant que celui-là pour une femme et des enfants. Jusqu'à présent, de telles entreprises eussent été précaires et téméraires, à cause de la difficulté de l'écoulement de leurs produits; mais, grâce au Jardin d'acclimatation, qui devient un centre pour l'achat aussi bien que pour la vente, elles deviennent désormais solides et lucratives. C'est assez, pour marquer d'un mot leur avantage, de dire qu'il y a des poules et des canards presque aussi faciles à élever que les autres oiseaux de basse-cour, et dont la paire vaut aujourd'hui plus de cent francs; et il n'est pas même nécessaire de débourser dès le commencement une somme de cette valeur, puisque le Jardin d'acclimatation met en vente, à des prix comparativement modérés, une partie des œufs qu'il produit. Quelques couvées menées à bon terme, les petits bien surveillés, bien administrés, bien choyés, et voilà l'aisance qui s'introduit en souriant dans une famille dont le père, avec son ingrat labeur, n'assurait qu'imparfaitement l'existence. Par suite de la faveur qui semble vouloir s'attacher de plus en plus aux animaux d'ornement, il n'est donc plus besoin, pour fonder une exploitation agricole, une véritable ferme d'élevage, que de quelques mètres carrés de terrain joints au plus minime capital. Puisse cette mode devenir parmi nous un goût permanent, puisque non-seulement elle assure aux classes riches une distraction naturelle, et par là même salutaire, mais aux classes laborieuses une ressource pleine de charmes.

II.

Nous ne pouvons mieux conclure cette rapide esquisse qu'en lui donnant pour complément un aperçu sommaire des prix auxquels s'élèvent actuellement les animaux les plus courus. Ce sont des chiffres peu connus, tant le sujet est encore nouveau, et qui, par là même, offrent un certain intérêt.

Parmi les animaux de grande taille propres à la décoration des parcs et des jardins de luxe, les antilopes et les cerfs tiennent le premier rang.

Le cerf du Canada, si remarquable par ses hautes proportions, vaut 3 000 francs la paire, et ne se trouve que difficilement. Le cerf d'Aristote, cerf de l'Inde, décrit pour la première fois par le célèbre naturaliste dont il porte le nom, 1 200 francs la paire. L'axis et le cerf-cochon, de la même contrée, charmants animaux très-recherchés à cause de leur petite taille, et dès à présent suffisamment multipliés, 300 francs; le cerf de Virginie, 350; le cerf commun, 250; le chevreuil, 200.

A la tête des antilopes se place le canna, de la taille d'un cheval, très-rare, très-disputé, 6 à 7 000 francs la paire; le nilgaut, presque de même taille, 1 600 francs; l'algazelle, moins grande, mais de plus d'effet, 2 000 francs; l'addax, même prix. Les charmantes petites gazelles que nous envoie dès à présent en si grand nombre l'Algérie, et qui commencent à braver nos hivers et à se reproduire parmi nous, 200 francs.

Les kanguroos, par l'originalité de leur conformation et de leur démarche, en même temps que par la facilité de leur multiplication, commencent à prendre une certaine faveur. Le kanguroo géant vaut 700 francs la paire; le kanguroo de Bennett, et le kanguroo pénicillé, de la taille d'un lapin, 300 francs.

Le lama, si commun et à si vil prix au Pérou, très-recherché en ce moment à cause de son avenir comme bête à laine, vaut de 1 800 à 2 000 francs la paire.

La classe des oiseaux est incomparablement plus recherchée par les amateurs, tant à cause de la variété et de la beauté des espèces que de la facilité de l'entretien.

L'autruche, pour commencer par les plus grands, vaut 1 000 francs la paire ; le casoar, qui èst en quelque sorte l'autruche d'Australie, le même prix ; le nandou, autruche d'Amérique, 500 francs ; la grande outarde, qu'il serait si intéressant de rendre tout à fait domestique, 300 francs ; la petite outarde, 60.

La grue couronnée, ou demoiselle de Numidie, 400 francs ; la grue cendrée, 250 ; la cigogne, 50 ; le marabout, sorte de cigogne du Sénégal, qui fournit les belles plumes dont il porte le nom, 350 à 400 ; le flammant, 250 ; l'ibis d'Égypte, 200.

Parmi les gallinacés, le lophophore de l'Inde, 2 000 francs ; le hocco, 160 à 250, suivant les espèces ; la pénélope, 180 ; le faisan de l'Himalaya, 200 ; le faisan versicolore du Japon, 250 ; le faisan doré de la Chine, 60 à 70 ; le faisan argenté, 50 ; le paon du Japon, 300 ; le paon blanc, 200 ; le paon ordinaire, 50 à 60 ; le colin huppé, charmant oiseau donnant jusqu'à cent cinquante œufs par an, et aussi facile à élever que la caille, 50.

Les oiseaux d'eau, si disposés à se fixer dès qu'on leur offre un bassin convenable, et qui l'ornent si bien, jouissent d'une faveur méritée.

Le cygne à col noir de l'Amérique du Sud, très-rare jusqu'ici, 2 000 francs la paire ; le cygne noir de la Nouvelle-Hollande, 4 à 500 ; le cygne ordinaire, 100.

L'oie de l'Inde, 5 à 600 francs ; de Falkland, 4 à 500 ; de Gambie, 350 ; de Magellan, 250 ; des Sandwich, 200 ; d'Égypte, 80 ; du Canada, même prix. Le céréops de la Nouvelle-Hollande, espèce voisine de l'oie, 600.

Parmi les canards, pour ne citer que les plus précieux, le mandarin de la Chine, 180 francs ; le carolin, 120 ; le bahama, 200 ; le casarka, 200 ; l'autumnalis, 250.

Enfin, parmi les colombes, citons seulement le genre victoria, de la taille d'une poule, 250 francs ; la colombe poignardée, 150 ; la lumachelle, 140 ; la longue-huppe et le tur-vert de Java, 100.

Ces chiffres suffisent : ils résument la voie nouvelle que nous avons eu à cœur d'indiquer à tous, pauvres et riches.

ÉPISODE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

MATIGNON.

L'histoire de la Saint-Barthélemy n'est pas tout entière dans les massacres qui ensanglantèrent alors la France ; elle est aussi dans la résistance que plusieurs gouverneurs opposèrent aux ordres de la cour et aux fureurs populaires, dans la généreuse initiative que prirent des citoyens de différentes classes. Les noms du vicomte d'Orte, de Gorde, de Saint-Hérem, de Jean Hennuyer, et de plusieurs autres, sont ainsi arrivés jusqu'à nous, entourés de la vénération publique. Il en est un moins populaire, quoique non moins digne de l'être : c'est celui du maréchal de Matignon, lieutenant général en basse Normandie. Les anciens historiens de France ont ignoré le rôle qu'avait joué Matignon à l'époque de la Saint-Barthélemy, et, parmi les modernes, M. Henri Martin est seul à le citer en passant.

Jacques Goyon de Matignon était né, en 1525, au château de Lonrai, près d'Alençon, et il y résidait tranquillement quand la nouvelle des massacres de Paris arriva dans la province. Il apprit que les catholiques d'Alençon, toujours irrités des excès que les protestants avaient précédemment commis dans la ville, commençaient à prendre les armes et menaçaient de se venger. Il accourut à Alençon avec ses gardes, ses amis et quelques domestiques. Les portes de la ville furent fermées, et des corps de garde établis dans tous les quartiers ; puis il défendit aux catholiques, sous peine de la vie, de rien entreprendre contre les huguenots, et ordonna à ceux-ci de se rendre, sans armes et sous sa sauvegarde, sur la place du Château. Ils obéirent en tremblant. Là il leur exposa la nécessité de donner de nouvelles preuves de leur soumission pour assurer leur vie et leur fortune, et leur promit, tant qu'ils se conformeraient aux édits de pacification, d'employer toute son autorité pour les maintenir dans la tranquillité que le roi leur avait promise. Pour s'assurer de leur fidélité, il leur fit prêter un nouveau serment, et exigea qu'ils lui remissent trente-deux d'entre eux pour otages, en attendant les ordres du roi. Il parlait avec une majesté et une force extraordinaires. Les protestants qui, le moment d'auparavant, se croyaient perdus, tombèrent à ses genoux en bénissant leur libérateur. Ils étaient sauvés.

Le souvenir de la belle conduite de Matignon s'était conservé dans toutes les familles protestantes d'Alençon, et il n'était pas un de leurs enfants qui n'apprît, sur les genoux de sa mère, à bénir le nom de leur sauveur. Toutefois, aucun monument, aucune inscription n'en consacrait la mémoire. C'est en 1852 seulement que le conseil municipal, sur la proposition de M. Léon de la Sicotière, donna le nom de rue Matignon à une rue voisine de la place du Château où la scène s'était passée.

M. le comte Rœderer, si connu comme écrivain et comme homme d'État, avait, de son côté, consacré une sorte de monument à la mémoire de ce généreux citoyen en donnant le nom de *Matignon* à un château qu'il bâtissait auprès d'Essai (Orne), et dont les matériaux provenaient en partie de celui de Lonrai qu'avait possédé et habité Matignon. Le nouveau château, élégamment retouché il y a peu d'années, s'élève sur le penchant d'un coteau, dans une situation ravissante, tout auprès d'Essai.

A Saint-Lô, à Valognes, Matignon montra le même dévouement qu'à Alençon. Il est bien probable qu'il contribua aussi, par ses instructions ou par sa présence, à maintenir le bon ordre à Caen, et on doit supposer que la reconnaissance des services qu'il aurait rendus en cette circonstance ne fut pas étrangère au don d'un buffet d'argent, de la valeur de 8 à 10 000 livres, que la ville de Caen lui fit l'année suivante, et qu'il fut autorisé à accepter par un brevet du roi Charles IX, en date du 23 septembre 1573. (1)

LE BAS MEUDON.

Le bas Meudon est une riante oasis de la campagne parisienne, bien aimée des artistes et des rêveurs. La Seine y coule tranquille, en suivant les méandres capricieux que lui ont tracés en cet endroit deux ou trois îles de peu d'étendue, mais non sans poésie. Les bateaux à vapeur ignorent cette route que connaissent si bien les canots, et suivent l'autre bras du fleuve, en descendant ou en remontant ; ils s'ensableraient dans ce petit canal vaseux, abandonné depuis longtemps aux herbes aquatiques. M. Français a introduit, dans son paysage, un seul acteur et quelques comparses. L'acteur, c'est un peintre qui, séduit par la beauté du site, s'est installé gaiement sur la berge verdoyante, a planté son parasol, a ouvert sa boîte à couleurs, et s'est mis aussitôt à l'œuvre. Les comparses sont des canards glissant sur l'eau, qu'ils rayent d'argent et font étinceler au soleil, en poussant de petits cris de reconnaissance et de béatitude qu'on n'entend pas assuré-

(1) Voy. Callières, *Hist. de Matignon*. — O. Desnos, *Mém. hist. sur Alençon et ses seigneurs*. — Masseville, *Hist. somm. de Normandie*. — Delalande, *Hist. des guerres de religion dans le département de la Manche*. — *Mém. des antiquaires de Normandie*, t. VIII. — Œuvres du comte Rœderer, t. VII. — Etc.



ment, mais que rien n'empêche de deviner; et cependant la joie de ces pauvres palmipèdes devrait être plus contenue en face de l'île, où point entre les arbres une maisonnette de pêcheur dont la cuisine s'allume en ce moment, dans l'attente des promeneurs mis en appétit; par bonheur, soit ignorance, soit philosophie, ce qui n'est pas toujours



Salon de 1861; Peinture. — Vue prise au bas Meudon, près Paris, par Français. — Dessin de Français.

aussi opposé qu'on le croit, ils continuent à nager avec la même tranquillité, avec la même confiance, sans songer au couteau que déjà le restaurateur aiguise.

La Seine, en cet endroit, coule avec une gracieuse nonchalance; à voir ses nombreux petits remous qui font tournoyer et sombrer des flottilles de feuilles mortes, il semble

qu'elle se plaise autour de ces îles si pittoresques et qu'il lui coûte d'aller mêler ses flots silencieux aux flots tapageurs qui les attendent au pont de Saint-Cloud pour leur faire escorte jusqu'à la mer. Les herbes sauvages poussent dru sur la berge; elles ne sont foulées que rarement par les piétons, et leur doux tapis reste vert jusqu'aux derniers jours de l'été.

Un des arguments dont on se sert contre la Providence m'en paraît un très-fort en sa faveur. On objecte que les orages et les tempêtes, les saisons improductives, les serpents, les araignées, les mouches et autres animaux nuisibles et incommodes, ainsi que beaucoup d'autres choses de même espèce, trahissent une imperfection dans la nature, parce que la vie de l'homme serait beaucoup plus facile sans cela; mais la Providence se voit clairement dans cette disposition. Les mouvements du soleil et de la lune, et, en un mot, le système entier de l'univers, autant que les philosophes ont été capables de les découvrir et de les observer, sont au plus haut point de perfection et de régularité. Mais partout où Dieu a laissé à l'homme le pouvoir de porter remède par la pensée ou par le travail, il a mis les choses en état d'imperfection dans le but de stimuler l'activité humaine, sans laquelle la vie stagnerait, ou plutôt même ne pourrait pas du tout subsister. *Curis acuuntur mortalia corda.* SWIFT [1].

INSTINCT ET INTELLIGENCE.

Les faits d'intelligence qui nous surprennent souvent chez les animaux reposent tout entiers sur des instincts, comme les insectes, les plus étonnants de tous les êtres par leur industrie, nous en fournissent la preuve. Ils ne se trompent jamais dans la construction de leurs demeures, de leurs coques. Le chien, le singe, au contraire, dans les actes qui sont un fait d'expérience purement personnel, commettent de visibles et de fréquentes méprises. Et si l'homme est celui qui accomplit les choses les plus sublimes, il est aussi celui qui, dans sa sphère d'action, est le plus exposé à l'erreur. [2]

ATTENTION AU BABY [3].

Dans une récente édition populaire de ses excellentes *Notes sur l'hygiène* des classes laborieuses et sur les soins à donner aux malades, miss Nightingale a compris un chapitre nouveau consacré aux *Babys*. Elle y a mis, à la portée des plus humbles mères de famille, des nourrices, des jeunes sœurs à qui sont dévolues, dans les pauvres ménages de la ville et de la campagne, les délicates fonctions de bonne d'enfant, des instructions claires, précises, d'une utilité toute pratique. Nous pensons que riches et pauvres en pourront faire leur profit, et que les nourrissons de toutes classes en seront mieux soignés, mieux portants, plus heureux.

Baby n'est pas le premier venu. Son arrivée dans le monde est un grand événement, attendu, désiré de toute la maison. Ce petit enfant, c'est Dieu qui nous l'envoie, afin que notre cœur s'élargisse en l'aimant, afin que nous exercions en sa faveur nos facultés d'observation, d'adresse, de jugement. Il ne parle pas, et déjà il enseigne. Il nous apprend à être doux, patients, attentifs; il combat nos penchants égoïstes, car il a sans cesse besoin des autres; et qui ne s'oublierait pour penser à ce pauvre cher Baby, qui ne peut rien pour lui-même et qui mourrait sans nous? Vous le voyez, Baby est une bénédiction : il est chargé de nous rendre meilleurs; il faut que nous nous formions à son école, afin de pouvoir, à mesure qu'il grandit, lui donner l'exemple de tout ce qui est bien. Voilà de grands titres à notre protection; mais il ne suffit pas de vouloir soigner Baby, il faut savoir comment s'y prendre, et j'essayerai de vous dire ce que j'en sais.

Si les grandes personnes souffrent du mauvais air, à plus forte raison l'enfant. Soyez sûr que dans une chambre fermée, chaude, quelquefois encombrée de meubles, où l'air est épais, corrompu par la respiration de plusieurs personnes, le petit sera mal à l'aise, s'agitera, criera pour sortir; ou, ce qui est pis, il languira, s'étiolera, sans avoir la force de protester. Ayez bien soin de renouveler l'air dans la pièce où couche l'enfant. Il sent de la difficulté à respirer là où vous n'en éprouvez aucune. S'il dort quelques heures, à plus forte raison plusieurs nuits de suite dans un air malsain, l'enfant deviendra infailliblement chétif, maladif; il aura la rougeole, la scarlatine, et il ne s'en tirera pas bien.

Baby est beaucoup plus sensible au manque d'air frais que vous; c'est pourquoi il faut lui en donner le plus possible, en le sortant souvent, en aérant la chambre pendant qu'on le promène. Baby sent le froid, le chaud, bien avant que vous le sentiez, et, par-dessus tout, il souffre de la malpropreté. Voyez comme il est content dans son bain d'eau tiède! il rit, il étend ses bras, ses jambes; il frappe de ses petites mains l'eau qui lui rejaillit au visage, et il rit encore plus fort. Baby a besoin qu'on le change de langes, de robe, qu'on mette sa paillasse à l'air, qu'on en lave la toile, qu'on en renouvelle la paille, dès qu'il y a la moindre mauvaise odeur. Il faut à Baby des draps blancs plus souvent qu'à vous. Si la maison est sale, Baby en souffrira plus que vous. Il lui faut son petit berceau à lui tout seul, où il ne doit être ni trop couvert, ni trop peu : de même quand on le lève, si la mère est occupée, c'est à vous, petite sœur, à voir que Baby soit chaudement et légèrement vêtu, assez, pas trop.

Prenez bien garde de ne pas effrayer Baby par des bruits forts et soudains. Surtout ne l'éveillez pas de cette façon. Des bruits qui ne vous font pas peur font peur au petit. Il tressaille, et cela ne lui vaut rien. Les nourrices ont la mauvaise habitude de frapper dans leurs mains, de parler haut. Elles ne savent pas que des enfants malades sont morts par suite de ces surprises, qui donnent à des organes délicats un ébranlement plus fort que vous n'en ressentez, vous, d'un coup ou d'une chute. La nourriture de Baby réclame toute votre attention. Soyez *exacte à la minute* à lui donner sa soupe; ne lui en donnez pas trop à la fois. S'il refuse, n'insistez pas; il sait mieux que vous ce qu'il lui faut. S'il crie, s'il souffre, c'est que vous avez surchargé son petit estomac; il ne faut pas non plus le trop peu nourrir. Un point important, c'est que la nourriture soit saine, légère, facile à digérer. Ne lui donnez surtout rien qui le pousse à dormir, à moins que ce ne soit par ordonnance du médecin.

Vous ne sauriez croire combien j'ai vu d'enfants bien portants languir et mourir, parce qu'on leur avait fait boire quelque chose pour les faire dormir ou « les faire tenir tranquilles. » Ils ne mouraient pas la première fois, ni la seconde, ni peut-être la dixième fois, mais toujours à la longue.

Je pourrais vous conter bien des histoires de malheurs arrivés, à ma connaissance personnelle, à de pauvres

(1) Traduction de M. de Wailly.
(2) Alfred Maury, *Du sommeil*.
(3) Ce nom, que l'on donne en Angleterre aux petits enfants, a été introduit par les gouvernantes et les institutrices de ce pays dans beaucoup de familles françaises. C'est notre mot *Bébé*.

Babys, par suite de la négligence ou de l'ignorance des nourrices et des bonnes d'enfants.

Je vous en dirai quelques-unes.

D'abord, Baby, quand il est sevré, doit avoir à manger souvent, régulièrement, et pas trop à la fois.

J'ai connu une mère dont l'enfant, pris un jour de convulsions, fut en danger de mort. Il avait environ un an. La mère, ayant à sortir et craignant d'être longtemps absente, lui fit faire ses trois repas en un. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que le pauvre petit ait failli étouffer?

J'ai vu, en Écosse, une petite fille de cinq à six ans à qui sa mère, forcée d'aller vendre son lait et ses légumes très-loin de chez elle, confiait le petit frère, qui avait un peu moins d'un an. La petite fille se montrait attentive et faisait ce que sa mère lui avait recommandé. Cependant une étrangère, étant un jour entrée dans la chaumière (car c'était une pauvre demeure), dit à l'enfant : « Prenez garde, vous allez brûler la bouche de Baby. — Oh! non, répliqua la petite fille, je brûle toujours la mienne avant.»

Quand je dis d'avoir soin de Baby, je ne prétends pas que vous l'ayez sans cesse sur les bras. S'il est assez âgé, assez fort, et que le temps soit assez chaud pour qu'il ait en lui quelque chaleur, il vaut beaucoup mieux le laisser s'allonger, se détirer sur une couverture étendue à terre. Il lui est beaucoup plus sain de s'amuser tout seul que d'être excité par du bruit, des rires, des paroles. Mais, dira-t-on, il s'ennuie par terre; il veut qu'on le prenne. C'est que vous lui avez déjà donné de mauvaises habitudes, fatigantes pour vous, malsaines pour lui.

Le Baby le plus beau, le mieux portant, le plus vif, le plus heureux que j'aie jamais vu, était l'enfant unique d'une blanchisseuse très-occupée. Elle lavait tout le jour dans une arrière-pièce dont la porte ouverte donnait sur une grande chambre où elle mettait le petit. Il était assis ou bien roulait à quatre pattes sur le plancher, sans autre compagnon de jeu qu'un petit chat qui le divertissait bien mieux qu'une bonne, et sans faire de bruit. La mère tenait l'enfant admirablement propre, et le nourrissait avec une régularité parfaite. Jamais rien ne l'avait effrayé ni fait tressaillir. Si quelqu'un entrait, il en avertissait sa mère, non par un cri, mais par un joyeux petit chant d'oiseau. J'ai habité plusieurs mois tout proche, et je n'ai jamais entendu l'enfant pleurer, ni le jour, ni la nuit.

Je crois qu'on s'occupe beaucoup trop maintenant d'amuser les enfants au lieu de les laisser s'amuser tout seuls. Plus d'un père, plus d'une mère, riches ou pauvres, cèdent à l'envie de faire de Baby un jouet, de s'en *amuser* eux-mêmes, et ils ne réfléchissent pas que c'est aux dépens de l'enfant, et que chaque excitation lui ôte des forces en développant trop sa sensibilité nerveuse.

Gardez-vous de chercher à faire rire Baby aux éclats. Ne le faites pas grimacer, ni répéter le jeu de votre physionomie; l'attention qu'il prête à toute cette mimique impose à son cerveau un effort beaucoup trop grand. Ne l'excitez pas; il rira bien de lui-même à son heure, quand la nature le voudra, et alors ce sera un épanouissement, non une fatigue.

Ne détournez jamais l'attention de l'enfant. S'il regarde une chose, ne lui en montrez pas une autre. Laissez-le faire tranquillement ses petites expériences. D'un autre côté, l'engourdissement et surtout le manque de lumière lui font encore plus de mal qu'à vous. Un enfant dont on voulait cacher l'existence fut élevé tout à fait seul dans une chambre obscure; il ne voyait que la personne qui le nourrissait; on en prenait grand soin; il était traité avec beaucoup de douceur : il grandit, et on s'aperçut qu'il était idiot.

Beaucoup de lumière, le grand air, le grand jour, et particulièrement la clarté du soleil, sont indispensables pour rendre l'enfant actif, gai, intelligent. N'allez pas cependant, par un excès contraire, lui brûler la cervelle en exposant sa tête aux rayons du soleil quand il sort, surtout dans sa petite voiture roulante, par une chaude journée d'été.

Ne laissez jamais l'enfant éveillé dans l'obscurité; que la chambre qu'il habite soit toujours claire, que le soleil y entre et l'assainisse. Ne fermez les rideaux des fenêtres que sur l'ordre du médecin, qui, pour certaines maladies, peut juger nécessaire de tempérer le jour.

La moitié des bonnes d'enfants se recrutent parmi les jeunes filles de dix à vingt ans; de plus jeunes encore, dans les ménages d'ouvriers, sont appelées à remplacer la maman, à soigner le nourrisson : de sorte qu'il est clair que, dans neuf cas sur dix, la santé du petit pendant toute sa vie dépendra du soin de la jeune bonne.

Une charmante personne a langui et souffert jusqu'à sa mort par suite de l'étourderie de sa sœur de lait, à qui la nourrice l'avait confiée. On ne lui soutenait pas les reins en la portant. L'enfant se rejeta en arrière, et quelque chose se brisa ou se déplaça dans l'épine du dos. Elle en faillit mourir, et resta boiteuse et maladive. Vous voyez, jeunes filles, quelle grave responsabilité pèse sur vous! Je suis convaincue que toutes, ou presque toutes, vous aimez le cher Baby, vous désirez le voir grandir, robuste et heureux; que faut-il donc faire pour cela?

Je vous l'ai dit et vous le redis. Il faut toujours à Baby de l'air frais et pur; c'est son plus grand, son principal besoin. Vous pouvez rendre l'enfant malade en tenant la chambre où il couche hermétiquement fermée, même pendant quelques heures.

Vous pouvez *tuer* l'enfant, quand il *est* malade, en le tenant dans une pièce chaude où il y a plusieurs personnes, et dont les portes et les fenêtres sont fermées.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est un médecin célèbre et expérimenté.

Le danger est grand surtout quand le mal s'attaque aux poumons, et qu'il y a difficulté à respirer.

J'ai trouvé une fois un pauvre enfant mourant dans une petite chambre bien fermée, où étaient réunies autour de lui quatre ou cinq personnes qui le regardaient mourir. Sa respiration était courte et précipitée. Il ne pouvait pas tousser ni rejeter ce qui embarrassait ses poumons et sa gorge; le *mucus* (comme on l'appelle) le suffoquait. Un médecin habile et savant entra, laissa la porte ouverte, fit sortir tout le monde, sauf la nourrice, ouvrit ensuite la fenêtre, et resta deux heures, veillant à ce que l'air fût complétement renouvelé, la chambre rendue claire et fraîche. Il ne donna point de drogues à l'enfant, qui guérit par la seule influence de l'air pur et frais.

En quelques heures un enfant peut être tué ou sauvé là ou une grande personne résistera des jours, peut-être des mois.

Un autre médecin trouva un enfant à l'agonie (celui-là était riche) dans une chambre somptueusement meublée, bien close. Le pauvre petit étouffait d'un mal de gorge. Le docteur alla droit à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. « Quand on ne peut respirer que très-peu d'air, dit-il, il faut que ce peu d'air soit pur. » La mère se récria, dit qu'il allait tuer l'enfant! Tout au contraire, l'enfant se rétablit.

Mais prenez garde que le petit n'attrape un *coup d'air*, surtout s'il est malade. Ne le placez jamais entre une porte et une fenêtre; les portes sont faites pour être fermées, les fenêtres pour être ouvertes. Cette vérité si simple est rarement comprise des bonnes.

Peut-être me direz-vous : « Je ne sais ce que vous voulez que je fasse. J'en ai l'esprit troublé. Vous me recommandez de ne pas trop nourrir le Baby, et de ne pas le nourrir trop peu; d'ouvrir la chambre, et d'éviter les

courants d'air; de ne pas laisser le petit s'ennuyer, et de ne pas l'amuser trop. » Chères petites sœurs du Baby qu'on vous donne à garder, honnêtes nourrices, et vous, jeunes filles qui vous destinez à être bonnes d'enfants, et qui avez à cœur de bien remplir vos devoirs, il faut que vous appreniez à *gouverner* Baby. J'ai éprouvé moi-même toutes ces difficultés, et je ne prétends pas vous enseigner ici tout ce qu'il faut faire pour le bien-être de Baby. Je veux seulement appeler votre attention sur quelques points importants; le reste viendra tout seul si vous êtes soigneuses, attentives, surtout si vous aimez le petit.

Mais revenons aux coups d'air. Ne croyez ni les vieilles gardes, ni les vieilles nourrices, qui disent qu'on ne peut donner de l'air frais à un enfant sans l'enrhumer. Croyez ce qui est vrai, c'est qu'on peut l'enrhumer et le rendre gravement malade en l'exposant à un courant d'air quand il vient d'être lavé, par exemple, et en laissant refroidir son petit corps, ne fût-ce qu'un moment. Ce n'est pas lui donner de l'air que de le mettre dans le courant glacial d'une porte et d'une fenêtre. Soyez persuadée que plus vous donnerez d'air frais à ses poumons, plus vous donnerez d'eau à sa peau, moins il sera sujet aux rhumes et aux refroidissements. Si vous pouvez, sans refroidir l'enfant, lui faire respirer un air frais au dedans et au dehors, alors vous serez une excellente bonne.

Souvent un enfant *malade* a la peau froide, même quand la chambre est très-chaude. Il faut alors aérer la pièce, mettre des flanelles chaudes ou des bouteilles d'eau chaude (*pas trop chaude*) aux pieds de l'enfant, auprès de son corps, et lui donner sa nourriture chaude. J'ai souvent vu des gardes faire précisément le contraire, c'est-à-dire tout fermer et entasser sur le petit malade une masse de couvertures qui le refroidissaient, d'autant plus qu'il n'avait pas de chaleur naturelle.

Un médecin qui a une juste et grande renommée dit qu'un enfant malade meurt plus souvent d'accident que de maladie. Des soins mal entendus peuvent être mortels. Il dit que les causes déterminantes de morts subites chez les enfants malades sont : de grands bruits soudains, le refroidissement du corps, de brusques réveils, une nourriture donnée en trop grande quantité ou trop vite, les changements rapides de position, des secousses rudes, des ébranlements, des sursauts, toutes choses auxquelles il faut ajouter, comme la pire influence, un air vicié, *surtout quand il dort, surtout la nuit,* ne le respirât-il que quelques heures, et alors que vous-même ne le sentez pas et n'en souffrez pas; c'est là ce qui tue le plus d'enfants.

La respiration de ces petits est si délicate, si facilement altérée! Quelquefois vous voyez un enfant malade respirer péniblement, avec effort; ne le dérangez pas, ne le troublez pas dans cette importante fonction, sinon c'est fait de lui.

Rappelez-vous que Baby doit être tenu propre. Il a été un temps où d'ignorantes mères se vantaient de n'avoir jamais trempé les pieds de leurs enfants dans l'eau, ni lavé d'autre partie de leur corps que leur figure et leurs mains. La voisine avait lavé les pieds à son petit, et de ce moment le nourrisson avait dépéri.

Nous sommes, Dieu merci, plus éclairées aujourd'hui. Il n'y a pas si pauvre mère qui ne sache que le corps d'un enfant doit être tenu propre de la tête aux pieds; qu'aucun pore de sa peau fine ne doit être fermé par la saleté ou par la transpiration; que le vrai moyen de rendre Baby heureux et robuste est de le bien laver.

Cela donne de la peine, j'en conviens; mais un enfant malade donne bien plus de peine, sans compter le chagrin.

Le mieux est de baigner l'enfant une fois par jour, et de le laver chaque fois qu'il est mouillé : sa peau s'échauffe si aisément! Il peut y avoir danger à ne laver que les pieds et les jambes d'un enfant; il n'y en a jamais à lui laver tout le corps. Ses vêtements doivent être changés plus souvent que les vôtres, parce qu'il transpire davantage; il ne doit jamais être serré, mais légèrement, largement et chaudement vêtu. S'il n'est pas suffisamment couvert, il se ressentira plus que vous des changements de température.

Avez-vous bien présent à l'esprit tout ce qu'il faut à Baby?

1° De l'air frais; 2° une chaleur égale, ni trop, ni trop peu; 3° de la propreté pour son petit corps, ses vêtements, son lit, sa chambre et la maison; 4° une nourriture saine et légère, régulièrement donnée; 5° éviter les secousses, les excitations, les tressaillements donnés à son petit corps, à ses faibles nerfs; 6° beaucoup de lumière, beaucoup de grand air, beaucoup de gaieté; 7° un petit lit bien tenu, bien aéré; et l'ordre, l'attention, qui président à tout.

Je n'ajouterai qu'un mot. Il est aussi facile d'éteindre la vie d'un enfant que de souffler une bougie. Dix minutes de retard à lui donner sa nourriture, à renouveler un air vicié, font quelquefois toute la différence.

UN CASQUE DE FOU.

On conserve à la Tour de Londres ce casque singulier que portait Will Summers, fou de Henri VIII, lorsque dans de grotesques tournois il servait, à titre de héraut ou de page, les chevaliers travestis eux-mêmes et luttant avec les armes les plus bizarres. Étrange période de l'histoire où les scènes les plus terribles et les plus ridicules s'entremêlent chaque jour comme dans nos mélodrames, où l'on prodigue à la cour le sang humain et les grimaces, où le chef de l'État, tour à tour Barbe-Bleue et Falstaff, se



Le casque du fou Will Summers.

complaît à faire succéder incessamment aux horreurs de l'échafaud et du bûcher les bouffonneries les plus triviales! Les mœurs modernes ne comportent plus, heureusement, de tels contrastes. On pleure et on rit moins que jadis. Les oscillations des caractères ne décrivent plus une courbe aussi étendue. Le balancement est presque insensible. C'est bien; c'est un signe de plus de dignité; seulement, il ne faut pas que le pendule s'arrête.

CADILLAC
(GIRONDE).



La Porte de la mer, à Cadillac-sur-Garonne. — Dessin de Léo Drouyn.

Au commencement du quatorzième siècle, Pierre de Grailly, vicomte de Benauges, fit entourer de murailles la petite ville de Cadillac; plus tard, le gendre de Louis XI, Gaston de Foix, augmenta ces fortifications et voulut mettre en bon état de défense une place à laquelle son voisinage de Bordeaux et de la mer donnait une importance considérable. En effet, les Anglais, après s'en être emparés, ne tardèrent pas à y établir un arsenal et un lieu de ravitaillement; ils la défendirent avec acharnement contre les forces de la noblesse du pays, commandée par le roi de France en personne. Gaillardet, chef des Anglais, résista jusqu'à extrémité dans la Porte de la mer, flanquée de tours à meurtrières et à mâchecoulis, orientées du nord au midi et du levant au couchant; c'était la clef de la ville. Les autres portes, reliées entre elles par les murailles de Gaston de Foix, n'offraient à la défense que des ressources incomplètes. Le roi de France emporta la place. Le petit pont d'une arche qui conduisait à la porte a été restauré; il existe encore. Au moment où avait lieu ce siége, le duc d'Épernon n'avait pas fait bâtir, à Cadillac, le somptueux château qui servit plus tard de résidence momentanée, et même de quartier général, au célèbre huguenot qui devait monter sur le trône catholique de France. Louis XIII y avait reçu, en 1620, une splendide hospitalité. Le duc d'Epernon avait dépensé plus de deux millions (somme énorme en ce temps-là) pour la construction de ce château. Il avait fait pratiquer, au niveau des fondations, une série de basses-fosses destinées à servir de prisons ou d'oubliettes. De nos jours, on a retrouvé dans ces cachots des ossements blanchis. Le duc, en même temps, combla de biens les églises. Il fonda un couvent de capucins, en style gothique, avec une chapelle qui a longtemps servi de sépulture à la famille d'Épernon. Avant 1793, on y voyait un mausolée magnifique.

LES ALIÉNÉS.

Suite. — Voy. p. 94.

II. — STEPHANSFELD; BAD-BOLL.

Dans un salon où se réunissaient plusieurs hommes de mérite, je remarquai un soir une physionomie qui se distinguait entre toutes par une rare expression de douceur et de sympathie. Le front, haut et large, semblait le siége des pensées les plus nobles : au-dessous s'enchâssaient, dans des orbites d'un modelé pur et ferme, des yeux rayonnants de bonté. Le regard clair et pénétrant annonçait l'habitude de l'observation. La bouche fine, affectueuse et tendre, les narines mobiles d'un nez droit, indiquaient une sensibilité contenue, mais profonde.

« — Il me semble, dis-je à la maîtresse de la maison, qu'il ne manque à cette belle tête qu'une auréole pour en faire l'idéal de la sainteté et du dévouement.

» — Vous ne vous trompez pas, me dit-elle; celui que vous me désignez remplit, en effet, une sainte mission. Il s'est fait le libérateur de pauvres reclus que la société rejette de son sein et s'arroge le droit d'enfermer sous prétexte de sécurité publique. Devenus étrangers à leurs proches, ils sont plus oubliés que les morts au fond de leur tombeau. Ils ne peuvent plus même se recommander à ceux qui les ont aimés, et leur dire : « Souvenez-vous » de moi, vous qui fûtes mes amis », car ils sont effacés de la mémoire des vivants; rayés de ce monde avant d'en être sortis, ils ne comptent plus ici-bas. Ceux qui avaient avec eux des liens d'affection ou de parenté éloignent leur souvenir comme trop pénible; et si la conscience s'éveille et leur reproche ce cruel abandon : « Les fous n'ont pas le sentiment » de leur malheur, disent-ils; les instincts physiques étouf» fent chez eux tout sentiment moral. » David Richard n'a point accepté cette sentence passée sur tant d'infortunés. Animé d'une charité ardente, il s'est voué tout entier à son œuvre de rédemption. Nommé directeur de l'asile des aliénés de Stephansfeld, situé près de la ville de Brumath, dans le Bas-Rhin, il y a introduit, avec une sage et prudente hardiesse, les plus heureuses réformes. Il a d'abord étudié les malades et leurs tendances, s'appliquant surtout à observer les lueurs dont s'illuminent par moment les ténèbres de l'esprit, cherchant et recueillant les épaves qui surnagent au milieu de ce grand naufrage. Il a pu ainsi se convaincre que la raison exerce toujours une action salutaire sur la folie, non la raison militante qui discute et s'impose, mais la raison compatissante et douce qui attire, calme et console. Sincèrement pieux, il a appelé à son aide le sentiment religieux si profondément enraciné dans le cœur humain. Il a prié et fait prier. Son infatigable patience a ravivé des facultés qu'on croyait éteintes, ranimé des sentiments qui n'étaient qu'assoupis. D'accord avec le médecin en chef de l'établissement, il a peu à peu amené les aliénés à se rendre compte de ce qu'ils éprouvent, à le décrire avec une certaine précision, à s'essayer même à combattre le retour d'idées fixes dominantes. A force de tact et de délicatesse, il a redressé des intelligences déviées. En honorant l'homme déchu, il lui a rendu le respect de lui-même. Les troubles se sont apaisés; les accès de fureur sont devenus de plus en plus rares; les fous, autrefois dangereux, n'ont plus été qu'*agités*. Il a pu permettre des promenades à l'air libre, en plein champ. Vingt malades, puis trente, cinquante et jusqu'à cent, ont eu la permission de sortir, sous la surveillance de quelques gardiens sans armes. C'est le premier asile d'aliénés, en *France*, où l'on ait osé introduire une innovation si féconde en bons résultats. Un incendie se déclare, au milieu de la nuit, à Stephansfeld; tout le monde est sur pied et s'évertue à éteindre le feu. Le lendemain, personne ne manquait à l'appel, personne n'avait songé à profiter, pour s'enfuir, du désordre créé par la circonstance.

» David Richard vit au milieu de ses pensionnaires; il les aime et en est aimé. Il les voit plusieurs fois le jour, et, un soir par semaine, il les reçoit chez lui, où sa noble et digne femme, qui le seconde admirablement, les accueille avec une bienveillance dont ils se montrent très-touchés. Leur tenue, pendant ces réunions, est exemplaire. Rappelés au sentiment des convenances, ils ne s'en écartent pas. La présence des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui sont à la fois surveillantes et infirmières de l'asile, est aussi d'un excellent effet moral. Il n'y a pas d'exemple qu'un aliéné leur ait manqué de respect. Des occupations ont été organisées pour conjurer les déplorables suites de l'oisiveté. Les malades habitués aux travaux de la campagne, ou qui y prennent part, fauchent et moissonnent. Ceux à qui répugnent ces exercices violents ont à leur disposition des livres, des gravures, des crayons, différents jeux qui exercent les membres sans trop de fatigue. En hiver, des lectures faites à haute voix, après souper, par les aliénés eux-mêmes, qui sont inscrits à tour de rôle, créent un intérêt commun, et sont une puissante diversion aux idées noires et à la manie de l'isolement. Enfin, sous cette bénigne influence, beaucoup de malades ont été guéris; la majorité a mené une vie à demi raisonnable, et tous ont eu la part de bien-être et d'égards à laquelle ils avaient droit. »

C'est ainsi que j'appris à connaître David Richard, et une faible partie du bien qu'il avait déjà fait et dont il a poursuivi l'accomplissement jusqu'à sa mort, sans qu'une heure de découragement l'ait surpris, sans que ses forces décroissantes l'aient détourné de sa rude et pénible tâche. Il a été enlevé, bien jeune encore, à sa femme, à ses enfants, à la grande famille dont il était le père. Puissent ses traditions se perpétuer à Stephansfeld et y continuer son œuvre de miséricorde et d'amour !

On lira, je crois, avec intérêt, l'extrait d'une lettre écrite par cet homme distingué sur le traitement moral des aliénés :

« Vous désirez savoir mon opinion sur l'influence religieuse comme moyen de traitement moral. Je la crois immense, cette influence, bien que je doive reconnaître que, dans certaines périodes, elle semble nulle. Mais, en général, on n'y saurait trop recourir. Peu de mois après mon arrivée à Stephansfeld, j'ai adressé au préfet un assez long mémoire dans ce sens, et, depuis, la chapelle catholique et l'oratoire protestant qui se trouvent dans notre asile ont été beaucoup plus fréquentés que par le passé. Auparavant, la médecine avait fermé à la religion l'entrée de nos promenoirs et de nos ouvroirs. Aujourd'hui, les deux aumôniers ont le droit de circuler partout, et, avant chaque repas, une sœur de charité prononce une simple prière, que tous les assistants écoutent avec un recueillement qui vous surprendrait. Les consolations et les lumières de la religion sont surtout nécessaires dans les cas, ici très-fréquents, d'aliénation religieuse. Il s'agit non pas de sevrer les malades complétement des idées qu'ils ont mal comprises, mais de ramener leur esprit à une interprétation meilleure de ces idées. Jeter le ridicule sur le culte, sur la prière, sur la foi, ce serait bouleverser plus encore ces pauvres intelligences déviées; elles finiraient par perdre toute confiance dans les personnes qui les entourent, et se croiraient en proie à l'impiété; par suite, elles renfermeraient leurs pensées en elles-mêmes et se plongeraient dans un désespoir plus profond.....

» Puisque je vous parle de cela, il faut que je vous raconte un fait qui m'a beaucoup touché. Dimanche dernier, quatre-vingts hommes et un pareil nombre de femmes sont allés se promener pendant près de trois heures hors de l'établissement. Les hommes s'étaient arrêtés sur une petite colline ombragée, et là ils se rafraîchissaient avec de la bière, lorsqu'à quelques pas d'eux un char à bancs sur lequel se trouvaient six personnes a été renversé, et le cheval s'emportant, de graves accidents allaient s'ensuivre. Tous les aliénés, quatre ou cinq exceptés, se sont alors portés simultanément et spontanément au secours, et se sont conduits comme les êtres les plus humains qu'on puisse rencontrer; pas un n'a même fait mine de vouloir profiter du trouble pour s'évader. Pendant ce temps-là, ceux qui étaient restés sur la colline buvaient le reste de la bière. C'est bien là le monde : quelques égoïstes, et beaucoup de braves gens. Le surveillant en chef, qui m'a rapporté en

détail l'excellente conduite de nos malades, dans cette circonstance, en avait les larmes aux yeux d'attendrissement. »

Après Stephansfeld, vient l'établissement particulier, trop peu connu, fondé à Bad-Boll, à proximité de la Forêt-Noire et de Stuttgardt, par le docteur-pasteur Blumhardt. Là, point de traitement médical, rien qu'un régime hygiénique, et l'action spirituelle qu'exercent la prière et la foi sur des têtes exaltées. Les patients, livrés complétement à eux-mêmes, peuvent se promener dans le vaste parc, en franchir l'enceinte, agir en toute liberté, pourvu qu'ils reviennent quatre fois par jour, à l'heure des repas, se réunir au pasteur et faire les prières en commun. Des gens dévorés de spleen, des hypocondriaques, des aliénés de toutes les catégories, etc., ont recouvré la confiance, la gaieté et souvent la raison à Bad-Boll. Il est vrai que le pasteur Blumhardt ne reçoit pas, et même renvoie toute personne atteinte de maladie purement physique. Il n'exerce d'action que sur l'esprit; il ne s'adresse qu'à l'imagination des malades; mais, dans ces limites, sa puissance est incontestable; il a opéré des cures merveilleuses. Une femme âgée, dont la démence allait souvent jusqu'à la fureur, et qui avait été renfermée à Stephansfeld, d'où elle s'était évadée deux fois, a été radicalement guérie au bout de trois mois. Elle a conservé pour la maison et son directeur un attachement tel, qu'elle va tous les ans, par choix, passer une quinzaine et plus à Bad-Boll. Le régime à la fois simple et sain, le grand air, un beau pays, la parfaite régularité de vie, contribuent, sans nul doute, aux guérisons. Une source légérement sulfureuse, qui se trouve dans la propriété, s'emploie comme panacée universelle; mais le moyen réellement efficace, selon M. Blumhardt, c'est la foi qui sauve et guérit. L'association aux priéres du pasteur est un point essentiel; aussi les protestants sont-ils reçus de préférence et presque exclusivement.

Ce refuge où, sous l'influence directe de la religion, les passions surexcitées se calment, les facultés s'équilibrent, l'existence se recompose, n'est malheureusement accessible qu'à un petit nombre d'élus : la conformité de croyance, de langage, et une certaine aisance, sont des conditions essentielles pour être admis à Bad-Boll.

Certes, ce sont là d'heureuses tentatives qui montrent jusqu'où l'on peut aller dans cette voie de progrès et d'humanité; mais, rattachées au nom et à l'influence de quelques hommes, elles peuvent se ralentir et cesser avec eux; elles n'offrent pas les garanties que présente une population honnête, douce, laborieuse, de mœurs simples, adonnée de temps immémorial et par vocation au soulagement et à la guérison de la folie. Cette population exceptionnelle, presque inconnue jusqu'à ces dernières années, vivait à peu de distance de nos frontières, où des écrivains, des médecins belges, anglais, français, italiens, l'ont visitée et signalée à l'attention et à la reconnaissance publique. Un ouvrage récent a donné, sur la colonie agricole des aliénés de Gheel, des détails précis et pleins d'intérêt. Nous en reproduirons quelques-uns, avec la conviction que plus le bien a de retentissement, plus il y a de chances de le voir imiter.

La fin à une autre livraison.

LES OIES.

I.

Si le cheval n'existait pas, l'âne assurément ne serait pas si méprisé. Il en est de même pour l'oie : le cygne lui a fait tort. C'est lui, c'est ce roi des oiseaux aquatiques, cet incomparable modèle de noblesse et de grâce, qui nous empêche de tenir compte à l'oie de sa respectable corpulence, de sa prestance qui ne manque pas de dignité, de son plumage net et lustré; c'est lui qui l'a chassée des parcs, des pièces d'eau, des bassins de marbre, et reléguée, parmi les volailles, à la basse-cour, où on ne la juge plus bonne qu'à être plumée à outrance et engraissée à mort.

Nous devons convenir que l'oie, quand elle s'avance en se dandinant vers vous, les plumes hérissées, le cou ployé et comme disloqué, la tête basse, le bec tout grand ouvert, est dépourvue de grâce; mais notez qu'alors l'oie est en colère; elle a peur, elle est hors d'elle-même; et nous ne pensons pas que, dans ses moments de panique ou de fureur, l'homme lui-même se montre à son plus grand avantage.

Sortons de la basse-cour, suivons Audubon au milieu des savanes désertes, au bord des eaux solitaires, et nous pourrons juger si une famille d'oies sauvages, à l'état de liberté, est incapable de nous offrir un poétique tableau. « Supposons que tout soit paix et sécurité autour de l'heureux couple, et que la femelle repose tranquillement sur ses œufs. Le nid est placé sur le bord de quelque majestueuse rivière ou près d'un lac aux eaux dormantes. Au-dessus de la scène enchantée se déroule le clair azur des cieux; la lumière, en traînées brillantes, scintille à la surface des ondes, et des milliers de fleurs odorantes font du marais naguère si triste un séjour charmant. Le mâle passe et repasse, effleurant l'élément liquide dont il semble être le roi. Tantôt il incline sa tête en décrivant une courbe gracieuse; tantôt il boit à petits coups pour étancher sa soif à loisir. Cependant le soleil a marqué midi; il rame alors vers le rivage pour prendre un moment la place de sa patiente et fidèle compagne. Déjà, au travers de la coquille, s'entendent les bégayements de la tendre couvée; de leur bec frêle, les petits ont fait brèche aux murs de leur prison; et, pleins de vie, alertes et mignons, ils hasardent au dehors leurs pas chancelants et leur duvet si délicat. Bientôt ils se dirigent vers l'eau, à la suite de leurs parents inquiets; ils atteignent le bord du courant au milieu duquel se joue déjà la mère; l'un après l'autre ils se risquent à tenter l'aventure, et maintenant les voilà tous qui glissent lentement sur les ondes. Quel délicieux spectacle ! Rasant la rive verdoyante, la mère guide doucement son innocente progéniture : à l'un, elle montre la graine des herbes flottantes; à l'autre, elle présente une rampante limace; ses yeux vigilants surveillent la cruelle tortue, l'orphie et le brochet vorace qui guettent la proie. La tête inclinée, elle regarde en haut s'il n'y a pas de mouette ou d'aigle qui vole au-dessus d'eux, cherchant à faire capture. Qu'un oiseau rapace vienne pour les saisir à l'improviste, à l'instant elle plonge et sa couvée après elle; puis ils vont reparaître parmi les joncs épais, en ne présentant d'abord que le bec hors de l'eau. Enfin la mère a gagné la terre, et rassemble sa famille par un appel si bas et si doux qu'il n'y a que les petits et le père pour en comprendre le sens. A présent ils sont sauvés, et leur ennemi, qui ne sait ce qu'ils sont devenus, n'a plus qu'à renoncer à leur poursuite (1). »

La plus criante injustice que l'on ait faite à l'oie, ç'a été de la déclarer stupide, au point de la donner pour un type d'imbécillité. Ici nous protestons de toutes nos forces, et nous soutenons qu'il n'est pas, au contraire, d'oiseau plus sagace, plus avisé. Tous les actes de sa vie dénotent une intelligence hors ligne. Quand les oies font

(1) Traduction de M. E. Bazin, *Scènes de la nature dans les Etats-Unis et le nord de l'Amérique.*

leurs grands voyages d'émigration (du nord vers le sud en automne, du sud vers le nord au printemps), voyez quelle ingénieuse tactique elles emploient pour traverser l'espace avec le moins de fatigue possible : elles se rangent sur deux lignes obliques, qui forment en avant un angle aigu, ou sur une seule ligne si le bataillon n'est pas nombreux ; l'oiseau qui se trouve à la pointe de l'angle fend l'air le premier, ouvre le passage aux autres, puis, quand il est fatigué, se retire aux derniers rangs pour se reposer, et chacun à son tour prend ainsi la première place ; les faibles seuls restent toujours à l'arrière-garde. Et lorsqu'elles s'abattent dans un marécage pour y paître, quelles précautions ne prennent-elles pas? Il y a toujours deux ou trois mâles qui font sentinelle, qui ne cessent d'avoir l'œil et l'oreille au guet. Que le chevreuil ou le sanglier s'approchent pour boire, il n'y a point là de quoi les troubler ; mais que là-bas, bien loin, le pas d'un homme froisse quelques feuilles sèches, ce bruit à peine perceptible est aussitôt saisi et reconnu ; vite l'alarme est donnée par les sentinelles, tous les cous se dressent, on se tait, on écoute : le danger approche-t-il, la bande entière se met à l'eau dans le plus grand silence, vogue au large vers la rive

Les Oies au Jardin d'acclimatation. — Dessin de Freeman.

opposée, où elle disparaît, tête baissée, sous les roseaux et les grandes herbes. Si l'ennemi décidément les poursuit, nouveau coup de trompette retentissant, impératif, et vite, pêle-mêle, on décampe, on s'envole, au grand désappointement du chasseur. Même dans les basses-cours, chacun le sait, au moindre mouvement, au moindre bruit, l'une des oies pousse un cri d'avertissement auquel toute la troupe répond par une acclamation générale. Aussi Columelle les regardait-il comme les plus sûres gardiennes de la ferme, et Végèce, comme les meilleurs factionnaires que l'on pût poser dans une ville assiégée. Et ce n'était pas là une hypothèse d'auteur. La vieille Rome ne dut-elle pas son salut aux oies du Capitole? D'où l'antique et naïve coutume, dans la ville éternelle, de promener solennellement chaque année ces vigilants volatiles comme des triomphateurs, et de les nourrir aux frais de la république, à titre d'oiseaux sacrés.

De la manière dont l'oie fait son nid, nous dirons peu de chose ; elle suit l'exemple d'un grand nombre de palmipèdes et d'échassiers : c'est un simple matelas d'herbes sèches, spacieux, plat, situé au milieu de grands roseaux ou de broussailles, à proximité de l'eau. Mais où la supériorité de sa nature se révèle de nouveau, c'est dans l'amour et le courageux dévouement qu'elle montre pour sa progéniture. Dès que la femelle a pondu son premier œuf, le mâle ne s'éloigne plus ; il est toujours là, prêt à défendre son trésor contre tout ennemi qui fait mine de le menacer. Qu'un renard, se glissant à travers les herbes, s'avise de venir l'inquiéter, l'oiseau se précipite sur lui, le frappe à grands coups d'aile, l'étourdit, le met en fuite. Il est douteux qu'un homme même, sans armes, pût tenir tête à un pareil antagoniste. Audubon en a fait l'épreuve. Un jour qu'il s'était approché d'un nid d'oie pour l'observer, le jars [1] vint au-devant de lui dans une attitude

[1] Mâle de l'oie.



des plus formidables; il lui lançait des regards de défi, sifflait, battait des ailes, se jetait directement sur lui pour l'attaquer : par deux fois, il l'atteignit au bras, et faillit le lui casser. De temps en temps, interrompant ses valeureux exploits, — chose touchante à voir, — l'oiseau retournait vers son nid, passait et repassait sa tête et son cou sur le plumage de sa femelle, comme pour la rassurer et l'encourager; puis l'intrépide champion revenait à la charge avec une nouvelle ardeur.

Aimer ses enfants, c'est le fait d'un bon cœur sans doute; mais, après tout, il n'y a rien là que de naturel et à la portée d'un grand nombre. Adopter les enfants des autres et les traiter comme les siens propres, cela est plus rare, et c'est ce dont, à l'occasion, l'oie est capable. Que l'on fasse appel à sa générosité, et elle ne se fera pas prier longtemps. Une vieille femelle couvait depuis une quinzaine de jours dans la cuisine d'une ferme; tout à coup elle tomba malade. Sentant probablement qu'elle n'aurait pas le temps d'achever sa tâche, elle quitta son nid et se rendit dans une arrière-cour où il y avait une

Jardin d'acclimatation. — Oie de Gambie; Oie du Danube. — Dessin de Freeman.

jeune oie d'un an. Que lui dit-elle? comment lui exprima-t-elle son grand souci, son désir? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer; mais il est certain que l'on comprit et que l'on accueillit sa requête, car la jeune oie, qui n'était jamais entrée dans la cuisine, y arriva conduite par la vieille, et sauta immédiatement dans le nid; la malade s'accroupit auprès d'elle, et bientôt mourut, mais du moins mourut tranquille : la bonne nourrice couva les œufs et éleva les petits avec la même assiduité, la même tendresse que si elle eût été la véritable mère.

Enfin, nous ne rendrions pas à l'oie toute la justice qui lui est due si nous ne la montrions affectueuse en dehors du cercle de sa famille et même de sa race, sensible aux bons procédés, et nous oserons dire reconnaissante, d'une constance, d'une fidélité à toute épreuve dans ses attachements. Les exemples sont nombreux; il n'y a qu'à choisir. — On cite une oie qui s'était prise d'une vive amitié pour un chien d'arrêt. (Celui-ci cependant avait, dit-on, étranglé son mâle; mais il s'était fait pardonner cet acte inconsidéré par son humeur habituellement débonnaire et accommodante.) La pauvre oie, isolée, sevrée d'affection, avait reporté tous ses sentiments sur son camarade de basse-cour; elle était toujours à ses côtés, ne voulait d'autre cabane, d'autre litière que la sienne; elle avait un tel besoin de sa présence qu'elle importunait le voisinage de ses cris plaintifs quand le chien avait dû la quitter pour aller à la chasse avec son maître. — Voici un fait plus circonstancié et plus intéressant. Un garde du château de Ris, aux environs de Paris, avait plusieurs fois rendu service à un jeune mâle, en l'aidant, par un coup de main donné à propos, à se débarrasser d'un rival agressif et plus fort que lui. Notez que la défaite eût été d'autant plus mortifiante que le duel avait lieu en présence de trois jeunes oies femelles, blanches comme la neige, et dont les bonnes grâces étaient assurées au vainqueur. L'oiseau n'oublia pas les honnêtes procédés du garde : du plus loin qu'il l'apercevait, il courait à lui, lui adressait dans son langage les harangues les plus éloquentes, et ne pouvait se rassasier de ses caresses. Un jour, s'enhardissant, il s'attacha aux pas de son protecteur, il le suivit hors de la cour, il le suivit jusqu'au bout du parc : mais là, il fallait se quitter; le garde allait faire sa tournée dans les bois d'Orangis. Il sortit donc et enferma l'oie dans le parc. A peine avait-il fait trois pas qu'il entendit l'oiseau pousser des cris lamentables. Il poursuivit néanmoins son chemin et déjà songeait à tout autre chose, quand le bruit d'un énorme vol retentit derrière lui et lui fit tourner la tête : c'était son oie, qui vint s'abattre à ses côtés et qui se mit à faire route avec lui, tantôt à pied, en se dandinant sur ses larges pattes palmées, tantôt au vol, en agitant bruyamment ses lourdes ailes, souvent prenant les devants et s'arrêtant alors à tous les endroits où se croisaient plusieurs chemins, pour voir lequel son maître voulait prendre. Et la promenade dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir! — Dès lors, l'oiseau ne manqua plus d'accompagner son ami partout où il allait; en vain le garde s'efforçait-il parfois de dépister son inévitable compagnon, l'oie parvenait toujours à le trouver. Une fois, après l'avoir cherché dans tout le village, passant devant la maison du curé, elle entendit par la fenêtre ouverte la voix de son maître; elle franchit la porte, monta l'escalier, et entra dans la chambre en poussant de terribles cris de joie.

Hélas! les liaisons disproportionnées, si belles soient-elles, finissent toujours mal. Depuis qu'il se voyait l'ami d'un homme, Jacquot (c'était le nom de l'oie) se croyait tout permis; il pénétrait dans les appartements du château, et ne s'y contraignait pas plus que s'il eût été chez lui. Cette conduite, dont on ne pouvait nier les inconvénients, parut déplacée au maître de la maison, qui prononça l'exil de l'oiseau. Le pauvre Jacquot ne vit plus son ami, languit, maigrit pendant tout un an, et finit par mourir de chagrin.

Un dernier trait va mettre le comble à la gloire de l'oie, en faisant d'elle l'égale du caniche. Il y avait dans un village d'Allemagne une vieille femme aveugle qui allait tous les dimanches à l'église, — conduite par qui? — par un jars, qui la tirait par la robe avec son bec. Lorsque la vieille femme avait franchi la porte du temple, l'oiseau allait l'attendre dans le cimetière, où il s'occupait à paître l'herbe; et quand l'office était terminé, il venait reprendre sa maîtresse et la reconduisait à la maison.

II.

L'*oie vulgaire* est trop connue de tous pour que nous nous arrêtions à la décrire. Bien que déjà domestiquée au temps d'Homère, elle reproduit encore fidèlement le type primitif d'où elle est sortie, et qui est l'*oie cendrée* (*Anas anser, Anser sylvestris*). Cet oiseau, que l'on voit passer en France, par troupes nombreuses, à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, est d'un gris brunâtre sur le dos, d'un gris plus pâle sous le ventre, avec des stries d'un blanc roussâtre par tout le corps, chaque plume étant, au bout, frangée de cette couleur; son bec est d'un jaune orangé. Il a la taille plus élancée, les formes plus sveltes que l'oie domestique.

L'*oie du Canada*, ou *oie à cravate*, relie les oies aux cygnes. Elle rappelle ces derniers par son bec allongé, par son cou mince et flexible. On la reconnaît aisément à l'espèce de bande ou de cravate blanche qui tranche sur le noir de sa gorge. Son plumage est d'un brun obscur qui s'éclaircit sous le ventre; le bec et les pieds sont d'une couleur plombée. Au dix-huitième siècle, on voyait déjà de ces oies par centaines sur le grand canal à Versailles, ainsi que sur les pièces d'eau des jardins de Chantilly.

L'*oie d'Égypte*, ou *bernache armée*, bien qu'originaire des pays chauds, est maintenant acquise à notre pays. Depuis 1839, de nombreux essais ont été faits avec suite à la ménagerie du Muséum, et l'on a obtenu non-seulement un assez grand nombre d'individus, mais, suivant le témoignage de notre cher et regretté collaborateur Is. Geoffroy Saint-Hilaire, une race vraiment distincte, une race française. Cette race, remarquable par sa grandeur et sa force, a conservé, du moins jusqu'ici, la richesse de ses couleurs. Le gris, le marron clair, le vert chatoyant, le blanc et le noir, composent sa parure; le bec et les pieds sont rougeâtres. Elle porte au poignet de l'aile un éperon corné.

Nous citerons encore l'*oie de Gambie* et l'*oie du Danube*, au plumage frisé, que représente notre gravure. — L'oie de Gambie (que nous voyons au second plan) a les jambes très-hautes, le port droit. Son front tuberculé, les deux éperons dont son aile est armée, son collier roux, son manteau brun qui contraste avec la couleur claire des parties inférieures, la distinguent des autres espèces.

Enfin, l'oie du Danube (qui occupe le premier plan dans notre gravure) a le plumage d'un blanc de neige, le bec et les pieds d'un jaune clair. Son cou plus épais et plus court, son attitude plus horizontale, la rapprochent du canard. Une particularité singulière, qui la désigne tout d'abord à l'attention du spectateur, c'est la consistance de ses plumes; elles sont si légères, si souples, qu'au moindre vent elles se soulèvent, se contournent, se bouclent. L'oiseau semble enfoui sous un amas de plumes qui ne seraient pas adhérentes à son corps. Cette belle espèce se reproduit en domesticité au Jardin des Plantes et au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

PROMENADES ALPESTRES.

Fin. — Voy. p. 2.

XXII.

Horrible, horrible nuit! Bal sur ma tête, souliers d'Auvergnats, fifre, violon, clarinette et tambourin! Pas d'autre chambre disponible que la mienne; je me suis levé vingt fois; j'ai espéré minuit, puis deux heures, et voici l'aube; j'abrége la séance sans avoir fermé l'œil, et vais aller au prochain village implorer un peu de silence et de sommeil.

Étonnant effet de l'air éthéré des montagnes, jamais plus héroïque qu'aujourd'hui! Je me croyais à peine capable de faire une demi-lieue, et me voici à Stalla, ayant escaladé le Julier à jeun et en chantant. Charme de la haute Engaddine. Ressemblance générale avec le pays de Davos. Vallée à fond plat de sept lieues de long; enceinte, en apparence continue, de cimes neigeuses; çà et là surgissent, au milieu des prairies, quelques monticules chargés d'arbres verts; quatre lacs principaux réfléchissent la verdure et les glaciers; huit lacs secondaires, huit vallons latéraux leur apportent le tribut de leurs eaux. Magnifique appareil hydrologique; il mériterait d'être considéré par les géographes comme la source du grand courant de l'Allemagne du midi, au lieu de cette malheureuse petite fontaine cachée dans une cour, au fond du triste pays de Donauschingen, dont il est reçu de faire la source du Danube. On trouve ici les deux types du paysage et de la poésie: dans les parties basses, Gessner; dans les supérieures, Byron. Malheureusement, comme à Davos, le charme est troublé par les maisons blanches des limonadiers enrichis.

Le fond de la vallée étant fort élevé au-dessus de la mer, surprise agréable de se trouver au sommet du col en un instant. Déception au sujet des colonnes juliennes: je m'attendais au plaisir de voir deux belles colonnes romaines: ce sont deux simples bornes milliaires très-frustes, de pierre schisteuse. Sont-elles celtiques? Leur grossièreté le ferait croire; mais ce n'est guère la peine d'en discuter. Puisque les Celtes ont occupé ce pays, ils ont assurément connu ce passage, et puisqu'il est le plus commode pour aller d'Italie en Germanie, les Romains l'ont certainement fréquenté, ce que les Germains ne leur ont que trop bien rendu. Ruines de deux castels féodaux au-dessus de Stalla. Assis au sommet du col, j'y ai longtemps médité. Ces nuées de Barbares passant en tumulte entre ces mêmes rochers, avec leurs cris sauvages, leurs appétits de meurtre et de pillage, me remplissaient l'esprit; que de fois ces vieilles bornes milliaires ont-elles vu la bête féroce se jeter ainsi sur le Midi!

Bien que le col ait quatre cents mètres de plus que celui du Splugen, il s'y amasse beaucoup moins de neige et il y a bien de la différence entre l'effroyable *via Mala* et les pentes herbagères et moutonnières que l'on rencontre ici. Aussi pas de passage plus coulant que le Julier.

Je commence à m'inquiéter: le soleil baisse et le lointain ne me donne encore aucun signe de la vallée du Rhin. Pas une âme; sentier difficile, taillé par instant sur le flanc d'escarpements dangereux, et remplacé même çà et là par des troncs d'arbres appliqués contre la paroi du rocher. Pas de retraite à portée! et cependant je ne m'aventurerai certainement pas à faire ici une marche de nuit.

Enfin voici que je commence à descendre des hauteurs, et il ne fait pas encore nuit. Gloire au Rhin! je l'aperçois dans les profondeurs comme un ruban d'argent parmi les sables.

Brave homme et homme d'esprit! mon hôte, enchanté d'avoir un Français, m'a demandé la permission de me servir lui-même, afin de profiter de ma conversation. Excellent souper, bonne chambre: heureuse fin des tribulations par lesquelles je viens de passer.

A mon arrivée dans la plaine du Rhin, les ténèbres étaient épaisses. Perdu sur les cailloux. Impossibilité de trouver le pont formé d'une seule poutre et que je prenais dans la nuit pour une estacade; d'impatience, je pensais à me mettre à l'eau; retour en arrière à un chalet où j'obtiens une lanterne; perdu de nouveau dans les rues désertes de Thusis; toutes les portes fermées, même à l'auberge; entré enfin d'escalade par la chambre des postillons. Quinze heures de marche! je n'en puis plus.

XXIII.

Repos, délassement, correspondance. Dans l'après-midi, promenade jusqu'à Reichenau. Noble vallée; sur les deux rives, ruines nombreuses de châteaux forts, témoignage de la vaillante insurrection contre les Allemands. Village et château de Rhasuns, *Rhœtia*, nom toujours vivant des Rhétiens. L'histoire de l'invasion des Barbares, aussi bien que celle du soulèvement du quinzième siècle, n'est qu'un prolongement des luttes dont parle César, les Gaulois d'un côté, les Germains de l'autre. Nos liaisons traditionnelles avec les Grisons seraient-elles une réminiscence de notre communauté celtique? J'aime à me sentir dans ce poste avancé de la grande race; à voir ces physionomies ouvertes, à entendre ce langage: îlot que les flots de la Germanie battent et enveloppent complétement, mais ne détruiront pas! C'est, à tous égards, un des cantons les plus intéressants de la Suisse, et cependant jusqu'ici les touristes le respectent à peu près.

Que de tableaux se sont succédé et persistent dans mon imagination depuis dix-sept jours que j'ai quitté ce même gîte, cette même chambre, cette même fenêtre devant laquelle je suis assis aujourd'hui! Je tourne en arrière des pensées de regret! Que vais-je faire? Prendrai-je simplement mon chemin vers Paris par Coire et Zurich? ou, pour faire mes adieux aux Alpes sur le terrain classique des quatre cantons, prendrai-je par le col de Signes et les Clarides? Le temps qu'il fera demain décidera.

XXIV.

Grande pluie toute la nuit; au matin, symptômes favorables; j'ai pris mon parti! Me voici à Flims. C'est dimanche. Aspect serein de la population dans ses habits de fête: tout le monde en noir, les hommes avec des manteaux courts à la Calvin. Aux abords du temple, réunion nombreuse, sérieuse, bien posée; image vivante des temps de la réforme. Pourparlers difficiles à cause du romansch. Je comprends qu'on voudrait me faire redescendre à Ilanz pour prendre là le sentier du col de Panix. Quand je lève le doigt vers la montagne, tout le monde se récrie. Me serais-je trompé en imaginant de passer par ici?

Heureusement on s'est avisé de me conduire chez une bonne dame tenant une espèce de café et parlant allemand, et là tout s'est expliqué. L'avant-veille, trois hommes venant de Glaris sont morts en traversant le glacier, et tout le village en est encore dans la consternation. Je cherche en vain à faire comprendre que cet accident, tout déplorable qu'il soit, n'a rien changé aux conditions intrinsèques du glacier, et qu'il est identique aujourd'hui à ce qu'il a toujours été: logique trop subtile. Enfin l'on me promet d'aller chercher un des meilleurs chasseurs du pays, et il décidera.

Après une heure d'attente et d'impatience, car la journée s'avance, mon chasseur est enfin arrivé, et nous partons munis d'un quartier de fromage et d'une formidable bouteille de vin.

Assis sur un roc, les pieds sur la neige, je me repose un instant avant de commencer à descendre. Mon passage sur les traces de ces trois infortunés m'a ému. Nos pieds

sont les premiers qui se soient posés sur cette glace depuis l'événement. Ces gens étaient de Glaris, et malgré les conseils de l'aubergiste d'Elm, ils s'obstinèrent à monter un peu tard et après s'être encouragés avec de l'eau-de-vie. On suppose qu'ils auront été pris par un courant froid. L'un était tombé sur le glacier aux deux tiers de la traversée; l'autre, chose singulière, à l'instant même où il avait mis les pieds sur le gazon; le troisième, cent pas plus loin Du reste, le glacier est uni comme un roc et sans danger. Mon guide m'a raconté une histoire encore plus tragique arrivée l'an dernier. Le père et le fils étaient allés à la chasse au chamois autour du glacier crevassé situé à droite en montant, et le fils, s'étant mis à le franchir pour débusquer les animaux tandis que le père gardait le poste, avait disparu tout à coup. Le père n'avait rien vu, mais en reportant sa vue sur le glacier, il n'y avait plus aperçu son enfant. Tout le village était monté; on avait battu le glacier, sondé les fentes; aucune trace ne s'était retrouvée.

Ces images funèbres augmentent encore l'austérité de ce grand site. Je découvre comme un point mon hardi chasseur qui redescend le glacier à la course. A ma gauche s'étend le magnifique glacier, morne et crevassé, de Sardona; à ma droite, la crête abrupte du Martinsloch, couche mince et verticale, percée d'outre en outre à sa base par une gigantesque ouverture dont la tradition fait honneur à la bataille du diable et de saint Martin; en me retournant, mes yeux plongent dans le gouffre où je m'apprête à descendre, abrupt, vertigineux, formé par d'immenses pentes d'ardoise sur lesquelles le soleil luit comme sur une glace; au fond le village d'Elm, et par delà les masses colossales des montagnes de Glaris. Je ne sais pas leurs noms, que je n'ai pas même demandés. Qu'en ferais-je? Loin d'augmenter l'effet de la nature, ces noms barbares le troubleraient plutôt en me remplissant l'esprit de choses arbitraires. Ai-je besoin, quand je contemple l'orage, de mettre un nom à chaque nuage, ou, sur la mer, de nommer les flots qui vont et viennent? Ici, au milieu de cet océan de montagnes, je méprise aussi bien toute nomenclature. Ce que j'invoque, c'est ce colossal ensemble dans sa majestueuse unité! Je me plais à vous contempler dans votre substance et dans les forces qui vous ont crevassées et soulevées, masses puissantes des granites, des schistes, des calcaires, et vous m'apparaissez bien plus grandioses que si je vous découpais par pics et par vallons. Ces cimes au niveau desquelles je plane, ce sont les Alpes; ces enfoncements, leurs vallées; ces eaux de glace et de neige, leurs torrents : il ne m'en faut pas davantage pour savoir où je suis et m'élever à Dieu devant ces sublimités qu'il a créées. Écrasantes et terribles pour nous, que sont-elles pour lui? Qu'est-ce que ce globe tout entier avec les hautes chaînes qui le sillonnent? Une boule ornée et ciselée où ces glaciers qui dévorent les hommes ne sont que des damasquinures. Il n'est pas même nécessaire de monter jusqu'à lui pour s'imaginer des êtres qui ramasseraient cette terre pour la mettre curieusement dans leurs collections comme un objet d'art. Tout est relatif dans l'univers, son Auteur seul est absolu.

J'hésite à descendre, et cependant je me sens de plus en plus opprimé par la grandeur et par la solitude. Il faut avoir hanté les hautes cimes pour comprendre le Sinaï. Que le veau d'or semble méprisable à qui se nourrit de cet air libre et pur! Oui, l'on se sent ici plus près du ciel, parce que l'on se sent plus détaché de la terre. Combien je regrette un ami! Avec quelles délices je verserais mon âme dans la sienne! Peut-être y a-t-il en moi plus d'émotion que d'idées, mais j'aimerais à répandre ma parole et à recueillir en retour un écho sympathique. J'ai rassemblé toutes mes forces pour crier jusqu'à mon guide; la montagne seule m'a répondu. Le silence est aussi profond que la solitude. Par instants, grâce à l'absence de tout bruit, l'oreille perçoit cependant comme un murmure plaintif; c'est le frôlement des grains de neige que la bise balaye et qui courent à la surface du névé. En vain mon crayon cherche-t-il à me soulager en écrivant ces lignes, ces lignes ne me réfléchissent que ma propre image. Elle me fatigue, et je sens le besoin de partir. Adieu donc, glaciers; adieu, ciel noir; adieu, rocs stériles où nulle vie ne germe plus, où la foudre seule laisse ses marques! Zone austère et sublime, je te quitte; je vais rejoindre les hommes.

Arrivé à Elm à la nuit, chez de braves gens. Descente agréable et variée. Gamme végétale des lichens aux gazons, des gazons aux prairies, des prairies aux forêts, des forêts aux vergers et aux jardins. Au milieu des neiges, rencontre d'une belle compagnie de perdrix blanches. Dans les prairies, souvenir au pauvre papillon : je l'avais recueilli sur le glacier, haletant et mourant, et je l'ai remis en liberté de ce côté de la montagne, parmi les fleurs. Bienfait obscur pour celui qui l'a reçu : image de Dieu.

XXV.

Surpris par la nuit noire en descendant les Alpes Clarides. Hébergé dans un chalet primitif, pauvre et nu. En face de moi, la cascade du Staubi, pareille à un voile de fée dans les ténèbres. Les Alpes n'en renferment pas de plus belle.

XXVI.

Bien arrivé à Lucerne par le bateau à vapeur. L'hôtel et ma place payés, il me reste strictement de quoi regagner Paris en mangeant du pain sec : on n'en meurt pas.

UN CAMÉE
DU MUSÉE DES MÉDAILLES ET DES ANTIQUES, A VIENNE.

Ce portrait d'Élisabeth, reine d'Angleterre, est gravé en relief sur une agate onyx à trois couches, brun, blanc et brun. Notre gravure en donne la grandeur exacte. L'auteur de ce travail précieux est Coldoré, qui, selon Mariette, ne serait autre que Julien de Fontenay, valet de chambre



Élisabeth d'Angleterre. — Camée du Musée des médailles, à Vienne.

et graveur en pierres fines de Henri IV. L'encadrement est d'or émaillé et incrusté de perles. Deux autres camées semblables, reproduisant les traits d'Élisabeth, sont conservés, l'un en France, au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, l'autre en Russie, au cabinet de l'Ermitage. Ce dernier faisait autrefois partie du cabinet d'Orléans.

COSTUMES HOLLANDAIS.

HINDELOPEN

(FRISE).



Femme et jeune fille d'Hindelopen (Frise). — Dessin de Marc, d'après une estampe hollandaise (¹).

Hindelopen est située dans la province de la Frise, sur le Zuyderzée, entre Workum et Stavoren. D'après le nombre de ses habitants, onze cents au plus, ce ne serait en France qu'un bourg; d'après ses titres et ses franchises, qui datent du treizième siècle, c'est son droit de s'appeler ville, tout comme Amsterdam ou la Haye.

Le voyageur qui passe en bateau devant ce modeste port, où s'abritent des bateaux de pêcheurs de hareng, n'a pas à remarquer autre chose sur le rivage que les costumes anciens de quelques femmes ou filles fidèles aux vieilles modes. Les jeunes filles portent le zondoek, mouchoir à carreaux, fortement empesé et à couleurs vives, sur un béguin à carreaux entouré d'un long ruban rayé. La jaquette de dessous, à collet et poignets bordés de velours, est en coton rayé : on en voit les manches en damas bleu. Le corset, en drap noir, est fermé à la ceinture par un lacet de soie; l'aiguille, en or ouvragé, est fixée sur le côté dans le lacet même. La jupe est en velours cramoisi; la robe est noire et à petits plis; le tablier, en carreaux de couleurs; les bas sont de filoselle rouge ou noire; les pantoufles, en velours noir, à talons très-hauts et pointus.

Tel est le costume des jours ordinaires; quand vient une fête, on le couvre d'un pardessus à grand ramage. Les femmes mariées portent, sous le zondoek, une toile fine et blanche à petites pointes, surmontée d'un carré à broderies en or, et un drap rouge brodé couvert d'une mousseline blanche où brille le carré brodé en or.

(¹) *Costumes des Pays-Bas*, par V. Bing et Braet von Uberfeldt.

CHANNING.

Suite. — Voy. t. XXIX, 1861, p. 79.

LE PASTEUR.

Ici commence la phase active de la vie de Channing, à laquelle la première n'a été qu'une longue et douloureuse préparation; cette phase est la plus étendue; nous n'y séparerons point les joies et les douleurs du père de famille des soins et des travaux du pasteur : si jamais les noms de père et de pasteur furent unis l'un à l'autre, c'est dans le cœur évangélique de Channing.

Boston, ville lettrée et religieuse, enthousiaste de la poésie et passionnée pour l'éloquence, accorda bientôt à son jeune ministre le plus grand ascendant. De temps en temps, l'âme de Channing sentit encore des défaillances qui lui donnèrent un moment la pensée de se démettre de sa charge; mais bientôt cette âme, agrandie et attendrie par ses propres souffrances, triompha de ses maux en secourant ceux d'autrui : le sort des pauvres, des ouvriers, des filles perdues même, éveilla sa pitié; par des associations fraternelles, il essaya de garantir les premiers de la misère qu'entraîne la maladie ou le chômage; il songea à former une société pour procurer de l'ouvrage aux dernières et leur donner l'assistance morale en les mettant à l'abri du besoin; il songea aussi à établir des écoles primaires, et les nègres ne furent pas la moins chère partie de son troupeau : il voulait non-seulement les arracher à l'esclavage, mais à la dépravation qui en est la suite.

L'amour de l'humanité ne lui fit jamais oublier celui des siens, ni l'amour des siens celui de l'humanité. Il appela auprès de lui sa mère, ses frères, ses sœurs; son cœur se retrempa aux joies et même aux douleurs de la famille; la mort de son frère François et de sa sœur Anne, ses deux aînés, tout en l'affligeant profondément, sembla donner à sa piété encore plus de ferveur et d'élan, et étendre sur son âme un voile de mélancolie sereine et résignée.

En 1814, c'est-à-dire à l'âge de trente-quatre ans, il épousa sa cousine, Ruth Gibbs, à qui il avait adressé, à l'âge de quinze ans, mais sans oser la lui envoyer, une lettre sur la mission des femmes; il continua toujours à penser que si la femme, mère, épouse ou amie, voulait se servir de son influence pour éveiller dans le cœur de l'homme l'amour des choses spirituelles, l'amener à des pensées et à des goûts élevés, le monde serait sauvé du matérialisme et de la corruption. Channing définit l'union conjugale « la félicité de deux cœurs qui, tout en cherchant avec une tendresse incessante leur bonheur commun ici-bas, voient cependant dans le mariage une fin plus élevée encore, celle du perfectionnement mutuel de leurs âmes et une préparation à la vie éternelle. »

En 1816, il vit naître son premier enfant, qui mourut au bout de quelques heures; rien n'est à la fois plus touchant et plus chrétien que l'expression de ses regrets paternels : « Je pleurais, écrit-il, comme si j'eusse été privé d'un trésor que j'aurais longtemps possédé. Jeudi, je l'ai porté au tombeau avec la pleine et entière espérance d'une sainte résurrection; je me sens affecté comme si mes prières pour cette petite, comme si son baptême et les offices funèbres de sa sépulture eussent formé un lien de plus entre nous. Je crois posséder dans un autre monde plus heureux une enfant qui connaît son passé, et qui sait combien eussent été ardents mes désirs pour l'élever et la guider dans les voies du bien. J'espère la retrouver un jour et savoir que mes prières n'ont point été vaines, et qu'elle est plus heureuse et plus parfaite que je n'aurais pu la rendre. » C'est ici le moment de citer le morceau remarquable qu'il écrivit sur le baptême : « On demande pourquoi on applique une cérémonie religieuse à un enfant avant qu'il puisse la comprendre et en désirer le bienfait. Poser une pareille question, c'est oublier qu'à notre naissance nous entrons dans diverses relations humaines, que nous faisons partie d'une société, d'une communion chrétienne, aussi bien que d'une famille. Vainement dit-on qu'on doit laisser à l'enfant le choix de sa religion; peut-il échapper aux influences de sa famille, de sa patrie? Si les principes chrétiens ne le guident pas, d'autres principes usurperont l'empire de ces tendres années. Telle est la nature, telle est la condition de l'homme. Le christianisme doit donc s'incliner jusqu'au berceau et prendre l'enfant dans ses mains dès l'heure de sa naissance. Il est sage et convenable que notre religion, à l'aide de quelque signe visible, étende sa protection bienfaisante sur les jeunes êtres qui doivent être élevés sous sa discipline. Il est vrai que l'enfant n'a pas conscience des intérêts qui président à son baptême; mais il n'en est pas moins à ce moment un être spirituel et immortel, ayant en lui le germe d'affections et de facultés qui doivent se développer jusqu'à l'infini. Bientôt il éprouvera ce sentiment filial qui est chez lui la première expression de la piété. Et combien il est attendrissant, ce rite par lequel l'enfant est offert à Jésus-Christ pour recevoir les influences de la religion!

» Cette cérémonie apporte aussi au cœur du père la conscience de sa responsabilité envers l'enfant. La faiblesse et l'ignorance de l'enfant tendent à nous faire oublier la grandeur de sa nature. Or la religion chrétienne nous apprend à traiter l'enfant avec respect, à l'accueillir comme devant être l'héritier des mondes inconnus, à voir dans sa jeune intelligence l'aurore d'une lumière qui ne doit jamais s'éteindre. Pour éveiller en nous cette noble manière de penser et de sentir, n'est-il pas convenable et utile que, par quelque acte positif et visible, par une forme publique religieuse, les pères consacrent solennellement leurs enfants à Dieu et au Christ, qu'ils reconnaissent dans ces enfants des êtres spirituels, et qu'aux yeux mêmes de la société ils les mettent, pour ainsi dire, à part pour un saint enseignement et une destinée immortelle?»

N'est-ce pas là l'expression noble et touchante de quelques-unes des fins du baptême chez tous les chrétiens?

Quelques années s'étaient écoulées depuis la perte de son premier-né, et Channing se voyait entouré de trois beaux enfants; mais sa mauvaise santé le contraignit à s'en éloigner pour parcourir l'Europe : il partit avec sa femme; la nouvelle de la mort d'un de ses fils le rappela promptement en Amérique.

Malgré ce deuil, ce fut un jour de fête que celui où le troupeau entendit de nouveau la voix de son pasteur, et où le pasteur put rendre compte à son cher troupeau des impressions de son voyage à travers l'Angleterre, la Suisse, l'Italie et la France, le pays de ses sympathies. Plus orateur que prédicateur, Channing aborda maintes fois en chaire des sujets politiques; il faisait des discours plutôt que des sermons.

Mais sa santé, un moment améliorée, s'affaiblit de nouveau; privé d'exercer son ministère, il s'associa deux collaborateurs dans ses œuvres de moralisation et de charité, les docteurs Tuckermann et Follen, qu'il engagea à étudier l'état des prisons. Ce fragment d'une lettre de lui adressée à miss Roscoe, fille d'un philanthrope anglais dévoué à la réforme du système pénitentiaire, montre à la fois la justesse de son jugement et la miséricorde de son cœur : « La compassion que m'inspire le criminel fait taire

en moi tout sentiment de colère. Lorsque je réfléchis jusqu'à quel point toutes les parties de la société sont solidaires, comme elles réagissent les unes sur les autres, combien les classes pauvres dépendent des classes élevées, dont elles gagnent trop souvent les vices par contagion, et quelle part de responsabilité dans chaque crime revient à la société qui laisse le coupable exposé à la tentation sans lui donner la force morale pour s'en défendre, je m'étonne comment on ose parler de vengeance, et de vengeance seule, contre le criminel. » Il écrit encore à la même personne : « La législation peut-elle beaucoup pour la réformation des coupables? La puissance du gouvernement, en ceci comme en toutes choses, n'a-t-elle pas été exagérée? Les associations peuvent-elles également faire beaucoup? N'est-ce pas par l'intérêt affectueux que lui témoigne en particulier un simple individu, et non par des actes officiels, que le coupable pourra être amené à sentir ce qu'il est, surtout ce qu'il peut devenir? D'après ces réflexions, le grand but de la prison serait de mettre le prisonnier sous l'influence d'hommes vertueux et éclairés, et jusqu'à ce que de tels hommes se montrent qui, au lieu d'agir dans des associations, se mettent personnellement en rapport avec le prisonnier, comment attendre sa réformation? Il faut que le prisonnier s'aperçoive qu'il inspire de l'intérêt; il faut qu'il sente que sa nature est encore respectée, et qu'il y a des hommes qui ont encore pour lui de bonnes espérances; sans cela, le principe rédempteur ne sera pas éveillé en lui. » Quelles nuances exquises de délicatesse dans la pitié! Quelle connaissance du cœur humain!

Mais la classe ouvrière eut particulièrement ses sympathies. Channing avait compris ce qui manque à ces classes qui, livrées de bonne heure à un travail continuel et abrutissant, ne savent rien ou presque rien des beautés consolantes et ennoblissantes de l'Évangile, et finiraient par oublier si elles ont une âme; Channing déplora leur accablement, sentit leurs besoins, leur donna des conseils et des consolations; consolations émues, qui devaient pénétrer bien avant dans leur cœur; conseils pratiques et réalisables, par lesquels il leur tendait la main pour leur faire monter degré par degré dans cette œuvre d'élévation morale. Ses discours sur la *Culture de soi-même*, sur l'*Élévation de la classe ouvrière*, sur la *Tempérance*, sont des chefs-d'œuvre de philosophie pratique. Il aida de sa bourse et de ses soins à la fondation des sociétés littéraires où les ouvriers devaient trouver des livres, des journaux et un enseignement oral; ses conseils furent appréciés par ceux auxquels ils étaient adressés et qui en demandèrent l'impression; ils se répandirent ainsi jusqu'en Angleterre, et l'association des mécaniciens de Slaithwaite lui envoya une adresse de remercîments; Channing en fut tellement touché, qu'il répéta plusieurs fois en la lisant et la relisant, le visage plein de joie : « Voilà qui est un honneur, un grand honneur. »

Il cherchait à élever la classe pauvre, non à la soulever contre les classes riches : « Je suis un niveleur, disait-il lui-même; mais je voudrais accomplir ma mission en élevant ceux qui sont au dernier rang, en tirant les classes laborieuses de leur abaissement. Toutes les institutions sociales sont défectueuses, quand elles ne tendent pas à élever les dernières classes par l'intelligence et le sentiment au niveau des classes supérieures. » Et quand plusieurs personnes, emportées par le zèle, demandèrent la fondation d'établissements où le pauvre recevrait la même instruction que le riche, Channing fut le premier à s'élever contre cette demande, distinguant toujours nettement les limites du droit pour les uns, de l'obligation pour les autres; voulant laisser aux classes pauvres cette ambition, le désir d'instruction pour ses enfants, qui est la cause de tant de nobles efforts, et séparant toujours les devoirs de l'État de ceux de la société.

La fin à une autre livraison.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. p. 19, 67, 96.

PONTS ET VIADUCS. — OUVRAGES DE CHARPENTE ET DE MAÇONNERIE.

Parmi les beaux ouvrages de charpente des chemins de fer américains, on peut citer le pont du Haut-Portage (fig. 1), sur le chemin de fer de New-York à Buffalo.

Cette immense construction n'a pas moins de 240 mètres de longueur, sur une hauteur de 57 mètres. Elle se compose de seize *fermes* (ou piliers de charpente), supportant une double galerie sur laquelle repose le tablier du pont; c'est sur ce tablier qu'est établie la voie.

Chacune des fermes repose sur une pile de maçonnerie s'élevant à 9 mètres au-dessus du niveau des eaux.

Le pont du Haut-Portage, achevé en treize mois (de juillet 1851 en août 1852), a coûté moins de neuf cent mille francs. Si on l'eût exécuté en pierre, il aurait coûté plusieurs millions. Cependant il est possible qu'on le remplace plus tard par une construction de maçonnerie, si la valeur des bois de charpente augmente beaucoup aux États-Unis.

On a construit, aux États-Unis, un grand nombre de *ponts à treillage*, dont les dispositions très-ingénieuses ont été imaginées par M. Ithies Town; ces ponts desservent les lignes de chemins de fer aussi bien que les routes ordinaires. La construction de ces ouvrages de charpente est fort économique, car on n'y fait entrer que des bois de petites dimensions; comme d'ailleurs ces bois sont assemblés seulement avec des boulons, il est facile de les employer à d'autres usages quand on démolit le pont. C'est pour cette raison qu'on a établi sur la Seine une *passerelle américaine* provisoire, pendant la reconstruction du pont au Change.

Les ponts et viaducs de maçonnerie sont très-généralement usités sur tous les chemins de fer, aussi bien pour les ponts destinés à traverser la voie que pour les ponts ou viaducs qui doivent la porter.

La figure 2 représente un pont de maçonnerie à deux arches supportant une route qui passe au-dessus d'une voie de fer. Le plus souvent ces petits ouvrages sont à une seule arche et construits à *culées perdues*, c'est-à-dire que les pieds-droits qui portent la voûte sont entièrement cachés dans les talus de la tranchée. La figure 2 indique aussi plusieurs dispositions employées pour consolider et assainir les terrains qui forment ces talus.

Le plus bel ouvrage de maçonnerie que l'on rencontre sur nos lignes de fer est le viaduc de Chaumont, représenté figures 3 et 4.

Six cents mètres de long, cinquante mètres de hauteur, telles sont les dimensions de cette construction colossale, qui ne représente pas moins de *soixante mille mètres cubes de pierre*, quoiqu'elle frappe tout d'abord par sa grande légèreté et ses élégantes proportions.

Il est d'ailleurs impossible d'apercevoir le viaduc quand on ne fait qu'y passer; il faut s'arrêter à Chaumont et descendre dans la vallée de la Suize, située au pied de la ville et de la gare du chemin de fer. Rien n'est imposant comme l'aspect de ces arceaux élancés que l'œil renonce à compter; vers la moitié de la hauteur de l'ouvrage se trouve une

Fig. 1. — Pont du Haut-Portage, sur la rivière Genesee (États-Unis).

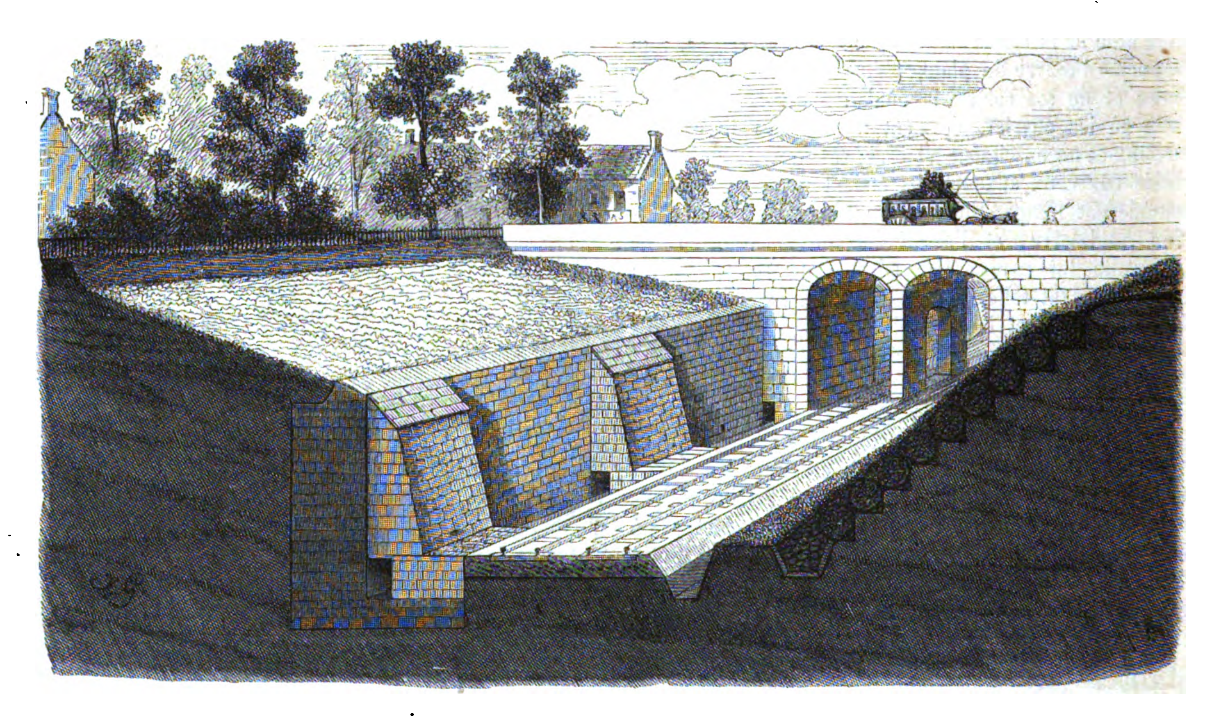


Fig 2. — Pont à deux arches traversant un chemin de fer.

longue galerie portée sur le premier rang d'arceaux. Cette galerie est destinée aux voyageurs ou aux promeneurs qui veulent traverser la vallée de la Suize, sans être obligés de suivre la route qui descend jusqu'au fond de la vallée.

Le paysage environnant fait très-bien ressortir cette

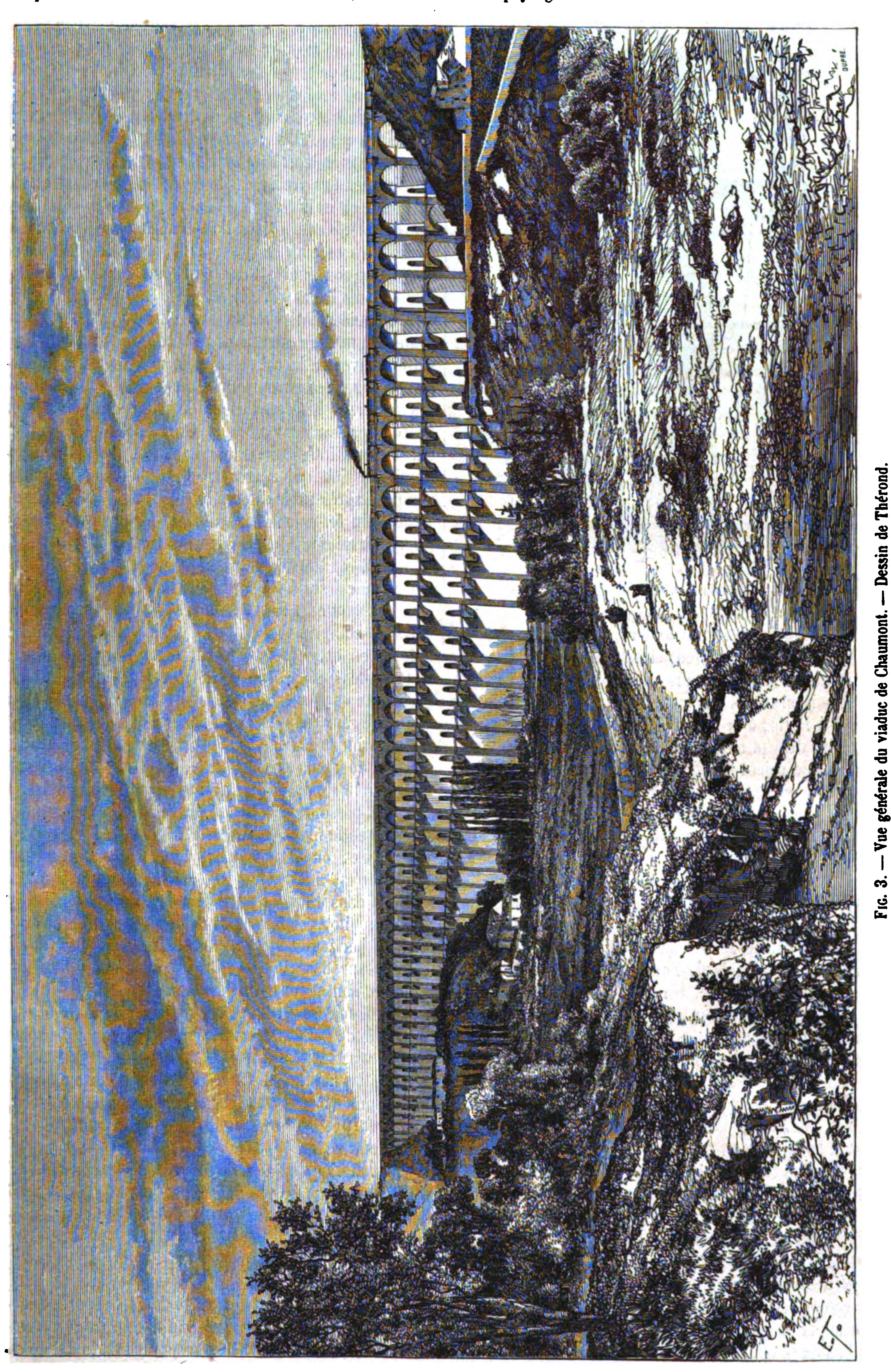


Fig. 3. — Vue générale du viaduc de Chaumont. — Dessin de Thérond.

majestueuse construction. D'un côté, on aperçoit la ville de Chaumont avec sa vieille église, ses fortifications et ses promenades; de l'autre, la montagne de Saint-Roch, autre promenade fort pittoresque, où la ville a réussi, à force de persévérance, à créer une véritable forêt de pins et de sapins sur un sol absolument stérile et dénudé:

aussi continue-t-elle ses plantations sur les autres collines chauves du voisinage. Bel exemple à citer aux gens qui nient la possibilité du reboisement !

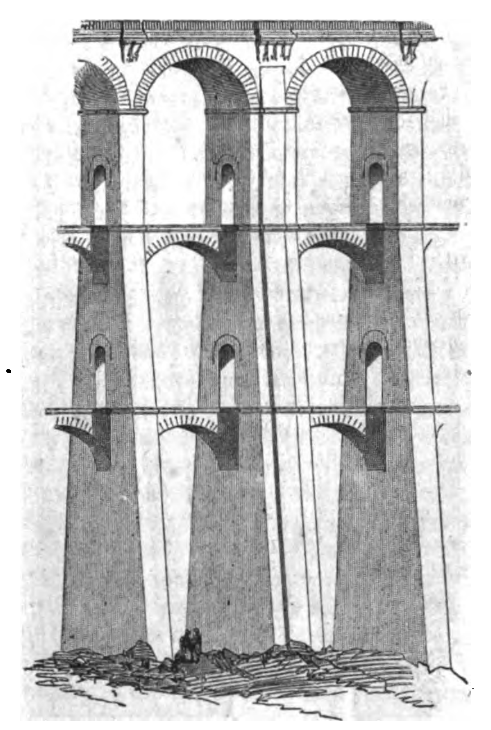


Fig. 4. — Détails du viaduc de Chaumont.

Grâce à l'emploi des voies de fer pour le transport des matériaux, et aux dispositions si habiles prises par les ingénieurs et les entrepreneurs, le viaduc de Chaumont a été construit en moins d'une année. Les ponts établis sur la Seine, à Paris, à la fin du siècle dernier, n'avaient pas exigé moins de sept années de travaux.

Quelles que soient les dimensions d'un viaduc, les fondations d'un ouvrage de ce genre n'offrent pas d'autres difficultés que celles qui se présentent pour un édifice ordinaire. Mais il n'en est pas de même quand il s'agit des fondations d'un pont.

On s'assure d'abord, par des sondages suffisamment multipliés, de la nature du sol qui constitue le lit du cours d'eau que doit traverser le pont; car le mode de fondation varie suivant que ce sol est formé de roches solides pouvant supporter le poids de l'ouvrage, ou de sable, d'argile, de vase ou de tourbe. Un sol argileux ou sablonneux n'est pas compressible, et peut porter une construction comme une roche compacte; mais il est *affouillable*, c'est-à-dire que les eaux peuvent l'attaquer en creusant autour et au-dessous des piles du pont de manière à les renverser. Un sol vaseux et tourbeux présente encore de plus grandes difficultés pour la fondation des piles : en effet, un pareil sol est à la fois compressible et affouillable; par conséquent, les piles tendent à la fois à descendre en comprimant le sol et à s'écrouler par suite des excavations que l'eau creuse au-dessous de leur base.

Pour fonder une pile sur un terrain solide, on emploie différents systèmes, suivant la profondeur du cours d'eau et la nature de ce terrain.

On commence toujours par draguer l'emplacement que doit occuper la pile, de manière à débarrasser le sol de toute la vase et d'autres matières peu solides charriées par la rivière. Si la profondeur ne dépasse pas deux mètres, on bat deux rangées de pieux et de palplanches tout autour de la pile, de manière à l'entourer d'une double enceinte continue; l'espace compris entre ces deux enceintes concentriques est rempli de terre bien pilonnée, de manière à former un véritable mur ou *batardeau* bien étanche. A l'aide de pompes, on épuise l'eau contenue dans l'intérieur du batardeau, et on construit ensuite la pile comme sur un terrain sec, mais en se servant de mortier hydraulique : c'est un mortier qui fait prise sous l'eau et acquiert ainsi en peu de temps une grande dureté.

Pour une profondeur plus grande que deux mètres, on remplace le batardeau, qui deviendrait trop coûteux, par une caisse qui présente la même forme que celle de la pile. C'est une grande caisse sans fond, établie avec des palplanches et des traverses de bois; on la construit hors de l'eau, et on l'échoue à l'endroit même que doit occuper la pile. Cette caisse doit être étanche et formée de pièces bien assemblées; elle doit, en effet, remplacer le batardeau; on épuise l'eau contenue dans son intérieur comme dans le cas précédent.

Les épuisements devenant de plus en plus difficiles et coûteux à mesure que la profondeur augmente, on substitue souvent à la caisse étanche une caisse non étanche établie sur place au moyen d'un rang de pilots réunis par des traverses horizontales et de palplanches simplement approchées, sans assemblage. On n'épuise pas l'eau contenue dans l'intérieur de la caisse, qui d'ailleurs se remplirait aussitôt qu'on essayerait de la vider à l'aide de pompes; après avoir dragué le sol au fond de la caisse, on y coule du *béton* (mélange de mortier hydraulique et de pierres cassées). Afin que le béton ne se délaye pas dans le trajet, on le fait arriver jusqu'au fond de l'eau au moyen de caisses à fonds mobiles qu'on ouvre à l'aide de cordes quand elles sont parvenues au fond. On a soin d'ailleurs de comprimer le béton dans la caisse de manière à l'étaler en couches uniformes, et on dispose des pierres le long des parois intérieures; de façon que si la caisse (qui reste en place après l'achèvement du pont) venait à se détériorer, ces matériaux résistent mieux que le béton aux affouillements que tend à produire le cours d'eau.

Dans ce mode de fondation, tout repose, comme on voit, sur la solidité du béton : aussi doit-on apporter tous les soins possibles à cette partie de la construction.

Lorsque le lit de la rivière est à la fois compressible et affouillable, on établit la maçonnerie de chaque pile sur *pilotis*, c'est-à-dire sur des pieux enfoncés à coups de mouton dans tout l'espace que doit occuper la pile; les têtes des pilotis sont réunies par un cadre formé de pièces de bois horizontales qui portent la maçonnerie. On établit tout autour des pilotis des enrochements destinés à les protéger contre les affouillements.

Les fondations sur pilotis exigeant de très-grandes quantités de bois, on les a remplacées par des fondations par encaissement semblables à celles que nous avons décrites plus haut. La pile est construite sur une masse de béton coulée dans l'intérieur d'une caisse non étanche établie avec une seule enceinte de pilotis protégés par des enrochements.

C'est ainsi qu'on a fondé le pont d'Oissel, sur la ligne de Rouen, et plusieurs autres ponts sur la Seine.

MYSTÈRES.

Une chronique manuscrite de Metz rapporte que dans cette ville, en 1468, « une jeune fillette, aigée d'environ dix-huit ans, a pourtrait le personnaige de la sainte et fait merveilleusement son debvoir » au *Jeu de madame sainte Catherine de Siene*. Ce mystère avait été représenté dans la cour des Jacobins.

Dans la même ville, en 1486, on représenta sur une

place publique le mystère de *la Glorieuse sainte Catherine du mont Sinaï*, et ce fut un jeune apprenti barbier nommé Lejouard qui, avec grand succès, joua le rôle de sainte Barbe.

LA SCIENCE EN 1860 ET 1861.

Suite. — Voy. p. 98.

Météorologie. — Les changements qui se manifestent dans l'atmosphère au fond de laquelle nous sommes plongés ont une telle importance sur notre bien-être qu'il n'est aucun de nous, pour ainsi dire, savant ou ignorant, qui ne s'en occupe. Nous sommes tous météorologistes, et comme à cet égard la nécessité est, ainsi que dans les premiers âges, ce qui nous excite le plus puissamment à nous instruire, notre science météorologique varie naturellement selon le besoin que nous en éprouvons. L'habitant des villes, qui trouve un abri facile contre les vicissitudes atmosphériques, est un météorologiste médiocre; le campagnard, plus exposé et dans sa personne et dans sa fortune, est sous ce rapport plus instruit. Il conserve dans sa mémoire les changements survenus; il réfléchit sur l'ordre selon lequel ils se sont succédé; il établit instinctivement les relations de cause à effet, et il le fait souvent avec une grande justesse. Le physicien qui s'occupe de météorologie ne procède pas autrement que l'habitant de la campagne; mais il conduit ses observations avec plus de régularité et de précision. Il ne se fie pas seulement à sa mémoire; il note sur des registres tous les phénomènes qui apparaissent et les discute ensuite à loisir et avec sûreté; il peut même généraliser ses théories en consultant les registres des observatoires des diverses contrées, et arriver aux lois qui règlent les perturbations, non plus en un point du globe, mais à sa surface entière. Ajoutons que le météorologiste, s'aidant de toutes les ressources des sciences, dispose d'instruments précis dont il tire des renseignements que toute la sagacité de l'homme livré à ses seules forces ne pourrait acquérir. Pendant ces dernières années, les mémoires de météorologie n'ont pas manqué. Que disent-ils? Nous allons le résumer en commençant par parler de la *pluie*.

Débordements du Rhône et de la Saône. — M. Fournet a rassemblé tous les documents relatifs à la quantité de pluie qui tombe chaque année à Lyon. Il a présenté des tableaux où elle est notée jour par jour, et il a tiré de là des conséquences qui s'appliquent à ces crues extraordinaires du Rhône et de la Saône qui ont si souvent ravagé le pays.

La simple inspection de ses tableaux suffit pour établir que le danger des débordements est à peu près nul à Lyon en février, mai, juin et juillet. Il est plus menaçant à l'époque des grands orages d'août et des fortes pluies d'octobre, de novembre et de décembre. Les tableaux indiquent aussi des époques critiques qui ressortent nettement de la coordination des moyennes quotidiennes. En effet, les débordements sont le simple résultat de quelques millimètres d'eau pluviale tombée en plus pendant une période déjà très-pluvieuse en temps ordinaire, ou bien encore celui de quelques degrés thermométriques dispensés en moins durant des phases normalement très-froides.

Observations météorologiques de Lyon. — M. Fournet a présenté, en outre, un cahier d'observations météorologiques de la Société hydrométrique de Lyon, qui existe déjà depuis près de seize ans. Cette Société approche du terme pour lequel les moyennes pluviales ne varient plus, quel que soit le nombre des années que l'on veuille ajouter ensuite. M. Fournet, pour sa part, croit plus prudent de prolonger encore ses observations avant de tirer des conclusions, et même pour en tirer de plus larges qu'on ne le fait d'habitude. Il soutiendra donc la tâche de coordinateur tant qu'il plaira au génie militaire, aux ingénieurs des ponts et chaussées, ainsi qu'à divers amis de la météorologie, de lui continuer leur appui.

Climat de l'Italie. — M. Zantedeschi a fait un ouvrage ayant pour titre : *De la distribution de la pluie en Italie dans les différentes saisons de l'année.* Depuis la fin du siècle dernier, plus de soixante météorologistes, parmi lesquels on peut citer plusieurs dames, ont fourni les matériaux de son mémoire. Voici l'un de ses résultats : les contrées qui sont exposées au vent du siroco et du midi, et qui sont plus ou moins couvertes du côté du nord par les versants de hauts plateaux montueux, tels que les Apennins, les Abruzzes et les Alpes, reçoivent une quantité de pluie plus abondante; et les contrées maritimes qui se trouvent éloignées et séparées des montagnes sont celles où la pluie est relativement plus rare.

Nouveau pluviomètre. — M. Hervé-Mangon a construit un nouveau pluviomètre donnant des indications plus complètes que ceux que l'on a employés jusqu'à ce jour.

Les pluviomètres actuellement en usage font connaître le volume d'eau tombé dans un temps donné sur une surface déterminée. En général, on observe le pluviomètre une fois par jour, sans se préoccuper si le volume d'eau recueilli est tombé en une ou plusieurs fois, en quelques minutes ou en quelques heures. Ces instruments ne fournissent donc aucune indication sur la nature des gouttes de pluie, sur leur nombre, sur leur volume, sur les variations qu'elles éprouvent en traversant une couche d'air d'une certaine épaisseur, sur la direction de leur trajectoire, sur la marche d'une ondée dans une contrée un peu étendue, etc.

Ces divers renseignements auraient cependant de l'intérêt pour l'étude du phénomène de la pluie et de ses effets sur les végétaux, et sur le régime des cours d'eau et des ouvrages hydrauliques. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, un certain volume d'eau tombant en quelques minutes peut perdre les récoltes, faire déborder les torrents, et rendre insuffisants les débouchés des ponts et des égouts; le même volume d'eau distribué en plusieurs ondées successives ne produirait qu'une pluie bienfaisante.

Pour étudier le phénomène de la pluie avec un peu plus de détails qu'on ne le fait avec les pluviomètres ordinaires, M. Hervé-Mangon s'est proposé d'enregistrer l'heure et la durée de chaque pluie, de compter les gouttes d'eau tombées pendant une ondée, de les peser et de déterminer la direction de leur chute. Pour la solution de ces divers problèmes, il faut disposer d'une surface pouvant conserver indéfiniment la trace des gouttes d'eau qu'elle reçoit quand on l'expose à la pluie. Après un assez grand nombre d'essais, M. Hervé-Mangon est arrivé à préparer très-simplement du papier jouissant de cette propriété, en le trempant dans une dissolution de sulfate de fer, le laissant sécher, puis le frottant avec de la noix de galle en poudre très-fine, mélangée de sandaraque, qui la fait adhérer à la surface du papier. Chaque goutte d'eau tombant sur un papier ainsi préparé y laisse une tache circulaire parfaitement nette et d'un beau noir.

Cela posé, on pourra comprendre qu'un cadran de papier sensible, entraîné par le barillet d'une horloge faisant un tour en vingt-quatre heures et placé horizontalement dans une caisse portant une ouverture dirigée suivant un rayon du cadran, indiquera par des traces noires parfaitement distinctes l'heure et la durée de chaque ondée, comme on l'a vu sur les feuilles que M. Hervé-Mangon a présentées à l'Académie des sciences.

Le nombre de gouttes qui tombent par hectare et par ondée varie beaucoup pour une même épaisseur de pluie

versée sur le sol. Ainsi, par une très-petite pluie, le 26 juin 1860, à 11 h. 30 m., il tombait, par hectare et par minute, 1 826 000 000 de gouttes de pluie; le 28 juin, à 11 h. 45 m., par une assez forte pluie, il ne tombait que 94 000 000 de gouttes par minute et par hectare. Les observations de cette nature présenteront d'autant plus d'intérêt qu'elles seront multipliées; la simplicité des faits précédents fait espérer à M. Hervé-Mangon que leur usage se répandra parmi les personnes qui s'occupent de météorologie.

Influence de la lune sur le temps. — M. Harrison a fait des recherches intéressantes sur le rôle météorologique de la lune, ou, selon son expression, sur les *saisons lunaires*.

Il existe à ce sujet une grande divergence entre l'opinion populaire et celle des savants. On croit généralement que les changements de la lune amènent des changements de temps. Les astronomes, au contraire, nient cette influence, et ils se fondent principalement sur les résultats négatifs que M. Bouvard avait tirés de la discussion des observations météorologiques de l'Observatoire de Paris.

M. Park Harrison a entrepris d'examiner à ce point de vue les observations thermométriques de Greenwich, quarante-trois années d'observations, comprenant cinq cent vingt lunaisons consécutives. Après cet examen, il lui semble difficile de ne pas admettre la réalité de l'influence si souvent controversée de la lune.

Le maréchal Vaillant a contesté les conclusions de M. Park Harrison. Il n'admet pas que la lune *mange* les nuages, ni qu'elle exerce aucune influence sensible sur les amas de gaz ou de vapeurs auxquels ils servent d'enveloppe; il ne l'admet pas plus qu'il ne regarde comme fondée la croyance, encore bien répandue, que la lune ronge les pierres, croyance qui repose sur la rapide destruction de certains édifices. Chaque soir, aussitôt que la température s'abaisse à la surface de la terre, l'air qui la touche se refroidit d'abord; puis, de proche en proche, toute la colonne atmosphérique participe à ce refroidissement. L'air qui, pendant le jour, s'élevait de terre, retombe au contraire vers le sol; les fumeurs voient la fumée de leurs cigares s'étaler horizontalement, au lieu de tourbillonner en montant; les fleurs ont plus d'odeur, parce que leur parfum, au lieu de s'échapper au loin, reste et se condense dans le voisinage des corolles qui l'exhalent. Un effet analogue aux dernières heures du jour se produit sur les nuages, par un beau coucher de soleil, lorsque le temps est calme et qu'on n'aperçoit au ciel que de minces bandes de nuages aux vives couleurs et très-élevés; on les voit qui descendent et qui, fort souvent, s'évanouissent tout à fait avant même d'avoir fait beaucoup de chemin dans le sens vertical. Si la lune se lève brillante, on peut suivre des yeux le phénomène et voir les nuages diminuer successivement; si la lune n'éclaire pas, on ne voit rien, mais l'effet ne se produit pas moins et sans la participation de la lune.

Température des vallées et des collines. — Les agriculteurs savent depuis longtemps que les végétaux délicats, la vigne, l'olivier, les arbres fruitiers et même les céréales, souffrent beaucoup plus du froid dans les vallées ou dans les dépressions du sol que sur des éminences ou des collines peu élevées. D'un autre côté, divers observateurs s'étaient assurés expérimentalement que pendant la nuit, une heure environ après le lever ou avant le coucher du soleil, la température de l'air *croît* avec la hauteur, du moins dans la partie de l'atmosphère voisine du sol, et ils ont trouvé que cet accroissement était d'autant plus marqué que le ciel était plus serein et l'air moins agité. C'est l'inverse de ce qui a lieu pendant le jour, où l'air est plus frais à mesure que l'on s'élève sur les hauteurs. M. Ch. Martins a repris ces recherches à Montpellier, sous une latitude plus méridionale que celle des précédentes observations.

L'auteur, sur quatre-vingt-dix-sept nuits, n'en a trouvé que neuf pendant lesquelles la température fut décroissante avec la hauteur. L'accroissement nocturne de la température avec la hauteur est donc la règle, le décroissement l'exception. Il y a une différence d'environ 4°,5 entre deux points dont la hauteur diffère de 50 mètres : ainsi la vigne qui gèle dans la plaine est à une température satisfaisante sur la colline.

Les conséquences agricoles de l'accroissement nocturne de la température avec la hauteur sont évidentes; mais il en est d'autres qui ne frappent pas au premier abord. En voici quelques-unes. Pour donner des résultats comparables, les observatoires météorologiques exigent une foule de conditions bien connues des physiciens. L'interversion de la température en exige une nouvelle : c'est que les observatoires ne soient pas placés l'un sur une colline, l'autre dans une plaine ou dans une vallée, et que les thermomètres soient à la même hauteur au-dessus du sol, puisque 6 mètres seulement de différence de niveau produisent en moyenne un écart de 1°,49 pour les maxima de la nuit. L'observatoire météorologique de la Faculté des sciences de Montpellier est élevé à 30 mètres au-dessus du point où l'on fait les observations thermométriques du jardin des Plantes; la distance horizontale des deux stations, placées toutes deux au nord de la colline qui porte la ville de Montpellier, ne dépasse pas 460 mètres. Les instruments sont placés dans des conditions suffisamment comparables; cependant le minimum moyen de l'année 1859 est *plus bas* de 2°,91 au jardin des Plantes qu'à la Faculté des sciences.

Le baromètre annonce les tempêtes. — Le baromètre annonce-t-il les tempêtes? Il les annonce sans qu'on puisse en douter. Toute chute brusque de la colonne barométrique est un avertissement que les marins ne négligent pas, et leur opinion est d'importance.

M. Berigny a fait en 1860, à ce sujet, une observation qu'on doit ajouter à celles des observateurs qui ont précédé. Le lundi 27 février, à neuf heures trois quarts du matin, alors que de gros cumulus très-chargés obscurcissaient la lumière solaire, un coup de vent nord-ouest très-violent, accompagné de grosse grêle, vint ébranler toutes les habitations de la ville et briser plusieurs vitres du palais de Versailles, en même temps qu'il renversait un très-grand nombre d'arbres séculaires, notamment depuis Saint-Cyr jusqu'aux portes de cette ville.

L'abaissement du baromètre a été considérable depuis le 25, dix heures du matin, jusqu'au 27, même heure, à laquelle est survenu l'ouragan. Il y eut 21 millimètres de différence entre le baromètre à dix heures du matin le 25 et dix heures du matin le 27.

Halo. — M. Daguin a remarqué autour du soleil un halo présentant une particularité remarquable : tandis que le ciel était d'un blanc éblouissant à l'extérieur, il était à l'intérieur très-visiblement obscur. Le contraste était très-marqué, et M. Daguin est persuadé même que l'espace circulaire obscur a dû tout d'abord attirer l'attention de beaucoup de personnes, et que ce n'est qu'après l'avoir observé qu'elles ont été amenées à remarquer le cercle coloré. L'auteur n'a vu cette particularité signalée dans aucune des nombreuses descriptions de halos qu'il a pu consulter. Il est permis de croire cependant que la teinte sombre a dû se présenter plus d'une fois, car elle est une conséquence directe de la théorie si claire et si satisfaisante de Mariotte et de Venturi.

La suite à une prochaine livraison.



L'ART A MARSEILLE.



Plafond d'un des cafés de Marseille, par M. Mangaud. — Dessin de H. Valentin.

L'art est un génie aimable et zélé, toujours prêt à embellir ce qui est à l'usage de l'homme, depuis les plus humbles demeures jusqu'aux plus opulentes cités, depuis les berceaux jusqu'aux tombes. Encore faut-il qu'on paraisse le désirer et qu'on lui fasse signe de venir. Marseille, jusqu'à ces derniers temps, ne paraissait guère avoir pour lui qu'indifférence ou dédain; on s'étonnait, et à bon droit : une ville si célèbre, si riche en or, en navires, en produits de l'univers entier, et en même temps si pauvre en édifices, en sculptures, en tableaux !... — Les affaires! les affaires avant tout! répondaient en courant les spéculateurs empressés de la Canebière. — Mais Venise et Florence s'entendaient aussi fort bien, de leur temps, aux affaires, au commerce, et elles ont prouvé que, tout en s'enrichissant, on peut avoir du goût pour ce qui charme les yeux et éveille dans les âmes les sentiments délicats et

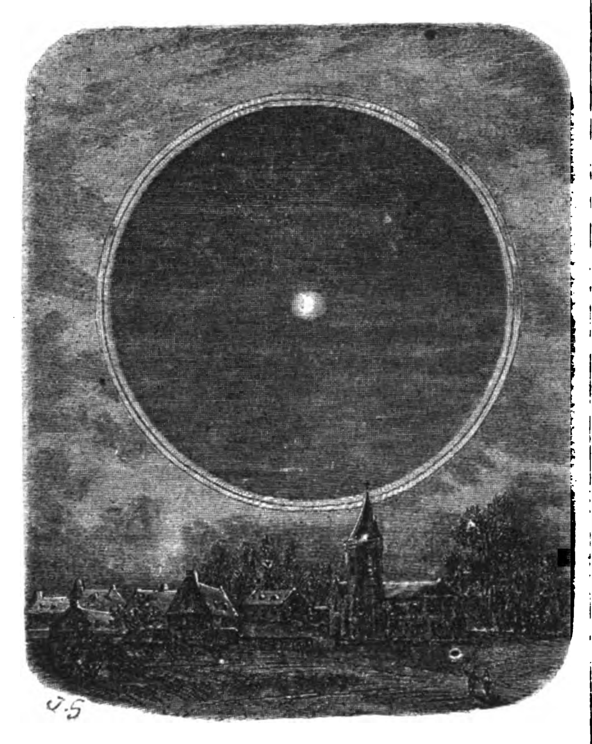
les nobles pensées. Marseille cependant a un musée de peinture, mais beaucoup d'étrangers l'ignorent; c'est, à vrai dire, un assez triste musée, et où les belles toiles sont rares; que l'on vienne de Gênes ou de Paris, on est médiocrement satisfait d'y trouver si peu de chose; et quel que soit le mérite de plusieurs peintures dans les fastueux cafés qui avoisinent le port, leurs gracieuses allégories voilées de fumée de tabac ne peuvent être acceptées comme une compensation suffisante.

Il y a peu d'années, on aurait vainement cherché dans toute la vaste fourmilière marseillaise une seule œuvre d'architecture. On commence à ne plus pouvoir lui reprocher cette singularité peu poétique. L'émulation naît. La nouvelle Bourse n'est, à la vérité, qu'un premier pas. Il n'en sera pas de même de la cathédrale, qu'un de nos architectes les plus éminents, M. Léon Vaudoyer, élève au-dessus du port de la Joliette. Ce que l'on en voit déjà annonce un monument qui fera honneur non-seulement à Marseille, mais encore à la France. Nul doute qu'après son achèvement les Marseillais ne soient eux-mêmes surpris d'avoir tant tardé à aimer et à encourager les arts. Ils ont, par bonheur, tout ce qu'il faut pour réparer le temps perdu : la richesse, la vivacité de l'esprit, la promptitude de la décision, une juste fierté. Les accroissements de leur ville, depuis la conquête d'Alger et la guerre d'Orient, tiennent du prodige. Que sera-ce après le percement de l'isthme de Suez? Que l'amour du beau y ennoblisse la passion de l'utile, et la patrie de Puget sera la plus belle porte triomphale que l'on ait pu rêver pour la France.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

MAI.

Un savant anglais, M. Tyndall, a constaté, par des mesures directes, que la lumière de la lune fait baisser un



Halo lunaire.

thermomètre thermo-électrique très-sensible sur les faces duquel elle est concentrée. Cependant il ne faut pas croire que notre satellite darde du froid comme le soleil envoie autour de lui, dans l'espace, des rayons vivifiants. En effet, cette action singulière est bien simple à expliquer sans donner une existence matérielle aux rayons frigorifiques. La lune échauffe, au contraire, les couches supérieures de l'atmosphère, et précipite, par conséquent, la vapeur d'eau.

Il arrive assez fréquemment de voir autour de l'astre un cercle plus ou moins nettement défini et dont l'intérieur est relativement d'une grande pureté. Les bords sont quelquefois teints des couleurs de l'arc-en-ciel, qui, très-faibles et très-fugitives, peuvent cependant être discernées. L'ensemble de ce phénomène offre un spectacle très-remarquable au point de vue physique, et qui ne manque pas d'une certaine poésie.

On peut dire que la lune ouvre alors une porte par laquelle s'échappe le calorique que l'action solaire a emmagasiné dans les couches inférieures; mais le cône diaphane et transparent qu'elle creuse dans les plages humides et opaques de l'océan aérien ne vient pas toujours se projeter sur le fond obscur du ciel, et ce n'est pas lorsque les halos paraissent que le refroidissement est le plus actif.

Il est inutile de répéter encore une fois ce que nous avons déjà dit l'année précédente sur l'influence de la pureté du ciel à une époque où les bourgeons encore tendres sont si sensibles au froid des nuits.

Au commencement du mois de mai, Jupiter se lève à 1 h. 40 m. du soir et se couche à 2 h. 45 m. du matin. L'astre viendra donc embellir de ses beaux feux dorés les nuits du commencement du mois; car la lune, encore nouvelle, ne troublera pas d'une manière sensible l'éclat qui rayonne autour de ce monde lointain.

Cependant les observateurs qui auront à leur disposition une lunette armée d'un pouvoir grossissant suffisant ne pourront pas contempler les quatre satellites, et seront tentés de croire que les livres d'astronomie les ont induits en erreur. Le premier et le second de ces petits corps, plongés dans l'ombre de la planète ou derrière le disque, leur seront tous deux cachés; le quatrième et le troisième, situés l'un à droite, l'autre à gauche, sembleront seuls garder en sentinelles fidèles le globe brillant au cortége duquel ils appartiennent. Bientôt ils paraîtront se rapprocher tous deux de l'astre, comme pour se hâter de suppléer à leur petit nombre par l'attention qu'ils prêtent à suivre tous ses mouvements; bientôt, à 10 h. 21 m., on verra reparaître à l'occident le premier satellite venant reprendre sa place dans les rangs de ce bataillon céleste, qui ne tardera pas à se compléter; si on attend encore jusqu'à près de deux heures du matin, on verra surgir le quatrième astre se montrant à son tour vers l'occident; de sorte que quelques heures suffiront pour que Jupiter reparaisse au milieu de sa garde complète.

Combien il serait à désirer que nos marins triomphassent des obstacles qui rendent malheureusement trop délicate, lorsqu'on se trouve en mer, l'observation de ces beaux phénomènes; mais la majeure partie des difficultés disparaîtraient si nos constructeurs pouvaient livrer à bon marché des instruments armés d'un pouvoir grossissant suffisamment énergique. Alors on pourrait réellement déchiffrer les caractères que la nature a tracés dans le plus magnifique cadran que puisse nous offrir l'horloge des cieux.

Le 17 mai, le monde de Saturne va nous offrir un très-beau phénomène, analogue à celui que nous avons admiré à la fin de l'année dernière. L'anneau va entrer de nouveau dans une sphère d'invisibilité qui n'est peut-être pas absolue, car cette fois il ne cesse pas complétement d'être exposé aux rayons du soleil; mais comme son plan prolongé passe par le centre de cet astre, l'anneau reçoit la lumière par la tranche, dont la surface est pour ainsi dire

insignifiante. La clarté réfléchie est trop faible pour ébranler notre rétine; elle se disperse donc inutilement dans les espaces célestes. Pour mieux aider les observateurs à suivre les phases de ce phénomène, nous ne pouvons mieux faire que rapporter, d'après le père Secchi, celles de la dernière disparition, qui se reproduiront avec quelques différences d'aspect.

Le 21 novembre, l'anneau se présentait comme un filet de $^1/_8$ de seconde de largeur, qu'on pouvait encore observer avec une lunette douée d'un fort pouvoir grossissant. Le 22, il était impossible de constater la présence d'un objet quelconque dans le voisinage du disque, qui avait perdu son remarquable appendice; l'astre ne se distinguait plus des autres que par son éclat; on eût dit un globe entièrement isolé. Huit jours après, on put apercevoir, à l'Observatoire romain, deux petits points lumineux déjà marqués par Bond en 1848, et dont la nature n'a pas été nettement expliquée; mais il fallait employer un artifice particulier, consistant à masquer la planète au moyen d'un diaphragme qui réduit le champ de l'oculaire à la moitié selon son diamètre véritable. Peut-être le bord lumineux de l'anneau venait-il apparaître; c'est ce qu'il n'a pas été possible de décider. En ce moment l'anneau lui-même se projetait sur la planète comme une bande large de $^1/_2$ seconde seulement, et de couleur violacée, coloration due à quelque décomposition de lumière opérée dans une atmosphère qui envelopperait cet objet déjà si singulier.

UNE AFFICHE

DES RECRUTEURS DE L'ANCIEN TEMPS.

Voy. t. Ier, 1833, p. 390.

En 1766, l'affiche suivante était placardée sur les murs de Noyon; on en conserve un exemplaire dans les archives de cette ville:

AVIS A LA BELLE JEUNESSE.

ARTILLERIE DE FRANCE. — CORPS ROYAL.

Régiment de la Fère. — Compagnie de Richoufftz.

De par le roy,

Ceux qui voudront prendre party dans le corps royal de l'artillerie, régiment de la Fére, compagnie de Richoufftz, sont avertiz que ce régiment est celui des Picards. L'on y danse trois foys par semaine; on y joue aux battoirs deux foys, et le reste du temps est employé aux quilles, aux barres, à faire des armes. Les plaisirs y régnent; tous les soldats ont la haute-paye; bien récompensés de places de gardes d'artillerie, d'officiers de fortune à soixante livres d'appointement.

Il faut s'adresser à M. de Richoufftz, en son château de Vauchelles, près Noyon, en Picardie. Il récompensera ceux qui lui améneront de beaux hommes.

LE SUPPLICE DE LA SCHUPFE,

A STRASBOURG.

Ce supplice bizarre est mentionné dans l'ancien statut de Strasbourg que cite l'Histoire d'Alsace de Strobel. On lit à la page 331, art. 48 : « Celui qui mesurera le vin avec de fausses mesures sera puni du supplice de la schupfe, et le propriétaire du vin payera une livre. »

Voici en quoi consistait ce supplice.

On dressait au-dessus d'un égout ou d'une fosse remplie de boue et d'immondices une espèce de potence avec une poulie. Dans cette poulie passait une corde à laquelle était attachée une cage de fer. Le bourreau plaçait le coupable dans cette cage, qu'on hissait ensuite pour la laisser retomber dans la boue; puis on la remontait de nouveau pour la laisser retomber encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les magistrats présents fissent cesser l'exécution. (1)

CENTENAIRES DU PÉROU.

M. de Humboldt s'est livré, comme on sait, à des recherches fort curieuses sur le degré de longévité que peuvent atteindre les Indiens. Il rappelle que durant son séjour à Lima, c'est-à-dire vers 1805, il apprit à Chigata, village situé à quatre lieues de Chiriguata, la mort d'un Péruvien âgé de cent quarante-trois ans. Cet homme s'appelait Hilario Pari, et il avait épousé en secondes noces une Indienne avec laquelle il avait vécu quatre-vingt-dix ans. Cette bonne femme avait elle-même atteint l'âge de cent dix-sept ans. Jusqu'à cent trente ans, Hilario Pari avait fait chaque jour trois ou quatre lieues à pied.

LE FOYER ITALIEN.

On reproche souvent au chat son égoïsme et la légèreté de ses affections; il est rare pourtant que le chat du pauvre quitte le foyer de ses maîtres. Que lui faut-il? Une place au coin du feu et quelques caresses. Il rend des services; il préserve ou venge les provisions de l'attaque des souris. Le chat est doué de qualités précieuses et aimables; modeste, paisible, propre, utile, il joint à ces vertus domestiques la grâce des allures et la beauté des formes : aussi fut-il dieu, comme le chien; sans doute les Égyptiens le considéraient comme le génie de l'âtre et le gardien du foyer. Il a survécu aux pénates et aux lares; il est resté le compagnon de l'humble vieillesse et le jouet de l'enfance. Pour lui, philosophe pratique, le monde n'a guère changé; esclave seulement de la faim, il a toujours joui de la liberté, et n'a pas raisonné pour en prouver l'existence nécessaire; les grandes guerres et les révolutions historiques n'ont pas troublé sa paix. Une seule des découvertes humaines l'a touché, l'invention du feu par Prométhée, et, borné dans ses vœux, il ne voit de bonheur que dans le voisinage de la cheminée, près des robes des femmes. Par exemple, il craint les hommes, qui lui prennent sans gêne sa place et sa part de chaleur. Heureux s'il n'attrape pas, au retour du maître, quelque coup de pied brutal! Et voyez-le, il semble regarder en silence la vieille aïeule et la jeune mère, essayant de savoir si elles parlent de leur fils et de leur mari. Il se dit sans doute : Ne dormons pas, afin de pouvoir nous esquiver à temps.

Que fait donc le maître du lieu? Et pourquoi laisse-t-il si longtemps seules celles qui ne songent qu'à lui? Il faut bien vivre. Il a pris son fusil et est parti pour la chasse; malheur au gibier, hommes ou bêtes! Ou bien il garde un grand troupeau de bœufs, un de ces peuples à cornes qui, mal enfermés par des barrières et des fossés, se répandent parfois dans la plaine de Rome. Quand pareille chose arrive, il monte à cheval, et, armé d'une longue pique, il harcèle les fugitifs. Il va revenir fatigué, de mauvaise humeur peut-être, si l'enfant ne rit pas, si la marmite n'abonde pas en nourriture.

Mais peut-être est-il plus loin, peut-être combat-il pour la patrie italienne : la vieille mère est pensive et les yeux de la jeune femme semblent avoir pleuré; elle a beau

(1) *Curiosités d'Alsace.* Première année, 2e livraison.

sourire pour plaire à l'enfant et lui donner de la vie une joyeuse idée, on lit son inquiétude dans son regard fixe.

C'est ainsi que la femme de Cincinnatus attendait son retour victorieux. Malgré le courage naturel aux femmes des peuples guerriers, elle ne pouvait comprendre la nécessité du carnage, et pourquoi chacun ne demeurait pas sous son toit, content de gagner son pain à la sueur de son front. Sa belle-mère, vieille Sabine, nature passive et forte, lui disait vainement que la patrie réclamait l'aide et le service de tous ses enfants. La pauvre abandonnée n'admettait pas qu'on sacrifiât la vraie famille, sa propre chair, pour une famille fictive, toujours exigeante et souvent ingrate ; mais, résignée, patiente, comme il convenait à une mineure perpétuelle, elle se taisait, ne songeant qu'à son fils, gage d'un amour bientôt refroidi par la majesté conjugale ; car le père, dans l'ancienne Rome, était maître absolu dans sa maison. Il pouvait supprimer ou laisser vivre son enfant, s'il le jugeait ou non digne du présent inestimable de l'existence. La mère, enfermée pour la vie dans les appartements intérieurs, avait pourtant, par la force même des choses, un grand pouvoir et une grande influence sur l'enfant ; elle était sa maîtresse exclusive jusqu'à sa septième année. Souvent l'empire qu'elle avait su prendre sur une âme encore flexible lui restait acquis pour toujours. Faut-il rappeler Coriolan, insensible aux supplications de Rome entière, et ne résistant pas aux larmes de sa vieille mère? Il n'avait pas cédé aux prières de sa femme. Aussi toute femme romaine, convaincue de sa faiblesse en face de son mari, n'avait pour lui qu'une admiration obéissante, et rattachait toutes ses facultés aimantes



Le Foyer italien. — Dessin de Frolich.

au fils qui devait être un jour par la loi son maître, mais demeurer son serviteur enchaîné par l'invincible lien de l'amour filial.

Voilà ce qui, par bonheur, est changé de notre temps ; l'excès de l'autorité paternelle a décru à mesure que la société s'est constituée, à mesure que la femme s'est instruite et élevée. Aujourd'hui l'homme peut commander, mais la femme a toujours le droit de conseiller.

LA RENAISSANCE.

La sculpture a fait des dieux dans l'antiquité ; elle a ébauché des saints au moyen âge ; aujourd'hui elle représente des idées, des états de l'âme, des âges de l'humanité. Ici, c'est la Vapeur, la Passion, ou le Génie de la France ; là, une Méditation ; plus loin, cent allégories : l'Art grec, l'Art chrétien, la Renaissance. Peut-être aurions-nous envie de déplorer la tendance du plus plastique des arts à rechercher des modèles trop abstraits ; mais il vaut mieux louer les œuvres, quel qu'en soit le sujet, dès qu'elles attirent les yeux par des lignes heureuses ou l'esprit par l'incarnation d'une grande idée. Et puis, tous ces dieux aux beaux noms, que nous ont légués les Phidias et les Praxitèle, ne sont que des allégories. Il est vrai que pour les anciens ils étaient devenus des personnes vivantes ; mais aujourd'hui Phébus-Apollo n'a pas plus d'existence réelle qu'une figure imaginaire nommée *la Poésie*, ou *l'Enthousiasme*, ou *le Génie*. Laissons donc nos statuaires se refaire une mythologie, à moins que nous ne préférions les voir revenir aux roides houppelandes des personnages gothiques. Il faut bien qu'une statue ait un nom, et l'on ne peut vraiment se contenter de ces titres : Jeune garçon, Jeune fille, Académie ou Figure drapée.

Celle-ci est une *Renaissance*. Quel doux nom ! Rien qu'à l'entendre on voit éclater les bourgeons et s'étirer les feuilles blondes, rajeunir la terre ; et le printemps, sorti de l'hiver comme le papillon s'élance de la chrysalide, secouer ses ailes embaumées dans une atmosphère d'azur et d'or. Mais c'est au peintre ou au poëte de rendre la couleur et l'enivrement dans la nature ; le sculpteur ne peut présenter la Renaissance que sous une forme humaine. Il suppose une héroïne fabuleuse, une femme divinisée, présidant aux efforts de l'humanité, qui sort des ténèbres du moyen âge, guidant l'essor des intelligences, et résumant en sa personne les intentions, les travaux, la gloire

d'une époque entière. Voilà ce qu'il veut reproduire, et certes son œuvre est malaisée; le modèle est multiple et bien des traits échapperont au ciseau.

La jeune déesse s'est dégagée du bloc de marbre; ses vêtements, la couronne qu'elle porte à la main, ses cheveux relevés à la manière antique, en font à première vue une sœur des Muses, quelque chose comme Clio, je pense, ou Calliope. Mais elle a le nez plus long peut-être que les



La Renaissance, statue en marbre, par Taluet. — Dessin de Chevignard.

filles de Jupiter, et le menton moins épais. — Croyez-vous? — Assurément, et c'est là ce qui lui donne un caractère propre, c'est par là qu'elle ressemble aux Grâces élancées, spirituelles de Jean Goujon, et non aux créations sereines, placides et fortes des anciens maîtres. Mais à quoi rêve-t-elle? Ses yeux baissés plongent-ils dans l'avenir, ou se reportent-ils avec inquiétude et plaisir sur son œuvre accomplie? C'est ce qu'elle pourrait nous dire si, autre Pygmalion, nous savions lui donner l'existence et la parole. Au reste, il ne nous en coûte guère pour nous attribuer ce pouvoir magique, et nous la prions de dire en peu de mots son histoire. Écoutez, elle va parler :

« Je suis la pensée des races nouvelles qui, à l'étroit sur les plateaux de l'Asie, se sont répandues sur l'Occident. Je naquis dans le cerveau des Barbares, mais j'y suis longtemps demeurée avant de m'en élancer florissante. D'abord engourdie dans un brouillard sanglant, accablée, anéantie par le bruit des armes, j'ai gardé le silence; et dans quelle langue aurais-je parlé? Tous les idiomes étaient rauques, hérissés, ou bien confus et lourds, tristes mélanges de dialectes neufs et de langues anciennes; il me fallut attendre qu'une fusion plus intime eût donné quelque unité, quelque grâce à ces formes indécises. J'inspirai toutefois les premiers trouvères, et je leur donnai le rhythme à défaut d'élégance; mais combien de paroles dépourvues de sens! que d'insipides fadeurs dans leurs chansons et leurs poëmes! les romans de chevalerie ne furent que les bégayements de l'épopée moderne, et pourtant ils avaient de quoi défrayer un Homère. Les peintres, malgré mes sollicitations, malgré les modèles qu'ils avaient sous les yeux, ne connaissaient rien à la beauté des lignes ou des traits; je ne sais quel mauvais génie leur enseignait la laideur, la maigreur, l'invraisemblance; s'ils inventaient, c'étaient des gestes ridicules, des bras trop longs, des jambes de bois, enfin quelqu'une de ces grossières ébauches que les enfants dessinent sur les murs; s'ils traçaient un portrait, l'amour de l'exactitude dans le détail les aveuglait sur l'ensemble et l'harmonie : les nez anguleux prenaient des proportions inconnues; les pommettes, comme des pics, sortaient des joues, les moindres dépressions du visage se changeaient en abîmes, au moins en vallées; plus de jeunesse et d'illusion : le squelette se montrait presque à nu. Jamais on ne vit moins de flatterie dans le pinceau.

» Les statuaires n'eurent guère plus de goût et d'art que les barbares enlumineurs; vers le siècle de saint Louis seulement, ils rachetèrent leur ignorance de la construction des corps par la noble expression de certaines figures. Les architectes commençaient à m'obéir; je voulais les tirer de la lourdeur romane : non que sous les cintres solides, entre les colonnes massives, il ne circulât comme un souffle de l'antique grandeur; mais c'était un dernier soupir, et il fallait renaître. C'est alors que les églises gothiques jaillirent du sol, s'élevant jusqu'à ne pouvoir rester debout, et lançant autour d'elles comme des rames, pour fendre l'air, les arcs-boutants gigantesques. O sublimes vaisseaux, vous portiez, vous abritiez sous vos croisées d'ogives tout un monde inquiet, tout un peuple rejeté par la tristesse du spectacle extérieur vers les invisibles, les éternelles espérances! Mais, patience! la terre allait devenir habitable et la féodalité mourir. Les nations secouaient le servage, et les puissants qui ne savaient ni lire ni écrire jetaient sur les savants et les artistes des regards moins dédaigneux. Déjà quelques-uns de mes favoris, Jehan Fouquet le miniaturiste, Froissart l'historien, et Chastellain le rhéteur; déjà les poëtes, Charles d'Orléans et Villon, jetaient sur la France et la Bourgogne un éclat précurseur. En Italie, le jour était né : Dante Alighieri, mettant fin au latin bâtard, avait, d'un instinct admirable, créé une langue simple dans ses désinences, dans son mécanisme, forte et douce, âpre encore comme un fruit sauvage, déjà pleine d'harmonie. Dans cette forme nouvelle il avait incarné toutes les idées de son temps, résumé la théologie, et élevé de l'enfer au paradis le vaste édifice moral des peines et des récompenses. N'était-ce pas dresser l'échelle de Jacob qui joignait la terre au ciel? Et si, pour les âges où l'art a dépassé la foi, tout ce qui, dans la Divine Comédie, tient à la scolastique, dut perdre son intérêt primitif et n'être plus qu'un obscur et curieux dépôt, l'élément humain du livre, la satire épique qui se déroule dans la volute infernale, n'a pas vieilli et ne vieillira pas. Lorsque Dante eut taillé la langue italienne, Pétrarque vint la polir; il eut la gloire d'achever la figure de la femme, entrevue par son prédécesseur : Béatrice, vision extatique, sainte dont les pieds ne touchaient pas la terre, prit le visage séduisant de Laure, chaste et pure, mais accessible aux regards de celui qui la rendit immortelle. Tandis que la Poésie prenait un si haut vol, l'Art ne restait pas en arrière : Giotto bannissait de la peinture le style hiératique, la tradition de la roideur qui faisait des corps des momies d'Égypte. Le mouvement, la vérité des attitudes, la couleur de la vie, reparurent sur les toiles et les murailles; les églises, temps fortunés! devinrent des musées où tous les détails concouraient à la beauté du tout, non des pêle-mêle de chefs-d'œuvre qui se nuisent, mais des assemblées de morts illustres, heureux de se mêler aux vivants pour leur inspirer de nobles pensées.

» L'heure solennelle était venue; je pouvais paraître et annoncer l'ère nouvelle. Mais où manifester d'abord ma présence? La vieille terre des Gaules m'attira : c'était là que toutes les races filles de Japhet, depuis la plus antique jusqu'à la plus jeune, étaient venues se donner la main et se fondre en une masse homogène; là que les premiers émigrants de l'Asie, les vieux Celtes, avaient assis leur culte sauvage; là encore que les colonies grecques et les conquêtes romaines avaient trouvé un sol fécond, facile aux améliorations; là enfin que les Germains et les Francs, suprême envoi de l'Orient, étaient venus verser dans les veines appauvries des Gallo-Romains l'énergie de leur sang, la fierté de leur caractère. Et moi, je choisis la Gaule; de son front majestueux je m'élançai tout armée, et, sous la figure de Jeanne Darc, je créai la patrie et je lançai de par le monde l'idée nationale. Il y eut des Italiens, des Allemands, des Français, des Anglais; tous ces groupes parlèrent une langue distincte appropriée à leur génie; leurs idées étaient prêtes à prendre l'essor; mais il leur manquait la force d'expansion qui les multiplie et les féconde. C'est alors que je touchai le front de Gutenberg, et il me vit : j'étais l'Imprimerie. Cependant l'homme, resserré dans les limites du vieux monde, manquait d'air; il fallait déchirer la ceinture de l'Océan, agrandir les horizons modernes. Colomb découvrit l'Amérique, et Vasco doubla le grand cap africain; déesse des découvertes, je volais devant les navires et je faisais rentrer Adamastor dans les gouffres du passé.

» Tu pouvais éclore, seizième siècle, comme un arbre vigoureux chargé de fleurs et de rameaux, plein de chansons merveilleuses! Comment célébrer tes gloires sans nombre, et les fruits immortels que tu as laissés après toi? Époque fertile en génies, quelle couronne t'ont sculptée Michel-Ange et Jean Goujon! quel visage t'ont donné Léonard et Raphaël! de quelles riches draperies Véronèse, Titien, Rubens, ont su t'environner! Et tous ces ornements qu'à profusion t'ont ciselés, dorés, enluminés les Benvenuto, les Palissy et les artistes flamands! Comme tu avais bonne grâce à chanter par la bouche du malheureux Tasse le choc de l'Occident contre l'Asie, l'Iliade nouvelle! A tes heures d'enjouement, tu te laissais conter par l'Arioste les exploits et les fictions de la chevalerie. Tu te plaisais aussi aux accords d'une lyre française, et tu souriais aux audaces de Ronsard; parfois triste, tu ne pouvais garder ton sérieux devant les facéties énormes de Gargantua et de Panurge; ou bien, demandant au théâtre des émotions depuis longtemps oubliées, tu suivais d'un œil admirateur les drames vivants de Shakspeare. Tous les enchantements abondaient autour de toi, car je t'aimais entre toutes; je secouais le goût, le faste, l'esprit, sur les cours des rois et des princes. L'art était tout-puissant; on voyait

des brigands respecter l'Arioste et Charles-Quint ramasser le pinceau du Titien.

» Michel-Ange, Bramante, Primatice, Pierre Lescot, peuplaient le monde de palais somptueux dont il reste assez pour leur gloire. Jamais, depuis les temps d'Ictinus, l'architecture ne réalisa de plus belles conceptions. Et qu'on ne dise pas que les édifices d'Italie et de France ne furent que des imitations de l'antique. Tout se tient dans l'humanité, et les diverses périodes de l'art dans une même race doivent, jusqu'à la dernière, se faire des emprunts, et conserver quelque chose du passé. La loi de la tradition ne peut pas, ne doit pas être secouée; c'est pour n'avoir pas su la suivre et relier ses œuvres aux modèles primitifs que le moyen âge a si longtemps erré. Le jeune arbre se nourrit des débris qu'a dévorés la terre; l'art renaissant doit puiser sa séve dans les restes de l'art éteint. Aussi ai-je inspiré aux grands artistes l'amour de la beauté grecque ou romaine; mais j'ai voulu qu'ils la fissent à l'image d'un idéal nouveau, à l'image de leur pensée. Les magnificences gothiques ne furent pas non plus dédaignées par eux; et, surtout en France, où en sont demeurées tant de traces, ils surent allier la plénitude et les proportions antiques à la richesse et à la légèreté du style qu'ils abandonnaient. Je me plaisais dans leurs ouvrages; j'aimais à parcourir, invisible, leurs châteaux de Blois, de Gaillon, d'Anet, de Fontainebleau, le Louvre enfin, dont je serai toujours fière. Je me revoyais dans ces nymphes, ces Dianes, ces Vénus, dans toutes les belles formes élégamment contournées des statues et des tableaux. J'encourageai l'élan de la pensée; j'aimai le mouvement, la liberté, la vie. Et maintenant le genre humain suit encore l'impulsion qu'il a reçue de moi; las parfois, il maudit la course des événements, il veut s'arrêter; mais ces indifférences, ces léthargies passagères, longues pour une génération qui les subit, sont pareilles aux crépuscules qui précèdent l'aurore; la marche sera reprise au lever du soleil.

» Je ne suis plus qu'une vaine ombre, une statue allégorique posée dans une niche d'un palais élevé jadis à ma voix, une déesse morte au front pensif, à la tête rêveuse et demi-souriante. Mais je reviendrai à la vie. La Renaissance est éternelle; elle porte la lumière et préside à tous les jours de réveil. A l'œuvre, savants, orateurs, poëtes, artistes! J'inscrirai votre nom sur le livre de mémoire, et je ceindrai votre front de lauriers; voyez, je tiens déjà le burin et la couronne! »

LE DÉCALOGUE DE LA CONVERSATION.

1. Parle peu, écoute beaucoup, n'interromps jamais.
2. Conserve le naturel dans le ton comme dans les pensées.
3. Que ta voix ne soit ni assez basse pour qu'on doive s'efforcer de t'entendre, ni assez élevée pour qu'on se fatigue de t'écouter.
4. Parle à chacun de ce qu'il sait le mieux ou de ce qu'il aime le plus; ne hasarde rien devant ceux que tu ne connais pas.
5. Si tu racontes, que tes récits puissent intéresser tout le monde; des meilleurs éloigne les détails oiseux.
6. En toutes matières, préviens la satiété.
7. Cherche plus à plaire qu'à briller; évite de te mettre en scène; excepte-toi des éloges que tu distribues, et ne laisse pas croire que tu n'en donnes que pour en recevoir.
8. Ne sois, dans tes discours, ni rigoriste ni licencieux.
9. Montre-toi bienveillant sans flatterie, sincère sans rudesse, préoccupe-toi de n'offenser personne; use peu de la raillerie, jamais de la méchanceté.
10. Ménage les opinions d'autrui, même les préjugés; accepte de bonne grâce la contradiction, et si tu réfutes, ne dispute pas.

— S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur.

— Ne blâmer autrui qu'avec bienveillance. La vérité qui n'est pas charitable procède d'une charité qui n'est pas véritable. Le silence judicieux est toujours meilleur qu'une vertu non charitable.

— C'est le propre d'un esprit bas de dire : « Les moissons de notre voisin sont toujours plus amples que les nôtres, et ses troupeaux plus gras. » Il faut avoir l'esprit juste et ne pas se préoccuper du bien qui arrive à autrui jusqu'à méconnaître ou mépriser le nôtre.

— La vertu ne consiste pas tant en l'habitude qu'en l'action. L'habitude est une qualité oisive de sa nature, qui dispose, à la vérité, à bien faire, mais qui ne fait pas pourtant, si son inclination n'est réduite en acte.

Saint François de Sales.

DU PORT DES ARBRES CONIFÈRES.

Les grands végétaux donnent à l'homme des fruits, du bois pour se construire des habitations et faire du feu; leurs racines, leurs troncs, leurs écorces, leurs feuilles, leurs fleurs, nous rendent une variété de services presque infinie. Mais les arbres ne sont pas seulement utiles, ils ont aussi la beauté. Entre la flexibilité du saule, du *Filaos*, et la roideur du sapin, entre la légèreté du *Tamarix* ou du bouleau et la solidité robuste du chêne, que d'apparences et de formes différentes! Nous ne voulons parler ici que du port, de l'*habitus*, de la beauté pittoresque d'une seule famille d'arbres, les conifères (arbres verts, arbres à résine). Depuis un certain nombre d'années, on acclimate en France et en Europe les espèces exotiques de cette famille, telles que les *Taxodium* ou cyprès chauve, les *Araucaria* au feuillage si élégant et si velouté, plusieurs cèdres, certains pins de l'Inde, les genévriers de l'Amérique, et le fameux *Wellingtonia* ou *Sequoia*, le plus élevé des arbres connus, dont on a exposé une section de tronc au palais de cristal de Sydenham. Mais comme les arbres n'arrivent d'ordinaire à leur plus haute beauté que dans un âge très-avancé, on ne peut encore bien apprécier en France tout le mérite pittoresque de ces conifères exotiques. Nous ne connaissons ces arbres que jeunes et tels qu'ils vivent dans nos bosquets. Nous ne saurions donc parler que du port des arbres conifères d'Europe. Celui qui n'est jamais sorti des plaines, qui n'a vu que les champs cultivés, les jardins, les promenades, et même les forêts situées dans les localités peu élevées, jouit d'un spectacle tout nouveau et saisissant quand il est en présence des forêts de sapins des Alpes ou des Vosges, devant ces arbres si élancés, si droits, dont quelques-uns, délabrés de vétusté, portent des mousses ou des lichens au lieu de feuilles sur les quelques branches restées attachées à leurs troncs. C'est à l'ombre de ces noirs sapins, souvent très-serrés, qu'on sent ce que les poëtes allemands ont appelé la *verte nuit* (*grüne nacht*).

Le genre pin offre des espèces admirables pour le port. Si l'on n'a pas visité l'Italie ou la Provence, on a certainement vu des tableaux où se trouve reproduit le pin pignon ou parasol. On peut confondre avec cette espèce le pin d'Alep, qu'on trouve sur tous les rivages de la Méditerranée, et même à une assez grande profondeur dans les terres. Cette espèce, qui se présente généralement avec des formes plus déliées que le pin pignon, parvient cependant

parfois à la même taille. Il y en a de merveilleux groupes entre Marseille et Toulon, à la station de Saint-Cyr, près d'une ville romaine détruite, l'antique *Taurentum*.

Le pin maritime, avec ses longues feuilles d'un vert jaunâtre, ressemble encore au pin pignon pour le port; c'est l'espèce qui peuple les landes et les rivages du Var. Mais l'espèce la plus admirable du genre pin est le pin de Corse, qu'on ne peut voir malheureusement que dans les montagnes élevées de cette île. Sa taille, qui atteint jusqu'à 45 mètres, et la variété des formes de son chapeau, lui assignent le premier rang dans le genre.

Comme variété de formes, comme grâce, le pin sylvestre et le pin mugho, que l'on voit partout dans les Alpes dauphinoises, sur les plateaux du centre de la France et en Allemagne, méritent toute l'attention de l'artiste et de l'ami de la nature.

Le cyprès, peu pittoresque, comme presque tous les arbres, lorsqu'il est trop jeune et trop semblable à un parapluie fermé, devient admirable dans sa vieillesse; il revêt alors un caractère remarquable de force et de grâce. C'est aux environs de l'étang de Berre que nous en avons observé les plus beaux spécimens.

On aperçoit souvent sur les parois verticales des rochers calcaires de la Provence des points d'un vert intense, bariolant ainsi les taches grises ou ocreuses de la pierre, ayant par conséquent une valeur pittoresque dans l'aspect général des rochers. Ces points sont des genévriers sabine. L'espèce voisine, dite genévrier de Phénicie ou Morvan, atteint quelquefois la taille d'un grand arbre lorsqu'il croît sur un sol favorable, comme celui qui se trouve entre la ville d'Aigues-Mortes et l'embouchure du Rhône.

Le genévrier commun, qu'on ne voit généralement qu'à l'état de petit buisson, atteint aussi la hauteur d'un grand arbre s'il a pu vieillir sans mutilation, et alors il prend une physionomie svelte, légère, échevelée, qui le rend digne des pinceaux de l'artiste et des soins de l'horticulteur.

Un Pin sur le bord d'un précipice, en Dauphiné. — Dessin de J.-B. Laurens.

Mais ce n'est pas assez de remarquer toutes ces variétés des conifères, depuis la forme sphéroïde ou en parasol des pins d'Italie jusqu'à l'aiguille du cyprès, depuis les branches serpentines en girandole du pin sylvestre jusqu'aux roides verticillations du sapin, depuis le gigantesque pin de Corse jusqu'à la petite sabine; indépendamment de cette grande diversité dans la famille, il y en a de non moins curieuses dans l'espèce. Traversez, par exemple, une vieille forêt de pins sylvestres, espèce la plus répandue dans nos montagnes, et vous observerez que, selon l'âge des individus, selon la distance à laquelle ils vivent les uns des autres, selon leur exposition à la lumière ou aux vents, selon tous les accidents qu'ils ont supportés pendant leur vie, souvent bien plus longue que la nôtre, ils sont bien diversement façonnés.

Le pin que nous figurons avait vécu, pendant des siècles, au milieu d'un désert, suspendu et accroché au bord d'un précipice, dans les montagnes du Dauphiné. Nous nous sommes exposé à une chute dangereuse pour le dessiner. Peu de temps après un bûcheron, plus courageux, est allé détruire à coups de hache ce vétéran des végétaux de la montagne, qui, s'accrochant de ses longs bras dépouillés aux aspérités des rochers, avait pu résister pendant plusieurs siècles aux ouragans qui l'avaient tant de fois secoué au bord des précipices. Mais, à côté de lui, s'élançait un jeune plant avec ses élégantes branches verticillées, destiné à devenir un jour plié, tordu, rugueux, comme cela se passe dans l'espèce humaine.


Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

SAUVAGES.



Océaniens. — Dessin de Foulquier.

Au mois d'août dernier, j'habitais un petit chalet des environs de Paris, un peu trop voisin de la route. Un jour, tout en écrivant près de ma fenêtre, j'entendis une conversation qui éveilla ma curiosité. Je me penchai et regardai. Un capitaine de navire marchand qui m'avait visité la veille était assis près d'une petite table devant la maison de

sa mère. Douze ou quinze habitants fumant au soleil l'entouraient et l'écoutaient. Voici ce qu'à l'instant même je notai de cet entretien :

Le Capitaine. Je vous dis que vous êtes tous des sauvages ! (*Les habitants se regardent les uns les autres en riant et en secouant la tête.*) J'ai tort; vous êtes pires. Il y a beaucoup de sauvages qui sont plus hommes que vous. (*Les rires redoublent.*) Je ne ris pas, moi; je vous dis la vérité.

Un Habitant. Eh! Georges, parce que depuis vingt ans tu roules ta vie dans toutes les parties du monde, il ne faut pas tant mépriser tes anciens amis; tu nous crois aussi plus sots que nous ne le sommes.

Le Capitaine. Non, vous n'êtes pas des sots : vous parlez même d'une manière assez drôle et qui m'amuse quelquefois, quand je comprends votre jargon, ce qui ne m'arrive pas toujours; mais, avec tout cela, vous n'êtes pas des hommes comme il vous faudrait l'être.

Un Habitant. Qu'est-ce donc qu'il nous manque, Georges, pour être des hommes comme tu l'entends? On gagne sa vie comme on peut; après le travail, on se repose, et on cherche à s'égayer les uns les autres pour passer le temps.

Le Capitaine. Parmi vous, il y a d'honnêtes gens qui travaillent bien, qui n'ont pas de dettes, ne rendent pas leurs familles malheureuses, et économisent pour leur vieillesse. Il y en a aussi qui ne travaillent pas souvent dans la semaine et qui se font bien payer leurs journées, mais qui n'apportent guère de ce qu'ils gagnent à leurs femmes et à leurs enfants, ni aux caisses d'épargne; il paraît qu'ils sont au monde, ceux-là, pour faire la fortune des marchands de vin; c'est leur manière de rendre service à leurs semblables; à chacun sa vocation. Il y en a enfin, il faut bien vous le dire, de très-méchants qui ne savent que boire, dire des grossièretés, se disputer et se battre, et qui s'en vont de temps à autre réfléchir, bien malgré eux, dans une prison ou à l'hôpital; ces réflexions ne leur servent pas à grand'-chose, et ils ne reviennent que pour recommencer à mal faire, ce qui les mènera tôt ou tard un peu plus loin et en des endroits où ils auront encore plus de temps pour réfléchir. Mais quand je dis que vous ne valez pas certains sauvages de ma connaissance, je ne m'adresse pas plus à ceux d'entre vous qui sont honnêtes qu'à ceux qui ne le sont pas; je parle de vous tous : je ne vous trouve ni les uns ni les autres des hommes assez sérieux.

Un Habitant. Sérieux! Pourquoi veux-tu que l'on soit sérieux? On l'est quand c'est le temps de l'être, et on n'en a l'occasion que trop souvent.

Le Capitaine. Vous ne me comprenez pas. Je veux dire que vous n'entendez pas la vie d'une manière assez sérieuse, assez raisonnable. Sans doute vous êtes sérieux quelquefois, malgré vous, « à votre corps défendant », quand vous sentez votre bourse vide, quand il vous faut vous appliquer à votre travail sous peine de mourir de faim, ou quand vous souffrez de maladie. Mais quel mérite y a-t-il alors à ne pas rire, à ne pas railler? Si ces jours-là vous ne parlez pas, si vous avez des visages renfrognés, si vous avez l'air d'être, comme dit la mère Jeanne, « tout assotés », ce n'est point par raison et par bonne volonté de bien penser, c'est par force et parce que vous ne pouvez pas faire autrement. Mais, je vous le demande en conscience : habituellement, quand vous n'avez sujet ni d'être tristes, ni d'être gais, quand vous êtes « au calme », dites-moi-le sincèrement, qu'y a-t-il de bon, de curieux, de beau, d'intéressant dans votre tête? Voilà plus de quinze jours que je suis ici près de ma mère : je vous entends causer quatre à cinq heures par jour, et de quoi parlez-vous qui vaille la peine d'être écouté et retenu dans la mémoire? Vous répétez toujours les mêmes choses, vous riez toujours des mêmes plaisanteries, et quand vous êtes de mauvaise humeur vous êtes insupportables, vos plaintes sont aussi monotones que vos bons mots. On dirait que vous ne savez rien de plus que quatre ou cinq vieilles phrases apprises par cœur; si vous êtes instruits des choses les plus simples, de celles que tout homme doit connaître, si vous réfléchissez, si vous pensez par vous-mêmes, vous n'en êtes pas bien fiers, et vous gardez apparemment toute votre sagesse et tout votre savoir pour vous, car il n'en sort jamais rien de votre bouche. (*Deux ouvriers murmurent.*) Est-ce que ces vérités-là vous offensent? Si je ne peux parler librement, je me tais.

Un Habitant. Parle, Georges, parle. On dit : « Franc comme un marin. » Si tu n'es pas juste, on essayera de te répondre.

Le Capitaine. A la bonne heure. Il se peut que j'aille trop loin; alors on me fera plaisir de me donner un avertissement amical; je ne suis pas venu ici pour me mettre mal avec mes compagnons d'enfance; j'ai de l'amitié pour eux, et je ne leur ai pas montré jusqu'ici, je crois, un mauvais caractère.

Un Habitant. Non, non, continue.

(*Quelques ouvriers se lèvent et s'éloignent en haussant les épaules.*)

Le Capitaine. Il y a un an, j'étais à Taïti. — Quelqu'un de vous sait-il où est Taïti? — Bien loin, sur la mer, n'est-ce pas? Mais est-ce du côté de la Chine, de l'Afrique ou de la Nouvelle-Hollande? — Personne ne répond. Je me doutais bien que vous n'aviez pas là-dessus des idées bien nettes. Est-ce qu'un être raisonnable ne doit pas désirer savoir à peu près ce qu'il y a sur la terre? Une petite carte géographique représentant tout le globe ne coûte cependant pas bien cher. Un jour où vous boiriez deux ou trois litres de moins, vous pourriez en acheter une, la clouer dans votre chambre, et quand on parlerait devant vous d'un pays, vous sauriez du moins où le trouver. — J'étais donc à Taïti. A l'occasion d'une grande fête en l'honneur de la reine Pomaré, un officier de notre marine adressa un discours aux Taïtiennes, qui sont fort jolies, et aux Taïtiens, qui ne sont pas sots. Il leur fit un grand éloge du peuple français et de ses progrès surprenants en richesse, en moralité et en instruction. La lecture, disait-il, se répandait dans toutes les classes de la société, les arts fleurissaient, les sciences utiles étaient à la portée de tout le monde, la civilisation faisait des pas de géant jusque dans les villages... et ainsi de suite. Après la cérémonie, un vieillard, qui avait été autrefois conseiller et ministre du gouvernement taïtien, me prit à part et me dit en soupirant : « Ah! les Français » sont les enfants aimés de Dieu! Qu'ils sont heureux de » connaître tant de belles choses et d'être tous si bons! » J'aimerais mieux être né le plus pauvre des paysans ou » des ouvriers dans votre pays que d'avoir été l'un des » premiers dans cette pauvre île ignorante et sauvage! » J'avoue que, dans ce moment, je trouvai ces paroles du vieillard dignes et raisonnables. Je pris plaisir à ajouter encore aux éloges de la France que nous venions d'entendre. Mais, quand je fus seul, je pensai que mon éloquent compatriote pouvait bien avoir un peu exagéré; je me souvenais, à la vérité, qu'à mon départ de la France, on ouvrait de toutes parts avec ardeur des écoles, que l'on écrivait de petits livres et de petits journaux à bon marché pour propager des notions morales, l'instruction et le goût des arts. En vingt-cinq ans, me disais-je, des hommes aussi vifs, aussi prompts à tout comprendre, aussi spirituels que mes compatriotes, peuvent bien être parvenus à s'améliorer et à s'éclairer de telle manière qu'à mon retour je doive à peine les reconnaître. En 1830, les hommes instruits aimaient le peuple, et paraissaient bien résolus à partager

avec lui leur savoir, à l'aider à s'élever en intelligence et en dignité. — La métamorphose doit être admirable, songeai-je quelques jours après tout en naviguant. J'étais impatient; mon cœur battait. J'arrive ici, dans ce village où je suis né, près de Paris « la grande ville », et il faut bien que vous me permettiez de vous dire ce que je vois et ce que je pense. Pas un seul d'entre vous n'est plus instruit qu'on ne l'était ici il y a vingt-cinq ans; pas un ne raisonne mieux que de mon temps; pas un ne cause mieux; pas un de vous ne cherche à s'instruire et à être meilleur; pas un d'entre vous n'étudie quoi que ce soit et n'ouvre seulement un bon livre. Où sont vos livres? les cachez-vous? Pas un d'entre vous ne sait ce qui est le plus indispensable à un bon citoyen, et même, par exemple, l'histoire de son pays. — Voilà le grand Benoît qui se récrie. Eh bien, Benoît, dis-moi comment la France était gouvernée il y a deux ou trois cents ans. Réponds! Tu restes muet, et personne ne prend la parole à ta place. Eh bien, il y a cent cinquante ans, que faisait-on en France? Tu n'en sais rien non plus. Ai-je donc tort? Les plus habiles d'entre vous pourraient raconter seulement ce qui s'est passé en France du vivant de leur père, ou au plus du temps de leur grand-père. Encore ferait-il, j'imagine, bien des erreurs. Est-ce qu'il n'est pas honteux pour un Français de ne pas savoir l'histoire de la France? — Passons à autre chose. Nous voyons d'ici le chemin de fer; c'est pendant mon absence qu'on l'a construit. Que l'un de vous me dise comment est venue cette invention-là, comment il se peut qu'une machine sans chevaux fasse rouler tous ces wagons, ou comment ces fils de fer qui sont au-dessus peuvent porter des nouvelles de Paris à Marseille en quelques minutes. Vous avez été témoins de ces merveilles; on les a décrites mille fois dans les journaux, dans les livres. Vous avez peut-être retenu les mots *vapeur, électricité*. Mais qu'est-ce que ces mots-là signifient? Les gens, les livres qui peuvent vous donner les explications nécessaires sont partout; mais vous n'êtes pas curieux. Vous croyez être assez savants si vous êtes assez habiles pour ne pas mourir de faim. Avant-hier, Hardouin a voulu dire ce qui se passait dans l'intérieur d'une locomotive : il a parlé de chaudière, de piston, mais il s'est si bien embrouillé qu'il n'a jamais pu aller jusqu'au bout, et vous avez tous éclaté de rire en voyant qu'il n'en savait point là-dessus plus que vous; il y avait plutôt de quoi rougir tous jusqu'aux yeux! Hier soir, vers dix heures, le ciel était pur comme la mer Pacifique; j'ai demandé au fils Jaubert, qui a quatorze ans, où était l'étoile polaire, et il m'a répondu que personne au village n'était en état de la montrer; vous n'avez pas réclamé. Si l'on vous parlait ou de la distance qu'il y a d'ici aux étoiles, ou des nébuleuses, ou des étoiles doubles, vous répondriez comme le père Vaudey devant l'arc-en-ciel : « Bah! personne ne connaît rien à tout cela! » car c'est l'habitude des ignorants de se complaire à croire que personne n'en sait plus qu'eux. Vous avez pourtant toujours le ciel tout étendu sur vos têtes, et il semble qu'il serait bien simple et bien naturel de chercher à y lire quelque chose; vous devriez même en savoir plus là-dessus que ceux qui vivent dans les villes. Autre chose encore. Ce pauvre fonctionnaire de Taïti vous enviait votre goût de l'art : est-ce que vous avez même l'idée de ce que c'est que l'art?...

Un Habitant. Un mot, Georges, un seul mot. Vous tombez sur nous comme grêle; mais vos sauvages, Georges, qu'est-ce donc qu'ils savent de plus que nous? N'oubliez pas que vous avez dit que nous étions pires que beaucoup de sauvages.

Le Capitaine. Et je le dis encore... Je parlais d'art. Eh bien, il n'y a pas un sauvage qui n'aime à orner sa cabane, ses armes, son bateau. Ils les décorent de peintures; ils font avec leurs haches et leurs couteaux des sculptures en bois du mieux qu'ils peuvent. Et ici, y a-t-il un seul d'entre vous qui, dans ses loisirs, cherche seulement à embellir un peu l'extérieur ou l'intérieur de sa maison, ou ses instruments de travail? Vos outils sont laids et grossiers; il n'y a pas trace du moindre ornement dans vos maisons, pas une bonne gravure, pas un joli meuble : aussi n'avez-vous pas l'air de vous y plaire beaucoup, et vous n'y restez que le moins possible. On serait injuste de demander au sauvage de savoir ce qu'on n'a jamais enseigné dans son pays; mais tout ce qu'on peut y apprendre, il le sait. Vos chansons, pardonnez-moi d'être franc, sont pitoyables; quand vous avez pris un peu trop de vin, vous les criez ou plutôt vous les hurlez à faire peur aux passants. La plupart des pauvres sauvages ont des chants de religion, de guerre, de réjouissance, qui sont de vraies poésies où respirent l'enthousiasme, l'amour du sol natal, le respect des ancêtres, le dévouement. Cela vous paraît bien extraordinaire : rien n'est plus vrai cependant, et si vous aimiez à lire, je vous le prouverais. Et puisque je m'abandonne à vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, laissez-moi ajouter quelque chose de plus sérieux encore et qui va vous sembler encore plus ridicule. Quelle religion avez-vous? — Oh! je m'y attendais bien; ce mot religion n'a plus pour vous aucun sens, et un homme religieux ne peut être, à votre idée, qu'un bigot, un tartufe ou un imbécile; vous penserez de moi ce que vous voudrez : cela m'est égal, je suis marin, et on sait que les marins ont presque tous des sentiments religieux. Tant pis pour vous si vous vous estimez plus hommes que nous, parce que vous ne croyez à rien. Eh bien, je n'ai pas visité un pays de sauvages sans y trouver une religion. Il n'y a pas dans l'Océanie, dans la Nouvelle-Hollande, une seule peuplade, si petite et si misérable soit-elle, où l'on ne croie sincèrement à un Dieu et à une vie future où l'on sera récompensé ou puni selon qu'on aura été bon ou méchant sur la terre. Cela vous fait pitié? Je m'en doutais. Vous croyez être bien plus intelligents et bien plus forts parce que jamais vous ne pensez à autre chose qu'à vos intérêts et à votre plaisir. Un Dieu, une âme, une autre vie! vieilles et sottes idées, n'est-ce pas, tout au plus bonnes pour les vieilles femmes et les enfants? Admirer, espérer, tressaillir à l'idée de la grandeur et de la beauté de l'univers, de l'ordre qui règne partout, de l'Être puissant qui nous a donné la vie, l'intelligence, la parole, qui fixe l'heure de notre mort comme celle de notre naissance; rêver à l'infini, à tous les mystères qui nous entourent, tout cela n'est rien pour vous! Jamais vous n'y pensez, et bien certainement jamais vous n'en parlez!

Un Habitant. Si je ne fais pas erreur, capitaine, il y a aujourd'hui bien des savants de la ville qui ne croient pas plus que nous à Dieu et à une autre vie.

Le Capitaine. C'est possible, et malgré leur science, je les plains tout comme vous. Mais, du moins, ceux-là se croient obligés d'expliquer pourquoi ils croient ou ne croient pas; ils disputent sur Dieu, sur l'autre vie, et lorsqu'on s'occupe tant de ces grandes idées, même pour se défendre d'y croire, il en reste toujours dans l'esprit quelque chose; tandis que ceux qui n'ont pas plus de savoir que de religion, qui n'aiment pas plus l'histoire que l'art ou la science, qui n'étudient rien, ne réfléchissent à rien, qui sont insouciants, indifférents, ignorants, sont réduits à vivre à peu près uniquement comme s'ils n'étaient pas des hommes, comme si... Je m'arrête; j'arriverais à vous dire des vérités trop dures.

Un Habitant. C'est vrai que nous ne savons pas beaucoup de choses. Mais, après tout, nous ne sommes pas des anthropophages, nous!

Le Capitaine. Vous vous imaginez donc que tous les

sauvages mangent de la chair humaine? Il n'y a pas d'anthropophages aux îles Sandwich, aux îles Gambier, à Taïti, et en beaucoup d'autres pays qu'on appelle sauvages. D'ailleurs, si vous aviez à souffrir les tortures de la faim, la privation de toute nourriture animale; si vous étiez souvent réduits, comme en Nouvelle-Calédonie, à manger de la terre et des araignées, êtes-vous bien sûrs que vous n'arriveriez pas à ce que font des Européens même plus éclairés que vous, lorsqu'ils sont abandonnés, à la suite d'un naufrage, sur un radeau ou dans une île déserte? Je ne veux pas excuser le moins du monde ce crime affreux. Je ne veux vous comparer qu'aux sauvages qui ne sont pas assez bas dans l'échelle des êtres pour entrer ainsi en révolte contre la nature, à ceux qui vivent comme vous d'un rude travail, bravant courageusement les fureurs de la mer pour pêcher de quoi nourrir leur famille, luttant avec les animaux féroces, ou cultivant avec persévérance un maigre sol pour en faire sortir quelques pauvres légumes. Ceux-là ont tout ce que vous avez de bon, et, de plus, ils ont tout ce que j'ai dit. N'ont-ils pas plus de mérite que vous à être ainsi, privés qu'ils sont de toutes les lumières et de tous les encouragements qui sont à votre portée? N'est-ce pas une chose honteuse que des habitants d'un village si voisin de Paris ne se soucient pas même de savoir l'histoire de leur patrie, ni celle du genre humain, ni la vie des grands hommes, ni les plus simples éléments des découvertes qui sont la gloire de la civilisation, ni ce qu'il faut sérieusement penser du but de la vie . . . .

En ce moment on entendit le tambour d'un régiment sur la grande route; les habitants s'empressèrent d'aller voir défiler les soldats. Le capitaine resta seul avec le maître menuisier du village, qui lui dit :

— Mon cher Georges, tu as parlé dans le désert. Quand tu seras loin de France, dans dix ans, dans vingt ans, ils se rappelleront seulement que tu disais qu'ils valaient moins que des sauvages. Ils s'entêteront sur ce mot-là, et ne voudront pas comprendre que c'était seulement une manière de les faire rougir un peu de leur ignorance et de leurs mauvaises habitudes.

— Il faudra bien qu'eux ou leurs enfants arrivent à des sentiments meilleurs. Le monde marche sous le souffle de Dieu, et, comme un navire fin voilier sous un bon vent, il emportera en avant, bon gré mal gré, tout l'équipage.

LES SIX REPAS ET L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN DANEMARK.

Dans la plus humble cabane du Danemark, on fait chaque jour six repas :

Le premier, à cinq heures du matin : il consiste ordinairement en soupe à la bière et en jambon frit.

A dix heures, second repas composé de longues beurrées avec du lard, de bière ou d'eau-de-vie.

A midi, on sert un gâteau d'œufs et une soupe au lait, puis on fait une sieste d'une heure.

Après la sieste, on sert le café.

A cinq heures du soir, comme le matin à dix heures, on se partage des beurrées au lard.

Enfin, à huit heures du soir, on couvre la table de soupe, de pommes de terre et de viande.

Voilà, dira-t-on, un peuple qui n'est pas à plaindre, mais qui doit bien s'alourdir l'esprit! Riez-en à votre aise; mais plût à Dieu qu'en France, dans nos campagnes, on eût à la fois autant de bien-être et de souci qu'en Danemark de bien nourrir son intelligence!

Il y a des écoles dans tous les villages danois; les fils et les filles des paysans sont *obligés* de les fréquenter. Cette obligation est approuvée par l'opinion. L'ignorance appauvrit moralement et matériellement, et met en danger la société tout entière; quiconque prive ses enfants d'instruction est tout à la fois un mauvais père et un mauvais citoyen. A valeur égale sous le rapport de la bonté et de l'honnêteté, un homme ignorant est moins homme qu'un homme instruit. Tous les Danois savent lire et écrire, et ils se servent bien de ces deux précieux instruments de toute amélioration intellectuelle et morale : ils savent l'histoire de leur patrie, ce qui fait qu'ils en comprennent les traditions, les tendances, et qu'ils sont moins exposés à de brusques revirements de passions politiques. Ils savent la géographie, et, par suite, leur intelligence et leur imagination peuvent parcourir le monde entier, et leur cœur s'intéresser au sort de tous leurs semblables. Ils savent assez d'arithmétique pour être en état de mettre de l'ordre dans leurs recettes et dans leurs dépenses, pour vendre et acheter sans graves erreurs. Ils possèdent enfin assez d'éléments des sciences pour sentir s'accroître en eux l'admiration naturelle qu'inspire ce merveilleux univers et la reconnaissance qui est due à son Auteur.

Voici comment un homme de beaucoup de cœur et de talent, M. Dargaud, qui a récemment séjourné en Danemark, apprécie la civilisation de ce pays :

« La richesse n'est qu'une des branches de la civilisation du Danemark; elle n'est pas la civilisation entière; il s'en faut. La civilisation du Danemark, et en particulier de la Fionie, c'est aussi son instruction : une instruction générale qui luit même dans la demeure de chaume des paysans, et qui comprend des notions d'agriculture, de géographie, d'histoire, de calcul, de philosophie pratique. La civilisation de ce pays est plus que cela; c'est encore l'instinct de son honneur national, l'aspiration à la liberté, à la dignité, la bravoure sur terre et sur mer; enfin, une merveilleuse identification avec la Bible, ce livre de tous les foyers, cette seconde âme, cette âme traditionnelle qui, en faisant de Dieu le génie intime de chaque famille, rend un peuple entier religieux, touche en lui la fibre de la conscience et développe le sentiment moral sous tous les toits.

» Telle est, si je ne me trompe, la civilisation du Danemark. Elle est très-grande; elle est supérieure à la civilisation de l'Espagne et de l'Italie superstitieuses; à la civilisation de la France, où l'ignorance dénature les plus beaux élans; à la civilisation de l'Angleterre, trop endurcie en haut par l'accumulation de l'argent, trop corrompue en bas par les vices de la misère. »

De telles vérités blessent beaucoup de gens. Dès qu'on se hasarde à insinuer que la France pourrait bien ne pas être très-supérieure, sous tous les rapports, à tous les autres peuples, la vanité nationale s'indigne et proteste. Il en est ainsi d'un enfant gâté. Osez dire à sa mère qu'il n'est pas le plus beau, le plus spirituel, le plus instruit, le meilleur de tous les enfants de la terre, et vous verrez de quelle manière elle vous regardera. L'enfant trouve que sa mère a bien raison et que vous avez l'esprit faux. Cependant, si vous aimez l'enfant et sa mère, c'est votre devoir de leur dire qu'avec de semblables aveuglements on ne se prépare que déception et malheur.

TOILETTE DE LA FIANCÉE.

(NORVÉGE.)

Il n'est pas d'usage en Norvége que, le matin du mariage, la fiancée fasse sa toilette au domicile de ses parents, à moins qu'ils n'habitent près de l'église : ordinairement c'est au presbytère, ou dans la demeure du vicaire, et de très-bonne heure, que l'on pare la future épouse. On apporte de l'église la couronne de vermeil qui doit



ceindre sa tête. Cette couronne, enrichie de breloques et de feuilles également en vermeil, passe de génération en génération sur le front des fiancées, riches ou pauvres. Le reste du costume offre un ensemble singulier : cheveux bouclés, enrubanés, flottant sur le cou; parfois même, au lieu de cheveux, une perruque de lin en guise de chevelure d'or; colliers à plusieurs rangs de perles en verre, verroteries, gants brodés, robe antique de satin noir, fichu émaillé de bijoux.

La veille du mariage (ordinairement un samedi), on voit arriver en longue file les parents et les amis, à cheval, en voiture, à pied, et chargés de provisions, qui consistent ordinairement en beurre, en fromage, en jambons. Quelquefois les conviés sont au nombre de trois cents; lorsque la maison nuptiale est pleine, les voisins se disputent l'honneur de donner l'hospitalité à ceux qui n'y peuvent pas trouver place. Le dimanche matin, quand la toilette de la fiancée est terminée, le futur se rend à cheval au presbytère, avec tout son cortége; là se régle la marche de la procession vers l'église : en tête, les musiciens, précédés du bedeau tenant à la main une baguette ou un fouet, puis le marié en habits de fête, ayant à ses côtés le plus notable de ses parents, ou bien escorté du soldat du quartier (*reduman*); à la suite, les chevaliers de la noce, huit ou dix demoiselles d'honneur, ayant pour costume un jupon vert, une camisole noire, des colliers de



La Toilette de la Fiancée, en Norvége, par Tidemand. — Dessin de Dargent.

perles en verre à plusieurs rangées, les doigts chargés de bagues de vermeil à breloques, les cheveux en longue tresse roulée et laissant pendre sur le dos, à profusion, de longs rubans de soie aux mille couleurs, à bordure argentée ou dorée. Après les filles d'honneur, la fiancée, dans sa toilette étrange; près d'elle marche une femme mariée, l'une de ses proches parentes, comme auprès du fiancé quelque parent notable; puis, à la suite, la foule des invités. Le cortége s'arrête devant l'église, et le prêtre vient bénir les futurs époux. Après la célébration du service religieux, la procession se reforme dans le même ordre, et toute la noce se rend à la maison du festin. Sur le perron de cette maison, le cortége est reçu par deux femmes : l'une est la mère de l'époux ou de l'épouse, l'autre est la cuisinière en chef. La première introduit les convives dans les salles du festin, la seconde s'empare de la mariée et va dans la cuisine lui faire déguster les plats. Est-ce un avis indirect des devoirs du ménage? est-ce une sorte de libation d'honneur? est-ce un vieil usage consacré par quelque superstition? L'épouse revient s'asseoir à table, entre son époux et le curé; une place d'honneur est réservée au soldat du quartier. Vers la fin du repas, le curé prononce un discours de circonstance; puis la jeune épouse va faire le tour des tables, escortée du soldat du quartier et d'un musicien; elle présente à chacun des convives une timbale d'argent nommée *skœnkkosa* et remplie de bière forte. Chaque convive la vide et la replace sur un plateau que porte le soldat; il annonce à celui-ci de quelle manière il prétend contribuer à l'établissement des jeunes époux, et le soldat proclame à haute voix les libéralités de chacun. Pendant ce temps, le musicien joue l'air « des présents. »

Au festin succède la danse; c'est le curé qui ouvre le bal avec la mariée par une sorte de valse à lente cadence.

Les filles d'honneur attendent la nuit pour enlever la jeune épouse et la conduire à son mari. Les réjouissances ne se terminent pas ce jour-là : les peuples du Nord aiment à prolonger les fêtes de famille; celles des noces durent parfois jusqu'au vendredi. Le musicien est chargé d'égayer, par ses propos, ses chants et ses concerts, cette réunion patriarcale; il a tous les priviléges des bouffons à la cour des rois, et ses extravagances de parole ou de costume sont les bienvenues. Le lundi, la nouvelle épouse offre à toutes les familles présentes des rubans, du fil, des mitaines, et chacun de ces dons est proportionné à la valeur de celui qu'elle a reçu la veille. Les jeunes gens n'assistent pas à cette répartition : ils sont au bois, et ils y abattent un grand pin qu'ils amènent en le traînant jusqu'au milieu de la cour, où ils le dressent; le marié préside à cette plantation de l'arbre, et il sert lui-même de l'eau-de-vie aux travailleurs. Le lendemain ou le surlendemain au soir, ceux-ci enlèveront le jeune époux comme ils ont enlevé le pin à la forêt, et ils le mèneront à la mariée. Le dernier jour des réjouissances, un garçon de cuisine arrive dans la salle du banquet : il tient sous son bras une marmite vide ou un robinet à la main; il a l'air triste d'un maître d'hôtel qui congédie les voyageurs parce qu'il n'a plus rien dans son cellier ni dans sa cuisine. Les convives entendent ce congé muet mais expressif, et reprennent le chemin de leurs demeures. Quant à la couronne de la mariée, on l'a reportée à l'église pour d'autres cérémonies nuptiales, et les bijoux de verre sont renfermés dans leur écrin.

SCEAU D'IVAN LE TERRIBLE.

Ce sceau, qui existe en double aux archives de Stockholm, a dû être gravé entre 1558 et 1559. Il vient d'être publié et décrit à Berlin par M. de Kœhne. C'est le premier sceau russe qui contienne, outre les armes du souverain, les armes particulières des divers pays dénommés dans le titre de celui-ci.

Il se compose, sur chacune de ses faces : 1° d'un aigle à deux têtes; 2° d'une croix et de douze figures de blason qui entourent l'aigle; 3° d'une légende circulaire placée au bord du sceau, et qui exprime le titre du souverain.

A l'*avers* du sceau, l'aigle porte en cœur un écu échancré, avec le tsar à cheval, ayant sur sa tête une couronne à trois fleurons, et sur les épaules un petit manteau flottant (*privoloka*). Le tsar galope à droite; il enfonce sa lance dans la gueule d'un dragon. — Au *revers*, l'aigle porte en cœur la licorne, emblème de l'une des préfectures du Bas-Empire, et qui a été reçue dans les armoiries de la Russie en même temps que l'aigle à deux têtes. La grande légende de l'*avers* signifie : « Par la grâce de Dieu glorifié dans la Trinité, le grand seigneur tsar, — Ivan Vassilievitch, — de toute la Russie, de Vladimir, de Moscou. » La légende du *revers* est la continuation du titre. Elle dit : « Maître d'Oudorie, d'Obdorie, de Condinie et d'autres, de tout le pays de Sibérie et de la contrée du Nord, seigneur du pays de Livonie et d'autres. »

La croix est placée au-dessus de la tête de l'aigle. Elle porte sur une espèce d'estrade à deux degrés, sous laquelle est figurée la tête d'Adam. Elle est à deux traverses (comme si elle formait deux croix), et sous ces traverses quelque chose se croise en sautoir. Le second degré de l'estrade supporte, à gauche, la sainte lance; à droite, le roseau de la passion avec l'éponge. Le dessin de la croix est le même dans l'avers et dans le revers. La légende circulaire de l'avers signifie : « Le bois (la croix) donne l'ancien héritage. » Celle du revers est peu lisible; on y distingue cependant le nom du Christ répété deux fois. Sur les côtés de la croix, on lit une inscription abrégée, qui signifie : « Jésus-Christ, roi de la gloire. » Les quatre inscriptions, KO, TP, ML, PE, qui se trouvent à gauche de la sainte lance et à droite du roseau, sont des abréviations de mots russes qui signifient : Lance, Roseau, Golgotha et Crucifiement.

Quant aux douze figures du blason, qui sur chaque face forment un cercle avec la croix, elles sont entourées chacune d'une légende. Nous donnons ici la traduction de ces légendes et l'explication des figures, en commençant par celles d'en haut. Les numéros impairs désigneront les figures qui sont à gauche de la croix; les numéros pairs, celles de droite.

I. — *Sur l'avers.*

1. Sceau du gouverneur de Novgorod. — L'estrade de l'orateur de l'assemblée du peuple (*vetché*); la crosse de l'archevêque s'incline sur elle. Aux côtés de l'estrade, un ours et un renard rampant tous les deux; au-dessous, deux poissons en *fasce* (coupant l'écu horizontalement par le milieu) et *affrontés* (se regardant).
2. Sceau du royaume de Kazan. — Dragon couronné.
3. Sceau du royaume d'Astrakhan. — Loup marchant à *sénestre* (de gauche à droite) et portant une croix.
4. Sceau de Pskov. — Panthère courant.
5. Sceau du grand-duché de Smolensk. — Trône sur lequel repose la couronne du tsar. Aux pieds du trône, un escabeau ou un coussin pour les pieds.
6. Sceau du grand-duché de Tver. — Ours marchant.
7. Sceau de Yougourie. — Écureuil rampant à sénestre.
8. Sceau de Perm. — Renard.
9. Sceau de Viatka. — Arc avec une flèche *encochée*.
10. Sceau de Bolgarie. — Tigre.
11. Sceau de Nijny-Novgorod. — Cerf à sénestre.
12. Sceau de Tchernigov. — Badelaire (épée courte et large, recourbée comme un sabre).

II. — *Sur le revers.*

13. Sceau de Riazan. — Cheval à sénestre.
14. Sceau de Polotsk. — Les trois colonnes (*stibey*).
15. Sceau de Rostov. — Oiseau à sénestre, regardant.
16. Sceau de Yaroslav. — Poisson en fasce.
17. Sceau de Bélozéro. — Esturgeon en fasce, à sénestre.
18. Sceau d'Oudorie. — Loup.
19. Sceau d'Obdorie. — Loup à sénestre.
20. Sceau de Condinie. — Cerf.
21. Sceau de Sibérie. — Flèche renversée en *barre*. (La *barre* est la moitié de l'écu qui va du haut de la partie gauche au bas de la partie droite; l'autre moitié s'appelle la *bande*.)
22. Sceau de l'archevêque de Riga. — Dans une bordure, composée de trois angles et de trois demi-cercles, l'écu coupé, offrant, au premier, le blason de l'archevêché (croix et crosse en sautoir), et au second, la fleur de lis, blason du chapitre de la cathédrale.
23. Sceau du maître de la terre de Livonie. — L'écu aux fasces, avec heaume couronné, cimier et lambrequins. Ce sont les armes de Guillaume de Furstenberg, maître de l'ordre des chevaliers de Livonie.
24. Sceau de la ville de Revel. — Homme casqué, armé d'un badelaire et d'un bouclier rond, et debout sur des créneaux.

Une partie des provinces dont nous décrivons les armoiries fut annexée à l'empire des tsars sous le long règne

d'Ivan IV Vassilievitch (fils de Vassili), surnommé le Terrible (1534-1584). Ainsi Ivan conquit sur les Tartares le royaume de Kazan en 1552, et le royaume d'Astrakhan en 1554. Un marchand moscovite découvrait en même temps la Sibérie; il la colonisait avec le secours de ses deux frères après la conquête qu'en fit pour son compte un Kosak du Don nommé Yermak. L'histoire de ces trois frères, qui sont la souche de la famille Strogonov, est des plus curieuses.

« Ils faisaient le commerce avec un fonds commun. Ils s'appelaient Iacov, Grigori et Simon, et étaient fils d'Onyka. Ils arrivèrent à posséder 300 000 roubles en numéraire, sans compter les terres, le bétail et les marchandises. Ce succès résultait en partie de ce qu'ils vivaient loin des regards de la cour, à Vikhida, qui est à plus d'un millier de milles de Moscou. Ceux qui les ont connus rapportent qu'ils employaient toute l'année dix mille hommes à faire du sel et à opérer des transports par terre et par eau, à scier du bois et à exécuter d'autres travaux. Ils possédaient en outre cinq mille serfs, qui habitaient et cultivaient leurs terres.

» Ils avaient à eux des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, des artisans en tout genre, allemands ou autres. On dit qu'ils payaient à l'empereur 23 000 roubles



Sceau d'Ivan le Terrible. — Avers.

de droits par an, outre ce que leur coûtaient les garnisons qu'ils entretenaient sur les frontières de Sibérie. Le tsar se contenta d'user de leur bourse jusqu'au jour où ils furent parvenus à prendre pied en Sibérie, et à rendre cette région habitable en brûlant et coupant les bois depuis Vikhida jusqu'à Perm, sur une étendue de 1 000 verstes environ. Cette œuvre accomplie, il leur prit de force toutes ces terres.

» Cela ne lui suffit pas. Il n'est pas de la politique des tsars de permettre à des particuliers, surtout à des *moujiks*, de s'élever si haut. Aussi Ivan se mit-il à les dépouiller peu à peu, leur prenant 20 000 roubles d'un coup, et parfois davantage. Il en résulta que leurs fils ne sont plus maintenant embarrassés de leur fortune (1588). Ils ne possèdent qu'une faible partie du bien de leurs pères; le reste a passé dans les coffres du tsar. » (1)

(1) Traduit de Fletcher, ambassadeur d'Élisabeth d'Angleterre à Moscou.

Avec toutes ses conquêtes, Ivan le Terrible est bien le monstre le plus complet qu'on rencontre dans l'histoire de l'Europe. Les Néron et les Caligula ne sont à côté de lui que des enfants qui débutent dans le crime. On voudrait pouvoir douter de ses forfaits trop bien attestés. Nul ne montra jamais plus grande indifférence pour le sang humain, pour la justice. Ce n'est pas un homme, c'est une bête féroce qui a l'intelligence d'un homme et la met au service de ses instincts de destruction. Impossible de dire tant de crimes commis sur des individus isolés, tant de populations égorgées en masse. Un seul exemple suffira.

En 1569, Ivan le Terrible découvrit que les trois cités de Novgorod, de Pskov et de Tver entretenaient des intelligences avec le roi de Pologne et le grand-duc de Lithuanie. Il prit aussitôt la résolution de détruire de fond en comble ces trois villes, en commençant par la plus redoutable, la grande Novgorod.

Novgorod, depuis des siècles le centre du commerce de

la Russie, naguère encore république démocratique, avec sa liberté orageuse et son assemblée du peuple (*vetché*) à laquelle accouraient tous les citoyens à l'appel de la grosse cloche de la ville, avec sa tribune aux harangues et ses orateurs populaires, était riche, active, et animée d'un grand esprit d'indépendance. Un proverbe russe de ce temps nous donne, dans son exagération, la mesure de son ancienne puissance. « Qui pourrait résister à Dieu, dit-il, et à Novgorod la Grande? » Novgorod n'attendait qu'une occasion pour secouer le joug des grands princes de Moscou et reconquérir son indépendance. Ivan le Terrible ne lui en laissa pas le temps. Il la détruisit avec une barbarie sans exemple en Europe, et qui rappelle les conquérants de l'Asie, les Gengiskhan et les Tamerlan.

Ivan commença par interdire toute communication entre Novgorod et la Moscovie. Quatorze cents de ses gardes s'établirent à distance, et ne laissèrent passer personne. Quiconque venait de Novgorod ou y allait fut massacré. On coupait les hommes par morceaux ; on brisait les voitures; on tuait les chevaux. Ni les gens de Novgorod ne purent savoir les préparatifs qui se faisaient, ni les Moscovites ne purent s'entendre avec eux et saisir l'occasion pour se révolter contre Ivan. Le tyran craignait presque autant Moscou que Novgorod : aussi garda-t-il bien



Sceau d'Ivan le Terrible. — Revers.

le secret de son plan; un seul homme en fut instruit.

Bientôt le cordon se resserra. On entra sur le territoire de Novgorod. Toutes les maisons furent brûlées, tous les hommes coupés par morceaux, tous les bestiaux égorgés. Ivan lui-même entra en janvier dans la ville, avec trente mille Tartares et dix mille arquebusiers de sa garde.

Il fit construire une vaste arène, fermée par des palissades ; on y amena, chargés de liens, les principaux de la ville. Ivan et son fils aîné, à cheval dans l'enceinte, chargeaient ces malheureux et les perçaient à coups de lance. Lorsque tous deux ils furent hors d'haleine et fatigués de tuer, Ivan, se tournant vers les siens, leur dit en frémissant :

— Chargez ces traîtres ! Égorgez-les ! Coupez-les par morceaux ! N'en laissez pas un seul vivant !

Ensuite on amena plusieurs centaines d'hommes sur le Volkov glacé. On brisa la glace autour d'eux ; ils coulèrent dans l'eau, et le courant les emporta. Cependant on pillait, on brûlait, on égorgeait dans la ville. Les cent soixante-quinze monastères de Novgorod furent mis au pillage, quelques-uns même incendiés, et les moines égorgés. Chacun prenait partout ce qu'il voulait : Ivan ne s'était réservé que l'or et l'argent. Il en trouva beaucoup dans les églises et chez les marchands. Tous les produits accumulés dans les magasins de la grande ville, la cire et le suif, le chanvre et les peaux, le sel et les vins, les étoffes de laine et de soie, on en fit des tas, et on y mit le feu. Le suif et le vin coulaient dans les ruisseaux, depuis les maisons jusqu'au Volkov, mélangés avec le sang des hommes, des femmes et des enfants massacrés. On jeta, dit-on, tant de cadavres dans le Volkov qu'il fut un moment arrêté dans son cours.

Cette œuvre de désolation dura six semaines. La cité si riche et si puissante ne s'est pas relevée de ce coup. Maintenant Novgorod la Grande n'est plus qu'une petite ville sans importance.



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ.



Les Plaisirs de l'été, par M. E. Lepoitevin. — Dessin de l'Hernault.

Il n'est pas de saison qui n'abonde en plaisirs plus ou moins accommodés à la rigueur et à la clémence du temps, aux positions et aux caractères divers. Ceux qui conviennent à l'été semblent être surtout le mouvement sans fatigue et le repos sans ennui; ils ne peuvent exister sans fraîcheur. Jamais on ne désire plus qu'en été la vie aérienne, la légèreté impalpable des sylphes qu'a rêvés Shakspeare; on voudrait, comme Obéron et Titania, dans une obscurité transparente, flotter au-dessus des fleurs, appuyé sur la brise inconstante, invisible haleine qui condense en nuage subtil les vapeurs embaumées; on aimerait une ivresse pure, sereine, l'oubli de la forme et de la pesanteur joint à la plénitude de la vie, et quelque ascension indéfinie sur un rayon de lune. Mais reprenons pied sur le sol brûlant; l'esprit seul a des ailes, et, si haut qu'il s'élance, il ne peut fuir le corps auquel un fil secret l'attache : qu'il perde de vue la terre, qu'il monte autant que lui permet la chaîne; mais qu'il n'oublie pas sa servitude, sinon la chaîne se tendra violemment et une double douleur irritera la prison contre le fugitif, le prisonnier contre le cachot.

Puisque le pays des oiseaux et des nuages est interdit à l'homme, il se tourne vers les demeures des poissons, et demande asile aux rivières et aux anses marines, où le flot expire sans convulsions sur un sable humide et ferme. Il se plonge dans l'eau douce et rit lorsqu'une

anguille effrayée a fouetté légèrement son pied qu'il laissait pendre; il se joue dans les vagues salées qui le bercent et parfois le submergent, et, secouant la tête, frappant de la main la lame sournoise qui jaillit en poussière étincelante, la bouche pleine d'onde amère, il lui pardonne son âcreté en faveur de ses caprices et de sa fraîcheur. Mais il sort du bain fatigué; le grand ennemi, celui que les anciens nommaient l'archer céleste, le harcèle de ses flèches dorées : adieu les bienfaits de l'eau, la sensation vive de bien-être et de jeunesse, car le bain égaye et rajeunit! Il faut maintenant attendre la brise du soir et rester immobile à l'abri du soleil.

Rien n'empêche, si l'on est couché dans les bois, de cueillir autour de soi quelques graminées élégantes, et d'associer dans un bouquet rustique les boutons d'or et les scabieuses aux plumets des herbes folles; si l'on va s'asseoir au bord d'une eau courante, on peut emporter une ligne et pêcher. Le bouchon tremble, frétille, enfonce, et le poisson est pris; il a beau vous réciter la fable de la Fontaine : « Petit poisson deviendra gros, etc. », il ira dans la poêle. Ce ne sont pas seulement les enfants qui se plaisent à la pêche; on voit des hommes sérieux s'y livrer avec passion, avec anxiété, dans les règles : ils savent de quel bois se font les lignes les meilleures et les plus légères, si la soie ou le crin vaut mieux pour attacher les hameçons, par quels mouvements du bouchon se décèlent les barbillons, les ablettes, les goujons; car, moins dédaigneux que le héron du fabuliste, ils tirent à eux le plus mince fretin; ils n'épargnent même pas le véron; tout est pour eux de bonne prise. Ils restent sur le bord des heures entières, le bras tendu, la bouche close, et quelquefois le poisson ne mord pas; les vers appétissants, les mouches les plus grasses, la mie de pain la plus blanche, le grain de raisin vermeil, tous les engins échouent contre l'indifférence ou la défiance des malheureux qui peut-être sentent de loin la friture. C'est à renoncer au métier. Cependant on essaye, on change d'amorce, de place même; l'insuccès continue, et l'on s'en va, du moins les pêcheurs ordinaires. Laissons les endurcis, les intrépides, donner l'exemple d'une patience que nous n'avons pas, et cherchons des passe-temps moins décevants.

Il s'agit de choisir un livre, un compagnon, pour éviter à la fois la solitude et l'importunité, puis de monter un petit chemin ombragé qui mène à un tertre couvert d'acacias en fleurs. Le sentier monte plus haut, mais à travers des blés et des avoines, vers des plateaux sans arbres et sans ombre. Au pied du tertre, une seconde route croise la première et entre bientôt dans un village qu'on ne voit pas. Il y passe à toute heure des paysannes aux bras hâlés, la tête enfouie sous des bottes d'herbe fraîche, et comme on ne distingue pas leurs traits, on peut les croire fraîches et gracieuses. A quelque distance, des moutons paissent sous la garde de leurs chiens; le berger, assis sur l'herbe, soigne un petit agneau qui s'est blessé à la patte; on s'attend à tout moment à entendre le chalumeau pastoral. Sous une brise légère ondulent sur la pente des avoines mûres aux tiges grises, aux panaches bleuâtres; on fauche le seigle. La javelle, en tombant, exhale un murmure plaintif plus accentué qu'un soupir et moins triste qu'un sanglot. Des moissons encore debout émane une continuelle rumeur où se mêlent les cris du grillon, les gazouillements des petites alouettes, le bruit d'ailes diaphanes ou nuancées; ce n'est pas le chant de la cigale, étrangère à nos climats tempérés, c'est un concert presque harmonieux malgré l'absence du rhythme, une mélopée indécise qui ne s'arrête jamais.

Mais que devient le livre, tandis que nous écoutons, que nous regardons, que nous rêvons? Il est ouvert sur nos genoux et dirige nos pensées; ce que nous lisons par intervalle s'anime au contact de la vie extérieure, bruit avec les blés et se meut avec le vent. Les fictions se mêlent à la réalité; tout y gagne en charme. Si le livre est sérieux, la nature épanouie, joyeuse, en tempère la gravité; si c'est quelque récit champêtre, quelque poëme, l'horizon resplendissant l'encadre à merveille; les personnages quelquefois s'incarnent dans les faucheuses qui passent, dans le berger qui se repose. On est en pleine églogue, et le temps coule plus vite que l'eau où nous pêchions tout à l'heure. L'été n'a-t-il pas d'autres plaisirs? Assurément. Mais, pour nous, aucun n'égale une lecture à l'ombre, quand on sait choisir le livre et l'endroit.

LES DEUX FRÈRES.

NOUVELLE (*).

Ma mère avait été mariée deux fois. Jamais on ne l'entendait parler de son premier mari; c'est donc de côté et d'autre que j'ai appris le peu que j'en sais. Je crois qu'elle atteignait à peine sa dix-septième année lorsqu'on la maria à un homme qui n'avait lui-même que vingt-deux ans. Aussitôt les noces célébrées, les jeunes mariés partirent pour le Cumberland, où ils louèrent une petite métairie située sur les côtes; mais, soit que les temps fussent mauvais, soit que l'expérience manquât au jeune fermier, toujours est-il que ses affaires ne réussirent pas au gré de ses espérances; le chagrin altéra sa santé, et il mourut poitrinaire à vingt-cinq ans. Ma mère restait donc veuve avec la charge d'un enfant qui marchait à peine, et celle plus lourde encore d'une ferme dont le bail n'expirait qu'à quatre ans de là. Si encore cette ferme eût été d'un bon rapport! Mais j'ai déjà dit qu'elle avait périclité aux mains du premier mari de ma mère : les étables étaient vides, des épidémies avaient décimé les bestiaux, et ce qui en restait avait été conduit à la foire pour satisfaire aux dettes les plus criantes; le coffre aussi était presque vide; enfin, le moment approchait où ma mère allait mettre au monde un second enfant, ce qui portait à son comble l'infortune de la pauvre créature. Combien dut être triste, mon Dieu, le premier hiver de son veuvage! Le pays qu'elle habitait est d'un aspect triste et sauvage, et les fermes, disséminées dans la campagne, sont souvent séparées entre elles par plus d'une lieue de pays, ce qui rend presque impossible à leurs habitants de communiquer entre eux pendant les rigueurs de l'hiver. La sœur de ma mère, prenant son isolement en pitié, vint s'établir auprès d'elle; et, réunissant tous leurs efforts, tirant l'aiguille toute la journée et bien souvent toute la nuit, les deux malheureuses femmes ne cessaient de rêver au moyen de faire durer le plus longtemps possible les schellings péniblement gagnés. Je ne sais trop comment ma petite sœur, que je n'étais pas destiné à connaître, attrapa la rougeole une quinzaine de jours avant la naissance de Grégoire; elle y succomba en moins d'une semaine. Ce dernier coup était plus que ma mère n'en pouvait supporter; il la trouva sans larmes pour pleurer son enfant. Tante Fanny m'a souvent dit qu'elle eût alors donné tout ce qui lui restait au monde rien que pour voir les yeux de sa sœur se mouiller; mais la malheureuse mère resta toute une journée auprès du berceau de son enfant, tenant entre les siennes les mains de sa petite morte, regardant avec une fixité terrible ce pâle et joli visage sans pouvoir verser une seule larme. Il en fut de même le lendemain, lorsqu'on vint de l'église chercher le corps pour le porter en terre. Elle embrassa une dernière fois sa fille sans mot dire, et alla s'asseoir dans l'em-

(*) Traduite de l'anglais par Mlle Marie Souvestre, avec l'autorisation de l'auteur, Mme Gaskell.



brasure de la fenêtre pour suivre du regard le convoi funèbre. Il se composait de quelques voisins, de ma tante et d'un cousin éloigné, seuls amis qu'on eût pu réunir, et il se mit à défiler lentement le long d'un sentier sinueux tout blanchi par la neige qui n'avait pas cessé de tomber la nuit précédente et qui couvrait encore toute la campagne.

En revenant du cimetière, tante Fanny trouva sa sœur à la même place, et l'œil aussi sec que le jour précédent. Pas une larme ne coula sur ses joues jusqu'au jour de la naissance de Grégoire; mais alors, comme si la source des pleurs se fût subitement rouverte dans son cœur, elle pleura pendant plusieurs jours et plusieurs nuits; elle pleura tant et si fort que sa sœur et la garde qui la veillaient commençaient à s'entre-regarder d'un air consterné, et à se demander à demi-voix ce que l'on pourrait faire pour apaiser la pauvre accouchée; mais elle les conjura de ne point essayer de la consoler, et elle les rassura de son mieux en leur disant que ces larmes soulageaient son pauvre cœur si longtemps et si douloureusement oppressé par l'impossibilité où elle s'était vue de pleurer. Au bout de quelques jours, elle sembla ne plus s'occuper d'autre chose que de son petit nourrisson, et ne plus même songer au mari et à l'enfant qui dormaient dans le cimetière de Brigham : c'est du moins ce que disait tante Fanny; mais tante Fanny était d'humeur causeuse et communicative, tandis qu'au contraire sa sœur était d'une nature pensive et réservée; en sorte que ma bonne tante pouvait fort bien se tromper en imaginant que ma mère avait oublié son mari et son enfant, parce qu'elle n'en parlait jamais. Tante Fanny, plus âgée de quelques années que sa sœur, avait conservé l'habitude de traiter celle-ci un peu en enfant; mais, à cela près, c'était une excellente créature, pleine de dévouement et de zèle, et qui songeait mille fois plus au bien-être de sa famille qu'au sien propre. Au temps dont je parle, c'était presque uniquement elle qui faisait vivre la petite communauté, tant de ses chétifs revenus que du travail de ses mains; car la vue de ma mère, affaiblie sans doute par tant de larmes qu'elle avait si prématurément versées, avait subitement baissé, et ne lui permettait plus d'entreprendre ces fines broderies ni ces délicats ouvrages qui lui avaient procuré quelques ressources depuis la mort de son mari; c'était cependant encore une toute jeune femme, et, de l'avis de tout le monde, la plus jolie personne que l'on pût voir à dix lieues à la ronde. L'affaiblissement de sa vue, qui la mettait hors d'état de subvenir par son travail à ses propres besoins et à ceux de son enfant, fut pour elle une terrible épreuve. Fanny, la brave fille, essaya vainement de lui persuader que la direction de la ferme et les soins qu'exigeait le petit Grégoire réclamaient tous ses instants, la pauvre veuve ne se laissa pas convaincre; il lui était aisé de voir que l'on était à court de toutes choses, que Fanny ne mangeait jamais son comptant même des aliments les plus grossiers, et que Grégoire, enfant chétif et de petit appétit, aurait eu besoin d'une nourriture plus soignée et plus substantielle que celle que l'on pouvait lui donner.

Une après-midi que l'une des sœurs tirait activement l'aiguille, tandis que l'autre berçait son enfant sur ses genoux pour l'endormir, William Preston, de qui je suis le fils, vint faire visite aux deux pauvres solitaires. Ce William Preston était considéré dans le pays comme un vieux garçon ayant dépassé depuis bien longtemps l'âge du mariage, et ne songeant plus à s'établir, car à l'époque dont je parle il devait avoir passé la quarantaine de quelques années; c'était un riche fermier, possédant la fortune la plus ronde et la mieux établie de tout le pays. Lié autrefois avec mon grand-père, il avait connu ma mère et sa sœur dans leurs jours de prospérité. A cette première visite il s'assit entre elles deux, tournant et retournant son chapeau d'un air embarrassé, causant peu, prêtant une oreille distraite à la conversation de tante Fanny, et de temps à autre jetant les yeux à la dérobée sur ma mère. Il ne laissa pas davantage pénétrer le motif de ses assiduités dans les visites suivantes qu'il fit aux deux sœurs; si bien qu'elles ne le connurent que quand le riche fermier l'avoua de lui-même. Un dimanche, la garde du petit Grégoire revenant à tante Fanny, ma mère se rendit seule à l'église, où elle resta plus longtemps que de coutume. A son retour, au lieu d'entrer dans la cuisine, comme elle le faisait toujours, pour embrasser son fils et dire un mot à sa sœur, elle courut s'enfermer dans sa chambre, et tante Fanny ne tarda pas à l'entendre sangloter tout haut. Monter l'escalier, frapper à la chambre de ma mère, la gronder bien vertement de se mettre en cet état, lui ordonner péremptoirement d'ouvrir sa porte, tout cela fut pour tante Fanny l'affaire d'un instant. La porte ouverte, ma mère se jeta tout en pleurs au cou de sa sœur et lui raconta, à travers ses larmes, que William Preston venait de lui demander sa main, et que, comme il s'était solennellement engagé à se charger du petit Grégoire, à lui faire donner une bonne éducation et à lui assurer un avenir, elle avait consenti à devenir sa femme, et que la parole était donnée de part et d'autre. Cette nouvelle surprit fort tante Fanny, et, si je ne me trompe, la fâcha même un peu. J'ai déjà dit qu'à son avis ma mère n'avait été que trop prompte à oublier son premier mari; or, s'il lui restait encore à cet égard l'ombre d'un doute, ce second mariage si précipité le dissipait tout à fait. Et puis, tante Fanny ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle-même eût été un parti bien plus sortable, pour un homme de l'âge de William Preston, que cette petite Hélène qui, toute veuve qu'elle était, ne comptait pas vingt-quatre ans. Cependant, comme observait fort judicieusement la sage Fanny, son avis n'ayant point été demandé en cette affaire, quelle raison eût-elle eue de le donner? D'ailleurs, ce mariage avait aussi ses bons côtés. Depuis quelques mois, la vue d'Hélène avait tellement baissé qu'il n'y avait plus à espérer qu'elle pût jamais la recouvrer complétement, et, comme femme du riche fermier Preston, elle n'aurait plus besoin de s'en servir, bien plus, elle pourrait même, si bon lui semblait, rester les bras croisés tout le jour durant; ensuite ce n'était pas une petite charge, pour une jeune veuve sans ressources, que celle d'un garçon à élever, et, pour en venir à bout, l'autorité d'un honnête homme bien à son aise n'était pas chose à dédaigner. Ainsi raisonnant, tante Fanny se réconcilia si bien avec l'idée de ce mariage, qu'elle vint même à en parler plus fréquemment et plus volontiers que ma mère, qui, à partir du jour où elle eut engagé sa parole à William Preston, ne sourit plus jamais, et n'osa pour ainsi dire plus lever les yeux. A partir de ce jour aussi sa tendresse pour son fils, si grande qu'elle eût toujours été, sembla s'être encore accrue; elle ne cessait de parler à l'enfant quand elle était seule avec lui, quoique le pauvre petit fût trop jeune encore pour comprendre le sens de ses paroles plaintives, et pour la consoler autrement que par ses caresses.

Le jour du mariage, William Preston emmena sa femme pour l'établir maîtresse de sa riche métairie, et tante Fanny retourna à son village, distant d'un couple de milles seulement de la nouvelle habitation de sa sœur.

La suite à la prochaine livraison.

MUSÉE CAMPANA.

TERRES CUITES.

Il n'existe aucune collection de reliefs et de bas-reliefs grecs, étrusques et romains en terre cuite comparable à



celle du Musée Campana, qui appartient aujourd'hui à la France. Une vaste salle du Palais de l'Exposition de l'industrie, aux Champs-Élysées, est remplie tout entière de ces admirables petits chefs-d'œuvre, où respirent toutes les grâces aimables du génie antique. Ces fragments, débris pour la plupart de décorations architecturales, ne charment pas seulement les yeux ; beaucoup d'entre eux aident aussi à pénétrer plus intimement dans la vie des anciens : tels sont les jeux, les combats du cirque, les mariages, les scènes de comédie. Nous nous proposons de faire successivement beaucoup d'emprunts à ce beau musée, si riche en objets d'art de toutes sortes, en vases, en sculptures, en bijoux, et en rares peintures du quinzième siècle.

La belle antéfixe figurée par notre première gravure a été trouvée à Rome, dans une vigne du Palatin.

On sait que l'antéfixe était un ornement placé le long d'un entablement, au-dessus de la corniche, pour masquer l'extrémité des tuiles faîtières. Dans l'architecture des anciens, les antéfixes étaient en marbre ou en terre cuite, suivant l'importance du monument. Quelquefois, leur partie inférieure, percée d'une ouverture, servait à l'écoulement des eaux pluviales du toit; elles remplissaient alors, mais avec plus de grâce, l'office des gargouilles de nos édifices gothiques. Le relief que nous avons fait graver offre un exemple assez rare de cette disposition.

D'après le caractère et la beauté de ses traits, ainsi que



Musée Campana. — Vénus, antéfixe en terre cuite. — Dessin de Chevignard.

l'ajustement de sa coiffure, la tête de cette antéfixe paraît être celle de Vénus. La célèbre Vénus de Cnide, sculptée par Praxitèle, portait des pendants d'oreilles, et les effigies de cette déesse sur les belles médailles de Sicile et les monnaies consulaires romaines présentent la même particularité. La terre cuite a conservé des traces de peinture;



le visage est encore recouvert d'un ton de chair délicat, et on voit un peu de vermillon sur les lèvres. Les cheveux blonds et le diadème doré se détachent heureusement sur la teinte bleue du fond mutilé de l'antéfixe.



Musée Campana. — Bas-relief en terre cuite. — Dessin de Dargent.

Notre second dessin reproduit un petit bas-relief en terre cuite où l'artiste a représenté deux faunes jouant, l'un du tambour, l'autre des cymbales, pour divertir Bacchus enfant.

CHANNING.

Fin. — Voy. p. 122.

En 1830, épuisé par ses travaux, Channing dut aller chercher aux Antilles un abri contre les rigueurs de l'hiver; là, il trouva l'esclavage d'autant plus cruel que les colons étant presque toujours absents, les malheureux esclaves y sont sous la dépendance d'agents mercenaires; toutes ces pénibles émotions, tous ces souvenirs de l'esclavage en Virginie, refluèrent à son cœur à la vue des scènes horribles dont il était chaque jour témoin; aussi, lorsque, en 1831, il revint à Boston, il s'adressa ainsi à son troupeau : « Rien ne peut donner une idée des maux de l'esclavage; ces maux sont surtout moraux; mais, en agissant sur l'âme, ils engendrent aussi des souffrances corporelles terribles. Autant que l'âme humaine peut être détruite, l'esclavage en est le destructeur. . . . .

» L'avenir, pour l'esclave, n'est qu'une répétition du passé; il n'a point d'espérances, et si à cela vous ajoutez l'ignorance dans laquelle il est élevé, vous comprendrez qu'il s'abandonne à la jouissance du moment, qu'il devienne une créature sensuelle, qu'il continue à être aussi peu prévoyant qu'un enfant, et qu'il se livre aux vices les plus grossiers. Ce sont ces déréglements, joints quelquefois à un travail excessif, qui font décroître la population esclave; la maladie, la faiblesse et une vieillesse prématurée lui apportent une somme affreuse de souffrances physiques. Que sous de telles influences le sentiment de la justice s'éteigne, que ceux dont les droits sont à chaque instant violés ne comprennent pas les droits d'autrui, que les esclaves se fassent du mensonge et de la fourberie une habitude, et qu'ils profitent de chaque occasion qui se présente de voler le tyran par qui ils sont volés, tout cela n'est que trop naturel; de sorte que tous les vices antisociaux s'unissent en eux aux vices sensuels, et qu'ils ne connaissent plus d'autre frein que la peur. »

La question de l'esclavage commençait à préoccuper sourdement les esprits; un ouvrier imprimeur, Garrison, fonda et imprima à ses frais un journal, *le Libérateur*, qui se fit l'avocat de la cause de l'émancipation des noirs et se répandit rapidement dans toute la confédération américaine. Alors se forma la *Société de l'abolition*, qui, à son tour, se répandit partout, adressant les paroles les plus amères aux propriétaires, et réclamant l'*abolition immédiate*. Traqués, poursuivis comme des bêtes fauves, ces trop zélés partisans de l'indépendance des nègres furent, pour la plupart, tués ou brûlés sans pitié par les propriétaires exaspérés.

Ami de l'émancipation, mais assez sage pour comprendre

que l'émancipation immédiate serait aussi nuisible aux esclaves qu'aux maîtres, et qu'il fallait non-seulement délivrer les noirs, mais les préparer au bienfait de la délivrance, Channing dut condamner le zèle fougueux et intempestif de ceux qui risquaient ainsi de compromettre la cause sacrée qu'ils voulaient défendre; d'un autre côté, il lui fallut ranimer ceux que la maladresse et l'insuccès des abolitionistes avaient refroidis ou qui, à l'exemple des habitués de Federal street, trouvaient de mauvais goût la question de l'esclavage. Placé entre deux excès, Channing eut le sort ordinaire de la raison généreuse et de la philanthropie éclairée : il fut en butte aux traits des deux partis opposés qu'il avait également blâmés. Garrison surtout se déchaîna contre lui avec sa fougue accoutumée. Ce fut peut-être l'époque la plus difficile de la mission de Channing; mais, tout en y conservant sa douceur naturelle, il y déploya une fermeté d'âme vraiment remarquable et il fut toujours à la hauteur des événements. D'abord il publia son *Traité de l'esclavage*, où tout est senti, élucidé, pesé avec tendresse, sagesse et impartialité. En aucun autre livre la grande question de l'*esclavage*, cette plaie des sociétés américaines, n'a été étudiée plus sérieusement et plus merveilleusement comprise que par le pasteur unitairien. Channing ne se borna pas à des écrits, quand des actes furent nécessaires. Boston, ville marchande, voulut témoigner de sa sympathie pour les propriétaires en convoquant un meeting pour flétrir les abolitionistes; alors, les propriétaires du Sud, encouragés par cette première démonstration en leur faveur, obtinrent de leurs présidents d'écrire à la magistrature du Massachussets, demandant qu'elle rendît des lois pour empêcher les abolitionistes de se réunir et de publier leurs écrits : c'était menacer à la fois et la liberté de la presse et celle du droit de réunion; mais c'était aussi donner un rôle nouveau à leurs adversaires, et les faire, pour ainsi dire, les représentants des droits menacés à cause d'eux. Channing le comprit; aussi, quand l'affaire vint au sénat, on le vit avec étonnement et admiration entrer, tout malade qu'il était, dans la salle des débats, s'avancer la main tendue vers Garrison, s'asseoir derrière le banc des abolitionistes, et, pendant plusieurs jours, les assister de ses conseils. Ils furent vainqueurs, et avec eux les deux grands principes que Channing avait surtout voulu défendre.

L'éditeur d'un journal abolitioniste ayant été massacré dans l'Illinois, la ville de Boston résolut de repousser, par une manifestation publique, toute solidarité avec le parti qui s'était souillé d'un meurtre; après un premier refus, Channing obtint des autorités que la grande salle de réunion, Faneuil-Hall, fût mise à la disposition des signataires de la protestation; il y prit ainsi la parole : « Je sais qu'il y a des hommes qui prétendront que ce n'est pas ici ma place, que ma voix ne devrait se faire entendre que dans les saints temples de la religion. Quoi donc! n'y a-t-il rien de sacré dans ce lieu? N'y avait-il rien de saint dans le cœur de nos pères quand, sous cette voûte, ils invoquaient la bénédiction de Dieu sur leurs luttes pour la liberté? Il n'y a pas de lieu que de saintes actions ne sanctifient. Rien, rien au monde ne me tenterait de venir ici pour me mêler aux luttes des partis; mais quand une haute question d'humanité et de justice doit y être discutée, quand un grand nombre de mes concitoyens s'y réunissent pour protester contre la violence et le meurtre, et pour défendre les lois et la liberté de la presse, je sens que ma place est ici. J'ai la conscience que j'agis comme il sied à un homme, à un citoyen, à un chrétien. » Et quand un couvent catholique du mont Bénédict eut été incendié par une populace insensée, il reparut en chaire pour y flétrir énergiquement les auteurs d'un crime aussi odieux.

Vers la fin de sa vie, il passait une partie de l'année à la campagne, chez sa belle-mère, dans sa chère Rhode-Island, son berceau; là, il se plaisait dans la contemplation de la nature; son âme, qui avait eu tant de peine à se former, avait enfin atteint à ces hautes régions où ne soufflent plus les vents tumultueux des passions; elle y planait dans une douce sérénité : aussi, lorsque, sexagénaire, il fut interrogé un jour sur l'âge qu'il considérait comme le plus beau de la vie, il répondit en souriant : « Soixante ans. » On l'entendait souvent répéter, dans sa vieillesse : « Il me semble que plus je vis, et plus j'aime la vie; l'existence serait déjà un bienfait, ne fût-ce que pour voir ce ciel et cette terre; la nature a toujours été pour moi une vraie amie, elle me donne plus que du plaisir, elle m'inspire une joie profonde et solennelle. »

La mort de sa mère et de plusieurs vieux compagnons de ses travaux évangéliques vint l'affliger sans l'assombrir; il recherchait de plus en plus l'affection des hommes qu'il aimait de plus en plus, non-seulement les vivants, mais les morts : « Tous ceux qu'anime l'esprit chrétien sont essentiellement unis, disait-il, car cet esprit a une puissance qui attache plus fortement que tous les autres liens. »

En 1842, au lieu d'aller, selon son habitude, passer l'été à Newport, Channing voulut faire une excursion dans l'intérieur de la Pensylvanie; pour fuir la fatigue inséparable d'une grande chaleur, il voyagea la nuit sur les canaux; mais il fut saisi d'une fièvre qui le retint un mois à l'auberge. Il alla faire une halte et prendre quelque repos à Lenox, dans le Massachussets, pays de montagnes et de forêts, où une société peu nombreuse, mais choisie, se groupa autour de lui. Le 1er août, il crut devoir prêcher, et il prononça son dernier sermon, qu'il termina par une touchante invocation au règne de Dieu. Ce discours produisit le plus grand effet, mais lui ôta la parole pour plusieurs jours. Quand il fut mieux, il désira retourner à Boston; mais la fièvre le reprit à Bennington, et l'on dut appeler sa famille. Pendant vingt-six jours on passa alternativement de la crainte à l'espérance et de l'espérance à la crainte; enfin, le 2 octobre, qui était un dimanche, se trouvant plus calme que les jours précédents, il demanda qu'on lui lût le *Sermon sur la montagne;* et, comme on en achevait la lecture : « C'est assez, dit-il, ces paroles me donnent une consolation immense; elles sont pleines de l'espérance divine de notre religion. » Le reste de la journée, il parla peu et d'une voix éteinte; à mesure que le jour s'avançait, ses traits s'altéraient; on l'aida à se tourner vers la fenêtre, d'où la vue s'étendait sur des vallées et des collines boisées; on ouvrit les rideaux, le ciel était resplendissant, bien que ce fût après le coucher du soleil; sa respiration devint de plus en plus faible, et il s'éteignit doucement, en contemplant cette terre et ce ciel qu'il avait tant aimés. Il était âgé de soixante-treize ans.

Son corps, transporté à Boston, y fut reçu au milieu des larmes de ceux dont il avait été le pasteur pendant quarante ans; une adresse de condoléances exprima à sa veuve le vœu que l'enterrement fût fait aux frais du public. Pendant la célébration de l'office, le cercueil ouvert fut placé, selon l'usage, au centre de l'église, et tous se pressaient pour venir contempler une dernière fois ce visage maigre et pâle que tant de nobles émotions avaient animé; et quand le corps quitta le temple, on entendit tout à coup le glas funèbre de la cathédrale des catholiques, qui tintait pour le pasteur unitairien, hommage qui fit honneur à tous.

Les plus beaux titres de gloire de Channing se résument pour nous dans ces mots : il se sentit constamment pénétré d'un profond respect pour l'âme humaine; il fut, en toute occasion, le défenseur constant de la liberté religieuse e

intellectuelle; sa voix fut une des premières qui s'élevèrent contre l'esclavage; elle en fut sans contredit la plus puissante, car elle parla à la fois au nom de l'humanité, au nom de la raison, au nom des intérêts sociaux; enfin, si Channing fut une intelligence, il fut surtout un cœur, un cœur qui, malgré ses souffrances, après les années de lutte contre lui-même, fut toujours plein de reconnaissance envers Dieu pour le don sublime de l'existence; un cœur qui, tout en voyant le Christ sous un autre aspect que nous ne le voyons, l'aima néanmoins avec admiration et attendrissement; un cœur qui eut la passion de la charité!

Souvenez-vous qu'il n'y a rien de plus injuste et de plus ridicule que d'être fâché contre quelqu'un parce qu'il n'est pas de votre opinion. Les études, les intérêts, l'éducation des hommes varient tant, qu'il est impossible qu'ils aient tous les mêmes idées, et votre antagoniste a contre vous le même droit que vous prétendez avoir contre lui.

Le Spectateur.

PLUS HAUT, TOUJOURS PLUS HAUT!

(EXCELSIOR!)

Les ombres de la nuit tombaient vite sur terre comme passait à travers un village des Alpes un jeune homme portant au milieu des neiges et des glaces une bannière sur laquelle était inscrite cette étrange devise : Excelsior! (Plus haut!)

Son front était triste; en dessous, son œil brillait comme un fauchon (¹) hors de sa gaîne, et, pareils au son d'un clairon d'argent, jaillirent de sa bouche les accents de cette langue inconnue : Excelsior!

Dans les heureuses maisons du village, il vit la lumière du foyer des familles rayonner chaude et vive, et, au-dessus, les glaciers se dresser comme des spectres, et de ses lèvres un gémissement s'échappa : Excelsior!

« Ne tente point le passage, lui dit le vieillard, la sombre tempête va descendre sur ton front, le torrent mugissant est profond et large »; et, retentissante, la voix qui ressemblait à celle d'un clairon repartit : Excelsior!

« Oh! arrête-toi, lui dit la jeune fille, et viens reposer ta tête fatiguée sur mon sein! » Et une larme étincela au bord de son œil bleu; mais le jeune homme répondit en soupirant : Excelsior!

« Prends garde aux branches desséchées du pin, prends garde à l'avalanche terrible! » tel fut le dernier bonsoir du paysan. Et une voix répliqua au loin, sur la hauteur : Excelsior!

Au point du jour, tandis que les pieux moines du Saint-Bernard élevaient au ciel leur prière souvent répétée, une voix cria à travers l'air ému : Excelsior!

Un voyageur à demi enseveli dans la neige était trouvé par le fidèle chien des moines; il serrait toujours dans sa main glacée la bannière à l'étrange devise : Excelsior!

Là, dans le crépuscule gris et froid, il repose sur le sol, privé de vie mais plein de beauté, et, du fond du ciel, sereine et lointaine, une voix tomba comme une étoile filante : Excelsior!

LONGFELLOW.

(¹) Petite faux.

LES PERRUQUES.

Le perruquier pouvait se croire, sous Louis XV, d'une importance considérable. C'était son art qui semblait assigner à chaque personnage son rang dans le monde; on se distinguait les uns des autres par la perruque : noblesse, tiers état, clergé, autant de degrés hiérarchiques de la société, autant de perruques diverses. Là ne se bornaient pas les attributions du perruquier : il était en même temps barbier, baigneur, étuviste. En un mot, il était le factotum de la toilette, le serviteur des grâces et de la beauté, par privilége du roi.

« La beauté que nous avons assignée à nos cheveux, dit un perruquier du dix-huitième siècle, est une beauté rare; peu de personnes, surtout les hommes, se trouvent les avoir avec toutes les qualités nécessaires, dont voici les conditions, qui sont d'être raisonnablement épais et forts, d'une belle couleur châtain, plus ou moins foncée, ou d'un beau blond argenté, d'une longueur moyenne, descendant jusqu'à la moitié du dos. Il faut encore que, sans être crépés, ils frisent naturellement, ou du moins qu'ils tiennent longtemps garnis. Les cheveux, en général, sont sujets à bien des accidents et des défauts qu'il fallait supporter ou du moins pallier avant que la perruque eût été imaginée. Plusieurs se trouvaient en avoir très-peu; il y a des maladies qui les font tomber; ils se dégarnissent quelquefois sans aucune maladie apparente, de manière que non-seulement les personnes âgées, mais celles qui ne le sont pas encore, deviennent chauves avant le temps. Il fallait donc se résoudre à porter des calottes, coiffures tristes et plates, surtout quand aucuns cheveux ne l'accompagnent. Ce fut pour remédier à ce désagrément qu'on imagina, au commencement du règne de Louis XIII, d'attacher à la calotte des cheveux postiches qui parussent être les véritables. On parvint ensuite à lacer les cheveux dans un toilé étroit de tisserand, comme aussi dans un tissu de frangé qu'on nomme *le point de Milan*. On cousait par rangées ces entrelacements sur la calotte même, rendue plus mince et plus légère; pour cet effet, on se servait d'un canepin (l'épiderme de la peau de mouton), sur lequel on attachait une chevelure qui accompagnait le visage et tombait sur le cou : c'était alors ce qu'on appelle une perruque. » (*Art du perruquier.*)

On faisait d'abord les perruques à tresses sur trois soies et cousues sur rubans; puis on parvint à imiter complétement une chevelure naturelle. Cette découverte parut « si bonne et si secourable », qu'en 1656 le grand roi créa quarante-huit charges de barbiers perruquiers suivant la cour; deux cents charges étaient établies en faveur du public. Un autre édit en ajouta deux cents autres en 1673. La mode nouvelle fit sortir beaucoup d'argent de France; il fallait se procurer des cheveux à l'étranger, la production indigène ne suffisant plus. Colbert s'émut de ces exportations de numéraire; il voulut abolir l'effet dans sa cause et remplacer les perruques par des bonnets, dont on essaya même des modèles devant le roi. Les perruquiers se hâtèrent d'adresser au roi leurs doléances et représentations respectueuses : « L'argent sorti de France pour l'importation des matières premières y rentrait et au delà par l'exportation des produits manufacturés; la ville de Paris fournissait de perruques l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne et autres États. » Colbert abandonna le projet des bonnets, et les perruquiers grandirent en prospérité : vers la fin du dix-huitième siècle, ils étaient au nombre de huit cent cinquante, avaient un prévôt, des gardes, des syndics, et charge héréditaire. « Ils ont droit et leur est attribué le commerce des cheveux en gros et en détail, comme aussi leur est permis de faire et vendre poudre, pommade, opiat pour les dents; en un mot, tout ce qui peut servir à la propreté de la tête et du visage. »

Le rasoir étant instrument de chirurgie, le chirurgien avait aussi le droit de faire la barbe; mais sa boutique

devait être peinte en rouge ou en noir, couleur de sang ou de deuil, sur laquelle se détachaient les bassins de cuivre jaune qui servaient d'enseigne; le perruquier avait à sa porte des bassins blancs, en étain; la fantaisie seule choisissait la couleur de sa boutique. Et comme lui-même était moins grave, moins pesant que le barbier chirurgien! Comme il nous paraît, dans les estampes, apprécier tous les priviléges de son art : faire les cheveux aux dames, les étager de manière à leur donner un aspect agréable, combler les lacunes et les cacher sous des nuages de poudre; fabriquer tours, toupets, chevelures entières pour messieurs les gentilshommes, gens de cour, d'église, de justice ou d'épée; bref, débarrasser chacun des soins journaliers du corps! Entrez dans cette boutique où travaillent les tresseuses, où l'on monte les coiffures préférées par les merveilleux, où l'on frise en crêpe, où l'on frise en boucles, où l'on répète les nouvelles que l'on sait, où l'on invente celles qu'on ne sait pas; faites-vous mettre suivant votre condition, votre âge et la mode du jour, les cheveux en bourse, en cadenette, en cadogan, à la grecque, perruque à la Fontange, à la brigadière, en bonnet, nouée à oreille, d'abbé, de palais, à marteaux, à simple nœud, à queue de rubans, etc.; examinez cette collection d'outils : fers à friser (pince à longues branches à mâchoires plates en dedans), fers à toupet (à branche ronde entrant dans une creuse), cardes de toute sorte pour les cheveux, champignons à perruques, coquemard à faire chauffer l'eau, bouilloire, bouteille de fer-blanc pour porter l'eau chaude en ville, cornet à œil de verre et masque à poudrer, melons (étuis à perruque), zeste (bourse à tuyau pour poudrer), etc., etc.; regardez, écoutez, n'oubliez pas que cet artiste en cheveux est en même temps votre barbier, votre baigneur, qu'il descend peut-être du grand Binette (celui qui disait : Je dépouille la tête des sujets pour en



Intérieur d'une boutique de perruquier sous Louis XV. — D'après une estampe du temps. — Dessin de Dargent.

couvrir celle du souverain); que peut-être vous vous trouvez dans la boutique de maître André, fabricant de perruques et de vers tragiques à la manière de ceux-ci :

> En tel état que j'aille, à pied comme en carrosse,
> Il m'en souviendra du — premier jour de mes noces.

Songez pour un moment qu'en vous faisant accommoder, vous entendez parler du récent ouvrage de M. Diderot ou de M. d'Alembert, ou même du chapitre de l'*Encyclopédie* sur les perruques, ou des dernières audaces de M. de Voltaire; et comparez, si vous l'osez, la boutique du perruquier du dix-huitième siècle avec celle du *coiffeur* du dix-neuvième. Figaro est mort; son petit-fils n'a pas son esprit : il fait la barbe, taille les cheveux, coiffe au goût du jour et sait fabriquer des postiches sur tulle, imitant à perfection la nature; mais aujourd'hui les hommes gardent leurs propres cheveux tant qu'ils peuvent. L'art des perruquiers serait en danger de se perdre chez nous sans les postiches et les fausses nattes à l'usage des dames.

Les travaux que l'on vient d'exécuter sur le quai de l'Horloge ont bien modifié l'emplacement qu'y occupaient, au dix-huitième siècle, par ordre, les perruquiers en vieux. Ceux-ci ne rasaient point : ils n'étaient pas de *barberie;* au lieu de bassins, ils avaient pour enseigne un *marmot,* espèce de vieille tête de bois avec une très-vieille perruque. Ils pouvaient faire du neuf, mais à condition de mêler du crin aux vrais cheveux et de mettre au fond de la coiffe cette inscription : *perruque mêlée.* C'étaient les perruquiers des pauvres gens.

Nous aurons à compléter et rectifier ce qui a été écrit, dans nos volumes précédents, sur le château de la Roche-Baron et sur la ville de Montbéliard.



LAROQUE, PRÈS BOUILLAC

(DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON).



Le village et le château de Laroque, près Bouillac. — Dessin de Léo Drouyn.

Imaginez, lecteur, que vous êtes assis, à un coin de gauche, dans une des voitures du chemin de fer où vous glissez de Montauban à Rodez. Il y a peu d'instants, vous étiez à Capdenac, c'est-à-dire au sommet du triangle ferré dont la base a pour extrémités à l'est Rodez, à l'ouest la Guepie. Vous venez de passer devant Bouillac. Regardez : ce cours d'eau paisible où les rivages se mirent, et qui tempère avec tant de grâce l'aridité du paysage, c'est le Lot; ce petit village dont les maisons semblent se culbuter les unes sur les autres s'appelle Laroque, comme jadis le château dont vous voyez la ruine se dressant encore avec quelque fierté sur un rocher abrupt. Assurément, on ne devait guère être tenté d'aller chercher querelle, dans ce nid de vautour, aux seigneurs de Laroque. Il doit vous paraître aussi bien probable que cette ruine, comme tant d'autres, n'est plus bonne à rien : erreur. Les villageois de Laroque, qui sans doute sont gens de ménage et d'épargne, n'ont pas voulu qu'elle fût inutile; ils ont eu la singulière idée d'en faire un *campo santo*, un cimetière. C'est donc là-haut, dans les fondations du noble manoir, que vont reposer un à un, après leur longue vie de labeur, les pauvres et libres arrière-neveux des anciens vassaux que protégeaient et tenaient en respect à la fois les murailles féodales. Un cimetière! Mais comment une procession funéraire parviendrait-elle à gravir ces parois escarpées? C'est, en effet, la chose impossible. Aussi ne conduit-on jamais le mort jusqu'à son dernier asile. Le prêtre, les parents, les amis, c'est-à-dire la population tout entière, s'arrêtent à la base du rocher : des cordes, descendant du donjon mutilé, saisissent le cercueil, le tirent à elles, le tiennent quelque temps balancé dans l'air, puis, le dérobant aux yeux de l'assistance, le descendent derrière les ruines.

Les annales de la famille de Laroque citent deux ou trois faits qui l'honorent. Voici le plus notable (il mériterait un commentaire) : « En 1424, Jean de Laroque fut un des » trois Français choisis par Charles VII pour combattre à » la tête des deux armées campées à Saint-Ouen, près » Saint-Denis, et où les Français battirent les Anglais. »

En ces derniers temps, on a établi à Laroque un port sec pour la batellerie, dont le service est surtout de transporter deux produits estimés de ce pays d'apparence sau-

vage, le chanvre et le vin, en échange de farine et d'autres denrées alimentaires ([1]).

LES DEUX FRÈRES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 146.

Je suis convaincu que ma mère fit tout ce qui était en son pouvoir pour rendre mon père heureux. Je l'ai entendu lui-même dire maintes fois qu'il n'avait jamais connu de femme plus respectueuse, plus soumise, plus attachée qu'elle à tous ses devoirs. Mais elle n'aimait pas son mari, et il ne tarda pas à s'en apercevoir. Toute sa tendresse était pour Grégoire. Peut-être le temps aurait-il fait naître l'amour si William Preston avait su attendre; mais il ne pouvait voir sans irritation le sang monter aux joues d'Hélène et ses yeux étinceler dès que son petit Grégoire approchait d'elle, tandis qu'elle n'avait pour lui, le mari de qui elle et son enfant tenaient tout au monde, que de la soumission et un respect doux, mais glacé. Peu à peu mon père en arriva même à reprocher à sa femme l'attachement qu'elle avait pour Grégoire, et il conçut contre cet enfant une insurmontable aversion. Il était jaloux jusqu'à l'injustice de cette affection qui jaillissait comme une source abondante et fraîche de ce cœur fermé pour lui. Il aurait voulu que sa femme l'aimât davantage, et cela était légitime; mais, ce qui était déraisonnable et cruel, il aurait voulu qu'elle cessât d'aimer son enfant. Un jour, poussé à bout, aigri depuis longtemps, dévoré de chagrin, mon père s'abandonna à tout son ressentiment. Il s'emporta contre Grégoire à propos de je ne sais quel méfait enfantin; ma mère prit aussitôt la défense de son fils. Dans son exaspération, William Preston s'écria que c'était trop déjà d'avoir à nourrir et à élever l'enfant d'un étranger, sans être encore forcé d'entendre sa propre femme le défendre contre lui et autoriser toutes ses méchancetés. Les choses s'envenimèrent, la querelle s'aggrava, et ma mère tomba malade : je vins au monde en ces jours malheureux. Ma naissance rendit mon père tout à la fois heureux, orgueilleux et triste. Sa joie et son orgueil venaient de ce qu'un fils lui était né; sa tristesse, de l'état dans lequel il voyait ma pauvre mère, et où l'avait plongée son accès de colère. Mais mon père était de ces hommes qui aiment mieux s'emporter que se repentir, et qui ne savent pas reconnaître leurs torts : aussi ne tarda-t-il pas à rejeter sur Grégoire l'odieux de tout ce qui était arrivé, et ma naissance prématurée devint un nouveau grief de William Preston contre mon infortuné frère. A ce grief vint bientôt s'en ajouter un bien plus grave. A partir du jour de ma naissance, ma mère fut prise d'une langueur mortelle. Mon père appela auprès d'elle les médecins les plus en renom du comté; il aurait monnayé son sang, le pauvre homme, pour sauver sa femme, si l'argent avait pu la sauver; mais ce n'était plus au pouvoir de personne. J'ai quelquefois entendu dire à tante Fanny que ma mère, n'ayant point envie de vivre, se laissa tout doucement mourir faute de faire l'effort nécessaire pour se rattacher à l'existence; mais toutes les fois que je l'ai pressée de s'expliquer, tante Fanny a dû convenir que sa sœur s'était conformée aux prescriptions des médecins avec cette espèce de soumission résignée qu'elle montrait dans toutes les épreuves de sa vie. Un jour, ce fut sa dernière prière, elle exprima le désir qu'on lui apportât Grégoire sur son lit; et quand elle l'eut à ses côtés, elle prit ma toute petite main et la posa dans celle de mon frère. Mon père entra en ce moment dans la chambre, et, la voyant nous regarder l'un et l'autre avec une douceur attendrie, il se pencha vers elle, lui demanda affectueusement comment elle se sentait, et il jeta en même temps sur les deux petits demi-frères un regard de grave bienveillance. Alors ma mère, surprenant cette expression de bonté sur son visage, osa lever les yeux et lui sourit; c'était presque le premier sourire qu'elle adressait à son mari; et quel sourire! si doux, si reconnaissant! dit tante Fanny, qui s'arrêtait toujours à cet endroit de son récit. Une heure après, ma mère était morte.

Fanny vint s'installer à la ferme de mon père; c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Mon père aurait préféré reprendre son ancienne vie de garçon; mais la charge de deux enfants en bas âge lui rendait la présence d'une femme indispensable; et quelle femme eût pu mieux convenir à cet emploi que la sœur de ma mère? Tante Fanny s'occupa donc exclusivement de moi dès ma naissance; et comme je fus assez longtemps faible et malade, elle ne quittait guère mon berceau ni jour ni nuit. Mon père était tout autant qu'elle anxieux et préoccupé de ma santé. Depuis plus de trois cents ans, la ferme qu'il occupait avait été transmise dans sa famille de père en fils : aussi, lors même que je n'eusse été aux yeux de William Preston que le rejeton destiné à hériter de sa terre, cette considération eût suffi pour lui faire attacher beaucoup de prix à mon existence; mais, pour lui, j'étais autre chose encore qu'un héritier. Cet homme sévère et inflexible pour tout le monde avait cependant besoin de quelque chose à aimer; ce fut à moi qu'il s'attacha, comme il se fût sans doute attaché à ma mère si elle n'avait point eu de passé qui eût excité sa jalousie. De mon côté, je payais sa tendresse de retour; je l'aimais, j'aimais tous ceux qui m'entouraient; car c'était à qui me montrerait le plus de prévenance et d'affection. En grandissant, je surmontai la débilité de ma constitution, et je devins un garçon robuste et gaillard. Tous les passants s'arrêtaient pour m'adresser un mot flatteur, et il n'y avait compliment que je valusse à mon père quand, aux jours de foire, il m'emmenait avec lui à la ville.

J'étais à la maison le benjamin de ma tante, le bien-aimé de mon père, le favori des anciens serviteurs, le jeune maître aux yeux des journaliers et des garçons de ferme, à l'égard desquels je m'arrogeais une autorité qui devait être fort ridicule.

Grégoire avait trois ans de plus que moi. Tante Fanny ne manquait jamais de bonté pour lui ni dans ses paroles, ni dans ses actes; mais l'habitude qu'elle avait prise, pendant les premières années de ma vie, de ne penser qu'à moi et de n'agir qu'en vue de mon seul intérêt, empêchait qu'elle eût le temps de beaucoup s'occuper de mon frère. Quant à mon père, jamais il ne surmonta son aversion chagrine pour l'enfant qui lui avait bien innocemment disputé le cœur de ma mère. J'ai même lieu de croire qu'il le rendait injustement responsable de la mort prématurée de sa femme et de la faiblesse de mes premières années : c'est pourquoi, tout déraisonnable que cela puisse paraître, mon père, au lieu de combattre dans son cœur l'aversion qu'il ressentait pour son beau-fils, il la nourrissait presque comme un devoir. Pour rien au monde, cependant, William Preston n'eût refusé à l'orphelin ce dont il avait besoin ou ce que l'argent pouvait procurer; c'était une clause de son mariage, et William Preston était trop homme d'honneur pour y manquer.

Grégoire était un garçon gauche et timide, malheureux dans tout ce qu'il entreprenait; il suffisait qu'il s'occupât d'une chose pour qu'elle allât aussitôt tout de travers. Et alors, que de dures réprimandes, que d'amers sarcasmes

([1]) On trouve quelques autres détails sur Laroque dans la *Notice historique et descriptive du chemin de fer de Montauban à Rodez*; Villefranche, veuve Cestau, née Moins. 1859.



faisaient pleuvoir sur lui tous les gens de la ferme! On n'attendait même pas que mon père eût tourné le dos pour molester et menacer l'enfant. Je ne puis me rappeler sans rougir que, trop disposé à entrer dans l'esprit de la maison, je ne me faisais moi-même aucun scrupule de traiter avec hauteur mon pauvre frère orphelin. Je ne me souviens cependant pas de l'avoir jamais repoussé, ni de m'être jamais laissé aller à lever la main sur lui; mais l'habitude d'être toujours traité avec préférence me rendait insolent. J'exigeais souvent de Grégoire plus qu'il n'était disposé à m'accorder, et, irrité de ses refus, je répétais ces expressions de mépris que j'avais entendu les autres faire pleuvoir sur lui; je n'en comprenais que bien vaguement la portée : la sentait-il mieux que moi? Je le crains; car en pareilles circonstances il devenait tout à coup sombre et silencieux. Mon père, le voyant ainsi, le déclarait sournois et obstiné, et tante Fanny, croyant prendre sa défense, assurait que ce n'était chez lui que pure sottise et pesanteur d'esprit, et non pas méchanceté. A force de s'entendre sans cesse répéter qu'il était rustre et entêté, Grégoire finit par le devenir en effet. On le voyait rester pendant des heures entières assis sous le manteau de la cheminée, la tête dans ses mains, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, n'ouvrant pas la bouche et ne levant pas même les yeux. Si mon père rentrait à un de ces moments, et qu'il lui donnât un ordre, Grégoire se le laissait répéter trois ou quatre fois avant d'obéir.

Quand on nous envoya ensemble à l'école, les choses s'y passèrent comme à la maison. On ne put jamais obtenir de Grégoire qu'il apprît une leçon, et notre instituteur, bien vite fatigué de le gronder sans succès et de le frapper sans en pouvoir rien tirer, engagea mon père à le retirer de l'école pour le mettre à quelque ouvrage manuel plus à la portée de son intelligence. Ce nouvel échec rendit Grégoire plus taciturne et plus gauche que jamais. Il n'y avait pourtant pas de malice en lui; c'était un garçon patient et serviable, qui se fût mis en quatre pour vous rendre service une minute après que vous veniez de le maltraiter; mais il était si peu adroit, et tel était le mauvais sort qui s'attachait à tout ce qu'il entreprenait, qu'il arrivait bien rarement que ses efforts mêmes pour être utile n'aboutissent pas à nuire.

J'étais, il paraît, un écolier intelligent; du moins ne rencontrais-je partout que félicitations et encouragements; le maître d'école de notre village prétendait même que l'on aurait pu faire de moi un savant; mais mon père, n'ayant reçu qu'une instruction très-élémentaire, ne pensait pas qu'il pût être nécessaire d'en savoir plus long que lui : aussi me retira-t-il de bonne heure de l'école pour me mettre aux travaux de la ferme.

On comptait faire de Grégoire un berger, et, pour lui enseigner son métier, on le mit sous la direction du vieux Tobie, dont le grand âge commençait à glacer l'activité. Le vieux Tobie fut le premier à prendre une opinion favorable de Grégoire; il soutenait à qui voulait l'entendre que l'enfant avait ses bons côtés, un peu cachés sous la rusticité de ses dehors, mais que lorsqu'il s'agissait de se retrouver à travers les détours de la montagne et les sentiers de bruyères, il n'avait pas son pareil dans toute la paroisse. Mon père aurait souvent voulu amener Tobie à se plaindre de la sottise et de l'obstination de Grégoire; mais le vieux berger ne tombait jamais dans le piége, et dès qu'il voyait où son maître voulait en venir, il redoublait d'éloges sur le compte de Grégoire.

Comme je touchais à ma seizième année et Grégoire à sa dix-neuvième, mon père me chargea, par un jour d'hiver, d'aller régler une affaire dans un village des environs. Ce village était à environ quatre heures de notre ferme, en suivant la grande route; mais en prenant par les sentiers de la montagne, on pouvait abréger son chemin d'une grande heure. « Va par où tu voudras, me dit mon père comme je me disposais à partir; mais reviens-t'en par la grande route, car à cette époque de l'année la nuit tombe plus vite qu'on ne pense, et, bien souvent, il s'élève en même temps de gros brouillards. » De plus, le vieux Tobie, paralysé à cette époque et retenu dans son lit, mais toujours bon prophète, annonçait une tourmente de neige pour la soirée.

La fin à la prochaine livraison.

PEUPLES QUI SE CROIENT ISSUS D'UNE RACE ANIMALE.

Les Beni-Bou-Addou se vantent de descendre directement des singes du Djurjura, et ce qu'ils font remarquer avec un certain sentiment de fierté, c'est qu'ils ont vécu, jusqu'à l'arrivée des Européens, non moins libres et sauvages que les grands quadrumanes dont ils se prétendent issus. Quant à leur qualité d'homme, les Beni-Bou-Addou ne racontent ni ne s'inquiètent de savoir par quel procédé ils l'ont acquise.

« C'est, je crois, dit M. Carey, la seule famille humaine qui réclame une origine bestiale et s'en fasse ouvertement gloire. »

Le zélé voyageur est dans l'erreur. En Amérique, plusieurs tribus se glorifient d'avoir des parents très-proches dans le monde animal. Les Chipiouyans, entre autres, qui gardent par tradition des souvenirs mythologiques fort compliqués, font descendre leur nation d'un chien. Selon ces Indiens de l'extrême Nord, l'univers n'offrait jadis à sa surface qu'un vaste océan; il n'existait dans ce monde aquatique qu'un oiseau formidable, dont les regards lançaient l'éclair dans l'espace, et dont les ailes agitées produisaient le grondement de la foudre; il descendit du ciel et plana au-dessus des eaux : la terre parut seulement alors, et tous les êtres qui devaient l'animer se montrèrent à sa surface. Les Chipiouyans parurent en dernier lieu : ils étaient nés d'un chien. Fidèles à la tradition qui leur donne ce quadrupède pour ancêtre, les Indiens dont nous venons de parler ne le maltraitent jamais.

— La source de nos droits est une grappe que nous remettons souvent sous le pressoir.

— La réponse invariable de ceux que l'on accuse de se mal conduire, c'est qu'ils ne sont pas les seuls.

— Celui qui a livré sa jeunesse aux passions est obligé de donner sa vieillesse aux regrets.

— Les injustices amoindrissent les petits caractères et élèvent les grands. A. C.

LA MUSIQUE JAPONAISE ET CHINOISE.

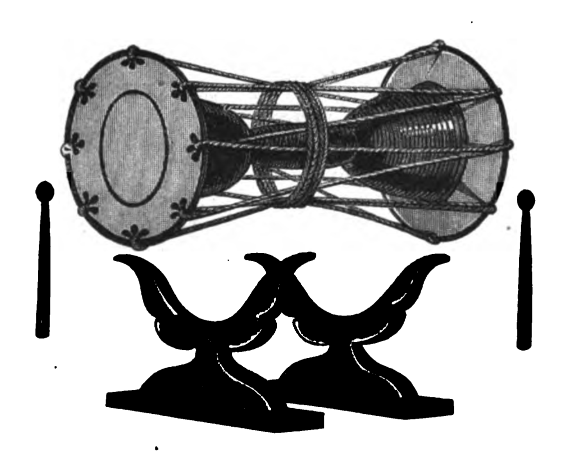
Voy. p. 4.

Comme plusieurs autres peuples, les Japonais ont fait du soleil une déesse. C'est un inconvénient : les belles ont des caprices. La déesse Soleil du Japon se prit un jour de querelle avec un de ses frères : le conseil suprême lui donna tort. Par dépit, elle abdiqua et courut se cacher, pour y bouder tout à son aise, au fond d'une caverne profonde, dans les entrailles de la terre. Aussitôt d'épaisses ténèbres couvrirent le monde. Les humains gelaient; les dieux étaient transis. Les plus jeunes, les plus beaux, les plus éloquents d'entre les hôtes du ciel descendirent tour à

tour pour apaiser et ramener la divinité rancunière; ce fut en vain : elle refusa de les entendre. On lui offrit tout ce qu'on put imaginer, le tonnerre et la grêle, la lune et les étoiles, rien ne put la fléchir; elle ferma sa porte. Cependant il ne restait plus guère de temps à perdre en supplications : tout dépérissait; jamais l'univers n'avait été si près de sa fin. Un dieu très-intelligent eut, par bonheur, une idée qu'on peut à bon droit appeler lumineuse : il proposa d'inventer la musique. Aussitôt dit, aussitôt fait. Imaginer, créer, perfectionner, pour les dieux, c'est tout un. Chacun de ces maîtres du monde se donna un instrument suivant son caractère : l'un imagina le tamtam, l'autre une cloche, celle-ci une guitare, celle-là un tympanon, un tambour, un triangle, et le concert commença. Ces accords inconnus et charmants émurent l'univers. Les douces vibrations descendirent de sphère en sphère jusqu'à la grotte. La déesse Soleil étonnée prêta l'oreille, puis entr'ouvrit sa porte : les délices de l'harmonie l'attiraient comme les anneaux d'une chaîne d'or invisible; bientôt, afin de mieux entendre, elle risqua un rayon, puis deux : ce fut l'aurore; un moment après, ce fut le jour lui-même. Ainsi, pour cette fois, fut sauvé le monde.

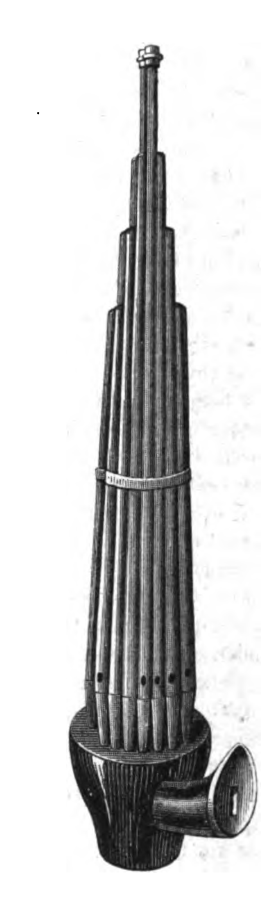
Il est seulement fort extraordinaire que la musique japonaise, ayant cette origine céleste, produise sur nos oreilles européennes un effet si contraire à celui dont parle la légende. Dès que nous l'entendons, au lieu d'être attirés, comme la brillante déesse, il nous prend un désir irrésistible de fuir. C'est peut-être notre faute. Nous sommes des « barbares »; nous ne comprenons pas. Il est incontestable que les Japonais n'ont point cessé de trouver leur musique divine. Ils se délectent de leurs concerts et écoutent pendant plusieurs heures leurs artistes musiciens avec une componction vraiment béate. Toute jeune femme bien élevée sait chanter en s'accompagnant sur le *samishen*. Les voyageurs cependant affirment qu'il leur est impossible de découvrir dans la musique des Japonais ni harmonie, ni mélodie. Tous leurs instruments, disent-ils, jouent à l'unisson, et leurs chants sont presque toujours des improvisations sans règles et sans goût.

Quelle que soit l'autorité de ces assertions, nous restons



Le *hing-kou*, tambourin chinois et japonais.

dans le doute. Les Japonais ont emprunté la plupart de leurs instruments, sinon tous, à la Chine; comment ne lui auraient-ils pas, en même temps, emprunté au moins un peu de son art? Or, il est certain que chez les Chinois la musique est réellement un art. Une des grandes divisions du tribunal des rites a pour attribution spéciale de veiller à l'encouragement et aux progrès de la musique, à la meilleure confection des instruments, à la composition de morceaux de musique pour les cérémonies religieuses, les sacrifices, les marches militaires, les triomphes et les spectacles. Le président mandchou de cette division est assisté d'un conseil composé de princes et de hauts dignitaires. A cette institution est adjointe une école de danse. C'est un conservatoire complet. D'ailleurs les traités chi-



Le *sâng*, instrument à vent chinois et japonais.

nois sur la musique sont nombreux. La notation paraît être fort compliquée. A chaque note correspond un groupe de caractères qui désigne le son, la corde et la manière de jouer. On ne se sert point de portée à plusieurs lignes. Dans l'ancienne musique, la gamme n'avait que cinq notes.

Une petite cloche a le privilége de servir de diapason officiel dans tout l'empire.

Les instruments sont nombreux. Nous remarquons parmi les principaux instruments de percussion, outre les cloches et clochettes, diverses sortes de tambours (*kou*) : le *pe-kou*, petit tambour; le *ta-kou*, tambour de forme cylindrique; le *hing-kou*, tambour à pied ou à base; le *lo* ou *gong*, etc.; — parmi les instruments à vent : le *hwang-teih*, flûte de bambou percée de dix trous qui ne produisent cependant que six sons; le *haou-tung*, clarinette en cuivre; le *châ-keô* ou trompette; le *teem-tek* ou *chih-teih*, autre sorte de flûte; le *sâng*, petit orgue portatif en tubes de roseau de cinq dimensions différentes; — pour les instruments à cordes : le *kin*, qui a sept cordes en soie tendues sur une table, ce qui lui donne de loin, à première vue, l'apparence d'une de nos anciennes épinettes; le *pepa*, sorte de guitare; le *san-heen* ou *samishen*, guitare à trois cordes, dont le manche est très-long et le corps petit et rond; le *yue-kin*, guitare en forme de lune, à quatre doubles cordes, dont chaque couple est montée à intervalle de quinte; le *urh-heen*, sorte de violon très-élémentaire, à deux cordes; diverses espèces de luth ou de cithare, etc.



Un voyageur récent a compté près de cent instruments chinois.

« Les acteurs, dit-il, chantent et parlent alternativement, un peu à la manière du vaudeville français; il n'y en a jamais plusieurs qui chantent à la fois; le duo, le trio, les morceaux d'ensemble, paraissent inconnus. On ne

Un Concert au Japon, dans le palais du Mikado, d'après Siebold. — Dessin d'Eustache Lorsay.

compose pas des airs différents pour chaque nouvelle pièce; on en a cinq qui servent pour toutes. Un de ces airs est employé pour chanter les paroles gaies, un autre pour les tristes, un autre pour les amoureuses, un autre pour les guerrières, et ces airs sont composés de certaines phrases musicales sur lesquelles on revient toujours; le chant n'est pas interrompu tant que durent les paroles.

» Dès que j'eus vu un drame chinois avec des paroles chantées par des acteurs ayant des masques, je ne pus m'empêcher de penser aux tragédies de Thespis et d'Eschyle; je compris même ce qu'étaient ces cinq modes qu'on composait pour les pièces grecques et latines... »

HISTOIRE D'UNE PIE.

On nous apporta un jour une jeune pie qu'on venait de dénicher. Pour lui sauver la vie, nous l'élevâmes, ce qui ne fut pas difficile : elle ouvrait le bec, tendait son large gosier, et nous y jetions ce qui nous tombait sous la main,



du pain, de la viande, des cerises entières; nous ne lui en aurions donné que les noyaux et les queues qu'elle les aurait sans doute acceptés et aurait trouvé le moyen de s'en nourrir. A mesure qu'elle grandissait, elle devenait plus familière : elle accourait à nous en sautillant du plus loin qu'elle nous apercevait dans le jardin; elle nous suivait dans les allées, venait se percher sur le banc à côté de nous, ou bien sur les barreaux, sur le dossier de notre chaise. Quand elle eut achevé sa croissance, qu'elle eut pris sa belle queue à reflets verts et bleus, aussi longue à elle seule que tout le reste de son corps, et que ses ailes furent poussées, elle n'en profita pas pour s'en aller, bien qu'on ne la mît jamais en cage et qu'elle fût libre jour et nuit dans le jardin. C'est de son plein gré qu'elle resta notre camarade et fit partie de la famille; avant de l'avoir vu, nous n'aurions jamais cru qu'une pie pût s'apprivoiser à ce point et montrer tant d'intelligence. Malheureusement l'esprit de Margot tournait à la malice, et ses espiègleries n'étaient pas toujours divertissantes. Par exemple, si, pour se débarrasser de ses importunités, on la renvoyait par la fenêtre, on n'avait pas eu le temps de refermer celle-ci que la pie avait déjà remonté l'escalier et était rentrée dans la chambre. Quand nous semions des graines dans le jardin, elle venait les déterrer une à une derrière nous; quand elle nous voyait en train de greffer, elle ne manquait pas de nous enlever notre greffoir si nous le posions un instant à terre; la greffe terminée, elle n'avait rien de plus pressé que d'aller en tirailler la laine et tout embrouiller. Chaque fois que les enfants se mettaient à jouer devant la maison, vite elle arrivait : s'ils s'amusaient à élever de petites pyramides de sable ou de terre, d'un coup de bec elle les démolissait l'une après l'autre, et avec tant d'adresse qu'ils ne pouvaient jamais la prendre sur le fait; elle saisissait, pour faire le coup, le moment où ils avaient la tête tournée d'un autre côté; quant à ranger en bataille leurs soldats de plomb, ils devaient y renoncer : l'armée était à chaque instant décimée, mise en déroute, saccagée par un inévitable ennemi; et point de vengeance possible, coup de pied et coup de poing n'arrivaient jamais à leur adresse. Un des mauvais tours favoris de la pie, c'était encore de piquer le bout de la queue du chien tandis qu'il dormait au soleil, et quand, réveillé en sursaut, l'honnête Médor levait la tête pour voir d'où venait cette impertinente provocation, l'oiseau prenait un air de parfaite innocence bien fait pour éloigner de lui tout soupçon, puis il tournait le dos et s'éloignait tranquillement, pour recommencer quelques minutes après. Ce système de taquineries, de tracasseries continuelles une fois adopté, Margot fit des progrès; d'importune elle devint intolérable; c'était chaque jour quelque nouveau méfait. Sans parler des lunettes dérobées, des ciseaux cachés, des crayons disparus, arrivons aux délits plus graves. Comme si elle eût deviné que le bureau chargé de nos livres et de nos papiers était à nos yeux l'objet sacré, inviolable entre tous, elle en fit le point de mire de ses perfides visées. Un jour, elle imagina de piocher avec son bec dans l'encrier, de façon que le bureau et tout ce qui était dessus fut affreusement maculé d'encre. Une autre fois, il nous sembla que l'on avait touché à nos papiers; nous vérifiâmes, et parmi les feuillets, entre deux pages écrites de la veille, nous trouvâmes... quoi?... du veau, une horrible tranche de veau que la pie y avait introduite après l'avoir volée à la cuisine. Ce dernier crime nous parut impardonnable et motiva un irrévocable arrêt d'exil contre Margot; nous la donnâmes à des voisins, qui n'auront peut-être pas supporté avec autant de patience que nous les malices de ce démon incarné. — Le fait est qu'on ne pouvait voir cette étrange créature, avec son long nez, son œil moqueur, sa tête enfoncée dans les épaules et son lugubre costume de fantôme, sans songer involontairement à une vieille sorcière, à une méchante fée, et qu'il n'eût pas fallu être bien superstitieux pour la croire hantée par un esprit diabolique.

L'INSTRUCTION EST UNE DIGNITÉ.

L'instruction est une dignité. Un homme qui a de l'instruction est plus homme que s'il n'en avait pas; il le sent. Si ce sentiment ne détruit pas le mal en lui, il donne de la force au bien contre le mal; et, en vérité, il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse autre chose. La dernière statistique criminelle donne là-dessus un renseignement à méditer : en 1857, sur 1 000 accusés jugés contradictoirement, 786 étaient complétement illettrés ou savaient seulement lire et écrire imparfaitement.

Ernest Bersot.

Des penseurs superficiels prétendent que tout l'art social se borne à donner au peuple le repos et l'aisance : ce sont deux grands biens; il en faut pourtant de plus nobles pour se croire une patrie. Mme de Staël.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

JUIN.

Le disque du soleil est évidemment assujetti à des variations apparentes selon les diverses positions que nous occupons pendant notre course autour de lui. Il semble grossir visiblement lorsque notre distance diminue, et diminuer notablement lorsque nous nous éloignons. Vers le 31 décembre dernier, lors de l'éclipse totale, le disque sous-tendait sur la sphère céleste un arc de 32′ 34″. Vers le mois de juin, d'après les chiffres insérés dans *la Connaissance des temps*, et calculés à l'avance avec une exactitude rigoureuse, il n'occupera plus qu'une distance angulaire de 31′ 31″. A ce moment son aire apparente sera réduite environ aux $^{11}/_{12}$ de sa grandeur primitive.

Quelque considérable que paraisse déjà cette différence, elle est pour ainsi dire insignifiante relativement à celle que l'on constate dans l'observation des planètes. Ainsi Mars, qui, vers le commencement de l'année, n'avait un diamètre que de 4″,4 seulement, aura atteint 22 secondes vers le mois d'octobre. Ses dimensions apparentes auront plus que quintuplé. Sa surface sera au moins vingt-cinq fois plus grande.

Vénus n'offre pas des variations de diamètre moins considérables, car, du mois de février, où elle possède un peu plus de 54 secondes, jusqu'au mois de septembre, où elle n'a plus environ que 10 secondes, elle décroît d'une manière continue et arrive à ne plus avoir que le vingt-cinquième de la surface qu'elle offrait à notre vue primitivement, pendant que Mars devient vingt-cinq fois plus étendu.

Il arrive un moment, vers le mois de mai, où les diamètres apparents de ces deux planètes, si différentes de volume, de densité, de position, paraissent égaux l'un à l'autre.

Les variations de Jupiter sont comprises entre 32 et 46 secondes, de sorte que Vénus, qui peut le dépasser d'une manière sensible, tombe souvent au-dessous. Au mois de mai, c'est Jupiter qui l'emporte, son diamètre étant de 42 secondes. Au mois de septembre, le diamètre sera tombé bien au-dessous de celui de Saturne,

qui est d'environ 15 secondes, tandis que Vénus n'aura plus alors que 10 secondes environ.

En tous cas, même dans la période de leur plus grande splendeur, les disques apparents de ces astres n'offrent qu'une faible fraction de la surface du soleil : Mercure en serait à peine la $^1/_{1800}$ partie, et Vénus la $^1/_{360}$. Quant à Mercure, les observateurs qui ont réussi à le voir lors de son passage sur le disque solaire ont pu juger de son extrême petitesse.

Lorsque notre satellite vient s'interposer entre notre globe et l'astre qui nous éclaire, il se place souvent de manière que l'interposition n'est pas visible pour les habitants de Paris. C'est ce qui arrivera pour l'éclipse du 12 juin, qui ouvrira la série des trois éclipses de l'année. Ce phénomène, qui commencera à 4 h. 33 m. du matin, et finira à 9 h. 10 m., sera donc observable dans le grand Océan du Sud, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Australie. Le premier contact sera apparent au sud de Madagascar, et le dernier près des côtes australiennes. Quoiqu'elle ne doive être que partielle, cette éclipse sera pourtant fort intéressante; car le diamètre du soleil étant représenté par *un*, la longueur de la corde éclipsée sera de 0,924. Pour nous servir d'une ancienne locution, c'est une éclipse de onze doigts.

Le mois de juin 1862 offrira, par extraordinaire, le phénomène qui se reproduirait deux fois à chaque lunaison si l'orbite de la lune n'était pas inclinée sur le plan de l'écliptique : une éclipse de lune lors de la pleine lune, qui aura lieu le 12 juin, et une éclipse de soleil lors de la lune nouvelle, qui arrivera le 27 du même mois.

Les éclipses de lune, bien différentes, comme nous l'avons remarqué déjà, des éclipses de *soleil*, sont visibles à la fois dans tous les lieux pour lesquels la lune se trouve au-dessus de l'horizon. Cependant l'éclipse partielle du 12 juin 1862 ne sera pas visible pour nous autres Parisiens. Notre satellite commencera à entrer dans la pénombre précisément au moment où le mouvement diurne le fait descendre au-dessous de l'horizon. C'est encore un intéressant phénomène qui nous échappera, et dont nous ne pourrons que lire la description.

LA SCIENCE EN 1860 ET 1861.

Suite. — Voy. p. 98, 127.

CHIMIE.

Alcalis artificiels. — Depuis le jour où, dans son laboratoire, M. Zinin a produit des substances alcalines analogues à celles que nous présente la nature vivante, et a donné une méthode générale qui s'applique à la production d'un grand nombre d'autres; depuis que M. Wurtz est venu ajouter une nouvelle méthode à la précédente, et que M. Hoffmann a considérablement étendu les procédés découverts, un grand nombre de chimistes sont entrés dans ces voies si merveilleusement ouvertes. Ce qui a puissamment excité l'ardeur des recherches, c'est l'importance théorique de la question et ce sont les espérances d'un résultat pratique de grande valeur. Le chimiste ne cesse de s'émerveiller de voir se construire par ses mains ces corps tout semblables à ceux qui n'avaient été composés jusque-là que par l'action des forces vivantes; il se sent créateur, autant que l'homme peut créer du moins, et l'enthousiasme le soutient dans les plus pénibles travaux, comme il a soutenu les alchimistes ses ancêtres. Il a même désormais l'espoir de ne pas rester simplement imitateur, et de produire un jour non plus seulement les analogues des alcalis naturels, mais bien ces alcalis eux-mêmes. Un jour viendra, on en a la certitude, où ces substances actives sur l'organisme, qui, employées sagement, soulagent les souffrances du malade, ou excitent les forces de l'homme valide, ne seront plus tirées à grands frais des pays lointains : le chimiste les fera sortir de ses appareils. La quinine qui guérit la fièvre, la morphine qui calme les souffrances, la caféine, principe actif du café, toutes ces matières ne vont pas tarder à se constituer par le seul effet des forces chimiques. D'abord, il est vrai, elles ne s'obtiendront que par des procédés longs et coûteux; mais plus tard les méthodes se simplifieront et l'industrie s'en emparera.

M. Rossi a tiré du cumin trois alcaloïdes; ce sont des composés qui ne contiennent pas d'oxygène. Il les appelle des cuminammines.

M. Cannizzaro, de son côté, a préparé deux alcalis qui sont plus voisins des alcalis naturels qu'aucun de ceux que l'on a obtenus jusqu'à ce jour; ce sont des alcalis oxygénés. Il les appelle anisammines.

M. Hofmann a indiqué une méthode toute nouvelle, qui permet de détruire un alcaloïde en partie, mais qui permet aussi d'en former un nouveau aux dépens des débris du premier; c'est l'inverse de ce que l'on avait fait jusqu'ici.

Enfin, M. Kuzent a trouvé un alcali nouveau dans le kava.

Matière colorante préparée par un alcali. Fuchsine. — De tous ces alcalis artificiels, aucun jusqu'à ce jour n'avait trouvé d'emploi dans les arts, lorsque, dans ces temps derniers, des expériences heureuses firent découvrir une matière colorante nouvelle, qui s'obtient avec l'un des alcalis les plus économiques à produire, et cette découverte est une cause d'émotion très-vive dans les contrées d'où viennent les matières colorantes et dans celles où elles s'emploient.

La nouvelle matière colorante, que l'on a nommée fuchsine, s'obtient par l'action du bichlorure d'étain sur l'aniline, alcali que l'on prépare au moyen de la benzine, connue aujourd'hui de tout le monde. Elle est d'un rose magnifique, et M. Chevreul, si compétent en pareille matière, écrit : « Aucune matière colorante, à ma connaissance, n'est comparable à la fuchsine pour l'éclat, l'intensité et la pureté de la couleur. » Auprès du rose de la fuchsine, celui de la cochenille et même celui du carthame semblent ternes. Qui a vu celui-là ne veut plus des autres. Aussi, en quelques mois, le prix de la cochenille a-t-il baissé de moitié sur nos marchés; le carthame ne s'y montre plus, et, par contre, la benzine, dont le prix (en gros, bien entendu) était peu élevé, va toujours en montant, et cette substance, qui n'était qu'un résidu de la fabrication du gaz, prend une valeur extraordinaire. Le jour n'est peut-être pas éloigné où l'on distillera la houille pour en extraire la benzine : alors le gaz d'éclairage produit par surcroît sera donné à vil prix.

Cette découverte a été accompagnée d'autres du même ordre. Ainsi la cinchonine, alcali qui se trouve dans le quinquina et que rejette le fabricant de quinine, a donné un très-beau bleu, mais qui n'est pas encore dans le commerce; on n'est pas parvenu à le rendre d'assez bon teint.

Ces exemples ont éclairé les chimistes et leur ont indiqué une méthode encore mal définie pour produire des matières colorantes.

On ne saurait pressentir le plus ordinairement toute l'importance d'une expérience bien réussie. Un chimiste ignoré peut, de son laboratoire, faire sortir telle découverte qui déjoue tous les calculs de la politique et change tout à coup les relations des peuples. Déjà la fuchsine, si elle enrichit nos industriels, a ruiné les pays qui pro-

duisent la cochenille. Que l'on découvre une matière colorante qui puisse remplacer l'indigo, et ce sera un désastre pour les Indes.

Combustibilité du tabac. — Les recherches que M. Schlæsing a soumises à l'Académie sont relatives à la *combustibilité* du tabac.

Sous ce nom, les fabricants désignent la faculté que les tabacs possèdent, à des degrés très-variés, de demeurer en ignition pendant un certain temps après chaque aspiration du fumeur.

A quoi tient la plus ou moins grande combustibilité d'un tabac? Voici ce qui résulte des recherches que nous analysons :

1° Les parties solubles des cendres d'un tabac *combustible* contiennent toujours du carbonate de potasse (le tabac ne renferme pas de soude), et généralement plus un tabac est combustible, plus ses cendres sont alcalines.

2° Les parties solubles des cendres d'un tabac *incombustible* ne contiennent pas de carbonate de potasse; le plus souvent on y trouve de la chaux.

3° Un tabac incombustible devient combustible quand on lui incorpore un sel organique de potasse (malate, citrate, oxalate, tartrate, etc.), en proportion telle que la potasse, dans les cendres, se retrouve à l'état de carbonate.

4° Un tabac combustible devient incombustible quand on lui incorpore un sel minéral, sulfate ou chlorure, à base de chaux, de magnésie, d'ammoniaque, etc., en proportion telle que la potasse se trouve combinée avec les acides sulfurique et chlorhydrique, et non à l'état de carbonate.

Voici comment l'on incorpore un sel quelconque dans du tabac : on plonge un instant les feuilles dans une dissolution du sel; on les secoue et on les abandonne dans un vase fermé pendant vingt-quatre heures; on les sèche ensuite à l'air libre : leur aspect primitif n'est point changé par ces traitements. Cet avis peut être utile aux fumeurs.

Ces faits s'expliquent, d'après les expériences de M. Schlæsing, par les considérations suivantes, dont il a éprouvé l'exactitude.

Quand un cigare est bien pourvu de sels organiques de potasse, ceux-ci, décomposés *avec boursouflement* par la chaleur, produisent par eux-mêmes un charbon poreux, et servent, en outre, à diviser, à désagréger le charbon des autres matières auxquelles ils sont mêlés. Le charbon du cigare devient poreux, et, comme tous les charbons poreux, il *garde* le feu. Mais si le cigare contient peu ou point de sels organiques de potasse, si l'alcali combiné aux acides sulfurique et chlorhydrique ne forme que des sels passifs pendant la combustion, les matériaux du tabac n'éprouveront point de boursouflement et laisseront un charbon compacte, peu poreux, qui n'entretiendra pas l'ignition. Dans ce cas, le cigare charbonnera, et les parties carbonisées conserveront en apparence l'organisation du tissu de la feuille.

La suite à une autre livraison.

UN BÉNITIER A RATISBONNE.

La ville de Ratisbonne, que les Bavarois appellent Regensburg, est riche en curiosités amusantes du genre de celle que représente notre gravure. Il est impossible, ce nous semble, qu'on ne regarde pas avec intérêt ce coin de mur qui fait partie d'un des anciens bâtiments attenant au cloître voisin de la cathédrale; jadis, il était probablement à l'intérieur du cloître même. Le vieux bénitier, fort simple, est surmonté d'une lanterne de pierre encore toute noire de la fumée de la lampe qu'on y tenait allumée jour et nuit. Au-dessus est un bas-relief à deux scènes, qui paraît l'ex-voto de deux personnes échappées à un naufrage : sous



Un coin de rue à Ratisbonne. — Dessin de Lancelot.

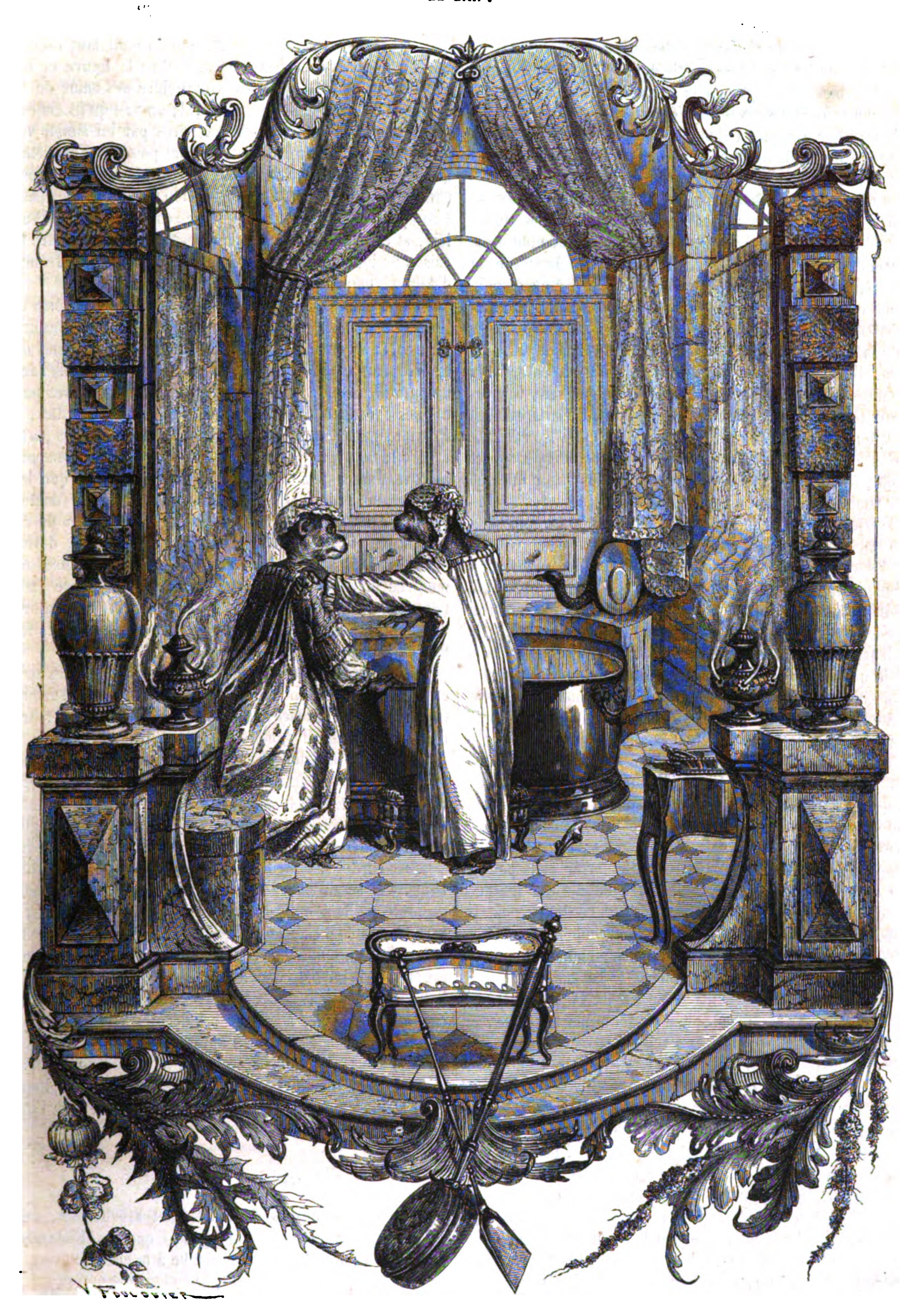
la scène qui figure leur délivrance, on les voit à genoux devant un écusson fruste, mais où l'on distingue encore un cœur percé d'une flèche ou d'un trait d'arbalète.



LES SINGERIES DE CHANTILLY.

Voy. p. 11, 91.

LE BAIN.



Peintures du château de Chantilly. — Le Bain. — Dessin de Foulquier, d'après une photographie.

Le sommeil n'a pas réparé les fatigues de la chasse et du bal. Cependant il faut paraître au petit lever des princesses, ou du moins remplir au dîner les devoirs d'une charge qui n'est pas tout plaisir. Déjà le soleil, glissant au défaut des volets et des rideaux, projette ses rayons qui s'élargissent en éventail. La dormeuse a senti à travers ses paupières la nuée de traits dorés s'abattre sur ses yeux; ses prunelles, chatouillées, éblouies, se montrent et se voilent tour à tour. Elle s'éveille enfin et reste un moment dans un bien-être vague; elle cherche en vain à ressaisir, à renouer le fil des rêves qui s'échappent comme les perles d'un collier rompu. Debout! debout! Le bain achèvera l'œuvre du repos de la nuit, assouplira les muscles, ranimera le sang et rendra la fraîcheur à ces joues pâlies.

Elle revêt à la hâte quelques vêtements négligés, et sort avec sa suivante; il faut gagner le pavillon des étuves sans être vue. La promenade matinale s'accomplit sans encombre; de la grande terrasse où se voit la statue du connétable de Montmorency, l'on descend par un magnifique escalier dans les jardins, une des plus belles productions du génie de Lenôtre; on y gagne l'orangerie placée sur la gauche, et l'on se cache un instant dans la serre de peur de surprise; un jardinier dont on avait entendu la chanson dans le parterre passe et s'éloigne sans voir les deux femmes; elles gagnent la galerie des Cerfs qui fait l'équerre avec l'orangerie, et atteignent enfin les cabinets réservés au bain. Nul ne viendra les troubler dans cet asile; à peine leurs oreilles pourront-elles saisir quelque exclamation, quelque rire assourdi par les murs et les tapisseries, car le même corps de logis renferme une salle de billard et un jeu de galet.

Le cabinet est simple et riche tout à la fois; mais on y remarque certaines imperfections qu'on saurait aujourd'hui éviter : ainsi le dallage de marbre, pour être plus beau qu'un plancher, n'en est pas moins incommode et froid; le joli tabouret bien rembourré, et les pantoufles dont une a déjà quitté le pied de notre guenon, sont de très-faibles garanties contre les rhumes; une grande natte serait plus utile. Sans doute un lit de repos est tout préparé dans une chambre voisine, et sera bientôt bassiné; mais le linge qu'il faudra jeter sur ses épaules au sortir du bain court risque de se refroidir dans la boîte cylindrique en métal qu'on aperçoit à gauche. Enfin, si gracieux que soit le robinet au col de cygne, il est seul et ne peut fournir qu'une eau trop chaude ou trop tiède. Ces inconvénients notés, nous n'avons plus qu'à louer la belle forme et le poli de la cuve en cuivre, plus prompte à s'échauffer que les baignoires de marbre; les épais rideaux de taffetas de la Chine, qui ne laissent pénétrer le jour que par le cintre des fenêtres, et les vases de parfums qui donnent une vertu balsamique à l'atmosphère humide.

Du temps de la Régence et de Louis XV, les salles de bain étaient l'accessoire obligé de toute maison riche, et les châteaux des environs de Paris en étaient pourvus. On en citait à Issy, chez la douairière de Conti; à Bellevue, où se plaisait Mme de Pompadour, les étuves étaient placées sur la droite de la cour; Boucher les avait décorées de deux peintures mythologiques; les bains occupaient à Versailles toute une aile du château; Ruel possédait les siens. Il serait long et fastidieux d'énumérer tous les appartements de ce genre. Remarquons seulement qu'ils étaient presque toujours placés près des orangeries et des serres, sans doute pour épargner le chauffage; autrement, les eaux et les fontaines étaient si abondantes dans les habitations de plaisance, que bien des endroits eussent convenu pour l'établissement des bains. On peut même croire que, dans un château important, plusieurs logements particuliers de gentilshommes et de dames élégantes étaient munis d'étuves. Il ne faudrait pas remonter beaucoup plus haut que le règne de Louis XIV et de Charles II d'Angleterre pour trouver l'usage des soins de propreté assez peu répandu dans les classes aristocratiques. Ainsi, selon Hamilton, une beauté piquante de la cour, Mlle Jennings, avait de l'aversion pour le bain. « Il n'y a, dit-il, point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la figure et les mains! » Il donne une assez pauvre idée des bains de la duchesse d'York, belle-sœur du roi; on voit qu'ils étaient divisés en deux compartiments séparés par un simple vitrage garni de rideaux : dans l'une des pièces, où les vêtements étaient laissés, se trouvait un canapé ou lit de repos; dans l'autre, les cuves. Ce qu'Hamilton dit de Jennings peut être appliqué à beaucoup de princesses du temps des Valois, et cette négligence de leur corps donne peut-être la raison de leur goût pour les parfums, goût fatal à Jeanne d'Albret, empoisonnée par des gants de senteur.

Si l'on cherche quelques indications sur le douzième et le treizième siècle, on trouvera des faits assez contradictoires. D'après une citation de Ducange, on sera tenté de croire que Henri II Plantagenet se baignait trois fois l'an, aux grandes fêtes; mais l'on sait aussi que des étuves publiques existaient dans les grandes et moyennes villes, à Provins, par exemple, où une vieille maison en bois porte encore le nom d'hôtel des Vieux-Bains, et, naturellement, à Paris. Peu à peu le rapport en fut si minime que les communes se décidèrent à les supprimer; sans doute, comme il est arrivé pour tous les revenus vers la fin du moyen âge, le prix d'entrée, d'abord raisonnable, devint dérisoire sans avoir changé, et seulement par l'abaissement de la valeur des métaux précieux. Le peuple était tellement habitué à ses bains qu'un médecin, au quatorzième siècle, faillit être lapidé pour avoir conseillé de les fermer pendant la durée d'une peste.

La clôture des étuves publiques n'empêcha pas des spéculateurs d'en ouvrir de particulières, qui furent surtout fréquentées par les riches et jeunes seigneurs; on se fournissait là de nouvelles, comme dans les bains romains.

Tandis que la ville se lavait quelquefois, les habitants des campagnes professaient la plus superstitieuse horreur contre toute espèce d'ablution. Encore aujourd'hui, bien des esprits bornés conservent obstinément ce préjugé; combien de fois n'avons-nous pas entendu dire aux paysans : « Un tel est bien mal, on l'a mis dans les grands bains. » Il serait bon d'apprendre à ces amis de la malpropreté qu'ils se nuisent à eux-mêmes, qu'ils nuisent à la société même par leur négligence. Un homme sale ne sera jamais aisément le compagnon aimable d'un homme propre, et il importe vraiment à la concorde publique que la classe dite laborieuse s'applique, en soignant son corps comme son esprit, à effacer les dernières inégalités qui la séparent des classes qu'on appelle supérieures.

Mais nous philosophons, et déjà la cloche du château sonne l'heure du dîner. La baigneuse est sortie du bain, et, fraîche, rajeunie, joyeuse, elle court où la faim l'appelle.

PRIÈRE A UN OURS.

Le célèbre naturaliste Pennant cite textuellement, dans sa *Zoologie antarctique*, une prière que les Finlandais adressent à l'ours lorsqu'il succombe à la chasse :

Bête vaincue et sans vie, mais le plus noble de tous les hôtes des forêts,
Ramène la santé dans nos cabanes,
Veille autour de nous en sentinelle vigilante,



Et sois pour nous l'heureux présage d'une proie centuple.
Je rends grâces aux dieux, qui m'ont donné une si noble victime!
Quand la grande étoile du jour se cachera au delà des Alpes,
Je hâterai mes pas vers ma cabane,
Et la joie, toute vêtue de fleurs, régnera trois longues nuits dans mes foyers:
Je gravirai avec transport le penchant de la montagne.
La joie a ouvert ce beau jour, la joie le terminera.
C'est toi que je vénère, c'est de toi que j'attends ma proie.
Ours, jamais je n'oublierai de t'adresser ma louange!

Il est curieux de rapprocher ce singulier usage des neiges voisines du pôle, d'un fait analogue observé par Livingstone dans les régions embrasées de la Cafrerie. Le célèbre docteur, traversant le pays du Mbaï, rencontra un éléphant femelle que tetait son petit. Les javelots des Cafres qui accompagnaient l'intrépide voyageur eurent bientôt hérissé le corps de la pauvre bête d'une forêt sanglante; mais, avant leur attaque, ils attirèrent d'abord l'attention du noble animal par des bruits divers : les uns soufflaient dans un tube, les autres dans leurs mains jointes; puis, avant de le frapper, ils lui payèrent ce tribut de respect :

O chef! nous sommes venus pour vous tuer.
O chef! ainsi que bien d'autres vous allez mourir.
Les dieux l'ont dit, etc.

CONVERSATION ET DISCUSSION.

Un homme d'esprit disait : « Il ne peut y avoir de discussion qu'entre gens du même avis. » Rien de plus vrai que ce mot, dont la forme paradoxale étonne au premier abord. La discussion n'existe réellement, elle n'est utile et ne peut faire naître la conviction que lorsqu'elle porte sur des nuances et non sur les fondements mêmes de tous les principes et de toutes les idées. Autrement, il n'y a ni conversation, ni discussion; il n'y a qu'un duel de paroles où chacun cherche à blesser son adversaire sans s'inquiéter de demeurer dans les limites de l'urbanité, où les amours-propres s'aigrissent, et où, bien loin de se convaincre, on s'affermit de plus en plus, par la lutte, dans ses propres opinions. Voilà pourquoi les grandes époques de la conversation en France ont été celles où la société, poussée par un besoin instinctif de réformes, se sentait entraînée vers un but encore enveloppé dans les nuages de l'inconnu sur lequel tout le monde croyait être d'accord; époques où l'on prenait encore pour des nuances d'une même opinion les divergences destinées plus tard à devenir des séparations marquées par des abîmes infranchissables. [1]

Rien ne survit que l'âme. Faisons-la donc héroïque ici-bas. Nous n'aurons que ce que nous mériterons, et notre ciel sera celui que nous aurons construit sur cette terre dans des ébauches successives de vertu et de génie. Notre idéal sera réalisé, petit ou grand, selon nos œuvres et nos pensées. DARGAUD.

La délicatesse dans la conversation dépend de l'esprit; dans la conduite, elle vient du cœur. A. C.

LA VIERGE COLOSSALE DU PUY,

SURNOMMÉE LA NOTRE-DAME DE FRANCE.

Ceux de nos lecteurs qui se rappellent ce que nous avons dit, en 1834, de l'effigie colossale de saint Charles Borromée [1], savent que la fameuse statue du lac Majeur est un peu plus haute que la Notre-Dame de France, mais n'a pas été coulée dans sa masse entière. La Vierge du Puy est aujourd'hui la plus grande statue obtenue par la fonte que l'on connaisse en Europe : elle a 16 mètres de hauteur et 17 mètres de circonférence, au point de son plus large développement, et la figure colossale de la Bavière, qui vient immédiatement après, n'a que 15^{m},793 de haut, la plinthe comprise (voy. t. IX, 1841, p. 305). Ces chiffres indiquent assez les difficultés prodigieuses qu'ont dû rencontrer le statuaire et le fondeur pour amener à bien leur œuvre.

Conserver la grâce religieuse dans la grandeur, c'était la préoccupation de l'artiste; surmonter les difficultés innombrables qui se présentent dans une fonte gigantesque et dans l'ajustement des parties diverses qui la composent, édifier d'une façon inébranlable ces vastes parties métalliques sur un rocher solitaire, ce devait être, pour le fondeur, l'objet d'essais répétés et de calculs nombreux

Avant d'entrer dans quelques détails sur le mode d'exécution, établissons clairement l'époque précise où commencèrent les travaux; on verra par ce peu de lignes avec quelle célérité ils furent conduits.

Le concours qui appelait tous les artistes de l'Europe à présenter des projets pour l'érection de la statue de Notre-Dame de France fut commencé dès le printemps de 1853. Deux articles publiés, en juillet de la même année, par M. Prosper Mérimée, dans le *Moniteur*, firent comprendre l'importance et les difficultés de l'œuvre. Quelques semaines après, cinquante-cinq projets d'une exécution plus ou moins remarquable parvenaient au Puy : celui de M. Bonnassieux fut choisi à l'unanimité, et, le 12 septembre 1860, on inaugura la statue de la Vierge sur sa base colossale, à une hauteur de 132 mètres au-dessus de l'hôtel de ville.

Pour arriver à un tel résultat en si peu d'années, il a fallu, de la part de tous ceux qui ont secondé l'habile artiste, un talent et un zèle également dignes d'éloges.

« Le grand modèle en plâtre, exécuté à Givors, pesait 40 000 kilogrammes, et l'Enfant Jésus, pour sa part, 18 000 kilogrammes; le groupe tout entier en bronze ne pèse pas moins de 100 000 kilogrammes, dont 30 000 environ pour l'Enfant Jésus. » [2]

Le modèle de la Notre-Dame de France, celui qu'on devait avoir toujours sous les yeux pour édifier le colosse, n'avait pas exigé moins de deux années d'un travail assidu. Il mesurait 2^{m},598, tandis que l'esquisse primitive n'était, selon les indications du programme, que de 80 centimètres; il était parvenu dans cet état au sixième d'exécution. Sur ce type si exactement arrêté, on copia avec une précision mathématique la statue en terre, et, dès ce moment, on put lui donner les dimensions qu'elle devait atteindre.

Le fondeur allait bientôt s'emparer de la statue; depuis plusieurs mois la commission avait choisi M. Prenat, dont les usines sont établies à Givors, dans le département du Rhône [3].

Le modèle en terre fut mis à l'abri des injures de l'air

[1] *Coppet et Weimar, Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*.

[1] Cette statue a 66 pieds italiens de haut. (Voy. t. II, 1834, p. 72.)

[2] Voy. une brochure de M. Ch. Calemard de la Fayette publiée à propos de l'érection du colosse, il y a deux ans environ, au Puy, et intitulée : *la Statue de Notre-Dame de France et les fêtes de l'inauguration* (le Puy, Marchessou, 1860, in-12). Ce travail suppléera à la brièveté du nôtre. Dans le cadre étroit où nous nous restreignons, nous avons dû néanmoins rétablir quelques faits omis ou certaines circonstances oubliées.

[3] C'est à M. Fournier, contre-maître des usines de M. Prenat, qu'est due la construction du grand modèle.

sous une vaste guérite d'une solide construction. Le moulage en plâtre succéda immédiatement; la barraque fut enfin brisée, et l'œuvre parut alors aux yeux de l'artiste, non sans doute telle qu'il l'avait rêvée, mais réalisée

La Vierge colossale du Puy. — Modèle en plâtre de la statue. — Dessin de Gagniet.

suffisamment pour qu'il pût lui imprimer son dernier caractère.

Ces retouches avaient une extrême importance; elles étaient exigées à la fois par la grandeur du colosse et par



les effets inattendus de la lumière. Le maître fut secondé dans cette partie du travail par M. Experton.

Le modèle définitif en plâtre, ayant enfin reçu ses dernières corrections, fut divisé par fragments ou par tronçons qui présentaient entre eux des dimensions fort différentes. Sciées avec art, déplacées une à une avec des soins infinis, ces portions du colosse furent mises à la disposition des mouleurs. Un don provenant du gouvernement, et qui consistait en 150 000 kilogrammes de fonte de fer obtenus à la suite de la guerre de Crimée, facilitait l'œuvre gigantesque que M. Prenat allait tenter. C'étaient, en réalité, ces vastes fragments « qui allaient enfin donner l'empreinte aux moules de sable où le métal en fusion devait prendre sa forme. A mesure que l'œuvre de la fonte s'achevait, on réédifiait, sur l'emplacement et sous l'abri préparé d'abord au modèle, les pièces successivement obtenues. Ce travail fut exécuté avec une régularité parfaite. M. Experton eut encore mission de M. Bonnassieux de surveiller les raccords,



Tête de la Vierge du Puy et buste de l'Enfant Jésus comparés à la taille humaine. — Dessin de Gagniet.

de soumettre au burin les incorrections de détail, et la statue étant enfin debout à Givors, telle qu'elle devait être dressée sur le pic de Corneille, la commission et l'artiste eurent à donner au fondeur leur approbation définitive. »

Les travaux d'art terminés, il fallut affronter d'autres difficultés; les plus grandes ne devaient pas venir du transport des lourdes pièces dont se composait le colosse; ces tronçons métalliques, parfois d'une grande dimension, arrivèrent sans dommage des ateliers de M. Prenat à la base de la montagne. L'honneur d'avoir dressé la Vierge du Puy sur son piédestal gigantesque revient à MM. Solvain et Micciolo.

« Hisser sur le rocher à pic ces énormes blocs de fonte, les surédifier successivement les uns sur les autres, atteindre enfin aux derniers sommets, c'est-à-dire au front et à la couronne du colosse; — exécuter tout cet ensemble d'ascensions, d'ajustages et de rapports à des hauteurs vertigineuses, non pas seulement au bord de l'abîme naturel formé par les pentes abruptes du roc, mais en présence et pour ainsi dire au milieu de cet autre abîme qui se faisait béant toujours autour du piédestal, autour de la statue, prêt à croître, prêt à monter sans cesse en plein vide, en plein ciel, à mesure que monterait la statue elle-même, c'était là quelque chose d'effrayant pour le regard, c'était le dernier tour de force à accomplir.

» Grâce aux combinaisons les plus ingénieuses et les mieux calculées, le svelte échafaudage, dont la légèreté faisait frémir quand on songeait aux masses énormes qu'il s'agissait de hisser, a pu suffire à tout. Toutes les pièces, depuis la première jusqu'à la dernière, ont été enlevées sans nul effort, avec une rapidité surprenante, sans qu'il y ait eu ni accident à craindre, ni même un remaniement ou une modification quelconque à effectuer dans l'appareil primitif. Toutes les pièces ont passé successivement à travers la haute tour qui formait l'échafaudage polygonal solidement serré contre le piédestal, et s'élevant à près de 20 mètres au-dessus; toutes les pièces, sans heurt et sans secousse, et par conséquent sans la moindre avarie, sont

arrivées à leur place et se sont successivement ajustées avec une précision et une sorte d'aisance qui semblaient tenir de l'enchantement. » *La fin à une autre livraison.*

LA VIE MOYENNE.

La vie moyenne, qui n'était que de vingt-huit ans en 1790, s'est élevée à trente-trois ans en 1830, à trente-six en 1847. Depuis, elle s'est accrue encore de près de trois ans, et atteint presque aujourd'hui trente-neuf ans; de telle sorte qu'en soixante-dix ans la société française, à son grand honneur et pour son orgueil, a réussi à agrandir de onze ans, dans son sein, la moyenne de la vie. (1)

LES DEUX FRÈRES.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 146, 154.

Je ne tardai pas à arriver à ma destination, et je menai si activement mes affaires que je m'en trouvai libéré une heure plus tôt que mon père ne l'avait supposé, ce qui m'engagea à prendre sur moi de choisir la route du retour, et je m'enfonçai dans la montagne comme le jour commençait à tomber. Le ciel était chargé et sombre, mais, le vent ne s'étant pas encore levé, un silence profond régnait autour de moi. Je ne mis pas un seul instant en doute que la tourmente de neige qui se préparait ne me laissât le temps de regagner la ferme de mon père. Je me mis donc en marche, et d'un bon pas. La direction de la route était parfaitement indiquée en plein jour. Bien qu'à différents endroits du chemin plusieurs sentiers qui se ressemblaient fort vinssent aboutir au même carrefour, on était toujours guidé par quelque objet qui servait de point de repère, un quartier de rocher, un bouquet d'arbres, une brusque déclivité du terrain; mais à la nuit, trop tôt venue, tout cela devint invisible. Je m'armai cependant de courage et de détermination, et, au premier carrefour, m'étant consulté pendant quelques instants, je m'enfonçai dans le sentier que je supposai être le bon. J'étais dans l'erreur; je m'en aperçus en arrivant à ce qui me parut être une espèce de grande clairière marécageuse, solitaire, sauvage, où il semblait que jamais créature humaine ne fût venue troubler le silence qui régnait dans cet affreux désert. J'essayai d'appeler, dans le très-vague espoir d'être entendu, ou plutôt pour me rassurer moi-même par le son de ma propre voix; mais cette voix brève et stridente ne fit qu'augmenter ma frayeur : elle avait quelque chose de sinistre et de bizarre, résonnant ainsi à travers cette vaste solitude et l'épaisseur de ces ténèbres. Tout à coup l'air se remplit de flocons pressés, et je sentis la neige tomber silencieusement sur mon visage et sur mes mains. Je perdis alors toute idée d'orientation; je ne parvins même pas à reconnaître le chemin qui m'avait conduit dans l'endroit où je me trouvais, en sorte que la ressource extrême de retourner sur mes pas me fut enlevée. La neige tombait toujours rapidement et plus pressée; les ténèbres s'épaississaient tellement qu'il semblait qu'on eût pu les toucher, comme un mur, avec la main. Le sol marécageux sur lequel je me trouvais enfonçait sous mes pas dès que je restais un moment immobile; avancer, c'était m'exposer à d'autres dangers. Toute ma jeune témérité m'abandonnant alors, je me sentis près de fondre en larmes; un sentiment de honte retint seul mes pleurs, et, pour ne pas me laisser aller à en verser, je me mis à pousser de grands cris : cris terribles, pleins d'angoisse, car, mon Dieu, c'était de vie ou de mort qu'il s'agissait pour moi. Je retins un instant mon haleine, dans l'espoir d'une réponse; mais non, rien, rien que l'écho qui répercutait au loin mes cris, rien que cette neige silencieuse et impitoyable qui tombait plus vite, toujours plus vite. Je me sentis gagné par une singulière langueur, par un invincible sommeil; je tâchai cependant d'avancer encore, mais je n'osais pas m'aventurer au loin, dans la crainte des précipices, qui n'étaient pas rares dans cette partie des montagnes. De temps à autre je m'arrêtais et poussais de nouveau un cri à demi étouffé par les larmes que m'arrachait la pensée de la mort affreuse, solitaire, qui me menaçait. Là-bas, à la ferme, tous assis alentour d'un grand feu rouge, clair, brillant, qu'ils devaient être loin de se douter du danger que je courais! Quel deuil ma mort allait mettre au cœur de mon pauvre père! Il n'y survivrait certainement pas. Et tante Fanny! était-ce là la récompense de tous les soins qu'elle m'avait prodigués? Ma vie tout entière m'apparaissait comme en un rêve étrange et saisissant; les différentes scènes de mes jeunes années, si peu nombreuses, hélas! défilaient devant mes yeux en larmes comme un cortége de vagues et douces visions. Dans un dernier transport de désespoir causé par tous ces souvenirs de ma si courte existence, je rassemblai le reste de mes forces défaillantes pour articuler un dernier cri prolongé, gémissant, désespéré. Je n'espérais y recevoir d'autre réponse que celles soupirées faiblement par les échos à travers cet air épaissi. Quelle ne fut pas ma surprise! un autre cri qui semblait répondre au mien venait de frapper mon oreille, cri prolongé, douloureux, sauvage, tellement sauvage qu'une terreur superstitieuse s'emparant de moi, je crus avoir entendu la voix d'un de ces génies malfaisants de la montagne dont on racontait tant de choses fabuleuses aux veillées de nos fermes. Cependant mon cœur recommença à battre vite et fort; je restai une minute ou deux sans pouvoir renouveler mon appel, le saisissement m'avait retiré la force d'articuler aucun son. J'entendis l'aboiement d'un chien. Grand Dieu! n'était-ce pas l'aboiement de Finette, la chienne de mon pauvre frère, une grande vilaine bête à laquelle mon père ne manquait jamais d'allonger un coup de pied chaque fois qu'il la rencontrait sur son chemin, l'ayant prise en aversion moitié à cause de ses défauts, moitié parce qu'elle appartenait à Grégoire? Quand pareille chose arrivait à sa chienne, Grégoire l'appelait en sifflant, et allait s'asseoir avec elle en dehors de la maison. Une ou deux fois, lorsqu'un coup un peu plus fort que de coutume avait arraché à la pauvre bête un long gémissement, mon père, honteux de sa propre brutalité, avait fait retomber son humeur sur Grégoire, lui reprochant de n'être pas même capable de dresser un chien, et lui déclarant qu'avec sa stupide habitude de le laisser venir s'étendre sur le foyer de la cuisine, il perdrait sans rémission le meilleur chien de la chrétienté. A tout cela Grégoire ne répondait rien, à peine semblait-il entendre; il regardait devant lui d'un air absent et vague et tombait dans un morne silence.

Encore, encore cet aboiement! Oui, c'était bien la voix de Finette. Maintenant ou jamais! Je fis un effort suprême, j'élevai la voix, je m'écriai : « Finette, ici! Finette, ici, pour l'amour de Dieu! » Dix secondes ne s'étaient pas écoulées qu'elle était là, la bonne bête, frottant contre mes jambes son museau blanc et chaud, courant et gambadant autour de moi, et de temps à autre levant la tête pour fixer sur moi ses yeux intelligents et effrayés, comme si elle eût craint d'être accueillie par un coup. Oh! ne crains rien, va, pauvre bête! Je pleurais de joie, j'étais tombé à genoux pour caresser Finette; mon esprit, engourdi et affaibli comme mon corps, n'était plus capable de raisonner; mais

(1) Victor Modeste, Conférence du cours d'économie politique fondée par la Société industrielle de Reims.

l'instinct me disait que le secours approchait : en effet, une forme d'abord confuse m'apparaissait de plus en plus nettement, se détachant de l'épaisseur du brouillard.

C'était Grégoire, enveloppé dans sa couverture de berger. O Grégoire! m'écriai-je; et je tombai à son cou, incapable d'articuler un mot de plus. Il n'était jamais grand parleur, et il resta quelques instants sans ouvrir la bouche. Lorsqu'il prit la parole, ce fut pour m'exhorter à rassembler tout mon courage et à me remettre en marche : notre vie, disait-il, en dépendait; il fallait, s'il était possible, retrouver la route de la ferme; mais, en tout cas, il fallait absolument nous remuer, sans quoi nous gèlerions sur place.

— Quoi, tu ne sais pas non plus la route! m'écriai-je.

— Je croyais la savoir quand je suis parti; mais à présent je crains de m'être égaré; la neige m'aveugle, et je crois avoir tout à l'heure perdu le sentier qui conduit à la ferme.

Il avait à la main son bâton ferré, dont il se servait pour sonder le terrain sur lequel nous marchions, en sorte que, nous tenant pressés l'un contre l'autre, nous pouvions avancer sans trop de danger. Du reste, bien persuadé que, dans le péril où nous étions, nous n'aurions pas de guide plus sûr que l'instinct de Finette, il se laissait diriger par elle; mais l'obscurité nous empêchait de voir à un pied de distance. Grégoire était obligé de rappeler continuellement sa chienne, d'observer la direction qu'elle prenait pour revenir à nous, et de diriger nos pas de ce côté. Ce lent exercice ne pouvait empêcher mon sang de se glacer; toutes les fibres, tous les muscles de mon corps me semblaient se tendre d'abord douloureusement, puis se gonfler, puis se paralyser. Mon frère supportait le froid mieux que moi, habitué qu'il était à vivre dans la montagne. Il n'ouvrait la bouche que pour appeler Finette, et moi, qui voulais être brave, je ne laissais pas une plainte s'échapper de mes lèvres, mais je me sentais gagné par un sommeil mortel qui appesantissait tous mes membres.

— Je ne puis plus avancer, murmurai-je à mon frère d'une voix assoupie.

Et je me souviens que, me révoltant tout à coup contre ce qui me semblait être de la barbarie, je déclarai que je voulais dormir, ne fût-ce que cinq minutes, et, au prix de ma vie, il me fallait dormir.

Grégoire s'arrêta; il reconnaissait sans doute chez moi cette phase de souffrance que produit l'intensité du froid.

— Il serait, en effet, inutile d'aller plus loin, dit-il, comme se parlant à lui-même; nous ne sommes pas plus près de la maison qu'en nous mettant en route; notre seule chance de salut, c'est Finette. Allons, mon garçon, enveloppe-toi dans cette couverture et couche-toi à l'abri de ce rocher, tiens, de ce côté, où le vent ne porte pas; je vais me mettre auprès de toi et tâcher de te réchauffer. Mais attends : n'as-tu rien sur toi que l'on puisse reconnaître là-bas?

Je lui en voulais de retarder ainsi l'instant de mon sommeil; mais comme il répétait sa question d'une façon pressante, je tirai de ma poche un mouchoir d'un dessin voyant que tante Fanny avait ourlé pour moi peu de jours auparavant. Grégoire le prit et l'attacha au cou de Finette.

— Vite, Finette, vite à la maison, ma bonne bête! à la maison!

Et la chienne bondit et disparut comme une flèche lancée dans les ténèbres.

Je pouvais enfin me coucher, je pouvais enfin dormir. Je sentis vaguement, à travers l'invincible assoupissement qui me paralysait, que mon frère me couvrait avec soin; mais de quoi? Je n'y pensais ni ne m'en souciais; j'étais trop engourdi, trop égoïste, pour réfléchir ou raisonner, sans quoi je me serais dit que, dans ce désert, il n'avait pour me couvrir que ce qu'il retirait de son propre corps. Je me réjouis de sentir qu'il cessait enfin de m'arranger, et qu'il s'étendait auprès de moi; il prit ma main.

— Tu ne peux pas t'en souvenir, car alors tu étais trop petit, mais c'est ainsi que nous étions auprès de notre pauvre défunte mère, le jour de sa mort; c'est comme ça qu'elle posa ta toute petite main dans la mienne : elle nous voit, à l'heure qu'il est, et sans doute nous n'allons guère tarder à être auprès d'elle. Enfin, que la volonté du bon Dieu soit faite!

— Cher Grégoire! murmurai-je. Et je me pressai contre lui pour réchauffer un peu mes membres à la chaleur des siens. Il parla encore, et encore, et toujours, de notre mère, jusqu'à ce que, m'endormant, je cessai de l'entendre.

Un instant après (cela me sembla un instant, à moi), le bruit de plusieurs voix me réveilla : plusieurs personnes s'agitaient autour de moi, et un sentiment de chaleur délicieuse se répandait dans tout mon corps; j'étais à la ferme, couché dans un bon lit. Dieu merci, le premier mot qui sortit de mes lèvres fut : — Grégoire!

Ceux qui m'entouraient échangèrent entre eux des regards étranges; le visage de mon père se contracta dans l'effort qu'il faisait pour conserver à ses traits rigides leur expression d'impassibilité ordinaire; ses lèvres se mirent à trembler, des larmes que je n'y avais jamais vues remplirent ses yeux.

— Je lui aurais donné la moitié de mon bien, je l'aurais béni comme mon propre fils; ô mon Dieu! je me serais mis à deux genoux devant lui pour lui demander pardon de ma dureté de cœur.

Je n'en entendis pas davantage; je sentis comme un tourbillon qui me passait dans le cerveau et qui m'emportait moi-même dans la tombe.

Je ne revins à la conscience de ce qui m'entourait que bien des semaines plus tard. Les cheveux de mon père étaient devenus tout blancs pendant ma maladie, et ses mains tremblaient visiblement quand il me regardait.

Nous ne parlâmes plus de Grégoire, nous ne pouvions plus en parler, mais il était dans toutes nos pensées. Finette allait et venait dans la maison sans jamais recevoir de coups : de temps en temps mon père étendait la main pour la caresser; mais l'animal, effrayé, se méprenant sur la signification de ce geste, s'enfuyait à toutes jambes, et le pauvre vieillard, accablé par ce reproche involontaire, soupirait et restait longtemps sombre et muet.

Tante Fanny, toujours causeuse, me raconta l'histoire de cette fatale soirée. Mon père, irrité de ma longue absence, et peut-être plus tourmenté qu'il ne voulait le laisser voir, se montra envers Grégoire encore plus impérieux et plus amer que de coutume; il alla jusqu'à lui reprocher la pauvreté de son père et sa propre sottise, qui le rendait impropre à tout et en faisait une charge pour tout le monde. Enfin Grégoire se leva et se dirigea vers la porte en sifflant Finette, la pauvre Finette, qui restait tapie sous la chaise de son maître dans la crainte de quelque mauvais coup. Un instant auparavant, mon père et ma tante avaient échangé quelques mots sur mon retour. En me racontant tout cela, tante Fanny me dit qu'elle pensa depuis que Grégoire, ayant remarqué que la tourmente menaçait, était sorti pour aller à ma rencontre. Trois heures après, lorsque mon absence prolongée avait jeté la terreur et le désordre dans la maison, que tout le monde s'empressait, ne sachant de quel côté courir pour me porter secours, et que personne ne remarquait la disparition de Grégoire, pauvre, pauvre frère! Finette arriva portant mon mouchoir à son cou. On la reconnut, on comprit tout, et les gens de la ferme se hâtèrent de la suivre, portant l'un un brancard, l'autre des couvertures, un troisième de l'eau-de-vie, et

chacun enfin ce qu'il pensait devoir être nécessaire. On partit, et l'on me trouva, endormi et encore vivant, sous le rocher où Grégoire m'avait conduit, et où son chien avait conduit les gens de mon père. J'étais enveloppé dans le manteau de mon frère, et mes pieds étaient roulés dans sa grosse veste de berger. Il était à mes côtés, en manches de chemise, un de ses bras passé autour de mon cou, et un doux sourire (il n'avait presque jamais souri pendant tout le cours de sa vie) était répandu sur ses traits.

Les dernières paroles de mon père furent :

— Puisse le Seigneur me pardonner ma dureté de cœur envers le pauvre enfant orphelin !

Et ce qui, mieux encore que ces dernières paroles, attesta la profondeur de son repentir, si l'on songe à l'ardeur de la passion qu'il avait pour ma mère, ce fut un petit écrit que l'on trouva dans son secrétaire après sa mort. Il y demandait d'être enterré au pied du tombeau où reposait ma mère, et qui avait été rouvert par son ordre, quelques années auparavant, pour y déposer les cendres de Grégoire.

LA GROTTE DE LA MADELEINE,

PRÈS DE MONTPELLIER.

De Montpellier à Cette, au moment où l'on s'éloigne de la première station du chemin de fer, on voit s'ouvrir à gauche les calmes horizons de la mer, des étangs et des marais bordés de tamarix; la silhouette brumeuse de l'antique église de Maguelone et des amas de sel en forme de pyramides s'élèvent seuls au-dessus de ces lignes plates du paysage. A droite, au contraire, se dressent à peu de distance, au delà de quelques champs de vignes ou d'oliviers et au-dessus de touffes épaisses de chênes verts, des masses calcaires assez abruptes. C'est un site aussi intéressant pour le savant que pour l'artiste. On y rencontre surtout un affaissement de rochers d'une grande valeur pittoresque; ce petit ravin, ou plutôt ce trou, connu dans le pays sous le nom de *Creux de Miége*, fit dire une fois à un célèbre paysagiste allemand, que nous y avions conduit, qu'il voyait là une preuve bien palpable que le grandiose ne provient pas toujours de ce qui est grand, et que les plus grandes montagnes sont rarement pour le dessinateur un moyen de produire le grandiose. Ainsi, en même temps que le géologue médite sur le bouleversement qui a taillé et dressé en l'air ces tours et ces murs naturels, ou que le botaniste les escalade, non sans péril, pour y cueillir la splendide lavatère maritime ou quelques tiges des gigantesques ombellifères du genre *Ferula*, le peintre peut y faire une riche récolte de motifs pittoresques. Au delà du Creux de Miége et en se rapprochant du domaine de la Madeleine, on arrive devant d'autres anfractuosités qui méritent aussi l'attention. Ici sortent des fentes des rochers le laurier-tin et le laurier d'Apollon; le peintre, ravi de l'élégance des chênes verts auxquels s'attachent des lianes de vigne sauvage, de clématite maritime ou de smilax, ne conçoit pas un réduit au monde d'un caractère plus poétique. C'est là que se trouve une grotte dont nous avons déjà parlé en 1856. Chaque été cette grotte se remplit, comme celle dite *du Chien*, aux environs de Naples, d'une grande quantité de gaz acide carbonique, et les phénomènes d'asphyxie s'y produisent de la manière la plus dangereuse pour les visiteurs non prévenus ou imprudents. En hiver, au contraire, on peut s'introduire sans danger jusque dans les parties les plus profondes de la grotte, et y naviguer en barque sur une espèce de canal naturel d'eau limpide et courante. Il y a une trentaine d'années, cent personnes environ se promenèrent sur ce canal à la lueur des flambeaux.



La Grotte de la Madeleine, près de Montpellier (Hérault). — Dessin de J.-B. Laurens.

Les rayons de la lumière pénètrent dans la grotte par une ouverture encadrée de plantes grimpantes et y créent, à certaines heures du jour, des effets puissants et harmonieux de clair-obscur. L'extérieur charme aussi par un désordre pittoresque de figuiers, de lierres, de clématites, de lentisques et de rochers brisés.

CHATEAU DE MUNNOTH ET QUAI DU RHIN,

A SCHAFFHOUSE.



Le château de Munnoth et le quai du Rhin, à Schaffhouse. — Dessin de Stroobant.

« Figurez-vous un Anxur suisse, un Terracine allemand, une ville du quinzième siècle, dont les maisons tiennent le milieu entre les chalets d'Unterseen et les logis sculptés du vieux Rouen, perchée dans la montagne, coupée par le Rhin qui se tord dans son lit de roches avec une grande clameur, dominée par des tours en ruine, pleine de rues à pic et en zigzag, livrée au vacarme assourdissant des nymphes ou des eaux, — *nymphis, lymphis*, transcrivez Horace comme vous voudrez, — et au tapage des laveuses. »

Telle est l'opinion d'un voyageur moderne, M. Victor Hugo, sur la petite ville de Schaffhausen. Telle était aussi

l'impression d'un autre voyageur non moins illustre, Gœthe, qui y vint passer quelques jours en 1797, et qui s'y logea à l'*hôtel de la Couronne*, devenu ainsi une auberge historique.

Schaffhouse mérite les éloges qu'on a adressés à sa position pittoresque. Elle n'a pas plus de 7000 habitants; mais cette population lui suffit, et elle n'en demande pas une plus considérable. N'a-t-elle pas eu, d'ailleurs, l'honneur de voir naître Jean de Müller, l'historien national de la Suisse, un écrivain digne de l'antiquité? N'a-t-elle pas, en outre, tout comme tant d'autres plus grandes villes, un collége académique, un gymnase, une société de médecine et de chirurgie, une riche bibliothèque, un hôtel de ville, des églises, etc.? Si elle n'a plus son célèbre pont en bois construit en 1758 par le charpentier Grubenmann, et brûlé, le 13 août 1799, par les Français qui se retiraient devant les Autrichiens, n'a-t-elle pas, en revanche, pour satisfaire à son amour-propre et à la curiosité des touristes, le château de Laufen qui se trouve dans son voisinage, et le château de Munnoth qui se trouve dans son sein même?

Du château de Laufen nous n'avons pas à parler ici, quoiqu'il soit remarquable par la belle cascade du Rhin qui s'y précipite d'une hauteur d'environ 80 pieds. Nous ne voulons parler que du château de Munnoth, que notre dessin représente, dominant de ses ruines imposantes la partie de la ville qui se baigne dans le Rhin.

Qu'est-ce que ce château, et quelle est son histoire? C'est l'histoire de la plupart des châteaux qui bordent le vieux fleuve : il a été quelque chose de formidable d'abord; il n'est plus rien, aujourd'hui, qu'une ruine pittoresque. Les antiquaires prétendent que *Munnoth* vient de *Munitio*, à cause d'une citadelle romaine qui était là jadis; mais *munitio* est un mot général signifiant fortification, rempart, et n'a jamais eu, ce nous semble, de signification particulière. Quoi qu'il en soit, *Munnoth* ou *Munitio*, lorsqu'on examine attentivement ces énormes débris du passé, dont il ne reste debout, à cette heure, qu'une grande tour et une immense voûte casematée qui peut couvrir plusieurs centaines d'hommes, il paraît évident que ce château a été un château fort, un nid féodal, un *burg*, comme tous ceux dont les ruines gisent sur les bords du Rhin. Il est très-intéressant à visiter. Les pierres ont l'éloquence des livres; le château de Munnoth est une page de la féodalité écrite en lettres moulées.

QUELS SONT LES PLUS ANCIENS MONUMENTS QUI AIENT DATE CERTAINE?

La collection du *Magasin pittoresque* fournit trop de détails sur l'architecture et les antiquités de tous les peuples pour que nous revenions sur les monuments celtiques, mexicains, cyclopéens, assyriens, scandinaves; nous renvoyons le lecteur à la Table des vingt premières années; il ne trouvera ici qu'un aperçu général et sommaire.

On sait que la Bible attribue à Caïn et à sa race la construction des premières villes, et l'invention de tout ce qui se fait avec la pierre ou le cuivre. L'idée d'une architecture antédiluvienne n'a jamais été abandonnée; mais elle ne peut guère s'appuyer que sur de vagues hypothèses, car les mers ont dû recouvrir toutes les œuvres des premiers hommes et gardent peut-être dans leurs abîmes les secrets du passé. Toutefois, les savants donnent une fabuleuse vieillesse aux monuments qui, d'abord nommés celtiques, se sont retrouvés dans le monde entier, notamment au Mexique et dans l'État de New-York. Cromlechs, dolmens, menhirs, ont cessé d'être attribués aux druides : ils semblent appartenir à une race primitive qui aurait, à une époque inconnue, couvert le globe, depuis l'Europe et l'Asie jusqu'au nouveau monde, *aussi vieux que l'ancien*, selon l'expression d'un poëte illustre. A ces vestiges étranges se rattachent probablement les haches de silex, ovales grossièrement aiguisés qu'on rencontre souvent dans nos campagnes, sans compter le reste de la terre habitée. Cet ensemble de monuments a fait naître l'ingénieuse hypothèse d'un âge de pierre, antérieur aux âges métalliques de la fable; c'est aux géologues à prononcer.

Si l'âge de pierre a précédé le déluge, il a légué aux hommes des traditions dont on reconnaît l'influence dans certains récits de la Bible. Les amas de pierre que les patriarches vouaient à Dieu, et qu'ils destinaient à la commémoration des événements, ont, ce semble, quelques rapports avec les cromlechs et les pierres levées. Les constructions cyclopéennes elles-mêmes, formées de blocs énormes, irréguliers, dénotent, chez les Pélasges, une réminiscence de l'architecture primitive.

Si nous descendons vers les temps historiques, nous devrons nécessairement chercher en Chine, en Égypte, en Assyrie et dans l'Inde les édifices les plus anciens. Mais le fabuleux Cathay, la Sérique, l'Empire du milieu enfin, ne s'est pas encore laissé pénétrer; et que peut-on savoir de certain sur ses tours de porcelaine et ses pagodes gracieuses? Cependant les nombreuses révolutions qui ont bouleversé la Chine ont respecté des vases de belle forme et couverts d'ornements, qui datent, assez probablement, du dix-septième siècle avant notre ère, des armes et des poignards dont les archéologues chinois font remonter la fabrication jusqu'à l'an 1200 avant le Christ. Sur les vases dont nous parlons se retrouve, comme sur les vases étrusques ou grecs primitifs, la ligne repliée sur elle-même à angles droits, que nous nommons *grecque*. C'est un fait singulier dont la science ne peut encore rien conclure. La grande muraille de la Chine, élevée par Chi-hoang-ti entre les provinces septentrionales de son empire et les pays occupés par les Tartares, fut, selon M. Pauthier, commencée l'an 213 avant notre ère. Elle existe encore dans presque toute son étendue. C'est un vaste rempart long de 600 lieues, haut de 20 à 25 pieds; l'épaisseur en est telle que six cavaliers peuvent le parcourir de front; il est flanqué de tours placées chacune à la distance de deux traits de flèche. On croit qu'il fut bâti en dix ans, par plusieurs millions d'ouvriers, dont quatre cent mille périrent.

L'Égypte est féconde en obélisques, en pylônes, en colonnades, en portes, dont l'âge effraye et déconcerte notre civilisation d'hier. En vain l'histoire remonte dans le passé, elle retrouve l'Égypte avec ses dieux et ses palais; sous les ruines vieilles de trente-six siècles, on reconnaît des débris plus antiques. Nous citerons les pyramides de Sakkarah et de Daschour, attribuées à la troisième dynastie memphite, qui régna, selon Manéthon, 5318 ans avant le Christ; celles de Gizeh, près de Memphis, élevées par la quatrième dynastie (5000 ans av. J.-C.); à peu de distance le grand sphinx monolithe taillé dans la chaîne libyque, et qui mesure 117 pieds de longueur. S'il reste peu de chose des splendeurs de Memphis, qui florissait entre le cinquantième et le trentième siècle avant notre ère, Thèbes a conservé jusqu'à nos jours les merveilles de Karnak, Louqsor et Médinet-Abou; c'est de Thèbes que sortirent environ dix illustres dynasties, depuis la dixième jusqu'à la vingtième. Les étrangers, Juifs et Hycsos, qui dévastèrent l'Égypte vers l'an 2000, ne nous ont laissé que peu de monuments des premières dynasties thébaines; mais la dix-huitième, celle des Rhamsès, a laissé des traces ineffaçables; c'est à elle qu'il faut attribuer les grands

édifices de Médinet, d'El-Assasif (reine Amersé); les obélisques de Karnac, les plus beaux de l'Égypte; les temples d'Edfou et de Karnac, d'Ombos, d'Ouadi-Halpha; les obélisques de Saint-Jean de Latran, d'Alexandrie, de Constantinople (Mœris, 1732 av. J.-C. : de ce règne date le plus ancien manuscrit connu, *Musée de Turin*). Le fondateur du palais de Louqsor est Aménophis-Memnon (même dynastie). Son fils Horus, et après lui Rhamsès Ier et Sésostris (Rhamsès III ou le Grand), couvrirent la Thébaïde d'édifices et de statues sans nombre. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre intéressant de Champollion-Figeac, dans la collection de *l'Univers pittoresque*. Nous serions débordé par la multitude des colosses et des nécropoles; déjà la tête nous tourne pour avoir mis le pied sur le seuil de ces antiquités inouïes. Que dire maintenant de l'Inde, qui n'a pas conservé de chronologie, et de l'Assyrie, dont les plus anciens monuments ne remontent guère qu'aux temps de Sémiramis (1900 av. J.-C.) ou de Nabuchodonosor (Nebucadnetsar, 690 av. J.-C.)? Ninive et Babylone seraient humiliées devant Thèbes et Memphis. Il est vrai que la tradition nous montre encore les débris de la tour de Babel; mais au sortir de l'Égypte, la tradition ne suffit plus : il faut des dates précises, ne seraient-elles écrites qu'en hiéroglyphes!

Qui dispose en rien de son existence? Une seule chose est fixe en ce monde, c'est ce que l'on peut faire pour le devoir. Mme DE STAEL.

FAIENCES DE HENRI II
ET DE DIANE DE POITIERS (1).

On divise en trois classes les faïences françaises du seizième siècle : — poteries émaillées de Bernard de Palissy; — décorations monumentales en faïence du château de Madrid, au bois de Boulogne, et d'autres châteaux, par César ou Girolamo della Robbia; — faïences dites de Henri II et de Diane de Poitiers.

Ces dernières faïences sont, depuis plusieurs années, l'objet d'études curieuses. En quel lieu ont-elles été fabriquées? par quels procédés? à quelle date? par quel artiste? Ces questions, qui ont exercé tour à tour l'érudition et la sagacité de personnes très-compétentes et très-habiles, ne sont pas résolues.

Les faïences dites de Henri II sont peu nombreuses; jusqu'à ce jour, on n'en compte pas cinquante : ce sont des aiguières, des salières, des coupes à pied avec ou sans couvercle, des vases à anse supérieure et à petit goulot latéral ou « biberons », des sucriers ou compotiers, des flambeaux, des fragments.

Le nom qui sert à les désigner leur vient de ce qu'on avait d'abord supposé que toutes avaient fait partie d'un service destiné à Henri II, parce que la plupart portent le chiffre de ce roi, son emblème des trois croissants ou les armes de France. Aujourd'hui, tout en leur conservant la même dénomination, on est sorti de l'hypothèse primitive, parce qu'on a remarqué la salamandre et quelques insignes de François Ier sur quelques pièces. On croit seulement pouvoir affirmer que ces pièces de fine poterie ont été fabriquées vingt-cinq ou trente ans avant celles de Bernard de Palissy. C'est « une faïence unique en son genre (dit » M. Jules Labarte), dont la fabrication a été portée tout » de suite, presque sans tâtonnements, à un haut degré de » perfection, et a cessé après quelques années de durée, » sans qu'on sache aujourd'hui ni par qui, ni dans quel lieu » elle a été pratiquée. »

La pâte argileuse qui a servi à modeler ces faïences est une terre de pipe fine et très-blanche. Sur le fond même se détache un lacis d'ornements colorés, non peints, mais imprimés au moyen soit d'une opération de décalquage, soit d'une incrustation, soit d'outils en creux et de roulettes en relief; des ornements en haut relief, moulures, consoles, mascarons et figurines, ajoutent à l'agrément de ces compositions.

Il y a cinquante ans, on aurait acheté ces faïences pour quelques centimes; aujourd'hui, une seule d'entre elles, par exemple, l'aiguière que possède M. Anthony de Rothschild, à Londres, est évaluée au prix de trente mille francs. Il est fort possible que de pauvres gens possèdent quelques-unes de ces pièces sans en soupçonner la valeur.

On ne fait aucun doute que les faïences de Henri II n'aient été fabriquées en France. M. du Sommerard les croyait sorties d'une fabrique de Beauvais : Rabelais cite « les gobelets de Beauvais. » Mais cette opinion est abandonnée. Une grande partie de ces faïences ont été trouvées en Touraine, à Tours, à Saumur, et principalement dans la ville de Thouars; quelques-unes cependant viennent de Vendée.

En cherchant l'auteur possible de ces œuvres d'art, on a nommé divers artistes connus : Ascanio, élève de Benvenuto Cellini; Girolamo della Robbia, frère de Luca della Robbia; Geoffroy Tory, etc.; mais ce ne sont là que de très-vagues conjectures. Il ne paraît pas que cette fabrication spéciale ait duré plus de quinze à vingt années, de 1540 à 1560, par exemple, ce qui donne à M. H. Delange le motif d'une supposition ingénieuse : il se demande si les faïences dites de Henri II ne pourraient pas être attribuées à une fabrication de fantaisie. L'art du potier était libéral et ne faisait point déroger celui qui l'exerçait. Des gentilshommes pauvres ou gênés, en Touraine et en Anjou, dirigeaient des tuileries ou des fabriques de figurines. Ne serait-il pas possible qu'un gentilhomme ou un artiste enrichi, retiré en Touraine, habile dans le travail de terre, ait eu le caprice d'entreprendre cette fabrication tout artistique et en ait destiné les produits à son voisin, le châtelain royal de Chambord, ou à la belle châtelaine de Chenonceaux? Cette hypothèse n'a point de fondement certain, mais elle est agréable. Il semble, du reste, que l'on se complaise dans le mystère qui voile jusqu'ici l'histoire des faïences de Henri II, et plus d'un amateur avoue avec ingénuité qu'elles auront beaucoup perdu de leur prix le jour où, toute la vérité à leur sujet étant bien connue, elles ne pourront plus être l'occasion d'aucune controverse. Nous comprenons ce sentiment, nous ne le partageons qu'à demi; rien n'est préférable à la vérité : si parfois elle détruit quelques illusions, à tout instant elle nous dévoile des merveilles.

Il est bien difficile de donner une idée exacte des faïences de Henri II sans le secours des couleurs. Nous avons voulu, du moins, faire connaître le caractère de leur composition en publiant un chandelier que possède M. Eugène Norzy.

Ce flambeau est incrusté d'ornements en pâte de couleur rouge; la composition en est riche et compliquée : il a deux nœuds superposés, dont l'un est flanqué des figures en cariatides qui cantonnent les angles de salières triangulaires. En outre des D et H entrelacés sur notre dessin, on

(1) On a publié récemment, à un très-petit nombre d'exemplaires, un bel ouvrage intitulé : *Recueil de toutes les pièces connues jusqu'à ce jour de la faïence française dite faïence de Henri II et Diane de Poitiers*; Paris, chez l'auteur, quai Voltaire.

L'auteur des riches dessins de ce recueil, finement coloriés et imprimés chez Lemercier, est M. Carle Delange. Le texte est de son père, M. H. Delange, dont le goût et l'expérience en tout ce qui se rapporte aux curiosités de l'art sont bien connus de tous les amateurs notables de l'Europe.

y voit l'écu aux armes de France. Feu Charles Sauvageot en parle ainsi dans son catalogue : « Il était resté très-longtemps chez un serrurier de cette ville » (Poitiers). Quelques années avant la mort de M. Préaux, cet amateur avait fait

Faïences de Henri II. — Collection de M. Norzy. Un Chandelier. — Dessin de M. Carle Delange.

une maladie dangereuse, et, pendant sa fièvre, il ne parlait que du désir de posséder cette pièce dont il venait d'apprendre l'existence. Mme Préaux, dans une assez mauvaise saison, partit pour l'aller voir et l'acheter ; elle en offrit 800 ou 900 francs, mais ne put l'obtenir. Un peu plus tard, Mme de Lasayette, amateur distingué, en fit l'acqui-



sition. Lors de la vente de la collection de Mme de Lasayette, M. Norzy la garda pour la somme de 1 600 francs.

Notre gravure représente ce flambeau à plus des deux tiers de sa grandeur et vu d'angle. M. Anthony de Rothschild, à Londres, possède un autre chandelier, dont la partie inférieure ressemble entièrement à celui de M. Norzy.

ANCIENNES TAPISSERIES.

Le goût et l'art de la tapisserie semblent remonter à une haute antiquité; on les retrouve chez plusieurs peuples. Les rideaux du tabernacle et le voile du sanctuaire, à Jérusalem, étaient brodés à la main et couverts de figures. A Babylone, dans les maisons royales, des étoffes remplaçaient les peintures; Pline nous apprend que des tissus destinés à couvrir des lits de festin, et fabriqués à Babylone, furent vendus environ 160 000 francs du temps de Metellus Scipion; Néron les acheta 400 000 francs. Les Égyptiens excellaient à brocher sur de riches draperies leurs divinités aux bizarres emblêmes. Il n'est pas jusqu'aux Gaulois qui ne fussent habiles à ces sortes d'ouvrages; au moins fournissaient-ils l'empire de toiles peintes : Grégoire de Tours parle de celles qui furent appendues autour des places publiques le jour du baptême de Clovis.

On a vu le prix qu'attachaient aux tapisseries les riches Romains : qu'auraient-ils donc donné des ouvrages d'Hélène et d'Andromaque? Ces princesses ont, selon Homère, figuré sur le métier les épisodes de la guerre de Troie et les aventures des dieux. Il paraîtrait même que leur travail, longtemps conservé, a inspiré l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Du moins, un savant professeur, dans son *Essai sur les artistes homériques*, n'est pas éloigné d'une opinion si flatteuse pour le talent de deux femmes illustres et pour l'importance de la tapisserie. Les Phrygiens, les Phéniciens, cités avec éloge par beaucoup d'auteurs, ont donné leur nom à toutes sortes de tissus analogues aux étoffes de Judée, de Babylone, d'Égypte.

Broderies, tapisseries, toiles peintes, sont trois articles bien différents, mais assez vaguement définis par les anciens qui en ont parlé. Nous ne trouvons guère de description nette de la tapisserie proprement dite qu'au quatrième siècle de notre ère. Une homélie de l'évêque Astérius, rapportée dans les *Mémoires de l'Institut* (tome IV, p. 265), condamne cet art « aussi vain qu'inutile, qui, par les combinaisons de la chaîne et de la trame, imite la peinture et représente les formes de tous les animaux, et les habillements bigarrés d'un grand nombre de figures; il y a des lions, des ours, des chiens, des bois, des chasseurs, ou bien des sujets tirés de l'Évangile : le Christ avec tous ses disciples, les miracles, les noces de Galilée avec les cruches, la pécheresse, Lazare sortant du tombeau, etc. Ceux qui se montrent ainsi vêtus sont considérés comme des murailles peintes. »

Ces derniers mots nous rappellent que les tapisseries

Une Tapisserie du château de Seymiers. — Dessin de Freeman.

étaient surtout destinées à la tenture des églises et des palais. Vers le neuvième siècle seulement elles se fabriquèrent en France; jusque-là les princesses, les reines, comme Adélaïde, femme de Hugues Capet, et Berthe au long pied, filaient elles-mêmes et brodaient à l'aiguille des tableaux qui retraçaient les gloires de leur famille. Il est dit que saint Angelme, évêque d'Auxerre, mort en 840, fit faire pour son église un grand nombre de tapisseries, et il est

peu de nos cathédrales qui n'en aient depuis été revêtues. Il en reste encore d'assez anciennes à Reims et ailleurs. En 985, dans l'abbaye de Saint-Florent, à Saumur, existait une vaste manufacture de tapisseries que les religieux tissaient eux-mêmes. En 1025, la fabrique de Poitiers était si renommée que les rois et les princes étrangers s'y fournissaient; on parlait aussi des tapis anglais qui rivalisaient avec les belles étoffes de l'Orient. Aux douzième et treizième siècles, les tentures dont se couvraient les églises pour les grandes fêtes devinrent d'un usage fréquent dans les châteaux; on s'en servait comme de cloisons mobiles pour former des chambres dans de vastes salles : elles venaient soit de Flandre, soit d'Italie. Peu à peu la spécialité des tissus brochés de soie et d'or resta aux villes de Florence et de Venise. Arras fournit les tapisseries proprement dites; sa renommée commença avec la maison royale de Bourgogne, du temps de Jean le Bon, et s'accrut pendant la renaissance. François Ier fonda la manufacture de Fontainebleau, où les grands ouvrages s'exécutèrent d'une seule pièce. Henri IV créa des fabriques dans la maison professe des Jésuites, dans l'hôpital de la Trinité et dans l'hôtel de la Maque, rue de la Tixeranderie; enfin, Colbert institua les Gobelins.

Depuis le quinzième siècle, les sujets les plus variés furent traités en tapisserie. L'histoire, la fable, les fictions romanesques, tous les règnes de la nature et le domaine indéfini de l'allégorie, fournissaient abondamment les artistes de scènes et de compositions toujours nouvelles. Un inventaire de Charles V (24 janvier 1379) mentionne beaucoup d'étoffes à figures, la plupart ornées de personnages qui paraissaient dans les mystères. Citons la tapisserie du château des Aygalades, qui existe peut-être encore et dont plusieurs explications ont été données : elle représente assez probablement, comme nous l'avons dit ici même (t. XXIX, 1861, p. 59), le mariage de Louis XII; on y a vu aussi le mariage de Charles VIII et la correspondance de Pétrarque et de Laure. Le dessin en peut être attribué à l'école de Van-Eyck (Jean de Bruges). Plusieurs peintres ont fourni des sujets à la tapisserie, Raphaël au Vatican, Primatice, du Breuil, Tremblay, Rubens, etc., en France.

La personne qui nous envoie le morceau que nous reproduisons croit y retrouver la manière d'Albert Dürer et de l'école allemande. « C'est, nous écrit-on, une de ces allégories philosophiques qui plaisaient à l'imagination des peintres de cette époque (seizième siècle) et de ce pays. Le cavalier de la mort, couvert d'une riche armure et portant d'une main l'épée et de l'autre le sablier, passe au galop au centre de la composition. Autour de lui, sans tenir compte des conditions de la perspective, le peintre a disposé des groupes indépendants qui figurent la Science, la Religion, la Coquetterie, l'Amour, etc., sous les traits et le costume de personnages contemporains. » Nous donnons ces renseignements tels qu'ils nous sont transmis, mais nous ne savons si l'attribution du dessin à l'école allemande présente de grandes probabilités; malgré l'exactitude de la photographie, nous ne pouvons nous prononcer comme nous le ferions devant l'œuvre même. Quant au sens du tableau, il est à peu près indiqué par ce cavalier porteur du cadran et par l'ange triste qui pose le pied sur le globe. Le Temps galope emportant les Heures, et tous les hommes se trouvent rapprochés, sans le savoir, de la Mort immobile; la terrible divinité n'a pas besoin de chercher sa proie : chaque minute écoulée lui amène autant de victimes qu'il lui en faut; elle n'a même pas le loisir de sommeiller. Tantôt c'est un vieillard qui la tire par son manteau pour lui dire : Me voilà; tantôt des femmes, des jeunes gens s'avancent avec mélancolie. Ils pleurent et demandent quelque répit; la Mort n'y peut rien et les regarde fixement. L'heure a passé, le soleil de la vie se couche, et tous descendent, roulent et disparaissent dans l'ombre funèbre. Par bonheur, ce Temps armé, ce cavalier redoutable, est invisible à ceux que ne touche pas son glaive. Tandis qu'il passe menaçant, les coquettes sirènes reçoivent des présents et mirent leur visage, souvent leur seul trésor; les saints personnages, groupés autour d'un pupitre, chantent les hymnes de l'Église qui les transportent au sein des béatitudes mystiques; et les fiancés continuent d'errer sans crainte dans les sentiers aimés, parlant de leur bonheur éternel!

Cette tapisserie a 4m,80 de large et 3m,85 de haut; elle est dans un état parfait de conservation. Le dessin et le coloris en sont heureux et en font un des plus intéressants échantillons d'un art que la renaissance a perfectionné comme tous les autres; c'est sans doute un travail des manufactures flamandes. Le château de Seymiers, où elle est conservée, est situé aux environs de Billom, à quarante kilomètres de Clermont; il n'est guère vieux, car il fut bâti vers le milieu du dernier siècle, mais une grande partie de son ameublement lui vint d'un manoir ancien.

La famille de Montmorin Saint-Hérem, qui construisit le château de Seymiers, est l'une des plus illustres de l'Auvergne; parmi ses titres de gloire, elle revendique le trait héroïque de ce Montmorin qui, désobéissant aux ordres de Charles IX, épargna et sauva tous les calvinistes du pays. C'est un des derniers rejetons de cette race qui éleva la demeure dont nous parlons. Louis XV lui avait promis de tenir chez lui les États de la province; mais des circonstances imprévues remirent indéfiniment cette solennité. Le courtisan en fut pour ses frais de construction. Dans l'attente de l'hôte royal, la famille Saint-Hérem avait dépouillé de toutes ses richesses intérieures le manoir héréditaire de Montmorin, dont les ruines se voient encore dans les environs. C'est ainsi que la tapisserie que nous représentons a été préservée de la destruction et de l'oubli.

LES ALIÉNÉS.

Fin. — Voy. p. 94, 113.

III. — GHEEL.

Située à vingt kilomètres de Turnhout, au milieu d'un vaste plateau composé de bruyères et de sables, surnommé la Campine belge, de *Kampen*, terres vagues ou communales, la petite ville de Gheel rappelle une oasis dans le désert (1). Aux landes arides que le laboureur défriche à grand'peine pour en obtenir de loin en loin quelques maigres produits succèdent de vertes prairies, des cultures soignées, des maisonnettes entourées de riants jardins. On devine une source cachée de bien-être, sinon de richesse; il y a mieux que cela. Il s'accomplit dans ce petit pays un véritable phénomène moral; sa prospérité relative est due à l'accomplissement d'un noble devoir simplement et fidèlement rempli. On retrouve là les dernières traces du traitement *religieux* de la folie, unies à un système de douceur et de liberté qui existait bien longtemps avant qu'on eût l'idée de l'appliquer en France et en Angleterre.

Gheel doit son origine à un miracle. Dympna ou Dympne, fille d'un roi irlandais qui vivait au sixième siècle, était d'une beauté extraordinaire; son père s'éprit pour elle d'une passion coupable. Elle s'enfuit alors de l'Irlande sous la conduite d'un saint prêtre nommé Gerrebert, qui l'avait baptisée. Ils s'embarquèrent, abordèrent à Anvers,

(1) Voy. un excellent mémoire sur la colonie de Gheel publié par M. Jules Duval dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XII, 1er novembre 1857.



gagnèrent, par des chemins écartés, un lieu couvert de ronces et de buissons, où ils se bâtirent une logette et vécurent inconnus. Cependant le roi, furieux de la fuite de sa fille, la fit chercher par tout son royaume, et, ne la trouvant point, passa la mer avec son escorte; il la suivit jusqu'à Anvers, où il s'arrêta, pendant que ses gens battaient le pays à la recherche de la belle Dympne. Or il advint que l'un d'eux payant sa dépense à un hôtelier en monnaie d'Irlande, cet homme lui dit avoir des pièces toutes pareilles dont il ne connaissait pas la valeur. Le serviteur du roi lui demanda aussitôt de qui il les tenait : « — D'une très-belle fille, répondit-il, qui est venue de fort loin, et qui vit saintement ici proche, dans un lieu aride et désert. » On courut porter cette nouvelle au roi, qui, « aussi ravi d'aise que s'il fût passé du trépas à la vie », se mit en marche avec tout son monde, et eut bientôt découvert sa fille, qu'il pressa de nouveau, avec de vives instances, de consentir à l'épouser. Comme elle s'y refusait avec horreur, le prêtre Gerrebert, qui était présent, lui vint en aide, et reprocha hautement au roi son infâme passion. Sur quoi celui-ci, entrant en fureur, l'entraîna à distance et le fit massacrer par ses gens. Il revint ensuite à Dympne, la menaça de la faire mourir si elle persistait dans son refus, et, la trouvant inébranlable, il lui trancha la tête lui-même, aucun de ses serviteurs ne voulant se souiller d'un meurtre aussi abominable.

Les corps des deux martyrs, livrés en pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie, furent laissés gisants; mais les habitants d'un village voisin, émus de pitié, les inhumèrent sur le lieu même, où il plut à Dieu de les glorifier par plusieurs miracles. L'hôtelier qui avait involontairement trahi la sainte devint fou, et ne recouvra la raison qu'en présence du lieu où le martyre s'était accompli. On y amenait des possédés que guérissait le simple attouchement du tombeau de marbre blanc que la légende dit avoir été trouvé dans la terre, sculpté de la main des anges. La renommée de sainte Dympne comme patronne des insensés s'étendit, et l'église qui lui est dédiée et où son corps fut transféré au quatorzième siècle devint le rendez-vous d'une foule de pèlerins qui venaient implorer la sainte pour la guérison de leurs proches atteints de folie, et qui lui amenaient leurs malades. Parmi les bas-reliefs qui consacrent la légende, on en voit un où le démon sort de la tête d'une folle, tandis que des prêtres et des religieuses prient agenouillés autour. A côté, un fou furieux et enchaîné semble attendre avec anxiété l'heure de la délivrance. Les malades se traînaient en rampant neuf fois par jour, pendant neuf jours, sous la tombe, élevée de quelques pieds au-dessus du sol. La pierre s'est creusée sous l'effort des mains et des genoux de la multitude accourue depuis des siècles à ce pèlerinage. Aujourd'hui, cette neuvaine, sans être obligatoire, se fait encore. Le lieu, les chants, les prières et tout l'ensemble de la cérémonie, composent un spectacle saisissant, de nature à frapper l'imagination et à la détourner de ses tendances habituelles. Considéré comme moyen curatif, cet exorcisme a son importance; mais ce qui intéresse et surprend au plus haut point tous ceux qui sont accoutumés au triste appareil des verroux, des grilles, des hautes murailles, c'est la liberté presque entière dont jouissent, à Gheel et dans les hameaux voisins, les aliénés qui y sont domiciliés, au nombre de neuf cents à mille, formant à peu près un dixième de la population.

On chercherait vainement ici les maisons de santé aux somptueux dehors qui s'élèvent autour de Paris, ou quelque vaste édifice rappelant Bicêtre et Charenton. Il n'y a rien de semblable : au lieu d'être emprisonnés dans une gigantesque maison où le mouvement et la vie sont comprimés sous la pression d'une inflexible discipline, où une routine de fer réduit plusieurs centaines d'individus à la condition d'un troupeau muet et morne sous la férule des gardiens, les pauvres aliénés recueillis sur toute la surface de la Belgique sont répartis entre cinq cents habitations différentes, dont trois cents sont de petites fermes dispersées dans la campagne, et deux cents des maisons situées dans la ville même de Gheel, appropriées aux besoins des malades les plus doux, et appartenant à une classe plus élevée. Confié aux soins de l'hôte et de l'hôtesse, qui ne peuvent recevoir plus de trois pensionnaires, et qui généralement se bornent à en avoir un, l'aliéné prend sa part de la vie de famille. Il partage les occupations, les plaisirs, les joies de l'intérieur; il travaille aux champs, s'il en a l'habitude. Il savoure l'air, l'espace, la liberté. De hauts et sombres murs n'aiguillonnent plus son désir d'évasion. Il n'est pas contraint à une tâche; il aide le père nourricier, et il devient bientôt capable de l'émulation qu'éveille le travail fait en commun. Si l'on ne juge pas bon pour lui de manier la bêche ou la charrue, il reste au logis, garde les enfants, cultive le jardin et veille au pot-au-feu; si c'est une femme, elle s'occupe des travaux du ménage.

Malgré la douceur proverbiale et la vocation toute particulière des Gheelois, qui, sous l'invocation de sainte Dympne, se regardent, de temps immémorial, comme les *soigneurs* et guérisseurs naturels des aliénés, ceux-ci ne sont pas laissés à la discrétion de leurs hôtes. Un système strict de surveillance prévient les abus. La commune de Gheel et les hameaux qui en dépendent sont divisés en trois sections, ayant chacune un garde infirmier, et un médecin auquel est confié le traitement médical de chaque aliéné appartenant à sa section, et qu'il est tenu de visiter au moins une fois par semaine. Il y a, de plus, un chirurgien consultant et un médecin en chef inspecteur de la colonie. La direction générale est remise aux mains de huit personnes qui gouvernent d'après un code de règlements spéciaux. Cette commission supérieure, présidée par le gouverneur de la province ou par son délégué, nomme elle-même, chaque année, un comité permanent de cinq membres, résidant dans la commune de Gheel ou dans les communes voisines. Le comité a pour fonctions de répartir les aliénés chez les différents habitants, de surveiller le traitement, de les admettre, ou de les congédier après guérison; d'inspecter la demeure des hôtes; de s'assurer de la salubrité, de la bonne nourriture, de la bonne tenue des malades. Les soins de ceux-ci sont particulièrement dévolus aux femmes, qui font preuve d'un tact extraordinaire, mélange de bonté, d'adresse et de patience, dit un judicieux observateur, le docteur Webster. Les maris n'interviennent que rarement et quand le pensionnaire se montre tout à fait récalcitrant. Les seuls moyens de répression sont la camisole de force et une longue courroie de cuir attachée au bas de la jambe pour empêcher un aliéné de s'évader; encore n'en peut-on faire usage qu'en prévenant le médecin de section, qui en prescrit ou en autorise la continuité. Ils sont, du reste, devenus si peu nécessaires que le docteur Webster a constaté que dans le cours d'une année il n'y avait eu à Gheel que onze évasions, tandis que dans l'asile-pension de Mareville, en France, défendu par de hautes murailles, étroitement gardé, et où toutes les mesures de répression sont en vigueur, il y en a eu dix-neuf.

Un fait qui n'a pas besoin de commentaires, c'est que tout aliéné atteint de délire, arrivé avec la camisole de force, n'est plus reconnaissable au bout de quelques jours passés à Gheel. Dans l'intérieur de la famille qui s'est empressée de le délivrer de ses liens, qui lui a fait place à sa table, à son foyer, il se sent à l'aise. S'il sort d'un hospice

ou d'une maison de santé, c'est bien véritablement pour lui la délivrance. Il jouit de l'aisance à laquelle il contribue; car, aujourd'hui, grâce à l'heureuse application du travail du pauvre aliéné, le canton occupé par la colonie de Gheel est devenu l'un des plus florissants et des plus productifs des Pays-Bas. Dans cet échange quotidien de services et de soins, il s'établit bien vite des rapports sympathiques et affectueux. « Il faut avoir vu, autour du chevet de l'aliéné malade, la famille éplorée du nourricier, dit le docteur Bulckens dans son rapport de 1857; il faut avoir été témoin de ces scènes touchantes entre le nourricier et l'aliéné, lorsque celui-ci sort guéri de l'établissement, pour se rendre bien compte des moyens qui constituent, à proprement parler, la base du régime. Ces témoignages de reconnaissance et de mutuelle affection, ces larmes de bonheur et de regret, ces promesses de se revoir, sont le plus éclatant et le plus sincère hommage qu'on puisse rendre à la sollicitude des nourriciers pour leurs pensionnaires. »

Il n'y a pas non plus à Gheel séparation des sexes. Les aliénés mènent la même vie que leurs hôtes, se réunissent et s'associent pour les travaux, les repas, tous les devoirs d'intérieur, et cette association, source de grands avantages pour les malades, n'a point d'inconvénients pour les bien portants.

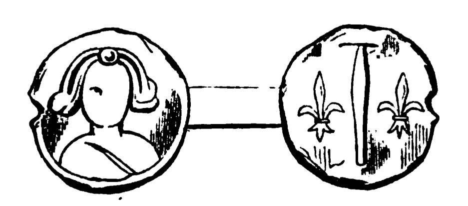
Si l'on compare les effets de ce simple traitement avec ceux qu'on obtient du traitement, beaucoup plus coûteux, suivi dans les maisons d'aliénés en France et en Angleterre, on est forcé d'admettre que la balance est en faveur de Gheel, où, malgré la libre admission de cas chroniques, il y a environ, par an, vingt-deux guérisons sur cent malades, tandis que la moyenne, pour les asiles de France et d'Angleterre, reste au-dessous de quinze pour cent. Quant à la dépense, elle est infiniment moindre; le taux des pensions d'indigents, réglé chaque année par l'administration supérieure, varie de 300 à 500 francs, et dans cette somme modique sont compris les frais de nourriture, d'habillement, de logement, de surveillance et de traitement au domicile du nourricier. Les parents des malades aisés peuvent traiter de gré à gré, et ajouter à la pension un supplément en rapport avec les charges qu'ils imposent, telles qu'une nourriture plus délicate et préparée à part, un domestique particulier au malade, etc.; mais ce chiffre restera toujours fort au-dessous du prix exigé dans les asiles et dans les plus humbles maisons de santé.

N'existe-t-il donc pas en Bretagne, en Sologne, dans les Alpes, assez de terres incultes pour renouveler l'expérience de Gheel? Ne pourrait-on pas trouver dans les populations de ces diverses contrées d'honnêtes cultivateurs, de bonnes mères de famille, disposés à adopter, à admettre dans leur sein ces pauvres simples d'esprit, ces *innocents*, comme les surnomment le bon sens et le bon cœur du peuple? L'exemple des devoirs accomplis, la société de la brave femme et du mari, l'influence des enfants, seraient de beaucoup plus efficaces pour rétablir l'équilibre des facultés mentales que l'organisation routinière des hôpitaux, où l'agglomération des aliénés, le spectacle de leurs misères, créent chez leurs compagnons d'infortune une excitation constante et morbide. Les enfants surtout sont de puissants auxiliaires pour le médecin; les aliénés se montrent singulièrement doux avec eux, et prennent intérêt à toutes leurs actions. C'est la coutume, à Gheel, de les envoyer aux champs chercher les patients, qu'ils ramènent au logis après les travaux de la journée. Le docteur Webster a vu un fou violent, qui ne voulait pas bouger sur l'ordre de son hôte, se laisser conduire, sans résistance et sans murmure, par un marmot qui lui venait aux genoux. La présence d'enfants dans une des salles de réunion des aliénés illumine tous les visages d'un rayon de soleil, et l'amour de ces *petits* est un sentiment si naturel et si général qu'on ne saurait exagérer son effet calmant et salutaire sur un cerveau assailli d'idées noires. Le docteur Biffi, de Milan, qui a éloquemment plaidé l'extension du système de liberté pratiqué à Gheel, raconte le trait suivant : « Une femme de Gheel se trouvait seule dans une chambre avec un aliéné pris tout à coup d'un accès de fureur; le danger était grand, la présence d'esprit fut plus grande encore : elle prend l'enfant qu'elle portait dans ses bras et que le furieux aimait, le dépose dans les mains de celui-ci, et profite de la distraction que cette surprise amène pour s'esquiver par la porte. Cachée derrière la fenêtre, elle suit de l'œil et du cœur le manége du fou. Merveilleux calcul! l'enfant avait entièrement et subitement calmé le furieux, qui, l'ayant caressé et posé à terre, jouait avec lui; quelques minutes après, la mère put rentrer, l'orage était dissipé. — Il faut aller à Gheel pour voir des mères si confiantes et des aliénés si dociles. Nul ne blâma pourtant la conduite de cette femme qui avait mesuré avec tant de justesse la séduction de l'enfance. »

Partis des fétides cachots, véritables oubliettes, où des malades, plus maltraités que les plus grands coupables, subissaient un long supplice, nous avons vu les chaînes tomber, le régime s'adoucir à la voix du docteur Pinel; mais l'incarcération persiste, la liberté, même à Stephansfeld, n'est accordée qu'avec restriction et à petites doses. Il est interdit aux parents d'habiter dans le voisinage, de visiter les malades, d'inspecter le régime et le traitement auxquels ils sont soumis. Les efforts de l'excellent directeur accomplissent toutes les améliorations possibles, dans les limites qui lui sont assignées. A Bad-Boll, l'horizon s'élargit, et l'on constate plus de guérisons parmi un petit nombre de malades. A Gheel, enfin, la liberté, le travail et les affections se combinent, pour le soulagement des âmes et du corps, avec les influences calmantes de la nature et les croyances consolantes de la religion; l'aliéné se retrouve libre, utile, aimé; la nouvelle famille qui le recueille supplée la sienne sans l'en isoler, car la maison hospitalière n'est jamais fermée aux amis et aux proches. Quelle touchante révélation que l'histoire de cette population vouée si simplement et depuis si longtemps à la plus haute, à la plus délicate mission! et quelle consolation pour les familles atteintes dans leurs membres les plus chers de savoir qu'il existe une réunion de si braves cœurs, dirigée, secondée par des intelligences éclairées et généreuses!

UNE MÉDAILLE DE JEANNE DARC.

Cette médaille en plomb, dont le *droit* est fort endommagé, appartient à M. Rollin, qui en fixe la date entre



Médaille en plomb de Jeanne Darc.

le 1er décembre 1429 et le 28 mai 1430. On sait que Charles VII avait accordé, le 14 décembre 1429, à la famille de Jeanne Darc un blason composé « d'une épée d'argent en pal, la pointe ferme dans une couronne, sur champ d'azur, et flanquée de lis d'or. »

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

WORMS

(GRAND-DUCHÉ DE HESSE).



Abside et porche latéral de la cathédrale de Worms, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt. — Dessin de Stroobant.

Worms est l'une des villes principales du grand-duché de Hesse, dont Darmstadt est la capitale. Dès qu'on approche de ses murs en ruine, de sa vaste enceinte qu'animait jadis une population de quarante mille âmes réduite aujourd'hui à huit mille, le cœur se serre et on se sent pris de tristesse. Qui donc a ruiné Worms, l'ancienne ville impériale, si célèbre dans l'histoire d'Allemagne? Louis XIV. Ce fut lui qui d'un mot la fit mettre à feu et à sang par Créqui et Mellac, en 1689. Un seul de ses beaux édifices a été assez préservé de l'incendie pour

donner une idée de ses splendeurs. La cathédrale ou le dôme est un beau type des églises romanes à double abside. Elle a été commencée en 996 et achevée en 1016. Sa façade n'a rien de remarquable, mais ses portails latéraux sont très-intéressants. Notre gravure montre assez toute l'élégante solidité de sa double abside et de ses clochers. L'intérieur est orné de fresques byzantines et de bas-reliefs précieux du treizième siècle, de nombreuses statuettes, de riches tombeaux, de chapelles où flamboie le gothique fleuri, de spécimens d'art de toutes les époques, depuis les dixième et onzième siècles. La chapelle basse ou chapelle du baptême, *Tauf-Capelle*, située à gauche du portail méridional, est très-curieuse : au pourtour de sa piscine, urne immense, sont figurés Jésus-Christ et ses apôtres. Une autre chapelle renferme les tombes des saintes Embede, Barbede et Wellebede, ainsi qu'un bas-relief représentant Daniel dans la fosse aux lions. Après sa cathédrale, Worms n'offre à la curiosité des étrangers que l'église gothique de Notre-Dame, œuvre du quinzième siècle; l'église de la Sainte-Trinité, rebâtie en 1725, et la synagogue, qui date du onzième siècle.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

— Voilà trois fois que le même rêve me poursuit, et chaque fois il avait une netteté à faire illusion. Cela ne peut être naturel : c'est un avis que mon bon ange me donne. Eh bien, il ne sera pas dit que j'aurai perdu une si belle occasion! Notre dernière chèvre, il faut la vendre; le prix me permettra d'aller dans la montagne, et j'atteindrai enfin mon but, ce but si longtemps poursuivi.

Comme Joseph Ottmann prononçait résolûment ces paroles, sa femme fut saisie d'un tremblement nerveux et croisa les mains avec une expression de désespoir.

— Encore, dit-elle, encore ton idée fixe! Ne serons-nous jamais délivrés de cette malédiction? Que de pertes, que de souffrances ne nous a-t-elle point causées? C'est la famine, c'est la mort qui s'attache à nous. M'en a-t-elle fait passer de ces nuits sans sommeil! Nous comptions autrefois parmi les personnes les plus heureuses du village; nous possédions un grand chalet, des terres, des meubles, de l'argent comptant, du linge à foison; il y avait plus d'un habitant qui ne pouvait parler de nous sans envie : que nous reste-t-il? Nous voilà logés dans une hutte, pauvres, seuls, en butte au mépris, dénués de tout. Et qui nous a plongés dans cette misère? Ton aveugle obstination. Tu rêvais des trésors, tu croyais devenir aussi riche qu'un banquier de Genève ou de Bâle, et nous manquons de pain. Ni mes prières, ni mes larmes, n'ont pu te fléchir, n'ont pu te faire abandonner tes malheureux projets. De tout notre avoir, une seule chèvre nous est demeurée : elle nous fournit du lait pour notre premier repas, elle égaye nos enfants, elle est notre dernière ressource, et tu veux la vendre aussi! La pitié n'a pas plus d'influence sur toi que la raison. Ah! je suis née dans un jour de malheur!

Et Mariette, couvrant sa figure de ses mains, laissa déborder les larmes qui gonflaient son cœur.

Joseph ne put les voir sans émotion; mais ses traits énergiques attestaient une volonté inflexible. Dans ses yeux légèrement hagards perçait l'exaltation d'une âme forte, qui n'abandonne qu'à la dernière extrémité un projet depuis longtemps conçu. Ses joues creuses, sa pâle figure, ses cheveux en désordre, son costume misérable, prouvaient la détresse à laquelle l'avait réduit son obstination; il n'était pas vaincu néanmoins par la mauvaise fortune, et, précisément parce qu'il avait tout sacrifié aux ambitieux désirs que lui reprochait sa femme, il ne voulait pas rester accablé sous le poids de ses revers, traîner dans l'indigence une vie odieuse.

— Quand on a tant souffert, dit-il en se levant de son escabeau, une douleur de plus mérite-t-elle qu'on y pense? Dans le dénûment où nous sommes, qu'avons-nous à ménager? qui nous tend la main? qui nous offre son aide? que pouvons-nous espérer? Loin de me secourir, loin de me donner du travail, on nous tourne en dérision; plutôt que de végéter ainsi, mieux vaudrait...

Il s'arrêta pour ne point effrayer sa femme, et, d'un air triste, mais résolu, sortit de la maison.

Comme venait de le dire sa ménagère, il avait été autrefois un des paysans les plus fortunés de l'endroit. Ses parents lui avaient laissé du bien, et Mariette avait apporté une assez belle dot. Il cultivait lui-même ses terres, élevait quelques bestiaux, et, lorsque l'année touchait à sa fin, voyait avec plaisir que ses ressources augmentaient au lieu de diminuer, comme il arrive, hélas! dans un si grand nombre de maisons. Joseph, en conséquence, se donnait du bon temps. Il chassait pendant l'automne, et, comme il était agile et robuste, il poursuivait le gibier le plus difficile, mais le plus glorieux à surprendre; aussitôt que les premières brumes veloutaient, le soir, la surface des prairies ou des terres nouvellement labourées, il mettait son fusil en bandoulière, puis s'acheminait vers les hautes régions du Grimsel. Le pic noir, qui, par ses cris retentissants, annonce aux bergers l'approche des orages, ne l'en détournait même point, la persévérance dont l'avait armé la nature ne l'abandonnant jamais. Parvenu près des glaciers de l'Aar, il commençait à épier les bouquetins et les chamois, très-nombreux alors dans ces parages. Tandis que son œil perçant les guettait, qu'il marchait en silence et avec précaution au milieu des rochers, il voyait fréquemment travailler sur leurs parois les chercheurs de cristal, ou les rencontrait et leur adressait quelques mots. Les hardis explorateurs parvenaient souvent à conquérir un magnifique butin : ils lui montraient des masses transparentes qui pesaient jusqu'à vingt livres et même davantage. Or cette production naturelle était alors très-recherchée; on la payait un prix considérable, puisque la décoration d'un seul lustre coûtait vingt, trente et quarante mille livres. Les mineurs aériens descendaient dans les villes, offraient leurs trouvailles aux lapidaires, ou les taillaient eux-mêmes pour les vendre aux voyageurs curieux, aux graveurs sur pierres fines.

Chaque fois qu'Ottmann avait rencontré un des habiles fouilleurs, avait vu étinceler dans ses mains sa précieuse aubaine, il devenait pensif. On l'aurait mal connu si on l'avait pris pour un homme désintéressé; il aimait le bien, il aimait l'argent, il aimait à savoir son grenier rempli. Seulement, il aimait aussi à faire usage de ses florins, mangeait de la viande une fois par semaine, buvait le dimanche avec ses amis une bouteille de vin vieux, ne lésinait pas sur la toilette de sa femme, et donnait sans regret aux pauvres de la paroisse. La vérité, toutefois, est qu'il convoitait un peu trop la fortune; mais qui n'a point, dans ce bas monde, quelque faiblesse évidente ou cachée? Ottmann comparait donc malgré lui son divertissement périlleux et ingrat aux bénéfices des chercheurs de cristal. Le gibier qu'il lui arrivait d'abattre lui coûtait d'ordinaire plus qu'il ne valait, et encore avait-il bien de la peine à le rapporter. Ses compagnons de solitude faisaient, au contraire, des gains superbes, quand le sort les favorisait. Sans doute, ils bravaient de grands périls : pour atteindre les gisements de cristal, force leur était de gravir des pentes si roides que le moindre faux pas causait leur mort;

en d'autres lieux, ils descendaient ou se faisaient descendre, au moyen d'une corde, le long de parois inaccessibles. Là, suspendus entre la terre et le ciel, au-dessus de gouffres ténébreux ou de splendides glaciers, ils entamaient le roc dans lequel la nature jalouse avait caché son trésor. Mais lui, pendant ses chasses audacieuses, courait-il moins de dangers? Sa vie ne tenait-elle pas souvent à un fil, comme on dit vulgairement, et une ronce, une faible saillie, ne le préservaient-elles pas seules d'une chute effroyable? Puisqu'il se hasardait de la sorte, ne valait-il pas mieux mettre à profit son courage? Ses bénéfices accroîtraient sa chevance, lui permettraient un jour de mieux doter ses filles, et d'acquérir, en attendant, un estivage qu'il désirait [1].

Il se mit donc à inspecter les hauts pitons du Grimsel, les aiguilles surtout qu'on nomme les *Zinken*, pyramides aux flancs noirs qui dominent plusieurs champs de glace, et, par leurs teintes lugubres, forment une opposition tranchée avec les nappes splendides. Son œil attentif cherchait les lignes blanches et horizontales au moyen desquelles la nature indique la présence du quartz diaphane : elles dessinent sur le gneiss ou le feldspath comme des veines saillantes, et laissent échapper çà et là, par quelques fissures, des gouttes d'eau qui suintent perpétuellement. Pourquoi la nature ne place-t-elle ces richesses que dans les sites les plus périlleux, où elle semble vouloir les dérober à la main de l'homme? Au-dessus de la région que fréquentent les chamois, au-dessus des mers de glace et des neiges éternelles, se dressent les pics menaçants qui les tiennent cachées sous leur solide armure, comme pour les soustraire aux yeux, comme pour les protéger contre les recherches avides. On ne les trouve que par exception dans les zones moyennes. C'est que les zones supérieures seules réunissent les conditions nécessaires à la formation du cristal. Ses prismes à six pans, surmontés d'une pyramide hexagone, ont besoin, avant tout, d'une eau pure qui tienne en suspension des molécules de silice, sans mélange d'autres éléments. Ces deux circonstances ne se réalisent à la fois que dans les infiltrations des hauts sommets. Plus bas, l'eau se charge de matières hétérogènes, et le cristal perd sa transparence ou se teint de diverses couleurs : l'oxyde de fer lui communique une nuance jaune; l'oxyde de manganèse, une nuance lilas qui le métamorphose en améthyste. Quand des substances plus épaisses s'amalgament avec le quartz, elles donnent naissance à une foule de composés, tels que l'agate, le porphyre et même la pierre à fusil. Or, à mesure que l'eau limpide qui tombe du ciel sur les hautes crêtes, soit en forme de pluie, soit en forme de neige, descend vers les basses terres, elle ramasse tantôt un des éléments qui colorent le cristal, tantôt ceux qui le rendent opaque. Voilà pourquoi les régions supérieures des montagnes sont l'officine où la nature engendre cette mystérieuse production.

Ottmann, le hardi chasseur, explora les districts les moins connus de l'Oberland. Il sortit même du Grimsel et entra dans le massif du Schreckhorn. Le sauvage aspect de ces lieux ne lui causa ni peur ni tristesse. Aux flancs de plusieurs cônes, il observa les indices de formations cristallines; mais tantôt ils lui semblaient dénoter un trop faible amas de prismes diaphanes, tantôt ils rayaient la pierre dans des endroits tout à fait inaccessibles. Joseph voulait exploiter un dépôt considérable, ou ne pas mettre la main à l'œuvre. Un soir, enfin, il trouva ce qu'il cherchait. Le jour allait finir; la lune pâle venait de se lever dans un ciel d'un bleu clair, au-dessus d'un nuage sombre qui se déroulait comme une mer noire. Les premiers rayons de l'astre nocturne faisaient briller les paillettes du quartz; on eût dit une bande de diamants appliquée sur la paroi ténébreuse. Elle se réfléchissait dans un lac aussi sombre que les eaux imaginaires du Tartare, et y dessinait une splendide traînée. Ottmann, transporté de plaisir, éprouva des battements de cœur. Il lui semblait voir la ceinture d'une fée qui lui annonçait tous les trésors des *Mille et une Nuits*. Comme il était trop tard pour descendre dans les vallons inférieurs et chercher un gîte, le rude montagnard choisit une encoignure, au milieu des rocs, pour s'y abriter tant soit peu contre les vents; il y dormit comme un financier sur la couche la plus moelleuse.

Le lendemain, il regagna son village, embaucha les hommes de bonne volonté, en stipulant qu'il payerait leur travail, mais qu'il aurait seul des droits sur les gisements de cristaux. Les agiles compagnons, les mineurs intrépides, ne lui manquèrent point dans les trois paroisses de la vallée d'Hasli; aucun district de la Suisse ne renferme une population plus vaillante, plus robuste et plus audacieuse. Tout le monde y connaissait le caractère résolu de l'entrepreneur, tout le monde savait que ses promesses valaient de l'argent comptant. On se mit donc en marche comme pour une partie de plaisir. On plaisantait, on riait, on chantait, on se livrait à des jeux de main qui n'étaient pas très-délicats, on poussait les cris retentissants dont tous les montagnards aiment à frapper les échos de leur patrie. Tant que l'on côtoya les rives de l'Aar, l'expédition ne présenta aucune difficulté. Mais il fallut bientôt quitter les bords du torrent, pénétrer dans des vallons plus étroits et dans des gorges latérales. La troupe laborieuse eut à gravir des pentes escarpées, des terrains sauvages semés de roches monstrueuses et mal affermies que la moindre cause semblait devoir précipiter sur eux. Ils longeaient çà et là une cascade étourdissante qui les inondait de pluie, marchaient parfois entre une muraille perpendiculaire et un abîme si profond, si noir, si redoutable qu'ils n'osaient y plonger la vue. Les sections les plus agréables du parcours étaient les bois de pins tiniers ou ceinbrots, élégants trappeurs qui s'avancent jusqu'aux frontières des neiges éternelles et bravent les plus froides températures, ou encore les verts tapis des almes [1], que parfument l'androsace et l'arnica.

La suite à la prochaine livraison.

ANDREA MANTEGNA.

Le célèbre peintre Andrea Mantegna, fondateur de l'école de Mantoue, naquit à Padoue en 1431. Il était le fils d'un paysan, et, comme Giotto, pendant son enfance il garda les troupeaux. Par bonheur, Francesco Squarcione, peintre padouan, fut pour lui un autre Cimabue. Cet artiste alors célèbre devina le génie du jeune pâtre, l'emmena dans sa maison, et l'éleva avec autant d'affection et de sollicitude que s'il eût été son fils adoptif. Le Squarcione, ardent admirateur de l'antiquité, avait parcouru l'Italie méridionale et la Grèce. Il possédait un grand nombre de sculptures antiques, d'études et de dessins précieux, recueillis pour la plupart dans le cours de ses voyages. Ces richesses si rares à cette époque et sa réputation de savant professeur avaient attiré près de lui beaucoup d'élèves : il dirigeait leurs études avec succès, quoique son enseignement fût plutôt théorique que pratique. Ses compatriotes l'avaient surnommé « le premier maître des peintres. »

On raconte qu'en 1441 Andrea, âgé de dix ans à peine,

[1] On appelle *estivages* les hautes prairies où l'on mène les bestiaux pendant l'été et que la neige rend inabordables pendant l'hiver.

[1] *Alme* est synonyme d'estivage.

fut admis dans la corporation des peintres de Padoue. Sept ans après, on le chargea d'exécuter le tableau du maître-autel de l'église Sainte-Sophie. Plus tard, on lui confia la décoration de la grande chapelle des Eremitani de Sant-Agostino, en collaboration avec son condisciple Niccolo Pizzolo. Ses belles fresques représentant l'histoire de saint Jacques le Mineur et ses quatre évangélistes de la voûte firent concevoir de telles espérances que Jacopo Bellini, père des célèbres maîtres vénitiens Giovanni et Gentile Bellini, n'hésita pas à lui accorder la main de sa fille. Ce Jacopo avait peint, avec quelque succès, la chapelle de Gattamelata dans l'église Saint-Jean. Il était considéré à Padoue comme le rival du Squarcione. Ce dernier vit donc avec grand déplaisir le mariage d'Andrea, et, depuis ce moment, l'ayant



Andrea Mantegna. — Dessin de Chevignard, d'après Andrea Andreani.

pris en haine, ne cessa de le poursuivre de ses critiques amères. Andrea avait acquis, grâce à l'étude constante de l'antique, une grande pureté de style; mais on lui reprochait avec raison des formes d'une roideur trop sculpturale, et un coloris sans animation et sans éclat. Il eut le bon esprit de ne point s'aveugler sur ses défauts; et les sarcasmes du Squarcione, sans doute aussi l'influence des Bellini, contribuèrent à lui donner la volonté de se modifier et de grandir en talent.

Pendant toute la première période de sa vie, jusqu'en 1461, le Mantegna couvrit de peintures les principaux édifices de sa ville natale. En 1463, on le voit à Vérone, travaillant à sa fresque de l'Enfant Jésus du cloître de Saint-Zénon, aux deux Triomphes dont il orna la façade de la maison du peintre Giaffino, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il y avait reçue, puis à des décorations analogues sur d'autres maisons particulières, peintures dont les traces sont encore visibles de nos jours. Vers 1466, il séjourna quelque temps à Florence.

Le Mantegna avait trente-sept ans quand le marquis Louis de Gonzague l'appela près de lui à Mantoue. Il était alors dans toute la force de l'âge et la maturité du talent. Rien ne fut épargné pour retenir l'artiste à la cour des Gonzagues, nombreux et importants travaux, dons de toute



Musée du Louvre. — La Madone de la Victoire, par Andrea Mantegna. — Dessin de Chevignard.

nature, maison de ville, propriété à la campagne, titres même, car le marquis le créa chevalier. Tant d'honneurs décidèrent enfin le Mantegna, et le grand peintre devint ainsi le chef de cette école de Mantoue dont il est la plus vive gloire. On admire encore au Castello di Corte, résidence des Gonzagues, les fresques où il a représenté toute la famille du marquis, quoique depuis 1474, date de leur exécution, elles aient eu beaucoup à souffrir des injures du temps et des hommes.

Cependant la renommée d'Andrea se répandait dans toute l'Italie. Il se rendit à Rome, en 1488, sur l'invitation du pape Innocent VIII, pour y peindre la petite chapelle du Belvédère au Vatican. Ici se place une anecdote rapportée par Vasari : « Le pape, accablé d'affaires, ne donnait pas d'argent au Mantegna aussi souvent que celui-ci en avait besoin. Andrea, pour faire sentir au pape ses oublis, imagina de peindre au milieu de quelques vertus la Discrétion. Sa Sainteté, étant allée un jour le visiter, ne manqua pas de lui demander quelle était cette figure. « La Discrétion, » répondit Andrea. — Eh bien, répliqua le pontife, aie soin » de mettre à côté la Prudence. » Mantegna comprit ce que voulait dire le saint-père, et ne souffla plus mot. Lorsqu'il eut achevé son travail, le pape le renvoya en le comblant d'honneurs et de présents. » On ne sait si l'on doit croire à la vérité de ce récit, mais il est certain que le séjour du Mantegna à Rome fut de courte durée. Les peintures du Belvédère sont détruites; les seules marques du passage de l'artiste dans la ville éternelle consistent en plusieurs fragments détachés de la muraille de l'ancien Saint-Pierre, que l'on montre actuellement dans la nouvelle sacristie.

En 1490, Andrea revint à Mantoue, qu'il ne devait plus quitter. Il y termina la plus grande œuvre de sa laborieuse carrière, le Triomphe de César, longue frise en neuf tableaux peints à la détrempe, sur toile, pour le palais de Saint-Sébastien. Ces belles compositions sont connues par les gravures en bois d'Andrea Andreani; quelques-unes ont été gravées sur métal de la main du Mantegna. A l'exemple des autres artistes de la renaissance, il ne se bornait pas à la pratique exclusive de la peinture; il avait des connaissances étendues en géométrie, en architecture, et une grande habileté comme graveur. Certains auteurs lui ont même attribué l'invention de la gravure au burin. Cette opinion n'est pas soutenable, mais elle indique au moins le rang considérable que le Mantegna occupait parmi les artistes de son temps. Les toiles du Mantegna furent achetées du duc de Mantoue par Charles Ier, et enrichissent maintenant la célèbre galerie de Hampton-Court, en Angleterre. On doit citer encore, à Mantoue, les fresques qui décorent la façade de l'église Saint-André et celle de Saint-Sébastien, aujourd'hui fort détériorées. Outre les peintures murales proprement dites, le Mantegna exécuta des tableaux de chevalet, et il n'est pas un musée de quelque importance qui ne renferme une œuvre de lui.

Le Musée du Louvre possède quatre tableaux d'Andrea Mantegna. De ces tableaux, celui que reproduit notre gravure est le plus considérable, et le plus intéressant au double point de vue de l'art et de l'histoire. Assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, la Vierge étend la main, en signe de protection, vers un personnage couvert d'une armure qui n'est autre que Jean-François II de Gonzague, petit-fils de Louis. On voit à ses côtés, soutenant son manteau, l'archange saint Michel appuyé sur une épée, et saint Maurice dont la lance est rompue; derrière le trône, saint André et saint Longin, protecteurs de la ville de Mantoue; aux pieds de la Vierge, saint Jean-Baptiste enfant et sa mère, sainte Élisabeth.

Ce tableau, connu sous le nom de *la Madone de la Victoire*, avait été commandé au Mantegna par François de Gonzague pour Santa-Maria della Vittoria, église bâtie d'après les plans d'Andrea lui-même, en commémoration d'une prétendue défaite des Français en 1495. Jamais dénomination ne fut plus fausse, jamais fait historique ne fut plus audacieusement dénaturé. Charles VIII revenait de son aventureuse expédition de Naples. Arrivé à l'entrée des plaines de la Lombardie, au village de Fornovo, sur le Taro, il fut assailli, le 6 juillet 1495, par les forces combinées de la république de Venise et du duc de Milan, sous le commandement de François de Gonzague et de Robert de San-Severino. L'armée italienne comptait plus de trente-cinq mille hommes; l'armée de France, neuf mille. Malgré l'énorme disproportion des combattants et la bravoure personnelle du marquis de Mantoue, les troupes italiennes furent complétement battues, et le glorieux combat de Fornovo, que les Français nommèrent : « la Journée de Fornoue », permit au roi de continuer sa route. François de Gonzague n'avait point sujet, on le voit, de s'enorgueillir d'un pareil fait d'armes. La vraie gloire pour l'Italie est dans l'œuvre de l'artiste, qui, presque septuagénaire alors, n'y laisse cependant se trahir aucune des faiblesses de l'âge et s'y montre en pleine possession des dons de son génie, la pureté, la naïveté du dessin, la noblesse des attitudes, le choix exquis des détails.

Lanzi ne tarit pas d'éloges sur ce tableau : «... Mantoue, dit-il, n'a peut-être point de peinture qui soit aussi souvent visitée et admirée des étrangers. » (*Histoire de la peinture en Italie*, t. III.)

Le Mantegna termina tristement une vie si bien remplie. Il mourut pauvre et chargé de dettes, le 13 septembre 1506. Comment concilier cette misère de ses derniers jours avec l'immense labeur du peintre et la générosité de ses protecteurs? Ce fait, toutefois, n'est que trop certain. Il laissa quatre fils, Francesco, Lodovico, Bernardino et Giovanni-Andrea, qui continuèrent, Bernardino surtout, ses traditions. Andrea fut inhumé dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste de l'église Saint-André. Les souvenirs du Mantegna à Mantoue sont nombreux. Sur la place Saint-Sébastien, une inscription signale à l'étranger l'emplacement de la maison que lui avait donnée Louis de Gonzague.

Mantegna a beaucoup contribué à la renaissance de la peinture en Italie. Il fut l'un des principaux initiateurs de ce temps à l'art de l'antiquité, non qu'il ait eu le génie nécessaire pour allier complétement dans ses œuvres le sentiment moderne à la beauté antique, ce qui était réservé à Raphaël, mais il eut du moins l'honneur d'indiquer la route à suivre. Son érudition était extraordinaire. Il faudrait redescendre jusqu'à nos écoles contemporaines, peut-être trop curieuses d'archéologie, pour trouver une si grande connaissance des anciens. L'examen des gravures du Triomphe de César suffirait pleinement pour justifier cette assertion. Par la minutie et la sécheresse de son exécution, l'abondance des détails, par une certaine roideur que lui reprochait le Squarcione, son style se rapprocherait parfois de celui de l'école allemande, si une noblesse et une dignité tout italiennes, si la majesté de la composition, la beauté des têtes, le bel agencement des draperies, ne le mettaient fort au-dessus des artistes du Nord. On l'accuse de froideur; il nous paraît plutôt dur qu'inexpressif. Moitié païen, moitié chrétien, il tombe en quelques bizarreries, et l'on pressent que le moment est proche où l'un des deux éléments absorbera et détruira l'autre. Quel étrange assemblage présentent déjà, par exemple, dans le tableau reproduit par notre gravure, les bas-reliefs de la partie inférieure du trône de la Vierge! Que viennent faire là Prométhée créant l'homme, Adam et Ève, et cette Victoire qu'on ne voit qu'à demi et qui, cachée peut-être à dessein, semble plutôt

s'enfuir qu'accourir d'un vol favorable? Serait-ce une allusion ironique au douteux succès du marquis de Mantoue? L'épigramme pouvait être dangereuse; ces petits princes d'Italie qui favorisaient les lettres et les arts n'en étaient pas moins de très-redoutables seigneurs, et la vie ou la liberté d'un artiste ne pesaient pas beaucoup pour eux.

TROIS PAGES DE L'HISTOIRE DES AZTÈQUES
TIRÉES DES MANUSCRITS MEXICAINS.

On est convenu depuis plusieurs années de désigner, dans le monde savant, les manuscrits mexicains sous le nom de *peintures didactiques* ou de *peintures figuratives.* Quelques-uns de ces anciens codex remontaient à une haute antiquité. Au dix-septième siècle, on comptait encore des manuscrits américains vieux de mille années et plus. De même que les papyrus de l'antique Égypte qui ont survécu dans les âges aux plus solides parchemins, ces manuscrits, écrits sur papier fabriqué avec les fibres du maguey ou de l'*Agave americana,* avaient toutes les conditions de durée possibles (¹). S'ils sont si rares aujourd'hui dans les bibliothèques de l'Europe et dans celles du Mexique, il faut s'en prendre non pas à la fragilité de la matière, mais à la faiblesse de l'esprit humain. Dès les premiers temps de la conquête, on regarda ces peintures avec horreur, parce qu'elles enseignaient les préceptes d'un culte sanguinaire, ou bien encore parce qu'on les supposait propres à initier aux mystères coupables de la magie.

C'était sous l'empire de ces déplorables préoccupations qu'un vertueux prélat en faisait brûler dans Tetzcuco, l'Athènes américaine, des monceaux si élevés qu'on pouvait les comparer sans exagération, dit-on, à de véritables pyramides. Rien ne fut épargné, dans cet *auto-da-fé,* par le pieux Zummaraga; les recueils les plus précieux furent livrés sans scrupule aux flammes, et il n'épargna même pas, dit-on, le livre par excellence, le recueil dépositaire de la science antique, ce *Theoamaxtli,* ou Livre divin, qui nous eût conservé tant de précieuses origines, et dont la destruction n'empêcha pas un seul des sacrifices épouvantables qu'on fit longtemps encore au terrible *Huitzilopuchtli.*

Quelques années plus tard seulement, quand tous ces livres furent détruits, quand les hiérogrammates mexicains furent dispersés, on s'aperçut avec effroi, dans l'intérêt même du culte de paix qu'on voulait répandre, qu'on s'était privé d'une façon irréfléchie du plus puissant auxiliaire qu'on pût employer pour activer l'œuvre des missions. C'est ce que pensa heureusement un Français nommé Jacques Testera (²), qui était venu catéchiser les Indiens, dès 1530, à la tête de quelques pauvres et zélés franciscains. Lorsqu'il commença ses pieux enseignements, le digne missionnaire sentit à merveille que son inhabileté dans les délicatesses de la langue nahuatl ou mexicaine nuisait singulièrement à l'efficacité de ses prédications. Il fit donc peindre immédiatement sur papier de maguey les mystères principaux de la religion chrétienne, et, se faisant suivre par des interprètes habiles, il se mit à prêcher à l'aide de ces tableaux symboliques; il catéchisa ainsi très-utilement beaucoup de tribus, et l'âge des peintures mexicaines revint. Ce succès archéologique obtenu si aisément et dans un but si louable fut bien éphémère. L'ignorance envieuse reprit le dessus; nous le voyons par l'espèce de persécution infligée à l'admirable Histoire du P. Bernardino de Sahagun, composée vingt ans plus tard, à l'aide des traditions et des peintures mexicaines.

Quoi qu'il en soit, ces manuscrits figuratifs étaient si nombreux encore au dix-septième siècle que le chevalier Boturini Benaducci en fit alors la collection la plus complète et la plus variée qu'il ait été donné à aucun Européen de rassembler; malheureusement elle fut dispersée vers 1720, et elle fut perdue en quelque sorte pour la science : ce sont ses débris cependant qui alimentent encore les rares cabinets d'amateurs où la science des choses américaines reste en honneur.

L'art de transmettre les faits pour qu'ils servent à la connaissance de l'histoire, ou à l'exactitude du cadastre (¹), ou même à certaines preuves judiciaires, était plus ancien chez les Aztèques qu'on ne le croit généralement. Ces peuples tenaient leur écriture figurative des Toltèques, qui eux-mêmes avaient trouvé chez la grande nation Maya un art analogue et probablement beaucoup plus complet dans ses résultats. Outre les signes hiéroglyphiques, qu'ils employèrent à tant d'usages divers, ces peuples se servaient, au début de la monarchie, de ces aide-mémoire qu'on a désignés au Pérou sous le nom de *quippus,* et dont on retrouve l'usage dans la Chine et dans l'Océanie; mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils leur eussent donné le degré de perfection qu'on remarqua dans ceux des *Quitus* ou dans les nœuds colorés usités à Cuzco. (Voy. t. XXV, 1857, p. 238.)

Les hiérogrammates mexicains, auxquels appartenaient les fonctions consistant à expliquer les textes hiéroglyphiques, se nommaient chez les Aztèques *tlaluca.* On reconnaissait divers degrés parmi eux, et on nous les représente comme jouissant d'une telle considération qu'ils étaient exempts du payement de certains tributs.

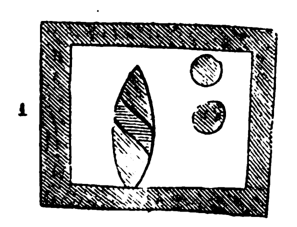
Ces savants de l'Amérique ne nous sont pas tous inconnus; dans l'antiquité toltèque, Huematzin était l'un des plus célèbres d'entre eux. Le docte Veytia nous a conservé également les noms vénérés d'Oxomoco, Apactonal, Tlaltecui et Xuchicaoaca, aux calculs desquels on devait le calendrier ingénieux sur lequel les Aztèques copièrent le leur. Nous pourrions aisément multiplier ces noms; il en est qui seraient réclamés par l'histoire et par la poésie, tels, par exemple, que celui de la dame de Tulla, dont les tragiques aventures se lient au récit le plus touchant.

(¹) Ce n'était pas seulement sur cette espèce de papier que les nahuatl peignaient leurs figures hiéroglyphiques; ils fabriquaient, dit-on, un papier plus délicat avec les feuilles du bananier, ce qui a été, du reste, pratiqué en grand à notre époque par l'industrie européenne. Sans posséder le parchemin ou le vélin, dont le moyen âge et les bas siècles nous ont conservé tant de variétés, les peuples de l'Amérique faisaient servir la peau de certains animaux à la transmission de leurs annales. C'était surtout la dépouille des cerfs préparée d'une certaine façon qu'ils faisaient servir à cet usage. Amincie et coupée dans la longueur de l'animal, de manière à former régulièrement un carré long, elle était revêtue d'un seul côté d'un enduit très-blanc obtenu d'une espèce de talc, présentant au toucher un grain très-fin et très-homogène, et n'offrant pas la plus légère aspérité.

(²) Testera était né à Bayonne, et avant de s'embarquer pour le Yucatan et le Mexique il avait séjourné durant vingt ans en Espagne. Il fit deux voyages en Amérique comme missionnaire franciscain, et nous supposons que ce fut vers 1542, alors qu'il revint à Mexico revêtu du titre de commissaire des Indes, qu'il eut la pensée de faire servir les peintures figuratives à l'instruction des nouveaux chrétiens. Il mourut dans un âge fort avancé, et fut enterré au grand couvent des Franciscains de Mexico.

(¹) « Il n'y a peut-être pas de pays au monde où la propriété ait été si bien définie, où les cadastres soient aussi anciens et tenus avec autant d'ordre qu'ils l'étaient chez ces nations, aujourd'hui regardées avec un si grand dédain par l'Europe. Les titres de ces tribus, de ces familles, écrits dans leur forme et leurs caractères originaux, existent encore en bien des lieux... A l'époque de la conquête par les Espagnols, la plupart des tribus s'empressèrent, dans l'intérêt de leurs possessions, d'en faire des copies en caractères latins afin de les rendre accessibles aux conquérants, à qui ils en demandèrent la légalisation; un grand nombre y joignirent même une traduction officielle en langue castillane. » (Voy. l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh, le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, p. cclix.)

Il faudrait disposer de l'espace que les recueils académiques consacrent aux longues dissertations, pour faire comprendre par quel mécanisme ingénieux les peintures figuratives devinrent de véritables hiéroglyphes phonétiques. M. de Humboldt a fort clairement expliqué cette transformation. Il est certain que les Aztèques possédaient *certains signes susceptibles d'être lus*, et qu'ils *savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons*. Un savant professeur, qu'un long séjour dans la capitale du Mexique a mis à même de sonder tous les secrets de la langue nahuatl, a prouvé nettement, avec





Antiques peintures mexicaines figuratives.

l'aide des hiéroglyphes mexicains eux-mêmes, dont on a gravé les principaux, la nature réelle de ces divers caractères. M. Aubin, dont l'autorité en ces sortes de matières ne saurait être récusée, a d'ailleurs spécifié en peu de lignes ce que nos lecteurs pourraient désirer de notions sur ce point (¹) :

« L'écriture mexicaine présente au moins deux degrés de développements.

» Dans les compositions grossières, dont les auteurs se sont presque exclusivement occupés jusqu'ici, elle est fort semblable aux rébus que l'enfance mêle à ses jeux. Comme ces rébus, elle est généralement phonétique, mais souvent aussi confusément idéographique et symbolique. Tels sont les noms de villes et de rois cités par Clavigero d'après Purchas et Lorenzana, et d'après Clavigero par une foule d'auteurs. M. de Humboldt en a donné une appréciation satisfaisante à laquelle je renvoie.

» Dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre plus élevé, l'écriture figurative, constamment phonétique, n'est plus idéographique que par abréviation ou par impuissance. »

Au temps de Cortez, les tlalucas étaient arrivés dans leur art à un haut degré de perfection, et, s'il faut en croire le brave Bernal Dias, ils ne traçaient pas seulement avec habileté les hiéroglyphes, ils peignaient parfois des sujets historiques d'un intérêt saisissant et que reconnaissaient immédiatement les vainqueurs. Après la conquête, l'art alla de toute nécessité en se dégradant, et il devint même fort grossier à mesure qu'il s'éloignait de la pratique des règles anciennes. Les peintures que nous reproduisons sont de l'époque de la décadence, mais elles offrent un puissant intérêt; elles prouvent, d'ailleurs, un fait historique des plus importants et que l'on a souvent contesté, savoir, la constante sollicitude du gouvernement de Charles-Quint pour la répression des abus ou des cruautés sanglantes qui se commettaient loin de lui; ce sont des pièces officielles envoyées par les pauvres Indiens à l'empereur (¹).

Quelles terribles accusations, en effet, contre les compagnons de Cortez, que ces peintures grossières! quelles formules concises, et cependant parfaitement compréhensibles, de faits atroces déguisés par les conquistadors! Ce pauvre Indien mis en pièces aux pieds d'un téocalli est là comme pour signaler le début d'une série de drames sanglants, dont on a déguisé à Charles-Quint les enlacements funèbres. L'Espagnol armé d'une javeline qui se précipite sur les morts, c'est la troupe indisciplinée commandée par *Tonatiuh,* le brillant Pedro d'Alvarado, auquel on a donné le nom du Soleil, et qui joncha la terre de ses victimes. C'est, en un mot, le symbole du cruel sacrifice où périrent quatre cents Indiens venus pour honorer leurs dieux, et que l'on massacra sans pitié dans le grand temple, en l'absence de Cortez, pour s'emparer des joyaux précieux dont ils s'étaient parés.

Bien que cette peinture didactique n'offre pas de grandes complications dans ses dispositions figuratives, il en est dont le savant Ramirez nous donnera une explication succincte. L'espèce de cartouche portant le nº 1, par exemple, est le symbole de l'année en laquelle arriva le lamentable événement; on la désigne sous le nom de *Ome Tecpatl* ou les Deux Cailloux, et elle correspond à l'an de notre ère 1521 ; l'édifice pyramidal tronqué portant le nº 2 est destiné à représenter le grand temple de Mexico; le nº 3 désigne l'escalier par lequel on montait à la plate-forme régnant au sommet du téocalli. C'est là, ne l'oublions pas, qu'on a figuré les tabernacles du terrible Huitzilopuchtli et plusieurs autres consacrés aux divinités principales. Le nº 4 pourrait être Alvarado lui-même; l'interprète de cette peinture préfère y voir la personnification des Espagnols qui se rendirent les impitoyables exécuteurs de ce massacre. Près de ces doubles degrés, un prêtre précipité du sommet de la plate-forme va tomber à terre : la victime aux teintes foncées, dont les membres épars gisent à terre et que désigne le nº 5, est un sacrificateur de la caste sacerdotale qui est tombé sous les coups des cimeterres castillans; le nº 6 représente un des nombreux seigneurs qui, sous la foi des traités, s'étaient rendus au temple pour assister aux danses sacrées.

La fin à une autre livraison.

(¹) Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, 2e article. (Voy. *Revue orientale et américaine,* sous la direction de M. Léon de Rosny, nº 19, avril 1860.)

(¹) Voy. le livre publié par M. Rayon, en 1847, sous le titre de *Proceso de Residencia contra Pedro de Alvarado,* etc. Le savant directeur du Musée de Mexico, M. Ramirez, l'a enrichi de ses commentaires.



CONCOURS POUR LA TÊTE D'EXPRESSION.



Dix-huitième siècle. — Une séance du Concours pour la tête d'expression, gravure de Flipart d'après Charles Cochin. Dessin de Bocourt.

En 1759, le 6 octobre, le comte de Caylus soumettait à l'Académie de peinture des observations fort judicieuses sur la nécessité d'encourager les jeunes dessinateurs à mieux étudier les diverses expressions de la physionomie humaine, ce dont s'inquiétaient assez peu, comme l'on sait, l'heureux Boucher et sa florissante école. L'Académie accueillit fort bien la pensée du généreux amateur, qui, ne voulant pas en rester aux paroles, fonda lui-même, dès le lendemain 7 octobre, un prix pour « la tête d'expression. » Un concours fut aussitôt annoncé et ouvert : Dandré-Bardou le présida le 10 novembre. Ce premier essai démontra toute l'utilité de la fondation : les élèves, mal préparés, parurent tout déconcertés par un genre d'études si nouveau ; aucun d'eux ne fut jugé digne du prix. L'année suivante, leurs progrès étaient déjà remarquables ; le sujet était *l'Affliction* : on décerna le prix à Dumolard.

On raconte que, dans l'enthousiasme de cette sorte de renaissance, quelques dames d'une beauté célèbre tinrent à honneur d'offrir leur physionomie comme modèle aux jeunes concurrents. Si l'on en croit quelques contemporains, la grande tragédienne Clairon aurait « posé » dans l'un des concours, et ce serait elle-même qui serait représentée dans le joli dessin fait par Ch.-Nic. Cochin en 1761, gravé par J.-J. Flipart en 1763, et reproduit ici par M. Bocourt.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 178.

Ils atteignirent enfin la vallée où dormait le lac mystérieux, où pyramidaient les cônes de gneiss aux formes tourmentées. La paroi que signalait la zone blanchâtre descendait dans le bassin en ligne droite. Elle l'assombrissait encore de son image, qui offrait partout une nuance d'un gris plus ou moins foncé. Ce n'était pas un médiocre travail que d'atteindre la bande lactée qui annonçait le merveilleux gisement. Elle dominait de cinq cents pieds environ la surface de l'eau. Il fallut creuser des marches dans la pierre, marches bien rudes, il est vrai, et dont un montagnard seul pouvait faire usage ; puis ouvrir le flanc du roc et y pratiquer un vestibule, lieu de halte pour les ouvriers, commencement d'une galerie qu'on serait peut-être obligé de pousser fort loin, car on ne sait jamais à quelle profondeur on trouvera le cristal. Ce labeur étrange, au-dessus d'un lac où le moindre faux pas les aurait précipités, divertissait les mineurs, l'habitant des Alpes ayant presque toujours la passion du nouveau et de l'inconnu.

Mais Joseph avait trop compté sur une prompte réussite ; l'automne diminuait les jours et abaissait la température, quand son impatience lui avait fait commencer l'entreprise.

Le froid ne tarda point à devenir assez vif dans ces régions inhospitalières; le matin, avant que le soleil eût dépassé la crête des montagnes, les nuées lançaient par intervalles des bouffées de neige, comme ces poignées de fleurs qu'on jette devant l'ostensoir, le jour de la Fête-Dieu. Presque tous les travailleurs passaient la nuit sur du foin dans l'excavation; il aurait fallu abandonner la recherche sans avoir obtenu aucun résultat, si les honnêtes gens n'y avaient mis beaucoup de bonne volonté. Enfin, on atteignit le dépôt de cristal; mais, hélas! ce n'était point ce qu'avait espéré Joseph. Au lieu d'un minéral pur, diaphane et brillant, qui eût augmenté sa fortune s'il s'était offert en grandes masses, on découvrit une espèce très-inférieure de cristal : il était jaune ou d'une teinte noirâtre, selon les endroits. On nomme *topaze de Bohême* celui qui a la première couleur, *topaze enfumée* celui qui a la seconde; ils sont peu estimés l'un et l'autre, et on les paye un prix minime, quand on veut bien les acheter. Quoique le gisement fût considérable, il ne pouvait indemniser Ottmann de ses dépenses; il ne valait pas la peine d'être exploité. Ainsi échoua la première tentative de l'ambitieux paysan; mais ce revers n'abattit point son courage.

L'hiver lui sembla d'une longueur inusitée; il avait hâte de commencer des recherches nouvelles, et entretenait le ferme espoir qu'elles lui procureraient une subite opulence. A peine pouvait-il attendre, pour se mettre en chemin, que le printemps eût dégagé les hautes montagnes de leurs neiges profondes et terribles. Son enthousiaste confiance le porta même à augmenter le nombre de ses auxiliaires. La belle saison, néanmoins, se passa en efforts inutiles. Les dépôts que l'on trouva n'étaient point d'une eau assez belle, ou assez étendus pour procurer le moindre bénéfice. Il perdit, au contraire, des sommes importantes, car il payait, il nourrissait les travailleurs, et il fut même obligé de leur fournir les outils d'acier fin qui entament seuls les roches dures où se forme le cristal.

Ces essais dispendieux et inutiles inquiétaient au plus haut point la bonne Mariette. Elle avait été jusque-là contente de sa position, de sorte qu'elle blâmait à la fois l'imprudence et l'avidité de son mari.

— Qu'avons-nous besoin d'augmenter notre fortune? lui dit-elle un jour. Ne vivions-nous pas heureux? N'étions-nous pas aimés, considérés? Notre bien n'assurait-il pas l'avenir de nos enfants? Et si tu voulais à toute force devenir le plus riche habitant de Guttanen ou de l'Hasli, mieux valait employer une méthode sage, régulière, depuis longtemps éprouvée, qu'un moyen problématique et hasardeux. Que ne soignais-tu sans relâche tes intérêts, au lieu d'aller perdre ton temps et risquer ta vie en poursuivant les chamois? Tu négligeais tes affaires pour courir le long des précipices, et maintenant tu exposes pour des rêves tout ce que nous possédons. Abandonne, je t'en supplie, un projet insensé! Vois comme nos épargnes ont fondu entre tes mains, comme nos ressources diminuent tous les jours; n'aventure pas ce qui nous reste. Si tu causais follement ta ruine, on se moquerait de toi, au lieu de te plaindre.

Mais elle priait en vain l'opiniâtre montagnard. Ses pleurs mêmes ne purent le fléchir; le regard fixe et le front soucieux, il l'écoutait à peine. Un plus rude conseiller, l'hiver, le sombre hiver des Alpes, calma sa fougue et interrompit ses travaux. Mais, n'ayant point changé de résolution, il attendit le printemps avec impatience. Comme tous les spéculateurs, comme tous les joueurs, il s'exaltait de plus en plus; il voulait, cette fois, tenter un coup décisif, ne garder aucun ménagement et parvenir quand même à son but. Ses essais infructueux ayant dévoré une partie de son bien, il ne pouvait accepter ce malheur comme un arrêt définitif du sort : était-il croyable qu'il ne rattraperait point ce qu'il avait perdu et n'y joindrait pas un magnifique supplément? Ainsi se font illusion tous les téméraires qui ont livré leur fortune aux caprices du hasard.

Mais une chance funeste sembla poursuivre Ottmann. Il eut beau faire sonder plusieurs rocs à la fois, employer le pic et la poudre, augmenter le nombre des travailleurs, aucune de ses tentatives ne réussit, aucune ne l'indemnisa de ses dépenses. Les trésors qu'il avait convoités semblaient le fuir, et l'indigence s'acharnait, au contraire, à forcer sa porte. Quand novembre épaissit les brouillards, déchaîna les rafales et entassa les neiges dans les vallons comme sur les hautes cimes, Ottmann était ruiné.

Il passa l'hiver au milieu des plus sombres préoccupations. Depuis qu'on le savait pauvre, la dureté humaine lui apparaissait dans tout son jour. Les mains, les cœurs, étaient fermés pour lui; ceux mêmes auxquels il ne songeait point à demander du secours, se mettaient en garde contre ses emprunts; on n'allégeait pas sa misère et on l'attristait par d'inutiles affronts. Trop heureux quand il ne lisait pas le mépris sur les figures, quand son espoir trompé ne devenait pas un sujet de moquerie!

Et les souffrances, les privations de sa famille, comme elles augmentaient sa propre douleur! Mariette lui adressait peu de reproches, mais elle maigrissait, elle pleurait en silence, et le muet chagrin dont elle était accablée navrait le cœur d'Ottmann. Elle se voyait perdue sans retour, condamnée au supplice de la misère; pour ceux qui ont connu le bien-être, pour les femmes principalement, c'est une idée insupportable. Les demandes, les plaintes naïves de ses enfants, étonnés de ne plus vivre comme autrefois, d'éprouver des besoins que leurs parents ne pouvaient satisfaire, la plongeaient dans la désolation. Elle ne savait que leur dire, les prenait sur ses genoux, les couvrait de larmes et de baisers.

Un incident chagrinait et préoccupait surtout Joseph. La dernière de ses expéditions malheureuses avait été dirigée contre un immense colosse de feldspath, qui semblait tenir cachés dans ses entrailles des filons d'une richesse inouïe. Plusieurs bandes laiteuses en rayaient la surface, et le suintement nécessaire à la formation du cristal s'en échappait avec une abondance inusitée. On l'appelle le Lœffelhorn. Des pics moins hardis, mais non moins sévères, entourent ce géant, comme des soldats escortent leur chef. Vis-à-vis se dresse un autre rang de montagnes qui paraissent les défier, les provoquer à la lutte. Dans la vallée sauvage, inculte, inhabitable, qu'ils dessinent, commence, quelques centaines de pieds au-dessus du Lœffelhorn, un des glaciers monstrueux d'où sort l'Aar, le plus impétueux courant de la Suisse et conséquemment de toute l'Europe. La froide masse se prolonge cinq lieues au delà, entre des pitons escarpés sur lesquels glisse la neige, et qui offrent l'apparence d'une double scie aux teintes noires, aux dents irrégulières. A sa base s'ouvre une grotte merveilleuse, dont la voûte semble taillée par les génies, tant les courbes en sont géométriques. Cette arche de diamant abrite un bassin où viennent se réunir les divers filets d'eau qui glissent sous l'immense bloc de glace. La rivière en sort, déjà puissante, déjà terrible. Elle bondit vers le Lœffelhorn, et là tombe dans un gouffre avec un bruit majestueux, avec une sorte de roulement sublime. Le nuage d'humide poussière qui flotte constamment au-dessus du précipice forme, pendant le jour, un splendide arc-en-ciel, et prend, la nuit, des teintes d'opale, quand la lune, assise sur un trône de vapeurs, laisse flotter son manteau d'argent au milieu des ténèbres.

Pour atteindre le pied du Lœffelhorn, précisément au-

dessous de la ligne blanchâtre, il avait fallu jeter une planche d'un bord à l'autre de l'Aar, pont rustique et dangereux qui tremblait sous les pieds; à vingt pas grondait la cascade. Une ride naturelle de la pierre, où l'on avait creusé des gradins, permit d'atteindre le gisement. On avait ensuite taillé dans les flancs du roc une galerie profonde, espérant toujours parvenir au dépôt cristallifère. Ottmann, qui aventurait son dernier enjeu, pressait les travailleurs; à chaque coup de pioche, il comptait voir briller le filon transparent, qui devait l'indemniser de ses efforts et de ses dépenses. Les montagnards, cependant, avaient beau s'évertuer, ils ne rencontraient partout que la pierre. Enfin la bourse du spéculateur se trouva complétement vide, et Joseph dut renoncer à l'entreprise; détermination cruelle, mais nécessaire, inévitable. Il rentra chez lui pauvre, abattu, dénué de ressources, et chercha inutilement du travail pour gagner sa vie. Pendant qu'il vendait ses meubles, ses bijoux, ses armes de chasse, afin de ne pas laisser périr sa femme et ses enfants, il était en proie aux plus tristes pensées. Son désœuvrement ajoutait à sa mauvaise humeur; il avait tout le loisir de considérer sa fâcheuse situation, sans pouvoir rien faire pour l'améliorer. L'imprudent villageois était comme un matelot immobile sur un navire qui sombre, attendant la mort et la voyant venir.

Pour employer son temps d'une manière quelconque, il allait souvent rôder près du Lœffelhorn. Ces vallées nues, ces pics stériles, ce glacier redoutable, ces majestueuses et funèbres régions s'accordaient avec les sentiments de son cœur. Il examinait de loin la galerie où avaient échoué ses dernières espérances, où il avait englouti ses derniers écus. Un suintement perpétuel humectait le rocher comme auparavant, et Joseph se disait que si les fonds ne lui avaient point manqué, il aurait sans doute vu le succès couronner enfin ses opiniâtres efforts. Puis il se dépitait contre le malheureux incident qui l'avait désarmé pendant la lutte, au moment d'obtenir la victoire.

Sous l'empire de ces préoccupations, il rêva, chose bien naturelle! qu'il travaillait dans le fond de la grotte, creusant la pierre avec le maillet et le ciseau; telle était son ardeur à l'ouvrage que la sueur coulait de son front. Il enlevait le quartz blanchâtre qui lui promettait des trésors. Fouillant à droite, à gauche, devant lui, aucune veine brillante ne se montrait, ne stimulait son courage. Sa persévérance ne faiblissait pas néanmoins; il frappait, il entamait toujours le roc, sans tenir compte de la fatigue. Il lui semblait que sa vue perçait la pierre, et qu'au loin, dans une ombre mystérieuse, une clarté d'un vert pâle brillait comme une étoile. Rien n'en troublait la lumière, qui paraissait inviter le chercheur à poursuivre. Ottmann se sentait comme fasciné par la douce lueur, et il creusait, il s'évertuait, il faisait voler autour de lui des morceaux de pierre... Puis, tout à coup, il s'éveillait aux premiers rayons du jour, et apercevait le dénûment de sa cabane.

Deux fois le même rêve agita son sommeil, sans qu'il lui attribuât grande importance. Mais, la troisième fois, son imagination en demeura saisie. « Cela ne peut être un effet du hasard », pensa-t-il. Et le montagnard obstiné prit la résolution de tenter une dernière épreuve. Mais pour qu'elle offrît la moindre chance de réussite, il fallait pouvoir travailler un certain nombre de jours, emporter conséquemment une provision de pain. Or comment l'acheter, cette provision, puisque Ottmann ne possédait plus qu'une chèvre, et que cette chèvre était nécessaire à la famille? Après avoir médité, délibéré, il forma le projet de la vendre; ni les objections ni les prières de sa femme ne purent, comme on le sait déjà, l'empêcher d'accomplir son dessein.

Lorsqu'il fut sorti de la cabane, il alla droit à l'auberge où était descendu la veille le boucher Gunther. C'était un gros garçon aux cheveux crépus, à la face rubiconde. Il avait toujours le mot pour rire, car son commerce prospérait; on eût dit que les florins venaient d'eux-mêmes tomber dans son escarcelle. N'ayant nul souci pour le présent, il était sans inquiétude pour l'avenir. Il faisait dans les villages de fréquentes tournées, achetant les veaux, les moutons et les chèvres. La pauvreté des montagnards lui procurait souvent des marchés très-avantageux, où il payait les bestiaux la moitié de leur prix. Non-seulement il était fin, mais il cachait sa finesse sous une apparence de naïveté ou de bonhomie. Son rire sonore étourdissait la méfiance, et donnait lieu de croire qu'on avait affaire au plus simple des hommes.

Dès que Joseph, le trouble sur le visage, lui eut offert sa chèvre, il se montra disposé à l'acquérir. Il lui versa même une chope de bière, comme pour l'amorcer, prit des cordes et se mit en chemin avec lui. Ce n'était pas sans émotion que le spéculateur agreste le menait vers sa cabane. Il y avait laissé Mariette dans la désolation, et prévoyait bien qu'il ne pourrait, sans une lutte ouverte contre sa femme, livrer la bête nourricière. Mais si vive que fût la résistance, il était décidé à la vaincre.

Au moment où il approchait de sa pauvre demeure, il aperçut la ménagère dans le courtil qui la précédait, assise sur un banc autour duquel jouaient son garçon et ses deux petites filles.

— Allons, vite, dit-il en grossissant sa voix pour se donner du courage, qu'on fasse sortir la chèvre; mon ami Gunther va me la payer comptant. Nous ne pouvons rester comme nous sommes; il faut en finir.

—Eh quoi! mon ami, tu veux absolument... Mariette ne put en dire davantage, les pleurs étouffèrent sa voix. Ne perdant pas toute espérance néanmoins, elle fit signe à Élise, blonde espiègle aux joues roses, pour laquelle son mari avait une tendresse particulière. La friponne courut en sautillant vers Ottmann, et lui dit d'une voix caressante:

— Oh! papa, tu ne seras pas assez méchant pour laisser emmener Fanchette par ce vilain homme. Elle est si gentille; elle nous amuse tant et nous donne de si bon lait!

— Il le faut, ma petite; je l'ai vendue.

— Eh bien! rachète-la, pour que nous la gardions.

— C'est impossible; Gunther ne voudrait pas.

— Oh! il voudra bien. Et puis, s'il ne veut pas, je ne veux pas non plus qu'il prenne notre chèvre.

— Assez de babillage, dit rudement Joseph. Thierry, va chercher l'animal.

Thierry, voyant l'air impérieux et remarquant le ton bref de son père, n'osa répliquer. Il se dirigea vers l'étable où était enfermée la chèvre; bientôt il reparut avec elle, la tenant par le cou et regardant Joseph d'un air triste.

— Mon ami, s'écria la mère, je t'en conjure au nom du ciel, laisse-nous cette pauvre Fanchette, qui est notre dernière consolation! Elle seule nous aime encore malgré notre dénûment, et ce sera presque un meurtre de la sacrifier.

Dans les circonstances extraordinaires, les animaux ont, comme nous, des pressentiments qui les avertissent de leur fin prochaine. Les bœufs reculent à la porte des abattoirs, et les oiseaux devinent de loin le chasseur. Dès que la chèvre aperçut l'ennemi de sa race, l'homme qui devait l'égorger, elle fut prise d'un frisson nerveux; tout son corps tremblait.

— Papa! papa! s'écrièrent les deux petites filles, vois comme cette pauvre Fanchette a peur! Oh! elle sent bien qu'on veut lui faire du mal, qu'on veut la tuer peut-être.

Ne le permets pas. Si tu la défends, nous t'aimerons bien.

Et les deux enfants, avec la naïveté de leur âge, se pendaient à la veste de leur père, allongeant leurs lèvres roses pour lui offrir des baisers. Ottmann sentit que son cœur s'attendrissait, et pourtant il ne voulait pas fléchir.

— Laissez-moi, petits démons, et rentrez dans le chalet avec votre mère. On va emmener Fanchette pour quelques jours seulement; elle reviendra.

— Si elle devait revenir, dit Élise, maman ne pleurerait pas.

Et la petite se mit elle-même à sangloter.

— Ce n'est qu'une chèvre, dit Mariette, et pourtant cela me brise le cœur!

— Terminons cette pénible scène, reprit Joseph; allons, Gunther, fais tes fonctions et emmène l'animal.

Le boucher, qui regardait avec surprise l'émotion causée par une affaire aussi simple, n'attendit pas que l'invitation lui fût répétée. Il prit une corde et s'avança pour lier la chèvre.

— Pas devant mes yeux! s'écria Mariette, ni devant ces enfants. Venez, venez. Après tant de chagrins, il fallait encore subir cette épreuve; aucune souffrance ne devait m'être épargnée!

A ces mots, prenant sa plus jeune fille par la main et suivie des autres enfants, elle se hâta de rentrer dans la maison. Les deux hommes restèrent seuls, comme des meurtriers qui s'apprêtent à faire un crime. Le boucher lui-même n'attacha point la corde sans regret au cou de Fanchette. Le pauvre animal se mit à chevroter, comme pour appeler du secours. Élise n'y put tenir : elle s'élança hors de la maison, prit dans ses bras la tête de la victime, la couvrit de baisers et de larmes, tandis que Fanchette, comme si elle comprenait sa pitié, comme si elle voulait lui en témoigner sa reconnaissance, lui léchait le visage. Ces preuves touchantes de mutuelle affection émurent le père, malgré ses efforts.

— Si je n'étais pas misérable entre tous, si j'avais quelque autre moyen d'échapper au suicide, je ne sacrifierais pas cette amie de la maison.

Et il baissa la tête avec une expression d'accablement.

— Tout cela, dit Gunther, ce sont des enfantillages, des niaiseries. A-t-on jamais vu faire tant d'embarras pour une chèvre!

Comme il avait lié solidement la condamnée, il tira de sa poche cinq florins, qu'il présenta au vendeur. Joseph les accepta sans les compter, et sa main tremblait légèrement lorsqu'il les reçut. Le boucher tira hors du jardin la pauvre chèvre, qui résistait de toutes ses forces. Pendant quelques minutes on entendit sa voix plaintive, dont les notes s'affaiblissaient graduellement; elles cessèrent enfin d'arriver aux seuls auditeurs qu'elles pussent affliger.

Ottmann, secouant alors la tête, comme un homme qui cherche à raffermir sa volonté, appela son fils.

— Porte ces deux florins à ta mère, lui dit-il, et recommande-lui de ne pas perdre courage. Le moment est venu où le sort va se déclarer pour nous.

La suite à la prochaine livraison.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. p. 19, 67, 96, 123.

PONTS ET VIADUCS. — LE PONT DE KEHL.

C'est surtout aux difficultés exceptionnelles des travaux nécessaires à ses fondations que le pont établi sur le Rhin,

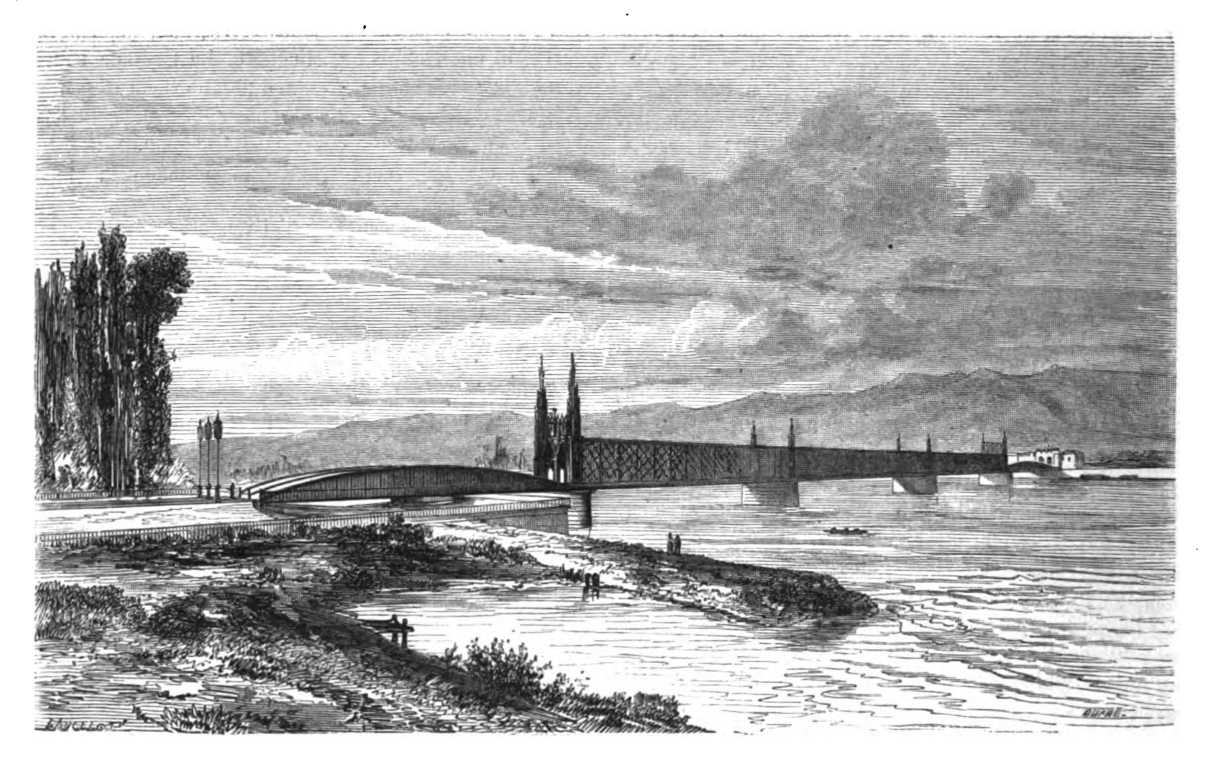


Fig. 1. — Pont de Kehl; Vue générale. — Dessin de Lancelot.

entre Strasbourg et Kehl, doit sa célébrité. Il a fallu recourir à des méthodes nouvelles, et l'on ne saurait donner trop d'éloges aux ingénieurs qui sont parvenus à les mettre en œuvre avec l'aide d'entrepreneurs habiles.

Mais, à part même les travaux de fondation de ses piles, le pont de Kehl est un des plus remarquables ouvrages de fer exécutés sur nos lignes.

Sa longueur totale est de 235 mètres. Il se compose

de cinq travées reposant sur quatre piles fondées en rivière et deux culées (piles extrêmes établies sur les rives).

Les deux travées extrêmes ne sont autres que deux ponts tournants dont chacun a 26 mètres de long; la figure 6, page 192, représente l'un de ces ponts tournants, qu'on a ainsi disposés pour faciliter, en cas de guerre, la défense de l'une ou l'autre des deux rives du Rhin.

Le pont fixe, dont la longueur atteint 180 mètres, repose sur les quatre piles fondées en rivière; il occupe

Fig. 2. — Pont de Kehl; Entrée du côté de la France. — Dessin de Lancelot.

donc les trois travées principales que l'on distingue tout d'abord dans la vue générale du pont (fig. 1). Il est constitué par trois *fermes* de treillis de fer que l'on aperçoit dans la figure 2. Ces fermes ont été assemblées sur un chantier spécial et mises en place à l'aide de puissantes machines, car leur poids n'est pas inférieur à deux millions de kilogrammes.

La partie la plus importante de la construction consistait, comme nous l'avons dit, dans la fondation des quatre piles en rivière. Malgré les énormes difficultés que



présentait ce travail, il a été achevé en moins d'une année (du mois de février 1859 au mois de décembre de la même année).

Dans la partie du Rhin qu'il s'agissait de traverser, le lit du fleuve se compose d'une masse presque indéfinie d'un gravier mobile qui se déplace à chaque crue. En été, le niveau des eaux ne dépasse guère les couches supérieures de gravier; tandis qu'après une grande crue ces mêmes couches sont affouillées jusqu'à une profondeur de quinze mètres.

Les pilotis s'enfoncent difficilement dans un pareil sol; les épuisements sont impossibles; il a donc fallu recourir à un mode spécial de fondation, qui est d'ailleurs tout moderne et d'origine française.

Ce système est désigné sous le nom de *fondations à l'air comprimé*. Denis Papin l'avait en quelque sorte prédit dès la fin du dix-septième siècle. Dans un mémoire imprimé en 1691, il annonçait « que l'on pourrait bâtir sous l'eau au moyen d'une cloche, en se servant de pompes à presser l'air. » Mais il y a très-loin d'une simple indication théorique à une réalisation pratique, surtout dans une question de construction. C'est seulement en 1840 que M. Triger a réussi pour la première fois à foncer un puits dans un terrain noyé par les eaux, en refoulant l'eau au lieu de l'épuiser (puits de Chalonne, sur la Loire).

Depuis cette époque, ce système a été employé pour fonder les piles de plusieurs ponts importants (pont de Rochester; pont sur la Theiss, en Autriche; ponts de Mâcon, de Lyon; viaduc de Bordeaux pour la jonction de la ligne d'Orléans et de celle du Midi, etc.).

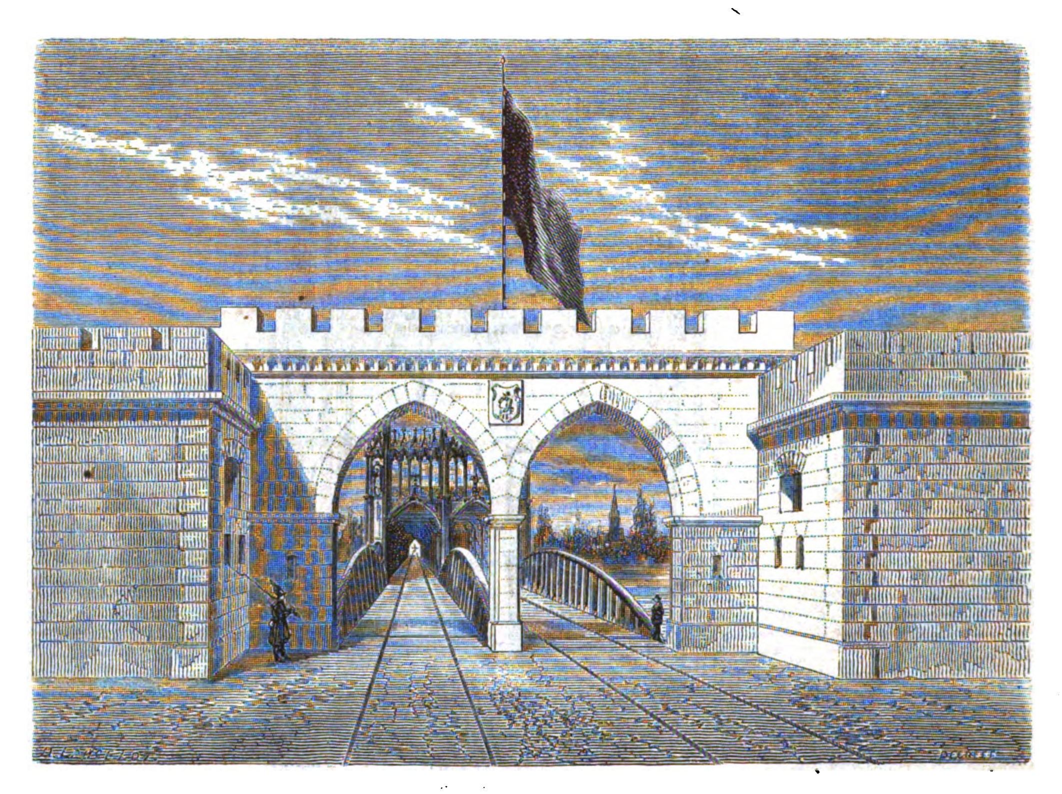


Fig. 3. — Pont de Kehl; Rive badoise. — Dessin de Lancelot.

Voici comment on procède pour fonder une pile à l'air comprimé.

On enfonce verticalement dans le lit de la rivière un tube ou colonne creuse formée de plaques de tôle rivées; le diamètre de cette colonne est de deux à trois mètres. A l'aide d'une pompe suffisamment puissante on refoule de l'air dans l'intérieur de cette colonne, qui est fermée à sa partie supérieure par un couvercle; l'eau cède aussitôt à la pression qu'exerce l'air comprimé, qui agit à la manière d'un ressort énergique; le niveau de l'eau s'abaisse jusqu'au-dessous du bord inférieur du tube, qui se vide ainsi complétement.

On peut donc travailler à l'intérieur du tube absolument comme dans une cloche à plongeur, enlever les déblais et y établir une maçonnerie solide.

Mais il est tout à fait nécessaire que les ouvriers puissent entrer et sortir du tube sans que l'eau y pénètre; il faut même que ces entrées et sorties soient très-fréquentes, à cause de l'enlèvement des déblais et du transport des matériaux.

Au premier abord, il paraît fort difficile de remplir ces conditions, en apparence contradictoires. On y satisfait cependant d'une manière complète en disposant à la partie supérieure du tube une chambre ou *écluse à air* qui est mise en communication avec l'air extérieur au moment où l'ouvrier y entre et qui est aussitôt refermée par lui. Pour pénétrer dans l'intérieur du tube rempli d'air comprimé, l'ouvrier n'a plus qu'à ouvrir une porte de communication établie entre l'écluse et le tube. L'air comprimé se répand aussitôt dans la chambre, que l'ouvrier referme aussitôt derrière lui en descendant à l'aide d'une échelle dans l'intérieur du tube.

Chaque fois qu'un homme entre dans l'appareil ou qu'il en sort, l'écluse à air, qui se trouvait remplie d'air comprimé, est donc mise en communication avec l'air extérieur; par conséquent, un certain volume d'air comprimé est ainsi perdu, et la machine employée pour refouler l'air dans le tube doit être suffisamment puissante pour maintenir une pression constante à l'intérieur du tube, malgré ces pertes souvent renouvelées.

Les dispositions que nous venons de décrire suffisent pour établir des piles sur des tubes de trois mètres de diamètre remplis de maçonnerie. Mais à cause du danger que présentent les affouillements dans le gravier du Rhin,

ces dimensions eussent été tout à fait insuffisantes : aussi les ingénieurs ont-ils dû recourir à des dispositions spéciales pour fonder d'énormes piles de 28 mètres de long sur 5 mètres de large; la longueur étant, comme toujours, dans le sens du courant.

On a commencé par établir un pont de charpente provisoire sur des pieux de sapin enfoncés dans le lit du fleuve. Ce pont supportait les deux voies d'un chemin de fer de service; l'emplacement de chaque pile était entouré par d'autres voies portées aussi par des pieux et se rattachant aux voies du pont à l'aide de plaques tournantes. A quatre mètres au-dessous des voies entourant les piles on avait

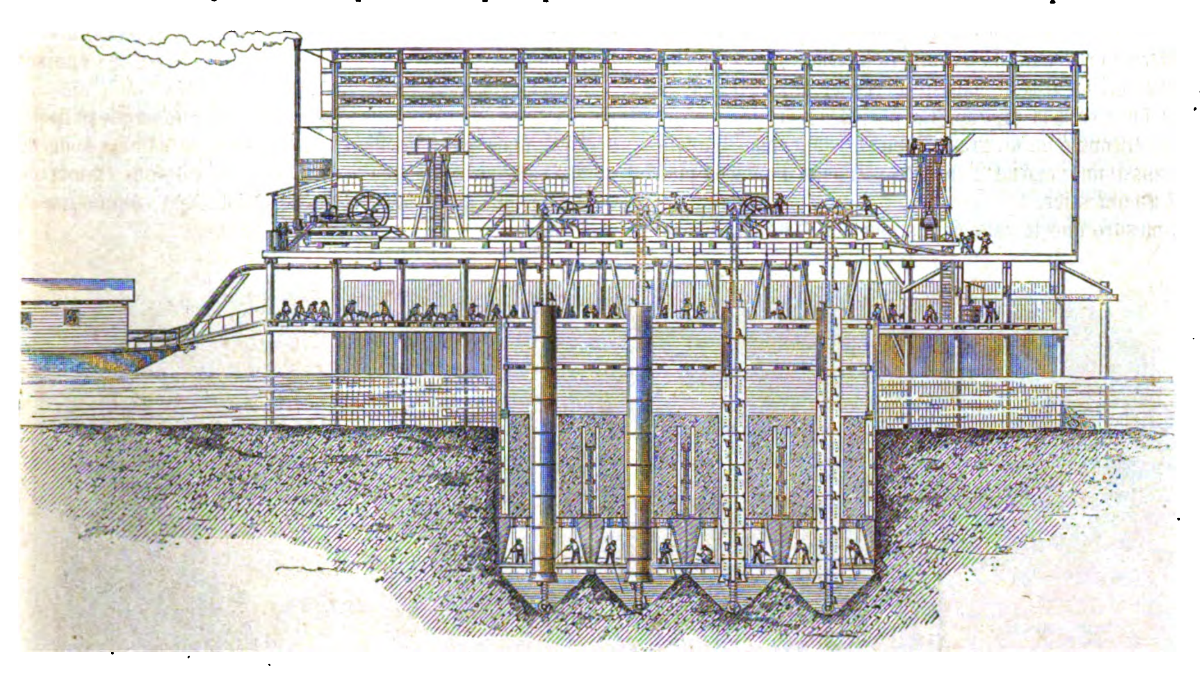


Fig. 4. — Coupe longitudinale d'une des piles du pont de Kehl.

établi un plancher très-solide, complétant un échafaudage capable de supporter des efforts énormes.

L'appareil de fondation (représenté figures 4 et 5) se composait de quatre caissons formés de plaques de tôle épaisses assemblées sur le plancher dont nous venons de parler. Chacun de ces caissons avait sept mètres de long sur cinq de large; il était ouvert à sa partie inférieure, de manière à former une véritable cloche.

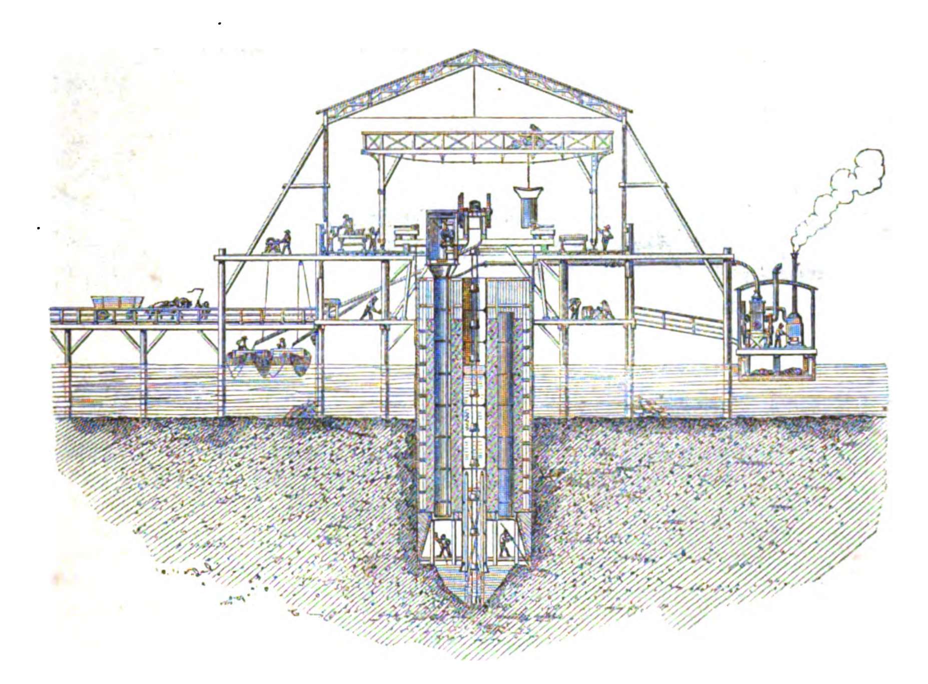


Fig. 5. — Coupe transversale d'une des piles du pont de Kehl.

La partie supérieure (ou le couvercle du caisson) était percée de trois ouvertures surmontées de trois colonnes creuses. Deux de ces colonnes étaient terminées par des écluses à air; elles contenaient des échelles sur toute leur hauteur et servaient à l'entrée et à la sortie des ouvriers, qui travaillaient quatre heures et se reposaient ensuite pendant le même temps.

La troisième colonne, comme l'indiquent les figures 4 et 5, traversait tout l'intérieur du caisson et venait plonger dans l'eau refoulée au niveau du bord inférieur du caisson par



l'air comprimé contenu dans son intérieur. Cette colonne était donc constamment remplie d'eau; elle contenait une *noria* ou *drague verticale :* c'est une chaîne sans fin portant des seaux qui viennent puiser le gravier au-dessous du caisson, le remontent jusqu'au-dessus du niveau du fleuve et le versent dans des bateaux.

C'est par cette disposition ingénieuse qu'on enlève tous les déblais provenant du travail des ouvriers dans l'intérieur du caisson. Ce travail consiste à creuser le sol en poussant les déblais vers la drague. Le plus souvent, les ouvriers n'ont rencontré qu'un gravier peu résistant, mais quelquefois aussi une marne compacte et même d'anciens pieux qu'il a fallu scier.

A mesure que le caisson descend, on établit la maçonnerie de la pile en posant les premières assises sur son couvercle, absolument de la même manière que sur un terrain solide. Comme le poids du caisson, augmenté de celui de la maçonnerie, dépasse de beaucoup la sous-pression de l'eau qui tend à soulever le caisson, il est nécessaire de le soutenir à l'aide de chaînes et de *vérins* (appareils de retenue) capables de résister à une charge de 800000 kilogrammes.

Au pont de Kehl, pour les piles en rivière, on n'employa que trois caissons pareils à celui que nous venons de décrire; mais pour les deux piles culées on se servit de quatre caissons juxta posés. Du reste, ces caissons étaient tellement unis qu'ils ont fonctionné absolument comme un seul caisson.

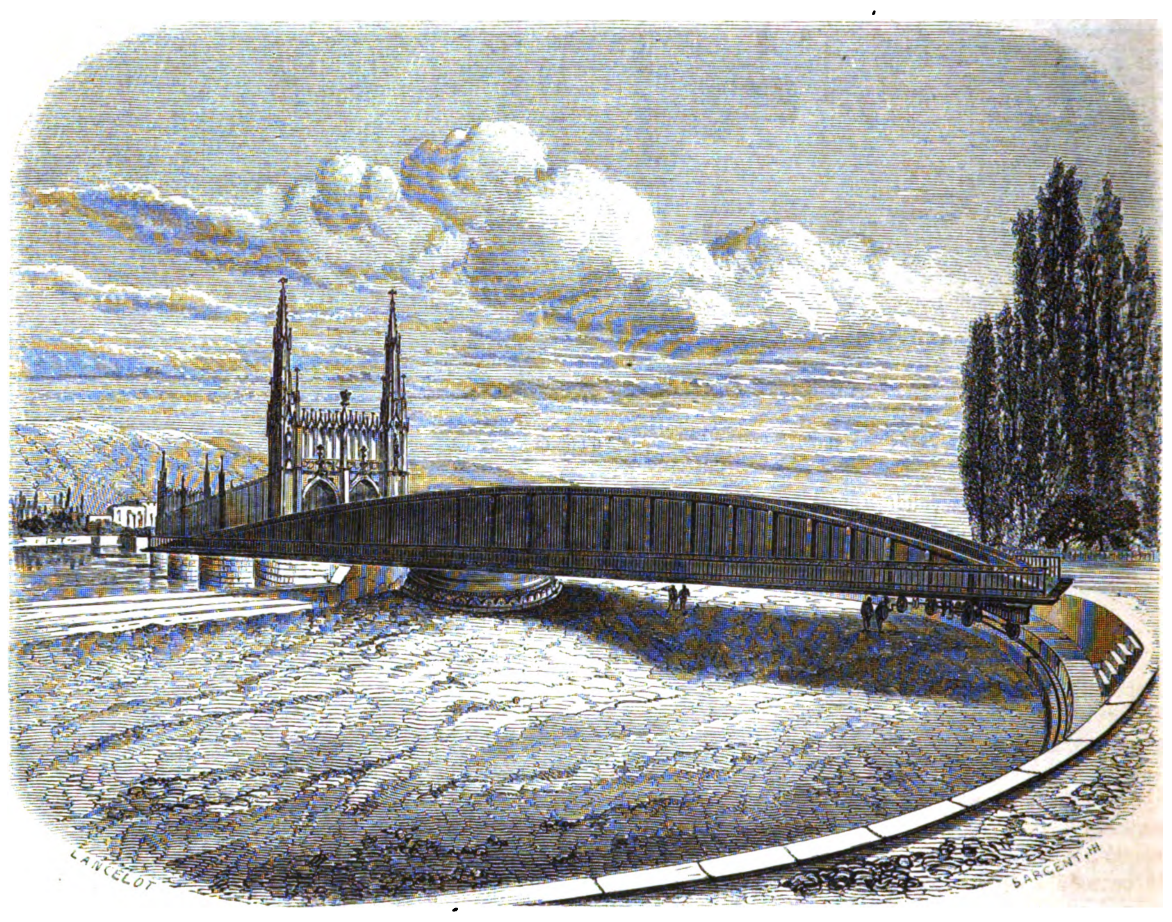


Fig. 6. — Pont de Kehl; Pont tournant. — Dessin de Lancelot.

Lorsque l'appareil de fondation eut pénétré jusqu'à vingt mètres au-dessous des plus basses eaux du fleuve, on remplit de maçonnerie l'intérieur même du caisson; on enleva les trois colonnes qui le surmontaient et qui étaient entourées par la maçonnerie de la pile établie au-dessus du caisson; enfin on remplit aussi de maçonnerie les espaces vides laissés par les trois colonnes.

Les piles ainsi établies présentent toutes les garanties désirables contre les affouillements.

La suite à une autre livraison.

UN AMI DES CHAMPS.

Il accourait dans nos prairies sitôt que le printemps était de retour : comme l'herbe il semblait renaître, et comme la fleur s'épanouir; et voici qu'avril ne l'a point ramené dans nos campagnes.

On le voyait assis au sommet de la colline, sous un chêne à peine feuillé; de là il admirait le lever et le coucher du soleil, dont il suivait d'un œil attentif les premiers et les derniers rayons; mais nul ne l'a encore aperçu sous son arbre favori.

Il visitait la chaumière de l'indigence durant ses longues promenades; l'espoir et la consolation y pénétraient avec lui, car il ouvrait en même temps son cœur et sa main au malheureux.

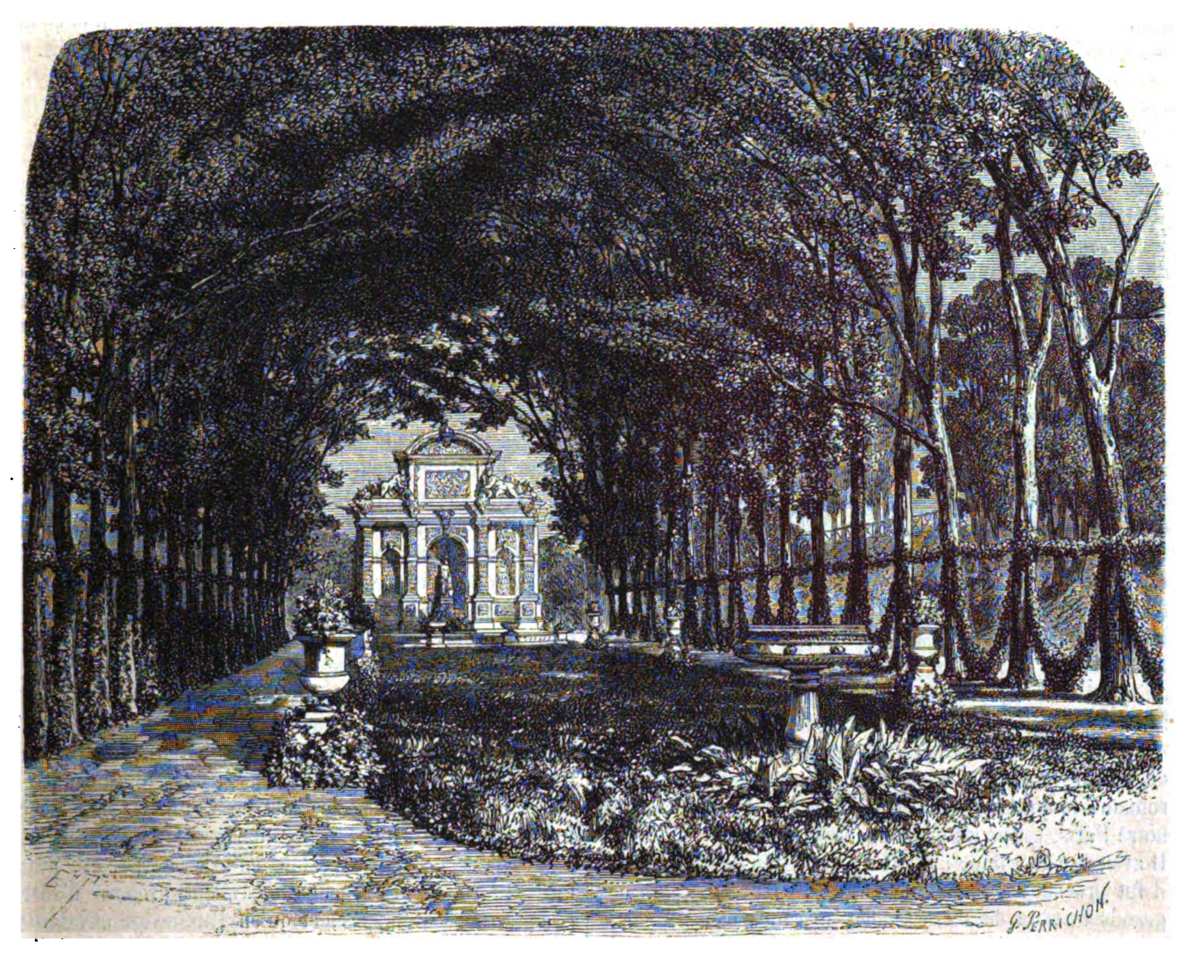
Ému d'admiration au spectacle de la nature rajeunie, sa prière s'élevait vers le ciel; mais l'agriculteur n'en entend plus le murmure pieux.

Ah! puisque avril ne l'a point ramené dans nos campagnes ou au sommet du coteau, puisque le pauvre attend vainement sa visite charitable, puisque son hymne d'adoration ne s'élève plus dans les cieux, hélas! c'est qu'il y est monté lui-même, et que l'ami des champs n'est plus. [1]

[1] J. Petit-Senn.



LA FONTAINE DU LUXEMBOURG.



La Fontaine du Luxembourg. — Dessin de Thérond.

Parmi les souvenirs que laisse le jardin du Luxembourg à ceux qui, tout enfants, jouèrent dans ses allées, au bord de son bassin ou sous ses marronniers et ses platanes, le plus frais et le plus charmant peut-être est pour la grande fontaine à trois niches qui regarde le côté oriental du palais. Qui n'a fouetté près d'elle le sabot agile qu'un poëte illustre nommait *volubile buxum?* Qui ne s'est plu à descendre, moitié glissant, moitié courant, la pente rapide qui joignait la terrasse à la courte avenue inférieure? Quelquefois même, altérés, échauffés par le jeu, nous trempions imprudemment dans l'eau toujours agitée par sa chute continue nos fronts, nos mains et nos lèvres.

Depuis les temps déjà lointains où cette fontaine prenait part à nos jeunes divertissements, la pente ouverte a été fermée et changée en pelouse; l'allée basse, interdite maintenant au public, est devenue un élégant tapis vert que bordent des guirlandes de glycine attachées aux grands arbres; c'est là que vivent heureux quelques cygnes privilégiés. Un petit bassin s'ouvre dans l'herbe vers le bout le plus éloigné de la fontaine; c'est un vivier où les hôtes de l'étroit vallon trouvent toujours de petits poissons à la chair délicate. De branche en branche volent et se poursuivent des ramiers hardis qui se sentent là chez eux; confiants dans la petite grille qu'enjamberait un enfant et que nul ne franchit, ils viennent becqueter les miettes de pain jetées par les désœuvrés. L'air est plein de roucoulements et les cygnes seuls ne chantent pas.

Rien ne s'associe mieux que cette verdure, ces oiseaux, et les statues mythologiques qui décorent l'édifice et président à la fontaine. Les cygnes, dont le gazon rehausse la blancheur, ont leur rôle dans la Fable, et l'on sait quel char tiraient les pigeons dans l'azur du ciel de la Grèce. Nous aimons, pour notre part, ce pastiche aimable des légendes antiques, et nous avons un moment tremblé que l'édilité parisienne ne voulût nous l'enlever. Ce fut avec un sentiment de regret et de sympathie que nous recherchâmes les origines et l'histoire de la fontaine dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la fontaine du Luxembourg se compose de trois niches séparées par des colonnes toscanes dont le fût est coupé au milieu par un anneau qui se profile en bandeau sur toute la façade, contourne les niches et forme les archivoltes. La niche principale est précédée d'un maigre rocher qui sert de piédestal à une Vénus accompagnée d'un dauphin. Les petites sont vides et n'ont d'autre ornement que des masques de satyres. Au-dessus de l'attique et de la corniche s'élève un fronton moins large que le corps de l'édifice, soutenu par des pilastres et finissant en demi-cercle. Colonnes, niches, fronton, toute la surface, en un mot, est couverte de congélations, les seuls ornements, à vrai dire, qui indiquent ici une fontaine: c'était jadis un moyen à la mode pour dissimuler la nudité des murailles; la niche du château d'eau du Palais-Royal, construit par Lemercier à la fin du dix-septième siècle, présentait des stalactites analogues; on en voit encore aux fontaines Sainte-Avoye (1687), Saint-Martin (1712) et du Trahoir, au coin des rues de l'Arbre-Sec et Saint-Honoré: celle-ci, construite sous François Ier, déplacée en 1636, fut rebâtie en 1776, sur les dessins de Soufflot.

Notre fontaine est large de 12 mètres; elle a du pied à

la corniche 8m,80; le fronton, isolément, a 4m,90. Les niches ont sous clef 6m,35 et 3m,40 de haut sur une largeur de 3m,30 et 1m,45. La Vénus au dauphin a 2 mètres; le rocher, 2 mètres sur 2m,40. Deux grandes statues dont nous n'avons pas parlé, un Fleuve et une Nymphe couchés sur leur urne renversée, de chaque côté du fronton où elles s'appuient, peuvent avoir 4 mètres environ. Les dimensions de la fontaine n'ont guère varié, mais ses accessoires ont subi des changements.

Marie de Médicis acheta en 1612, pour 90 000 livres, les terrains où s'élève le palais; l'année suivante, elle agrandit sa nouvelle propriété. Dès 1613, l'architecte Jacques Debrosse dessina le jardin, tandis qu'on démolissait plusieurs bâtiments, entre autres un hôtel presque neuf construit pour Robert de Harlay vers 1560, et un pressoir acquis de l'Hôtel-Dieu en 1613, qui occupait à peu près l'emplacement de la fontaine. Le palais fut commencé en 1615, achevé en 1620, mais non pas tel qu'on le voit aujourd'hui, alourdi par deux épaisseurs de constructions plus modernes. Dans l'état primitif, la façade méridionale était longée par une avenue droite dont il existe encore deux tronçons, l'un devant l'orangerie, l'autre aboutissant précisément à la fontaine. A cette époque, il n'y avait aucune fontaine de ce côté de l'eau; Debrosse, chargé de refaire l'aqueduc d'Arcueil, en fit poser la première pierre par Louis XIII et la régente, le 17 juillet 1613, et ne l'acheva qu'en 1624. L'aqueduc devait amener trente pouces d'eau; le roi en prit dix-huit pour les jardins du Luxembourg.

Notons que la même eau avait jadis alimenté les thermes de Julien; d'ailleurs le souvenir de cet empereur gallo-romain, le premier qui ait aimé et constamment habité notre Paris, est lié intimement au terrain qui nous occupe. Il avait là son camp; c'est là que dans un repas nocturne il fut proclamé par ses soldats. En 1801-1813, lors des grands travaux de terrassement exécutés dans la partie orientale du jardin, on recueillit des indices certains, tels que harnais de chevaux, ornements d'habits, petites idoles, médailles, miroirs, cure-oreilles, aiguilles en ivoire et en bronze, bracelets, clefs, dés à coudre, anneaux et styles; enfin des vases de cuisine, des cuillers, des fourchettes, des manches de couteaux, tous ustensiles qui peut-être avaient joué leur rôle dans l'élection d'un empereur.

La fontaine, construite sur les dessins de Debrosse, fut ornée de statues par un des meilleurs sculpteurs du temps de Henri IV, Pierre Biart; on le disait élève de Michel-Ange. Il était l'auteur d'un bas-relief placé au-dessus de la grande porte de l'hôtel de ville; son œuvre, détruite à la fin du dernier siècle, est aujourd'hui remplacée par un bas-relief en bronze. Le Musée a de lui deux morceaux remarquables. La fontaine n'a rien conservé de Pierre Biart, pas même l'écusson mi-parti de France et de Médicis qui décorait l'attique; dès 1752, elle était fort délabrée, et l'on ne parle plus à cette époque de statue dans la niche; elle ne donnait plus d'eau. En 1801, tous les arbres qui l'entourent furent renouvelés, et l'année suivante, l'architecte Chalgrin, mort en 1811, fut chargé de la restaurer. Le mauvais état où elle se trouvait alors en aurait justifié la démolition complète; mais le nom de Debrosse la protégea sans doute, et doit la préserver toujours. Le Fleuve et la Naïade couchés des deux côtés du fronton sont dus l'un à Duret, l'autre à Ramey père; la Vénus de la niche principale a pris la place d'une Nymphe debout penchant son urne. Elle est petite et n'a guère de rapport avec les grandes figures du haut; la statue qui l'a précédée avait, selon M. de Gisors, 4 mètres environ. Du temps de la Nymphe, il y avait devant la niche un bassin demi-circulaire et une vasque percée d'un petit jet d'eau. Maintenant l'eau sort du rocher maigre où est posée la Vénus.

Telle qu'elle est, simple et monotone, la fontaine du Luxembourg a un aspect monumental qui manque à beaucoup de celles que nous construisons aujourd'hui, et l'allée dont elle fait le fond semble un coin d'une villa d'Italie.

LES TIMBRES-POSTE

DE TOUS LES ÉTATS DU GLOBE (¹).

Le timbre-poste est un papier-monnaie créé, fabriqué et émis par l'État. Le timbre porte l'indication de sa valeur; il est vendu et reçu au pair par l'administration des postes; il ne peut servir légalement qu'à acquitter par avance la taxe postale de la lettre sur laquelle il est apposé, mais, en fait, il est devenu, dans chaque pays, d'un usage général pour le payement de sommes minimes.

Les timbres-poste sont de petites images gravées, imprimées en noir sur papier de couleur ou en couleur sur papier blanc, de forme et de grandeur diverses, gommées au revers; presque toutes les nations du globe ont adopté ce mode d'affranchissement des correspondances. Depuis vingt ans qu'il est en vigueur, les changements de gouvernement ou de règne, d'unité monétaire ou de taxe postale, les perfectionnements apportés à la fabrication de ces timbres et des circonstances particulières ont déjà porté à quatorze cents le nombre des enveloppes timbrées et des timbres; ce nombre s'accroît sans cesse.

Le timbre peut se détacher de la lettre sur laquelle il a été placé, et, dans ce cas, le destinataire doit payer la taxe déjà acquittée au départ : aussi, dans plusieurs pays, l'administration des postes met en vente des enveloppes timbrées. Il est même à remarquer que sir Rowland Hill, l'auteur de la réforme postale en Angleterre, et, avant lui, M. Stead, de Yarmouth, avaient proposé d'abord l'emploi des enveloppes, et qu'en Russie les enveloppes timbrées ont été seules en usage pendant dix ans pour l'affranchissement des correspondances.

On a entrepris, depuis quelques années, de recueillir et de réunir tous les timbres, et le goût de ce genre de collection est devenu très-répandu et très-vif. Il donne lieu à un commerce de timbres étrangers et de timbres anciens qui n'est pas sans importance; une des branches les plus intéressantes de l'industrie de Paris, la fabrique des objets de maroquinerie, s'est empressée de faire de petits albums élégants et commodes, disposés expressément pour ces collections. Des catalogues de timbres ont été publiés; plusieurs autres catalogues sont imprimés, mais ne sont pas mis en vente.

On aurait tort de penser que la recherche et la collection de ces timbres soient une entreprise puérile et vaine; le *mouvement* a commencé dans les écoles et les colléges, il s'est continué dans les salons et les cabinets. Ce goût a pour les enfants et les jeunes gens ce côté précieux qu'il leur rend l'étude de la géographie et des monnaies plus facile et plus attrayante, et qu'une partie de l'histoire de notre temps leur devient familière sans effort, grâce à ce petit et singulier moyen.

Les enfants ne sont pas les seuls auxquels les timbres donnent utilement ces enseignements; le nombre est grand des curieux qui n'apprennent que par les timbres l'existence et la situation de bien des États, et comme les amateurs ne veulent pas ignorer la valeur des timbres dont ils font montre, ils abordent, pour la connaître, un ordre de recherches qui ont leurs difficultés et qui étendront certainement le cercle des partisans de l'uniformité des monnaies.

Le timbre-poste prend place, à titre de papier-monnaie,

(¹) Recherches faites, pour le *Magasin pittoresque*, par M. Natalis Rondot.

dans les collections de monnaies, et, dans l'avenir, les timbres apporteront à l'histoire autant de preuves que les monnaies. Cette remarque peut être déjà faite aujourd'hui : les gouvernements intérimaires à Florence, à Parme, à Modène, à Bologne, n'ont pas frappé de monnaies, mais ont émis des timbres-poste, et des timbres sortis des presses de Kiel en 1850 conservent aussi le souvenir de la guerre insurrectionnelle des duchés de Sleswig et de Holstein.

L'art lui-même n'est pas désintéressé à ces collections. Les timbres sont de petites estampes qui portent généralement soit l'effigie du souverain, soit les armes de la nation, soit quelque figure allégorique. La typographie, la gravure et la lithographie sont employées à leur confection; plusieurs timbres sont d'une rare distinction et d'une exécution parfaite; il en est aussi de gaufrés à sec dont les reliefs sont charmants. Il est facile de prévoir que, par le renouvellement fréquent des types, une collection de timbres-poste présentera bientôt, de la façon la plus saisissante, le tableau des progrès de la gravure et de l'impression. On voit, en rapprochant les timbres élégants de la Grèce et de l'île Ceylan de ceux du Mexique et des îles Sandwich, les extrémités d'une échelle curieuse dont les degrés sont nombreux, et l'on peut faire d'instructives comparaisons.

Une collection de timbres devient chaque jour une entreprise plus difficile et plus coûteuse. On connaît, comme nous l'avons dit plus haut, près de quatorze cents timbres différents qui ont été émis dans une centaine d'États, provinces ou colonies. Le prix de tous ces timbres, au pair, représente une somme de plus de six cent cinquante francs; mais il faut considérer que la plupart, les timbres anciens surtout, ont une valeur conventionnelle supérieure à leur valeur d'émission, et qu'il est tel timbre qui se vend cent fois plus qu'il n'a coûté.

On ne saurait s'occuper des timbres-poste sans s'attacher au mouvement prodigieux d'échange des correspondances par tout le globe, qui fournit en quelque sorte la mesure, et la mesure la plus vraie, du progrès du commerce, du bien-être, de l'instruction et de la civilisation. C'est là le côté utile, intéressant, de la recherche de ces petites images; leur étude au point de vue de la géographie, des monnaies, de l'histoire, de l'industrie, de l'art, est dominée par l'étude plus attrayante des relations et des communications postales. Les collections de timbres-poste entraîneront des curieux dans cette voie, et ceux-ci trouveront une riche moisson dans cette partie à peine explorée du domaine économique.

Les états des postes jettent une vive lumière sur la condition et le progrès des peuples. Ainsi, le nombre moyen de lettres par habitant et par année est de 19 dans la Grande-Bretagne [1], de 11 en Suisse, de 8 en France, de 7 en Prusse et en Saxe, de 6 en Hollande, de 5 en Belgique, de 4 en Bavière, de 3 en Italie, de 2 en Autriche et dans le grand-duché de Bade, et de moins d'une lettre en Russie. D'un autre côté, l'augmentation des correspondances, de 1854-55 à 1859-60, est de 38 pour 100 en Prusse, de 37 pour 100 en Autriche, de 29 pour 100 en Hollande, de 28 pour 100 en Italie, de 26 pour 100 en Belgique, de 23 pour 100 en Angleterre et en Suisse, de 21 pour 100 en Bavière, de 19 pour 100 en Russie, et de 13 pour 100 en France; mais si l'on compare deux périodes septennales, 1847 à 1853 et 1854 à 1860, en Angleterre et en France, on constate une augmentation de 41 pour 100 en Angleterre et de 57 pour 100 en France.

On attribue à sir Rowland Hill l'idée des timbres-poste, et l'on indique l'année 1840 comme date de cette création.

[1] 22 en Angleterre, 8 en Irlande, et 17 en Écosse. — 43 à Londres, 36 à Édimbourg, 34 à Dublin, 28 à Manchester et à Birmingham.

L'histoire des timbres commence au moins deux siècles plus tôt.

Il faut, en effet, reporter au dix-septième siècle l'origine des timbres et des enveloppes timbrées. En France, sous Louis XIV, quand le roi était éloigné du lieu où la cour résidait, les personnes de sa suite se procuraient, assure-t-on, des marques qu'elles apposaient sur les lettres destinées à Paris pour faire recevoir et porter celles-ci par les courriers du roi. M. Feuillet de Conches possède une lettre écrite à Mlle de Scudéry par Pellisson-Fontanier, et sur laquelle on trouve cette espèce de timbre-poste.

L'Angleterre a eu pendant longtemps un système de franchise postale qui, avec le principe de la gratuité, n'était pas sans analogie dans la pratique avec le mode actuel d'affranchissement par les enveloppes timbrées. Les membres du parlement avaient obtenu, vers 1635 ou 1642 (l'époque est incertaine), le privilége du port gratuit de toutes les lettres écrites par eux et à eux adressées; la franchise était accordée de droit à toute lettre dont l'enveloppe portait la signature d'un membre du parlement. Les enveloppes de lettres signées en blanc de la sorte devinrent l'objet d'un véritable commerce, et un très-grand nombre portaient même des signatures contrefaites : on évaluait à un million en 1730 et à 4 250 000 francs vers 1760 la perte du trésor par suite de ces abus. Ce privilége fut aboli en 1840.

M. G. Treffenberg proposa, le 23 mars 1823, aux États de la noblesse de Suède, de vendre un papier timbré dont on ferait l'enveloppe des lettres et qui leur donnerait la franchise; cette motion fut rejetée à une très-forte majorité, et plusieurs années après l'administration des postes d'Angleterre écartait une proposition pareille faite par M. Stead, de Yarmouth. Le projet de réforme postale de sir Rowland Hill a été exposé par lui en 1837, adopté par le parlement en 1839 et mis à exécution au commencement de 1840.

Quoique nous ayons été aidé puissamment dans nos recherches, nous avons passé trois ans à réunir un millier de timbres et les renseignements qui sont inséparables, à notre avis, d'un travail de ce genre; la communication obligeante de plusieurs collections nous a permis de rendre la nôtre aussi complète que possible.

Nous avons donné la préférence à l'ordre géographique pour le classement des timbres par plusieurs motifs :

En premier lieu, l'ordre géographique est un enseignement;

En second lieu, cet ordre rapproche les États qui font usage de la même monnaie;

En troisième lieu, l'uniformité des timbres s'est établie ou s'établit, par l'effet de circonstances politiques diverses, dans un certain nombre d'États voisins : c'est ce qui est arrivé en Italie et ce qui se produit en Allemagne.

EMPIRE DE RUSSIE.

I. *Empire de Russie.*

(9 timbres, 2 types; — 5 enveloppes, 2 types.)

L'affranchissement des lettres en Russie a commencé en 1848 avec des enveloppes timbrées, et en 1857 avec des timbres-poste. — Il est obligatoire pour toutes les lettres de l'intérieur pour l'intérieur.

Le nombre des lettres distribuées et expédiées a été, en 1860, de 16 794 359.

L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1860 sur 1855, de 19 ½ pour 100, et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 10 pour 100.

On a vendu, en 1860, 13 595 665 enveloppes et timbres-poste d'une valeur de 4 421 791 roubles.

80 lettres sur 100 sont affranchies.

La population de la Russie d'Europe (avec la Pologne et la Finlande) est d'environ 67 millions; on ne compte donc, en moyenne, qu'un tiers de lettre par habitant et par an!

Les timbres sont rectangulaires (22 millimètres sur $16^{mm}.5$), gravés, imprimés en couleur sur papier blanc; ils portent l'aigle impériale couronnée, l'inscription : *Potch-*



N° 1.



N° 2.

tovaja marka (marque de poste), et la mention de tant de copecks pour tant de loths.

10 copecks	(0f.40) (¹) p. 1 loth,	dessin marron clair,	écu bleu.	
20	(0f.80)	2	bleu	jaune orang.
30	(1f.20)	3	rose	vert (n° 1).

Depuis 1859, ces timbres sont piqués à la machine pour être divisés sans ciseaux.

Le timbre des dépêches télégraphiques est rond, d'un diamètre de 29 millimètres, et présente l'aigle impériale couronnée, gravée et imprimée en noir sur papier blanc, avec la légende : *Télégraphe. Station principale* (n° 2). Il existe des différences marquées dans ces timbres.

Les enveloppes pour le service de la petite poste de Saint-Pétersbourg (de la ville pour la ville) ont 74 millimètres sur 114, et 84 millimètres sur 142. Le timbre a $28^{mm}.5$ de diamètre; il est rond, placé à droite, à l'angle supérieur, imprimé en *bleu;* le dessin représente l'aigle impériale couronnée; légende : *Sanct Peterbourgskaia gorodskaia potchta* (Poste de la ville de Saint-Pétersbourg); 5 copecks argent pour la lettre, 1 copeck pour l'enveloppe (n° 3).

La taxe est de 5 copecks, et l'on paye 1 copeck en sus pour prix de l'enveloppe.



N° 3.



N° 4.

Les enveloppes pour le service postal général ont 11 centimètres 1/2 sur 14 1/2. Le timbre est au dos, au milieu du recouvrement qui sert à fermer l'enveloppe; il est rond, d'un diamètre de 23 millimètres, gravé, imprimé en couleur; l'aigle impériale est gaufrée et ressort en blanc sur fond de couleur; en haut, tant de copecks pour tant de loths; en bas, 1 copeck par enveloppe.

10 copecks pour 1 loth,	— noir (n° 4).	
20	2	— bleu ciel.
30	3	— rose pâle.

Le papier des enveloppes pour le service général porte l'aigle impériale en filigrane.

Les enveloppes et les timbres-poste sont fabriqués par l'État à Saint-Pétersbourg.

(¹) Le rouble d'argent vaut 100 copecks ou 4 francs. Le loth est la trente-deuxième partie de la livre russe et vaut 12 grammes,7937.

II. *Grand-duché de Finlande.*

(4 timbres, 1 type; — 6 enveloppes, 2 types.)

L'affranchissement au moyen des timbres a commencé en 1845 dans le grand-duché. Les enveloppes timbrées ont été introduites dans le service postal en 1845 et les timbres mobiles en 1856.

Les lettres ne payent qu'un port jusqu'à 1 loth 1/2 ($18^{gr}.195$). Les enveloppes servent pour les lettres circulant dans le grand-duché ou expédiées en Russie et en Pologne. On affranchit avec les timbres les lettres circulant dans un rayon de 125 verstes.

Il circule en moyenne 800 000 lettres par an, et l'on a vendu, en 1860, 200 000 timbres et 90 000 enveloppes timbrées. On estime que 30 lettres sur 100 sont affranchies.

Les timbres sont rectangulaires (22 millimètres 1/2 sur $18^{mm}.5$), gravés, imprimés en couleur, jusqu'en 1860, sur papier blanc, et depuis 1860, sur papier de même couleur que le dessin, mais plus pâle; ils sont aux armes du grand-duché et portent la valeur en haut et en bas. Ils sont séparés par des dentelures depuis deux ans.

		1856 sur papier blanc.	1860 sur pap. de couleur.
5 copecks	(0f.20),	bleu;	bleu pâle.
10	(0f.40),	rose;	rose (n° 5).



N° 5.



N° 6.

Les enveloppes de papier vergé ont 114 millimètres sur 145; le timbre est à gauche et à l'angle supérieur, il a 23 millimètres sur 19, il est rectangulaire, du même dessin que le timbre mobile et imprimé en couleur sur papier blanc. Le timbre était précédemment ovale, et avait 15 millimètres sur 29; il était imprimé en couleur sur papier blanc (n° 6).

L'enveloppe coûte un demi-copeck en sus du prix du timbre.

Les enveloppes avec timbre ovale ont porté d'abord, en 1845, les timbres de 10 et de 20 copecks, le premier bleu, le second rose; ensuite, vers 1856, les timbres de 5 et de 10 copecks, celui-là bleu, celui-ci rose; les enveloppes avec timbre rectangulaire ont le timbre de 5 copecks (bleu) et celui de 10 copecks (rose).

On a fait souvent usage, avant 1856, de timbres ovales, découpés dans les enveloppes, pour l'affranchissement de lettres qu'on ne voulait pas mettre sous enveloppe.

Les timbres et les enveloppes sont fabriqués par l'État.

La suite à une autre livraison.

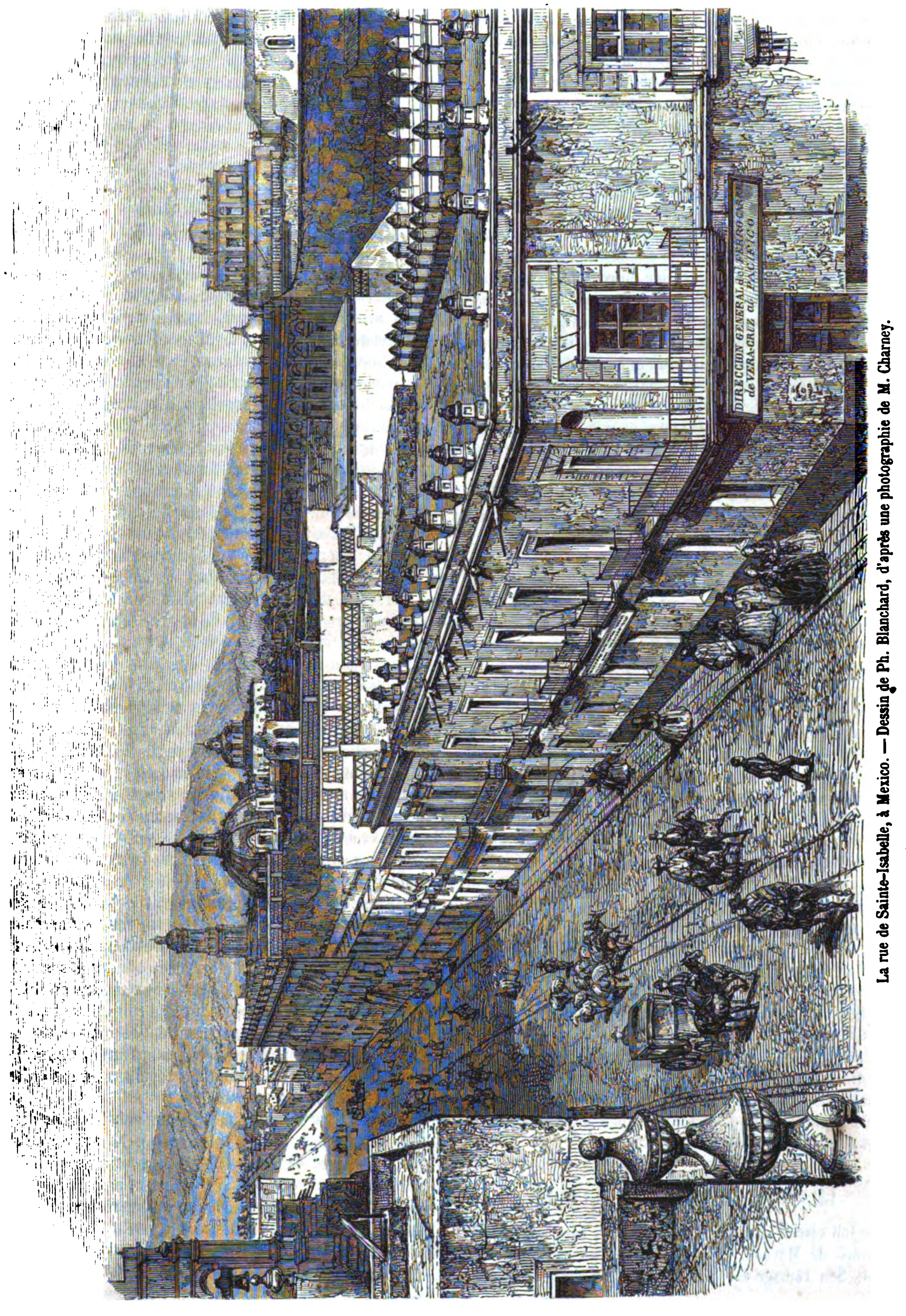
LA RUE DE SAINTE-ISABELLE (¹),

A MEXICO.

La rue de Sainte-Isabelle (c'est le nom castillan d'Élisabeth) peut servir à donner une idée des voies majes-

(¹) On a conservé à cette rue sa dénomination espagnole. L'appellation d'Isabelle ne désigne pas ici, comme on le pourrait croire, la fameuse reine de Portugal, épouse du roi D. Diniz. Il s'agit d'Élisabeth de Hongrie, la sainte au gracieux miracle des roses.

tueuses de communication qui remplacèrent les rues parfois étroites de l'ancienne Tenotchitlan. Ses maisons se distinguent par leur grandeur et leur aspect confortable. Elle sert de point d'union entre le quartier de San-Francisco et celui qu'habitait le maréchal Castilla, et se dirige du nord au sud. Les habitants riches de Mexico s'y sont



La rue de Sainte-Isabelle, à Mexico. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. Charney.

groupés avec d'autant plus d'empressement qu'elle est située dans le voisinage du jardin public l'*Alameda*. Ce fut à son extrémité septentrionale que s'effectua la fuite des Espagnols, durant la déroute fatale désignée par les chroniqueurs sous le nom de *Noche triste*.

On remarque dans la rue de Sainte-Isabelle le couvent

des religieuses d'où elle tire son nom, et qui eut pour fondatrice doña Catharina de Peralta. Ce monastère, fondé en mars 1600, ne réunit d'abord que six religieuses franciscaines; d'après une note officielle du 18 août 1856, il possède aujourd'hui en propriétés urbaines un capital de 311 485 *pesos* (1). Les sœurs du couvent de Sainte-Élisabeth de Hongrie se livrent uniquement à l'oraison.

Le couvent du tiers ordre de Saint-François, dans la même rue, a été terminé le 7 mai 1736, et, bien qu'il soit destiné à secourir principalement les religieux de l'ordre, il s'est ouvert à toutes les classes d'individus pendant les épidémies dont la ville a été affligée, particulièrement en 1833, 1850 et 1854. Sa principale entrée s'ouvre sur la rue Saint-Andrès.

La ville de Mexico, dont la population s'élève au delà de deux cent mille âmes, et qui a substitué sa majesté un peu monotone peut-être à ce que notre Montaigne appelait une épouvantable magnificence; Mexico, dont les rues principales n'ont rien à envier à celles des grandes cités de l'Europe, n'est nullement une ville privée d'agréments et de plaisirs. On y comptait naguère huit salles de spectacle : le Grand-Théâtre, celui de Santa-Anna, celui d'Iturbide, la salle appelée *Nuevo-Mexico*, le théâtre *de Oriente*, celui *del Pabellon nacional*, *la Libertad* et la salle de la rue de l'Horloge. L'opéra italien est représenté, dit-on, dans cette capitale avec une supériorité remarquable.

Il y a cinq ou six ans seulement, on comptait aussi dans la ville de Montezuma d'innombrables cafés chantants, un panorama, un diorama, plusieurs salles consacrées aux combats de coqs, quelques *maromas* ou salles de funambules, et enfin ces fameuses *plazas de toros*, qui ne font jamais défaut aux villes d'origine espagnole, et qui, dans cette belle cité, remontent au temps de Cortez (2).

Les promenades publiques sont : le jardin de *Bucareli*, la *Viga*, l'*Alameda* et *las Cadenas* : cette dernière doit son nom aux chaînes de fer suspendues à de solides piliers devant la façade imposante de la cathédrale.

Nous avons dit que la rue de Sainte-Isabelle conduisait à l'*Alameda* (3). C'est la promenade la plus ancienne de Mexico; elle fut plantée sous le vice-roi D. Luiz de Velasco, en 1592, et on lui affecta ce que l'on appelait alors le *Tianguiz* ou l'ancien marché de *San-Hipolito*. Ce terrain fut planté immédiatement de nombreux peupliers; on y édifia quelques fontaines, comme on savait les construire au seizième siècle. Au mois de juin 1730, on en comptait cinq d'une architecture plus ou moins élégante, et leurs eaux allaient rafraîchir quatre mille pieds d'arbres verdoyants, tant saules que peupliers; ces imposants végétaux, contemporains pour ainsi dire de la conquête, et dont la vue réjouissait les conquistadors, ont pour ainsi dire disparu. Il ne reste plus que quelques frênes survivant aux anciennes plantations qu'ils remplaçaient. Ces arbres trop rares, et quelques saules, sont aujourd'hui l'honneur de l'*Alameda*. Cette promenade mérite sans doute bien peu maintenant le nom qui lui fut d'abord imposé, mais c'est encore la plus attrayante de toutes celles qu'on fréquente à Mexico.

LE SHIRU-SHIRU ET LES GUÊPES.

Ce joli oiseau chanteur, qui anime les campagnes de la province de Maynas, dans l'ancien Pérou, a le plumage jaune. Son ramage est varié à l'infini, et de plus il possède la faculté d'imiter la voix de l'homme aussi bien que celle de certains animaux. Il n'a reçu de la nature aucun moyen de défense, il le sait : aussi a-t-il contracté une sorte d'alliance avec un insecte dont la piqûre est redoutée. Il vit en si bonne intelligence avec les guêpes qu'il va résolûment poser son nid aux lieux où elles se rassemblent par essaims. Il résulte de cette concorde que les phalanges ailées défendent par le fait le petit chanteur qui n'a pas craint de se confier à elles. (Voy. Velasco, ***Historia del reino de Quito***.)

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 178, 185.

Joseph sortit ensuite du jardin, s'éloigna de Guttanen, et, par un sentier rocailleux, monta vers un plateau de peu d'étendue qui dominait le village. Sur cette espèce de terrasse nivelée par la nature, entre le vallon et les hautes cimes, résidait l'habitant le plus pauvre de la commune. C'était un homme d'environ soixante ans, qui avait joui autrefois d'une certaine aisance. Marié avec une femme soigneuse et laborieuse, très-actif lui-même, il gagnait bien sa vie et s'était formé un pécule. Trois enfants survenus en peu d'années augmentèrent ses dépenses; Matthieu Dulmenn fut d'abord contraint de manger les fonds qu'il avait péniblement économisés; puis la gêne, comme une odieuse compagne, s'installa dans son humble demeure. Il fallut alors redoubler d'efforts pour que les cinq personnes ne manquassent pas du nécessaire et que le besoin ne prît pas la place de la gêne. Quand ses deux garçons eurent six ans, Matthieu les employa pour soigner les vaches, leur fit ramasser du bois dans la forêt et en tira d'autres petits services. Mais l'un d'eux tomba du haut d'un roc en suivant sur la montagne un faucheur sauvage. L'autre grandit et montra de l'intelligence et de l'adresse : il promettait d'être l'appui de la famille. Malheureusement, il accompagna sa mère à Handeck par un sombre jour de février. C'était une course indispensable : ils allaient chercher une petite somme qu'on devait à Matthieu et dont ils ne pouvaient se passer. Une tourmente de neige les surprit, les aveugla; pendant quatre heures ils marchèrent au hasard sous l'infernale tempête. Le jeune homme aidait sa mère, tâchait de ménager ses forces, de soutenir son courage. Il la suppliait de ne point se laisser abattre. Mais le froid roidissait peu à peu leurs membres, le sommeil de la mort allait bientôt les saisir, quand le tourbillon s'arrêta. La masse de neige qu'il tenait suspendue en l'air tomba d'un seul coup. Elle les engloutit, les étouffa sous un monticule de vingt-cinq ou trente pieds d'épaisseur. Matthieu n'en eut aucune nouvelle pendant un mois. Ce fut au premier dégel seulement qu'un bûcheron aperçut leurs cadavres.

Une fille restait à Dulmenn. Elle atteignit l'âge de dix-sept ans, et consolait son père, égayait la maison de sa bonne humeur et de sa vivacité. Elle avait appris à faire d'excellents fromages, que recherchaient non-seulement les hôteliers des environs, mais ceux d'Interlaken. Hélas! Matthieu devait la perdre aussi! Un jour d'hiver, qu'elle était allée à la fontaine chercher de l'eau, elle fut obligée d'attendre son tour, parce que plusieurs femmes y remplissaient leurs cruches. Comme elles jasaient, elles ne se pressaient point. Le travail et la chaleur du poêle, qui ronflait joyeusement, avaient mis Adrienne en sueur. Elle n'y songea qu'au moment où elle fut prise d'un frisson. En rentrant dans le chalet, elle se sentit mal à son aise,

(1) La valeur du *peso fuerte mexicano* varie de 5 fr. à 5 fr. 50 c.

(2) La première course de taureaux eut lieu dans la ville le 24 juin 1526, pour solenniser la Saint-Jean. On la donna à l'occasion du retour de Cortez, qui revenait de son audacieuse expédition d'Hibueras.

(3) D'*alamo*, peuplier.

et, l'indisposition ayant augmenté, se coucha bien avant son heure habituelle. Cinq jours après, elle avait cessé de vivre. Son père marcha d'un air sombre derrière le cercueil où la mort avait englouti son dernier espoir de bonheur. Les compagnes de la défunte la portaient elles-mêmes vers le cimetière, suivant l'usage calviniste, et déploraient toutes sa fin précoce. Mais il y a des malheurs que rien ne peut adoucir, pas même la sympathie publique. Dulmenn avait cinquante ans, n'était plus d'âge à se remarier : l'avenir se déployait devant lui comme une lande inféconde. Le sort le condamnait à une solitude sans fin. L'activité de sa fille avait un peu rétabli ses affaires : une longue maladie le ruina de nouveau. Il fut obligé d'emprunter pendant sa convalescence. Le juif auquel il s'adressa prit hypothèque sur sa maison, et, comme il ne put le rembourser, la fit vendre aux enchères. Matthieu se trouva pauvre, seul et sans logis pour abriter sa tête. Il ne possédait plus que neuf ou dix perches d'un sol aride, formant esplanade au pied d'une haute roche perpendiculaire et grisâtre. Ne voulant point payer de loyer, il résolut de s'accommoder une habitation telle quelle sur ce plateau désert. Ayant fait par besoin presque tous les métiers, il lui était plus facile qu'à un autre de s'arranger une hutte quelconque. Près de la roche, il creusa une fosse profonde d'environ trois pieds et quatre ou cinq marches pour y descendre; alentour, il éleva une sorte de parapet en mottes de gazon; sur cette muraille primitive, il plaça une charpente qu'il couvrit de joncs et de roseaux, ayant soin de ménager contre le roc un trou pour la fumée. Deux troncs de jeunes sapins avec leur écorce, une pièce de bois transversale en guise de linteau, lui servirent à encadrer et attacher une vieille porte. Il eut dès lors une retraite où personne n'avait le droit de le troubler. Si elle était peu brillante, elle ne lui avait pas coûté cher.

Là, il vivait aussi sobrement qu'un ermite. Une caisse en bois remplie de feuilles sèches, où il se jetait tout habillé, composait son lit; un paillasson plein de balle d'avoine lui tenait lieu de draps et de couvertures; un sac bourré de foin supportait sa tête pendant la nuit. Quelques ustensiles endommagés formaient sa batterie de cuisine; quelques tranches de siénite, posées à plat sur le sol ou dressées à droite et à gauche, comme des remparts, dessinaient une espèce de foyer. Quand il y cuisait sa maigre nourriture, quand il se chauffait pendant l'hiver, la fumée tourbillonnait dans la hutte et n'avait d'autre issue que l'ouverture ménagée au sommet du toit. Elle montait le long du roc, en bleuâtres spirales et allait se perdre au-dessus, dans un bois de sapins.

Matthieu gagnait sa pitance journalière comme il pouvait, fauchant les prairies, abattant les arbres, déracinant les souches, portant des messages, conduisant les étrangers sur la montagne, menant les pourceaux à la glandée pendant l'automne. Malgré ses efforts et sa bonne volonté, il restait pourtant inactif des semaines entières, faute de travail. Ces loisirs forcés, il les employait à lire, pour la trentième fois, la Bible de Luther, l'*Histoire de la Suisse*, certains volumes de la Bibliothèque bleue, celui surtout qui raconte les malheurs d'Agnès Bernauer. Les paysans de la république alpestre ne sont point illettrés comme la plupart des nôtres. Bien souvent il déposait le livre sur ses genoux et se perdait au milieu de ses tristes souvenirs. Pendant les beaux jours, il transportait son escabeau sur la plate-forme, d'où il découvrait les cimes majestueuses de l'Oberland, le Pic des Tempêtes, le Pic de la Terreur et le Sombre-Pic de l'Aar. Quand le froid enveloppait toute la campagne sous un linceul neigeux, il se tenait au fond de sa hutte, où il entendait la bise gronder sur sa frêle toiture. En quelque endroit qu'il fût, sa pipe ne cessait guère de fonctionner.

Matthieu, comme on le pense bien, n'avait pas repoussé les offres d'Ottmann, quand celui-ci avait voulu sonder les flancs des Alpes pour y chercher un trésor. Il était robuste, malgré son âge, et accoutumé aux plus durs travaux. Tant que le spéculateur agreste avait pu le payer, Dulmenn avait creusé la pierre. Il était ensuite rentré dans sa hutte, où il avait pris un peu de repos. Car il n'aimait point à se fatiguer outre mesure; n'espérant plus ni l'aisance ni le bonheur, il n'aspirait qu'à jouir par moments de sa liberté. Ayant si peu de besoins, il pouvait se donner du répit; quelques sous de lait, de pain ou de pommes de terre lui suffisaient pour une journée.

La suite à une prochaine livraison.

CHOUETTE BLESSÉE.

Dans l'opinion des gens de la campagne, la chouette est un oiseau de mauvais augure, quelque chose comme un allié du prince des ténèbres, un suppôt de Satan, et par conséquent une créature abominable, haïssable à outrance. Il n'y a pas à disputer là-dessus : Voyez, vous dira-t-on, ces grands yeux tout ronds, entourés de deux larges cercles pareils à des besicles portées sur le nez crochu d'une sorcière; écoutez cette voix sinistre, semblable à la crécelle stridente d'un démon, qui retentit le soir au crépuscule ou bien la nuit, quand il fait clair de lune, tandis que l'oiseau se tient immobile, perché sur quelque tombe du cimetière, ou bien, sur ses ailes cotonneuses, glisse dans l'espace obscur, comme un fantôme.

Aussi n'est-il pas de chasseur qui, rencontrant une chouette, ne s'empresse de tirer dessus; en vain le pauvre oiseau, blotti dans un buisson, ébloui par la lumière, fasciné par l'œil du chien, se débat et se défend, le mieux qu'il peut, du bec et des griffes : on ne lui fera pas grâce, on le tuera sans pitié. Ce n'est pas que l'on veuille de lui à titre de gibier; on lui en veut comme à un ennemi, comme à une bête scélérate et maudite. Le fermier, le laboureur lui-même, s'il peut surprendre une chouette, se fera chasseur pour cette unique occasion; il ira chercher son fusil et abattra l'oiseau pour le clouer, les ailes étendues, comme un trophée ou comme un exemple de juste châtiment, sur la grande porte de sa grange.

Nous n'avons pas la prétention de réhabiliter complétement la chouette; nous n'y parviendrions pas; mais nous voudrions du moins plaider les circonstances atténuantes en sa faveur. Et d'abord, quoi qu'on en dise, c'est un bel oiseau : sa physionomie solennelle, son air sérieux et méditatif, son vol silencieux, son grave costume où toutes les demi-teintes, toutes les nuances pâles ou sombres se sont donné rendez-vous, sa voix même, sont admirablement en harmonie avec les heures et les lieux que l'Auteur de la nature lui a octroyés pour domaine. Souvenons-nous que les Grecs, que nul, en fait de sentiment artistique, ne saurait convaincre d'hérésie, l'ont choisi pour l'attribuer à Minerve.

En second lieu, les chouettes sont très-dignes d'intérêt par leurs vertus de famille, par leur fidélité conjugale et particulièrement par leur attachement exemplaire pour leurs petits. On a remarqué que ces oiseaux qui, en temps ordinaire, s'habituent assez aisément à la captivité, se montrent intraitables quand on les prend au moment des couvées; ils demeurent farouches, absorbés dans leur chagrin, et finissent par se laisser mourir. M. Moquin-Tandon raconte qu'un nid ayant été un jour découvert dans un trou de muraille, on prit la femelle et on laissa les petits : le mâle continua à les nourrir, redoublant d'activité, se mul-

tipliant en quelque sorte pour subvenir seul à leurs besoins. Mais la femelle captive, privée des siens, refusa toute nourriture; elle était sur le point de mourir de faim quand on se décida à la reporter dans le nid, après s'être emparé du mâle. Celui-ci ne voulut pas non plus manger, et l'on fut aussi obligé, pour lui sauver la vie, de le rendre à sa famille. Le lendemain, père, mère, enfants, tout avait disparu. Comme les petits étaient encore incapables de voler, il fallait que les parents eussent trouvé le moyen de les transporter eux-mêmes dans un autre gîte.

Enfin, les chouettes sont des oiseaux utiles; elles nous rendent service en faisant la guerre à un grand nombre d'animaux nuisibles, tels que rats, souris, mulots, musaraignes et même lézards et sauterelles. Selon le témoignage d'un observateur, lorsqu'elles ont des petits, elles portent une souris au nid environ toutes les douze ou quinze minutes (le matin et le soir, et aussi pendant les nuits claires). En examinant les boulettes que ces oiseaux rejettent de leur estomac après la digestion, on a trouvé dans chacune d'elles de quatre à sept squelettes de souris; et il n'est pas difficile de recueillir, dans l'endroit qui leur sert de retraite, un plein boisseau de ces boulettes. Il est vrai que la chouette décime aussi l'aimable tribu des petits oiseaux chanteurs, et nous en avons pour preuve la haine violente que ceux-ci lui témoignent. Mais qui sait si elle n'est pas chargée de mettre une barrière à la multiplication exagérée de certaines espèces? Nos sympathies et nos antipathies, nos raisonnements même, ne sont pas toujours d'accord avec le plan du Créateur, et nous devons y regarder à deux fois avant de détruire un des rouages au moyen desquels la nature entretient l'équilibre général. Supprimez l'hirondelle, et (l'expérience en a été faite) voici nos campagnes infestées de myriades d'insectes qui menacent de les rendre inhabitables. Supprimez la chouette,

Chien et Chouette blessée. — Dessin de E. Faivre, d'après son tableau.

et les mulots, les souris, les moineaux peut-être, vont dévorer nos moissons.

Il n'est pas impossible que si la chouette, au lieu de remplir sa mission dans les ténèbres, eût chassé au grand jour, sous les yeux de l'homme, elle eût été protégée, respectée autant qu'elle est honnie, et fût devenue parmi nous ce qu'était l'ibis chez les Égyptiens, un oiseau sacré.

La suite à une autre livraison.

OLIVIER GOLDSMITH.

Voy. la Vie d'Olivier Goldsmith, t. XXI, 1853, p. 177, 305, 390, 398.



Statue d'Olivier Goldsmith, par J.-H. Foley.

Cette statue est en bronze : on la voit aujourd'hui, dans **la grande** galerie des peintures, au palais de l'Exposition **universelle** de Londres. Avant la fin de l'année, on la **transportera** devant la façade du collége de la Trinité, à **Dublin.** Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent sans **doute que** Goldsmith était né à Pallas, petit village d'Irlande. **Son** père, le révérend Charles Goldsmith, avait à **peine un** revenu annuel de 40 livres (1 000 francs). Le **pauvre Olivier** entra, le 11 juin 1745, au collége de la Trinité, dans l'humble condition des « sizars », qu'on admettait par charité, et qui n'étaient, à vrai dire, que les serviteurs des élèves ordinaires. Timide, lent, gauche, boudeur, il servait de jouet à ses camarades : on l'accablait de surnoms ridicules, souvent on le maltraitait; il cherchait la solitude : « Pour se consoler, il rêvait et jouait de la flûte. » Un temps vint où, son père étant mort, le malheureux « sizar », dédaigné, oublié, privé de tout, honteux dans ses vêtements usés, arriva à ressembler

moins aux « sizars » eux-mêmes qu'à un mendiant qui se serait glissé furtivement parmi eux pour solliciter leur pitié. Il sortit enfin, le 27 février 1749, avec un diplôme de bachelier ès arts, mais obscur et sans laisser derrière lui aucun regret. Or, maintenant, en 1862, après plus d'un siècle, voici que deux mille de ses concitoyens, émus de sa mémoire, lui élèvent, à leurs frais, devant ce même collége où il eut tant à souffrir, une statue qu'aucun passant ne regardera sans un sentiment de sympathie et de reconnaissance. Pour nous autres Français, Olivier Goldsmith n'est que l'auteur du *Vicaire de Wakefield;* encore n'est-ce guère un titre à l'estime qu'aux yeux d'un petit nombre d'hommes de goût. Combien, aujourd'hui, ce vieux petit livre si simple, si candide, doit paraître fade aux lecteurs qui ont eu le malheur de s'habituer à tous les longs romans à la mode, sans vérité, sans sincérité, tissus d'aventures horribles, propres seulement à pervertir le goût, à enfiévrer l'imagination et à fausser le jugement! Les Anglais honorent Goldsmith à la fois comme poëte, moraliste et historien. Nous avons cité ses principaux écrits : *le Village abandonné, le Citoyen du monde, le Bonhomme,* les abrégés de l'*Histoire grecque*, de l'*Histoire romaine;* mais surtout nous avons raconté sa vie avec détails; sans dissimuler ses défauts, nous avons eu plaisir à faire ressortir ses qualités. Ses livres valaient mieux peut-être que son caractère; mais dans son caractère même le bien l'emportait de beaucoup sur le mal.

— Nos réflexions indiquent ce que nous voudrions être. Notre conduite fait voir ce que nous sommes.

— Le bonheur est une coupe qu'il faut vider lentement, afin de ne pas remuer la lie qui est au fond.

— Celui qui ne veut plus rendre service parce qu'il a rencontré trop d'ingrats eût été aussi ingrat qu'eux-mêmes s'il avait eu besoin des bienfaits d'autrui.

— Celui qui cherche le bonheur en ce monde ne ressemble-t-il pas au paysan qui faisait le tour de l'obélisque en cherchant la porte d'entrée? A. C.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

JUILLET.

On trouve dans le *Nautical Almanach* la liste complète des latitudes et des longitudes des observatoires entretenus aux frais de l'État dans les différents pays civilisés. Cinquante-cinq sont situés en Europe, deux en Asie (Madras et Kazan), un en Afrique (cap de Bonne-Espérance), quatre en Amérique (Cambridge, Georgetown, Washington, Québec), etc. L'Angleterre en possède sept : ceux de Greenwich, d'Oxford, de Cambridge, d'Édimbourg, de Dublin, de Portsmouth et de Durham. La France ne figure que pour ceux de Paris et de Marseille; ceux de Toulouse et d'Alger n'avaient sans doute pas été officiellement introduits auprès de leurs confrères d'Angleterre.

A côté de ces établissements publics, il faut mentionner en Europe treize observatoires privés, tous situés en Angleterre, et qui ont rendu à l'astronomie les services les plus signalés. Qui n'a, en effet, entendu parler des travaux que lord Wrotesly exécute à Wrotesly-Hall, de ceux de lord Ross à Birr-Castle, et de Georges Bishop, esquire, à Regent's-Park! Aux États-Unis du Nord, les observatoires privés sont nombreux (¹).

(¹) Voy. les Conseils pour l'établissement d'un observatoire d'amateur, t. XXV, 1857, p. 139; et les articles de M. Babinet sur l'astronomie observatrice et sur le télescope, t. XXVI, 1858, p. 310 et 343.

Dans le cours de l'année 1861, les astronomes amateurs n'ont pas signalé moins de neuf astéroïdes, auxquels ils ont successivement donné les noms d'Ausonia, Angélina, Maximiliana, Maïa, Asia, Létho, Hesperia, Panope, Niobé.

On se rappelle que M. le Verrier, cherchant à évaluer la masse de tous les corps qui gravitent entre Mars et Jupiter, est arrivé à conclure qu'elle égale le tiers de notre terre, de sorte qu'il existerait dans ces parages la monnaie d'une planète fort respectable, assez de mondes à découvrir pour épuiser toutes les nomenclatures mythologiques. Aussi M. Hind, pour éviter des frais d'imagination inutiles aux parrains de ces globes, propose-t-il de se borner à leur donner un numéro d'ordre indiquant l'époque successive de leur découverte, et servant à établir dans les éphémérides la chronologie de cette partie intéressante de la science des cieux.

Vers les premiers jours de juillet de l'année précédente, l'éclat du ciel de nos nuits d'été se trouvait rehaussé par une des plus magnifiques comètes qui aient jamais paru au-dessus des horizons du nord. Sa queue droite, s'élançant comme un vigoureux torrent de lumière, a atteint les régions supérieures de notre atmosphère, mais n'a amené aucune de ces calamités, de ces épidémies dont tant de rêveurs menaçaient jadis l'humanité.

Ce qui ajoute peut-être au charme de ces apparitions, c'est pour ainsi dire leur soudaineté, leur imprévu : aussi jamais les chercheurs de comètes ne doivent s'endormir. Il faut qu'ils sondent avec persévérance les plages éloignées pour saisir l'astre errant qui peut rendre leur nom célèbre, et qui n'échapperait pas longtemps à de plus vigilants rivaux.

La voûte céleste offre un magnifique contraste : d'un côté, la régularité éternelle des astres harmonieusement groupés autour de notre splendide foyer solaire; de l'autre, des formes imprévues, des aspects bizarres!

Cependant cette irrégularité est-elle, en réalité, aussi grande que certains philosophes affectent de le croire? Ne faut-il pas voir, au contraire, dans le désordre apparent auquel le monde cométaire est livré, les traces d'un ordre supérieur à celui que nous pouvons constater et comprendre?

Le mois de juillet s'ouvre dans une lune nouvelle, puisque le premier quartier n'arrive que le 4, à onze heures du soir.

Le 2, à minuit, temps moyen, la lune se trouve à 13 degrés à l'est de Régulus; mais elle s'en éloigne rapidement, en vertu de son mouvement propre. Le lendemain, elle en est déjà à 25 degrés. A ce moment, Régulus sera difficile à reconnaître, non pas à cause de l'éclat de la lune, mais à cause de la proximité du soleil, qui se trouve dans le signe de l'Écrevisse depuis le 21 du mois précédent. En général, il faut connaître bien sûrement les étoiles de comparaison pour les retrouver lorsque la lune se meut dans leur voisinage; car si elle est nouvelle ou dans son dernier quartier, on est gêné par la lueur du crépuscule ou de l'aurore; si, au contraire, elle est pleine, on est troublé par les rayons qu'elle répand autour de son disque.

Le 5, la lune sera assez rapprochée de Saturne et de Jupiter, qu'elle aura tous les deux à l'ouest, Saturne à une distance de 33 degrés, et Jupiter à une distance de 29 degrés. Le lendemain, les deux distances auront augmenté : la première sera de 46 degrés, et la seconde de 43 degrés. Le triangle dont la lune serait le sommet, et dont la base irait de Jupiter à Saturne, serait presque isocèle.

Le 6, l'étoile Antarès se trouvera à l'est, la lune s'en rapprochera encore; le 10, elle l'aura dépassée et laissée à l'ouest, à 25 degrés en arrière. Ce jour est précisément celui où la lune arrive à son périgée, et par conséquent

où son diamètre est le plus grand. Ce périgée ne précède que d'un jour la pleine lune qui arrive le 11, à une heure du soir. Le rayonnement de l'orbite sera donc assez considérable pour faire pâlir l'éclat d'Antarès.

Le 12, la lune, continuant son mouvement, laissera Folmahaut à 37 degrés à l'est, et le 16 elle l'aura à une distance de 36 degrés à l'ouest. Si on joint par un triangle dont le sommet serait Folmahaut les deux positions que la lune occupe ainsi à quatre jours de distance, on trouvera encore un triangle presque isocèle.

Deux jours après, le 18, à 9 h. 22 m. du soir, aura lieu le troisième quartier. Nous rapporterons alors la position de notre satellite à l'étoile Aldébaran, qui se trouve à 33 degrés à l'est le 19 à minuit, et qui sera distante de 15 degrés à l'ouest le 23 à la même heure. C'est un jour environ après l'apogée, instant où la distance de la lune à la terre est aussi grande que possible.

La nouvelle lune, qui termine le mois, paraîtra le 26, à neuf heures du soir. Cependant, comme il reste une période de cinq jours, nous conseillerons de faire encore une observation relative à l'Épi de la Vierge, qui, le 30 à minuit, se trouve à 45 degrés est, et le 31 s'est sensiblement rapproché, car il n'est plus qu'à une distance angulaire de 31 degrés.

EXTRAITS
DU DERNIER OUVRAGE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE [1].

Le doute.

Si j'étais chargé de classer les misères humaines, je le ferais dans cet ordre :

1° Les maladies;
2° La mort;
3° Le doute.

La vie.

La vie n'est pas un plaisir, ni une douleur, mais une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut terminer à notre honneur.

Caractère de la nation française.

Le naturel de notre nation est si particulier que l'étude générale de l'humanité ne suffit pas pour la comprendre; elle surprend sans cesse ceux mêmes qui se sont appliqués à l'étudier à part. Nation mieux douée qu'aucune autre pour comprendre sans peine les choses extraordinaires et s'y porter, capable de toutes celles qui n'exigent qu'un seul effort, quelque grand qu'il puisse être, mais hors d'état de se tenir longtemps très-haut, parce qu'elle n'a jamais que des sensations et point de principes, et que ses instincts valent toujours mieux que sa morale; peuple civilisé entre tous les peuples civilisés de la terre, et cependant, sous certains rapports, resté plus près de l'état sauvage qu'aucun d'entre eux; car le propre des sauvages est de se décider par l'impression soudaine du moment, sans mémoire du passé et sans idée de l'avenir.

La taille [2].

Me trouvant au Canada, en l'année 1831, et causant avec des paysans d'origine française, je m'aperçus que dans leur bouche le mot de taille était devenu le synonyme de misère et de mal. Ils disaient d'un événement très-fâcheux : « C'est une véritable taille. »

Nécessité de l'instruction pour le peuple.

Quand une fois les croyances religieuses s'ébranlent chez un peuple, il n'y a plus à hésiter, et il faut à tout prix le pousser vers les lumières; car si un peuple éclairé et sceptique présente un triste spectacle, il n'y en a pas de plus affreux que celui qu'offre une nation tout à la fois ignorante, grossière et incroyante.

X...

Les X... sont ici depuis quinze jours. Ils y resteront encore dix... Ces pauvres X... montrent dans tout son jour une des plus tristes faces de la misère humaine. Ce sont deux êtres très-bons, très-délicats, très-élevés de sentiments, et qui sont sur le point de ne plus pouvoir se suffire, parce que chacun d'eux s'acharne à vouloir trouver dans l'autre de petites choses qui n'y sont pas, perdant de vue les grandes choses qui s'y trouvent, et dont ils pourraient jouir. Il en est résulté graduellement un petit aigrissement des âmes qui aboutit à un état si insupportable qu'en arrivant ici X... cherchait sérieusement les moyens de se séparer, pendant quelques années, de son ménage. Une pareille vue ne ferait-elle pas crier de désespoir, et n'est-on pas tenté, en la considérant, de maudire la nature humaine et l'imbécillité de nos désirs? Il n'y avait qu'un moyen de traiter cette maladie, qui, du reste, est peut-être devenue incurable : c'est de montrer à chacun d'eux les grands côtés qui nous attachent sérieusement à l'autre. Cela est toujours efficace; car, par une autre misère de notre espèce, il arrive que nulle part les jugements d'autrui n'ont plus d'influence que sur nos sentiments intimes, c'est-à-dire sur les choses que nous sommes le plus à même et que nous devrions être le mieux en état de juger par nous-mêmes. Nous avons simultanément, Marie (Mme de Tocqueville) et moi, sans nous être consultés, agi dans ce sens. L'effet produit est déjà très-bon. A mesure que l'un d'eux voit le cas que nous faisons des qualités de l'autre, il devient lui-même moins sensible aux petits défauts. Cela est bien plus puissant que les conseils directs.

La suite à une autre livraison.

ESTAMPES ET JOUETS SÉDITIEUX.

Voy. p. 64.

Nous avions exprimé le regret de ne pouvoir retrouver un des petits jouets en bois représentant le profil de Napoléon que les partisans du régime impérial se montraient en secret au commencement de la restauration. Des lecteurs bienveillants se sont empressés de nous communiquer, non-seulement quelques-uns de ces petits bois sculptés offrant le profil de l'empereur, mais de plus l'estampe d'un bouquet de violettes dont les fleurs et les feuilles offrent les profils de Napoléon, de Marie-Louise et du roi de Rome, de même que les contours de l'urne et les sinuosités du saule, dans les estampes publiées pages 64 et 204, figurent Louis XVI, Marie-Antoinette, Mademoiselle et le Dauphin. D'autre part, M. le docteur L... a bien voulu nous adresser deux petits morceaux de bois habilement tournés, dont les ombres figurent Louis XVI et Marie-Antoinette. Nous avons reçu ces communications avec gratitude. Peut-être, en remon-

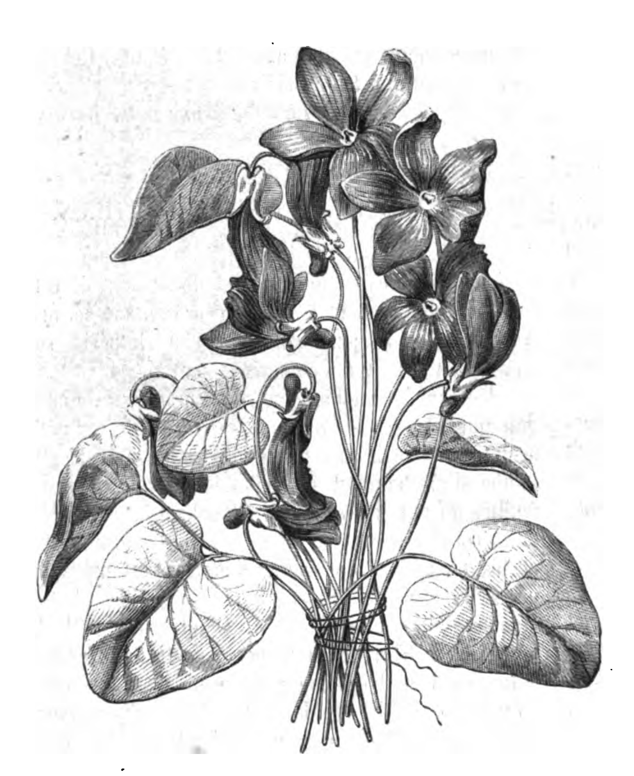
[1] Auteur de *la Démocratie en Amérique*, mort à Cannes, le 16 avril 1859. Son dernier ouvrage est intitulé : *Œuvres et correspondance inédites d'Alexis de Tocqueville*, publiées et précédées d'une Notice par Gustave de Beaumont, membre de l'Institut. 1861.

[2] « Impôt qui était levé sur les roturiers, en proportion de leurs biens et de leurs revenus. C'était à la fois un impôt personnel et un impôt territorial. Le nom de taille paraît venir de ce que, dans l'origine, les sergents ou collecteurs des tailles se servaient d'une taille de bois pour marquer les impôts qu'ils avaient reçus. » (Cheruel, *Dictionnaire des institutions et des mœurs de la France.*)

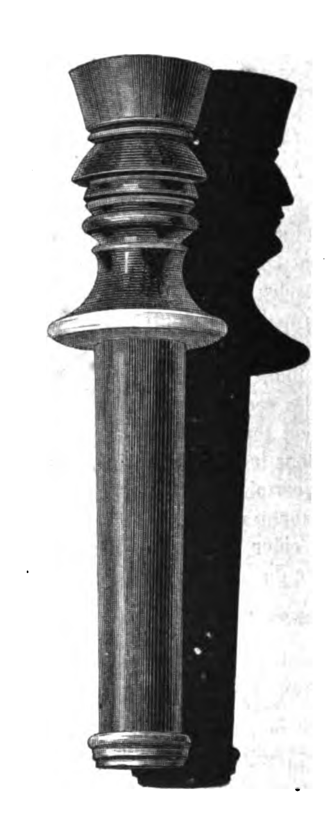
ESTAMPES ET JOUETS SÉDITIEUX.



Estampe de 1795. — Louis XVI, Marie-Antoinette, Mademoiselle et le Dauphin; profils en blanc.
D'après une photographie sur bois par M. Colombat.



Bouquet de violettes Estampe de 1815. — Napoléon Ier, Napoléon II et Marie-Louise.



Étui donnant la silhouette de Napoléon Ier.



Louis XVI.



Marie-Antoinette.



Napoléon Ier.

tant dans l'histoire de la France, arriverons-nous à rencontrer d'autres curiosités de même nature, et nous aurons plaisir à les faire connaître au public.

EXPOSITION UNIVERSELLE A LONDRES
EN 1862.

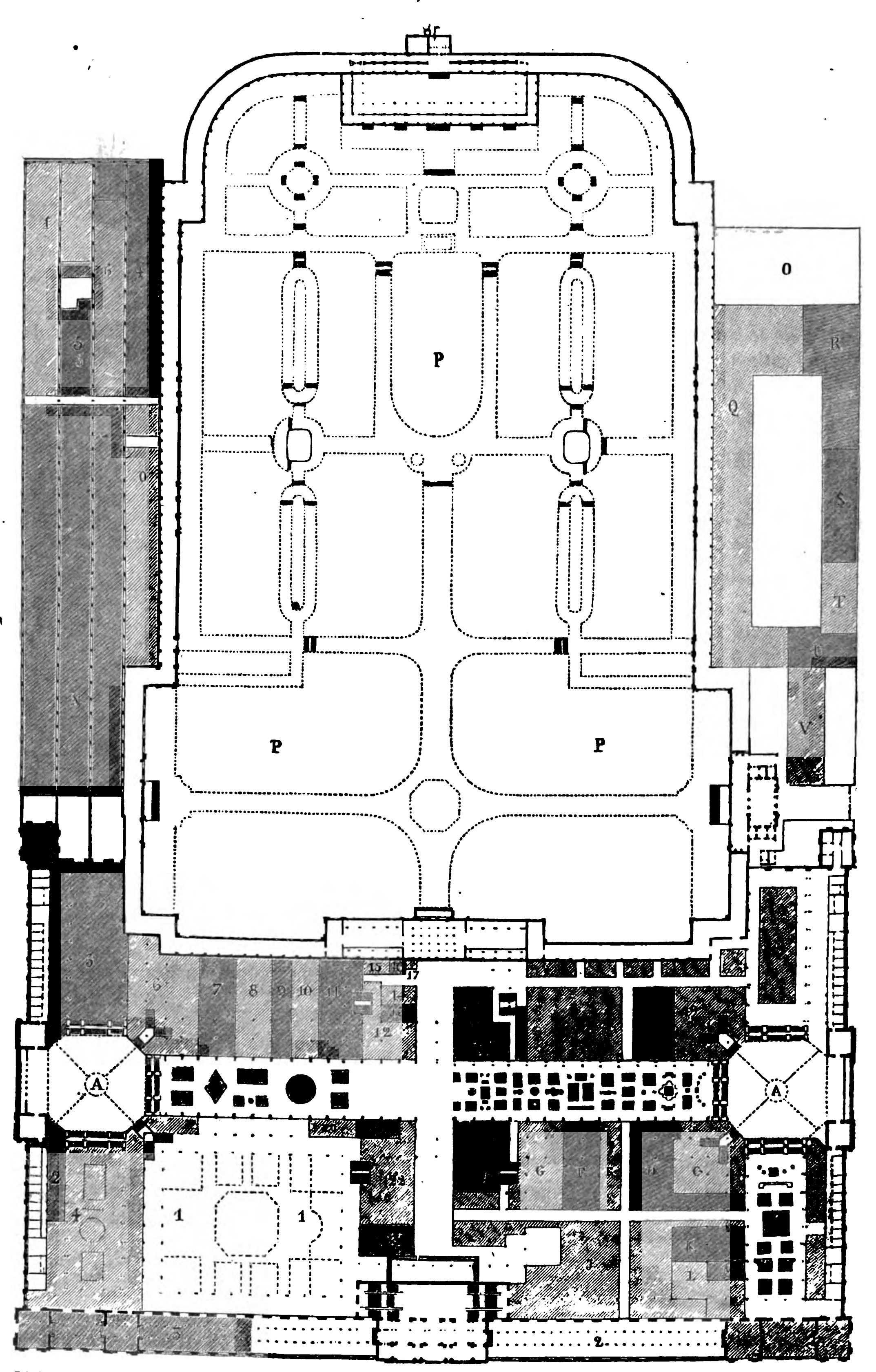
On sait que le célèbre Palais de cristal de Hyde-Park, où s'était faite avec tant d'éclat l'Exposition universelle de 1851, a été transporté tout entier à huit milles de Londres, dans le petit village de Sydenham. C'est aujourd'hui un curieux musée d'art et d'histoire naturelle, et l'on n'a pas à craindre de perdre son temps en consacrant quelques heures à le visiter.

Les bâtiments où sont exposés, en 1862, les œuvres d'art et d'industrie de toutes les nations sont situés dans le domaine de *Kenginston-Gore*, au sud de Hyde-Park, et à environ 300 mètres de l'emplacement que le Palais de cristal occupait en 1851. Le nouvel édifice, de proportions

Vue extérieure du palais de l'Exposition universelle, à Londres, en 1862. — Côté Est; route de l'Exposition (*Exhibition road*). Dessin de Thérond.

colossales, et couvrant avec ses annexes une superficie de plus de trois hectares, est loin de rappeler les légères et brillantes constructions du Palais de cristal : ses murs sont de brique et ses toitures de bois, ce qui a donné lieu de dire : « Si les parois paraissent de nature à résister au canon, la charpente semble destinée à être enlevée par le vent. » On n'a point voulu cette fois d'un palais de verre, parce qu'il ne s'agissait plus d'un établissement provisoire. Une grande partie des constructions actuelles doivent rester debout et servir aux expositions futures. Le terrain qu'elles couvrent, entre Hyde-Park et les trois routes — du prince Albert, — de l'Exhibition — et de

PALAIS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, A LONDRES. — PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE.



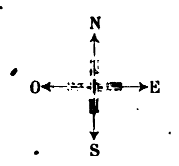
Côté anglais et Annexes.

A, A. Dômes de l'Est et de l'Ouest.
B. Ameublements, etc. (*Furnitures*), classe 30.
C. Génie civil, classe 10.
D. Génie militaire, classe 11.
E. Architecture navale, classe 12.
F. Verrerie, Cristaux, classe 34.
G. Poterie, classe 35.
H. Métaux précieux, Joaillerie, classe 33.
J. Fer, Acier, classes 31 et 32.
K. Produits de Sheffield, classe 32.
L. Cuir, Sellerie, etc., classe 26.
M. Peaux, Fourrures, Plumes, classe 25.
N. Machines anglaises, classes 7, 8 et 9; Machines étrangères, 1, 4, 5, 6.
O. Salle de rafraîchissements.
P, P. Jardins de la Société royale d'horticulture.
Q. Instruments et Machines d'agric., cl. 9.
R. Machines, classe 7.
S. Substances animales et végétales, cl. 4.
T. Aliments, classe 3.
U. Substances chimiques, classe 2.
V. Produits des mines, classe 1.
X. Musique.

Côté des autres nations.

1. France.
2. Villes hanséatiques.
2. Équipages; — États-Unis; côté Nord.

3. Zollverein.
4. Transept Sud-Est; — Zollverein.
5. Transept Nord-Est; — Autriche.
6. Belgique.
7. Hollande.
8. Suisse.
9. Danemark.
10. Suède.
11. Russie.
12. Turquie.
13. Grèce.
14. Brésil.
15. Costa-Rica.
16. Guatemala.
17. Pérou.
18. Iles Ioniennes; Chine et Japon.
19. Colonies anglaises.
20. Espagne.
21. Portugal.
22. Italie.
23. Rome.

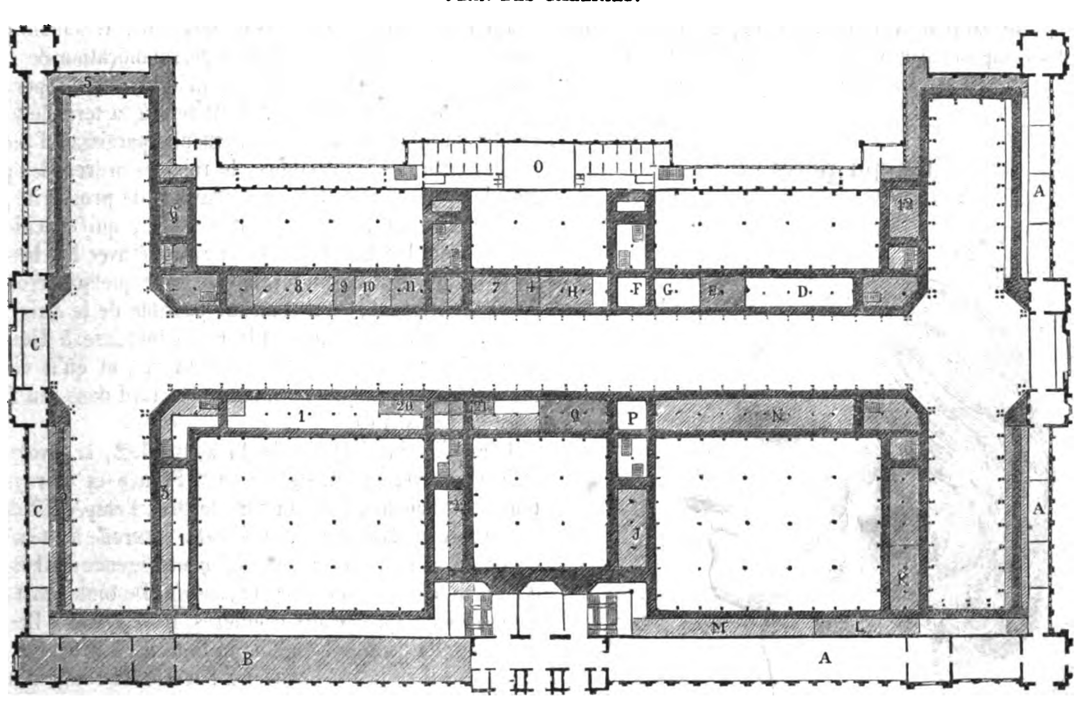


Les entrées principales sont indiquées en blanc près des dômes A, A; elles conduisent à ces dômes, aux galeries de Peinture, et des jardins d'horticulture au transept central. Les passages sont, comme les entrées, indiqués en blanc. Les escaliers conduisant aux galeries partent des dômes et du transept central.

Les salles de l'administration, des gardiens, le bureau de poste, etc., etc., sont aux quatre coins de l'édifice, sous les tours.

On se rend aux annexes par les transepts qui partent des deux dômes.

PLAN DES GALERIES.



A. Peinture; École anglaise.
B, C. École anglaise.
D. Papier, plumes, encre, etc., classe 28.
E. Horlogerie, classe 15.
F. Instruments de chirurgie, classe 17.
G. Instruments de physique, classe 13.
H. Habillements, classe 36.
J. Rubans, dentelles, classe 24.
K. Draps de laine, classe 21.
L. Lin et chanvre, classe 19.
M. Soie et velours, classe 20.
N. Fabriques mêlées, classe 21.
O. Salle de repas.
P. Coton, classe 18.
Q. Marchandises teintes et peintes.

1. France.
2, 3. Zollverein.
4. Égypte.
5. Autriche.
6. Belgique.
7. Russie.
8. Suisse.
9. Hollande.
10. Suède.
11. Norvége.
12. Inde.
20. Espagne.
21. Portugal.
22. Italie.

Les Photographies sont exposées dans la tour centrale; les Sculptures, Bronzes, etc., dans les galeries de Peinture et dans diverses parties de la nef et des tours.

Cromwell, a été acheté par les commissaires de 1851, à l'aide des bénéfices réalisés pendant cette première exposition. La partie des bâtiments qui borde la route Cromwell (Cromwell road) est louée à la Société des arts, chargée désormais de leur entretien. Les travaux, commencés le 9 mars 1861, étaient achevés avant le mois de mai 1862. On a employé 5 000 tonnes de béton pour les fondements. Les 18 millions de briques formant les murailles représentent un total de 60 000 tonnes. On évalue à 20 000 tonnes la quantité de mortier qui a servi à les cimenter. Il est entré dans la construction 7000 tonnes de fonte, 3000 tonnes de fer forgé, 300 tonnes de clous, 600 tonnes de peinture, 500 tonnes de verre, 50 tonnes de mastic; enfin on a calculé que les planches des parquets, mises bout à bout, avaient une longueur de 1 000 kilomètres.

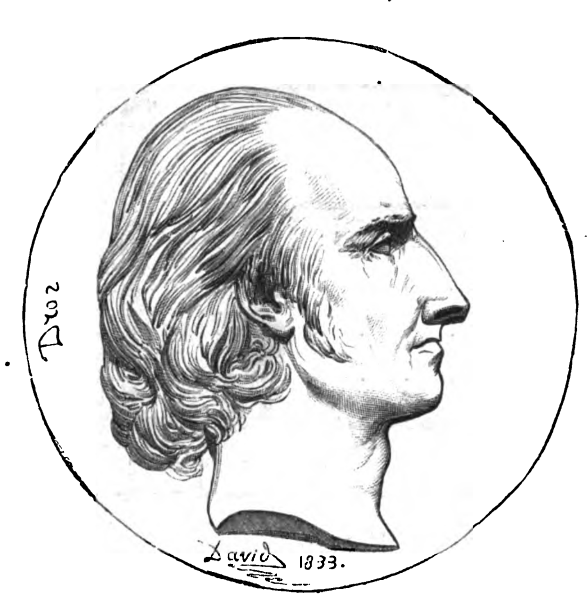
Les entrepreneurs adjudicataires du bâtiment de l'Exhibition internationale, comme les Anglais appellent le nouveau palais de l'Exposition, étaient MM. Kelk et Lucas frères. L'architecte est un ingénieur, le capitaine Fowke. Il est certain que cet ingénieur aurait pu mieux faire. Il paraît s'être préoccupé beaucoup plus de la distribution intérieure que de l'effet extérieur. C'est une faute; on n'est déjà que trop disposé à séparer l'idée de l'industrie de l'idée de l'art. Il est bon, au contraire, de chercher à prouver, en toute occasion, que sans jamais devoir se confondre, l'art et l'industrie peuvent du moins s'allier. « On fait, dit un de nos écrivains, un kilomètre autour d'une grande muraille en maçonnerie qui ressemble à un pénitencier, et dans laquelle on trouve avec peine des ouvertures. L'architecture de cristal consiste dans deux dômes en verre situés aux deux extrémités du bâtiment, et qui ont l'air de deux immenses couvercles en toile métallique posés sur des plats pour empêcher les mouches d'entrer. Il ne faut donc pas s'arrêter à l'extérieur du bâtiment; on n'y trouvera pas matière à admiration. Pour trancher le mot, c'est très-laid. » Ces dômes, dont la hauteur au-dessus du sol est de 70 mètres, ont, outre l'inconvénient de ne pas être beaux, celui de donner une chaleur trop intense dans l'intérieur de l'édifice.

L'Exposition a été ouverte le 1er mai. La cérémonie a

été présidée par le duc de Cambridge. On remarquait, dans le cortége, le lord chancelier et les évêques, le président des Communes précédé de la masse, le lord maire précédé aussi de la masse et de l'épée. La foule, où étaient représentés la noblesse, l'église, la justice, la science, l'art, la littérature, le commerce, l'industrie, offrait un singulier mélange d'antiques costumes et de symboles traditionnels, parmi lesquels brillaient les casques, les plumes, les joyaux, les rubans, les croix et les étoiles. Un très-grand nombre de dames anglaises concouraient à embellir la fête par l'éclat de leurs parures. Trois cents instruments et mille choristes ont fait retentir l'enceinte du chant national du *God save the King*. On a aussi chanté une ode composée par le poëte lauréat Alfred Tennyson, et exécuté des morceaux composés par Auber, Meyerbeer et Rossini.

La suite à une autre livraison.

JOSEPH DROZ.



Joseph Droz. — D'après un médaillon de David d'Angers.

Pour désigner l'homme de bien, le sage, l'âme sereine qui apporte dans l'observation et la conduite des affaires un tempérament exquis où l'instinct a au moins autant de part que le raisonnement, les Latins se servaient d'une expression qui n'a pas dans notre langue d'équivalent bien exact. Aucun mot français ne traduit complétement ce *vir bonus* qui revient si souvent sous la plume de Cicéron et de Sénèque. Ce n'est, en effet, ni l'*honnête homme* (par exemple, Alceste), ni le *galant homme* (Philinte) : ceux-ci se sont créé une raison de conduite plus ou moins justifiée par les faits qu'ils ont vus et touchés, plus ou moins d'accord avec l'expérience. Le *vir bonus*, au contraire, obéit à une inspiration plus spontanée de sa propre nature, et suit, sans trop les gâter par la réflexion, les conseils qui naissent directement de ses impressions et de ses sentiments. Toutefois il est juste de dire qu'en France, à toute époque, la chose fut moins rare que le mot, et, parmi les hommes dont le cœur et l'esprit, comme l'aiguille de la boussole vers le nord, se sont invinciblement tournés vers le bien, il n'en est peut-être pas qui soient de cette sincérité innée un modèle plus sympathique et plus sain à étudier que Joseph Droz.

Droz (François-Xavier-Joseph) naquit à Besançon, le 31 octobre 1773, d'une honorable famille de magistrats qui lui donna cette éducation classique et libérale trop tôt abandonnée, de nos jours, pour l'étude des spécialités administratives ou industrielles. Le jeune rhétoricien témoigna de bonne heure des goûts littéraires et poétiques. La philosophie, qui devait être la constante occupation de sa vie, lui déplut tout d'abord : il est vrai qu'on l'enseignait alors en latin, et dans ce latin barbare tout hérissé des gros mots de la scolastique et des expressions équivoques du syllogisme. En homme de beaucoup de sens, et qui déjà peut-être ne se méprenait pas sur les tendances de son fils, le père du jeune Droz lui fit lire le *Discours sur la méthode*. Ce style si français, cette recherche de la vérité si logiquement exprimée et poursuivie, durent être pour le jeune homme toute une révélation.

En 1789, Joseph Droz avait seize ans. Il semble qu'il soit demeuré l'aimable et ferme personnification de cette époque si pleine de bienveillante philanthropie, d'espérance dans l'avenir social. Qui se fût attendu à la terrible tourmente qui allait suivre? Tout le monde paraissait d'accord sur les réformes à introduire, le roi, les ordres, les philosophes, le peuple. Une ère nouvelle de prospérité, de confiance et de bonheur allait s'ouvrir, qui concilierait directement les traditions de la royauté avec les besoins de la nation. Eût-on pu même concevoir quelques craintes de ce mouvement, qu'il semblait possible de le diriger et d'en prévenir les écarts. Illusion généreuse à laquelle néanmoins Droz resta fidèle toute sa vie, et qu'il voulut encore justifier cinquante années plus tard dans son *Histoire de Louis XVI*.

Lorsqu'il vint à Paris, le 11 août 1792, la révolution était la souveraine maîtresse de la France et la royauté tout à fait vaincue. Le caractère de Droz l'empêchait de se rallier aux partis extrêmes; mais cette naturelle bonté n'excluait pas en lui l'énergie et la saine intelligence des besoins d'un peuple même exalté par la passion. De toutes parts, la jeunesse était appelée aux frontières. Droz revint à Besançon, s'enrôla dans le bataillon du Doubs, où il fut élu capitaine, et il resta trois années à l'armée du Rhin, attaché à l'état-major de Schérer et de Desaix. Envoyé en mission à Paris par Schérer, il y fut reçu par Carnot. Le spectacle de la terreur l'affligea profondément, sans infirmer cependant en lui cette foi dans le fonds généreux de l'humanité qui demeura son plus sûr mérite. Le cœur déchiré par les faits, il n'en continua pas moins de croire à la vertu du principe, à la liberté. « Il ne faut point, s'écriait-il, imiter ces peuples anciens qui, dans l'effroi causé par l'incendie de Phaéton, se mirent à demander aux dieux des ténèbres éternelles. »

En 1794, Joseph Droz se maria, et cet honnête homme jouit pendant quarante-sept ans du bonheur complet de la vie intime qu'il méritait si bien. Notre expérience personnelle pèse d'un si grand poids dans l'appréciation que nous faisons des idées générales qu'on peut attribuer en partie à cette constante félicité l'heureux optimisme de Droz.

La fin à une autre livraison.

FONTAINE DU LUXEMBOURG.

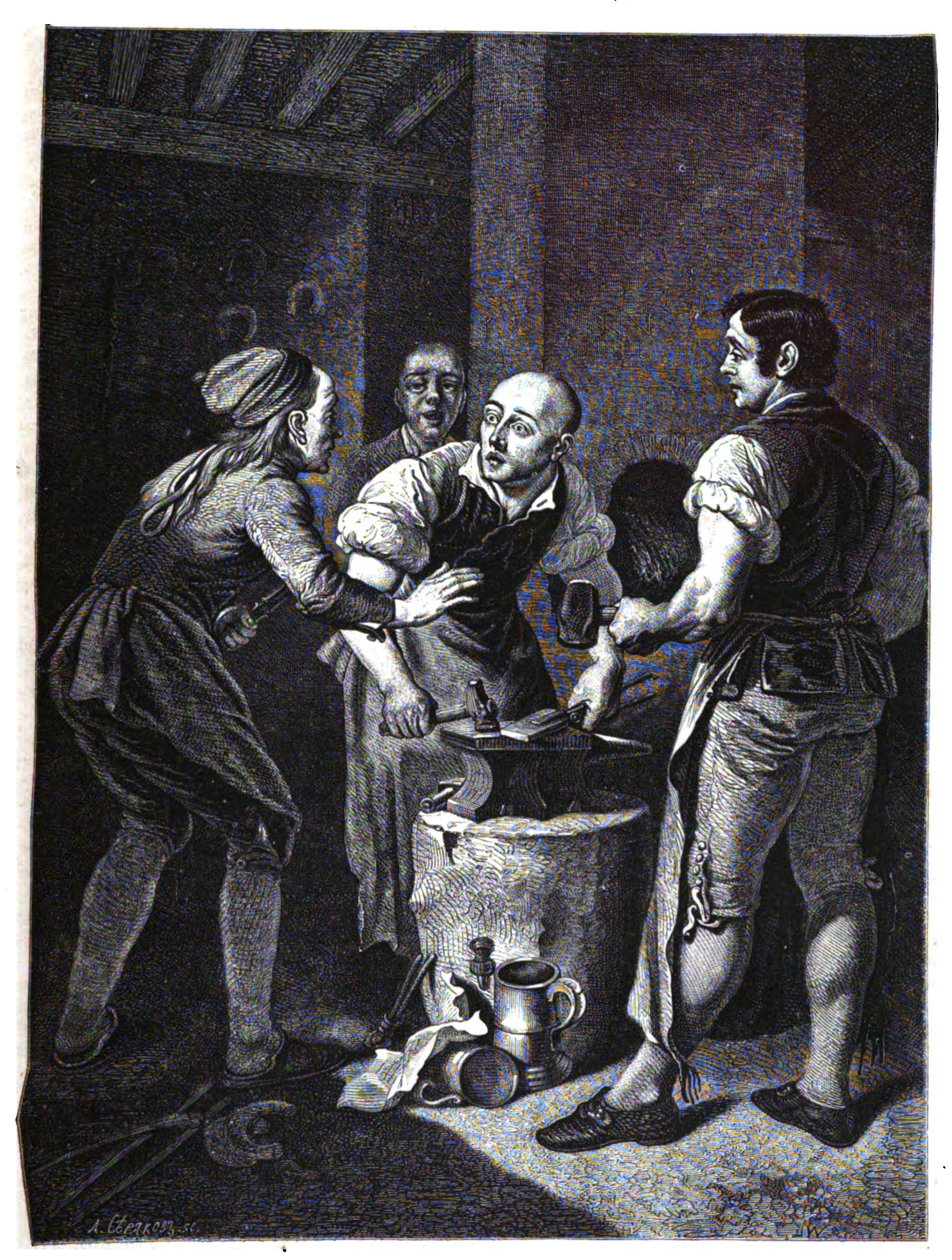
Voy. p. 193.

Contre toute probabilité, la fontaine du Luxembourg, représentée et décrite page 193, a été démolie tandis que notre 25e livraison était sous presse. (Nos lecteurs savent que les soins de clichage, d'impression et d'envoi aux abonnés lointains, nous obligent à préparer nos livraisons longtemps à l'avance.) Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ignorons encore où cette fontaine sera transportée.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE FORGERON.

HISTOIRE DE DONALD DU MARTEAU (1).



La Boutique du forgeron, par Wright. — Dessin de Worms, d'après une estampe à la manière noire.

Ce que la boutique du mercier, le cabaret, la tabagie, le café, sont devenus plus tard, l'atelier du forgeron le fut au temps où forger le fer pour attaquer ou se défendre tenait le premier rang parmi les industries. La forge s'ouvrait, jour et nuit, au cavalier dont le cheval avait besoin d'un fer, au fantassin dont la cotte de mailles perdait un anneau. Son rouge éclat appelait, du milieu des ténèbres, le voyageur attardé; et le passant venait écouter les récits de guets-apens et d'escarmouches, en se réchauffant devant l'ardente fournaise. Aujourd'hui même, en Angleterre

(1) Donald-nan-Ord.

et en Écosse, la forge est, dit-on, dans les campagnes, un rendez-vous habituel. Les habitants du village et les paysans des environs viennent y chercher des nouvelles, et assurément celle qu'un tailleur accourt annoncer au forgeron, dans la gravure ci-dessus, doit être des plus saisissantes.

On croit que l'auteur du tableau reproduit dans notre gravure, Wright, connu par plusieurs peintures historiques de petite dimension fort habilement touchées, a voulu reproduire ici une scène qui se rapporte à la curieuse histoire de Donald du Marteau, l'un des terribles héros des chroniques d'Écosse au dix-septième siecle. Cet honnête forgeron, si ébahi, serait son père nourricier, entendant raconter un de ses hauts faits.

Ce Donald appartenait au clan nombreux et guerrier des Stewarts, dont le chef portait le titre d'Appin, nom du district situé au nord-ouest d'Inverary, dans le comté d'Argyle. Son père, fondateur de la branche cadette, se nommait Invernahyle, et devait à des tendances pacifiques peu communes à cette époque dans ces pays reculés, le sobriquet de *Saoileach*, ou le Paisible. Ce tranquille seigneur fut surpris, assassiné dans son château incendié, et son entière famille fut massacrée par son plus proche voisin, le laird de Dunstaffinage, surnommé, de la teinte dominante de son tartan, Colin le Vert. Un seul être, un enfant à la mamelle, échappa au carnage et dut la vie, non à la pitié des assassins, mais à l'intrépide dévouement et à la présence d'esprit de sa nourrice. Elle l'avait enlevé et l'emportait, lorsque, suivie de près, traquée par les meurtriers, elle ne trouva d'autre ressource que d'introduire l'enfant dans une fissure de rocher, et, s'en fiant à l'instinct, elle lui suspendit au cou un gros lardon, espérant que la faim pousserait la pauvre petite créature à le sucer. Bientôt saisie par ceux qui la poursuivaient, la nourrice nia toute connaissance du destin du petit laird, résista aux mauvais traitements, aux menaces de mort, et finit par être relâchée comme sans conséquence, mais seulement au bout de trois jours.

Dès qu'elle se sentit libre et ne craignit plus d'être épiée, elle courut à sa cachette, plutôt afin de donner la sépulture sainte aux tristes débris qu'auraient pu lui laisser les loups, les chats ou les oiseaux de proie que dans l'espoir de revoir vivant son *dault*, son cher nourrisson... Quelles ne furent donc pas sa surprise et sa joie en retrouvant frais et bien portant le petit être, qui avait sucé presque tout le morceau de lard, dont il restait à peine la grosseur d'une noisette. Ce fut dans un district voisin, celui de Moidart, appartenant au clan de Macdonald, duquel était issue la mère de l'enfant si miraculeusement sauvé, que la nourrice alla chercher un refuge. Elle confia le nourrisson à son mari, forgeron du clan, pour qu'il l'élevât dans son métier comme un de leurs propres fils et le dérobât ainsi à ses ennemis.

A cette époque, la science de forger les armes, la dextérité à s'en servir, la force corporelle qu'exigeait la profession, donnaient à celui qui l'exerçait le troisième rang parmi les officiers dans la famille du chef. Le jeune Donald Stewart se distingua bientôt par sa rare vigueur, et, devenu passé maître dans l'art de son père nourricier, gagna le surnom de *Donald-nan-Ord*, Donald du Marteau, à cause de la force peu commune avec laquelle il travaillait et se jouait, durant des heures entières, maniant à la fois des deux mains, en battant le fer, deux énormes marteaux.

Quand le jeune homme eut atteint l'âge de vingt et un ans, son père nourricier, voyant que son courage et son esprit d'entreprise égalaient sa vigueur personnelle, crut devoir lui dévoiler le secret de sa naissance. Il apprit à Donald comment avaient péri tous les siens, quelle vengeance il avait à tirer de Colin le Vert, quels étaient ses droits sur le domaine d'Invernahyle; enfin il lui présenta ses six frères de lait pour l'aider à recouvrer son patrimoine et mourir pour lui s'il le fallait.

Les lois étaient inconnues dans ces montagnes; on n'y observait guère que celle de Jedwood : « Pendez d'abord votre ennemi, vous le jugerez après. » Donald, outre ses six frères de lait, obtint quelque assistance de la parenté de sa mère, trouva quelques hommes parmi les vieux adhérents de son père; enfin ses parents de la maison d'Appin ajoutèrent à sa petite armée des forces suffisantes pour qu'il pût livrer bataille à Colin le Vert. Il le défit, le tua, et regagna son domaine.

Ce succès le brouilla avec le formidable clan des Campbells qui protégeaient leur allié le laird de Dunstaffinage, et Donald envenima cette querelle en faisant des excursions sur les propriétés d'Argyle, ainsi que le dit la chronique :

Donald, fils du marteau, forgeron de malheur,
Remplit les bords du lac de deuil et de terreur.

Si bien que le puissant comte d'Argyle s'en émut, et les Stewarts d'Appin, se refusant à soutenir leur parent contre un ennemi aussi formidable, insistèrent pour qu'il fît sa paix avec le comte. Donald, abandonné et hors d'état de tenir pied devant un aussi puissant adversaire, prit le courageux parti d'aller se mettre entre ses mains.

Suivi d'un de ses frères de lait, il se rendit à Inverary, au château d'Argyle, et il rencontra le comte au milieu d'un champ. Homme d'esprit, poëte, Donald avait toujours accompagné de rimes le bruit régulier de ses marteaux; il ouvrit donc la conférence par ces deux vers :

Je te demande peu, fils de Colin le Noir :
Laisse-moi retourner, libre, dans mon manoir.

Trop généreux pour abuser de la confiance du jeune chef, le comte continua la conversation sur un ton de raillerie. Donald du Marteau, quoique d'une taille haute et robuste, n'était point beau de visage, et avait l'habitude hautaine de rejeter sa tête en arrière tout en épanouissant sa large bouche en un rire homérique.

— Voyez-vous cette pierre? lui dit le comte, montrant un rocher qui offrait quelque ressemblance avec une large face grimaçante; nous l'appelons ici *Gaire-Granda*, ou le Vilain-Rire.

Donald, qui sentit l'allusion, et qui savait que la comtesse d'Argyle était hautaine et fort laide, repartit sans hésiter :

Ce laid rire que la nature
Grava sur le rocher là-bas,
On prétend que, sur la figure
De ta lady, tu le retrouveras.

Argyle ne s'offensa point de cette raillerie un peu brutale, et consentit à conclure la paix avec Donald, à condition que celui-ci ferait deux invasions : l'une sur les terres du clan de Moidart, l'autre sur celles du clan d'Athol. Le rusé comte n'était pas fâché d'affaiblir ses voisins l'un par l'autre.

Au retour, Donald communiqua au parent et allié de sa mère, à Macdonald de Moidart, l'engagement qu'il venait de prendre, et celui-ci lui en rendit l'accomplissement facile, en lui permettant de piller deux villages dont les habitants l'avaient offensé.

Comme Donald n'avait aucun engagement avec le clan d'Athol, il put agir de ce côté-là sans scrupule, et plusieurs invasions sur les terres de cette tribu établirent sa réputation de formidable maraudeur.

Il serait long de le suivre dans tout le cours de sa vie aventureuse, mais sa fin fut trop remarquable pour être passée sous silence.

Donald du Marteau s'était marié deux fois. Mécontent du second mariage, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa pre-

mière femme, Duncan, c'était son nom, quitta la maison paternelle. Le jeune homme, qui tenait plus du caractère paisible de son grand-père Alister Saoileach, ou le Paisible, que de celui du terrible Donald, se retira dans la ferme d'Inverfalla, donnée par son père à la nourrice à laquelle ce dernier avait dû la vie. Duncan, devenu le commensal de la vieille femme alors dans la décrépitude, entreprit d'augmenter et d'améliorer la culture de la ferme, tâche considérée par les montagnards comme le comble de la dégradation.

A l'idée que son fils s'occupait de travaux agricoles, l'âme de Donald s'emplit d'une telle honte et de tant de colère, qu'il en conçut contre Duncan la plus effroyable haine. Se promenant un jour le long de la rivière qui séparait ses domaines de la ferme d'Inverfalla, il aperçut sur l'autre bord, à son grand déplaisir, des hommes occupés à bêcher et à niveler le sol pour l'ensemencer. Un redoublement d'irritation le saisit lorsqu'il découvrit son fils qui se mêlait aux laboureurs. Duncan leur donnait des ordres, et finit, ôtant la bêche des mains d'un maladroit, par s'en servir lui-même pour montrer à l'ouvrier comment il devait s'y prendre. Ce dernier acte d'avilissement (à son avis) poussa jusqu'au délire la fureur de Donald. Il s'empara d'un *curragh*, bateau recouvert de peaux, qui se trouvait à portée, sauta dedans, et traversa le courant, décidé à exterminer le fils qui, selon lui, déshonorait sa race. Le pauvre agriculteur, à la violence des mouvements de son père, devina ses intentions et s'élança dans la ferme où il se cacha. Son père l'y poursuivit l'arme au poing, et, aveuglé par la fureur et l'obscurité, il plongea son épée dans un corps enveloppé de couvertures qu'il entrevoyait couché sur un lit. Au lieu de son fils, auquel le coup était destiné, il venait de frapper et de tuer sur place la vieille et tendre nourrice à laquelle il avait dû dans son enfance la vie, dans sa jeunesse l'éducation.

Après ce coup affreux, Donald, en proie à de profonds remords, abandonna son bien à ses enfants et se retira dans l'île d'Iona, à l'abbaye de Saint-Colomban, où il se fit moine.

TOMBEAU DU MAJOR MARTIN.

Voy., sur le major Martin, t. XXII, 1854, p. 149 et 408.

Le major Martin, fondateur de l'école la Martinière à Lyon, et dont nous avons raconté l'histoire, est enseveli dans le palais de Constatia, qu'il avait fait construire à Lucknow, au royaume d'Oude. Son corps est renfermé dans un sarcophage de marbre blanc, entouré de quatre statues de carton peint représentant des cipayes en habit rouge, le casque en tête, et appuyés sur leur armes. Un buste de marbre blanc, enfoncé dans la muraille, représente le général coiffé à l'oiseau royal, avec un jabot et de petites épaulettes, et surmonte une tablette sur laquelle est gravée l'épitaphe suivante : HERE LIES CLAUDE MARTIN. HE WAS BORN AT LYONS A. D. 1732. HE CAME TO INDIA A PRIVATE SOLDIER, AND DIED A MAJOR GENERAL. (Ci gît Claude Martin. Il était né à Lyon en l'année du Seigneur 1732. Il vint dans l'Inde comme simple soldat, et il mourut avec le grade de major général.)

COFFRE DE MARIAGE DE PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

Ce coffre, entièrement recouvert de cuir noir, est d'un aspect sévère et répond mal, tout d'abord, à l'idée qu'on se fait d'un présent de noce. Sa tablette antérieure se rabat sur des charnières; elle est décorée d'une grande losange de fleurons dorés. Au centre de cette losange se trouvent les armes et la couronne d'Angleterre, surmontées elles-mêmes de la couronne d'Espagne, et soutenues, de chaque côté, par trois figures d'enfants dans un semis de marguerites; l'écusson se répète, mais de dimension moindre, aux quatre angles de la tablette. Tous ces emblêmes sont imprimés en or, sur le cuir, au moyen de fers de reliure. Cette face du coffre est, en outre, gaufrée de fleurs de lis et de petits ornements composés de deux mains unies au-dessous d'un cœur enflammé. — La partie supérieure est divisée en deux par la pièce fixe du moraillon de la serrure. On y remarque huit écussons, non plus aux armes d'Angleterre, mais alternativement à celles d'Espagne et de Portugal; du reste, même fond gaufré de fleurs de lis et de symboles d'alliance. — Les côtés latéraux sont munis de poignées de fer qui permettent de transporter le meuble aisément, car il ne mesure que 59 centimètres de hauteur et 82 centimètres de largeur sur 40 centimètres de profondeur.

L'intérieur contraste, par sa richesse, avec la simplicité des dehors. Notre gravure nous dispense de le décrire; nous nous contenterons d'indiquer le curieux procédé d'exécution qui place ce coffre royal au rang des objets d'art, et le distingue des meubles anciens de même destination. En effet, les sujets de ses douze panneaux ne sont pas imprimés, mais gravés sur des bandes de cuir collées à même le bois, puis dorées en plein. Le contour des figures est indiqué d'un trait vigoureux de burin, tandis que le modelé a été obtenu en égratignant légèrement la couche d'or avec la pointe sèche, de manière à faire reparaître le ton brun du cuir par un système de hachures analogue à celui qu'un graveur eût employé sur une planche de métal. Ce travail achevé, l'artiste a réchampi les fonds en bleu d'outremer, et coloré de blanc les marguerites dont ils sont parsemés. — Rien de plus simple comme moyen, et cependant rien de plus brillant comme effet; à la lueur d'une lampe, l'outremer devient d'un noir velouté, et fait d'autant mieux valoir l'éclat de l'or.

Les deux figures du panneau central représentent Philippe III, roi d'Espagne, et Marguerite, archiduchesse d'Autriche, dont le mariage eut lieu en 1599. — Nous doutons que ce soient des portraits dans l'acception rigoureuse du mot; mais les signes héraldiques, les emblêmes, les *marguerites*, établissent surabondamment la qualité et le nom des personnages. — Il convient d'observer que les rois d'Espagne s'intitulèrent rois d'Angleterre depuis le mariage de Philippe II avec Marie Tudor; de là les armes d'Angleterre surmontées de la couronne d'Espagne. Quant à celles de Portugal, elles rappellent la domination espagnole établie sur ce pays, en 1580, par le même Philippe II, et qui subsista jusqu'à l'avénement au trône de la maison de Bragance, en 1640.

La signification du coffre est aussi clairement indiquée par la fontaine ornée d'un petit amour que par le symbolisme des accessoires : du côté de l'homme, un chêne, à ses pieds un chien, c'est-à-dire la force et la fidélité; près de la femme, un dattier chargé de fruits, image de la douceur et de la fécondité. Les allusions au nom de l'épouse se retrouvent encore dans les fleurs dont le sol est émaillé. — Ce genre de meuble, offert ici par le mari, faisait quelquefois partie de l'apport de la femme. Il était destiné à contenir des parures, des bijoux, tous les menus objets de la toilette des dames au seizième siècle, dont les planches de Woëriot, d'Étienne Delaulne et de Théodore de Bry nous ont conservé les gracieuses et délicates combinaisons.

Coffre de mariage de Philippe III, roi d'Espagne (en la possession de M. Lechevalier-Chevignard).



Un des tiroirs du coffre; grandeur d'exécution.

Il est moins facile de nommer l'auteur ingénieux du sujet central et des grotesques des tiroirs. Il y a tant d'abondance dans ces compositions, tant de facilité de main dans ce mode insolite de gravure sur une matière rebelle,

comme est le cuir, à toute retouche, qu'un seul et même artiste a dû concevoir et exécuter ces douze panneaux. Le style rappelle celui des écoles d'Anvers et de Francfort; il présente un mélange identique d'éléments italiens, français, allemands, et semblerait antérieur à la date certaine du meuble, 1599, si l'on ne considérait que la physionomie de la Renaissance ne saurait rigoureusement disparaître avec la dernière année du seizième siècle. En



Coffre de mariage de Philippe III. — Panneau principal; aux deux tiers de l'exécution.

France, nos monuments de la fin du règne de Henri IV et des premiers temps de Louis XIII ne se rattachent-il pas, d'une façon intime, au caractère architectonique de l'époque précédente? — Ceci est encore plus vrai pour le Nord. Nous croyons donc qu'on pourrait, sans trop de témérité, attribuer ces compositions au peintre-graveur Henri Goltzius (1), tout au moins à un artiste d'Anvers, cette ville étant alors le siége de la puissance espagnole dans les Pays-Bas.

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 155 et suiv.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 178, 185, 198.

Depuis que l'ambitieux paysan méditait une suprême tentative, il songeait à l'anachorète de l'esplanade. Il comptait sur lui pour ce dernier effort, persuadé qu'il voudrait bien le suivre gratuitement et partager les chances bonnes ou mauvaises de l'entreprise. Il monta donc sur le plateau, où il ne vit point Matthieu, descendit l'escalier rustique de la hutte et ouvrit la porte sans façon. Le vieux

montagnard venait d'allumer son feu; sur le trépied couvert de rouille commençait à cuire, dans une marmite en fer, son invariable nourriture. Tournant le dos à l'entrée de la cabane, il ne changea point de position quand il entendit ouvrir la porte, et dit, en continuant de bourrer sa pipe :

— Quelqu'un dans ma hutte? Voilà du nouveau! Et qui daigne me rendre visite?

— Un ami, répliqua Joseph Ottmann.

— Un ami? Les pauvres n'en ont guère. Un homme qui ne peut donner des repas, gorger le monde de viandes et de vin, ne doit compter sur l'affection de personne.

— J'ai cependant compté sur la vôtre, quoique je ne puisse vous offrir qu'un morceau de pain d'avoine.

— Vous?

En prononçant ce mot avec un ton de surprise, Dulmenn se retourna pour examiner son interlocuteur. Il ne le reconnut ou, si l'on veut, ne le distingua pas tout d'abord, car la lumière ne pénétrait dans la hutte que par les fentes de la porte et l'ouverture ménagée au sommet du toit.

— Joseph Ottmann! dit-il enfin. Oh! je n'ai pas eu à me plaindre de vous assurément, et si je puis vous être utile...

— Vous pouvez m'aider à sortir du dénûment et me préserver de la mort. Je suis poussé à bout; il faut que je me tire d'affaire ou que je périsse.

— Quel dessein avez-vous en tête? Voulez-vous encore chercher du cristal? Vous n'avez pas été heureux jusqu'ici.

— Non, je n'ai pas été heureux; mais cette fois un mystérieux avertissement m'a promis un plein succès.

— Allons, vous possédez deux des vertus théologales, la foi et l'espérance. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Si je ne me trompe, vos moyens ne vous permettent plus de louer des ouvriers.

— Je ne pourrais en payer un seul, car je suis pauvre comme Job. Avant de quitter ma maison, j'ai vendu ma dernière chèvre, celle qui fournissait du lait à mes enfants, et j'ai partagé avec ma femme le prix que m'en a donné Gunther. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous vous rappelez bien ma dernière tentative, la galerie creusée au Lœffelhorn?

— Parbleu! si je me la rappelle! Je souffrais de voir votre chagrin, quand nous l'avons abandonnée.

— J'en éprouvais un regret mortel; il me semblait que j'étais arrivé tout près de mon but et que je perdais la plus belle chance de ma vie. Mais comment faire partager mon opinion? Quelqu'un aurait-il voulu me croire? J'avais déjà eu tant de mécomptes! Il a fallu me résigner, laisser partir ceux qui m'avaient secondé jusqu'alors, et rentrer chez moi, la désolation dans le cœur.

— C'était dur, j'en conviens. Un homme qui possédait comme vous de la fortune et aurait voulu l'augmenter, perdre tout, jusqu'au dernier florin! Mais aussi pourquoi ne pas vous contenter de votre aisance? Elle eût été une bénédiction pour tant d'autres!

— J'ai eu tort, je l'avoue; si la chose était encore à faire, je pense... oui, je pense que je ne commettrais pas la même faute. Maintenant, je suis tombé dans le gouffre; il s'agit de me tendre une corde pour m'en tirer.

— Bien des motifs vous conseillaient la prudence, continua Dulmenn poursuivant son idée. Vous avez une femme et trois enfants dont vous compromettiez le bonheur et l'avenir. Ah! si le destin m'avait traité avec autant d'indulgence que vous! Mais rien ne m'a réussi! A mon début dans le monde, je ne possédais que mes deux bras; sauf de rares moments, j'ai toujours lutté contre l'inquiétude et le besoin. J'avais une femme, elle est morte; j'avais, comme vous, trois enfants, ils sont morts. Me voilà seul à un âge où l'on n'intéresse plus personne, où l'on ne forme plus de nouveaux liens.

A ces mots succédèrent quelques instants d'un pénible silence; puis Matthieu, faisant un effort sur lui-même, reprit la parole.

— Mais causons d'autre chose. Vous voulez donc retourner dans la montagne?

— Sans doute; c'est mon dernier moyen de salut. Trois fois de suite, d'ailleurs, j'ai vu en rêve la grotte du Lœffelhorn. Je croyais y travailler seul, pendant la nuit, avec une ardeur fiévreuse; la sueur coulait sur mon front et sur ma poitrine. Devant moi brillait une étoile que j'apercevais au loin, comme si la pierre eût été diaphane. Sa lumière tranquille et nuancée d'un vert tendre paraissait me convier à poursuivre mon labeur et m'en promettre le succès. Puis-je croire que cette vision encourageante ne m'ait pas été envoyée par le saint qui me protége ou par Dieu lui-même? Sa bonté se sera émue de ma souffrance et veut me donner les moyens de réparer ma sottise.

— Eh bien! acceptons cet augure.

— J'ai songé à vous parce qu'il me serait pénible de travailler seul, et que j'irais d'ailleurs plus lentement. Matthieu, me suis-je dit, ne refusera point de m'accompagner; il vit à sa guise, loin du monde; aucune tâche obligée ne l'arrête. Personne ne remarquera son absence, et nous pourrons faire en secret notre expédition. Ai-je eu tort?

— Mais non; je ne demande pas mieux que de vous suivre. En admettant que le pronostic se réalise, nous partagerons comme des frères. Je vieillis; le moment n'est pas loin peut-être où mes forces m'abandonneront; je puis tomber malade, et alors, dans l'un et l'autre cas, un fonds de réserve sera le bienvenu. Quoique la vie ait pour moi peu d'agréments, je ne veux pas me laisser mourir comme un chien, si toutefois le sort le permet.

La figure de Matthieu, pendant qu'il articulait ces paroles, en exprimait admirablement la signification. La tristesse et le courage se peignaient à la fois sur ses traits réguliers, sur son front aux lignes pures. Ses cheveux presque blancs, sa barbe grise, rendaient plus touchantes sa douleur et sa fermeté. Quand un jeune homme souffre, on pense qu'il a devant lui une longue carrière, où il trouvera des compensations; le chagrin sans espérance qui afflige un vieillard émeut bien autrement.

— Puisque nous sommes d'accord, dit à son tour le visiteur, il ne s'agit plus que de nous entendre. Il faudrait tâcher de n'être vus par personne, quand nous allons nous mettre en route. Je ne veux pas que l'on sache où nous aurons enfin découvert un trésor. On y viendrait puiser derrière nous. Attendons la nuit, en conséquence; le ciel est pur, la lune dans son second quartier depuis deux jours; elle éclairera suffisamment notre chemin.

— Nous ne pouvons partir sans provisions, car là-haut c'est à peine si les chamois trouvent de la nourriture.

— J'y ai songé; voilà trois florins pour acheter du pain d'avoine. C'est tout ce qui me reste.

— Et moi, j'ai quelques boisseaux de pommes de terre dans ce trou fermé avec une planche. Nous ne mourrons pas de faim. Mais j'entends bouillir mon ragoût. Puisque nous avons fait un pacte d'alliance, vous accepterez sans doute mon invitation à dîner. La table sera bientôt mise et le service ne me donnera pas grand'peine.

En disant ces mots, Matthieu prit dans une vieille huche, le seul meuble de l'habitation, une cuiller et une assiette de bois, destinées à son convive. Son inva-



riable coutume de manger dans la marmite le fit hésiter d'abord sur le cérémonial qu'il observerait lui-même. Un certain respect pour l'ancienne aisance de son hôte ayant triomphé de l'habitude, il prit une seconde assiette, par sentiment des convenances. Tous les deux alors mangèrent sur leurs genoux, avec la simplicité des patriarches. Un verre d'eau de source, transparente comme le diamant, compléta le festin.

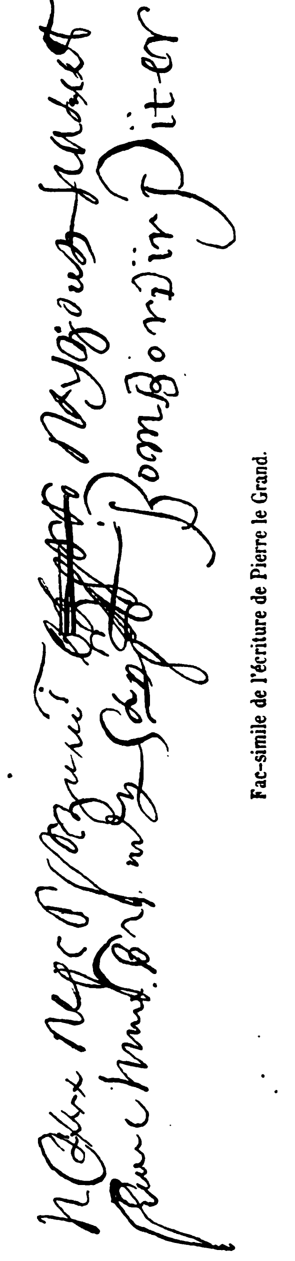
Quand arriva la brune, quand les derniers rayons du jour luttèrent silencieusement contre les premières ombres de la nuit, Matthieu alla lui-même acheter dans le village le pain d'avoine, et laissa, comme par hasard, tomber quelques mots sur un voyage qu'il comptait faire prochainement. Aussitôt que la lune, après avoir dépassé les hautes chaînes, plongea au fond des vallées sa blanche lumière, les deux compagnons se mirent en chemin. Celui qui les aurait rencontrés les eût pris pour des voleurs. Ils portaient l'un et l'autre une charge énorme : pains d'avoine, pommes de terre, bâtons ferrés, pics, maillets, ciseaux à tailler le roc, marmite à trois pieds, paillassons pour dormir, bois pour allumer le feu. D'autres individus que des montagnards n'eussent pas été loin sous de pareils fardeaux, vu surtout qu'il fallait constamment gravir. Ils cheminèrent sans trop de peine tant qu'ils parcoururent la vallée d'Hasli; mais quand ils entrèrent dans la vallée latérale que borde au septentrion le redoutable groupe des Zinken, leur marche devint de plus en plus pénible. Leurs préoccupations, la force de l'habitude et la majesté des scènes déployées devant eux les empêchèrent d'y songer. Les hautes montagnes sont, en fait de paysages, ce que les contes arabes sont en fait de littérature, une splendide extravagance, le domaine de l'invraisemblable, un songe et un poëme fantastique, la région des surprises et des merveilles. Ces pics téméraires, qui semblent vouloir traverser le firmament, ces vastes plaines de neige, ces palais de glace, ces rivières toutes formées qui en sortent impétueusement, comme des chevaliers tenus longtemps immobiles au fond d'un château magique, frappent les intelligences les moins faciles à émouvoir. Non-seulement la grandeur des images emporte le spectateur dans l'infini, mais la stérilité du sol, l'abaissement de la température, les violences du ciel, l'aspect général d'un monde inhospitalier, provoquent la terreur et excitent l'inquiétude. C'est là vraiment que l'homme se trouve seul, sans aide et sans appui, loin de toutes les ressources, au milieu de pouvoirs hostiles, au milieu d'une nature malveillante, où rien n'est créé pour lui. Dès les premiers pas, il quitte la terre habitable, il pénètre avec effroi dans le domaine absolu des forces mystérieuses qui agitent l'univers. Nul signe d'intérêt, nulle marque de sympathie, ne le flattent et le rassurent. Il éprouve le même sentiment qu'un navigateur perdu sur l'Océan sans bornes.

Ottmann et Dulmenn étaient confusément troublés par ces émotions diverses pendant qu'ils montaient vers le Lœffelhorn, et les demi-ténèbres d'une belle nuit, le grave dessein qui occupait leur pensée, ajoutaient à la vivacité de leurs impressions. Il était deux heures du matin quand ils arrivèrent en face de la grotte. Si hardis qu'ils fussent, ils n'osèrent point traverser le torrent, gravir les marches indécises qui menaient à l'excavation, dans l'ombre immense que projetait la montagne. Le colosse paraissait leur tourner le dos et contempler la lune, mollement assise au bord d'un nuage comme sur une splendide ottomane. Ils prirent donc le parti de bivouaquer à l'endroit où ils se trouvaient, en choisissant, pour s'y établir, une sorte de palier naturel. Quoiqu'on fût dans les premiers jours du mois d'août, il faisait si froid que le thermomètre serait descendu bien près de zéro. Les deux compagnons allumèrent un peu de feu et s'installèrent sur des fragments de roc.

La suite à la prochaine livraison.

FAC-SIMILE ET CACHETS
DE PIERRE LE GRAND.

Le fac-simile que nous reproduisons est la fin d'une lettre, en date du 19 mai 1695, Nijni-Novgorod, écrite par Pierre le Grand à Andreï Andréévitch Vinius. Elle est en caractères russes, sauf la signature : Pïter BomBorDïr (Pierre le bombardier, le canonnier). Le tsar écrivait d'ordinaire plus lisiblement, et en lettres de la grandeur de celles qui forment sa signature. Son écriture habituelle est grossière. Il a la main d'un homme qui manie la hache et bat l'enclume.



Fac-simile de l'écriture de Pierre le Grand.

Il se servait, en 1697, pendant son voyage en Europe, des deux cachets dont nous donnons le dessin (p. 216). L'un porte une légende en russe, et celle de l'autre est en hollandais. Autour de la figure du tsar se trouvent les emblèmes du pouvoir souverain, de la guerre et des arts utiles : 1° le sceptre; 2° les armes : épée et sabre, lance, pique et hallebarde, mousquet, canon et écouvillon, cuirasse, tambour et cornet; 3° le compas, l'enclume et la clef.

Ce sont des cachets et non pas des sceaux; ils sont personnels à Pierre Mikhaïlovitch et ils n'ont pas la valeur officielle d'un sceau impérial. En effet, ils ne portent pas, comme le sceau d'Ivan le Terrible, que nous avons publié (p. 143-144), et comme tous les autres sceaux russes, le nom et le titre de l'empereur, et les armes de l'empire : 1° l'aigle impériale; 2° le cavalier en cœur de l'aigle, cet ancien emblème byzantin, qui représente l'empereur comme propagateur du christianisme, et qui, en 1727 seulement, et par suite d'une erreur, a été désigné sous le nom de Georges, puis de saint Georges.

Pierre le Grand est, nous le croyons, le premier parmi les tsars qui ait eu un cachet personnel autre que le sceau de l'empire. C'est là un de ces infiniment petits dans lesquels se marquent le caractère d'un homme et son rôle. Avant lui, les tsars sont plutôt des personnifications du pouvoir autocratique que des personnalités distinctes. Le souverain a absorbé l'homme, et il l'efface. « Pierre Ier est au contraire une personne, et non une chose. C'est le pre-

mier qui, en Russie, se soit émancipé. Il tire sa force de lui-même, et la met au service d'une idée qui le fait triompher malgré tant d'obstacles.

» Il a dissipé l'obscurité mystérieuse qui entourait avant lui la personne des tsars. Il rejeta ces vêtements de moine dont se paraient ses prédécesseurs. Il ne se contenta point du rôle misérable d'un grand lama chrétien, qui apparaît de loin au peuple, couvert de vêtements dorés et de pierres précieuses, lorsqu'il va gravement de son palais à la cathédrale de l'Assomption, et de de la cathédrale à son palais. Il se montra à ses sujets comme un simple mortel.

» Il faut le voir, ce travailleur infatigable, en simple uniforme, donnant des ordres depuis le matin jusqu'au soir, et expliquant comment il faut les remplir. Il est maréchal ferrant et menuisier, ingénieur, architecte et pilote. Partout on l'aperçoit sans suite, ou tout au plus avec un aide de camp, et dépassant les autres hommes de la tête. » (1)

Il aura donc un cachet particulier et distinct du sceau de l'empire, parce qu'il est Pierre, fils d'Alexis, une individualité énergique et puissante, et non un tsar au caractère effacé, comme ses prédécesseurs. Il ne met sur son cachet ni son titre, ni les armes de son empire : vous n'y voyez que sa personne, entourée d'une légende qui vous dit ce qu'il aime, ainsi que des emblèmes de ce qu'il préfère à tout : le pouvoir politique, la guerre et les arts mécaniques.




Cachets de Pierre le Grand.

Parmi les outils qui rappellent sa passion pour les arts mécaniques, il a oublié de mettre une hache. Cependant il maniait très-bien la hache, de ses royales mains. Il savait construire des vaisseaux et faire sauter des têtes.

Georges Korb, secrétaire d'ambassade de l'envoyé extraordinaire de l'empereur Léopold, nous le montre, en 1698, après la révolte des strélitz, coupant de sa main des têtes. La tradition va plus loin. Elle nous le représente se promenant, la hache à la main, entre deux rangées de soldats la tête sur le billot, frappant à droite, frappant à gauche, choisissant celui-ci, faisant attendre celui-là; puis fatigué et se reposant, et reprenant son ouvrage quand il a soufflé un peu.

Même ardeur au chantier maritime. Pierre est un excellent ouvrier, très-laborieux et très-habile, qui a voulu suivre et pratiquer de ses mains les détails sans nombre de l'architecture navale, depuis la mise en état des bois qui serviront à construire le navire jusqu'au calfatage et à la couche de goudron à donner au navire construit.

En voulez-vous une preuve? Nous avons sous les yeux le certificat donné à *Pieter Migaijlof* par Gerrit Claesz Pool, maître charpentier de navire de la Compagnie des Indes orientales, chambre d'Amsterdam. Ce brave homme affirme en toute vérité que, depuis le 30 août 1697 jusqu'au 15 janvier 1698, date du certificat, ledit Pieter a travaillé au chantier avec diligence et en bon ouvrier, et qu'il a construit de ses mains la frégate *Pierre-et-Paul*, de cent pieds de long. Il énumère dans leur ordre, et en termes techniques, toutes les opérations qu'a faites Pieter Migaijlof pour amener à fin sa frégate; il conclut que maintenant il est passé maître.

Dans ce peu que nous publions de lui, il y a encore d'autres détails par lesquels l'homme se révèle. Ainsi, il met dans sa signature ce mot *bombardïr*, qu'il fait russe par un acte de sa volonté, et qu'il écrit avec trois majuscules, comme s'il formait trois mots. Il nous rappelle ainsi que lui, *Pierre, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toute la Russie* (Bjiéou mlstiou Petr impérator i samodezjets Vsérossiiskii), il a eu l'idée singulière de servir dans son empire, comme soldat et matelot, sous des chefs étrangers, en se réservant le droit de se donner à lui-même de l'avancement quand il croirait en avoir mérité.

Remarquez aussi que la légende de l'un des cachets est en hollandais. Pierre aime par-dessus tout la Hollande et la langue hollandaise. Son rêve est de faire de ses Russes des Hollandais; de leur donner cet amour du travail, cet esprit industrieux, cette marine de commerce et cette marine de guerre sans égale pendant tout un siècle, qui ont fait la richesse et la grandeur de la Hollande. Dans sa passion aveugle, il ne voit pas que l'organisation sociale et politique de son pays et que la nature elle-même refusent à la Russie ces éléments de puissance. Il ne comprend pas que si les Hollandais sont laborieux et industrieux, c'est que de tout temps ils ont été libres. Il ne voit pas que leur puissante marine de guerre est le résultat naturel de leur immense commerce maritime, qui leur prépare pour le combat des capitaines et des matelots. Il n'a pas aperçu que ce commerce lui-même est une conséquence de la constitution géographique de la Hollande, ce pays dans lequel la mer et les grands navires qui reviennent des terres lointaines pénètrent partout, par les golfes, par les rivières. Comment n'a-t-il pas remarqué que si la Hollande est comme une agglomération d'îles séparées par des bras de mer, la Russie, au contraire, n'est qu'un immense continent, que la mer semble n'aborder qu'à regret, sur bien peu de points, et qu'elle bloque six mois de l'année avec ses glaces. Rien ne l'a frappé de tous ces faits si évidents. Il va donc essayer de faire de la Russie une puissance maritime, malgré la nature, et de lui donner, malgré la raison et l'expérience, une marine de guerre quand elle n'a pas de marine de commerce. Il échouera dans cette poursuite d'une chimère.

Dans sa lettre, il se donne le titre, étranger à la langue russe, de *bombordïr*. Il la commence par un mot hollandais : *Myn Her* (Monsieur). La légende de son cachet est en hollandais. Ce ne sont pas là des faits isolés. Il semble que Pierre Ier ait voulu changer la langue russe, comme il tentait de détruire la Russie antique pour la remplacer par une Russie nouvelle, faite à son image. Les mots étrangers entrent sous lui dans la langue russe comme en pays conquis. Ils y prennent domicile sans espoir de retour, et se naturalisent si bien, qu'aussitôt ils se déclinent avec les sept cas de la langue russe, ils se conjuguent avec la variété subtile de ses modes, de ses temps et de ses *aspects*, et ils produisent d'innombrables dérivés à la mode russe; le tout avec la physionomie la plus étrange. Ils sont chez eux maintenant en Russie, et ils se donnent leurs coudées franches.

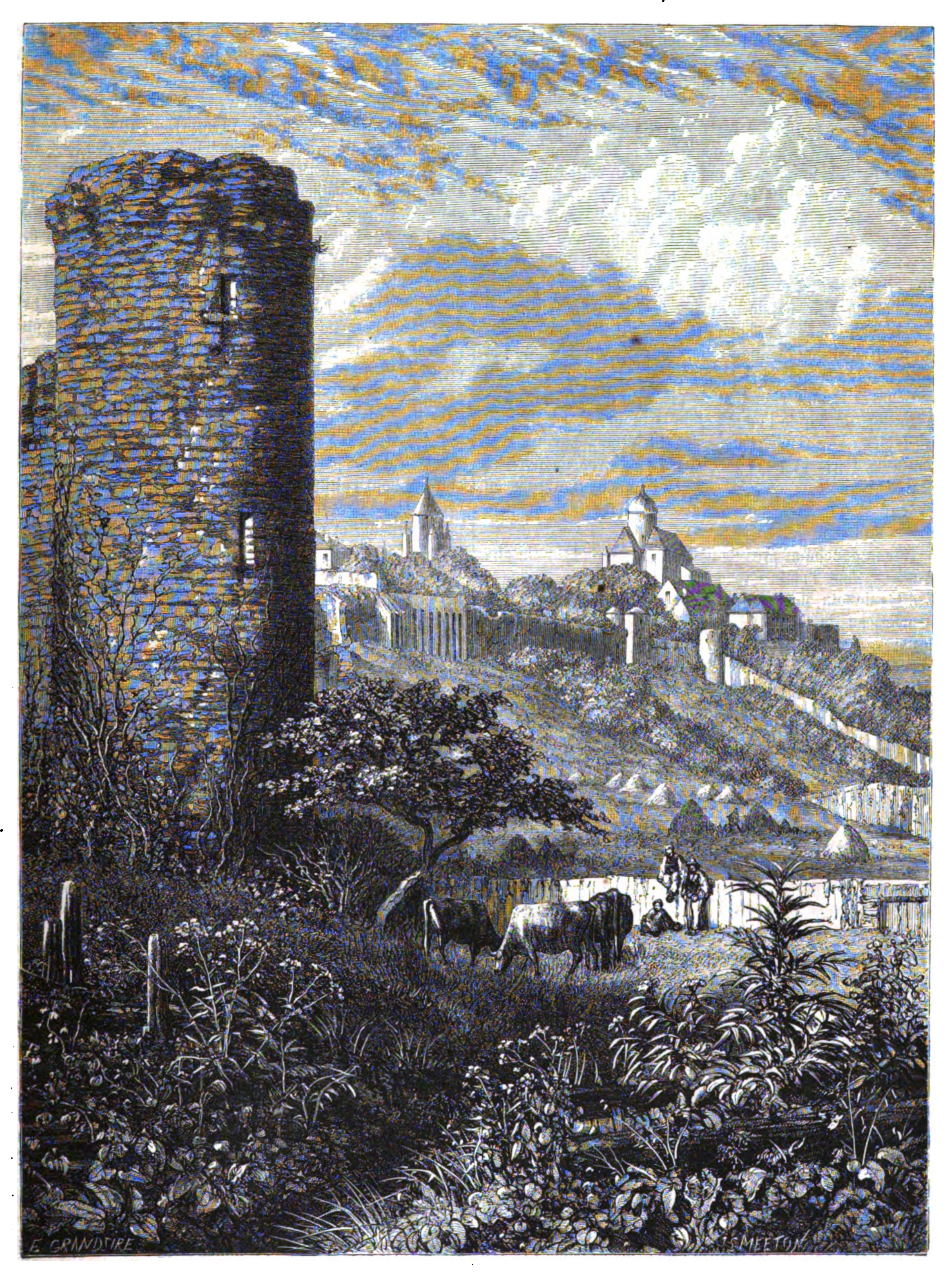
Cette corruption de la langue russe avait commencé sous le tsar Alexis Mikhaïlovitch. Le père de Pierre Ier avait dans son armée régulière des *maïor*, des *rotmistr*, des *capitan*, des *kvartirméister*, des *kapral*, des *reiter*. Mais c'est seulement de Pierre Ier que date la grande invasion des mots hollandais, allemands ou latins dans la marine, l'armée et l'administration.

(1) Trad. de Herzen, *État social de la Russie.*

PROVINS

(DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-MARNE).

I. — HISTOIRE.



Vue générale de Provins. — Dessin de Grandsire, d'après Gabriel Prieur.

Il existe, à deux heures de Paris, une ville à qui rien ne manque de ce qui attire le voyageur à cent lieues : souvenirs glorieux, belles ruines, suaves horizons, voilà ce qu'on ne va guère chercher si près; il semble que la distance double l'attrait; une masure au pied des Pyrénées prête plus à la rêverie qu'une fière ceinture de murailles en pleine Brie. Quoi qu'il en soit, j'avais décidé un peintre de mes amis à quitter quelques mois Fontainebleau pour

Provins; je lui promettais, et j'ai tenu parole, des paysages variés et doux, des lignes onduleuses, entremêlées sans confusion, des bois qui embellissent les formes de la terre sans les cacher, enfin le riant accord de la richesse et de la mesure; au milieu de ces gracieux alentours, entre deux petites vallées, une ville couchée à demi sur les pentes d'une haute colline; des pans de murs, des donjons chargés de lierre, des terrasses abruptes et verdoyantes qui semblent les assises d'un grand piédestal où sont debout une tour et un dôme.

La ligne de Mulhouse est plate et monotone; elle traverse de ces pays riches, sans arbres et sans mouvement, qui doublent la longueur d'une route. Mais cette uniformité même est favorable à la vallée de la Voulzie, qui s'ouvre tout à coup sur la gauche, dominée par un grand viaduc; il n'y a plus autour de nous que de l'ombre, des bosquets et des prés; mon compagnon, penché à la portière, entrevoit la ville haute, et j'épie avec anxiété l'effet que produit sur lui ma ville natale. A peine descendu de voiture, il demande lui-même à courir, tandis qu'il fait jour encore, jusqu'au pied de la colline. Nous suivons une allée de tilleuls plantée sur les anciens remparts, et d'arbre en arbre le dôme et la tour changent de place; à mesure que nous avançons, un jeu de l'ombre et de la lumière varie l'aspect du tableau. Le rempart nous conduit promptement sur la route de Paris et nous met face à face avec un paysage d'une gravité tempérée. C'est celui que nous offrons au lecteur et que mon ami voulut reproduire le lendemain même de notre arrivée.

Sur la gauche et près de nous se dresse la tourelle aux Anglais, dont l'ombre tombe sur des prairies en pente; des tas de foin, dont l'odeur saine vient jusqu'à nous, sont couchés au-dessous de terrains rocailleux où se plaisent les vignes. Quelques clos pareils à de petits bois escaladent la côte et se mêlent aux prairies. Plus haut, l'œil est arrêté par une ligne irrégulière de vieux murs; là se profilent des arcades fermées où les moines du couvent de Saint-Jacques, puissants jadis, abritaient leurs espaliers; ici s'élève une sorte de forteresse carrée, *le Pinacle*, où demeuraient les maires au temps de la splendeur provinoise, et qui sert maintenant d'habitation à un archéologue distingué, historien de la ville. A partir d'une dernière tourelle, la muraille s'abaisse brusquement à droite et suit la pente rapide; d'un côté elle borne les terrains de Saint-Jacques, de l'autre elle domine un sentier escarpé qui la sépare du parc de M. M... Le sommet de la colline est occupé par des jardins et des maisons qui ont la vue admirable du midi et du couchant. Et voyez-vous, à droite, un peu avant cette terrasse plantée de tilleuls bas, juste au-dessus des enclos boisés qui dissimulent la brusque descente du sol, cette maison dont la façade est dans l'ombre? Que de souvenirs heureux elle m'envoie! Elle a vu s'éteindre à l'horizon, dans les féeries du couchant, quelques-unes des plus douces journées de ma jeunesse. Derrière cette demeure aimée, à l'extrémité d'une assez grande place assombrie par de grands arbres, est située l'église ancienne et sévère, dont le dôme gris s'illumine sous les rayons horizontaux comme une coupole du Caire ou de Jérusalem. A l'autre bout du grand quinconce appelé le Cloître, en face de l'église, la grosse tour au toit pointu sonne cinq heures. Il est temps de rentrer; de grandes bandes rosées s'étendent au levant comme une jonchée de lilas sur l'azur pâli du ciel; le soleil touche presque l'horizon. Les vapeurs qui s'élèvent à la tombée du jour se teignent de riches couleurs et décomposent les derniers rayons; les merveilles fantastiques abondent dans les plis éclatants des nuages; montagnes d'or, châteaux écroulés soudain, vagues formes de poissons et d'oiseaux, tous les spectacles se pressent et se succèdent. La beauté des couchers de soleil est un des priviléges de Provins; et ce n'est pas là une illusion : l'évaporation des eaux, condensée par d'étroits vallons, suffit à expliquer le fait que nous donnons comme certain.

Que faire après le dîner? Quoique les rues de Provins soient depuis peu éclairées au gaz, elles n'ont le soir aucun de ces attraits qui prolongent la flânerie du Parisien. En attendant l'heure du repos, j'édifiai mon compagnon sur quelques points d'histoire locale; à vrai dire, je brûlais de lui apprendre tout ce qui pouvait relever Provins dans son estime; il eut le bon goût de m'interroger; ce que j'ai fait pour lui, je vais le faire succinctement pour nos lecteurs.

Le territoire de Provins est compris dans le bassin de Paris; il est probablement sorti des eaux après que la Seine eut creusé son lit et quand les bassins intérieurs purent aussi se faire des voies d'écoulement. Le sol recèle des débris d'animaux antédiluviens et des coquillages fossiles. Deux petites rivières, quelques ruisseaux, se réunirent dans un courant commun et formèrent la Voulzie, qui se jette dans la Seine à peu de distance. Les eaux descendirent ainsi des sables dits de Fontainebleau jusque dans la craie, au travers des grès, des meulières, des calcaires, argiles et sables inférieurs. Originairement marécageux dans les vallées et couronné de forêts, le pays fut habité par les Gaulois, dont on a dernièrement découvert un assez grand cimetière sous un tumulus que, depuis des années, l'agriculture détruisait silencieusement. Les bracelets et colliers qu'on y trouve sont de bronze; le fer y paraît à peine et comme ornement. L'âge de la pierre a laissé une assez grande quantité de haches et de couteaux. L'emplacement de Provins convenait aux habitudes gauloises; c'est une croupe défendue dans ses parties saillantes par des vallées et coupures naturelles. L'espace entre les vallées était facile à défendre, protégé qu'il était par de grands bois. Les Romains semblent avoir profité de ces avantages; la ville occupait, sous leur domination, le milieu d'un grand quadrilatère fermé de deux côtés par la Seine, à vingt et trente kilomètres en avant, et des deux autres par deux voies qui se réunissaient à Chailly, près de Coulommiers. On a prétendu qu'elle fut établie sur un grand camp fortifié, tracé par César, dont la grosse tour porte encore, on ne sait pourquoi, le nom. La campagne recèle une grande quantité de tuiles et de briques romaines; mais on ne trouve rien de romain dans Provins même.

Provins fut, suivant Mézerai, une des premières conquêtes de Clovis, et ne sortit du domaine des rois que pour entrer dans celui des maires du palais. Au temps de Charlemagne, il était chef-lieu d'un pagus et battait monnaie; il fut pris par Louis le Germanique, repris par Charles le Chauve, et résista aux invasions normandes. C'était une puissante place de guerre. La maison de Vermandois, qui supplanta les Carolingiens en Champagne, transmit Provins à la famille des Thibaut, comtes de Blois; les nouveaux maîtres en firent leur seconde capitale et leur séjour de prédilection; des fortifications inexpugnables sans cesse augmentées et réparées (onzième et treizième siècle) leur permettaient d'y braver leurs ennemis; lors de la grande coalition des seigneurs, en 1228, Thibaut le Chansonnier s'y retrancha et fit la paix avant d'y être attaqué. Quand les comtes de Champagne eurent acquis la couronne de Navarre, Provins négligé commença de déchoir, et les rois de France qui succédèrent aux comtes ne firent rien pour une ville que son industrie et son commerce devaient leur recommander; les Anglais la prirent et, en 1433, la perdirent; Henri IV en fit le siége et s'en empara en 1590 : c'est la dernière fois qu'elle ait joué un rôle militaire. Cependant la position en est toujours forte, et le général Haxo regrettait, en 1815, de n'avoir pas eu à la défendre

contre l'ennemi qui, après avoir forcé le passage de la Seine à Nogent, se dirigeait sur Paris par Nangis et Mormans.

Je reviens sur l'époque glorieuse de Provins, que j'ai à peine indiquée. Au treizième siècle, Provins était un des centres du commerce et de l'industrie en France. Depuis une époque très-reculée, deux des foires de Champagne s'y tenaient tous les ans comme à Troyes (voir l'ouvrage de M. F. Bourquelot, récemment couronné à l'Institut); on y venait de tous les pays de France, de Hollande et d'Italie; les négociants de chaque ville importante y avaient des hôtels dont les désignations existent encore; les Florentins y abondaient : plusieurs d'entre eux s'y établirent et obtinrent des charges municipales; les Lombards y faisaient le change; les Flamands importèrent l'art du tissage et de la draperie, source principale de richesse. En l'honneur de cette industrie nouvelle, la monnaie provinoise fut décorée d'un peigne, emblème qui fut reproduit sur la monnaie sénatoriale de Rome. La ville, dont l'enceinte est vaste encore, renfermait peut-être cent mille âmes; la cour de Champagne y menait joyeuse vie; les comtes avaient un palais à l'extrémité même de la ville haute, dans une situation magnifique, où est aujourd'hui le collége : de leur terrasse, qui existe encore, ils voyaient toute la ville basse et la vallée au loin, couronnée par la forêt du Sourdun. Sur les murs, autour de la salle du festin, Thibaut le Chansonnier, l'un des plus fameux trouvères de son temps, avait fait inscrire ses poésies en lettres d'or; c'était là où je vous montrerai demain une haute paroi couverte de lierre.

Provins était une commune active et puissante; des chartes de 1190, 1230, 1252, 1272, constatent et réglementent l'administration municipale, qui peut-être remonte aux Romains; dès 1153, on peut croire que la commune existe, ou au moins une sorte d'autonomie. Autour de Provins s'étendaient un *vilois* et une banlieue qui comprenaient environ la moitié de l'arrondissement moderne; la grande commune y avait ses mairies vassales qu'elle affermait, ses serfs, ses bourgeois, ses mainmortables et taillables. De 1230 à 1350, on a la liste des maires qui étaient élus annuellement; ils semblent avoir eu, en certains cas, l'exercice de la justice criminelle. Leurs fonctions n'étaient pas sans danger; et l'un d'eux, G. Pentecoste, fut assassiné au *Pinacle*, où il demeurait. La décadence commença vers la fin du treizième siècle : des impôts excessifs accablèrent l'industrie et les ouvriers en renchérissant les matières colorantes et tous les objets de nécessité; les foires, négligées par les rois, ne rivalisèrent plus avec les foires de Saint-Denis et de Lyon. D'autre part, les officiers royaux ne cessèrent d'empiéter sur le pouvoir municipal; des procès, des tracasseries sans nombre, suscités par la lutte que le peuple soutenait contre l'aristocratie bourgeoise et administrative, amenèrent une interruption dans la succession des maires. Il n'y eut plus que des procureurs de ville. La mairie fut rétablie en 1564, ou plutôt en 1610, mais sans reprendre son ancienne importance. Provins était désormais déchu; il ne lui reste plus que le souvenir de quelques hommes illustres et des monuments curieux.

Parmi les personnages qui méritent une mention particulière, citons d'abord trois saints. Au dixième siècle, Lucence, pauvre fileuse de laine, accusée d'impureté, prit un charbon ardent et dit : « Qu'il me brûle si je suis coupable. » L'épreuve réussit, et la ville fit sa patronne de cette vierge si confiante en son innocence. Un enfant de Savins, près Provins, poursuivi, dit-on, par des païens, préféra le martyre à l'abjuration; décapité, il porta sa tête comme saint Denis : c'est lui qu'on nomme saint Lyé. Des érudits ont fait ici un rapprochement entre Lyé et Lyæus, et ont voulu voir dans la légende de saint Lyé un souvenir local du culte de Bacchus. Un vitrail où est peint le martyre du saint a été transporté au Musée de Cluny. Au douzième siècle, Thibaut, parent des comtes, à la veille de recevoir la ceinture militaire, s'échappa de la ville; il alla servir des charbonniers, puis passa en Italie, et fit de nombreux miracles; une église, dont il reste peu de chose, lui fut dédiée à Provins, et une fontaine a conservé son nom.

Provins eut ses guerriers : sans parler de ses comtes, dont l'un fut roi de Jérusalem (Henri II, 1192), on peut vanter Milon le Breban ou de Provins. Il fut à la croisade de 1202, se trouva au siége de Constantinople dont il devint gouverneur; c'est alors qu'il envoya à Provins le *chef* de saint Quiriace, juif qui découvrit la vraie croix, et dont l'église de la ville haute porte le nom. Il fit une grande quantité de donations aux établissements ecclésiastiques : c'était un moyen de conserver son nom. Sa famille existe encore à Troyes. On voit encore à Provins sa maison, sorte de bastion qui domine une des lignes intérieures des fortifications.

Si nous venons aux gens de robe et d'église, nous trouvons Jean Desmarets, dont l'hôtel existe encore. Son père fut maire; quant à lui, on connaît le rôle important qu'il joua durant la minorité de Charles VI et durant les troubles des Bourguignons et des Armagnacs. Il louvoya longtemps avec art entre tous les partis; mais il fit la faute de se porter médiateur entre Paris révolté et la cour. Il avait des ennemis qui tournèrent contre lui sa sagesse; il périt victime des réactions politiques. Les d'Aligre, longtemps abbés de Saint-Jacques, fournirent à Louis XIII un chancelier de France, et à Louis XIV un ambassadeur financier, conseiller d'État, qui parvint comme son père à la chancellerie.

Les érudits et les gens de lettres ne nous manquent pas non plus. C'est d'abord frère Guyot de Provins, comme l'appellent les manuscrits, auteur d'un ouvrage satirique nommé Bible-Guyot (douzième et treizième siècle); puis Thibaut, comte de Champagne, roi de Navarre, amant de Blanche de Castille, et qu'on surnommait le Chansonnier. Roger de Provins était physicien de saint Louis. Toussaint Rose, secrétaire de Louis XIV, qui écrivait et signait pour le roi, membre de l'Académie française, naquit à Provins (son père fut maire). Son fauteuil est aujourd'hui occupé par M. Lebrun, auteur de *Marie Stuart*, qui, élevé à Provins, s'y plaît comme dans son pays natal. Toussaint Rose était fort instruit, et l'on conte un plaisant tour qu'il fit à Molière : comme celui-ci lui récitait après dîner la chanson du *Médecin malgré lui*, « Bouteille, ma mie... », « C'est fort bien imité, » dit l'académicien; et il récita sur-le-champ une traduction si exacte en vers latins, que Molière fut forcé de croire qu'il s'était rencontré mot pour mot avec un auteur ancien.

Comment parler des enfants de Provins sans honorer la mémoire d'Hégésippe Moreau, mort comme Gilbert à l'hôpital? Il est vrai qu'un caractère incommode et quelques égarements contribuèrent aux malheurs de sa courte vie. Mais Moreau, tel qu'il est, avec le mince bagage qui le suit à la postérité, reste l'un des poëtes les plus distingués de notre siècle, c'est-à-dire du siècle le plus fécond en poëtes. Il ne faut pas en faire un mélancolique, un élégiaque doux et pur; c'est d'abord et avant tout un satirique de premier ordre et un écrivain plein de mesure et de force. Cela dit, ne devons-nous pas citer ici quelques vers de sa charmante pièce intitulée *Voulzie?*

La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,

Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres. . . . .
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Menteurs! ils lui annonçaient la gloire et la fortune; ils n'ont tenu que la moitié de leur promesse.

La suite à une autre livraison.

CARROSSE ROYAL EN ESPAGNE

SOUS PHILIPPE V.

Cette gravure reproduit, dans de moindres proportions, la partie principale d'une très-belle estampe d'almanach publiée en France en 1705, et qui a pour titre : « L'heu- » reux retour du roi d'Espagne à Madrid après ses glo- » rieuses conquêtes en Portugal, en 1704. » Ces lignes

La Reine. Philippe V.

Entrée de Philippe V à Madrid, en 1704. — Carrosse de la Reine (estampe du temps). — Dessin de Bocourt.

sont traduites au-dessous en espagnol. Sur le tiers inférieur de l'estampe, le calendrier (¹) est entouré d'un grand nombre de petites gravures en médaillons ou en cartouches figurant les victoires du roi, ainsi désignées : « Prise de » Rosmarinhos; — Camp de Saint-Michel; — Prise de » Herrera, — de Vrissa, — de Penagarcon, — de Segura, » — de Salvatierra, — de Monsanto, — de Port-Alègre, » — de Castel-Devi, — de Montalva, — de Idenha Nuem, » — d'Alphaon. »

Philippe V était, comme l'on sait, le petit-fils de Louis XIV, et le second fils de Louis, Dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière; né en 1683, il avait été proclamé roi d'Espagne, à Madrid, le 24 novembre 1700. L'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, la Savoie et le Portugal se liguèrent, à cette occasion, contre la France et l'Espagne par le traité dit de la *Grande Alliance*. Les hostilités commencèrent en 1702. L'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, vint en Portugal, dans l'année

(¹) Ce calendrier a été enlevé de la pièce originale du cabinet des estampes qui nous a servi de modèle. Nous avons donné précédemment quelques renseignements sur les beaux almanachs historiques du règne de Louis XIV. (Voy. la Table des vingt premières années.)

1704, pour y soutenir ses prétentions au trône d'Espagne; Philippe V, avec l'aide d'une armée française commandée par le maréchal de Berwick, parcourut le Portugal et rentra triomphant à Madrid; mais en 1705, obligé de soutenir les attaques des puissances coalisées en Espagne, il perdit toutes ses conquêtes de Portugal.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Fin. — Voy. p. 19, 67, 96, 123, 188.

PONTS SUSPENDUS.

Nous avons donné des détails sur la construction des ponts suspendus (t. Ier, p. 311; t. II, p. 357; t. X, p. 306). Nous avons décrit les ouvrages les plus remarquables dans ce genre (ponts de Fribourg, de la Roche-Bernard, de Menay, etc.); mais aucun de ces ponts suspendus n'a été employé pour le service d'un chemin de fer.

Deux raisons principales semblent devoir faire renoncer à l'emploi de ce genre d'ouvrages sur les voies ferrées :

1° Le peu de stabilité du tablier du pont, qui peut prendre, par suite du passage des trains, ou simplement sous l'action d'un grand vent, des mouvements capables d'amener des déraillements;

2° La solidité toujours un peu douteuse des câbles, chaînes et tiges de suspension. En effet, le fer présente une résistance beaucoup plus variable qu'on ne le croit généralement; récemment travaillé, il possède une texture fibreuse comme celle du bois; on ne parvient à le briser qu'en le ployant et le reployant un grand nombre de fois sur lui-même, et la cassure montre des arrachements ou *nerfs* très-distincts. Dans cet état, le fer est extrêmement résistant; malheureusement il passe peu à peu à un état tout différent, surtout sous l'influence de vibrations souvent répétées et sous l'action des grands froids. Le fer devient très-cassant et *cristallin;* c'est-à-dire que si l'on brise une barre de fer et qu'on examine la cassure, on n'aperçoit plus aucune fibre, mais seulement les facettes brillantes d'une foule de petits cristaux cubiques (petites masses de fer ayant

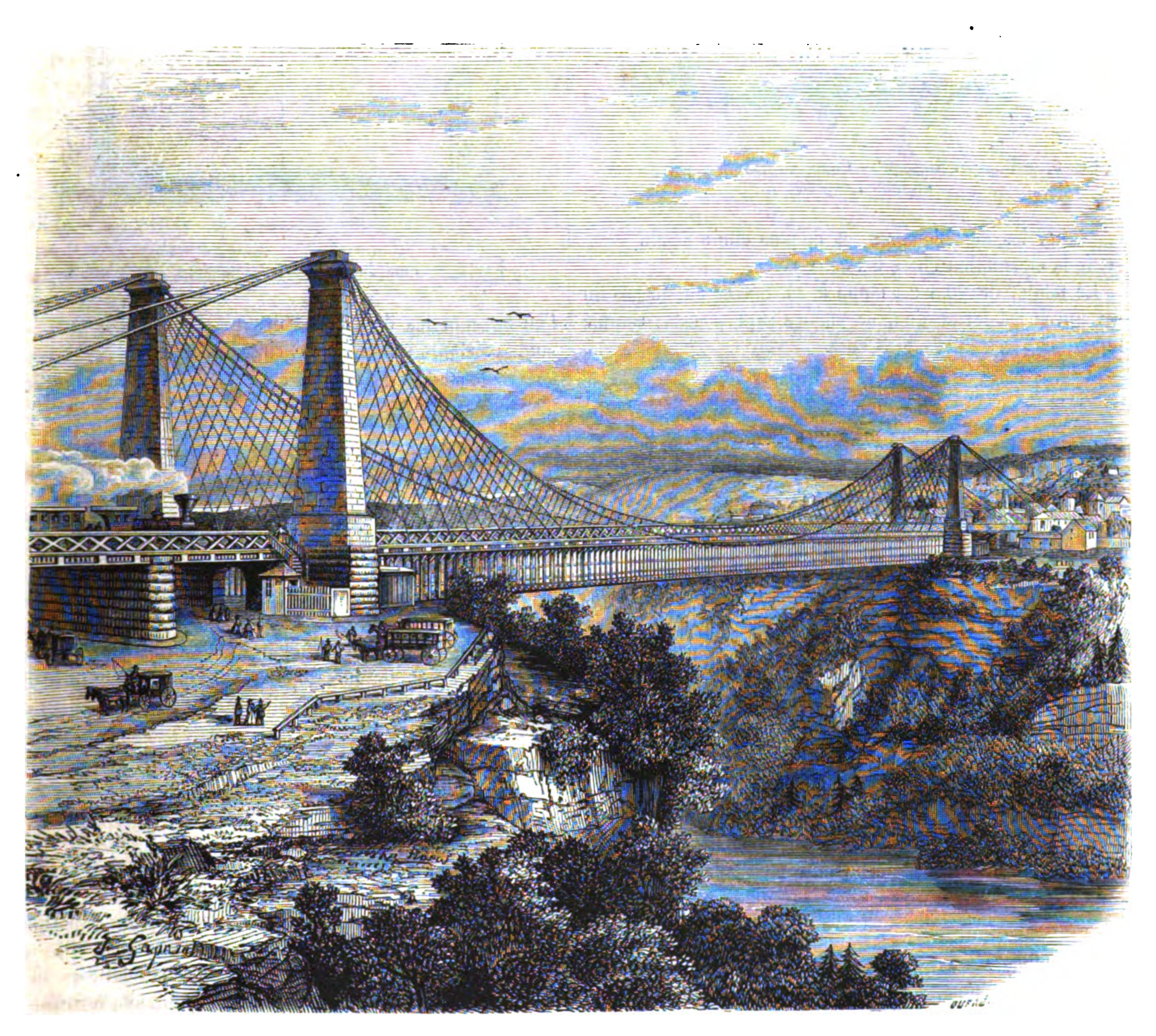


Fig. 1. — Pont suspendu sur le Niagara; vue générale. — Dessin de Gagniet.

la forme d'un dé à jouer). Quand les tiges qui portent le tablier d'un pont ont pris cet état cristallin, elles peuvent se rompre toutes ensemble si elles se trouvent soumises à un mouvement de trépidation régulier. Aussi, depuis le funeste accident du pont de Broughton (voy. t. II, p. 358), et surtout depuis la terrible catastrophe du pont d'Angers, a-t-on soin, quand on fait passer des troupes sur les ponts suspendus, de leur faire rompre le pas et de les diviser par pelotons peu importants.

Malgré les deux graves défauts inhérents aux ponts suspendus, les Américains n'ont pas craint de les employer sur leurs chemins de fer.

Un ingénieur allemand, M. Robling, a construit pour eux deux célèbres ponts suspendus, celui du Niagara, en

amont de la fameuse chute, et un autre pont sur le Kentucky, encore plus hardi que le premier.

Une disposition très-ingénieuse a permis de donner au tablier du pont du Niagara une rigidité suffisante pour empêcher les déraillements, et de plus elle a rendu très-facile la circulation entre les deux rives.

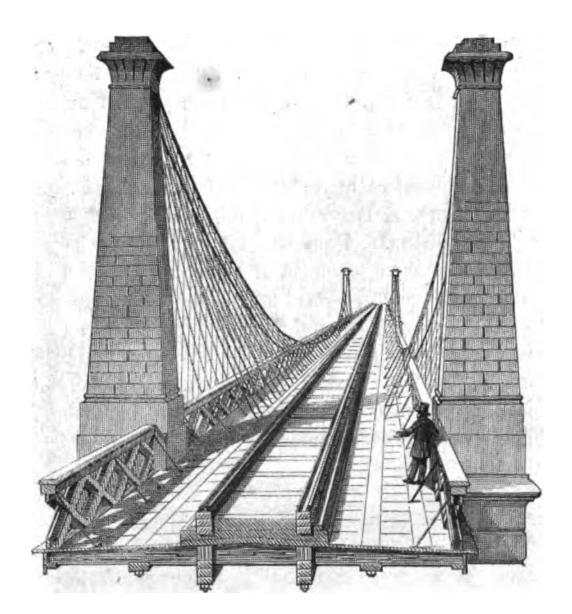


Fig. 2. — Pont du Niagara. — Coupe en travers et perspective du tablier supérieur.

Le tablier du pont est établi à 74 mètres au-dessus du niveau. Il est formé de deux parties superposées, comme l'indiquent les figures 1, 3 et 4.

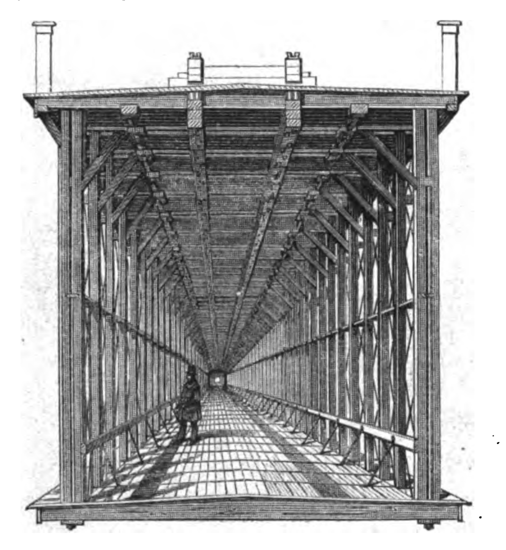


Fig. 3. — Pont du Niagara. — Coupe en travers et perspective du tablier inférieur.

Le tablier inférieur sert uniquement au passage des voitures et des piétons. Le tablier supérieur porte une seule voie de fer, suffisante pour le service entre les deux rives.

Ces deux tabliers étant réunis aussi solidement que possible par un grand nombre de pièces verticales et obliques, la rigidité du système est très-satisfaisante; elle est encore augmentée par un parapet en forme de treillis établi de chaque côté du tablier supérieur.

Quant à la stabilité générale de l'ouvrage, on l'a rendue aussi grande qu'on a pu en augmentant le nombre des câbles de suspension. Les tiges verticales qui rattachent le tablier aux câbles dans les ponts suspendus ordinaires ont été remplacées par de nombreux câbles obliques qui contribuent à donner de la rigidité à l'ensemble de l'ouvrage, en même temps qu'ils offrent plus de garanties de solidité.

La longueur totale du pont du Niagara est de 246 mètres. Celui du Kentucky n'a pas moins de 367 mètres. Il passe à 91 mètres au-dessus de la rivière Kentucky.

Dans les autres systèmes de construction, il ne serait guère possible de franchir une aussi grande distance en une seule travée. C'est ce qu'indique le tableau suivant, où l'on a réuni les dimensions des plus grandes travées de ponts existants sur différents chemins de fer :

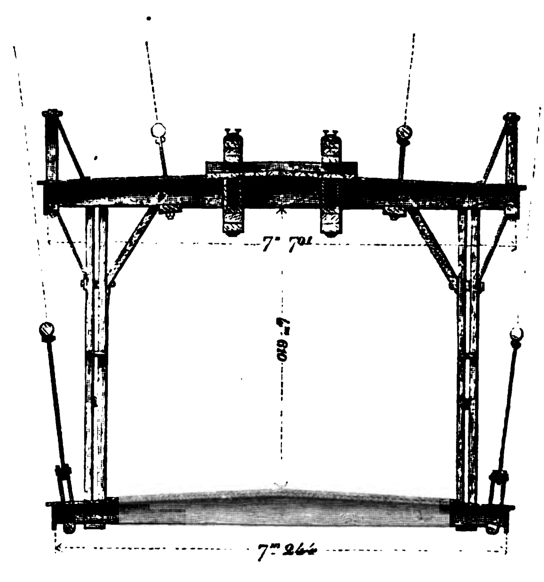


Fig. 4. — Pont du Niagara. — Coupe des deux tabliers.

Pont du Kentucky (suspendu)	367 mètres.
Pont du Niagara (*idem*).	246.
Pont Britannia (tubulaire)	140
Pont Saltash (*idem*)	138
Pont Conway (*idem*)	122
Pont de la Vistule à Dirschau (chemin de l'Est prussien), pont de treillis de fer, six travées, chacune de. . . .	121
Pont de Nogat (même ligne, même construction) . . .	97
Pont de Cologne (même construction)	105
Pont Victoria, à Montréal; travée du milieu.	100
(Ce pont se compose, en outre, de vingt-quatre travées de 73 mètres.)	

Plusieurs des ponts tubulaires construits par MM. E. Gouin et C[ie] pour nos chemins de fer présentent des travées dont la longueur atteint 80 mètres.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 178, 185, 198, 213.

— C'est dommage que nous n'ayons pas emporté de la poudre; elle aurait accéléré notre besogne, dit Matthieu.

— J'y ai bien pensé, lui répliqua Ottmann; elle eût beaucoup facilité notre tâche; mais les détonations et le roulement des échos eussent donné l'éveil, et, comme je vous l'ai dit, je veux garder le secret.

— A la bonne heure! Prudence est mère de sûreté; nous piocherons plus dur, voilà tout, et il faut espérer que le succès récompensera nos efforts. Vous n'avez pas oublié votre tabac, au moins?

— Y songez-vous? C'est mon seul divertissement, depuis que l'ambition m'a ruiné.

Et les deux montagnards fumèrent en silence, pendant qu'ils regardaient la flamme ondoyer au vent de la nuit. La lassitude ferma bientôt leurs yeux : ils attendirent le

jour dans un demi-sommeil, en hochant de la tête et prenant les attitudes les moins incommodes. Ils n'osaient pas s'endormir tout à fait, de peur que le feu ne s'éteignît, que les loups, les ours, les lynx même, animal très-féroce, ne vinssent les surprendre. Aussitôt que la lumière fut assez vive pour les éclairer, ils franchirent le torrent, grimpèrent à la caverne et y transportèrent leur bagage, après l'avoir séparé en plusieurs lots, la difficulté du chemin ne leur permettant de se charger qu'avec modération. Une fois installés, n'ayant plus rien à craindre, ils achevèrent leur nuit sur la paille, dans un recoin de la grotte.

Ce fut ensuite un rude travail que celui auquel ils se livrèrent. Piochant, martelant, perçant le roc, ils ne prenaient du repos que quand la fatigue les y contraignait. La galerie devenait de plus en plus profonde; les pauvres gens fouillaient la pierre dans tous les sens. Ils luttaient contre la montagne, comme leurs aïeux avaient lutté, à Sempach, contre les bataillons autrichiens. Ils avaient beau faire cependant, aucun indice de réussite ne venait confirmer l'espoir d'Ottmann et soutenir leur courage. Après une semaine entière d'opiniâtre labeur, ils n'étaient pas plus avancés qu'au début; ils travaillèrent trois jours encore sans apercevoir la moindre parcelle de cristal. Et pourtant l'eau continuait à suinter par les fissures du quartz blanchâtre. On eût dit un piége que leur avait tendu quelque malfaisant génie.

— Je crois décidément que nous sommes mystifiés, dit avec tristesse Matthieu Dulmenn; nous avons l'air de chercher la pierre philosophale. Je veux être pendu si nous trouvons de quoi faire réparer nos outils! Nous descendrons de la montagne un peu moins riches qu'avant notre départ.

— C'est impossible; j'aimerais mieux cent fois mourir! s'écria Ottmann désespéré. Moi retourner au village sans apporter de quoi rendre à ma femme la tranquillité, à mes enfants le bien-être, jamais! Languir dans l'humiliation et le dénûment! oh! non, mille fois non! J'ai déjà choisi le supplice dont je veux me punir. L'abîme où se précipite la cascade terminera tous mes chagrins, et le vacarme des flots ne vous permettra d'entendre ni le bruit de ma chute, ni mes cris involontaires, si par hasard il m'en échappait. Ou bien je travaillerai nuit et jour, sans répit, sans nourriture, jusqu'à ce que je tombe mort de fatigue et de faim.

— Comment! si nous ne réussissions pas vous vouliez mettre fin à votre existence, et vous m'avez emmené avec vous dans la montagne! répliqua Dulmenn terrifié. Ce n'est point agir en bon camarade. N'ai-je pas eu dans ma vie assez d'émotions douloureuses, et fallait-il encore me rendre témoin d'un suicide? Je m'y opposerai de toutes mes forces; mais vous êtes plus jeune et plus vigoureux que moi, je ne pourrai longtemps vous contenir.

— Vous avez raison de m'accuser, vous avez raison de vous plaindre. Je devrais vous épargner, j'aurais dû réfléchir qu'il est souverainement désagréable... mais je suis poussé à bout. L'homme exaspéré qui se sacrifie lui-même ne saurait avoir de ménagements pour autrui.

— Et votre femme, et vos enfants? vous n'y songez donc point? Qui les soutiendra, qui leur viendra en aide lorsque vous serez parti? Vous n'avez point le droit de les abandonner.

— Ne m'en parlez pas, vous me rendriez fou, s'écria Ottmann avec l'accent du désespoir. Je les éloigne de ma pensée quand j'aspire à la mort, car je les aime du fond de mon cœur. Mais je ne pourrais les voir souffrir, mendier peut-être par ma faute; je ne pourrais les entendre me demander du pain, avec des pleurs dans les yeux, et baisser la tête, et ne répondre à leurs instances que par mes larmes. Oh! si ce dénûment n'était point mon œuvre, j'aurais du courage! Mais plus ils souffriraient, plus ma conscience m'obséderait de reproches. Mieux vaut en finir.

— Nous avons encore des provisions, dit Matthieu. Ce serait une faiblesse que de renoncer au travail, tant qu'il nous restera une pomme de terre et une bouchée de pain. A l'œuvre donc! Un dernier effort nous conduira peut-être au but. Puisqu'il y va de la vie, ne nous épargnons pas.

— C'était mon intention, reprit Joseph Ottmann; je n'abandonnerai la partie qu'après avoir perdu mon dernier enjeu.

— Eh bien, prenons un bon repas pour nous donner des forces : jusqu'ici nous avons mangé tantôt du pain d'avoine et tantôt des pommes de terre. Faisons un excès aujourd'hui. Que les pommes de terre soient notre premier mets et que le pain d'avoine nous tienne lieu de second service. L'eau ne nous manquera point.

Ce programme d'un banquet arracha au malheureux Joseph un sourire mélancolique. Dulmenn alluma le feu, qui éclaira la grotte et en remplit la voûte de fumée. Pendant que la flamme enveloppait la marmite, il essaya d'égayer son compagnon.

— Tout est bien qui finit bien, lui dit-il; dans huit jours peut-être serons-nous les habitants les plus riches de Guttanen. En tout cas, il faut faire bonne mine à mauvais jeu, et montrer au milieu des épreuves le même courage que le soldat devant l'ennemi.

Le festin achevé, les deux explorateurs, ayant bourré leurs pipes, se remirent au travail. Ils creusèrent, ils fouillèrent longtemps avec âpreté, avec obstination; efforts superflus! ou ils ne trouvaient rien, ou ils trouvaient des fragments de cristal sans valeur à cause de leur extrême petitesse. On eût dit que le sort tournait en dérision leur persévérance. Le jour baissa de bonne heure, parce qu'une triple couche de nuages flottait dans le ciel. Comme la lumière s'obscurcissait au fond de la grotte, Matthieu laissa tomber son pic.

— Mes forces ne me permettent point de continuer; je n'en puis plus, dit-il. Si vous voulez m'en croire, nous suspendrons le travail pour aujourd'hui.

— Écoutez donc, lui répliqua Joseph; il me semble que depuis quelques instants le rocher sonne creux. Tenez, entendez-vous? *La suite à la prochaine livraison.*

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194.

EMPIRE DE RUSSIE.

Suite.

III. *Royaume de Pologne.*

(1 timbre, 1 type; — 2 enveloppes, 2 types.)

L'affranchissement des lettres a commencé en Pologne, en 1851 avec des enveloppes timbrées, et en 1858 avec des timbres-poste.

Il y a deux sortes d'enveloppes timbrées : les unes, de 3 copecks, pour le service postal de Varsovie; les autres, de 10 copecks, pour le service postal général.

Les timbres sont tous de 10 copecks, la taxe étant de 10 copecks par loth.

Il a été expédié, en 1860, dans le pays et pour la Russie, 1 211 554 lettres, savoir : 711 753 lettres affranchies et 499 801 lettres non affranchies.

L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1860 sur 1855, de 15 pour 100, et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 18 pour 100.

En 1860, 59 lettres sur 100 ont été affranchies, et il a été vendu 561 453 timbres-poste.

Le timbre de 10 copecks (40 centimes) a 22 millimé-

tres $^1/_2$ sur 17; il est rectangulaire, gravé, imprimé en bleu sur fond pointillé rose et papier blanc. Le dessin représente les armes de l'empire de Russie avec le manteau et la couronne; l'aigle impériale est en blanc sur écu rose. Au bas, *Za lot kop. 10* (nº 7).



Nº 7.



Nº 8.

L'enveloppe de 3 copecks (12 centimes) est de 79 millimètres sur 145; le timbre a 28mm.5 de diamètre; il est rond, placé à gauche et à l'angle supérieur, gravé, imprimé en bleu, avec l'aigle impériale couronnée et l'inscription : *Poczta miejska Warszawska; zalist : koperte kopie : 3* (Poste de la ville de Varsovie; pour la lettre et l'enveloppe, 3 copecks) (nº 8). L'enveloppe de 10 copecks a 108 millimètres sur 149; le timbre est pareil au précédent, mais imprimé en noir et avec les mots : *10 kop : za lot.*

ROYAUME DE SUÈDE.

(19 timbres, 2 types.)

L'affranchissement des lettres par timbres-poste a été adopté en 1855 dans le royaume de Suède.

Le port des lettres était réglé autrefois en raison de la distance; en 1855, on a établi une taxe uniforme de 12 œres (0f.17) par lettre simple du poids de 1 lod $^1/_4$ (18gr.5) de l'intérieur pour l'intérieur. Toutes les lettres de l'intérieur pour l'intérieur doivent être affranchies.

Le nombre des lettres expédiées et distribuées a été de 6 457 227 en 1859.

L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1859 sur 1854, de 31 $^1/_2$ pour 100, et de la période triennale de 1857-59 sur celle de 1854-56 de 19 pour 100.

Population de la Suède en 1858, 3 734 240 habitants; nombre moyen de lettres par habitant en 1858, 2.

Les timbres ont 21 millimètres sur 18; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc. Ils sont aux armes du royaume, et on lit en haut *Sverige* et la valeur en chiffres, de chaque côté *Frimarke,* et au bas la



Nº 9.



Nº 10.

valeur en lettres. Ces timbres sont séparés par des lignes piquées.

Il y a deux séries de timbres :

L'une, émise le 1er juillet 1855, dont la valeur est exprimée en skillings banco (1); l'autre, émise le 1er juillet 1858, actuellement en usage, dont la valeur est en œres (2).

1re ÉMISSION.	3 skillings banco	(0f.1329),	— vert-bleu.
	4	(0f.1772),	— bleu.
	6	(0f.2658),	— 1º gris; 2º violet.
	8	(0f.3544),	— jaune.
	24	(1f.0632),	— vermillon.

(1) 1 riksdaler de banque vaut 48 skillings de banque ou 2f.125.
(2) 1 riksdaler riksmynt = 100 œres = 1f.417.

On remarque dans plusieurs collections la première émission divisée en deux séries : l'une imprimée en couleurs pâles ou claires, l'autre en couleurs vives ou foncées. La différence est très-marquée, et les spécimens de l'une et l'autre série sont assez nombreux pour que l'on puisse admettre que ces différences dans la nuance n'ont pas été accidentelles.

2e ÉMISSION.	5 œres	(0f.0708),	— vert (nº 9).
	9	(0f.1275),	— lilas.
	12	(0f.1700),	— bleu foncé.
	24	(0f.3401),	— orange.
	30	(0f.4251),	— brun-rouge.
	50	(0f.7085),	— grenat.

Un timbre est en dehors de ces deux séries : il a 18 millimètres sur 21; il est rectangulaire, gravé, imprimé en noir sur papier blanc, et porte les mots *Frimærke fœr lokalbref;* il est de 3 œres = 0f.0425, et sert à l'affranchissement des lettres de la ville pour la ville, à Stockholm (nº 10).

Ce timbre a été remplacé récemment par un timbre de même dessin et de même valeur, imprimé en marron sur papier blanc.

Les timbres sont fabriqués par des particuliers pour compte de l'État.

ROYAUME DE NORVÉGE.

(7 timbres, 2 types.)

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste a été adopté en 1854 en Norvége.



Nº 11.



Nº 12.

On a établi, en 1854, une taxe uniforme pour tout le royaume. Le port de la lettre simple, affranchie, est de 4 skillings, et de celle non affranchie, de 5 skillings.

On a compté 2 880 262 lettres en 1857. La population étant alors de 1 490 000 habitants, cela donne en moyenne 2 lettres par habitant.

Les anciens timbres sont aux armes de Norvége; l'écusson surmonté de la couronne royale est dans un cartouche rond; on lit en haut *Frimærke*, et au bas la valeur. Le timbre a 22 millimètres $^1/_2$ sur 18; il est rectangulaire, gravé, imprimé en couleur sur papier blanc.

4 skillings (0f.1876) (1), — bleu (nº 11).

Les timbres actuels sont à l'effigie du roi; la tête est tournée à gauche. On lit en haut *Norge*, sur les côtés *Frimærke,* et au bas la valeur. Le timbre a 22 millimètres sur 19; il est rectangulaire, gravé, imprimé en couleur sur papier blanc.

2 skillings	(0f.0938),	— jaune.
3	(0f.1407),	— lilas.
4	(0f.1876),	— bleu (nº 12).
8	(0f.3752),	— 1º jaune; 2º rose ou rouge.

Il existe des timbres de 8 skillings, qui, au lieu d'être imprimés en rose ou en rouge sur papier *blanc,* sont imprimés sur papier *jaune-chamois;* on croit que ce sont des timbres d'essai.

Les timbres en feuilles actuels sont séparés par des lignes de piqûres.

La fabrication a lieu chez un particulier, à Christiania, pour compte de l'État. *La suite à une autre livraison.*

(1) 1 species-thaler = 120 skillings = 5f.63.

UNE TERRE CUITE DU MUSÉE CAMPANA.

Voy. p. 147.



Terre cuite du Musée Campana. — Dessin de Chevignard.

Le Musée Campana renferme un très-grand nombre de bas-reliefs ou de fragments de bas-reliefs en terre cuite, qui sont de précieux sujets d'étude. La plupart ont été trouvés dans les environs de Rome, parmi les ruines de villas antiques; mais il y en a bien peu dont on sache très-exactement la provenance. Attachés aux murs, ils servaient de décoration intérieure ou extérieure, soit qu'ils fussent disposés en frise le long d'un entablement, soit qu'ils fussent attachés le long du faîte, au-dessus de la corniche. Toutefois le bas-relief qui est ici gravé n'a pas la forme carrée des morceaux de frise, et l'on n'y voit pas, comme dans ces morceaux, de trous pour les clous ou chevilles qui devaient fixer la décoration sur le mur. Le mouvement de la ligne supérieure pourrait aussi faire conjecturer qu'il ne décorait pas un bandeau uni, mais plutôt qu'il faisait partie d'une crête ou attique au sommet d'une paroi; cependant on ne comprend pas bien comment on aurait pu l'attacher, à défaut de chevilles, sans la languette qui servait à fixer les antéfixes le long du faîte à l'extrémité du toit, et dont on ne trouve ici aucune trace.

On voit dans le *Dictionnaire des antiquités* de Smith, au mot *Ara*, le dessin d'un autel étrusque carré, dont le revêtement est formé par des sortes d'antéfixes de forme semblable à celle qui nous occupe et portant le même dessin : une femme ailée entourée de rinceaux dont elle tient les tiges de ses deux mains. Mais le dictionnaire ne dit pas d'où il tire son exemple. Il est possible que les trois fragments semblables que possède le Musée Campana aient ainsi servi de décoration extérieure au bloc cubique d'un petit autel domestique : ce n'est là qu'une hypothèse admissible. Le travail très-fin (si fin que l'on distingue tous les brins des plumes de l'aile) ne permet guère de croire que de pareils morceaux fussent élevés à une grande hauteur, ou seulement au-dessus de la portée du regard.

Il n'est pas certain que la figure de femme ailée du bas-

relief que nous reproduisons soit, comme le suppose le Catalogue italien du Musée Campana, celle d'une Victoire. Les monnaies et les inscriptions fournissent beaucoup d'exemples de représentations variées de la Victoire, telle qu'on la dessinait quand l'image devait avoir une signification précise.

On ne voit dans le bas-relief aucun attribut qui indique sûrement la Victoire. La figure est ailée; mais, d'une part, la Victoire était quelquefois figurée sans ailes, et, d'autre part, les ailes ont été données très-anciennement, dans les œuvres d'art, à toutes sortes d'êtres dont on voulait exprimer le mouvement rapide ou la nature éthérée. Dans l'art le plus ancien, de telles représentations sont l'effort d'une symbolique encore incapable de personnifications plus parfaites. Dans l'art le plus avancé, les figures ailées se multiplient, et ne sont, dans le plus grand nombre de cas, que des fantaisies de l'artiste qui composait des ornements. Il ne faut pas, en cherchant partout la signification des objets figurés, perdre de vue la liberté avec laquelle les anciens combinaient les formes de toute espèce dans la décoration.

Ce bas-relief a 42 centimètres de largeur, sur 45 centimètres de la base au sommet de la palmette placée au-dessus de la tête de la figure ailée.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Suite. —Voy. p. 178, 185, 198, 213, 222.

Ottmann, en disant ces mots, frappait la pierre; Dulmenn écoutait de toutes ses oreilles.

— Je n'entends que vos coups de pioche, dit-il enfin.

— Êtes-vous sourd? Tenez donc!

Et Joseph entama de nouveau le roc.

— Je suis sourd apparemment, car je vous proteste que je n'entends rien. Suivez mon conseil et prenez du repos. Je vais vous donner l'exemple.

Matthieu se coucha en effet sur la paille, et s'arrangea de son mieux pour passer la nuit.

— Vous êtes plus âgé que moi, répondit son compagnon; dormez si bon vous semble. Je travaillerai quelque temps encore. Nous verrons qui de nous deux s'est trompé.

Il achevait à peine ces mots que le vieillard tomba dans un profond sommeil. Joseph alluma une chandelle de résine, la fixa au milieu d'une pierre qu'il avait trouée, plaça la pierre sur une espèce de console et poursuivit son labeur. Pendant ce temps l'orage éclatait au dehors, et la lueur des éclairs se mêlait aux rayons de la lune. La pluie tombait par torrents; la voix de la cascade grossissait à proportion, remplissant toute la vallée de son fracas sinistre. Ces bruits néanmoins ne troublaient pas le sommeil du vieux montagnard, lorsqu'il fut éveillé en sursaut par des cris redoublés. Il se souleva, chercha d'où venaient les clameurs, et aperçut Joseph, la tête et le bras droit passés dans un trou, tenant à la main le rustique luminaire. Ottmann semblait agité d'une violente émotion et l'appelait de toutes ses forces. Dulmenn, étant habillé, courut aussitôt vers l'endroit.

— Eh bien! qu'y a-t-il? me voici. On peut avoir l'oreille dure sans être complétement sourd.

Mais Joseph continuant à pousser des exclamations, il fut obligé de lui toucher l'épaule pour lui annoncer sa présence.

— Ah! vous êtes là. Bien, prenez ma place, regardez.

Matthieu allongea devant lui la chandelle, introduisit sa tête dans l'orifice et eut un éblouissement. Une grotte naturelle, un immense palais de cristal se déployait à sa vue. Des colonnes diaphanes en soutenaient les voûtes, auxquelles pendaient çà et là des lambrequins, des draperies et des culs-de-lampe merveilleux. Le sol étincelait comme la partie supérieure; les stalagmites dont il était hérissé imitaient de splendides candélabres. Les mille facettes du cristal renvoyaient la lumière aussi bien que le diamant le plus pur et le mieux taillé. D'innombrables étoiles scintillaient au dôme magique; pas un coin qui n'eût son étincelle. Les reflets faisaient miroiter à l'œil toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Quand le montagnard déplaçait son luminaire, les jeux d'optique se multipliaient, la grotte semblait s'allumer. Jamais prince absolu ne rêva une telle pompe, jamais fée n'habita une si riche demeure. Les magnificences des *Mille et une Nuits* étaient éclipsées. Dulmenn ne pouvait rassasier sa vue.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? lui demanda Ottmann.

— C'est prodigieux! c'est admirable! c'est la première fois qu'on découvre un pareil trésor, et jamais on ne trouvera une mine aussi étonnante.

— Oh! que ma femme n'est-elle ici! comme son cœur se dilaterait! s'écria Joseph. Nous sommes enfin au bout de nos épreuves; nos enfants vont être heureux, et les enfants de leurs enfants béniront cette nuit lugubre, où la clémence divine a réalisé mes songes! Mais laisse-moi voir encore ce gisement incomparable.

Et le père de famille, introduisant une seconde fois sa tête dans l'ouverture, examina plus soigneusement le dépôt de cristal. Il ne pouvait calmer sa joie, ni revenir de sa surprise. Sa bonne fortune dépassait tellement ses espérances, qu'il avait peine à la croire réelle. Il lui semblait que l'antre fabuleux allait s'évanouir comme un palais des génies. Matthieu doutait aussi par moments d'une si heureuse aventure. Ils se succédaient tour à tour à la lucarne pour dissiper leur inquiétude et apprécier leur opulence. La caverne magique leur paraissait contenir des richesses inépuisables.

Enfin le moment arriva où leur curiosité fut satisfaite et leur conviction bien établie. Tous deux quittèrent l'œil-de-bœuf, qui semblait une croisée ouverte sur le monde fantastique.

— Nous pouvons maintenant dormir en toute sécurité, dit Matthieu avec un sourire.

— Le repos sera le bienvenu, car je me sens brisé de fatigue et d'émotion. L'espoir et la crainte m'ont soutenu longtemps, mais je suis au bout de mes forces. Avec quel tremblement de cœur ai-je vu le rocher s'ouvrir, ai-je entendu les fragments tomber dans la caverne!

A ces mots, les deux explorateurs se couchèrent, et firent pendant leur sommeil les rêves les plus charmants. Une émotion très-vive ne se calme pas tout à coup; suivant sa nature, elle évoque des songes gracieux ou terribles. Matthieu crut revoir sa femme et ses enfants, les êtres bien-aimés que la mort lui avait pris sans retour; il leur faisait part de son bonheur, il formait avec eux des plans pour l'avenir. Illusion douce et cruelle que le premier souffle du matin allait emporter! A Ottmann seul était réservée la satisfaction de la voir transformée en scène réelle, de goûter la joie que causent ces épanchements et ces projets intimes.

Quand il s'éveilla, sa première pensée l'entraîna vers ceux qui souffraient, qui jeûnaient peut-être depuis son départ. Dans quelle anxiété, dans quelle misère ils devaient attendre son retour! Il fallait immédiatement leur porter la bonne nouvelle, calmer leur douleur et apaiser leur inquiétude. Ayant allumé le feu, Dulmenn apprêtait déjà le repas du matin.

— Si vous le trouviez bon, lui dit Joseph, pendant que

le déjeuner va cuire, nous élargirions l'ouverture de la grotte et nous creuserions un escalier pour y descendre. J'irai ensuite trouver ma femme et mes enfants, qui se désespèrent sans doute; je leur porterai quelques beaux morceaux de cristal, que mon garçon vendra, et ce soir, en cachette, je reviendrai ici, avec une ample provision de pain, de lard, de jambon et de fromage. Nous ne nous priverons de rien; mais il faut garder le secret. La montagne ne nous appartient pas. Nous détacherons les cristaux pendant le jour et, la nuit, nous les transporterons chez nous. Dès que le soleil se couche, les paysans dorment; nous ne serons pas vus à une heure du matin. Ma cabane est située au bout du village et votre hutte loin des autres chalets. Nous pourrons faire aussi quelques voyages en pleine lumière, pourvu que notre butin soit emmaillotté de vieilles toiles. Ce sera pénible, sans doute; mais avant deux mois nous aurons pris le meilleur, nous serons riches, très-riches. Nous ferons cadeau du reste aux pauvres gens : il faut que tout le monde vive.

Ce programme fut exécuté à la lettre. Joseph et Matthieu, ranimés par le succès, taillèrent la roche avec une étonnante prestesse; la joie doublait leurs forces. Ils n'avaient plus l'air sombre, l'attitude morne des jours précédents; au lieu de prononcer quelques mots par intervalles, ils ne laissaient point languir la conversation et faisaient toutes sortes de châteaux en Espagne. La brèche s'élargissait rapidement; elle leur donna bientôt passage, et, comme des assiégeants que leur fougue emporte, ils sautèrent dans la mine, la profondeur étant peu considérable de l'endroit où ils se trouvaient. Ils la parcoururent d'un bout à l'autre, et ce furent alors de nouveaux enchantements. Ils croyaient se promener en pleine féerie. Joseph détacha quelques morceaux de faible dimension, mais qui valaient encore une soixantaine de florins, les enveloppa dans son mouchoir et les mit dans sa veste.

— Maintenant, je vous quitte, dit-il à son compagnon; je tremble qu'il ne soit arrivé là-bas quelque malheur en mon absence. Vous vivez seul d'habitude, et vous passerez bien aujourd'hui de ma société. Demain, avant l'aube, je serai de retour.

— Oh ! je compte sur votre promesse, dit en souriant Dulmenn. Partez, mon ami, et ne m'oubliez point dans le désert. Mais j'y songe : quand vous arriverez chez vous, la bourse de votre femme sera vide et le garde-manger aussi; de vos trois florins, il ne vous reste pas grand'chose. Vous ne pourrez envoyer sur-le-champ votre garçon en course et attendre son retour, afin d'aller à la provision. Dans l'état où sont nos affaires, pourquoi ne vous servirais-je point de banquier? Je pense avoir sur moi une dizaine de florins que je vous prêterai sans intérêt. Seulement il me faut des garanties, mais là des garanties solides. Permettez-vous que je prenne hypothèque sur la grotte?

— De tout mon cœur; je vous charge même de la garder jusqu'à nouvel ordre. Passez-moi vos dix florins.

Quelques coups de pic taillèrent des marches informes dans le roc. Joseph les escalada, mangea précipitamment, saisit son bâton ferré, descendit en un clin d'œil sur le bord de l'impétueuse rivière, et, quand il l'eut franchie, s'élança vers Guttanen. Les mousses, les herbes, les forêts, les montagnes, encore humides de la pluie tombée pendant l'obscurité, s'essuyaient au vent du matin. Les nues groupaient leurs légions autour des crêtes supérieures, ou défilaient dans le ciel comme une armée impatiente de combattre. Après trois heures de marche, Ottmann aperçut enfin les toits de Guttanen. Son cœur se serra d'inquiétude : sa femme et ses enfants, depuis douze jours, n'avaient eu que deux florins pour se nourrir (quatre francs de notre monnaie). Dans quelle situation allait-il les trouver? Les trouverait-il encore?

La fin à la prochaine livraison.

LE PUITS ARTÉSIEN DE PASSY.

Le succès de l'opération de sondage que M. Mulot avait exécutée sous la surveillance de M. Arago, et dont nous avons rendu compte en 1841 (t. IX p. 162), avait permis de se faire une idée des ressources qu'offre la constitution hydrographique du bassin de Paris. Il restait démontré que les sables verts qui affleurent au niveau du sol, près de Troyes, peuvent fournir des fontaines jaillissantes jusque dans l'intérieur de la capitale, où ils sont recouverts de couches épaisses de craie.

Pendant quatorze années, on s'était contenté de profiter de la belle source d'eau potable dont la persévérance de M. Arago avait doté la cité. Depuis on a dû chercher dans les couches souterraines, en masse bien autrement considérable, les eaux nécessaires soit à la consommation publique, soit à différents travaux hydrauliques. L'idée de transformer le bois de Boulogne en jardin anglais conduisit à y créer des lacs et des ruisseaux. Un ingénieur allemand, M. Kind, connu déjà par les sondages qu'il avait exécutés au Creusot, promit, à cette occasion, de faire jaillir une fontaine artésienne qui donnerait à elle seule autant d'eau qu'une douzaine de puits de Grenelle. Il proposa de forer un puits dont le diamètre, dépassant de beaucoup celui de M. Mulot, qui n'avait que 20 centimètres, atteindrait au moins un mètre. En admettant que les matières arénacées qui composent le bassin de Paris possèdent une densité double de celle de l'eau, et que la profondeur du puits dût être de 500 à 600 mètres, c'était un poids de plus de 400 000 kilogrammes que M. Kind voulait entreprendre d'arracher grain à grain des profondeurs de la terre. Il fallait, en outre, garnir ce gigantesque trou de sonde de tubes doués d'une résistance inconnue jusqu'à ce jour. M. Kind offrait, du reste, de se charger du travail à forfait, et ne demandait qu'un délai d'une année pour le terminer, avec un crédit de 350 000 francs.

Ces propositions donnèrent lieu aux discussions les plus vives. Plusieurs praticiens distingués n'admettaient pas que l'accroissement du diamètre exerçât une influence notable sur le rendement du forage; ils prétendaient, au contraire, que le puits de Grenelle donnait le maximum d'eau qu'il fût possible de soutirer à la nappe aquifère de Paris.

Cependant une commission présidée par M. Dumas, et composée de MM. Élie de Beaumont, Pelouze, Poncelet, Marie, Juncker, Lorieux, Michol, Alphand, Darcel, émit un avis favorable, et le préfet de la Seine signa le traité proposé par M. Kind.

On eut bientôt construit une espèce d'édifice en planches (fig. 1), qui, pendant de longues années, a attiré bien des milliers de visiteurs. La cheminée, longue et étroite, qui s'élève à côté de la grande tour en bois, appartient à la machine à vapeur de cette usine temporaire. Il ne fallut pas moins de 25 à 30 chevaux de force pour manœuvrer les gigantesques outils dont l'on peut voir les formes bizarres disséminées sur le premier plan.

Que de curieux ont pénétré dans l'enceinte du rustique établissement sans descendre dans l'étage souterrain où se trouvaient la chaudière, les fourneaux, tous les organes mécaniques que nous figurons! (Fig. 2.)

La vapeur, introduite dans le cylindre au moyen d'un tiroir, imprimait un mouvement de va-et-vient au piston qui faisait partager ses oscillations à un énorme balancier

en bois garni de fer. Cet organe, dont la masse a surpris tous les visiteurs, entraînait à son tour les tiges qui, vissées les unes dans les autres, pénétraient jusqu'au fond du sondage. Par une ingénieuse combinaison d'ajustements

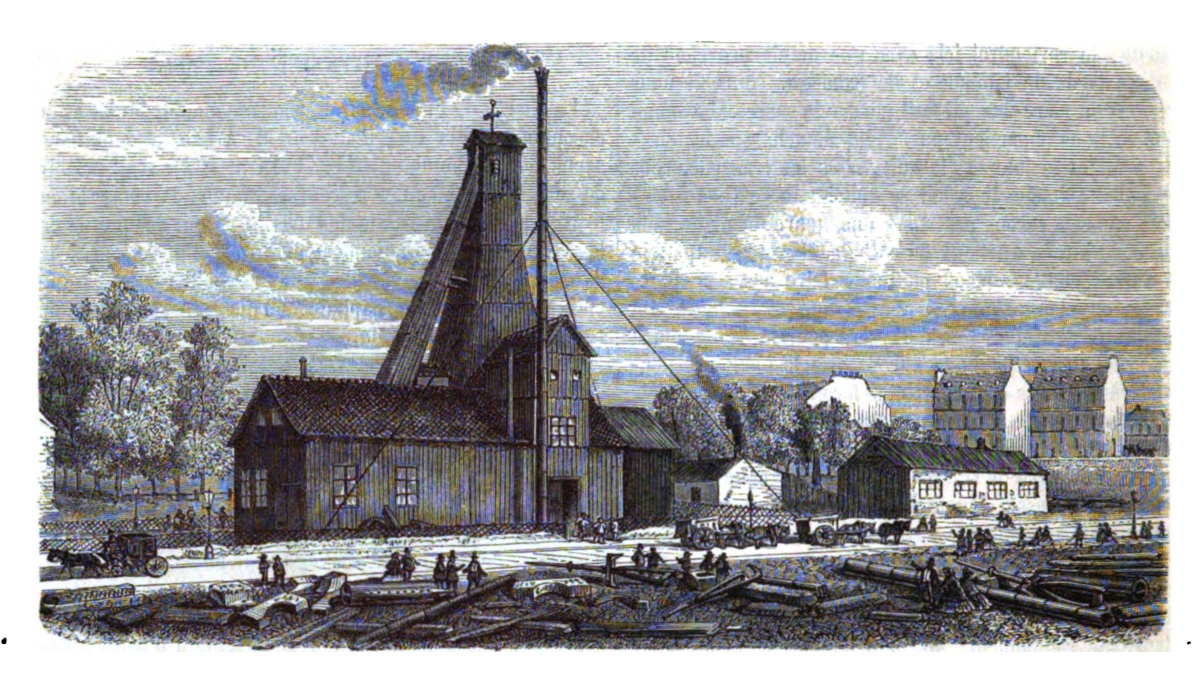


Fig. 1. — Puits artésien de Passy. — Vue extérieure du bâtiment, du côté de l'avenue de Saint-Cloud. — Dessin de Gagniet.

Fig. 2. — Vue intérieure de la machine à vapeur.

simples, la force motrice appliquée au piston se transmettait de proche en proche, et descendait jusqu'à quatre ou cinq cents mètres au-dessous du sol où était engendrée la vapeur. Des articulations comparables à celles qu'on rencontre dans l'anatomie des êtres vivants jouaient au fond de cet interminable canal rempli d'eau et de boue. On aurait

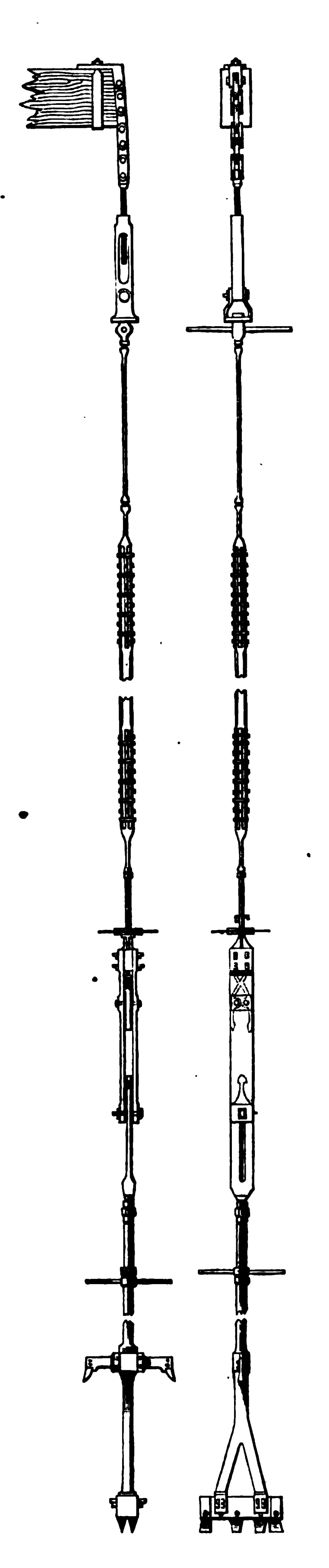


Fig. 3. — Le trépan avec son déclic vu sur ses deux faces.

dit qu'un immense bras terminé par une main de fer avait pénétré dans ces profondeurs pour manœuvrer les outils avec la précision que des ouvriers habiles apportent aux opérations ordinaires.

Cet organe, singulièrement intelligent, venait alternativement saisir et lâcher à propos un énorme trépan pesant 1 800 kilogrammes. La masse, soulevée jusqu'à une hauteur de 60 centimètres, retombait de tout son poids le long de glissières, et venait, à chaque oscillation du balancier, frapper le sol avec toute la force vive dont elle était animée. Aucune roche n'eût été assez dure pour résister à un choc aussi épouvantable, se succédant avec régularité plusieurs fois par minute.

Pour augmenter l'effet obtenu au moyen de la chute du

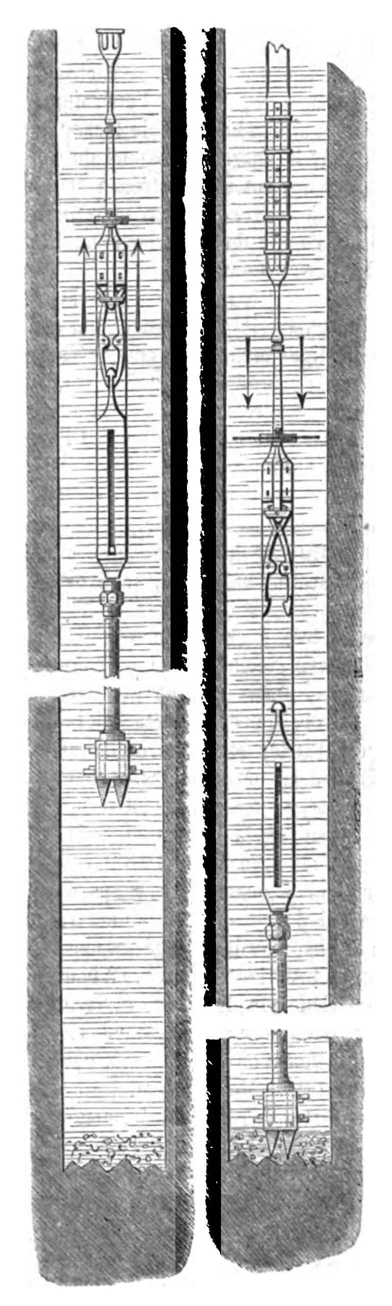


Fig. 4 et 5. — Manœuvre du déclic.

trépan, on l'avait armé de pointes ou dents d'acier taillées en biseau, ayant 25 centimètres de long et pesant chacune 8 kilogrammes. Une disposition fort simple permettait de remplacer les parties tranchantes usées ou brisées, chaque fois qu'on remontait l'appareil au niveau du sol.

Le lecteur aura sans doute remarqué la disposition singulière de la partie moyenne de la figure 3, qui représente

l'organe délicat dont la combinaison avait coûté de longs efforts. Comme on le voit, l'instrument à déclic ou à chute libre qui surmonte le trépan est formé d'un clapet circulaire ou chapeau en gutta-percha ayant 60 centimètres de diamètre, et auquel est adaptée la tête d'une pièce qui soutient la tige du trépan.

Lorsque l'ensemble de ce système abandonné à son propre poids descend rapidement, le chapeau en gutta-percha est soulevé un instant par la pression de l'eau qui, poussant de bas en haut, fait ouvrir immédiatement les pinces. Aussitôt le trépan, rendu libre, se précipite le long d'une glissière servant à le guider dans sa chute, et frappe la roche avec toute la force vive qu'il renferme. Nous avons essayé de donner une idée exacte de ce qui se passait au fond du sondage (fig. 4 et 5). Les flèches indiquent nettement la direction dans laquelle se meuvent les tiges lors de ces deux phases distinctes de l'opération.

A droite, les pinces viennent de lâcher le trépan. Elles descendent pour le chercher au fond du sondage. A gauche, les pinces qui ont saisi le trépan sont en train de le remonter pour le laisser de nouveau retomber de toute la hauteur de la course du balancier auquel l'extrémité supérieure des tiges est amarrée.

Au moyen de cette disposition, le brisement s'opère sans amener ces terribles vibrations qui compromettaient la rigidité des tiges métalliques employées dans le sondage de Grenelle pour procéder au battage, et qui avaient obligé M. Mulot à reprendre la tarière. En effet, le trépan de M. Kind est pour ainsi dire isolé de tout l'appareil au moment où il vient frapper le roc.

Pour soutenir la pince à déclic, il fallait employer des tiges d'une très-grande longueur, qu'on était obligé d'allonger à mesure que le trou se creusait, et de retirer chaque fois que le fond était rempli d'une masse suffisante de débris.

Lorsque le trépan avait manœuvré pendant un certain temps, qui variait avec la nature des couches à traverser, mais qui, en général, n'excédait pas dix heures, on détachait les chaînes du balancier et l'on procédait à l'enlèvement successif des tiges. L'effet produit par une séance de battage variait naturellement suivant la dureté du terrain. Généralement on avançait de $1^m,50$ à 2 mètres avec trois à quatre cents coups de trépan, ce qui donne un demi-millimètre par choc. Si rien n'avait dérangé les opérations, on en fût évidemment venu à bout pendant la période que M. Kind avait fixée.

La cuiller dont on se servait pour le curage est un cylindre en tôle d'un mètre de longueur sur $0^m,80$ de diamètre. Ce cylindre est ouvert à sa partie supérieure et muni d'un fond mobile à charnières formé de deux soupapes qui s'ouvrent de dehors en dedans et qui sont placées en regard l'une de l'autre.

On amenait la cuiller au-dessus de l'orifice du puits au moyen d'un chariot roulant sur un rail; ensuite on l'ancrait à l'extrémité d'un câble rond de $0^m,04$ de diamètre, dont l'autre extrémité allait s'enrouler sur un treuil mis en mouvement par la machine à vapeur.

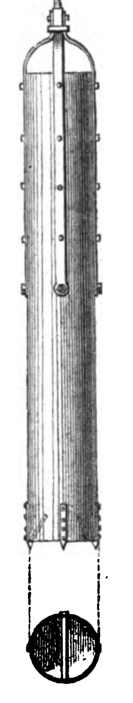


Fig. 6. Cuiller.

Cette opération terminée, on donnait du câble, et la cuiller descendait dans le puits entraînée par son propre poids. Les soupapes sont, comme on le comprend facilement, obligées de s'ouvrir lorsque l'appareil arrive au fond du puits; elles se ferment automatiquement lorsqu'il se relève. Aussitôt la cuiller revenue au jour, le chariot venait la chercher, la conduisait au-dessus d'un canal, où on la faisait basculer pour la vider.

La suite à une autre livraison.

HAMATREYA.

Minott, Lee, Willard, Hosmer, Miriam et Flint possédaient de la terre qui rendait à leurs travaux foin, blé, racines, lin, chanvre, fruits, laine et bois. Chacun de ces propriétaires se promenait dans sa ferme en disant : « Ceci » est mon domaine, celui de mes enfants et de mon nom. » Comme le vent d'ouest murmure doucement dans mes » arbres! comme ces ombres montent gracieusement sur » ma colline! J'imagine que ces eaux pures, ces glaïeuls, » me connaissent aussi bien que mon chien; nous sympa- » thisons ensemble, et, je l'affirme, toutes mes actions ont » un goût de terroir. » — Où sont ces hommes? Ils dorment sous leurs champs, et des étrangers aussi vains qu'eux en labourent les sillons. La Terre au milieu de ses fleurs rit de voir ses fils fanfarons, vains monceaux de terre eux-mêmes, s'enorgueillir de la possession d'une terre qui leur échappe; elle rit de voir ses enfants mener sur elle la charrue et ne pouvoir conduire leurs pas hors de la tombe. Et pourtant ils ajoutaient un sillon à la vallée, un ruisseau à l'étang, et convoitaient en soupirant tout ce qui bornait leur domaine : « Ceci me conviendrait comme pâturage, » cela ferait mon parc. Il nous faut de l'argile, de la chaux, » du granit, du gravier, et aussi un sol bas et humide pour » y aller prendre de la tourbe. La propriété est agréable, » bien située au sud. Il est bon, quand on est allé et venu » sur mer, de retrouver les acres de terre ferme que l'on » possède là où on les a laissées. » Ah! l'ardent possesseur ne voit pas la mort qui vient l'ajouter à la poudre de son domaine comme une parcelle de terreau de plus. Écoutez ce que la Terre dit :

CHANT DE LA TERRE.

Vous m'appartenez et je ne vous appartiens pas. La Terre subsiste, les étoiles demeurent et reflètent leurs clartés dans le vieil Océan. Vieilles sont ses rives, mais où sont ses vieux habitants? Moi qui en ai vu beaucoup, en ai-je jamais vu de semblables à elles? L'homme de loi, par un acte de substitution, s'est empressé d'assurer la possession du domaine à ces gens et à leurs héritiers sans jamais manquer.

Voilà bien la propriété toute hérissée de bois, avec son antique vallée, ses haies et son ruisseau; mais les héritiers, où sont-ils? évanouis comme l'écume du flot! L'homme de loi, les lois et le royaume, où sont-ils eux-mêmes? disparus entièrement!

Ils se disaient mes possesseurs, ces gens qui me traitaient ainsi en maîtres; chacun d'eux avait grande envie de rester, et cependant il est parti. Comment suis-je à eux s'ils ne peuvent me conserver, tandis que, moi, je les garde?

Lorsque j'entendis ce chant de la Terre, je n'eus plus l'âme aussi vaine. Ma cupidité se refroidit comme un mauvais désir à l'air glacial du tombeau. EMERSON.

ANCIENS PAPIERS DE FAMILLE.

LETTRE DU 17 FÉVRIER 1780.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 147.

Mon cher père,

Ce n'est plus du séminaire de Saint-Louis que je vous écris aujourd'hui, mais du collége de Montaigu, à Paris, rue des Sept-Voies, près Sainte-Geneviève. M. Braquemond, qui y a demeuré vingt-six ans, m'a procuré une place dans ce collége. Je suis pour enseigner les mathé-

matiques et la physique une heure par jour, et pour cela j'ai la nourriture avec 250 livres par an, sur quoi cependant je suis obligé de prendre pour acheter du vin lorsque j'en veux boire. Je cherchais une place pour rester à Paris après mes cinq années d'études, et celle-là suffira pour m'y retenir, quand même je n'en trouverais pas de meilleure. J'y suis depuis lundy au soir 14 février 1780, et je commence aujourd'hui mes premierres (*sic*) leçons.

Mon frère m'a annoncé, dans sa dernierre (*sic*) lettre, des provisions que je n'ai point encore reçües, peut-être les recevrai-je cette semaine. Je vous prie de m'envoyer sans faute la semaine prochaine 36 livres au moins, dont j'ai besoin pour acheter quelsques (*sic*) meubles et autres ustencilles (*sic*), et pour acheter du vin jusqu'à ce que j'aie reçu mon quartier de pension que je ne toucherai qu'au bout de trois mois, de plus quatre draps qu'on ne me fournit point ici. Vous pouvez par la même occasion y ajouter mon bréviaire; vous chercherez dans mes livres un petit cahier de latin qui traite de physique et mon livre de mathématiques que mon frère connaît.

Il y a à Paris un certain genre d'empoisonneurs inconnu jusqu'alors. Ces malfaiteurs présentent du tabac dans lequel ils ont eü (*sic*) soin de mettre une certaine poudre de *perlinpinpin* qui endort tout de suite et vous tient souvent endormi pendant quatre, cinq, six, huit jours, ce qui leur donne moyen de vous voler argent, montre, tabatière, etc. (¹). Il n'y a point de jours qu'on n'en arrête quelques-uns, point de semaines qu'on n'en fasse danser plusieurs sur l'échafaud en place de Grève (²); cependant la société maudite n'est pas encore détruite. Heureux ici sont ceux qui ne prennent point de tabac! On n'ose plus ny en présenter ny en recevoir; ils empoisonnent aussi quelquefois le vin et les liqueurs. Ceux qui y sont pris en sont bien incommodés et en ont la tête dérangée. Ils ont fait bien des vols et des ravages à Paris et aux environs; ils passent dans les provinces et on doit se défier de gens que l'on ne connaît pas.

Je vous souhaite une parfaite santé. J'embrasse ma mère, mon frère et toute la famille; bien des civilités à tous nos amis.

Je suis toujours très-respectueusement, mon cher père, votre très-humble et très-obéissant fils,

C...,
Maître de conférence de physique au collége de Montaigu, rüe des Sept-Voies près Ste Geneviève, à Paris.

Je continue toujours d'aller en Sorbonne et d'étudier pour prendre mes grades.

UN MOYEN DE LIRE DANS LA PENSÉE D'AUTRUI.

De même que toute émotion de l'âme produit un effet sensible sur le corps, de même lorsque nous donnons à notre physionomie une expression forte, accompagnée de gestes analogues, nous ressentons à quelque degré l'émotion correspondante à l'impression artificielle imprimée à nos traits. M. Burke assure avoir souvent éprouvé que la passion de la colère s'allumait en lui à mesure qu'il contrefaisait les signes extérieurs de cette passion, et je ne doute pas que chez la plupart des individus la même expérience ne donne le même résultat. On dit, comme l'observe ensuite M. Burke, que lorsque Campanella, célèbre philosophe et grand physionomiste, désirait savoir ce qui se passait dans l'esprit d'une autre personne, il contrefaisait de son mieux son attitude et sa physionomie actuelles, en concentrant en même temps son attention sur ses propres émotions (¹).

(¹) Il y a environ quinze ans, le même genre de crime a été constaté en plusieurs endroits de la France.

(²) On les rouait. Le mot *danser* est du plus mauvais goût.

(¹) *Du Sommeil*, par Alfred Maury.

LA BONDRÉE.

« Les buses sont des oiseaux ignobles, immondes et lâches », dit Buffon. Nous oserons avouer que nous ne partageons pas cette opinion, ou plutôt cette impression du grand naturaliste.

Sans doute, pour la taille comme pour le caractère, la buse n'est qu'une faible copie de l'aigle royal ou du condor; mais oubliez ces rois des airs, laissez-les à leurs montagnes inaccessibles, à leurs immenses forêts, et la buse reprend son importance, retrouve sa dignité; elle est, après tout, l'aigle et le condor de nos campagnes civilisées, de nos plaines et de nos bois des environs de Paris. Sans elle, nous ne connaîtrions pas le plaisir de voir planer un oiseau de proie (de quatre pieds et demi d'envergure, s'il vous plaît), de suivre des yeux ce beau vol circulaire, si lent, si majestueux, qui tout à coup se fixe, se cloue dans l'azur du ciel, puis se laisse glisser si mollement sur les pentes douces de l'air, et nous n'aurions pas la joie, à trois lieues des faubourgs, en vue du Panthéon et des tours Notre-Dame, de nous croire au milieu des scènes les plus sauvages de la nature.

Admettons d'ailleurs que, sous le rapport du courage et de la fierté, la buse soit aussi pauvrement douée qu'on le dit, elle n'en a pas moins une grande vertu, une généreuse passion : de tous les oiseaux de proie, c'est elle qui pousse le plus loin le sentiment de la maternité. Elle nourrit et soigne ses petits beaucoup plus longtemps que tous les autres; elle ne les renvoie jamais, ce sont eux qui veulent s'en aller. Il paraît que le mâle lui-même, quand on a tué la femelle, prend à lui seul toute la peine et vient à bout d'élever sa progéniture. Bien plus, la buse est si bien faite pour la famille, elle aime tant les enfants que, faute des siens, elle est capable d'adopter et d'élever ceux des autres. On en cite un curieux exemple, observé dans la ville d'Uxbridge, en Angleterre, sur une buse qui vivait en captivité. D'abord honteuse, elle réprima ses instincts; mais peu à peu se familiarisant, devenant plus hardie, elle se laissa aller à manifester son désir d'être mère; elle ramassait tous les brins de bois qu'elle pouvait trouver et s'évertuait à en faire quelque chose qui ressemblât à un nid. Son maître la comprit et eut pitié d'elle; il lui fournit des baguettes, des brindilles, tous les matériaux qui pouvaient lui convenir : l'oiseau se mit aussitôt à l'œuvre et acheva un nid fort bien conditionné. On lui donna deux œufs de poule; elle les accepta bravement, les couva et éleva les poussins comme la meilleure des poules eût pu le faire. « Chaque année régulièrement, dit la *Revue britannique* qui rapporte le fait, elle couvait et faisait éclore une bande de poulets. En 1831, sa couvée se composait d'une bande de dix petits. Une fois, son maître, croyant lui rendre service en lui épargnant l'ennui et les fatigues de l'incubation, plaça dans le nid des poussins nouvellement éclos; mais elle les tua tous. Elle traita ces poussins tout venus comme des intrus et des importuns, tandis que jamais poule de ferme ne fut plus soigneuse des poussins éclos par ses soins. Seulement, quand on lui apportait de la viande et qu'elle la déchirait pour la distribuer à sa famille adoptive, elle paraissait mortifiée de voir qu'après quelques becquées prises dans cette viande, ses poussins l'abandonnaient pour courir après le grain qu'on leur jetait. »

Ajoutons que la buse est susceptible d'attachement et de fidélité à l'égard de l'homme. Buffon en donne un exemple frappant que nous avons rapporté (t. XXVIII, 1860, p. 155).

La buse (*Buteo communis*) est un bel oiseau qui mesure deux pieds de longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue. Son plumage est d'un brun foncé en dessus; en dessous, d'un brun roussâtre, varié de zones alternativement plus claires et plus foncées. Le bec est recourbé, bleuâtre; l'iris et les pieds sont jaunes. Cet oiseau est très-répandu et sédentaire en France. Il ne saisit pas sa proie au vol, mais il fond sur les levrauts, les lapins, les perdrix, les cailles; à défaut de gibier, il se rejette sur les lézards, les grenouilles et même les sauterelles. Il niche dans les bois de haute futaie, sur les chênes, les hêtres, les bouleaux, et son nid est composé de bûchettes garnies de laine à l'intérieur.

La *buse bondrée* (bondrée apivore, *Pernis apivorus*) est de la même taille que la buse commune. Mais il est facile de l'en distinguer au premier coup d'œil. Elle est d'un

La Buse bondrée (*Pernis apivorus*). — Dessin de Freeman.

brun cendré sur le dos; le cou et le ventre sont blanchâtres, parsemés de taches brunes triangulaires. Le bec est moins recourbé, plus allongé; les plumes qui garnissent l'intervalle entre le bec et l'œil sont serrées et taillées comme des écailles. La bondrée habite les contrées orientales de l'Europe; on la rencontre rarement en France. Elle est encore moins belliqueuse que la buse; elle ne plane pas : perchée sur une branche, elle attend qu'une proie passe au-dessous d'elle. Elle vit de petits reptiles, de larves d'insectes, surtout d'abeilles et de guêpes. Son nid ressemble à celui de la buse; mais quelquefois la bondrée n'en construit pas, elle trouve plus expéditif de s'établir dans quelque ancien nid de milan.

LA MAISON DES MASCARONS

A MEXICO.



La Maison des Mascarons, à Mexico. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. D. Charnay.

Pour beaucoup de lecteurs peu familiarisés avec les termes techniques de l'architecture, il importe de bien définir le genre d'ornementation qui a donné son nom à l'élégant édifice dont nous donnons ici une représentation exacte. Or, en ouvrant le Dictionnaire quelque peu suranné de Roland le Virloys, voici ce que nous trouvons à ce sujet : « Mascaron, latin *larva*, italien *maschera* (1), allemand *fratz-koff*, tête grotesque ou masque, que les architectes et sculpteurs placent sur la clef des arcades... aux grottes, à l'orifice des fontaines. » Quatremère complète cette explication en ajoutant : « Le mot de mascaron comporte l'idée d'une tête de fantaisie qui exprimera quelque caractère voisin de la caricature. » M. Viollet-Leduc, qui l'emporte de toute la supériorité que donne la science unie au goût sur l'ancien architecte de Frédéric II, nous fournira certainement une meilleure définition d'ici à quelques mois (2) ; nous y renverrons très-volontiers tout lecteur que celle-ci ne satisferait pas.

La maison des Mascarons est située dans un des quartiers les plus féconds en souvenirs de tout Mexico, mais il s'en faut bien qu'elle puisse être comptée parmi les anciens édifices de la ville. La date de sa fondation ne va pas au delà du dix-huitième siècle. Ainsi que nous l'apprend M. Orozco y Barra, la façade reproduite par notre photographie est du même style que celles de San-Francisco, de *la Santisima* et du *Sagrario* : s'il était prouvé que ce n'est pas le même architecte qui l'a construite, on pourrait affirmer sans crainte que c'est le même goût qui a présidé à sa décoration. Construite en pierre de taille fouillée avec une habileté merveilleuse, cette élégante habitation n'a qu'une entrée ornée et qui est placée au milieu de l'édifice. De chaque côté de la porte s'ouvrent trois croisées, accompagnées de pilastres de la forme la plus capricieuse. Dans leur partie supérieure, ces pilastres se terminent par des cariatides bien différentes de celles adoptées généralement chez nous ; elles représentent des anges affectant le costume adopté par les artistes du siècle dernier. Ces figures soutiennent sur leur tête de grandes gouttières fort saillantes et terminées par des figures bizarres, de véritables mascarons. L'ensemble est réellement d'un bel effet, et les ornements jetés avec profusion sur les parois de l'édifice offrent une sorte de magnificence qui satisfait d'autant plus le regard qu'il est difficile de rencontrer un travail plus fin et plus délicat et une pierre plus habilement travaillée.

(1) C'est de l'augmentatif italien *mascherone* qu'est dérivé le mot français et espagnol *mascaron*.

(2) Dans son *Dictionnaire d'architecture*, en voie de publication.

L'intérieur de la maison présente d'abord un *patio* qui malheureusement n'est pas en rapport avec les magnificences du dehors; un rez-de-chaussée démesurément bas court tout autour de l'habitation, et l'on voit tout de suite que cette construction intérieure n'a pas été élevée dans un autre but que de préserver de l'humidité l'étage supérieur, le seul habitable, à proprement parler. Ces appartements sont éclairés par les grandes fenêtres qu'on remarque extérieurement; ceux du bas reçoivent leur jour par des espèces de soupiraux qu'on voit au-dessous. Un beau jardin égaye cette étrange habitation; mais ce qui la rend encore plus agréable est un vaste espace planté de beaux arbres, au milieu duquel on rencontre un étang.

Les souvenirs les plus anciens se rattachant à cet élégant édifice ne remontent pas au delà de l'année 1562; ce n'était alors que ce que l'on appelle au Mexique une *huerta*, un verger; mais, en 1752, la partie inférieure, telle qu'elle existe aujourd'hui, fut édifiée par les ordres de D. José Viverro Hurtado de Mendoza, comte del Valle de Orizaba. A l'époque où il mourut, en 1771, ce personnage avait déjà dépensé bien au delà de 500 000 francs rien que pour faire exécuter la façade et une portion des murs intérieurs. L'édifice fut alors abandonné, et servit durant de longues années (on aura quelque peine à le croire) d'étable à porcs. A cette époque, les alentours de ce petit palais étaient devenus littéralement un objet de dégoût. Vendue au plus offrant, en 1822, l'habitation entière a été terminée par les divers propriétaires qui l'ont possédée, sans qu'ils se conformassent, malheureusement, à un plan uniforme. Le docteur Moreno y Jove en finit les constructions, et elle appartient aujourd'hui à D. José Garcia Fiel, dont le goût l'a embellie intérieurement. Non loin de là, et dans la même rue, se trouve la fontaine de la Tlaspana : c'est un petit monument dont les sculptures sont fort imparfaites, mais dont l'ensemble produit un assez bon effet; il remonte au règne de Philippe V et fut terminé en 1737 (¹).

(¹) Voy. le grand ouvrage sur le Mexique, dont les vues, photographiées par M. Désiré Charnay, sont accompagnées d'un texte par M. Orozco y Barra.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

PREMIER RÉCIT.

Fin. — Voy. p. 178, 185, 198, 213, 222, 226.

La main du montagnard tremblait, quand il ouvrit la porte. Sa femme et ses enfants étaient là, pâles, mornes, affaiblis, mais vivants.

— Plus de tristesse! s'écria-t-il. Nos maux sont finis. Le ciel a eu pitié de moi, le ciel a comblé tous mes vœux. Nous sommes riches; vous ne connaîtrez plus ni la souffrance, ni les privations, ni l'inquiétude. Personne ne vous reprochera désormais notre misère et ma folie. Nous allons être heureux!

En disant ces mots, Ottmann tirait de ses poches les dix florins et les morceaux de cristal, qu'il rangeait sur la huche pour les montrer dans tout leur éclat.

— Tenez, tenez; mais ceci n'est rien, absolument rien en comparaison de ce que j'ai trouvé. C'est une mine immense, une mine prodigieuse; nous n'en verrons pas la fin.

— Comment! tu as réussi après tant d'efforts inutiles? s'écria Mariette, que l'étonnement avait d'abord pétrifiée. Oh! quelle joie, quelle joie pour mon pauvre cœur!

— Allons, tous, venez tous dans mes bras, dit Joseph; oublions nos malheurs et réjouissons-nous ensemble.

Ottmann n'avait pas achevé ces paroles que sa femme, ses deux filles et son fils se jetaient à son cou. S'étreignant les uns les autres, ils confondaient leurs baisers, leurs murmures, leurs caresses et leurs pleurs.

Quand les premiers transports furent apaisés :

— Maintenant, dit le père, il faut songer à vous, mes pauvres délaissés. Vous devez avoir eu faim pendant mon absence. Allons, vite, Thierry, prends l'argent, va chercher du pain, de la viande, de la bière, une bouteille de vin même, nous fêterons notre succès et célébrerons notre délivrance!

— Je vais accompagner mon frère, dit la fille aînée; mon aide ne lui sera pas inutile.

— Et Fanchette, demanda Élise, que deviendra-t-elle? Est-ce qu'elle ne sera point heureuse aussi?

— Pourvu que le méchant homme ne l'ait point tuée! répliqua sa sœur.

— Et moi qui n'y pensais pas! reprit Joseph. Soyez tranquilles. Demain votre frère ira vendre le cristal à Meyringen; il passera chez Gunther et lui demandera la chèvre, dont il remboursera le prix. Elle était si maigre qu'il l'aura sans doute épargnée. Je le souhaite de toute mon âme, pour qu'elle se réjouisse avec nous et profite de notre aisance. Que serions-nous devenus sans les florins qui condamnaient à mort la pauvre bête?

La journée se passa en festoiements, caresses, joyeux discours et préparatifs pour le soir. Quand la nuit drapa autour des montagnes son grand manteau sombre, Joseph s'achemina vers le Lœffelhorn avec d'abondantes provisions. Matthieu n'avait pas perdu le temps depuis son départ. Il avait examiné dans tous les sens la grotte magique, et il lui avait paru impossible de l'exploiter convenablement par le sentier dangereux qui leur avait jusque-là servi d'échelle, car c'était ainsi qu'on devait l'appeler. Non-seulement elle renfermait une quantité prodigieuse de cristal, mais il y avait des blocs d'une grosseur et d'une beauté inouïes. Un bon nombre pesaient évidemment plusieurs centaines de livres. On pouvait en faire des vases, des statues, mille objets d'art inappréciables. Comment les descendre au bord de l'Aar, le long d'une rampe abrupte, quand même on élargirait les gradins? Et ne serait-il pas déplorable de scier ou de briser les masses splendides, ce qui amoindrirait considérablement leur valeur? Mais quel moyen employer pour les sortir de la caverne sans les fractionner et sans diminuer leur prix? Le secret nécessaire augmentait la difficulté de l'opération. Matthieu, possesseur d'un immense trésor, se voyait incapable de l'approprier à son usage, ou, du moins, dans la triste nécessité d'en sacrifier la meilleure part. Contrarié de ce nouvel incident, il chercha tout le jour le moyen d'y remédier. Quand Joseph arriva au milieu de la nuit, après l'avoir laissé un moment reposer, il le mena dans la grotte et lui communiqua ses réflexions.

— Vois ce bloc magnifique, étincelant, lui dit-il; crois-tu qu'il pèse moins de cinq cents livres?

— Il me paraît plus lourd, et je serais étonné s'il n'approchait pas de sept ou huit cents.

— Eh bien, pourrions-nous le tirer de la mine et le descendre par le chemin où nous nous exposons sans cesse à nous rompre le cou? Avons-nous même assez de force pour soulever une telle masse? Elle exigerait au moins quatre hommes, l'emploi d'un truc et une voie facilement praticable. Quant à la diviser en morceaux, il n'y faut point songer, car ce serait lui ôter la plus grande partie de sa valeur.

— Comment faire, alors?

— Je pense avoir trouvé un expédient. J'étais fort tracassé hier et je rôdais autour de la grotte, quand j'ai aperçu dans la montagne une sorte de tranchée, de ravin,



qui, vers l'ouest, aboutit au glacier, pendant que, vers l'est, il forme une impasse près de la mine. En perçant la paroi de ce côté, nous pourrions nous ouvrir une issue commode et tailler dans le couloir un chemin ordinaire.

— A merveille.

— Oui, mais nous serons alors contraints de nous faire aider; on saura notre secret. Pour un dépôt comme ceux qu'on a trouvés jusqu'ici, on nous aurait laissés agir selon notre convenance. Mais ce prodigieux trésor, tout le monde en voudra une part; les gens accourront de dix lieues, de vingt lieues; ce sera un pillage. Enlevons d'abord ce que nous pourrons prendre, et nous verrons ensuite. J'ai un plan que nous tâcherons d'exécuter.

Un mois après, un montagnard vêtu de son plus beau costume, où l'on remarquait avant tout des bretelles bleues et blanches, qui se dessinaient vivement sur un gilet cramoisi, en forme de plastron, gravissait, à Berne, le perron de l'hôtel de ville. Sa figure sérieuse annonçait ouvertement qu'il était amené par une affaire importante. Il allait paraître, en effet, devant le grand conseil de la république, pour lui offrir un don et solliciter une faveur. Ce paysan préoccupé, mais dont les yeux révélaient une secrète joie, n'était autre que Joseph Ottmann. Il venait proposer au canton une somme de quarante mille florins pour obtenir le privilége d'exploiter seul, avec son ami Dulmenn, le gisement de cristal qu'ils avaient découvert. Il n'entra point sans émotion dans la salle gothique où l'attendait le sénat. Mais peu à peu il se remit, exposa simplement sa requête et obtint sans peine l'autorisation demandée. Sous un bon gouvernement, l'État, n'ayant pas d'autre intérêt que celui des citoyens, ne cherche nullement à les molester, ni à les accabler d'impôts et de vexations. Au bout de quelques jours, Ottmann emporta une belle feuille de parchemin où était constaté son privilége, et un délégué de la république le suivit pour faire payer la somme acceptée en échange. Matthieu et Joseph, aidés par Thierry, avaient déjà percé la paroi de la grotte et déménagé une partie du contenu. Ils s'étaient, de la sorte, mis en garde contre toutes les éventualités. Maintenant ils poursuivirent l'exploitation sans inquiétude, en plein jour, avec des ouvriers, des mulets et des charrettes. Ce ne fut pas un long travail. Le 10 octobre, ils avaient payé les quarante mille florins et emporté les plus beaux cristaux. Le lendemain, le tambour fit accourir sur la grande place les habitants de Guttanen. Le crieur annonça que les deux concessionnaires abandonnaient leur privilége; que chacun, par suite, pouvait aller recueillir dans la mine ce qu'ils y avaient laissé. Un quart d'heure après, toute la population valide, munie de pioches, de ciseaux, de maillets, de hottes, de paniers et de sacs, était en route. Le splendide butin de Joseph et de Matthieu représentait une valeur de huit cent mille francs. Ils le convertirent peu à peu en numéraire et en billets de banque. Devenus les citoyens les plus riches de la commune, ils achetèrent une grande maison, où ils vécurent ensemble. N'ayant point d'héritier, Dulmenn légua sa fortune à son compagnon et à sa famille. C'était lui qui allait promener les enfants, qui soignait la chèvre, car Thierry l'avait ramenée en triomphe. Quand le vieillard songeait aux morts, quand il sentait la tristesse envahir son cœur, il prenait une des petites filles sur ses genoux et tâchait de se faire illusion, de se persuader qu'il n'était pas resté seul au monde, après avoir perdu tous les siens. Il leur avait pourtant élevé un tombeau, où leurs cercueils se trouvaient réunis, où était marquée d'avance la place qu'il occuperait un jour.

Ce récit n'est pas un conte inventé à plaisir, c'est une histoire véritable. Les curieux visitent encore la grotte, dans laquelle ils marchent sur des parcelles de cristal comme sur un sable de diamants. Elle fut découverte en 1719. On peut voir à la Bibliothèque de Berne deux des masses étincelantes qui la décoraient. Si l'on veut de plus grands détails, on les trouvera page 163, dans la *Description des glaciers de la Suisse*, publiée par Altmann en 1751. Depuis un demi-siècle, les descendants de Joseph Ottmann habitent la petite ville de Meyringen.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

Suite. — Voy. p. 205.

Peu de personnes ont le temps, la patience et même l'instruction nécessaires pour bien voir tous les objets exposés dans les vastes bâtiments de Kensington-Gore. Deux mois seraient loin de suffire si l'on voulait ne négliger rien; mais à moins de posséder une somme extraordinaire de connaissances très-variées, il faut se résigner à passer devant un grand nombre de produits avec le regret de ne pouvoir en comprendre la valeur. Ce regret doit être, du reste, fort modéré : les Pic de la Mirandole n'ont jamais été très-communs : ils le sont moins que jamais de nos jours où, pour beaucoup de causes, la plupart des intelligences sont contraintes, comme on dit, à se « spécialiser ». Une exposition universelle n'est pas, d'ailleurs, un livre à lire tout entier avec la même attention soutenue de la première ligne jusqu'à la dernière : c'est bien plutôt une encyclopédie à parcourir, sauf en certains endroits où chacun, suivant ses études ou son expérience, trouve un intérêt particulier à s'arrêter et à se rendre compte d'une invention ou d'un perfectionnement notable. Effleurer l'ensemble, s'appliquer à l'observation de quelques parties, c'est généralement tout ce qu'il est permis de faire, qu'on soit agriculteur, manufacturier, fabricant, ingénieur, artiste ou artisan. Il ne faudrait pas, toutefois, approuver le visiteur qui se ferait conduire en ligne droite à la salle unique contenant ce qu'il est le plus capable d'apprécier, et qui s'y dirigerait chaque jour sans regarder jamais ni à droite ni à gauche. Le spectacle encyclopédique des richesses de la terre et des inventions du génie humain est de nature à émouvoir et à captiver toutes les âmes généreuses. C'est un grand enseignement et une occasion de nobles jouissances. Il ne serait besoin de rien de plus que de cet attrait supérieur pour expliquer et justifier l'empressement de tant de millions d'hommes de toutes les nations à franchir, cette année, le bras de mer qui sépare les îles Britanniques du continent; on peut soupçonner, il est vrai, beaucoup de voyageurs d'être animés seulement d'un sentiment de vague curiosité, l'Exposition n'étant peut-être pour eux qu'un prétexte d'interrompre la monotonie de leur vie habituelle et de se récréer dans le mouvement et le bruit : la foule appelle la foule. Mais nous doutons que même les esprits les plus frivoles reviennent d'un pareil voyage sans en avoir profité quelque peu de manière ou d'autre. Plusieurs y auront gagné, par exemple, de sentir s'apaiser leur antipathie nationale en voyant de leurs propres yeux que pour être Anglais on n'en est pas moins homme, et que tout n'est pas si détestable qu'ils étaient accoutumés à le croire dans la civilisation britannique. Il y a là, comme ailleurs, et dans toutes les classes, d'honnêtes gens, des familles où l'on s'aime, de beaux caractères, des âmes dévouées, et même ce qu'on pourrait appeler, si ce langage chrétien était plus toléré de tout le monde, des frères en douleurs, en épreuves et en espérances. Il se pourrait même que plus d'un cœur sincère, regardant de près, en arrivât à se demander si les nations n'ont pas été trop souvent les dupes

de la politique de leurs gouvernements, intéressés, en vue de leur popularité, à entretenir des ferments de haine et de guerre. Qui ne sent combien il a toujours été facile à ceux qui ont possédé le pouvoir, des deux côtés de la Manche, d'allumer tout à coup à leur gré les vieilles passions populaires et de précipiter les unes contre les autres les flottes et les armées? Il faudra bien, cependant, qu'un jour les inimitiés de peuple à peuple cessent sur toute la terre. C'est du moins digne de désir. Ne retenons pas trop nos tendances si elles nous portent à cette pente. Le cosmopolitisme qui menacerait de nous abaisser à l'indifférence est encore bien loin de nous. Au milieu de Londres, il n'est aucun Français qui, par l'effet d'un contraste où il n'est nullement nécessaire de faire entrer de la haine, n'éprouve plus fortement combien il aime la France. Et surtout pendant l'Exposition, qui de nous serait en danger d'oublier la patrie? Elle est représentée là vivante et glorieuse. Il en est de même pour chaque nationalité. C'est l'honneur de ces sortes de solennités de créer, en quelque lieu que ce soit, un terrain neutre où l'on ne respire qu'une atmosphère pacifique et bienveillante. Les ordonnateurs de l'Exposition universelle se sentaient certainement animés de cette douce influence lorsqu'ils ont eu l'heureuse idée de faire inscrire autour des coupoles et des transepts les paroles suivantes, qui toutes méritent ou le respect ou l'assentiment universel :

Exposition universelle de 1862. — Vase en majolique, fabrique de Minton. — Dessin de Thérond.

« Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »



« Dieu a regardé la terre et l'a remplie de ses biens. »

« A toi seul, Seigneur, les magnificences, et la gloire, et la victoire, et la louange; car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à toi et appartient à ton royaume. »

« Toutes les nations ont à s'instruire mutuellement, à donner et à recevoir. »



Une vue extérieure du palais de l'Exposition universelle, à Londres. — Dessin de Thérond.

« Chaque climat a besoin de ce que les autres climats produisent. »

« Le progrès du genre humain, œuvre du travail commun de tous les hommes, doit être l'objet constant des poursuites de chacun de nous. En accomplissant le progrès, nous exécutons la volonté de Dieu grand et bon! »

L'impulsion que, du haut du palais, ces maximes donnent à l'esprit l'élève au point de vue le plus juste pour apprécier les tableaux divers qui se déroulent dans cet immense espace et marquent le degré où sont parvenus le plus récemment les efforts de la science, de l'art, de l'industrie et du travail. Elle perpétue le sentiment de noble émotion que les spectateurs de l'ouverture de l'Exposition ont applaudi en entendant chanter, au milieu d'un religieux silence, cette ode du poëte Tennyson :

Des milliers de voix s'élèvent avec une douce puissance du milieu de cette vaste enceinte où sont assemblées les innombrables inventions de ce terrestre monde, et elles célèbrent l'invisible, l'universel Seigneur, qui permet encore cette fois aux nations de se réunir en paix dans le sanctuaire où la Science, l'Art, l'Industrie, viennent verser à nos pieds, par myriades, leurs cornes d'abondance!

O père silencieux de nos rois à venir! (¹) toi si regretté en cette solennité joyeuse, à cette heure dorée! c'est trempées de larmes que montent vers toi nos actions de grâces! Cette universelle union, c'est toi qui la rêvas. Et voyez les interminables lieues de palais! voyez ces gigantesques ailes, riches en modèles et dessins, outils, instruments de moisson, de labourage, métiers et roues, artillerie, secrets de la sombre mine; et l'or et l'acier, et le blé et le vin; les ouvrages des cyclopes et les travaux des fées; envois radieux des tropiques et merveilles des pôles; fêtes des yeux, trésors magnifiques de l'Ouest et de l'Est; l'Art divin avec ses formes, ses couleurs, et tout ce que notre belle planète peut produire de ravissant, d'utile, recueilli sous chaque étoile, apporté par chaque mer; et, de même que la vie se mélange de peines et de joies, les œuvres de la paix s'unissent aux engins de la guerre!

Le terme de la vie est-il donc si reculé, si lointain? Eh! qui peut dire où et quand? Jouissons donc, jouissons de notre rêve aujourd'hui!

O toi, sage qui penses! ô toi, sage qui règnes! détache la dernière chaîne du Commerce agrandi, et que ce pacificateur, déployant ses vastes ailes blanches, vole à tous les havres prospères sous l'immense voûte des cieux, mêlant les saisons et les jours heureux, jusqu'à ce que chaque homme fasse son propre bonheur du bonheur de tous, et qu'unis dans une noble fraternité ils brisent d'un commun accord leurs flottes cuirassées, renversent leurs tours fortifiées, et, dominateurs de par les puissances de la nature, fassent une même gerbe de tous les fruits de la paix et se couronnent ensemble de toutes ses fleurs!

La suite à une autre livraison.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

AOUT.

Ce sont les planètes les plus éloignées du soleil, les plus grandes, les moins denses, les plus aplaties, qui possèdent le plus de satellites, sorte de compensation, semble-t-il, du froid auquel elles paraissent être exposées. Uranus lui-même ne fait exception à cette remarque sous aucun rapport, car son aplatissement paraît dépasser celui de toutes les autres planètes. Que de contrastes offerts dans la comparaison de ces mondes multiples avec notre groupe binaire! D'abord, dans ces systèmes éloignés, la différence entre les satellites et l'astre central est beaucoup plus prononcée que dans le système de la lune et de la terre : les satellites sont plus petits et les planètes sont plus grosses. La vitesse de révolution et la distance à l'astre central sont toutes deux sensiblement plus grandes. Enfin, l'ordre des densités peut être renversé, et l'on voit des satellites, tels que le deuxième de Jupiter, qui paraissent plus denses que leur planète centrale.

Parmi tous ces systèmes secondaires, le plus singulier est sans contredit celui de Saturne, rendu déjà si remarquable par la présence du mystérieux anneau qu'il entraîne dans ses mouvements. Les cas extrêmes se trouvent en quelque sorte à la fois réunis dans ce groupe d'un aspect si bizarre.

Le sixième et le septième satellite de Saturne sont énormes; dans l'ordre des volumes, ils passent avant tous ceux de Jupiter. Au contraire, les deux premiers sont, avec ceux d'Uranus, les astres de tout le système solaire les plus difficiles à voir.

La distance du septième satellite de Saturne à la planète qui l'entraîne est décuple de la distance de la lune à la terre; elle dépasse un tiers de million de myriamètres. Mais si on compare ces distances aux rayons des planètes, on trouve que, relativement au rayon de l'astre gigantesque que ce satellite accompagne, cette énorme distance est à peine supérieure à celle de notre lune. Quoique le sixième satellite soit presque aussi gros que Mars, il n'est pas une fraction plus importante de l'astre central que notre lune comparée à notre terre.

Mais le premier satellite offre l'exemple, évidemment unique dans les planètes connues, d'une révolution sidérale faite en vingt-quatre heures. La distance de ce globe si prodigieusement rapide à la surface de la planète n'excède pas 150 000 kilomètres. En astronomie, cette distance paraîtra sans contredit bien faible, surtout si on se rappelle l'assertion du capitaine Beechey, qui prétend avoir parcouru 135 000 kilomètres en moins de trois ans.

Malheureusement nous ne pouvons engager les personnes qui suivront nos descriptions à chercher dans le ciel les satellites de Saturne; même ceux dont l'existence est tout à fait incontestable ne sont pas toujours visibles avec les plus grands télescopes. Il faut profiter, avec l'intelligence que peut seule donner une longue habitude, de toutes les circonstances favorables pour les saisir dans leur course rapide. C'est une grande chose que de savoir apercevoir, et tout le monde n'a pas ce talent, non-seulement parmi les amateurs, mais encore parmi les astronomes de profession.

LE DIEU LEHERENN.

Dans un village du nom d'Ardiége, assis sur les dernières rampes des Pyrénées, à peu de distance du point où la Garonne débouche de ces montagnes, se sont rencontrées quelques pierres votives dont une étude attentive révèle l'intérêt. Elles sont dédiées au dieu Leherenn, divinité inconnue partout ailleurs. Gruter, dès le commencement du dix-septième siècle, en avait eu connaissance; sur les relations d'un de ses correspondants, il avait inséré dans son recueil deux inscriptions à Leherenn, et la nouveauté du nom jointe à sa forme barbare avait suffi pour provoquer, sans la satisfaire, la curiosité des érudits. Pendant plus de deux siècles, force avait été de s'en tenir à cette notion sommaire. Mais de nos jours, grâce au développement de la noble passion de l'archéologie, les monuments relatifs à ce personnage problématique ont fini par se trouver en assez grand nombre, toujours dans la même localité. Dans ces dernières années surtout, l'église du village, ayant dû être démolie en partie, a rendu à la lumière une quantité de pierres ensevelies dans ses murailles et qui avaient appartenu primitivement au temple du dieu; restitution d'autant plus précieuse qu'un savant capable d'en apprécier toute la valeur se trouvait à portée. C'est du travail publié à ce sujet par M. Barry, professeur d'histoire à la Faculté de Toulouse, que nous allons extraire quelques résultats généraux propres, ce nous semble, à intéresser tout le monde.

Les inscriptions que l'on peut rapporter à Leherenn sont actuellement au nombre de vingt-cinq, et il y a lieu d'espérer que la collection ne s'arrêtera pas à ce terme. Malheureusement, ces inscriptions sont toutes d'une extrême concision : le nom du dieu, le nom du donateur, pas davantage. En voici une qui suffit pour donner une idée sommaire de toutes les autres:

(¹) Le prince Albert, époux de la reine, mort en décembre 1861.

LEHERENN°
MARTI
TITULLUS — A
MŒNI — FIL
V — S — L — M

Titullus, fils d'Amœnus, a accompli avec gratitude son vœu à Leherenn-Mars qui l'avait mérité (*Votum Solvit Libens Merito*).

Le premier point à remarquer, c'est que le nom de Leherenn ne s'est pas retrouvé une seule fois hors du village d'Ardiége (¹); il nous représente donc un culte essentiellement local, un dieu de campagne, comme on sait d'ailleurs, par d'autres documents, qu'il en existait un grand nombre en dehors du polythéisme officiel. Dans les Pyrénées mêmes, d'un canton à l'autre, se rencontrent les indices d'une divinité tutélaire différente. Comme chacun de ces cantons avait son individualité propre et tenait à la signaler, chacun aussi avait sa divinité spéciale dans laquelle il se symbolisait. C'est ainsi que dans la vallée de la Neste, à peu de distance d'Ardiége, se trouve un Mars-Ergé; dans les Cévennes, un Mars-Divanno et un Mars-Dinomogetimarus. A peine est-il nécessaire de dire que ces identifications avec Mars ne sont qu'un signe de l'influence latine, et qu'il faut seulement en conclure que les dieux en question étaient des puissances revêtues du caractère belliqueux, capables d'aider leur clientèle dans ses querelles avec les populations circonvoisines, de leur donner du courage, d'intervenir même en personne à l'occasion, comme chez Homère. Combien de populations, même chrétiennes, dans les contrées peu civilisées, seraient disposées, si on les laissait faire, à en revenir à considérer encore de la sorte le patron de leur village!

Éclairant ce culte local par tout ce que l'archéologie nous a révélé sur les cultes du même genre, le savant professeur de Toulouse, en quelques pages vivement écrites, nous fait assister en quelque sorte à ces mœurs des villages antiques, si vivantes et si différentes de ce qui nous apparaît à travers les cérémonies de la liturgie classique. « Dans les *faides* héréditaires, dit-il, qui ont divisé pendant des siècles, qui divisent encore sur quelques points les populations de deux vallées voisines, quelquefois celles de deux villages situés dans la même vallée, c'était au dieu Leherenn que s'adressait la jeunesse du *vicus*, à la veille de quelque guerre de représailles ou de quelque coup de main aventureux; à qui l'on offrait, au retour, les prémices du butin et la dîme du bétail. Si le temps, qui a respecté les textes arides que nous interrogeons souvent sans réponse, nous avait conservé quelqu'une de ces légendes divines que possédaient probablement les cultes locaux, que l'on se transmettait de bouche en bouche, comme au moyen âge, dans les veillées d'hiver, nous saurions de quelle manière et sous quelle forme miraculeuse s'exerçait souvent cette intervention du dieu local; comment, dans telle foire où les couteaux avaient été tirés sous un prétexte frivole, les gens du village s'étaient fait jour au milieu de la foule en jonchant la prairie de blessés et de mourants; comment, une autre fois, serrés de près dans une retraite de nuit, ils avaient fait face à leurs adversaires et ramené, avec le bétail enlevé, ceux qui voulaient le leur reprendre. C'était tantôt par des songes, tantôt par des voix ou des signes venus d'en haut, que l'existence du dieu se faisait sentir; mais on affirmait qu'il s'était plusieurs fois manifesté lui-même et qu'il avait bravement payé de sa personne dans certaine occasion solennelle où ses dévoués avaient besoin de quelque chose de plus que de bons conseils et de paroles encourageantes. »

On comprend sans peine que chez des populations grossières, soumises à une vie rude et à toutes les péripéties d'hostilités continuelles, le caractère belliqueux de la divinité devait infailliblement dominer; on invoquait volontiers, à défaut du dieu des armées, le dieu des rixes; mais ce caractère n'était cependant point exclusif. Patron du village, le dieu ne pouvait manquer de veiller à tous les intérêts. Ses fidèles l'invoquaient dans la chose privée comme dans la chose commune, dans les embarras du ménage, dans les maladies, dans les dangers des récoltes. On lui faisait des vœux, et, en cas de succès, on aurait eu grande crainte de ne pas les remplir fidèlement. On peut croire que les gens d'Ardiége durent tenir aux premiers chrétiens le même langage que les montagnards des environs du lac de Constance, lesquels, au dire d'un auteur contemporain, répondaient aux instances de saint Gall en lui montrant les images des dieux locaux: « Quel autre nous a jusqu'ici entouré de ses forces et de ses bras? N'est-ce point par lui que tout dure et que tout prospère, depuis le premier jour, dans nos champs comme dans nos maisons? »

On comprend aussi que la dévotion de ces pauvres gens devait se témoigner par tout ce qu'ils estimaient susceptible de plaire à leur protecteur et de capter ses faveurs. Les pierres votives étaient évidemment au premier rang. Elles étaient le monument durable d'un sacrifice plus ou moins dispendieux accompli dans quelque journée solennelle. Elles recevaient les libations, comme l'indique la patère sculptée sur leur face latérale, et en conservaient la mémoire avec le nom du donateur. Il est à regretter que leur laconisme ne nous permette pas de pénétrer, autant qu'il serait à souhaiter, dans le détail des liturgies. M. Barry explique ingénieusement ce laconisme par la raison d'économie des fidèles. Les marbriers faisaient payer le monument d'après ses dimensions et d'après le nombre des lettres, et les bonnes gens, n'ayant que peu, ne donnaient que peu. Aussi non-seulement les inscriptions sont-elles toutes réduites au plus strict nécessaire, mais les monuments eux-mêmes sont constamment d'une exiguïté plus que modeste: leur hauteur ne dépasse pas en moyenne 40 centimètres, et quelques-uns n'en ont guère que 20; ce sont tout simplement des pierres équarries. Le caractère que présentent les noms propres s'accorde parfaitement avec ces indices. Sur les vingt-cinq inscriptions, il n'y en a pas une seule qui porte un nom de notable; on n'aperçoit que des noms du commun, et même plusieurs noms d'affranchis: *Bambix, affranchi de Publius; Maximus, affranchi de Mandatus; Osson, affranchi de Priamus.* Un passage de Caton nous parle d'un certain Mars rustique d'un canton du Latium, dénommé Silvanus, auquel les esclaves eux-mêmes étaient autorisés à rendre un culte public. « Que l'esclave, dit-il, aussi bien que l'homme libre, puisse faire cette liturgie. » On peut supposer, bien qu'on n'ait découvert jusqu'ici aucun monument qui en témoigne littéralement, qu'il devait en être de même du Mars-Leherenn. Mais, dans ces cantons, le pécule des esclaves était peut-être trop maigre pour leur permettre jamais de telles dépenses.

En résumé, l'on doit voir que cette collection d'épigraphes n'est pas sans une sorte d'analogie, quant aux noms propres, avec celle que nos descendants s'appliqueront

(¹) M. Mérimée a proposé de rapporter à Leherenn un bas-relief du Musée de Strasbourg portant une figure de guerrier avec les lettres LE ... NNVS, dans un état assez fruste pour que Schœpflin, qui a le premier publié ce monument, y ait lu LE ... NTIUS, dont il faisait *Lepontius*, surnom de quelque chef de Gaulois auxiliaires des Alpes Lépontiennes. Si l'hypothèse un peu aventureuse de M. Mérimée était fondée, le nom de Leherenn ne s'étant jamais montré hors d'Ardiége, sinon dans la localité en question, il ne resterait d'autre explication que de supposer quelque légionnaire originaire d'Ardiége, lequel se serait souvenu sur les bords du Rhin de la divinité protectrice de son village, et lui aurait érigé un *ex-voto*; ce qui à la rigueur n'est pas impossible, mais demanderait assurément un témoignage plus formel que celui de quelques lettres incomplètes et mutilées.

peut-être un jour à former avec les épitaphes de quelques-uns de nos cimetières de village. Il est même à croire que la disposition générale des monuments n'était pas non plus sans ressemblance. Ces temples rustiques étaient la plupart du temps de simples chapelles fort exiguës, souvent même de simples bâtisses en forme d'obélisques ou de pyramides, surmontées de l'image du dieu; même dans le cas des chapelles, pour peu que les pierres votives se multipliassent, il devenait bientôt impossible de les loger toutes dans l'intérieur de l'édifice; on était donc réduit à les entasser sous le péristyle, et, la place manquant encore là, on les rangeait, comme nos pierres tumulaires, dans l'enceinte sacrée, gazonnée et plantée, qui environnait le temple, et qu'un simple mur de clôture, dont on retrouve souvent les vestiges, séparait du reste du territoire. Dans la règle, le donateur lui-même devait se présenter pour la consécration de son autel. Debout, et la tête voilée, il prononçait les paroles sacramentelles en faisant de sa main les libations prescrites par les rites du dieu. Un monument de ce genre, découvert sur le Saint-Bernard, et vraisemblablement érigé par quelque voyageur échappé à l'un des dangers de la montagne, est plus explicite à cet égard que ceux d'Ardiége : « Je suis venu devant ton temple, dit le donateur dans son inscription, et je me suis acquitté du vœu que j'avais contracté en répandant une libation sur cet autel. Puisse ta divinité que j'adore par ton nom l'accueillir et la tenir pour agréable. »

M. Barry fait également remarquer que le sanctuaire de Leherenn devait vraisemblablement avoir, comme tous les sanctuaires renommés, des marbriers attitrés chez lesquels on trouvait des autels tout taillés, sur lesquels il ne restait qu'à inscrire les noms, à peu près comme ces ateliers de pierres tombales qui se voient aujourd'hui à l'entrée de nos cimetières. Il explique ainsi les ressemblances de forme, de taille, d'écriture, de style même, que présentent presque tous ces monuments. C'était aux lapidaires eux-mêmes que devaient s'en remettre les fidèles pour la rédaction des légendes, et aussi semblent-elles toutes copiées sur un type commun consacré par l'usage et sans doute aussi par le bon marché. « Rédigée par les donateurs eux-mêmes, dit très-bien notre archéologue, sous l'émotion d'une grâce inespérée, d'une faveur miraculeuse obtenue par l'intervention du dieu, ces légendes s'empreindraient involontairement d'une lueur de sentiment ou de personnalité ; il leur échapperait, de loin en loin, quelque apparence d'indiscrétion, quelque velléité de confidence, et nous n'en serions plus réduits à glaner, au milieu de ces formules stéréotypées comme les refrains d'une litanie, quelques rares indications dont il est difficile de tirer parti sans leur faire dire plus de choses qu'elles n'en ont pensé. »

L'histoire est demeurée si longtemps consacrée presque exclusivement aux faits et gestes des habitants des villes qu'il faut savoir gré à ceux qui tentent, malgré tant de difficultés qui leur barrent la route, de faire quelques pas vers un domaine plus neuf et non moins instructif, la vie de village. A ce titre, la monographie du dieu d'Ardiége, surtout si des découvertes ultérieures permettent de la compléter, paraîtra peut-être aussi digne d'intérêt que celle de toute autre divinité plus pompeuse et entourée d'une clientèle moins vulgaire.

LE DOGE MEMMO.

1612-1615.

Cette belle médaille n'a pas de revers. Elle représente en buste le doge Memmo (*Marcus Antonius Memmo dux Venetiarum*) revêtu des insignes de sa dignité. — *G. Dupré fecit* 1612 (G. Dupré a fait, 1612).

Marc-Antoine Memmo fut élu doge de Venise à l'âge



Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Médaille commémorative du doge Memmo (1612), par G. Dupré.

de soixante-seize ans. Pendant son administration, la république fut en guerre avec les Uscoques, pirates qui avaient leur refuge entre l'Istrie et la Dalmatie, et en 1615 avec Ferdinand, archiduc d'Autriche, dont les ministres favorisaient les brigandages des Uscoques. Memmo mourut vers la fin d'octobre 1615.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.



LA CATHÉDRALE DE SPIRE.



Abside de la cathédrale de Spire. — Dessin de Stroobant.

Quand, remontant le Rhin, on sort de la petite ville de Schifferstadt, on ne tarde pas à apercevoir une cité grande et illustre, qui s'est appelée de trois ou quatre noms différents : *Neomagus, Augusta Nemetum, Noviomagus*, et qui s'appelle aujourd'hui Spire. « Par un hasard providentiel, dit un écrivain, l'histoire de la première moitié du Rhin converge à cette ville, qui est la chronique du fleuve dont Heidelberg est le poëme. Si loin qu'on remonte dans la nuit des temps, Spire apparaît comme la personnification du destin pour le cours d'eau qui déjà relie, durant 166 lieues, la tradition à l'examen, le catholicisme à la réforme, Sigismond à Bonaparte, et le concile de Latran à l'Assemblée nationale. Vous la saluez au troisième siècle, avec Tacite, comme la forteresse du Rhin; elle était même au pouvoir de Rome

l'an 57 avant J.-C.; les successeurs de Dagobert, les Carlovingiens, les empereurs saxons, y résidèrent alternativement; Othon Ier y donna le premier tournoi, Conrad le Salique en bâtit le dôme. Dans le caveau de l'arrière-chœur vinrent successivement prendre place neuf empereurs d'Allemagne : Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche. Ce fut la ville des diètes, comme Bâle était la cité des conciles : là-bas la papauté, ici l'empire. »

Un autre écrivain, M. Victor Hugo, confirme et complète cette rapide histoire de Spire. « C'est une ville illustre, dit-il; César y a campé, Drusus l'a fortifiée, Tacite en a parlé, les Huns l'ont brûlée, Constantin l'a rebâtie, Julien l'a agrandie, Dagobert y a fait d'un temple de Mercure un couvent de Saint-Germain, Othon Ier y a donné à la chrétienté le premier tournoi, Conrad le Salien en a fait la capitale de l'Empire, Conrad II en a fait le sépulcre des empereurs. Les Templiers, qui y ont laissé une belle ruine, ont rempli là leur fonction de sentinelles aux frontières. Tous les torrents d'hommes qui ont dévasté et fécondé l'Europe ont traversé Spire : pendant les premiers siècles, les Vandales et les Alemans (*tous les hommes*, hommes de toutes races, dit l'étymologie); pendant les derniers, les Français. Durant le moyen âge, de 1125 à 1422, en trois cents ans, Spire a essuyé onze siéges. Aussi la vieille ville carlovingienne est-elle profondément frappée. Ses priviléges sont tombés, son sang et sa population ont coulé de toutes parts. Elle a eu trente mille habitants, elle n'en a plus que huit mille. »

Le principal monument de Spire est sa cathédrale, ou *Dom*, qui, commencée vers 916 par Conrad Ier, continuée par Conrad II et Henri III, et terminée en 1097, est un des plus remarquables édifices qu'ait faits le onzième siècle, un des plus superbes échantillons du style roman. Conrad Ier l'avait dédiée, disent les chartes, à la « benoîte vierge Marie. » Elle eut à souffrir des guerres, des révolutions, des incendies, des hommes et du temps. En 1165, un premier incendie ne laissa debout que les deux tours et l'extrémité semi-circulaire orientale. En 1289 et en 1450, de nouveaux incendies amenèrent la destruction d'une grande partie de cet édifice. En 1689, les Français, commandés par le maréchal de Boufflers, après avoir saccagé une partie de la ville de Spire, s'en vinrent au Dom, qu'ils saccagèrent également : les deux tours de la coupole occidentale, la nef et le chœur s'écroulèrent au milieu des flammes. Pendant un siècle, l'église resta en ruine. En 1772, le prince-évêque comte de Limbourg-Styrum en ordonna la reconstruction. En 1793, les Français la saccagèrent à tel point qu'elle servit, comme beaucoup d'autres églises encore, de magasin à fourrages, puis de lazaret militaire. Le roi de Bavière Maximilien-Joseph la fit restaurer, et le roi Louis, non content d'en avoir reconstruit une partie dans le style primitif, en fit orner l'intérieur de fresques peintes sur fond d'or, d'après les cartons de Schraudolph, par Claude Schraudolph, Jos. Mœse, J.-C. Koch, Süssmair et Max. Bentele.

La cathédrale de Spire est la plus grande église de l'Allemagne; elle a 147 mètres de long et 42 mètres de large (la nef et les latéraux), 59 mètres (le chœur), et elle couvre une superficie de 23116 mètres carrés; les tours orientales ont chacune près de 78 mètres de hauteur. Comme l'église cathédrale de Worms (voy. p. 117), comme celles de Bonn et de Mayence, elle appartient à la famille romane des cathédrales à double abside, magnifiques fleurs de la première architecture du moyen âge, qui sont rares dans toute l'Europe, et qui semblent s'épanouir de préférence aux bords du Rhin. Cette double abside engendre nécessairement quatre clochers, supprime les portails de façade et ne laisse subsister que les portails latéraux.

L'intérieur présente un aspect sévère. Douze piliers carrés séparent la haute et large nef des deux latéraux. Au milieu de la nef, on aperçoit, à terre, quatre roses de pierre qui marquent la place où saint Bernard prêcha la croisade, en 1146, avec tant d'éloquence que l'empereur Conrad III se croisa immédiatement. Une dizaine de marches conduisent de la nef au chœur du roi (*Kœnigschor*), sous lequel se trouve le caveau impérial. Sur dix-huit empereurs qui ont régné de 1024 à 1308, neuf avaient été enterrés là : Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche; leurs tombeaux furent ouverts, violés et pillés en 1689.

Neuf degrés montent du Kœnigschor sous la coupole où s'élève le maître-autel.

Sous la partie orientale de la cathédrale s'étend une crypte curieuse soutenue par vingt piliers massifs et courts. On y voit d'anciens fonts baptismaux du neuvième ou dixième siècle, un vieux tombeau de Rodolphe de Habsbourg avec sa statue couronnée, et quelques traces des mines que les Français y avaient creusées, dit-on, en 1689, pour faire sauter la cathédrale.

De la galerie ouverte qui court au-dessous de la toiture, on a une très-belle vue sur la vallée du Rhin, les montagnes des duchés de Hesse et de Bade, et le Haardt.

SINGULIERS TITRES

D'ANCIENNES ACADÉMIES ITALIENNES.

Il y avait autrefois en Italie une grande émulation de goût et de savoir entre toutes les villes, et chacune d'elles avait quelque société où, d'ordinaire, l'esprit s'exerçait mieux et plus utilement que dans nos cercles ou clubs. Nous avons déjà parlé de plusieurs de ces sociétés; par exemple, de l'Académie de la Crusca (t. IV, 1836, p. 138), de celles des Herculaniens (t. XII, 1844, p. 17) et des Arcades (t. XIII, 1845, p. 159).

Beaucoup d'entre elles avaient adopté des titres assez ridicules. Voici quelques-uns des plus singuliers : les *Assorditi* (sourds) d'Urbin; les *Ostinati* (entêtés) de Viterbe; les *Intronati* (stupides) de Sienne; les *Umoristi* (humoristes), les *Fantastici* (capricieux) et les *Infecondi* (stériles) de Rome; les *Imobili* (immobiles), les *Infocati* (ardents) et les *Alterati* (irrités) de Florence; les *Gelati la notte* (transis de la nuit), les *Ottusi* (obtus), les *Oziosi* (oisifs) et les *Indomiti* (indomptés) de Bologne; les *Addormentati* (endormis) de Gênes; les *Oscuri* (obscurs) et les *Freddi* (froids) de Lucques; les *Nascosti* (cachés) de Milan; les *Invaghiti* (passionnés) de Mantoue; les *Catenati* (enchaînés) de Macerata; les *Caliginosi* (ténébreux) d'Ancône; les *Offuscati* (offusqués) de Césène; les *Innomati* (anonymes) de Parme; les *Insensati* (insensés) de Pérouse; etc.

LE CYPRÈS DE CORTEZ,

PRÈS DE LA CHAPELLE DE POPOTLAN, A MEXICO.

Cet arbre est connu dans tout le Mexique; on l'appelle l'*Ahuehuete de la noche triste*, le Cyprès de la nuit fatale [1]. C'est un véritable monument du temps de la conquête.

[1] Le cyprès de la *Noche triste y desgraciada* est le *Cupressus distycha* de Linné. La date de la nuit fatale doit être fixée au 1er juillet 1520.



Mais il végète encore, c'est tout ce qu'on en peut dire; sa tête est chenue, ses rameaux sont brisés; il présente bien le symbole de l'heure désastreuse où Cortez, doutant de son étoile, s'assit à son ombre et ne recouvra quelque tranquillité qu'en revoyant près de lui Alvarado, Sandoval, Olid, Ordaz, ces compagnons intrépides qu'il croyait avoir perdus.

Ainsi que le dit un vieux chroniqueur, dont la concision a parfois un mérite inattendu, la conquête du Mexique fut le plus étrange des coups de main : « J'y allai comme un gentil corsaire », répétait Cortez lui-même en ses jours de joyeuse humeur; et le fait est que 900 hommes, 80 chevaux, 17 canons et 13 brigantins, soutenus de quelques milliers d'Indiens, lui avaient suffi. Mais on avait abusé de la confiance des indigènes. Avant de combattre sérieusement, les Espagnols avaient été reçus comme des hôtes divins. D'accord avec les traditions antiques, les habitants de Tenotchitlan les avaient environnés de leur respect et leur avaient prodigué leurs trésors. Un jour vint cependant où l'avarice de Pedro de Alvarado, qui commandait en l'absence de Cortez dans la ville de Montezuma, devait tout remettre en question. Tandis que le *conquistador* s'était porté au-devant des bandes de Narvaez, l'impitoyable jeune homme qui le remplaçait avait trouvé moyen de réduire les Mexicains au désespoir. Après leur avoir fait douter du pouvoir de leurs dieux, il leur avait inspiré contre les étrangers une haine qui ne pouvait s'éteindre que dans des flots de sang.

Une peinture aztèque, d'une grossière exécution sans doute, mais d'une effrayante vérité, a fait déjà connaître sommairement l'odieuse circonstance qui amena la *Noche triste* (voy. p. 184). C'est dans le récit plein de franchise d'un vieux soldat, fidèle compagnon de Cortez, qu'il faut en lire les détails (¹). En cette occasion, Bernal Dias del Castillo vaut, selon nous, tous les historiens qui ont écrit d'après des documents postérieurs. Le jour où Pedro de Alvarado se posta dans le grand *Téocalli* pour attaquer des hommes sans défense, qui venaient fêter solennellement leur dieu, ce ne fut pas seulement la capture de quelques bijoux précieux qui le tenta, ce fut le dieu lui-même, dont il prétendit faire sa proie. Dias avait pu contempler, dans sa splendeur barbare, l'horrible idole, et la courte description qu'il en donne laisse assez comprendre quels âpres désirs l'espoir de sa possession alluma dans le cœur du futur *adelantado*. Après s'être extasié sur ses dimensions, sur l'aspect terrible de sa face, il ajoute : « Tout son corps était couvert de pierres précieuses, d'or, de perles; l'*aljofar* (²) s'incrustait sur sa surface au moyen d'une résine agglutinative obtenue d'une racine qui croît dans le pays; il en brillait de la tête aux pieds. Son corps était ceint d'une sorte de grands reptiles tordus dans l'or et scintillant de pierreries. » Quatre cents hommes furent assassinés, et Huitzilopuchtli tomba au pouvoir des Espagnols. Mais le massacre de la *Noche triste* fut résolu par tout un peuple; et l'invincible Cortez lui-même, qui avait rejoint sa petite armée, cessa d'être redouté.

Il n'y a rien, en réalité, de plus dramatique, dans l'épais volume légué à la postérité par Bernal Dias, que le récit où il fut acteur et où, dans le fond, il ne ménage pas même celui que d'ordinaire il appelle si affectueusement *nuestro Cortes*. Les Espagnols sont en fuite par une nuit sombre; Montezuma est mort, et chacun s'est fait son vengeur. Voyez les chaussées de la ville de Mexico couvertes de myriades d'Indiens : ils ne portent plus maintenant d'élégants boucliers parés de plumes qu'on doit agiter dans les danses sacrées; ils se sont armés de leurs *macanas*, de leurs frondes, de leurs lances gigantesques, de ces épées-haches garnies de lames d'obsidienne, dont un seul coup vigoureusement asséné peut abattre le cou d'un cheval. Cette foule irritée a compris que les étrangers vont fuir, et elle les poursuit de ses sifflements. « Il pleuvotait, dit le vieil historien (nous ne changerons pas son expression), il faisait noir; c'était avant minuit; nous nous en allions... Un grand cri sortait de cette multitude en colère : Les *Teules* s'en vont, les *Teules* fuient! ils vont d'où ils ne reviendront pas... » Et des injures suivaient ces paroles menaçantes, qu'accompagnaient une grêle de pierres, des volées sans fin de javelots.

Malgré cette horrible confusion, et bien qu'ils eussent compris parfaitement que l'avant-garde des étrangers avait déjà quitté la ville, les Tlaxcaltèques supportaient en grande partie l'effort de tout un peuple ennemi. On les voyait porter sur leurs robustes épaules les madriers avec lesquels on espérait improviser un pont pour dégager le reste de l'armée. Le pont fut jeté, en effet, sur le bras du canal le plus étroit, vis-à-vis la route qui conduisait à Popotlan; mais ce fut sur ce pont même qu'avait traversé Cortez, et où s'amoncelaient les fuyards, que se passa la plus horrible tuerie. Les chevaux, effrayés par les clameurs, tombaient dans l'eau du canal; il en périt au delà de quarante-six, et ils étaient impitoyablement transpercés par les lames affilées que les Indiens avaient arrachées aux vaincus, et dont ils avaient fait de longues pertuisanes en les emmanchant à leurs lances gigantesques; les têtes des Espagnols, pour peu qu'elles se montrassent à la surface des eaux, étaient immanquablement broyées sous le poids de lourdes pierres. Ainsi périrent des centaines de soldats chrétiens que ne guidait plus la voix de Cortez et qu'Alvarado tentait au moins de sauver. Ce fut bien pis encore lorsque le pont des Tlaxcaltèques vint tout à coup à s'écrouler : la plus grande partie de l'armée du conquistador, augmentée de celle de Narvaez, succomba; au dire de Bernal Dias, près de quatre cents soldats espagnols trouvèrent la mort durant cette déroute imprévue, où l'on vit héroïquement périr Salcedo, Morla et Lares. On ne comptait guère alors les hommes faisant partie des alliés : il en mourut douze cents, selon Bernal Dias; quatre mille, selon d'autres historiens.

Ce fut, comme nous l'avons déjà dit, sous le cyprès de Papatlan que Hernando Cortez fit sa première station lorsqu'il fuyait devant les troupes aztèques. Le mot peut sembler dur quand on parle d'un tel homme, mais il est vrai, et Bernal Dias n'en conteste nullement l'exactitude. L'*ahuehuete* devait être alors magnifique; ce fut sans doute à l'ombre de ses vastes rameaux que le conquistador entendit le récit des derniers désastres que vint lui faire plus tard Alvarado, auquel on dut en réalité le salut de la petite armée.

Environné des débris de son avant-garde, soutenu par la présence des Tlaxcaltèques qui demeuraient fidèles aux chrétiens, mais de la bonne foi desquels on doutait cependant, Cortez ne tarda pas à reprendre l'admirable sang-froid qui fut le signe distinctif de son caractère. Voyons comment ce grand courage avait pu faiblir un moment. La présence de la petite chapelle qu'ombrage l'antique *ahuehuete*, bien qu'elle soit d'une construction plus moderne que la terrible catastrophe, semble être là comme la consécration de quelque mystérieux souvenir.

Il y avait dans cette petite armée, toute composée d'hommes invincibles, un homme plus redouté qu'eux

(¹) *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, por el capitan Bernal del Castillo, uno de sus conquistadores. Madrid, 1632, 1 vol. in-fol.

(²) L'*aljofar*, dont il est si fréquemment question dans les écrivains espagnols et portugais, est de la semence de perles; on désigne même ainsi des perles de petite dimension.

tous, et qui cependant ne combattait qu'à ses heures. Botello l'astrologue, bien connu de Bernal Dias, qui se dit presque son compère, était le génie redouté des compagnons de Cortez et de Cortez lui-même. Les historiens étrangers n'ont certainement pas insisté suffisamment sur la présence de ce personnage parmi des soldats d'une admirable valeur, mais dont aucun n'échappait à l'influence des croyances de son siècle. En fait, les catastrophes

Le Cyprès de la nuit fatale, près de Mexico. — Dessin de Blanchard, d'après une photographie de M. D. Charnay.

successives advenues pendant la nuit fatale furent dues complétement à Botello. C'était un homme de bien en apparence, dit Bernal Dias; il était allé à Rome, et il charmait ses compagnons par le récit du religieux pèlerinage; en réalité, ce n'était qu'un adepte funeste de la nécromancie. Quatre jours avant cette déroute fatale, il avait *jeté les sorts*, poursuit le brave soldat, et l'astrologie lui avait annoncé que si, durant la nuit du 10 juillet, on ne

sortait pas en toute hâte de Mexico, nul soldat castillan n'en sortirait en vie. Le reste de la prophétie était tout aussi terrible pour Cortez; il y allait pour lui de son honneur et de sa renommée.

Mais Botello n'était pas si bon devin qu'il eût prévu le sort qui l'attendait lui-même : soit qu'il se vît accablé par le nombre des Mexicains et qu'un coup de fronde lui eût arraché la vie, soit qu'il se fût chargé imprudemment de ces masses de joyaux et de pierreries qu'au dernier moment Cortez dut abandonner à qui voulait les emporter, il périt. Sa mort eut lieu, à ce qu'il paraît, sur ce pont de madriers que les Tlaxcaltèques avaient jeté à l'extrémité du canal, non loin de ce fameux saut d'Alvarado dont le vieux soldat se gausse avec tant d'esprit. Botello une fois mort et ses prophéties mises à néant, le héros recouvra tout son courage. Il en avait besoin : s'il s'arrêta quelques moments sous le cyprès de Popotlan, ce fut pour prendre des mesures afin d'assurer sa retraite. Tout lui manquait, hors son génie, et son génie le sauva encore. L'attaque des Mexicains avait été admirablement combinée; mais il sut déjouer leurs efforts. Après avoir marché durant quatre jours, toujours harcelés et sans vivres, les Espagnols se trouvèrent à Otumba, devant une armée nouvelle; au cri de victoire que jette Bernal Dias, on sent que Botello le nécromant est mort, et que son héros est retrouvé.

LES AMATEURS DE PLAFONDS.

Cette estampe satirique date de 1819, année où furent terminés trois plafonds du Louvre. L'un d'eux, peint par M. Abel de Pujol, représentant la *Renaissance des arts*,



Les Amateurs de plafonds au Salon. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe de Bernard Gaillot (1819).

était placé au-dessus du grand et bel escalier principal du Musée, récemment détruit. Il était impossible de le bien voir sans d'insupportables contorsions; c'est ce qu'a voulu exprimer plaisamment l'auteur de l'estampe que nous reproduisons, Bernard Gaillot, qui a peint quelques tableaux religieux pour les églises des Petits-Pères, de Saint-Jean et Saint-François à Paris, et pour la cathédrale de Sens.

Le plafond si difficile à regarder avait dû originairement être peint par Prud'hon; on lit dans *le Moniteur* du 20 mars 1819 : « Prud'hon ayant été détourné par d'autres occupations d'exécuter le plafond de l'escalier du Musée, cet ouvrage est confié à M. Abel de Pujol, qui s'est engagé à le terminer pour le 25 août... » On voit avec quelle rapidité M. Abel de Pujol fit cette peinture, qui décore aujourd'hui la galerie principale de la Bibliothèque du Louvre.



PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. les Tables du t. XXVIII, 1861.

LES HEUREUX.

— Le temps si beau! le soleil si brillant! Là, sur les toits, hier sombres, glacés, réchauffés aujourd'hui et resplendissants, au milieu d'une radieuse atmosphère, sautillent mes voisins les moineaux, à la royale noire, au regard fripon. Ils viennent jusque sur l'appui de ma fenêtre, sur mon balcon, et, la tête penchée à droite, à gauche, ils me font des mines agaçantes; puis soudain ils s'envolent sans prendre leur essor et comme soulevés par quelque brise folâtre. Et moi je résisterais à ces appels réitérés! je demeurerais inerte! je me cramponnerais à mon bureau refrogné! je me rencognerais près de la récalcitrante cheminée qui fume sous le rayon qui l'inonde? Non! de par tout ce qui vit, respire et jouit, je sortirai! moi aussi je prendrai mes ébats. C'est temps de fête, et chacun s'émancipe. En dépit de l'hiver, il y a comme un épanouissement général au souffle hâtif d'un printemps encore éloigné, et certes je ne m'entêterai point à bouder triste et seul. En avant l'habit neuf, le chapeau soyeux, la canne ornée d'un bouton d'agate! Fi du morne parapluie et des caoutchoucs nauséabonds! Vivent les frais souliers vernis où l'on peut mirer sa toilette! Il n'y a pas jusqu'aux pavés qui n'aient quitté leur livrée humide et terne : ils resplendissent, eux aussi, dépouillés de leur fange visqueuse. Les quais reluisent au soleil, et je vais les parcourir. J'arpenterai les splendides boulevards, les larges rues, et cette fois je prétends visiter les opulents, les heureux. Pourquoi tourner obstinément nos regards vers les tristes côtés d'une société nécessairement imparfaite, mais qui a aussi du bon, des points brillants, des marges dorées, des expositions favorables? Il ne s'agit que de les trouver. Cherchons-les; soyons de notre époque; jouissons!

Je m'en dis à moi-même beaucoup plus long, et, en vérité, ce n'était point mal dit. Ce fut donc fort gaiement, bondissant d'un pied sur l'autre, avec un certain contentement de ma parure, de ma personne, et du beau temps qui mettait l'une et l'autre en relief, que je quittai mon logis. Comme je m'élançais sur le trottoir, mon petit décrotteur me jeta au passage une œillade chagrine : rien à faire pour lui! et je l'entendis grommeler : « Il est en *Rickard* aujourd'hui; il s'en va voir des *Riches*. »

Le petit méridional a une façon à lui d'accentuer ces mots-là. Dans son enthousiasme d'envie, il en quadruple les *r*. Tout imprégné de la gaieté qu'en dépit du mois de janvier répand un ciel radieux, au lieu de froncer le sourcil au petit mécontent, peu s'en fallut que je ne livrasse à sa brosse le vernis irréprochable de ma chaussure, tant je désirais voir reluire aussi ce visage bronzé. D'ailleurs il ne disait que la vérité : en effet, je vais visiter des riches, et je prétends aujourd'hui ne voir que des heureux.

En conséquence, je m'acheminai vers un splendide hôtel dont je connais le propriétaire. Ce favori de la fortune avait été mon camarade de collége. Le destin, à sa naissance, lui avait mis, selon le dicton populaire, la cuiller d'or dans la bouche, d'où il n'avait eu garde de la laisser choir. Sa prospérité allait croissant, j'étais demeuré stationnaire; bonne raison pour que la distance s'élargît entre nous. Chemin faisant, je me répétais que je l'avais toujours connu bon garçon; que toujours il m'avait gracieusement accueilli; que s'il venait rarement chez moi, c'était ma faute. On eût dit qu'un mauvais sort s'en mêlait : je ne voyais jamais que sa carte. En revanche, lors de mes rares apparitions chez lui, il ne tarissait point en reproches pleins de cordialité sur ma *sauvagerie* et en invitations courtoises, un peu vagues à la vérité, mais appuyées de serrements de main et d'exclamations polies. Étrange à dire, à mesure que je m'encourageais ainsi de mon mieux, je sentais se refroidir mon zèle et s'alourdir mes pas. Je n'avais garde de convenir avec moi-même de l'effet produit par le souvenir, de plus en plus présent, du perron élevé de l'hôtel de *mon ami*, de ses grands vestibules, de son jardin toujours verdoyant, grâce à un heureux mélange d'arbres résineux. Je revoyais en imagination le majestueux escalier à double rampe, à larges paliers. Tapis moelleux, lustres étincelants, meubles dorés, tentures soyeuses, tout cela me revenait en mémoire, et je me sentais amoindri par les magnificences dont s'entourait mon camarade de classe. Dépaysé, déplacé, mesquin, je me trouvais pauvre, dénué, ridicule, mal mis, moi, si glorieux au sortir de ma mansarde! Il est certaines faiblesses qu'on a peine à s'avouer. Cette sensation d'infériorité à propos d'infimes bagatelles qu'on fait profession de mépriser a de quoi blesser notre orgueil. C'est honteux, c'est absurde. Mais un grand observateur des replis cachés de notre nature multiple, la Bruyère lui-même, n'était pas exempt du malaise qui me travaille, lui qui vivait dans l'intimité de la maison de Condé, accoutumé à tout le faste des grands, tandis que maintenant nous ne connaissons guère que le luxe; eh bien, la Bruyère avoue des sensations analogues à celles que je combattais : « Si on ne le voyait de ses yeux, dit-il, pourrait-on s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes? » S'il m'en souvient bien, il ajoute : « Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille : Il a cinquante mille livres de rente! Cela le concerne tout seul, et il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise! »

Mon camarade de collége, qui se fût trouvé pauvre avec cinquante mille livres de rente, n'était ni plus laid, ni plus sot, ni plus petit que nombre d'autres; l'éviter, lui en vouloir presque de sa prospérité, n'était-ce pas plus mesquin, plus honteux peut-être que de le rechercher en vue de cette même richesse? Si l'un tenait du parasite et du flatteur, l'autre ne cachait-il pas une sourde envie? Voir dans chacun sa véritable valeur, aimer ses qualités, excuser ses faiblesses, enfin agir avec une bienveillance que des accessoires dont on ne fait nul état ne sauraient accroître ou diminuer, c'est se montrer homme de bon sens, ce que nous appelons honnête homme; et sur cette conclusion, je foulai d'un pied ferme la mosaïque du vestibule, et promenai un regard approbateur sur le tapis moelleux qui grimpait l'escalier.

Personne pour m'annoncer; je jetai un coup d'œil à droite, à gauche; j'appelai : on ne répondit pas. J'ouvris une porte basse, et j'aperçus un chaos de vaisselle, de batteries de cuisine non lavées; des dalles humides, sales, et la solitude. Je refermai promptement, et m'adressai à une seconde porte : elle donnait dans un bouge noir où je ne me hasardai pas à mettre le pied. J'appelai encore : ma voix seule fit retentir la voûte.

— Serait-il arrivé quelque accident aux maîtres? pensai-je.

Et je montai rapidement. Au premier, je vois de doubles battants solidement verrouillés; je monte encore, et suis enfin arrêté par un garçon en tablier peu blanc, assez grossier d'accent et de figure, qui me demande à qui j'en ai pour appeler de la sorte, et ce que je veux.

— Annoncez-moi à votre maître, répondis-je d'un ton bref.

Ma philosophie récemment conquise commençait à m'abandonner.

— Ah bien! est-ce que je sais, moi, où il est! *pt'être* bien sorti, ou couché, *pt'être!*

Et, parcourant d'un œil peu approbatif ma belle tenue, que j'avais cessé de croire irréprochable :

— Revenez plus tard, ajouta le laquais d'un air rogue.

La colère me gagnait, lorsqu'une voix de femme plus qu'argentine se fit entendre :

— Qu'y a-t-il? de quoi s'agit-il? Répondez donc, Baptiste! Que demande-t-on? qui est-ce? Où est Joséphine?

Ces questions se succédaient sans interruption, et une dame en robe de chambre surchargée de garnitures, et à laquelle il n'eût manqué, pour être de la dernière élégance, qu'un peu plus de propreté, parut, à mon aspect se retira au plus vite, et dit en disparaissant :

— Faites donc entrer en bas... chez monsieur!...

— Monsieur a tout fermé, tout barricadé! cria Baptiste.

— Fichue baraque! murmura-t-il ensuite de façon à n'être pas entendu même de moi, si la place eût été moins sonore.

Je vis que j'allais rester sur l'escalier, où je me rafraîchissais trop.

En conséquence, je me préparai à la retraite, me répétant, selon mon programme d'indulgente mansuétude, qu'après tout j'étais seul blâmable. J'arrivais de trop bonne heure (il n'était que deux heures après midi); peut-être y avait-il eu bal, fête, la nuit précédente : les gens n'étaient qu'à demi réveillés. D'ailleurs, je ne les avais pas prévenus de ma visite; ce n'était pas leur faute si j'étais reçu sur l'escalier, et si leur valet était un malappris.

Je redescendis; arrivé au premier, un terrible carillon m'arrêta. Toutes les sonnettes étaient en branle; une voix tonnante lâcha une bordée d'imprécations; les battants verrouillés s'ouvrirent comme par un ressort, et sur le fond sombre de riches appartements où le jour ne pénétrait guère que par cette ouverture, et où cependant je voyais scintiller l'or des lambris, m'apparut la figure irritée de mon compagnon de classe, à demi revêtu d'un pantalon à pieds, sans souliers ni pantoufles, et évidemment hors de lui. *La suite à la prochaine livraison.*

La suite à la prochaine livraison.

Tous les hommes sont supportables, excepté ceux qui supportent tout. HORN.

LES PLUS HAUTES MONTAGNES DU GLOBE.

D'après les évaluations les plus récentes, voici l'altitude des montagnes du globe les plus hautes que l'on ait jusqu'ici mesurées; elles sont situées toutes trois en Asie, dans l'Himalaya.

	pi. angl.	mètr.
1° Le mont Everest ou Gaurisankar, près de la frontière du Népaul	29 002	8 840
2° Le mont Karakorum ou Kouenlun, au nord-est de la vallée de Kaschmyr, et à 25 lieues environ de la passe de Karakorum	28 275	8 618
3° Le mont Kunchinjinga (Himalaya sikhe)	28 156	8 580

Les Chinois affirment qu'il existe des montagnes encore plus élevées dans la chaîne du Kouenlun.

MONNAIE DE THÉMISTOCLE

COMME SEIGNEUR OU DESPOTE DE LA VILLE DE MAGNÉSIE EN IONIE.

SES TOMBEAUX.

« Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique », a dit l'illustre vaincu de Waterloo, se comparant au vainqueur de Salamine dans sa lettre au prince régent d'Angleterre du 15 juillet 1815. Il y avait sans doute fort longtemps que l'empereur n'avait relu la Vie de Thémistocle, lorsqu'il écrivit cette phrase historique qui a popularisé parmi nous le nom du héros athénien. Napoléon se rappelait que le fils de Néoclès avait trouvé un asile inviolable chez les Perses, bien qu'il eût été le plus redoutable de leurs adversaires; mais il avait certainement oublié que Thémistocle, qui aimait l'or et les plaisirs qu'il achète peut-être à l'égal de la gloire, avait été accusé, non sans de graves motifs, d'avoir trempé dans les intrigues ourdies avec les Perses par Pausanias, roi de Sparte, et que le fugitif n'avait été admis en la présence d'Artaxerce qu'après avoir promis d'adorer le grand roi. Ce ne fut, en effet, qu'au prix de cette humiliante condescendance aux coutumes serviles de l'Asie que le vainqueur de Xerxès obtint la protection du fils de ce prince, ainsi que les dignités et les trésors dont il le combla. A la vérité, quelques auteurs anciens disent que Thémistocle sut se relever de cet abaissement en s'empoisonnant lorsque l'annonce d'une guerre nouvelle, qui allait se rallumer entre les Grecs et les Perses, vint le placer dans l'alternative cruelle de désobéir aux ordres du maître qu'il s'était donné ou de porter les armes contre sa patrie. Mais d'autres écrivains prétendent qu'il mourut moins héroïquement d'une maladie naturelle. Quoi qu'il en soit, on est en droit de supposer que Napoléon Ier aurait reculé devant son éloquent rapprochement entre sa démarche et celle du général athénien s'il avait eu plus présents à la mémoire les détails de cette phase peu brillante de sa carrière.

Napoléon n'aurait certainement pas consenti à ployer le genou devant le souverain de l'Angleterre, pas plus qu'il n'aurait accepté le gouvernement d'une des possessions de l'empire britannique. L'âme de Thémistocle, pour héroïque qu'elle fût, ne connut pas ces scrupules du patriotisme moderne; cet homme de Plutarque adora le grand roi et termina ainsi le discours qu'il lui adressa dans leur solennelle entrevue, qu'on place vers l'an 465 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire seize ans avant sa mort : « Mes ennemis te seront témoins des services que j'ai rendus aux Perses; que mon malheur te serve donc à faire éclater ta vertu, plutôt qu'à satisfaire ta vengeance. Choisis, ou de sauver la vie à un suppliant qui vient se livrer à toi, ou de perdre un ennemi déclaré des Grecs. » (Plutarque, *Vie de Thémistocle*, traduction de M. Pierron.)

Le roi, qui ne chercha pas à cacher la joie qu'il ressentit en se voyant un tel allié, non-seulement accorda à Thémistocle les deux cents talents qu'il avait promis à celui qui lui livrerait cet ennemi de son peuple, mais encore le créa l'un de ses lieutenants ou satrapes, en lui donnant le gouvernement de plusieurs villes, Magnésie sur le Méandre, Myus et Lampsaque; certains auteurs ajoutent même à cette liste Percote et Palœscepsis. Selon l'usage asiatique dont on connaît maints exemples, la première de ces villes était pour son pain, l'autre pour son poisson et sa table, la troisième pour son vin, les deux dernières pour ses meubles et ses vêtements.

La rarissime pièce de monnaie d'argent qui a donné lieu à cet article est un curieux monument de cette transformation en satrape de l'empire perse du héros que dans sa jeunesse les lauriers de Miltiade empêchaient de dormir. Découverte il y a quelques années, cette médaille, qui fait partie du cabinet de M. le duc de Luynes, a été gravée, par les soins de son savant possesseur, sous le numéro 7, planche XI du bel ouvrage intitulé *Choix de médailles grecques*, publié par lui-même en 1840, mais dont d'autres travaux ne lui ont pas encore permis d'écrire le texte. Heureusement, avec sa libéralité ordinaire, M. de Luynes avait donné une empreinte de cette pièce à

un numismate distingué, M. W.-H. Waddington, et ce savant vient de la reproduire de nouveau dans un volume intitulé : *Mélanges de numismatique et de philologie,* planche I, numéro 2, avec une dissertation dans laquelle il expose les raisons qui le décident à y reconnaître une monnaie émise par le héros athénien, et non par quelque obscur magistrat du même nom.

Avant d'apporter les preuves de cette attribution que nous adoptons complétement, expliquons les types qui figurent sur la médaille. Sur le côté principal, on distingue Apollon debout, nu, sauf une chlamyde jetée sur les épaules, et s'appuyant sur une branche de laurier. On distingue en légende le nom de Thémistocle écrit en grec au génitif, ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΕΟΣ, qu'il faut traduire, selon l'usage : (monnaie) *de Thémistocle.* Sur la gravure publiée par M. de Luynes, les premières lettres de cette légende sont presque effacées. Au revers paraît un corbeau, les ailes étendues, et les deux lettres MA, initiales du nom de Magnésie; ce type est inscrit dans le *carré creux* qui paraît habituellement sur les monnaies de ces époques reculées. Nous avons dit que l'entrevue de Thémistocle avec Artaxerce se place à l'an 465 avant Jésus-Christ; la mort de Thémistocle arriva l'an 449 avant Jésus-Christ : c'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer l'émission de notre monnaie, qui remonte, par conséquent, à une antiquité d'environ deux mille trois cents ans.

On ne s'étonnera pas de voir un satrape, un feudataire du grand roi, exercer le droit de battre monnaie, si l'on songe qu'il ne faisait en cela que suivre un usage dont il existe d'autres témoignages numismatiques enregistrés dans le savant ouvrage de M. de Luynes, intitulé *Numismatique des satrapies.* Dans l'antiquité, les souverains ne se réservaient pas le droit exclusif de battre monnaie. Ce privilége était surtout un attribut municipal, et c'est pour cela que les monnaies frappées dans chaque ville étaient marquées de types particuliers et signées du nom d'un magistrat responsable. Par une conséquence naturelle, lorsque la ville ou l'État étaient soumis au pouvoir d'un seul homme, à un tyran, à un despote ou à un feudataire de quelque puissante monarchie, les monnaies devaient porter son nom, puisqu'elles étaient émises sous sa responsabilité. Ceci établi démontre que Thémistocle put frapper monnaie dans une des villes dont Artaxerce lui avait concédé la seigneurie; il nous reste à prouver qu'il est évident que celle que nous reproduisons ici émane de lui, et non d'un homonyme inconnu à l'histoire. Son nom y est inscrit en caractères grecs usités au milieu du cinquième siècle en Ionie. Le style archaïque de la figure d'Apollon, le carré creux, le type du corbeau, oiseau consacré à Apollon, qu'on retrouve sur des monnaies cypriotes contemporaines de Thémistocle, tout enfin indique




Monnaie de Thémistocle comme seigneur de Magnésie.
(Cabinet de M. le duc de Luynes.)

le cinquième siècle avant notre ère. Les lettres MA désignent donc très-probablement Magnésie sur le Méandre, ville d'Ionie, dont il existe d'ailleurs des tétradrachmes émises, à la vérité, à une époque postérieure, mais sur lesquelles paraît, comme ici, la figure d'Apollon debout; en même temps, le poids de notre monnaie (8gr,56) en fait une véritable didrachme attique, ce qui n'a rien que de naturel si l'on admet qu'elle a été émise par le despote athénien. Toutes les probabilités se réunissent donc en faveur de l'attribution de cette monnaie à la ville de Magnésie et au Thémistocle de l'histoire. « Il faut, dit judicieusement M. Waddington, être en garde contre le sentiment qui fait rattacher à un homme célèbre tout ce qui porte son nom; mais ici les données de l'histoire et de la critique s'accordent trop bien pour que la présence sur la même pièce du nom de Thémistocle et des initiales de la ville qu'il gouvernait soit une coïncidence fortuite. »

En outre, il est bon de dire que des cinq villes énumérées par Plutarque comme ayant composé la satrapie de Thémistocle, Magnésie d'Ionie paraît avoir été le seul domaine dont il ait pu jouir en réalité. Les quatre autres ne faisaient alors que nominalement partie des États du grand roi, et le transfuge grec n'en fut que le despote *in partibus infidelium.* Il est donc tout simple qu'on ait retrouvé une monnaie de Thémistocle avec les initiales MA; c'est à Magnésie qu'il s'établit et qu'il mourut. Il vécut dans cette ville au sein du luxe et des plaisirs, qu'il aimait si honteusement que Plutarque rapporte qu'un jour, voyant sa table magnifiquement servie, il s'écria : « O mes enfants, nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus ! » C'est encore Plutarque qui nous apprend que les Perses, témoins des faveurs dont il avait été comblé par le roi, disaient depuis aux Grecs qu'ils voulaient attirer dans leur parti, qu'on les ferait plus grands que n'avait été Thémistocle.

Du temps de Plutarque, environ six siècles après la mort de Thémistocle, on voyait encore à Magnésie le splendide tombeau qui lui avait été élevé sur l'*agora* de cette ville, dans laquelle ses descendants avaient conservé quelques honneurs particuliers dont jouissait encore un certain Thémistocle l'Athénien, qui avait été le camarade et l'ami du philosophe de Chéronée à l'école d'Ammonius.

Cette assertion de Plutarque, qui nous paraît venir à l'appui de l'attribution de M. Waddington, n'est nullement en contradiction avec celle de Pausanias, lequel, dans sa *Description de la Grèce,* écrite vers l'an 174 de Jésus-Christ, dit que le tombeau de Thémistocle est situé vers le plus grand des trois ports du Pirée; au contraire, ces deux passages se corroborent l'un par l'autre, puisque le voyageur ajoute à l'énonciation du fait : « car on dit que les Athéniens s'étant repentis de leur injustice à son égard, ses os furent apportés de Magnésie par ses parents. » Plutarque lui-même rapporte d'ailleurs aussi qu'on lisait, dans un livre analogue au précieux ouvrage de Pausanias et qui malheureusement est perdu, celui de Diodore le Périégète ou le Guide, « qu'il y a près du Pirée une langue de terre qui s'avance en forme de coude, et qu'on trouve après avoir doublé cette pointe, près du promontoire Alcimus, dans un endroit où la mer est toujours calme, une base sur laquelle s'élève, en forme d'autel, le tombeau de Thémistocle. »

C'est à ce dernier tombeau plus ou moins authentique de Thémistocle que fait allusion lord Byron dans les six premiers vers de son poëme du Giaour :

« No breath of air to break the wave
» That rolls below the Athenian's grave,
» That tomb which, gleaming o'er the cliff,
» First greets the homeward-veering skiff,
» High o'er the land he saved in vain —
» When shall such hero live again? »

Pas un souffle de brise pour rompre la vague qui roule au-dessous du monument de l'Athénien, cette tombe qui, brillant sur le rocher, salue la première l'esquif qui regagne ses pénates, et domine cette terre que Thémistocle sauva vainement. Quand verra-t-on revivre un héros qui lui soit comparable?



LES SINGERIES DE CHANTILLY.

Fin. — Voy. p. 11, 91, 161.

ÉGLOGUE.



Peintures du château de Chantilly. — Églogue. — Dessin de Foulquier, d'après une photographie.

La nature, au milieu du dernier siècle, n'allait pas sans bassins ornés de jets d'eau, sans fontaines de rocaille, sans balcons de marbre; les honnêtes gens ne voyaient de beautés champêtres que dans les jardins et les parcs. De là, dans les peintures et les poésies de ce temps, une certaine afféterie gracieuse que nous appelons rococo, et dont la gentillesse nous séduit encore. L'homme d'épée ou de robe, confiné dans les petits calculs de la faveur et dans les mièvreries de la mode, devait trouver les grands horizons trop nus, les champs mal peignés, les arbres extravagants; il lui fallait des ruisseaux de bon ton qui ne débordassent pas, des allées d'un aspect galant, enfin une nature qui fût du dernier bien. Les occupations mesquines de la haute société n'étaient pas seules à lui dérober le plaisir que goûtent les rêveurs parmi les prairies et les jeux imprévus des formes terrestres, ou plutôt elles se liaient intimement à une autre cause de dédain pour la vraie campagne, je veux dire à la nullité générale des âmes. Très-peu d'esprits distingués, secouant les chaînes d'un enseignement étroit, sentaient que l'homme, pour être le roi des êtres animés ou inertes, n'en tient pas moins à ce qui l'entoure, et par les sentiments qui lui en viennent, et par ceux qu'il renvoie aux objets dont il est ému. Cet échange involontaire, ces rapports infiniment variés qui nous unissent aux citoyens et aux sites de notre empire, cette intimité mystérieuse entre ce qui pense et ce qui végète, charmants liens d'où sont nées en ce siècle tant de théories aventurées, rien de tout cela n'était soupçonné par nos bisaïeux. Les artistes et les gens de lettres participaient de l'ignorance et de la légèreté communes; ou plutôt, comme les arts, en dehors de leur propre perfection, n'ont qu'un but présent et ne songent qu'à plaire, les poésies champêtres dépeignirent une nature artificielle, capitonnée de mousse, peuplée de petites statues allégoriques; les paysages n'eurent plus que des arbres d'un vert clair et riant, des moutons baignés chaque jour, et de petites bergères en satin dont la tête avait passé par les mains du coiffeur en renom. Je ne nie pas que les moutons de nos prairies ne soient trop sales, que nos bergers et nos faneuses ignorent le langage fleuri qui nous agrée; je ne prétends pas non plus que le peintre choisisse la moins propre et la plus mal embouchée, certes non! mais qu'il mesure le vernis et qu'il évite l'invraisemblable.

Arrêtons-nous; il ne s'agit pas d'une profession de foi, mais de deux guenons gourmandes, marquises déguisées, qui déjeunent à l'écart dans les jardins de Chantilly. Pardon d'avoir suivi la pente des réflexions où nous entraînait l'examen du tableau que nous reproduisons ici; mais, vous le voyez, lecteur, rien ne manque à la coquetterie des héroïnes et des accessoires; de tout ce qui constituait l'églogue de Fontenelle et le naturel de Bernis ou de Gentil Bernard, rien n'est oublié par l'artiste inconnu. Au bas sont couchées les fougères qui riment si bien avec bergères, légères, bocagères; au-dessus, un encadrement factice, galamment contourné, se rattache tout ensemble à la réalité et à la fantaisie par les acanthes qui le décorent. Au fond est la balustrade, qui est indispensable; de chaque côté, deux beaux vases et de jolies plantes grimpantes dont l'essor est soutenu par des appuis symétriques. Tout cela est propre; en vérité, je ne sais par quel scrupule le peintre a laissé une pierre au pied du cerisier; il faudra tancer le jardinier : cette pierre est seule et s'ennuie, elle est déplacée. Aimable négligence! ne sentez-vous pas que cette pierre représente la nature?

Cependant le cerisier est à peu près un vrai arbre; il porte des fruits appétissants, non pas de ces baies aigres qui agacent les dents, mais de bonnes cerises sucrées, à courte queue; il n'y en a pas d'autres à Chantilly. Boileau n'en avait pas de pareilles dans son jardin d'Auteuil, au moins n'en parle-t-il pas dans sa lettre *à Antoine;* et pourquoi ce silence? Y a-t-il rien de plus poétique et de plus charmant à décrire qu'un feuillage clair où reluisent de grosses perles rouges à la pulpe délicatement veinée? J'aurais voulu trouver quelque part un éloge des cerises, quelques mots bien tournés à citer ici. Plein de confiance, je l'avoue, j'ai parcouru deux gros volumes de poésies légères et un autre de poëmes didactiques, rien sur le cerisier : j'ai été bien maladroit, ou la chance m'a servi bien mal. Toutes les plantes, tous les arbres, chênes, ormeaux, surtout les essences forestières, ont leur place dans la poésie; les vergers n'en sont pas exclus, il y en a dans Saint-Lambert :

> Des vergers qu'en tout temps chargent Flore et Pomone!...
> La prune suspendue à ses rameaux féconds,
> Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
> Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature... (Des groseilles.)

Quant au raisin, il n'est pas encore mûr, et que de louanges l'attendent! Mais la cerise est oubliée; de Bernis aimera mieux parler de l'*arbre de Pyrame* (le mûrier). L'homme des champs

> Dévore tour à tour la framboise odorante,
> Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis.

Point de cerises! quand de tous côtés « mille fruits naissent à la fois », quand

> Hébé nous verse à pleine coupe
> Le jus des fruits, l'esprit des fleurs!

C'est le matin; le soleil ne sévit pas encore; le ciel est voilé par de légers nuages; une brise gaie, légère, aiguise l'appétit. « Si nous allions, a dit l'une, déjeuner sous le cerisier avec une tasse de lait! » Et la partie est liée. On ajuste à la hâte un bonnet coquet et négligé, quelques colliers de perles (si l'on rencontrait quelqu'un!) et une pelisse de soie; puis on passe à la laiterie : c'est un salon rond, voûté, pavé de marbres compartis, et construit d'une fort belle pierre blanche. Il règne tout autour, à hauteur d'appui, un buffet de brèche violette, sur lequel sont rangés quantité de vases et de faïences aux armes de Son Altesse Sérénissime. On a creusé dans ce marbre une rigole où l'eau est amenée par quatre têtes de bélier, après avoir passé auparavant par plusieurs vases et cuvettes. Margot, avertie, prend le lait frais tiré et le porte au lieu désigné; Lucas pose une échelle contre l'arbre. Madame renvoie les serviteurs et monte elle-même à la cueillette avec une corbeille qu'un crochet suspend à un échelon; les bouquets de cerises ne tombent pas tous dans le panier : quelques-uns roulent sur l'herbe, d'autres sont happés au passage; la coquette s'en est passé un à l'oreille, comme un ornement. Cependant sa compagne tient le lait sur ses genoux, la cuiller est dans sa patte; en laissera-t-elle? Toutes deux sourient, heureuses de leur idée bucolique. Cherchera-t-on quelque mystère dans la grimace aimable de leur bouche pincée? Médisent-elles d'une amie absente? C'est le secret du peintre.

On a voulu voir une satire personnelle et des allusions dans la série de singeries que nous avons publiées. Comme cette pièce est la dernière, nous dirons ici, en terminant, qu'elle ne pourrait être, comme les précédentes, qu'une œuvre de pure fantaisie décorative. On a dit que ces museaux de singes étaient les masques de grands personnages, Louis XV, par exemple, et Mme de Pompadour ou Mme du Barry; on a dit aussi que ces peintures étaient de Watteau. Mais Watteau, mort en 1722, n'a pas vu la cour de Louis XV; d'ailleurs nous ne reconnaissons pas là sa manière. Les costumes indiquent la moitié du dix-septième siècle. Quant à Mme de Pompadour ou à Mme du Barry, rien ne trahit leur incognito, rien ne s'applique à elles plus

qu'aux autres coquettes du temps. Le lecteur peut donc s'en tenir à l'opinion que nous avons émise en lui présentant les singeries, et que nous confirmons en nous séparant d'elles. Ce sont les jeux d'une imagination caustique si l'on veut, mais rien de plus qu'une raillerie inoffensive des minauderies régnantes. La satire, s'il y en a, réside dans la grimace du singe, et non dans les occupations, fort ordinaires, des personnages.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223.

ROYAUME DE DANEMARK.

(13 timbres, 6 types.)

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste est en vigueur : dans le royaume de Danemark, depuis le 1er avril 1851 (loi du 11 mars 1851); dans le duché de Slesvig, conformément à la loi du 18 avril 1851 ; dans le duché de Lauenbourg, en vertu des lettres patentes du 17 juin 1853, et dans le duché de Holstein, en vertu des lettres patentes des 17 juin 1853 et 24 mai 1854.

La taxe des lettres simples (jusqu'à 1 lod = 15gr.625) (1) est, pour toute la monarchie, de 6 skillings lorsqu'elles ne sont pas affranchies ou qu'elles sont affranchies avec du numéraire, et de 4 skillings quand elles sont affranchies avec des timbres-poste.

Pour Copenhague et sa banlieue, et les villes du royaume qui ont plus de 6 000 habitants, les lettres de la ville pour la ville dont le poids ne dépasse pas 32 lods (500 grammes) payent 3 skillings non affranchies, et 2 skillings affranchies au moyen de timbres-poste bleus.

Les lettres des possessions danoises dans les Indes occidentales pour le Danemark et de la métropole pour ses colonies sont soumises, depuis le 10 novembre 1855, à une taxe de 8 skillings non affranchies, et de 6 skillings affranchies avec des timbres-poste roses (ordonnance royale du 10 juillet 1855).

Des conventions postales autorisent l'affranchissement avec des timbres danois des lettres destinées à plusieurs pays d'Europe.

Le total des lettres distribuées et expédiées a été, en 1859-60, de 12 442 494. L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1858-60 sur 1854-55, de 42 1/2 pour 100, et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 12 1/3 pour 100.

Il a été vendu en 1859-60 pour 1 001 874 fr. 73 cent. de timbres-poste. On estime le nombre des lettres affranchies à 60 sur 100 au moins.

La population de la monarchie danoise était de 2 605 024 habitants en 1860; le nombre moyen de lettres était, en cette année, de 5 par habitant.

Il existe deux timbres d'essai carrés, ayant 20 millimètres de côté, gravés, imprimés en marron sur papier bleuté. Ils ont été fabriqués en 1852.



N° 13.



N° 14.

L'un, de 4 rigsbankskillings = 1 1/4 schilling courant (de Hambourg) = 0 fr. 11 c. 72, présente la tête de Mercure tournée à gauche et placée dans un médaillon rond (*K. G. L. Post F. R. M.* 4 *rbs.* 1 1/4 *sch. c.*) (n° 13).

L'autre, de 8 rigsbankskillings = 2 1/2 schillings courants (de Hambourg) = 0 fr. 23 c. 44, porte l'effigie du roi Frédéric VII, la tête tournée à droite et placée dans un médaillon rond (*K. G. L. Post F. R. M.* 8 *rbs.* 2 1/2 *sch. c.*) (n° 14).

Deux timbres ont été créés en 1851 :

2 rigsbankskillings	(0f.0586) (1),	— bleu (n° 15).
4	(0f.1172),	— marron.

Le premier a 18 millimètres de côté; il est carré, gravé, imprimé en bleu sur papier blanc; la valeur est marquée au centre, et on lit autour : *Frimærke. Kgl post.* Le second a 19 millimètres de côté; il est carré, gravé, imprimé en marron sur papier blanc; le sceptre et l'épée croisés et surmontés de la couronne royale sont au centre d'un stemma; légende : *Kongeligt post, Frimærke;* au bas, la valeur en lettres; le champ est sablé. La couleur varie du marron foncé, même du grenat, au bois clair.



N° 15.



N° 16.

Le timbre de 2 rigsbankskillings n'était valable que pour l'affranchissement des lettres circulant dans la capitale et sa banlieue; il a été remplacé, en 1854, par un timbre de 2 skillings de même couleur. Au timbre de 4 rigsbankskillings on a également substitué, après la loi sur les monnaies du 10 février 1854, un timbre de même dessin et de même couleur, mais dont la valeur était énoncée en skillings (2).

Le papier blanc de ces deux timbres est couvert de vermiculures chamois clair.

Les timbres actuels ont été créés en 1854; ils ont 19 millimètres de côté; ils sont carrés, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc, et ce papier présente, à chaque timbre, une couronne en filigrane; le dessin et la légende sont les mêmes que ceux du timbre de 4 rigsbankskillings, la valeur en chiffres est au bas. Les timbres de 2, 4, 8 et 16 skillings ont le champ sablé. Il y a des timbres de 4 et de 8 skillings dont le champ est formé de lignes ondulées au lieu d'être sablé; ces derniers timbres sont plus récents que les précédents.

2 skillings	(0f.0586) (3),	— bleu (n° 16).
4	(0f.1172),	— brun-rouge.
8	(0f.2344),	— vert.
16	(0f.4688),	— lilas.

On connaît un timbre d'essai de cette création qui est de 4 skillings et noir; le champ est ondulé.

On affranchit avec les timbres bleus les lettres de la ville pour la ville ne pesant pas plus de 500 grammes; avec les timbres bruns, les lettres ne pesant pas plus de 15gr.625; avec les verts, les lettres ne pesant pas plus de 31gr.250; et avec les lilas, les lettres ne pesant pas plus de 62gr.500.

La direction générale des postes de Danemark s'occupe en ce moment (mars 1862) de remplacer les timbres qui précèdent par une série nouvelle de timbres d'un dessin différent.

(1) Le signe = veut dire *égale* ou *équivaut à*.

(1) 1 rigsbanksdaler = 96 rigsbankskillings = 2 fr. 81 c.

(2) Le dessin et la couleur sont les mêmes, mais sur le timbre de 1851 on lit à gauche *Kongeligt* et à droite *Frimærke*, et le timbre de 1854 ne porte que les lettres *K. G. L.* à gauche et *F. R. M.* à droite. La valeur est en chiffres sur le timbre ancien et en lettres sur le timbre actuel.

(3) 1 rigsdaler rigsmynt = 96 skillings rigsmynt = 2 fr. 81 c.

Plusieurs catalogues de timbres font mention d'un timbre-poste de 3 *thiele* qui n'existe pas, et dont voici l'histoire.

Il a été publié à Copenhague, en 1856, un volume in-12, tiré à dix mille exemplaires et distribué gratuitement, qui contenait la description de la ville et les adresses de commerçants, d'industriels et d'artisans de la capitale, et à chacun de ceux-ci les éditeurs de l'ouvrage avaient ac-



N° 17.

cordé, moyennant rétribution, une page destinée à recevoir l'indication de son domicile et une annonce particulière. Parmi les souscripteurs était un imprimeur, appelé Thiele, qui imagina de mettre sur la page qui lui était réservée (p. 138) le fac-simile d'une lettre portant son nom et son adresse, et munie à l'angle droit supérieur, pour compléter la ressemblance, d'une imitation de timbre-poste (n° 17). Ce timbre est carré, imprimé en noir sur papier blanc; le chiffre 3 est au milieu d'une couronne, et le nom de Thiele est répété quatre fois sur les côtés; on a même figuré l'empreinte de l'estampille d'oblitération.

Les timbres-poste sont fabriqués à Copenhague, par des particuliers, pour le compte et sous le contrôle de l'administration des postes.

DUCHÉS DE SLESVIG ET DE HOLSTEIN.

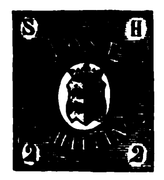
(3 timbres, 1 type.)

Le gouvernement insurrectionnel des duchés de Slesvig et de Holstein, dont le siége a été successivement à Rendsburg, à Slesvig et à Kiel, a émis, à dater du 15 novembre 1850, pour l'affranchissement des lettres, des timbres-poste dont la création avait déjà été décrétée par une loi du 2 avril 1850, datée de Kiel.

Ces timbres ont 21 millimètres sur 18; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc.

Pour prévenir la contrefaçon, on les a imprimés sur du papier traversé longitudinalement par des fils de soie bleus, selon le procédé de Dickinson.

Les armes des duchés, réunies dans un même écu, celles de Slesvig à gauche et celles de Holstein à droite, gaufrées, en blanc sur fond blanc, sont dans un écusson ovale placé en cœur d'un aigle à deux têtes et aux ailes éployées. En haut, le mot *Post;* à l'angle gauche, *S;* à l'angle droit, *H;* le chiffre de la valeur et le mot *Schilling,* au bas.



N° 18.

Les armes de Slesvig sont d'or à deux lions passants ou léopardés d'azur; celles de Holstein sont de gueules avec trois feuilles d'ortie d'argent et les trois clous de la Passion de même, mis en perles, chargé en cœur d'un petit écusson coupé d'argent et de gueules.

1 schilling (0f.0950) (1), — bleu clair.
2 (0f.1900), — rose vif (n° 18).

Le timbre d'essai est de 2 schillings et bleu.

Ces timbres sont devenus assez rares.

L'usage de ces timbres a cessé en 1852, quand le directeur général des postes de Danemark rentra en possession de l'administration postale des duchés de Holstein et de Lauenbourg. Les timbres-poste danois servent à l'affranchissement dans le duché de Slesvig conformément à la loi du 18 avril 1851, et dans le duché de Holstein en vertu des lettres patentes des 17 juin 1853 et 24 mai 1854.

RÉPUBLIQUE DE LUBECK.

(6 timbres, 1 type.)

L'affranchissement des lettres au moyen de timbres a commencé le 1er janvier 1858 à Lübeck.

Dans le rayon postal intérieur, la taxe est la même pour les lettres affranchies et non affranchies.

Le nombre total des lettres circulant est d'environ 500 000 par an, dont près de la moitié sont affranchies: c'est 11 lettres en moyenne par habitant, la population étant d'environ 46 000 habitants.



N° 19.

Les timbres actuels, émis le 1er janvier 1859, ont 23 millimètres sur 18; ils sont rectangulaires, lithographiés, imprimés en couleur sur papier blanc. Un aigle à deux têtes, les ailes éployées, porte au cœur les armes de la ville. Le nom de Lübeck est en haut, le chiffre de la valeur est aux quatre coins, et on lit sur une banderole : *Postmarke,* et la valeur en lettres.

1/2 schilling (0f.0475) (2), — violet.
1 (0f.0950), — orange.

(1) 1 marc courant de Hambourg = 16 schillings courants = 1f.52.
(2) 1 marc courant de Lübeck = 16 schillings courants = 1f.52.

2 schillings (0f.1900), — brun.
2 ½ (0f.2375), — amarante clair.
4 (0f.3800), — 1° vert foncé (n° 19); 2° noir.

Les timbres sont fabriqués par l'industrie privée, sous la surveillance de l'administration des postes.

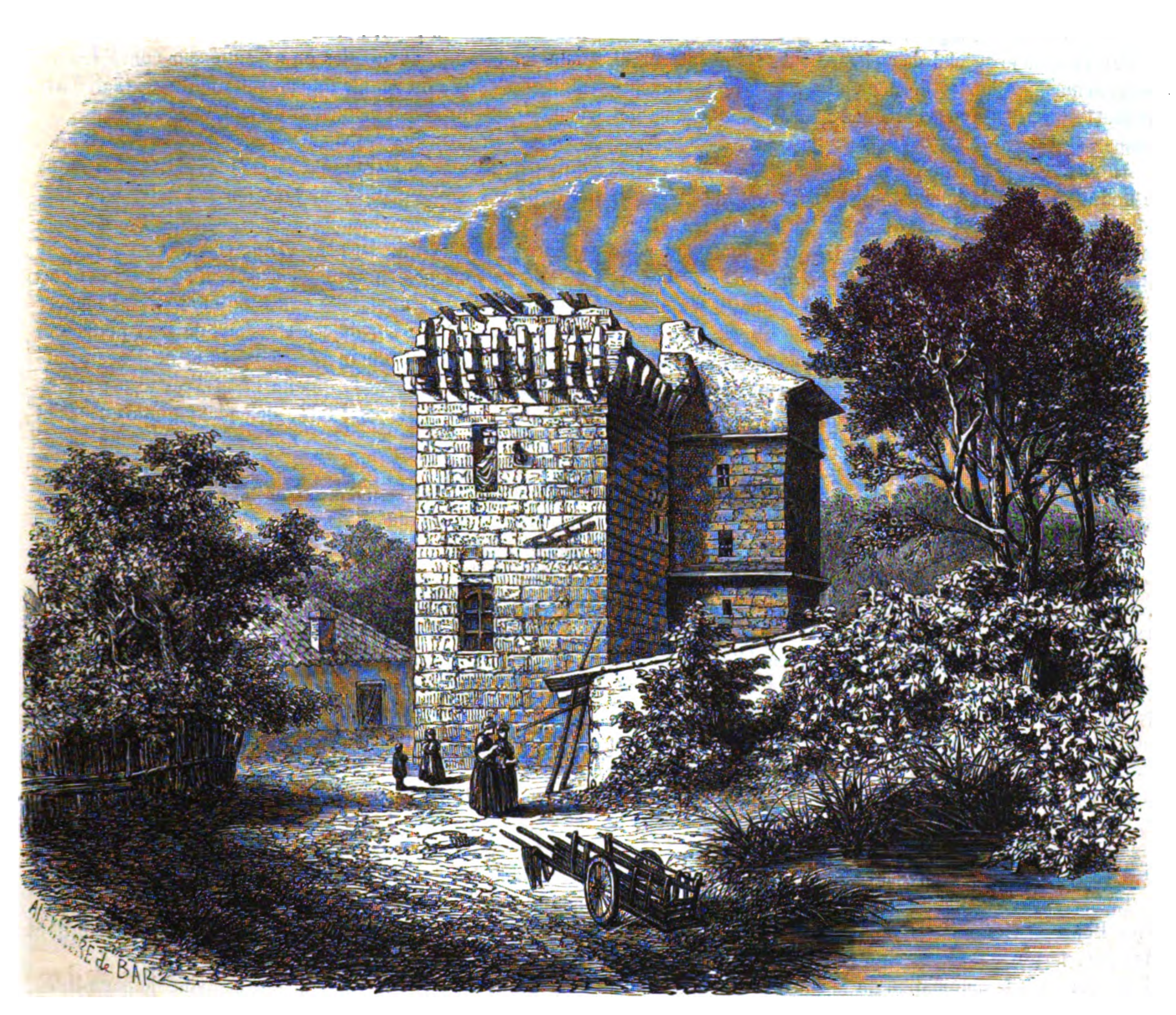
La suite à une autre livraison.

LA TOUR DE LA REINE JEANNE,

A ENTRESSEN

(BOUCHES-DU-RHONE).

Le hameau d'Entressen est la troisième station du chemin de fer que l'on rencontre entre la ville d'Arles et Marseille. Situé sur les bords d'un étang dont la circonférence est de 3000 mètres environ, ce hameau n'est pas éloigné d'une forêt de huit à dix hectares. Pour le voyageur qui a parcouru le désert brûlant et caillouteux de la Crau, Entressen est comme une délicieuse oasis où tout invite au repos et à la rêverie. Ce lieu pittoresque offre aussi quelque attrait à l'archéologue. Près des maisons, à vingt minutes de la station, s'élève une ancienne tour carrée, connue dans le pays sous le nom de tour de la reine Jeanne. Enfouie au milieu d'une végétation magnifique, entourée de sureaux énormes, de figuiers centenaires, et masquée de trois côtés par des rideaux de chênes, d'ormes et de peupliers blancs, aux troncs desquels s'enroulent de nombreuses plantes parasites et grimpantes, lierre, clématite, bryone, vigne



La Tour de la reine Jeanne, à Entressen. — Dessin de A. de Bar, d'après M. Charles de Larambergue.

sauvage, elle ne se laisse voir complétement qu'à cinquante pas de distance.

Du côté de la façade principale, où elle est entourée de maisons de ferme et d'étables, son aspect a quelque chose d'imposant. Le ton jaune et brun de ses murs rappelle le château du roi René à Tarascon, avec lequel elle a aussi beaucoup d'autres rapports comme forme extérieure.

On ne saurait préciser la date de la construction de la tour d'Entressen, mais on peut, par induction et à l'aide de certains documents, en déterminer à peu près l'époque. Ainsi, l'acte de bornage du terroir d'Istres (*Istrium*), qui est de 1321, parle seulement d'un *mas* (¹) ou habitation, *prope mansum de Transino;* et dans le dénombrement de 1379 il est dit : *Quamdam* TURRIM *seu bastidam vocatam de Tressens bene fortificatam muris et vallatis* (Une certaine tour ou bastide appelée de Tressens, bien fortifiée de murs et de fossés). Il est donc permis de présumer que l'on a dû élever cette tour dans la période de cinquante-huit ans qui s'écoula depuis 1321 jusqu'en 1379.

Les auteurs de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* (t II, p. 922) prétendent que Jeanne de Naples, comtesse de Provence, fit bâtir la tour d'Entressen. Mais aucun historien ne parle de ce fait qui, par son importance, n'aurait pas dû leur échapper.

Selon d'autres écrivains, ce serait le seigneur d'Istres qui aurait fait construire ce fort pour mettre son territoire

(¹) En Provence, on appelle ainsi une métairie ou une grange isolée.

à couvert des incursions des habitants d'Arles; mais ce ne sont là que des suppositions.

En 1473, le roi René érigea le Martigues en vicomté, en faveur de son neveu Charles d'Anjou, comte du Maine et duc de Calabre. Cette vicomté comprenait : la baronnie de Berre; les localités de Lançon, d'Istres; la tour d'Entressen; les villages de Saint-Mitre, de Fos, de Château-Neuf, de Carry, de Rognac, des Pennes; plus le port et la tour de Bouc (¹).

René, voulant ensuite faire reconnaître pour son successeur, de son vivant, son neveu et fils adoptif Charles du Maine, fit publier à cet effet, dans la ville de Marseille, un testament daté du 22 juillet 1474, et ordonna à tous les prélats, seigneurs, gentilshommes, et aux communautés de Provence, de se réunir à Aix pour rendre hommage au jeune souverain et lui jurer fidélité.

Par un article spécial de ce testament, René interdisait formellement à Charles de démembrer jamais la vicomté de Martigues; mais lui-même dérogea à cette clause dès l'année suivante.

Au dire de Nostradamus, ce roi vendit, le 8 mai 1475, le lieu d'Istres et la tour d'Entressen à Bertrand Foissard, noble de la ville d'Aix, « tant pour acquitement d'vne grosse et notable somme d'argent que le Roy luy deuoit, que pour plusieurs autres choses, que Bertrand luy auoit realement fournies et faites deliurer à Sa Majesté, dont il n'auoit eu payement. » (²)

Quant à la dénomination de « tour de la reine Jeanne » qu'une tradition locale a conservée au monument dont nous nous occupons, il convient de rappeler qu'en Provence un grand nombre d'édifices en ruine portent encore ce nom. Ce n'est point une raison pour qu'elle les ait fait bâtir pendant son règne ou qu'elle les ait successivement habités, comme semblent le croire bien des gens.

Il nous suffira de rappeler succinctement la vie de cette reine pour démontrer l'inexactitude de ces deux opinions, assez répandues dans maintes petites localités de la Provence.

Jeanne, reine de Naples, succéda, en 1343, à Robert d'Anjou son aïeul, et épousa André de Hongrie son cousin, qu'elle fit assassiner deux ans après, dit-on, pour se marier avec Louis de Tarente, complice présumé de ce crime (20 août 1346). Attaquée, en 1347, par Louis, roi de Hongrie, frère d'André, elle fut vaincue, et, forcée de fuir la colère de son beau-frère, elle vint se réfugier dans le comté de Provence, qui lui appartenait (en janvier 1348), malgré les ravages qu'y faisait alors la peste.

Les seigneurs de ce pays, qui s'entendaient secrètement avec Louis de Hongrie, la tinrent prisonnière au château Arnaud, forteresse de la ville d'Aix; car ils craignaient de passer sous la domination de la cour de France. Louis de Tarente, époux de la reine, alla se réfugier à Avignon, pour éviter à la fois les Hongrois et les Provençaux, et obtenir de Clément VI la liberté de Jeanne.

Réhabilitée par une sentence du saint-siége qui la déclara innocente moyennant la cession de la ville d'Avignon et du comtat Venaissin pour 80000 florins d'or de Florence, la reine retourna la même année (en juin 1348) dans ses États d'Italie.

Le 16 mai 1362, Louis de Tarente mourut, et Jeanne accepta la main de Jacques, infant de Mayorque. Devenue veuve pour la troisième fois, quatorze ans après elle prit pour mari, en mars 1376, Othon, duc de Brunswick, issu de la noble maison de Saxe. N'ayant aucun enfant de ses diverses unions, elle avait antérieurement choisi pour héritier Charles de Duras, à qui elle avait fait épouser Marguerite, fille de sa sœur Marie. Celui-ci, frustré par le nouveau mariage de la reine, se joignit à ses ennemis pour lui faire la guerre, et, s'étant emparé de sa personne, il l'enferma dans le Château-Neuf à Naples, puis dans le château de Muro (en la province de Basilicate), où il la fit étouffer entre deux matelas, le 22 mai 1382 (¹).

Jeanne avait alors cinquante-huit ans d'âge et trente-huit ans de règne. Othon, son mari, fut condamné au bannissement.

Jeanne, comme on l'a vu, demeura quelques mois à peine en Provence; encore passa-t-elle une partie de ce temps dans la captivité. Mise en liberté, elle se rendit à Avignon, où elle négocia et conclut avec le pape Clément VI la cession du comtat Venaissin. Comment, dans de pareilles circonstances, et au moment où un terrible fléau décimait le pays, aurait-elle pu résider tour à tour dans les localités auxquelles on a donné son nom? Jeanne était très-aimée du peuple : de là, sans doute, l'usage d'attacher son souvenir à beaucoup de monuments.

« Les Prouençaux portoient un grand amour à Ieanne, qui, par dessus les attraits de sa beauté, estoit charmante en tous ses discours, et rauissante en ses actions, estant d'vn maintien graue et majestueux, prudente en ses procedures, moderée en sa prospérité, constante en ses aduersités, genereuse en ses entreprises, liberale enuers les gens de vertu, desquels elle auoit toujours grand nombre en sa cour de toute sorte de profession, de Iurisprudence, de Medecine, d'Astrologie, de Peinture et de Poësie : aimant sur tout la Iustice, qu'elle fit exercer assez rigoureusement par tout ses États, défendant genereusement les petits et les foibles de l'oppression des plus puissants, etc. » (²)

César de Nostradamus dit à son tour :

« Bref, elle fut doüee de si grandes et tant recommandables qualitez, vertus et perfections, qu'on l'estimoit plustost diuine qu'humaine et la plus accomplie princesse de son temps. » (³)

Revenons à la tour d'Entressen.

La porte d'Entressen est petite, basse, et n'offre aucun vestige d'ornementation. Elle s'ouvre dans un second corps de logis, à deux pas de la chapelle, et donne immédiatement accès sur un escalier tournant dont les marches de pierre, cerclées de fer, sont faites d'un seul bloc. Les appartements forment trois étages, dont le dernier est en assez mauvais état. Les deux autres sont habités, l'un par une famille de paysans, l'autre par un garde-chasse.

L'étang qui avoisine l'édifice est vaste, poissonneux, et nourrit principalement des carpes et des anguilles énormes. Vers la fin de l'automne, macreuses et canards abondent dans les joncs qui couvrent ses bords.

La chapelle pourrait contenir une centaine de personnes. Ce n'est plus qu'une bergerie. Un pressoir occupe la place où se trouvait l'autel.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

LES HEUREUX.

Suite. — Voy. p. 246.

Il fit un soubresaut en me reconnaissant, recula presque, et, se ravisant, me tendit la main. Un sourire de bonhomie remplaçant soudain une expression moins aimable :

— C'est toi, mon philosophe, me dit-il, toi-même! Eh! quelle bonne surprise!

(¹) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 472.
(²) *Chroniques de Provence*, VIe part., p. 642.

(¹) Quelques auteurs prétendent qu'elle fut étranglée.
(²) *Histoire de Provence*, t. II, p. 393.
(³) *Chroniques de Provence*, p. 462.



Il m'avait pris le bras, et, me faisant entrer :

— Tu vois un homme hors de lui, continua-t-il. Tu ne comprendrais jamais cela, toi, mon sage, qui as le bonheur de te servir toi-même. Regarde, je n'ai pas même de pantoufles ! Je crois, sur ma parole, qu'ils ont coupé les fils de fer qui correspondent à la sonnette de mon lit, les brigands !... Tout va à la débandade ici. Madame ne songe qu'à ses chiffons, et passe au lit la grasse matinée. Ah ! mon cher, tu es trop heureux, je t'envie. Ne prends jamais de valet de chambre et ne te marie pas, crois-moi.

Je répondis en riant que l'état de mes finances me préservait de la double calamité.

— Tu as raison ! calamité, c'est le mot. Tu vois en moi le plus misérable des mortels. Tu as connu Lamiral? Eh bien, ne s'est-il pas laissé choir du *break*, le maladroit ! Depuis lors, je ne suis plus servi, mon cher ; c'est moi qui sers ces drôles ! Conçois-tu rien de plus lamentable?

Tandis qu'il proférait et amplifiait ces plaintes, deux domestiques, affairés autour de lui, l'aidaient à sa toilette. Ils s'y prenaient gauchement, à en juger par ses interjections et ses gestes impatients. Je méritais si peu le titre de philosophe dont il lui plaisait de m'affubler, que j'eus besoin de quelque effort pour lui demander ce qu'était devenu ce pauvre Lamiral, plus malheureux, à mon avis (bien que je ne me fusse pas hasardé à accentuer la chose), d'être tombé d'une voiture en pleine course que son maître de se trouver privé de ses soins.

— Oh ! sois tranquille, il en reviendra. Ces gens-là, eh ! c'est comme les chats : ils tombent toujours sur leurs pattes. D'ailleurs, il y a un dieu pour les ivrognes, et Lamiral, j'en suis sûr, avait bu son coup du matin. Voilà six semaines pourtant que je m'en passe, pendant qu'il se dorlote à l'hospice ! On m'a bien offert plusieurs sujets, l'un d'eux même d'une tournure exceptionnelle ; mais que veux-tu, moi, je suis bon ; puis je suis bête d'habitude, et malgré la femme de chambre de madame, qui voulait fourrer là un de ses protégés, j'ai déclaré que je conserverais sa place à Lamiral.

Durant ces jérémiades et nombre d'autres plaintes personnelles, interrompues de temps à autre par les questions polies qu'il se croyait obligé de m'adresser, et dont il n'attendait ni n'écoutait la réponse, sa toilette était terminée.

— Puisque je te tiens au premier, dit-il, il faut que je te fasse un peu les honneurs de ma bicoque.

Et, sur son ordre, croisées et volets furent ouverts.

Jaillissant par de larges issues bordées de rideaux de velours, la lumière, tamisée à travers des crépines d'or et des festons de dentelle, se joua sur les bois précieux, les cadres scintillants, les soies miroitantes. C'était vraiment beau, et je m'extasiai.

— Eh bien, me dit-il, d'un air où la lassitude se mêlait à la fatuité, tu me croiras si tu veux, tout ce luxe m'assomme. Naturellement, vois-tu, la simplicité seule me va. Fâcheuse destinée d'être soumis à tous ces embarras ! Je suis victime de ma fortune; car enfin il faut bien faire comme les autres. Croirais-tu, par hasard, que je me soucie de toutes ces fanfreluches, de tout ce luxe qui m'écrase? L'été, des parquets cirés, sur lesquels j'ai failli cent fois me casser la jambe ; l'hiver, ces tapis faits exprès pour m'emprisonner les pieds, et qui m'interdisent l'accès de chez moi pour peu que je fasse un tour de promenade, de peur de souiller mes beauvais avec ces infâmes boues de Paris...

J'eus une vague sensation qu'il avait jeté un regard furtif sur mes souliers, heureusement irréprochables.

— Tu me diras, poursuivit-il, que j'ai des chevaux, des voitures; comme s'il n'y avait pas toujours quelque bête éclopée, quelque ressort brisé ! Et d'ailleurs, mon cher, tu ne sauras jamais combien il est affreux de ne pouvoir faire usage de ses membres ! Je grossis... je m'atrophie... je ne digère plus... je prends du ventre. Heureux mortel, si tu savais combien je t'envie ! Enfin, tu n'es pas plus jeune que moi, tu as même quelque chose de plus, et, vois, je ne tiendrais pas...

Il indiquait de ses deux mains ouvertes la ceinture de mon gilet ; mais il n'acheva pas, il poussa une exclamation d'horreur, s'élança vers le coin sculpté d'une magnifique cheminée de marbre que, dans son impétuosité, il rencontrait avec son front si je ne l'eusse retenu, ses pieds s'étant embarrassés dans un escadron de coussins, et il cassa presque le cordon de sonnette, tant il l'agita vigoureusement. Je ne savais à qui il en avait.

Cette fois, ce fut une femme de chambre, en toilette soignée, qui, à travers une porte masquée, apparut comme si elle sortait du lambris.

— Ah ! pardon, dit-elle. Monsieur a sonné si juste comme madame, que je croyais que c'était elle qui venait de descendre. Faut-il appeler Champenois ou Briolet pour monsieur?

Tout le personnel fut convoqué. Le maître commença une véritable enquête, faisant comparoir valets, laquais, servantes, pour savoir quel délinquant avait répandu de l'huile sur un somptueux dessus de table en tissu des Gobelins ou en savonnerie, je ne sais lequel, car, durant l'enquête, je guettais la porte, et me serais enfui vingt fois si un regard de mon riche ami, sa main posée sur mon bras, quelque appel fait à mon témoignage, ne m'eussent rendu impossible de me retirer sans une impolitesse marquée. Force me fut d'assister à la découverte de taches nombreuses, de gouttelettes répandues, là sur un fauteuil, ici sur une ottomane. Un cabaret de porcelaine de Saxe (— Porcelaine tendre ! cria mon malheureux ami), posé sur le malencontreux tapis, n'échappa point au minutieux examen. Le service était dépareillé ; des pièces impossibles à remplacer avaient disparu ou se trouvaient ébréchées. Si je n'avais été là, je crois que la scène eût pris des proportions formidables. Je restai donc, malgré mon envie de déguerpir, moins par pitié pour les domestiques, évidemment familiarisés avec ce genre d'incidents, que par égard pour le maître, auquel je croyais ma présence utile : elle le calmait un peu.

Quand il eut épuisé les investigations et les invectives :

— Tu vois l'existence que je mène, me dit-il en s'essuyant le front avec une profonde pitié sur lui-même. Pardon de t'initier à ces mystères de la vie de luxe, puisque tu es assez heureux pour en être affranchi ! Je n'ai pas besoin de te répéter que je suis au-dessus de ces babioles, que je n'y tiens en rien. Bah ! une chaumière, un bout de champ et la paix eussent été mon rêve ; mais fortune *oblige*, mon cher !

Et il soupira.

En parlant, il avait passé son bras sous le mien, et me conduisait aux mansardes, où sa femme s'était réfugiée « pour s'éviter tout tracas de ménage, conserver la fraîcheur des appartements, et soustraire les portes aux pouces des enfants et des domestiques. »

— Pauvre Eulalie ! ajouta-t-il, elle est l'esclave de la propreté ; et, parole d'honneur, je crois qu'elle respecte ses meubles beaucoup plus que ses grands parents !

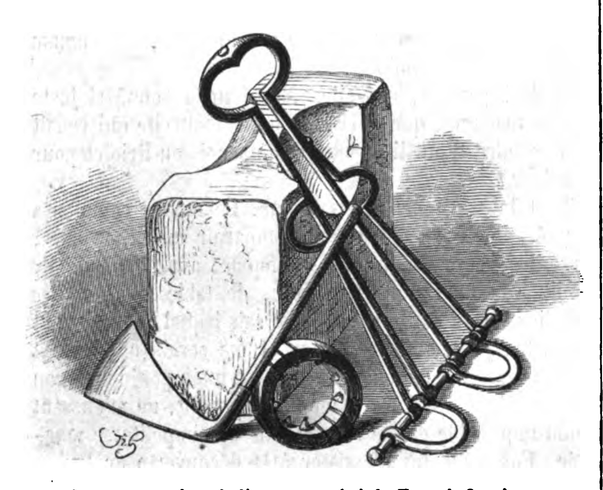
Je le laissai rire tout seul de sa froide plaisanterie. Une observation que j'avais entendu faire à une jeune dame fort spirituelle me revenait en mémoire. Elle prétendait qu'il s'établit toujours, en ménage, une moyenne de qualités et de défauts. Suivant elle, le mari et la femme tiennent plus ou moins l'un de l'autre. Mon camarade de classe,

dans cette communauté matrimoniale, se félicitait de posséder toutes les qualités; quant aux défauts : nullité, mollesse, négligence, inertie, personnalité, petitesse, pour tout résumer en un mot, égoïsme, c'est en sa femme qu'il les contemplait, afin de se donner le plaisir de les blâmer à son aise.

Fatigué outre mesure de l'insignifiance de l'homme et de ses préoccupations mesquines, je n'avais qu'un désir, celui de me retirer, et j'en saisis l'occasion avec empressement. *La suite à la prochaine livraison.*

INSTRUMENTS DE SUPPLICE

A LA TOUR DE LONDRES.



Instruments de supplice conservés à la Tour de Londres.

Les instruments de supplice que représente cette gravure sont conservés à la Tour de Londres, dans l'arsenal ou musée d'armes (*armory*) de la reine Élisabeth. Ce sont :

1° Le billot sur lequel furent décapités, dans la Tour, sous le règne de Georges II, les lords Balmerino, Kilmarnock (18 août 1746) et Lovat (20 avril 1747), tous trois partisans de Charles-Édouard, fils aîné du prétendant Jacques III, qui, après plusieurs victoires, avait été défait à Culloden (16 avril 1746). Lord Lovat était âgé de quatre-vingts ans.

2° La hache de bourreau qui servit pour l'exécution du comte d'Essex (en 1601, à l'âge de trente-quatre ans), sous le règne d'Élisabeth.

3° Un collier de fer de torture, pris aux Espagnols en 1588.

4° La « cravate », instrument de fer qui entravait à la fois la tête, les mains et les pieds. On l'appelait aussi « la fille du boueur (*scavenger*) », ou « la fille de Skeffington » (celui qui l'avait inventé).

QUEL EST L'HOMME MORAL?

Est regardé comme être moral celui qui, après avoir pesé une action et l'avoir trouvée juste, la fait uniquement parce qu'il voit qu'il faut la faire et par cette seule raison qu'elle est juste. V. Cousin.

TRANSPORTS D'ENFANTS EN RUSSIE.

Hertzen rapporte dans ses Mémoires que, voyageant sur les confins de la Sibérie, il lui arriva de se croiser à une maison de poste avec un officier chargé de la direction d'un convoi. Il faisait un de ces temps pluvieux qui détrempent profondément les routes et qui, dans les pays où elles ne sont pas entretenues, les rendent presque impraticables aux piétons. Sous un ciel et sur un sol si incléments tous deux, malgré quelques voitures destinées aux plus souffreteux, la situation du convoi était digne de toute compassion. Le voyageur, sous l'influence de ce sentiment, questionna l'officier pour savoir quels étaient les criminels qu'il conduisait ainsi par ces tristes étapes.

— Ne m'en parlez pas; ça me fend le cœur, lui répondit celui-ci.

— De quoi s'agit-il donc?

— Le voici : on a ramassé près de huit charretées de maudits petits juifs de tout âge. Est-ce pour la flotte? Je n'en sais rien. On m'avait dit d'abord qu'ils seraient dirigés sur Perm; mais il y a eu contre-ordre, et nous les conduisons à Kasan. Je les ai reçus à cent verstes environ d'ici. L'officier qui me les a remis n'a pas eu de chance; il en a laissé un tiers en route.

Et montrant au voyageur le sol détrempé :

— C'est tout au plus s'il pourra en arriver la moitié.

— Se serait-il donc déclaré parmi eux quelque maladie épidémique?

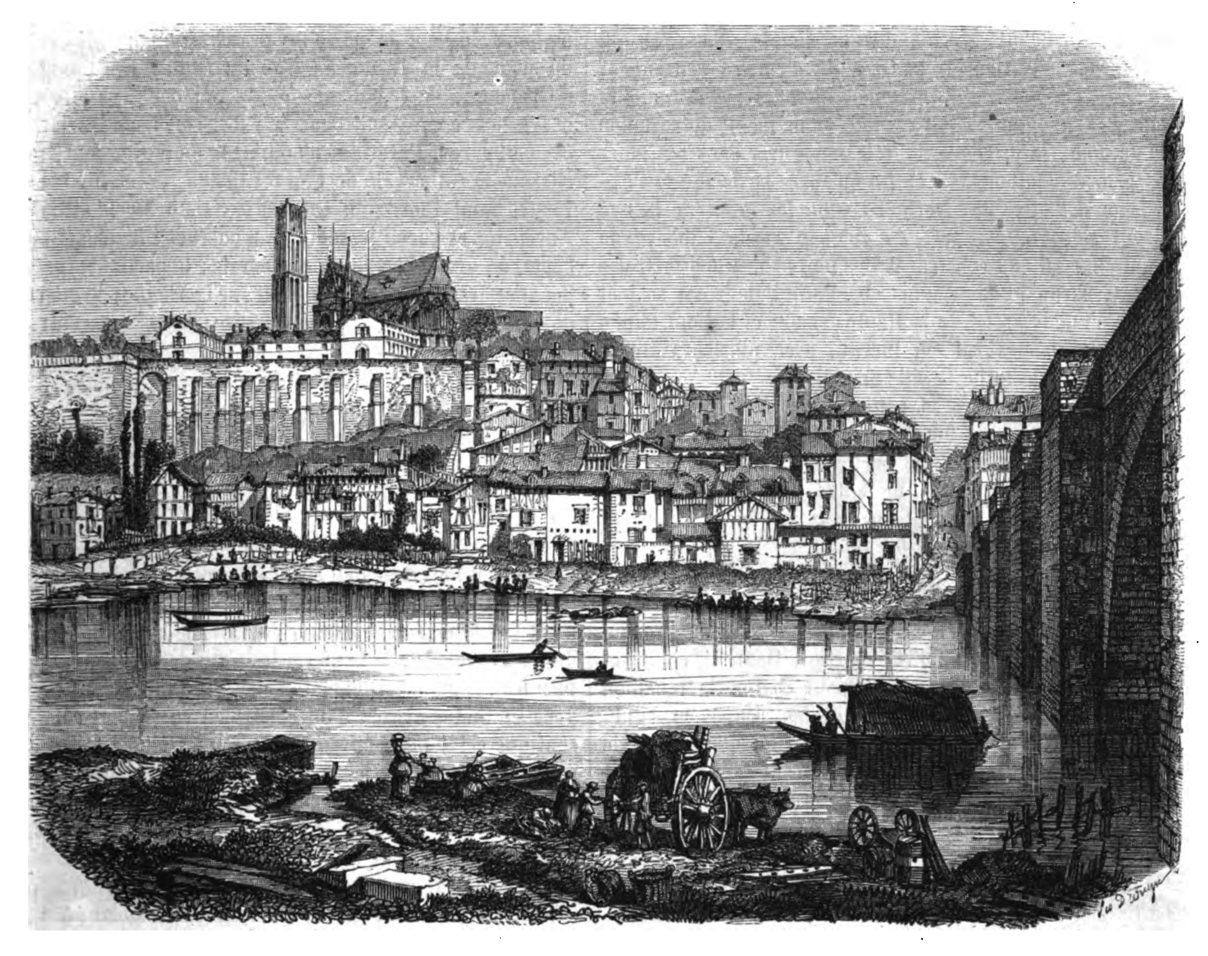
— Non, pas précisément; mais ils n'en meurent pas moins comme des mouches. Ces judaillons sont chétifs; on dirait des chats écorchés. Ils ne sont pas habitués à patauger pendant dix heures par jour dans la boue et à manger de notre biscuit. D'ailleurs, ils se voient entourés d'étrangers; plus de père ni de mère, plus de dorloteries : ils commencent à tousser, à tousser, et puis, bonsoir la compagnie. Aussi, quelle idée a donc le gouvernement et que peut-on faire de cette marmaille? Je devrais déjà avoir remis tout cela en route, mais la pluie était si forte! Eh! l'ancien, cria-t-il au soldat, fais rassembler le fretin!

« On amena les petits juifs, dit Hertzen, et ils se mirent en ligne; ce spectacle était un des plus tristes que j'aie jamais vus. Pauvres enfants! les plus grands, qui pouvaient avoir de treize à quatorze ans, se soutenaient encore tant bien que mal; mais ceux de huit à dix ans!... Il n'y a pas de pinceau qui puisse rendre une pareille scène. Blêmes, épuisés, les yeux hagards, ils se traînaient gauchement, habillés de grosses capotes militaires, et regardaient d'un œil hébété les soldats du corps de la garnison qui les alignaient; leurs lèvres pâles, leurs yeux battus, attestaient qu'ils avaient la fièvre. Privés de soins, de caresses, exposés au vent glacial qui vient de la mer Blanche, ils marchaient à la mort. Prenant l'officier par le bras, je lui dis précipitamment : « Prenez soin d'eux! » et me jetai dans ma calèche. »

Cette esquisse relevée au passage par un voyageur ne reporte-t-elle pas l'imagination jusque dans l'histoire des juifs aux temps de Sennacherib et de Nabuchodonosor? La créature humaine traitée comme un bétail que le maître distribue à volonté d'un quartier à l'autre de ses champs, suivant les convenances du pâturage ou du labour. Heureusement pour l'humanité et pour lui-même, le peuple russe, depuis la clôture du dernier règne, semble vouloir enfin respirer plus librement, et ne tardera pas à entraîner à sa suite son administration dans une voie meilleure. La classe israélite, en particulier, a déjà fait quelques pas décisifs hors de l'indigne régime qui lui était assigné, et l'on peut, dès à présent, prévoir l'époque où des tableaux aussi odieux que ceux dont nous venons de citer un exemple ne compteront plus que dans les perspectives à demi effacées des siècles barbares.

LIMOGES

(HAUTE-VIENNE).



Vue de Limoges. — Dessin de Léo Drouyn.

Limoges, aujourd'hui le chef-lieu du département de la Haute-Vienne et le siége de la Cour impériale pour les trois départements formés du Limousin et de la Marche, est une ville d'une très-haute antiquité. Les *Commentaires* de César, qui la désignent sous le nom de *civitas Lemovicum*, en parlent comme d'une cité déjà importante, métropole de la confédération des Lémovices, dont le roi, Sédulix, conduisit dix mille hommes au secours d'Alise. Elle eut le sort de beaucoup de cités, c'est-à-dire qu'elle fut vingt fois prise et reprise, saccagée et brûlée par ceux-ci et par ceux-là, par les ennemis du dehors et par ceux du dedans.

D'abord prise, vers l'an 52 avant J.-C., par l'un des lieutenants de César, Caïus Caninius, qui l'avait trouvée presque dépourvue de défenseurs, la ville de Limoges ne tarda pas à devenir romaine par ses monuments et par ses institutions. Elle eut un capitole, un palais, des arènes, des temples païens, et même jusqu'aux sept collines de la métropole du monde. Lucius Caperolus, fils de Senobrunus, inaugura son proconsulat en édifiant un temple à Jupiter sur l'éminence qu'on appelle encore aujourd'hui *Mons Jovis*, dans le faubourg Montmallier; il construisit un nouveau palais, d'une grande magnificence, à l'endroit même où sont maintenant les casernes.

Plus tard, vers la fin du cinquième siècle, les Wisigoths vinrent faire le siége de Limoges, et la pillèrent. En 567, Théodebert, fils de Chilpéric, imita les Wisigoths, pour des raisons différentes. Les premiers n'avaient assiégé la cité des Lémovices que parce que ses habitants s'étaient refusés à accepter l'hérésie d'Arius, tandis que le second en avait fait seulement une affaire d'intérêt et de rancune personnelle. Les Wisigoths avaient pillé avec une sorte de modération; Théodebert, à la tête d'une armée formidable, pilla avec excès, incendiant les églises, détruisant les couvents, dépeuplant la ville, sans respect d'âge ni de sexe.

La malheureuse ville venait à peine de renaître de ses cendres, lorsqu'un nouveau siége la réduisit à de dures extrémités. Cette fois, ce fut Pépin le Bref (760-767) qui continua l'œuvre de Théodebert et des Wisigoths, brûlant comme eux les églises, comme eux passant les habitants au fil de l'épée, pour les punir de leur obéissance à Waiffre, petit-fils d'Eudes, duc d'Aquitaine, et leur souverain. Touché cependant de compassion à la vue des ruines qu'il avait faites, Pépin releva les églises de la Règle et de Saint-Étienne, de Saint-Paul et de Saint-Michel de Pistorie, et, comme dédommagement des maux qu'il leur avait si cruellement infligés, donna la ville de Salaignac au chapitre de la cathédrale, et celle de Saint-Vaulry au chapitre de Saint-Martial.

En 846, lors de l'invasion des Normands en Aquitaine, le comte Foulques, s'étant porté à la rencontre de ces barbares, fut tué dans la première bataille qu'il leur livra, et leur ouvrit ainsi les portes de Limoges, où ils entrèrent sans coup férir, et d'où ils ne sortirent qu'après avoir fait de cette ville un amas de décombres. Les Limousins la re-

construisirent courageusement, sans prévoir les désastres de même nature qui les attendaient. Vers la fin du neuvième siècle, une seconde invasion de Normands recommença les massacres et les ruines de l'invasion de 846. La métropole des Lémovices était redevenue ce qu'elle était à son début, c'est-à-dire un simple village, ce qui n'empêcha pas Charles le Gros de s'y faire couronner, en 920, comme roi d'Aquitaine, Limoges ayant toujours conservé, quoique n'étant pas la capitale même du royaume de ce nom, le privilége de voir inaugurer dans ses murs les princes aquitains. Ce ne fut qu'après la défaite et l'expulsion définitive des Normands que les murs de la cité furent relevés, et, près du château et de l'abbaye de Saint-Martial, on construisit des tours, des maisons, des hôtels, parmi lesquels nous en citerons deux où siégent aujourd'hui le préfet de la Haute-Vienne et la Cour impériale de Limoges, et qui furent, avec plusieurs autres maisons, le noyau de la ville actuelle.

La ville de Limoges se reconstituait donc peu à peu, lorsque, en 1053, un furieux incendie détruisit l'église de Saint-Martial ainsi qu'une partie des bâtiments du monastère; puis, en 1103, un autre incendie dévora une partie de la ville et du château; deux ans après, la guerre civile continua l'œuvre du feu; enfin, en 1147, le feu reprit le rôle qu'il avait laissé à la discorde, et détruisit comme elle.

Nous passons sous silence les misères sans nombre qui assaillirent Limoges, en 1175, lorsque Henri II, roi d'Angleterre, s'en vint en Limousin pour châtier la rébellion de ses deux fils; en 1260, lorsque les troupes bourguignonnes en firent le siége; en 1370, lorsque le duc de Berry et Duguesclin lui donnèrent l'assaut pour en déloger Jean Chandos, et, quelque temps après, lorsque le prince Noir en fit sauter les murailles; en 1421, lorsque les Anglais l'attaquèrent; en 1547 et en 1549, lorsque la peste s'en mêla; en 1562, lorsque la guerre civile, une guerre de religion, reprit la besogne de la peste; etc.; etc.

Limoges était autrefois le siége d'un présidial et d'une sénéchaussée, d'une juridiction consulaire, d'une maîtrise particulière des eaux et forêts, et le chef-lieu d'une généralité et d'une élection de même nom, ressortissant au Parlement de Bordeaux. La ville ne comptait pas moins de douze paroisses, à part la cathédrale de Saint-Étienne. Elle renfermait deux séminaires, trois abbayes d'hommes, trois abbayes de femmes, et de nombreuses maisons conventuelles. Aujourd'hui, quoique un peu déchue de sa splendeur historique et de son importance politique, elle n'en est pas moins une ville intéressante à plus d'un titre. Son commerce et son industrie n'ont guère varié depuis Turgot. Sans doute, la gloire de ses émailleurs n'est plus que le souvenir d'une tradition interrompue (¹); mais les fabriques de porcelaine y ont prodigieusement étendu leurs travaux et leurs débouchés; l'imprimerie y a pris un développement considérable; les forges se sont multipliées; les teintureries, les filatures de laine et de coton, les cuirs et les peaux, les gants, les sabots, les cartons, les bougies, les chandelles, les colles fortes, les grains, les vins, les chaudières, les chaudrons, etc., objets renommés tous pour leur qualité, alimentent sur le marché même du chef-lieu des transactions commerciales d'un chiffre très-élevé. En outre, quelques-unes de ses antiquités et sa situation pittoresque sur la rive droite de la Vienne la signalent au touriste, à l'artiste en tournée dans le Limousin. Parmi les monuments antiques, en très-petit nombre, épargnés par les bouleversements politiques qui ont détruit cette ville à plusieurs reprises, nous citerons : un très-ancien temple sphérique; la grande muraille en pierres cubiques appelée château de Sainte-Valérie : la grille appartenait au palais du proconsul, dont on voit une partie aux casernes et près de l'hôpital; un grand cippe, derrière l'abside de la cathédrale; une colonne milliaire, devant la porte du grand séminaire; les restes du pont de la Roche au Gué du Goth; les tombeaux d'Origanus, de Sabinianus et de Sabineus; et plusieurs bas-reliefs épars, soit dans la ville, soit dans les jardins des faubourgs. Parmi les monuments du moyen âge, nous citerons la cathédrale de Saint-Étienne, Saint-Michel des Lions, Saint-Pierre du Queyroix, Sainte-Marie et Saint-Aurélien; et parmi les édifices modernes : le palais épiscopal, en granit comme la cathédrale; le palais de justice, près des arènes; le nouveau pont sur la Vienne; le quartier de cavalerie; l'hôtel de la préfecture; la maison centrale.

(¹) Voy., sur l'Histoire des émailleurs de Limoges, t. IX, 1841, p. 38 et suiv., et t. X, 1842, p. 364.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

LES HEUREUX.

Suite. — Voy. p. 246, 254.

Une fois hors du somptueux hôtel, affranchi de ce luxe écrasant, il me sembla qu'on m'enlevait un poids de dessus les épaules : je m'étirai, je respirai à pleine poitrine; n'eût été le respect humain, j'aurais, je crois, improvisé des entrechats sur le boulevard. Je me délectais à contempler les rayons divergents du soleil qui illuminaient toutes gens et toutes choses d'un éclat bien autrement réjouissant que celui que peuvent refléter les cristaux et les dorures. Je regardais les formes, élégantes encore malgré l'hiver, d'arbres trop souvent ébranchés, mais qui, pressés de donner leur ombrage et de revêtir leur habit de printemps, se couvraient de bourgeons bruns, luisants, déjà gonflés des promesses de l'année. Après m'être un peu délassé et épanoui au grand air, je me demandai où j'allais maintenant suivre mon programme et chercher des heureux. L'échantillon que je venais de voir ébranlait ma confiance en la félicité des millionnaires, et il était d'ailleurs douteux que j'en découvrisse un prêt à me recevoir. Je songeai donc, poursuivant toujours ma recherche philosophique du bonheur en hauts lieux, à une aimable personne dont une de mes parentes m'avait vanté cent fois la position *fortunée* : c'était son mot. « Est-elle heureuse! » répétait ma cousine, beaucoup moins préoccupée de la grâce et de l'esprit de la femme que des brillantes affaires du mari. C'était un peu une *lionne* que cette dame, mais je savais d'elle des traits de bonté; je me trouvais dans son voisinage précisément le jour de la semaine où elle recevait; elle m'avait fait l'honneur de me l'indiquer; l'heure n'était point indue; je me prévalus donc de la permission et me présentai chez elle.

A l'intérieur, j'observai plus d'élégance que de luxe, et je m'en applaudis. Un petit drôle à l'air mutin, sans livrée, mais coquettement vêtu, me demanda poliment mon nom, et, chose merveilleuse! sans l'écorcher le moins du monde, le répéta d'une voix claire, en ouvrant devant moi la porte d'un salon du goût le plus exquis. Quatre dames qui s'y trouvaient en conférence avec la maîtresse du logis étalaient, sur des fauteuils à pieds de chèvre, un peu grêles pour les kilomètres d'étoffe qu'ils avaient charge de supporter, l'ampleur soyeuse de leurs jupes. Un souris, répondant à mon salut, n'interrompit point la conversation, dont le dernier mot avait déjà frappé mon oreille.

— Affreuse catastrophe! s'écriait d'un ton lugubre une grande dame fort maigre, dont la figure, en opposition

avec une profusion de fleurs et une toilette juvénile, trahissait la *vieillesse anticipée.*

Cette expression, comprise des arboriculteurs, le sera aussi de ceux qui ont observé, dans les bals et soirées, la face et les cheveux enfarinés de personnes jeunes encore, mais qui jugent à propos d'assourdir l'éclat de leur teint, de ternir les tons dorés de leur chevelure en saupoudrant le tout d'une poussière blanche (poudre de riz est, je crois, le nom). Les secrètes tortures pratiquées par le corset, la question infligée par les souliers, aidant à la métamorphose, des femmes qui sont loin d'atteindre trente ans arriveront, avec leurs yeux cernés, leurs traits tirés, leur teint blêmi, leurs cheveux grisaillés, leurs sourcils fortement noircis au pinceau, à accuser la cinquantaine. Je ne me hasarderai donc point à deviner l'âge de la pathétique personne à laquelle la maîtresse du logis donnait la réplique, en déplorant avec elle une incroyable série d'infortunes diverses. Le retour de la campagne était toujours accompagné, répétaient ces dames, de cruelles angoisses. Il n'était question que d'accidents funestes, d'amis au désespoir, de ruines imprévues, de morts subites, de maladies horribles, d'opérations effrayantes. Les faits divers du *Moniteur* signalent moins de désastres. Ne trouvant place que pour des interjections, et jugeant inutile de croasser dans ce concert, je me livrai en silence à mes réflexions.

Personne, certes, n'est plus convaincu que je ne le suis des misères auxquelles toute vie est en butte. Mais si je regarde comme un adoucissement, pour un cœur surchargé de tristesse, de les pouvoir épandre au sein d'une tendre intimité, s'appesantir sur les malheurs de toutes ses connaissances, en faire le sujet de la conversation générale, trouver dans cette énumération lamentable une sorte de distraction, c'était ce que je ne pouvais comprendre. Les cinq dames apportaient une étrange émulation dans leurs lugubres récits, et je fus heureux quand celle qui défilait, à mon entrée, ce chapelet de catastrophes, amenant soudain sur ses lèvres, pour accompagner sa dernière révérence, un sourire qui contrastait avec ses sujets de conversation, leva le siége et nous quitta.

Le thème va changer, pensai-je, et je m'en réjouis. Je n'aurais pas été fâché que quelques sujets à ma portée fussent mis sur le tapis. La maîtresse du logis m'avait toujours paru fort gracieuse, et passer à ses yeux pour un pédant incapable de dire un mot et de jouer son rôle en bonne compagnie m'était désagréable.

La tragédie, en effet, avait fait son temps; nous passions à la petite pièce : la dame qui venait de sortir en fit les premiers frais. S'il n'eût été question que de blâmer ses funèbres tendances, j'aurais pu hasarder une ou deux remarques; mais les critiques très-acérées qui s'élevèrent aussitôt attaquaient des points plus délicats. Il s'agissait d'allusions à des faits que j'ignorais, faits de nature à n'être qu'effleurés : c'étaient des demi-mots auxquels je cherchais vainement un sens, de ces sous-entendus qui déchirent, mais n'expliquent rien, enfin une sorte d'argot qui, pour moi, valait l'hébreu, à cela près que je pourrais, qui sait? être tenté quelque jour d'étudier l'hébreu, et que je ne le serai jamais de pratiquer un langage qui pique, mord, blesse, mais n'instruit et n'éclaire jamais.

La médisance est évidemment un champ fertile, quelque pernicieuses que soient les plantes qui y germent, et lorsque la satanique petite personne qui avait saisi le dé au départ de la grande dame s'éloigna à son tour, comme les Parthes, en décochant un dernier javelot, sa chronique individuelle fut immédiatement substituée à celle qu'en traits sanglants elle venait d'ébaucher. Une fraîche douairière (sans doute celle-ci n'avait pu se procurer de lacets assez forts pour comprimer son embonpoint et détruire sa santé) se chargea de continuer la conversation. Moins acerbe et moins spirituelle que sa devancière, elle s'en prit à l'extérieur, et nous fit un cours complet de toilette, où figurèrent les noms les plus célèbres dans l'art de tailler le velours et de chiffonner la soie. Elle épilogua sur quelques menus détails, dessins de châle mal choisis, nuances malheureusement assorties, et, ne pouvant condamner tout à fait la toilette de la dame en question, elle fit observer « qu'elle avait de qui tenir, et aurait dû poser comme un exemple permanent de bon goût. » On fouilla sa généalogie : ses ancêtres étaient des lingères, des fleuristes, des modistes, que sais-je! Bref, les riches héritages qui avaient permis à cette *mince* personne de faire un mariage brillant, descendus jusqu'à elle de talents en talents, étaient dus en entier à l'art d'habiller et de coiffer la *pratique.*

— En vérité, on ne lui en veut pas, ce n'est pas sa faute! s'écria d'un ton conciliant la quatrième visiteuse, qui jusqu'alors s'était peu mise en avant; mais, quoique cette belle dame n'ait en rien l'air de s'en douter, il n'en est pas moins notoire que sa mère était couturière de ma mère, et que, jusqu'à sa mort, mon bon vieil oncle le maréchal a persisté à garder pour tailleur son grand-père!

— L'aïeul d'un des plus grands génies et d'un des meilleurs hommes de ce siècle était tailleur aussi, dis-je tout à coup, et je ne suppose pas que cette origine ait rien enlevé au mérite de Béranger.

Je ne sais quelle mouche me piquait de me lancer ainsi à la défense d'un médisant petit être qui m'avait profondément déplu. Du reste, j'eusse mieux fait de me taire, à en juger par les regards qui accueillirent et le silence qui suivit cette sortie. Presque aussitôt les deux dames, opérant leur retraite, nous laissèrent tête à tête, moi et la maîtresse du logis.

— Vous voyez, dit celle-ci (se tournant de mon côté d'un air de plaintive confiance qui me toucha), vous voyez avec qui je vis, et les concessions que je suis forcée de faire au monde au milieu duquel je me trouve exilée! Vous ne pouvez, vous, libre en toutes vos allures, imaginer ce que c'est que d'être condamnée à ce vide de tous les moments, à cette inaction accablante que varie seulement un abrutissant commérage! Point d'idées ni de conversation, nulle intimité possible; ah! la vie que je mène est parfois intolérable.

Bien que je ne me fusse point encore aperçu de ce que lui faisaient souffrir les propos auxquels elle prenait part, je me sentis ému. Il était dommage qu'un esprit fin, délicat, qu'une âme élevée et sensible, fussent contraints à s'amoindrir dans une existence oisive, au milieu de stériles et méchants bavardages. Mes réponses, qui lui laissèrent voir toute ma sympathie, encouragèrent une confiance dont je me sentais flatté.

L'ennui la dévorait, me disait-elle, et je cherchais en mon esprit tous les moyens de lui faire envisager les côtés heureux de sa destinée, et de la lui montrer moins décolorée qu'elle ne se la figurait. Mais il en arriva ce qu'il advient de la plupart des consolations, je ne fis que la confirmer dans le fâcheux point de vue qu'elle avait adopté. Vantais-je l'élégance de cet intérieur où, grâce à elle, régnait un ordre parfait, où tout plaisait aux yeux, riait à l'imagination, paradis enchanteur où il semblait qu'il ne tînt qu'à elle d'entretenir une perpétuelle fête... un léger mouvement d'épaules réprimait vite l'élan d'éloquence où j'étais seul à me complaire.

— Languissant et fade divertissement, disait-elle, que celui de prévoir, d'ordonner, de commander sans cesse, et pour qui!... et qui vous en sait gré!... Je ne vous sou-

haite pas d'éprouver quel triste passe-temps c'est que d'avoir à dompter et à conduire les grossières natures des gens qui nous servent! L'heureux emploi que celui d'épier leurs fautes, que d'avoir à bander son esprit sur cette foule d'assommants détails dont se compose ce qu'on appelle *le ménage!* Chercher constamment, constamment découvrir d'incessantes causes de mécontentement et d'irritation; étrange plaisir, en vérité! Croyez-moi, ne félicitons pas trop le galérien sur la nécessité où il est de polir le banc auquel sa chaîne est rivée, d'enlever la rouille qui userait peut-être ses fers!

Je la voyais se complaire à se prendre en pitié, à grossir de plus en plus les dégoûts dont elle faisait des malheurs qui, pour être volontaires et étudiés à travers un microscope, n'en étaient pas moins poignants. J'essayai de me rejeter sur ce qui fait l'essence du bonheur de la femme, les enfants, le mari.

Celui-ci était complétement absorbé par les affaires. « Le temps qu'il aurait pu perdre en ma faveur, ajoutait-elle avec amertume, est dévolu aux cigares et à son cercle. » Ses fils? « Ils étaient au collége. » Sa fille? « Au Sacré-Cœur. » La pensée que cette belle dame s'était trop affranchie des devoirs de famille pour avoir le droit d'en réclamer les bienfaits refroidissait mon zèle de consolateur. J'étais cependant sur le point de lui faire observer qu'il suffirait de modifier son point de vue pour effacer en grande partie les maux qu'elle déplorait avec tant de grâce, lorsque son jeune *tigre* me sauva cette maladresse en annonçant je ne sais quelle grande dame, une duchesse, je crois. L'empressement joyeux de mon interlocutrice à voler au-devant de cette belle visite acheva de tranquilliser ma compassion. *La suite à la prochaine livraison.*

DECAMPS.

DESSINS INÉDITS.

Voy. p. 10.

L'un des rares mérites de Decamps est de colorer le papier à l'égal de la toile; burin, crayon, pinceau, se valent sous sa main. L'École turque (¹) est une aquarelle; l'Histoire de Samson se déroule dans une série de dessins merveilleux. Qui ne se rappelle l'incendie propagé par les renards, Samson et Dalila, Samson tournant la meule ou ébranlant le temple? Decamps a plié tous les procédés de l'art à toutes les exigences de son imagination forte et qui saisit le relief des choses.



Une Femme d'Orient, par Decamps. — Dessin de Worms, d'après un dessin inédit communiqué par Mme Decamps.

(¹) Voy. t. X, 1842, p. 217.



Nous le comparions à Chardin ; mais c'est un Chardin plus poétique et tournant tout au beau, non pas qu'il ait précisément songé à la grâce des traits et au dessin pur des visages féminins ; seulement le ciel, les arbres, les terrains, les murailles même, ce qui forme l'ensemble, l'horizon, le milieu de ses compositions, est plus beau que nature. Et ses figures, groupées ou solitaires, ont, à défaut de la beauté proprement dite, l'expression et le mouvement.



Une Boucherie en Orient, par Decamps. — Dessin de Worms, d'après un dessin inédit communiqué par Mme Decamps.

vement. Il introduit la vie dans l'idéal. Il s'est composé un monde qui a existé, ou qui existe assez loin de nous pour dépouiller la réalité banale, plein de belles étoffes, de turbans enroulés, non que le peintre aime les Turcs, mais il préfère les turbans aux chapeaux ; un monde où le soleil imprègne des murailles éblouissantes, et donne à des arbres vigoureux une verdure à la fois sombre et fraîche. Je me rappelle toujours une de ses grandes toiles, un *Paysage d'Asie*, si je ne me trompe : quels terrains jaunes et fermes, où l'on marcherait ! quels feuillages touffus et profonds ! Au-dessus de tout, un ciel d'un bleu particulier, une lumière pure et brûlante ; au bas, une fontaine et des femmes qui viennent puiser de l'eau. Le *Joseph vendu par ses frères*, dont une belle variante a été exposée au boulevard des Italiens, est une conception éclatante aussi, et qui ne permet plus d'imaginer autrement la scène ; il n'y a pas là de fausse couleur locale, tout s'est passé ainsi.

Un tableau suave et qui fait envie, c'est une causerie sur une pelouse, dans une villa italienne. On voit au fond le blanc casino ; des pins au faîte arrondi, élégants et vigoureux, projettent leurs ombres çà et là ; un paon se promène ; c'est un paradis terrestre. Un groupe aux riches costumes, couché ou assis sur le gazon, se livre à une joie pure, souriante, tempérée par la sérénité répandue dans l'air. Ailleurs apparaissent des sites attristés, d'une mélancolie grandiose, les murailles de Jérusalem vaguement dorées par le soleil couchant ; mais non pas les murailles d'aujourd'hui, celles qui entouraient la ville sainte au temps du Christ, et qui plus tard devaient tomber sous les coups de Titus. Decamps les a entrevues dans le crépuscule et les a relevées d'une main hardie.

Il s'est plaint d'avoir été jeté dans la peinture de genre par l'indifférence des gouvernements ; il aurait voulu décorer des édifices et écrire de larges pages sur la pierre. Dans la *Bataille des Cimbres*, dans *Josué arrêtant le soleil*, il a montré qu'il s'entendait à la grande peinture ; mais regretterons-nous que les circonstances l'aient toujours condamné au chevalet, aux toiles de dimension restreinte ? Ce qu'il a de grandeur et d'éclat ne brille-t-il pas tout aussi bien dans ces petits cadres qui renferment tant de séductions ? Les commandes auraient-elles laissé un champ assez libre à sa fantaisie ? Dans quel palais, dans quelle église auraient trouvé place l'École turque, les Corps de garde orientaux, et ces ruelles blanches et nues où quelque boutique modeste jette tout à coup d'éclatants pêle-mêle ? Son *Éléphant*, sa *Panthère au bord d'une mare*, ses Singeries humoristiques ([1]), car il aimait aussi

([1]) Voy. t. XXIX, 1861, p. 387, la liste des ouvrages de Decamps que nous avons publiés.

les animaux, il les eût dédaignés peut-être pour des sujets académiques. Et puis, les édifices qu'il eût décorés n'auraient-ils pas été le plus souvent fermés au public? Decamps aurait été presque perdu pour nous.

Il le sera, dit-on, bien plus sûrement par la dispersion de ses œuvres avidement disputées. De rares bonnes fortunes, telles que l'Exposition universelle de 1855, nous les ont fait voir réunies ; mais où les chercher aujourd'hui? A cela nous répondrons que si les musées avaient été aussi riches que les particuliers, nous trouverions au Louvre autant de Decamps qu'il y a de Bouchers ou de Greuzes. Possédons-nous beaucoup de Marilhats ou de Boningtons? et Delaroche, que nous reste-t-il de lui? Les meilleurs tableaux d'Ary Scheffer nous font également défaut.

On a essayé quelquefois de comparer Decamps à ses contemporains. Nous n'aimons guère les classifications qui assimilent les hommes de talent à des élèves concourant pour un prix; les critiques, en assignant un rang aux poëtes et aux peintres, n'obéissent le plus ordinairement qu'à des préférences spontanées. Decamps vivra et occupera, sans aucun doute, un haut degré dans l'échelle des talents; mais il l'occupera seul, et sa renommée ne sera jamais confondue dans la gloire d'une école. A qui le rattacher? Il avoue avec fierté qu'il n'a jamais copié un pouce de toile. Sa personnalité est isolée ; jamais ses sujets ni sa manière ne le rapprochent assez des autres pour donner lieu à des comparaisons. Il est coloriste éminent, mais il dessine, il compose ; il a tous les talents qui conviennent à une certaine conception, à un idéal particulier et qu'on ne peut définir. Ce n'est pas à dire que beaucoup de maîtres moins complétement doués n'aient poussé bien plus haut que lui soit le sentiment, soit la beauté des lignes. Mais l'originalité reste son grand, son véritable titre ; c'est ce qui ne permet pas de le comprendre dans une hiérarchie.

Il y a quelque temps, nous vous donnions de lui un *Prince d'Asie et son escorte passant un gué* (voy. p. 10). C'était un ciel fauve, rayé d'or, une eau claire et rapide, plusieurs groupes aux attitudes variées. Trois guerriers, relevant leur tunique, laissent voir des jambes vigoureuses; deux éléphants, trompe en l'air et trompe baissée, s'avancent d'un pas grave ; près d'eux, un cheval se cabre, maintenu à grand'peine par son maître; par derrière, le reste de l'escorte est encore sur la rive, et les ombres se projettent sur le fleuve qui tremble.

Aujourd'hui le peintre vous introduit dans la boutique d'un boucher turc ou arabe. Princes et artisans sont égaux devant lui, pourvu qu'ils se prêtent à l'effet lumineux, pittoresque, où son pinceau excelle. L'art est pour Decamps le jeu de l'ombre et de la lumière sur tout être ou toute chose; il peindra aussi bien le vaisseau d'Ulysse abordant à l'île de Calypso, l'enfant prodigue au milieu des pourceaux, ou bien, comme dans notre gravure, un être indolent couché sur un banc de pierre, le dos appuyé à un pilier, tandis qu'un de ses aides s'apprête à dépecer un mouton pendu à un clou. Ce qu'il peint ici, ce ne sont pas des hommes, c'est le soleil.

TROIS PAGES DE L'HISTOIRE DES AZTÈQUES

TIRÉES DES MANUSCRITS MEXICAINS.

Fin. — Voy. p. 183.

Après le crime, le châtiment. Lorsque l'instigateur des massacres du temple, Pedro de Alvarado, eut accompli la conquête du Guatemala, et, rival de Pizarre dans le Pérou, eut formé le projet de la découverte des îles aux épices pour tirer de nouvelles richesses de régions dont l'opulence fantastique était encore exagérée par son imagination, il se vit arrêté dans ses desseins par la main de Cortez, dont il était devenu l'ennemi, et il alla périr sans gloire durant une expédition inutile où, au milieu de la déroute, un coup de pied de cheval l'atteignit.

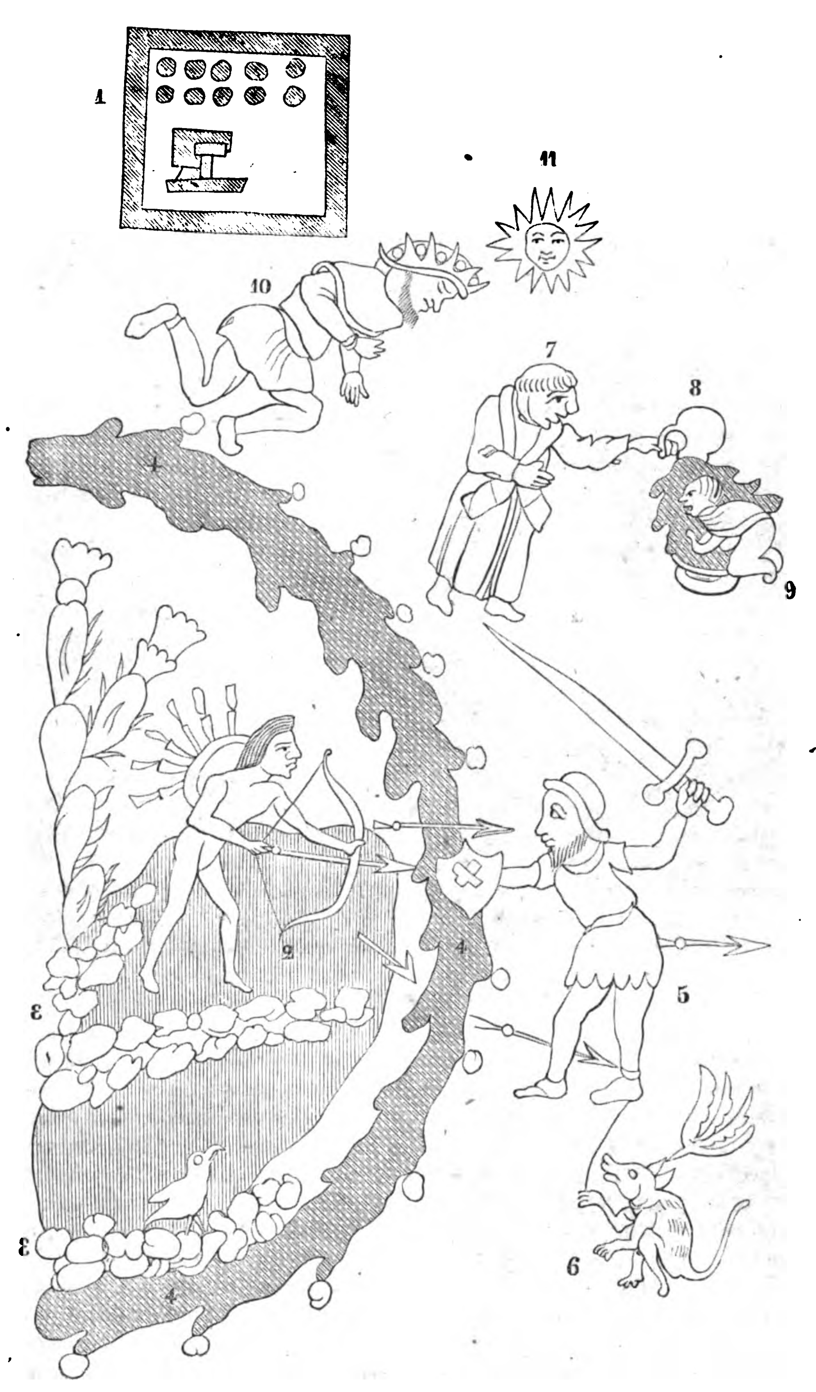
La peinture mexicaine nous transporte à *Nochistlan*, forteresse bâtie sur un rocher abrupt, environnée de marais, où les Indiens s'étaient réfugiés. Le n° 1 nous donne la date précise de l'événement; il eut lieu au pays de Xalisco, en 1541, c'est-à-dire en l'année désignée sous le nom de *Matlaltli Calli* ou les *Dix Maisons*. Le n° 2 marque l'emplacement dont il s'agissait de déloger les Indiens : à l'extrémité de ce terrain on voit, en effet, un nopal chargé de fleurs; *nutchi* signifie une *tuna*, une figue de *Cactus opuntia*, et *tlalli*, la terre. Nochistlan n'est donc autre chose que la région par excellence des *tunas*. Le chiffre 3 marque la dernière ligne de circonvallation construite par les Indiens en pierres sèches et simplement amoncelées; il y en avait sept; dans le n° 3 on reconnaît sans peine l'armée des défenseurs du *Peñol* ou roc fortifié. Sur l'un de ces monceaux de pierres se trouve peint un oiseau, dans lequel M. Ramirez reconnaît un *toztli*, une espèce de perroquet que son vol porte très-haut dans les espaces, et qui serait là pour symboliser la situation inaccessible, pour ainsi dire, de la forteresse. Le n° 4, trois fois répété, signale les eaux qui coulaient dans les terrains marécageux dont le fort des Indiens se trouvait environné.

Cet étrange guerrier vêtu de l'habit des Européens, et dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici les couleurs brillantes, c'est le symbole de l'armée redoutable des Teules, ou de ces demi-dieux étrangers contre lesquels les flèches indiennes sont à peu près impuissantes ; il est désigné par le n° 5; quant à l'indication fournie par le n° 6, elle est beaucoup plus complexe. Cet animal attaché par un fil à la figure précédente, c'est un *raton*, petit quadrupède, vrai fléau des champs récemment ensemencés; il annonce la famine qui suit la guerre, de même que le faisceau de feuilles d'agave dont sa tête est couronnée rappelle une année désastreuse durant laquelle la sécheresse fit périr cette plante utile, qui résiste si bien cependant aux chaleurs les plus ardentes. Les n°s 7, 8 et 9, représentant la cérémonie du baptême, disent tout le nœud de cette expédition belliqueuse. La guerre, selon les conquistadors, n'était faite aux Indiens que dans un seul but, celui de les soumettre au christianisme; ici le peintre indigène s'est conformé à un fait accepté, et nous supposons que lui-même il s'était converti. Les n°s 10 et 11 indiquent clairement la catastrophe qui suivit l'expédition relatée ici. *Tonatiuh*, le brillant guerrier symbolisé par le soleil, a déjà reçu le coup fatal, et va s'éteindre comme l'astre dont il porte le nom.

Ce que ne peut dire ici la peinture expliquée par M. Ramirez, ce sont les amères paroles qui échappèrent au mourant; comme les siens consternés lui demandaient où il souffrait, il murmura : « A l'âme. » Et ce mot terrible peignait assez les dernières angoisses de celui qu'on aurait pu appeler le fléau des Indiens (1).

(1) Qu'il massacrât impitoyablement les prêtres du grand téocalli, ou qu'il traversât avec ses bandes victorieuses le Guatemala, le brillant adelantado était toujours pour les Indiens *Tonatiuh*, le Soleil ; et cela dura plus de vingt ans, puisqu'il était débarqué au Yucatan dès 1518, avec Grijalva. L'accident qui amena sa mort fut des plus étranges. Il venait de descendre de cheval et tenait son épée à la main, protégeant de sa personne l'arrière-garde de sa troupe, et il descendait ainsi devant Nochistlan une côte abrupte et rocailleuse, conduisant à des marais, lorsqu'il s'aperçut qu'un honnête comptable de l'armée, qu'on appelait Balthazar de Montoya, n'était plus maître de sa monture, ou se montrait tellement épouvanté qu'il ne pouvait plus la conduire. Il encouragea le fuyard de la voix et chercha à ranimer son courage. Ce fut alors qu'une ruade du cheval, effrayé peut-être autant

La troisième page, dont il nous reste à donner l'explication, est certainement moins grossièrement exécutée que les deux précédentes, et par cela même, peut-être, elle signale une complète décadence dans le tracé de la peinture didactique, dont les préceptes sont pour ainsi dire oubliés. Elle est si imparfaite à ce point de vue, nous dit M. Ramirez, que le moderne Tlaluca auquel on la doit n'a pas même introduit en tête, soit oubli, soit ignorance, le symbole hiéroglyphique qui donnerait une date précise à cette odieuse légende des derniers temps de la conquête.



Antiques peintures mexicaines figuratives.

L'authenticité du sujet n'est pas douteuse, et la peinture d'ailleurs a appartenu au savant Veytia, l'ami de Boturini, qui a déjà tenté de l'expliquer. Bien des origines sont encore enveloppées de mystère dans ce petit tableau; mais on suppose, non sans raison, que cette page sanglante relate un événement advenu vers l'année 1537, après que Fernand Cortez, au retour de ses immenses découvertes en Californie, s'était trouvé investi, par sa position, d'un nouveau

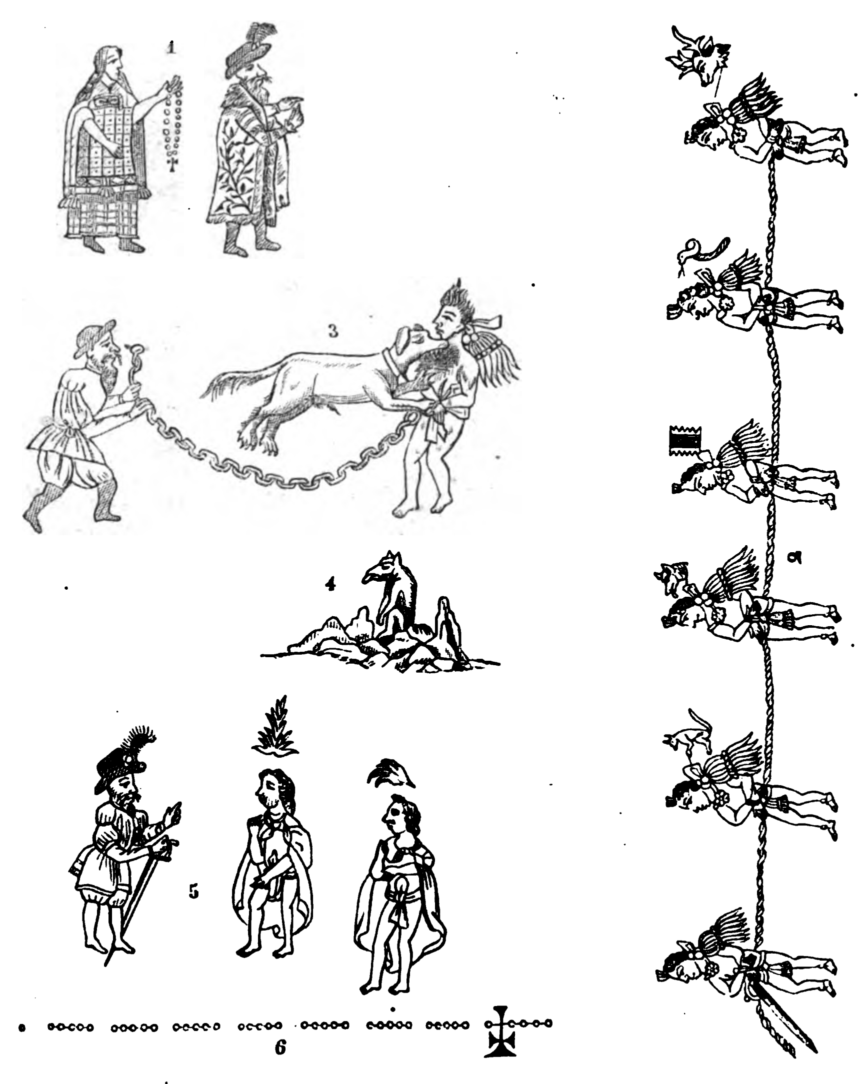
que son maître, atteignit Alvarado en pleine poitrine : il tomba privé de sentiment, comme l'indique notre peinture indienne; mais en revenant à lui il se sentit assez de courage pour revêtir un soldat de ses propres armes afin qu'on ne crût pas à sa mort, et il fut ramené en litière à quatre lieues de là, dans une maison d'Atenguillo. Comme un de ses familiers le grondait doucement de ce qu'il n'avait pas su modérer son courage et de ce qu'il s'était risqué avec trois cents Espagnols contre dix mille Indiens, il eut encore la force de répondre en souriant : — Oui, en effet, c'est un grand tort que de commander à des hommes parmi lesquels se trouve un Balthazar de Montoya.

Montoya vécut, dit la chronique, jusqu'à cent cinq ans; mais il avait échangé son épée de conquistador contre une plume de tabellion, et s'était fixé à Guadalaxara. Cela allait mieux à son humeur que la journée du 24 juin 1541.

pouvoir. Le conquistador, suivi de Marina son interprète, apparaît bien ici comme jouant un rôle obligé dans le récit (c'est lui que figure le n° 1), mais il n'a pris aucune part directe à l'action qu'on a voulu représenter. Si la peinture hiéroglyphique n'est pas d'une entière clarté, l'écriture latine, tracée dès le seizième siècle, y supplée cette fois, et dit au bas de la peinture, en langue nahuatl, quels sont les chefs indiens que l'on tient ainsi enchaînés ([1]). Ils sont au nombre de six (nous ne comptons pas le malheureux que l'on exécute), ils ont été faits prisonniers à la suite d'une rébellion armée qui a eu lieu en l'absence du conquistador : figurés par le n° 2, ils doivent tous subir l'horrible supplice de l'*aperreamiento* ([2]).

Ces sept chevaliers (nous reproduisons le mot espagnol) étaient originaires de la province de Cuyoacan; c'est ce qu'indique le signe hiéroglyphique peint au-dessus du n° 4. L'arrêt de confiscation a été prononcé contre eux, et leurs biens doivent servir à faire des largesses. Le n° 5 représente l'heureux conquistador recevant l'investiture des terres qu'on a arrachées aux condamnés; il a fait partie de l'armée victorieuse, et il se nomme Diego de Tapia. Le peintre l'a représenté donnant ses instructions aux Indiens, qui doivent le regarder désormais comme *encommendero*. Le n° 6 précise une date : la répartition ordonnée par Cortez a eu lieu en l'année 1540, quatre ans après une sanglante exécution dont on a voulu parfois nier l'authenticité, tant elle est horrible, mais sur laquelle cette peinture ne permet pas d'élever le doute le plus léger.

Nous espérons que ce peu de pages suffiront aussi pour donner l'idée sommaire de cette écriture des Aztèques dont la valeur est contestée, quand on ne la nie pas complétement. Nous invitons ceux qui douteraient encore à



Antiques peintures mexicaines figuratives.

consulter le vaste recueil de lord Kingsborough (neuf volumes de format grand in-folio) et les lettres de Cortez, publiées par l'évêque de Mexico Lorenzana, avec de nombreux hiéroglyphes mexicains.

([1]) Leur nom ou le lieu de leur résidence sont marqués, en commençant, par le chiffre qui est en tête : *Tecochtly*, *Mexitly* ou *Metztli* sont les deux premiers; celui qu'on livre au dogue affamé s'appellerait, selon M. Galicia, *Tlalchiuchteotzin*.

([2]) Du mot *perro*, chien.

Nous n'ajouterons à ces renseignements, uniquement consacrés à l'écriture aztèque, qu'une simple réflexion. La plus importante découverte que l'on pourrait faire aujourd'hui dans l'archéologie américaine serait, sans contredit, l'explication satisfaisante des hiéroglyphes gravés en relief sur certaines ruines du Yucatan. C'est désormais de l'étude du maya et de l'interprétation des Katouns que dépend la connaissance d'une histoire encore environnée des plus grands mystères.



LA PORTE DES ALLEMANDS, A METZ

(MOSELLE).



La Porte des Allemands, à Metz. — Dessin de E. Faivre.

A Metz, la « porte des Allemands » a été restaurée récemment par le génie militaire avec beaucoup d'intelligence et de goût. Grâce au soin qu'on a pris d'altérer le moins possible son caractère architectural, cette porte donne une idée assez exacte du mode de fortifications usité encore au seizième siècle, et notamment de l'enceinte flan-

quée de tours qui défendait Metz à cette époque. Lorsque le système moderne eut prévalu, les défenses naturelles de la place ont heureusement permis de laisser subsister une portion notable de l'ancienne ceinture.

Sont-ce les coulevrines de Charles-Quint qui ont imprimé sur les deux tours avancées la marque de leurs biscaïens? Cela est peu probable, car on sait que la première attaque des Impériaux fut dirigée des hauteurs de Belle-Croix contre la partie de la ville appelée depuis le « retranchement de Guise »; et que de là, découragés par l'énergique résistance des assiégés, ils allèrent, par un long circuit, s'établir au sud-ouest de la place, où ils ouvrirent successivement deux brèches, entre la porte Serpenoise et la Moselle. Quoi qu'il en soit, ces vieilles empreintes, sans histoire et sans nom, ont leur éloquence; elles font, à leur manière, penser et rêver.

A l'opposite de la « porte des Allemands », qui donne entrée dans la ville du côté de l'est, une autre porte l'ouvre du côté de l'ouest, sous le nom de « porte de France. » Il y eut donc un temps où, en sortant de Metz, on se dirigeait vers la France ou vers l'Allemagne. Metz était une de ces petites républiques qui, sous le nom de villes impériales, et conséquemment sous la protection de l'Empire, avaient la prétention de maintenir leur indépendance parmi les convoitises et les ambitions rivales des puissances qui commençaient à se partager l'Europe Française par le langage, quelque peu allemande par les mœurs, elle n'était toutefois, avant 1552, ni allemande, ni française. Mais le moment était arrivé pour elle de devenir l'une ou l'autre; sa modeste autonomie n'avait plus de raison d'être. La force mystérieuse qui entraîne les petits États dans les orbites des grands, et qui forme les nations de l'agglomération séculaire des villes et des provinces, menaçait la liberté messine d'un prochain renversement Ce fut la politique habile de Henri II, secondée par l'héroïque bravoure de François de Guise, qui décida sa chute du côté de la France

L'antique capitale du royaume d'Austrasie, la fière cité qui avait échappé aux surprises nocturnes des ducs de Lorraine et résisté aux attaques ouvertes de Charles VII et de Charles-Quint, est aujourd'hui l'humble chef-lieu du département de la Moselle. Nouvel et instructif exemple des vicissitudes humaines!

Faut-il l'en plaindre cependant? Tient-elle une moindre place dans les destinées générales du monde, depuis qu'elle est entrée, avec Strasbourg, Nancy, Besançon, et tant d'autres, dans l'unité active et puissante qui porte le nom glorieux de France, qu'au temps où elle s'épuisait à défendre son impossible isolement contre la cupidité belliqueuse de ses voisins? Méfions-nous de ces regrets d'antiquaires, de poëtes, d'artistes, qui font si bon marché des avantages du temps présent au profit et à la glorification des temps écoulés. Si nous pouvions voir revivre seulement quelques heures ce passé, objet de tant de doléances, nous serions moins dédaigneux des choses d'aujourd'hui. Mais c'est ainsi que va le monde. Les générations futures, qui, je l'espère, vaudront mieux que la nôtre, nous envieront l'époque, telle quelle, qui a vu réparer et remettre à neuf la bonne vieille porte des Allemands.

Voilà ce que disent aux passants ces trous de balles gravés sur le calcaire jaune de Saint-Quentin comme les hiéroglyphes sur le granit rose d'Égypte. Et qu'on répète, après cela, que les pierres ne parlent pas!

IDÉE D'UNE ÉCOLE D'ADMINISTRATION.

Lorsque les rois ont à faire choix d'agents capables de gérer les affaires publiques, ils trouvent autour d'eux un vide étonnant d'hommes de cette espèce, parce qu'il nous manque un collége d'éducation générale particulièrement consacré à cet objet, où les hommes que la nature semble avoir composés, organisés tout exprès pour de tels emplois puissent, outre les autres genres de connaissances, faire une étude particulière de l'histoire, des langues modernes, des livres et des traités de politique, pour arriver ensuite, suffisamment habiles et instruits, aux emplois civils.

BACON.

Le but de l'art est l'expression de l'âme.

SOCRATE.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

LES HEUREUX.

Suite. — Voy. p. 246, 254, 258.

M'éloignant de cette maison où, à mon avis, il ne manquait, pour se trouver heureux, que la volonté de l'être, j'allai voir différentes personnes. Partout j'entendis d'amères plaintes, je devinai de profondes tristesses. Nulle part, ni la richesse, ni le luxe n'étaient des préservatifs contre l'ennui et le chagrin. Enfin, dans le logis même où je m'étais promis la réception la plus gaie, et où je projetais d'achever ma journée, je rencontrai le désespoir. C'était chez l'aimable et charmante femme d'un de mes amis. Jeunes, beaux, intelligents, bons, jouissant d'une aisance qui n'excluait pas les occupations de l'esprit, eux, du moins, ils auraient dû être heureux : eh bien, ils trouvaient le temps de s'exagérer les maux de la vie, de se forger des chimères, de se rendre misérables. L'unique héritier du jeune couple, objet, depuis sa naissance (il n'y avait de cela que dix-sept ou dix-huit mois), d'affections passionnées, criait, au moment où j'entrai, de la façon la plus lamentable, et le père et la mère, bouleversés, perdaient la tête. Le médecin lui-même, ahuri par la désolation générale, ajoutait le tourment des drogues aux angoisses de la dentition Il s'agissait de la chose la plus ordinaire : deux dents étaient en train de percer; mais le petit patient, point patient du tout, se débattait et, habitué à tout voir céder à ses cris, augmentait le mal physique de l'irritation morale. Prévenir le moindre de ses besoins, lui éviter le plus léger malaise, aller au-devant de ses caprices, faire naître les fantaisies pour avoir le plaisir de les satisfaire, avait été l'étude constante de ses malheureux parents. Tendre objet de leur incessante sollicitude, dorloté, amusé, amolli de caresses, les élancements de ses gencives étaient des ennemis dont il voulait qu'on le délivrât, contre lesquels s'enflait sa colère enfantine, et il se refusait avec furie à cet excellent apprentissage de la douleur qui, par la patience, nous enseigne la force et nous prépare à la vertu.

Je quittai mes amis, ne pouvant leur être bon à rien, et, peu satisfait de mon cours de visites, je repris, l'oreille basse, le chemin de chez moi, en devisant sur les destinées humaines et me débattant contre le mot de Sénèque, lequel prétend qu' « on a sa part de bonheur lorsqu'on a reconnu que les heureux sont malheureux. »

Serait-ce donc une malédiction que la fortune? pensais-je, regardant un portefaix qui cheminait à côté de moi et comparant sa figure gaillarde aux physionomies attristées dont le souvenir me poursuivait. Contraint de se reposer, pliant sous le faix, l'homme eut l'air tout joyeux de rencontrer une borne pour appuyer sa hotte, et sourit au camarade qui, en passant, lui donna un coup de main.

Est-ce donc la loi du travail? me demandai-je. Faut-il

que toujours la part de force que l'on n'emploie pas se tourne contre celui qui la laisse oisive? Ce brave ouvrier ne se crée pas, lui, de maux imaginaires; il ne s'ennuie pas; il s'est fait la peau dure et l'échine robuste. Si son enfant souffre, il sait que c'est la loi commune; il laisse crier le petit, qui s'apaise plus tôt, et évite le mal le plus cruel, l'irritation. Enfin le besoin de chaque moment, l'appel continuel fait à son activité, forcent le travailleur à secouer tous les matins le chagrin de la veille.

Cette série d'idées n'avait rien de réjouissant; mais si ma philosophie ne m'égayait guère, elle m'absorbait, et j'avais continué de marcher sans m'inquiéter où j'allais, lorsqu'un petit fourmillement d'ombres et de clairs sur le pavé, et un court aboiement, me firent tressaillir. Dans ma préoccupation, j'avais failli fouler aux pieds un pauvre chien; je reculai d'un pas, et je vis l'animal, une espèce de barbet de race croisée et populaire, se camper de nouveau assis sur ses pattes de derrière, croisant sur sa poitrine celles de devant, la tête penchée sur l'épaule avec la plus drôle de mine, ne détournant pas les yeux d'une sorte de caserne qui bordait tout un côté de la rue déserte. Je reconnus dans le grand bâtiment une succursale de l'Hôtel-Dieu élevée sur la rive gauche de la Seine, hôpital d'assez récente construction, derrière lequel j'étais arrivé sans m'en apercevoir. Je suivis la direction des yeux du barbet, qui jouait devant l'hospice cette étrange pantomime, et je vis aux vitres d'une fenêtre assez élevée une femme, en attirail de nuit, qui regardait le chien et l'encourageait par des signes d'amitié; presque aussitôt un homme en costume d'ouvrier sortit par une porte basse et accourut vers le barbet, s'adressant à lui comme à une personne.

— Eh bien, oui! Là-haut! là-haut! lui criait-il, l'excitant de la voix et du geste. Elle est là, *c'te* maîtresse! dis-lui donc quelque chose. — Et il se dandinait gaiement d'un pied sur l'autre, désignant au barbet la croisée que celui-ci ne perdait pas de vue. — Parle-lui, à *c'te* maîtresse!

Et l'homme riait, ravi d'aise. En vérité, le chien riait aussi, et les gestes répétés de ses pattes de devant, ses petits aboiements frétillards, plaintifs et joyeux tout à la fois, pouvaient passer pour une espèce de langage.

Comme un vrai badaud, je demeurais attentif à cette scène domestique jusqu'à ce que, la femme ayant disparu de la fenêtre, le chien fût retombé sur ses quatre pattes. Son maître cessant alors de se démener, je le vis en plein et le reconnus. C'était un tourneur tabletier, en chambre, nommé Vintimille, adroit dans son état, qui avait fait pour moi quelques travaux, et qui, depuis plusieurs semaines, aurait dû me rendre un petit meuble de famille que je lui avais donné à raccommoder. Dès que, cessant de s'occuper de son chien, il me vit, jugeant, à mon approche, que je venais lui redemander l'ouvrage confié, il s'excusa sur la maladie de sa femme, et ajouta qu'il n'y avait presque plus rien à faire à « ma petite relique », et qu'il me la rapporterait dans une heure.

Je proposai aussitôt d'aller prendre la boîte chez lui. Chemin faisant, il m'apprit que « la pauvre chère », c'était sa femme, avait souffert; « mais, ajouta-t-il, sa figure reprenant son expression joyeuse, elle va guérir. Elle est si bien soignée! les sœurs l'aiment tant! C'est qu'elle a le premier médecin et le premier chirurgien de Paris! de grosses gens comme cela, elle n'aurait pas pu les avoir chez nous, pauvre chérie! Là-haut, elle vous est soignée comme une princesse. Un grand dortoir, et si propre! deux matelas, des rideaux blancs, des draps tous les quinze jours. Oh! rien ne lui manque : aussi, bientôt elle sera guérie, et elle nous reviendra faire notre soupe à Brisquet et à moi. »

Excité par cette espérance, il hâta le pas et je le suivis. Son chien gambadait autour de lui; et si l'ouvrier tenait la tête baissée sur sa poitrine, c'était l'habitude du travail et non le chagrin qui courbait son front. J'eusse trouvé bien lourd le faix qu'il portait si légèrement! et je pensais, chemin faisant, à un conte de Johnson que j'ai lu jadis. Rasselas, chargé de découvrir, pour la guérison de son roi mourant, la chemise d'un homme heureux, qui seule, selon les ordonnances des médecins, peut rendre la vie au moribond, parvient, après mille pérégrinations, à découvrir le mortel assez fortuné pour ne pas se plaindre de son sort, et il s'empresse aussitôt de lui demander sa chemise. Hélas! ce bienheureux n'en possédait pas! Moi aussi, j'avais cherché le bonheur sans le trouver. Étais-je donc destiné à le rencontrer sous la blouse, aux portes d'un hôpital? Je me gourmandais moi-même sur la manie d'ériger en systèmes quelques observations superficielles. Ce brave artisan ne voit pas plus loin que son nez, lequel est des plus courts, pensais-je. Sa femme peut mourir cette nuit à l'hospice, et que deviendra sa joie?

La fin à une autre livraison.

LE PUITS ARTÉSIEN DE PASSY.

Suite. — Voy. p. 227.

La scène (fig. 7) représente ce qui se passait au moment où l'on allait cesser une séance de battage. Les ouvriers qui se trouvent dans la partie supérieure prennent les dispositions nécessaires pour retirer successivement les tiges. Les mécaniciens sont à leur poste; le contre-maître, sur le point de donner à chacun le signal de la manœuvre qu'il doit accomplir, surveille les deux ouvriers qui tournent la barre des vis destinées à produire l'allongement progressif des tiges.

Les travaux devaient être terminés dans l'espace d'une année; mais on rencontra des obstacles imprévus. La nappe aquifère ne jaillit à la surface du sol que le 24 septembre 1861. Il avait fallu six ans neuf mois d'un travail continu.

On n'avait pas fait une part assez large aux difficultés que pouvaient opposer les argiles à traverser, et dont la pression augmente notablement avec le diamètre du sondage.

Si on trouvait un moyen infaillible pour traverser sans accident ces couches meubles et glissantes qu'on rencontre trop souvent dans des opérations de cette nature, la pratique de l'art du sondage serait aussi facile que l'accomplissement des travaux qui se font à la surface de la terre. Sur un parcours total de 587 mètres, il n'y en a pas certainement 30 qui aient offert de graves obstacles. Mais ces obstacles sont d'une nature fort sérieuse.

Deux gravures (fig. 8 et 9) dont nous devons les dessins à l'obligeance de M. Hubert, chef des travaux, figurent, pour ainsi dire, toute l'histoire de cette belle et difficile opération.

Le 31 mars 1857, le forage était déjà parvenu à la profondeur de 528 mètres; l'arrivée de l'eau était imminente; on pouvait prévoir qu'elle jaillirait au bout de quinze ou vingt jours, lorsque tout à coup le tube en tôle qui retenait les argiles fut écrasé à 30 mètres au-dessous du sol. Il s'ensuivit un retard de près de trois ans, et une augmentation de plus du triple dans les dépenses. Tous les calculs se trouvaient bouleversés par ce seul sinistre.

M. Kind étant dorénavant hors d'état de tenir les conditions de son marché, l'administration municipale le résilia, et prit à sa charge la continuation des travaux, qui furent mis en régie. M. Kind resta, comme par le passé,

chargé de la direction du sondage; mais il dut s'entendre avec la commission de surveillance, qui devenait en quelque sorte responsable de la réussite de l'opération.

On ne perdit pas de temps pour réparer le dégât, et, le 13 décembre 1859, un faux puits de $57^{m},46$, maçonné à partir du sol, traversait toutes les couches dangereuses.

Les dimensions qu'on adopta pour cette construction accessoire furent beaucoup plus considérables que celles

Fig. 7. — Puits artésien de Passy : coupe en longueur du bâtiment pendant le travail du forage.

du sondage lui-même; pendant les deux premiers tiers, on donna au faux puits 3 mètres de diamètre, et dans le dernier tiers, environ $1^{m},70$. On s'appliqua ensuite à lui donner toute la solidité possible, et on le construisit partie en fonte avec maçonnerie intérieure, et partie en tôle.

Cette opération fut longue, pénible et même dangereuse. Des tubes en fonte de 35 millimètres d'épaisseur se fendillaient dans la première couche d'argile comme une vitre qui s'étoile. Plus d'une fois les ouvriers renoncèrent à ce travail qui les épouvantait, et les ingénieurs de la ville durent donner l'exemple de la confiance en descendant les premiers au fond et en y séjournant pendant un assez long temps.

Heureusement, comme le tube intérieur dont on avait été séparé par les éboulements était demeuré intact, il suffit de le curer pour le remettre en état, et l'on put pro-

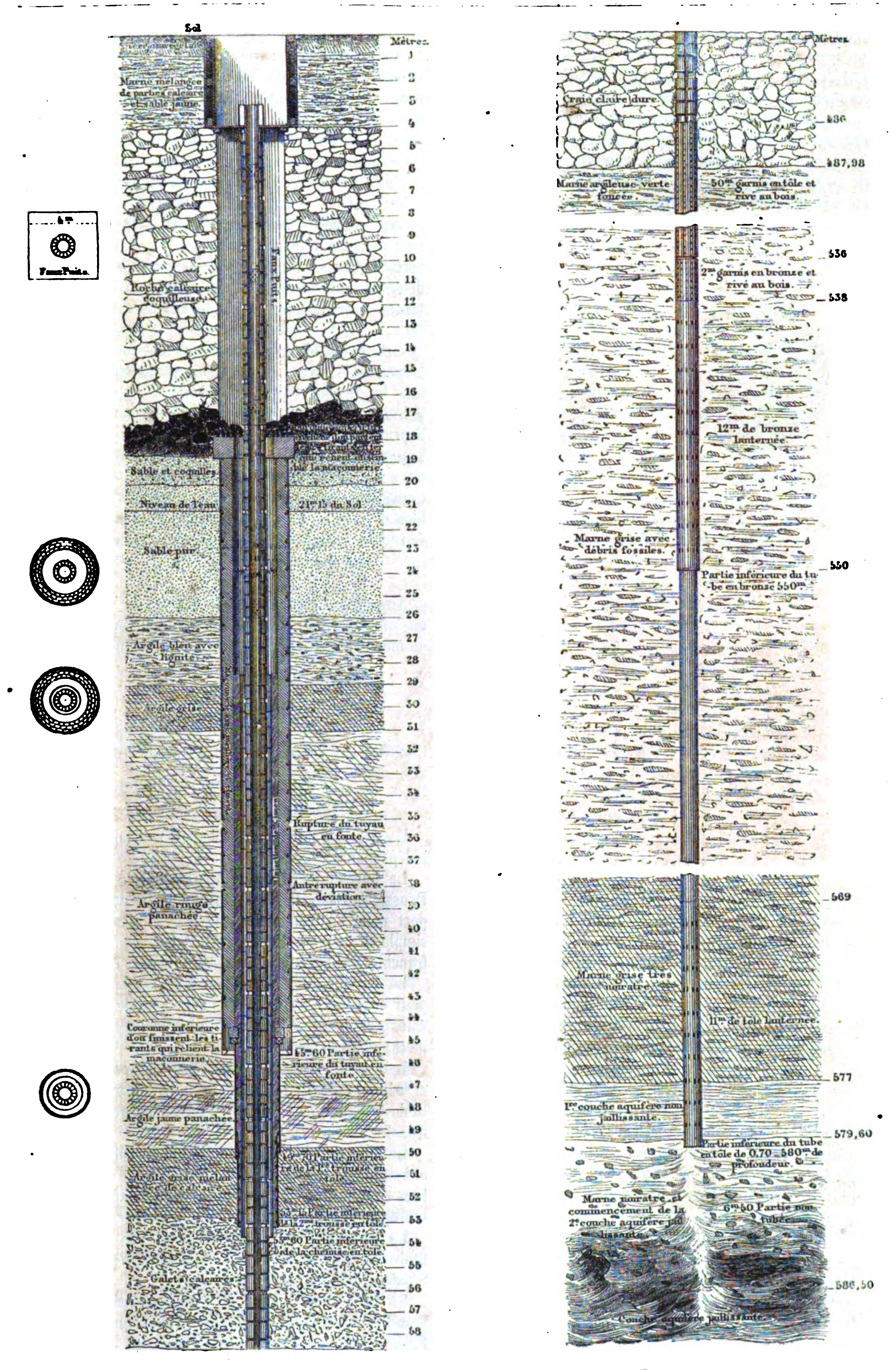


Fig. 8 et 9. — Coupe des terrains traversés par le puits artésien de Passy.

céder au tubage, après s'être rapidement débarrassé de tous ces débris.

Le tube, préparé d'avance, se composait d'un cuvelage en bois dont le diamètre n'était plus que de 78 centi-

mètres dans la partie inférieure, et qui se terminait par un bout en bronze fenestré dans toute sa longueur pour rendre plus facile l'accès de l'eau lorsqu'on serait arrivé au milieu de la couche aquifère.

Mais le système ainsi constitué refusa de descendre au-dessous de 550 mètres. Après différentes tentatives infructueuses, on reconnut qu'on avait affaire à une difficulté de même nature qu'au début du sondage, et qui avait déjà été sur le point d'interrompre les travaux. Cependant, comme on approchait de la couche aquifère, on reprit courage et on procéda, sur un faible diamètre, à un sondage d'essai qui réussit admirablement.

L'eau fut rencontrée, pour la première fois, à 577^{m},50. Après quelques oscillations, elle s'arrêta à quelques mètres au-dessous du niveau du sol, et refusa de s'élever plus haut. C'était la couche de Grenelle.

Si l'on en était resté à ce point, il aurait été nécessaire de construire une pompe d'épuisement pour amener l'eau au niveau supérieur; mais les recherches effectuées, depuis le forage de M. Mulot, par plusieurs géologues, parmi lesquels nous citerons M. Walferdin, avaient suffisamment démontré qu'il existe, au-dessous des sables aquifères de Grenelle, une ou plusieurs nappes susceptibles de fournir des fontaines jaillissantes.

Un second tube en tôle, de 70 centimètres de diamètre, de 5 centimètres d'épaisseur et de 52 mètres de longueur, dont 12 mètres fenestrés, fut glissé dans le précédent et descendu avec les mêmes précautions. Engagé dans les argiles, il ne tarda pas à s'y arrêter. Le forage, repris alors hardiment, fut poussé jusqu'au diamètre le plus large du puits, et arriva jusqu'à l'eau jaillissante le 24 septembre à midi. Ce jour-là, les promesses de M. Kind se trouvèrent dépassées et ses espérances presque réalisées. Le volume d'eau atteignit, au premier coup de sonde, 15 000 mètres cubes; il s'éleva bientôt jusqu'à 25 000 et ne redescendit pas au-dessous de 17 000, tant qu'on laissa couler l'eau au niveau du sol.

La fin à une autre livraison.

COULEURS

DE QUELQUES PIERRES PRÉCIEUSES (¹).

Adulaire : blanc-verdâtre; — agate : le plus souvent couleur claire grisâtre, veinée de différentes nuances (herborisée, mousseuse, ponctuée, nuée, tachée, etc.); — agate léontine : jaune mouchetée; — agate rubanée : à bandes claires et droites sur un fond foncé; — agate sacrée : à veines rouges; — aigue-marine : vert-bleuâtre; — alabandine : rouge-campêche; — améthyste : violet pur; — astérie (asbeste) : principalement bleue ou bleuâtre; — aventurine : fond brun-rougeâtre à paillettes brillantes; — béryl : bleu-verdâtre; — boort : blanc-grisâtre ou noirâtre; — calcédoine : laiteuse, bleuâtre, nébuleuse; — cacholong : mêmes couleurs avec l'opacité; — chrysobéryl et cymophane : jaune-verdâtre et bleuâtre; — chrysolithe : jaune-verdâtre, vert-pomme; — chrysoprase : vert-de-gris ou vert tendre; — cornaline : blanche, tachetée, veinée, stalactite, rouge-cerise; — diallage, smaragdite : vert d'herbe à reflets chatoyants gris de perle; — émeraude : vert pur; — épidote : vert-pistache ou olive; — euclase : vert. bleu céleste; — girasol : blanc-bleuâtre à reflets jaunâtres; — grenat ordinaire : rouge-noirâtre; — grenat syrien : rouge violacé; — héliotrope ou agate ponctuée : vert obscur, ponctué de rose; — hématite, pierre sanguine : rouge-sombre; — hyacinthe : rouge-orangé; — hydrophane (transparente dans l'eau) : blanc sale, grisâtre, brunâtre, jaunâtre ou verdâtre; — iris : couleurs variées; — jade : vert pâle et olivâtre; — jargon ou zircon : blanc, jaunâtre, verdâtre; — jaspe : le plus souvent vert, mais aussi rouge, jaune, bleu, violet, brun, noir; — labrador : fond gris, de nuances diverses, veines blanchâtres; — lapis-lazuli : bleu, souvent parsemé de pyrites brillantes; — malachite fibreuse : vert-émeraude; — malachite compacte ou mamelonnée : diverses nuances de vert; — œil-de-chat : chatoyant à veines concentriques et changeantes; — olivine : olive clair; — onyx, couches alternées diversement colorées; — onicolo ou nicolo : brun foncé avec une bande blanc-bleuâtre; — opale : fond laiteux et bleuâtre réfléchissant tous les rayons colorés du prisme; — péridot : vert-de-poireau ou olive; — prase : vert-émeraude faible; — pseudoprase dure : vert transparent; — rubis : rouge pur; — saphir : bleu pur; — sardoine : orangée; — sard-onyx, onyx à couches nombreuses; — topaze : jaune pur; — tourmaline : rouge foncé à éclat onctueux; — turquoise : bleu de ciel; — variolite : vert foncé tacheté de gris; — vermeille : rouge-cramoisi légèrement orange ou jaune.

(¹) Dans cette liste incomplète quoique déjà longue, on a suivi un ordre alphabétique sans aucun égard à aucune classification scientifique. On sait, par exemple, que la cornaline, la sardoine, l'héliotrope, le chrysoprase, l'onyx, etc., sont des agates : le but n'est ici que d'aider à déterminer le nom de chaque pierre à l'aide d'une indication de sa couleur.

Augmenter pour sa part la somme du bien que Dieu a mis en ce monde, c'est plaire à l'auteur de tout bien : roi ou mendiant, c'est faire œuvre selon le cœur de Dieu.

GLEIM.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251.

RÉPUBLIQUE DE HAMBOURG.

(15 timbres, 3 types; — 2 enveloppes, 1 type.)

Il existe à Hambourg sept bureaux de poste différents et indépendants.

Le bureau de poste de Prusse fait le service pour la Prusse, la Saxe, la Russie et une partie de l'Autriche. Le port pour l'Allemagne est de 3 gros d'argent par lettre simple affranchie, et de 4 gros d'argent par lettre non affranchie. On affranchit avec des timbres-poste prussiens.

Le bureau du Mecklenbourg ne reçoit que les lettres pour ce pays. La taxe est la même pour les lettres affranchies ou non affranchies, et l'on affranchit avec des timbres mecklenbourgeois.

Le bureau du Hanovre fait le service pour ce royaume et le duché de Brunswick. La lettre affranchie (avec des timbres hanovriens) paye moitié moins que celle non affranchie.

Le bureau danois expédie les lettres pour le Danemark et les duchés de Slesvig et de Holstein, et délivre des timbres danois. Les lettres simples payent, affranchies, 1 ¼ schilling de Hambourg, et non affranchies, 2 schillings.

La poste suédoise et norvégienne ne délivre pas de timbres-poste, et reçoit la correspondance destinée à la Suède et à la Norvége.

Le bureau de la Tour et Taxis est chargé du service postal avec les États du sud de l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les pays de la Méditerranée et l'Asie *viâ* Overland; il a ses propres timbres.

Enfin, le bureau de poste de Hambourg fait le service du territoire de Hambourg, celui avec Lubeck, Brême, le grand-duché d'Oldenbourg, Ritzebuttel, Helgoland, les

Pays-Bas (excepté le Luxembourg et le Limbourg), l'Angleterre et une partie de ses colonies, et les États-Unis.

L'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste a commencé à Hambourg le 1er janvier 1859.

Le port de la lettre simple est de 1 loth (15gr.14). L'affranchissement a lieu sans réduction de taxe.

Le réceptionnaire de toute lettre, affranchie ou non affranchie, devait payer une taxe supplémentaire de 1/2 ou 1 schilling, qui n'est maintenue que par les postes du Danemark, du Hanovre, du Mecklenbourg et de la Tour et Taxis.

En 1860, il a été reçu 1 093 738 lettres, et il en a été expédié 1 120 216 ; total, 2 213 954 lettres. Dans la même année, on a reçu 218 727 imprimés, et l'on en a expédié 192 727.

La population de Hambourg était de 229 941 habitants en 1860 ; le nombre moyen de lettres est donc de 10 par habitant.

L'augmentation des lettres a été de 15 pour 100 de 1860 sur 1858.

1 096 911 lettres, soit 49 1/2 sur 100, ont été affranchies en 1860.

Les timbres ont 22mm.5 sur 19 ; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc. Le chiffre



No 20.



No 21.

de la valeur est dessiné sur les armes de la ville de Hambourg. En haut, *Hamburg;* en bas, *Postmarke;* et sur les côtés, la valeur en lettres.

» 1/2 schilling	(0f.0475) (1),	—	noir.
1	(0f.0950),	—	marron.
2	(0f.1900),	—	rouge.
3	(0f.2850),	—	bleu.
4	(0f.3800),	—	vert.
7	(0f.6650),	—	orange (no 20).
9	(0f.8550),	—	jaune.

Il y a, en outre, un timbre dit *interpostal* qui a été créé, à ce que l'on assure, en 1862, et pour servir comme il est expliqué ci-après : le bureau de poste hambourgeois se charge de recevoir et de transmettre les lettres qui doivent être expédiées par les bureaux étrangers, moyennant un supplément de taxe de 1 schilling, et cette taxe doit être acquittée par avance au moyen d'un timbre-poste particulier de 1 schilling. Ce timbre (no 21) a 13 millimètres sur 25 1/2 ; il est rectangulaire, lithographié et imprimé en brun-chocolat sur papier blanc.

Les timbres sont en feuilles contenant chacune 96 timbres, savoir : 8 bandes de 12 timbres ; ils sont fabriqués par l'État.

Il existe à Hambourg une entreprise particulière pour la distribution de lettres et d'imprimés, les transports de tout genre, les déménagements, et divers autres travaux et commissions ; elle porte le titre d'*Institut Hamburger boten*, et la raison sociale actuelle est C. Hamer et Cie. Les services de cette compagnie sont payés d'après un tarif imprimé.

Le port des lettres en ville coûte 1/2 schilling, et les lettres peuvent être affranchies avec des timbres mobiles ou des enveloppes timbrées, vendus les uns et les autres

(1) 1 marc courant de Hambourg = 16 schillings courants = 1f.52.

au prix de 1/2 schilling (0f.0475) pièce, dans les bureaux de la compagnie.

Les timbres ont 23 millimètres de côté ; ils sont carrés, lithographiés, imprimés en noir sur papier de couleur. Ils portent le nom de la compagnie : *Institut Hamburgr boten, C. Hamer Co*, et au centre la valeur en chiffres (1/2 schilling). Ces timbres sont de couleur jaune, chamois, gris-perle, rose, bleu vif, vert-bleu clair, vert-émeraude (no 22).

Les enveloppes sont, les unes blanches, les autres chamois ; elles ont 82 millimètres sur 153, et portent au dos un timbre rond, de 26 millimètres de diamètre, fond ver-



No 22.



No 23.

millon avec lettres blanches gaufrées. Dans une jarretière : *Institut Hamb. boten;* au centre : *C. Hamer & Co*, et 1/2 (no 23).

VILLE DE BERGEDORF.

(7 timbres, 1 type.)

Bergedorf est une petite ville située à 16 kilomètres à l'est sud-est de Hambourg ; cette ville et son petit territoire appartiennent par indivis aux républiques de Hambourg et de Lubeck, qui les ont conquis au quatorzième siècle. Bergedorf a néanmoins son administration particulière présidée par un bourgmestre, et tous les ans un compte général est rendu aux deux États souverains, qui le font examiner sur les lieux par une commission composée d'un nombre égal de sénateurs de chaque république.

Le système de l'affranchissement des lettres par timbres-poste est en vigueur dans cette ville depuis le 1er novembre 1861.

En 1861, il a été expédié 55 480 lettres, et il en a été reçu à peu près autant. Comme la population de Bergedorf est d'un peu plus de 13 000 habitants, cela fait en moyenne 9 lettres par habitant.

L'augmentation des lettres a été de 12 pour 100 de 1861 sur 1856.

La taxe des lettres affranchies et des lettres non affranchies est la même ; 62 lettres sur 100 ont été affranchies en 1861.

Les timbres de Bergedorf servent à affranchir les lettres pour toutes les destinations.

Ces timbres sont carrés ; le timbre de 1/2 schilling a 16 millimètres de côté, celui de 1 schilling a 17 millimètres, celui de 1 1/2 schilling a 19 millimètres, celui de 3 schillings a 20mm.5, et celui de 4 schillings a 23 millimètres de côté. Les timbres sont gravés, imprimés en noir sur papier de couleur, sauf le timbre actuel de 3 schillings qui est imprimé en bleu sur papier rose. Au centre, dans un cadre rond, sont des armes formées de la moitié de celles de Lubeck et de la moitié de celles de Hambourg ; ce ne sont pas les armes de Bergedorf, car le sceau de cette ville porte trois arbres. En haut du timbre, *Bergedorf;* en bas, *Postmarke;* de côté, la valeur en lettres ; et aux coins, la valeur en chiffres.



No 24.

½ schilling	(0f.0475) [1],	— 1° violet; 2° bleu.
1	(0f.0950),	— blanc.
1 ½	(0f.1425),	— jaune (n° 24).
3	(0f.2850),	— 1° noir sur rose (1861); 2° bleu sur rose (1862).
4	(0f.3800),	— saumon.

Les timbres sont fabriqués dans une imprimerie particulière, à Hambourg, sous la surveillance de l'État.

RÉPUBLIQUE DE BRÊME.

(6 timbres, 4 types; — 1 enveloppe, 1 type.)

L'usage des timbres-poste a été introduit à Brême en 1855, pour les lettres destinées à l'Angleterre, à Lubeck, au Mecklenbourg-Schwérin, à Hambourg et au territoire brêmois. La correspondance avec la France a lieu par l'administration des postes du prince de la Tour et Taxis.

Une lettre pour l'Angleterre paye, affranchie, 5 gros d'argent, et non affranchie, 7 gros. Pour les États allemands, la taxe des lettres non affranchies est de 1 gros d'argent plus élevée que celle des lettres affranchies. Les imprimés payent le tiers de la taxe des lettres.

Le nombre de lettres distribuées par la poste brêmoise est d'environ 2 millions par an; les 3/8 sont affranchies. La population de la république de Brême est de près de 100 000 habitants; on compte donc 20 lettres en moyenne par habitant.

Les timbres sont de diverses grandeurs : 3 grotes, 21mm sur 18mm.5; 5 et 7 grotes, 24mm sur 20; 10 grotes, 24mm



N° 25.



N° 26.



N° 27.

sur 22; 5 gros d'argent, 23mm sur 19mm.5. Ils sont rectangulaires, les uns gravés, les autres lithographiés, imprimés en noir sur papier de couleur ou blanc, sauf le timbre de 5 gros, qui est imprimé en couleur sur papier blanc.

3 grotes	(0f.1728) [2],	— dessin noir sur papier gris-bleu.
5	(0f.2880),	— sur papier rose (n° 25).
7	(0f.4032),	— sur papier jaune.
10	(0f.5760),	— sur papier blanc (n° 26).
5 gr. d'arg.	(0f.6250) [3],	— dess. vert pâle sur pap. blanc (n° 27).

Il existe un timbre d'essai, de 5 grotes, imprimé en noir sur papier gris-perle.

Les cinq timbres précédents présentent quatre dessins différents.

Le premier, pour le territoire brêmois, porte un écusson aux armes de Brême, le chiffre de la valeur répété six fois, et les mots : *Stadt Post amt* et *Bremen*. Le timbre de 5 grotes pour Hambourg et celui de 7 grotes pour Lubeck et le Mecklenbourg ont les armes de la ville au milieu, le chiffre de la valeur de chaque côté; on lit en haut : *Franco marke*, et au bas la valeur en lettres. Le timbre de 10 grotes, dont la gravure est très-fine et qui est le seul dentelé, porte, dans un écu rond haché en pal (de gueules), la clef de Brême, en haut *Bremen*, en bas la valeur en lettres, et aux coins la valeur en chiffres. Enfin le timbre de 5 gros d'argent, pour l'Angleterre, a la clef des armes brêmoises dans un cadre ovale; on lit *Bremen* en haut et la valeur en bas.

Un seul modèle d'enveloppe avec timbre fixe sert à l'affranchissement pour l'intérieur de la ville. Cette enveloppe a 83mm sur 149; elle porte à l'angle gauche supérieur un timbre ovale noir, frappé à la main, qui a 16mm sur 19, et qui présente l'écu de Brême avec les mots : *Bremen. Stadt Post amt. Franco*. Cette enveloppe est taxée à 1 grote (0f.0576).

[1] 1 marc courant de Hambourg = 16 schillings courants = 1f.52.
[2] 1 thaler d'or (reichsthaler) = 72 grotes = 4f.15.
[3] 1 thaler d'argent de Prusse = 30 gros d'argent = 3f.75.

GRAND-DUCHÉ DE MECKLENBOURG-SCHWÉRIN.

(4 timbres, 2 types; — 8 enveloppes, 1 type.)

L'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste a commencé le 1er juillet 1856 dans le grand-duché.

Les lettres de et pour le grand-duché payent la même taxe, affranchies ou non affranchies. Les lettres simples destinées aux autres États de l'union postale austro-allemande payent, quand elles ne sont pas affranchies, 1 gros d'argent en sus de la taxe.

Le nombre des lettres distribuées et expédiées a été, en 1860, de 3 102 770.

L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1860 sur 1855, de 14 pour 100; et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 7 pour 100.

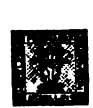
1 830 000 lettres, soit 59 sur 100, ont été affranchies en 1860.

La population du grand-duché était de 546 639 habitants en 1860; le nombre moyen de lettres par habitant est de près de 6.

Les timbres sont carrés; ceux de 3 et de 5 schillings ont 21mm de côté, et ceux de ¼ schilling ont 10mm; ils sont gravés, imprimés en couleur sur papier blanc, aux armes du grand-duché, et l'écusson est surmonté de la couronne royale. On lit : *Mecklenb. Schwerin freimarke. Schillinge;* le chiffre de la valeur est marqué aux quatre coins.

¼ schilling	(0f.0195) [1],	— rouge-vermillon pâle (n° 28).
1	(0f.0781),	— *idem* (4 timbres de ¼ sch.).
3	(0f.2343),	— chamois.
5	(0f.3905),	— bleu (n° 29).

L'administration des postes délivre des enveloppes de


N° 28.



N° 29.



N° 30.

deux formats (84mm sur 147 et 116mm sur 149), portant à gauche et à l'angle supérieur un timbre fixe, ovale, qui a 28mm.5 sur 26, et dont le dessin gaufré ressort en blanc sur un fond de couleur. Le dessin représente l'écusson grand-ducal surmonté de la couronne royale; on lit autour de l'écusson : *Grossh. Mecklenb. Schwerin*, la valeur en lettres en haut, et en chiffres en bas.

Il y a au dos de l'enveloppe, à droite, et en diagonale, deux lignes parallèles formées chacune des mots : *Post-couvert... schilling*, six ou sept fois répétés, imprimés en rouge.

1 schilling	(0f.0781),	— rouge-vermillon.
1 ½	(0f.1172),	— vert (n° 30).
3	(0f.2343),	— jaune.
5	(0f.3905),	— bleu foncé.

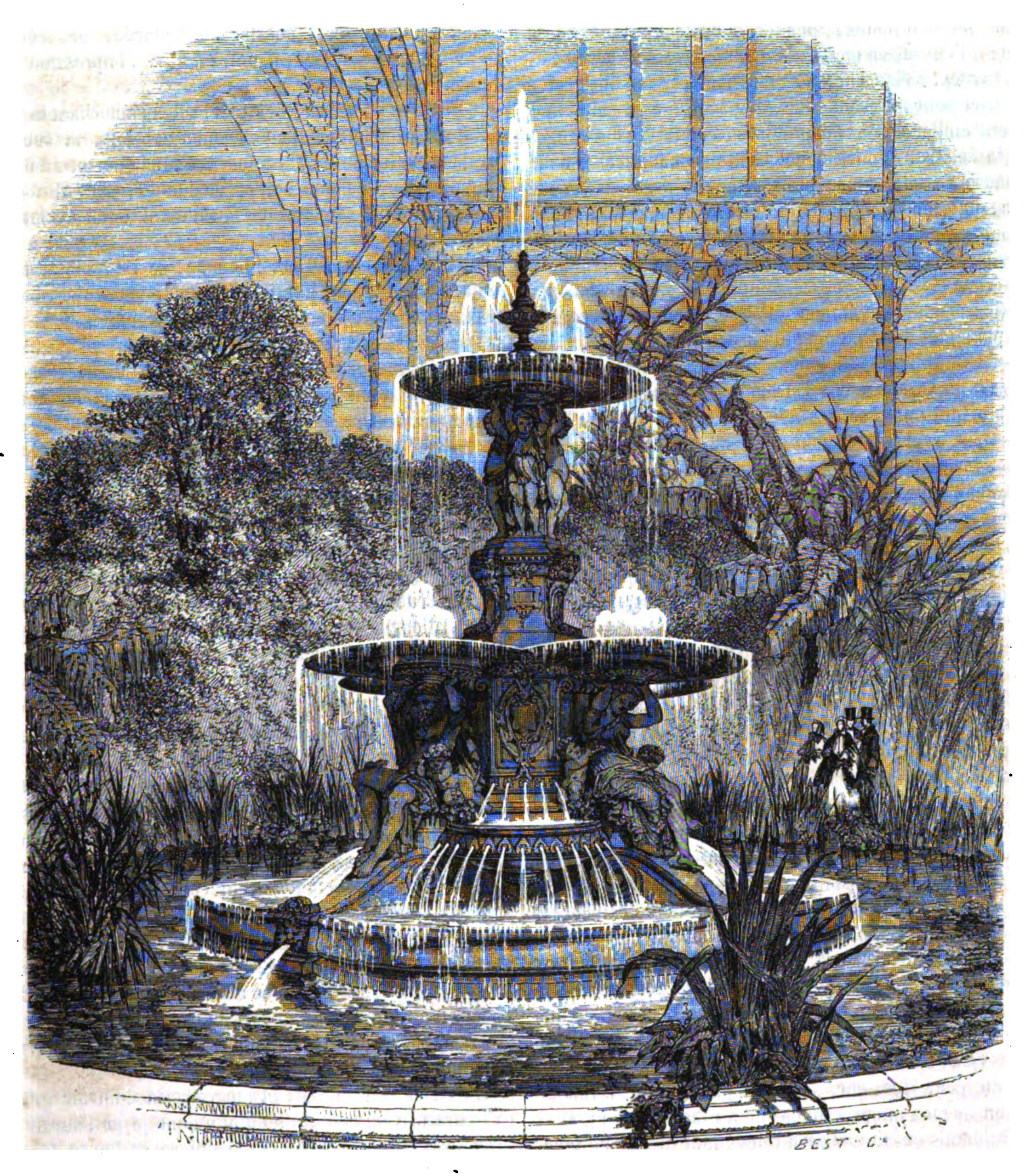
Les timbres et les enveloppes sont fabriqués à l'imprimerie royale, à Berlin, pour l'administration des postes du grand-duché.

La suite à une autre livraison.

[1] 1 thaler d'argent de Prusse = 48 schillings = 3f.75.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

Suite. — Voy. p. 205, 235.



Exposition universelle de 1862. — Fontaine en bronze par Liénard, Moreau et Barbezat. — Dessin de Thérond.

Deux fontaines françaises décorent le jardin de la Société royale d'horticulture dans le palais de l'Exposition universelle, ainsi qu'on le voit sur le plan (page 206). Celle que notre gravure reproduit attire surtout l'attention. M. Liénard en a donné le dessin, M. Moreau l'a modelée, M. Barbezat l'a fondue. Les quatre figures qui ornent la partie supérieure représentent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Les artistes restent fidèles à l'ancienne division géographique de la terre en quatre parties : ils laissent de côté l'Océanie, qui, sans doute, ne leur paraît pas faire encore assez belle figure dans le monde. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il doit être difficile de lui trouver une place, le nombre cinq s'accordant peu avec le principe de symétrie nécessaire à la plupart des compositions d'art. Il y aurait cependant un moyen de la faire concourir, quand il sera temps, à l'ornement des œuvres de forme pyramidale, comme les fontaines : ce sera d'isoler l'Europe et de la poser au sommet, honneur qu'on ne saurait lui contester avec justice. Les citoyens des États-Unis, fils d'Européens, n'ont pas jusqu'à présent civilisé l'Amérique jusqu'à en faire la rivale de la vieille mère d'Athènes, de Rome, de Paris et de Londres. Depuis quatre mille ans, c'est de l'Europe que la civilisation rayonne sur le genre humain.

M. Liénard a fait preuve de talent dans le dessin de ces quatre figures; mais vraisemblablement, les attributs qu'il leur a donnés ne lui ont pas paru faciles à comprendre; il a eu recours à des inscriptions. Il semble que ce moyen un peu naïf d'enseigner aux spectateurs ce qu'on a voulu faire eût été plus applicable encore aux figures de la partie inférieure, si gracieusement escortées de néréides ou de naïades.

PROMENADES D'UN DESŒUVRÉ.

LES HEUREUX.

Fin. — Voy. p. 246, 254, 258, 266.

Sur ces entrefaites, mon conducteur avait gagné sa porte ; il l'ouvrit, en me faisant poliment passer devant lui, et le barbet, s'élançant entre mes jambes, me fit presque trébucher pour la seconde fois. Je pénétrai à sa suite dans un petit atelier assez clair, où bois et outils étaient rangés sous la fenêtre. L'ouvrier eut bientôt mis la main sur ma précieuse cassette et se prépara à l'achever séance tenante, puisque je montrais le désir de l'emporter; j'examinais, pendant ce temps, le petit intérieur fort propre, et l'ouvrier allègre à sa besogne.

— Vous êtes gaiement ici, lui dis-je, poursuivant mes investigations. Je m'étonne que, vivant sans ménagère, vous parveniez à maintenir autant d'ordre.

— Oh! répliqua-t-il gaiement, c'est quand elle y est que c'est un vrai paradis! Du moins, voyez-vous, elle retrouvera tout en place.

— Mais, repris-je, il faut tout prévoir, mon bon ami ; j'espère bien qu'elle guérira ; je le crois. Cependant, si elle ne revenait plus dans cette petite chambre?...

— Je vois que Monsieur est philosophe, murmura-t-il enfin, après un assez long intervalle de silence.

Je ne suis pas sûr qu'il ne prononça pas *phisolophe;* mais il était sérieux, je répondis sérieusement.

— Qu'entendez-vous par là, mon cher?

— Ah dame! j'entends un de ceux-là qui en savent tant, tant, tant et tant, qu'ils ne s'inquiètent que d'en savoir davantage encore...

Il continuait de tenir la boîte qu'il raccommodait ; mais, les yeux rivés sur une petite vis qu'il était en train d'ajuster, il s'arrêta, se tut et la tourna à rebours. J'étais parvenu à rembrunir cette face souriante.

— Et ils ne s'inquiètent guère de la peine qu'ils peuvent faire aux gens, n'est-ce pas, mon pauvre Vintimille? repris-je avec un soupçon de remords.

— Si vous voulez savoir en tout le fin fond des choses, Monsieur, dit-il enfin, comme il relevait sur moi son œil redevenu confiant, ce n'est, j'en suis sûr, que pour de bons motifs. Mais, à dire vrai, je n'ai pas plus songé à ce que je ferais sans *elle* sur cette terre que je ne pense à ce que je regarderais si je devenais aveugle.

Il s'arrêta encore un moment, et reprit :

— Eh bien, Monsieur, je crois que le matin je rangerais tout de mon mieux comme elle a rangé toujours, elle; je travaillerais ensuite de mon mieux tout le long du jour, comme ça a toujours été de notre temps à deux ; je la suivrais dans mon idée, là-haut, comme je la suis en pensée à l'hospice (et là-haut, pour sûr, on y est encore mieux); puis le soir, quand je serais las, nous causerions d'elle, Brisquet et moi.

— Brisquet! quoi! votre chien?

— Est-ce que Monsieur croit que le pauvre Brisquet ne pense pas à elle? Ah! ah! il faut le voir quand c'est l'heure d'aller à l'hospice ; il n'est pas le dernier, allez! Il geint à la porte, il va, il vient, il m'appelle, il rit, il pleure!

— Je présume pourtant qu'il ne parle pas, dis-je un peu vivement.

— Oh! que si bien, reprit mon homme. Sans compter sa voix que je comprends, moi, Brisquet parle avec sa queue.

Je me pris à rire, tandis que, posant ses outils, l'ouvrier s'assit sur ses talons. Aussitôt le chien qui, couché en rond sur un petit carré de tapis devant le foyer sans feu, dormait la tête entre les pattes, à la façon des animaux de sa race, averti par je ne sais quel instinct, se leva, courut à son maître, jappant, agitant sa queue relevée en trompette, poussant de petits cris à demi aigus, à demi comprimés. En vérité, Vintimille avait raison, c'était un langage. L'ouvrier me regarda, et, content de mon air de surprise, pour renforcer l'impression produite :

— Et *c'te* maîtresse, Brisquet! dit-il en hochant la tête.

Le chien bondit, s'élança comme un trait, et debout, les deux pattes de devant appuyées sur la porte, à la hauteur du pêne, comme s'il prétendait l'ouvrir, il tourna vers son maître son œil et son museau vraiment intelligents.

— Pauvre bête! reprit l'homme, se relevant avec un soupir. Voilà! je lui aurai fait du mal. Vois-tu, Brisquet, c'était seulement pour convaincre monsieur.

Déjà l'ouvrier s'était remis à sa besogne.

— Vous permettez, ajouta-t-il ; je sais que vous êtes pressé de ce petit bijou de boîte : aussi je me dépêche.

Sous l'influence bienfaisante du travail, je voyais s'effacer le pli que mes questions avaient amené sur son front, et l'expression riante de cette face plate, au nez retroussé, à la bouche largement épanouie, cette expression que j'avais l'ineptie de trouver triviale (comme si la joie était trop commune ici-bas!) revenait grand train. La curiosité, comme toutes les passions humaines, est insatiable et peut devenir cruelle. J'étais pris de je ne sais quel mauvais désir d'allonger ce visage arrondi, d'enrayer cette jovialité constante. Bref, j'étais à tort presque impatienté de ce contentement perpétuel, que je commençais à trouver stupide.

Ce barbet, pensais-je, le consolerait de la perte de sa femme!

— C'est qu'il n'est plus jeune, votre chien, savez-vous? (dis-je enfin, provoqué par le léger mouvement des lèvres de l'ouvrier, qui, oubliant tout dans la préoccupation de son œuvre, sifflotait au dedans de lui, poussant son outil, et, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, semblait admirer secrètement le beau poli de son travail.) Buffon ne donne que dix ans de vie au chien, poursuivis-je ; il est vrai que Cuvier lui en assigne quinze à vingt : toujours est-il que ce fidèle ami de l'homme dure encore moins que son maître. Si donc Brisquet allait aussi vous fausser compagnie l'un de ces jours, que feriez-vous, mon pauvre Vintimille?

L'ouvrier se redressa, et me regarda d'un air grave; sa figure prit un accent de dignité dont je ne l'aurais pas crue susceptible. L'aristocratie qui se cache au fond de l'âme la plus humble s'était réveillée en lui ; sans précisément s'en rendre compte, il sentait qu'en vertu d'une supériorité (plus ou moins contestable) de position, de fortune, d'éducation, d'intelligence, je m'étais arrogé le droit de me jouer de lui, de ses sentiments, de ses émotions, et sa fierté protestait ; sa physionomie, son geste, presque sa taille, avaient changé. Ce n'était plus le petit manœuvre riant d'un air bête et béat, c'était un brave et digne homme que je m'étais efforcé de chagriner.

— Monsieur, me dit-il lentement, j'ignore quels maux je puis avoir à endurer, mais Celui qui me les envoie sait ce qu'il me faut. Il m'a donné le travail, le courage, la bonne humeur, la meilleure des femmes pour devenir meilleur aussi, moi, en vivant auprès d'elle, et ce qu'il lui plaira me retirer, il sait comment le rendre.

Je serrai sa main rude et calleuse, en lui disant au revoir, comme il me remettait ma boîte; et j'eus la consolation, lorsque, après avoir refermé la porte en sortant, je m'arrêtais un moment sur le seuil, assez peu content de

moi-même, d'entendre presque aussitôt le bruit monotone du tour accompagner l'air gai qu'il recommençait à siffler.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

SEPTEMBRE.

Les plus fortes marées de 1862 ont eu lieu dans les mois de mars et d'août.

La marée de la pleine lune de septembre, qui a lieu le 8 à 8 h. 6 m. du matin, étant représentée par 1, celle de la nouvelle lune du même mois ne sera représentée que par 1,03, c'est-à-dire que si la première atteignait à Brest une hauteur de $3^{m},21$, la seconde aura seulement 10 à 11 centimètres de plus; au contraire, la grande marée de mars surpassait de 24 à 25 centimètres la hauteur normale prise pour unité. Bien entendu, comme on ne saurait trop le répéter, il est impossible de déterminer à l'avance la hauteur exacte à laquelle parviennent les flots soulevés par l'attraction de la lune lorsqu'ils sont poussés par les vents. Du reste, la théorie mathématique des marées laisse elle-même beaucoup à désirer. Les calculs de Laplace ne s'appliquent d'une manière rigoureuse qu'au cas idéal d'une sphère entièrement couverte d'un océan dont la profondeur est uniforme. Les formules représentent avec une approximation suffisante, non pas les phénomènes que nous pouvons contempler, mais ceux qui ont dû se produire alors que la surface solide de notre globe était enfouie sous les flots.

Nous ne saurions trop engager les personnes qui se rendent aux bords de la mer à observer la manière dont les vagues se précipitent sur les grèves et laissent à découvert d'immenses espaces, la nature des débris végétaux que les eaux charrient avec elles, la violence avec laquelle elles arrachent d'énormes rochers. Avec un peu d'habitude, on trouvera un plaisir infini à étudier tous ces détails, dont chacun peut fournir un inépuisable sujet d'études. Les péripéties du cours des astres viennent se peindre à la surface des flots; c'est encore faire de l'astronomie que d'observer avec intelligence leurs splendides mouvements.

Le mois de septembre était le premier de l'année républicaine.

Dans le système de la Convention, l'année se renouvelait le jour de l'équinoxe d'automne, alors que le soleil passe par le plan idéal qu'on nomme l'équateur terrestre et quitte l'hémisphère boréal. La difficulté de déterminer longtemps à l'avance l'instant de l'équinoxe vrai, et par conséquent le premier jour de l'année, est une des objections qu'on a élevées contre la tentative des conventionnels.

La manière de trouver les années bissextiles est autrement simple dans les années juliennes, où les intercalations se placent à intervalles réglés. Quoique Delambre ait publié, dans la *Connaissance des temps pour l'an 8*, des formules déterminant pour une assez longue succession d'équinoxes l'époque des intercalations sextiles, on a continué à soutenir qu'il serait presque impossible d'ajuster à cette nouvelle période les tables astronomiques calculées jusqu'ici pour des années d'une longueur moyenne et invariable. Un reproche qu'il eût été plus juste de ne pas épargner, mais qu'on s'est bien gardé de faire, car le calendrier grégorien y est également exposé, c'est de ne pas convenir également à toutes les longitudes. L'année pourrait commencer à la même époque pour tous les habitants de la terre, et non pas seulement pour les descendants plus ou moins germanisés des Gaulois, si on adoptait pour les usages de la vie civile le *temps équinoxial* moyen. Cette numération des temps, dont l'emploi dispense les astronomes de mentionner le lieu où les observations ont été faites, a été introduite pour la première fois, en 1828, dans le *Nautical Almanach*.

Les astronomes anglais ont cherché, comme leurs prédécesseurs du Bureau des longitudes de France, à rapporter l'origine de l'année à un phénomène astronomique; mais ils ne se sont pas imposé le problème de rapporter en outre le commencement de l'année à un méridien fixe comme celui de l'Observatoire de Paris. Ce méridien, qui a l'honneur de marquer le commencement de l'année équinoxiale, voyage donc à la surface de la terre, et varie d'une année à l'autre. Pour ramener le temps de Paris à cette période, il suffit de connaître la fraction du jour qui s'est écoulée entre le passage du soleil à ce méridien mobile et le moment où le centre de l'astre se présente derrière le fil de la lunette méridienne de notre Observatoire; c'est une quantité fixe très-facile à déterminer pour chaque année, et qui sert pendant chacun des douze mois qu'elle dure. L'emploi du temps moyen équinoxial se recommande à tous les astronomes, et en général à toutes les personnes qui s'occupent des sciences naturelles, parce qu'il dispense de mentionner le lieu où les observations ont été faites. Ainsi, dire qu'une comète a passé à son périhélie en 1862, le 88e jour, à 23 h. 8 m. 51 s. du temps équinoxial moyen, c'est dire à la fois que ce phénomène a eu lieu le 5 janvier 1863, à 5 h. 47 m. 0 s. temps moyen de Greenwich, à 5 h. 56 m. 26 s. temps moyen de Paris, etc. On ne saurait donc trop vivement populariser l'usage de ce système trop peu connu à une époque où la tendance de l'unité est si vive dans toutes les sphères de la culture scientifique.

LE TRAVAIL DU MATIN.

Nos pensées avant le sommeil, ou quand nous nous réveillons la nuit, sont le plus souvent des réminiscences des choses que nous avons senties. Le matin, tous les rêves ont fui : « La nuit est noire, le jour est blanc », disent les Espagnols. Le soir, la raison, comme l'œil, voit moins juste et moins loin que le jour : ce n'est pas le temps de la méditation. Ce temps, c'est le matin. Car le matin est la jeunesse du jour : tout y est plus frais, plus riant et plus facile; nous nous sentons plus forts, plus dispos; nos facultés sont plus à nous. Il ne faut pas raccourcir ce temps précieux en se levant tard, ou par des occupations indignes et des conversations oiseuses; c'est la quintessence de la vie. Le soir, au contraire, est la vieillesse du jour.

SCHOPENHAUER [1].

VAUBAN.

Voy. t. IX, 1841, p. 238.

Vauban avait un grand génie et un cœur noble et généreux. Il aimait le peuple et était ému de ses souffrances. Il avait aussi un grand caractère et beaucoup d'esprit. Cela fait plaisir de trouver dans Vauban un honnête homme qui a plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour défrayer trois ou quatre coquins. Le monde est, en général, assez disposé à croire que la vertu est toujours un peu bête et que le vice est ordinairement spirituel. Grande erreur. J'ai rencontré dans l'histoire de tous les temps beaucoup de vices bêtes et beaucoup aussi de vertus spirituelles. Notre tort, c'est de comparer, je ne sais pourquoi, la vertu bête avec le vice spirituel; quoi d'étonnant alors que nous donnions la préférence au vice qui nous amuse sur la vertu qui nous

(1) *Hegel et Schopenhauer; Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par A. Foucher de Careil. — Paris, 1862.



ennuie? Je ne demande pas que nous comparions la vertu spirituelle avec le vice bête, je demande seulement que nous comparions le vice spirituel avec la vertu spirituelle. [1]

LE FOURMILION.

Le fourmilion (*Myrmeleon formicarius*) est un insecte à corps très-allongé, à ailes (au nombre de quatre) transparentes et réticulées comme de la dentelle, assez semblable aux libellules ou demoiselles, que tout le monde connaît.

Moins élégant, moins brillant, moins agile que la libellule, le fourmilion ne serait jamais sorti de l'obscurité si sa larve, par un singulier et admirable talent, ne s'était illustrée.

Peu s'en est fallu que cette larve ne fût la plus misérable, la plus disgraciée des créatures. Son corps est lourd, gonflé, triangulaire, de couleur grisâtre, avec un abdomen énorme et de petites pattes grêles; elle a l'aspect de ces parasites abjects ou de ces vilaines punaises qui inspirent le dégoût. Ainsi faite, elle ne peut ni courir, ni presque marcher; pour changer de place, elle se pousse à reculons, toute la partie postérieure du corps enfouie dans la terre, ce qui fait qu'elle laisse un sillon sur son passage, un sillon strié de petits fossés, d'ondulations, qui marquent les saccades, les pénibles efforts de son allure. Ajoutez à cela qu'elle a un grand appétit et qu'elle n'a de goût que pour les proies vivantes, précisément pour d'agiles insectes qu'elle est incapable de poursuivre. Mais la nature ne l'a pas abandonnée aux infirmités et aux contradictions de son organisation; elle a compensé toutes ces disgrâces en la douant d'un instinct extraordinaire, en la pourvoyant d'une industrie qui, du plus débile des êtres, fait une puissance redoutable et lui a valu l'honneur, par rapport aux fourmis, il est vrai, de passer pour un lion. Ne pouvant atteindre sa proie à la course, le fourmilion la prend au piége. Il sait construire dans le sable ou dans la terre une fosse en forme d'entonnoir, à marge et à parois mouvantes, et au fond de laquelle il se tient en embuscade, ne laissant passer que les longues mandibules dont sa tête est armée, deux formidables tenailles, aiguës comme des épées, et qui sont en même temps des suçoirs. Qu'un insecte imprudent, une araignée, une fourmi, s'avise de marcher sur les bords de cette fosse, le sol se dérobe sous elle, et elle roule dans le précipice; en vain elle se cramponne, veut remonter la pente, le sable échappe à ses étreintes, s'éboule sous ses pieds; elle glisse, elle enfonce, elle tombe entre les pinces du fourmilion qui la saisit, l'entraîne sous terre, la transperce et la suce.

Voyons maintenant en détail comment cet habile ingénieur opère. Réaumur et Bonnet nous serviront de guides. D'abord, c'est toujours dans un endroit sec, sablonneux, qu'il s'établit, sous quelque escarpement dans un chemin creux, au pied d'un mur, à l'abri d'un arbre : il sait qu'il a besoin d'un terrain léger, pulvérulent, qui s'éboule au moindre choc, et que la pluie, en l'agglutinant, en l'alourdissant, l'empêcherait de fonctionner comme il faut. Le lieu choisi, il se met en marche à sa manière, c'est-à-dire à demi enfoncé dans le sol, et il trace un sillon circulaire. Mais il ne marche pas seulement; comme il ne suffirait pas de déplacer le sable, qu'il s'agit de s'en débarrasser pour obtenir un vide, un trou régulièrement creusé, il paraît qu'à chaque pas, avec l'une de ses premières pattes, il en pousse une brassée sur sa tête, qui est justement carrée et plate, et qu'en relevant celle-ci brusquement, il jette sa charge en dehors de l'enceinte.

[1] Saint-Marc Girardin.

« Toute cette manœuvre, dit Bonnet, s'exécute avec une promptitude et une adresse surprenantes : un jardinier n'opère pas si vite ni si bien avec sa bêche et son pied que le fourmilion avec sa tête et sa jambe. »

Le premier sillon achevé, il en fait un second, puis un troisième, concentriques au premier, et ainsi de suite, en marchant en spirale vers le centre de la cavité et toujours lançant le sable en dehors. On comprend qu'à chaque tour, à chaque pas qu'il fait, l'îlot de sable qu'il circonscrit, attaqué par sa base, s'affaisse, devient de plus en plus petit et finit par disparaître, laissant à sa place une fosse en forme de cône renversé, un véritable entonnoir de sable [1].

Mais un si grand ouvrage, qui exige pour le moins une demi-heure de labeur incessant, ne se termine pas sans que l'ouvrier (au dire de Réaumur) n'ait à changer de manœuvre. La jambe qui fait l'office de pelle et qui charge la tête de sable avec tant d'activité se fatigue à la longue : alors l'insecte se détermine à se servir de l'autre jambe de la même paire, qui jusqu'ici s'est reposée. Il s'arrête, se retourne en pirouettant sur lui-même, ou, le plus ordinairement, traverse son ouvrage en ligne droite, se place à l'endroit diamétralement opposé à celui qu'il occupait, et là reprend ses circonvolutions, mais en sens contraire. Dans cette nouvelle situation, la jambe qui était tournée vers l'extérieur se trouve la plus proche du centre, et c'est elle qui fait à son tour la besogne.

Quelquefois, comme dans toute œuvre ici-bas, des obstacles, des difficultés se présentent, qui demandent de la part de notre architecte un redoublement d'efforts, un déploiement de ressources nouvelles. Bonnet nous le montre aux prises avec ces difficultés et s'en tirant à son honneur. « Il arrive souvent, dit-il, qu'en creusant son entonnoir, le fourmilion rencontre de gros grains de sable ou de petits grumeaux de terre sèche : il n'a garde de les y laisser; ils serviraient d'échelons aux petits insectes pour en sortir. Il en charge sa tête, et, par un mouvement subit et bien calculé, il les projette hors du trou.

» Si, au lieu de ces corps assez légers, il rencontre de petites pierres, trop pesantes pour être lancées avec sa tête, il sait s'en débarrasser par un moyen nouveau et fort singulier. Il sort de terre et se montre tout entier à découvert. Il va ainsi à reculons jusqu'à ce que l'extrémité de son corps ait atteint la pierre. Il semble alors la tâter; il essaye de la pousser et de la soulever : il redouble ses efforts, parvient à la charger sur son dos, maintenant habilement l'équilibre par des mouvements prompts et alternatifs de ses anneaux, gagne avec sa charge le pied de la rampe, la gravit, porte la pierre à quelque distance du trou, revient dans le trou et achève de le creuser.

» Cependant, malgré tout son savoir-faire, la pierre lui échappe quelquefois au moment où il est sur le point d'arriver au haut de la rampe. Il ne se rebute pas; il descend, va chercher sa pierre, la charge de nouveau sur son dos, regagne la rampe, remonte, se décharge et retourne à son travail.

» Sa patience est presque inépuisable, ajoute Bonnet : on l'a vu répéter six ou sept fois de suite les mêmes manœuvres. Il offrait aux yeux du spectateur étonné et presque attendri une image de l'infortuné Sisyphe. »

Quand le trou est fait, le piége bien dressé, le fourmilion n'a plus qu'à jouir en paix du fruit de ses travaux; ainsi que nous l'avons dit, il reste tranquille, comme un chasseur à l'affût, caché dans le sable de sa fosse, tenant ses pinces ouvertes un peu au-dessus du fond, et le gibier vient de lui-même lui tomber dans la bouche. Il ne prend plus d'autre peine que celle de rejeter au dehors le cadavre

[1] Les dimensions de cette fosse varient. Bonnet lui a souvent trouvé douze lignes de longueur à l'ouverture et neuf de profondeur.

de l'insecte qu'il vient de sucer, et de réparer le désordre, de remettre son piége en état. Quelquefois cependant une sorte de lutte s'engage entre lui et sa victime : ou bien celle-ci, qu'il n'a pas bien saisie du premier coup, se débat entre ses pinces, et alors il la secoue, il l'étourdit en la frappant par terre ; ou bien elle lui échappe et s'efforce de gagner le haut de l'entonnoir : dans ce cas, il a recours à une manœuvre si habile qu'on serait tenté de douter du témoignage des observateurs : on l'a vu se démener de toutes ses forces, lancer avec sa tête des jets de sable continus qui atteignent le fugitif, l'ahurissent et le font rouler de nouveau dans l'abîme.

On pense bien que le fourmilion, naissant à la fin de l'été ou en automne et ne se transformant que l'année suivante, ne passe pas toute sa vie dans le même trou. Quand celui qu'il habite est déformé après avoir servi plu-



Le Fourmilion (*Myrmeleon formicarius*), plus grand que nature. — 1, dans son sillon ; — 2, dans son entonnoir ; — 3, vu de profil ; — 4, prêt à se métamorphoser ; — 5, à l'état de libellule. — Dessin de Freeman.

sieurs jours, que les talus n'en sont plus assez roides, il l'abandonne et va en construire un autre ; ou bien il quittera la localité pour aller chercher fortune ailleurs, si la proie se fait trop attendre, s'il ne trouve pas le pays assez giboyeux.

Le dernier ouvrage de cette larve laborieuse est celui qu'elle accomplit au moment de se transformer. Au mois de juillet ou d'août, on trouve, au fond des vieux entonnoirs, des boules de sable ou de terre fine ; quand on les ouvre, on voit que les grains en sont retenus par des fils de soie, et qu'elles sont intérieurement tapissées d'un tissu lisse et lustré, comparable au plus beau satin blanc ; dedans se trouve la nymphe avec la dépouille du fourmilion.

Trois semaines après, la nymphe est elle-même au terme de sa vie toute végétative, et la mouche qui lui succède, après avoir percé la coque avec ses dents, prend

son vol vers les prairies et les rives verdoyantes des ruisseaux.

ÉCONOMIE RURALE.

LA MAISON DU CULTIVATEUR.

CHOIX DU TERRAIN, FONDATION.

L'ouvrier des villes est presque toujours mal logé. Il habite des quartiers peu aérés et des maisons insalubres; son intérieur ne présente le plus souvent aucun confortable; il est même assez rare qu'il soit suffisamment propre. Mais peut-on se montrer exigeant à cet égard? L'ouvrier a son logement à loyer, ne le garde pas longtemps, et, par conséquent, ne se soucie pas d'y faire des dépenses.

Toutefois son logement, si pauvre et si restreint, est souvent mieux tenu que la maison du paysan. Celui-ci est pourtant presque toujours propriétaire de son terrain et de son toit, et peut disposer de mille petites ressources interdites à l'ouvrier des villes, obligé de tout acheter.

Dans quelques départements surtout, les paysans paraissent se complaire dans des intérieurs malsains et malpropres. Ils y sont malheureusement si habitués qu'ils ne cherchent pas à les améliorer et ne veulent pas croire qu'un logement insalubre suffit pour causer des rhumatismes et des scrofules héréditaires. Peut-être changeraient-ils d'opinion s'il leur était donné de passer quelques mois dans certains villages normands, anglais ou flamands.

Dans la plupart de nos campagnes, la bâtisse est d'un prix peu élevé; et cependant on s'obstine à conserver une foule de vieilles maisons enterrées dans le sol, aux murs massifs, aux fenêtres rares et étroites, entourées de masures, de mares infectes et de trous à fumier. Souvent ces maisons sont pressées les unes contre les autres, de sorte que l'air et le soleil peuvent à peine y pénétrer.

Celui qui peut faire la dépense d'une maison neuve doit plutôt se choisir un terrain hors du village, à moins que les habitations n'y soient clair-semées de manière que l'air y circule aisément.

Le choix du terrain n'est indifférent que lorsqu'il s'agit d'un pays tout à fait plat et non marécageux, ce qui est assez rare.

Dans les pays de montagnes ou de collines, il ne faut jamais bâtir tout au fond d'une vallée, car les eaux de pluie viennent toujours s'y rassembler, et l'habitation serait humide. Il est bon, même dans les pays de plaines, de se tenir à quelque distance des rivières ou des ruisseaux.

Autant que possible, on doit chercher à s'établir à mi-côte, sur une pente douce ou un petit plateau exposé au levant ou au midi. L'exposition au couchant est sujette à l'action des vents humides; celle du nord est trop froide.

On peut aussi choisir le sommet d'une colline peu élevée, si les vents violents sont rares dans le pays.

L'emplacement de la maison étant choisi dans une situation aussi saine que possible, on creuse les fondations, qui n'ont pas besoin d'être bien profondes, car la charge qu'elles ont à supporter n'est jamais considérable, à cause de la faible hauteur des maisons villageoises.

Si l'on trouve une roche compacte à une petite profondeur, on a souvent l'avantage d'extraire les matériaux en même temps qu'on creuse les fondations et la cave, dont une maison rustique doit toujours être pourvue.

Si l'on rencontre quelques filets d'eau dans ce travail préliminaire, il est nécessaire d'établir un canal couvert au-dessous du sol de la cave et de faire écouler l'eau plus loin. On peut aussi réunir cette eau dans un puits et s'en servir pour l'usage de la maison, si elle est de bonne qualité.

Quelquefois le sol est tellement imprégné d'eau qu'il faut renoncer à construire une cave et qu'on doit prendre des précautions spéciales pour se garantir de l'humidité. Il faut alors faire des fondations en béton (mélange de mortier hydraulique et de pierres cassées menu, comme celles qu'on met sur les routes).

Si l'on veut être complétement préservé de toute humidité, on établit au niveau du sol, à la naissance du mur, deux ou trois assises de briques ou de pierres compactes, en employant comme mortier du bitume. Mais le bitume étant inconnu dans la plupart de nos campagnes, cette excellente disposition ne pourra être adoptée que par un petit nombre de personnes.

Dans les pays où le bois est abondant, il est souvent plus économique, quand on veut fonder sur un sol humide, d'y enfoncer des pieux, sur la tête desquels on établit un cadre de charpente qui porte les murs et le plancher du rez-de-chaussée.

Quel que soit le système adopté, il est toujours nécessaire, pour la conservation des matériaux comme pour la salubrité de toute habitation qui n'est pas établie sur cave :

1° De laisser entre la surface du sol et les poutres qui supportent le plancher du rez-de-chaussée un espace d'au moins 30 centimètres, dans lequel l'air puisse circuler librement;

2° De creuser, tout autour de la maison, un fossé couvert établi comme les fossés de drainage, dans lequel les eaux provenant de l'égouttage du sol puissent se rassembler. Et même, si la maison couvre un espace assez grand, il faut établir quelques lignes de drains sur cet emplacement avant de commencer les constructions.

Que la maison soit ou ne soit pas pourvue de caves, il faut que le sol du rez-de-chaussée soit toujours à 50 centimètres au moins au-dessus du terrain environnant, c'est-à-dire qu'on doit toujours monter deux ou trois marches pour entrer à la maison.

En effet, quand on bâtit, il ne faut pas oublier que le sol environnant se remblaye lentement, mais d'une manière continue; c'est pourquoi la plupart des vieilles maisons sont en contre-bas du sol.

Les maisons neuves ne doivent pas être exposées sciemment aux mêmes inconvénients, car rien n'est plus malsain qu'une habitation dans laquelle les eaux de pluies s'infiltrent constamment à travers les murs et font même irruption directement par-dessus le seuil de la porte.

PLANCHERS, MURAILLES ET CHEMINÉES.

La plupart des maisons de paysans ne sont ni dallées, ni carrelées, encore moins parquetées. Le sol y est simplement recouvert d'une couche de mortier ou de terre glaise bien battue. Comme les tuileries et les briqueteries se multiplient de plus en plus, en même temps que les transports deviennent plus faciles, on peut établir presque partout un carrelage à bon marché, et un carrelage est toujours préférable à un terrier.

Mais on doit encore préférer un plancher à un carrelage, quand le prix du bois n'est pas trop élevé.

Dans les pays où la pierre est abondante, on fait souvent des murs trop épais; dans les cantons où elle est rare, on tombe dans l'excès contraire.

Quand les matériaux sont passables et que le mortier est bien préparé, il suffit que le mur ait au plus 40 à 50 centimètres d'épaisseur. Pour les pans de bois remplis avec des moellons ou des plâtras réunis avec du mortier ou du plâtre, il suffit d'une épaisseur de 20 à 25 centimètres.

Les murs doivent toujours être enduits ou tout au moins jointoyés avec de bon mortier; ils durent ainsi beaucoup plus longtemps. Chaque fois que l'enduit se détache, il

faut avoir soin de le réparer, ce qu'on peut faire aisément, même sans l'aide du maçon.

Tout propriétaire doit savoir qu'une maison, grande ou petite, vieille ou neuve, ne vit que de réparations presque continuelles. Si vous laissez vos murs dépourvus d'enduit, les eaux de pluie pénètrent dans l'intérieur; elles délayent les mortiers, font geler les pierres, et voilà une brèche qu'il faudra réparer à grands frais.

On trouve partout de la chaux vive à bon marché; en l'éteignant et la délayant avec de l'eau, on en forme un excellent badigeonnage pour l'intérieur comme pour l'extérieur de la maison.

Pour l'intérieur, le paysan peut aussi se donner le luxe du papier peint, d'autant plus que le papier se conserve bien plus longtemps à la campagne que dans les grandes villes où la poussière le ternit promptement. Ne choisissez pas de papiers à couleurs tendres, telles que rose, bleu de ciel, vert clair, violet-lilas, etc.; toutes ces nuances sont en général peu solides. Il faut préférer les papiers à dessins blancs sur fonds gris, gris clair sur gris foncé, brun-jaune, brun-rouge, etc.

La pierre d'achoppement de tous les architectes campagnards, c'est la cheminée, qui d'ordinaire fume à tous les vents. Aussi fait-on grand cas de certains *artistes* qui parcourent les villages en proposant de corriger les cheminées vicieuses. Mais on pourra se passer de leur concours en se conformant aux prescriptions suivantes :

Établissez toujours l'âtre (le foyer) à 10 centimètres au moins au-dessus du seuil de la porte extérieure.

Que le tuyau de la cheminée ne soit ni trop étroit, ni trop large; on tombe presque toujours dans ce dernier défaut. Le tuyau ne doit pas avoir, à l'intérieur, plus de 15 à 20 centimètres d'épaisseur sur 20 à 25 centimètres de largeur.

Terminez le tuyau par en haut en le rétrécissant, et maintenez-le toujours au-dessus de la crête du toit le plus voisin.

Si la maison possède plusieurs cheminées, établissez pour chacune d'elles un tuyau séparé et ne faites pas déboucher un tuyau dans un autre, car les différents tirages se contrarieraient.

Toute cheminée qui ne satisfait pas à ces conditions essentielles fumera le plus habituellement. De plus, si le pays est exposé à des vents assez violents, il est bon de couvrir l'ouverture de la cheminée avec deux tuiles ou deux pierres plates inclinées en forme de toit. Cet abri doit être tourné du côté du vent régnant, de manière à protéger la sortie de la fumée.

Comme la cuisine du paysan sert en même temps de salle à manger et de salon, souvent même de chambre à coucher (ce qu'on doit éviter), il faut que cette pièce principale soit grande, bien éclairée et d'une propreté minutieuse.

La pierre d'évier doit être munie d'un conduit qui porte au dehors les eaux ménagères.

Ces eaux ne doivent pas courir à l'aventure sur le sol; il est bon qu'elles soient recueillies pour servir à la nourriture des porcs, ou bien dirigées dans la fosse du fumier (étanche et abritée) pour servir d'engrais.

DEMI-SAVANT.

Qu'est-ce qu'un *demi-savant?*

Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu un *savant entier;* ceux qui préfèrent un ignorant à un demi-savant s'imaginent-ils par hasard être eux-mêmes seulement des *millièmes de savant?*

Chacun doit avancer pas à pas, hors de l'ignorance, comme il peut. Nous croyons bien qu'on entend par *demi-savant* un homme qui est orgueilleux du peu qu'il sait ou qui applique mal ses connaissances; mais c'est la faute de son caractère ou de son jugement, et non pas des vérités qu'il a apprises. Une vérité, par elle-même, ne nuit jamais à rien. Si l'on reproche à ceux qui n'ont que peu d'instruction de s'égarer dans de fausses théories, il ne faut pas oublier que l'humanité elle-même a procédé ainsi. Ses premiers systèmes étaient faux; mais ils ont conduit à plus de lumières. L'astrologie a fait faire des progrès à l'astronomie; l'alchimie, à la chimie. Ne méprisons jamais le savoir, si humble qu'il soit; autrement nous nous exposerons à être soupçonnés d'orgueil, d'envie ou d'obscurantisme.

LE ROMAN BOURGUIGNON.

Il n'est pas sans intérêt d'observer les styles d'architecture qui ont simultanément existé en France au douzième siècle : si tous appartiennent à l'architecture romane, ils offrent pourtant, selon les régions dans lesquelles on les prend, des modifications remarquables que M. de Caumont signala d'abord au congrès scientifique de France tenu au Mans en 1839, et que plus tard M. Viollet le Duc a reconnues et indiquées dans son *Dictionnaire d'architecture*. M. de Caumont établit, dans son *Abécédaire d'archéologie*, sept grandes régions monumentales en France au douzième siècle, savoir :

1° La région du nord-ouest, comprenant la Normandie et la Bretagne;

2° La région de l'ouest, embrassant le Poitou, la Saintonge, la Touraine et une partie de l'Anjou;

3° La région du sud-ouest, s'étendant depuis la Dordogne jusqu'aux Pyrénées;

4° La région de l'Auvergne, limitée aux départements du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, de l'Allier (en partie), et à quelques contrées voisines;

5° Le roman germanique, dont le centre est sur les bords du Rhin, et qui, après avoir occupé l'Alsace, pénètre au delà des Vosges dans plusieurs départements;

Enfin, la région du roman bourguignon, qui, par une dégradation que l'on peut suivre, s'allie au roman de la vallée du Rhône et à celui de la Provence, et qui pourtant peut en être distingué; de telle sorte qu'on doit diviser en deux parties le grand espace compris entre la frontière de la Bourgogne et la Méditerranée.

Ainsi, chaque région semble avoir, au douzième siècle, imprimé un caractère particulier à l'architecture, et un observateur qui a beaucoup voyagé peut dire, à la vue de l'esquisse d'un édifice, à quelle région de la France il appartient.

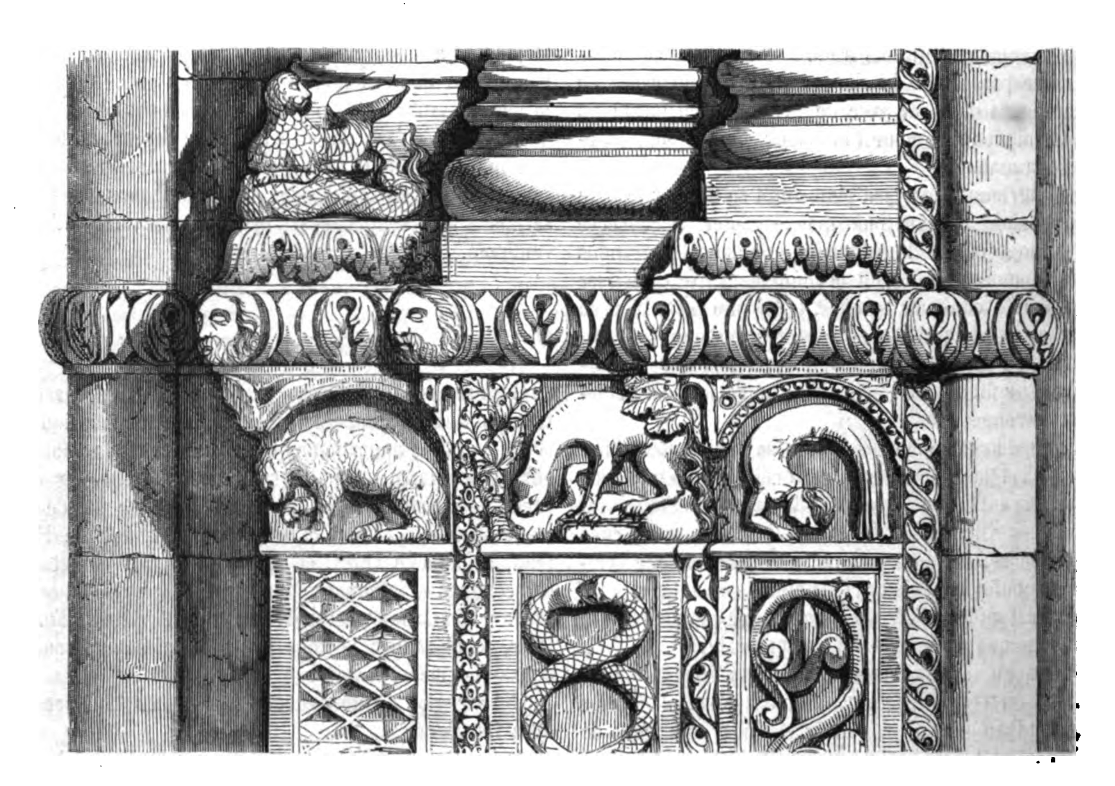
Les spécimens d'architecture que nous figurons à la page suivante appartiennent au roman bourguignon. Il existait en Bourgogne, au douzième siècle, une école très-avancée, dont l'église abbatiale de Vezelay offre un bel exemple : on voit dans les monuments romans de la Bourgogne des pilastres cannelés, des chapiteaux dont la correction rappelle le corinthien classique, et cette observation a fait supposer que les architectes de ce pays avaient eu sous les yeux des monuments romains qui leur avaient fourni des types. On a dit, par exemple, que les pilastres cannelés de la cathédrale de Langres étaient une imitation des pilastres qui décorent les arcs de triomphe gallo-romains de cette ville. Cette supposition semble bien fondée.

La façade de l'église d'Avallon est une des plus riches que l'on connaisse; les colonnes ont leurs fûts couverts de

moulures très-variées aussi bien que les pilastres. Notre premier dessin, exécuté d'après les esquisses de M. Sagot, peut donner une idée de la beauté et de l'élégance des pilastres qui supportent les colonnes cylindriques dont les bases paraissent au-dessus de ce premier ordre.

La seconde figure reproduit les quatre archivoltes du portail : ce sont des fleurons d'une ampleur, d'un relief et d'une grâce tout à fait remarquables, des rinceaux, des palmettes du meilleur effet.

Il faudrait une dizaine de planches pour faire connaître



Douzième siècle; Style bourguignon. — Fragment du portail de l'église d'Avallon (Yonne).



Douzième siècle; Style bourguignon. — Fragment du portail de l'église d'Avallon (Yonne).

la magnifique façade de l'église d'Avallon. Nous avons voulu seulement en faire comprendre l'importance et la recommander aux artistes comme un des monuments de notre sculpture nationale les plus dignes d'attention.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.



PROVINS.

Fin. — Voy. p. 217.

II. — LES MURAILLES ET SAINT-QUIRIACE.



Vue du château de Provins. — Dessin de Grandsire, d'après G. Prieur.

De bon matin, je proposai à mon compagnon de faire le tour de la ville par les remparts; il n'était pas venu pour autre chose. Nous partîmes donc par le rempart du midi, celui même qui longe la station. Chemin faisant, je répondais aux questions de mon ami; souvent je les provoquais.

Nous marchions sous les tilleuls, encore touffus malgré le déclin de l'été; à notre gauche s'étendaient de grands potagers qu'arrose la poétique Voulzie. Du côté des champs, c'était une verdure par endroits éclatante, puis des carrés de terre déjà moissonnés, lambeaux de couleurs diverses jetés sur les collines de Poigny et des Bordes comme une robe bariolée; le soleil, qui se levait déjà tard, dépassait à peine le sommet des coteaux. Il buvait la rosée, dont l'éclat humide rehausse d'une phosphorescence argentée les lignes du paysage; dans le vallon, une brume légère et qui serpentait dans les arbres trahissait le cours de la rivière.

C'était de quoi ravir un paysagiste; aussi mon compagnon ne faisait guère attention que l'avenue tournante où nous avancions du midi au levant, et de l'est au nord, était soutenue et bordée à notre droite par de vieux murs flanqués de tourelles et rasés à hauteur d'appui pour ne pas gêner la vue. Je lui fis voir qu'ils prenaient pied dans un ravin assez profond encore, ancien fossé de la ville, où le trop-plein de la Voulzie s'épanche par un petit canal. D'ailleurs cette enceinte, élevée ou complétée par Thibaut le Chansonnier vers 1230, lorsqu'il eut à lutter contre Érard de Brienne, n'a jamais eu l'importance des fortifications de la ville haute; son grand mérite est d'étayer les belles promenades qui entourent toute la ville et n'en sont pas le moindre charme.

Le rempart oriental est toujours solitaire; quelquefois, vers deux heures, un travailleur y mange ou s'y repose à l'ombre; un lavoir qu'on entend bruire à droite mêle des éclats de rire au frais murmure de l'eau. Mais quelques pas encore, et le silence est rétabli; le cimetière s'étend au pied des murs, triste, ombragé, rarement visité du soleil: l'aspect en est vraiment beau et austère; au milieu serpente la rivière, et l'on pense au Léthé de Virgile, à ce doux fleuve infernal où les âmes bienheureuses laissaient tous les souvenirs pesants, et rajeunies, allégées, puisaient le désir et l'énergie d'une vie nouvelle. Au-dessus du cimetière on danse le dimanche, quelquefois à Saint-Silas, quelquefois à l'Ermitage : ce sont des jardins situés à mi-côte. Plus loin et toujours à droite se répandent sur une colline les maisons de Fontaine-Riante, *le Hameau incendié* d'Hégésippe Moreau.

Devant nous, le rempart élargi ouvre une noble perspective. Deux contre-allées bordées de vieux ormes font valoir l'étendue d'une longue pelouse où les fêtes du pays attirent deux ou trois fois l'an des acrobates et des marchands forains. Toute trace de murailles disparaît ici, et le terrassement se prolonge jusqu'au canal de décharge flanqué d'un parapet gazonné. Au delà de la *Fausse-Rivière* on voit le champ de manœuvre, quelquefois animé par d'élégants carrousels. A la hauteur de l'église Sainte-Croix, que nous laissons sur la gauche, les murs se relèvent et coupent le rempart dans sa longueur en deux belles allées, l'une en contre-bas du côté de la ville, l'autre de niveau avec la pelouse et dominant la Fausse-Rivière : c'est ici que le dimanche réunit la société provinoise à l'heure où la musique du régiment veut bien lui donner un concert. Je ne crois pas que l'amour du clocher nous égare; mais ces deux avenues, ce canal, et les allées qui le bordent du côté des champs, donnent au rempart du nord une physionomie propre, plus éclairée que la profondeur des *Jars* à Reims et à Châlons, plus fraîche et plus naturelle que la splendeur de nos Champs-Élysées. Nous rencontrâmes quelques personnes matinales qui venaient de prendre les eaux ferrugineuses de la ville dans un petit temple néo-grec, et mon compagnon voulut boire comme elles. Je ne sais si le goût du breuvage lui plut, mais il en reconnut la fraîcheur.

Un moment assis sur le talus de la Fausse-Rivière, il admira d'un côté les importantes constructions de l'hôpital général, qui couvrent à mi-côte un terrain salubre, exposé au soleil; de l'autre, des pentes abruptes escaladées par des sentiers herbus et glissants, des pans de murs énormes, tout ce qui donne à ce côté de la ville haute tant de sévérité et de sauvagerie. L'église et la tour formaient toujours le couronnement du paysage; mais la roideur du terrain inférieur, l'ombre qui règne au-dessous d'elles, en transformaient le caractère. Tout était solennité, force, rudesse même. La ligne de fortifications, malgré des interruptions et des brèches, était nettement dessinée par des poternes, des tours effondrées; on comprenait que l'enceinte particulière de la ville haute avait dû se rattacher par un mur dont on trouve encore des traces à la tour qui en était le centre, englober l'église et rejoindre le palais des comtes ou *Châtel*, situé sur la croupe du mont, au-dessus de la ville basse. Un donjon carré, étroit, très-haut, qui est encore debout et qu'on nomme l'*hôtel des Brebans*, devait être le point important de cette ligne intérieure.

Mais nous n'avons pas de temps à perdre; suivons la principale enceinte: le rempart nous conduit à un endroit dit *les Grandes-Planches*, en souvenir sans doute d'un pont primitif qui traversait la petite rivière de Durtain; il s'élève ensuite, et le sol est fortement rayé en large par les troupeaux de vaches qui descendent tous les jours à l'abreuvoir. Les murailles, à droite, commencent à prendre une tournure fière; elles montent avec le terrain jusqu'à une poterne qui clôt le rempart et marque le point où les murs de la ville haute regagnent l'enceinte générale. Pour les montrer à mon ami dans toute leur beauté, je l'entraîne à l'extérieur par une ouverture basse, le *trou au Chat*, et nous grimpons au milieu des arbres par les détours d'un sentier escarpé, le long des soubassements solides, et sous des tourelles inclinées qui nous couvrent de leur ombre. A nos pieds s'ouvre un ravin tortueux, charmant abîme de verdure; nous n'en sortons pas sans avoir besoin de reprendre haleine, mais mon compagnon ne lui en veut pas. D'ailleurs, nous voici au sommet du coteau, sur un terrain pavé qui était jadis le pont-levis de la *porte de Jouy*. Le ravin se continue en vastes fossés aujourd'hui cultivés, où prennent racine des lierres magnifiques qui montent en draperies immenses jusqu'au faîte des murailles et des tourelles nombreuses. Une allée plantée borde les fossés en face des fortifications, et nous mène à une grosse et haute tour postée au sommet d'un grand angle. C'est la *tour aux Engins*, antique arsenal où des cultivateurs rentrent leurs foins aujourd'hui; nous avons fait environ la moitié du circuit de la ville, et nous en longeons maintenant le flanc occidental. Un long mur muni de tourelles rattache la tour aux Engins à la porte Saint-Jean, qui est forte et bien conservée; ce serait ici le cas de résoudre quelques difficultés archéologiques, et de déterminer l'époque ou les époques précises de la construction. Nous renvoyons le lecteur à l'*Histoire de Provins* de M. F. Bourquelot (t. Ier, ch. XII); qu'il lui suffise de savoir que les pierres diamantées dont la porte est garnie ne peuvent en reporter l'origine aux Romains, et que toute l'enceinte provinoise a été bâtie du onzième à la fin du treizième siècle.

Nous avons vu hier en arrivant le revers occidental de la ville haute, et nous y retournerons dans l'après-midi avec des crayons et des pinceaux; rentrons par la porte Saint-Jean et hâtons-nous de visiter la tour de César et l'église Saint-Quiriace.

J'omets des ruines à gauche; nous jetons un coup d'œil rapide sur la *grange aux Dîmes*, vieille maison du treizième

siècle qui a deux étages de caves soutenus par des voûtes et des piliers dont les chapiteaux sont ornés. Voici enfin la tour, alourdie par un massif de maçonnerie que les Anglais appliquèrent à sa base, coiffée de ce toit pointu qui déguise sa tête martiale, jadis crénelée. Les quatre tourelles qui la flanquent dans sa partie supérieure, l'épaisseur de ses murs (douze pieds), la grandeur des deux salles intérieures, tout donne l'idée d'une de ces forteresses féodales qui servaient autant de prison et d'épouvantail que de défense. On ne sait pas au juste la date de sa construction ; mais le nom de César ne doit pas être mêlé à ses origines ; elle n'est pas plus ancienne que les murs en général. L'histoire locale abonde d'ailleurs sur elle en renseignements curieux, depuis le treizième siècle.

Cette guerrière, cette geôlière, a perdu sa figure terrible ; aujourd'hui elle est sacristine, elle sonne la cloche au gré de la liturgie et de l'heure.

En face d'elle, à demi dérobée par une place plantée de grands arbres, s'élève la façade trop simple, trop nue de Saint-Quiriace. Au milieu du *Cloître*, ainsi se nomme le quinconce majestueux, on voyait, il y a peu d'années, les débris d'une tour écroulée au dix-septième siècle et qui portait les cloches. On ne sait si la nef s'y rattachait ; peut-être l'église est-elle restée longtemps inachevée ; peut-être, enfin, le chapitre de Saint-Quiriace, qui occupait tout le pourtour du Cloître, n'avait pas jugé à propos d'orner un portail qui n'était pas destiné au public. La richesse des chapiteaux, la pureté des moulures, l'élégance des cintres brisés et des voûtes d'ogives avaient été sagement réservées pour les nefs, le chœur, la galerie de l'abside, et la jolie colonnade qui décore à l'intérieur le premier étage. Saint-Quiriace réunit les caractères du roman et du gothique : cintres brisés et pleins, moulure en dents de scie, qui semble avoir remplacé la *grecque* autour des grands arcs et des portails latéraux, enfin chapiteaux à figures, à entrelacs, à crosses et à enroulements végétaux, tout se réunit pour en rapporter la construction à la dernière moitié du douzième siècle.

L'église est surmontée d'un dôme souvent détruit, et relevé il y a une vingtaine d'années seulement. Il existait en pierres sculptées, selon M. Bourquelot, dès 1160, sous Henri le Libéral, et « sa masse imposante était couronnée par une statue colossale de sainte Hélène. Une pareille construction dut exciter alors une grande admiration ; on ne connaissait en ce genre que la coupole du Panthéon à Rome et celle de Sainte-Sophie à Constantinople, les dômes de Venise et le Baptistère de Pise ; l'auteur du dôme de Sainte-Marie des Fleurs, regardé comme le premier des temps modernes, Brunelleschi, ne naquit qu'en 1377. » Je pense que le dôme primitif de Saint-Quiriace tomba de bonne heure et ne fut longtemps remplacé que par une flèche. Dans une estampe du dix-septième siècle, on voit un clocher. Il est heureux qu'on ait rendu à Provins cette coupole qui, aux yeux des pèlerins, lui donnait un faux air de Jérusalem.

La tour sonne, et nous comptons ; ventre affamé, quoi qu'on en dise, a des oreilles, mais seulement pour l'heure du repas. Notre excursion a été longue, et notre appétit excité par la vivacité de l'air nous force à descendre sans nous arrêter aux détails du chemin ; ni les maisons romanes qui avoisinent Saint-Quiriace, ni le collége (ancien palais), ni la vue charmante du Rubis (sentier jadis garni de broussailles), ne peuvent nous retenir un moment. Qui nous empêchera, d'ailleurs, de les visiter demain? Quand nous serons prêts, nous préviendrons le lecteur.

Si incomplet que soit notre tableau, il inspirera peut-être à l'artiste, à l'oisif qui cherche des promenades, le désir de visiter Provins, pays d'Hégésippe Moreau et de Thibaut le Chansonnier, séjour qui mêle à la poésie des souvenirs le charme d'une nature fraîche et riante.

LE CLOITRE DU COUVENT DE LA MERCED.

Dès qu'après la conquête on eut commencé à renverser, dans l'antique Tenotchitlan, ces espèces de constructions cyclopéennes que tous les peuples primitifs dressent à leurs dieux et qu'ils croient indestructibles, une étrange révolution architectonique s'opéra dans la capitale de Montezuma. A ces monuments d'aspect massif, empreints d'une grandeur barbare, succéda la majesté gracieuse de la renaissance espagnole, c'est-à-dire un mélange des styles usités au Nord et de la fine élégance des Arabes. Des merveilles trop peu connues en ce genre apparurent à Mexico durant la première moitié du seizième siècle, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, tandis qu'on voyait se modifier d'une manière sensible cette architecture dans la mère patrie, elle se conservait avec son originalité native et devenait le plus bel ornement de l'antique capitale des Aztèques pendant plus de cent cinquante ans. Qui le croirait, si des dates précises n'en offraient la preuve irrécusable? le couvent de la Merced ne remonte qu'aux premières années du dix-septième siècle, et l'on peut affirmer qu'il ne fut complétement terminé qu'à une époque fort rapprochée de nous. Cet édifice religieux s'élève non loin de l'antique aqueduc royal, et rien à l'extérieur ne dénote les merveilles que l'œil exercé peut y découvrir dès qu'on a pénétré dans l'intérieur du monastère. Les choses dignes de remarque qu'offre dans son ensemble ce monument sont à vrai dire fort mélangées, et nous ne saurions les énumérer ici. Nous nous contenterons de décrire le cloître dont la photographie de M. Désiré Charnay offre une idée si parfaite. Il faut exposer d'abord en peu de mots à quelle occasion il fut construit.

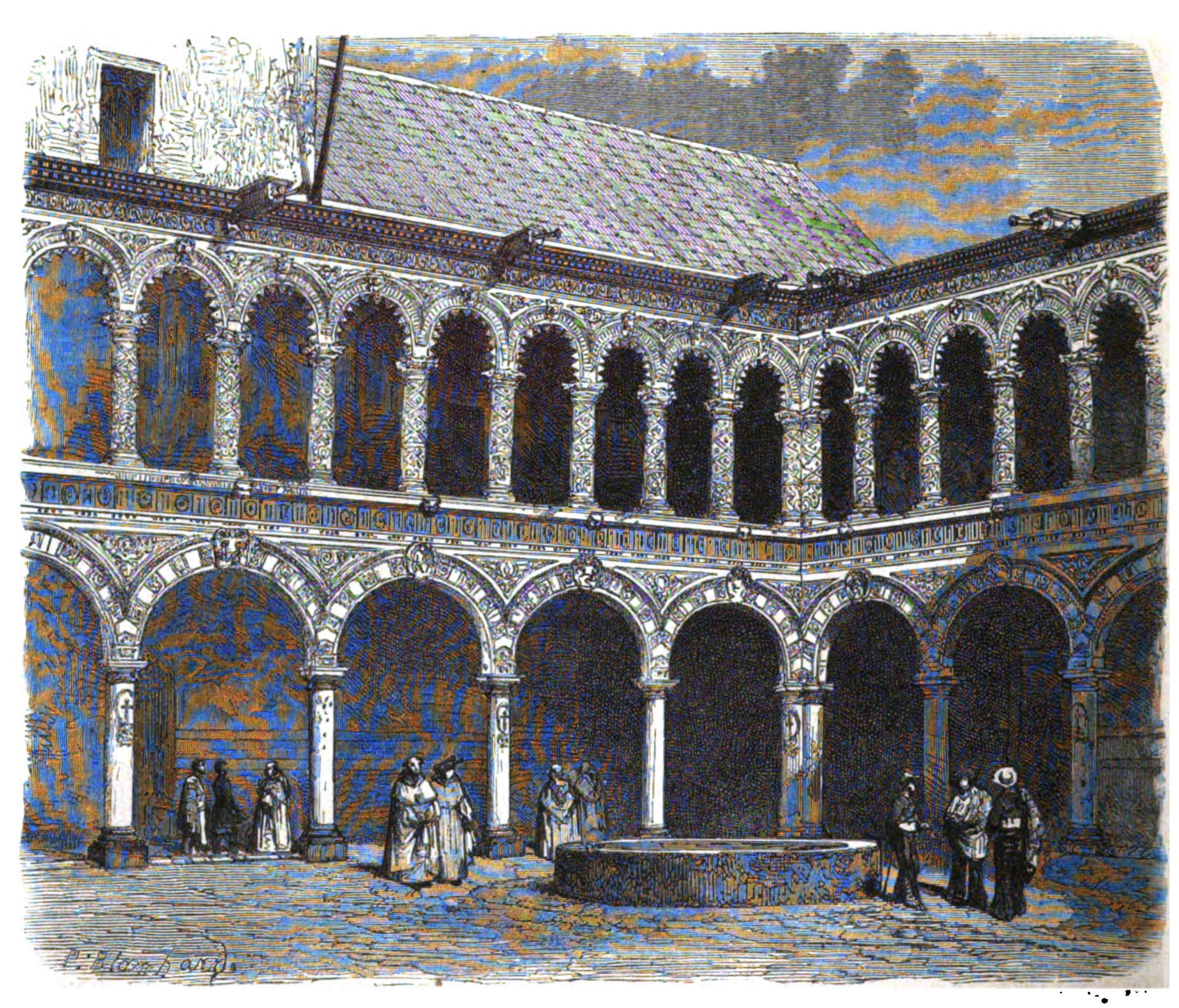
De tous les ordres religieux qui vinrent prêcher la foi chrétienne aux Indiens du Mexique, celui de la Merci fut le premier. C'était un moine de la Rédemption que ce courageux père Bartolomeu Olmedo qui accompagnait Cortez, et qui célébra la première messe qui fut dite sur le territoire mexicain. Ce fut lui également qui baptisa ce fameux chef de la république de Tlaxcala qu'on appelait Mexitcazin. Toutefois, Olmedo ne fit pas un long séjour dans la capitale de Montezuma. Dès qu'il eut reçu les pieux auxiliaires qu'il attendait de Santo-Domingo et de Cuba, il quitta Mexico et s'en alla bravement catéchiser les populations belliqueuses du Guatemala. Voués sans relâche à la mission qu'ils s'étaient imposée, les religieux de la Merci n'eurent d'abord sur cette portion du continent américain aucun établissement fixe, et ce ne fut qu'en l'année 1589 qu'on leur bâtit un couvent. Déjà depuis longtemps, à cette époque, bien d'autres ordres religieux étalaient dans Mexico leurs constructions somptueuses. Les successeurs d'Olmedo se contentèrent d'abord de quelques pauvres habitations réparées aux frais de la charité publique, dans le faubourg de San-Lazaro ; mais un événement inattendu vint changer tout à coup leur position. Il existait au Guatemala deux images (réputées miraculeuses) de *Nuestra Señora de la Merced*, lorsque l'évêque de Perpignan, don Fr. Francisco de Vera, alors en inspection dans le nouveau monde, résolut d'en donner une à Mexico, confiée à un Indien (1). Cette statue traversa

(1) La disparition de l'une des Vierges faillit amener une émeute populaire, et la maison du prélat fut sur le point d'être livrée au pillage. L'Indien chargé du précieux fardeau qu'on ravissait ainsi à la ville de Guatemala ne s'adjoignit aucun compagnon et n'en traversa

un désert de plus de 300 lieues, et vint, en 1596, se placer sur un des autels de la modeste église des bons religieux. Tel fut dès lors l'enthousiasme populaire que de pauvre qu'il était le couvent de la Merced devint un des plus riches de Mexico. Ses dépenses annuelles s'élevèrent tout à coup à plus de 20 000 pesos, tant les dons des fidèles devinrent abondants.

Secondé par ses religieux, le vicaire général fray Francisco Ximenez songea alors à élever un monastère digne de l'image miraculeuse, et après bien des démarches, suivies d'une sorte d'insurrection populaire, la première pierre de la nouvelle église fut posée le 8 septembre 1602 par le comte de Monterey en personne. Les aumônes publiques eussent été peut-être insuffisantes pour couvrir les frais énormes de ces nouvelles constructions; les frères se mirent à exploiter les mines abandonnées de Zacualpan, et cette source oubliée de richesses leur permit de multiplier les splendeurs qu'on admire encore aujourd'hui dans l'intérieur de leur couvent.

C'est en prenant à gauche de la façade que l'on rencontre le vestibule qui conduit au cloître charmant dont nous donnons ici une représentation fidèle. Rien n'égale aujourd'hui l'abandon dans lequel se trouve cet édifice intérieur, modèle achevé des splendeurs monastiques d'un autre âge. Le couvent qu'il décore est cependant situé dans un des faubourgs les plus populeux de la ville, et les



Cloître du couvent de la Merced, à Mexico. — Dessin de Blanchard, d'après une photographie de M. Charnay.

religieux de la Merci n'ont pas cessé d'en être les possesseurs. Des colonnes blanches d'une parfaite élégance, que surmontent des pleins cintres d'un style usité au temps de Charles-Quint, forment quatre galeries qui entourent un *patio* dallé, où croissent çà et là les mauvaises herbes; l'étage supérieur, dont les colonnettes richement ornées supportent des arcades dentelées, rappelle bien davantage le style arabe. Au centre du patio, un bassin circulaire, d'une simplicité extrême, reçoit un mince filet d'eau tiré de l'aqueduc voisin. C'est cette espèce de réservoir, auquel viennent puiser sans cérémonie trois ou quatre *aguadores*, qui donne seulement quelque vie à cette charmante cour intérieure.

En effet, en venant remplir journellement d'une eau limpide leurs jarres énormes et leurs *chochocoles*, ces hôtes de passage se livrent à de bruyantes conversations bien différentes des monotones psalmodies qui résonnent sous les voûtes du temple. A l'un des angles, une roue à godets, qui rappelle par la façon dont elle se meut les *tread mils* de l'Angleterre, sert à remplir d'eau les réservoirs qui se prolongent sous les dalles de l'église. De temps en temps, on voit apparaître le vêtement flottant, de laine blanche, des religieux de la Merci; mais les moines rédempteurs, si éloignés ici de leur ancienne institution, ne se promènent guère dans le patio; ils ne traversent en général les galeries que pour se rendre aux sombres corridors sur lesquels s'ouvrent leurs cellules. Aux parois du

pas moins sans encombre des solitudes au sein desquelles on ne se risque guère sans marcher en caravane. Plus tard, ce voyage extraordinaire ne contribua pas peu à rehausser dans l'esprit des populations la réputation de la madone miraculeuse, et elle devint un but de pèlerinage. (Voy. Orozco y Barra.)

fond sont appendus divers tableaux représentant des scènes religieuses, et surtout les martyrs de l'ordre ; dans le nombre, il en est quelques-uns qui sont œuvres de maîtres et méritent d'être conservés.

LE *CEREUS GIGANTEUS*.

Les voyageurs qui rencontrent pour la première fois, en Amérique, cet arbre étrange, en croient à peine leurs

Le *Cereus giganteus* (Cierge géant) (¹). — Dessin de Freeman, d'après Paulus Rœtter.

yeux. On l'a appelé « le roi des cactus ou des cactées. » Il faut avouer qu'il a des sujets bien difformes, mais qu'il est lui-même encore plus difforme qu'eux. Il a pour lui son utilité : ses fruits sont nourrissants. On le rencontre surtout dans les vallées rocheuses et sur les penchants des montagnes au Nouveau-Mexique, dans la Sonora et dans la

(¹) Fam., *Cactuceæ* ; — gen., *Cereus* ; — subgen., *Lepidocereus*. Voy. *Cactaceæ of the Boundary*, by G. Engelmann, of Saint-Louis.

péninsule Californienne. Un auteur allemand, M. Mollhausen, écrit dans la Relation de son voyage du Mississipi aux côtes de l'océan Pacifique : « Les missionnaires qui visitèrent, il y a plus d'un siècle, le Colorado et le Gila, parlent des fruits du *Cereus giganteus*, dont se nourrissent les indigènes, et s'extasient, comme l'ont fait plus tard les chasseurs de pelleteries, sur cette plante merveilleuse, qui a des branches et peu de feuilles, acquiert une grosseur considérable, et quelquefois une hauteur de 20 mètres. » Les indigènes le nomment *suwarrow*, *sahuaro*, *petahaya*. Pendant ses premières années, il a la forme globuleuse et croît sous la protection de quelques arbrisseaux, notamment du *Cercidium floridamen* (l'acacia « green-barked » de Frémont). Il fleurit à la hauteur de 10 ou 12 pieds; mais sa tige, sillonnée de côtes comme les cierges, peut s'élever, comme le dit Mollhausen, jusqu'à environ 60 pieds. Il n'a jamais que peu de branches, et il est surtout rare que les premières en produisent d'autres. Les fleurs couronnent la tige et les branches; les fruits, serrés les uns contre les autres, sont ovales et ont souvent aussi la forme de poires : ils sont verts, sauf à la partie supérieure qui est rouge. La chair, de couleur cramoisie, ressemble à celle de la figue fraîche, mais est loin d'avoir autant de goût. Ce fruit mûrit en juillet et août et tombe de lui-même à terre.

— Les rides sont des sentiers par où les illusions qui s'enfuient rencontrent l'expérience qui vient.

— L'homme est plus reconnaissant du mal qu'on cesse de lui faire que du bien qu'on ne lui fait plus.

— Les hommes apprécient nos bienfaits ce qu'ils leur valent; mais Dieu, ce qu'ils nous coûtent.

J. Petit-Senn.

MON FILLEUL.

NOUVELLE.

Pauvre enfant ! il me semble le voir encore dans le modeste berceau d'osier qui avait servi de couche à son frère et à ses sœurs.

A titre de marraine, je venais de remplir mes devoirs envers ce petit être qui entrait dans la vie sous les plus fâcheux auspices. Son père, entraîné par de funestes relations, avait abandonné sa famille depuis deux mois, et sa mère, dangereusement malade, se voyait obligée de le confier à une paysanne de Régnier, qui devait, après la cérémonie du baptême, l'emporter à quinze kilomètres de Genève, derrière le Salève.

Jamais l'inégalité qui existe entre les hommes dès leur première heure ne m'avait si vivement frappée. Le cœur ému, les yeux pleins de larmes, je considérais cette petite créature (dont la naissance apportait un surcroît de peines et d'inquiétudes à une malheureuse femme qui pliait déjà sous le poids d'un lourd chagrin), cherchant sur ce front d'un jour les promesses ou les menaces de l'avenir.

Tous ceux qui se sont approchés d'un berceau savent que la vue d'un enfant endormi éveille tout un monde de pensées sérieuses. Sa destinée (mystère insondable) appelle notre intérêt et notre sollicitude; nous voudrions pénétrer les secrets de la Providence à son égard, et, ne pouvant y parvenir, nous lui créons une vie en rapport avec les vertus et les talents dont notre imagination le doue; nous le conduisons à travers une route peut-être difficile, mais à coup sûr honorable et glorieuse; nous relevons son courage, nous soutenons son énergie, et notre pensée l'accompagnant jusqu'à sa dernière heure, nous le voyons s'éteindre chrétiennement, le sourire aux lèvres et l'espérance au cœur.

J'en étais là de mon rêve, quand la nourrice fit ses préparatifs de départ.

— Vous viendrez à Régnier, me dit-elle, voyant que j'avais encore les yeux humides; nous vous montrerons la *pierre aux Fées*, qui n'est pas loin de chez nous.

J'avais entendu parler de ce monument celtique sans avoir jamais eu l'occasion de le visiter; cette fois, je me promis bien de ne pas laisser écouler trop de temps avant d'aller le voir; puis, comme la nuit approchait, j'embrassai mon filleul en implorant la bénédiction de Dieu sur ce pauvre enfant que sa mauvaise étoile faisait passer dans des mains étrangères, et je le remis à sa nourrice qui avait hâte de regagner sa demeure.

Rentrée chez moi, le souvenir du petit Georges (il portait le nom de son parrain) s'identifia tellement avec mon désir de voir la pierre aux Fées que je rêvai de l'un et de l'autre toute la nuit. Le lendemain et les jours suivants, je n'eus en tête que ce projet de voyage à Régnier; aussi en parlais-je à tout venant, dans l'espoir de rencontrer quelques personnes disposées à faire la route avec moi.

Si j'avais osé faire les frais d'une voiture pour transformer ainsi cette course en une facile partie de plaisir, j'aurais certainement trouvé plus d'écho dans mon petit cercle; mais la perspective d'une longue marche (30 kilomètres dans la journée) tentait peu mes amies, qui se récusèrent toutes sous différents prétextes, si bien que deux mois s'écoulèrent avant qu'il me fût possible de réaliser mon vœu. Une seule personne aurait bien voulu m'accompagner : c'était Mme Arteney, la mère de mon filleul; mais le médecin lui avait défendu toute espèce de fatigue dans l'intérêt de ses enfants. J'ajoute que deux fois par semaine elle avait des nouvelles du petit Georges par la messagère de Régnier, qui ne tarissait pas sur la beauté du nourrisson et sur les soins qu'on lui prodiguait.

Quelque rassurants que fussent les témoignages de cette femme, dont la physionomie narquoise ne m'avait jamais plu, je n'en désirais pas moins juger par moi-même des progrès de mon filleul; et puis, il faut bien le dire, le monument druidique entrait pour une large part dans mon impatience.

Un jour, ma bonne étoile m'ayant conduite chez des amis fort éclairés, et que je ne visitais pas assez souvent, je les trouvai tout disposés à faire, comme moi, une excursion à la pierre aux Fées. Ils me proposèrent de m'y conduire le dimanche suivant, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Le dimanche, donc, je montai joyeuse dans leur voiture et nous nous dirigeâmes vers Régnier. Le soleil d'automne, dégagé de son voile de brume, promettait une journée sereine; l'air pur apportant le son lointain des cloches, le calme du paysage, tout parlait à notre âme ce langage mystérieux, divin, qu'aucun mot ne saurait traduire; j'étais dans l'extase, et lorsque nous eûmes contourné le Petit-Salève, je ne pus retenir un cri d'admiration, tant me parut splendide le tableau qui se déroulait à nos regards.

Nous avions choisi l'ancienne route, qui côtoie le pied de la montagne et longe les falaises entre lesquelles l'Arve est encaissée; devant nous la haute chaîne des Alpes découpait ses dentelles de granit et ses festons neigeux sur un beau ciel, tandis que le Môle, le Voiron et le Salève encore verdoyants complétaient le cadre majestueux de cette pittoresque vallée.

En arrivant à Régnier, notre premier soin fut d'aller rendre visite à mon filleul. Je m'attendais à voir un beau chérubin blanc et rose, souriant déjà, comme l'avait affirmé la messagère; je trouvai un malheureux petit être

décharné, presque sans vie, qui n'avait plus même la force de faire entendre un cri.

Je n'essayerai pas de peindre mon indignation et celle des personnes qui m'accompagnaient. Deux dames surtout affirmèrent que la malheureuse petite créature mourait de faim. Aussi, sans perdre une minute, la nourrice dut-elle se préparer à ramener l'enfant à sa mère, et comme nous n'avions pas de place dans la voiture, son mari se mit en quête d'un véhicule afin de partir sur l'heure pour Genève.

Assurément je n'avais plus aucune envie de voir la pierre aux Fées; une douloureuse réalité venait de chasser de mon esprit les poétiques légendes qui se rattachent à cet antique monument; mais un scrupule me retint : j'aurais privé mes amis du plaisir qu'ils s'étaient promis en me conduisant à Régnier avec tant de complaisance. Il ne s'agissait d'ailleurs que de peu de retard. Après avoir assisté au départ du pauvre ange qui allait peut-être payer de sa vie la cupidité d'une femme incapable de le nourrir, nous prîmes donc l'étroit sentier qui mène à la plaine des Rocailles, où se trouve le *dolmen*.

Rien de plus étrange, de plus sauvage, que l'aspect de cette plaine inculte couverte des fragments d'une montagne écroulée. Dans ce lieu où rien ne rappelle la civilisation et les victoires remportées par le génie de l'homme, il est impossible qu'on ne se sente pas entraîné à travers les siècles vers ces époques primitives qui se perdent dans la nuit des temps, et qu'on ne se plaise pas à recomposer quelques scènes du drame religieux que les druides renouvelaient à certaines dates sous l'ombre épaisse de la forêt sacrée.

Quoique les chênes séculaires soient peu à peu tombés sous la cognée du bûcheron, rien cependant ne saurait mieux convenir à ce monument d'une croyance éteinte qu'un endroit si solitaire où les premiers âges du monde ont laissé l'empreinte de leurs violentes convulsions.

Ces rocs épars, placés comme des sentinelles autour du *dolmen* appelé aujourd'hui la pierre aux Fées, semblent le protéger contre les invasions de la nécessité qui porte l'homme à édifier incessamment le présent et l'avenir sur les ruines vénérables du passé.

En face de cette espèce de table gigantesque, composée de quatre pierres (dont trois à peu près égales, placées de champ de façon à laisser un côté ouvert, supportent la quatrième, qui mesure environ douze pieds sur quinze), en face de ce monument sur lequel tant de siècles ont passé, nous restâmes silencieux et comme émus par cette longévité de la matière. Mille pensées sérieuses nous assaillaient, mais s'arrêtaient sur nos lèvres, parce que nous nous sentions incapables de les rendre fidèlement au moyen de la parole.

Toutefois, au bout de quelques minutes l'un de nous, sortant de cette rêverie, nous rappela l'antique légende de la pierre aux Fées.

Loys de Bellecombe ayant demandé en mariage la fille du puissant baron du Châtelet, son voisin, celui-ci répondit au chevalier qu'il lui accorderait Blanche à une condition.

Il fallait qu'avant l'aurore il transportât dans la forêt quatre pierres gigantesques qu'on pouvait voir de la fenêtre, et qu'il en fît une table pour le festin de noce.

Puis, satisfait d'avoir humilié un pauvre et brave gentilhomme en lui faisant comprendre qu'il était téméraire à lui d'aspirer à une si brillante alliance et à une si rare perle de beauté, le baron s'endormit persuadé que jamais le chevalier de Bellecombe ne se hasarderait de nouveau à franchir le seuil de son manoir.

Mais, ô merveille! avant le jour, une fée avait accompli le prodige qui devait assurer à Loys la main de Blanche, et le baron, pris à son propre piége, fut contraint de faire honneur à sa parole.

La légende ajoute que depuis cette époque des créatures surhumaines se donnent rendez-vous le soir autour de cette table colossale; c'est pourquoi on l'appelle encore aujourd'hui la pierre aux Fées.

La fin à la prochaine livraison.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251, 270.

ROYAUME DE HANOVRE.

(25 timbres, 6 types; — 12 enveloppes, 4 types.)

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste est en vigueur dans le royaume de Hanovre depuis le 1er décembre 1850, en vertu de la loi du 9 août 1850.

La taxe était réglée suivant la distance avant l'année 1850; on a établi à cette époque une taxe uniforme d'un bon gros; en 1858, on l'a réduite à 1 gros d'argent pour les lettres affranchies et à 1 1/2 gros d'argent pour les lettres non affranchies. L'affranchissement des imprimés est obligatoire; le port coûte 3 fenins (*pfennige*) par loth (15gr,625).

La quantité de lettres est d'environ 7 500 000, à peu près le double d'il y a dix ans; les trois quarts des lettres sont affranchies.

La population du royaume étant d'environ 1 900 000 habitants, le nombre moyen de lettres par habitant est de 4.

Il y a cinq types de timbres-poste.

Le premier type présente la valeur marquée en chiffres dans un écusson qui est surmonté des armes du royaume; la valeur est répétée en lettres et en chiffres sur des banderoles autour de l'écusson. Les timbres ont 22mm sur 19; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en noir sur papier de couleur.

1/30 thaler	= 1 gros d'argent (0f.1250) (1),	— 1° saumon; 2° rouge vineux et quelquef. rose.
1/24	= 1 bon gros (0f.1563),	— 1° bleu; 2° vert.
1/15	= 2 gros d'argent (0f.2500),	— bleu.
1/10	= 3 gros d'argent (0f.3750),	— jaune (n° 31).

Les timbres d'essai de cette création sont :

1/30 thaler,	—	noir sur papier gris.
1 bon gros,	—	sur papier lie-de-vin.
1/10 thaler,	—	sur papier vert.

Le timbre de 1 bon gros a été le premier et le seul émis en décembre 1850; il était destiné à l'affranchissement des lettres pour l'intérieur.

Les timbres de 1, 2 et 3 gros d'argent ont été émis en août 1851. Le papier de ces timbres a en filigrane une couronne de chêne.



N° 31.



N° 32.

Le second type a remplacé le précédent en 1853 ou 1854; le dessin est le même, mais il est imprimé en noir sur papier blanc couvert d'un réseau de fines mailles de couleur; les dimensions du timbre sont les mêmes.

(1) 1 thaler d'argent = 24 bons gros = 30 gros d'argent = 3f.75.

Dessin noir, fond blanc :

$1/30$ thaler	= 1 gros d'argent	(0f.1250), —	réseau rose.
$1/24$	= 1 bon gros	(0f.1563), —	vert (n° 32).
$1/15$	= 2 gros d'argent	(0f.2500), —	bleu.
$1/10$	= 3	(0f.3750), —	chamois.

Ces timbres ont servi jusqu'en mai 1859, sauf le timbre de 1 bon gros, qui a été supprimé le 30 septembre 1858 (loi du 28 août 1858), lorsque la taxe intérieure a été réduite de $1/24$ à $1/30$ de thaler, et qu'on a adopté la division du thaler en gros d'argent (1) de préférence à celle en bons gros.

Le troisième type a été créé en 1853.

Le timbre est rectangulaire et gravé; il a 22mm sur 19. La valeur est marquée en chiffre dans un cartouche ovale, le chiffre est surmonté du mot *Hannover* et de la couronne royale; on lit au-dessus, sur une banderole : *Ein drittel silbergroschen* ($1/3$ de gros d'argent).

Il y a trois timbres de ce type, tous les trois de 3 fenins (0f.0375).

Le premier, émis le 15 avril 1853, est imprimé en rouge-brun pâle sur papier blanc; il ne servait, à l'origine, qu'à l'affranchissement des imprimés sous bande.

Le second, qui a remplacé le précédent lors de la création de la série de timbres à mailles dits burelés, en 1854, est imprimé en rouge-brun, et ne diffère du premier que par le réseau qui couvre le fond blanc et le dessin de fines mailles, d'abord gris verdâtre ou verdâtre, puis vert foncé ou noir verdâtre.

Le troisième date de 1859 : le réseau a disparu et l'impression est rose, quelquefois rose lilacé. Ce timbre est toujours en usage, et est généralement employé pour affranchir les imprimés sous bande et les lettres de et pour la ville (n° 33).

Le papier de ces timbres a un filigrane qui figure une couronne de chêne.



N° 33.



N° 34.

Les timbres-poste dont on se sert à présent pour les lettres présentent l'effigie du roi Georges V; ceux de 1, 2 et 3 gros ont été livrés au public en mai 1859, et celui de 10 gros date de mars 1861. Ils ont 22mm sur 19 et sont rectangulaires, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc. La tête du roi de Hanovre est tournée à gauche et placée dans un cartouche rond; la valeur est marquée au-dessus, et le mot *Hannover* au-dessous.

1 gros	(0f.1250), —	rose (n° 34).
2	(0f.2500), —	bleu.
3	(0f.3750), —	jaune.
10	(1f.2500), —	vert.

On a donné, depuis le mois de novembre 1861, aux timbres de 1 et 2 gros les nuances de rose et de bleu que la Prusse a adoptées, et au timbre de 3 gros la couleur bistre clair.

Le cinquième type a été adopté le 1er avril 1860. Le timbre est d'une valeur de $1/2$ gros (0f.0625). Il présente un cor de postillon surmonté de la couronne royale, gravé, imprimé en noir sur papier blanc; en haut, *Hannover;* en bas, $1/2$ *groschen.* Le timbre est rectangulaire, il a 22mm sur 19. Il sert, comme celui de 3 fenins, à compléter l'affranchissement des lettres (n° 35).

Les enveloppes avec timbre fixe ont été introduites dans le service le 15 avril 1857; sur 100 lettres affranchies, 38 sont mises sous enveloppe.

Les anciennes enveloppes ont 115mm sur 148; le timbre est à gauche, à l'angle supérieur, ovale; il a 29mm sur 26. Il porte l'effigie du roi (la tête tournée à gauche), gaufrée, ressortant en blanc, ainsi que le guillochis du cadre, sur un fond de couleur. En haut, *Hannover;* en bas, la valeur en chiffres et en lettres.

1 bon gros	(0f.1563), —	vert.
1 gros d'argent	(0f.1250), —	rose pâle.
2	(0f.2500), —	bleu.
3	(0f.3750), —	jaune.



N° 35.



N° 36.

Les enveloppes actuelles, émises en 1860 ou 1861, ont 84mm sur 147; le timbre est à gauche, ovale, pareil au précédent, sauf que le chiffre de la valeur est au milieu, de chaque côté du cadre, au lieu d'être en bas.

1 gros	(0f.1250), —	rose vif.
2	(0f.2500), —	bleu (n° 36).
3	(0f.3750), —	jaune.

On a commencé, à la fin de l'année 1861, à les remplacer par des enveloppes nouvelles, qui sont semblables aux précédentes pour le format, le timbre fixe et l'impression; mais le timbre est à droite, et les couleurs sont différentes et pareilles à celles des timbres de Prusse.

1 gros	(0f.1250), —	rose.
2	(0f.2500), —	bleu.
3	(0f.3750), —	bistre clair (n'est pas encore émis).

On a émis, en décembre 1858, des enveloppes de papier chamois, ayant 84mm sur 147, au prix de $1/2$ gros d'argent (0f.0625) chacune, valables pour l'affranchissement des lettres de et pour la ville de Hanovre et ses faubourgs. Le timbre a 22mm de diamètre; il est à gauche et à l'angle supérieur, rond, gaufré, ayant au milieu une feuille de trèfle et au bas un cor, avec la légende : *Bestellgeld-frei.* Les parties gaufrées sont chamois sur fond vert foncé (n° 37).



N° 37.



N° 38.

On a remplacé cette enveloppe par une autre de même valeur, grandeur, couleur et légende; le timbre est à droite, à l'angle supérieur, rond, de 22mm de diamètre, gaufré, avec un cheval libre au galop, courant à gauche, de la couleur de l'enveloppe sur fond vert foncé. Au dos, une inscription de dix lignes imprimées en vert indique le prix des enveloppes et la circonscription dans laquelle elles ont cours (n° 38).

Les timbres-poste et les enveloppes sont fabriqués par l'industrie privée pour le compte et sous la surveillance de l'État. *La suite à une autre livraison.*

(1) Le gros d'argent = 10 fenins ou pfennige dans le Hanovre, le Brunswick, la Saxe, et 12 fenins en Prusse.



COSTUMES HOLLANDAIS.

Voy. page 121.



Costumes de l'île de Beveland-Sud (Province de Zélande). — Dessin de Marc, d'après Bing et Braet.

Dans la Zélande, on en est encore aux jeux champêtres qui plaisaient tant à nos pères il y a deux siècles. On s'y exerce, par exemple, avec une sérieuse émulation, à ce tir au papegai (perroquet), longtemps désigné en France par la locution ironique de « tournoi de la bourgeoisie » (¹). On est au soir de la fête, et voici le vainqueur du tir, le roi du papegai, décoré de tous les insignes d'usage. Les fameux exploits où l'on incendie des villes et massacre les hommes par milliers donnent moins de contentement au triomphateur que l'humble victoire de village à ce bon jeune paysan fêté et caressé par sa famille. Est-ce sa fiancée qui, avec une sorte de fierté, s'appuie sur son épaule? Peut-être. Mais si c'était sa sœur, le tableau n'en serait pas moins doux. La mère, on le voit au geste du bras, l'admire. Le vieux père ne dit rien de sa joie, et n'en perd pas une aspiration de fumée; mais il pense gravement qu'il n'y a pas dans toute la Néerlande un seul père qui ne lui envie un tel fils.

Cette jolie scène a été, pour d'habiles artistes hollandais, l'occasion de figurer avec détails et sans grande prétention les costumes de Zuid-Beveland. Les jeunes filles portent un bonnet de dessous en soie bleu-clair, collant autour de la tête, et bordé d'une bande de dentelle qui ne laisse pas voir leur chevelure. Pourquoi? Est-ce une prudence extrême de la jeunesse qui veut ménager des regrets aux années voisines du vieil âge? Ne voyons-nous pas aujourd'hui quelques Françaises encore jeunes couvrir de poudre blanche les plus beaux cheveux du monde pour que nul ne puisse plus tard surprendre les premières nuances argentées qui annonceront l'automne? C'est trop de prévision. Les pauvres filles néerlandaises obéissent plus simplement à un usage ancien qu'elles ne s'expliquent

(¹) Voy. t. X, 1842, p. 383.

point. De la frange de dentelle descendent des boutons et des pendants d'or. Le bonnet de dessus, également en dentelle, est garni de petits triangles aigus qui se dressent en dehors comme les fleurons d'une couronne. Un riche collier fait ressortir la blancheur du teint. Une belle collerette blanche, à deux rangs de plis doublés, contraste avec une sorte de fichu à couleurs vives. Une large agrafe d'argent sert à attacher derrière la jupe à plis très-amples.

Le costume de fête pour les hommes n'a guère de particulier que le gilet de damas à fleurs ou de camelot rayé, orné de seize boutons d'argent travaillés à jour, et la cravate de soie de couleur, dont le nœud, attaché avec une chaînette d'argent, est surmonté de deux boutons d'or à l'ouverture du col. Les boutons d'argent ne manquent pas non plus au pantalon ; et si l'on voulait jeter un regard aux poches, on verrait sûrement dans l'une un porte-pipe en bois, et dans l'autre un couteau à manche d'argent. Le petit chapeau qu'entoure un ruban de velours noir à nœud ne manque pas d'élégance.

L'île de Beveland (*Zuid* ou *Sud*-Beveland) n'est une île que depuis l'affreuse tempête de 1532, qui l'a violemment arrachée de la Zélande. On la rencontre à droite dans le canal Kreke-Back, lorsque, redescendant l'Escaut, on revient en bateau à vapeur de Rotterdam à Anvers.

MON FILLEUL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 286.

Après la plaine des Rocailles, nous ne pouvions nous dispenser de visiter les ruines du Châtelet et de la tour de Bellecombe. Le monument celtique force la pensée à rétrograder vers les âges les plus reculés; les débris de la puissance féodale font, au contraire, glisser l'esprit sur la pente qui mène aux temps modernes. L'imagination, après un effort pour les reconstruire, les voit bientôt crouler au milieu des tourmentes humaines, ou se lézarder lentement et tomber pierre à pierre sous le poids des années.

Longtemps avant le coucher du soleil nous reprîmes la route de Genève. Il me tardait d'être près de Mme Arteney. Mes amis me ramenèrent avec toute la célérité possible.

Mme Arteney s'était empressée d'envoyer chercher le médecin de la maison, qui n'avait rien osé promettre, et avait affirmé que, dans les conditions d'appauvrissement où le malheureux petit être se trouvait à Régnier, il n'aurait peut-être pas vécu plus de vingt-quatre heures.

Une excellente nourrice, trouvée par miracle au moment où plus ou moins de promptitude dans le secours était une question de vie ou de mort, fit pencher la balance du côté de la vie, et la mère, heureuse de voir renaître le pauvre enfant, parut s'attacher encore plus à lui en raison des cruelles inquiétudes qu'il lui avait involontairement causées.

Tandis que M. Arteney, oublieux de ses devoirs de père de famille, vivait à l'étranger, sa femme travaillait jour et nuit sans relâche, afin que ses quatre enfants ne manquassent pas du nécessaire : aussi les mois et les ans s'écoulaient-ils pour elle avec une extrême rapidité, au milieu des luttes que son courage livrait à la mauvaise fortune.

Mon filleul grandissait, et réjouissait le cœur de sa mère par sa gentillesse, son intelligence et sa douce sensibilité. Amis et voisins le chérissaient; souvent des dames étrangères, séduites par sa charmante figure, s'arrêtaient dans la rue pour l'embrasser.

Chaque jour, dans l'après-midi, Georges était confié à une jeune fille de quinze ans que Mme Arteney avait prise à son service, afin de donner elle-même tout son temps à un travail lucratif.

Un jour Annette, revenant de la promenade, se trouvait avec l'enfant du côté de la gare. Le sifflet d'une locomotive annonça un convoi de voyageurs. Aussitôt elle monta l'escalier avec l'enfant, afin de voir sortir de la salle les étrangers de tous pays qui affluent à Genève pendant la belle saison.

Au moment où la jeune fille était le plus occupée à examiner la toilette des dames, un homme d'une trentaine d'années, d'une grande taille et d'un beau visage, heurta violemment le petit Georges, qui tomba en poussant un cri.

L'étranger se hâta de relever l'enfant, et voyant qu'il avait la lèvre un peu fendue, il le prit dans ses bras, fit signe à la bonne de le suivre, et, perçant la foule, entra dans le café le plus proche, qui pour le moment était presque désert.

Annette lava le visage du petit garçon et s'assura que sa blessure n'avait rien de grave. Un verre de sirop et quelques friandises achevèrent de consoler l'enfant.

Bientôt, se familiarisant avec la physionomie sympathique du voyageur, Georges lui fit mille caresses et l'amusa de son joyeux babil.

La jeune fille fut la première à s'apercevoir que le temps s'écoulait rapidement.

— Il faut rentrer, mon chéri, dit-elle au petit garçon. Mme Arteney me grondera si je ne suis pas à la maison pour préparer le goûter.

— Madame...? répéta le voyageur, qui croyait avoir mal entendu.

— Mme Arteney.

— Maman! fit Georges en embrassant son nouvel ami.

A ce nom, le voyageur devint très-pâle, couvrit son front de ses deux mains et resta quelques minutes plongé dans une douloureuse rêverie. Quand il releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Tu pleures? lui dit l'enfant, que sa bonne n'avait pas encore persuadé de la suivre; t'ai-je fait du chagrin?

— Non! non! cher petit, répondit le voyageur en serrant l'enfant dans ses bras; non! si l'un de nous est coupable envers l'autre, ce n'est pas toi, à coup sûr.

— Alors, pourquoi pleures-tu? demanda le petit garçon d'une voix câline.

— Parce que... parce que j'ai un enfant de ton âge que je n'ai pas vu depuis longtemps.

— Est-il aussi en voyage?

— Non. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que papa est en voyage et que maman pleure.

— Ah! fit l'étranger en s'essuyant les yeux, ta maman te parle donc quelquefois de... ton père?

— Oui, et quand elle a bien du chagrin, je l'embrasse... Veux-tu que je t'embrasse aussi?

C'en était trop. Le voyageur, qui venait à Genève dans l'intention de régler quelques affaires d'intérêt avant de passer en Amérique, où il avait résolu d'aller chercher fortune, sentit son cœur se fondre dans sa poitrine. Il prit la tête blonde de l'enfant entre ses mains, la couvrit de baisers et de larmes, et dit à la bonne qui commençait à s'impatienter :

— Je ramènerai moi-même cet enfant à sa mère; vous allez me conduire auprès d'elle.

— Oh! non, Monsieur, je vous en prie, s'écria Annette, madame me gronderait.

— Pourquoi cela?

— Il faudrait dire que Georges est tombé, et comme ma-



dame l'aime encore plus que ses autres enfants parce qu'il ressemble davantage à son père, j'aurais peur d'être mise à la porte.

— Mais ce n'est pas votre faute.

— Je vous demande pardon, Monsieur, je n'avais rien à faire près de la gare; si je n'avais pas été curieuse de voir descendre les belles dames qui arrivent, tout cela ne serait pas arrivé.

Et la pauvre Annette désolée essayait de reprendre l'enfant des bras vigoureux qui le retenaient captif.

— Viens, lui disait-elle; viens, mon ange; je t'achèterai un bâton de sucre d'orge; allons vite vers maman, nous sommes en retard.

Mais Georges, occupé à passer ses mignons petits doigts dans les cheveux noirs de son ami, demeurait insensible aux appels de sa bonne, qui se reprochait amèrement d'être venue se promener de ce côté-là.

— Ma pauvre enfant, lui dit l'inconnu, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de nous précéder et d'avertir votre maîtresse qu'un ami qu'elle n'a pas vu depuis plus de quatre ans lui ramène son fils.

— Oui! oui! s'écria le petit garçon en battant des mains, va vite, Annette; je reviens avec mon ami... Comment t'appelles-tu?

— Charles.

— Avec mon ami Charles.

— Non! je ne veux pas te laisser, répliqua la jeune bonne; on enlève les enfants, c'est connu; et quoique monsieur ait l'air bien honnête, c'est égal, je sais qu'il ne faut pas se fier à tout le monde.

Cette méfiance fit d'abord sourire le voyageur; puis, réfléchissant qu'après tout la jeune fille avait raison, il prit le parti de lui rendre l'enfant et de les suivre à une courte distance; mais dans l'escalier, presque à la porte de l'appartement, il reprit le petit Georges dans ses bras, et, le front pâle, les lèvres tremblantes d'émotion, il s'approcha de Mme Arteney, qui, tout occupée de son travail, ne s'était point aperçue que l'étranger fût entré avec Annette.

— Maman, dit le petit garçon, mon ami Charles a voulu venir avec nous; il ne faut pas gronder ma bonne.

Ce fut seulement alors que la jeune femme leva les yeux et reconnut son mari. Malgré ses torts, elle n'avait pas cessé de l'aimer : aussi lui tendit-elle la main sans hésitation, sans arrière-pensée, comme si son retour prévu dès longtemps ne l'eût point surprise.

Cet acte de générosité simplement accompli acheva l'œuvre que le charmant babil de l'enfant avait si heureusement commencée. M. Arteney, violemment ému, attira sa femme sur son cœur et l'y retint longtemps.

— Aline, ma chère Aline! lui dit-il tout bas, est-il bien vrai que tu me pardonnes?

— Chut! fit la jeune femme en fermant sous ses doigts la bouche du coupable, ne me gâte pas mon bonheur, Charles, je veux oublier le passé.

On eut beaucoup de peine à faire comprendre au petit Georges que son ami était ce père dont il avait entendu parler si souvent. Enfin lorsqu'il vit, au retour de l'école, son frère et ses sœurs s'asseoir sur les genoux de M. Arteney et l'appeler papa, il en ressentit presque un peu de jalousie; mais ce ne fut qu'un léger nuage, et les caresses de ses parents l'eurent bientôt dissipé.

Quant à moi, dès que je vis la paix et la sérénité rentrées dans cette demeure si longtemps affligée, je me sentis pénétrée d'une religieuse adoration pour la main mystérieuse qui dirige avec tant de sagesse les fils de notre destinée, et qui parfois ne dédaigne pas de se servir même des incidents en apparence les plus futiles pour changer tout à coup le mal en bien.

ÉDUCATION DE LOUIS XIV.

On voit à la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, sous les vitrines qui recouvrent une collection d'autographes, un cahier d'écriture du jeune Louis XIV; il y a une page où l'enfant a écrit du haut en bas d'après ce modèle : « Les rois font tout ce qu'ils veulent. Les rois font tout ce qu'ils veulent. Les rois, etc. » (*Causeries d'un curieux*, t. II, p. 599, note 1.)

PRESSENTIMENTS, RÊVES, PROPHÉTIES (¹).

Aujourd'hui la foi des rêves a disparu; on ne cite plus que rarement des songes prophétiques, tandis que l'antiquité nous en a rapporté un grand nombre : ce qui prouve qu'il y avait en tout cela plus de superstition que d'observation. « Les songes prophétiques ne visitent guère les hommes sages », écrit Albert le Grand. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que nous rêvons ordinairement de ce qui nous préoccupe. Cette préoccupation peut exister, en quelque sorte, sans que nous en ayons conscience. Une vie active, très-occupée, empêche souvent notre esprit de s'arrêter à des réflexions ou à des inquiétudes qui mettent cependant en mouvement certaines parties de notre cerveau. La volonté, en dirigeant nos pensées, chasse de notre esprit ces préoccupations particulières; mais en rêve la volonté n'agit plus, ou n'agit que faiblement, et l'esprit s'abandonne alors tout entier aux impulsions instinctives et automatiques. Les préoccupations reprennent dans ce cas leur empire, et des sentiments ou des idées qui remuaient notre esprit à notre insu se manifestent librement, et prennent d'autant plus de force que le rêve leur donne un caractère objectif. On voit en rêve la mort de ceux pour la vie desquels on a depuis longtemps de secrètes alarmes; on rencontre des amis dont l'absence prolongée rendait plus vif le désir de les revoir, et qui ne doivent pas tarder, souvent à raison de cette absence, de revenir près de nous; on apprend la réalisation de ses désirs, le succès d'une entreprise qui se préparait ou l'évanouissement de ses espérances, dont divers avant-coureurs nous faisaient présager la fragilité. Nous voyons des personnes que nous croyons n'avoir jamais vues, et que cependant nous avions rencontrées, mais dont les traits ou le portrait nous avaient frappé sans que nous en eussions conscience.

Tous ces motifs nous prédisposent à pressentir naturellement ce qui doit arriver, et c'est ainsi que s'explique le caractère prophétique qu'ont offert certains rêves, caractère qui avait si fort frappé les anciens. De là encore la fameuse prophétie de Cazotte, rapportée par la Harpe, et celle que contient la chanson dite *Tingotine*. Bien des esprits clairvoyants pressentaient alors les révolutions auxquelles conduiraient les événements du dix-huitième siècle. Un officier que j'ai connu, et dont l'imagination était notoirement préoccupée d'une guerre future avec la Russie, rêva, en 1852, qu'il était envoyé combattre les Russes en Turquie, et périssait dans la guerre. Ce rêve se réalisa quelques années plus tard. Voilà un exemple de prévision qui eût singulièrement frappé nos pères et qui n'avait pourtant rien que de naturel. Que l'on cherche à pénétrer les causes qui ont engendré bien des rêves réputés prophétiques, et l'on se convaincra qu'il y avait toujours chez le rêveur une préoccupation antérieure des faits qu'il s'est représentés en rêve, et un pressentiment fondé d'événements probables.

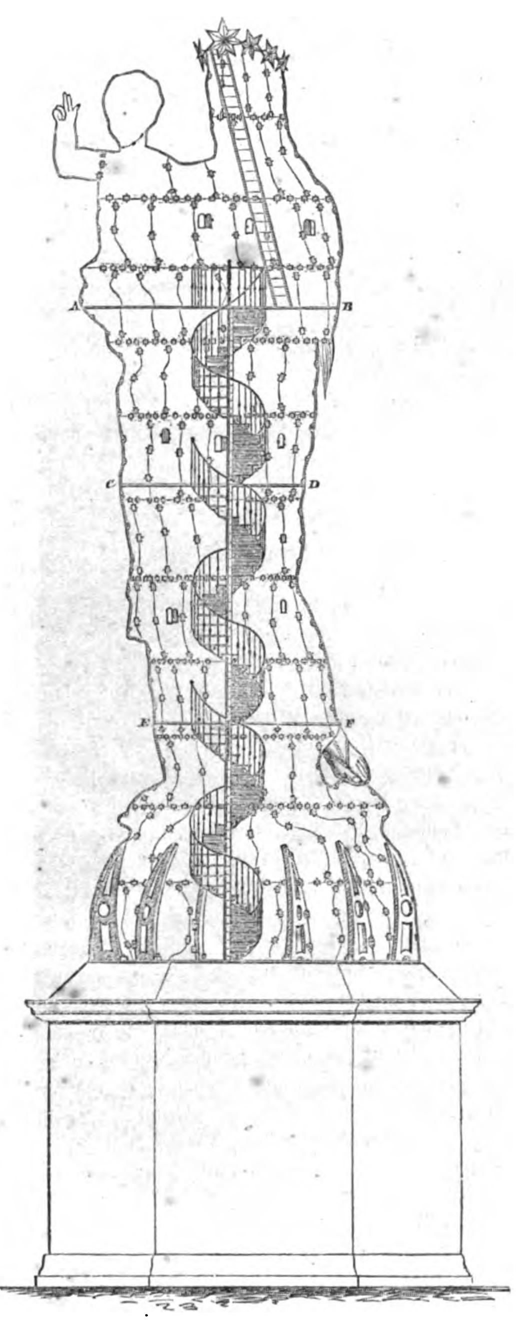
(¹) *Du Sommeil*, par Alfred Maury.

LA VIERGE COLOSSALE DU PUY,

SURNOMMÉE LA NOTRE-DAME-DE FRANCE.

Fin. — Voy. p. 163.

Grâce à des procédés d'une simplicité extrême, voilà ce colosse pesant au delà de cent mille kilogrammes transporté sur le roc majestueux qui doit lui servir de base. Le rocher Corneille n'a pas moins de 132 mètres au-dessus de l'hôtel de ville, et le piédestal a 7 mètres au-dessus du rocher; c'est donc à cette hauteur énorme qu'il a fallu ajuster successivement les cent pièces métalliques dont se compose la statue. Ces pièces diverses, enlevées avec tant

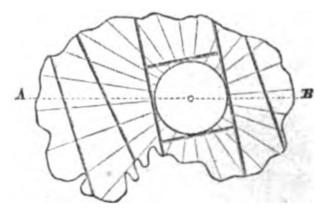


La Vierge colossale du Puy. — Coupe verticale montrant l'intérieur de la statue.

de dextérité, superposées immédiatement avec non moins d'adresse, furent bientôt reliées entre elles par des boulons d'une force prodigieuse.

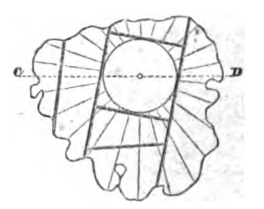
On a établi dans la Notre-Dame du Puy une série de degrés légers et solides qui permettent de gravir sans peine jusqu'à son sommet. Ce travail, caché aux regards, élégant et solide à la fois, exige certaines explications. Le piédestal sur lequel repose la demi-sphère renferme un escalier en pierre, et il faut franchir ces quelques marches pour atteindre l'escalier tournant qui circule en spirale dans la cavité métallique. Cet escalier se divise en trois étages et ne compte pas moins de soixante-quatorze degrés; à partir du troisième étage, une échelle en métal et à barreaux plats passe par le cou de la Vierge et permet de s'élever extérieurement au-dessus de la tête au moyen d'une sorte de calotte qu'on soulève sans peine.

Si, après avoir entrepris cette ascension, nous descendons de la tête du colosse vers sa base, les lettres A, B, nous indiquent le grand plancher en fonte de fer d'où part l'échelle qui conduit au sommet; son contour s'adapte merveilleusement au contour accidenté de la statue; c'est



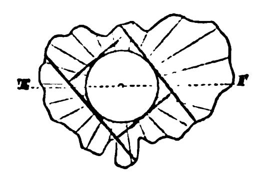
Coupe horizontale suivant A — B.

le plus étendu de tous. A cet étage, comme aux étages qui se succèdent, l'intérieur du colosse est éclairé par de petites fenêtres qui s'ouvrent ou se ferment à volonté. Les lettres C, D, marquent l'étage du milieu, où la lumière



Coupe horizontale suivant C — D.

pénètre par le même système qu'à l'étage supérieur. Les lettres E, F, désignent l'étage que l'on rencontre à la première station; c'est celui qui offre le moins d'étendue. Avant d'y arriver, les regards se portent sur les solides



Coupe horizontale suivant E - F.

contre-forts en fer qui assurent la solidité de la demi-sphère servant de support à la statue, et n'ayant pas moins de 5 mètres de circonférence.

Nous avons fait connaître dans un premier article les dimensions principales du colosse; la mesure des détails ne cause pas moins d'étonnement. La tête de l'Enfant Jésus pèse onze cents kilogrammes. Le bras qu'il tient levé pour bénir la terre a un poids de six cents kilogrammes. La chevelure de la Vierge, qui descend en ondoyant sur ses épaules, a une longueur de 7 mètres; les pieds, qui posent sur la sphère, mesurent chacun $1^m,92$. Enfin on évalue à 17 mètres de longueur le serpent qui embrasse la sphère de ses replis.

La ville du Puy, sur les hauteurs de laquelle se dresse ce curieux monument, conservait jadis sous les voûtes

de sa cathédrale une autre statue que les populations entouraient de leur respect; c'était une Vierge. Fallait-il la faire remonter au huitième siècle, et venait-elle du Liban? Etait-ce, au contraire, un don provenant de saint Louis, qui l'aurait apportée d'Égypte? Nous ne saurions discuter ici ce point d'archéologie; ce qu'il y a de certain, c'est que le pieux monarque visita le Puy en 1554 et qu'il s'y arrêta durant trois jours.



Vue de la Vierge colossale et d'une partie de la ville du Puy. — Dessin de Freeman.

Le Puy, que l'on désigne en latin sous le nom de *Podium*, était comparativement alors une sorte de cité moderne. Les chartes anciennes prouvent, en effet, que le chef-lieu du département de la Haute-Loire n'était qu'un simple bourg au neuvième siècle. La ruine de *Revessio* lui donna une importance civile et religieuse qu'elle n'avait pas. Le siége épiscopal de cette cité détruite fut transporté sur la montagne même où s'est dressée la ville d'une façon si pittoresque, mais si peu régulière. Le mont *Anis* ou *Anicium* vit se grouper à son sommet les édifices de la cité romane; et en l'année 975, le Puy passa sous la domination des comtes d'Auvergne, qui s'étaient rendus maîtres du Velay.

Il n'y a guère de cité en France qui représente plus digne-

ment que Notre-Dame du Puy l'architecture romane. Rappelons en passant que si cette cathédrale entendit les cantiques pieux du roi Robert et fut sanctifiée par les prières de saint Louis, elle garde encore la tradition d'un autre acte cher aux amis de l'humanité ; ce fut dans son voisinage que le courageux Antoine de Sennectère, évêque du Puy, sauva nombre de religionnaires des massacres de la Saint-Barthélemy. En planant de loin sur la ville, la noble statue de Bonassieux n'évoque donc que de grands et touchants souvenirs.

PRODUCTION DE LA LAINE EN FRANCE.

La France possède aujourd'hui de 34 à 35 millions de têtes de moutons. On calcule qu'en établissant une première division suivant la taille, on aurait dans les seize départements qui environnent Paris, ou qui sont à son nord ou nord-ouest, 8 300 000 animaux de grande taille, et dans les soixante-dix autres départements 26 700 000 animaux de taille moyenne ou petite. Ensemble, 35 000 000 de bêtes ovines, savoir :

Béliers ou Moutons	10 900 000 têtes.
Brebis	16 100 000 »
Agneaux	8 000 000 »
Total	35 000 000 de têtes.

Dont :

Mérinos ou métis mérinos d'anciens croisements, produisant des laines fines	25 000 000 de têtes.
Bêtes à laines communes	10 000 000 »

On évalue la production des laines mérinos et métis à 72 175 000 kilogrammes, et celle des laines communes à 19 150 000 kilogrammes. La production totale de la France, en laines en suint, serait donc d'environ 91 000 000 de kilogrammes, qui se réduisent à peu près à 35 000 000 de kilogrammes de laines lavées à fond. Cette quantité est insuffisante pour nos manufactures, puisque nous importons chaque année, depuis dix ans, plus de 35 000 000 de kilogrammes de laines étrangères, en suint et lavées (¹).

LA SCIENCE EN 1860 ET 1861.

Suite. — Voy. p. 98, 127, 159.

CHIMIE.

Suite.

Du sucre pendant la maturation des fruits. — Le sucre qui se forme originairement dans les fruits acides est le sucre de canne, identique par ses propriétés avec celui qu'on extrait de la canne ou de la betterave.

Pendant la maturation des fruits, ce sucre subit une influence particulière et se change peu à peu en un sucre modifié, que l'on appelle *sucre des fruits acides* ou *sucre interverti*, identique par ses propriétés avec celui que l'on obtient par l'action des acides ou du ferment sur le sucre de canne.

Lorsque l'on examine la matière sucrée à l'époque de la maturité complète, on la trouve différemment constituée suivant les fruits où on l'observe. Tantôt elle se compose de sucre interverti pur et simple, comme dans le raisin, la groseille, la figue ; tantôt elle renferme un mélange en proportions variables de sucre de canne et de sucre interverti, comme dans l'ananas, l'abricot, la pêche, les diverses espèces de prunes, de pommes, de poires, etc.

La cause qui préside à ces différences n'est pas, comme on pourrait le croire, l'acidité des fruits. L'expérience montre que les acides organiques, en raison de leur proportion relative, de leur état de dilution, de la faible température, n'ont qu'une légère action pour intervertir le sucre de canne en présence duquel ils se trouvent. Aussi n'existe-t-il aucun rapport entre l'acidité des fruits et l'altération que présente leur matière sucrée. Le citron, dont l'acidité est excessive, offre plus du quart de sa matière sucrée à l'état de sucre de canne, tandis que la figue, qui est à peine acide, présente la totalité de la sienne à l'état de sucre interverti. De même on trouve jusqu'à 70 pour 100 de sucre de canne dans la matière sucrée de l'abricot, de la pêche, de la prune de mirabelle, tandis qu'on n'en trouve pas trace dans le raisin et dans la cerise, où l'analyse constate une acidité beaucoup moindre.

Les différences que présente la proportion relative des deux sucres paraissent tenir à l'influence d'une matière azotée jouant le rôle d'un ferment analogue à celui que M. Berthelot a extrait récemment de la levûre de bière.

Forces élastiques des vapeurs. — M. Regnault a présenté à l'Académie des sciences les principaux résultats des expériences qu'il a faites pour déterminer les lois qui existent entre les forces élastiques des vapeurs et les températures auxquelles elles sont soumises. Ce travail se rattache à une longue série de recherches dont il a publié la première partie en 1845, et dont le but principal est de rassembler les éléments physiques nécessaires pour calculer le travail théorique que l'on peut obtenir d'une substance quand on la transforme en fluide élastique à l'aide d'une quantité connue de chaleur.

La loi qui lie les forces élastiques des gaz et des vapeurs avec la température joue nécessairement un grand rôle dans cette question générale. De plus, il semble qu'elle doit être une des plus simples de la théorie de la chaleur ; car elle ne dépend que de deux éléments nettement définis et susceptibles d'une détermination précise : les températures et les pressions auxquelles les fluides élastiques font équilibre.

Ce seul énoncé fera comprendre l'intérêt que M. Regnault a dû attacher à ce genre d'études, et expliquera la longue persévérance qu'il a mise à en rassembler les éléments. Son travail s'étend, en effet, depuis les gaz que l'on est parvenu à liquéfier par la compression, jusqu'aux substances, telles que le mercure et le soufre, dont la température d'ébullition est très-élevée.

Les appareils variés qu'il a employés pour ses recherches se rapportent à deux méthodes précédentes. La première, qu'il appelle *méthode statique*, consiste à déterminer la pression qui fait équilibre à la force élastique de la vapeur qu'un liquide en excès émet aux diverses températures. Dans la seconde méthode, qu'il nomme *méthode dynamique*, la vapeur est toujours en mouvement, et l'on détermine la température de la vapeur qu'émet continuellement le liquide en ébullition sous différentes pressions.

Il a déterminé par ces méthodes les forces élastiques des vapeurs d'alcool, d'éther, de sulfure de carbone, de chloroforme, de benzine, de chlorure de carbone, d'éther chlorhydrique, d'éther bromhydrique, d'éther iodhydrique, d'alcool méthylique, d'acétone, d'essence de térébenthine, d'essence de citron, d'éther méthylonalique, de mercure, d'acide sulfureux, d'ammoniaque et enfin d'acide sulfhydrique. Déjà, il y a plusieurs années, l'habile physicien avait exécuté le même travail au sujet de la vapeur d'eau.

Dorénavant, quiconque voudra traiter une question relative aux vapeurs trouvera, pour appuyer ses travaux, les précieux enseignements que M. Regnault a tirés de l'expérience.

La suite à une autre livraison.

(¹) *Dictionnaire international du commerce et de la navigation.*

PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ORIENT.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 361; — t. XXVII, 1859, p. 177; — t. XXIX, 1861, p. 188.

IV. — CONSTANTIN CANARIS.

Les hommes qui sont nés avec le siècle se rappellent encore quels transports d'enthousiasme saluèrent, vers 1821 ou 1822, l'annonce des premiers succès de l'insurrection grecque. Jamais, depuis la Renaissance, l'Orient n'avait imprimé un tel ébranlement aux imaginations de l'Occident. La presse, la tribune, la chaire sacrée elle-même, retentissaient des exploits des modernes Hellènes, et les noms de Marco Botzaris, de Tombazis, de Canaris, inconnus la veille, avaient pris place tout à coup à côté de ceux de Miltiade, de Thémistocle, de Léonidas, dont ils égalaient presque la renommée. La Grèce n'avait pas encore triomphé de l'Asie que déjà elle avait son Homère.

La plupart de ces vaillants chefs aujourd'hui ne sont plus. La sanglante guerre, les luttes ardentes des partis, ont dévoré les uns; les autres ont succombé aux atteintes de l'âge; et des principaux acteurs de ce grand drame deux seulement ont survécu, deux hommes célèbres à des titres divers, et que la génération actuelle en Grèce révère comme les fondateurs de l'indépendance nationale, Alexandre Maurocordato et Constantin Canaris.

Nous avons esquissé ici même la vie du premier Maurocordato, l'ancêtre de la famille, dont la trace est profondément marquée dans l'histoire littéraire et politique de l'Orient au dix-septième siècle [1]. Canaris n'a pas d'ancêtres. Tout ce qu'on sait de sa famille et de lui-même, antérieurement à sa trentième année, c'est qu'il était né, vers 1791 ou 1792, à Psara. C'était un de ces *dauphins des îles*, comme les appelle le poëte Rhigas [2], habitués dès l'enfance à se jouer sur le dos de la vague. Lorsque éclata l'insurrection, il commandait un petit bâtiment qui faisait le commerce avec Odessa. Il passa alors à bord d'un navire ipsariote armé en guerre, et de capitaine devint matelot. Ce n'était jusque-là que ce que des centaines d'autres avaient fait comme lui; il n'y avait donc pas de quoi le distinguer de la foule, et son nom était demeuré obscur comme son dévouement; personne, pas même lui, ne soupçonnait sa gloire prochaine.

Deux faits inouïs pas leur audace, accomplis presque coup sur coup, l'incendie du vaisseau amiral turc, dans le canal de Chios (nuit du 19 au 20 juin 1822), et, le 9 novembre de la même année, l'escadre ottomane embrasée par un autre brûlot dans la rade de Ténédos et aux trois quarts détruite, lui attirèrent cette gloire qu'il ne cherchait pas. Le nom de Canaris retentit dans toute l'Europe. Les poëtes de tous les pays chantèrent les exploits du *moderne Achille*; Byron, C. Delavigne, le célébrèrent dans leurs strophes; V. Hugo lui consacra l'*orientale* qui porte son nom, et qui se termine par cette image :

> Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
> Suit la barque hardie,
> Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
> Arbore l'incendie.

Lui seul semblait étranger au bruit qui se faisait autour de son nom, et quand par hasard les échos en arrivaient jusqu'à lui, il s'en étonnait comme d'une chose qu'il ne comprenait pas. C'était un homme à l'antique, religieux, simple, modeste. A son retour à Psara, après l'affaire de Ténédos, les magistrats s'étant portés à sa rencontre suivis de tout le peuple qui criait : Gloire au vainqueur de Ténédos! Canaris prit des mains du chef des éphores la couronne de laurier tressée en son honneur, et alla la déposer dans l'église, au pied de l'image de la *Panagia*. « La victoire vient de Dieu! » dit-il. Voici dans quels termes il faisait à M. Clotz, commandant de la corvette britannique *la Rose*, le récit de ces deux expéditions, citées à cette époque comme « les deux faits d'armes les plus mémorables de la marine du siècle. » — « Nous étions, dit-il, deux brûlots pour l'expédition de Chios. Le calme nous surprit devant les îles Spalmadores, à la vue de deux corvettes ennemies qui étaient en observation. Mes matelots eurent peur que nous ne fussions reconnus et massacrés; ils se soulevèrent contre moi. Alors je leur dis : « Que me voulez-vous? Si » vous craignez, jetez-vous à la mer et regagnez Psara; » pour moi, je reste. » Ils se décidèrent alors à rester. « Que ce calme ne vous inquiète pas, leur dis-je; il arrête » nos ennemis aussi bien que nous; à dix heures, nous » aurons du vent. » En effet, à neuf heures et demie, il se leva une brise qui nous poussa dans le canal de Chios, et à une heure après minuit, le vaisseau amiral turc était en feu. » Il ajoutait : « Nous étions également deux brûlots pour l'expédition de Ténédos, un hydriote et moi. Les garde-côtes de Ténédos nous virent sans défiance doubler un des caps de l'île. Nous portions pavillon turc, et paraissions fuir la poursuite de quelques bâtiments grecs. Obligé de passer entre la terre et les vaisseaux turcs, il me fut impossible de m'accrocher, comme la première fois, au beaupré de l'amiral. Je profitai donc du mouvement de la vague pour faire entrer mon beaupré dans un des sabords du navire turc, et dès qu'il fut ainsi engagé avec l'ennemi j'y mis le feu en criant : « Vous voilà brûlés comme à » Chios! » La terreur se mit aussitôt parmi eux, et je pus me retirer dans mon canot sans aucun danger, car ils ne tirèrent pas même un coup de fusil. »

A quelque temps de là (août 1824), la petite escadre grecque se trouvait bloquée par Topal-Pacha dans les parages de Samos. Pris entre la terre et les vaisseaux ennemis que le vent poussait contre eux, les Grecs semblaient voués à une perte certaine, quand soudain apparaît Canaris. Il lance son brûlot au milieu de la flotte turque, aborde une grosse frégate de 54 toute neuve, entièrement doublée en cuivre et que pour cette raison les Turcs avaient nommée *Bourlot-Qorqmaz* (l'Incombustible aux brûlots). La frégate prend feu, saute avec son équipage, et l'incendie qu'elle allume dévore près de la moitié de la flotte.

Malheureusement les Grecs, en ressuscitant la valeur et les exploits de leurs ancêtres, avaient ressuscité leurs anciennes divisions et leurs rivalités si funestes à l'État. La renommée de Canaris commençait à offusquer les autres chefs. Son éclat, qui rejaillissait sur son île natale, avait excité la jalousie des Hydriotes contre Psara, leur rivale autrefois de commerce, maintenant de gloire. Cette jalousie avait survécu même à la catastrophe qui fit de Psara un monceau de ruines et qui dispersa onze mille de ses habitants sur toutes les plages de l'Archipel. Athènes se vengeait de ses grands hommes par l'ostracisme; l'amirauté d'Hydra, qui avait, deux ans auparavant, offert à Canaris un brevet d'amiral que celui-ci avait refusé, le laissa sans emploi, et par suite dénué de ressources. Le héros, chez lui, n'était pas doublé du pirate. Quand il donnait la chasse aux navires turcs, ceux qu'il abordait de préférence, ce n'étaient pas de légères goëlettes avec de riches cargaisons, des bricks portant moins d'hommes que de ballots, mais de lourds trois-ponts, de grosses frégates hérissées de canons et de soldats; et quand il avait arboré sur l'un d'eux son terrible pavillon, il ne conduisait pas sa prise dans le port pour la vendre, il l'engloutissait vivante dans les flots.

Canaris s'était retiré dans l'île d'Égine avec sa femme et ses enfants. Quand il eut épuisé ses modiques ressources, il vint à Nauplie où siégeait le gouvernement provisoire. Le

(1) Voy. t. XXVI, 1858, p. 361.
(2) Voy. t. XXIX, 1861, p. 188.

peuple, plus juste souvent que ceux qui lui commandent, parce qu'il ne partage pas leurs petites passions, s'indignait du traitement fait à un si grand homme; sa demeure ne désemplissait pas de visiteurs et d'offrandes. Le gouvernement lui vota, je crois, une indemnité. « Je préférerais à tous ces dons, s'écria Canaris, un autre brûlot » que je pusse consumer au service de mon pays. »

J'emprunte au récit d'un voyageur, M. Cohen, qui le visita durant son séjour à Égine, quelques lignes qui achèveront de le faire connaître : « Je le trouvai assis à côté de sa femme et jouant avec son fils Miltiadis, enfant de trois ans. Il me reçut avec franchise et courtoisie, et dit à son fils aîné, Nicolas, de me présenter une rose à moitié épanouie, ce qui est, dans le Levant, une marque d'amitié. Canaris est un jeune homme de trente-deux ans, plein de franchise et de modestie. Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il me racontât aucun de ses hauts faits. Il est aimé de ses compatriotes; mais les habitants d'Hydra sont jaloux de lui et l'ont laissé cette année sans brûlot. Son fusil était suspendu au mur; cet homme intrépide, qui a déjà brûlé quatre vaisseaux ennemis, n'a pour richesse que ses armes et son courage... Pendant notre conversation, sa femme donnait le sein à un enfant de trois mois nommé Lycurgue. C'est une Ipsariote d'une grande beauté, grave et modeste, en un mot une Minerve. »

Une Minerve spartiate : témoin sa réponse au capitaine Clotz. Le commodore étant venu pour complimenter Canaris après l'affaire de Ténédos, ne trouva à la maison que sa femme, occupée avec quelques voisines à fabriquer des cartouches. — « Vous avez, lui dit-il, un brave homme pour mari. — Sans cela, l'eussé-je épousé? »

Cette femme admirable vit encore. Elle s'appelait de son nom de fille Despina Maniati, et Canaris l'a épousée étant encore simple matelot.



Despina Maniati, femme de Canaris. — Médaillon par David d'Angers.



Constantin Canaris. — Médaillon par David d'Angers.

Dans l'été de 1826, à l'époque du désastre de Missolonghi, tous les journaux d'Europe annoncèrent la mort de Canaris, tué sur son brûlot par une bombe turque devant la ville qu'il venait secourir. Cette nouvelle fut heureusement démentie quelques semaines après.

Représentant de Psara à l'assemblée nationale de Trézène (1827), nommé plus tard par le comte Capodistrias commandant de la forteresse de Monembasie, il continua de servir son pays avec bravoure et désintéressement. Pendant la régence bavaroise, il vécut retiré dans l'île de Syra. Rentré au service après l'avénement du roi Othon, il a été nommé successivement capitaine de vaisseau (*pliarque*), contre-amiral, sénateur du royaume (1847), et a fait, à diverses reprises, partie du cabinet comme ministre de la marine. Lors de la dernière crise ministérielle (janvier 1862), le roi l'a chargé de reconstituer le cabinet. Son programme ayant été repoussé comme trop libéral, Canaris, qui avait cherché vainement à faire comprendre au roi les dangers de la situation, se retira au bout de deux jours. Quelques semaines après éclatait la révolte de Nauplie.

Les grands hommes, ceux-là surtout qui ont été grands par le caractère et par l'action, se peignent au vif dans leurs écrits. Le billet suivant, écrit par Canaris à son fils, élevé à Paris par les soins du comité philhellène, ajoute un dernier trait à cette esquisse.

De Napoli de Romanie, 5 septembre 1825.

« Mon cher fils,

» Aucun des Grecs n'a eu le même bonheur que toi, celui d'être choisi par la société de bienfaisance (le comité grec français) qui s'intéresse à nous pour apprendre les devoirs de l'homme. Moi, je t'ai fait naître; mais ces personnes recommandables te donneront une éducation qui rend véritablement homme. Sois bien docile aux conseils de ces nouveaux pères, si tu veux faire la consolation des derniers moments de celui qui t'a donné le jour.

» Ton père, CONSTANTIN CANARIS. »

Le fils de Canaris avait été placé par le comité philhellène dans l'institution de Sainte-Barbe, pour y faire ses études. Plusieurs des notabilités politiques et littéraires de l'époque, parmi lesquelles était, je crois, Casimir Delavigne, s'étaient offertes pour servir de *correspondants* au jeune écolier, et le recevaient chez elles les jours de sortie et à l'époque des vacances. Peu de temps après son arrivée à Paris, il assista, dans la loge du duc d'Orléans, à la deuxième représentation de *Léonidas*, une des dernières créations de Talma. Lorsque l'enfant parut dans la loge princière, le parterre se leva et battit des mains, saluant en lui, par ses applaudissements, le fils d'un glorieux père.

L'ABBAYE DE LARCHANT

(SEINE-ET-MARNE).



Ruines de l'abbaye de Larchant. — Dessin de Lahalle.

Au milieu du Gâtinais, non loin de Nemours et de Château-Landon, est un pays tout couvert de bois, et dont les terrains sablonneux, parsemés de roches grises et de blocs erratiques, ont un aspect sauvage qui étonne et émeut le voyageur. Au moyen âge, un grand nombre de chapelles vénérées y attiraient de longues caravanes de pèlerins qui sillonnaient le pays, bannière en tête. Les uns venaient s'agenouiller sur le tombeau de saint Séverin de Landon; les épileptiques baisaient les reliques de saint Jean-Baptiste de Nemours; les perclus se faisaient transporter à Château-Landon, dans l'église de Sainte-Ugalde; ceux enfin que dévoraient la consomption et la fièvre allaient implorer saint Pipe, du village de Beaune.

De tous ces lieux sacrés, le plus célèbre était Larchant, dont l'abbaye renfermait le tombeau de saint Mathurin. Les malheureux dont la raison avait été obscurcie par quelque influence démoniaque y sentaient se rallumer en eux la flamme divine un moment éteinte. Au sud de Nemours, on voit encore les ruines imposantes de Larchant, dont la tour servait de fanal aux nombreux pèlerins qui, pendant des siècles, l'enrichirent de leurs offrandes et s'y transmirent la légende du plus illustre saint du Gâtinais.

Mathurin était le fils d'un patrice de Larchant qui persécutait les chrétiens sous l'empire. Toutefois, choisi par Dieu pour être l'instrument de ses desseins, il embrassa la foi nouvelle et décida bientôt ses parents eux-mêmes à recevoir le baptême. Ordonné prêtre par l'archevêque de Sens, il ne tarda point à opérer des miracles. A sa vue et sous le charme de sa parole, les fous recouvraient la raison et les possédés voyaient le démon abandonner leur corps. La réputation de Mathurin parvint jusqu'à Rome, où l'appela l'empereur Galère pour guérir sa propre fille. Le diable criait par la bouche de cette enfant qu'il ne sortirait de son corps que si Mathurin le Sénonais venait l'en chasser.

Mathurin se rendit en Italie, accompagné d'un grand nombre de ses disciples. Pressentant sa fin prochaine, il fit jurer à ses compagnons de rapporter sa dépouille mortelle dans la terre natale. Arrivé à Rome, il guérit la fille de Galère, délivra la ville éternelle d'une peste terrible qui la décimait, puis, selon ses pressentiments, il mourut. On l'ensevelit à Rome; mais à peine le saint fut-il couché dans son sépulcre qu'il en souleva la pierre et se dressa pour rappeler à ses disciples la promesse qu'ils lui avaient faite. Les os de Mathurin furent rapportés et rendus aux champs de la Gaule par saint Pipe, son compatriote et son ami.

Larchant, où fut inhumé saint Mathurin, bien que s'élevant dans l'ancien diocèse de Sens, était une enclave dans la dépendance directe du chapitre de Notre-Dame de Paris, qui, sous Philippe-Auguste, y était représenté par l'un de ses douze prévôts. Ce prévôt, délégué direct du chapitre, exerçait tous les droits seigneuriaux établis sur les terres du fief de Larchant, comme le témoigne un fait relaté au cartulaire de Notre-Dame de Paris. En 1276, sous le règne de Philippe le Hardi, le veneur de la forêt de Bièvre (forêt de Fontainebleau) prit un cerf sur les terres de la juridiction du prévôt de Larchant. Le chapitre intenta aussitôt une action directe, en réparation du dommage et de l'offense. Une enquête fut ordonnée, le délit constaté, le roi reconnut les torts de son veneur, et, pour que la réparation fût complète, il fit remettre le chapitre de Notre-Dame en possession du corps du délit au moyen de l'extradition d'une effigie du cerf.

Lorsqu'on arrive, en traversant le cloître de la collégiale de Larchant, en face du portail qui regarde le nord, on se trouve au pied de la haute tour, qui date du treizième siècle et domine au loin tout le Gâtinais. Cette tour, qui monte dans les airs solide, droite, couverte de merveilleuses sculptures, est démantelée sur deux faces comme un rempart pris d'assaut. La plate-forme est tombée dalle à dalle, la corniche a répandu ses fleurons sur le sol, la grande nef est sans voûte, sans porte, sans fenêtres; il ne reste plus de la nervure brisée que des moellons informes; le canon calviniste a passé par là. En 1567, la collégiale fut assiégée par le seigneur du Boullay, pays voisin de Château-Landon. En outre, les industries d'alentour, les paysans eux-mêmes, ne se sont pas fait faute de venir dépouiller ces ruines des pierres dont ils avaient besoin. Aujourd'hui, pour célébrer l'office divin, on s'est retiré du transept à l'abside, et le délabrement de cette pauvre église force souvent les fidèles à se réfugier jusque dans la sacristie pour échapper aux tourbillons de poussière ou de neige qui pénètrent par les vitraux brisés.

L'ensemble de l'édifice appartient aux premières années du treizième siècle; l'abside demi-circulaire présente deux rangs de fenêtres en ogive dont les archivoltes sont garnies de dents de scie, ornement caractéristique qui retombe sur deux colonnettes d'encadrement; le comble s'appuie sur une belle corniche en damier, à trois retraites. Les contre-forts étaient couronnés de clochetons frontonnés dont il ne reste plus qu'un spécimen complet.

La chapelle absidale nord est conçue dans le même caractère décoratif; la corniche est un mélange du damier de l'abside et des crosses végétales; des quatre-feuilles et des trilobes forment les réseaux des fenêtres. Quelques traces d'une restauration faite au quatorzième siècle se remarquent dans cette chapelle, sans que cependant le style primitif en soit modifié d'une façon regrettable. De belles gargouilles chimériques, la plupart tronquées, quelques-unes intactes, tordent les chéneaux de la toiture, et sortent du motif de la corniche, les unes horizontalement, les autres obliquement. Le côté sud n'a pas de chapelle.

L'intérieur, le chœur et la chapelle, seules parties intactes, se développent sur un plan circulaire. Le chœur, situé, comme dans toutes les cathédrales de cette époque, vers l'orient, s'appuie intérieurement sur des colonnes monocylindriques, sauf un motif doublé à la deuxième travée. De ces colonnes partent des nervures à trois tours, reliées à une clef de voûte feuillagée. Les piliers d'angle, sur lesquels s'appuient le départ du chœur et le cintre des transepts, sont composés de faisceaux à cinq colonnettes; la porte de la sacristie, encore garnie de ses peintures du moyen âge, s'ouvre dans la première travée du chœur.

Deux ogives sous frontons à jour, trilobés et ornés à la pointe de quatre-feuilles, servent de clôture à la chapelle. Le quatorzième siècle vient se mêler à l'architecture du siècle précédent. Au pilier, on voit encore des socles d'habitacles formés de moulures posées sur des cariatides taillées en faces d'hommes, en figures d'anges et d'animaux fantastiques, dont l'attitude est pleine de mouvement et d'énergie. Un retable du seizième siècle est placé au pied de la construction, comme pour mieux faire ressortir l'élégance naturelle et hardie de l'architecture primitive auprès du style maniéré de la décadence.

Quant à la grande tour de Saint-Mathurin, qui sert de porche et de clocher tout ensemble, elle s'élance à 72 mètres du sol, divisée en étages réguliers. Au rez-de-chaussée est un porche à quatre ouvertures en ogive, dont la baie principale regarde le cloître des chanoines. Une arcature à colonnettes et en archivoltes trilobées et juxtaposées sert de soubassement aux pieds-droits ébrasés de l'entrée. Au-dessus, sous un dais continu de frontons et de tours crénelées, se dressent de chaque côté des statues colossales; chaque ébrasement en avait trois. A droite, il n'en reste que deux : un martyr portant sa palme, et un saint Paul l'Évangile et l'épée à la main. A gauche, les trois figures sont entières : 1° un saint Jacques avec ses insignes de pèlerin, figure obligée dans une église de pèlerinage; 2° un saint André avec l'instrument de son martyre; 3° un saint Pierre dont les attributs sont brisés. Ces statues tiennent la place de fûts de colonnes dont on a figuré les chapiteaux, et elles sont séparées par un entre-colonnement décoré de ces feuillages finis et élégants qui couvrent les corbeilles des chapiteaux. Le tympan, les voussoirs et les tableaux de ce portail sont tout un poëme.

Au tympan s'épanouit la figure du Christ nimbé, assis sur un trône. Quatre anges, deux planant au-dessus, deux maniant des encensoirs, entourent le Christ. Au-dessous se trouve un rang de six figures ainsi placées : un ange portant le roseau de la passion, une figure de saint Mathurin à genoux, un ange étendant les bras, un ange portant la croix et la couronne d'épines, un roi et un empereur à genoux; enfin, un quatrième ange qui semble indiquer le chemin du trône où Dieu le Fils est assis. Un bas-relief forme la base de cette composition, c'est la Résurrection : des tombeaux accumulés pêle-mêle et dans le désordre provoqué par la trompette du jugement dernier s'entr'ouvrent, se brisent et rendent leurs morts à la vie;

il en sort des ressuscités dans toutes les postures du réveil, de l'oraison et de l'invocation. Le morceau le plus remarquable est, sans contredit, la tête du Christ, qui est parfaitement conservée et d'un fini si précieux qu'on saisit très-bien l'expression souriante de son visage.

L'archivolte présente une riche bordure de feuilles recroquevillées, qui se rattache par ses deux extrémités à un animal fantastique.

Aux alettes de la baie on découvre, dans une suite de bas-reliefs encadrés, une série de compositions qui font allusion au but des pèlerinages effectués au tombeau de saint Mathurin. C'est l'histoire des vierges folles et des vierges sages. Sur le montant, des tableaux figurent des épisodes de toutes les saisons. Ces sujets sont traités avec une franchise toute rustique.

Au-dessus de ce riche porche s'élève la masse de la tour. L'arc du porche est fasciculé de colonnettes avec chapiteaux à corbeilles circulaires décorées de crosses fleuronnées et de feuillages très-purement découpés. Le premier étage est percé seulement d'une fenêtre en lancettes. Il y en a trois au deuxième étage, avec double colonne aux ébrasements et pinacles appliqués dans l'angle. Au troisième étage s'évident les baies des abat-jour dont le dessin ovoïde et prismatique, traversé par une courbe à coussinets, indique une réparation du seizième siècle. Les baies sont bordées d'une décoration trilobée, et elles montent entre trois fûts de colonnettes de la première période ogivale, coupés par trois chapiteaux étagés. Les deux premiers supportent une décoration d'arc, le troisième sert de point de départ à la baie. Au-dessus de tout cela, des arcs en accolade s'appliquent sur des meneaux en prisme et précèdent la belle corniche terminale, composée de ces feuillages d'une fermeté géométrique sans roideur qui caractérisent la première époque du monument. Les accessoires de la décoration, prismes, meneaux appliqués, contre-courbes, se rapportent à une décoration de la décadence, vers la fin du quinzième siècle; mais les grandes lignes de la construction primitive ont été respectées.

On pourrait étendre cette description et multiplier les détails; car le portail de la grande nef est encore debout avec son large ébrasement flanqué de six colonnes de support, avec ses entre-colonnements feuillagés, son voussoir mélangé de tores et de feuillages. Mais nous en avons dit assez pour qu'on puisse se faire une idée de ce qui s'est dépensé de libéralités et de talent dans ce coin du Gâtinais, sous la direction active et intelligente des chanoines de Notre-Dame de Paris. Un des plus beaux monuments du treizième siècle est là ouvert à tous les vents, ravagé par le vandalisme utilitaire des habitants d'alentour et l'instinct destructeur des enfants.

L'abside et la tour auraient besoin d'être soutenues ou au moins garanties par une barrière. Un pan de mur a déjà été construit dans la tour pour remplacer le pan méridional et soutenir ceux qui restent debout; sans cette réparation simple et peu coûteuse, peut-être la grande tour de Saint-Mathurin en Larchant se serait écroulée faute d'étais, et il n'y aurait déjà plus là qu'un tas de vieilles pierres à vendre.

LA SCIENCE EN 1860 ET 1861.

Suite. Voy. p. 98, 127, 159, 294.

CHIMIE.

Suite.

Des diverses espèces de guano. — Les gisements de guano (*huano de pájaro*) sont répartis sur le littoral du Pérou, entre le 2e et le 21e degré de latitude australe. M. Boussingault en a vu les premiers dépôts dans la baie de Payta. En avançant vers le nord, on en trouve de distance en distance jusqu'à l'embouchure du rio Loa. En dehors de ces limites, le guano se rencontre encore, quelquefois même très-abondamment; mais alors il est à peu près dépourvu des sels ammoniacaux et des principes organiques auxquels il doit une grande partie de ses propriétés.

La partie littorale de la mer du Sud où gît le guano ammoniacal offre, en effet, cette particularité que, sur une étendue considérable, depuis *Tumbes* jusqu'au désert d'*Atacama*, la pluie est pour ainsi dire inconnue, tandis qu'en dehors de ces limites, au nord de Tumbes, dans des forêts impénétrables et marécageuses du Choco, il pleut presque sans interruption. A Payta, placé au sud de cette province, lorsque M. Boussingault s'y trouvait, il y avait dix-sept ans qu'il n'avait plu. Plus au sud encore, à Chocope (lat. 7° 46′ S.) on cite, comme un événement mémorable la pluie de 1726; il est vrai qu'elle dura quarante nuits, mais elle cessait pendant le jour.

C'est précisément dans cette zone, où la pluie est assez rare pour être considérée comme un événement, entre Payta et le rio Loa, que sont situés les gîtes de guano ammoniacal. Au delà, plus au nord comme plus au sud de ces points extrêmes, le guano exposé aux pluies tropicales est généralement dépourvu d'ammoniaque et de sel soluble; un sel insoluble a résisté : c'est le phosphate de chaux, la base et le caractère des guanos terreux.

Pour que le guano ait été accumulé en aussi énormes quantités dans les *huaneros*, il a fallu le concours de circonstances aussi favorables à sa production qu'à sa conservation : un climat d'une sécheresse exceptionnelle, sous lequel les oiseaux n'aient pas à se garantir de la pluie; des accidents de terrain offrant des crevasses, des anfractuosités où ils pussent reposer, pondre et couver à l'abri des fortes brises du sud; enfin, une nourriture telle qu'ils la trouvent dans les eaux qui baignent la côte. Nulle part au monde le poisson n'est plus abondant. Il arrive quelquefois, pendant la nuit, comme M. Boussingault en a été témoin à Payta, qu'il vient échouer vivant sur la plage en nombre prodigieux, sans que la mer soit agitée, comme s'il voulait échapper à la poursuite d'un ennemi.

Un des navigateurs espagnols qui accompagnèrent les académiciens français à l'équateur, Antonio de Ulloa, rapporte que « les anchois sont en si grande abondance sur cette côte, qu'il n'y a pas d'expression qui puisse en représenter la quantité. » Il suffit de dire qu'ils servent de nourriture à une infinité d'oiseaux qui leur font la guerre. Ces oiseaux sont communément appelés *guanaes*, parmi lesquels il y a beaucoup d'*alcatrós*, espèce de cormoran; mais tous sont compris sous le nom général de *guanaes*. Quelquefois, en s'élevant des îles, ils forment comme un nuage qui obscurcit le soleil. Ils mettent une heure et demie à deux heures pour passer d'un endroit à un autre, sans qu'on voie diminuer leur multitude.

Les gisements de guano sont tellement considérables que l'on a douté qu'ils fussent réellement formés par des oiseaux appartenant à l'époque actuelle. Humboldt était très-enclin à les considérer comme des amas de coprolithes ayant conservé leur matière organique originelle. Il reculait devant l'âge qu'il faudrait assigner à ces dépôts, dont l'épaisseur atteint jusqu'à 30 mètres, parce qu'il supputait qu'en trois siècles les déjections des oiseaux qui fréquentent les îles de Chincha ne dépasseraient pas une épaisseur d'un centimètre.

M. F. de Rivero croit, au contraire, que cette prodigieuse accumulation de guano est tout naturellement ex-

pliquée par la multitude de *guanaes* désignés, sur les côtes du Pérou, sous le nom de *piqueros*, *sarcillas*, *gaviotas*, *alcatraces*, *pájaro-niños*, *patillos*, etc. « Si aujourd'hui, dit-il, malgré la persécution qu'ont soufferte et que souffrent encore les *guanaes*, on en voit néanmoins des milliards se poser sur les récifs ou sur les sommets escarpés des îlots, qu'était-ce avant l'occupation du Pérou par les Européens, lorsqu'ils étaient pour ainsi dire les seuls habitants du littoral? »

Comme les houillères, comme les dépôts tourbeux, comme les diluviums à ossements et à coprolithes, les *huaneros* recèlent, en les tenant en quelque sorte sous le séquestre, les matériaux des anciens mondes que l'homme, dans son incessante activité, fait entrer dans le monde moderne.

En fertilisant un champ avec leurs produits, on métamorphose en aliments les déjections des oiseaux de mer; de même qu'en brûlant des combustibles minéraux, on restitue à l'atmosphère du carbone, de la vapeur aqueuse, de l'azote, qu'en avait soustraits la végétation propre à l'époque houillère.

Le grand mouvement commercial qui a pour résultat la diffusion des matières fertilisantes a eu pour unique impulsion une observation faite par un géologue éminent, le docteur Bucklanz, et les analyses si remarquables de l'un de ses membres les plus distingués, M. Berthier.

Couleur de la pourpre. — Quelle est la couleur vraie de la pourpre des anciens? Telle est la question que M. Lacaze-Duthiers s'est proposé de résoudre.

Pline nous apprend que la pourpre est sécrétée par un mollusque, et il nous l'enseigne par une histoire assez peu vraisemblable. Les naturalistes modernes ont reconnu que plusieurs espèces de mollusques incolores, blanchâtres, pouvaient fournir la pourpre.

La sécrétion de l'organe qui produit la matière tinctoriale est un peu jaunâtre sur l'animal vivant. Soumise au soleil, avec le concours de l'humidité, elle devient d'un beau violet. De plus, quand la couleur se développe, une odeur des plus fétides, analogue à celle de l'essence d'ail, se produit. L'odeur et le changement de couleur sont aussi caractéristiques l'un que l'autre, et la couleur pourpre ne peut exister sans eux. Or Pline parle de l'un et de l'autre, et dès lors il ne peut être douteux que la production de la pourpre chez les anciens ne s'accomplît absolument comme aujourd'hui.

Dans toutes les expériences de M. Lacaze-Duthiers, le violet s'est développé, jamais le rouge pur ne s'est présenté seul; donc la couleur pourpre naturelle non modifiée fut, chez les anciens, violette.

Tant que la matière animale des mollusques fut employée, la pourpre dut être certainement d'un violet plus ou moins foncé, toujours cependant plus voisin du rose que du bleu; mais quand les couleurs minérales la remplacèrent, alors, tout en conservant aux étoffes le nom de pourpre, on leur donna des nuances d'un rouge plus vif, et l'on arriva peu à peu à ces couleurs qui, de nos jours, se présentent à l'esprit quand on parle de la pourpre des cardinaux.

On doit enfin trouver l'une des raisons de l'estime dont jouissait cette couleur dans son origine même. Développée par l'influence de la lumière, cette couleur ne devait point se faner, comme les rouges de la cochenille; elle devait rester toujours belle, même sous le ciel si éblouissant, si lumineux, de l'Orient. C'était une couleur de bon teint par excellence.

Une question reste encore : quand la pourpre violette a-t-elle été remplacée par celle que nous connaissons de nos jours?

Nourriture des Adjébas. — M. Peney avait mis à profit le long séjour qu'il a fait au Soudan pour observer à loisir ce pays encore inconnu; il l'a fait en homme instruit et judicieux. Voici, parmi les nombreux faits qu'il a observés, celui qui nous semble le plus saillant.

Le docteur Steinroth a publié, il y a près de deux ans, en Allemagne, une brochure qui a fait une certaine sensation. Il proposait de saigner périodiquement les animaux domestiques pour se nourrir de leur sang, et se fondait, pour faire accepter sa méthode, sur ce qu'elle était très-répandue chez un grand nombre de peuplades de l'Afrique, et en particulier chez les Adjébas.

M. Peney cite, en effet, cette particularité, sans prétendre, il est vrai, faire entrer le procédé dans les mœurs européennes : « Chez les *Adjébas*, dit l'auteur, tribu nègre qui habite un des affluents de la rivière *Sobath*, on a l'habitude de pratiquer des saignées sur les troupeaux pour boire le sang, soit pur, soit mélangé avec le lait des femelles.

» Cet aliment se prend indifféremment à l'état de crudité ou bien bouilli, et il est la principale nourriture de cette peuplade, qui méprise l'agriculture, ne possède aucune céréale, et qui, à l'exemple de toutes les autres tribus nègres, ne sacrifie jamais d'animal domestique dans le but de s'en repaître.

» Chaque saignée peut se répéter impunément, et durant plusieurs années, sur le même animal, à sept ou huit jours d'intervalle. »

La suite à une autre livraison.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES AU CHILI.

La loi organique de l'instruction primaire dans la république du Chili, votée par le congrès national le 24 novembre 1860, a mis les *bibliothèques populaires* au nombre des services auxquels doivent pourvoir les fonds destinés à l'instruction primaire, qui est déclarée gratuite.

Une somme de 445 435 piastres (2 227 175 francs) a été portée au budget de l'exercice 1860 pour l'instruction publique à tous les degrés; sur cette somme, 4 000 piastres (21 000 francs) sont affectées aux *bibliothèques populaires*.

LE CHLAMYDOSAURE DE KING.

Le chlamydosaure de King (*Chlamydosaurus Kingii*) se distingue à première vue de tous les autres sauriens (¹) par l'énorme collerette plissée et dentelée qu'il porte autour du cou.

Cette collerette est composée de deux membranes en forme de disque ou d'aile de papillon, qui s'attachent au cou, immédiatement en arrière de l'oreille, et qui se déploient en éventail, de manière à cacher tout le reste du corps, quand l'animal se présente de face. Elles sont couvertes l'une et l'autre, dans toute leur étendue, d'écailles rhomboïdales, carénées, d'un grand diamètre. Les trois quarts de leur bord libre présentent des dentelures en scie.

Le chlamydosaure ne manque pas, d'ailleurs, d'une certaine élégance. Ses membres, très-développés, se prêtent à des mouvements prompts et variés. La queue, très-longue, cylindrique, est dépourvue de crête, ainsi que le dos.

La couleur générale du corps est une teinte fauve, bariolée de lignes brunes qui forment sur les flancs une série

(¹) Ordre de reptiles comprenant les lézards, les crocodiles, etc.



de figures régulières; la queue est annelée de brun; des nuances roussâtres sont répandues sur la tête et sur la collerette, qui, de chaque côté, est marquée d'une grande tache noire.

Les chlamydosaures habitent la Nouvelle-Hollande. Ils ont environ un mètre de longueur du museau à l'extrémité de la queue. Au moyen de leurs longues pattes, de leurs doigts flexibles et de leurs ongles crochus, ils grimpent



Le Chlamydosaure de King (*Chlamydosaurus Kingii*). — Dessin de Freeman.

facilement sur les arbres et poursuivent de branche en branche les petits animaux dont ils se nourrissent.

JOSEPH DROZ.

Fin. — Voy. p. 208.

Nommé professeur de belles-lettres à l'École centrale de Besançon, il compta Nodier au nombre de ses élèves. En 1799, il publia un *Essai sur l'art oratoire* « où se fait sentir, dit M. Sainte-Beuve, une douce solennité de ton qui sera désormais le rhythme habituel de sa pensée. » Qu'on ne s'y trompe point d'ailleurs; Droz, comme Maine de Biran lui-même à cette époque, appartient à l'école philosophique du dix-huitième siècle. Il est l'élève de Condillac et de Garat; et il faut encore attribuer à cette philosophie saine, claire, précise, ennemie des métaphores et des phrases, cette simple et ferme persistance de Joseph Droz à ne pas désespérer du perfectionnement moral du plus grand nombre. Lorsqu'il revient définitivement à Paris, en 1803, Droz est tout de suite reçu dans la fameuse société d'Auteuil; il devient l'ami de Ducis, de Destutt-Tracy, de Cabanis surtout, sur lequel il a écrit cette phrase tout antique : « Toujours il rendait meilleurs ceux avec qui il conversait, parce qu'il les supposait bons comme lui. »

A Paris, Droz, comme beaucoup de gens de lettres,

était employé dans les bureaux du comte Français (de Nantes), directeur général des droits réunis. On nous permettra d'emprunter à M. Sainte-Beuve une anecdote qui montre quelles relations aimables s'étaient établies entre le chef de l'administration et cette fraction spéciale de ses employés. Henri de Latouche, plus tard auteur de divers romans et éditeur d'André Chénier, avait pris l'habitude de n'arriver jamais qu'à deux heures à son bureau pour s'en aller à quatre. Le directeur général le fait appeler.

— Il est vrai, dit Latouche, que j'arrive un peu tard; la rue Sainte-Avoye est si loin du faubourg Saint-Honoré où je demeure!

— Monsieur, on part une heure plus tôt.

— C'est ce que je fais, monsieur le comte; mais ces boulevards avec ces caricatures vous arrêtent à chaque pas; une heure est bientôt passée. J'arrive devant le café Hardy; mes amis me font signe, il faut bien déjeuner.

— Mais enfin, en deux heures, Monsieur, on a raison de tout cela, et, parti à neuf heures de chez vous, vous pourriez être encore rendu à onze heures.

— Oui, monsieur le comte; mais au boulevard du Temple on rencontre les parades, les marionnettes.

— Les marionnettes! Comment, Monsieur, vous vous arrêtez aux marionnettes!

— Hélas! oui, monsieur le comte.

— Eh mais! comment se fait-il que je ne vous y ai jamais rencontré?

C'est ainsi que se termina la mercuriale administrative.

On peut penser d'après cela que, tout en s'acquittant sans doute de sa besogne d'employé avec plus de conscience que Henri de Latouche, Joseph Droz devait avoir de nombreux loisirs qu'il consacrait à la littérature et à l'étude de la morale. En 1804, il fit imprimer un roman demi-bucolique, demi-sentimental, *Lina*, tentative assez faible du reste. Deux ans après, il publiait l'*Essai sur l'art d'être heureux*, où il ne demande plus rien qu'à lui-même et à ses propres sentiments. Douce et agréable lecture, livre d'un sage qui persuade facilement de devenir meilleur : nous l'avons souvent relu; nous le recommandons à tous ceux qui veulent bien avoir quelque confiance en nous; les conseils qu'on y trouve s'appliquent aux plus ordinaires accidents de la vie de tous les jours.

Dans son *Éloge de Montaigne* (1811), Droz a pris de l'auteur des *Essais* le côté qui lui était sympathique, ce côté de *bonne foy* dont Montaigne surtout se fait gloire. — En 1823, un nouvel essai d'imagination, en collaboration avec Picard, ne fut pas plus heureux que le premier. Les *Mémoires de Jacques Fauvel* ont fait à *Gil Blas* une très-médiocre concurrence. Il fallait à Droz un sujet bien limité par les événements, où il apportât son observation directe. Ce sujet, il le trouva dans l'*Histoire du règne de Louis XVI* (1839-1842), où il étudie, d'après ses propres souvenirs, la façon dont on eût pu prévenir ou diriger la révolution française. Ce qui fait la valeur d'un tel livre, ce sont les idées de détail, les aperçus, les jugements, les mille observations où Droz apporte le sûr coup d'œil du moraliste non-seulement réfléchi, mais spontané. L'auteur nous rassure à chaque page contre les passions, la faiblesse et les préjugés des hommes, en nous laissant entrevoir l'invincible loi qui incessamment les pousse au perfectionnement moral. Joseph Droz avait la conscience de cette loi au suprême degré : « Il est, a-t-il dit, une révolution paisible, lente, mais sûre, que le temps opère et qui conduit le genre humain vers de meilleures destinées. Tout homme de bien seconde cette révolution chaque fois qu'il contribue soit à propager les principes de la morale, soit à répandre les procédés de l'industrie. »

Membre de l'Académie française en 1824, de l'Académie des sciences morales et politiques en 1832, Joseph Droz est mort en novembre 1850, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

SAINT RÉGIS, PATRON DES DENTELLIÈRES.

La fabrication des dentelles en Auvergne remonte à une époque très-reculée. On la regarde comme la plus ancienne et la plus considérable de la France. Elle est répandue dans quatre départements (Haute-Loire, Cantal, Puy-de-Dôme, Loire), où elle occupe de 125 000 à 130 000 femmes et jeunes filles. C'est la principale et presque la seule industrie de la Haute-Loire, où il y a 70 000 dentellières.

Vers la fin de janvier 1640, le sénéchal du Puy avait fait publier par tous les carrefours de cette ville une ordonnance du Parlement de Toulouse qui défendait, sous peine de grosses amendes, à toutes personnes, de quelque sexe, qualité et condition qu'elles fussent, de porter sur les vêtements, à dater du 7 février suivant, aucune dentelle, tant de soie que de fil blanc, ni *passement*, ni clinquant d'or ni d'argent fin ou faux.

Les motifs de cette ordonnance étaient, d'une part, qu'un grand nombre de femmes s'occupant de la dentelle, il en résultait « beaucoup de difficultés de se procurer des domestiques; et de l'autre, que l'usage de cet ajustement faisait disparaître les nuances de distinction entre les grands et les petits. »

Cette ordonnance, on le comprend, causa beaucoup de sensation au Puy et dans tout le Velay; les marchands de dentelle et surtout les malheureuses femmes qui vivaient du produit de ce travail en furent vivement affectés. Le père Régis, jésuite (depuis canonisé), qui se trouvait alors au Puy, où il inspirait beaucoup de vénération et de confiance, consola les ouvrières réduites à la mendicité; il leur fit espérer le prochain rétablissement de la fabrication; puis il alla à Toulouse, où il obtint la révocation de cette ordonnance ridicule. Il ne se contenta pas de ce bienfait : sous son inspiration, les jésuites ouvrirent au commerce de l'Auvergne des débouchés en Espagne et dans le nouveau monde. Ces importants marchés furent l'occasion, pour cette fabrique, d'une grande prospérité qui s'est maintenue jusqu'en 1790. Aussi les ouvrières de ce pays ont-elles saint François Régis en grande vénération, et l'ont-elles pris pour patron. (¹)

LE MANTEAU BLEU ÉCOSSAIS.

ANECDOTE.

Au temps où, parmi ses élèves en philosophie, Dugald Stewart comptait Walter Scott, ce dernier se trouva fréquemment assis près d'un étudiant modeste, assidu, d'humble apparence, et plus âgé que lui. La connaissance se fit cependant, et devint assez intime pour que Scott associât parfois son nouvel ami à ses longues promenades à travers la campagne, bien qu'il ignorât et le lieu de la résidence et quelle était la parenté de l'étudiant.

Un jour, comme Walter Scott revenait d'une excursion solitaire, son œil fut attiré par un vénérable *blue-gown* (manteau bleu : c'est le nom donné en Écosse à des mendiants autorisés, que l'auteur de tant de charmantes nouvelles a depuis rendus populaires dans le personnage d'Eddie Ochiltree de *l'Antiquaire*). Le vieillard, debout, appuyé sur son bâton, le chapeau en main, attendait, immobile et silencieux, l'aumône des passants; le jeune homme

(¹) Félix Aubry, *Rapport sur les dentelles de l'Exposition de 1851*.



lui donna une bagatelle, et passa. Plusieurs fois il rencontra ce même mendiant et lui montra la même bonté, en sorte qu'il commençait à le considérer comme un client habituel, lorsqu'un jour, se promenant cette fois avec son humble camarade d'études, il trouva sur sa route son vieux pensionnaire, lui donna, comme de coutume, son faible tribut, et continua de marcher.

Dès que les promeneurs se furent un peu éloignés du mendiant, Scott, qui avait remarqué chez son camarade un mouvement d'hésitation, ne put s'empêcher de lui dire : « Qu'y a-t-il? Savez-vous donc quelque chose au détriment de ce pauvre? »

Son compagnon alors s'écria, fondant en larmes : « Oh non, Monsieur, non! à Dieu ne plaise! c'est moi qui suis un misérable ; honteux de lui parler, à lui, à mon propre père! Il avait bien assez mis de côté pour vivre tranquille en ses vieux jours, et s'il reste à blanchir son vieux crâne à tous les vents du ciel, ce n'est que pour faire face aux dépenses de mon éducation. »

Ému de pitié pour la faiblesse de l'étudiant, Walter Scott le consola de son mieux, et, sans rien changer à leurs relations, lui garda fidèlement le secret. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans que le Manteau bleu se trouvât sur son chemin. Enfin il le rencontra dans un coin écarté, où le vieillard s'enhardit jusqu'à lui adresser la parole.

« Je sais, Monsieur, lui dit-il, combien vous avez été bon pour mon cher Willie. C'est si souvent qu'il m'a parlé de vous avant que je vous eusse rencontrés tous deux ensemble! Ah! si j'osais en prendre la liberté, je vous supplierais de me faire l'honneur et le plaisir de venir une fois seulement vous reposer sous notre pauvre toit. C'est demain samedi, viendriez-vous sur les deux heures? Willie a été fort malade, et ça lui ferait si grand bien de voir votre bon visage! »

En même temps que des sentiments plus élevés, la curiosité de Walter Scott se trouvait fortement stimulée, et il accepta l'étrange invitation.

L'heure marquée le trouva à la porte d'une petite chaumière isolée, près de Saint-Léonard, hameau où, dans *la Prison d'Édimbourg*, il a placé la résidence de Jeanie Deans. Son condisciple, pâle et amaigri par la maladie, assis sur le banc de la porte, guettait sa venue, et l'introduisit dans la cabane proprette où le vieillard, ayant dépouillé son manteau professionnel, soignait les dernières vibrations d'un gigot pendu à une ficelle devant le feu. Le mouton se trouva excellent, les pommes de terre et le whiskey ne lui cédaient en rien, et Scott revint chez lui après une amusante conversation, le vieillard ayant raconté plusieurs bonnes histoires de sa jeunesse ; — car il avait servi! et plusieurs fois revinrent sur ses lèvres des paroles que Walter Scott a mises plus tard dans la bouche de la mère de Dominie Sampson (le Magister de *Guy-Mannering*). « Plaise à Dieu que je vive assez pour voir un jour mon fils siéger dans une chaire! »

Walter Scott, au retour, ne put résister au désir de tout raconter à sa mère, et de lui faire part de son vif désir de voir son pauvre ami obtenir une place d'instituteur dans quelque riche famille.

« En tout cas, n'allez pas en parler à votre père, lui répliqua la bonne dame; si ç'avait été une épaule de mouton, passe encore ; mais un gigot! Le père crierait au luxe et au péché. Pourtant je verrai ce qui se pourra faire. » Et prenant des informations auprès des professeurs, lady Scott s'assura du mérite du jeune homme, et lui procura la position que le Manteau bleu désirait pour lui. « Espérons, ajoutait Walter Scott racontant l'anecdote, que le bon vieux campagnard a assez vécu pour voir son fils prêcher à Aberdeen. »

LE PUITS ARTÉSIEN DE PASSY.

Fin. — Voy. p. 227, 267.

Dans les premiers jours que jaillit le puits de Grenelle, on obtenait un débit de 2000 mètres cubes par jour; mais l'élévation du plan de déversement à 33 mètres, au moyen de la colonne que la ville de Paris a fait construire, réduisit à 630000 litres la quantité d'eau fournie quotidiennement.

Il ne doit pas en être autrement à Passy, et le débit sera probablement réduit à 7000 ou 8000 mètres cubes lorsqu'on aura élevé l'orifice supérieur à la hauteur nécessaire pour que l'on puisse alimenter directement le réservoir de Passy.

Déjà, des expériences indirectes ont permis d'évaluer approximativement le débit qu'on obtiendra dans ces circonstances nouvelles. En effet, en diminuant la force ascensionnelle du jet au moyen d'une colonne d'eau de 20 mètres qui surmonte le sondage, on a trouvé que le rendement descend à peu près au chiffre que nous venons d'indiquer.

Les deux nappes de Passy et de Grenelle ne paraissent pas être indépendantes l'une de l'autre, comme il arriverait nécessairement si la couche d'argile qui les sépare remontait jusqu'aux terrains absorbants qui leur donnent naissance.

Le 24 septembre 1861, à midi, le puits de Grenelle donnait 630 mètres cubes, ce qui est son débit normal; mais vingt-quatre heures après, il ne donnait plus que 560 mètres cubes; enfin, après avoir diminué successivement, il tomba jusqu'à 460 et même jusqu'à 420 mètres.

Il ne serait peut-être pas impossible d'expliquer cet effet au moyen de l'élévation des sables dans le bas du forage, où ils sont remontés de 5 ou 6 mètres environ. Cependant nous devons remarquer que le rendement du puits de Grenelle a sensiblement augmenté quand on a diminué celui de Passy en diminuant artificiellement la force ascensionnelle du jet, qui coulait alors avec la même vitesse que si le plan de déversement était élevé à 78 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le tableau suivant donnera une idée exacte de la constitution géologique du terrain de Passy.

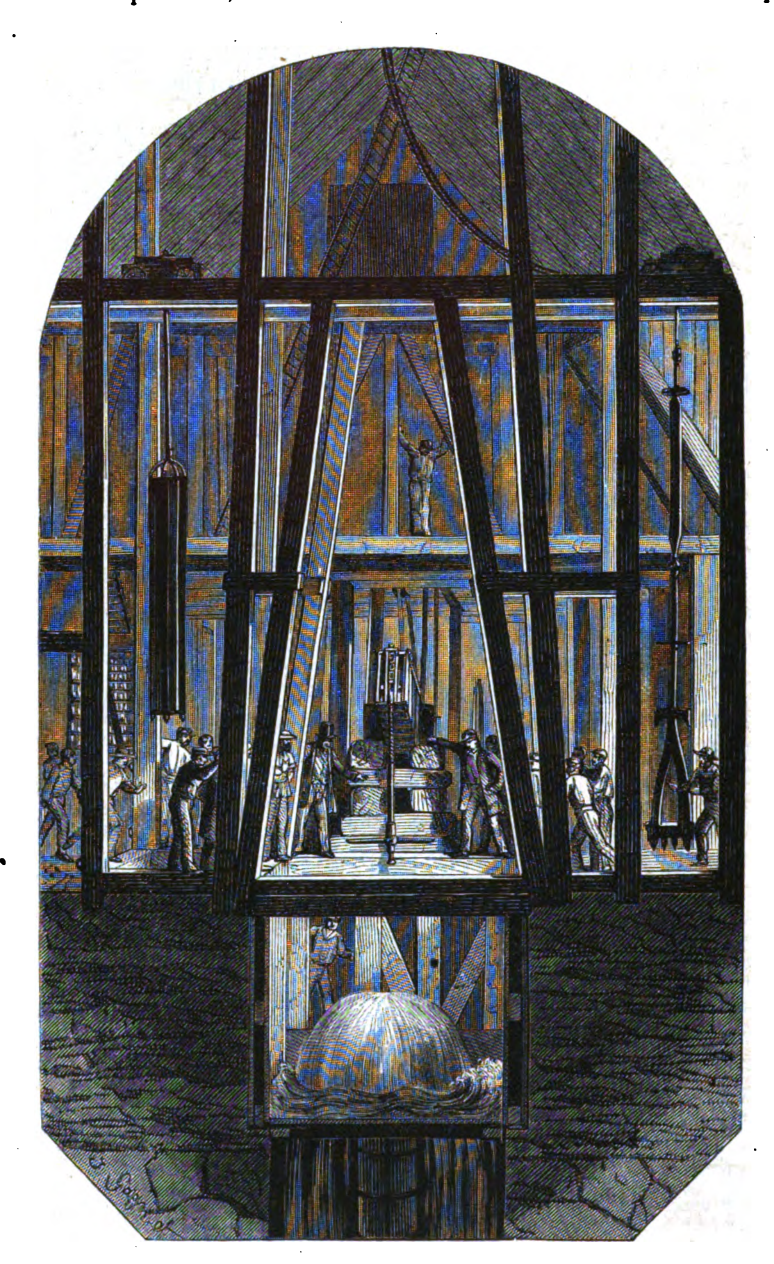
PROFONDEURS additionnelles des couches.	ÉPAISSEUR de chaque couche.	TERRAINS TRAVERSÉS.
mètres	mètres	
0,80	0,80	Terrain végétal.
4,00	3,20	Marne mélangée de parties calcaires et sable jaune.
18,65	14,65	Roche calcaire coquilleuse.
20,00	1,35	Sable et coquilles.
25,99	5,99	Sable pur.
29,19	3,20	Argile bleue avec lignite.
31,00	1,81	Argile grise.
47,11	16,11	Argile rouge panachée.
49,64	2,53	Argile jaune panachée.
52,76	3,12	Argile grise mélangée de calcaire.
58,70	5,94	Galets calcaires.
322,60	263,30	Craie blanche de Meudon mélangée de silex.
344,89	22,89	Craie grise claire pure.
362,18	17,29	Craie blanche avec silex.
366,41	4,23	Craie grise claire pure, très-compacte.
386,99	20,58	Marne blanche et silex.
443,22	56,23	Marne blanche pure.
477,02	33,80	Marne grise pure, très-plastique.
487,98	10,99	Craie claire dure.
502,94	14,96	Marne argileuse verte foncée.
523,67	20,73	Marne grise avec pyrite.
566,00	42,33	— — avec débris fossiles.
577,00	11,00	— — très-noirâtre.
579,60	2,60	Première couche aquifère, non jaillissante.
586,50	6,90	Marne noirâtre; — commencement de la seconde couche aquifère, jaillissante.

Couche aquifère jaillissante.

On trouvera une coïncidence des plus remarquables et des plus instructives si on compare ce tableau à l'échelle des terrains traversés à Grenelle. La ressemblance est telle que M. Élie de Beaumont a pu prévoir l'arrivée de l'eau à quelques heures près.

Nous avons l'effet du jaillissement qui a heureusement couronné de si longs efforts. Mais il faut peut-être avoir participé à des travaux de cette nature pour bien comprendre la grandeur de l'émotion qui s'empare de tous les acteurs à ce moment suprême où, aussi heureux qu'Archimède, le sondeur peut enfin s'écrier : *Euréka!* (J'ai trouvé!)

Le même rapport se retrouve dans la composition des eaux provenant des deux puits, quoique le jet de Passy n'ait pas eu d'abord la même limpidité que celui de Grenelle. Mais la masse de matières argileuses qui sortent du forage de M. Kind est bien moins considérable qu'on ne pourrait le supposer. On a calculé que la proportion n'excède pas 33 cent-millièmes, et que les premiers 160 000 mètres cubes d'eau n'ont pas entraîné plus de



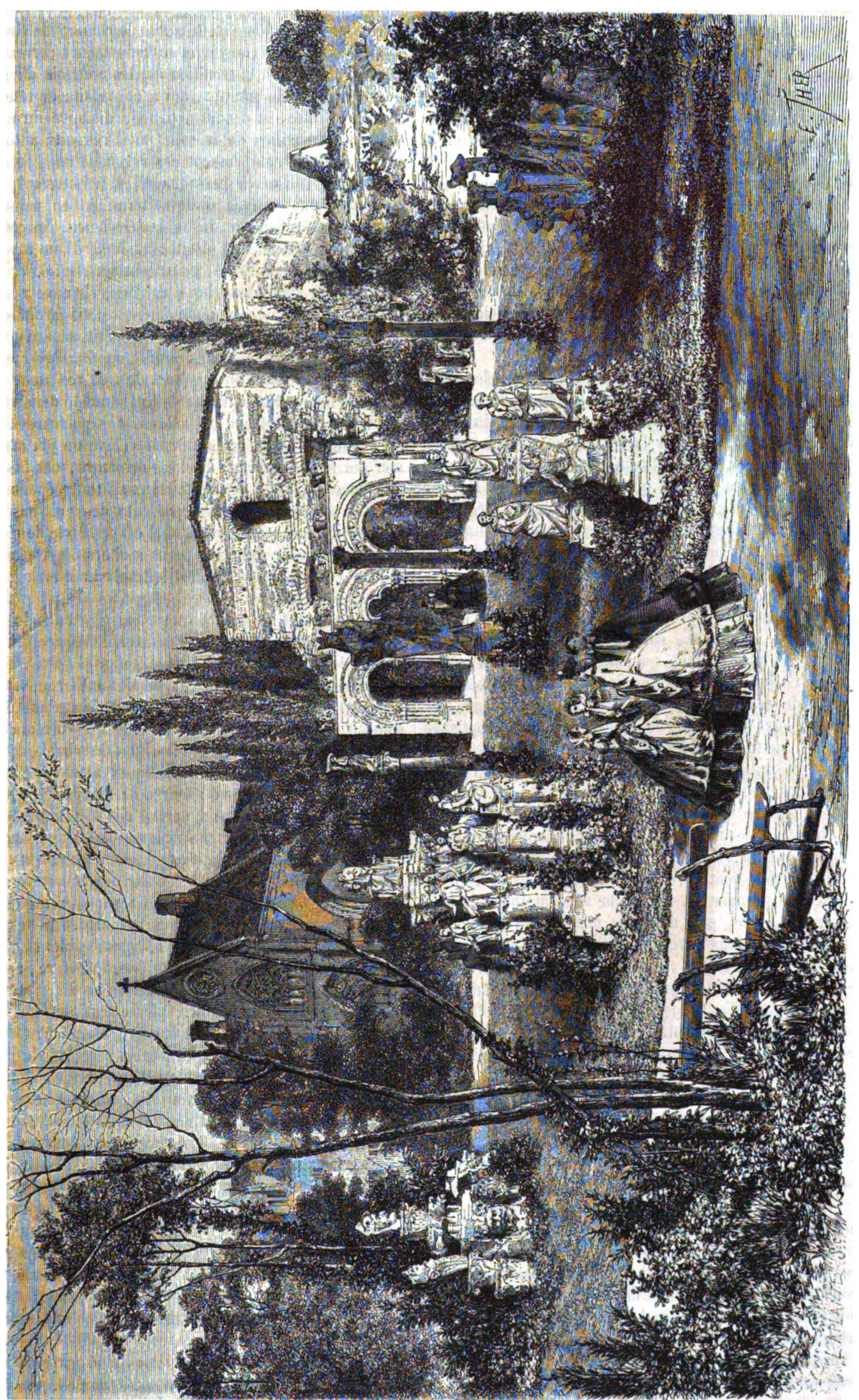
Puits artésien de Passy. — Coupe de l'atelier montrant l'orifice du puits au moment où l'eau jaillissante est arrivée au niveau du sol.

200 mètres cubes de matières insolubles. A mesure que le puits fonctionne, les sables qui environnent la base du sondage se lavent; il se forme un réseau de petits canaux par l'intermédiaire desquels l'eau arrive dans le tube. Il est probable qu'au bout de quelques mois la limpidité des eaux recueillies dans le réservoir de Passy sera comparable à celle de Grenelle.

Deux choses frappent particulièrement les nombreux visiteurs : d'une part, la haute température de l'eau, qui est de 28 degrés centigrades, été comme hiver, et qui émet un abondant nuage de vapeur lorsque la température vient à baisser extérieurement ; de l'autre, une odeur très-appréciable d'hydrogène sulfuré qui existe aussi à Grenelle, quoiqu'elle y soit bien moins sensible, ce qui tient uniquement à la différence des volumes, et non pas à celle des compositions chimiques. On comprend très-facilement qu'une masse dix fois plus grande émette une odeur dix fois plus notable et affecte désagréablement la membrane olfactive, sans qu'on ait le droit de tirer de cette circonstance une conclusion défavorable à la composition des eaux.



LE MUSÉE DE CLUNY.



Le Jardin du Musée de Cluny, à Paris. — Dessin de Thérond.

Qui se rappelle aujourd'hui la rue de la Harpe, et la porte du collége de Bayeux servant d'entrée à un passage bordé de boutiques borgnes, et le palais des Thermes occupé par je ne sais quelle humble industrie? Pour moi, j'ai si bien oublié que je ne puis plus me rendre compte des bâtisses qui faisaient face à la rue de l'École-de-Médecine; il y avait là de la boue, de l'ombre même en plein midi, je ne sais quoi de triste, voilà ce dont je me souviens; et maintenant il y a de l'air et des jardins verdoyants. Tout le terrain compris entre les rues de la Harpe et Saint-Jacques, du Foin et des Mathurins, est une dépendance de l'hôtel de Cluny; une grille qui longe les boulevards de Sébastopol et Saint-Germain laisse voir, à travers les arbres fleuris, des fragments, des colonnes, des statues, un musée extérieur où tous les siècles, depuis le quatrième de notre ère, ont apporté quelque chose d'eux-mêmes; des femmes et des enfants travaillent et jouent au milieu de ces souvenirs; la vie indifférente s'ébat sur les ruines, et le présent s'est fait du passé une parure.

Je m'étais jusqu'ici contenté de regarder l'enclos riant que dominent les vieux murs romains garnis de lierre et les élégantes fenêtres de la renaissance; l'entrée du jardin est cachée; il faut vouloir la trouver et pouvoir perdre quelques instants, car il n'y a qu'une issue, et pour sortir on revient sur ses pas. La porte est au fond de la cour de l'hôtel, à droite; elle donne sur une petite allée latérale. On tourne à gauche, et l'on se trouve dans un petit carré long formé par une haute grille et un angle rentrant des bâtiments du Musée; on entrevoit par les croisées ouvertes des reliquaires, des faïences peintes, des bijoux brillant sous des vitrines; du milieu d'un massif d'iris violets s'élève une colonne grêle au chapiteau de feuillage sculpté, portant une petite statue de Vierge. Au bout de ce jardinet s'ouvre un vestibule dont la voûte est formée de ces nervures aiguës qu'affectionna dans ses derniers jours le gothique flamboyant; en avant, appliquée au mur, une tourelle engagée s'appuie sur un pendentif élégant où sont figurés, parmi des acanthes, deux enfants demi-couchés qui soutiennent un double écusson. Sous la voûte à gauche sont rangés divers débris, entre autres un chapiteau formé d'une tête monstrueuse aux yeux peints; au fond, le bas d'un escalier à jour. Contre la paroi de droite sont dressés deux retables jadis dorés et coloriés: le premier est très-riche en sculptures et bien conservé; l'autre, plus dégradé, mais dont l'ordonnance est peut-être mieux entendue, vient de la chapelle des Cordeliers de Provins. Ce nom de Provins, récemment rappelé à nos lecteurs (pages 217 et 281), me fait souvenir d'un grand et beau jardin situé sur les pentes méridionales de la ville haute, et décoré comme celui-ci de débris du moyen âge : on s'y assied sur des chapiteaux; des faisceaux de colonnes tronquées y forment des tables; enfin son maître y réunit depuis longtemps toutes les pierres sculptées de Provins et des environs.

Mais traversons le vestibule, où la fraîcheur nous gagne; un autre carré nous attend, entouré en partie de murs romains et séparé du jardin principal par un portail de style flamboyant. Des fragments de pierres tombales intaillées sont appuyés au mur; dans l'herbe est couché un beau chat au poil fauve rayé de noir que j'ai souvent aperçu du dehors : cet animal, qui fut dieu jadis, n'est pas trop déplacé près du palais de Julien l'Apostat. Devant nous est la grande salle des Thermes, dissimulée au dehors par des lierres et des plantes grimpantes; je n'avais pas l'intention de m'y arrêter en la traversant, mais une statue me fait changer d'avis. C'est le maître du lieu qui me regarde, ce Julien vainqueur des Francs, ami des belles fictions subtiles de l'école alexandrine, ennemi d'une foi nouvelle que lui avaient imposée ses persécuteurs. A la fois inculte comme un soldat nourri dans les camps, fin comme un politique philosophe, il porte bien le diadème et le bâton de commandement; sa barbe pleine, mais courte, et ses moustaches correctes ne répondent guère à la tradition qui les accusait d'incurie. Je ne dis rien de son nez, qui a été refait; la tête a été recollée. Julien est debout à peu de distance du mur, à peu près au milieu de la salle où il régnait; autour de lui, à ses pieds, se pressent des cercueils en pierre, des chapiteaux romans à personnages et à entrelacs; ici un saint dans une auréole ovale et terminée en pointes, là quelques bas-reliefs romains de la décadence, des colonnes de marbre décoloré. A droite, au fond d'une cavité qui fut peut-être une piscine, grimacent dix-neuf de ces têtes barbues qui supportent les corniches; chacune a sa laideur. Il y en a une vingtième dans un petit jardin à côté.

La salle de Julien donne sur un petit espace encaissé profondément, qui était sans doute une chambre basse du palais. On y a placé un fragment de voie romaine, et des giroflées fleurissent entre les dalles. Du côté de la rue des Mathurins se montrent des arbres, des pelouses et quelques colonnes; près du boulevard s'élève un joli marronnier qui abrite un banc. Le long des murs, des faisceaux de colonnes portent des chapiteaux de toute époque; il y a aussi un bas-relief qui représente des poissons et qui est relativement moderne. Et quel est ce cercle de pierres, et ce gros tas irrégulier de petits rochers où se plairaient si bien certaines fleurs? C'est le tombeau d'un chef celtique.

Ici, tournant à droite, nous passons dans le grand jardin et nous longeons en sens inverse l'espace que nous venons de parcourir. Ce qui nous frappe d'abord, en face de nous, c'est une grande statue de la Vierge vraiment belle et touchante, et en arrière, au coin d'une grande pelouse, un massif de débris de tout âge échafaudés les uns sur les autres avec grâce : ce sont des chapiteaux, des gargouilles, des animaux fantastiques à tête de loup, à corps humain, couverts de fleurs, de lierres vigoureux et d'arbres touffus. Le grand portail des Bénédictins d'Argenteuil s'élève en avant du pignon des Thermes; il se compose de trois baies cintrées garnies d'ornements réguliers en dents de scie, appuyées sur des faisceaux de colonnettes aux chapiteaux variés. La porte du milieu présente un grand trêfle inscrit dans le cintre. Au-dessus on a posé divers chapiteaux curieux, comme ailleurs on pare de grands vases le haut d'une muraille. Par terre, appuyée contre une colonnette, j'ai distingué une inscription hébraïque, et plus loin la belle pierre tombale d'un bienheureux nommé, si je ne me trompe, Matthieu.

En face de ce portail et du pignon rapporté du collége de Bayeux règne une seconde pelouse garnie, comme la première, de massifs où la verdure couronne harmonieusement les ruines : partout des colonnes transformées en gracieux piédestaux, des bas-reliefs et toujours des chapiteaux dont la description serait un long travail; il y en a un qui est énorme, et où douze personnages assez grands représentent les douloureuses péripéties de la Passion; sur un autre, un démon mal-appris tire aux passants une langue démesurée : voilà qui est d'un fâcheux exemple pour les petits démons qui jouent alentour; mais le bon conseil se trouve à peu de distance du mauvais: enfants, regardez ce petit moine : comme il lit avec attention dans son gros livre!

En fait de grandes statues, nous citerons encore une grande Vierge adorée par deux petits anges, une figure isolée sur une base garnie de lierre, et une Eucharistie

très-suave. Les trois animaux évangéliques, l'aigle, le bœuf et le lion ailés, qui jadis surveillaient Paris du haut de la tour Saint-Jacques, se reposent aujourd'hui de leur longue faction aérienne, et gardent le jardin au point de rencontre des deux boulevards.

LES ASSIGNATS NORD-AMÉRICAINS
1775-1781 (¹).

Le 10 mai 1775, immédiatement après la bataille de Lexington, le congrès des colonies américaines (États-Unis) prépara sa première émission de papier-monnaie, et, le 22 juin, dès que la nouvelle de la victoire de Bunker-Hill fut parvenue à Philadelphie, deux millions de dollars furent mis en circulation, dans le but déclaré de pourvoir à la défense de l'Amérique. Vingt-huit citoyens, et parmi eux Franklin, furent désignés pour signer les billets, qui devaient être revêtus chacun de deux signatures. En novembre de la même année eut lieu une nouvelle émission de trois millions de dollars.

Les colonies confédérées furent appelées à concourir à l'amortissement de ces emprunts. La part la plus large incomba à la Virginie, qui fut taxée à 496 000 dollars. Puis venaient : le Massachussetts, 434 000 dollars; la Pensylvanie, 372 000 dollars; le Maryland, 310 000 dollars; le Connecticut, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, l'État de New-York, 248 000 dollars chacun.

A cette époque, New-York était une ville de peu d'importance et d'un commerce presque nul.

Malgré la garantie acceptée par les divers États, les émissions furent accueillies avec une certaine réserve. Le Congrès s'en émut; il invita expressément les législatures particulières à passer des lois pour forcer le cours des billets, et, comptant sur l'effet de ces actes, il lança dans la circulation, du 22 mai au 7 novembre 1777, pour sept millions de papier.

L'extinction de la dette nationale fut la préoccupation constante des illustres membres du congrès révolutionnaire : c'était pour eux un engagement d'honneur. Cependant les campagnes de 1778 et 1779 rendirent encore nécessaires, la première une émission de 63 millions de dollars, la seconde une émission de 72 millions.

La valeur du papier en circulation atteignit, en 1780, deux cents millions de dollars. Cette somme énorme (un milliard de francs) était représentée par des billets ne rapportant aucun intérêt, et dont le rachat, que ne garantissait aucun fonds spécial d'amortissement, ne reposait que sur les promesses d'un gouvernement révolutionnaire jusqu'alors mal organisé.

Le papier-monnaie devait donc tomber nécessairement, sans que le patriotisme même le plus dévoué en pût arrêter la chute.

Le moment approchait, d'ailleurs, où ce papier allait devenir inutile. Les billets des États particuliers se trouvaient tellement déchus de leur valeur nominale que le trésor lui-même refusait de les recevoir. Les billets continentaux se maintinrent néanmoins dans la circulation, quoique avec un décompte énorme, jusqu'en mai 1781, époque à laquelle ils ne s'échangèrent plus que dans la proportion de 500, puis de 1 000 dollars papier, contre un dollar argent, et cessèrent enfin d'être considérés comme monnaie courante.

L'annihilation fut si complète que les barbiers tapissaient leurs boutiques avec des billets de banque, et que les marins, payés au retour de leurs croisières avec des paquets de billets, s'en faisaient confectionner des vêtements et se pavanaient dans les rues avec des habits qui auraient représenté autrefois des milliers de dollars.

La campagne de 1781 fut conduite avec de l'argent monnayé. Quelques billets d'États particuliers restaient cependant encore dans la circulation. Nous avons vu, dans la collection d'un amateur, un reçu de 3 300 dollars (16 500 francs), daté de Boston, 1781, et donné par un certain Thomas Knox pour avoir piloté dans le port, à son arrivée et à son départ, la frégate française *l'Astrée*, commandée par la Pérouse. Le prix de ce pilotage était, en espèces, de 20 dollars (100 francs).

Les billets émis par le Congrès étaient libellés comme suit :

Monnaie continentale.

N°____. ________DOLLARS.

Ce billet donne droit à________dollars espagnols monnayés, ou à leur valeur en or ou en argent, en conformité de la décision du Congrès en date du________.

La valeur des coupures était échelonnée depuis un tiers de dollar (1 fr. 65) jusqu'à 80 dollars (400 francs). Chacune d'elles portait une estampille d'une exécution plus que naïve, et une devise latine.

« Une devise emblématique », dit Franklin, qui composa celles des billets continentaux, avec l'aide de Charles Thompson et des latinistes du Congrès, « une devise emblématique bien faite se compose de deux parties qui ne sont complètes et intelligibles que collectivement : l'âme, c'est-à-dire la figure; le corps, c'est-à-dire la devise. Les devises des billets continentaux sont formées d'après cette règle; elles ont trait à la lutte engagée entre les colonies et la tyrannique métropole, lutte qui a pour objet, d'une part, la liberté et toutes ses conséquences, de l'autre, l'absolutisme et le pillage organisé. »

Aussi, dans les devises dues à cette illustre collaboration, les allusions sont-elles d'une énergie à laquelle convenait seule la langue latine. Mais le sens en est parfois si obscur qu'une paraphrase est nécessaire, pour ne pas dire indispensable.

N° 1. — *Billet de 4 dollars; 1775.* — Un sanglier s'élance avec furie sur un épieu. Devise : *Aut mors aut vita decora* (Vivre honorablement ou mourir). Le sanglier est un animal inoffensif tant qu'on le laisse jouir en paix de la liberté; mais quand il est aux abois, il se retourne sur le chasseur et lui fait payer cher souvent son injuste témérité.



Assignats des États-Unis. — N° 1.

N° 2. — *Billet de 5 dollars; 1775.* — Un buisson d'épines qu'une main semble vouloir déraciner; le sang qui dégoutte de cette main prouve qu'elle a été cruellement déchirée par les épines. *Sustine vel abstine* (Ne me touche que pour me soutenir, ou abstiens-toi). Le buisson, c'est

(¹) M. Alexandre Vattemare s'occupe en ce moment d'un ouvrage sur l'histoire complète du papier-monnaie, depuis 1690 jusqu'à nos jours.

l'Amérique; la main sanglante, l'Angleterre. « Plût à Dieu, dit Franklin, que cette main s'arrêtât et que ses actes futurs ne fussent guidés que par la sagesse et l'équité. Alors l'aubépine fleurirait et formerait autour d'elle un buisson infranchissable à ses ennemis. »



Assignats des États-Unis. — N° 2.

N°s 3 et 4. — *Billet de 20 dollars; 1775.* — Une mer agitée, des vagues furieuses poussées d'un même côté par le vent, que personnifie une tête aux joues gonflées, enveloppée dans un nuage épais (n° 3). *Vi concitatæ* (Soulevées par la violence). Depuis l'antiquité la plus reculée, le langage figuré a toujours assimilé le peuple aux grandes eaux, et l'insurrection aux vagues. Le peuple est tranquille par lui-même, comme la mer est calme. Ici, le soulèvement ne provient que d'une cause antérieure, figurée par la tête d'Éole. Le nuage noir, c'est le Parlement anglais; les colonies sont représentées par les vagues, qui se dirigent toutes dans un même sens, pour montrer que la violence qui les a mises en ébullition a eu pour résultat leur unanimité.—Revers (n° 4). Un soleil brillant, une mer tranquille, un vaisseau dont les voiles fasient, signe d'un calme plat. *Cessante vento conquiescemus* (Dès que le vent cessera, nous nous apaiserons). Cette devise est le corollaire obligé de la précédente. L'allusion, d'ailleurs, est transparente; elle fait reposer sur l'Angleterre seule les conséquences de la guerre civile et lui indique les moyens d'y mettre fin.



N° 3.



N° 4.

N° 5. — *Billet de 3 dollars; 1776.* — Combat d'un aigle et d'un héron. L'aigle tient la victime dans ses serres; il se croit vainqueur, mais le long bec du héron lui perce la poitrine. La devise : *Exitus in dubio est* (La victoire est douteuse), semble un avertissement aux deux combattants; elle dit au héron (l'Amérique) de ne pas s'en rapporter, pour le succès de la lutte, aux négociations, mais de préparer les moyens de défense que lui a donnés la Providence; elle conseille à l'aigle (l'Angleterre) de ne pas trop compter sur sa force, puisqu'un oiseau plus faible peut le blesser mortellement. Cette devise semble avoir été inspirée par le distique suivant :

« Sunt dubii eventus, incertaque prælia Martis;
« Vincitur, haud raro, qui prope victor erat. »

Que l'on peut traduire ainsi :

La guerre a ses hasards, incertaine est la gloire;
On est souvent vaincu bien près de la victoire.



N° 5.

N° 6. — *Billet de 8 dollars; 1776.* — Une harpe avec la devise : *Majora minoribus consonant* (littéralement : Les grandes cordes s'accordent avec les petites). Par le corps de la harpe, on a voulu évidemment figurer le nouveau gouvernement, le Congrès continental; les cordes représentent, soit les diverses colonies, de puissance et d'étendue inégales, soit les différentes classes de la population, réunies, grâce au Congrès, dans un tout harmonieux.



N° 6.

La fin à une autre livraison.

CONSTANCE
(DUCHÉ DE BADE).

Constance est une petite ville située sur le lac du même nom, à l'endroit même où le Rhin en sort pour aller se jeter, à peu de distance, dans le lac inférieur. Un pont de bois couvert la réunit au village de Petershausen et au duché de Bade dont elle fait partie. Elle n'a plus aujourd'hui que six à sept mille habitants, après en avoir eu plus de quarante mille. Sous le règne d'Auguste, il y avait là une forteresse construite par les Romains. Détruite plus tard par les Alemanni, cette forteresse fut reconstruite vers 297 par Constance Chlore, qui lui donna son nom. En 630, Dagobert y transporta le siége de l'évêché de Windisch. Mise au rang des villes impériales durant tout le temps du moyen âge, Constance arriva, au quinzième siècle, à un haut degré de prospérité. Ses fabriques de toiles jouissaient alors d'une réputation universelle. Malheureusement le concile de 1414-1418 y attira une telle affluence d'é-

trangers (cent mille hommes et trente mille chevaux), que la cherté des vivres et des logements fit émigrer à Saint-Gall et aux environs la majeure partie des habitants industrieux. Au milieu du quinzième siècle, elle demanda à faire partie de la Confédération, sans y réussir. Berne et Zurich, gagnées de même à la réformation, conclurent avec elle, pour protéger leurs coreligionnaires, un traité qui fut plus tard rompu, ce qui contraignit la ville de Constance à se soumettre, en 1559, à la maison d'Autriche. La paix de Presbourg l'a incorporée au grand-duché de Bade, en 1805.

Cette vieille ville, si déchue qu'elle soit comme importance, mérite cependant qu'on lui consacre un respectueux souvenir. Outre l'église Saint-Étienne, bâtie dans le vieux style; outre la cathédrale, bâtie en 1052 dans le style gothique allemand, on y visite avec intérêt la maison de Jean

Une vue de Constance, dans le duché de Bade. — Dessin de Stroobant.

Huss, rue Saint-Paul, près du Schnetzthor; le couvent des Dominicains, où Jean Huss fut enfermé; et la douane badoise, qui renferme la salle où se tint le fameux concile de Constance.

Le concile de Constance, on le sait, avait pour but et il eut pour résultat de mettre fin au grand schisme d'Occident, en déposant les papes Jean XXIII et Benoît XIII, et en nommant Martin V. Il siégeait là depuis deux ans, lorsqu'il fut appelé à se prononcer sur l'excommunication de Jean Huss, recteur de l'Université de Prague, fulminée par le pape Alexandre V. Jean Huss, sectateur de Jean Wiclef (qui rejetait l'autorité du pape, les indulgences, les excommunications, le culte de la Vierge et des saints, et la communion sous une seule espèce), Jean Huss, fort du sauf-conduit de l'empereur Sigismond, se présenta devant le concile, qui le déclara hérétique; et comme il refusait de se rétracter, le concile le condamna à être brûlé vif. On montre encore, dans la cathédrale, la pierre sur

laquelle l'apôtre se tint debout pendant la lecture de son arrêt, qu'il subit, le 15 juillet 1415, dans le faubourg de Brühl, à l'endroit où, un an après, le 30 mai 1416, fut brûlé comme lui Jérôme de Prague, son disciple et son défenseur.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

OCTOBRE.

La comparaison des valeurs que prend successivement le diamètre apparent d'un astre conduit facilement à déterminer la forme de la courbe qu'il décrit dans son mouvement autour du soleil; mais elle ne peut fournir aucune lumière sur la grandeur absolue de son orbe. Pour mesurer cet élément, il est indispensable d'opérer une triangulation, comme lorsqu'il s'agit de trouver les distances de deux objets inaccessibles. Mais les dimensions des quantités qu'il s'agit de mesurer excédant prodigieusement la longueur de toutes les bases qu'on pourrait tracer à la surface de la terre, il faut pour ainsi dire choisir ses jalons dans le ciel.

Si deux astronomes, dirigeant au même moment leurs instruments vers une même planète, rapportent sa position dans le ciel aux étoiles voisines, ils la verront correspondre à des points différents de la voûte céleste. Ils déduiront, de ces deux observations simultanées, l'angle au sommet d'un triangle allant de l'astre à la terre, et ayant pour base l'arc terrestre qui sépare les deux observatoires.

Quand des signaux électriques pourront être échangés entre Hobart-Town et Pulkowa, on pourra prendre pour point de mire un phénomène céleste quelconque. Mais, à défaut d'un moyen sûr de correspondance instantanée, les astronomes sont encore réduits à attendre le retour de certaines circonstances remarquables des mouvements célestes, telles que les instants où les planètes se trouvent en opposition avec le soleil.

Plus l'astre sera voisin de la terre, moins les chances d'erreur seront grandes; par conséquent les oppositions de Mars, dans lesquelles cet astre est voisin de notre globe, sont désignées par la nature à l'attention des astronomes. La Société astronomique de Londres avait publié des cartes et des données pour l'opposition de 1860, qui se trouvait, comme celle de cette année, dans des conditions exceptionnelles; mais les astronomes, distraits sans doute par la grande éclipse de 1860, ont négligé d'en faire usage. Puissent-ils mettre mieux à profit l'opposition dont l'échéance va sonner, car Mars ne reviendra plus dans une position analogue avant l'année 1887. Beaucoup de savants qui dirigent nos grands observatoires courent risque de disparaître de ce monde sans connaître plus exactement que leurs prédécesseurs la distance de la terre au soleil, s'ils laissent échapper cette rare occasion. Lors de l'époque remarquable de son opposition de 1862, la planète Mars se trouvera placée entre deux étoiles qui serviront à l'observer avec exactitude, et sur lesquelles seront braquées toutes les lunettes astronomiques et tous les télescopes du monde. L'une, de sixième grandeur, fait partie de la constellation de la Baleine; l'autre, qui est de septième, appartient à la constellation des Poissons. Le soleil sera également entre les deux planètes inférieures, Vénus à l'occident et Mercure à l'orient; la première va en se rapprochant de l'astre, tandis que la seconde va en s'en éloignant. A cette portion de leur course, les deux astres seront l'un et l'autre peu visibles; il en est ainsi de Jupiter et de Saturne, qui, sans être en conjonction avec le soleil, se trouvent pourtant situés du même côté de la sphère céleste; malheureusement nous nous trouvons près de la pleine lune, ce qui diminuera beaucoup l'éclat que Mars jettera alors autour de lui; mais comme les déplacements de cet astre sont assez lents, nous engageons les amateurs qui observent à l'aide de la vue simple à prendre patience, car lorsque notre satellite aura fui vers d'autres points du ciel, la lumière de Mars n'aura pas sensiblement diminué. Il sera encore temps d'admirer ses feux rougeâtres dans la constellation des Poissons.

EMPLOI DU TEMPS.

PROCÉDÉS D'ORDRE.

La vie, dit l'illustre botaniste de Candolle (1), se compose de trois parts :

Une part consacrée à un travail utile à soi et à la société;

Une seconde, au délassement et au plaisir;

Une troisième consacrée, non pas au travail ou au plaisir, mais à une foule de petites occupations subalternes qui n'ont pour résultat ni utilité ni agrément.

L'art de gouverner sa vie consiste à diminuer cette dernière part, pour en accroître d'autant les deux premières.

La différence entre les hommes dépend beaucoup de la proportion plus ou moins habile que chacun d'eux sait établir entre ces trois divisions : part *laborieuse*, part *agréable*, et part *indifférente* de la vie.

Si l'on retranche trop de la partie consacrée au *plaisir* et au *délassement*, pour exagérer les proportions de celle consacrée au *travail*, on s'use, on s'affaiblit, on se rend maladif, et on accroît ainsi, bien malgré soi, la part de l'*indifférence*, qui est la moins précieuse.

De même si l'on donne trop de temps à la part *agréable* de la vie, la faculté de jouir s'émousse, le plaisir devient peu à peu moins attrayant, l'ennui succède, et on tombe encore dans la part de l'*indifférence*. On perd les profits du *travail* sans avoir augmenté la quantité du bonheur réel.

Jamais la troisième part ne devrait donc s'accroître aux dépens de l'une des deux premières, qui toutes deux peuvent, au contraire, faire de vraies conquêtes aux dépens de la troisième.

Il faut, pour atteindre ce but :

Retrancher beaucoup sur les devoirs oiseux d'une politesse trop méticuleuse (2);

S'accoutumer à ne muser ni dans le travail ni dans le plaisir (3);

Abréger autant que possible le temps qu'on est forcé de consacrer aux opérations matérielles de la vie, qui ne donnent pas plus de résultats utiles en les faisant longuement;

En un mot, régler la vie de manière à en retrancher les moments perdus : telle est la tactique la plus favorable au bonheur et au talent.

Deux moyens principaux aident à abréger la part de la vie *indifférente* :

L'*ordre*, qui fait que chaque opération de ce genre s'exécute plus facilement;

L'*habitude*, qui économise le temps qu'on emploierait à délibérer chaque fois sur ce que l'on doit faire.

(1) *Mémoires et souvenirs d'Augustin-Pyramus de Candolle*, écrits par lui-même et publiés par son fils. Genève, Joël Cherbuliez; Paris, même maison. 1862.

(2) Il y a des gens qui s'accablent mutuellement de visites sans nombre, non parce qu'ils s'aiment et qu'ils ont besoin de faire échange de sentiments, mais soit par exagération d'étiquette, soit, comme on l'avoue quelquefois avec ingénuité, pour « tuer le temps. » Hélas! tuer ainsi le temps, c'est tuer autrui et soi-même.

(3) « Faites ce que vous faites », dit le vieux proverbe. « On ne sert pas bien deux maîtres à la fois », dit un autre. Ou travaillez, ou amusez-vous, ou reposez-vous. Point d'indolence hors du repos. Le plaisir n'est pas toujours la même chose que le repos. Tel qui a besoin de repos se livre à un plaisir qui le fatigue, et il est surpris ensuite de ne pas avoir retrouvé les forces nécessaires au travail.

M. de Candolle donnait, dans les conseils qui précèdent, la formule de sa propre manière de vivre. « Personne, dit son fils, n'a porté plus loin l'économie du temps dans les affaires insignifiantes. » Et toutefois il suffit de lire ses excellents mémoires pour voir que personne n'a plus joui des douces affections de la famille, des beautés de la nature, et n'a entretenu plus de relations agréables de société. Les hommes qui savent bien économiser et bien employer leur temps sont précisément ceux qui ont aussi le plus à en donner aux plaisirs dignes et vrais, et l'on peut dire qu'en somme ils vivent le plus longuement, le plus heureusement et le plus utilement. Si les écrivains qui s'occupent de statistique et d'économie politique pouvaient calculer la proportion de la part de la vie *indifférente* ou *inutile*, surtout dans nos provinces, quelle perte de force morale et intellectuelle ils constateraient, au grand préjudice du perfectionnement, du progrès et du bonheur de la patrie!

PARKER.

Théodore Parker est né en 1810, dans l'État de Massachussetts, non loin de Lexington, où l'étendard de l'indépendance a reçu, pour la première fois, le baptême du sang. Il descendait, en ligne directe, de ces premiers pèlerins qui, en 1621, cherchèrent dans le nouveau monde un libre champ à la pensée et au travail. Un de ses aïeux avait tiré le sabre et porté le mousquet dans la guerre de l'indépendance.

Son père n'était point riche. Constructeur de moulins et cultivateur, il tirait du travail sa modeste aisance. Parker, dans un écrit de ses dernières années, *Expériences as a Minister*, parle avec effusion de ses parents, auxquels jamais il n'entendit prononcer « un mot irréligieux, une parole superstitieuse. » Il raconte dans cet ouvrage sa première éducation. « Très-peu de livres, mais choisis, mais pleins, souvent relus, et dont il fallait tirer toute la substance; car il ne nous était permis d'abandonner une lecture qu'après avoir prouvé que le sens en était bien compris. » C'était d'abord la Bible, à laquelle l'enfant s'attacha avec une telle ardeur qu'il lui en fallut une à lui. La seule qu'on possédât, lumière de la famille, vénérable in-folio, ne pouvait être confiée à Théodore, à peine âgé de sept ans; mais il voulait avoir le livre saint : il l'eut. Ses heures de récréation furent employées à parcourir les collines sauvages des environs de sa demeure; il y cueillait des airelles, petites baies acides et noirâtres que produit le myrtille; dès que son panier était plein, il courait vendre sa récolte au marché de Boston : il amassa de la sorte assez d'argent pour s'acheter une Bible que plus tard il montrait avec orgueil, vieille, usée, jaunie, comme le volume le plus précieux de ses riches collections. Des moyens analogues lui procurèrent successivement d'autres ouvrages. La bibliothèque paternelle, malgré son indigence, lui avait déjà fourni des classiques latins et grecs, qu'il lut d'abord dans les traductions, puis dans l'original. Enfin, il rencontra sur ces pauvres tablettes quelques-uns des grands poëtes anglais, favoris de sa mère. Près d'eux s'alluma son fervent amour de la nature, et ce fut sans doute à ces sources fécondes qu'il puisa les poétiques tendances qui, plus tard, attendrissaient les sévères accents de l'orateur universaliste.

L'entretien de la vie matérielle, quelque simple qu'elle fût, exigeait un labeur manuel. La hache de Parker abattait les arbres de la forêt; le jeune homme aidait son père, sans que la culture de son esprit en souffrît : quinze, vingt heures de travail, soit de jour, soit de nuit, n'effrayaient pas sa vaillante nature, et lorsque la vocation qui sollicitait cette âme ardente lui fit sentir le besoin d'études spéciales, il se rendit à Cambridge, où, achetant par un surplus d'efforts un excédant de travaux, il donna des leçons pour subvenir à ses dépenses, et se fit admettre, à vingt-trois ans, à l'Université d'Haward. Rebuté par la vulgarité de certaines prédications, par le peu d'élévation d'âme de nombre de pasteurs, il hésita quelque temps entre la chaire et le barreau. La nécessité imposée aux légistes de faire passer la lettre de la loi avant l'inspiration de la conscience le repoussait de l'étude du droit; enfin la large et placide éloquence de Channing, en ralliant Parker à la secte des unitairiens qu'il devait bientôt dépasser, acheva de le décider à prendre les ordres.

Esprit chercheur, poursuivant la vérité à travers ses doutes, il interrogeait toutes les langues (à vingt-quatre ans il en savait dix; il en savait vingt à l'époque de sa mort) : il s'adressait à tous les siècles, à tous les peuples, à toutes les croyances, demandant un point d'appui pour ses convictions errantes. N'est-ce pas vouloir l'impossible, cependant, que d'exiger l'évidence dans la foi? Il alla jusque chez les nations sauvages interroger les civilisations au berceau, et rapporta du moins de ses excursions une certitude : c'est que toutes les tribus humaines, quelque infimes qu'elles soient, « dès l'instant qu'elles ont une langue, ont aussi une religion. »

En 1837, nommé pasteur de la petite église de Roxbury, près de Boston, il devint immédiatement le recours, le guide, l'ami de ses soixante-dix paroissiens, dont il connaissait chaque homme, chaque femme, chaque enfant. Il s'attachait à eux avec une telle ardeur qu'il fallut huit années d'instances et de prières pour le décider à se rendre enfin aux vœux des nombreux disciples qui voulaient donner à son éloquence, à son ardente foi, un plus vaste théâtre.

Chose étrange, et qui ne se peut voir qu'en Amérique, ce fut une salle de spectacle qui s'ouvrit d'abord à ses prédications, et lorsque, en 1852 seulement, sa congrégation organisée et agrandie lui offrit un édifice mieux approprié au culte, voici quelles furent les paroles dont il salua, au départ, le *Mélodéon* qui l'avait jusque-là recueilli :

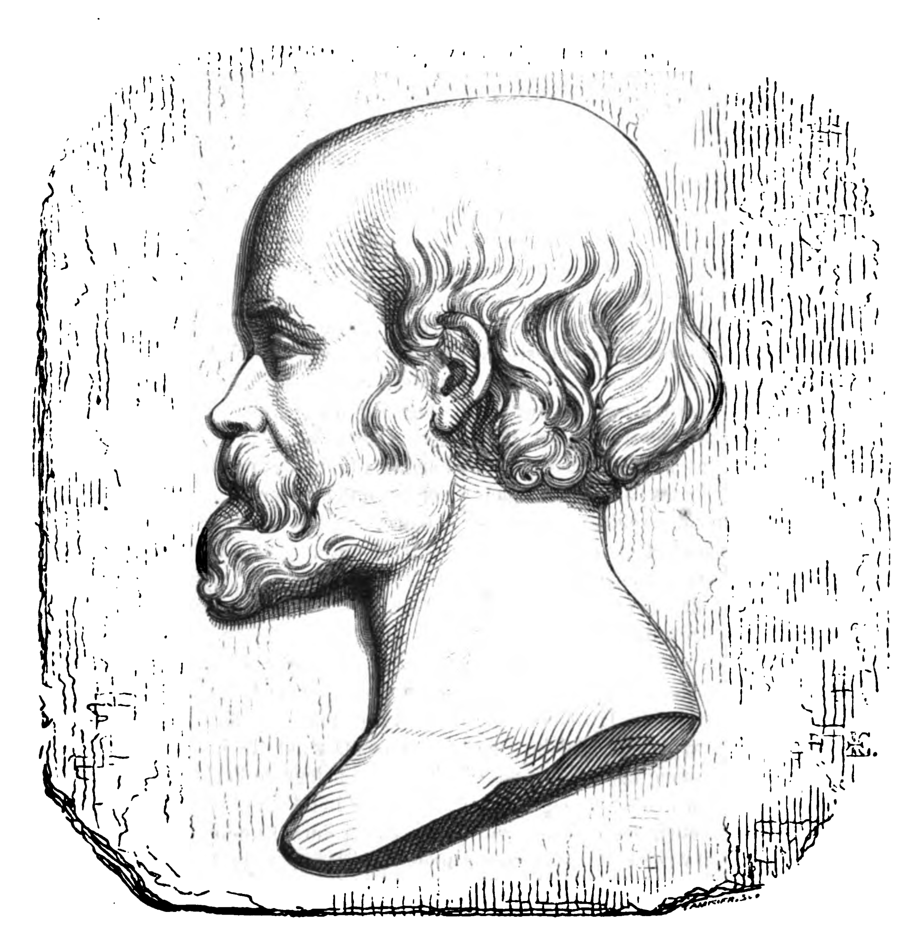
« Il nous faut donc dire adieu à ces murs décrépits; tous les éléments y ont été hostiles : le froid de l'hiver nous a glacés, la chaleur de l'été nous a brûlés; souvent les émanations délétères d'un sol fangeux et les souillures emprisonnées ici durant une entière semaine ont vicié l'air que nous respirions; souvent j'ai vu, jonchant la terre autour de moi, les paillettes semées par les danseuses qui avaient diverti, les heures précédentes, un tout autre public. Les associations d'idées reliées à cette salle m'étaient peu sympathiques. Des singes dansants, d'ignobles bouffons éthiopiens, plaisantant sur la misère et l'ignorance de l'esclave américain, occupaient ce local durant six jours, laissant derrière eux leurs traces, leurs instruments, leur odeur, leur haleine. Avons-nous songé à nous en plaindre? J'ai regardé que nous étions bien pourvus, et j'ai élevé vers Dieu mes actions de grâces pour l'abri de ces vieilles mais spacieuses murailles. Les premiers chrétiens se réunissaient dans les cavernes, dans les catacombes; la seule vraie religion ne trouva d'asile à Rome que parmi les sépulcres des morts. C'est dans une étable que brilla d'abord l'étoile du Christ. »

Du haut de la chaire où il proclame que « nos actions sont notre véritable culte », voici le témoignage que Parker se rend à lui-même :

« J'ai prêché contre l'oppression sous toutes ses formes : contre la tyrannie de l'homme sur la femme; contre celle de l'opinion populaire sur la raison individuelle, la conscience et l'âme. J'ai prêché contre la tyrannie de la loi,

quand la loi était perverse! » s'écrie-t-il à l'heure funeste où les édits du Congrès américain sanctionnèrent les droits du maître sur l'esclave ([1]). « Debout dans la chaire de vérité, parlant au nom de Dieu même, pouvais-je vous appeler à blasphémer sa sainte loi par obéissance pour celle que décrétaient les hommes? Quand j'agirai de la sorte, puisse mon bras droit tomber de mon épaule, et ma langue s'attacher à mon palais! J'ai prêché contre la tyrannie du riche qui, prenant avantage des infortunes humaines, absorbe, avec l'éponge d'une usure illégale, les épargnes du pauvre travailleur. J'ai prêché contre la tyrannie de la minorité sur le grand nombre, en Europe, et celle des aveugles multitudes sur le petit nombre, en Amérique. J'aime la liberté de penser et d'agir, et je réclame pour chaque homme le droit de penser, non comme moi, mais comme il sent, comme il doit, comme il peut! »

C'est avec emportement, avec la sainte colère dont parle l'Écriture, que Parker s'élève contre l'intempérance. « Pas une femme, une fille, un enfant devant moi, proclamait-il du haut de la chaire, qui n'ait perdu en peu d'années de chers parents, des proches, de tendres amis, dévorés par ce monstre qui empoisonne le corps entier de l'Amérique! Les pauvres que je nourris sont devenus pauvres par le rhum, les cercueils que j'accompagne ont été cloués par le rhum; l'intempérance, devenue populaire à Boston, gagne le maire, les aldermen; et des électeurs sont brevetés marchands de rhum! — J'ai prêché contre la guerre, disait-il encore, et je prévois avant peu une occasion



Théodore Parker. — Dessin de Chevignard, d'après un dessin de l'album de Combe-Varin.

imminente et suprême de m'élever contre elle. » Alors, de cette voix prophétique et tonnante qui dénonçait l'esclavage comme la grande iniquité, l'immense ulcère de l'Amérique, il prédisait la lutte acharnée que nous voyons aujourd'hui entre les mœurs tyranniques du Sud et les principes démocratiques du Nord.

« J'ai prêché sur tous les excitants et agitants topiques du jour, poursuivait-il, je ne m'étonnerai donc pas que quelques amis aient été offensés; je m'étonnerais bien plutôt qu'une si grande multitude ait persisté à venir m'écouter. Il y avait peu de motifs pour vous attirer ici lorsque l'opinion publique déclarait infâme quiconque se rendait à nos réunions!... Vous voyez dans quelle estime je suis tenu par la société, l'Église et l'État; être haï est la nécessité de ma position : aussi ne crois-je pas qu'il y ait en Amérique homme vivant qui soit plus largement, plus abondamment, plus profondément haï que je ne l'ai été et que je ne continue à l'être. Il y a eu, je le crains, aux États-Unis, durant ces douze dernières années, plus de prédications contre moi que contre la guerre et l'esclavage; ceux qui haïssent singulièrement quelque secte de réformateurs me haïssent parce que je suis avec cette secte particulière, avec chacune et avec toutes. — Je ne blâmerai pas les hommes pour cela. — Je plains plus que je ne blâme, non, grâce au ciel, avec le dédain du mépris, mais avec la compatissante pitié de l'amour. Je vois, dans les positions et le point de vue des hommes, bien des choses pour expliquer et pallier les torts de leurs actes. Il y a si longtemps que j'ai appris à ne pas haïr ceux qui me haïssent! — Cela ne me fut point difficile à apprendre; j'avais commencé de bonne heure, — c'est ma mère qui me l'enseignait! »

La fin à une prochaine livraison.

([1]) 1851.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT.

(31 décembre 1578 — 1789; 1815 — 1830.)



« Comme le Roy donne l'accolade et fait les chevaliers de Saint-Michel, le jour qui précède la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. » — Composition d'Abraham Bosse servant de frontispice à un ouvrage de d'Hozier sur les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit créés par Louis XIII. — Dessin de Yan' Dargent.

Ce fut le jeudi 1er janvier 1579 que Henri III montra en public, dans l'église des Augustins de Paris, son nouvel ordre établi la veille. Il l'entoura d'une pompe toute royale. Les deux jours suivants il traita à dîner les chevaliers, et dans la journée tint conseil avec eux.

Leurs vêtements et leurs insignes étaient : la barrette

de velours noir, les chausses et le pourpoint de toile d'argent, les souliers et le fourreau d'épée en velours blanc, le grand manteau de velours noir bordé de fleurs de lis d'or et de langues de feu entremêlées, de même broderie, et des chiffres du roi en fil d'argent, tout doublé de satin orangé. Par-dessus, en guise de chaperon, ils portaient le mantelet de drap d'or, enrichi, comme le grand manteau, de fleurs de lis, de flammes et de chiffres. Les mêmes ornements en or émaillé s'entrelaçaient pour former leur grand collier, auquel pendait une grande colombe, emblème du Saint-Esprit. — Tel était leur grand costume; dans la vie ordinaire, ils se contentaient du petit ordre pendu à leur cou avec un ruban bleu; à leurs manteaux était cousue une grande croix de velours orangé, bordée d'un passement d'argent, garnie de fleurs de lis d'argent aux quatre angles du croisillon.

On disait que le roi avait inventé cet ordre à cause du nombre effréné des chevaliers de Saint-Michel, dont on ne faisait guère plus de compte que de gentillâtres et de simples hobereaux; si bien qu'on appelait le grand collier de Saint-Michel le *collier à toutes bêtes*. Henri III ne voulait que cent chevaliers et quelques fonctionnaires; il n'oublia pas plus que Louis XI d'obliger envers lui ceux que son choix favorisait, par certains serments inscrits dans les statuts. Il avait même l'intention de consolider le lien moral par une chaîne d'or, et destinait à chacun de ses loyaux chevaliers huit cents écus de pension; plus tard, ils en eurent mille, en forme de commanderie, sur certains bénéfices du royaume : ses promesses n'eurent, il est vrai, jamais d'effet, mais les chevaliers gardèrent le titre de commandeur. « Et ce faisoit-il (à ce que l'on disoit) pour ce que beaucoup de ses sujets agités du vent de la Ligue, qui secrètement et par sous-main ourdissoit toujours son fuseau, tendoient comme à rébellion, s'y laissant transporter par les nouvelles charges qu'on leur mettoit à sus. A quoi Sa Majesté désirant pourvoir, s'étoit avisée de se fortifier desdits nouveaux chevaliers, qu'elle croyoit, avec ses mignons et un régiment des gardes, qui journellement l'assistoient, lui être prompts et fidèles défenseurs, advenant quelque émotion. (Aussi son frère, son plus grand ennemi, refusa-t-il le cordon bleu.) On disoit aussi que cette érection du nouvel ordre avoit été confortée de ce que le roi était né le jour de la Pentecôte, créé roi de Pologne et fait roi de France en semblable jour, lequel sembloit lui être fatal pour tout bonheur et prospérité, comme auroit été le jour Saint-Mathias pour l'empereur Charles V. » (Mémoires de l'Estoile).

Le roi était grand maître né; toutes les nominations étaient entre ses mains; il devait seulement exiger de ceux qu'il désignait trois conditions indispensables, à savoir des preuves de noblesse, l'ordre de Saint-Michel et la qualité de bon catholique; on éluda souvent la première, au moins en ce qui concerne la vraie noblesse et les services rendus. Henri III lui-même donna l'exemple des choix faciles. Comme il regardait d'une fenêtre, dans la rue Saint-Denis, passer la pompe funèbre de son frère le duc d'Anjou, il fut choqué de voir que les seigneurs de la Rochepot, de la Ferté-Imbault et Daurilly, simples gentilshommes, accompagnassent l'effigie de son frère sans porter le collier de l'ordre. L'Estoile conte qu'il trouva cela indécent : aussi, le soir même, il les envoya querir tous trois, et leur donna à chacun un collier qu'ils portèrent le lendemain sur leurs robes de deuil. Peut-être faut-il voir dans cette boutade une raillerie à l'adresse de ce frère qui, vivant, avait dédaigné le nouvel ordre. Ce serait assez dans le caractère fin et sceptique du dernier Valois. Mais l'anecdote suffit pour laisser quelque doute sur le mérite des dix promotions que fit Henri III. Nous ne citerons pas tous les noms que nous rencontrons çà et là; parmi les noblesses les plus authentiques et les illustrations les plus glorieuses se glissaient des médiocrités heureuses d'une occasion. On connaît ce Claude Gruel, seigneur de la Frette, recevant le collier et disant, suivant la formule : *Domine non sum dignus*. Le roi, qui était Henri IV, se mit à sourire et répondit : « Je le sais bien, je le sais bien, mais mon cousin le comte de Soissons m'en a prié. » René Viau, sieur de Chanlivaut, qui précéda immédiatement la Frette dans cette promotion, n'était pas meilleur que lui ni plus brillant par les emplois (Saint-Simon, *passim*). Henri IV a fait six promotions; Louis XIII deux, dont une de cinquante-neuf membres; Louis XIV deux aussi, de cinquante-trois et soixante-dix. Le duc de Bourbon, en 1724, fit signer à Louis XV une liste toute faite « où il fourra le chien, le chat et le rat. »

Henri III, en créant l'ordre, y adjoignit huit prélats et un nombre indéterminé de chevaliers non regnicoles. Il y attacha en outre cinq charges destinées « à la décoration des ministres », et qui n'y étaient pas d'abord comprises; mais la similitude des insignes, les intrigues des titulaires de grands offices, l'habitude enfin, amenèrent une sorte de confusion entre les chevaliers et les dignitaires. Dans la Jarretière, la Toison et même l'Éléphant, aucun des officiers ne portait la marque de l'ordre, tandis que ceux du Saint-Esprit « eurent par leur institution les mêmes marques sur leur personne, hors les jours de cérémonie, que les chevaliers. » De plus, il y avait de petits officiers, tels que le héraut, l'huissier, etc., qui portaient à la boutonnière une petite croix du Saint-Esprit attachée d'un petit ruban bleu céleste. Les empiétements des grands officiers sur les titres et priviléges des chevaliers furent d'autant plus aisés « qu'excepté les magistrats, tout le monde était alors en pourpoint et en manteau dont la couleur et la simplicité seule distinguait les gens, et que le cordon bleu se portait au cou. » Toutefois, les jours de cérémonie, trois au moins des grands officiers se distinguaient des chevaliers par la différence de leurs grands manteaux. « Celui du chancelier est en tout et partout semblable à celui des chevaliers; le prévôt et grand maître des cérémonies n'a point de collier brodé autour du sien ni de son mantelet; ceux du grand trésorier et du greffier ont les flammes de la broderie considérablement plus clair-semées et un peu moins larges, et entre ces deux derniers manteaux il y a encore quelque petite différence à l'avantage du grand trésorier sur le greffier. » Mais, dans la vie ordinaire, les dignitaires ne se distinguaient que par leur obstination à porter le titre de commandeur, pour se rapprocher des chevaliers, tandis que ceux-ci, pour s'éloigner d'eux, ne se donnaient que la qualité de chevalier des ordres du roi. « De ce que le chancelier a le collier brodé autour de son grand manteau comme les chevaliers, il a quitté le cordon bleu qu'il portait autour de ses armes comme les cardinaux et les prélats de l'ordre, et quoiqu'il n'ait point le collier d'or massif émaillé comme les chevaliers, il l'a mis partout à ses armes. Cet exemple n'a pas tardé à être suivi par les autres grands officiers, quoique le collier ne soit pas brodé autour de leurs manteaux, et que tout leur manque, jusqu'à ce vain prétexte... Mais voici le comble : ce sont les grands officiers de l'ordre, peints et en sculpture, vêtus avec le manteau de chevalier et avec le collier de l'ordre par-dessus. Châteauneuf, secrétaire d'État, fit faire à Rome le tombeau et la statue de son père la Vrillière, à genoux dessus, de grandeur naturelle, dans cet équipage complet. C'est même un très-beau morceau que j'ai vu sur leur sépulture à Châteauneuf-sur-Loire. Qui que ce soit, à l'inspection, ne se peut douter que ce bonhomme la Vrillière n'ait été que prévôt et grand maître

des cérémonies. Il n'y a nulle différence, quelle que ce soit, d'un chevalier du Saint-Esprit. On voit dans Paris et dans la paroisse de Saint-Eustache la statue au naturel de M. Colbert, grand trésorier de l'ordre, avec le manteau et le collier; il n'est personne qui puisse ne le pas prendre pour un chevalier du Saint-Esprit; il y en a peut-être d'autres exemples que j'ignore. Ces abus me font souvenir de ce que me conta la maréchale de Chamilly, quelque temps après que son mari fut fait chevalier. Il entendait la messe et portait l'ordre par-dessus, comme il était rare alors qu'aucun le portât par-dessous. Une bonne femme du peuple, qui était derrière ses laquais, en tira un par la manche et le pria de lui dire si ce cordon bleu-là était un véritable chevalier de l'ordre. »

Nous avons laissé la parole à Saint-Simon, car nul n'excelle comme lui à conter les minuties de l'étiquette et de la vanité. Venons maintenant à quelques détails sur chacun des grands offices en particulier.

La première charge, que nous n'avons pas mentionnée encore, était celle de grand aumônier, d'abord unie à celle de grand aumônier de France, et pour laquelle on n'exigeait pas de preuves nobiliaires. Amyot, le fameux traducteur de Plutarque, évêque d'Auxerre, et précepteur des trois frères François II, Charles IX et Henri III, en fut le premier revêtu, et nul n'en était plus digne. Mais il se livra depuis aux Guise et à la Ligue avec tant d'ingratitude que Henri IV, tout débonnaire qu'il fût, le remplaça, vers la fin de 1591, par Renaud de Beaune: c'était celui qui instruisit le roi dans la religion catholique, alors archevêque de Bourges, et plus tard de Sens. Renaud de Beaune reçut l'ordre dans l'église de Mantes, et des mains du maréchal de Biron le père, chargé de représenter le roi encore huguenot. Amyot perdit avec son office le droit de porter l'ordre.

Le chancelier de l'ordre marchait le premier après les chevaliers, à une petite distance; ceux qui se succédèrent dans cette fonction y attachèrent peu à peu diverses prérogatives. De Cheverny, déjà chancelier de Saint-Michel après les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, garde des sceaux en 1578 et chancelier de France en 1585, à la mort du cardinal de Birague, fut le premier chancelier du Saint-Esprit: il se nommait de son nom Hurault; mais fier de ses emplois et de nobles alliances, il prétendit faire ses preuves. « Véritablement, il ne faut pas se lever de grand matin pour faire celles de l'ordre du Saint-Esprit; autre distinction des autres grands ordres où il ne faut pas de preuves, parce que les instituteurs ont cru, sur l'exemple qu'ils en donnaient, que tous ceux qui y seraient admis dans la suite seraient d'une naissance trop grandement connue pour qu'on pût leur en demander. » Cheverny donc fit ses preuves comme les chevaliers, et transmit cette nécessité ou cette distinction à ses successeurs. Il obtint de parler assis et couvert aux chapitres de l'ordre, de manger au réfectoire du roi à la dernière place des chevaliers, mais comme eux; « tandis que les trois autres charges mangent dans le même temps, dans une autre pièce, avec les petits officiers, et restent aux chapitres debout et découverts. » Il est vrai que le crédit des ministres revêtus des charges fit bientôt tenir les chapitres debout, découverts et sans rang, pêle-mêle, et bannit l'usage du repas du roi avec les chevaliers. Cheverny s'attribua en grande partie le gouvernement de l'ordre; il habitua les commissaires, de quelque rang qu'ils fussent, cardinaux, ducs et princes, à s'assembler chez lui; il disait avec quelque raison que tous les papiers de l'ordre étaient déposés à la chancellerie. Son exemple fut suivi, en ce qui les concernait, par les grands trésoriers. Cheverny, enfin, jouissait des honneurs du Louvre, c'est-à-dire qu'il descendait de cheval ou de coche dans la cour du logis du roi. Sa charge et ses priviléges passèrent, à sa mort (1599), à l'archevêque de Rouen, frère bâtard de Henri IV. Cet archevêque avait reçu du pape, en 1597, une distinction sans exemple, tous les honneurs des cardinaux, sauf le nom, qu'on persista à lui refuser, et le chapeau, qui ne se prend qu'à Rome. Ce fut « deux ans après avoir rougi de la sorte » qu'il fut chancelier de l'ordre. En 1606, il entra dans l'ordre même et céda sa place à l'Aubépine, qui « obtint pour sa charge une singularité » encore subsistante, l'entrée en carrosse dans la cour du logis du roi, « en son absence, même la reine y étant », privilége que n'ont pas les chevaliers. De 1633 à 1645, l'office de chancelier et garde des sceaux fut dédoublé en faveur de MM. de Châteauneuf et de Bouillon (Bullion?). Louvois, son fils Barbézieux, le chancelier Séguier, l'occupèrent ensuite.

Le premier grand maître des cérémonies de l'ordre fut M. de Rhodes, aussi grand maître des cérémonies de France. On lui avait offert cet office ou le titre de chevalier. Décidé par le goût de Henri III pour toutes les représentations pompeuses, il voulut néanmoins faire les mêmes preuves que les chevaliers. C'était un grand seigneur; il se nommait Pot, et l'un de ses ancêtres de ce nom avait été de la première promotion de la Toison d'or. Il vendit sa charge en 1619, à M. de la Ville aux Clercs-Loménie.

Les deux derniers offices, qui ne font point de preuves, furent donnés : la grande trésorerie à Villeroy, René de Beaulieu, Puysieux, Morand, etc.; le greffe à Verderonne, Potier, d'Avaux, Novion, etc. Au dix-huitième siècle, des financiers même les occupèrent à la fois, ce qui fut trouvé très-inconvenant pour la majesté du jeune Louis XV. Crosat et Montargis, qui les avaient achetés, durent les revendre au plus vite à l'approche du sacre : pouvait-on voir figurer des banquiers dans l'assemblée solennelle où le roi recevait l'ordre des mains de l'archevêque de Reims?

Nous avons vu que tous ces fonctionnaires, par tolérance, s'insinuaient plus ou moins avant dans les prérogatives de la chevalerie et en portaient les insignes. Quand ils ne mouraient pas dans leur charge et que des circonstances les avaient contraints à les vendre ou à les céder, ils ne pouvaient sans douleur se séparer d'un collier ou d'un cordon qui était devenu pour eux un ornement de chaque jour. Aussi pas un ne le quittait, soit que le roi leur eût permis de le garder sans charge, et c'est ce qui arriva à Villeroy, Verderonne et d'autres, soit qu'un brevet sans effet, inventé exprès, promît au vendeur ou au démissionnaire sa nomination de chevalier dans la première promotion; on eut recours à cet expédient pour le grand maître des cérémonies, M. de Rhodes. Ces officiers honoraires et ces chevaliers en expectative s'appelaient vétérans.

Quelquefois deux ou trois personnes se succédaient rapidement dans une charge. Ainsi, en 1656, Bonelles vendit le greffe à Novion; celui-ci le garda quelques mois et le revendit, en 1657, à Jeannin de Castille. Cette prompte transmission donna bientôt l'idée des ventes simulées : ainsi, Pierre meurt ou se retire et doit vendre à Paul; Jean se place entre les deux, achète à Pierre, revend à Paul et obtient le brevet ordinaire, c'est-à-dire le droit de porter le cordon sans droit; Paul, l'acheteur réel, peut en faire autant quelques jours après. Ces singuliers dignitaires, ces pseudo-chevaliers, sur lesquels l'ordre ne faisait que passer comme l'eau sur le marc du vin, furent nommés des *Râpés*. Mais donnons un exemple historique. A la mort de Louvois, la charge de chancelier revenait à son fils Barbézieux; cependant Boucherat, chancelier de France, désirait le cordon : il achète à la succession et revend à Barbézieux; le tour était joué. Saint-Simon a connu

seize officiers vétérans ou râpés de l'ordre vivant tous en même temps.

Un autre abus et qui toucha l'ordre même, c'était le droit de présentation des princes. Les fils de France prétendaient désigner deux chevaliers et voulaient aller jusqu'à trois; les filles de France en nommaient un au moins; les petits-fils et petites-filles, le premier prince du sang, tous un. Et voici que les autres princes du sang, après le ministère du duc de Bourbon, demandaient le droit de présentation dans toute promotion de plus de huit chevaliers. Saint-Simon les trouve mal fondés dans leurs prétentions; il prouve même que ni le duc d'Anjou sous Henri III, ni le prince de Condé, héritier présomptif sous Henri IV, ni Gaston sous Louis XIII, n'ont fait de chevaliers, et que si Monsieur et M. le prince ont obtenu quelques nominations de Louis XIV, elles ne constituent pas un précédent; et n'est-il pas inévitable que les grands influent sur les décisions royales?

Mais en voilà assez sur l'ordre du Saint-Esprit; supprimé en 1789, rétabli par la restauration, définitivement mort après 1830, il n'a rien produit de grand que des luttes de vanité, il n'a rien laissé de glorieux que les riches défroques aujourd'hui pendues aux murs dans le Musée des Souverains. Quant aux chevaliers, dépouillés de leurs manteaux, l'histoire les connaît à peine; et déjà les flammes d'or et les fleurs de lis brodées en or sur le velours sont ternies par le temps, et s'éteignent avant de tomber en poussière.

EXTRAITS

DU DERNIER OUVRAGE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

Fin. — Voy. p. 203.

La vieillesse.

Je compare l'homme en ce monde à un voyageur qui marche sans cesse vers une région de plus en plus froide, et qui est obligé de remuer davantage à mesure qu'il va plus loin. La grande maladie de l'âme, c'est le froid; et pour combattre ce mal redoutable, il faut non-seulement entretenir le mouvement vif de son esprit par le travail, mais encore par le contact de ses semblables et des affaires de ce monde. C'est surtout à cet âge qu'il n'est plus permis de vivre sur ce qu'on a déjà acquis, mais qu'il faut s'efforcer d'acquérir encore; et, au lieu de se reposer sur des idées dans lesquelles on se trouverait bientôt comme endormi et enseveli, mettre sans cesse en contact et en lutte les idées qu'on accepte avec celles qu'on n'adopte pas, les idées qu'on a eues dans sa jeunesse avec celles que suggère l'état de la société et des opinions à l'époque où on est arrivé. J'ai vu des hommes médiocres rester, en les suivant jusqu'à un âge très-avancé, des vieillards distingués, aimables, recherchés. J'ai vu des hommes éminents, par la pratique contraire, arriver à un engourdissement qui les rendait aussi lourds et improductifs que s'ils avaient été déjà morts. La retraite des grandes luttes de ce monde convient assurément à ceux dont les forces baissent; mais la retraite absolue, loin du mouvement des hommes, ne convient à personne ni à aucun âge.

L'homme.

L'homme, avec ses vices, ses faiblesses, ses vertus, ce mélange confus de bien et de mal, de bas et de haut, d'honnête et de dépravé, est encore, à tout prendre, l'objet le plus digne d'examen, d'intérêt, de pitié, d'attachement et d'admiration qui se trouve sur la terre; et puisque les anges nous manquent, nous ne saurions nous attacher à rien qui soit plus grand et plus digne de notre dévouement que nos semblables.

A un jeune homme.

On peut faire toute sa vie, avec dégoût et sans succès, un métier qu'on fait mollement et à moitié; mais il est sans exemple qu'on ne finisse pas par trouver le succès et même le plaisir dans un métier auquel on se livre tout entier. On s'attache à tout ce qu'on fait, quelque pénible que la chose ait paru d'abord, quand on la fait pendant un certain temps avec continuité d'efforts...

De l'influence politique des femmes.

J'ai vu cent fois, dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. Bien plus souvent encore, il faut l'avouer, j'ai vu le travail intérieur et domestique qui transformait peu à peu un homme auquel la nature avait donné de la générosité, du désintéressement et de la grandeur, en un ambitieux, lâche, vulgaire et égoïste qui, dans les affaires de son pays, finissait par ne plus envisager que les moyens de rendre sa condition particulière commode et aisée. Et comment cela arrivait-il? Par le contact journalier d'une femme honnête, épouse fidèle, bonne mère de famille, mais chez laquelle la grande notion du devoir en matière politique, dans son sens le plus énergique et le plus élevé, avait toujours été, je ne dirai pas combattue, mais ignorée.

A une jeune fille.

Continuez à penser aux autres plus qu'à vous-même; songez à être aimable et bienveillante plus encore qu'à le paraître; surtout et avant tout, restez simple, franche, spontanée et naturelle (notez tous ces points-ci); soyez ainsi parce que vous jugez que cela est bien, et, quand vous aurez acquis l'expérience qui vous manque encore, vous découvrirez que cela était en même temps très-utile; vous vous apercevrez avec plaisir que vous êtes devenue, presque sans le savoir, une femme plus distinguée que la plupart de celles qu'on rencontre dans le monde, non-seulement plus respectée, mais plus prisée, mieux aimée, plus recherchée, par la raison, chère D..., que la véritable amabilité n'est pas dans les manières, mais dans l'esprit et surtout dans le cœur.

Sur la liberté.

...Je sais qu'elle n'est pas en faveur par le temps qui court, mais je lui reste et je lui resterai fidèle, quoi qu'il arrive. Je ne crois pas que nos sociétés modernes puissent longtemps se passer d'elle. Les excès commis en son nom peuvent la rendre odieuse, mais n'empêchent pas qu'elle ne soit belle et nécessaire. Et puis, je trouve qu'il faut traiter les principes qu'on a longtemps professés, quand ils deviennent momentanément moins praticables, comme ces anciens amis qui ont des torts, et qu'on se doit à soi-même de ne point injurier et de ne pas attaquer.

De l'abaissement de la pensée.

Ceux qui croient qu'en détournant les hommes des plus grands objets de leur méditation on les rend plus actifs et plus puissants à produire le peu qu'on leur laisse faire, ceux-là traitent l'esprit humain d'après les lois de la matière. Ce sont les machines à vapeur et les cours d'eau qui font tourner les petites roues d'autant plus vite et plus ai-



sément qu'on a détourné leurs forces des grandes. Mais les règles de la mécanique ne sont pas applicables à nos âmes.

LA TORTUE ALLIGATOR.

Cette espèce (*Emysaura Serpentina, Chelydra Lacertina*) appartient au groupe des tortues paludines.

Elle a la tête grosse, la bouche largement fendue, la mâchoire supérieure terminée en bec crochu, échancrée en demi-lune de chaque côté, sans dentelures. Le cou cylindrique, revêtu d'une peau lâche qui forme plusieurs bourrelets, peut rentrer tout entier sous la carapace.

Ses membres sont robustes; les doigts, au nombre de cinq en avant et de quatre en arrière, sont réunis par des membranes assez étendues et armés d'ongles longs et aigus qui ressemblent à des griffes d'aigle.

Son caractère le plus saillant est sa queue, qui, au lieu d'être rudimentaire comme chez la plupart des tortues, a bien les deux tiers de la longueur totale du corps. Cette queue est garnie d'une crête de tubercules squammeux, triangulaires, à sommet tranchant et à base élargie. De chaque côté règne une autre série d'écailles pyramidales et anguleuses, mais plus petites.

La Tortue Alligator (*Emysaura Serpentina, Chelydra Lacertina*). — Dessin de Freeman.

Cette tortue, qui a environ quatre-vingts centimètres de long, habite l'Amérique septentrionale. Elle fréquente les rivières et les lacs, où elle nage avec une assez grande facilité; à terre, son allure est beaucoup moins lente que celle des tortues terrestres. Elle se nourrit de poissons, et même, dit-on, de jeunes oiseaux.

Ses œufs sont sphériques, à coque calcaire, blancs. Elle les dépose dans des cavités peu profondes qu'elle creuse dans le sable, à proximité des étangs ou des rivières, afin que ses petits, dès que la chaleur du soleil les a couvés et fait éclore, se réfugient dans l'eau pour échapper aux nombreux ennemis qui les guettent.



OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

NOVEMBRE.

A cette époque de l'année, les mers du Nord sont orageuses. Que les navigateurs portent souvent les yeux sur les signaux météorologiques que l'Amirauté anglaise a dressés sur ses côtes! En voyant le *drum* ou les boules s'agiter du haut des mâts plantés sur les falaises, ils apprendront la nature du danger qui les menace, et par suite le moyen de s'en garantir.

Les premiers jours du mois de novembre de l'année précédente ont vu se déchaîner un cyclone qui a fourni la preuve de l'infaillibilité des prévisions scientifiques, mais aussi, hélas! du danger de perdre un seul instant avant d'en tirer profit.

Dès la veille, à deux heures, l'amiral Fitzroy avait reçu des communications télégraphiques annonçant l'approche de la tempête, qui devait éclater vingt heures plus tard sur les côtes septentrionales de l'Angleterre. Prévenir déjà les marins parut superflu : on remit la chose au lendemain matin.

L'électricité arriva encore à temps pour devancer l'ouragan, et les signaux furent arborés à la pointe du jour. Malheureusement, à Scarborough, dans le voisinage du centre où les éléments déchaînaient leur fureur, les pêcheurs avaient déjà pris la mer; l'équipage du bateau de sauvetage était absent. Quatorze victimes, laissant derrière elles sept femmes et dix-sept orphelins, payèrent de leur vie le retard qui aurait pu être évité si on avait arboré des signaux nocturnes, ou prévenu les navigateurs à coups de canon.

En voyant ces tristes résultats d'un avis simplement retardé pendant quelques heures, on frémit involontairement aux malheurs qui résultent d'un délai de quelques années. De combien de sinistres ne sont donc pas coupables les gouvernements qui négligent d'organiser un système de signaux météorologiques! Comment ne pas regretter que des hommes de science reculent devant les travaux nécessaires pour épargner tant de vies, en ayant la satisfaction de recueillir sur la physique du globe tant de renseignements inestimables?

Comme nous l'avons déjà indiqué l'année dernière à pareille époque, les personnes qui aiment à contempler les phénomènes célestes pourront suivre avec intérêt la course des étoiles filantes ou bolides (consulter les tables). Elles verront ces astres mystérieux imprimer sur la voûte céleste la trace lumineuse de leurs pas.

Il n'y a dans ces remarquables phénomènes rien que d'imprévu, d'irrégulier, d'instantané. L'apparition est si prompte, la disparition est si soudaine, qu'il faut une grande habitude des observations météorologiques pour être bien sûr que l'on a vu quelque chose, pour reconnaître d'une manière précise les endroits par lesquels le globe de feu a passé. Les observateurs inexpérimentés, quand ils sont frappés par une vive lumière, sont naturellement portés à exagérer les dimensions et l'éclat des objets brillants. Aussi ne saurait-on trop vivement engager les personnes qui contemplent l'admirable spectacle offert par ces globes incandescents à porter tous leurs soins sur la détermination de leur diamètre, qui peut souvent être considérable.

Ainsi l'on a aperçu aux États-Unis d'Amérique et à Hartwell, en Angleterre, des globes qui se mouvaient à une distance verticale de 50 à 60 kilomètres, et qui, vus de si loin, paraissaient aussi grands que la lune dans son plein.

Il est encore très-important de déterminer si plusieurs fragments qui peuvent tomber ensemble à la surface de la terre sont les débris du même astre, séparés les uns des autres par une espèce d'explosion dont l'énergie dépasse tout ce que nous pouvons imaginer, car dans les bolides tout est étrange et gigantesque, vitesse, éclat et quelquefois dimensions.

Les orages les plus épouvantables, qui déracinent les arbres et renversent les édifices, soufflent avec une vitesse qui n'atteint pas 50 mètres par seconde, c'est-à-dire moins de 200 kilomètres à l'heure. Le mouvement de rotation de la terre autour de son axe pour les points de l'équateur donne une vitesse de 1 600 kilomètres, huit fois plus considérable que celle des tempêtes. Le mouvement de circulation de notre planète dans son orbite est deux à trois cents fois plus rapide. Mais cette prodigieuse précipitation n'est rien pour les bolides, car certains vont encore plus vite. Humboldt prétend avoir constaté une vitesse de 120 kilomètres par seconde.

En admettant que les orages exercent un effort dynamique de 250 kilogrammes par mètre carré de surface, on trouve qu'un bolide lancé avec une vitesse de 10 kilomètres à la seconde éprouverait une résistance de deux à trois cents fois le poids de la pression atmosphérique, équivalant, par conséquent, à la pression des océans les plus profonds sur les roches qui forment leur lest.

Le 21 novembre 1862 aura lieu une éclipse partielle de soleil qui ne diminuera d'éclat que pendant une heure, de six à sept heures du soir, temps moyen de Paris, et qui ne sera visible que dans les hautes latitudes de l'océan Austral. La durée du phénomène sera du reste très-courte.

— C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage. Voylà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doibt être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité.

— En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée, au demourant, et égale ; une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. MONTAIGNE.

La modestie est à la vertu ce qu'un voile est à la beauté: elle en fait ressortir l'éclat. LORD CHESTERFIELD.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251, 270, 287.

GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG.

(21 timbres, 2 types; — 7 enveloppes, 1 type.)

L'affranchissement des lettres a commencé, dans le grand-duché, en 1852 avec les timbres mobiles, et en 1861 avec les enveloppes timbrées. Les timbres et les enveloppes de Prusse sont employés dans la principauté de Birkenfeld.

Le nombre des lettres distribuées a été de 1 627 187 en 1860.

L'augmentation a été, à cinq ans de distance, de 1860 sur 1855, de 44 pour 100, et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 22 pour 100.

56 lettres sur 100 ont été affranchies en 1860.

Le nombre moyen de lettres par habitant était de 5 en 1858.

Quatre émissions de timbres ont eu lieu.

La première émission, faite en 1852, se compose de timbres qui ont 20^{mm} sur 18, et qui sont rectangulaires, gravés, imprimés en noir sur papier de couleur; le chiffre de la valeur en thaler est au centre, dans un écusson qui est surmonté des armes grand-ducales; au bas, *Oldenburg;*

à droite et à gauche, la valeur en grotes et en gros d'argent.

¹/₃ gros d'argent	(0f.0417), (¹),	— vert jaunâtre.
¹/₃₀ thaler	(0f.1250),	— bleu foncé.
¹/₁₅	(0f.2500),	— rose.
¹/₁₀	(0f.3750),	— jaune pâle (n° 39).



N° 39.



N° 40.

Les timbres de la seconde émission, faite en 1860, ont 23mm sur 18; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en noir sur papier de couleur; au milieu, les armes du grand-duché; en haut, *Oldenburg;* de chaque côté de l'écusson, la valeur en chiffres, et au bas, celle en lettres.

» ¹/₃ gros	(0f.0417),	— vert-olive clair.
1	(0f.1250),	— bleu foncé.
2	(0f.2500),	— rose.
3	(0f.3750),	— jaune pâle.

Il existe un timbre d'essai, de 2 gros, qui est imprimé en noir sur papier blanc.

Les timbres émis en 1861 ne diffèrent des précédents qu'en ce qu'ils sont imprimés en couleur sur papier blanc.

» ¹/₄ gros	(0f.0312),	— jaune-orange.
» ¹/₃	(0f.0417),	— vert clair (²).
» ¹/₂	(0f.0625),	— marron clair.
1	(0f.1250),	— bleu clair (n° 40).
2	(0f.2500),	— rose.
3	(0f.3750),	— jaune-citron.

La dernière émission, faite dans les premiers mois de 1862, se compose de timbres pareils à ceux de la troisième pour le dessin et l'impression, mais dont les couleurs sont celles qui ont été adoptées par l'Union postale des États allemands.

Les timbres de ¹/₄ de gros ont été supprimés.

» ¹/₃ gros	(0f.0417),	— vert clair.
» ¹/₂	(0f.0625),	— orange.
1	(0f.1250),	— rose.
2	(0f.2500),	— bleu clair.
3	(0f.3750),	— bistre clair ou brun clair.

Les enveloppes timbrées, émises en 1861, ont 85mm sur 142; le timbre est placé à gauche et à l'angle supérieur; il est ovale et gravé, il a 29mm sur 26; le dessin, gaufré, ressort en blanc sur un fond de couleur; les armes grand-ducales occupent le centre, et on lit en haut *Oldenburg*, à droite et à gauche le chiffre de la valeur, et au bas la valeur en lettres.



N° 41.

Au dos de l'enveloppe, à droite et en diagonale, sont deux lignes parallèles formées chacune des mots *Post couvert ...groschen*, répétés sept ou huit fois et imprimés en bleu.

» ¹/₂ gros	(0f.0625),	— marron.
1	(0f.1250),	— bleu ciel.
2	(0f.2500),	— rose (n° 41).
3	(0f.3750),	— jaune.

(¹) 1 thaler d'argent = 30 gros d'argent = 72 grotes = 3f.75.
(²) Il y a des timbres de ¹/₃ de gros imprimés en vert foncé.

Ces enveloppes sont remplacées par de nouvelles tout à fait pareilles quant à la grandeur, au dessin et à la forme du timbre, mais présentant deux différences : la première est dans la couleur, qui est aujourd'hui la même pour tous les États appartenant à l'Union postale allemande; la seconde est dans la position du timbre, qui est à droite au lieu d'être à gauche.

L'enveloppe de 1 gros (rose) a été émise en février 1862; les enveloppes de 2 gros (bleu) et de 3 gros (bistre clair) ont été mises en vente au milieu de l'année 1862.

Les timbres sont fabriqués, à Oldenbourg, dans un établissement privé, sous le contrôle de l'État, et les enveloppes à l'imprimerie royale de Prusse à Berlin.

ROYAUME DE PRUSSE.

(17 timbres, 5 types; — 35 enveloppes, 3 types.)

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste est en vigueur en Prusse depuis le 15 novembre 1850, en vertu de la loi du 21 décembre 1849.

La loi du 21 décembre 1849 a fixé le port de la lettre simple à 1 gros d'argent pour une distance de 10 milles (74 kilomètres) et au-dessous, à 2 gros pour une distance de 10 à 20 milles (74 à 148 kilomètres), et à 3 gros pour plus de 20 milles. La lettre simple doit peser moins de 1 loth (16 ²/₃ grammes). La progression du port selon le poids était double pour 1 à 2 loths exclusivement, triple pour 2 à 3 loths, quadruple pour 3 à 4 loths, quintuple pour 4 à 8 loths, sextuple pour 8 loths et au-dessus. Cette progression a été abolie par la loi du 21 mars 1861 : toute lettre pesant 1 loth et plus, quel que soit son poids, ne paye plus que double port. Cette loi est en vigueur depuis le 1er mai 1861.

Les lettres affranchies sont soumises à la même taxe que les lettres non affranchies.

On perçoit cependant une surtaxe de 1 gros d'argent sur les lettres non affranchies destinées aux États qui font partie de l'Union postale allemande. Le port de ces lettres (par exemple, de lettres de Berlin pour Vienne, Dresde, Munich, etc.) est le même que pour l'intérieur de la Prusse, soit de 1, 2 ou 3 gros, suivant les distances de 10, 10 à 20 et plus de 20 milles. La progression de la taxe selon le poids est, dans l'Union postale allemande, simple au-dessous de 1 loth, double de 1 à 2 loths, triple de 2 à 3 loths, et ainsi de suite en comptant un port simple par chaque loth ou fraction de loth en plus.

Le traité de l'Union postale allemande ne s'applique qu'aux correspondances échangées entre les divers pays qui la composent; les correspondances qui circulent dans l'intérieur de ces États sont soumises à une législation et à un tarif différents et réglés par chaque État. La surtaxe sur les lettres non affranchies existe en Autriche, en Bavière, au Hanovre, dans le Wurtemberg, à Bade; elle n'existe pas en Prusse, en Saxe, dans le Brunswick, le Mecklenbourg, l'Oldenbourg et la zone postale de la Tour et Taxis.

La quantité des lettres et des imprimés circulant a été de 34 859 342 en 1842, de 60 652 012 en 1850, de 135 377 086 en 1860, et de 140 302 838 en 1861.

L'augmentation a été, à dix ans de distance, de 1860 sur 1850, de 123 pour 100; à cinq ans de distance, de 1860 sur 1855, de 38 pour 100; et de la période triennale de 1858-60 sur celle de 1855-57, de 20 pour 100.

On compte dans les 140 302 838 lettres et imprimés de 1861, 101 975 393 lettres ordinaires, 26 920 244 lettres expédiées en franchise et 11 407 201 imprimés sous bande.

50 sur 100 en 1860 et 54 sur 100 en 1861 des lettres

qui circulent sur le territoire prussien sont affranchies; la proportion des affranchissements est plus grande pour les correspondances échangées avec les États de l'Union postale.

Il a été vendu, en 1859, 5 634 720 timbres de $^1/_3$ gros, 924 613 de $^1/_2$ gros, 7 035 511 de 1 gros, 1 970 991 de 2 gros, 2 080 656 de 3 gros.

La population de la Prusse était, en décembre 1858, de 17 739 913 habitants; le nombre moyen de lettres par habitant, en 1858, a été de 5.

On compte quatre émissions de timbres :

La première date du 15 novembre 1850. Les timbres ont 22mm sur 19; ils sont rectangulaires, gravés, et portent l'effigie du roi Frédéric-Guillaume IV, la tête à droite, sur un champ haché en pal contre-haché en fasce (sable). En haut, *Freimarke;* au bas, la valeur en lettres et en chiffres. Chaque timbre a une couronne de lauriers en filigrane.

6 fenins (pfenninge)	(0f.0625) [1],	— vermillon [2] sur papier blanc (no 42).
1 gros d'arg. (silbergroschen)	(0f.1250),	— noir sur rose terne.
2	(0f.2500),	— noir sur bleu foncé.
3	(0f.3750),	— noir sur jaune-citron.

Le 1er mai 1856, le port des imprimés sous bande fut réduit de 6 fenins à 4 par loth, et l'on mit en vente des timbres de 4 fenins (0f.0417), imprimés en vert sur papier blanc ou blanc verdâtre, et tout à fait semblables aux précédents.

Les timbres de 6 fenins ne servirent plus qu'à payer le droit de factage ou de remise des lettres à domicile.



No 42.



No 43.



No 44.

La seconde émission a été faite le 1er janvier 1857. Ces timbres ont 21mm.5 sur 18mm.5; ils sont imprimés en couleur sur papier blanc. Le type est le même que celui des timbres précédents, mais la gravure a moins de finesse et le portrait du roi est sur un fond uni.

1 gros d'argent	(0f.1250),	— rose.
2	(0f.2500),	— bleu ciel (no 43).
3	(0f.3750),	— 1o orange; 2o jaune-chamois.

Les timbres de la troisième émission (1858) ont 21mm sur 18mm.5; ils sont imprimés en couleur sur papier blanc. Le type et le dessin sont les mêmes que ceux de la seconde émission, mais l'effigie du roi est sur un champ haché en pal et en fasce.

4 fenins	(0f.0417),	— vert clair.
1 gros d'argent	(0f.1250),	— rose.
2	(0f.2500),	— bleu ciel.
3	(0f.3750),	— jaune-chamois.

Depuis la mort du roi Frédéric-Guillaume IV, le roi régnant, Guillaume Ier, a ordonné, par une lettre de cabinet du 17 février 1861, que les timbres-poste et les timbres des enveloppes porteraient à l'avenir l'aigle héraldique de Prusse.

Les timbres actuels ont été émis le 1er octobre 1861, un peu avant le couronnement du roi. Ils ont 21mm.5 sur 19. Les timbres de 4 et 6 fenins sont octogones; les timbres de 1, 2 et 3 gros sont ovales. L'aigle de Prusse est dans un médaillon ovale. On lit en haut *Preussen*, en bas la valeur en lettres, et aux côtés la valeur en chiffres. Le dessin est gaufré et blanc sur fond imprimé en couleur; le papier est blanc. Les timbres sont séparés par de petites piqûres rectilignes.

4 fenins	(0f.0417),	— vert clair (no 44).
6	(0f.0625),	— orange.
1 gros d'argent	(0f.1250),	— rose vif.
2	(0f.2500),	— bleu clair.
3	(0f.3750),	— bistre clair.

Les premières enveloppes avec timbre fixe ont été mises en vente le 15 septembre 1851.

Les enveloppes sont de deux dimensions : les unes ont 115mm sur 149; les autres, 84mm sur 147.

Le timbre est placé à gauche et à l'angle supérieur.

Les enveloppes de 1, 2 et 3 gros ont été émises le 15 septembre 1851, et celles de 4, 5, 6 et 7 gros, le 20 novembre 1852.

Pour les valeurs de 1, 2 et 3 gros, le timbre est ovale, il a 28mm.5 sur 26; le chiffre est au bas. Pour les valeurs de 4, 5, 6 et 7 gros, le timbre est octogone, il a 27mm sur 24mm.5; le chiffre est en haut dans les timbres de 4, 5 et 6 gros, et en bas dans le timbre de 7 gros.

Ce timbre présente l'effigie du roi, la tête à droite; le dessin est gaufré et blanc sur fond de couleur. La valeur en lettres et en chiffres est marquée dans l'encadrement.

Afin d'empêcher la contrefaçon, on fit usage, pour les enveloppes, de papier fait d'après le procédé de Dickinson, c'est-à-dire dans la pâte duquel on avait inséré deux fils de soie orange, parallèles, qui traversaient diagonalement l'enveloppe en passant sur le timbre.

1 gros d'argent	(0f.1250),	— rose.
2	(0f.2500),	— bleu.
3	(0f.3750),	— 1o chamois; 2o jaune.
4	(0f.5000),	— marron clair.
5	(0f.6250),	— lilas.
6	(0f.7500),	— vert clair (no 45).
7	(0f.8750),	— vermillon.

L'emploi du papier Dickinson (avec fils de soie dans la pâte) étant trop dispendieux, on remplaça, en 1857, les deux fils par deux lignes parallèles, en diagonale, placées au-dessus du timbre et au dos de l'enveloppe, imprimées



No 45.



No 46.

en gris foncé, sur chacune desquelles on lit, répétés six ou sept fois, les mots *Post couvert... silbergroschen.* Les timbres et les enveloppes sont d'ailleurs semblables aux précédents.

1 gros d'argent,	— rose.
2	— bleu (no 46).
3	— jaune.
4	— marron clair.
5	— lilas.
6	— vert clair.
7	— vermillon.

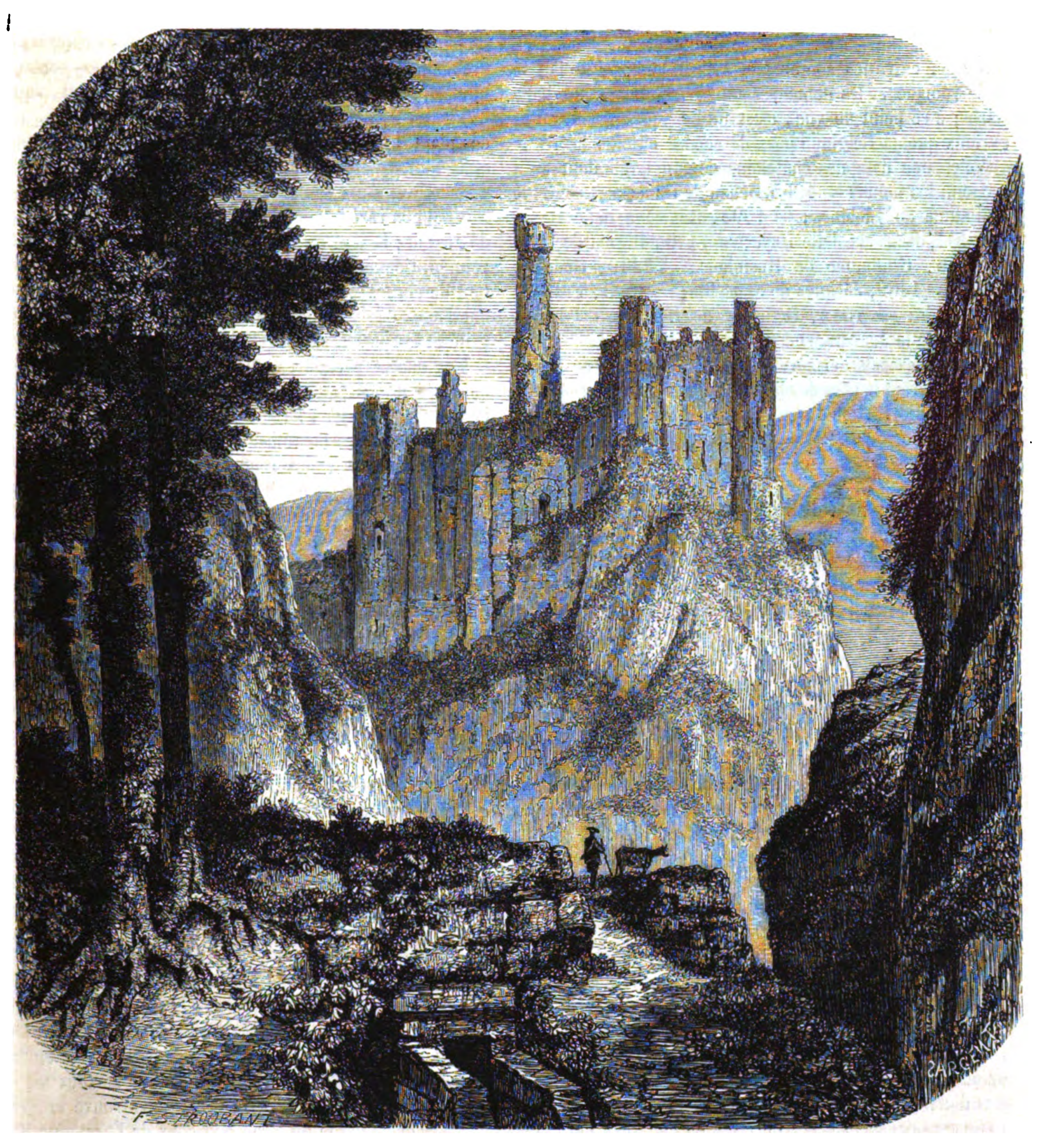
La suite à une autre livraison.

[1] 1 thaler = 30 gros d'argent = 3f.75. 1 gros d'argent = 12 fenins = 0f.125.

[2] D'après M. de Laplante, le timbre de 6 fenins de 1850 serait brun sur papier blanc. (*Catalogue*, p. 10.)

LE CHATEAU DE MONTAIGLE

(BELGIQUE).



Vue du château de Montaigle. — Dessin de Stroobant.

En remontant les rives de la Meuse, de Namur vers Dinant, on rencontre, à 4 kilomètres de cette dernière ville, la belle vallée de Moulin. Après avoir suivi et côtoyé pendant une heure le cours pittoresque de son ruisseau, on arrive, sans fatigue, devant un rocher isolé que couronnent à son sommet les ruines du château de Montaigle.

Le nom de Montaigle (*Mons Aquilæ*) fait naître de suite chez nous le souvenir des anciens dominateurs du monde. La tradition aidant, on y voit un de ces postes que César ou ses lieutenants établissaient sur notre sol pour maintenir les populations trop rebelles à leur joug.

Gramaye, le plus ancien annaliste qui fasse mention de l'origine de cette forteresse, nous dit qu'il est très-présumable qu'elle doit son nom et sa fondation à l'armée romaine. Galliot, de même, pense qu'elle pourrait bien avoir été un ouvrage des Romains; son nom le donne assez à croire, outre qu'on lit, ajoute-t-il, que Quintus Cicero, frère du célèbre orateur et lieutenant de Jules César, hiverna dans ce quartier avec une légion, dans le temps que ce prince subjugua la Belgique. Nous avons bien vu des médailles, des tuiles romaines découvertes dans les environs, mais jamais on n'a pu nous assurer positivement qu'on en ait trouvé au château. Elles étaient, d'ailleurs, en si petit nombre qu'on ne saurait les donner comme preuves d'une occupation romaine.

Il n'est resté aucun acte authentique de la fondation du château de Montaigle. On assigne cependant les premières années du quatorzième siècle (1300 à 1310) pour date de l'origine de l'édifice, qui s'éleva sur le rocher de Faing et emprunta son nom à une métairie voisine, la villa de Mon-

taigle. Cette villa est aujourd'hui la ferme de Montaigle-la-Ville, bâtie, dit-on, sur des substructions antiques. Ne faudrait-il pas chercher là l'étymologie, *Mons Aquilæ?*

Dans le système de construction suivi à Montaigle, on a donné beaucoup d'importance à l'habitation; tout n'y a pas été sacrifié à la défense, comme dans les châteaux antérieurs au quatorzième siècle. C'est évidemment une époque de transition entre les sombres et massifs donjons de la période romane et les demeures plus élégantes du seizième siècle; à ce point de vue, c'est un des spécimens les plus curieux que la Belgique possède encore aujourd'hui.

Voici une liste des châtelains de Montaigle dont on a recueilli les noms : — 1355, Jehan de Hanecke; — 1371, Willaume de Liebincs; — 1395, Renichon delle Haye; — 1407, Remsart delle Haye; — 1440, Bureal de Huz; — 1456, Guillaume de Rosinbois; — 1479, Godefroy Deve; — 1489, Jacques de Senceille; — 1505, François de Hontoir; — 1542, Godefroy de Hontoir; — 1554, Étienne de la Joncquière.

Jusqu'au siècle dernier, les baillis de la terre de Montaigle portèrent le titre de châtelain; mais on comprend que depuis la destruction du château, en 1554, ce titre n'était plus qu'honorifique. (¹)

Souhaiteriez-vous d'être roi? Triste ambition, à mon gré; si cependant vous le désirez bien ardemment, qui s'oppose à ce que vous preniez un sceptre? Vous avez en vous tout un royaume : régnez, et surtout gouvernez sagement vos passions. GELLERT.

LA COLLECTION D'AMBRAS,

A VIENNE EN AUTRICHE.

Vienne, le château impérial (Burg) et l'ancienne villa du prince Eugène, possèdent des trésors admirables, peu explorés de la science et ignorés de la majeure partie des habitants de cette cité. Les Viennois sont très-amateurs de concerts, de spectacles et de divertissements publics, mais pas le moins du monde curieux de tableaux, de statues et d'antiquités. Les riches musées qu'on appelle la chambre du Trésor, le cabinet des Antiques, la galerie du Belvédère et la collection d'Ambras sont comme des temples mystérieux où pénètrent les seuls initiés, quoique rien n'empêche les profanes d'y entrer.

De tous ces musées, la collection d'Ambras est, sans contredit, celui que l'on connaît le moins. Il mérite cependant au plus haut degré l'attention des amateurs d'objets d'art du moyen âge et de la renaissance. Il date de la fin du seizième siècle : l'origine en est due à l'archiduc Ferdinand, comte du Tyrol. Amoureux de ce qu'on appelle volontiers « l'antiquaille », il passa vingt ans de sa vie à recueillir tout ce qu'il put trouver de rare et de précieux en objets d'art et d'histoire naturelle. Ces richesses étaient réunies dans sa maison de plaisance à Ambras, située à une demi-heure d'Innsbruck : de là vient le nom que porte aujourd'hui la collection. En ce temps-là, on la considéra comme un phénomène, et elle reçut le nom de cabinet des Merveilles (*Wunderkammer*). Négligée et dépouillée de quelques-uns de ses plus beaux ornements par les successeurs de Rodolphe II, qui en avait fait l'acquisition, en 1606, au prix de 100 000 florins, elle s'amoindrit considérablement dans le cours du dix-septième siècle, et se vit plus d'une fois menacée d'une entière destruction pendant les guerres du siècle suivant, qui firent du château d'Ambras tour à tour une prison, une ambulance et une caserne. En 1806, le traité de paix de Presbourg ayant fait passer le Tyrol du sceptre de l'Autriche à celui de la Bavière, les débris du cabinet de l'archiduc Ferdinand furent transportés à Vienne et rangés au rez-de-chaussée du palais du Belvédère, où ils sont encore aujourd'hui. On trouve là une galerie et six chambres toutes remplies de ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'art et dans la nature : des tableaux, des manuscrits à miniatures, des livres à figures, des armes, des instruments de musique, des bijoux, des pièces d'orfévrerie, d'horlogerie et de serrurerie, des animaux, des plantes, des minéraux, des ouvrages de toutes façons et de toutes matières; en un mot, tout ce qui se peut imaginer de curieux et de recherché, soit pour l'antiquité, soit pour la rareté, soit pour la délicatesse et l'excellence du travail : le seul catalogue de tout cela fait un assez gros volume. Comme il nous est impossible d'examiner en détail tant de choses, nous nous contenterons de signaler quelques-unes des pièces les plus importantes par leur célébrité et les plus remarquables par la main-d'œuvre.

Les quatre premières salles sont une espèce d'arsenal dont les armes, au lieu d'être comme jadis les affreux instruments des jeux féroces de Mars, ne sont plus aujourd'hui que les monuments curieux des arts aimables de Minerve. Ces salles renferment une très-intéressante série d'objets en fer et en cuivre, qui commence par les vieilles cottes de mailles du moyen âge pour finir aux brillantes armures de la renaissance. Des trophées d'armes sont appendus le long des murailles. L'Italie, l'Espagne, la France, l'Allemagne, la Turquie, l'Amérique même, y ont apporté leur tribut. Les hauberts des chevaliers du temps de Frédéric le Hohenstaufe, les cabassets, les pavois en bois pouvant couvrir un homme de la tête aux pieds, les longues pertuisanes à lames flamboyantes, les lourdes armures de fer, les rondaches à figures relevées et damasquinées en or et en argent, les somptueuses épées du règne de Charles-Quint, les dagues ciselées, les arbalètes à fûts chargés d'ornements en nacre, les pulvérins en corne de cerf sculptée, les arquebuses et mousquets à rouet et à mèche incrustés de métal ou d'ivoire, présentent un rare assemblage des moyens de destruction ou de défense imaginés en ces temps naïfs où l'on n'avait point encore inventé les canons rayés et les navires cuirassés.

Dans la salle d'entrée on voit plusieurs princes autrichiens à cheval, avec toute l'armure et tous les ornements qu'ils avaient dans les tournois. On s'empresse de vous y faire remarquer les deux armures de l'archiduc Ferdinand, qui sont célèbres, à la collection d'Ambras, autant, pour ainsi dire, que le nom de leur premier possesseur l'est en Autriche. Mais ce n'est point là ce qui attire surtout les regards. Au milieu de ces deux armures se trouve un géant de fer, ancien garde du corps à la cour de l'archiduc Ferdinand, et qui mérite bien d'être mis au rang de toutes ces raretés. Il est connu sous le nom du *grand paysan de Trente;* la tradition, d'accord avec les proportions de l'armure, lui donne une stature haute de neuf pieds ordinaires, et les gens du Tyrol se racontent encore aujourd'hui mainte histoire de ses prouesses. Il tient d'une main sa propre épée, et de l'autre la lance, extraordinairement grande et lourde (elle pèse 48 livres), de laquelle son maître faisait usage dans les tournois.

L'archiduc Ferdinand était un des hommes les plus forts de son temps. On dit qu'il arrêtait un carrosse à six chevaux, allant à toute bride, en le prenant par un des rayons de la roue; qu'il rompait de ses mains deux écus joints ensemble; et on ajoute je ne sais combien d'autres choses aussi prodigieuses et aussi incroyables. Ses deux armures de parade et de cérémonie sont d'une curieuse magnificence; elles comptent à bon droit parmi les plus beaux ouvrages d'armu-

(¹) Extr. des *Annales de la Soc. archéol. de Namur*. 1859.

rerie que nous ait laissés le seizième siècle. L'une de ces deux armures a été fabriquée à Milan, ce qui lui a fait donner le nom de l'*Armure milanaise*. Elle a ceci de rare et de remarquable qu'elle est entière, et que les pièces qui la composent sont homogènes. Quelques personnes ont cru y reconnaître la main des frères Picinini. Si nulle preuve directe et positive ne vient confirmer cette conjecture, du moins la perfection de l'armure elle-même, la beauté de son style, la finesse de ses ciselures et la pureté de son dessin, ne s'opposent-elles point à ce qu'on l'attribue aux célèbres artisans (ou plutôt artistes) milanais que nous venons de nommer.

La seconde armure, dite l'*Armure noire*, brille également sous le double rapport de la composition et de l'exécution. La cuirasse en fer bruni, presque noir, présente sur le devant les figures de Neptune et d'Hercule; le revers est orné des figures de Jupiter et de Vulcain; les unes et les autres sont de relief et accompagnées d'arabesques richement damasquinées en or. Cette cuirasse paraît de fabrique allemande; mais, bien que le travail et le dessin en soient assez remarquables, ils ne valent pas ceux des deux autres pièces faisant partie de la même armure. L'une de ces pièces est un très-beau casque à visière saillante en forme de tête de lion et à timbre orné de deux figures de Renommées; l'autre, un superbe bouclier de forme ronde, avec figures exécutées au repoussé et ciselées : l'ombilic porte une tête de Méduse d'un très-fort relief, et encadrée de feuillages dorés au delà desquels se déroule une suite de sujets allégoriques relatifs à la Guerre, à la Victoire, à la Gloire et à la Paix; la frise est couverte de nombreuses figures de tritons et de naïades, séparées par quatre médaillons qui représentent Scipion l'Africain, Jules César, Auguste et Tibère. Ces deux pièces sont d'un goût parfait et d'un travail admirable, qui dénotent hautement l'origine italienne et l'époque de la renaissance.

La salle des Joyaux, appelée le *cabinet doré*, n'est pas moins intéressante que la galerie des Armures. On sait que les anciens monuments d'or et d'argent sont de la plus grande rareté; car la richesse de la matière, qui est leur moindre valeur, a causé la perte d'une foule de chefs-d'œuvre de l'art, et bien peu de pièces d'orfévrerie ont pu échapper, à travers les siècles, aux besoins, à l'ignorante cupidité, et surtout à l'empire de la mode, déesse dont le culte destructeur a, dans tous les temps, contribué plus que les autres calamités à la fonte des plus beaux bijoux.

La collection d'Ambras possède cependant un assez grand nombre de monuments d'or et d'argent; le plus précieux est incontestablement la fameuse salière de Benvenuto Cellini, qui intéresse à la fois par la beauté du métal, l'authenticité de l'objet, l'excellence du travail, ainsi que par la célébrité de l'auteur, du premier possesseur, du donateur et du donataire.

Cellini exécuta cette salière pour François Ier, qui lui fit donner à cet effet mille écus d'or vieux et de bon poids. Dans ses curieux Mémoires, il raconte d'une façon piquante le guet-apens dont il faillit être la victime en revenant avec son or de chez le trésorier, et dont il se tira avec autant d'adresse que de vaillance. Il y fait aussi la description de la salière qu'il termina promptement; mais cette description ne s'accorde pas avec celle qu'il en donne dans son Traité d'orfévrerie, et toutes les deux sont inexactes sur plusieurs points. Ces variations et ces méprises n'ont rien qui doive nous surprendre : Cellini écrivait de souvenir et n'était pas en face de l'objet, lorsqu'à l'âge de cinquante-neuf ans, c'est-à-dire seize ans après l'exécution de sa salière, il fit le récit des événements de sa vie, et que dix ans plus tard il composa son Traité d'orfévrerie. La description suivante a été faite en présence du monument même.

La salière est de forme ovale, toute en or ciselé et en grande partie émaillé; elle a environ deux tiers de brasse de dimension, et pèse vingt-six marcs deux onces; le titre de l'or est à vingt-deux carats et demi. Le sujet de la salière se compose de deux figures principales en ronde bosse et d'égale grandeur : elles représentent, l'une Neptune, et l'autre Cybèle. Du côté de Neptune est figuré un bras de mer où le dieu, assis sur une grande coquille recouverte d'une draperie bleue et parsemée de fleurs de lis, est entraîné par quatre chevaux marins à corps terminés en queues de poisson qui s'entremêlent; il tient de la main droite un trident, et de la gauche un mors. Des dauphins et d'autres poissons nagent autour de lui et fendent les vagues, au milieu desquelles est placée une barque destinée à recevoir le sel, et richement ornée de mascarons et d'instruments de guerre. De l'autre côté de la salière, au bord de la mer, Cybèle, sous les traits d'une femme non vêtue, est assise sur la tête d'un éléphant couvert d'une housse verte et fleurdelisée; elle tient des fruits dans la main droite, et la gauche est appuyée sur son sein. A ses pieds on voit un lion paraissant à l'entrée de sa tanière, et une salamandre couchée au milieu des flammes et détournant la tête pour regarder la déesse. Sur le rivage s'élève un temple d'ordre ionique, destiné à renfermer le poivre; la plate-forme de ce temple sert de couvercle à la poivrière; elle supporte une figure de femme coiffée avec la recherche la plus élégante et se reposant sur un tapis de verdure bordé de fleurs. Cette femme, qui représente probablement la patrie des épices, est entourée de deux figures d'hommes et de deux figures de femmes, assises les unes et les autres aux quatre angles de la plate-forme et personnifiant apparemment les quatre Saisons. Aux deux côtés du temple, Hercule et l'Abondance sont debout dans des niches surmontées de cartouches portant les armes de France et la lettre initiale du nom de François Ier avec l'emblème de ce roi. Sur le devant sont répandus des fleurs et des fruits au milieu desquels se jouent des reptiles et d'autres petits animaux.

La salière est fortement vissée sur un socle d'ébène, dans l'épaisseur duquel est ménagée une doucine ornée de quatre figurines en demi-relief; elles représentent les quatre Heures du jour, et sont séparées l'une de l'autre par les quatre Vents principaux, entremêlés d'instruments propres aux travaux rustiques et nautiques. Quatre petites roulettes d'ivoire, engagées et à moitié cachées dans le socle, servent à conduire commodément la salière en avant et en arrière.

Cette salière est assurément une œuvre précieuse d'orfévrerie; cependant on peut contester que la composition en soit heureuse. On comprend que Cellini, suivant les traditions mythologiques universellement admises de ses contemporains, ait choisi Neptune pour personnifier la mer, et Cybèle pour figurer la terre; mais en voyant les attitudes forcées de ces deux figures et leurs jambes disgracieusement entrelacées, on ne se douterait guère, si l'artiste ne le disait pas lui-même, qu'il a voulu par là faire allusion aux golfes qui pénètrent dans les terres et aux promontoires qui s'avancent dans la mer. Cette allusion, quelque spécieuse et puérile même qu'elle paraisse, ne l'est cependant pas encore autant que celle qui se rattache à la figure de Cybèle : les deux jambes de cette déesse, l'une étendue, l'autre relevée et repliée, sont destinées à figurer par cette position les plaines et les monts, et la main gauche, dont elle presse sa poitrine, doit rappeler le lait qui nourrit le genre humain! La figure de Cybèle, d'une sveltesse et d'une élégance excessives, a, dans la pose, quelque chose de contraint et d'affecté. Le travail et le galbe de cette figure offrent beaucoup d'analogie avec ceux de la

longue nymphe de Fontainebleau sur le célèbre bas-relief en bronze que Cellini avait fait pour cette résidence royale, et qu'on voit maintenant au Louvre. L'artiste s'y est attaché moins à consulter la nature qu'à rechercher cette grâce qu'on ne rencontre pas dès qu'on court après elle, et à laquelle il a sacrifié jusqu'à la correction de son dessin.

Les défauts que nous venons de signaler ne doivent cependant point empêcher de rendre justice à Cellini, et de reconnaître que dans le reste de sa composition il a fait preuve de science et presque de génie. Les figurines qui enrichissent le socle, toutes petites qu'elles sont, rappellent distinctement le style de Michel-Ange, dont Cellini, comme il le dit lui-même, aimait tant à s'inspirer. Quoiqu'il soit resté loin de son modèle, il s'en est aidé avec avantage, et ces figurines sont préférables de beaucoup aux figures principales. On y trouve plus de netteté et de distinction dans les motifs, plus de nerf et plus de pureté dans le dessin, plus de goût et de style dans la pose et l'ajustement. Rien de plus vrai, de mieux réussi que les représentations des animaux qui accompagnent Neptune et Cybèle. Ces animaux et les autres accessoires, tels que la barque, le temple, les fleurs, les fruits, les draperies, etc., sont groupés, ajustés, ciselés et émaillés avec un art, un soin et un fini admirables.

Ce fut en 1543 que Cellini présenta la salière à François Ier, qui lui en témoigna une extrême satisfaction. Vingt-sept ans après, Charles IX, étant sur le point de se marier avec Élisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, l'archiduc Ferdinand, frère de cet empereur, conduisit sa nièce à Spire, et remplaça le fiancé lors des épousailles, qui eurent lieu dans cette ville, le 22 octobre 1570. Le mariage se fit le 26 novembre suivant, à Mézières, et à cette occasion Charles IX distribua à ses hôtes des présents magnifiques. En récompense de la procuration dont il avait bien voulu se charger sur la demande du roi, l'archiduc Ferdinand reçut, outre une aiguière en onyx et une coupe d'or, la salière de Cellini, jugée avec raison le cadeau le plus agréable qui pût être offert à ce prince, dont on connaissait le goût pour les objets d'art et de curiosité. Chose singulière, cette œuvre, si fameuse dans les fastes de la renaissance, demeura dès lors comme ensevelie dans une espèce d'obscurité à Ambras. On ignorait ce qu'elle était devenue, et le comte de Cicognara, ainsi que M. de Clarac, n'hésitent point à affirmer qu'elle avait été fondue. Heureusement elle avait échappé au creuset, et on la retrouve complétement intacte, à Vienne, parmi les objets provenant de l'ancien cabinet de l'archiduc Ferdinand. Lorsqu'en 1819 M. A. Primisser, conservateur de la collection d'Ambras, publia un catalogue raisonné des richesses et des raretés qu'elle renferme, il n'eut garde de ne pas y signaler l'existence de l'œuvre florentine qui avait été l'objet de tant de recherches infructueuses. Depuis ce moment, la salière de Cellini est une des curiosités les plus appréciées de Vienne ; on attache à sa conservation la plus grande importance, et on en prend autant de soin que des plus précieux trésors.

Collection d'Ambras, à Vienne. — Salière de Benvenuto Cellini. — Dessin de Féart.

On doit citer encore, dans la salle des joyaux, les armes désignées comme ayant servi à Charles-Quint. Une arme qui porte un nom illustre acquiert par cela seul une haute

valeur; c'est de l'histoire présentée de la manière la plus saisissante. Vous passez à côté d'une épée assez commune sans en prendre souci; qu'on vous dise que c'est l'épée de Charlemagne ou de Frédéric Barberousse, aussitôt vous vous sentez attiré vers cette arme, et peu s'en faut que vous ne vous croyiez tenu d'admirer ce qui vous semblait peu remarquable tout à l'heure. On doit être quelque peu en garde contre ces séductions. Les conservateurs de collections publiques, entraînés par un excès de zèle officiel, se montrent souvent trop enclins à assigner sans grande autorité aux curiosités confiées à leur garde des généalogies princières.

On sait que Charles-Quint avait un goût très-prononcé pour les belles armes, et qu'il conserva ce goût même lorsqu'il se retira au monastère de Yuste, où l'on trouva après sa mort un certain nombre d'objets de panoplie qu'il y avait rassemblés. Mais toutes les cuirasses, toutes les épées, toutes les arbalètes qu'on attribue à ce prince rempliraient plusieurs magasins d'armuriers, et une provision si extraordinaire doit inspirer une extrême défiance à l'égard de toutes celles dont l'extrait de baptême ne se trouve pas parfaitement régulier.



Cabinet des Antiques, à Vienne. — Charles-Quint, sculpture en albâtre. — Dessin de Féart.

Ainsi nous avons quelque peine à croire que trois armures aussi simples, aussi peu ornées que celles qui portent le nom de Charles-Quint à la collection d'Ambras aient appartenu à ce monarque, qui aimait tant le luxe et l'élégance dans ses armes. Une magnifique rondache, attribuée à Filippo Negroli, fameux armurier milanais, que Vasari cite comme le plus habile ciseleur damasquineur de son temps, et une très-belle épée exécutée par Antonio Picinino de Milan, méritent bien d'être classées parmi les prodiges du travail italien au seizième siècle, et leur richesse les rend réellement dignes de l'origine impériale qui leur a été donnée, quoique rien ne vienne appuyer l'authenticité de cette tradition. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux éperons et aux étriers qui auraient également servi à Charles-Quint.

On attribue encore à ce prince une épée et une arba-

lète; celles-ci, du moins, sont authentiques. L'arbalète mérite doublement l'attention des curieux, par cette singularité qu'elle est ornée de gravures finement exécutées sur ivoire par Albert Dürer, en 1521. L'épée est un ouvrage du bon temps de l'art allemand; elle a été fabriquée par Ambroise Gemlich, fourbisseur de Munich, en 1530. Ces armes portent l'une et l'autre l'aigle impériale à double tête et le nom de Charles-Quint avec la devise : *Plus ultra*. Personne n'ignore que, suivant la Fable, Hercule ayant pénétré jusqu'à Cadix et se croyant au bout du monde, y éleva deux colonnes avec l'inscription : *Non plus ultra* (Il n'y a rien au delà). Charles-Quint, successeur de Ferdinand et d'Isabelle, sous le règne desquels l'Amérique fut découverte, crut devoir rectifier cette inscription fameuse, et, effaçant le *Non*, laissa subsister le *Plus ultra* (Il y a quelque chose au delà), qu'il prit pour devise, et qu'on rencontre si souvent sur les ouvrages faits par ses ordres.

Le portrait de Charles-Quint que nous donnons (p. 325) est gravé d'après une sculpture en albâtre conservée au cabinet des Antiques de Vienne, d'où est tiré aussi le portrait en buste de l'impératrice Marie d'Espagne, femme



Cabinet des Antiques, à Vienne. — L'impératrice Marie d'Espagne, femme de Ferdinand III, gravure en coquille sur turquoise. — Dessin de Féart.

de Ferdinand III. Ce dernier portrait est gravé sur coquille au revers d'une turquoise dont le devant représente l'empereur Ferdinand III.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT ([1]).

Tout le village de Chamouny était dans l'inquiétude : la veille, au matin, trois voyageurs, accompagnés de sept guides et de quatre porteurs, s'étaient mis en chemin pour gravir sur la crête du Mont-Blanc. C'est toujours une périlleuse tentative, et l'on n'a jamais la certitude de voir revenir ceux qui l'entreprennent; ils peuvent rester ensevelis dans les neiges, périr au fond d'un abîme ou dans une crevasse des glaciers. On attend donc habituellement leur retour avec un certain malaise. Ils montent d'abord jusqu'à la cabane des Grands-Mulets ([2]), élevée de 3455 mètres au-dessus du niveau de la mer; là ils passent la nuit, enveloppés de couvertures, et, selon leurs goûts, dorment au bruit du vent qui assiége et tourmente presque sans relâche ces hauts lieux, ou jouissent du spectacle étonnant qu'ils offrent à la vue pendant une belle nuit d'été. Le lendemain, de bonne heure, ils s'acheminent vers la crête éblouissante que couronnent des neiges éternelles. Si nul accident n'a retardé leur marche, ils commencent à redescendre aussitôt que le soleil dépasse le zénith, et viennent coucher le soir même au Prieuré, nom spécial du village. C'est déjà un mauvais signe quand ils passent la seconde nuit dans la cabane des Grands-Mulets.

Or, il était dix heures du soir et l'on n'avait pas encore la moindre nouvelle de la caravane. Personne ne l'avait aperçue de loin, avant le coucher du soleil, sur un mamelon, sur un plateau ou sur un glacier; en vain les lunettes d'approche avaient fait leur office, sondé tous les replis de la montagne. On tremblait, par suite, qu'il ne fût arrivé quelque malheur au groupe aventureux. Les familles des guides et des porteurs éprouvaient surtout une vive anxiété, que chaque minute augmentait. A l'*hôtel royal de l'Union*, l'aubergiste craignait aussi pour les voyageurs, non-seulement parce qu'ils avaient fait grande dépense chez lui, et qu'ayant désigné lui-même leurs compagnons de route, il tenait au succès de l'entreprise, mais parce que le chef d'une maison en vogue redoute toujours les accidents qui peuvent armer contre lui les envieux, et jeter sur son établissement un mauvais renom. Maître Nangis sortait à chaque instant, faisait quelques pas dans la rue, examinait le côté par où devaient revenir ses hôtes, prêtait l'oreille pour tâcher de saisir le bruit des pas et des conversations. Puis il se disait qu'il perdait la tête, que si les voyageurs approchaient du bourg, il en serait averti depuis longtemps, les guides ayant l'habitude invariable de pousser des clameurs aussitôt qu'ils croient pouvoir être entendus. Il rentrait donc, s'asseyait, tournait ses pouces l'un autour de l'autre, grondait ses domestiques et tâchait de communiquer sa mauvaise humeur à tout le monde.

Comme dix heures et demie sonnaient, l'aubergiste ne put contenir son impatience.

— Allons, Pierre, Justin, Marcel, prenez des torches, s'écria-t-il; mettez-vous en route vers le hameau des Pèlerins; vous découvrirez peut-être nos voyageurs; vous les soutiendrez, vous les aiderez à revenir; emportez une gourde de vieux kirsch et un gobelet d'argent.

Les trois valets s'empressèrent d'obéir, car maître Nangis parlait d'un ton qui eût électrisé les plus paresseux. Ils eurent bientôt allumé les flambeaux de résine et traversèrent la bourgade. Quelques parents, hommes ou femmes, sortaient çà et là des habitations en voyant passer les éclaireurs, et marchaient avec eux. Le groupe se composait d'une vingtaine de personnes quand il franchit le pont de l'Arve, au-dessus des flots bruyants et sombres. Les torches lui étaient d'une grande utilité, car il faisait noir comme dans un four. Un immense dais de vapeurs masquait le ciel, et à peine si l'on distinguait la silhouette des montagnes, que l'on aurait prises elles-mêmes pour des ténèbres solidifiées. Plusieurs individus jetaient par moment le cri d'appel, qui retentissait au loin dans la vallée, ou s'engouffrait dans un détroit latéral et s'y perdait en vagues murmures.

La troupe inquiète marcha pendant une demi-heure

([1]) Voy. le premier récit, p. 178, 185, 198, 213, 222, 226, 224.

([2]) On nomme ainsi un groupe de rochers formant une butte, qui a environ 200 mètres de haut et se termine par une petite esplanade où l'on a construit une hutte de pierres sèches pour les explorateurs.

sans entendre aucune réponse, sans apercevoir aucun indice. Mais comme elle approchait du hameau des Pélerins, une lumière brilla tout à coup au-dessus, par delà le *bannwald* ou bois communal, qui protége les chalets contre les avalanches. Peu de temps après, pendant que les domestiques et les villageois gardaient un profond silence, de faibles cris parvinrent jusqu'à leurs oreilles. C'était la réplique des voyageurs, sans le moindre doute, et l'étoile qui rayonnait au loin dans l'obscurité devait être une branche de sapin allumée par les guides. Restait à connaître l'accident qui les avait retenus parmi les hautes chaînes, l'état dans lequel ils revenaient. On délibéra pour savoir s'il valait mieux les attendre dans le village ou aller au-devant d'eux. Cependant on marchait toujours. Bientôt on dépassa les maisons, et, au bout de quarante minutes, les explorateurs débouchaient du bois communal, au moment où l'autre compagnie était près de l'atteindre.

Aussitôt que la lueur des torches éclaira le visage de ceux qui descendaient, l'expression de leur physionomie révéla une catastrophe. Ils avaient ces regards abattus, ce triste maintien, qui annoncent infailliblement un malheur.

— Que vous est-il arrivé? demanda au guide Jacques Balmat, un de ses cousins.

— Vous ne le saurez que trop tôt, repartit le montagnard d'une voix chagrine où perçait le découragement. Des nouvelles comme celle-là, on n'est pas pressé de les dire.

— Où donc est François Villeneuve? Et Pierre Létang? Et Hugues Sambin? demandèrent avec précipitation plusieurs habitants de Chamouny. Pourquoi ne sont-ils point revenus avec vous?

— Un train de neige les a emportés dans une ravine; nous les avons attendus, nous avons tâché de les secourir, mais il aurait fallu toute une armée de travailleurs pour fouiller cent pieds de neige et plus encore peut-être, répondit Michel Paccard.

— Mon frère! mon pauvre frère! Mon oncle! Mon mari! s'écrièrent des voix désolées. Oh! quel malheur! J'en avais un pressentiment. Et mes pauvres filles, que deviendront-elles?

Des gémissements, des cris de douleur et des sanglots suivirent ces paroles. Les deux groupes consternés, que les torches éclairaient insuffisamment de lueurs rougeâtres, formaient le tableau le plus saisissant et le plus dramatique. Les étrangers se distinguaient de la foule, non-seulement par leur costume, mais par leur extrême pâleur. N'ayant pas l'habitude des longues marches, ni celle de braver le danger, l'émotion et la fatigue les accablaient davantage. La troupe de Chamouny et les habitants du lieu désiraient vivement connaître les détails de l'aventure; ils adressaient aux guides questions sur questions; mais ceux-ci ne témoignaient aucune envie de leur répondre.

— Demain nous aurons tout le temps de vous instruire, et ce ne sera pas gai, dit Jacques Balmat; maintenant il est trop tard, nous avons besoin de dormir.

— Il faut que nous gagnions l'hôtel au plus vite et prenions du repos, dit à son tour le conseiller Hamel, ou nous allons périr de lassitude.

La caravane se mit donc en chemin; Balmat et deux autres guides la quittèrent bientôt pour rentrer chez eux, car ils demeuraient au hameau des Pèlerins. Mais, pendant le trajet de cette bourgade à Chamouny, les conducteurs ne purent s'abstenir de donner tous les renseignements qui leur étaient demandés avec une insistance bien naturelle dans une si grave occasion. Leurs auditeurs ou eux-mêmes les répétèrent ensuite aux habitants du village; personne n'y dormit guère avant une heure du matin, sauf les étrangers, quoique le sommeil y fît habituellement régner le silence dès que la nuit enveloppait les maisons. Or, voici ce que contenaient en substance les rapports des divers témoins.

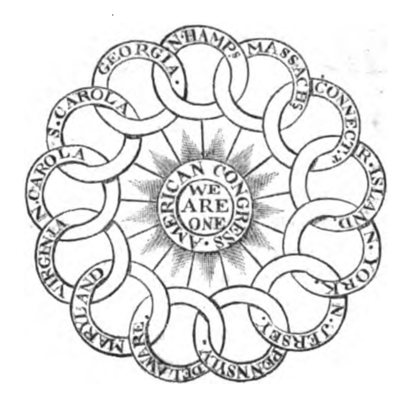
Le 20 août 1820, le conseiller aulique Hamel, naturaliste russe, et deux savants anglais, MM. Dornford et Henderson, après avoir enrôlé à Chamouny les meilleurs guides de l'endroit, Jean-Marie Coutet, Matthieu et Jacques Balmat, Favret, Jules Devouassou et autres, après leur avoir adjoint des auxiliaires pour porter les vivres, les manteaux, les couvertures, les instruments de physique et de mathématiques, s'étaient mis en route dès le petit jour et avaient passé la nuit aux *Grands-Mulets*. Le lendemain matin, à neuf heures, le Mont-Blanc dessinait devant eux sa coupole sans tache sur l'azur foncé du ciel, et ils comptaient en fouler la cime vers midi. Les conducteurs laissaient éclater leur joie, disaient hautement qu'on ne rencontrerait plus de fissures dans le glacier, qu'aucune ascension au point culminant des Alpes n'aurait été si heureuse. Ils ne soupçonnaient pas qu'un train de neige allait mettre en péril de mort toute la caravane. C'est cependant un phénomène assez commun sur les hautes montagnes.

Quelquefois le soleil, pendant les heures les plus chaudes du jour, fond la surface des neiges, qui se congèlent de nouveau dès que l'astre enflammé penche vers l'horizon. Un solide verglas couvre alors toute la blanche masse. Puis une nouvelle neige tombe par-dessus, forme une seconde couche de froide poussière. Ce lit virginal est un piége terrible, dont les explorateurs ne se méfient point assez. Ils escaladent gaiement la pente, ils se croient bien loin du péril. Tout à coup une longue bande de neige se détache, glisse vers les parties inférieures de la montagne, et emporte les curieux avec elle. C'est un train de neige qui descend sur la glace, comme les trains de bois descendent sur les fleuves. Il les conduit à l'abîme, il les mène à la mort. Et plus il avance, plus il précipite sa course: on dirait qu'il a hâte d'ensevelir ses victimes. Encore si les malheureux voyaient nettement leur position! Mais les irrégularités de la couche solide, ses éminences et ses creux, brisant le traîneau colossal, font bondir la neige comme les flots sur les bords de la mer, et ensevelissent par anticipation les voyageurs, qui descendent vers le gouffre déjà enveloppés de leur linceul.

La suite a la prochaine livraison.

LES ASSIGNATS NORD-AMÉRICAINS.

Fin. — Voy. p. 307.



N° 7.

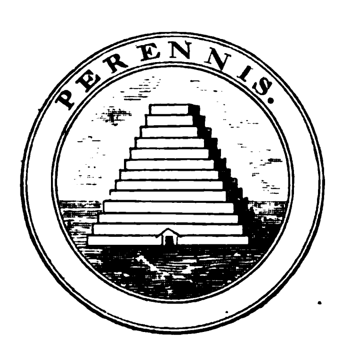
N°s 7 et 8. — *Coupures de* $^1/_6$, $^1/_3$, $^1/_2$, $^2/_3$ *de dollar; 1776.* — Treize anneaux entrelacés (n° 7), sur chacun

desquels est écrit le nom d'un des États fondateurs. Au centre, un double cercle rayonnant : dans le premier, *American Union* (Union Américaine) ; dans le second, *We are one* (Nous ne faisons qu'un). — Revers (nº 8). Un cadran solaire frappé par les rayons du soleil placé obliquement et près duquel se trouve le mot *Fugio* (Je m'éloigne) ; au-dessous du cadran, la phrase anglaise : *Mind your business* (Faites attention à vos affaires) ; ce qui recommande clairement aux citoyens de ne pas perdre leurs moments en actions inutiles, et de profiter des heures qui fuient si rapidement.



Nº 8.

Nº 9. — *Billet de 50 dollars ; 1778.* — Une pyramide formée de treize assises, figurant les treize États fondateurs de la confédération. C'est le symbole de l'union fédérale qui doit durer toujours, ainsi que l'indique la devise : *Perennis* (Éternel).



Nº 9.

Les cinq billets suivants font partie des émissions spéciales de deux des États de la confédération, la Caroline du Sud et la Géorgie.

Nº 10 (Géorgie). — *Billet de 2 dollars ; 1776.* — Deux pots posés de champ. Cet emblème est une invitation à une entente réciproque, et aussi, peut-être, une aspiration vers la paix. C'est ce que semble indiquer la devise : *Si collidimus frangimur* (Un choc nous briserait).



Nº 10.

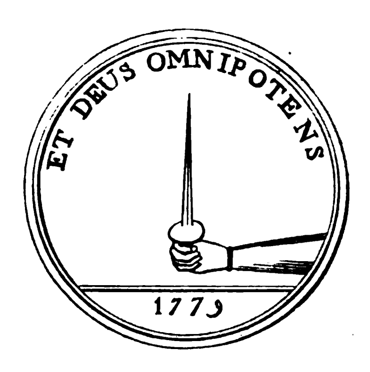


Nº 11.

Nº 11 (Géorgie). — *Billet de 5 dollars ; 1777.* — Un serpent à sonnettes lové. Les anneaux qui forment la crécelle du crotale sont au nombre de treize. Les Géorgiens ont choisi cet emblème pour cette raison d'abord, et aussi parce que le crotale est d'une vivacité, d'une vigilance et d'une prudence extrêmes, et que toute attaque dirigée contre lui peut devenir mortelle ; d'où la devise : *Nemo me impune lacessit* (Nul ne m'outrage impunément).

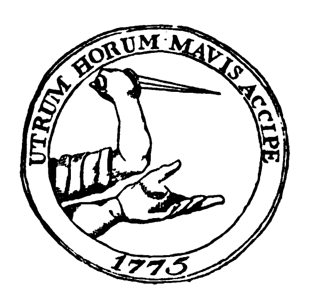
Quand le Congrès continental s'occupa du choix d'un drapeau, il fut un moment question de prendre pour symbole le serpent à sonnettes. Mais cette idée fut abandonnée bientôt, et la nouvelle république fit flotter dans les airs les fameuses bandes et étoiles (*stars and stripes*).

Nº 12 (Caroline du Sud). — *Billet de 10 livres ; 1775.* — Un bras tenant une épée nue, avec la devise : *Et Deus omnipotens* (Et le Dieu tout-puissant). Cet emblème avait pour but de prouver la foi vive des colonies dans la bonté de leur cause, qu'elles se déclaraient ainsi prêtes à défendre par les armes, et leur confiance dans la protection de la Providence.



Nº 12.

Nº 13 (Caroline du Sud). — *Billet de 2 livres ; 1775.* — Un bras tenant un poignard ; au-dessous, une main ouverte : *Utrum horum mavis accipe* (Prends celle que tu voudras). Double proposition faite à l'Angleterre ; offre de paix, ou menace de résistance.



Nº 13.

Nº 14 (Caroline du Sud). — *Billet de 100 livres ; 1776.* — Douze cœurs réunis par une guirlande feuillée ; au centre, un treizième cœur rayonnant : *Quis separabit?* (Qui pourra jamais nous séparer ?) On retrouve ici l'allusion des treize anneaux et de la pyramide à treize assises des billets continentaux décrits plus haut. — N'est-il pas

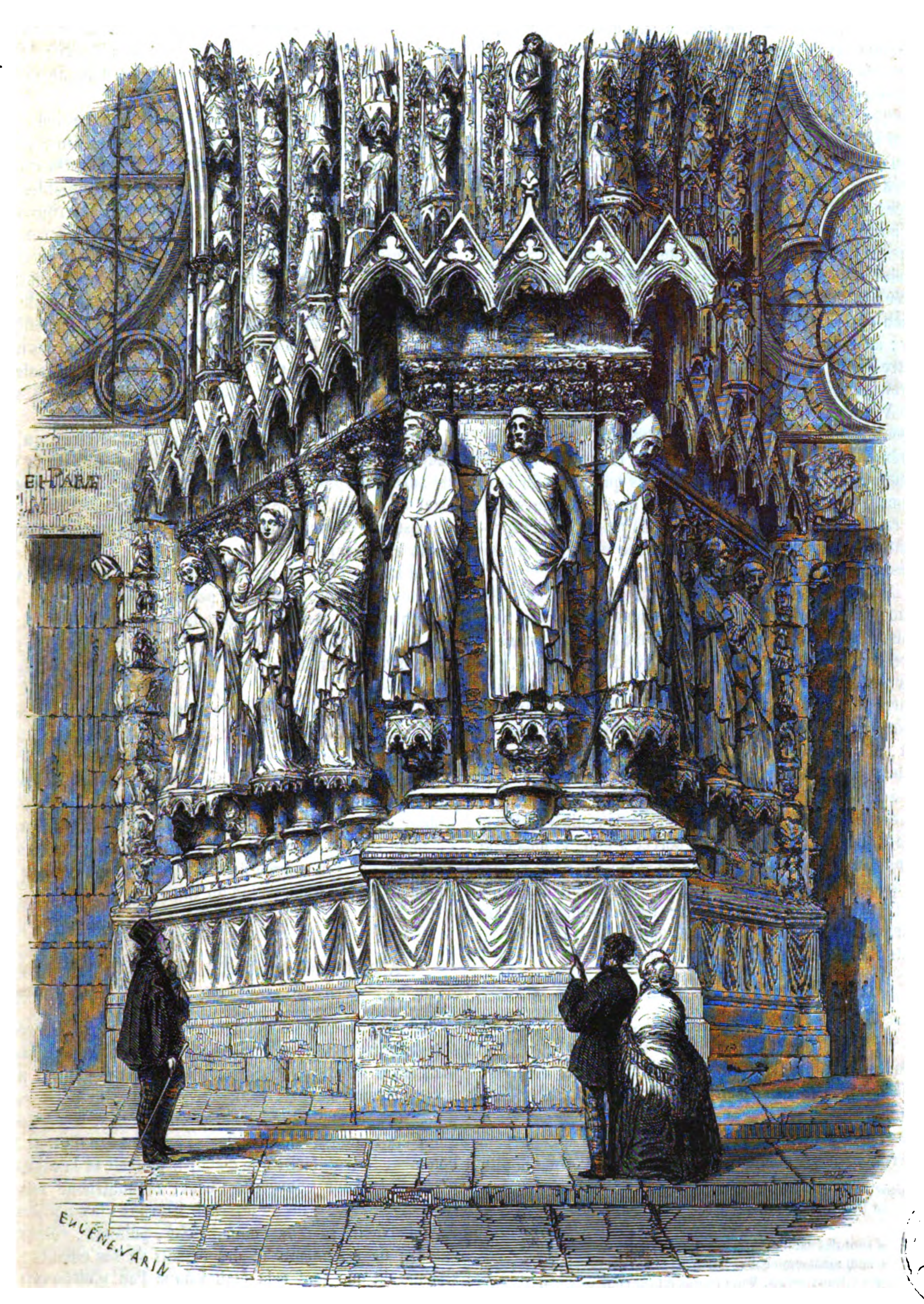


Nº 14.

singulier que cet emblème si tendre, que cette devise qui engageait ainsi irrévocablement l'avenir, aient été choisis précisément par celui des États qui, le premier, a récemment brisé l'union fédérale ?



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.



Détail du grand portail de la cathédrale de Reims; travée de gauche. — Dessin de A. Warin.

On trouve une description détaillée de ce beau portail dans l'*Histoire de Reims* par Guillaume Marlot ([1]). L'auteur, après avoir raconté comment l'antique cathédrale avait péri par les flammes sous le règne de Philippe-Auguste, le 6 mai 1210, s'exprime ainsi :

« Puisque ce dernier édifice est admiré ([1]) pour l'un des

([1]) Né à Reims en 1596, et devenu grand prieur de la congrégation de Saint-Maur, dom Guillaume Marlot mourut le 7 octobre 1667. Le titre exact de son livre est : *Histoire de la ville, cité et université de Reims, métropolitaine de la Gaule Belgique.*

([1]) On citait souvent jadis cet ancien dicton populaire sur l'art français : « Tours de Paris, flesches de Châlons, cloche de Rouen, nef

plus somptueux et excellents chefs-d'œuvre de l'Europe, il nous en faut ici donner les mesures...

» Le portail, qui fait la principale et plus belle partie de l'édifice, élevé de cinq degrés par-dessus le pavé, a cinquante pas de front en largeur, au milieu de laquelle est la grande porte, accompagnée de deux autres plus petites qui partagent également cette agréable face, et qui sont embellies d'autant d'arcades garnies de figures partout, et qui s'élèvent insensiblement au-dessus de chaque porte jusqu'à la pointe de leurs chapiteaux; dans les concavités de ces arcades sont trente-quatre images en plein relief, élevées de terre environ d'une toise, et séparées l'une de l'autre par autant de colonnes suivant l'ordre gothique. La porte du milieu, qui est double, et par ainsi plus large et relevée que les deux autres, est particulièrement consacrée à la sainte Vierge à cause des mystères de l'Annonciation et de la Purification, qui y paroissent tout à l'entour: aussi l'arcade porte à sa pointe le couronnement de Nostre-Dame taillé délicatement, et semble avoir esté autrefois enrichi d'or et d'azur.

» A la droite en entrant à l'église est la seconde porte, où sont les prophètes saint Jean-Baptiste, Moïse, Élie, Hiérémie et Habacuc d'un costé, et de l'autre saint Remy, accompagné de quelques rois et reines qu'il est difficile de nommer (¹). L'arcade est pareillement garnie d'images, tant aux costés que sous la voûte, et dans la pointe est la représentation du Sauveur assis sur un trône environné de ses anges, comme pour juger le monde.

» A l'autre porte est saint Nicaise, soutenant son chef comme saint Denys est dépeint en quelque endroit, avec d'autres prélats inconnus. L'arcade est enrichie comme la précédente, et au bout est l'histoire de la Passion. Ces trois porteaux, aussi couverts et environnés d'arcades qui s'élargissent en voûte à mesure qu'elles s'élèvent pour faire saillie par dehors, sont détachés du frontispice par en haut, afin de recevoir ce qui pourroit tomber par hazard sur les personnes entrant à l'église. La rose du milieu paroît à découvert à ceux qui contemplent l'édifice un peu éloignés dans le parvis (²); au-dessus est le combat de David et de Goliath, avec une galerie percée à jour, et plus haut se voit Clovis nud, dans les fonts de baptesme, saint Remy, son aumosnier, et un roy d'un costé; puis Clotilde, Montain (³) et un autre roy de l'autre, ces personnages tenant la largeur du portail (d'entre les deux tours) qui finit en pointe au-dessus d'eux. »

BELLES ESPÉRANCES.

Dans son précieux petit livre intitulé : *les Sources*, l'abbé Gratry suppose qu'un jour doit venir où, après l'accomplissement des progrès matériels indispensables, et la terre s'étant couverte de tous les habitants qu'elle peut nourrir, l'homme comprendra plus vivement « que la plus » grande partie de la félicité doit être recherchée dans » l'âme, au for intérieur, et dans les joies de la conscience » et de l'esprit. »

Mais ces joies ne seront pas simplement contemplatives, passives, abstraites. Au contraire, on verra s'ouvrir alors une ère nouvelle d'activité et de recherche dans un ordre plus élevé.

« On se demandera s'il n'est pas quelque extension pos- » sible de cette vie courte et de ce petit monde. On regar- » dera au ciel, au ciel visible et au ciel invisible. On cher- » chera les liens vivants, les communications possibles de » la terre à ce qui l'entoure. On cherchera, on trouvera.

» Par les merveilleux développements des sciences de » la lumière, on saura quelque chose peut-être de l'usage » des étoiles, quelque chose de la vie actuelle, des desti- » nées connues de l'univers entier, quelque chose de la » vie intime du radieux soleil qui nous donne la fécondité.

» Et qui sait si les autres mondes ne nous seront pas une » ressource? Qui sait tout ce que l'on peut tirer du soleil, » et quel travail un jour l'homme peut faire faire à ses » rayons? »

Lorsque la terre ne sera plus, pour ainsi dire, qu'un temple unique, où tous les cœurs se toucheront, où la vie des âmes sera plus intense, plus vigoureuse, plus ardente, « qui sait si la science et la foi ne nous montreront pas » l'existence du ciel de l'immortalité, sa nature et son rap- » port à l'univers? »

Qui sait si nous ne parviendrons pas à établir « de vi- » vantes relations, réelles et personnelles, naturelles ou » surnaturelles, avec les immortels de l'autre vie?

» Au fond, la grande terreur et la grande douleur, c'est » la mort. La grande consolation sera donc l'immortalité » manifeste.

» Pourquoi la vue claire de l'immortalité ne nous se- » rait-elle pas donnée un jour, comme tous les jours nous » avons la vue de la mort?

» Oui, j'ai cette espérance! s'écrie l'auteur des *Sources;* » oui, si l'humanité devient juste, si dans la dernière » phase de la vie terrestre elle renaît vraiment de l'esprit, » comme Dieu le veut, il en sera ainsi, et l'humanité sur » cette terre finira comme un saint, dans la sérénité de la » lumière, dans la joie pleine du Christ. »

AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

LÉGENDE.

On raconte qu'une fois le rabbin Joël et ses frères, surnommés les Sept colonnes de la Sagesse, étaient assis dans la cour du temple, discourant sur ce qui pouvait assurer le repos ici-bas. L'un dit que c'était la possession d'une fortune suffisante, acquise sans péché; le second, que c'était une grande renommée et la louange de tous les hommes; le troisième, que c'était le pouvoir et la sagesse nécessaires pour gouverner l'État; le quatrième faisait consister le repos dans un intérieur heureux; le cinquième, dans la vieillesse d'un homme riche, puissant, célèbre, entouré de ses enfants et des enfants de ses enfants; le sixième dit que tout cela était vain si l'on n'observait la loi de Moïse. Le rabbin Joël, qui était l'aîné et le plus vénérable, prit la parole à son tour : « Vous avez tous parlé sagement, mais vous avez omis une chose essentielle: pour trouver le repos, il faut joindre à tous ces biens le respect de la tradition et des prophètes. »

d'Amiens, chœur de Beauvais ou d'Orléans, chapelle de Bourges, et portail de Reims. » Voy. la réimpression de Marlot par l'Académie de Reims.

(¹) Ce sont des saints et des saintes.

(²) On était médiocrement sensible, au temps de Marlot, à l'effet produit par les vitraux peints. Voici ce que dit sur cette rosace M. Prosper Tarbé : « Au centre, au-dessus de la porte principale, est placée la grande rosace qui éclaire toute la nef de son magnifique éclat. Elle est comprise dans une ogive aussi vaste que l'arcade du centre. Toutes les richesses du gothique pur sont développées dans ses rayons. » *Notre-Dame de Reims*, brochure in-8.

(³) Saint Montain ou Montan avait, dit-on, prophétisé la naissance du régénérateur de Clovis. Ce saint, qui s'était confiné volontairement dans une profonde solitude, vivait au cinquième siècle, sur les rives du Cher, près de Juvigny. Il mourut le 17 mai 452; ses reliques sont à la Fère. On peut lire sa Vie dans Flodoard. La statue de ce vénérable personnage a-t-elle disparu? Nous l'ignorons. Pavillon Piérard la mentionne encore en 1823; le savant et consciencieux Prosper Tarbé la passe sous silence en 1845. Nous renvoyons, du reste, pour tous les autres détails architectoniques du portail, à l'ample description donnée par ce dernier historien.



Il y avait dans la cour, parmi le peuple qui écoutait les docteurs, un bel enfant aux cheveux blonds, aux yeux brillants où se mirait le ciel; il tenait à la main un lis blanc comme la neige. Il se leva, et, quoiqu'il n'eût que douze ans, tous se tournèrent vers lui, attendant qu'il parlât.

« Celui-là seul a le repos, dit-il, qui aime le Seigneur son Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, et son prochain comme lui-même. Il est plus grand que s'il possédait la richesse, la renommée, le pouvoir, plus heureux que s'il vivait dans le plus heureux intérieur, plus digne d'honneur que le vieillard riche et puissant. Il est lui-même la loi et les prophètes. »

Les docteurs, tout étonnés, s'entre-regardaient et se demandaient : « Quand le Messie viendra, nous dira-t-il de plus grandes choses? » Cependant ils louaient Dieu, disant : « L'Éternel a mis sa sagesse dans la bouche des enfants. » THÉODORE PARKER.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

L'établissement d'une bibliothèque populaire doit être envisagé comme l'un des moyens les plus importants pour imprimer une heureuse direction aux pensées et aux désirs de la jeunesse. F. BRUN.

ALPHONSE LE SAVANT.

Ce monument (voy. p. 332), qui dit si bien ce qu'était l'art chrétien dans la Péninsule au début du quatorzième siècle, est encore conservé avec respect dans une des abbayes les plus célèbres de l'Espagne, le monastère de las Huelgas. Située à six kilomètres environ de Burgos, cette abbaye, jadis consacrée aux dames nobles de Castille, et que l'on a comparée parfois à celle de Fulde, eut pour fondateur le père de saint Ferdinand, Alphonse IX, au début du treizième siècle.

Ce ne fut pas néanmoins ce riche couvent qu'Alphonse X choisit pour y être enterré; le codicille que renferme un précieux manuscrit de la grande Bibliothèque [1] nous apprend que par sa volonté dernière cet honneur était réservé à Séville ou à Murcie. Il avait voulu que sa sépulture fût modeste, et que, placée sous une dalle devant le maître-autel, sa cendre fût foulée par les pieds de l'officiant. Les religieuses de las Huelgas Reales en décidèrent autrement; elles lui édifièrent un cénotaphe paré de toutes les élégances qu'on rêvait au moyen âge. C'est là qu'un artiste renommé par sa science et par son goût, M. Valentin Carderera, l'a dessiné.

Alphonse le Sage, ou plutôt le Savant, n'est connu en France que pour une parole déraisonnable qu'on lui prête, mais dont l'exactitude est fort contestable. Il n'est pas vrai de dire qu'il ait contrôlé l'œuvre de la création; il paraît seulement qu'il chercha à en expliquer les lois avec une liberté de langage que son siècle n'admettait point.

L'amour d'Alonso el Sabio pour les arts et pour les lettres serait resté en doute que le splendide ouvrage publié par M. Valentin Carderera sous le titre modeste d'*Iconografia española* [2] le mettrait aujourd'hui parfaitement en relief. Tout ce qu'on peut rêver de grand, d'aimable, de solide même en son âge, Alphonse le fit exécuter. Il était du nombre de ces esprits supérieurs qui, pour nous servir d'une belle expression de Georges Cuvier, ont devancé leur siècle de trop loin.

S'il manquait à bien des égards d'une indispensable fermeté et de certaines qualités qui constituent le grand roi, ce souverain de Castille et de Léon, était en réalité pour son temps une tête vraiment encyclopédique, qu'animait un réel amour pour le progrès des connaissances humaines. Le lieu de sa sépulture devait, dans sa pensée, offrir un hommage perpétuel à la science, car Alonso voulait qu'on y déposât le Miroir historial de Vincent de Beauvais, c'est-à-dire la véritable encyclopédie du moyen âge. Le petit-neveu de notre roi saint Louis, qui se révèle si admirablement dans son codicille, se proposait ainsi de faire un trésor bibliographique du dernier gîte où il espérait trouver enfin le repos. Il avait ordonné que les beaux livres donnés par le roi de France fussent gardés ouverts sur l'autel, au pied de sa tombe.

Alonso aimait la musique et la peinture. Un magnifique manuscrit de la Bibliothèque de l'Escurial, *el Libro de los Xadres*, nous le représente dans de splendides miniatures, environné d'une jeunesse brillante, brûlant des parfums, jouant de divers instruments, et renouvelant dans son palais de Tolède les merveilles de la cour des rois mores à Grenade.

Il savait aussi quand il le fallait s'arracher à toutes ces délices. Il fit composer les *Siete partidas*, code immense, admirablement élaboré pour le temps où il parut, et dont l'heureuse influence n'a pas cessé de se faire sentir encore dans la Péninsule, qu'elle éclaira jadis d'une lueur si vive. Il ordonna aussi ce recueil des histoires dont on lui a attribué parfois sans raison la rédaction entière, et qui parut, grâce au concours de Florian de O'Campo, sous le titre de *Coronica general*, beau livre qu'on ne cessera de consulter sur tous les événements antérieurs au règne qui le vit naître.

Se mêlait-il de géographie astronomique, il avait tout à faire. C'était la science des Orientaux qu'il vulgarisait et qu'il répandait dans l'Europe encore ignorante. Les Tables alphonsines furent une réelle révolution. Veut-on savoir ce que pensait de lui sous ce rapport un des esprits les plus éclairés et les plus impartiaux de son pays? Voici ce que dit à son sujet Fernandez de Navarrete, et ce que nous traduisons pour nos lecteurs de sa belle Histoire des sciences nautiques, qu'on lit à peine dans notre pays :

« Les Tables alphonsines sont fondées sur la même hypothèse que celles de Ptolémée, c'est-à-dire sur le même système du monde; il y a seulement quelque différence dans le mouvement moyen des planètes; et l'on y reconnaît, par le signalement des périodes fixées en nombres cabalistiques, l'influence qu'eurent sur leur composition les astronomes hébreux : ceux-ci avaient jugé, en effet, plus sûr de réunir le mouvement progressif des étoiles avec celui de l'oscillation ou de la trépidation en longitude qu'avait inventée, imaginée, si l'on veut, Trebith. Notre savant juif avait fait reposer ces hypothèses bien plus sur les nombres mystérieux de la cabale que sur les observations astronomiques. Ces erreurs ne purent échapper heureusement au savant monarque et à ses astronomes, et par cela même, adoptant le système d'Albategni touchant le mouvement des étoiles, on décida la correction des Tables quatre ans après leur publication. »

Ces Tables corrigées ont servi durant tout le moyen âge. Combien de gens se rappellent le mot invraisemblable du monarque espagnol qui ignorent jusqu'au titre de ces *Tables astronomiques* qu'il ne dédaignait pas de construire lui-même, dans son splendide alcazar de Galiana, aidé des conseils d'Aben-Rahgel et d'Alquibicio, deux

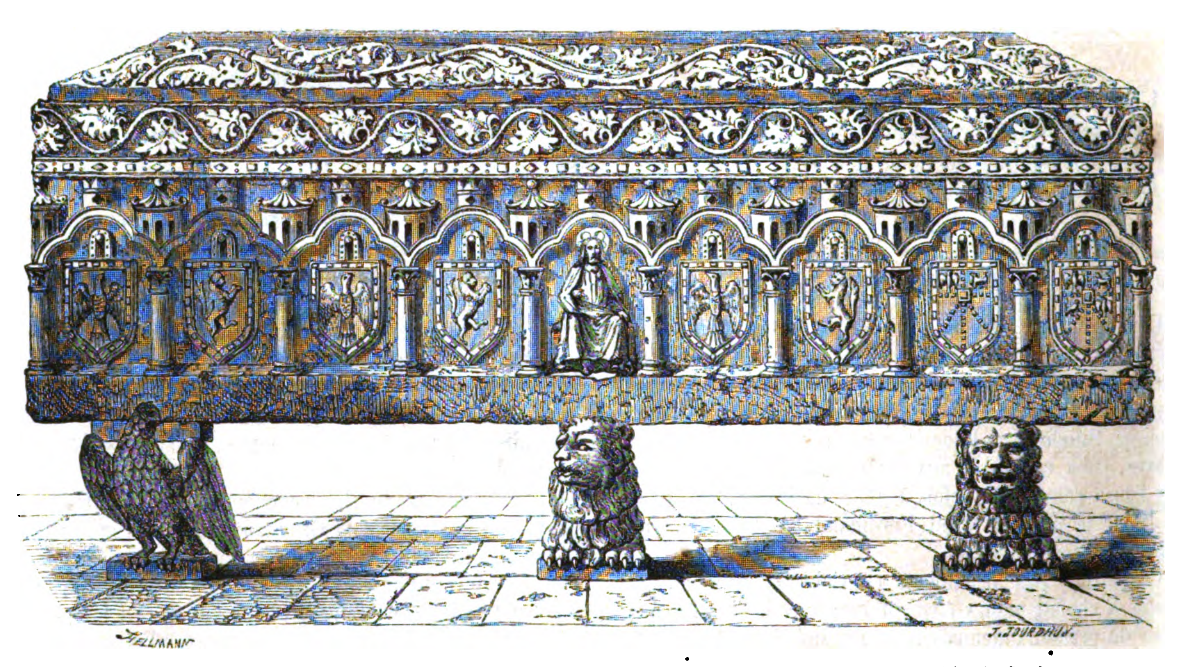
[1] Voy. la Chronique d'Alphonse de Carthagène, fonds Saint-Germain, n° 1574.

[2] 1 vol. in-fol. max., avec un texte espagnol et français, contenant un grand nombre de monuments complétement inédits; quelques-unes des planches sont exécutées en lithochromie.

israélites peut-être dédaignés alors de la multitude, mais qu'Alphonse avait pris pour ses maîtres [1].

Tout imparfaites que fussent les Tables alphonsines, elles n'en coûtèrent pas moins au souverain qui avait osé les entreprendre la somme énorme pour le temps de 40 000 écus. Dans ce précieux exposé des connaissances astronomiques de l'époque, tous les mouvements des astres, et en général tous les phénomènes célestes, furent rapportés au méridien de Tolède. Ce fut un hommage qu'Alphonse voulut rendre à sa ville natale. Nous ne saurions ici même exposer sommairement de quelle immense utilité fut alors ce guide pour l'avancement des sciences exactes; nous nous contenterons de dire, en nous appuyant toujours du savant Navarrete, que de sa vulgarisation, qui eut lieu à la fin du treizième siècle, date seulement pour la Péninsule l'emploi des chiffres arabes, par lesquels on remplaça les chiffres romains.

Alphonse ne s'occupait pas seulement d'arides calculs; il était poëte à l'occasion, et son livre de *los Cantares* en fait foi. Dans ce livre, où l'érudit se montre bien plus que l'homme inspiré, la sainte Vierge est célébrée en vers galiciens, on peut le dire, sur tous les tons. Il est question de publier; dit-on, avec un grand luxe, ces longues *cantigas*, dont Argote de Molina nous a donné de précieux fragments. Les mânes du savant monarque devront en tressaillir dans leur tombeau. Une clause de son testament (nous ignorons si elle a été jamais exécutée) exige que le *Libro de los Cantares* soit à la disposition de tous. Le roi poëte, d'ordinaire si magnifique, ne veut pas que ce soit gratis : ceux qui voudront échauffer leur dévotion au feu de ses vers payeront pour cela de beaux et bons maravédis. Ce sont les moines du couvent de Murcie, dépositaires du manuscrit, qui devront les recevoir et en faire profiter leur couvent. Le roi de Castille et de Léon



Le Cénotaphe d'Alonso el Sabio, au couvent de *las Huelgas Reales*. — Dessin de Fellmann, d'après Valentin Carderera.

prétendait avoir les joies posthumes d'un éditeur. Cette dernière disposition est bien d'un monarque qui, pour ornement suprême, faisait placer deux livres devant son tombeau.

L'ABEILLE PERCE-BOIS.

Les abeilles perce-bois, ou xylocopes, ont la grande taille et les formes massives des bourdons; leur corps est lisse, luisant, d'un noir bleuâtre, avec des ailes colorées en violet foncé. Comme elles vivent solitaires et nous sont inutiles, elles n'ont pas acquis la réputation des abeilles sociales auxquelles nous devons le miel, mais leurs curieux travaux, leurs surprenants instincts ne les recommandent pas moins à l'étude et à l'admiration de l'observateur.

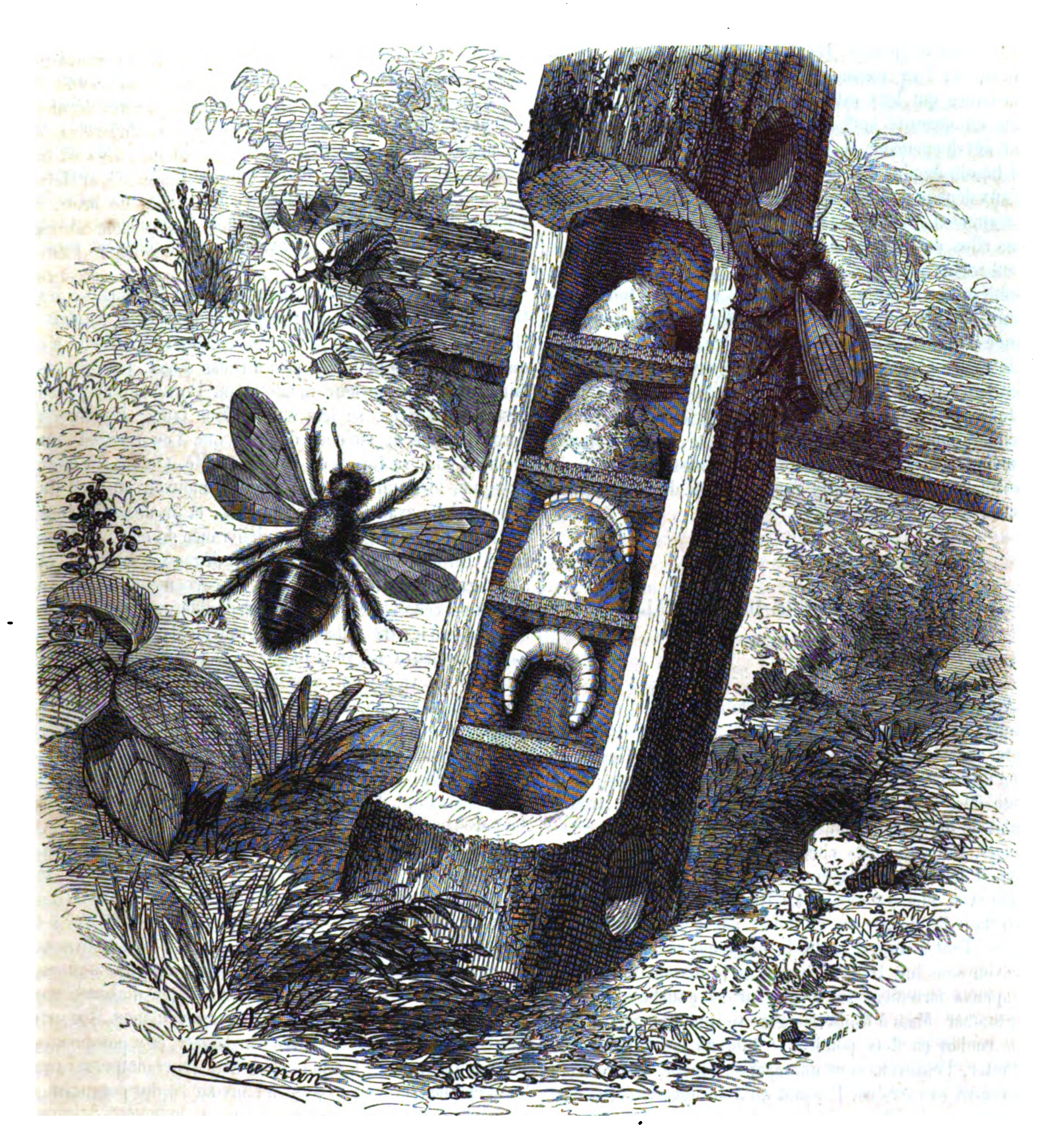
Si, par un jour de printemps où le soleil brille, vous vous trouvez dans un jardin, près d'un mur garni d'anciens treillages ou le long d'un contre-espalier soutenu par des pieux déjà vermoulus, ou bien si vous êtes assis sur une vieille poutre laissée à terre pour servir de banc, vous avez chance de voir arriver l'abeille perce-bois (toujours la femelle). Elle vole d'abord çà et là, se pose successivement sur plusieurs points de la pièce de bois pour l'examiner, pour reconnaître l'endroit le moins dur à percer, et où il lui sera le plus facile d'établir le logement destiné à abriter sa progéniture. Enfin elle a trouvé une place convenable, elle s'y arrête et se met à l'œuvre. Alors vous la voyez qui travaille avec ardeur, qui lime, hache, déchire les fibres ligneuses avec ses deux dents recourbées, aussi dures que l'écaille et aiguës comme des alènes. Bientôt le trou s'agrandit, la sciure de bois tombe, s'amasse au-dessous sur le sol, et l'insecte s'enfonce, disparaît dans la cavité. Revenez quelques heures après, et vous n'apercevrez plus que sa tête qui se montre de temps en temps pour jeter au dehors de nouveaux déblais.

Fouillons nous-mêmes dans le bois pour voir la suite et la fin du travail. Nous trouvons un canal qui se dirige d'abord obliquement, puis fait un coude pour se prolonger parallèlement à l'axe de la poutre. Sa longueur a souvent de douze à quinze pouces; son diamètre, qui doit être suffisant pour que la mouche puisse passer et même se re-

(1) Ces savants appartenaient à Tolède même. Le roi fit venir de Séville, pour les seconder, Aben-Musio et Mohammed. Cordoue envoya Joseph Aben-Ali et Jacob Abvena. Il en vint plus de cinquante autres du midi de la France et même de Paris. — Voy. les notes des *Siete partidas*, impr. à Paris en 1846 et formant 2 vol. in-4°.



tourner, est de sept à huit lignes. Mais ce n'est là que la première moitié de l'ouvrage et la plus élémentaire. Quelques jours après, nous voyons ce long canal divisé en plusieurs loges superposées (six, huit, quelquefois dix et douze), sans communication entre elles et ayant chacune environ un pouce de hauteur. Les cloisons qui les séparent sont faites de sciure de bois, dont les grains sont agglutinés avec de la salive, et leur aspect révèle la manière



L'Abeille perce-bois (*Apis violacea*, Linné; *Xylocopa violacea*, Fabricius). — Dessin de Freeman.

dont elles ont été construites : une lame circulaire a d'abord été attachée à la circonférence de la cavité, puis un second anneau a été appliqué sur le bord intérieur du premier ; un troisième, un quatrième, quelquefois un cinquième, sont venus rétrécir encore l'ouverture, qu'un petit disque suffit enfin à boucher. Chaque cellule contient un œuf et une provision d'aliments qui en remplissent toute la capacité.

Voici, d'après Réaumur, comment l'abeille procède : « Considérons la longue cavité quand elle n'a encore aucune cloison. La première cellule n'a besoin d'en avoir qu'une, le fond du trou lui tient lieu de celle qui fait le fond des autres. Sur le fond du trou, l'abeille perce-bois apporte de la pâtée, c'est-à-dire une matière rougeâtre composée de poussière d'étamines bien humectée de miel. La mouche ne cesse d'en apporter, d'en accumuler jusqu'à ce qu'elle s'élève à peu près à un pouce de haut, c'est-à-dire à la hauteur où doit être le premier plancher. Mais avant de travailler à ce premier plancher, elle a à faire la plus importante de ses opérations, elle a à pondre un œuf qu'elle enfonce dans la pâtée, ou qu'elle laisse soit dessous, soit dessus. Elle ne tarde pas à fermer la cellule à qui le précieux dépôt a été confié, avec une cloison qui fera le fond de la cellule suivante : sur cette cloison elle apporte de la pâtée comme elle en a apporté sur le fond de la première, et quand elle en a rempli la capacité qui convient

à la grandeur de la seconde cellule, et qu'elle a pondu un second œuf, elle bâtit un second plancher. C'est ainsi qu'elle remplit et qu'elle ferme toutes ses cellules successivement. »

Maintenant l'œuvre de l'abeille perce-bois est achevée, et l'habile ouvrière s'en va (pour recommencer un peu plus loin le même travail). Elle peut s'en aller : tout a été prévu, tout est parfait. Bientôt les œufs écloront, et les larves, dès leur naissance, trouveront à leur portée la nourriture qui leur est nécessaire, et, chose admirable, juste en quantité suffisante pour qu'elles acquièrent tout leur développement. A mesure qu'elles grossissent, elles ont besoin de plus d'espace ; mais puisqu'elles ne croissent qu'aux dépens de leur pâtée, elles se font elles-mêmes, en la mangeant, une place proportionnée à leur croissance. Puis elles deviendront nymphes, enfin mouches, qui voudront sortir. Celle qui occupe la cellule d'en bas, née la première, ne pouvant passer sur le corps de toutes ses sœurs logées au-dessus d'elle, profitera d'une issue pratiquée d'avance par la prévoyante mère au niveau du fond de la galerie ; les autres sortiront successivement en perçant avec leurs dents les minces cloisons de leurs chambres, et toutes, en possession de leur vie aérienne, après les premiers jours de loisir et de joyeux ébats, iront accomplir la même tâche à laquelle elles doivent l'existence, et qui la transmettra à de nouveaux représentants de leur industrieuse et intéressante espèce.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326.

Au moment où les guides se félicitaient, la caravane joyeuse traversait l'endroit nommé le *Grand-Plateau*, vaste amas de glace que cernent le dôme du Goûté, la cime du mont Blanc et le groupe des monts Maudits : cette pente désolée a une lieue de longueur. La petite troupe venait de dépasser les affreux escarpements des *Rochers-Rouges*. Les voyageurs cheminaient l'un derrière l'autre, mettant leurs pieds, comme d'habitude, là où le premier guide avait mis les siens. Le Russe marchait le dernier, s'arrêtant de douze pas en douze pas pour ménager ses forces. Tout à coup il sentit la neige qui commençait à se mouvoir sous lui. D'abord il crut qu'il glissait lui-même, et appuya fortement son épieu sur sa gauche afin de ne pas tomber. Mais à droite la neige se soulevait, se cabrait, puis roulait en flots poudreux. Elle ne tarda point à le culbuter, l'ensevelit sous une épaisse couche... et le train poursuivit sa carrière. Pensant qu'il voyageait seul sur ce radeau perfide, il voulut jeter des cris, appeler du secours ; mais la neige entrait dans sa bouche, étouffait sa voix. A quoi, d'ailleurs, eussent pu lui servir ses clameurs de détresse? Toute la société cheminait de la même façon.

Un poids à chaque instant plus lourd pesait sur lui : sa respiration devenait de plus en plus difficile. Hamel se persuada qu'une avalanche avait roulé du haut de la montagne. Pour ne pas mourir asphyxié, le pauvre naturaliste se débattit de son mieux, nagea en quelque sorte dans la neige. Étant parvenu à dégager sa tête, il eut le spectacle effrayant et merveilleux de l'énorme banc, qui glissait avec rapidité entre des plages de même nature et de même aspect. Nulle trace de ses compagnons. Hamel, par bonheur, vit qu'il était fort près d'une berge, si l'on peut employer ce mot pour désigner les deux bandes immobiles de frimas. Réunissant donc toutes ses forces, il s'élança vers le bord et y sauta ; grande fut sa joie de sentir sous ses pieds un appui solide ! Mais il était temps : le radeau de neige approchait d'un énorme ravin, où il allait se précipiter.

Pendant que le Russe frissonnait à l'idée du péril auquel il venait de se soustraire, un point noir apparut dans la neige en mouvement, au-dessous de l'endroit où se trouvait le conseiller aulique, plus près du gouffre par conséquent. C'était un des Anglais, M. Henderson, qui se débarrassait de son enveloppe ; un peu plus loin émergèrent, l'une après l'autre, les têtes de M. Dornford, le second insulaire, de quatre guides et de deux suivants. Tous faisaient des efforts inouïs pour se mettre en sûreté. Ils eurent le bonheur d'y parvenir. Mais déjà une grande portion du train s'était engloutie dans le précipice. Cinq montagnards manquaient, et avaient indubitablement roulé au fond du couloir.

Cette nouvelle frappa comme un coup de tonnerre les trois touristes, bouleversa principalement les deux Anglais. Honnêtes et charitables, ils ne pouvaient supporter l'idée que cinq hommes eussent péri à cause d'eux, pour satisfaire un caprice de leur imagination. Dornford, avec des gestes désespérés, se jeta sur le blanc tapis ; Henderson éprouvait une si violente douleur que l'on craignit un moment pour sa raison ou pour sa santé. Quelle fut donc leur joie, lorsqu'ils virent la neige se mouvoir au bord du glacis qu'elle avait formé en tombant, et un des indigènes sortir de l'abîme ! On salua sa délivrance de cris retentissants. Un autre montagnard s'étant dégagé à son tour, et ayant gravi la molle éminence et l'escarpement de rochers qui lui succédait, les clameurs redoublèrent. On espéra aussitôt que les trois absents reparaîtraient. Toute la compagnie demeura les yeux fixés sur la rampe éblouissante, comptant la voir s'entr'ouvrir pour donner passage aux malheureux auxiliaires : on attendit en vain ! Quelques montagnards se risquèrent sur le froid éboulis, cherchèrent, enfoncèrent leurs mains, leurs bras dans la neige ; efforts inutiles ! On n'avait pas de pelles, aucun instrument commode ; il fallut renoncer à une si infructueuse et dangereuse perquisition.

Comme les guides déclaraient que d'autres radeaux pouvaient se former sur les espaces qui restaient à franchir, le salut de tous les réchappés demandait que l'on ne s'attardât point. On se mit donc en route, avec le chagrin de laisser les trois victimes dans leur blanc sépulcre, où elles séjournent encore, selon toute vraisemblance, roides comme des statues, conservées par la température boréale qui n'abandonne jamais ces hauts lieux. Les étrangers voulaient d'abord suspendre leur marche aux *Grands-Mulets*, et y passer une seconde nuit. Mais les indigènes leur représentèrent que leurs familles seraient en proie à l'anxiété la plus poignante. On poursuivit conséquemment le voyage, malgré la crainte d'être surpris par l'obscurité. Quand l'ombre monta peu à peu des basses terres, comme un flot lugubre, tous les pas difficiles étaient franchis. La prudence des guides et leurs connaissances topographiques permirent d'atteindre le hameau sans nouvelle catastrophe.

On comptait si bien ne jamais revoir les hommes tombés dans le précipice que, le lendemain, le curé de Chamouny célébra une messe pour le repos de leurs âmes. Tout le village y assista, et beaucoup de personnes y vinrent de la commune des Pèlerins. Le service fut écouté avec tristesse, puis la foule se dispersa, chacun allant à ses travaux.

Pendant l'après-midi de ce même jour, Balmat, rentré chez lui et prenant un repos nécessaire, fumait sa pipe, en songeant aux circonstances diverses du terrible drame, aux sages mesures qui l'eussent prévenu, mais

dont on s'avise toujours trop tard. Un gai soleil éclairait sa fenêtre et en dessinait les vitres rondes, le châssis de fer-blanc, sur le sol parqueté. Cette brillante illumination semblait honnir le poêle de faïence, qui boudait contre un mur, poêle énorme, en disproportion apparente avec l'étendue de la pièce, mais que l'hiver faisait autrement juger. Un lit sans rideaux, surmonté d'un dais soutenu par des colonnes torses, longeait la muraille opposée. Une table en chêne, un fauteuil couvert de cuir, outre celui où se reposait Balmat, quelques chaises à tablette et à dossier de bois, formaient le reste de l'ameublement. Aux murailles étaient suspendus ou accrochés deux fusils, trois gibecières, une hachette, des crampons pour les souliers, des rouleaux de cordes et même une boîte à herboriser, qui se détachaient vivement sur le badigeon au lait de chaux. Une trentaine de volumes mal rangés occupaient plusieurs rayons. La bleuâtre fumée du tabac emplissait et parfumait toute la pièce.

Ce n'était point un homme ordinaire que Jacques Balmat, et l'histoire conservera son nom, parce qu'il escalada le premier la cime du mont Blanc. Quoique son costume fort simple ne pût relever sa mine, ses traits, l'expression de sa figure et son maintien annonçaient une organisation d'élite. Il avait un grand front bien proportionné, autour duquel tombait au hasard, mais sans trop de désordre, une chevelure un peu roide; un épais sourcil encadrait son œil noir, intelligent et hardi; son nez droit aux larges ailes, ses pommettes saillantes, des moustaches et une impériale touffues, donnaient également à son visage un caractère d'audace et de fermeté. On y entrevoyait même une nuance de mutinerie, quelque penchant à faire des coups de tête. Quoiqu'il fût seulement de taille moyenne, il était impossible de ne pas remarquer sa tournure militaire; ses mouvements, ses gestes, ses attitudes, sa marche et ses intonations semblaient trahir l'habitude de porter l'uniforme. Les fils d'argent qui rayaient çà et là sa chevelure d'un brun foncé étaient encore si peu nombreux qu'on lui eût donné tout au plus quarante-six ans, bien qu'il en eût cinquante-sept, puisqu'il datait de 1763. Malgré les fatigues, les privations, les dangers perpétuels qu'il bravait, aussitôt que la neige fondue coulait des montagnes inférieures, l'âge semblait donc n'avoir aucune prise sur sa constitution robuste.

C'était par suite d'une boutade et par une téméraire obstination qu'il avait trouvé la route du mont Blanc. Le 8 janvier 1786, Marie Coutet et deux autres guides étaient partis pour la cabane de Pierre-Ronde, que Saussure avait fait construire l'année précédente, et où les trois explorateurs voulaient passer la nuit. Ils la quittèrent au point du jour et, avec des fatigues inouïes, montèrent sur le dôme du Goûté. Là ils rencontrèrent Jacques Balmat, François Paccard et deux autres guides, qui leur avaient donné rendez-vous en ce lieu. Ils traversèrent alors une grande plaine de neige, suivant le rapport de Saussure, et gagnèrent une arête qui joint la cime du mont Blanc au dôme du Goûté. Mais cette arête formait, entre deux précipices, une bande si étroite et si rapide qu'elle épuisa leurs forces en même temps qu'elle abattait leur courage. Il leur fut impossible de continuer leur route. Ayant alors délibéré sur ce qu'ils devaient faire, Jacques Balmat ne put s'entendre avec ses collègues; dans sa mauvaise humeur, il marcha d'abord à l'écart, puis eut l'imprudence de quitter ses compagnons pour aller chercher des cristaux qu'il voyait miroiter à quelque distance, au flanc d'une roche. Des signes manifestes, qui annonçaient un orage, ne le détournèrent pas de cette résolution insensée. Pendant qu'il recueillait son butin, le vent se mit à siffler, la tempête éclata; des tourbillons de neige et de grêle, qu'un esprit jaloux semblait déchaîner, enveloppèrent la montagne. Les autres guides pressèrent le pas, fort mécontents de leur expédition, battus, harcelés, aveuglés par la tourmente.

Lorsque le séditieux voulut les rejoindre, il ne les aperçut pas et ne put même découvrir leurs traces sur la neige, que balayait la rafale.

Le jour baissait, pour comble de malheur, et la colère du ciel présageait une nuit affreuse. Quel parti prendre? Jacques n'osa point s'aventurer sans compagnon au milieu de ces tragiques déserts. Il fit comme les chasseurs de chamois, se blottit dans la neige. Transi de froid, mitraillé par la grêle, assourdi par les hurlements de la bourrasque, il attendit avec impatience les premiers rayons du jour. Tout autre que lui serait alors descendu au plus vite pour aller, auprès d'un bon feu, se remettre et se consoler d'une nuit pareille. Mais le ciel ayant repris vers le matin son éclatant azur, l'opiniâtre investigateur ne songea nullement à la retraite. Il voulut profiter de l'occasion, explorer les solitudes inconnues où il se trouvait et chercher une route qui permît d'atteindre la cime du mont Blanc. Il pénétra dans une grande vallée neigeuse, que l'on aperçoit de Chamouny et dans laquelle personne n'avait jusque-là osé s'aventurer, parce qu'on la croyait trop chaude et trop étouffante. Les glaces qui la tapissaient, les vents qui s'y jouaient ou s'y déchaînaient en liberté, eussent dû pourtant faire concevoir une opinion plus juste; mais cette fausse idée exerçait un empire absolu. Avec l'indépendance mutine de son caractère, Jacques Balmat ne voulut point s'y soumettre. Il osa pénétrer dans le vallon sauvage, où nul homme n'avait encore imprimé sa trace, et découvrit le seul chemin par où le mont Blanc soit accessible.

Rentré au hameau des Pèlerins, il garda quelque temps le secret. Ayant appris ensuite que le docteur Paccard, de Chamouny, se proposait de tenter l'ascension qui avait échoué jusque-là, il lui fit part de son heureuse aventure. Ils concertèrent ensemble une expédition avec Marie Coutet, le grand Jorasse, d'autres guides et des chasseurs de chamois. L'entreprise réussit : les audacieux explorateurs foulèrent la cime virginale, d'où leurs regards embrassèrent un horizon de cent lieues.

La suite à la prochaine livraison.

DANGERS DU TATOUAGE.

Les piqûres que l'on fait sur la peau pour y tracer des figures, des signes ou des mots, peuvent causer des inflammations graves, produire la gangrène, et nécessiter des amputations. C'est ce qui résulte d'observations nombreuses de M. Berchon, soit dans les îles de l'Océanie, soit en Europe et particulièrement en France. Une communication a été faite sur ce sujet à l'Académie des sciences, dans sa séance du 7 avril 1862.

La grande maladie de l'âme, c'est le froid.

A. DE TOCQUEVILLE.

SUR LES MONUMENTS CELTIQUES.

Voy. p. 170.

Mon cher ami,

Je lis dans un article de votre *Magasin* de mai dernier (*Quels sont les plus anciens monuments qui aient date certaine?*) le passage suivant :

« ... Les savants donnent une fabuleuse vieillesse aux

monuments qui, d'abord nommés *celtiques*, se sont retrouvés dans le monde entier, notamment au Mexique et dans l'État de New-York. Cromlechs, dolmens, menhirs, ont cessé d'être attribués aux druides; ils semblent appartenir à une race primitive qui aurait, à une époque inconnue, couvert le globe, depuis l'Europe et l'Asie jusqu'au nouveau monde... A ces vestiges étranges se rattachent probablement les haches de silex ovales, grossièrement aiguisées, qu'on rencontre souvent dans nos campagnes, sans compter le reste de la terre habitée. »

Permettez-moi quelques observations sur ce sujet intéressant et obscur.

Ces monuments ne peuvent plus être *exclusivement* attribués aux Celtes : c'est incontestable. Mais s'ensuit-il qu'ils ne doivent leur être attribués *nulle part*, pas même chez eux? Ceci est autre chose.

Doit-on les rattacher à l'époque de ces *grossières haches de silex* qu'on rencontre dans nos campagnes comme ailleurs?

S'il s'agit des haches les plus *grossières*, de celles qui se découvrent dans les terrains d'un âge géologique où les animaux des zones tropicales vivaient dans nos contrées, s'il s'agit de cette humanité primitive dont M. Boucher de Perthes a retrouvé les vestiges longtemps contestés, on peut répondre résolûment : Non ; cela est impossible. Le maniement et le transport des masses énormes et innombrables de Carnac, de Locmariaker, d'Abury, de Stone-Henge, supposent non pas quelques pauvres sauvages ébauchant les premiers instruments de la vie humaine, mais des populations nombreuses et puissantes, suppléant à l'insuffisance des procédés scientifiques par l'emploi de milliers de bras, et procédant à la manière des Égyptiens et des Assyriens. Il n'y a pas la moindre trace ni la moindre probabilité que de telles populations aient existé en Occident avant les Celtes.

Si l'on veut parler des haches de pierre d'un tout autre âge, c'est-à-dire du commencement des âges historiques, elles n'appartiennent pas exclusivement aux Celtes; mais ils en avaient et en conservèrent l'usage assez tard comme armes et concurremment avec les haches de bronze (on ne fouille guère une de leurs mardelles sans en trouver), et ils les conservèrent *jusqu'à la fin* comme symbole religieux ; il n'est peut-être pas un tombeau celtique où ne se rencontre la hachette de pierre dont ils avaient fait le signe de l'immortalité ; c'est là le sens de la fameuse formule gallo-romaine : *Sub asciâ*.

Les monuments appelés druidiques ou celtiques, on peut le conjecturer avec quelque vraisemblance, appartiennent originairement à une civilisation dont on ressaisit aujourd'hui les vestiges dans l'Asie centrale, et peuvent avoir marqué un premier âge de cette civilisation antérieure à la création du grand art architectonique à Memphis et à Babylone. Cette civilisation d'une race couschite et chamitique fut la première initiatrice des Celtes comme des autres peuples *aryas;* il est certain qu'elle transmit aux druides primitifs, en Asie, le symbolisme religieux, dont le grand serpent, image de l'infini, était l'emblème, et il est probable qu'elle leur transmit également, ainsi qu'aux ancêtres des Hébreux, l'usage des monuments en pierre brute. On en rencontre de tout à fait analogues aux nôtres dans l'Inde et dans d'autres régions où ont dominé les Couschites.

La conclusion de tout ceci me paraît être que ces constructions extraordinaires ont été communes aux Celtes et à d'autres peuples, et que celles qui existent dans nos contrées leur appartiennent bien réellement, et non à une race hypothétique et sans doute imaginaire.

Un dernier argument à l'appui de cette opinion. Les anciens sont d'accord pour nous représenter les druides comme un corps de savants et de philosophes mystiques tout à fait analogue aux mages, aux brahmanes, aux prêtres d'Égypte. Comment admettre que cette puissante corporation n'ait eu absolument rien à elle en fait de monuments et de lieux consacrés, et qu'elle ait fait, pour ainsi dire, le nid de sa religion et de ses rites dans les constructions abandonnées d'on ne sait quel peuple oublié ; qu'elle ait fait ses temples avec les cercles de pierre laissés par ces inconnus, ses tombeaux avec leurs *dolmens*, etc.? Car on ne niera sans doute pas que les *cromlechs* aient servi de lieux d'assemblée, et les dolmens, couverts ou non couverts, de tombeaux aux Gaulois! On ne conteste pas l'évidence.

A vous de cœur.

Henri Martin.

P.-S. J'ai reçu dernièrement des renseignements précis sur plusieurs cromlechs et dolmens importants qui existent en Algérie, et dont la forme ne diffère en rien des monuments de France et d'Angleterre. Est-ce l'œuvre des anciens peuples libyens, ou des armées gauloises au service de Carthage? Cette seconde hypothèse semble difficile à admettre ; néanmoins, dans l'Aourès, sur les sommets duquel apparaissent maints cercles ou ellipses de pierres, on a trouvé une hache en granit gris-bleu de Cherbourg, inconnu dans l'Atlas.

VIEILLES ESTAMPES.

CORNELIUS CATON.

Cette vieille estampe, très-connue à Londres vers le milieu du dix-huitième siècle, fit presque la fortune de son auteur, le graveur Beckham, et du personnage qu'elle



Cornelius Caton.

représente, Cornelius Caton, maître de la taverne du « Lion blanc », à Richmond. Cet hôtelier grotesque, petit, mal fait, d'humeur joviale, plaisant dans ses reparties, commençait à devenir à la mode lorsque, grâce au burin de Beckham, il devint rapidement une sorte de type si populaire que, le dimanche, beaucoup de gens allaient à Richmond uniquement pour voir le « landlord » du « White Lion ». Cornelius Caton mourut vers le commencement du règne de Georges III (1760).

JARDIN D'HIVER DU BOIS DE BOULOGNE.



Une vue de la serre du Jardin d'acclimatation, au bois de Boulogne. — Dessin de Freeman ([1]).

Fatigué de l'éclat du jour, je suis venu chercher asile au fond d'une grotte ouverte dans les flancs d'un abrupt rocher, et c'est de là, en silence et en paix, que je vous écris en ce moment ; je tiens à vous faire connaître ce charmant endroit. Les flancs du rocher sont couverts de plantes, non pas grimpantes seulement, mais retombantes, ce qui vaut mieux encore. Autour de moi, dans le demi-jour, j'aperçois, sortant çà et là du milieu des fissures, et mêlées avec toutes sortes de bouquets de fougères et de lycopodes, les feuilles irisées des bégonias étalant toutes leurs variétés, depuis le rouge sombre jusqu'au blanc. Derrière moi tombent, avec un léger bruit de cascatelle, les eaux d'une source assez

([1]) Une partie des végétaux représentés dans cette gravure a été acquise depuis peu par le vice-roi d'Égypte, qui se prépare à les faire transporter au Caire. L'administration du Jardin d'acclimatation, fidèle à son programme qui lui impose une perpétuelle variation, se propose, de son côté, de changer entièrement la décoration de la serre et d'y produire des effets tout nouveaux.

abondante pour former une petite rivière de près de deux mètres de largeur, qui s'échappe mollement à travers les fragments tombés irrégulièrement de la voûte. Les plus belles plantes aquatiques, les unes fleuries et s'épanouissant à la surface des eaux, les autres élancées comme des gerbes et riches seulement de l'élégance de leur feuillage, rompent l'uniformité de ce courant. Des bandes de poissons de toutes couleurs, dorés, tigrés, argentés, l'animent par leurs jeux, et malheur au moucheron ou à la fourmi qui s'y laisse choir, car il n'y a pas là de colombe pour lui jeter le brin d'herbe secourable.

La rivière se perdait à quelques pas dans le fouillis; je me suis levé et je me suis mis à parcourir en tous sens le bosquet qui l'ombrage. Un beau chemin dallé, assez large pour le passage d'une voiture, partait de la grotte et y revenait par l'autre bord de la rivière, après un parcours d'environ deux cents pas; mesure d'une promenade pour un rêveur; mais quelle promenade! une promenade sous les tropiques. Le sol est entièrement tapissé, non pas ainsi que dans nos bois, par l'humble gazon, mais par une couche épaisse de lycopodes du plus beau vert et d'une délicatesse dont nos plus jolies mousses donnent à peine l'idée. De cette base s'élancent des groupes de toute espèce, et d'autant plus divers que toutes les parties du monde semblent y concourir à l'envi. Près de la grotte, je reconnais des massifs de fougères arborescentes empruntées aux forêts du Brésil; un peu au delà, un magnifique bananier venant d'Abyssinie élève à une hauteur de sept à huit mètres ses magnifiques feuilles à demi diaphanes, supportées par des nervures de la grosseur du bras et du rose le plus tendre. Tout autour, de superbes araucarias de l'Océanie étendent horizontalement leurs grandes palmes, étagées les unes au-dessus des autres avec une régularité rhythmique qu'on a peine à croire naturelle. Plus loin, des lataniers de l'île Bourbon, avec leurs feuilles palmées de près de deux mètres d'envergure, des palmiers à cire des Andes, des cocotiers, des dattiers, des chamérops élançant dans les airs leurs élégants panaches, des dracænas de la Nouvelle-Zélande avec leurs fusées de feuilles droites et tranchantes comme des lames de sabre, des zamias, des cycas, des bambous; et comme contraste à toutes ces végétations puissantes, les fines ramures des mimosas, chargées d'un feuillage dont la ténuité rivalise avec celle de la sensitive, et laissent éclater çà et là leurs floraisons légères comme des houppes de soie. Mais c'est aux fourrés qui bordent le chemin sur la gauche, y interceptent la vue, qu'appartient, sous le rapport des fleurs, l'incontestable prééminence. Ce sont des massifs de camélias de trois à quatre mètres de hauteur, et aussi touffus que le sont au printemps dans nos jardins les massifs de lilas et de boules-de-neige. Littéralement couverts de fleurs de toutes les nuances, rose, rouge, blanche, panachée, incarnat, c'est un éblouissement! L'œil s'y perd, et, fatigué de tant d'éclat, il retourne pour s'y reposer vers les majestueuses arborescences qui bordent la rivière, partagé entre ces vivants symboles de la richesse, de la grâce et de la majesté, et comme frappé de vertige.

Ah! me disais-je, presque enivré par le parfum des fleurs, les chatoiements de la lumière et l'enthousiasme, c'est l'Éden! Qu'est-ce que notre pays peut nous offrir en comparaison de tant de merveilles? Qu'on ne vienne plus me vanter l'Europe, sa civilisation, son industrie! c'est ici, dans cette luxuriante nature, loin des villes, oubliant les hommes... J'aurais pu, dans mon ivresse, continuer longtemps sur ce ton, lorsque, levant machinalement les yeux vers le ciel, sans doute pour le prendre à témoin, je me sentis réveillé en sursaut : je venais d'apercevoir les nervures de fer qui soutiennent la voûte. Adieu le rêve trop court que je venais de faire! Bien loin de l'équateur et des tropiques, je me trouvais en plein Paris, puisque le bois de Boulogne en fait maintenant partie : j'étais dans la grande serre du Jardin d'acclimatation.

Il me fallait une consolation, et je la rencontrai aussitôt dans le salon de lecture ouvert à l'extrémité de la serre, sous ces masses admirables, et généreusement fourni de tous les journaux et publications scientifiques. J'avais donc à la fois pour mes yeux tout ce que les forêts vierges peuvent donner, et pour mon esprit ce que Paris seul fournit à l'homme.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334.

Cette victoire remportée sur la nature avait fait connaître Jacques Balmat dans toute l'Europe, et accru le nombre des pèlerins que la beauté des sites attirait dans la vallée de Chamouny : elle devint plus que jamais pour les étrangers un but de voyage, quoique, dès l'année 1783, quinze cents touristes l'eussent visitée (1). Il semble, en effet, que la nature l'ait destinée à servir de galerie aux curieux : elle leur présente le mont Blanc sous l'aspect le plus magnifique. Tout y concourt à ce but, et ce qu'elle possède et ce qui lui manque; la largeur, aussi bien que la longueur du vallon, permettent de découvrir à la fois la chaîne entière, avec ses dômes, ses groupes de flèches audacieuses, ses forêts et ses glaciers; le sombre massif de hauteurs situé en face compose, pour ainsi dire, une série de tribunes étagées d'où on l'aperçoit à différentes élévations; et comme il est le seul objet intéressant du paysage, rien n'en distrait la vue ou la pensée. On trouverait avec peine, dans toute la Suisse, un bassin dont le fond soit aussi peu ondulé : la maigre verdure qui l'ombrage çà et là ne peut charmer les regards; les deux courants principaux, l'Arve et l'Arveron, et les torrents nombreux entretenus par la fonte des neiges, roulent à ciel ouvert des flots limoneux et, par leurs continuels débordements, sèment leurs rivages de galets, de sable et de cailloux. Ces bandes inféconds, entre lesquelles ils précipitent leur marche, ont un air désolé. Quoique la suite d'éminences dressées vis-à-vis du mont Blanc atteigne la hauteur de huit mille pieds au sommet du Brévent, elles n'offrent pendant la belle saison aucune trace de neige, sauf à l'endroit qu'on nomme les Aiguilles-Rouges, et leurs cimes arrondies forment une opposition modeste avec le colosse immense qui les domine. Ce roi des hauts sommets occupant tout le midi de la vallée dans un espace de six lieues, le regard l'embrasse simultanément de la base au faîte et d'une extrémité à l'autre, en quelque lieu que l'on se trouve : on n'aperçoit même que lui. On dirait qu'il commence et finit avec le vallon. Il ne semble point lié à une chaîne plus considérable; nul géant lointain ne dressant la tête par-dessus ses croupes, il envahit le ciel dans une majesté solitaire. Quoiqu'une forêt de noirs sapins enveloppe ses étages inférieurs et monte très-haut, en dessinant une frange irrégulière, jusqu'à ce qu'elle rencontre les neiges éternelles, ses glaciers descendent tellement bas qu'ils associent le fond de la vallée aux zones boréales, où ne cesse jamais l'hiver. Entre celui des Bossons et la Mer de glace trône la coupole principale, un peu en arrière de la ligne moyenne; son dôme, d'une blancheur parfaite, couronne de vastes assises non moins éclatantes, sur lesquelles forment saillie, presque au milieu, les sombres

(1) *Nouvelle description des glacières et glaciers de la Savoie*, par M. Bourrit, chantre de l'église cathédrale de Genève, p. 292; Genève, 1785, 1 vol. in-8.



flèches appelées les Grands-Mulets; ce faisceau de pitons imite assez bien une mansarde effilée dans un toit gothique. A droite, un peu au-dessous du mamelon supérieur et plus large que lui, s'élève le dôme du Goûté, que flanquent l'aiguille du même nom et l'aiguille de Bionnassay. A mi-côte se groupent d'autres pics, jaspés çà et là de plaques de neige, qui varient l'aspect de cette masse énorme, plus sombre à mesure qu'elle approche de sa base, plus claire, plus brillante, plus éthérée, en quelque sorte, à mesure qu'elle monte vers le ciel [1].

Le nombre des touristes augmentant chaque année, la profession de guide devint lucrative. On recherchait surtout les deux montagnards que leur expédition avait rendus célèbres. Et comme Jacques Balmat, pendant l'hiver, au printemps et à la fin de l'automne, exerçait, en l'absence des voyageurs, l'état d'armurier, Coutet celui de chamoiseur, non-seulement ils gagnaient bien leur vie l'un et l'autre, mais ils s'amassaient un pécule pour le temps où la vieillesse les condamnerait au repos. Leurs bénéfices les plus clairs, cependant, venaient des étrangers qu'ils conduisaient. La société d'un bon nombre leur était agréable; mais combien d'autres faisaient compensation! Une foule de voyageurs sont capricieux, insolents, absurdes, ne veulent point suivre les conseils qu'on leur donne, s'exposent par entêtement à de graves périls, dont leurs meneurs sont ensuite responsables, ne fût-ce que d'une manière relative. Beaucoup ont les idées les plus ridicules, la plus sotte conversation : il faut leur montrer le chemin cependant, les subir et les tolérer, la nature n'ayant pas eu la sagesse de dénoncer les infirmes d'esprit, les têtes creuses ou extravagantes, par des signes manifestes. Quel écriteau pourtant serait plus utile?

Marie Coutet et Jacques Balmat étaient très-susceptibles, à la vérité, en comparaison de leurs collègues. Bien des individus remplissaient les mêmes fonctions, sans se préoccuper des voyageurs, de leurs lubies, de leurs remarques, de leurs défauts et de leurs absurdités; ils marchaient devant eux, leur indiquaient la route et leur donnaient le peu de renseignements à leur connaissance, avec le flegme imperturbable des mulets sur lesquels étaient ballottés les curieux. Pourvu qu'ils gagnassent honnêtement leur salaire, ils s'inquiétaient peu du reste. Si les étrangers ne voulaient point les croire, dédaignaient leurs conseils et, par suite, éprouvaient quelque mésaventure, ils s'en lavaient les mains et ne tombaient pas dans la désolation. C'étaient des industriels qui faisaient leur métier Marie et Jacques avaient une autre nature, des sentiments plus délicats. Ils se distinguaient de leurs confrères par leur esprit naturel et par leur instruction, comme par leurs formes extérieures. Pendant les longs hivers qui les claquemuraient chez eux, pendant leurs courses dans les labyrinthes du mont Blanc, soit lorsqu'ils les exploraient eux-mêmes, soit quand ils avaient accompagné Saussure et, après lui, une foule de naturalistes, les deux conducteurs avaient appris bien des choses curieuses, noté bien des faits importants dont ils demandaient l'explication. Les hommes qui habitent les hautes terres, où règne toujours une froide température, ont le même goût que les peuples du Nord pour la réflexion et l'étude. Bourrit, le chantre de Genève, en cite une preuve singulière. A Cormayeur, dans une des vallées qui se creusent au sud du mont Blanc, il fut tout surpris de l'excellente éducation des villageoises. « Non-seulement elles sont instruites, dit-il, non-seulement elles savent écrire et chiffrer, mais il en est peu qui ne lisent et ne comprennent parfaitement le latin. C'est pendant l'hiver que ces femmes peu occupées, et leurs enfants moins encore, trouvent le temps d'étudier la religion et d'y joindre d'autres connaissances que ne possèdent pas d'habitude les paysans [1]. » Figurez-vous la mine étonnée d'un voyageur qui trouve inopinément un Virgile, un Horace ou un Tite-Live entre les mains d'une gardeuse de chèvres!

Il s'en fallait bien que Marie Coutet et Jacques Balmat fussent aussi lettrés. Mais à force de conduire les Anglais et de passer avec eux des journées entières, ils avaient pris quelque teinture de la langue britannique; ils la parlaient un peu, quoique très-mal, pouvaient lire dans cet idiome les ouvrages les plus faciles et comprenaient à demi les insulaires. Ils s'exprimaient d'ailleurs très-bien en français, et leur langage naturellement pittoresque faisait souvent oublier leur condition.

Mais le trait spécial qui les caractérisait, qui préoccupait les gens du canton, moins sensibles au mérite qu'aux singularités de l'esprit, de la conformation et des habitudes, comme tous les ignorants, c'était leur longue et sincère amitié. Depuis trente ans, ils vivaient dans l'union la plus inaltérable : j'allais dire comme des frères; mais combien de frères se témoignent les sentiments qui devraient les animer? Balmat et son compagnon avaient les mêmes goûts, presque les mêmes idées, ou quand leurs opinions étaient différentes, ils ne tardaient pas à se mettre d'accord. Celui qui offensait l'un offensait l'autre. Argent, mobilier, ustensiles, armes, linge, maisons, tout ce qu'ils possédaient, ils le possédaient en commun. Il ne leur serait pas venu à l'esprit que l'un des deux pût réserver quelque chose pour son usage particulier. Afin que la mort même n'établît aucune distinction entre leurs droits, ils s'étaient fait depuis longtemps une donation mutuelle de leurs biens. Ils répondaient l'un et l'autre des engagements que prenait un seul. Quand Balmat contractait une obligation, les intéressés pouvaient en demander l'accomplissement à Marie Coutet, et réciproquement. Les deux amis se consultaient en général pour leurs affaires; mais si l'un agissait sans prévenir son camarade, jamais l'absent n'y trouvait à redire, ne faisait la moindre objection. Il lui semblait avoir agi lui-même. C'étaient deux têtes dans un bonnet, suivant une expression populaire qu'on leur appliquait d'habitude et qui, en cette occasion, devenait touchante.

L'amitié est le plus noble, le plus pur et aussi le plus rare des sentiments humains. Des passions très-vives, que les poëtes chantent ou analysent perpétuellement, sont en général moins délicates ou moins dignes. Nul attachement n'égale l'union de deux individus qui sympathisent d'esprit et de caractère, sans que l'intérêt, la vanité ou le désir les rapprochent. Aucun mobile secondaire n'y contribue; les intimes rapports de cœur et de pensée qui lui donnent naissance lui donnent aussi une élévation sublime. C'est l'affection à l'état de diamant : le soleil des tropiques, en l'inondant de lumière, n'y ferait pas découvrir une tache. Elle aime pour aimer, elle se dévoue pour se dévouer : elle forme dans le grand concert de la nature le plus parfait de tous les accords.

Si les deux guides avaient été mariés, le mariage, à moins d'un heureux hasard, d'une seconde harmonie de caractères, eût troublé cette merveilleuse consonnance. Mais ni l'un ni l'autre ne songeaient à changer leur position; le chamoiseur, par une singulière manie, regardait les femmes comme des créatures faites seulement pour apprêter la nourriture, laver le linge, nettoyer les meubles, coudre, filer et traire les vaches. Elles ne lui avaient jamais inspiré que des sentiments de famille. La nature semblait avoir voulu créer en lui un moine, non pas le moine contem-

[1] *Vacation Rambles*, by Talfourd, p. 68.

[1] *Nouvelle description des glacières et glaciers de la Savoie*, p. 250 et 251.

platif des abbayes solitaires, mais un moine militant comme les chevaliers du Saint-Sépulcre. Religieux par instinct, il aimait le travail, le danger, la fatigue et les aventures. L'air des hautes cimes l'exaltait, leurs magnifiques paysages lui causaient une sorte de ravissement. Gagner le nécessaire, admirer ces beaux spectacles, voir souvent Jacques Balmat, c'était le cercle où tournait son ambition; jamais elle n'en franchissait les bornes.

La suite à la prochaine livraison.

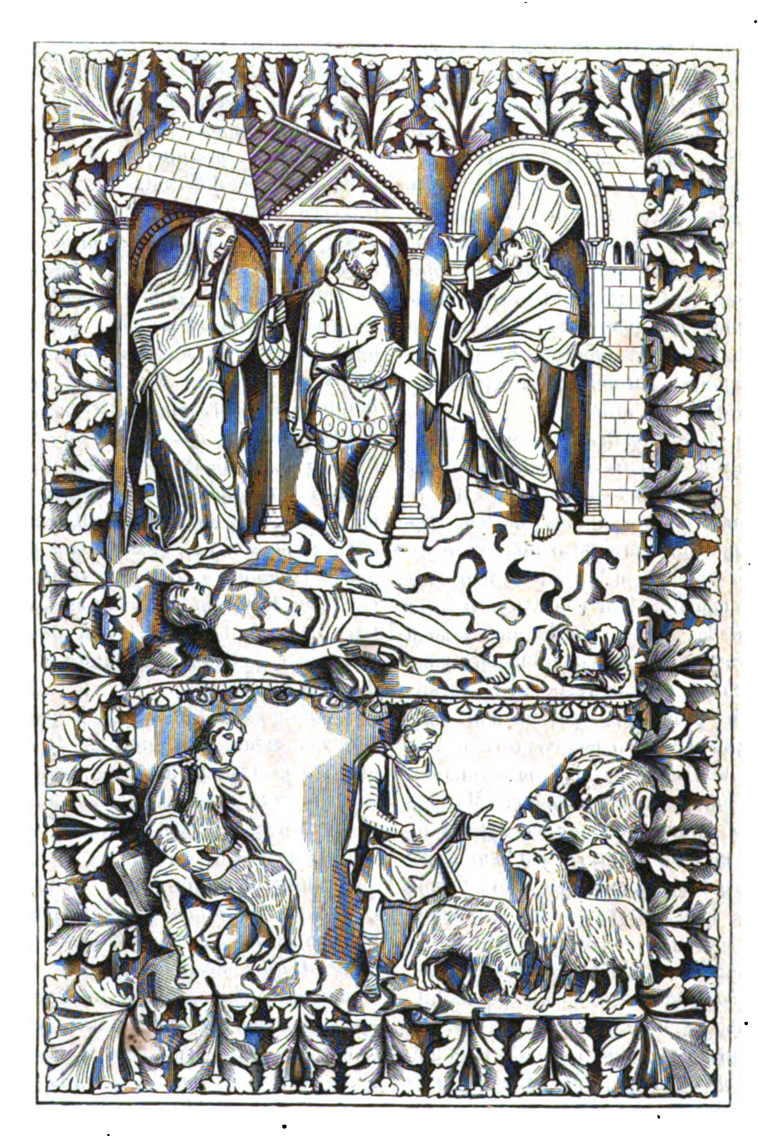
DE LA RELIURE AU NEUVIÈME SIÈCLE.

BAS-RELIEFS DU PSAUTIER DE CHARLES LE CHAUVE.

Le Psautier dit de Charles le Chauve fut exécuté pour Hermentrude, vers 850. L'archéologie moderne, en adoptant cette date, précise mieux que ne l'ont fait les Bénédictins l'époque où il put être remis à la reine. Nous ne parlerons pas ici de son texte écrit en lettres d'or [1], de ses splendides majuscules et de ses curieuses miniatures. Sa reliure nous occupera uniquement.

Le Psautier de Charles le Chauve est un petit in-quarto de 24 centimètres de haut sur 17 de large. Peu de volumes remontant à une époque si reculée nous sont parvenus dans un tel état de conservation. Les feuilles de diptyque en ivoire qui ornent sa couverture sont enchâssées dans une splendide couverture de filigrane d'argent, ornée de vingt-quatre gemmes qui n'ajoutent pas une grande valeur, néanmoins, à ce livre magnifique.

Au huitième et au neuvième siècle, les livres sacrés, objets d'un luxe d'ornementation qui s'est bien rarement renouvelé, n'étaient pas gardés dans le *scriptorium* où on les avait enrichis de toutes les magnificences de la peinture et de la chrysographie. On les conservait précieusement dans le trésor des cathédrales ou dans celui des palais impériaux. C'est qu'en effet, lorsqu'un sculpteur habile en ivoire et un orfévre renommés avaient épuisé toutes les délicatesses de leur art à orner extérieurement un Psautier, une Bible, un Évangéliaire ou un Rituel, ce livre acquérait une telle valeur qu'on trouvait à l'échanger même contre des terres d'un rapport considérable, et qu'il était placé religieusement parmi les objets réputés sans prix que se transmettaient de siècle en siècle les souverains et surtout les riches monastères.



Musée du Louvre. — Couverture du Psautier de Charles le Chauve, ivoire sculpté. — Dessin de Féart.

Héritiers des traditions de l'antiquité, certains prélats se vouaient parfois exclusivement, durant leurs loisirs, au

(1) Ce texte, qui a été l'objet d'un examen sérieux de la part du P. Cahier, se compose du Psautier, des Cantiques, du Pater, du Symbole des apôtres, de l'*Hymnus angelicus*, du symbole *Fides* de saint Athanase, et des Litanies des saints.

travail délicat qui a illustré plus tard les Benvenuto Cellini et les Arphe y Villafane. Nous avons déjà dit qu'à cette époque reculée, l'école d'orfévrerie la plus renommée qu'il y eût dans les Gaules était Limoges, où l'on pratiquait avec une délicatesse particulière l'art de l'émailleur. Saint Éloi fut le plus renommé de ces artistes religieux (¹). Æligius, c'est le nom romain que portait saint Éloi, excellait sans doute dans l'ornementation extérieure des livres; il était calligraphe : il avait été successivement élève d'Abbon, citoyen honorable de Limoges, et de Thillo, simple ouvrier d'origine saxonne, qui partagea plus tard avec lui les honneurs de la canonisation.

Thillo, avant d'être un saint, avait été abbé de Solemniac : de son temps vivait un autre orfévre nommé Bauderic. Tandis que la calligraphie était chez les Francs dans un état comparativement barbare, l'orfévrerie se maintint avec un tel éclat qu'au moment où les beaux livres se multipliaient sous Charlemagne et sous ses successeurs, il y eut en ce genre d'admirables artistes pour les parer de tout le luxe imaginable. A l'aide de certaines recherches trop peu connues, il nous serait aisé de multiplier ici les noms : Erembert apparaîtrait au onzième siècle; puis viendraient Oderanne, qui vivait sous le roi Robert, et Raoul, l'argentier de Philippe III, le premier homme du tiers état auquel son talent valut des lettres de noblesse (¹).

Nous ne possédons pas de reliure ouvragée en filigrane ou en orfévrerie antérieure au neuvième siècle; le splendide Évangéliaire qui fait partie du Musée des Souverains, et que l'on désigne parfois sous le nom étrange d'*Heures de Charlemagne*, était jadis magnifiquement recouvert d'un étui en argent et orné de bas-reliefs exécutés au repoussé. Lorsqu'on détruisit, en 1793, la Bibliothèque de Saint-Sernin à Toulouse, on lui ôta cette belle couverture, qui datait probablement de la fin du huitième siècle,



Couverture du Psautier de Charles le Chauve; ivoire sculpté. — Dessin de Féart.

et tandis qu'on la fondait dans quelque atelier obscur de Toulouse, le livre plus précieux encore, mais absolument dédaigné, était rejeté parmi les parchemins poudreux que l'on avait condamnés à la destruction.

En examinant l'ornementation primitive qu'adoptèrent les peuples d'origine germanique, qui s'assimilèrent si promptement l'art de Byzance et l'art des Romains, ce qui charme surtout les regards, c'est l'élégance des courbes dans l'orfévrerie, et l'harmonie de teintes que l'artiste a su conserver dans la disposition des pierreries employées avec tant d'art pour relever le travail du joaillier. Sous ce

(¹) Saint Éloi n'était pas, toutefois, né à Limoges même. Son vrai lieu de naissance fut Chatelac; il y vint au monde en 588.

(¹) Voy. Émeric David, *De l'influence du dessin*.



rapport, rien ne saurait être comparé aux couronnes qui nous ont été transmises par les rois goths (voy. p. 74) et aux reliures primitives de certains Missels. Au point de vue industriel, le travail est ici imparfait; l'effet général reste charmant. Les lapidaires de cet âge ignoraient l'art de tailler les pierres précieuses; ils se contentaient de les polir et de les sertir habilement; mais, sous une apparence de rudesse, ces gemmes enchâssées dans l'or et dans l'argent sont du plus merveilleux ensemble et se marient d'une façon admirable avec le poli de l'ivoire. Ce que cherchaient avant tout les pieux ouvriers, c'était la majesté dans l'œuvre et l'harmonie dans l'effet général. Si les pierreries leur faisaient défaut, ils arrivaient à ce double but en employant des morceaux de cristal colorés artificiellement ou dont les teintes gagnaient une brillante intensité de couleur par l'emploi de certaines lames métalliques qu'on plaçait aussi sous un simple cabochon en verre. On s'est parfois beaucoup exagéré la valeur de ces garnitures; les pierres précieuses et les perles dont elles se composent sont habituellement d'un prix très-médiocre. Des aigues-marines, des grenats, des améthystes de moyenne dimension, s'y montrent en grand nombre parmi quelques saphirs et quelques émeraudes fort rarement translucides. Ce n'est qu'à une époque infiniment plus rapprochée de nous que les diamants commencent à paraître sur la couverture de certains volumes. L'ouvrage relatif aux émaux et aux bijoux du Louvre qu'a publié M. Léon de Laborde ne laisse point de doute sur ce point. On y trouve la nomenclature des livres les plus richement ornés qu'ait possédés le monde chrétien; nous ne disons pas le monde entier, parce qu'il paraît certain que la plus riche reliure qui ait jamais recouvert un livre fut placée sur un Coran (¹).

Durant les neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième siècles, les livres qu'on enrichissait de reliures métalliques étaient presque toujours parés de quelque fragment en ivoire, ayant appartenu à d'anciens diptyques (²); parfois aussi ces petits bas-reliefs avaient été exécutés pour le livre même. C'est ce qui est arrivé à l'égard du Psautier de Charles le Chauve, si savamment décrit par le P. Cahier.

Disons d'abord que le plus ancien ivoire français qui nous soit parvenu remonte à trois cents ans environ antérieurement à l'époque dont nous nous occupons: ce petit bas-relief représente les miracles de saint Remy et date du sixième siècle; il a été sans doute exécuté dans le midi de la France : outre le sujet principal, on y voit le saint ressuscitant miraculeusement une jeune fille morte à Toulouse, et le costume y est fidèlement reproduit.

Ce qui fait surtout le prix de la couverture du Psautier de Charles le Chauve, ce sont ses deux précieux ivoires; les vestiges de la sculpture (fût-elle de petite dimension) qui remontent à cet âge reculé sont si rares que ces deux feuilles de diptyque ont leur rang dans l'histoire de l'art. On chercherait vainement leur explication dans le savant traité des Bénédictins; c'est à l'archéologie moderne qu'on en est redevable. Le P. Cahier voit dans le premier de ces deux petits bas-reliefs un sujet tiré du livre des Rois. L'artiste a représenté le prophète Nathan au moment où il reproche à David la mort d'Uri. Aucun des personnages qui doivent figurer dans ce petit drame n'a été omis. Bethsabée cause involontaire de l'indignation du prophète est présente. Le cadavre d'Uri a été évoqué pour faire sentir au roi criminel l'énormité de sa faute. La seconde partie de l'ivoire sert de commentaire, en quelque sorte, à la première; elle offre une touchante parabole dont on retrouvera l'explication dans le livre des Rois. Nous le répétons bien volontiers, avec le savant antiquaire, « malgré une certaine gaucherie d'exécution dans plusieurs détails, ce petit bas-relief a un caractère de mise en scène si franc et si vif qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une véritable puissance. »

Le second ivoire, plus compliqué dans sa composition générale, ne se prête pas non plus à une explication si précise, et l'habile archéologue qui a tenté de la donner avoue qu'il se trouve ici dans un dissentiment absolu avec un homme dont les vastes travaux en ces sortes de matières font aujourd'hui autorité. En attendant que le comte Auguste de Bastard ait publié le travail qu'il prépare sur ce précieux ivoire, nous rappellerons sommairement ce qu'en dit le P. Cahier. Selon cet antiquaire, la seconde feuille du diptyque représente la mort de Julien surnommé l'Apostat. On sait principalement d'après Nicéphore que cet événement eut lieu en Perse, durant l'année 362. La tradition voulait alors que le neveu de Constantin eût succombé sous le coup de la vengeance divine, et que l'exécuteur de ce décret céleste fût le martyr saint Mercure.

Mis à mort par les ordres de Dèce, dans la ville de Césarée en Cappadoce, Mercure était un saint revêtu d'attributs guerriers, et Jésus le choisit avec un autre pour punir le neveu de Constantin : la scène est animée, du reste, par plusieurs autres saints vengeurs; on y distingue Artène, saint Eusignius, arrêté comme il comptait déjà cent dix ans. Parmi les guerriers tenant dans leur main une poignée de flèches, on distingue aussi saint Théodore, puis ce saint Sébastien qui, né dans les Gaules, d'une famille milanaise, périt à Rome sous Dioclétien.

Le sommet de l'ivoire représente Jésus-Christ avec les prophètes et les apôtres. Dans la partie inférieure, l'artiste a choisi le moment « où les deux vengeurs reçoivent du Fils de Dieu l'ordre de partir, et s'offrent pour leur mission. Tous paraissent se présenter, mais ceux-ci dressent leurs lances et se tiennent plus militairement sous les armes qu'aucun autre. »

Selon l'auteur des *Mélanges d'archéologie*, les deux ivoires du Psautier de Charles le Chauve ne seraient pas un ouvrage grec, mais un travail de la basse Italie.

L'ARAIGNÉE MÉCANICIENNE.

Mon attention fut attirée, il y a quelques jours, écrit un observateur, par une petite araignée que je vis descendre de la partie inférieure d'un guéridon relégué dans un coin, où elle avait pu tisser sa toile sans être dérangée. Une grosse mouche ou taon, cinq à six fois plus grosse que l'araignée, gisait invalide sur le plancher. L'araignée descendit et s'achemina vers la mouche, qu'elle commença à enlacer de ses rets, mais en usant de grandes précautions; elle remonta ensuite vers la table, puis redescendit, et répéta plusieurs fois ce manége, liant plus étroitement la mouche à chaque voyage. Je me demandais où elle en voulait venir, et pourquoi elle n'attaquait pas sa proie sur place. Sans doute elle ne voulait pas être troublée dans son régal, et c'était une pièce de résistance, qui devait durer plusieurs jours. Mais comment l'enlever? L'araignée cessa de descendre et me parut très-affairée à son poste, au bord inférieur du guéridon; elle passa et repassa plusieurs fois sur le même point. Imaginez ma surprise, quand, au bout de peu de temps, je vis la mouche emmaillottée laisser le plancher et commencer son ascension perpendiculaire vers la table. La chose me fut bientôt expliquée. L'araignée avait tendu plusieurs fils (cinquante à soixante environ) de la mouche à la table, et en roidis-

(¹) Voy. à ce sujet une dissertation curieuse intitulée : *Notice sur une feuille de diptyque d'ivoire représentant le baptême de Clovis.* — Amiens, 1832, in-4°.

(²) Voy. le livre sur les Beni-Zeiyan publié par l'abbé Bargès.

sant chacun de ces fils à sa plus forte tension, et fixant le bout supérieur par de la glu, l'élasticité de tous les fils se combinait pour enlever la mouche. Elle continua à tendre ainsi chaque fil l'un après l'autre, et au bout de quinze à vingt minutes la mouche fut hissée jusqu'à la table, et emmagasinée dans un coin de la toile de l'industrieux insecte. Il y avait là une leçon de mécanique donnée par l'araignée. Elle agissait d'après le principe qui augmente la puissance de la corde à raison du nombre de poulies autour desquelles elle s'enroule. L'araignée suppléait à ce système en multipliant le nombre des cordes et en roidissant chacune d'elles tour à tour, de manière à obtenir la force et le concours de toutes.

Le vieux satirique français affirme qu'en fait d'affection il y a généralement une personne qui aime et l'autre *qui se laisse aimer*. Ce n'est que tard, lorsque les trésors de tendresse et d'amour sont taris, quand la chère main qui les prodiguait s'est glacée, c'est alors seulement que nous nous rappelons à quel point cette main fut prodigue et dévouée; quelle douceur elle avait pour calmer, quelle ardeur à protéger, quelle force pour étayer et défendre, quelle promptitude à soutenir, quel charme pour caresser! Mais, hélas! les oreilles qui eussent écouté avec tant de délices nos remercîments attendris n'entendent plus. Ah! laissez-nous espérer que les fruits de notre amour, quelque tardifs qu'ils soient, n'arriveront pas trop tard; que, dussent nos tributs de vénération et de gratitude ne plus rencontrer qu'une tombe, là encore les remords passionnés, les souvenirs contrits, les pieuses larmes, là encore les oblations du cœur seront acceptées! THACKERAY.

STATISTIQUE DES ANIMAUX EN FRANCE.

On compte, en France, environ 3 millions de chevaux, 500 000 ânes et 350 000 mulets. A la dernière exposition d'animaux, à Paris, certains ânes se sont vendus de 2 000 à 10 000 francs.

En 1860, on a vendu, pour la seule consommation parisienne, à Sceaux et à Poissy, 182 566 bœufs, 48 868 vaches, 53 794 veaux, et 1 223 794 moutons, sans compter les agneaux, chevreaux, porcs, etc.

UNE VISITE MYSTÉRIEUSE.

ANECDOTE.

Le père de sir Walter Scott était greffier en chef de la Cour de la chancellerie à Édimbourg, où il était grandement estimé; il reçut, vers 1785, en automne, une succession de mystérieuses visites qui intriguèrent fort sa femme. Tous les soirs à la même heure arrivait une chaise à porteurs qui déposait, au sein même du cabinet du légiste, un personnage soigneusement enveloppé d'un grand manteau. L'étranger était introduit sur-le-champ; la porte se refermait, et rien ne transpirait de ces conférences qui se prolongeaient fort tard, dépassant l'heure où la famille, dont les habitudes étaient régulières, avait coutume de se retirer. Lorsque Mme Scott interrogea son mari sur le mystérieux client, les réponses évasives du discret homme de loi stimulèrent de plus en plus la curiosité de sa femme, si bien que, n'y pouvant tenir, un soir où la séance s'était prolongée outre mesure, au moment où Mme Scott entendit le coup de sonnette qui avertissait les porteurs de venir prendre celui qu'ils avaient amené, elle se présenta résolûment dans le cabinet de son mari, portant un plateau, et disant « qu'après une conversation prolongée aussi tard, Monsieur accepterait volontiers, sans doute, une tasse de thé? » L'étranger, fort richement vêtu, et dont la tournure était noble et les manières distinguées, salua avec grâce, acceptant la politesse, prit la tasse et but; mais M. Scott, fronçant le sourcil, refusa avec froideur de prendre sa part du rafraîchissement. Peu après, le visiteur se retira. A peine disparaissait-il que l'avocat, soulevant le châssis de la fenêtre, avait lancé sur le pavé la tasse dont s'était servi son client.

Mme Scott, tout effrayée, se récria, déplorant la perte d'une de ses plus belles porcelaines. Son mari arrêta court ses doléances : « Ce n'est là, lui dit-il, que la juste punition d'un petit accès de curiosité; je puis l'excuser; mais il vous faut comprendre que je suis forcé, pour affaires, de recevoir dans ma maison des personnes que je trouve indignes d'être les hôtes de ma femme. Jamais mes lèvres ni celles d'aucun des miens ne se poseront à la place qu'a souillée la bouche de Murray de Broughton. »

C'était ce misérable qui, après avoir été secrétaire de Charles Stuart durant presque toute la malheureuse expédition de ce prince en Écosse, trahit, pour préserver sa vie et sa fortune, la cause qu'il avait embrassée, et consentit à devenir témoin à charge contre les plus nobles partisans de la cause que lui-même avait servie, lesquels, sur sa déposition, furent décapités.

Ce traître étant confronté avec le noble pair Balmérino devant le conseil privé, on demanda au prisonnier s'il reconnaissait le témoin : « — Moi? répondit Balmérino, non! J'ai connu jadis un Murray de Broughton, mais celui-là était un gentilhomme, un homme d'honneur qui pouvait porter la tête haute. Cet individu-ci, je ne le connais point. »

La soucoupe de la tasse de Murray de Broughton était conservée dans la famille de M. Scott, et son fils, sir Walter Scott, y attachait du prix.

TOLLENS.

Né en 1778, à Rotterdam, de parents d'une condition médiocre, le poëte hollandais Tollens n'eut point d'éducation savante. Comme beaucoup de ses prédécesseurs et de ses successeurs, c'était un simple commerçant, un épicier. En Hollande, le négoce, qui a fait la force et la prospérité du royaume, est partout et se trouve honoré à l'égal de n'importe quelle autre condition sociale; on ne le considère surtout nullement comme incompatible avec l'exercice des lettres ou des arts.

On doit à Tollens des odes historiques et nationales d'un genre élevé, puis un poëme sur l'hivernage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble, dans lequel il a en quelque sorte ressuscité la poésie épique nationale. Mais c'est principalement par ses poésies de famille d'une part, de l'autre par ses ballades ou romances patriotiques, qu'il a conquis sa grande et légitime popularité. « Les mœurs et l'organisation de la société en Hollande, écrit, à propos de cette première espèce d'œuvres, M. Alberdingk-Thym, qui est lui-même un des littérateurs les plus remarquables de la génération actuelle, ont fait naître un genre de poésie qu'on appelle *Huiselijke poësijk* (poésie de famille, poésie du coin du feu). M. Tollens est passé maître dans ce genre. C'est à la nature seule qu'il doit son brevet. S'adresse-t-il à son fils tout jeune encore, et entrevoit-il les dangers auxquels un jour il sera exposé, il va chercher dans le cœur des pères les véritables accents pour peindre ses prévoyances, ses appréhensions et son espoir. Il y a une vérité si frappante dans de telles pièces qu'elles vont droit à l'âme, et commandent pour l'auteur autant de respect que

de sympathie. A la naissance de son septième enfant, M. Tollens produisit un nouveau petit chef-d'œuvre de grâce et de gaieté. Une nouvelle dent d'un de ses enfants lui inspira une nouvelle pièce des plus charmantes. Il badine, il symbolise, il parle sérieusement ou avec tendresse; partout l'on sent battre le cœur de l'homme sensible et du vrai poëte sous les vers mélodieux (¹). »

Quant à la ballade ou romance patriotique, qu'on peut considérer comme une seconde création de Tollens, il ne s'y est pas élevé moins haut. Un peu incertain dans ses premiers essais, qui n'avaient ni l'originalité d'inspiration, ni la distinction de style, ni la chaleur d'âme qu'il atteignit depuis, il arriva de progrès en progrès à écrire de petits chefs-d'œuvre. Son plus beau titre en ce genre est le fameux chant patriotique en l'honneur du prince et du pays: *Wien neerlands bloed*... (Ceux dans les veines desquels coule le vrai sang néerlandais...), pacifique *Marseillaise* de la Hollande, que le voyageur entend souvent retentir dans les rues et dans les assemblées publiques.

La mémoire de Tollens est restée chère à ses compatriotes, et environnée par eux d'une espèce de culte. On lui a élevé à Rotterdam, dans le parc, une statue colossale en marbre, de quatre mètres de haut, œuvre du sculpteur Strackée.

Le 20 octobre 1860, nous passions par le petit village de Ryswyk, célèbre dans l'histoire par la signature du traité de 1697, et dans les fastes de la littérature néerlandaise par le séjour de Tollens, qui y passa les dernières années de sa vie et y mourut en 1856. Le village entier était pavoisé de drapeaux aux trois couleurs. Un air de fête régnait dans les rues où circulait une foule empressée. Nous nous informâmes, et l'on nous apprit qu'on devait, à deux heures de l'après-midi, inaugurer un monument élevé par souscription sur la tombe de Tollens, dans le cimetière qui s'étend derrière l'église protestante. Grâce au bienveillant accueil de la commission, il nous fut permis d'assister de près à la cérémonie. Elle s'ouvrit par un chant en l'honneur de Tollens, suivi d'un chaleureux discours de M. Bakhuizen Van den Brink, érudit et écrivain distingué, président d'une des sections de la société formée pour l'érection du monument. Vers la fin du discours, à un signal donné, la toile qui cachait la vue du monument tomba, et tous les



Henri Tollens, poëte hollandais. — Dessin de Chevignard.

fronts se découvrirent, pendant que l'orateur saluait d'une apostrophe éloquente la mémoire du poëte. Ce monument, dû au ciseau de M. Lacomblé, est en pierre. Il représente la Muse de la poésie qui, dans une attitude affaissée par la douleur, tient d'une main sa lyre brisée, et de l'autre dépose une couronne d'immortelles sur la tombe de Tollens.

Après un nouveau chant exécuté, comme le premier, par trois sociétés chorales réunies, deux protestantes et l'autre catholique, la foule se dispersa; puis les membres de la commission se réunirent à un banquet dans la salle d'école, tout enguirlandée de feuillages, tandis que les jeunes élèves, rangés dans le fond, entonnaient de leurs voix enfantines le chant patriotique de Tollens, bientôt répété en chœur par l'assemblée entière.

(¹) *De la littérature néerlandaise*; 1854, in-8, en français.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.



LE MONASTÈRE D'OREZU

(DISTRICT DE VALCEA, PETITE-VALACHIE).



Porche de l'église du monastère d'Orezu. — Dessin de Lancelot.

Nous avons déjà donné quelques détails (¹) sur les monastères des pays roumains, leur origine, leurs vicissitudes, l'état d'abandon où la plupart ont été réduits par l'incurie et le gaspillage de ceux qui les habitaient, la tolérance intéressée des anciens gouvernements, et, disons-le aussi, par les changements inévitables que le temps amène dans les institutions et dans les mœurs.

(¹) Voy. t. XXVII, p. 369.

On compte encore aujourd'hui en Roumanie (c'est le nom sous lequel on désigne officiellement les deux principautés de Valachie et de Moldavie depuis leur union, à la fin de 1861) trois cent seize monastères, tant d'hommes que de femmes (¹), qui possèdent en biens-fonds environ

(¹) 186 en Valachie et 126 en Moldavie, avec 5 788 religieux et 3 177 religieuses; ce qui donne une moyenne de 28 individus par monastère.

le quart du revenu territorial. Ces monastères, dont les enceintes fortifiées servaient de refuge, aux époques d'invasion, aux populations environnantes, et qui, en temps ordinaire, étaient chargés de pourvoir à tous leurs besoins moraux et matériels, instruisant les enfants, dotant les jeunes filles pauvres, recueillant les malades et les infirmes, aujourd'hui n'abritent plus que quelques milliers de moines, la plupart étrangers au pays ([1]).

Les couvents moldo-valaques se distinguent en couvents *dédiés* (*inchinate*) aux lieux saints, c'est-à-dire placés à l'origine sous le patronage des communautés grecques du Saint-Sépulcre, du Mont-Sinaï, du Mont-Athos, etc., qui, par une exception vivement combattue aujourd'hui, les administrent en dehors de toute ingérence du gouvernement local et en perçoivent les revenus à leur profit, sauf une modique subvention qu'elles payent au trésor; et en couvents *indigènes*, qui ont été sécularisés et réunis au domaine public. En dehors de ces deux grandes catégories, il existe (en Valachie) une autre classe de monastères que l'on pourrait appeler *privés*, dont les revenus, affectés exclusivement à des œuvres pies et de bienfaisance, sont, par une clause expresse des actes de donation, administrés à perpétuité par les héritiers du sang ou du nom de la famille qui les a institués.

Le monastère d'Orezu, fondé anciennement par la famille Brancovano, et l'un des plus riches et des plus heureusement situés de la Valachie, appartient à cette dernière catégorie.

Adossé à la montagne du même nom formée par un prolongement de la chaîne des Carpathes Transylvaines, dominant la pittoresque vallée de la Bistritza, à quatre postes (quinze lieues) de Tismana, autre monastère célèbre, Orezu charme de loin la vue par ce gracieux mélange d'architecture et de paysage qu'offrent la plupart des villages et même des villes de l'Orient. A l'extrémité d'une belle avenue de sapins, un porche, surmonté d'un pavillon carré à volets verts, donne accès dans une première cour, de forme carrée, très-vaste, renfermant les *communs* du monastère, les écuries, les remises, les étables, une tonnellerie, une distillerie, et au-dessus de vastes greniers pour serrer le blé et le maïs. Dans la seconde cour se trouvent l'église et la porte d'entrée du monastère, dont nous emprunterons la description à un historien de la Valachie, M. Vaillant : « Le monastère est orné, comme presque tous les couvents en Valachie, d'une large galerie soutenue par des colonnes, et qui fait le tour du premier étage. Mais ici la pierre est plus prodiguée et mieux travaillée surtout qu'en aucun lieu de la Valachie. Le cintre des portes, les escaliers, le balustre, les colonnes de la galerie, tout est en pierre, tout est dallé, et aux deux perrons qui font pavillon d'été sont des colonnes torses de quinze pieds de haut et d'un seul bloc... Nous descendons à l'église, sur laquelle deux grands arbres qui s'élèvent devant le portail s'inclinent avec respect. La porte en est curieuse de sculptures fines et délicates; l'intérieur n'a rien de remarquable. Nous nous contentons d'y examiner les riches broderies de velours de Venise attribuées à la princesse Brancovano, la main de sainte Marguerite, et un petit tableau de deux pouces carrés représentant le Paradis, don de Catherine II, et des miniatures de saints en assez grand nombre et fort belles. »

Les revenus du monastère étaient évalués, en 1844, à 15 000 ducats (180 000 francs). Ils doivent être beaucoup plus considérables aujourd'hui. L'higoumène (supérieur) faisait faire une excellente chère à ses hôtes; en revanche, il nourrissait fort mal ses moines, dont le nombre ne dépassait pas cinquante.

Les Brancovano, qui avaient fondé et doté Orezu, s'étant éteints au commencement de ce siècle, le titre et les biens de cette ancienne maison, qui se rattachait par les femmes aux familles princières de Cantacuzène et de Bassaraba, dont elle avait pris les noms, ont passé par testament à la famille Bibesco, dont l'origine est beaucoup plus récente. Le prince Bibesco-Brancovano, fils aîné de l'ex-hospodar, administre en cette qualité, avec le concours d'une *épitropie* (curatelle), Orezu et les autres monastères dits *de Brancovano*, ainsi que les nombreux établissements qui en dépendent.

([1]) Rapport de M. Ipureano, président du conseil des ministres de Moldavie (mars 1860).

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338.

Jacques Balmat s'était laissé prendre un jour à une tendresse irréfléchie. Ayant des relations fréquentes avec le boulanger de Servoz, il avait remarqué sa fille et conçu pour elle un attachement qui avait abouti au mariage. Mais il regretta bientôt ce moment de faiblesse. Gabrielle était d'une humeur à la fois triste et querelleuse : ou elle se plaignait et gémissait, ou elle cherchait dispute à son camarade, dont elle blâmait généralement les actions, les habitudes et les discours. L'audacieux montagnard supportait avec peine ces altercations et ces jérémiades continuelles. Laissant là sa femme, il allait trouver Coutet, se reposer et se consoler avec lui de ses luttes domestiques. Mais cette ressource contre les ennuis du ménage devint à son tour une cause de perturbation. Gabrielle conçut une vive jalousie de l'amitié qui unissait les deux guides et semblait dominer l'attachement de Balmat pour elle-même. Comme toutes les femmes, elle ne pouvait supporter l'idée que son mari eût une préférence dont elle n'était pas l'objet. Aussi avait-elle essayé de détruire leur mutuelle affection, de mettre un terme à leurs visites, à leurs entretiens, à leurs confidences : elle s'était bien vite aperçue qu'ils n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre. Mais tous ses efforts échouèrent contre leur sentiment fraternel, basé sur l'harmonie intime de leur nature morale. Tout ce qu'elle y gagna fut de scandaliser son mari, d'accroître ses regrets et sa froideur. Ils se seraient peut-être quittés à l'amiable, ou séparés judiciairement, si une fièvre typhoïde n'avait tout à coup emporté Gabrielle. Depuis lors, Balmat vivait seul, au hameau des Pèlerins, dans son chalet d'humble apparence. Un rez-de-chaussée en maçonnerie et un premier étage ou grenier en planches, couvert de bardeaux, composaient ce monument rustique. Les trois chambres qui en occupaient le bas suffisaient au propriétaire : l'une lui servait de pièce d'habitation, l'autre de cuisine, et la troisième d'atelier. Une avenue de sapins, qui existe encore, menait de sa cabane vers le mont Blanc. L'armurier avait en guise de domestique un apprenti nommé Blaisot, dont le rire bête, la grande bouche aux dents irrégulières, le front bas et le nez camus n'annonçaient pas un esprit distingué. Mais Balmat se contentait de cet auxiliaire, qui obéissait toujours sans mot dire, contrairement à la défunte, qui obéissait avec peine et murmurait toujours quelque observation désagréable.

Depuis que le conducteur avait perdu sa femme, les deux amis profitaient de leur liberté pour se voir assidûment. Les étrangers, d'ordinaire, les employaient ensemble, de sorte qu'ils faisaient les mêmes expéditions, et quand, par hasard, les voyageurs les laissaient chômer,

ils ne se couchaient guère sans que l'un eût visité l'autre. Quoique, ce jour-là, l'excès de la fatigue les retînt chez eux, ils savaient, à n'en pas douter, qu'ils se verraient avant le soir. Le plus impatient ou le moins harassé franchirait la distance. Après avoir passé en revue tous les incidents de la veille, Balmat songeait aux désagréments de sa profession, lorsqu'il entendit quelqu'un ouvrir la porte extérieure de sa cabane, et entrer dans le vestibule qui garantissait la pièce principale contre le froid, la neige et la bise, pendant l'âpre hiver des Alpes. Il reconnut aussitôt le pas de Marie Coutet. Si familières que fussent leurs relations, par une délicatesse naturelle, qui se révélait dans toute leur conduite et qui avait seule rendu possible leur longue intimité, le visiteur frappa doucement à la seconde porte, celle qui fermait la chambre d'habitation.

— Entre donc! lui cria le maître du logis.

Comme il disait ces mots, le mégissier entrait, le sourire sur la bouche, malgré la tristesse générale qu'exprimait sa figure : il venait d'apercevoir son ami. C'était un homme de grande taille et d'une corpulence qui répondait à sa haute stature. Sa grosse tête, ses épais cheveux châtain clair, naturellement frisés comme sa barbe touffue, inspiraient aussi l'idée de la puissance. Un large front, de beaux yeux bien dessinés, un nez aux lignes presque droites et quelque peu rabattu, des lèvres énergiques, une forte mâchoire, complétaient ce vigoureux ensemble. Marie avait les formes et les dimensions d'un athlète : il eût excité l'enthousiasme aux jeux Olympiques. Tous les individus qui poursuivent le chamois dans les Alpes, guident les voyageurs, cherchent les racines de gentiane ou les cristaux, offrent, du reste, une constitution remarquable et se distinguent par des traits vivement caractérisés. L'ami de Jacques portait une grande veste, la culotte courte, non serrée au genou, et les gros bas de laine, si commodes pour parcourir les montagnes. Il tenait à la main son tricorne, attendu qu'il faisait une vingtaine de degrés, température que l'on regarde comme extrêmement chaude dans la vallée de Chamouny. Le visage de Balmat s'éclaircit dès qu'il l'aperçut.

— Décidément je suis un paresseux, et tu me fais honte, lui dit-il; mais, que veux-tu? je suis las et je suis triste.

— Ma foi, je ne suis pas trop gai. La femme de Pierre Létang est venue me parler de son mari, de ses enfants, de la misère qui la menace, et elle a tant pleuré que je ne savais comment faire pour calmer son désespoir.

— Oui, après les accidents viennent les larmes, les gémissements et les cris. Que faire? Comment secourir les familles? Nous ne sommes pas riches, ni les communes non plus. Que le ciel confonde un métier si pénible! Mais assieds-toi donc, Marie; prends le fauteuil.

— J'ai si chaud que je ne sais comment me tenir.

— Assieds-toi; tu seras mieux assis. Blaisot va nous servir. J'ai encore de ce vin de Martigny que tu aimes tant. Allons, prends place.

Et Balmat, se levant, tira la table au milieu de la chambre, puis quitta la pièce et avertit son factotum, qui martelait un morceau de fer dans l'atelier. Celui-ci ne tarda point à paraître, tenant d'un air gauche, mais avec précaution, une bouteille de vin blanc et deux verres. Lorsque les amis eurent fait honneur au généreux liquide :

— Voilà qui vous réconforte, dit Jacques Balmat, et je t'assure que j'en avais besoin. Je suis dégoûté de notre profession. Elle rapporte, elle a ses bons côtés sans doute; mais que de déboires, que de tracasseries, que de malheurs! Il vaudrait mieux, vois-tu, ne rien faire du tout.

— Quant à cela, c'est bien sûr; mais le moyen? Si nous avions des rentes, ou si nous pouvions gagner notre vie d'une autre manière, à la bonne heure! Je te certifie que je me trouve bien plus à mon aise pendant l'hiver, quand j'apprête mes peaux de chèvre et de chamois; seulement, le travail n'est pas assez lucratif.

— Eh bien, nous aviserons. Il faudrait n'avoir point de cœur pour endurer toujours de pareils spectacles, qui vous crispent dans le moment, et vous laissent après de tristes souvenirs. Or, c'est justement lorsqu'on voudrait y penser le moins que ces catastrophes nous reviennent à la mémoire. Je ne puis oublier, par exemple, cette jeune femme morte, il y a deux ans, au premier col du Bonhomme. Elle faisait avec son mari un voyage d'agrément, et ils nous avaient choisis pour les conduire, Maxime de Sallanches et moi. Ils voulaient examiner le mont Blanc du côté de l'Italie, où il semble exhaussé sur des contreforts, des murs et des piliers gigantesques. C'était plaisir de voir comme ils s'aimaient, car ils avaient eu beaucoup de peine à se marier, dix-huit mois auparavant, et la dame était une jolie créature. Elle avait des boucles de cheveux bruns qui encadraient à merveille sa figure, une peau d'une blancheur et des yeux!... des yeux à la fois si doux et si mutins!... Moi qui n'aime pas beaucoup les femmes, je l'admirais malgré moi. Son compagnon (il s'appelait, je crois, M. Liniers) raffolait d'elle, un peu trop même, car il suivait tous ses caprices. Nous partons donc pour le village de Contamines, où nous passons la nuit. Le lendemain, nous commençons à gravir la montée du Bonhomme, et nous voyons bientôt sous nos pieds Notre-Dame de la Gorge, cet amas de chaumières que traverse un torrent. Tu ne connais pas le pays, tu n'as jamais été de ce côté, il me semble?

— Personne ne m'a demandé de l'y conduire, et, ma foi, je cours tant pour les autres que je ne me promène jamais par curiosité.

— N'importe; tu comprendras à demi-mot. Le jeune homme et sa femme montaient deux mulets vigoureux, mais le chemin devenait de plus en plus difficile. Nous atteignons sans mésaventure cependant la sauvage terrasse qu'on nomme le *Plan des Dames :* une dame riche y fut, dit-on, surprise par la tempête avec sa suivante, si bien qu'elles y périrent toutes deux et furent ensevelies sous un tertre où chacun, en passant, jette une pierre; je lançai mon tribut comme les autres, quoique cela ne me semble guère utile. Bref, nous arrivons près du grand rocher en forme de tour qu'on appelle le Bonhomme, auquel fait face une tour plus petite nommée la Bonne-Femme. La route, en cet endroit, est périlleuse, quoique assez large : elle suit les bords d'un défilé qui se creuse au-dessous de vous à perte de vue, et par delà lequel la montagne de Rousselette effile son hardi sommet. Le gouffre a au moins deux mille pieds de profondeur. Le jeune homme éprouva un sentiment de crainte et descendit de son mulet.

— Valentine, fais comme moi, dit-il à sa femme : ce col est trop dangereux. Si ta monture bronchait, tu serais perdue; je frémis rien que d'y songer.

— Mais on prétend que les mulets ont le pied si sûr! Le mien me paraît excellent, et je suis accablée de fatigue. Tu vois, d'ailleurs, que j'ai le dos tourné au précipice; or, si je marchais, je le verrais, et aussitôt la peur me mettrait hors de moi.

— Mais, ma chère amie, je t'assure...

— Assure-moi tout ce que tu voudras, je n'en ferai qu'à ma tête : si tu craignais les accidents, il ne fallait pas me conduire dans une si vilaine route.

— Pouvais-je connaître d'avance tous les chemins que nous aurions à parcourir?

— Alors laisse-moi me gouverner comme il me plaira; je ne veux pas descendre. Pourvu que tu ne me taquines point, je suis certaine qu'il ne m'arrivera aucun mal.

— Ne soyez pas si confiante, Madame, lui dis-je ; mieux vaudrait grimper cette côte sur vos jambes. Vous pourrez souffrir un peu des pieds, gâter votre fine chaussure, mais vous ne serez pas en péril, vu que le temps est beau et que l'orage ne nous surprendra point aujourd'hui.

— Dites donc, l'homme, faites attention à ma bête, me répliqua d'un ton moqueur la jeune espiègle ; tâchez de la bien conduire.

Il n'y avait plus moyen d'argumenter avec elle. Je saisis la bride tout près du mors, et nous poursuivîmes notre route. Comme la dame ne voyait point la gorge, elle ne témoignait aucune peur. Mais à peine avions-nous parcouru cent toises que son mulet s'abattit. — « Mettez pied à terre », lui criai-je. — Elle n'en eut pas le temps. L'animal ayant fait un violent effort pour se relever, la secousse fut si rude que non-seulement l'étrangère perdit l'équilibre, mais fut lancée à la renverse dans le gouffre. Elle poussa un cri d'horreur qui nous fit dresser les cheveux sur la tête, et déjà elle avait disparu. D'autres cris succédèrent, mais plus faibles, à cause de l'éloignement, puis un silence de mort. J'étais comme pétrifié, lorsque mon compagnon m'appela de toutes ses forces. Il tenait le mari à bras-le-corps, pour l'empêcher de se précipiter dans l'abîme, et tremblait d'y rouler avec lui. Je me jetai sur le pauvre touriste, que nous parvînmes à contenir ; mais ce ne fut pas sans peine. « Valentine, Valentine ! » s'écriait-il ; et il se démenait comme un épileptique ; sa figure convulsionnée faisait mal à voir.

— Allons, Monsieur, un effort sur vous-même ! lui dis-je enfin. Nous ne pouvons laisser votre femme dans le précipice. Il y a au fond du détroit un chemin qui commence à Notre-Dame de la Gorge ; il faut le suivre et chercher la défunte, si vous voulez qu'on l'enterre comme une chrétienne.

— Oui, oui, me répliqua-t-il avec des yeux égarés ; nous retrouverons Valentine. Elle a le droit d'avoir un cercueil. Oh ! mon Dieu, si j'avais pu prévoir, si j'avais pu prévoir ! Mais je ne prévois rien, je l'ai conduite à la mort, je suis son meurtrier ; ah ! je finirai mal à mon tour !

Après avoir dit ces mots, M. Liniers ne prononça plus une parole et tomba dans une prostration effrayante. Nous retournâmes sur nos pas, en le soutenant tout le long de la route. Parvenus au hameau, qui n'a qu'une mauvaise auberge, le malheureux perdit connaissance. Pendant qu'on prenait soin de lui, nous nous enfonçâmes dans la galerie avec quelques habitants. Si tu savais l'horrible spectacle qui s'offrit à nous quand nous atteignîmes l'endroit où l'opiniâtre voyageuse était tombée ! Non-seulement elle avait bondi plusieurs fois de roche en roche, non-seulement les pointes de la pierre avaient déchiré, labouré son corps, mais une chute de trois cents toises, pour le moins, avait détaché son bras droit et son pied gauche, que nous retrouvâmes avec bien de la peine. On réunit ces lambeaux dans un cercueil, et on les enterra dans le petit cimetière de la bourgade. Et le matin encore la jeune femme était si volontaire, si capricieuse ! Le mari, comme tu le penses bien, n'assistait pas au convoi ; il n'aurait pu se tenir sur ses jambes. Nous finîmes par le ramener à Chamouny, où il resta trois jours. Il voulut alors partir à pied pour Servoz ; nous le conduisîmes jusque-là, et il nous dit adieu en pleurant. Je l'avais prié de m'écrire, mais nous n'avons jamais eu de ses nouvelles.

La suite à la prochaine livraison.

LES BERGERS.

Tandis que les laboureurs et les faucheurs courbés sur le sillon trempent la terre de leur sueur, le berger s'en va doucement à travers les pâturages, suivi de chiens intelligents et d'un troupeau docile, ou bien il s'assied entre les racines d'un chêne et regarde à l'horizon, parmi les grands arbres, le ciel bleu qui ressemble à une forêt de myosotis ; et la faneuse qui passe, la tête enfouie dans le foin qu'elle porte, jette un regard d'envie sur ce repos et cette oisiveté. Car tous ceux dont le corps travaille sont portés à méconnaître tout labeur qui ne se manifeste pas par une fatigue physique. Mais les agronomes en jugent autrement. « Un bon berger, dit Daubenton, doit savoir plus de choses que n'en savent les autres agents de la culture. » Écoutez le vieil Olivier de Serres : « Industrie, douceur, vigilance, sont les principales parties du bon pasteur… il fera avancer, reculer, tournoyer tout son troupeau en un corps, comme un escadron de cavalerie… et ses bêtes le suivront pas à pas comme leur capitaine. » Un écrivain plus moderne, Élisée Lefèvre, a dit avec beaucoup d'élégance : « Un berger doit vivre nuit et jour avec son troupeau ; il reconnaît chacune de ses bêtes à sa figure, à sa démarche, à sa tournure ; il sait quelles sont ses qualités et ses défauts ; il étudie sa constitution et prévoit les maladies qui peuvent l'attaquer. Celui qui fait son métier en conscience ne reste jamais inoccupé, même pendant ces longues heures qu'il passe aux champs, immobile, sans travailler, sans lire, et faisant à peine de temps en temps quelques pas pour suivre son troupeau : ne l'accusez point de paresse, c'est un bon serviteur, qui sert mieux son maître que vous ne croyez ; ses mains ne font rien, mais son esprit travaille. Il regarde ses moutons ; il observe tous leurs mouvements, qui sont souvent pour lui des indications précieuses : là se révèlent à lui les premiers symptômes du mal que l'on peut arrêter en le combattant dès son principe et que plus tard on ne pourrait dompter. »

Le berger tire son importance de sa responsabilité ; ses moutons représentent une fortune qu'il administre. Mais sa profession est rehaussée encore par les idées et les traditions qui s'y rattachent ; le berger est l'agent le plus direct de la domination humaine sur les êtres animés ; sa houlette armée d'un crochet par le haut, et par le bas d'une petite bêche, est le sceptre primitif, le plus respectable et le plus légitime, celui qui marque l'empire de l'homme sur la nature. Le berger a existé sans doute avant le laboureur, avant tous les artisans ; il a précédé les sociétés et les législations. Les patriarches étaient des pasteurs, les chantres védiques vivaient au milieu des troupeaux ; les Chaldéens, observateurs des astres, n'étaient-ils pas des bergers aussi ? Religions, sciences, poésie, tout ce dont l'homme s'enorgueillit, eut son principe dans la vie pastorale.

Que de noms fameux, que d'histoires et de légendes réelles et chimériques, évoque en passant le berger insoucieux ! Dans la poussière que le troupeau soulève, tout un monde se presse. C'est l'antique Abel riche en brebis, envié par Caïn maître d'un champ fertile ; la vie nomade gênant la propriété naissante ; la lutte des deux frères, et la victoire demeurant à l'agriculture, base des sociétés. C'est le grand courant des Hyksos ou pasteurs jeté sur la Syrie et l'Égypte par les émigrations japétiques ; les grands bergers Abraham, Isaac, Ésaü, se maintenant dans la Palestine, l'Idumée, l'Arabie, pays vagues dont ils ignoraient les limites ; les Israélites allant apprendre dans la terre de Gessen la culture et les arts ; Moïse gardant les troupeaux de son beau-père Jétho avant de guider un peuple.

Les bergers, avertis par l'étoile, saluèrent les premiers la naissance de Jésus ; et longtemps la nuit de Noël a conservé ce poétique souvenir. La messe des bergers, en Brie, était célébrée chaque année dans une paroisse différente, où tout un canton se réunissait : les bergers présentaient

un agneau ; ils entraient à l'église au son de leurs cornemuses, jouant de leurs bâtons, marchant à pas cadencés comme s'ils exécutaient une sorte de danse. Dans le cortége étaient un saint Jean, une Madeleine et plusieurs

Le Berger. — Dessin de Jacque.

autres personnages de l'Evangile. Voici le premier couplet d'un de leurs noëls, récemment retrouvé à Provins, et qui date du seizième siècle :

Chantons par mélodie,
Relicto tedio,
Por la Vierge Marie
Et Jesu filio ;
Car elle est accouchée
In Bethleem Juda.



A la mère honorée
Sit laus et gloria.

Quatorze autres couplets retracent les circonstances merveilleuses de la Nativité.

Un manuscrit règle la cérémonie telle qu'on l'accomplissait dans l'église de Rouen après l'office nocturne de Noël. La crèche était préparée derrière l'autel, et l'on y plaçait l'image de Marie. Un enfant monté dans les galeries en avant du chœur jouait le rôle d'ange et annonçait le grand événement. Alors les bergers entraient par la porte triomphale et traversaient le chœur en chantant : *Ne craignez pas*, etc. A des voix qui disaient : *Gloire dans les hauts!* ils répondaient : *Paix sur la terre!* Puis, s'approchant de la crèche, ils adoraient Jésus et Marie; enfin ils avaient le droit de chanter la messe que célébrait l'archevêque.

Ces commémorations naïves ne convenaient-elles pas à la religion dont le fondateur aimait à se comparer lui-même au bon pasteur qui veille sur ses brebis égarées?

Au reste, de pareilles légendes se retrouvent dans toutes les mythologies anciennes. Krichna, le doux maître des Djoguistes, parcourait l'Inde avec ses troupeaux; Apollon fut berger, et Pan, avec les Faunes et les Sylvains, les Dryades et les Oréades, laissait sur les montagnes de l'Arcadie l'empreinte de ses pieds de chèvre. Si les pâtres furent dieux, c'est qu'ils inventèrent la musique et la poésie; on connaît l'étrange aventure de Syrinx changée en flûte à sept tuyaux reliés par la cire. Dans leur vie errante, ils chantaient le pays natal, les belles compagnes laissées sous le toit de chaume, la splendeur des voûtes célestes; ils donnaient des noms aux étoiles; quelques-uns, tandis que leur âme rêvait, occupaient leurs mains à tourner et à sculpter des coupes de bois qui devenaient l'enjeu de leurs défis :

Un feuillage sur l'anse est mollement conduit;
Sur le vase est Orphée et le bois qui le suit.

La perpétuelle contemplation des astres amena les bergers à chercher des relations entre l'ordre des étoiles et la destinée des hommes. C'est ainsi que l'astronomie primitive dégénéra vite en astrologie; les campagnes furent pleines d'étranges savants qui prétendaient faire descendre du ciel la lune et les constellations; ils tiraient des horoscopes et prédisaient l'avenir. La sorcellerie, la magie et les superstitions les plus dénuées de sens prirent racine dans ces esprits à demi instruits, à demi ignorants. Certains bergers jetaient des sorts à leurs voisins; celui qu'ils avaient regardé périssait dans l'année; la crainte du mauvais œil, avouons-le, dure encore dans nos villages, et bien des paysans se croiraient perdus s'ils ne saluaient le berger les premiers. Cette idée ridicule a du moins ce bon résultat que les bergers, habitués au salut des passants, sont d'ordinaire polis.

Sorciers et remégeurs, c'est tout un : les seconds comme les premiers opèrent par des paroles et des momeries; ils guérissent par des charmes. Il arrive que les remégeurs et les rebouteux ont quelquefois une grande adresse à remettre les membres cassés, non par un pouvoir surnaturel, mais par l'expérience qu'ils acquièrent dans le soin de leurs troupeaux. De vétérinaire à médecin il n'y a qu'un degré. Jadis les bergers connaissaient les maladies des animaux, les remèdes urgents et efficaces, et ils pouvaient, à la rigueur, traiter les hommes comme les bêtes. Mais aujourd'hui, dans cet âge où règne un mot bien long et malsonnant à l'oreille, la *spécialisation*, ils ont perdu la plupart des traditions médicales, et nous engageons les malades des campagnes à recourir au médecin véritable. A peine les bergers savent-ils maintenant faire une ligature ou une saignée en cas d'accident; toutefois ils portent encore une panetière à compartiments contenant une petite pharmacie, et une boîte pour déposer l'agneau venu au monde dans les champs.

Dans quelques pays, les bergers, tout en marchant, se livrent à de modestes industries, le tricot, la confection des tresses en paille ou en jonc, la sculpture grossière des petits jouets et des figurines. La cornemuse, le flageolet, la flûte traversière, sont devenus très-rares parmi ceux de nos climats. A chacun son métier; les instruments sont faits maintenant pour les musiciens. Il nous sera permis de regretter ces modulations champêtres, ces luttes vocales des poëtes de Sicile et de Rome; tout cela seyait divinement à la nature et donnait un accent, un rhythme aux voix indécises des feuilles, aux murmures des ruisseaux et du vent.

O rustiques chanteurs! Damon, Alphésibée,
La vache oubliait l'herbe, en extase absorbée;
Les lynx, prêts à bondir, s'arrêtaient impuissants;
Les fleuves s'endormaient bercés par vos accents.
Je redirai vos vers, Damon, Alphésibée!

Il serait long d'énumérer les chefs-d'œuvre qu'a produits le genre pastoral, depuis Théocrite, Virgile et Longus jusqu'à l'*Aminta* du Tasse, les scènes éparses dans le *Don Quichotte*, et, de nos jours, la célèbre *Mare au Diable*. Nous ne faisons qu'indiquer une étude, bien souvent recommencée déjà, mais non épuisée; peut-être lirait-on avec plaisir un livre intitulé *les Bergers de Ronsard et de l'Astrée*, ou bien *les Paysans d'après Watteau et Fontenelle*; mais nous reviendrons toujours avec délices aux églogues de Virgile :

Car il disait comment, au sein du vide immense,
La terre, l'eau, le souffle, unirent leur semence
Au fleuve ardent du feu : berceau d'où prit l'essor
Du multiple univers le globe tendre encor!
Comment le sol durci, créant des lits à l'onde,
Des êtres par degrés sut former les contours!
L'eau tombant de la nue, et le foyer du jour
Soudain levé, devant l'étonnement du monde!
La naissance des bois, des monts, nouveaux séjours
Où marchait au hasard le monstre solitaire;
Les pierres de Pyrrha, Saturne sur la terre,
Le vol de Prométhée et les tristes vautours!

Et de ces perspectives grandioses, comme le maître passe aux détails familiers, à l'accent pathétique! Mélibée parle :

Heureux vieillard, ainsi ton domaine te reste.
La pierre en prend sa part; le jonc bourbeux l'infeste :
Mais il t'en reste assez. Ton troupeau toujours sain
Évitera le mal qui ronge le voisin,
Ou l'herbage étranger fatal aux brebis pleines.
Tu pourras, près du fleuve et des saintes fontaines,
Te faire avec délice un voile de fraîcheur.
L'essaim qui boit le miel sur les saules en fleur,
Animant de son vol ce rideau de verdure,
Bercera ton sommeil par un léger murmure.

Et encore :

Après bien des moissons, mon royaume perdu,
Mon toit de chaume, un jour me sera-t-il rendu?
Mes chèvres, oubliez que vous fûtes heureuses;
Oubliez vos rochers, chèvres aventureuses,
Et vos jeux suspendus à l'antre que j'aimais.
Au bruit de mes chansons vous n'irez plus jamais
Mordre le saule amer et la fleur du cytise.

Quelle voix plus forte et plus suave à la fois pourrait-on entendre si l'on ne descend jusqu'à notre André Chénier? Nous voudrions citer son admirable idylle de *la Liberté*; mais, comme dit Tityre :

Les toits pour le souper fument dans les campagnes,
Et les ombres au loin descendent des montagnes.

DIVERSES VITESSES.

	Par seconde. mètres.	Par heure. kilom.
Pas d'un homme tirant un fardeau	0,60	2,2
— d'un voyageur non pressé	0,65	2,3
ordinaire du soldat (76 pas par minute)	0,82	3,0
— de route (100 par minute)	1,08	4,0
— accéléré (110 par minute)	1,19	4,3
— de charge (130 par minute)	1,41	5,0
— de course (153 par minute)	1,67	6,0
Soldats romains quoique chargés de 30 kilogr.		
Pas de route	1,67	6,0
Pas accéléré	2,08	7,5
Le cheval au pas de charrue (10 heures de travail par jour)	0,45	1,6
— Au pas de herse	0,90	3,2
— Au petit pas	1,05	3,4
— Au pas et attelé à une charrette chargée, sur une bonne route empierrée	1,20	4,3
— Au pas allongé	1,43	5,0
— Au petit trot	3,84	14,0
— Au galop	6,30	23,0
— Au grand trot	9,00	32,0
— A l'allure des courses de vitesse	14,00	50,0
Le bœuf au petit pas	0,84	3,0
— Au pas allongé	1,00	3,6
Le mulet au pas	0,90	3,2
L'âne au pas	0,80	2,9
Renne tirant un traîneau	8,40	30,0
Pigeons (1)	28,00	100,0

IMPRESSIONS

PRODUITES SUR LE VOYAGEUR PAR L'ABSENCE DE L'HOMME

Dans les contrées de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela arrosées par le Cassiquiare (2).

La matinée était fraîche et belle. Il y avait trente-six jours que nous étions enfermés dans un canot étroit et tellement mobile qu'on l'aurait fait chavirer en se levant imprudemment de son siége, sans avertir les rameurs de rétablir l'équilibre en appuyant sur le bord opposé. Nous avions cruellement souffert de la piqûre des insectes, mais nous avions résisté à l'insalubrité du climat; nous avions passé sans chavirer ce grand nombre de chutes d'eau et de barrages qui entravent la navigation des rivières et la rendent souvent plus dangereuse que de longues traversées par mer. Après tout ce que nous avions enduré jusqu'ici, il me sera permis, je pense, de parler de la satisfaction que nous éprouvâmes d'avoir atteint les affluents de l'Amazone, d'avoir dépassé l'isthme qui sépare deux grands systèmes de rivières, d'être sûrs d'atteindre le but le plus important de notre voyage, celui de déterminer astronomiquement le cours de ce bras de l'Orénoque qui se jette dans le rio Negro, et dont l'existence, depuis un demi-siècle, a été prouvée et niée tour à tour. Un objet qu'on a longtemps en vue semble augmenter d'intérêt à mesure qu'on en approche. Ces rives du Cassiquiare, inhabitées, couvertes de forêts, sans souvenirs des temps passés, occupaient alors mon imagination, comme le font aujourd'hui les rives de l'Euphrate ou de l'Oxus, célèbres dans les fastes des peuples civilisés. Dans cet intérieur du nouveau continent, on s'accoutume presque à regarder l'homme comme n'étant point essentiel à l'ordre de la nature. La terre est surchargée de végétaux : rien n'arrête leur libre développement. Une couche immense de terreau manifeste l'action non interrompue des forces organiques. Les crocodiles et les boas sont les maîtres de la rivière; le jaguar, le pécari, le dante et les singes traversent la forêt sans crainte et sans péril; ils y sont établis comme dans un antique héritage. Cet aspect d'une nature animée, dans laquelle l'homme n'est rien, a quelque chose d'étrange et de triste. On s'y fait même avec peine sur l'Océan et dans les sables de l'Afrique, quoique dans ces lieux, où rien ne rappelle nos champs, nos bois et nos ruisseaux, on soit moins étonné de la vaste solitude que l'on traverse. Ici, dans un pays fertile, paré d'une éternelle verdure, on cherche en vain les traces de la puissance de l'homme; on se croit transporté dans un monde différent de celui dans lequel on est né. Ces impressions sont d'autant plus fortes qu'elles ont plus de durée. Un soldat qui avait passé toute sa vie dans les missions du haut Orénoque était couché avec nous au bord de la rivière. C'était un homme intelligent qui, par une nuit calme et sereine, me faisait des questions pressantes sur la grandeur des étoiles, sur les habitants de la lune, sur mille objets que j'ignorais autant que lui. Mes réponses ne pouvant satisfaire sa curiosité, il me dit d'un ton assuré : « Quant aux hommes, je pense qu'il n'y en a pas plus là-haut que vous n'en auriez trouvé si vous étiez allé par terre de Javita au Cassiquiare. Je crois voir dans les étoiles, comme ici, une plaine couverte de hautes herbes, et une forêt (*mucho monte*) traversée par un fleuve. » En citant ces paroles, j'ai dépeint l'impression que produit l'aspect monotone de ces lieux solitaires. (1)

(1) On voit que les pigeons se meuvent aussi vite que la plus rapide locomotive lancée sur un chemin de fer.
Notre tableau ne peut donner que des chiffres moyens. Certains attelages de chevaux ou de bœufs peuvent se mouvoir plus rapidement que nous ne l'indiquons. (*Le Bon fermier.*)

(2) Affluent du rio Negro, qui vient de l'Orénoque.

(1) Alexandre de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. VII, p. 357.

SUR LA FORMATION DU CRISTAL DE ROCHE.

Monsieur le Rédacteur,

Permettez, je vous prie, à un vieux géologue, jaloux de l'honneur du métier, de vous adresser quelques observations au sujet de la nouvelle intitulée *les Chercheurs de cristal*, que je lis dans une de vos livraisons de cette année. On nous a souvent reproché, et quelquefois, je ne le nie point, à bon titre, de nous être livrés à de funestes invasions sur le terrain du romancier; mais cette fois, j'ose le dire, c'est le romancier qui vient de faire invasion sur le nôtre, et comme les représailles sont vives, je tiendrais à ne pas les laisser passer sans riposte.

Le cristal de roche, que pendant longtemps le goût des amateurs a fait rechercher de tous côtés, et même dans les gisements les plus périlleux, avec une ardeur qui malheureusement n'est plus guère de mode, est un des minéraux qui se rencontrent le plus habituellement dans les filons, c'est-à-dire qu'il se rencontre surtout dans les anciens terrains cristallins, tels que le gneiss et le granite. Ces terrains ayant été bouleversés et disloqués dans les époques les plus reculées par les révolutions qu'ils ont subies, les fissures produites dans ces dérangements, pénétrant naturellement jusqu'aux plus grandes profondeurs, se sont trouvées remplies soit d'émanations provenant de l'intérieur de la terre, soit de suintements provenant de la substance même de la roche, et ces diverses substances se sont fixées aux parois, à peu près comme la suie se fixe dans nos cheminées, et avec le temps elles ont fini presque partout par combler le vide. Cependant le remplissage n'a pas toujours eu le temps de s'opérer complétement, et l'on découvre quelquefois dans le milieu du filon une fente longitudinale qui demeure comme un témoignage de l'état primordial. Cette fente est ordinairement tapissée des deux côtés par des cristaux de diverses espèces faisant saillie, et il n'est pas rare de voir ces saillies couvertes dans leur partie inférieure d'un semis de petits cristaux métallifères, tandis qu'elles en sont tout à fait exemptes dans leur partie supérieure, comme il devait arriver, en effet, si ces petits cristaux sont dus à une sublimation de l'intérieur du

globe. Parfois même la saillie fait écran, et la paroi se trouve dépourvue de cristaux dans toute l'étendue qui est ainsi partagée.

Voilà d'une manière générale ce que les études les plus attentives ont permis de constater sur la formation du cristal de roche dans les filons, et l'eau qui suinte aujourd'hui dans les interstices de quelques-uns de ces antiques souterrains n'est qu'un accident sans importance. Cette eau, dans les terrains où elle peut se charger de carbonate de chaux, occasionne assez ordinairement dans les cavités qu'elle traverse des incrustations; mais ce sont des incrustations calcaires, et non pas siliceuses comme le cristal de roche. Dans quelques circonstances très-rares, et particulièrement dans les terrains volcaniques, on observe à la vérité des incrustations siliceuses, mais elles diffèrent sensiblement du cristal de roche, et n'offrent ni cette diaphanéité ni ces curieuses aiguilles qui le font rechercher. Partout l'observation démontre que le cristal de roche, autrement dit le quartz diaphane, est un produit non pas des temps modernes, mais des hautes époques de la géologie. La même substance se rencontre dans les terrains de tous les âges, car c'est elle qui constitue le grès, les pierres à feu, les galets de la plus grande partie de nos côtes; mais elle ne possède la disposition moléculaire propre au cristal de roche que dans des circonstances d'exception.

Et maintenant, pour en revenir à votre nouvelle, pourquoi va-t-on chercher effectivement cet intéressant minéral au milieu des glaces qui recouvrent les régions élevées de la chaîne des Alpes? La raison en est simple, et on la saisit sans peine si l'on réfléchit que les cimes centrales de cette chaîne sont précisément formées de roches cristallines anciennes qui, soumises à des alternatives continuelles de gel et de dégel, tombent journellement en pièces, couvrant de leurs débris les glaciers qui rampent à leur pied. De là ces hautes aiguilles à crêtes toujours vives, dont les hardis escarpements nous étonnent, et que les siècles futurs ne verront plus, car la main du temps ne cesse de les frapper, non pas de sa faux, la métaphore pécherait, mais d'un marteau plus puissant que celui des mineurs, qui ravive continuellement leur surface, en y mettant à jour les richesses que la nature avait enfermées à l'origine dans les entrailles de la masse. C'est de cette manière que se découvrent les cristaux déposés dans l'intérieur des filons, et dont la pureté est d'autant plus grande qu'ils ne sont en contact que de la veille avec les puissances désorganisatrices de l'atmosphère; et souvent, vu la hauteur à laquelle ils se trouvent, c'est l'humidité suintant entre les parois des filons qui trahit leur présence; mais de ce que l'humidité les accompagne, c'est tirer une conclusion illicite que de croire que l'humidité les engendre.

Voilà, Monsieur, comment le diagnostic de vos chercheurs de cristal pouvait bien ne pas les tromper, encore que la théorie construite d'après leurs observations, et qui a eu cours longtemps, fût tout à fait en dehors de la vérité de la nature. C'est à quoi je réduis toute cette lettre, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, mais qui aura atteint son but dès qu'elle vous aura porté sa protestation contre une nouvelle que j'ose qualifier d'usurpation.

Agréez, etc.

NICOLAS BAILLEUL.

Nicolas Bailleul, ou de Bailleul, fils d'un autre Nicolas Bailleul qui avait rendu des services à Henri IV, fut conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes en 1616, puis chargé de diverses missions aux États de Bretagne, de Normandie, etc. Il devint plus tard ambassadeur en Savoie, et, à son retour, fut nommé président





Nicolas Bailleul, prévôt des marchands (1621-1627). — Médaille de G. Dupré.

du grand conseil, charge dont il se démit pour accepter celle de lieutenant civil de Paris. Dans ces dernières fonctions, il se concilia si bien l'affection des Parisiens qu'en 1621 il fut élu prévôt des marchands et réélu en 1624. Lorsque Nicolas Bailleul quitta la prévôté de Paris, en 1627, il fut reçu président à mortier au Parlement de Paris, puis chancelier de la reine; en 1643, il fut nommé surintendant des finances, et mourut en 1652.

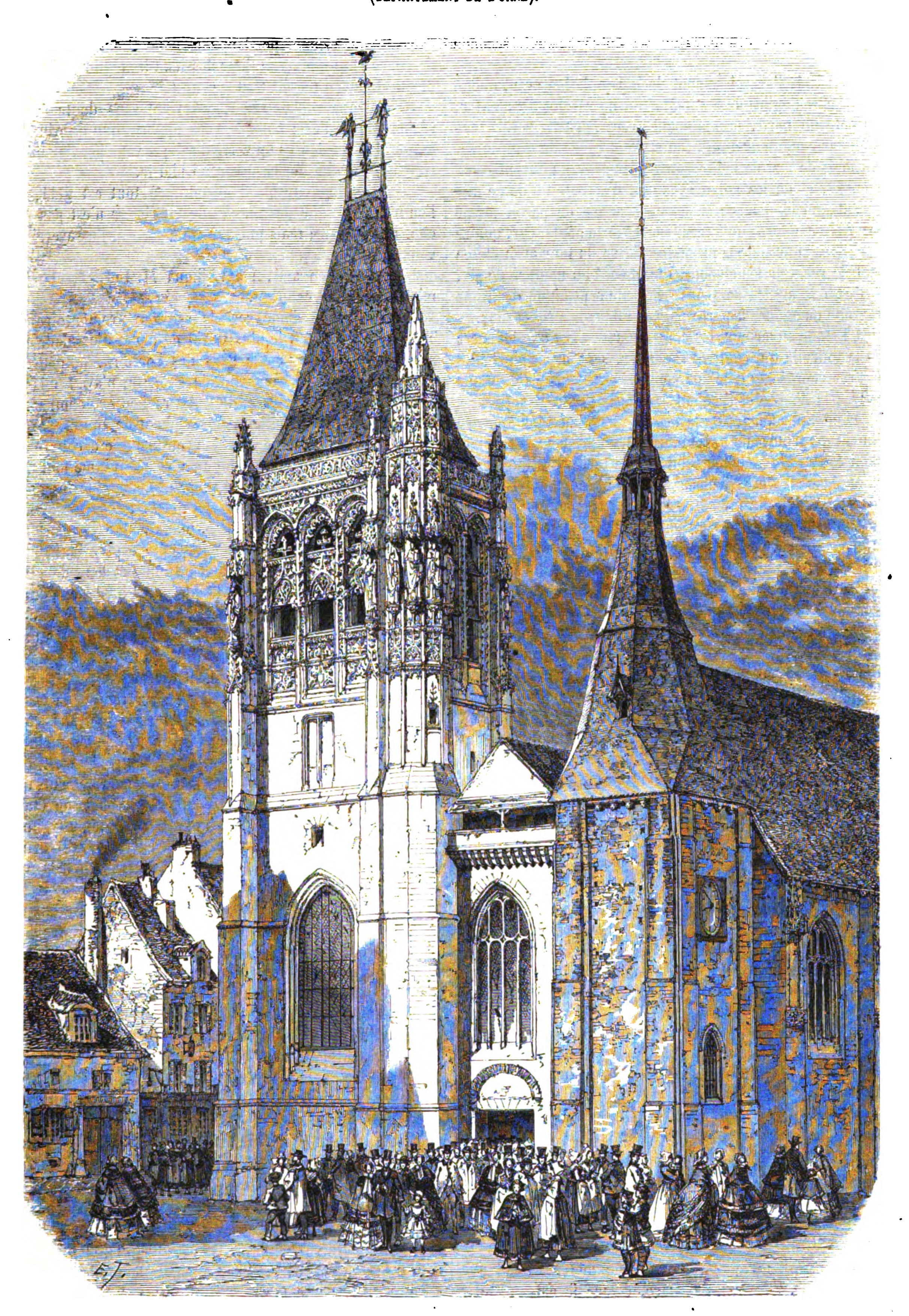
Pendant les trois premières années de sa prévôté, 1621-1624, fut achevé l'aqueduc d'Arcueil, construit, sous la direction de Jacques Debrosse, par les ordres la reine régente Marie de Médicis, pour amener les eaux de Rungis au palais du Luxembourg, que cette reine faisait bâtir (¹). Des trente pouces d'eau que fournissait l'aqueduc, dix-huit furent réservés au palais; les douze autres furent donnés à la ville de Paris, qui fit construire, pour les recevoir, quatorze fontaines, dont plusieurs existent encore, sur la rive gauche de la Seine, jusqu'alors dépourvue de distribution d'eau. Nicolas Bailleul présida à ces constructions, en mémoire desquelles a été frappée la médaille que nous reproduisons, d'après le *Trésor de numismatique et de glyptique* (Médailles françaises, 2e partie, planche XVIII, figure 4). L'original existe au cabinet des médailles de la Bibliothèque de la rue de Richelieu; elle a été exécutée par G. Dupré.

Une rue de Paris porte le nom de Bailleul, qui lui vient de Robert Bailleul, clerc des comptes au quinzième siècle, et probablement un des ancêtres de Nicolas Bailleul.

(¹) Voy. t. VII, 1839, p. 100; t. XIII, 1845, p. 77.

ÉGLISE DE SAINT-MARTIN, A L'AIGLE

(DÉPARTEMENT DE L'ORNE).



Église de Saint-Martin, à l'Aigle. — Dessin de Thérond.

Cette église est de deux styles très-différents. La tour de droite, avec son appareil et ses modillons, appartient au style roman; la tour de gauche, beaucoup plus élevée, ne date que de la fin du quinzième siècle. Feu M. Lassus, notre collaborateur regretté, a donné, dans l'*Histoire de l'Aigle* de M. Vougeois, des notes intéressantes sur cette seconde tour.

En 1494, l'accroissement de la population ayant obligé d'agrandir l'église de Saint-Martin, on résolut d'y ajouter, du côté du nord, une aile qui, vers l'orient, serait terminée par une tour d'un beau style et ornée de sculptures. Au mois de mai de ladite année, les travaux furent commencés, et on les suivit avec tant d'activité qu'ils ne durèrent que cinq ans : la dernière année ne paraît même avoir été employée qu'à terminer les ornements, car, quatre ans après la pose de la première pierre, la tour avait été en état de recevoir les cloches, qui étaient au nombre de six. A l'un des angles se trouve l'escalier pratiqué dans une tourelle octogone, à porte engagée dans la grosse tour.

A l'étage supérieur, les contre-forts, ainsi que les faces de la tourelle qui contient l'escalier, sont ornés de belles figures représentant les personnages suivants : un évêque mitré; la Vierge et l'Enfant Jésus; la Force, drapée dans un manteau et tenant de la main gauche une tour appuyée sur sa poitrine; la Foi tenant un calice; un cardinal; saint Jacques le Majeur; saint Michel terrassant le démon; saint Jean; saint Nicolas; saint Christophe; le Christ tenant la boule du monde.

Toutes ces statues sont posées sur de riches culs-de-lampe saillants, et couronnées par des dais d'une sculpture très-délicate. Dans toute cette ornementation, on retrouve les caractères propres à l'architecture de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième.

Divers indices annoncent que la tour que nous venons de décrire devait être terminée par une flèche en pierre; elle a cela de commun avec deux belles tours de la même région, celles de Rugles et de la Madeleine de Verneuil, qui sont bâties exactement dans le même goût et où l'on voit encore quelques pieds de la racine des flèches qui devaient les terminer.

La seconde aile de l'église, qui renferme quelques vitraux du seizième siècle, a été commencée en 1545.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346.

— Comme il est agréable de rentrer au logis après une semblable catastrophe! dit le chamoiseur. Pour une centaine de francs que l'on gagne...

— C'est justement le prix convenu entre moi et le mari; mais le pauvre homme m'a donné de plus un médaillon en or, que j'ai là dans mon armoire, et que j'avais retrouvé sur la dame. Ils devaient y mettre le portrait de leur premier enfant : M. Liniers ne voulait plus le voir.

— Je le crois bien! mais si affligeante qu'ait pu être cette aventure, au moins n'as-tu pas risqué de t'y rompre le cou, tandis que moi, l'année dernière, mon diable d'Américain a failli m'envoyer dans l'autre monde; si je vis encore, ce n'est pas de sa faute.

— Pourquoi aussi t'aventurer de cette façon?

— Par pitié : c'était plus fort que moi. Pendant que nous étions sur la Mer de Glace, et que le naturaliste... Mais ne parlons point de cela. C'est une histoire peu divertissante. Je te l'ai déjà contée d'ailleurs. On dirait un guignon : les souvenirs déplaisants viennent tous à la file, comme les grues que nous entendons, la nuit, passer en criant au-dessus de nos chalets.

— Va toujours, reprit l'armurier; de quoi veux-tu que nous causions, quand nous sommes d'une humeur sombre? Il y a des moments où la plaisanterie n'amuse guère.

— Eh bien donc, pendant que nous étions sur la Mer de Glace et que le naturaliste dessinait les aiguilles du Dru et du Moine, il me dit tout à coup :

— J'ai une soif extrême, qui vient sans doute de la sécheresse de l'air; nous n'avons apporté que du vin, et je boirais avec délices un verre d'eau; si vous pouviez m'en trouver, vous me feriez un grand plaisir.

— A une hauteur aussi grande, où tout est gelé, où l'on n'aperçoit que des masses de granit, ce n'est pas facile, répondis-je; mais puisque vous y tenez, j'essayerai de vous satisfaire.

— Allez, mon ami, me répliqua M. Forbes, et vous m'obligerez beaucoup.

Je m'achemine donc vers le sauvage promontoire de Trélaporte, qui était le plus voisin de nous. J'escalade les premières saillies, j'entre dans des couloirs, je pénètre dans des combes où personne, je suppose, n'avait mis le pied avant moi : efforts inutiles. Le rocher nu, compacte, formant une seule masse, m'environnait de toutes parts. Je cherchais depuis une demi-heure, quand je découvre au loin deux hommes perchés sur une crête qui me font des signes pour m'appeler. C'était un peu plus bas; je descends vers eux et les rejoins, non sans peine. Ils me montrent alors, au-dessous de l'endroit où nous nous trouvions, un homme debout sur une corniche. Cette espèce de balcon naturel était large d'un pied tout au plus, et long de cinq ou six; du gazon en tapissait la surface et quelques genévriers y tordaient leurs rameaux chétifs. Par delà le mince gradin, une muraille perpendiculaire descendait dans une gorge qui paraissait avoir cent toises de profondeur. Je ne concevais pas d'abord comment l'étranger, en glissant ou en tombant de la cime, avait pu s'arrêter sur la console et n'avait point roulé au fond du précipice. Mais des ronces et des buissons qui cramponnaient leurs racines aux creux, aux fissures de la pierre, entre le haut du massif et l'étroite galerie, ayant accroché les vêtements du personnage, avaient amorti sa chute. Son pantalon était déchiré, sa jaquette en lambeaux. Il avait voulu, l'imprudent, visiter seul la Mer de Glace, chercher sans conducteur des points de vue. Le pied lui avait glissé au bord de l'attique d'où il admirait l'immense et terrible paysage. Il était là depuis vingt-quatre heures, comme il nous l'apprit bientôt. La nuit heureusement n'avait pas été froide, en sorte qu'il avait pu attendre le jour sans trop souffrir. Mais la vue de l'abîme et la crainte de mourir de faim troublaient sa raison. Quelqu'un l'apercevrait-il? Parviendrait-on à le hisser dans les airs? Bien souvent, tu le sais, des semaines entières se passent sans qu'on visite ces redoutables solitudes. L'imprudent touriste se voyait exposé au plus cruel supplice. Et, en attendant, il se pressait contre le rocher, n'osait faire un mouvement, de peur de tomber dans le gouffre.

Mais sa bonne étoile voulut que, le lendemain, deux jeunes gens partissent de Chamouny pour aller au *Courtil* (¹). Du haut de son observatoire, l'étranger les aperçut, leur fit des signes et implora leur secours à grands cris. Les braves montagnards ne balancent point; ils s'aventurent en de périlleux détours et, après une longue marche,

(¹) C'est un rocher qui présente une surface de trois hectares, où a fini par s'amasser une couche de terre végétale, et qui se dresse, comme un jardin suspendu, au centre du glacier que domine le Talèfre. Mille plantes aromatiques le festonnent pendant le mois d'août. Une arête de pierres et de gravier forme alentour une véritable enceinte.



après avoir failli eux-mêmes se rompre le cou, ils atteignent le haut du roc d'où avait glissé le voyageur. Mais là, comment le tirer de sa prison en plein air? Les jeunes gens avaient apporté un rouleau de corde; malheureusement elle était trop mince, elle ressemblait à de la ficelle et ne pouvait enlever un homme qui ne se serait pas beaucoup aidé lui-même. N'en possédant point d'autre, ils n'en avaient pas trouvé chez leurs connaissances. Or le touriste n'avait plus ni force, ni présence d'esprit. Vainement on lui descendit un bout de la cordelette, on lui cria de l'attacher autour de sa taille; il semblait d'abord ne pas comprendre, et quand il eut noué à ses reins le trop faible lacet, il demeura immobile comme une souche. Les sauveteurs, placés d'une manière désavantageuse, sur une crête fort étroite, étaient obligés de calculer tous leurs mouvements. Ni l'un ni l'autre ne voulait descendre auprès de l'Américain, ou, pour mieux dire, aucun d'eux n'y songeait. Ce fut au milieu de cette perplexité qu'ils me découvrirent et me hélèrent. Je n'eus garde de les laisser dans la peine, quoique le naturaliste m'attendît.

Me voilà donc grimpant de mon mieux vers l'arête, où ils ne savaient plus quel parti prendre. J'arrive au bout d'une demi-heure, et je me trouve aussi embarrassé qu'eux.

— Il faut se procurer une autre corde, leur dis-je enfin, ou aller chercher le voyageur. Il a perdu la tête. Si j'osais, je le prendrais sur mes épaules et, me cramponnant aux irrégularités, aux saillies de la pierre, tandis que vous allégeriez notre poids au moyen de la cordelle, je le monterais ici. Mais ce serait jouer sa vie pour une faible chance de succès.

Les jeunes gens effrayés gardèrent le silence, et j'hésitai une minute.

— Bah! m'écriai-je, ce sera plus tôt fait. Aidez-moi, mes garçons. Ayez l'œil au guet et la main ferme.

Aussitôt, sans plus réfléchir, pour ne pas m'énerver, je me glisse de pointe en pointe, je m'attache à la pierre, aux buissons, je descends beaucoup plus avec les mains qu'avec les pieds. J'ai le bonheur de parvenir sain et sauf sur la corniche.

— Oh! vous êtes généreux, dit le patient, qui m'examine d'un œil effaré. Vous venez pour mourir avec moi, mais c'était inutile.

— Je ne viens pas du tout pour mourir; je viens, au contraire, pour vous sauver si c'est possible.

— Me sauver? et de quelle façon?

— Parbleu! je vais vous prendre sur mon dos. Je suis fort, je suis adroit; j'espère que le ciel ne me refusera pas son aide et que je grimperai là-haut sans accident.

— Je ne l'espère pas, mais il faut en finir. Je meurs de faim.

— Allons, détachez la corde, que je la mette autour de moi. Bon. Placez-vous maintenant. Ohé! les camarades, faites attention! Tirez, et ne tirez pas trop fort. Je commence.

La suite à la prochaine livraison.

LE DÉCOUPAGE AU CANIVET.

Il existe quelques livres dont les lettres et les vignettes ou estampes ont été découpées à la main. Certains bibliophiles les ont désignés par cette périphrase énigmatique : ***Cum figuris et characteribus ex nulla materia compositis;*** c'est-à-dire : livres dont « les figures et les caractères ne sont faits d'aucune matière. »

Pour concevoir une idée de ces œuvres fort rares, il faut se représenter des peaux de vélin ou des folios de papier percés à jour à l'aide d'un instrument acéré, où les vides produits par l'outil, se combinant à la matière épargnée, représentent avec une remarquable perfection le texte, les majuscules, les lettres capitales, les vignettes, les grands sujets, en un mot tous les ornements que l'on admire dans les beaux livres illustrés.

Le vélin ou le papier ont été ***champlevés*** comme le bois dans la xylographie, c'est-à-dire par la ***pointe;*** mais dans cette dernière opération la ***plaque*** n'est fouillée que jusqu'à une certaine profondeur et les traits du dessin sont laissés en saillie, tandis que, dans le découpage, le parchemin est perforé complétement et offre l'aspect d'une dentelle ourdie par les ***tailles***. C'est une gravure à laquelle le ***fond*** manque. Pour combler cette lacune et ne rien faire perdre aux yeux des détails du découpage, on place derrière ces déchiquetures un corps opaque et coloré, rouge, bleu, noir, orange; en sorte que le vélin, à travers ses tailles blanches, laisse, quand le livre est ouvert, apercevoir ce fond de couleur sur lequel les lettres capitales, les vignettes, les estampes viennent s'appliquer et se détachent en faisant saillie, comme un camée dont les couches inférieures plus ou moins obscures font ressortir les figures en blanc.

On doit remarquer particulièrement les minuscules, les majuscules, qu'il ne faut pas confondre avec les capitales; et aussi les signes numériques et de ponctuation, et quelques menus ornements que l'on rencontre disséminés çà et là dans ces livres singuliers. La façon dont ces objets sont rendus se base sur une autre méthode. L'artiste les a exécutés à l'aide de la gravure en creux. Leur image, préalablement dessinée sans doute, a été évidée, enlevée complétement par l'instrument; et, constitués par leurs contours seuls, ces signes, ces lettres, ces ornements, empruntent pour leur coloration le corps opaque sur lequel leur vide est appliqué.

Enfin, faisant un dernier appel à la gravure en creux et la combinant avec la gravure en relief, l'artiste a pratiqué dans le vélin découpé qui constitue les lettres capitales, les vignettes et les estampes, des tailles d'une délicatesse extrême, au fond desquelles le fond coloré se fait jour. Le résultat de ce dernier travail est d'indiquer l'ombre et la lumière, d'accentuer le clair-obscur, de modeler et de différencier les détails, d'obtenir des effets de perspective et de second plan, de réaliser enfin l'illusion d'une gravure finement et purement exécutée.

Si par la pensée on accolait la peau de vélin à la feuille colorée qui la suit, on obtiendrait par cette alliance, comme par la xylographie, un folio ***anopistographié*** à deux couleurs, ou quelque chose d'analogue à ces enluminures polychromes des anciens manuscrits et des premiers livres imprimés.

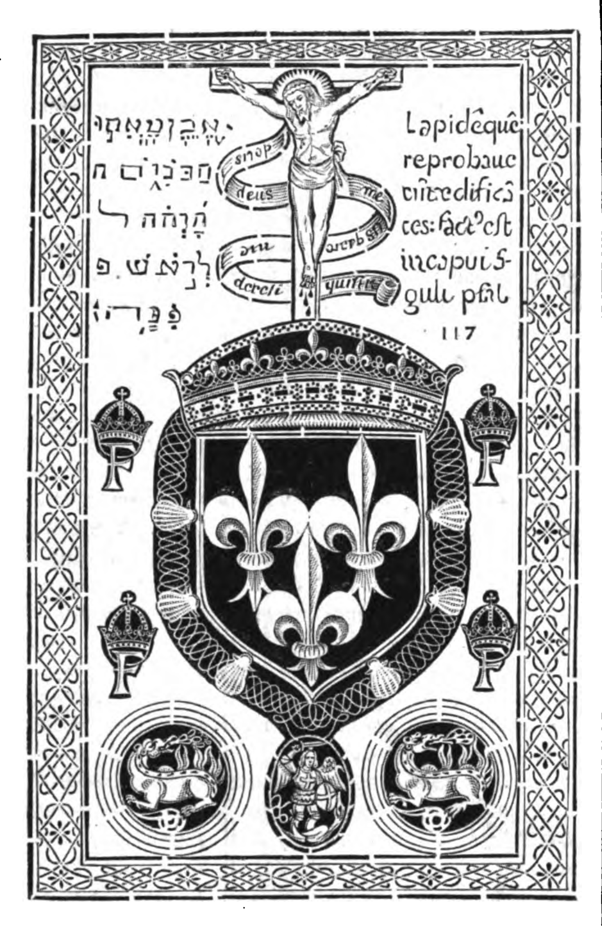
Comme on le voit, ces figures, ces caractères, ne sont pas absolument composés ***ex nulla materia;*** le vélin a été travaillé de telle sorte qu'il constitue une matrice tantôt négative, tantôt positive, comme ces patrons découpés, ces *poncifs* dont l'intervention active se fait si souvent sentir dans l'industrie et l'art contemporains.

Le dessin que nous donnons page 356 sert de frontispice à l'un de ces livres découpés. Le graveur a consacré son habileté à buriner sur vingt-trois folios de vélin les ***Psaumes de la pénitence***, les illustrant de vignettes, de lettres capitales d'un style romain très-pur, et de sept estampes épisodiques empruntées à l'histoire de David et de Bethsabée.

La méthode d'ouvrer ainsi le parchemin, d'y découper d'élégantes dentelles comme on le fait dans le bois, la pierre, le métal, paraît avoir été à la mode pendant la renaissance. L'esprit patient et audacieux de ce siècle de merveilles se plaisait à se heurter aux tentatives difficiles en cherchant à agrandir le domaine de l'art. L'idée de transformer le patron découpé en un petit chef-d'œuvre plein d'originalité et de bon goût avait passionné quelques-uns de ces chercheurs obstinés.

Mais « on aurait peine à croire, dit un auteur (¹), que quelqu'un se fût avisé de faire tout un livre entièrement ainsi percé à jour. Cependant il s'en trouvait un tel en 1640 dans le cabinet d'Albert Henry, prince de Ligne; et comme c'est probablement le seul et unique volume d'une si singulière fabrique, j'en donnerai d'autant plus volontiers ici la description qu'elle contient quelques particularités assez curieuses et qu'elle ne se trouve que dans un livre assez peu commun. La voici telle qu'on peut l'y voir (²) :

« Liber Passionis Domini nostri Jesu Christi, cum » figuris et characteribus ex nulla materia compositis, » in-8. »



Frontispice d'un livre des *Psaumes de la pénitence*, découpé au canivet (seizième siècle).

» Ce livre est en vélin fait à la pointe du *canivet*, en sorte que les figures et les caractères en sont percés à jour. L'empereur Rodolphe, l'ayant veu, fit savoir si le prince de Ligne s'en vouloit faire quitte, lui en offrant unze mille escus d'or. Aussy une personne voyant la Bibliothèque du Vaticant, ceux qui lui faisoient veoir advouèrent qu'il n'y avoit chose à l'esgal du livre qu'ils avoient veu entre les mains du prince de Ligne. »

Le *canivet* n'était sans doute que la *pointe* des anciens graveurs sur bois, qui différait sensiblement, surtout par la manière dont elle était maniée, de l'instrument en usage de nos jours et qui porte le même nom.

Le découpage au canivet nécessitait des soins, des lenteurs, des dépenses que pouvaient seuls aborder des génies patients et des Mécènes bien rentés. Aussi ne signale-t-on que de très-rares spécimens de ces œuvres fragiles où le procédé de la gravure en creux se trouve combiné avec celui de la gravure en relief. Indépendamment du livre de la Passion et du livre des Psaumes, on ne connaît guère que l'Abécédaire offert à Louis XIV enfant, de la Bibliothèque de Rouen.

(¹) Prosper Marchand, *Histoire de l'imprimerie*, t. Ier, p. 9.

(²) Antonius Sanderus, *Bibliotheca belgica manuscripta*.

A côté de ces artistes habiles, quelques autres, arrêtés sans doute par la difficulté de la gravure en creux, se bornèrent au découpage en relief. Leurs ouvrages sont moins parfaits, moins achevés, moins prestigieux; cependant ils offrent encore un cachet fort original. La Bibliothèque impériale et celle de Rouen renferment des Heures découpées de cette manière. G. Debure croit que celles de Paris ont été *formées à l'emporte-pièce* (¹). Cette opinion, qui n'est appuyée sur aucun fait, est infirmée d'abord par le récit de Sanderus, et surtout par les nombreuses irrégularités qu'on remarque dans la configuration des caractères; ces irrégularités n'existeraient point si l'on s'était servi d'un moule identique pour chacun d'eux. Les Heures de Paris renferment des estampes dont l'artiste n'a pas osé aborder le découpage, et qu'il s'est borné à enjoliver à l'aide du crayon et du pinceau.

Un temps vint où l'industrie s'empara du découpage au canivet et le modifia encore. En 1687, Maximilien Misson voyait à Rotterdam, dans la fabrique de Van Vliet, « de » curieux ouvrages en papier », représentant « des navires, » des palais, des paysages entiers en espèce de bas-reliefs; » tout cela, dit-on, fait et rapporté à la seule pointe du » canif. » (²) Ces productions, devenues plus nombreuses, perdirent-elles de leur élégance? substitua-t-on en partie la mécanique à la main? Le récit laconique de Misson ne permet guère de décider. Enfin, la mode s'en mêlant, le découpage se répandit dans les boudoirs, les couvents, décora les salons, les chapelles, embellit les images des saints et des grands personnages. Mais ces produits vulgaires sont loin des œuvres d'art du seizième siècle. Des ciseaux inexpérimentés y ont remplacé le canivet (³).

L'ancien art du canivet est représenté aujourd'hui par le découpage à l'emporte-pièce qui enguirlande les gravures de piété éditées par MM. Dopter et Letaille.

Quant au livre d'où est tirée notre gravure, il paraît avoir été offert par Marguerite de Valois à son frère le roi François Ier. Ce frontispice avec ses médaillons de salamandres, ses F couronnées, l'antique écusson de France, le collier de Saint-Michel, appuie singulièrement cette présomption, qui devient une certitude lorsqu'on voit apparaître dans les autres folios la couronne de duchesse de Marguerite, ses armes, sa devise, ses initiales, son portrait, sa cordelière de veuve, dont les entrelacs servent de motif principal aux vignettes qui encadrent chacune des pages de ce livre singulier. Cette cordelière sert à préciser la date de l'œuvre : Marguerite devint veuve du duc d'Alençon en mai 1525, et n'épousa le roi de Navarre qu'en janvier 1527.

SIMART,

STATUAIRE.

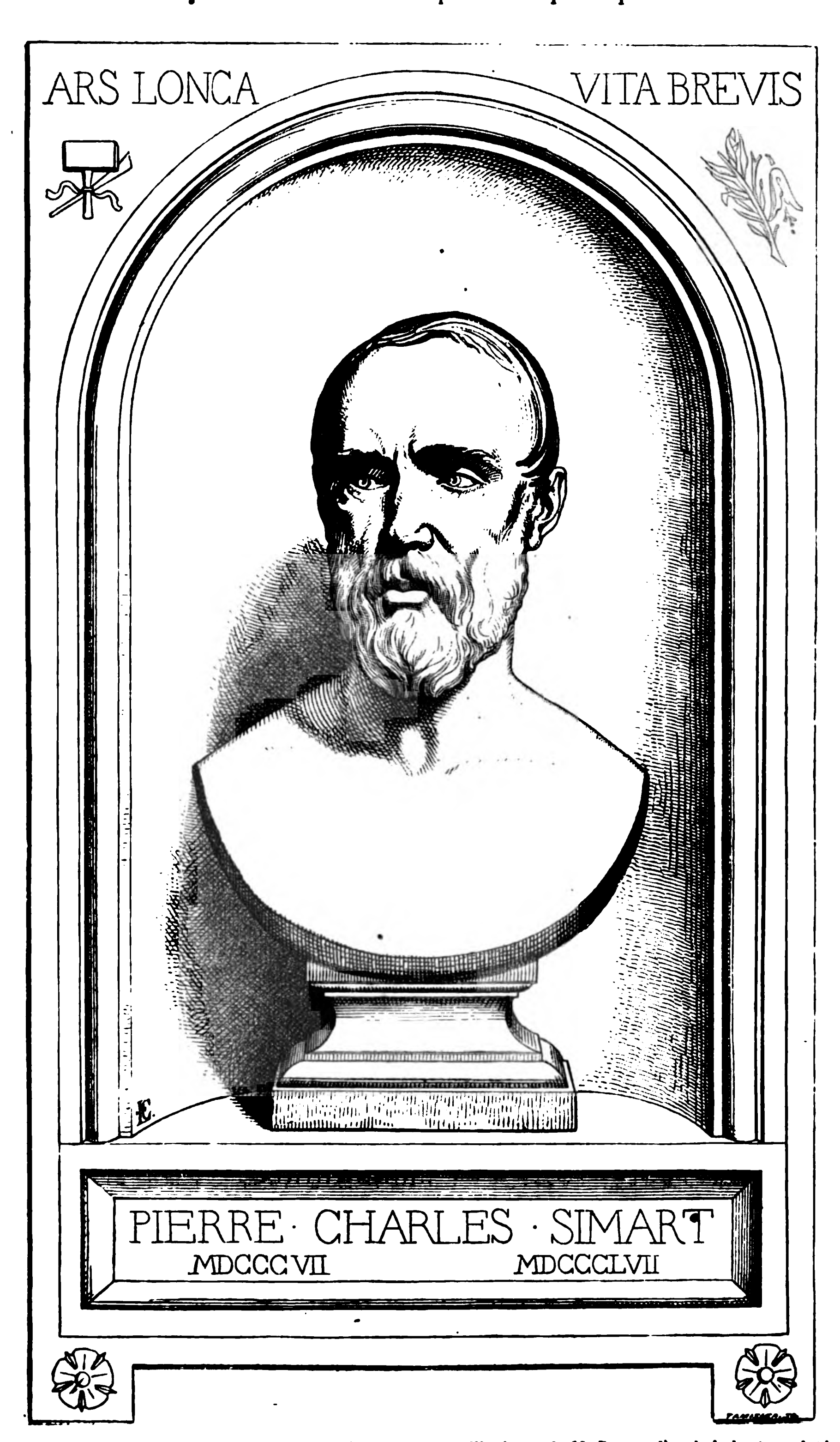
Pierre-Charles Simart, né à Troyes, le 27 juin 1806, était le fils d'un menuisier. Quand il eut dix ans, on l'envoya étudier à l'école de dessin. Deux ans après, il était apprenti dans l'atelier de son père. Mais bientôt le plaisir qu'il trouvait à couvrir d'esquisses à la craie les murs et les planches, ou à faire en secret des essais de peinture et de sculpture, révélèrent sa vocation d'artiste. Ce fut un sujet

(¹) Catalogue de la bibliothèque du duc de la Vallière. — Heures de Henri III, Henri IV et Louis XIII, décrites sous le nº 307.

(²) *Nouveau voyage en Italie*. La Haye, in-8.

(³) Voy. l'article SCHURMAN (Marie-Anne de). Chaussepié, *Suite au Dictionnaire philosophique de Bayle*.

de vive inquiétude pour ses parents. Sa mère surtout suivit ce développement de ses inclinations avec effroi et même irritation. Elle avait espéré que, fils unique, il succéderait simplement à son père et deviendrait le soutien de leur vieillesse. Cet entraînement du jeune artisan vers l'art menaçait son humble rêve d'avenir. Était-elle bien condamnable, la pauvre femme? Dans la plupart des professions, il suffit de facultés ordinaires et d'une conduite sage et prudente pour acquérir l'estime, l'indépendance, et ce que chacun peut espérer de bonheur ici-bas. Dans les



Portrait de Simart. — Dessin de Chevignard, reproduisant la gravure en taille-douce de M. Soumy d'après le buste sculpté par M. Duret.

arts, il faut avant tout des facultés supérieures; or, le plus ordinairement, qui peut mesurer d'avance et avec certitude la portée des désirs et des forces d'un adolescent? Bien constatés, ces dons de la nature si rares ne suffisent même pas toujours si l'on n'est aidé par d'heureuses circonstances. Ajoutez la difficulté d'échapper aux angoisses, aux déceptions, à l'envie, à l'injustice, et celle plus grande encore de bien diriger la passion, qui est comme l'élément du génie, mais qui parfois se tourne en langue de feu contre l'artiste lui-même et le dévore. On voit tant de poëtes, de musiciens, de peintres ou de sculpteurs qui, tout convaincus de leur vocation et tout obstinés qu'ils soient dans leur

poursuite, n'arrivent jamais ni au succès, ni à la plus modeste aisance; puis, découragés, s'abandonnent à des bizarreries que ferait à peine supporter le talent reconnu, et vieillissent enfin amusant les uns, dédaignés des autres, considérés par les plus indulgents comme de grands enfants qui ont tout sacrifié à une fausse appréciation de leurs aptitudes et n'ont point su vivre. Comment veut-on que la tendresse d'une famille ne soit pas alarmée en face de cette alternative que se propose intrépidement l'enthousiasme inexpérimenté d'un fils : — peut-être la gloire, qui est toujours une exception ; — peut-être l'obscurité dans le regret et la misère, ce qui est le lot le plus commun?

Heureusement la vocation de Simart était sérieuse. Il le prouva dès ses débuts, et ses parents vécurent assez pour le voir au rang de nos premiers statuaires. Il eut sans doute à subir de rudes épreuves; il lutta longtemps contre la misère, qui a cruellement torturé la jeunesse de presque tous les sculpteurs de notre temps. Il n'eut pas moins à souffrir des tendances de son caractère. Presque toute sa vie il se montra inquiet, défiant de lui-même, tourmenté de l'impuissance d'atteindre le but idéal qu'il rêvait. Mais c'étaient là des maladies naturelles de son âme que la sollicitude maternelle ne lui eût certainement pas évitées en l'enfermant dans le cercle étroit du métier paternel, et en mettant obstacle au développement de ce qu'il y avait en lui de grandes et nobles aspirations.

Des habitants de Troyes s'émurent de la persévérance de Simart, et lui firent accorder par le conseil municipal une petite pension pour l'aider à étudier la sculpture. A dix-sept ans, il vint à Paris, où pendant le cours de dix années il eut successivement pour professeurs Desbœufs, Dupaty, Cortot et Pradier. Il faut joindre à ces noms celui de M. Ingres, qui accueillit avec bienveillance le jeune artiste, sur la recommandation d'un amateur éclairé et généreux, M. Marcotte, et depuis l'encouragea toujours de ses conseils.

Les premières œuvres de Simart furent : quatre bas-reliefs en bronze pour la chaire de l'église Saint-Pantaléon, à Troyes; les bustes de Charles X, de M[me] de Chavaudon, de la ville de Troyes; une statue de Coronis, jeune fille blessée par une flèche d'Apollon. En 1831, il obtint, au concours de l'École des beaux-arts, le premier second grand prix. Le sujet était *la Mort de Caton*. En 1833, on lui décerna le premier grand prix, qui lui donna le titre de pensionnaire de l'Académie française à Rome. Cette fois, le sujet de composition était la fable de la Fontaine : *le Vieillard et ses trois fils*.

Avant de quitter la France, Simart fit un voyage à Troyes, où ses concitoyens lui avaient préparé une véritable ovation. Une députation du conseil municipal et les gardes nationaux, musique en tête, allèrent au-devant de lui et le conduisirent à l'hôtel de M. Marcotte, receveur général de l'Aube. Là, on lui remit une médaille d'or au nom d'un grand nombre de souscripteurs, ses concitoyens. La pension que lui accordait la ville fut portée à 1 000 francs, et comme, grâce à celle de l'école de Rome et plus tard aux rétributions que lui valurent ses travaux, il n'eut plus à craindre la pauvreté, il laissa toujours tout ou partie de cette somme annuelle à son père et à sa mère.

Pendant son séjour à Rome, Simart exécuta une copie du « Gladiateur mourant », que l'on voit à l'École des beaux-arts de Paris; « Pallas enseignant aux hommes l'art d'atteler la charrue »; un « Lanceur de disque »; un groupe de « Sarah et Tobie », et « Oreste au pied de l'autel de Minerve. »

Il revint à Paris en 1839, et exposa la statue en marbre de cet Oreste, son dernier travail de Rome, au Salon de 1840. Cette œuvre fut applaudie avec une telle unanimité qu'un moment la mélancolie habituelle de Simart fit place à la joie et à l'espérance. Il écrivit à ses parents: « Une des choses qui me sont le plus sensibles dans le succès que j'ai obtenu au Salon, c'est la pensée du bonheur que vous devez en éprouver... J'espère que ma mère n'a plus de craintes sur l'avenir : elle doit maintenant être heureuse. » Son père mourut en 1842, sa mère en 1845, et il semble que même après que toute incertitude eut cessé sur la vocation et le talent de Simart, il leur fut toujours difficile de se consoler d'être obligés à vivre séparés de lui.

La liste des œuvres exécutées par Simart, de 1840 à 1857, époque de sa mort, est longue : il suffira de citer ici quelques-uns de ses titres principaux :

1840, la Sculpture et l'Architecture, figures en bas-relief pour la façade de l'hôtel de ville; la Justice et l'Abondance, grandes figures des colonnes de la barrière du Trône (¹); 1841-43, la Philosophie, statue en marbre à la Bibliothèque du palais du Luxembourg; 1841-45, la Poésie épique, *ibidem;* 1842-45, la Vierge et l'Enfant Jésus, à la cathédrale de Troyes (²); 1841-43, quatre figures symboliques, l'Age d'or et l'Age de fer, au château de Dampierre; 1846-52, la statue de Napoléon I[er] et dix bas-reliefs, au tombeau de l'empereur, dôme des Invalides (³); 1849-51, statues ternées et bas-reliefs au plafond du grand salon carré du Louvre (⁴); 1846-55, restitution de la Minerve du Parthénon (⁵), au château de Dampierre; 1855 et 1856, statues et cariatides à l'intérieur du nouveau Louvre.

On voit par ces seules indications que la confiance du gouvernement et des riches amateurs ne manqua pas à Simart, et qu'à partir de la fin de ses études il fut du nombre heureux des artistes qu'aucun obstacle extérieur n'arrête dans l'expansion et le développement de leurs facultés. Sa réputation égala son mérite, et il obtint la plus honorable récompense qu'il lui fût possible d'ambitionner, lorsqu'en 1852 il fut nommé membre de l'Institut.

Des malheurs dont rien ne console avaient toutefois contribué à justifier ses dispositions mélancoliques et assombri sa vie privée. Il avait perdu, dans la même année que sa mère, son premier enfant, et en 1852, sa première femme. Ce fut, enfin, un déplorable accident qui, en mai 1857, causa sa mort.

« Il était membre du jury de l'Exposition des beaux-arts. Ces fonctions l'appelaient bien loin de chez lui, aux Champs-Élysées. Ce jour-là, il tenait plus que jamais à se rendre à son poste; il espérait être utile à un artiste dont on aurait peut-être repoussé les œuvres. Absorbé dans son travail, il avait négligé de faire appeler une voiture et sortit en comptant sur l'omnibus. L'intérieur était complet. Simart monta sur la banquette du haut, et quand, sur la place de la Concorde, il fallut descendre, il n'attendit pas que les chevaux fussent bien arrêtés et tomba en se blessant grièvement au genou. Il appela à son aide, on ne l'entendit pas. Un autre omnibus passait qui l'eût ramené chez lui; il voulut y entrer, le conducteur le repoussa. Ses vêtements étaient souillés de poussière et déchirés, on le prit pour un homme ivre!... « On ne reçoit pas des gens » dans votre état », lui cria-t-on sans pitié... Il se traîna péniblement jusqu'à la place Bellechasse; une voiture le ramena chez lui... La fièvre se déclara, la blessure devint mauvaise. » Le soir du même jour il expira.

C'est ainsi que sa mort est racontée par son ami et son

(¹) Voy. t. XVI, 1848, p. 196.
(²) Voy. t. XVII, 1849, p. 341.
(³) Voy. l'ouvrage intitulé : *le Tombeau de Napoléon Ier aux Invalides;* dessins de Chevignard; 1855.
(⁴) Voy. t. XX, 1852, p. 76, 77.
(⁵) Voy. t. XXIV, 1856, p. 51.

biographe, M. Gustave Eyriès. « Quand un noble esprit quitte la terre, dit M. Ed. Laboulaye, c'est à ses amis qu'il appartient de le louer. Seuls ils ont vu de près l'homme privé, seuls ils ont pénétré dans son âme, seuls ils peuvent révéler au pays toute l'étendue de la perte qu'il a faite. » M. Gustave Eyriès s'est dignement acquitté de ce pieux devoir (¹) : il ne contribuera pas moins que les sculptures mêmes qu'il décrit à conserver le souvenir de l'artiste. Ce livre, composé d'après les excellents modèles donnés par Quatremère de Quincy (Vies de Raphaël, de Michel-Ange, de Canova), peint non-seulement Simart homme et artiste, mais encore le caractère, les tendances et les controverses de l'art à son époque. La correspondance privée, qui révèle si bien les sentiments, y est heureusement mêlée aux réflexions générales. Il n'est pas jusqu'aux maximes citées en épigraphe et aux extraits d'écrivains supérieurs choisis comme autorités qui ne contribuent à faire lire avec intérêt ces pages dictées par une amitié sincère et sous une inspiration élevée.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251, 270, 287, 318.

PRUSSE. — *Suite.*

Les enveloppes actuelles ont été émises le 1er octobre 1861. Elles sont de deux grandeurs : 84mm sur 142, et 115mm sur 149.

Le timbre est ovale (22mm.5 sur 19), gaufré, blanc sur fond de couleur; il est placé à droite et à l'angle supérieur. Il porte l'aigle de Prusse, en haut *Preussen*, en bas la valeur en lettres et sur les côtés la valeur en chiffres. Les deux lignes parallèles, imprimées, sont en diagonale, au dos de l'enveloppe et au-dessus du timbre.



No 47.

1 gros d'argent (0f.1250), — rose.
2 (0f.2500), — bleu clair.
3 (0f.3750), — bistre clair (no 47).

C'est ici le lieu de faire la remarque que l'uniformité s'établit en Allemagne pour les timbres-poste. Les timbres de 1, 2 et 3 gros d'argent et de 3, 6 et 9 kreutzers, dont l'usage est le plus général, seront tous imprimés en couleur sur papier blanc, et chaque valeur aura la même couleur, quel que soit le dessin du timbre : rose pour 1 gros ou 3 kreutzers, bleu clair pour 2 gros ou 6 kreutzers, bistre clair pour 3 gros ou 9 kreutzers. Cette uniformité sera plus tard étendue aux autres valeurs.

Les timbres et les enveloppes sont fabriqués à l'Imprimerie royale, à Berlin.

On se sert des timbres-poste de Prusse dans les États de la Confédération germanique qui suivent :

Duché d'Anhalt-Bernbourg; duché d'Anhalt-Dessau-Coethen; bailliage d'Allstedt (grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach); principauté de Birkenfeld (grand-duché d'Oldenbourg); seigneuries de Frankenhausen et de Schlotheim (principauté de Schwarzbourg-Roudolstadt); principauté de Schwarzbourg-Sondershausen; principauté de Waldeck.

DUCHÉ DE BRUNSWICK.

(14 timbres, 2 types; — 8 enveloppes, 3 types.)

Le système d'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste est en vigueur depuis le 1er janvier 1852 dans le duché.

(¹) *Simart, statuaire;* étude sur sa vie et sur son œuvre, par M. Gustave Eyriès. Paris.

La taxe est la même pour les lettres de et pour l'intérieur affranchies et non affranchies. Les lettres de et pour l'Association postale allemande payent, non affranchies, 1 gros d'argent de plus que les lettres affranchies. L'affranchissement des imprimés sous bande est obligatoire. Le port simple est de 1/3 de gros d'argent pour le duché et l'Association postale allemande.

Le nombre de lettres distribuées et expédiées dans le duché a été de 2 738 215 en 1859.

L'augmentation a été : à cinq ans de distance, de 1859 sur 1854, de 26 1/2 pour 100, et de la période triennale de 1857-59 sur celle de 1854-56, de 15 pour 100.

Les timbres et les enveloppes vendus en 1859 se classent comme il suit : 90 000 de 1/4 de gros, 72 000 de 1/3 de gros, 282 000 de 1 gros, 149 500 de 2 gros et 133 500 de 3 gros.

En 1859, environ 26 lettres sur 100 ont été affranchies.

La population du duché était, en 1858, de 247 069 habitants; le nombre moyen des lettres par habitant a été de 10 en cette année.

Les timbres ont été toujours du même dessin, mais l'impression a été différente. Les uns sont carrés : 1/4 de bon gros, 12mm de côté; 1 bon gros, 23mm.5 de côté; les autres sont rectangulaires, 21mm sur 19mm.5.

Il n'y a que deux types.

Celui du timbre de 3 fenins : le chiffre de la valeur (1/4 *gutegr.*) dans un ovale surmonté de la couronne royale, et les mots *Postmarke. 3 pfennige.* Quatre de ces petits timbres forment, réunis dans un même encadrement, un timbre carré de la valeur de 1 bon gros.

Les autres timbres présentent, dans un cartouche ovale, un cheval au galop, courant à gauche, et une couronne royale en chef : de chaque côté la valeur en chiffres, en haut *Braunschweig,* et en bas la valeur en lettres.

IMPRESSION EN COULEUR SUR PAPIER BLANC.

Création du 1er janvier 1852.

1 gros d'argent (0f.1250), — 1° rose; 2° chamois foncé.
2 (0f.2500), — bleu.
3 (0f.3750), — orange.

IMPRESSION EN NOIR SUR PAPIER DE COULEUR.

Création de mars 1853.

1 gros d'argent (0f.1250), — 1° orange; 2° jaune.
2 (0f.2500), — bleu.
3 (0f.3750), — rose.

Création de mars 1856.

1/4 gros d'argent (0f.0312), — 1° gris rosé; 2° brun.
1/3 (0f.0417), — blanc (no 48).

Le timbre de 1/4 de gros d'argent a été supprimé en février 1857. On en cite qui sont imprimés en noir sur papier blanc.

Création de février 1857.

1/4 bon gros (0f.0390), — brun foncé.
4/4 (0f.1563), — *idem* (no 49).

IMPRESSION EN COULEUR SUR PAPIER BLANC.

Création de 1862.

3 gros d'argent (0f.3750), — bistre clair.

Les enveloppes avec timbre fixe ont été introduites dans le service postal en juillet 1855. Elles sont de 1, 2 et 3 gros d'argent; les unes ont 84mm sur 147, les autres 115mm sur 148. Le timbre est ovale, placé à gauche et à l'angle supérieur; il a 0m.029 sur 0m.026. Le dessin gaufré, blanc sur fond de couleur, présente un cheval libre, courant à gauche et surmonté de la couronne royale; la valeur en lettres en haut et en chiffres en bas.

Il y a au dos de l'enveloppe et au-dessus du timbre deux lignes parallèles, en diagonale, imprimées en bleu,

sur chacune desquelles ont lit, répétés six fois, les mots : *Post-couvert... silbergroschen.*







N° 48. N° 49. N° 50.

		Petit format.	Grand format.
1 gros d'argent	($0^f.1250$),	— jaune;	chamois clair.
2	($0^f.2500$),	— bleu vif;	bleu pâle (n° 50).
3	($0^f.3750$),	— rose vif;	lilas clair.

Une enveloppe avec timbre ovale de 6 fenins, imprimé en rouge, figure sur le catalogue de M. Brown comme antérieure aux enveloppes précédentes; le timbre porte un cheval sous un cor de postillon.

Il paraît qu'il existe des enveloppes réservées pour les lettres de et pour la ville de Brunswick, et qui sont frappées à la main d'un timbre sur lequel on lit : *Stadt post Freimarke* (sans indication de valeur).

Les timbres-poste sont imprimés par des ouvriers assermentés, dans un établissement privé de la ville de Brunswick, sous le contrôle d'un fonctionnaire, et les planches sont la propriété et sous la garde de l'administration des postes.

Les enveloppes sont fabriquées à Berlin, à l'Imprimerie royale, au prix de 8 1/2 gros d'argent le cent pour le grand format, et de 7 1/3 gros le cent pour le petit format.

ROYAUME DE SAXE.

(18 timbres, 5 types; — 5 enveloppes, 1 type.)

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres est en vigueur depuis 1850 en Saxe.

La taxe est réglée d'après la distance, et est pour les lettres simples de 1/2 gros jusqu'à 5 lieues (37 kilomètres 1/2) et de 1 gros au delà de 5 lieues. La taxe est la même pour les lettres de l'intérieur, affranchies ou non affranchies; mais celles qui sont destinées à l'Union postale allemande supportent une taxe additionnelle de 1 gros quand elles ne sont pas affranchies. Les imprimés sous bande payent, sans considération de distance, 5/10 de gros.

Le nombre de lettres et d'imprimés circulant dans le royaume de Saxe et le duché de Saxe-Altenbourg a été de 17 367 197 en 1860.

On estime que 71 lettres sur 100 ont été affranchies en 1860.

La population de la Saxe et de la Saxe-Altenbourg était, en 1858, de 2 256 802 habitants; le nombre moyen de lettres par habitant a été de 7 en 1858.

Les timbres anciens, créés en 1850, sont à l'effigie du







N° 51. N° 52. N° 53.

roi Frédéric-Auguste IV; la tête est tournée à droite; on lit en haut *Sachsen*, de chaque côté et au bas la valeur en chiffres. Ces timbres sont gravés, rectangulaires (24^{mm} sur 19), imprimés en noir sur papier de couleur. Le timbre de 3 fenins, qui est de la même époque, est imprimé en rose sur papier blanc; le chiffre 3 est au centre sur fond guilloché, en haut *Sachsen*, en bas *franco*, et sur les côtés la valeur en lettres; il est carré et a $0^m.019$ de côté.

3	fenins (pfennige)	($0^f.0375$) (1),	— rose sur papier blanc (n° 52).
			Imprimé en noir sur papier
1/2	gros (neu-groschen)	($0^f.0625$),	— gris de fer.
1		($0^f.1250$),	— 1° mi-blanc (2); 2° rose.
2		($0^f.2500$),	— 1° vert-bleu pâle; 2° bleu foncé (n° 53).
3		($0^f.3750$),	— jaune-citron.

Il existe un timbre antérieur à ceux dont nous venons de parler; il n'a été peut-être qu'un timbre d'essai. Il est de 1/2 neu-groschen; la tête du roi est tournée à droite. Ce timbre, imprimé en noir sur papier blanc jaunâtre ou bistré, a 26^{mm} sur 18^{mm}.5; il est d'un dessin incorrect et paraît gravé à l'eau-forte (n° 51).

Les timbres actuels, créés en 1854, sont à l'effigie du roi Jean. La tête est tournée à gauche et la disposition est la même que celle des timbres précédents. Ces timbres sont gravés, rectangulaires (24^{mm} sur 19); ceux de 1/2, 1, 2 et 3 gros sont imprimés en noir sur papier de couleur, et ceux de 5 et 10 gros sont imprimés en couleur sur papier blanc. Le timbre de 3 fenins a un dessin différent, il porte les armes du royaume de Saxe; il est rectangulaire (24^{mm} sur 19), gravé, imprimé en vert sur papier blanc.

3	fenins (pfennige)	($0^f.0375$),	— vert sur papier blanc (n° 54).
			Imprimé en noir sur papier
1/2	gros (neu-groschen)	($0^f.0625$),	— 1° gris de fer; 2° gris-bleu.
1		($0^f.1250$),	— rose.
2		($0^f.2500$),	— bleu foncé.
3		($0^f.3750$),	— 1° jaune verdâtre; 2° jaune-citron.
			Imprimé sur papier blanc en
5		($0^f.6250$),	— 1° rouge-brun; 2° vermillon.
10		($1^f.2500$),	— bleu ciel (n° 55).

L'usage des enveloppes timbrées a commencé en 1859.







N° 54. N° 55. N° 56.

Elles ont 84^{mm} sur 147. Le timbre est ovale, placé à gauche et à l'angle supérieur; il a 29^{mm} sur 26; il est à l'effigie du roi Jean, dont la tête est tournée à gauche. Le dessin est gaufré, blanc sur fond de couleur; on lit en haut *Sachsen*, de chaque côté la valeur en chiffres et au bas la valeur en lettres. Au dos de l'enveloppe et au-dessus du timbre sont deux lignes en diagonale, parallèles, formées chacune des mots *Franco-couvert... neu-groschen*, six fois répétés et imprimés en vert.

1 gros	($0^f.1250$),	— rose.
2	($0^f.2500$),	— bleu.
3	($0^f.3750$),	— jaune.
5	($0^f.6250$),	— lilas foncé (n° 56).
10	($1^f.2500$),	— vert clair.

Les timbres sont fabriqués par un imprimeur typographe de Leipsick, sous la surveillance de l'État.

La suite à une autre livraison.

(1) 1 thaler = 30 gros = $3^f.75$. 1 gros = 10 fenins = $0^f.125$.
(2) Papier blanc légèrement jaunâtre.

LA PRÉDICATION DES ENFANTS DANS L'ÉGLISE DE L'ARA-CŒLI,

A ROME.



La Prédication des enfants dans l'église de l'Ara-Cœli. — Dessin de Worms, d'après M. de Goubertin.

On conserve à Rome, dans l'église de l'Ara-Cœli, une figure de l'Enfant Jésus, le *Sacro Bambino*, faite, dit-on, d'un morceau de bois du mont des Oliviers, sculpté par un moine franciscain. La légende ajoute que l'artiste s'étant endormi, saint Luc lui-même descendit du ciel et peignit la sculpture. Le « Sacro Bambino » est couvert de pierres précieuses et de bijoux. Le peuple lui attribue le pouvoir de guérir miraculeusement les maladies invétérées. On le porte chez les malades dans une très-vieille voiture qui ne sert qu'à cet usage. Pendant la semaine de Noël, qui est sa fête particulière, il est exposé publiquement sur une espèce de petit théâtre représentant la crèche. Là, suivant un très-ancien usage, les enfants italiens viennent, chaque jour de la semaine de Noël, entre une heure et quatre, réciter, devant la figure miraculeuse, des sermons et des homélies appris par cœur. Il est vraiment curieux de les voir haranguer la foule des fidèles avec cette pantomime méridionale et cette accentuation italienne qui ont un cachet d'originalité si particulier chez les enfants. La singularité du spectacle n'est peut-être pas d'abord très-édifiante. Pour le *forestiere* nouvellement arrivé à Rome, il y a bien quelque chose d'étonnant et même de pénible dans ce divertissement de l'Ara-Cœli, qui semble parodier les choses saintes. Sur cette scène artificiellement éclairée, de grandes poupées parées d'oripeaux éclatants figurent la sainte Vierge, saint Joseph, quelquefois les rois mages apportant leurs présents au divin Enfant. Les trois rois sont en général coiffés de diadèmes extravagants, de grosses perles, de colliers monstrueux et de verroteries imitant les diamants et les bijoux. Sur leurs bras en osier on voit des cassettes fort ridicules, et de petits pages, des « négrillons » qu'on ne saurait regarder sans rire, portent la queue de leurs manteaux. Les artistes qui fabriquent ces *puppini* ont à cœur de leur conserver des expressions et des attitudes grotesques. Le fond de ce tableau en relief est un paysage fait avec de vrais petits arbres sur lesquels brille une énorme étoile traînant une queue de comète.

Il est assez difficile de se rendre compte de ce qui se passe dans l'esprit des nombreux spectateurs qui emplissent l'église. Le sens naïf et tendre de cette fête de l'enfance paraît les toucher. A l'heure de la prédication, le public est attentif et grave. Les auteurs des discours montrent quelquefois beaucoup de tact dans ces leçons adressées par la bouche d'un enfant à l'orgueil des hommes. « J'ai toujours vu, nous dit un témoin, un foule compacte de tout âge et de toutes conditions se presser autour de la tribune de l'enfance, et j'ai surpris plus d'une fois des traces d'émotion sur des visages ridés et dans des yeux près de s'éteindre. Le petit orateur semble souvent pénétré lui-même de ce qu'il enseigne, et sa mère, accroupie sur les marches, écoute, regarde avec émotion, toute prête à secourir la mémoire du petit orateur, et heureuse de son succès. » Ce sont les instituteurs qui préparent cette fête et ce triomphe à leurs élèves les plus dociles, à titre de récompenses et d'encouragements.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354.

Et en effet, je commençai la terrible ascension. Quoique j'aie couru bien des périls dans ma vie, jamais je n'ai ressenti pareil trouble. J'étais comme un homme éperdu. N'importe, je monte; mais il fallait toute ma force pour monter. Les garçons m'aidaient un peu; je me collais contre la paroi; j'aurais brisé la pierre dans mes mains si ce n'avait pas été du granit. A moitié route, le pied me manque, je me trouve suspendu par les bras : un frisson me court dans les cheveux, mais je tiens bon. N'ayant point lâché prise, je finis par me rattraper. Alors, redoublant d'efforts, j'atteins le haut du roc et je m'y étends avec mon fardeau. J'en avais assez, la tête me tournait; je craignais de tomber en arrière si je me tenais sur mes jambes. Quelle histoire, mon Dieu! quelle aventure! Je frissonne rien que d'y songer.

— Alors, bois un coup pour te remettre, dit Jacques Balmat en lui versant du vin.

Marie Coutet suivit son conseil et reprit :

— Au bout de quelques secondes, il n'y paraissait plus; les jeunes gens soutinrent le voyageur, et nous commençâmes à descendre pour aller trouver M. Forbes. Inquiet de ma longue absence, il fermait son carton, s'apprêtait à me chercher, quand il nous découvrit sur la glace. Je ne lui apportais pas d'eau, mais son vin, son pain et son jambon furent très-utiles au personnage malavisé, qui tombait de fatigue et de besoin. C'est égal, il avait trop souffert, surtout de la peur; quand les aliments lui eurent rendu quelque force, il demeura comme hébété. Je doute que son esprit soit jamais redevenu bien lucide, car un homme si imprudent devait avoir la tête faible.

— Mais il me semble que tu n'es guère plus circonspect, dit en riant Jacques Balmat, puisque tu avais eu la témérité de descendre près de lui. Je n'aurais pas voulu être à ta place. Je conçois qu'un pareil tour de jongleur t'ait donné la chair de poule, que le souvenir même t'en soit pénible; mais au moins ton casse-cou d'Amérique ne t'injuriait, ne te menaçait pas. Un Écossais, l'année dernière, avait envie de me tuer, pendant que je suais sang et eau pour le tirer d'un mauvais pas. Il m'appelait brigand, voleur, assassin. J'ai eu de la patience, je te le garantis.

— Pourquoi ne le forçais-tu pas à se taire?

— J'avais beau dire, il criait comme un furieux; il prétendait que je l'avais attiré dans un piége, afin de le dépouiller. Heureusement personne ne l'entendait. Il avait voulu partir le matin pour traverser le col de Balme et aller à Trient. Je lui avais représenté que le temps ne me paraissait point favorable. Sur les bois, sur les glaciers, dans tous les vallons et dans toutes les gorges traînait une vapeur lourde, un brouillard de mauvais augure. La vallée de Chamouny seule était encore libre, mais je prévoyais que la brume y coulerait des hauteurs et s'y réunirait peu à peu, comme dans un bassin. On ne pourrait alors marcher qu'à travers un nuage opaque ou sous des torrents de pluie. Mon Écossais, M. Dunlop, n'admettait point cette conclusion. Il prétendait, au rebours, que la chaleur ferait monter sur les pentes les bataillons de vapeurs, qui semblaient y camper comme des troupes ennemies, et que le soleil finirait par en avoir complétement raison. Notre course se terminerait sous le ciel le plus pur.

— Vous voulez absolument partir? lui dis-je.

— Sans aucun doute; indiquez-moi les beaux sites; je veux dire en Angleterre que j'ai vu les beaux sites.

— Vous n'aurez qu'à ouvrir les yeux pour les voir, ce n'est pas difficile; mais je vous conseille de prendre un parapluie. Croyez bien qu'il vous sera nécessaire; je doute même qu'il vous suffise.

— J'ai une autre opinion; vous, faites ce qui vous plaît.

— Moi? Je me soucie bien de la pluie! Je barbote là-dedans comme un canard. Fermez votre sac et mettons-nous en route.

M. Dunlop termina ses apprêts, et, n'ayant point de parapluie, ne jugea pas à propos d'en acheter, puisqu'il comptait sur le beau temps. Je mis en sautoir la courroie de son havre-sac, puis nous quittâmes l'auberge ou, pour



mieux dire, l'*hôtel royal de l'Union*. Je ne pouvais m'empêcher de sourire, quand je regardais mon amateur sans qu'il eût les yeux tournés vers moi. Quelle drôle de tête! Sa longue figure blême, aux joues ridées verticalement, offrait çà et là des nuances lie de vin. Ses cheveux blonds, tirant sur le roux, se distinguaient à peine de sa chair; ses sourcils presque blancs couronnaient un œil d'un bleu si fade que la prunelle semblait incolore, ou peu s'en fallait, quand le jour l'éclairait en plein. Ce maigre personnage portait un petit chapeau rond, de forme écrasée, un habit à longue queue et un manteau sur le bras, pour se préserver de la pluie. Dans une ceinture de cuir, il avait passé deux pistolets, destinés à le défendre contre les loups et les ours. Il prononçait l'anglais d'une manière si bizarre que je ne comprenais pas la moitié de ses paroles, et prononçait plus mal encore la langue française, sans compter qu'il se trompait souvent de mots. Ces circonstances ne me promettaient pas un dialogue intéressant.

Au début, notre voyage fut assez agréable. La tenture de vapeurs qui drapait à mi-côte presque toutes les montagnes, par-dessus laquelle on voyait leurs pitons noirs et leurs blanches coupoles se dessiner vivement sur un ciel du plus beau bleu, formait une décoration magnifique. Mais bientôt ce que j'avais prédit arriva. Les nuages glissèrent : l'espace demeuré libre entre leurs croupes floconneuses alla se rétrécissant. Ils finirent par étendre un voile grisâtre sur nos têtes; derrière ce voile, le soleil pâle et triste semblait endormi dans les cieux. Il ne tarda point à s'effacer complétement.

— Eh bien! qu'en dites-vous? demandai-je à l'Écossais. Croyez-vous que le temps va se mettre au beau?

— J'en suis sûr.

— Vous en êtes sûr? Que pensez-vous donc de ces nuées qui badigeonnent le ciel comme si la couleur grise était à la mode?

— Oh! la chaleur les pompera bientôt. Allons toujours.

— Ça m'est égal; nous terminerons notre course à la nagé. Savez-vous nager, Sir?

— Plaisantez-vous, guide? Je n'aime pas la plaisanterie. L'Angleterre a la plus grande marine du monde. Moi, je nage comme un bloc.

— Comme un bloc de pierre, ou comme un bloc de bois?

— *By god!* je voulais dire comme un phoque.

— A la bonne heure.

Que les Français nomment aussi veau marin.

— De sorte que vous nagez comme un veau marin?

— Oui.

— Ce ne sera pas de trop; vous allez voir.

Et sans ajouter une syllabe, je pressai le pas. Les nuées devenaient de plus en plus épaisses, de plus en plus ternes. Nous marchions depuis une heure, quand une pluie fine commença. M. Dunlop fit semblant de ne pas s'en apercevoir : je ne soufflai mot. Depuis quelque temps déjà nous montions entre les deux forêts de sapins. L'air se rafraîchissait; par moments, un vent froid, qui soufflait des glaciers, agitait l'océan brumeux à travers lequel nous cheminions. La bruine s'était changée en pluie positive, et elle tombait avec une abondance croissante. Au bout d'un quart d'heure, nous étions trempés.

— Oh! oh! il pleut, dit l'Écossais.

— Vous croyez? lui repartis-je. Faut pas y faire attention.

— Il pleut énormément fort. Attendez un peu, que je mette mon manteau.

— Ce ne sera rien. Le soleil dissipera les nuages. Vers midi, nous aurons un temps superbe.

— Oui, c'est mon opinion.

— Alors ne nous inquiétons pas de quelques gouttes d'eau.

Mais l'averse augmentait. Au milieu du col, l'Arve grondait, écumait avec fureur. Quand nous passions sous un sapin, toutes les branches nous versaient par leur extrémité un filet d'eau. En face de chaque ravin, de chaque rigole, de chaque couloir latéral, un torrent se précipitait en flots bourbeux vers la rivière, comme s'il craignait de n'y point arriver. Tous les cent pas, nous rencontrions devant nous un de ces courants, où il nous fallait marcher, et comme ils s'épandaient au hasard, sans être maintenus par aucun obstacle, ils inondaient souvent un espace considérable. Nous piétinions à l'envi au milieu des eaux ruisselantes. On eût dit que le ciel voulait non-seulement noyer, mais détremper la terre, la convertir en masse limoneuse. Les coups de vent qui déchiraient les nuages, qui les roulaient en formes fantastiques, glaçaient nos vêtements sur notre corps. L'herbe courte des pâturages était devenue tellement glissante que nous avions peine à nous tenir debout, et que nos bâtons ferrés nous étaient indispensables pour ne pas tomber.

— Guide, la pluie me gêne beaucoup, dit enfin M. Dunlop. Je ne veux plus marcher dans cette rivière. Les cailloux et le sable emplissent mes souliers.

— Dame! si vous aviez mis comme moi des guêtres de cuir, elles auraient préservé votre chaussure. Mais ne vous inquiétez pas : dans une heure, nous aurons un temps magnifique.

— Ce n'est plus mon opinion.

— N'importe; avançons toujours; il fait trop humide ici pour y causer à notre aise.

— Je voudrais bien, mais je ne puis pas avancer, dit M. Dunlop; les cailloux me gênent, me blessent, me mettent au supplice. En voilà une promenade!

— Alors il faut vous asseoir sur cette pierre, ôter vos chaussures et les secouer.

— Oui. Oh! la mauvaise pluie, *by god!* la mauvaise pluie! *The devil take it.*

La suite à la prochaine livraison.

Il y a deux grands remèdes contre les maux : l'accoutumance pour le vulgaire grossier, et la méditation et la prévoyance pour le sage. CHARRON.

BOYER.

Le mulâtre Jean-Pierre Boyer naquit dans la ville de Port-au-Prince, capitale de la partie française de l'île de Saint-Domingue, aujourd'hui Haïti, d'un blanc et d'une négresse affranchie, le 28 février 1776. Il se distingua sous Beauvais, général mulâtre, au fort Bizoton, lors de la défense de Léogane contre l'Angleterre. Quand le vieux Toussaint, qui déjà songeait à rendre la *reine des Antilles* indépendante de la métropole, eut provoqué la guerre contre le mulâtre Rigaud, qui personnifiait dans la colonie la France, Boyer combattit vaillamment sous ce dernier, comprenant avec son illustre chef que le but de leurs efforts ne devait point consister dans la brusque indépendance de Saint-Domingue, mais dans un essai aussi sérieux que possible de la liberté et la consolidation des nouveaux droits.

Cependant le général Rigaud, malgré tout son courage, toute son intelligence, fut vaincu par les menées de Toussaint, et forcé de se retirer en France, pour laquelle il avait combattu jusqu'au dernier moment, suivi de Boyer et de Pétion, qui devint plus tard le premier président de la république haïtienne.

Lorsque l'expédition contre Saint-Domingue eut été résolue par le gouvernement consulaire, le général Rigaud et ses frères d'armes présents en France furent appelés à en faire partie. Boyer y figura avec le grade de capitaine, et s'y fit remarquer en mainte occasion par son intelligence des affaires et ses qualités militaires. Mais dès qu'à la suite de la soumission de Toussaint-Louverture, le général Leclerc fut soupçonné de vouloir le rétablissement de l'esclavage, Boyer, suivant en ceci l'exemple de Pétion, abandonna le camp métropolitain pour aller se mettre à la tête des noirs.

La lutte recommença plus implacable que jamais. Aux horreurs d'une guerre sans merci allait s'ajouter la fièvre jaune. Elle s'abattit sur l'armée française, composée en grande partie des vieilles bandes de la république, et la décima. Le général Leclerc fut une des premières victimes du fléau. Rochambeau lui succéda dans le commandement en chef. Malgré les incontestables qualités militaires du nouveau général, malgré les héroïsmes sans cesse renaissants de nos soldats, l'expédition ne put résister au soulèvement général des mulâtres et des noirs. Force fut à Rochambeau de capituler, et, le 30 novembre 1803, après neuf mois d'une lutte effroyable, le nègre Dessaline plantait sur le sol haïtien, couvert de cinquante mille cadavres des plus courageux soldats de la France, le drapeau de sa race.



Boyer, ancien président de Haïti. — Médaillon de David d'Angers.

Parvenu au pouvoir absolu sous le titre de Jacques Ier, empereur d'Haïti, Dessaline, oubliant son passé, se mit à gouverner avec une cruauté sauvage. Ses anciens compagnons d'armes, Pétion, Gérin, Yayou, Boyer, jurèrent sa perte. Ils lui dressèrent une embuscade où il tomba, tué d'un coup de fusil, le 17 octobre 1806.

Pétion, élu président d'Haïti érigée en république, éleva successivement Boyer au grade de colonel et de général de division, et lui confia le commandement de Port-au-Prince. Boyer défendit victorieusement cette place contre Christophe, l'un des généraux noirs de Toussaint et de la guerre de l'indépendance, qui, dans le nord de l'île, ayant la ville du Cap pour capitale, s'était fait proclamer roi sous le titre de Henri Ier.

A la mort de Pétion, le sénat, par un décret du 30 mars 1818, nomma Boyer président d'Haïti. Il apaisa, l'année suivante, la révolte du noir Goman, pacifia la Grand'Anse, pénétra dans le royaume de Christophe en 1820, après le suicide de ce monstre, le réunit à la république, prit, en février 1822, possession de l'ancienne partie espagnole de Saint-Domingue, et devint ainsi, à cette époque, l'arbitre suprême de la plus belle île de l'archipel des Antilles. Il s'exprimait en ces termes, dans une proclamation à ses concitoyens : « Haïtiens, le pavillon national flotte sur tous les points de l'île que nous habitons... Sur cette terre de liberté, il n'existe plus d'esclaves, et nous n'y formons tous qu'une même famille dont tous les membres sont liés à jamais entre eux. »

La prise de possession de l'est d'Haïti par Boyer fut un coup d'audace et d'habileté. Si, à la tête de vingt mille hommes, il n'avait pas précipité sa marche, il eût rencontré les Français à Santo-Domingo, et eût été contraint d'en faire le siége; car, pendant qu'il y pénétrait, l'amiral Jacob parvenait à la presqu'île de Samana et y débarquait des soldats. Boyer se hâta d'envoyer sur ce point une division de l'armée haïtienne. A la vue de ces forces, l'amiral Jacob acquit la certitude que l'occupation de Santo-Domingo était un fait accompli, et appareilla pour les îles du Vent.

En 1825, à la suite de diverses expéditions, l'indépendance de l'ancienne partie de Saint-Domingue fut reconnue par le roi Charles X, moyennant une indemnité de 150 millions de francs. Mais, à défaut de payement, les choses devaient être rétablies telles qu'elles étaient avant 1825.

L'acceptation de l'ordonnance de Charles X à des conditions si onéreuses répandit dans la république haïtienne un mécontentement qui se manifesta par des conspirations, dont la plus redoutable fut celle de 1829, que dirigeaient les généraux les plus influents d'Haïti. Boyer, avec son habileté ordinaire, sut conjurer tous ces orages, et parvint à maintenir la tranquillité dans son petit État, car, sous la dénomination de président, il était, à vrai dire, souverain quasi absolu. Il reconnut qu'Haïti ne pourrait payer la forte indemnité qui lui était imposée; il obtint du gouvernement français qu'il traitât avec le sien de nation à nation. MM. las Cases et Baudin, plénipotentiaires du roi Louis-Philippe, arrivèrent à Port-au-Prince en 1838. L'indépendance d'Haïti fut de nouveau reconnue solennellement, sans indemnité aucune, par un premier traité, et par un second traité, simplement financier, Haïti s'obligea à payer à la France la somme de 60 millions de francs, en trente ans, pour indemniser les anciens colons de la perte de leurs propriétés.

De la haute position où il se trouvait à partir de 1822, Boyer ne sut tirer aucun bien réel. Il se servit de son pouvoir non pour travailler à l'éducation matérielle et morale de ses concitoyens, mais au contraire, pour composer un sénat à sa dévotion, et ne plus respecter l'indépendance de l'autre chambre. Plusieurs des membres de cette assemblée en furent exclus dès 1822, à la suite d'une prétendue conspiration d'un certain Félix Darfour, lequel fut impitoyablement mis à mort comme coupable d'avoir adressé à cette même chambre une pétition qui censurait le gouvernement du président d'Haïti. Disons cependant à l'avantage de Boyer qu'il ne craignit point, en face des nations esclavagistes, de donner asile aux hommes de couleur proscrits de la Martinique en 1822. Plus tard on cessa de présenter au corps législatif le compte réel des recettes et des dépenses; on lui contesta toutes ses prérogatives; toutes les bases du gouvernement étaient sapées. Les abolitionistes d'Europe, amis d'Haïti, adressèrent des remontrances sur le tort que cette conduite faisait à la cause de l'abolition de l'esclavage. Loin de les accueillir, Boyer les fit combattre par un de ses affidés, Beaubrun-Ardouin, sénateur, dans une lettre rendue publique en 1842. Tant de fautes préci-

pitèrent sa ruine. La partie la plus éclairée de la population forma, dans le Sud, une association défensive ; et, menacée par les commissions militaires, seule justice que pratiquait alors le président, elle prit les armes. Personne n'entreprit la défense d'un gouvernement désormais condamné, et Boyer fut obligé de s'embarquer au Port-au-Prince avec ses principaux conseillers, Inginac, Borgella et autres. Il n'y eut pas toutefois de sang répandu, et Ch. Hérard fut appelé au gouvernement de la république.

Après quelques années de résidence à la Jamaïque, Boyer se rendit à Paris, où il vécut dans la plus profonde retraite. Il y mourut le 9 juillet 1850.

LA TORTUE ÉLÉPHANTINE.

Une carapace énorme, extrêmement bombée, dont le limbe est garni de vingt-quatre écailles ; des membres massifs, terminés par des ongles courts, larges, obtus, qui ressemblent à ceux des pachydermes ; une queue médiocre, enveloppée à son extrémité d'une écaille plate, arrondie, pareille à un ongle ; une coloration générale d'un brun noirâtre, un peu plus foncé au centre des plaques, à l'extrémité des membres et sur les mâchoires : tels sont les caractères les plus apparents de la tortue éléphantine.

La Tortue éléphantine. — Dessin de Freeman.

Elle est une des plus grandes tortues terrestres ou chersites que l'on connaisse. Sa longueur totale est d'environ 1m,30. La carapace seule a plus d'un mètre de long, et sa hauteur atteint 40 ou 50 centimètres.

La tortue éléphantine habite la plupart des îles situées dans le canal de Mozambique (les Comores, Anjouan), et n'est pas originaire des Indes orientales, comme on l'a cru longtemps. On l'apporte fréquemment à Maurice et à

Bourbon, et c'est de là que nous arrivent les individus qui figurent dans les musées de France et d'Angleterre.

Ses mœurs sont celles de toutes les tortues terrestres. Elle se hisse avec peine et se traîne sur ses pattes épaisses et difformes dans les forêts ou dans les lieux fertiles, presque toujours auprès des eaux, où d'ailleurs elle ne se plonge jamais. Sa nourriture consiste en mollusques et surtout en végétaux.

UNE VISITE A L'ABBAYE DE LA TRAPPE EN 1681 (1).

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE LIANCOURT (2).

Cette abbaye est située dans un grand vallon, et la forêt et les collines qui l'environnent sont disposées de telle sorte qu'elles semblent la vouloir cacher au reste de la terre. Elles enferment des terres labourables, des plants d'arbres fruitiers, des pâturages, et neuf étangs qui sont autour de l'abbaye, et qui en rendent les approches si difficiles qu'il est même malaisé d'y arriver sans le secours d'un guide.

Il y avait autrefois un chemin pour aller de Mortagne à Paris qui passait derrière les murs du jardin; mais quoiqu'il fût dans le bois, et à plus de cinq cents pas de la clôture, et qu'on ne pût le pousser plus loin sans beaucoup de dépense, M. l'abbé de Rancé, néanmoins, l'a fait changer, afin que les environs de leur monastère soient moins fréquentés: aussi n'y a-t-il rien de plus solitaire que ce désert, car encore qu'il y ait plusieurs villes et bourgades à trois lieues alentour, il semble pourtant qu'on soit dans une terre étrangère et dans un autre pays.

Le silence règne partout; si l'on entend du bruit, ce n'est que le bruit des arbres lorsqu'ils sont agités des vents, et celui de quelques ruisseaux qui coulent parmi les cailloux.

Au sortir de la forêt du Perche, lorsqu'on vient du côté du midi on découvre cette abbaye, et bien qu'il semble qu'on en soit fort proche, on chemine néanmoins près d'une lieue avant que d'y arriver; mais enfin, après avoir descendu la montagne, traversé des bruyères, et marché quelque temps entre des haies et par des chemins couverts, on arrive à la première cour, où loge le receveur, et qui est séparée de celle des religieux par une forte palissade de pieux et d'épines, que M. l'abbé a fait faire depuis qu'il s'y est retiré. C'est là qu'ayant sonné à la porte, un frère lai vient ouvrir. On entre dans une autre grande cour assez spacieuse et plantée d'arbres fruitiers, dans laquelle, à main droite, il y a un colombier, et à main gauche une autre basse-cour où sont les greniers, les celliers, les écuries, les étables et autres lieux nécessaires pour la commodité du couvent. Joignant cette basse-cour, il y a un moulin; l'eau qui le fait tourner est un ruisseau qui vient des étangs, et qui, après avoir séparé la grande cour d'avec le jardin des religieux, du côté de l'église, traverse sous terre une autre partie de la même cour pour se rendre dans un réservoir.

Après avoir traversé la grande cour, on trouve la porte du couvent, où un religieux de la maison fait l'office de portier. Lorsqu'il a ouvert, on descend dans une espèce de vestibule qui n'a que quatre toises de long et neuf à dix pieds de large. A main droite est une chambre pour recevoir les hôtes, et à main gauche une salle où ils mangent. Pendant que le religieux qui a ouvert va donner avis à M. l'abbé ou au père prieur de ceux qui sont entrés, on demeure dans la chambre, où l'on peut s'instruire de quelle manière il se faut comporter dans ce lieu. Car il y a de petits tableaux attachés contre la muraille où est écrit:

On gardera dans le cloître un perpétuel silence. Lorsque l'on parle dans les lieux destinés pour cela, ou même dans les jardins, on le fait d'un ton de voix le moins élevé que l'on peut.

On évite la rencontre des religieux autant qu'il est possible en tout temps, surtout dans celui du travail manuel.

On s'adresse au portier si l'on a besoin de quelque chose dans le monastère, parce que les religieux, qui sont étroitement obligés au silence, ne donnent nulle réponse à ceux qui leur parlent.

L'on peut aussi lire dans le vestibule quelques passages tirés de l'Écriture sainte, qui sont comme les premiers avis qu'on donne à ceux qui arrivent, et même bien souvent les plus longs entretiens que la plupart des étrangers puissent avoir dans cette maison, où l'on peut dire que les murailles parlent, et que les hommes ne disent mot. Car on voit d'abord en entrant ces paroles de Jérémie écrites sur la porte du cloître:

Il s'assoira solitaire et se taira.

Pour faire entendre à ceux qui aspirent au bonheur de ces solitaires qu'ils doivent se préparer à la retraite et au silence.

Lorsque le père prieur ou quelque autre religieux est venu recevoir les nouveaux hôtes, et après les avoir salués avec beaucoup d'humilité et de grandes prosternations, il les fait passer dans le cloître, et les conduit à l'église pour y adorer le saint sacrement. Au retour, ils entrent dans la chambre ou dans la salle, et en attendant le repas un religieux lit un chapitre de l'Imitation.

Ce qu'on sert à la table des hôtes est pareil à ce qu'on donne aux religieux, c'est-à-dire qu'on n'y mange que des mêmes légumes et du même pain, et qu'on y boit du cidre comme au réfectoire. Les mets ordinaires sont: un potage, deux ou trois plats de légumes, et un plat d'œufs, qui est la portion extraordinaire des étrangers, car on ne leur sert point de poisson, bien que les étangs en soient fort remplis. Quelquefois aussi on donne du vin aux personnes incommodées. Pendant tout le repas on continue à lire l'Imitation, ce qui ne s'observe que depuis quelque temps, car auparavant on commençait seulement un chapitre, et après avoir lu deux ou trois périodes, le père prieur ou celui des religieux qui était là pour entretenir les hôtes (car il ne mange jamais avec eux) faisait cesser la lecture, et on avait alors la liberté de parler de diverses choses. Mais parce qu'on agitait quelquefois des questions où la diversité des sentiments de ceux qui se trouvaient là pouvait donner lieu à des contestations et à des disputes inutiles, M. l'abbé, qui a une prévoyance extrême, a trouvé le moyen d'en ôter les occasions en faisant ainsi lire pendant tout le temps qu'on est à table, après quoi chacun se retire dans la chambre qu'on lui a destinée.

Les externes ont un appartement particulier qui a vue sur la cour, et n'entrent point dans les cloîtres que pour aller à l'église aux heures de l'office.

Il n'y a aucune pièce dans tout le monastère où la magnificence et la curiosité paraissent. L'église n'a rien de considérable que la sainteté du lieu. Elle est bâtie d'une manière gothique, et fort particulière, car le bout du côté du chœur semble représenter la poupe d'un vaisseau, ce qu'il ne faut pas prendre pour quelque noble et subtile invention de l'architecte, puisque tout l'ouvrage en est grossier, et même contre les règles de l'art. Cette église ne laisse pas d'avoir quelque chose d'auguste et de divin; elle n'est ni trop sombre ni trop éclairée. Sa grandeur est de vingt-deux toises de long sur neuf toises de large ou en-

(1) Voy. l'Histoire de la fondation de la Trappe, t. III, 1835, page 196; et la Vue du couvent de la Trappe mère, t. XVII, 1849, p. 305.

(2) Barbier attribue cette lettre à Félibien des Avaux, mais ajoute que, d'après l'avis de plusieurs bibliographes, elle pourrait être du père Desmares de l'Oratoire.

viron ; les ailes qui tournent autour ont deux toises de large ; une haute balustrade sépare l'église en deux, et empêche que personne n'entre par la nef du côté du chœur.

Il n'y a sur l'autel qu'un petit crucifix d'ébène, et aux deux extrémités du contre-autel deux plaques de bois d'où sortent deux branches qui portent deux cierges qu'on n'allume que pendant la messe. Aux jours de fêtes, l'on met de doubles branches, et ainsi au lieu de deux cierges il y en a quatre, avec deux autres qui sont contre les piliers les plus proches et qu'on allume à l'élévation. Il n'y a ni chandeliers d'argent, ni d'autres riches ornements; les chasubles et les parements même des autels ne sont pas de soie, quoiqu'il y en ait quelques-uns dont on se servait autrefois.

En été les religieux se couchent à huit heures, et en hiver à sept. Ils se lèvent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui durent ordinairement jusqu'à quatre heures et demie, parce que, outre le grand office, ils commencent toujours par celui de la Vierge, et entre les deux ils font une méditation de demi-heure. Les jours où l'Église ne solennise la fête d'aucun saint, ils récitent encore l'office des morts. Au sortir de matines, si c'est en été, ils peuvent s'aller reposer dans leurs cellules jusqu'à prime ; mais l'hiver, ils vont dans une chambre commune proche du chauffoir, où chacun lit en particulier. Les prêtres prennent presque toujours ce temps-là pour dire la messe, et souvent M. l'abbé demeure aussi à l'église pour les confesser, car il est le confesseur aussi bien que le père de ses religieux.

A cinq heures et demie on dit prime, qui dure une bonne demi-heure; ensuite ils vont au chapitre, où ils sont encore environ demi-heure, excepté certains jours qu'ils y demeurent davantage, auxquels jours M. l'abbé leur fait de doctes prédications. Sur les sept heures on va travailler; c'est-à-dire que chacun quittant son habit de dessus qu'ils appellent une coule, et retroussant celui de dessous, ils se mettent les uns à labourer la terre, les autres à la cribler, d'autres à porter des pierres, chacun recevant sa tâche sans choix ni élection de ce qu'il doit faire. M. l'abbé lui-même se trouve le premier au travail, et s'emploie plutôt qu'aucun autre à ce qu'il y a de plus vil et de plus pénible. Lorsque le temps ne permet pas de sortir, ils nettoient l'église, balayent les cloîtres, écurent la vaisselle, font des lessives, épluchent des légumes, et quelquefois ils sont deux ou trois assis contre terre, les uns auprès des autres, à ratisser des racines, sans jamais parler ensemble. Il y a aussi des lieux destinés à travailler à couvert, où plusieurs religieux s'occupent les uns à écrire des livres d'église, les autres à en relier, quelques-uns à des ouvrages de menuiserie, d'autres à tourner, et ainsi à différents travaux utiles, n'y ayant guère de choses nécessaires à la maison et à leur usage qu'ils ne fassent eux-mêmes; mais ils ne s'appliquent jamais à aucun ouvrage curieux et qui puisse attacher trop agréablement l'esprit, parce qu'une des maximes de ce digne abbé est que celui qui s'est retiré dans la solitude pour ne posséder plus que Dieu ne s'en doit pas détourner pour s'attacher d'affection à des choses vaines, mais demeurer continuellement uni à Dieu, s'entretenant sans cesse dans l'amour de cette suprême beauté qui doit être l'objet de tous ses désirs.

Lorsqu'ils ont travaillé une heure et demie, ils vont à l'office, qui commence à huit heures et demie ; on dit tierce, et ensuite la messe et sexte.

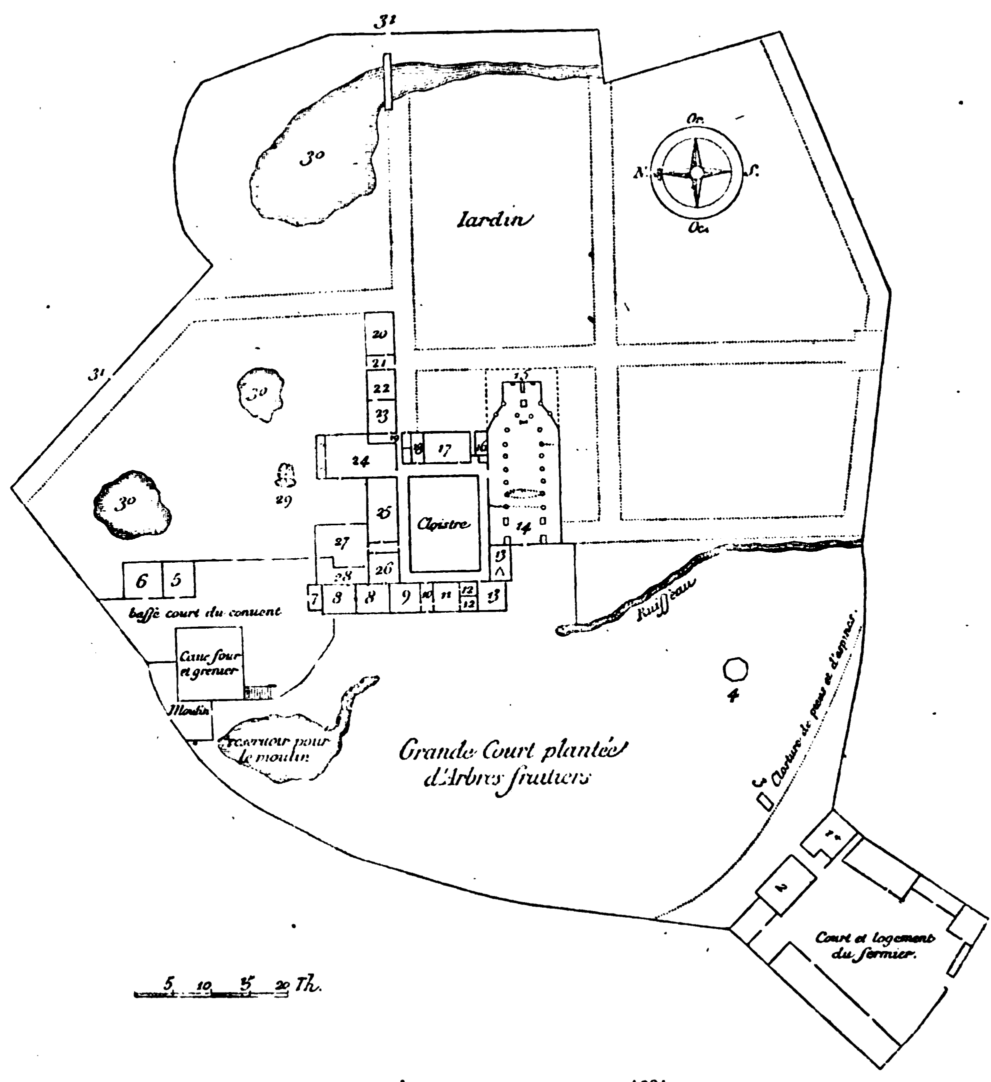
Lorsqu'ils ont dit sexte, ils se retirent dans leurs chambres jusqu'à deux heures et demie, c'est-à-dire environ demi-heure, pendant laquelle ils peuvent s'appliquer à quelque lecture ; après cela ils vont à l'église chanter none, si ce n'est aux jours de jeûne de l'Église, que l'office est retardé, et qu'on ne dit none qu'un peu avant midi, et ensuite l'on va au réfectoire.

Le réfectoire est fort grand ; il y a un long rang de tables de chaque côté. Celle de M. l'abbé est en face au milieu des autres, et contient les places de six ou sept personnes. Il se met à un bout, ayant auprès de lui à sa main gauche le père prieur, et à sa droite les étrangers, lorsqu'il y en a qui mangent au réfectoire, ce qui n'arrive guère présentement. Ces tables sont nues et sans nappes, mais fort propres ; chaque religieux a sa serviette, sa tasse de faïence, son couteau, sa cuiller et sa fourchette de buis, qui demeurent toujours en même place. Ils ont devant eux du pain plus qu'ils n'en peuvent manger; un pot d'eau, un autre pot d'environ chopine de Paris, un peu plus qu'à moitié plein de cidre, parce que ce qui manque pour le remplir, on le garde pour leur collation, n'ayant en tout qu'une chopine par jour. Leur pain est fort bis et gros, parce qu'on ne sasse point la farine ; elle est seulement passée par le crible : ainsi presque tout le son y demeure, et si cela ne se pratique pas dans tous les monastères du même ordre, c'est pourtant un des points de l'ancienne règle de Cîteaux que l'on observe exactement dans cette maison. On leur sert un potage quelquefois aux herbes, d'autres fois aux pois ou aux lentilles, et ainsi différemment d'herbes et de légumes, avec deux petites portions ; aux jours de jeûne, savoir : un petit plat de lentilles, avec un autre d'épinards, ou de fèves, ou de bouillie, ou du gruau, ou des carottes, ou quelques autres racines, selon la saison et que cela se rencontre, car on n'affecte pas de diversifier leurs mets à tous les repas. Leurs potages sont toujours sans beurre et sans huile, et dans les autres choses ils n'en mettent que très-rarement, et jamais aux jours de jeûne de l'Église ; leurs sauces ordinaires sont faites avec du sel et de l'eau épaissie avec un peu de gruau, et quelquefois un peu de lait; mais véritablement ils en mettent si peu quand ils en font du potage aux choux ou à la citrouille, que l'eau n'en est que blanchie ; encore n'en usent-ils point du tout dans les temps qu'ils s'abstiennent de beurre et d'huile, leur bouillie n'étant faite alors qu'avec de la farine, de l'eau et du sel. Lorsqu'on leur sert des betteraves, j'ai remarqué qu'on présente de l'huile dans une écuelle à chaque religieux ; quelques-uns en prennent un peu dans leur cuiller, d'autres se contentent de les manger seulement avec le sel et le vinaigre. Il y a aussi des légumes, comme les artichauts et les asperges, qui pour leur sembler trop délicats ne sont point servis sur leurs tables, ni cultivés dans leur jardin. Au dessert, on leur donne deux pommes ou deux poires cuites ou crues. Tous les religieux et convers se trouvent au réfectoire, le portier même apporte les clefs du couvent à M. l'abbé. Il n'y a que celui qui fait la cuisine, celui qui sert à table et celui qui lit durant le repas, qui mangent après les autres. Lorsque ces bons religieux se sont ainsi repus, selon le corps et l'âme tout ensemble, ils rendent grâces à Dieu, et vont à l'église achever leurs prières. Au sortir de l'église ils se retirent dans leurs cellules, où ils peuvent s'appliquer à la lecture et à la contemplation. Quelquefois ils prennent ce temps-là pour entretenir M. l'abbé, lorsqu'ils ont quelque chose à lui découvrir touchant l'état de leur âme, allant à lui comme à une source d'eau vive et salutaire.

A une heure ou environ, on sonne pour aller au travail, reprendre celui qu'on a quitté le matin ou en commencer un autre.

Après une heure et demie et quelquefois deux heures de travail, on sonne la retraite, et alors chacun quitte ses sabots, remet ses outils dans un lieu destiné à cela, reprend

sa coule et se retire dans sa chambre à lire ou à méditer jusqu'à vêpres. A cinq heures on va au réfectoire, où chaque religieux trouve pour sa collation un morceau de pain de quatre onces, le reste de sa chopine de cidre, qui n'est pas d'un demi-setier, avec deux poires ou deux pommes, ou quelques noix aux jeûnes de la règle; mais aux jeûnes de l'Église ils n'ont que deux onces de pain et une fois à boire. Les jours qu'ils ne jeûnent pas, on leur donne pour leur souper le reste de leur cidre, une portion de racine, et du pain comme à dîner, avec quelques pommes ou poires au dessert; mais aussi le matin on ne leur présente qu'une portion de légumes avec leur potage. Quand ils ne font que la collation, un quart d'heure leur suffit, de sorte qu'ils ont encore une demi-heure pour se retirer, après laquelle ils se rendent dans le chapitre, où l'on fait la lecture de quelque livre de piété jusqu'à six heures, qu'on va dire complies, et ensuite on fait une méditation de demi-heure. Au sortir de l'église, on entre au dortoir; et à sept heures on sonne la retraite, afin que chacun se mette au lit, c'est-à-dire se coucher tout vêtu sur des ais, où il y a



PLAN DE L'ABBAYE DE LA TRAPPE EN 1681.

1. Chapelle du dehors.
2. Maison du receveur.
3. Logis du portier.
4. Colombier.
5. Ecurie.
6. Etables.
7. Petite salle où mangent les domestiques.
8. Lieu par où l'on sert à manger aux hôtes et aux domestiques.
9. Salle où mangent les hôtes.
10. Vestibule ou passage pour entrer dans le cloître.
11. Chambre des hôtes.
12. Cabinets.
13. Bibliothèque.
13. Menuiserie du dehors.
14. Eglise.
15. Cimetière.
16. Sacristie.
17. Chapitre.
18. Parloir.
19. Passage pour aller au jardin.
20. Lieu où l'on travaille.
21. Passage.
22. Chambre près du chauffoir.
23. Chauffoir commun.
24. Cellier.
25. Réfectoire.
26. Cuisine.
27. Buanderie.
28. Petite cour.
29. Fontaine.
30. Réservoirs.
31. Sorties pour aller dans la forêt.

une paillasse piquée, un oreiller rempli de paille et une couverture, car jamais ils ne se déshabillent, même lorsqu'ils sont malades. Toute la douceur qu'ils reçoivent à l'infirmerie, c'est que leurs paillasses ne sont pas piquées; il arrive aussi rarement, quelque malades qu'ils soient, qu'on leur donne du linge, si ce n'est dans les maladies extraordinaires et tout à fait particulières. Du reste, ils y sont soigneusement gouvernés, et mangent des œufs et de la viande de boucherie, car pour la volaille ils n'en usent point du tout, non plus que de fruits confits ou sucrés.

Voilà, Madame, quelle est la manière de vivre de ces solitaires, et quels sont les exercices dont ils remplissent ce vide, et ces moments que ceux du monde trouvent souvent si ennuyeux et si longs qu'ils cherchent toutes sortes de divertissements pour passer plus insensiblement une vie qui pourtant leur paraît si courte.

ANCIEN ARCHEVÊCHÉ DE BAMBERG

[illegible]



Vue de l'ancien Archevêché de Bamberg. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

A côté de la cathédrale de Bamberg s'élève un vaste édifice aujourd'hui abandonné et qui paraît fort délabré, mais qui répond encore, par sa décoration extérieure, aussi bien que par ses proportions, à l'idée que l'on peut se faire de l'ancienne demeure des puissants évêques de cette ville. Cet édifice est, en effet, l'ancien palais épiscopal, construit en 1571 par Veit (ou Vital), deuxième du nom, évêque depuis 1561 et qui mourut en 1577. Ce prélat, qui était originaire de Wurzbourg, fut un grand amateur des arts et les encouragea autour de lui avec une certaine magnificence. Il voulut avoir un peintre de cour attaché à sa personne; le premier artiste qu'il honora de cette distinction fut Jacob Ziegler. Il fit aussi frapper plusieurs médailles qu'il donna à différentes personnes comme des marques de sa faveur ou de son amitié.

Le rez-de-chaussée du palais épiscopal sert aujourd'hui de corps de garde; c'est ce qu'indiquent les poteaux bariolés de bandes alternativement bleues et blanches, couleurs bavaroises, que l'on voit plantés devant son entrée.

Les évêques de Bamberg avaient aussi un château situé près de la ville, sur le Petersberg.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354, 362.

Et M. Dunlop, s'étant assis au bord d'une table de granit, ôta effectivement ses souliers, comme s'il eût été près d'un bon feu, puis les secoua pour en faire tomber le sable et les cailloux.

— Il devait être curieux à voir, dit Marie Coutet.

— Je puis te le certifier, lui répondit son compagnon. Jamais naufragé qu'on tire de la mer n'offrit une apparence plus humide. L'eau ruisselait autour de son chapeau comme dans une double rigole, et, selon ses mouvements, formait devant ou derrière lui une abondante gouttière. Quand il eut fini son opération :

— Tenez, lui dis-je, prenez mes guêtres ; j'ai les pieds plus durs que vous ; quelques méchantes pierres ne me gêneront pas.

— Oh ! oui ! avec plaisir ; si elles pouvaient sécher mes bas !

M. Dunlop, en effet, boucla les guêtres autour de ses jambes, puis nous reprîmes notre course. Le terrain que nous gravissions n'était guère plus commode que la surface d'un glacier. L'averse tombait toujours, le brouillard s'épaississait : le ciel avait décidément ouvert toutes ses écluses. La forêt, avec ses mille ruisseaux, grondait comme une cataracte. Les arbres, les rochers, le sol nu, les mousses et les pacages ruisselaient également. Celui qui n'a point vu un semblable déluge ne se doute pas des torrents d'eau que les nuages peuvent épancher sur une tête humaine.

— Je ne puis plus marcher du tout ! s'écria M. Dunlop au bout d'une demi-heure.

C'était effectivement un rude exercice que de se tenir en équilibre au milieu des pierres roulantes et des eaux déchaînées. Mon voyageur transpirait comme par le soleil le plus ardent.

— Je veux retourner tout de suite.

— Ce n'est pas la peine maintenant. Voilà trois heures et demie que nous marchons. Dans une heure, au plus, nous atteindrons le sommet du col, et là nous trouverons une auberge où nous nous mettrons à l'abri, où l'on nous donnera quelque nourriture. Le bas de la vallée, d'ailleurs, ne doit plus être praticable. Les eaux qui s'y rassemblent de toutes parts l'ont changée en fleuve, puis en lac. Montons, poursuivons notre chemin ; c'est ce que nous avons de mieux à faire. Ou si vous êtes trop las, si vous voulez prendre un moment de repos, je crois que nous sommes dans le voisinage d'une hutte : on nous y recevra volontiers.

— *Indeed ?* Si vous ne mentez pas, je vous serrerai la main.

— Si je ne mens pas... l'expression est agréable ! Pour qui me prenez-vous ? Et dans quel but mentirais-je ? Mes prédictions, il me semble, se sont assez bien réalisées jusqu'ici.

— Oh ! stupide !

— Comment stupide ?

— C'est moi qui suis stupide, pas vous ! J'emploie un mauvais mot ; je voulais dire si vous ne faites pas une horreur.

— Bon ! en voilà d'une autre. Faire une horreur ? Ah ! bien... je comprends... une erreur ! Non, non, je suis sûr que je ne me trompe point. Gardez un moment le silence.

Après avoir mis fin à la conversation, je détachai de ma poitrine quelques notes tyroliennes qui allèrent résonner au fond d'une crique où se trouvait la cabane, et que l'écho promena comme une fanfare de vallons en vallons, de défilés en défilés. Bientôt des notes semblables me répondirent et me guidèrent. Plusieurs appels et plusieurs invitations nous permirent d'atteindre le chalet sans mésaventure. Les bergers allumèrent aussitôt un grand feu de branches de sapin, devant lequel nous ne tardâmes pas à fumer comme deux chaudières en pleine ébullition. Nous nous séchions de la sorte depuis une heure, lorsque la faim commença à nous aiguillonner. Mais il n'y avait dans la hutte que des pommes de terre et du lait. Pour des hommes qui venaient de prendre un bain prolongé, c'était une nourriture peu attrayante. M. Dunlop ne voulut pas même en entendre parler. Moins difficile et craignant les mécomptes, j'avalai une tasse de lait, puis nous nous élançâmes dans la pluie et le brouillard. La pluie avait diminué, mais le brouillard s'était accru, épaissi en proportion. A deux pas on ne voyait point un arbre, on n'aurait pu distinguer la silhouette d'un homme ; épaule contre épaule, nous n'apercevions plus nettement nos traits. Pour ne pas nous perdre, nous fûmes obligés de nous donner le bras.

Cette circonstance exigea de nous, de moi principalement, une extrême attention, car il fallait non-seulement se préserver des chutes, mais ne point s'égarer dans quelque détroit latéral. On ne trouve plus de sentier là-haut, ou, ce qui revient au même, il y en a un trop grand nombre. Ils se croisent, ils forment un réseau sur les prairies, en sorte qu'ils ne vous guident point, et que la connaissance des lieux règle seule votre marche. Elle me servait à grand'chose dans la brume qui nous aveuglait ! N'importe ! nous suivons, autant que possible, une ligne droite. Mais bientôt un nouvel incident vient nous effrayer.

Tu sais combien sont dangereux sur nos montagnes les filets d'électricité qui, sans faire le moindre bruit, coulent à travers un nuage ou à travers le brouillard. On se promène, on voyage en toute sécurité : bon ! le jet file sournoisement, vous frappe n'importe où, et adieu ! vous voilà mort.

— C'est ce que je redoute le plus dans mes excursions, repartit Coutet. On n'a pas le temps de dire merci. Tu te rappelles le jeune Aubriot : il gardait ses chèvres sur une éminence, sur une espèce de promontoire, en face d'Argentière. Une nuée l'enveloppait, de sorte qu'il n'osait faire un mouvement. Psitt ! la ligne de feu l'attrape sur la tête, lui perce le crâne, lui troue les poumons. Il est tombé sans savoir qu'il périssait. On a retrouvé son couteau, sa montre et quelque monnaie à vingt pas de lui.

— Eh bien, reprit Jacques Balmat, pendant que nous tâchions de ne pas nous perdre, de ne pas nous culbuter dans une ravine, j'aperçois une bande lumineuse qui traverse le brouillard, et j'entends grincer une flaque d'eau comme si on y plongeait un fer rouge.

— En voilà bien d'une autre ! m'écriai-je. Si un de ces rubans nous effleure, nous sommes perdus.

— Perdus ? C'est trop désagréable. Sauvons-nous.

— Oui, nous sauver ; où donc ? Est-ce que nous pouvons prévoir en quel endroit tombera le tonnerre ? Courir, ce serait l'attirer ; marchons tranquillement.

— Oh ! la maudite journée !

— Dame ! vous n'avez pas voulu me croire.

— J'avais une opinion à moi.

— Elle était belle, votre *opinion ;* vous auriez bien fait d'en avoir une autre. Nous voilà dans une jolie position maintenant.

— Et les beaux sites, je ne les vois pas du tout ; mon argent est perdu.

A l'instant où il prononçait les derniers mots, une seconde traînée de feu raya la brume. Nous gardâmes le silence, comme des hommes qui, intérieurement, se pré-



parent aux plus terribles catastrophes. Nous n'étions pas sûrs, en effet, de vivre une minute. La foudre tombant surtout à notre gauche, nous inclinâmes à droite, sans préméditation et par un mouvement naturel. L'air se refroidissait, nous montions très-vite; bientôt la pluie se mêla de grésil; les sillons brûlants cessèrent d'illuminer les vapeurs. Tranquillisés à cet égard, nous fîmes une halte pour reprendre haleine.

— Oh! j'ai une faim extrême, me dit alors l'Écossais.

— Vous allez pouvoir l'apaiser, lui repartis-je. L'hospice du col de Balme doit être par ici; ce n'est pas un hospice, quoiqu'on lui ait donné ce nom, mais une simple auberge ouverte quatre mois de l'année. Quand les neiges surviennent, l'hôte décampe avec sa famille.

— Menez-moi bien vite, bien vite.

— Attendez un peu; il faut d'abord que je m'oriente.

Aussitôt, déployant toute la force de mes poumons, je fis résonner les montagnes. Quand les nombreux échos eurent cessé de retentir, nous prêtâmes vainement l'oreille: silence complet. Je renouvelle la question, même désappointement. Tous mes appels, tous mes cris de détresse produisent aussi peu de résultat. Le doute et l'inquiétude se glissent dans mon esprit. « Ai-je perdu mon chemin? pensai-je en moi-même. Voyons, marchons à gauche, et surtout n'effrayons pas mon Écossais. »

— Venez par ici, lui dis-je; on fait probablement du tintamarre dans l'auberge; personne ne m'aura entendu. Je vais vous conduire.

Nous nous dirigeons effectivement à gauche. La brume s'éclaircissait avec rapidité. A peine avions-nous fait cent pas que nous nous trouvions au pied d'un roc, devant une immense paroi verticale, dont la surface grenue et sillonnée se perdait au-dessus de nous dans le brouillard.

— Allons, je ne sais plus où nous sommes, dis-je sans réfléchir.

La crainte se peignit sur le visage de M. Dunlop.

— Quelle heure est-il? lui demandai-je.

Il regarda sa montre.

— Une heure. J'ai bien faim.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant. Pourquoi n'avez-vous pas voulu manger des pommes de terre? Il faut trouver le chemin avant tout. Le parti le plus sage est de suivre le roc, en le maintenant à notre gauche, puisque nous avons d'abord marché dans ce sens. Rien n'est dangereux comme de retourner sur ses pas.

Nous longeâmes effectivement la haute muraille; nos pieds foulaient le roc nu; pas d'arbres, pas de buissons, plus d'herbes vivaces ni de mousses, plus d'oiseaux ni d'insectes. Nous avions dépassé la ligne où s'arrête la végétation, que franchissent très-peu d'animaux. Cela devenait sérieux. Par bonheur, la brume s'éclaircissait toujours; le soleil la pénétrait de ses rayons, elle nous enveloppait comme un or fluide. Peu à peu les formes des montagnes voisines se dessinèrent; enfin nous nous trouvâmes tout à coup hors du brouillard. Mais ce que nous aperçûmes alors ne nous donna pas lieu de nous réjouir.

Devant nous se creusait une profonde vallée, un couloir en pente, dont un glacier occupait tout le bassin. Son inclinaison rapide communiquait aux blocs diaphanes un mouvement de descente très-prononcé, qui les culbutait les uns par-dessus les autres dès qu'un obstacle tendait à ralentir leur marche. C'était une mêlée, un désordre, un tumulte effroyables. Deux lignes de rocs nus, tourmentés, encadraient ce tableau lugubre, et se terminaient vers le ciel par des pitons désolés. Au-dessus on apercevait les masses énormes, les aiguilles de porphyre rose ou de granit brun, les coupoles, les attiques, les chaînes et les talus qui composent le groupe du mont Blanc et que revêtait une neige éblouissante. Au-dessous de nous, les nuages formaient aux montagnes une ceinture vaporeuse; un soleil éclatant dorait leurs croupes arrondies, compactes, moutonnantes, et illuminait tout le paysage. Nous aurions été ravis du coup d'œil s'il s'était offert à nous dans un moment moins défavorable. M. Dunlop était en proie au dépit le plus violent : il eût mieux aimé un bifteck ou une tranche de jambon.

— Oh! la détestable journée! s'écria-t-il. Bien sûr, je mourrai de faim sur cette montagne. Mon pauvre estomac n'en peut plus.

— C'est désagréable en effet, lui dis-je, et nous ne sommes pas au bout.

Le voyageur me lança un regard furieux.

— Guide, j'ai un soupçon.

— Eh bien, que soupçonnez-vous?

— Je vous soupçonne de vouloir me tuer, pour prendre mon argent.

— Si vous avez cette idée-là, vous êtes un fier imbécile.

— Oui, vous êtes un brigand!

— Vous ne savez ce que vous dites.

— Un voleur!

— Vous battez la campagne.

— Un assassin très-méchant!

— Que le diable vous emporte! Si je n'étais pas un guide, je vous forcerais à tenir un autre langage.

— Et moi, si mes pistolets n'étaient pas mouillés, je vous brûlerais la cervelle.

— Je vous en empêcherais bien.

— Rendez-moi mon *bundle*, mon havre-sac; je le porterai moi-même.

— Qu'à cela ne tienne, je vais vous rassurer.

— Oui. Et vous, prenez vos guêtres.

— Nullement; gardez-les. Je ne suis pas méfiant comme vous.

— Prenez vos guêtres.

Et M. Dunlop, s'étant assis sur une bosse du rocher, travaillait gauchement à déboucler les courroies. Je sentais la colère me monter au cerveau. Mes guêtres étaient presque toutes neuves, et l'on n'en aurait pas trouvé de plus belles dans tout le massif du mont Blanc. Lorsque le voyageur les eut détachées, il me les présenta; je les saisis brusquement et les jetai dans une crevasse énorme, qui s'ouvrait à notre droite et allait rejoindre le glacier.

Les yeux pâles de l'Écossais se dilatèrent; il fronça le nez, me regarda d'un air d'étonnement et me dit:

— Oh! oh! vous êtes mécontent.

— Parbleu, oui, très-mécontent! Mais je ne suis pas un voleur; je me soucie encore moins de votre argent que de mes guêtres. Faites donc attention à vos paroles. Maintenant il faut sortir d'embarras. Si je ne me trompe, le glacier qui s'allonge devant nous est celui de Trient; nous n'avons qu'à en suivre les bords, nous trouverons plus bas le torrent du même nom, puis des cabanes éparses et enfin le village.

M. Dunlop garda le silence, mit en bandoulière la courroie de son havre-sac, et nous commençâmes à descendre. Mais ce n'était pas un petit travail. Après avoir essayé de suivre les talus de la gorge, qu'une double pente inclinait vers le bas de la montagne et vers l'amas neigeux, talus où nos pieds glissaient sur le roc, où nous avions toutes les peines du monde à nous tenir en équilibre, nous nous hasardions sur la glace même, dans les endroits les moins raboteux. Mais moi, qui connais le danger des crevasses, je ne prenais pas cette route sans inquiétude; je tâtonnais devant moi du bout de mon bâton ferré. Puis un soulèvement de blocs nous barrait le passage; nous retournions

au granit, et M. Dunlop y descendait plus souvent en arrière, sur ses pieds et sur ses mains, que debout et de face. Il descendait même sur le ventre, lorsqu'il ne trouvait pas pour ses souliers un point d'appui suffisant. Comme nous comptions suivre une route et des sentiers battus, nous n'avions pas emporté de crampons. La fatigue épuisait tellement mon amateur de beaux sites que j'en avais pitié. Mais que faire pour le secourir? Nous n'avions pas même une goutte de vin ou d'eau-de-vie.

La suite à la prochaine livraison.

MUSÉE CAMPANA.

BAS-RELIEFS.

Les quatre figures que nous publions, images des Heures ou des Saisons, font partie d'une suite de bas-reliefs en terre cuite de la collection Campana, représentant les noces de Thétis et de Pélée. Quatre autres figures complètent le sujet dans ces bas-reliefs. A l'extrémité droite, on voit le héros debout de profil, se tournant vers Thétis suivie du cortége nuptial. Il tend la main droite à la déesse; son bras gauche est enveloppé du manteau qu'il retient autour de son corps; sa tête est nue et ses épaules sont découvertes. Thétis, entièrement enveloppée de son manteau, la tête même couverte du voile qui retombe sur ses yeux, met sa main dans celle de Pélée. Une jeune fille, qui paraît être une suivante, penchée vers elle, la soutient par derrière, tout en se tournant vers les personnages qui s'avancent à sa suite et portent des présents destinés aux deux époux. C'est d'abord cette enfant au visage candide, au maintien modeste, que l'on voit précédant les autres, dans notre gravure, et qui caractérise le Printemps. Dans un pli de sa robe, elle porte des fleurs épanouies. La simplicité de son vêtement, qu'un souffle à peine agite, contraste avec l'abondance et le mouvement des plis formés par la double tunique de la belle et robuste jeune fille qui vient après, représentant l'Été : dans la main droite de

Les Saisons, d'après un bas-relief en terre cuite



celle-ci on voit une couronne de feuillage, et dans la gauche des fleurs et des épis. L'Automne, qui les suit, tenant une corbeille de fruits et traînant après elle un agneau, est une jeune fille non moins belle ni moins richement vêtue; elle porte la tunique longue et, par-dessus, le manteau qui laisse son épaule et son bras droits découverts et se drape autour du bras gauche avec une ampleur remarquable. La figure qui suit immédiatement celle-ci dans le bas-relief n'est pas celle de l'Hiver, que l'on voit dans notre gravure, mais celle d'Hercule, nu et portant un bœuf sur ses épaules. L'Hiver enfin marche derrière : c'est encore une jeune fille gracieuse et belle; elle est chaussée pour la marche, et, par-dessus sa tunique, elle porte le manteau à la manière des voyageurs. Les présents qu'elle apporte ne sont ni des fleurs ni des fruits, mais les animaux que l'on chasse encore lorsque la terre est dépouillée : un sanglier, un lièvre, une couple de perdrix.

Dans plusieurs autres représentations antiques des noces de Thétis et de Pélée, on voit figurer de même les Saisons ou les Heures en compagnie d'autres divinités qui



du Musée Campana. — Dessin de Chevignard.

portent des présents; elles ont les mêmes traits et les mêmes attributs que dans le bas-relief du Musée Campana.

Ainsi l'on voit, dans un bas-relief (¹), Pélée assis auprès de Thétis, qu'il vient d'épouser, et qui est encore couverte du voile nuptial. Plusieurs divinités s'approchent de ce groupe : Vulcain apporte au héros une épée et un bouclier, Minerve tient un casque dans ses mains; après eux viennent les Heures ou les Saisons, qui ont tous les traits qu'on leur voit ici. Dans le même bas-relief, on aperçoit aussi l'Amour cherchant à repousser la Discorde. La terrible déesse n'avait pas été invitée aux noces de Pélée; elle s'en vengea : c'est alors, on se le rappelle, qu'elle lança au milieu des convives la pomme fatale, destinée « à la plus belle », qui fut cause de la dispute entre

(¹) Zoëga, *Bassirilievi antichi*, LII.

Junon, Minerve et Vénus, et par suite de l'enlèvement d'Hélène et de la guerre de Troie, qui partagea tous les dieux.

Les Saisons font aussi partie d'un bas-relief antique où l'on voit un autre sujet, mais où elles sont caractérisées de la même façon ([1]). Elles y précèdent Cérès et sont accompagnées de Télété, déesse des mystères, qui tient des flambeaux.

Nous avons dit que ces jeunes filles portant les dons variés des divers temps de l'année figurent les Heures ou les Saisons. En effet, sur les monuments, les Heures, reconnaissables aux mêmes attributs, se confondent avec les Saisons. La mythologie grecque en faisait les filles de Jupiter et de Thémis, c'est-à-dire, en dernière analyse, les filles du ciel brillant, du principe souverain qui ordonne les phénomènes célestes, et de la déesse qui règle sur la terre le cours de toutes choses. Elles étaient au nombre de trois ou de quatre, selon qu'on voulait représenter toutes les époques de l'année ou seulement les plus belles; à Athènes, selon Pausanias, deux seulement des Heures ou Saisons étaient honorées par un culte : c'étaient celle de la floraison et celle de la moisson, et, comme on le voit par l'exemple que nous avons sous les yeux, lors même qu'ils voulaient personnifier la saison rigoureuse, les délicats artistes de la Grèce ne la montraient, comme ses sœurs, que sous des traits purs et gracieux.

Dans les monuments et dans les poésies des anciens, les Heures ou les Saisons font presque toujours cortége, avec les Grâces et les Nymphes, à quelqu'une des divinités dont dépendaient, selon les croyances des Grecs, les vicissitudes du temps, telles que Jupiter et Junon; Vénus, qu'elles parent de fleurs; Apollon, qu'elles entourent avec les Muses. La plus jeune des Heures, le Printemps, qui donne aux hommes la joie et la richesse, était particulièrement honorée : on lui dressa des statues, et tous les poëtes l'ont chantée.

Les Saisons ont aussi été figurées, mais à une époque postérieure, sous des traits masculins. C'est ainsi qu'elles paraissent sur quelques sarcophages comme de petits génies accompagnant Bacchus; elles portent les fleurs et les fruits, leurs attributs ordinaires. Elles sont représentées de la même façon sur un médaillon frappé sous le règne de l'empereur Commode.

Le bas-relief plusieurs fois répété où l'on voit le sujet des noces de Pélée, dans la collection Campana, est de l'époque romaine; mais il est, avec quelques légères modifications de style, la reproduction d'œuvres grecques dont quelques-unes subsistent encore.

On remarquera dans la gravure, en haut, la ligne d'oves qui forme à la frise une sorte de couronnement, et en bas, la disposition qui permet de l'introduire et de la faire glisser dans une rainure. Cette manière de décorer les murs au moyen d'ornements de terre cuite en relief rapportés était très en usage chez les Romains. On a trouvé un grand nombre de ces terres cuites parmi les ruines d'anciennes villas, aux environs de Rome.

([1]) Zoëga, *Bassirilievi antichi*, II, 94.

PARKER.

Fin. — Voy. p. 311.

Cette tendresse de cœur qui se fait jour à travers les plus virulentes prédications résista, chez Parker, à toute la violence de ses ennemis. En vain ils prêchèrent contre lui, appelant publiquement sur sa tête la mort, l'anéantissement, la damnation : « Retranche-le, Seigneur, et que son souvenir meure avec lui ! » s'écrie un ministre en chaire. — « Mets la confusion et la disgrâce dans ses pensées dès le samedi soir », demande un autre dans son invocation impie. « O Seigneur ! nous savons que nos arguments ne le peuvent convaincre; plus nous parlons contre lui, plus le peuple court l'écouter, l'aime et le révère. Que deviendra Boston, mon Dieu, si tu ne te charges de ta propre cause ! »

Ne semblerait-il pas, à dix-huit cents ans de distance, entendre un écho des discours proférés jadis par les pharisiens sous l'ombre de leurs synagogues?

Les menaces n'arrêtaient pas plus l'apôtre dans sa mission que ne l'avaient entravé les injures et les outrages. Ses plus chers amis se retirèrent de lui. On refusa de s'asseoir à la même table, d'entrer dans la même salle, de prendre part aux mêmes œuvres de charité que lui. Il fut honni de toutes les églises d'Amérique. Fractionnées dans leurs doctrines, elles s'accordaient pour river les fers de l'esclavage, absoudre le maître, et s'unissaient toutes dans un commun anathème contre celui qui frappa de sa parole acérée tous les intérêts iniques. L'on se reculait, comme de l'approche d'un pestiféré, de ce pasteur qui chassait les vendeurs et les hypocrites du temple : « Où est ton église? » criait-on au réformateur également rejeté par toutes les congrégations. L'église de Parker, c'était l'Amérique entière, et sa parole y a fructifié.

Comment se hasarder à donner un exposé, un extrait de ses idées, si hautes, si gigantesques, mais non coordonnées? Dans les vibrations lumineuses de son éloquence, le pasteur lançait sur son auditoire comme un reflet des lumières éternelles, plutôt qu'il ne lui expliquait une doctrine régulièrement formulée; mais les éclairs de sa parole ne se sont pas éteints lorsque la mort a fermé cette bouche éloquente. Ses missions multipliées à travers toutes les villes de l'Union, ses prédications ardentes, recueillies par plus de cent mille auditeurs, ses sermons, reproduits à mesure qu'ils étaient prononcés, et parcourant, au nombre de plusieurs millions d'exemplaires, ces immenses contrées, tant de travaux apostoliques n'ont pas usé sa vie en vain. Comme le dit M. Reville ([1]), « cet homme qui aurait pu vivre tranquille à l'ombre de son figuier, et qui » s'en va de ville en ville prêcher contre les péchés du » peuple; cet homme dominé par une idée simple, grande, » contenue déjà dans la religion de son enfance, dans la » constitution de sa patrie; cet homme qui se refuse à tout » compromis, qui n'a aucune espèce d'indulgence pour les » nécessités politiques ou commerciales...; qui, malgré » tous les découragements, toutes les amertumes, annonce » joyeusement sur les toits l'aurore prochaine, et prédit » la victoire définitive de la vérité et de la liberté, cet » homme est un prophète. »

En lisant ces sermons si brûlants de zèle, et l'histoire de sa vie si active et si dévouée, les belles strophes de notre Béranger sur saint Paul nous sont plus d'une fois revenues en mémoire. Elles s'appliquaient si bien à Parker!

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde;
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Malheureux! la sueur t'inonde;
Prends au moins le repos d'un jour.
— Non, non, je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

L'apôtre américain l'annonce partout cette loi de charité universelle qui ne connaît nulle acception de couleurs. Il unissait son influence toute-puissante aux efforts de l'abolitioniste Garrison pour organiser ce *chemin de fer souterrain* qui s'ouvrit aux esclaves, dérobés ainsi par milliers à la servitude et aux supplices du Sud. En 1851, il

([1]) Revue des Deux Mondes, *Un Réformateur américain*, t. XXXV, p. 746.



abritait chez lui, prêt à le protéger avec l'épée et le revolver, un malheureux couple poursuivi et traqué par les trappeurs et marchands d'hommes jusque dans les rues de Boston.

« Oui, disait-il dans l'admirable discours où il défend sa conduite contre une conférence de pasteurs qui l'accusaient de donner l'exemple de la résistance à la loi à main armée, oui, j'ai des noirs dans mon église, des esclaves fugitifs, couronnes de mon apostolat, sceaux bénis de mon ministère. Obligé de prendre soin de leurs corps si je veux sauver leurs âmes, j'ai dû ouvrir ma maison à mes paroissiens, et les mettre à l'abri des griffes des voleurs d'hommes. Oui, j'ai dû faire garder ma porte jour et nuit; j'ai dû m'armer moi-même. Cette semaine-là, j'ai écrit mon sermon un pistolet sur mon pupitre : un pistolet chargé, voyez-vous! la capsule au piston, prêt à tirer. Une épée nue était à portée de ma main, forcé que j'étais de défendre des innocents, membres de mon église, qu'on voulait envoyer à pire que la mort! »

Mis en cause, accusé d'avoir violé ouvertement la loi contre les esclaves fugitifs, Parker se défend par une fulgurante réplique, où il cite nombre de sublimes résistances à la loi lorsqu'elle outrage l'humanité; allocution qu'il termine par une apologie dérisoire de Judas : « En obéissant aux sommations de la loi hébraïque, dit-il, en dénonçant la retraite du Sauveur, Iscariote, à votre gré, n'a fait, sans doute, que remplir ses obligations constitutionnelles; il agissait de son mieux pour sauver l'Union. Il accomplissait un devoir, désagréable peut-être, mais de haute moralité. » Et Parker couronne une défense qui fit reculer ses ennemis et retirer l'accusation par cette invocation ironique : « Judas, tu es un saint! *la loi de Dieu n'ordonne jamais de désobéir aux lois humaines* (¹) : *sancte Iscariote ora pro nobis!* »

L'inspiration, que Parker appelle « la céleste floraison de l'homme », illumine chez lui des visions vagues parfois, mais qui élevaient l'âme de ses auditeurs, et qui expliquent, malgré tant de prédications haineuses faites contre le ministre, son immense popularité. Quel admirable tableau d'avenir apparaît à ses yeux au-dessus des voiles superposés de cette vie mortelle!

« Derrière le sombre et menaçant nuage de la théologie populaire, avec quelle splendeur rayonne la lumière calme et pure de la véritable religion, révélant en Dieu le père infini de tous et de tout, parfaitement puissant, parfaitement sage, parfaitement juste, aimant et saint! Alors combien l'univers se déroule magnifique! c'est l'immense Bible de Dieu. La nature matérielle, c'est l'Ancien Testament, vieux de milliers de milliers d'années, émaillé de vérités sous nos pieds, étincelant de gloire sur nos têtes; et la nature humaine est le Nouveau Testament du Dieu incommensurable, infini, révélant chaque jour une page nouvelle; tandis que l'immortalité en attente présente une récompense à chaque vertu non récompensée, à chaque larme non essuyée, à chaque chagrin non consolé, à chaque prière, à chaque intention pure sortie du cœur. Puis, au-dessus de tout, — de l'Ancien, du Nouveau Testament, de la mortalité et de l'immortalité, — la tendresse infinie, l'amour sans bornes du Père souverainement aimant, plane sur l'humanité comme l'oiseau sur son nid, nous enserrant, nous aspirant et se communiquant lui-même en une suprême bénédiction.

» Regardez aux étoiles, étudiez les mathématiques des cieux écrites dans ces splendides diagrammes de feu où tout est loi, ordre, harmonie, beauté. Abaissez vos yeux quelque matin, aux premiers jours de printemps, seulement sur une fourmilière, et étudiez les lois, les mœurs des fourmis : tout est réglé, ordonné, tout est beau! Regardez autour de vous les troupeaux dans les champs, les oiseaux dans les airs, les froids poissons sous les courants limpides, les reptiles, les insectes; voyez les lois mathématiques de leur structure, les lois morales de leur existence : trouverez-vous le moindre signe qu'un seul moment la Divinité ait dévié de sa lumineuse carrière d'immense pouvoir et d'immense mansuétude et bonté?... »

(¹) Propres paroles de Daniel Webster, l'éminent jurisconsulte, qui, en se déclarant contre Parker, courtisait les votes du Sud : Webster briguait la présidence.

Parker apporte, dans ses vues sur les études historiques, cette même ardeur religieuse qui échauffe ses aperçus des sciences naturelles :

« L'histoire du monde? Eh quoi! c'est l'histoire du perpétuel triomphe du vrai sur le faux, du juste sur l'injuste, de l'amour sur la haine, de la foi au Dieu victorieux sur tout ce qui résiste à sa loi. N'y a-t-il pas une sublime leçon dans la vie divine du cher et saint Crucifié? Il y a dix-huit cents ans que sa voix commença à se faire entendre, et maintenant elle a rempli l'univers. »

Celui qu'illuminaient ces magnifiques visions, dont le cœur palpitait sous tant d'émotions nobles et fécondes, n'avait plus longtemps à éclairer sa patrie. Son âme s'exhalait avec son souffle. Le dimanche 7 janvier 1859, une violente hémorragie des poumons l'arrêta au pied de la chaire. Un séjour d'un an dans l'une des Antilles, à Santa-Cruz, lui rendit quelque force. Obligé de suspendre ses travaux les plus importants, il s'était remis à sa chère botanique; il se livrait avec bonheur à des conversations enjouées, dans lesquelles sa verve piquante s'alliait à la bienveillance la plus aimable. Ce fut en réponse à une tendre lettre de ses paroissiens qu'il écrivit alors son autobiographie « Expériences d'un ministre »; et il dévouait la plus grande partie de son temps à l'étude d'une population noire, affranchie depuis onze ans, et dont les progrès lui semblaient offrir des moyens de préparer l'affranchissement pacifique des noirs des États-Unis. On espérait qu'un voyage en Europe consoliderait sa guérison; mais sa mission était terminée, la vie le quittait. Après un court repos chez son ami M. Desor, à Combe-Varin, en Suisse, oasis où il jouit de quelques douces journées au milieu d'un cercle d'amis, il se rendit en Italie, languit à Rome, de plus en plus malade, et tout à fait épuisé, se pressant de revenir dans sa patrie qu'il espérait atteindre encore pour y mourir, il expira à Florence, le 10 mai 1860, avant d'avoir atteint sa cinquantième année, et sans avoir mis la dernière main à son ouvrage *Sur l'origine des religions chez les principales races*, travail auquel il attachait une grande importance.

Une simple pierre de grès marque, dans le cimetière protestant de Florence, la place où repose le corps de Théodore Parker. Mais ses pensées d'universelle charité ont germé dans l'Amérique, où il les avait semées, et son œuvre s'achèvera.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

DÉCEMBRE.

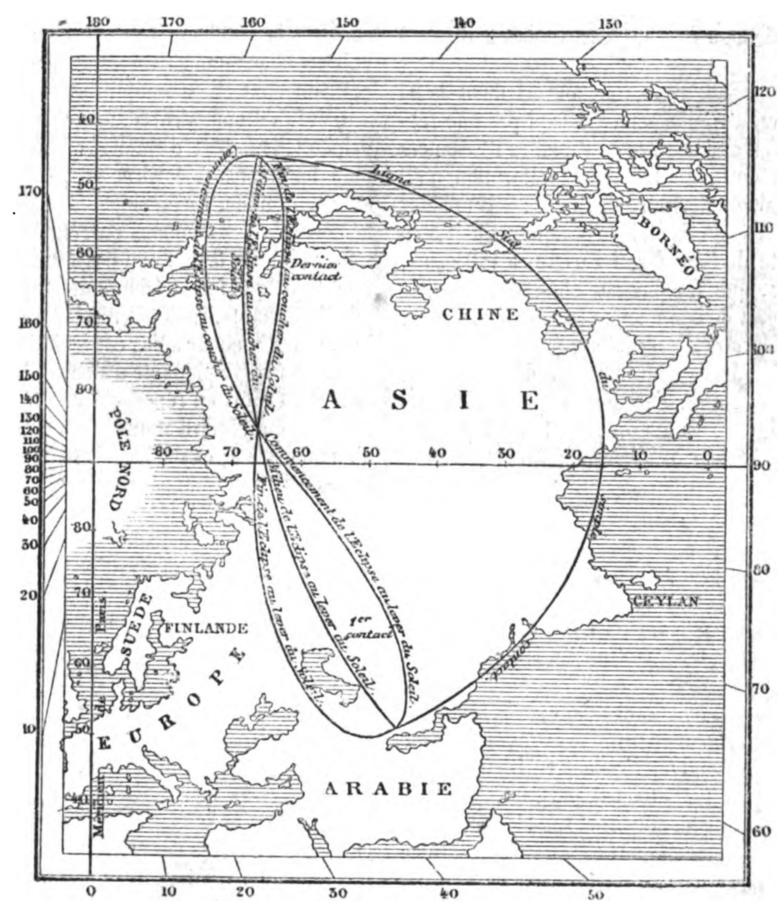
Le 5 du mois de décembre, il y aura une éclipse totale de lune. La lune entrera dans la pénombre à 4 h. 41 m. du matin; mais l'éclipse ne commencera à être réellement visible que vers 5 h. 54 m.; 1 h. 10 m. après, la lune sera tout entière plongée dans l'ombre que porte la terre; elle y restera pendant une heure et demie, car elle ne commencera à en sortir que vers 8 h. 35 m.; elle mettra à regagner tout son éclat à peu près le même temps qu'elle aura mis à le perdre. A 9 h. 44 m. ce phénomène aura épuisé toutes les phases, et la lune paraîtra aussi ronde

qu'elle peut l'être un peu après le moment de l'opposition.

Comme la lune se couche à 6 h. 47 m. du matin, la phase de la totalité, qui est sans contredit la plus intéressante de toutes, nous échappera. Les astronomes de Greenwich la verront presque commencer, et plus on marchera vers l'ouest, mieux on en observera le développement.

Jadis les astronomes calculaient la durée des éclipses en supposant que les rayons, partant du bord du soleil, restaient toujours tangents à la partie solide et opaque de notre satellite; mais ce phénomène se passe d'une manière toute différente, à cause de la présence de l'atmosphère gazeuse qui absorbe les rayons rasant la surface de la terre, et dévie de leur route ceux qui traversent les couches moins denses de l'atmosphère.

On dirait que le diamètre réel de la terre se trouve augmenté d'une quantité que Mœdler et Beer évaluent à $^{1}/_{18}$ d'un rayon terrestre. Mais en même temps que l'ombre se trouve dilatée par la présence de ces couches imperméables à la lumière, elle se trouve éclairée par la réfraction des rayons de lumière qui n'ont pas traversé des couches assez denses pour être complétement absorbés. On ne peut donc presque jamais constater la disparition complète de la lune parce qu'elle reste éclairée par ces rayons, qui, détournés de leur route naturelle, forment derrière la terre un faisceau lumineux convergeant en un point plus rapproché que l'axe de l'ombre. Les observateurs devront encore porter leur attention sur les teintes qu'offre la lumière alors réfléchie sur notre satellite, et dont les variations offrent des circonstances inexpliquées. Mesner aperçut, dans les éclipses de lune de 1783, des parties du disque diversement éclairées qui circulaient lentement autour du centre de la lune; quelquefois, au contraire, les portions situées sur les bords de l'ombre ont pris une teinte bleuâtre, comme l'ont remarqué MM. Beer et Mœdler dans l'éclipse du 28 décembre 1833.



Carte de l'éclipse de soleil du 21 décembre 1862.

A la fin de l'année dernière, nous avons eu le spectacle d'une éclipse totale de soleil venant dix-huit mois après celle de 1860; mais il ne faut pas conclure de cette coïncidence fortuite que ces phénomènes soient très-fréquents. Le dix-neuvième siècle nous a offert jusqu'à présent six éclipses totales, celles de 1806, 1842, 1850, 1851, 1860 et 1861; il ne nous en réserve plus que trois: celle de 1870, visible aux Açores, dans l'Espagne méridionale, dans l'Algérie, en Sicile, en Turquie; celle de 1887, visible dans le nord-est de l'Allemagne, dans la Russie méridionale, dans l'Asie centrale; celle de 1896, visible dans le Groenland, la Laponie et la Sibérie. L'éclipse du 21 décembre 1862 ne sera que partielle; elle commencera à 3 h. 18 m. du matin dans le lieu dont la latitude est 39° 47′ nord, et dont la longitude à l'est de Paris est de 60° 56′.

La carte de ce phénomène que nous donnons permettra aux lecteurs de comparer sa marche à celle de l'éclipse totale de 1861.

La fin de l'éclipse générale aura lieu à 6 h. 46 m. du matin, c'est-à-dire 3 h. 28 m. après; cette fois, le premier contact se montrera près de la mer Caspienne, et le dernier se verra dans un lieu voisin de la Corée. La surface du disque éclipsée sera moindre que dans le mois de juin dans une assez notable proportion, car au lieu de représenter la portion du disque obscurcie par 0,924, il faudrait la représenter cette fois par 0,704; mais elle sera beaucoup plus grande que celle du mois de novembre, qui n'aura recouvert que 62 millièmes du disque solaire, et, suivant l'expression d'un savant, aura été plutôt une tentative d'éclipse qu'une véritable éclipse.

PORTRAIT DE JOUVENET.

Voy., sur Jouvenet, t. X, 1842, p. 239.



Jean Jouvenet. — Dessin de Chevignard, d'après le tableau original du Musée de Rouen.

Le portrait de Jouvenet qui est ici reproduit appartient au Musée de Rouen, ville natale du peintre, où l'on conserve onze autres tableaux de sa main; plusieurs sont fort remarquables. On pense que celui-ci fut exécuté en 1691, c'est-à-dire lorsque l'artiste était âgé de quarante-sept ans. Jouvenet, qui ne connut guère, à aucune époque de sa vie, ni les découragements ni les revers, était alors arrivé au développement complet de son talent; il jouissait de toute sa réputation et d'une autorité à peu près sans partage. Mignard était âgé de quatre-vingts ans; Lebrun, qui avait exercé sur les artistes ses contemporains une sorte de souveraineté, était mort l'année précédente, et Jouvenet était en quelque sorte son successeur désigné. Lebrun, dont tant d'autres avaient eu à redouter la jalousie, n'avait eu que des bontés pour le peintre normand; à plusieurs reprises, pendant une vingtaine d'années, il l'avait fait travailler avec lui aux grandes décorations du château de Versailles; c'est sur sa présentation que l'Académie de peinture avait admis Jouvenet parmi ses membres dès 1674; puis, en 1676, elle l'avait nommé adjoint à professeur, et, en 1681, professeur en titre; enfin le roi Louis XIV, à la recommandation de son premier peintre ordinaire, lui avait fait diverses commandes et l'avait même chargé d'exécuter un portrait du Dauphin; depuis plusieurs années, il avait un logement au palais des Quatre-Nations.

La renommée de Jouvenet n'était pas moindre à Rouen qu'à Paris même, car aucun homme célèbre n'éprouva moins que lui la vérité du proverbe qui assure que « nul n'est prophète en son pays. » Lorsqu'il y était retourné au mois de mai 1683, il avait été reçu avec de grands honneurs; mais sa ville natale devait lui faire, au terme de sa carrière, une réception plus glorieuse encore. En 1716, le Parlement de Rouen, qui venait de faire construire l'aile orientale du palais de justice de cette ville, demanda à l'illustre artiste de peindre le plafond d'une des nouvelles chambres. Depuis trois ans Jouvenet était paralysé de la main droite; il avait d'abord impatiemment supporté le mal qui le réduisait à l'impuissance, tandis que son imagination avait conservé toute son abondance et sa fougue; puis, dans un mouvement admirable inspiré par un ardent amour de son art, il avait trouvé le moyen de l'exercer encore. « Il errait comme une âme en peine autour de ses jeunes élèves travaillant dans son atelier. Restout, son neveu et son disciple favori, était là, cherchant à perpétuer la tradition de l'illustre professeur. Un jour qu'il peignait une tête dans un grand tableau, Jouvenet lui enleva la brosse pour donner plus d'expression à cette tête. Mais la main malade n'obéissait plus au génie de l'artiste. Alors il passa son pinceau dans la main gauche, et fut tout surpris de retrouver son adresse et sa vigueur. Ce tableau, qu'il acheva de la main gauche, est la *Mort de saint François*, du Musée de Rouen [1]. » Le plafond de la deuxième chambre des enquêtes du Parlement de Normandie, malheureusement détruit en 1812 par l'écroulement de la voûte, fut le second ouvrage que

[1] Charles Blanc, *Histoire des peintres*, Jouvenet.

Jouvenet exécuta de la main gauche. Il y avait écrit fièrement : *J. J. deficiente dextra, sinistra pinxit.* Lorsqu'il vint lui-même à Rouen apporter sa peinture et en surveiller l'installation, le premier président, Camus de Pont-Carré, accompagné des présidents d'Enneval et de la Ferté, vint le recevoir en somptueux équipage et le conduisit à l'hôtel abbatial de Saint-Ouen, qu'il habitait lui-même. « A peu de jours de là, dit un magistrat de la cour de Rouen qui a retrouvé, il y a quelques années, tous ces détails (¹), il y avait vacance à la Grand'Chambre, aux Requêtes, à la Tournelle, aux Enquêtes. Toutefois on n'en remarquait pas moins, dans le palais de justice, plus de mouvement et d'agitation encore qu'à l'ordinaire. Vous eussiez vu tous les membres du Parlement dispersés dans les vastes salles, dans les longs corridors... Des dames en grand nombre étaient venues trouver leurs maris, leurs fils, leurs frères... Enfin les portes de la nouvelle chambre des Enquêtes roulèrent sur leurs gonds; en un instant la salle fut envahie... Après quelques jours de triomphe et de bonheur, Jouvenet dut quitter sa ville natale... A son départ se trouvèrent, outre M. de Pont-Carré et son fils, des magistrats et des habitants en grand nombre, qui avaient voulu l'honorer jusqu'au dernier instant. » Le plafond de la chambre des Enquêtes, une des œuvres les plus considérables que Jouvenet ait exécutées, représentait *le Triomphe de la Justice*, ou *l'Innocence poursuivie par le Mensonge et la Fureur, et se réfugiant dans les bras de la Justice.* Cette œuvre a péri, mais il en existe encore une esquisse, de la main du peintre, conservée à Rouen par l'honorable magistrat à qui nous empruntons ce récit. Jouvenet conservait ses esquisses; il les donna à son neveu Restout : c'est ainsi que les plus remarquables, demeurées dans la famille de Restout et vendues après le décès de ses derniers héritiers, sont encore dans la ville de Rouen.

Jouvenet, surtout connu comme peintre religieux, a peint aussi de très-beaux portraits. On peut voir au Musée du Louvre celui de Fagon, premier médecin de Louis XIV, peinture vigoureuse et pleine de vie, acquise pour le Musée en 1838. On peut citer encore le portrait de Thomas Corneille représenté à l'âge de soixante-quinze ans environ, et qui a été gravé par Bernard Picart, Duflos et Dequevauvillers; c'est par ces reproductions que les traits du frère du grand Corneille sont généralement connus. Le portrait du président Camus de Pont-Carré a été gravé par Drevet. Jouvenet avait peint aussi celui du président Lamoignon de Bâville. Ce dernier portrait, qui ne paraît pas avoir été gravé, passe pour un des meilleurs du peintre. Nous mentionnerons encore le portrait du Dauphin; celui de l'abbé Claude de Sainte-Marthe, peint en 1691; celui de l'abbé de Lionne, et celui de Mazarin, qui nous est connu par la gravure de Vallet. Enfin, M. de Chennevières possède un dessin qui est le portrait de Bourdaloue, exécuté par Jouvenet immédiatement après la mort du grand prédicateur. « Je ne pense pas qu'il y ait de Jouvenet, dit M. de Chennevières, un dessin plus poussé et plus étudié que celui-là, et qui soit, à cause du sujet même, d'un plus grand caractère. Un portrait peint, exécuté d'après cette belle étude, faisait partie de la collection de M. de Genoude, et fut vendu à sa mort sous l'attribution de Ph. de Champaigne, et sous cette désignation : « Portrait d'un prêtre aveugle, tenant de la main droite un crucifix et l'autre main appuyée sur la poitrine. » Comme on n'avait apparemment que ce portrait d'après nature du saint homme, il est le seul qui ait été pris pour type et répété par la gravure. D'Argenville raconte que « le portrait du père Bourdaloue, peint après sa mort par Jouvenet, se trouvait, de son temps, dans la maison professe des Jésuites, et qu'il y en avait un pareil au collége des Jésuites, mais qu'on le disait une copie. »

(¹) A. Floquet, Académie de Rouen, séance du 30 novembre 1849.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370.

Pour comble de malheur, nous approchions des nuages qui étalaient au-dessous de nous leurs croupes resplendissantes, et il était indubitable que nous allions plonger dans le brouillard. Nous ne pouvions cependant rester près des neiges, dans l'air froid des hautes cimes, et nous passer de nourriture. Bientôt, en effet, une vapeur diaphane nous entoura; elle s'épaississait à mesure que nous avancions, et quand nous atteignîmes le bout du glacier, une brume opaque s'étendit comme une taie sur nos yeux.

— Oh! la pluie, toujours la pluie! s'écria M. Dunlop, et mes jambes ne peuvent plus me porter.

— Allons, un peu de courage; nous n'avons qu'à suivre la prairie. Si vous n'aviez pas peur, je vous dirais de prendre mon bras : je vous soutiendrais et je vous guiderais mieux.

— Je n'ai plus peur de vous.

— C'est bien heureux.

Nous nous serrons l'un contre l'autre et nous pressons le pas. Mais des obstacles nouveaux embarrassèrent bientôt notre marche; je ne pus moi-même me préserver plus longtemps du dépit. « Je n'aurais pas dû écouter cet absurde Écossais, pensai-je intérieurement, et je me suis conduit comme un sot en ne refusant point de le guider, quand les pronostics étaient aussi clairs. » A mesure que nous descendions effectivement, à mesure que le vallon s'élargissait, non-seulement nous marchions de nouveau dans les torrents secondaires, qui sortaient de chaque ravine et allaient grossir le torrent principal, non-seulement les sentiers à peine visibles se multipliaient et se croisaient, mais les pacages étaient environnés de haies, de fossés, de levées de terre, où croissaient des arbustes épineux. Il fallait trouver le passage, fermé par une barrière, une porte en treillis, ou des gradins de pierre que l'on montait et descendait. Nous eûmes d'abord assez de chance : une douzaine de pas nous suffisaient pour découvrir l'entrée. Mais bientôt une haie touffue se dressa devant nous et déjoua nos efforts. Nous avions beau suivre la clôture, nous ne pouvions trouver l'ouverture. L'enceinte me paraissait d'une longueur interminable, d'où je conclus que la vallée faisait un coude en ce lieu, car elle n'aurait pu avoir une telle largeur.

— Oh! je suis ensorcelé, dit en anglais M. Dunlop; plus je marche, moins j'avance; ce diable d'homme me conduit dans l'enfer.

— L'enfer doit être plus sec, lui répondis-je; mais, en vérité, nous jouons de malheur. Je ne vois ici qu'un moyen de sortir d'embarras, c'est de fermer les yeux et de passer à travers la haie. Autant que je me le rappelle, nous ne devons pas être loin d'un pont jeté sur le torrent; là commence une espèce de chemin vicinal où nous marcherons à notre aise. Imitez-moi, je vous fraye la route.

Enfonçant alors mon chapeau sur mes yeux, je me pousse au travers des branchages, en m'égratignant la figure.

L'Écossais fit bonne mine contre mauvais jeu et franchit à son tour la clôture. Son chapeau était détrempé par la pluie; le bord se détacha et resta suspendu aux épines de la haie. Quand M. Dunlop me rejoignit, la forme seule abritait sa tête. Le feutre, en déteignant,

lui rayait le visage de grandes lignes noires. Malgré mon inquiétude, je ne pus m'empêcher de rire.

Ma joie fut courte; j'avais perdu toute espèce de direction pendant que nous cherchions une issue; je ne savais même plus de quel côté se trouvait la cime des montagnes. Je pris donc le parti d'aller droit devant nous, autant que peuvent marcher droit des hommes aveuglés par le brouillard. L'inclinaison du sol devenait presque aussi forte que dans le haut de la vallée, la pluie tombait plus épaisse, et, pour comble d'infortune, le jour commençait à baisser, le soleil disparaissant de bonne heure derrière les pitons des Alpes.

Nous marchions, glissions et chancelions depuis un quart d'heure, lorsqu'un fracas d'eaux ruisselantes nous avertit que nous étions près du torrent. La brume s'éclaircissait un peu, et nous permettait de distinguer ce qui se trouvait devant nous. Bientôt nous vîmes blanchir le Trient furieux. Le laissant à notre gauche, nous longeâmes son cours, au travers des buissons et des ronces qui lacéraient nos vêtements et nous déchiraient la peau. Le terrain était si escarpé que nous manquions, pour ainsi dire, à chaque pas de tomber dans l'eau ou de nous rompre le cou. Lorsque nous eûmes fait de la sorte une assez longue traite, un nouvel obstacle nous barra le passage : un torrent que vomissait une ravine écumait et bondissait devant nous, puis allait gonfler le cours du Trient. Il avait sept à huit pieds de large, mais ne devait pas avoir une grande profondeur. Je me mets à droite, pour rompre la force de l'eau et faciliter la marche de mon compagnon, qui avait son bras passé dans le mien. Appuyant nos bâtons ferrés en aval, nous nous risquons au milieu des vagues. L'eau nous montait seulement jusqu'à la hauteur du genou, mais le sable, les galets et les cailloux qui roulaient sous nos pieds, rendaient le passage très-difficile. Tout à coup M. Dunlop quitte mon bras et disparaît dans le brouillard.

— Prenez garde! prenez garde!

Cette recommandation avait à peine jailli de mes lèvres que j'entends un bruit sourd, comme d'un corps qui tombe dans l'eau, puis un cri de détresse. Ensuite, plus rien, si ce n'est le fracas des deux torrents. Inquiet, désespéré, je fais des efforts incroyables pour atteindre le bord; là, je me cramponne aux pierres, aux racines, aux buissons; je finis par escalader la berge, et alors, sans prendre haleine, je suis en aval le courant. J'appelle mon compagnon de toutes mes forces, je sonde l'eau de mon bâton ferré. La cause du nouvel accident m'apparaît enfin : c'était une cascade haute de sept à huit pieds, vers laquelle le voyageur, à bout de forces, s'était laissé entraîner par le courant, où il avait sans doute trouvé la mort, puisqu'il ne réclamait point mon aide. Je me penchais sur la cascade et fouillais de mon bâton; mais j'avais beau tâter, je ne sentais rien. J'allais renoncer à tout espoir, lorsqu'on saisit le bout de mon épieu; je tire à moi avec précaution, et j'ai le bonheur d'amener M. Dunlop sur la rive. Par une chance merveilleuse dans son infortune, il était tombé les pieds en avant, et sa tête avait cogné contre une grosse pierre ou une saillie de rocher qui avait tenu son visage hors de l'eau. Comme la violence du choc l'avait fait évanouir, il eût été noyé sans ce hasard providentiel. Mes cris incessants et le contact de mon bâton l'avaient tiré de sa syncope. Il était sauvé. Derrière sa tête, une blessure peu grave laissait échapper quelques gouttes de sang. Il s'était en outre foulé le pied gauche, circonstance bien fâcheuse, puisque nous n'étions pas arrivés au terme de notre course.

Je l'aidai à s'asseoir sur une butte gazonnée. Sa tête blafarde était devenue plus pâle encore.

— Eh bien! lui dis-je, vous voyez que je n'avais pas envie de vous tuer; car je n'avais qu'à vous laisser dans l'eau, et votre affaire était faite. Ne vous laissez pas abattre. Si cela devait durer encore, nous péririons tous les deux. Vous n'allez plus pouvoir porter votre havre-sac.

— Non, mais je vous le confie; je ne crois plus que vous soyez un voleur. Oh! oh! je n'ai pas mes pistolets; ils sont tombés dans l'eau.

— Laissons-les prendre un bain.

Ayant dénoué la courroie, je fis passer le fardeau sur mes épaules.

— Comment vous trouvez-vous maintenant? dis-je à l'Écossais.

— Très-mal; je meurs de froid, de fatigue et de faim. Mon pied me fait souffrir beaucoup.

— La nuit arrive, pourtant; vous voyez que l'obscurité augmente. Il faut que nous cherchions un gîte. Vous vous appuierez sur moi et sur votre bâton. Il est impossible que nous ne finissions point par rencontrer un hameau, un chalet ou une métairie.

La suite à la prochaine livraison.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE
DE LA FRANCE.

Fin. — Voy. les Tables du t. XXIX, 1861.

VIII. — RÉGION DE L'OUEST.

La région de l'ouest comprend :

La Bretagne,
L'Anjou et le Saumurois,
Le Poitou et la Vendée,
L'Aunis.

La superficie totale de la région est de 6 159 962 hectares.

On y compte :

Terres de labour . . .	3 353 506 hect.,	soit les 5/9	de la région.
Prés.	706 729	soit les 2/17	
Vignes.	144 668	soit le 1/44	
Bois.	431 244	soit le 1/16	
Vergers	88 819	soit le 1/69	
Landes ou bruyères. . .	1 132 130	soit les 2/11	

Le nombre des bêtes à cornes est de	1 933 000,	soit le 1/5	du nombre total existant en France.
Le nombre des moutons, de. .	2 677 000,	soit le 1/10	
Le nombre des chevaux, de. .	479 000,	soit le 1/6	

La région de l'ouest se distingue par la culture herbagère, que favorise son climat marin. Les prairies étendues que l'on y trouve et l'élève des bestiaux donneraient à ces contrées une ressemblance avec la Normandie, si l'état arriéré de l'agriculture, la pauvreté générale du pays et la quantité considérable de bruyères et de terres incultes n'établissaient des différences essentielles entre les deux régions.

La basse Bretagne ne produit guère que du sarrasin; le blé et le seigle sont cultivés partout ailleurs. Les côtes septentrionales de la Bretagne, douées d'un climat très-doux, produisent des légumes, des fruits et des fraises pour la consommation de l'Angleterre, du lin, du chanvre, du tabac. Les îles de la Loire, dans l'Anjou, renferment des chanvrières renommées. Le nord de la Bretagne a beaucoup d'arbres à cidre.

Il faut dire que l'agriculture a fait depuis quelques années de grands progrès dans la région de l'ouest, surtout sur le littoral breton, aux environs de Roscof et dans la Loire-Inférieure. L'emploi des machines et l'adoption des bonnes méthodes ont augmenté la production, la création de nombreuses voies de communication a ouvert des débouchés aux produits, et ici, comme partout, on constate de grands et véritables progrès.

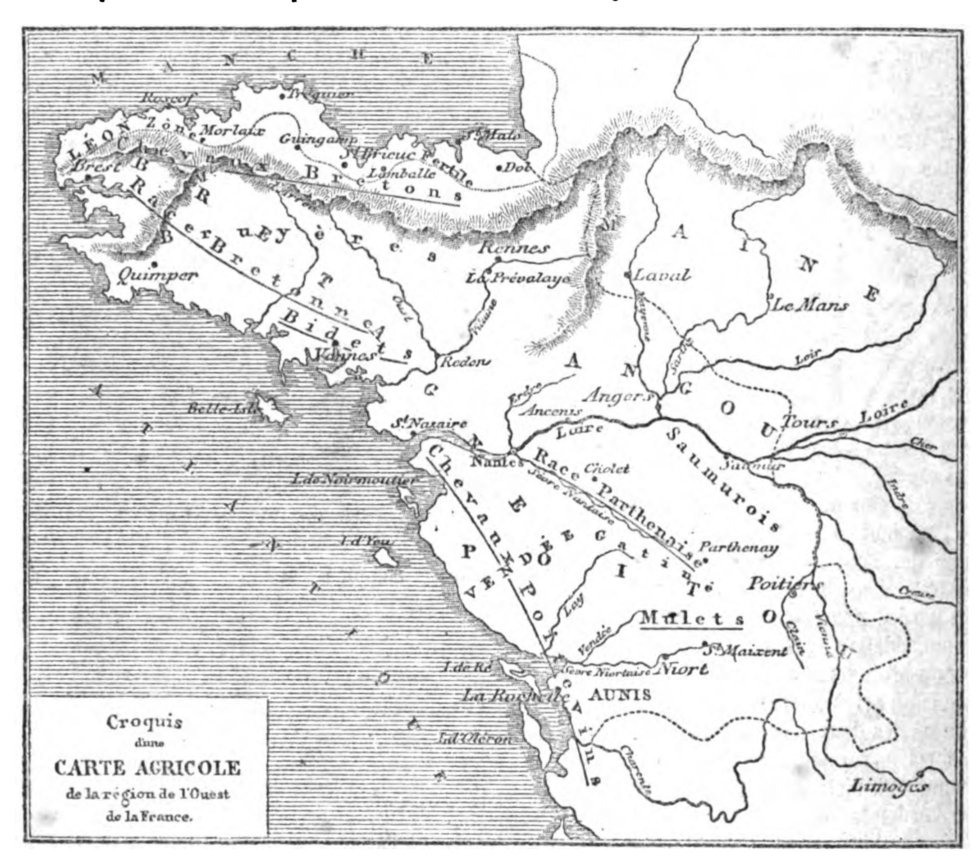
Deux races bovines sont à remarquer dans la région occidentale : la race bretonne, au nord de la Loire, et la race parthenaise, au sud de ce fleuve, toutes deux au nombre des meilleures de France, la première comme race laitière, la seconde comme race de boucherie. On élève d'excellents chevaux de trait léger dans la Bretagne et dans les parties maritimes du Poitou. Le Poitou a une spécialité, la production des plus beaux mulets de l'Europe.

IX. STATISTIQUE AGRICOLE.

1° *Superficie.*

La superficie de la France (¹) est de 527 680 kilomètres carrés, ou 52 768 000 hectares. En examinant la nature du sol, on trouve qu'il se divise ainsi qu'il suit :

1. — Terres de labour	25 871 000 hectares.
Vergers, jardins	635 000
Prés (¹)	5 160 000
Vignes	2 104 000
Mûriers	48 000
Oliviers	120 000
Oseraies	64 000
Châtaigneraies	559 000
2. — Forêts	8 761 000
3. — Landes et bruyères, prébois, pâtis, terres vaines et vagues (²), tourbières, rochers et montagnes incultes	6 955 000
Carrières et mines	3 500
Propriétés bâties, églises, etc.	260 000
Routes, chemins, rues, places	1 102 000
4. — Eaux :	
Mares, abreuvoirs, canaux d'irrigation	17 000
Canaux de navigation	12 000
Étangs	177 000
Marais	600 000
Lacs, rivières, ruisseaux	445 000



Croquis d'une CARTE AGRICOLE de la région de l'Ouest de la France.

2° *Tableau de la production agricole moyenne et du revenu moyen de l'agriculture.*

	Valeur.
Blé (70 000 000 hectolitres)	1 102 000 000 fr.
Autres grains (72 000 000 hectolitres)	712 000 000
Avoine (49 000 000 hectolitres)	302 000 000
Pommes de terre (96 000 000 hectolitres)	202 000 000
Châtaignes (3 500 000 quint. métr.)	13 500 000
Légumes secs (3 500 000 hectolitres)	52 000 000
Légumes	75 000 000
Fruits	75 000 000
Vins (45 000 000 hectolitres)	480 000 000
Eau-de-vie (1 000 000 hectolitres)	60 000 000
Houblon (900 000 kilogrammes)	1 000 000
Bière (4 000 000 hectolitres)	58 000 000
Cidre (11 000 000 hectolitres)	85 000 000
Chanvre, filasse (67 500 000 kilogrammes)	86 000 000
Lin, filasse (37 000 000 kilogrammes)	57 500 000
Betteraves (16 000 000 quint. métr.)	29 000 000
Autres racines (3 500 000 hectolitres)	3 000 000
	3 393 000 000 fr.
Report	3 393 000 000 fr.
Plantes oléagineuses	80 000 000
Oliviers (170 000 quint. métr. d'huile)	23 000 000
Tabac (90 000 quint. métr.)	5 500 000
Mûriers, feuilles	19 500 000
Soies	100 000 000
Garance (170 000 quint. métr.)	9 500 000
Diverses cultures	12 000 000
Produit des pailles	300 000 000
Produit des diverses espèces de pâturages (³)	850 000 000
Produit des forêts	350 000 000
Produit des animaux domestiques	1 350 000 000
Produit de la volaille	300 000 000
Produit des abeilles	15 000 000
Produit des étangs empoissonnés	5 300 000
Total	6 812 800 000 fr.

(¹) Sans la Savoie et le comté de Nice.

(¹) Le nombre d'hectares employés à la nourriture des animaux est de 15 000 000, savoir : prés, 5 000 000; avoine, 3 000 000; prairies artificielles, 3 000 000; pâtis, 4 000 000.

(²) Près de 3 000 000 d'hectares de prébois, pâtis, terres vagues, appartiennent aux communes et forment les 6/10 des biens communaux; les quatre autres dixièmes sont en bois et terres cultivées.

(³) Prairies naturelles (foin et regain) . . . . 560 000 000 fr.
Prairies artificielles (fourrages secs) . . . 160 000 000
Jachères, pâtis, communaux 130 000 000

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

Suite. — Voy. p. 205, 235, 273.

Exposition universelle de Londres en 1862; vue intérieure. — Dessin de Bourdelin.

L'Exposition de 1862 était divisée en quatre grandes sections : 1° les minéraux, les végétaux, les matières animales, les produits des mines et des usines métallurgiques, les produits chimiques et les denrées alimentaires; 2° les machines en général; 3° les meubles et tous les objets d'ornementation; 4° les beaux-arts. Ces quatre

sections formaient trente-six classes, qui elles-mêmes se partageaient en mille variétés d'industries.

En pénétrant dans le palais de l'Exposition par l'entrée du sud, s'ouvrant sur Cromwell-Road, on traversait d'abord une salle, servant de vestibule, décorée de divers objets d'art parmi lesquels on remarquait une statue de la reine Victoria, par Durham. C'est de ce vestibule que partaient les escaliers conduisant aux expositions de peinture.

A droite de cette salle, dans une longue galerie, étaient exposées des voitures de toutes sortes, depuis le traîneau de Norvége jusqu'à la volante d'Amérique, depuis le cab anglais jusqu'à l'omnibus parisien; et dans une autre galerie à gauche, un certain nombre de machines françaises qui n'avaient pu trouver place dans la grande annexe spécialement consacrée à la mécanique.

Une grille monumentale donnait accès de la galerie de gauche dans le carré français. Cette partie de l'Exposition a été constamment fréquentée par la haute société de Londres, qui a paru y admirer surtout les bronzes d'art, l'orfévrerie, les bijoux, les porcelaines si fines, si élégamment décorées de la manufacture de Sèvres, les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, et les soieries de nos fabriques lyonnaises. Une Assomption de la Vierge, d'après le Titien, et un portrait de Louis XIV, d'après Rigault, magnifiques reproductions en tapisserie des Gobelins; des attributs de chasse d'après Desportes, et des ameublements de différents styles, fabriqués à Beauvais pour les palais impériaux, attiraient tous les regards. On regrettait de ne pas trouver à côté de chacune de ces œuvres merveilleuses les noms des habiles artistes et ouvriers qui ont concouru à les produire.

Le service commandé à la maison Christofle pour les fêtes de l'hôtel de ville a été très-remarqué : la pièce du milieu consiste en un grand plateau de glace, dont l'encadrement est relevé par une moulure à frise nuancée d'or de différentes couleurs. Quatre grands candélabres sont enchâssés dans cette moulure. Au centre est figuré le vaisseau symbolique de la ville de Paris; sur le pont du navire, on voit la statue de la Ville portée par quatre cariatides représentant la Science, l'Art, l'Industrie et le Commerce; le Progrès éclaire la marche; la Prudence est à la poupe et tient le gouvernail. Des groupes de tritons et de dauphins se jouent autour du navire. Aux deux extrémités sont des chevaux marins domptés par des génies.

Une armoire en ébène sculptée de M. Fourdinois fils, une autre armoire du même bois, aux ornements de bronze argenté, achetée à M. Barbedienne par le vice-roi d'Égypte, et généralement tous les produits de l'ébénisterie parisienne, ont été universellement admirés.

On n'a pas moins apprécié les tissus de Reims, de Sedan, d'Elbeuf, de Louviers et de Saint-Quentin, les papiers peints, les onyx d'Algérie, les tentures, les cuirs repoussés, les cristaux et les porcelaines.

Un grand nombre de montres renfermaient les articles connus sous la rubrique commerciale d'« articles de Paris ». Les produits chimiques, minéralogiques, agricoles, et les denrées alimentaires, étaient exposés dans les vitrines qui garnissaient le pourtour du carré français; enfin, dans la galerie qui en faisait le tour à l'étage supérieur, on voyait les instruments de musique, les produits de la librairie, de l'imprimerie, de la coutellerie, les photographies, les tissus, etc.

En sortant du carré français vers l'ouest, on rencontrait l'exposition du Zollverein, c'est-à-dire de l'Autriche, de la Prusse, de la Saxe, du Hanovre, de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade, des villes Hanséatiques et des autres pays qui font partie de cette confédération commerciale de l'Allemagne. Les orgues, les pianos, les peaux, les fourrures, les minéraux, les produits de la Forêt-Noire, etc., remplissaient cette première partie du transept ouest qui aboutissait au dôme occidental, où avait eu lieu la cérémonie d'inauguration. L'Autriche et la Prusse y étaient richement représentées par leurs sucres, leurs vins et leurs soies gréges; les laines dites de Berlin s'y trouvaient en abondance. Les instruments de cuivre et ceux qui appartiennent à la lutherie y étaient fort nombreux. Brün et Reichemberg étalaient leurs riches étoffes; la haute Autriche, sa coutellerie renommée. La partie centrale renfermait les porcelaines de Prusse et la collection si variée des verreries de Bohême.

L'exposition anglaise occupait le côté de l'est tout entier. Là se trouvaient réunies les étoffes, les meubles, les faïences magnifiques, et toutes les productions si variées de l'industrie de la Grande-Bretagne. Les orfévres de Londres avaient à l'Exposition des vitrines semblables à des espèces de temples, et de ces temples le métal précieux débordait et ruisselait. Si les orfévres français emploient moins d'argent et d'or, le goût domine dans leurs travaux : il suffit de citer les magnifiques pièces exposées par Odiot; quelques-unes ont été obtenues au repoussé, procédé de grand art qu'on ne pratique plus guère.

Au centre de l'exposition anglaise, un trophée dominait tous les autres : c'était un assemblage formidable de toutes les armes modernes, les canons Armstrong, Withvort, et leurs boulets de 250 livres, les plaques de fer de 20 centimètres pour cuirasser les navires, etc., etc.

Toutes les colonies anglaises, l'Australie, Ceylan, l'Inde, la Jamaïque, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Écosse, l'Afrique centrale, etc., avaient envoyé leurs produits spéciaux.

L'Espagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, le Danemark, la Suède et la Norvége, la Russie, la Turquie et l'Italie, avaient garni des produits de leurs industries les bas-côtés de la grande nef. De la Belgique étaient venus de superbes échantillons de tissus et de minéraux. Les soies, les velours, etc., fabriqués dans les établissements d'apprentissage qui appartiennent au gouvernement belge, étaient remarquables. L'exhibition des dentelles belges ne l'était pas moins. La Hollande avait envoyé sa papeterie, ses impressions, ses cuirs et ses voitures, son orfévrerie et sa bijouterie; la Suisse, ses mousselines, ses pailles, son horlogerie, ses instruments d'optique et ses jolis travaux de bois sculpté; le Danemark, ses beaux produits céramiques, ses ameublements et ses confections; la Suède et la Norvége, des fers, des aciers et des cuivres bruts, et, comme œuvres travaillées, des armures très-curieuses; la Russie, enfin, ses charbons, ses fers, ses cuirs et ses céréales, de l'huile, du sucre, de la cire, du miel, des armes, etc.

L'exposition italienne occupait l'espace compris entre le carré français et l'avenue centrale. Elle était remarquable surtout par ses minéraux, par ses terres cuites et émaillées, par ses bois sculptés et incrustés, par ses parures d'orfévrerie florentine ou génoise.

L'exposition du Brésil consistait en un trophée colossal de bois exotiques qui eût suffi au chargement d'un navire.

Arrivé à l'extrémité du transept est de l'Exposition, on pénétrait dans une galerie annexe remplie par les produits minéraux de l'Angleterre et par ses machines agricoles. Le nombre considérable de ces machines suffirait à prouver combien l'agriculture est avancée dans ce pays. Le grand concours agricole de Battersea, qui a eu lieu en juin dernier, a permis d'apprécier à leur valeur ces nouveaux moyens de culture.

En revenant par le bas-côté nord de l'Exposition, on traversait la remarquable exposition des meubles anglais, parmi lesquels il faut surtout noter les spécimens sortis des ateliers célèbres de Jackson et Graham, de Londres.

— Plus loin, la Chine attirait l'attention par quelques envois originaux.

De l'extrémité de l'avenue centrale, on pouvait jeter un coup d'œil dans le magnifique jardin attenant au palais. On avait devant soi des parterres, des bassins et des pelouses, des escaliers aux riches balustrades, des pavillons pour les musiques militaires ; au fond, une immense serre embaumée et chauffée par une machine puissante. C'est là que se font les expositions de fleurs des sociétés anglaises.

La Société horticole de Londres distribue annuellement pour plus de 50 000 francs de prix. On payait, pour entrer dans cet Éden, un prix indépendant de celui de l'Exposition. Cependant plus de cent pièces, vases, groupes, statues, appartenant à la France et faisant partie de son exhibition, décoraient ce jardin ; on y remarquait surtout les fontaines en fonte de fer de Durienne et Barbezat (voy. page 273).

A l'extrémité de ce bas-côté nord, on trouvait le transept ouest. De cette galerie on passait dans la grande annexe des machines.

La suite à une autre livraison.

Les ordres, les décorations, sont des lettres à vue sur l'opinion publique : leur valeur dépend du crédit de l'endosseur. ARTHUR SHOPENHAUER.

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251, 270, 287, 318.

ROYAUME DE BAVIÈRE.

(23 timbres, 2 types.)

On a affranchi en Bavière les lettres au moyen de timbres-poste à partir du 1er novembre 1849.

On a émis d'abord des timbres de 1, 3 et 6 kreutzers correspondant aux trois degrés de taxe des lettres pesant un port simple, c'est-à-dire un loth (15gr.625) ; les timbres de 9, 12 et 18 kreutzers sont d'une émission plus récente.

Le nombre de lettres distribuées et expédiées a été de 17 007 941 en 1858-59 et de 18 003 398 en 1859-60.

L'augmentation dans les correspondances a été, à cinq ans de distance, de 1858-59 sur 1853-54, de 21 pour 100, et de la période triennale de 1856-57 à 1858-59 sur celle de 1853-54 à 1855-56, de 14 pour 100.

En 1859-60, 78 lettres sur 100 ont été affranchies.

On comptait dans les 14 114 113 lettres affranchies en 1859-60 : 2 017 845 lettres à 1 kreutzer, 7 408 226 à 3 kreutzers, 3 359 488 à 6 kreutzers, 1 101 028 à 9 kreutzers, 136 497 à 12 kreutzers, 94 029 à 18 kreutzers.

La population de la Bavière était de 4 615 748 habitants en 1858 ; le nombre moyen de lettres par habitant a été de 4 dans cette année.

Le dessin des lettres est, à une petite différence près, le même depuis l'origine.

Le timbre a 21mm.5 de côté ; il est carré et gaufré.

L'ancien timbre de 1 kreutzer est imprimé en noir sur papier de couleur. Le timbre actuel de 1 kreutzer et les autres timbres sont imprimés en couleur sur papier blanc ; toutes les parties gaufrées qui forment le dessin ressortent en blanc sur le fond de couleur. Le premier est fabriqué d'après le procédé de Dickinson, c'est-à-dire qu'il porte des fils de soie, de couleur rouge, tendus verticalement.

La valeur est marquée en chiffres placés dans un cercle ; elle est énoncée en lettres sur les côtés et répétée en chiffres aux quatre angles ; on lit en haut *Bayern*, et au bas *Franco*.

TIMBRE AVEC LE CHIFFRE DANS UN CARRÉ.

Création du 1er novembre 1849.

1 kreutzer (0f.0357) [1], — noir sur papier blanc (no 57).

Ce timbre a été tiré également sur un papier blanc-grisâtre.



No 57.



No 58.

TIMBRES AVEC LE CHIFFRE DANS UN CERCLE, IMPRIMÉS SUR PAPIER BLANC.

Création du 1er novembre 1849.

3 kreutzers (0f.1071), — bleu ciel.
6 (0f.2142), — marron clair.

Création du 1er juillet 1850.

1 kreutzer (0f.0357), — rose.
9 (0f.3213), — vert pâle.

Émission du 19 juillet 1854.

18 kreutzers (0f.6468), — jaune.

Émission du 22 juin 1858.

12 kreutzers (0f.4284), — 1o chocolat ; 2o rouge-cinabre (no 58).

Émission du 1er octobre 1862.

1 kreutzer (0f.0357), — orange.
3 (0f.1071), — rose.
6 (0f.2142), — bleu clair.
9 (0f.3213), — bistre clair [2].
12 (0f.4284), — vert.
18 (0f.6468), — rouge-cinabre.

Les catalogues signalent et les collectionneurs possèdent d'autres timbres qui ne sont que des timbres d'essai ; en voici le titre :

Timbres avec le chiffre dans un carré : 3 kreutzers, noir sur papier bleu ; 6 kreutzers, noir sur papier violet ; 9 kreutzers, noir sur papier rouge [3].

Timbres avec le chiffre dans un cercle : 1 kreutzer, noir sur papier 1o bleu, 2o mauve ; 3 kreutzers, noir sur papier bleu foncé ; 6 kreutzers, noir sur papier 1o brun foncé, 2o violet ; 9 kreutzers, noir sur papier 1o rouge-cinabre, 2o bistre, 3o vert-olive ; 12 kreutzers, noir ou noir-roux sur papier blanc-grisâtre, rose sur papier blanc.

L'ancien timbre de 1 kreutzer, noir sur blanc, a été contrefait par voie de reproduction photographique.

Les timbres-poste sont fabriqués par l'industrie privée, pour le compte et sous la surveillance de l'administration des postes.

OFFICE DES POSTES FÉDÉRALES HÉRÉDITAIRES DU PRINCE DE LA TOUR-ET-TAXIS.

(33 timbres, 4 types ; — 17 enveloppes, 2 types.)

Le prince de la Tour-et-Taxis (Thurn und Taxis) est en possession du privilége du service postal dans les États suivants :

Les grands-duchés de Hesse-Darmstadt, de Hesse électorale et de Saxe-Weimar-Eisenach (moins Allstedt) ;

Les duchés de Nassau, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Gotha, de Saxe-Meiningen-Hildbourghausen ;

Le landgraviat de Hesse-Hombourg, les principautés de Hohenzollern, de Lippe-Detmold, de Schaumbourg-Lippe, de Reuss, de Schwarzbourg-Roudolstadt (moins Frankenhausen et Schlotheim) ;

[1] 1 florin = 60 kreutzers = 2f.14.
[2] Ce timbre a été émis avant le 1er octobre 1862.
[3] Nous n'avons jamais vu ces trois timbres.

Les villes d'Arnstadt, de Gehren et de Gross-Breitenbach (principauté de Schwarzbourg-Sondershausen);

La ville libre de Francfort-sur-le-Mein;

Les villes libres de Hambourg, de Lubeck et de Brême.

L'administration postale de la Tour-et-Taxis a son siége à Francfort-sur-le-Mein.

Une convention de poste a été conclue, le 25 novembre 1861, entre la France et le prince de la Tour-et-Taxis, grand maître héréditaire des postes féodales d'Allemagne. Les lettres simples, du poids de 10 grammes, affranchies, payent, de Hambourg, de Lubeck et de Brême, de ou pour ces mêmes villes, 50 centimes (4 1/2 gros d'argent), non affranchies, 60 centimes (6 1/2 schillings de Lubeck (1) ou 11 grotes de Brême (2)); de ou pour les autres États, affranchies, 40 centimes (12 kreutzers du Rhin ou 3 1/2 gros d'argent), non affranchies, 50 centimes (15 kreutzers ou 4 1/2 gros).

Le système de l'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste est en vigueur sur le territoire postal de la Tour-et-Taxis depuis l'année 1852.

Les lettres de l'intérieur pour l'intérieur payent la même taxe, affranchies et non affranchies.

Le nombre des lettres circulant sur le territoire postal de la Tour-et-Taxis a été de 6 349 759 en 1859 et de 6 745 000 en 1860.

54 lettres sur 100 sont affranchies.

Il existe deux séries de timbres-poste : l'une en kreutzers, pour les pays de l'Allemagne méridionale dans lesquels on compte en florins, le grand-duché de Hesse-Darmstadt, les duchés de Nassau, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Meiningen, les principautés de Hesse-Hombourg, de Hohenzollern, de Schwarzbourg-Roudolstadt, la ville libre de Francfort; l'autre en gros d'argent, pour les pays de l'Allemagne septentrionale dans lesquels on compte en thalers, les grands-duchés de Hesse électorale, de Saxe-Weimar-Eisenach, le duché de Saxe-Gotha, les principautés de Lippe, de Reuss, de Schwarzbourg-Sondershausen, les villes libres de Hambourg, de Brême et de Lubeck.

Il y a eu deux principales émissions.



N° 59. N° 60.

Tous les timbres ont 22mm de côté; ils sont carrés et gravés. Ceux de la création de 1852 sont imprimés en noir sur papier de couleur, et ceux de la création de 1860 sont imprimés en couleur sur papier blanc.

POUR LES ÉTATS DE L'ALLEMAGNE DU NORD.

Gros d'argent		*Timbres anciens.* (1852). Dessin noir; papier	*Timbres nouveaux.* (1860-1862). Papier blanc; dessin
1/4	(0f.0313) (3)	roux.	rouge.
1/3	(0f.0417)	fauve clair.	
1/2	(0f.0625)	1° bleu clair. 2° vert d'eau pâle (n° 59).	vert.
1	(0f.1250)	1° bleu-verdâtre clair. 2° bleu foncé.	1° bleu ciel. 2° rose.
2	(0f.2500)	rose.	1° rose. 2° bleu clair.
3	(0f.3750)	jaune.	1° rouge-brun. 2° bistre clair.
5	(0f.6250)		lilas.
10	(1f.2500)		orange (n° 60).

(1) 16 schillings ou 1 marc, monnaie de convention de Lubeck = 1f.50. — 1 schilling = 0f.09375 (art. 28 du traité). Nous avons compté précédemment le schilling comme égal à 0f.0950.

(2) 16 grotes, monnaie de Brême = 0f.90. — 1 grote = 0f.05625 (art. 28 du traité). Nous avons compté précédemment le grote pour 0f 0576.

(3) 1 thaler d'argent = 30 gros d'argent = 3f.75.

POUR LES ÉTATS DE L'ALLEMAGNE DU SUD.

Kreutzer		*Timbres anciens.* Dessin noir, papier	*Timbres nouveaux.* Papier blanc; dessin
1	(0f.0357) (1)	1° bleu foncé. 2° vert d'eau pâle.	vert.
3	(0f.1071)	1° bleu-verdâtre clair. 2° bleu foncé (n° 61).	1° bleu ciel (1860). 2° rose (1862).
6	(0f.2143)	rose.	1° rose (1860). 2° bleu clair (1862).
9	(0f.3214)	jaune.	1° jaune (1860). 2° bistre clair (1862).
15	(0f.5357)		lilas (n° 62).
30	(1f.0713)		orange.

Le chiffre de la valeur est dessiné sur un champ guilloché; l'encadrement est orné et porte la légende : *Freimarke. Deutsch. Oestr. Postverein. Thurn und Taxis.* La valeur est répétée au bas et aux quatre coins. L'encadrement est carré pour la série des timbres en gros d'argent et rond pour celle des timbres en kreutzers.



N° 61.



N° 62.

Les enveloppes ont été émises en 1861; elles ont 84mm sur 147. Le timbre a 22mm.5 sur 19mm.5; il est ovale pour la série en gros d'argent, octogone pour la série en kreutzers, et placé à l'angle droit supérieur. Le chiffre de la valeur est au milieu, dans un médaillon ovale; en haut *Thurn u. Taxis*, en bas la valeur en lettres. Le dessin est gaufré et blanc sur fond de couleur.

Il y a au-dessus du timbre et au dos de l'enveloppe, en diagonale, deux lignes parallèles formées chacune des mots : *Post-couvert... silbergroschen* ou *Post-couvert... kreuzer*, six ou sept fois répétés, et imprimés en lilas sur les enveloppes de la première émission (1861-1862) et en même couleur que le timbre sur celles de la seconde émission (1862).



N° 63.



N° 64.

POUR LES ÉTATS DE L'ALLEMAGNE DU NORD.

» 1/2 gros d'argent (0f.0625), — jaune (n° 63).
1 (0f.1250), — rose vif.
2 (0f.2500), — bleu clair.
3 (0f.3750), — bistre clair.

POUR LES ÉTATS DE L'ALLEMAGNE DU SUD.

2 kreutzers (0f.0714), — orange.
3 (0f.1071), — rose vif (n° 64).
6 (0f.2143), — 1° bleu clair; 2° bleu d'outremer.
9 (0f.3214), — bistre clair.

Les timbres-poste et les enveloppes timbrées sont fabriqués par un imprimeur particulier, à Francfort-sur-le-Mein.

La suite à une prochaine livraison.

(1) 1 florin du Rhin = 60 kreutzers du Rhin = 2f.1428.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.



LA NOUVELLE CHAPELLE RUSSE

A PARIS.



Chapelle russe à Paris. — Dessin de Thérond.

La chapelle russe récemment ouverte à Paris est située à peu de distance de l'arc de triomphe de l'Étoile, dans le quartier qui s'est élevé depuis quelques années sur les terrains de l'ancien parc Beaujon. Elle frappe de loin les regards par l'éclat des globes dorés, surmontés de doubles croix, qui terminent ses cinq clochers. Ce qu'il y a d'inusité pour nos yeux et d'un peu étrange dans son architecture ne peut manquer d'ailleurs d'attirer et de fixer l'attention. L'édifice est construit sur le plan et décoré dans le style des églises que l'on rencontre depuis les bords du Danube jusqu'à ceux de la Newa, partout où la religion grecque est pratiquée. Toutefois les éléments que l'on trouve ici réunis ne sont pas toujours combinés de la même façon, et il faut laisser à l'architecte la part de goût qui lui revient et que l'on ne saurait méconnaître.

Notre gravure montre clairement l'aspect général et les détails de la façade; mais il convient d'ajouter que le porche qui précède l'entrée et qui abrite les degrés par lesquels on y arrive, vu d'en bas, paraît avoir des proportions plus considérables. La coupole qui le couvre est dorée, et les piliers carrés qui supportent ce riche dais sont ornés sur leurs faces d'élégants rinceaux dans le goût roman-byzantin, semblables à ceux qu'on voit dans nos églises du douzième siècle. Sous le porche, au-dessus de la porte d'entrée, est l'image peinte de la Vierge. La figure que l'on aperçoit dans le tympan, au-dessus de la corniche, entre les deux clochers de la façade, est celle du Christ bénissant. Pour compléter l'idée que l'on peut se faire, d'après la gravure, de la disposition extérieure de l'édifice, il suffira d'ajouter que le plan est celui d'une croix grecque, c'est-à-dire à branches égales. Chacun des bras de la croix est terminé en abside, et, derrière comme devant, des clochers sont placés dans les aisselles. L'aspect de la face postérieure répond entièrement à celui des faces latérales.

A l'intérieur, les fenêtres ouvertes tout autour de la coupole répandent une abondante lumière. Cette coupole en pyramide, couvrant entièrement le vaste carré du transept, qui forme la nef de l'église, s'élève par assises successives sur un tambour décoré de grandes figures de saints debout. Tout en haut, à la voûte, est peint le Christ assis sur un trône, entouré de séraphins; sur les pendentifs qui relient la coupole à la construction inférieure, on voit les figures des quatre évangélistes, et des chérubins sur les pans coupés, à l'intersection des bras de la

croix. A droite et à gauche, deux colonnes, qui s'appuient sur le sol et forment une triple arcade surmontée d'un écran ou remplage, allégent la charge de la coupole. Sous les arcs latéraux et dans le champ hémisphérique qui répond, à l'intérieur, au tympan que l'on voit à l'extérieur, est représenté, au-dessus de chacune des branches de la croix, un sujet tiré de l'Évangile : c'est, du côté de l'entrée, *le Sermon sur la montagne;* à gauche, *la Crèche et l'adoration des bergers;* à droite, *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem;* en face, au-dessus du sanctuaire, *la Cène.* Un banc est adossé au mur vers l'extrémité des bras de la croix; ce sont les seuls siéges que l'on aperçoive dans la chapelle : on n'en voit pas généralement dans les églises grecques, et, s'il y en a, ils sont ainsi placés contre les murs, de telle façon que les assistants ne soient pas assis au milieu de la nef. Au fond, dans l'abside qui sert de chœur ou de sanctuaire, se trouve placé l'autel, caché par une cloison dorée et décorée des figures du Christ, de la Vierge et de différents saints. Au centre est une porte à deux battants qui ne s'ouvre que pendant les offices; devant est placé un pupitre où se fait la lecture de l'Évangile. Dans toutes les églises grecques, le sanctuaire est séparé de la nef de la même manière, et inaccessible aux fidèles. Les laïques n'y pénètrent jamais; ils reçoivent la communion debout à la porte du sanctuaire. Quand l'espace est assez grand, à la différence de ce que l'on voit dans la nouvelle église russe, qui, au surplus, n'est qu'une simple chapelle, le chœur renferme trois autels. Sur le grand autel, au centre, sont toujours placés la croix et le livre des Évangiles; sur celui de droite sont déposés les vases sacrés, les livres et les vêtements sacerdotaux; enfin, sur un troisième autel, à la gauche de l'autel principal, le prêtre prépare le sacrement au moment où il va célébrer la messe. Au premier abord on pourrait croire, en entrant dans la nouvelle chapelle russe, que les deux autels secondaires s'y trouvent en effet, mais placés en dehors du chœur; il n'en est rien : ce que l'on aperçoit à gauche est une image du tombeau de Jésus-Christ, qui ne manque jamais d'être figuré dans les églises russes, couvert d'un voile qu'on enlève seulement pour les cérémonies du culte; et à droite on voit un prie-Dieu à l'usage des ecclésiastiques attachés à l'église.

La nouvelle chapelle russe n'appartient pas à la religion grecque schismatique, mais à celle qu'on appelle orthodoxe. Le culte diffère fort peu de celui de l'Église catholique romaine, et par là l'Église orthodoxe se rapproche, aussi bien que par la distribution intérieure de ses temples, de ce qu'on observait dans la primitive Église latine. Ainsi, dans certaines grandes églises grecques, on distingue encore trois parties, distribuées comme jadis dans les vieilles basiliques : le chœur, où siége le clergé, tout en haut le patriarche, au-dessous les métropolitains, puis successivement, jusqu'à l'ambon, les lecteurs, chantres et clercs; en second lieu, la nef, où se rangent les fidèles qui ne sont pas en censure; enfin le porche, que ne dépassent pas les pénitents ni les catéchumènes. Dans quelques églises aussi on voit, comme dans les anciennes églises latines, une galerie supérieure destinée aux femmes, et quelquefois fermée par des jalousies.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370, 378.

Je ne répondis mot, et, nous traînant de notre mieux, nous continuâmes de descendre, bien résolus à nous installer dans le premier gîte que nous trouverions, quand même on ne voudrait pas nous y recevoir. Nous touchions, par bonheur, à la fin de nos mésaventures. Au bout de quelques minutes seulement, nous aperçûmes près de nous, dans l'ombre croissante, le toit d'une habitation. Nous courons, nous arrivons devant la façade : une lampe éclairait les fenêtres! Quelle joie! un abri, de la lumière, des hommes! Pour comble de félicité, on nous accueillit avec empressement. Mon pauvre Écossais tomba sur une chaise, exténué de faim, de douleur et de fatigue. On alluma un grand feu. La nourriture et une bouteille de vin chaud ranimèrent M. Dunlop. On le coucha, on le soigna. Une journée entière de repos acheva de le remettre. Il en fut quitte pour un bon rhume de cerveau. Le surlendemain, une voiture l'attendait près du pont, afin de le conduire à Trient. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

— Et fut-il généreux envers toi?

— Un homme marié, allons donc! Tu sais bien qu'ils sont toujours économes; ou leurs femmes leur enseignent l'avarice, ou elles dépensent tant pour elles-mêmes qu'elles ne laissent rien pour les autres.

— Oui, elles sont dévouées, les petites chattes, dévouées à leur gourmandise, à leur coquetterie, à leur amour du luxe et à leurs autres passions.

— Ah! dame, on ne leur plaît guère si on ne satisfait point tous leurs caprices.

— Ce ne sont pas elles qui nous donnent le moins de tracas. Il leur passe par la tête les idées les plus baroques, et elles veulent toujours qu'on leur obéisse. Les trois quarts des accidents viennent de leur opiniâtreté.

— Aussi m'estimerai-je bien heureux quand elles ne mettront plus notre patience à l'épreuve. Je me suis demandé souvent pour quel motif un grand nombre de bourgeois prennent la peine de venir ici.

— Par désœuvrement, mon cher, et pour vanter ensuite leur courage, pour étonner les badauds du récit de leurs aventures. Mais cela ne nous regarde pas : chacun est libre. Seulement il faut que nous cherchions un autre moyen d'existence; il faut même que nous puissions mettre du bien de côté, en prévision du moment où l'âge nous commandera le repos. Qui nous soutiendrait, si nous étions vieux et indigents? Tu ne sais peut-être pas au juste combien tu gagnes, année commune; mais la somme ne doit pas être forte. Pour moi, je répare beaucoup plus d'anciens fusils que je n'en vends de neufs; on aime mieux aller dans les villes, chez les grands armuriers qui sont à la mode.

— Comment sortir de ce défilé?

— Oui, voilà la question. Les métiers ne manquent pas, mais le difficile est d'en trouver un qui ne soit pas hérissé de désagréments comme le nôtre, et qui permette de faire des économies. Le roulage, dans nos montagnes, est trop peu lucratif. Nous serions de mauvais hôteliers, car nous ne saurions ni administrer une auberge, ni rançonner suffisamment les voyageurs; et puis il faudrait des femmes pour la cuisine, pour le linge, pour les chambres! Le flottage, qui ne rapporte guère, met un homme en péril vingt fois par jour. Une seule profession, oui, une seule peut nous tirer d'affaire.

— Laquelle?

— Ah! dame, elle ne rend pas un homme douillet et ne le berce pas sur du coton; elle exige des membres solides, une volonté forte et un courage à toute épreuve. Mais nous n'avons point l'habitude de nous ménager. En revanche, nous pouvons par ce moyen nous enrichir d'un seul coup.

— Mais de quoi s'agit-il?

— De chercher des cristaux. J'y pense depuis longtemps.



Si nous avions, comme Joseph Ottmann, le bonheur de découvrir une grotte merveilleuse! Quelle joie! quel changement de fortune! Trois mois après, nous serions les habitants les plus riches de la vallée.

— Sans doute, mais ce n'est pas encore là un genre de travail bien commode : on peut s'y rompre le cou.

— Il n'est pas plus dangereux que celui de guide; au contraire. On ne s'y donne que le mal qu'on veut, car on est tout à fait libre : on choisit son temps et l'on mesure sa tâche.

— C'est égal; on ne déloge pas facilement les cristaux. J'en ai trouvé bien des fois à fleur de terre, au bord des glaciers ou dans des torrents; mais c'étaient des morceaux de faible dimension, qui n'avaient pas grande valeur. Les dépôts étendus sont rares, et avant de trouver un gisement où l'on fasse fortune du coup, bien des individus sont morts à la peine.

— Ne songeons point aux mauvaises chances, dit Jacques Balmat : on peut mourir dans son lit comme sur la montagne. Et puis chacun a son jour marqué. Pense d'ailleurs que nous serons perpétuellement seuls, n'ayant à nous occuper que de nous-mêmes et de notre besogne, vivant comme il nous plaira, causant l'un avec l'autre sans témoins, sans importuns, délivrés des gens que nous ne connaissons pas et avec lesquels nous faisons société malgré nous.

— Oui, je n'entendrai plus une foule de badauds me crier : « Mais, guide, vous nous conduisez mal! Le chemin est trop mauvais. Nous ne voulons pas aller par ici, nous ne voulons pas aller par là »; et autres balivernes qui me donnent envie de tout abandonner.

— Cette manière de vivre, d'ailleurs, ne changera pas trop nos habitudes. Nous courrons la montagne, comme nous l'avons fait jusqu'ici.

— Seulement, ajouta le chamoiseur, ne nous pressons pas; nous avons le temps de réfléchir.

— Oh! je ne te mets pas l'épée dans les reins : attendons; c'est même ce que nous pouvons faire de mieux pour le quart d'heure. Une semaine ou deux de repos nous conviendraient en ce moment.

— Ma foi! oui, donnons-nous un peu de loisir. Je n'ai pas le cœur aux aventures depuis l'expédition d'hier. Dans quelques jours, nous verrons.

— Soit. Les montagnes ne prendront pas la fuite.

Comme Jacques Balmat disait ces paroles, Blaisot rentrait de Chamouny, où son maître l'avait envoyé chercher des provisions. Les guides dînèrent ensemble, et Coutet ne regagna son domicile qu'à la nuit close.

Le lendemain, ils allèrent voir, à l'*hôtel royal de l'Union*, les trois touristes qui avaient essayé de gravir le mont Blanc, MM. Hamel, Dornford et Henderson. Ni le Russe ni les deux professeurs d'Oxford n'avaient quitté leurs chambres depuis trente-six heures. L'excès de la marche leur avait donné une de ces courbatures qui paralysent tous les membres, qui engourdissent même l'estomac. Les émotions violentes dont les avaient successivement agités le train de neige, la chute des guides, leur mort inattendue, les cris et les lamentations de leurs proches, ajoutaient à l'abattement physique un abattement moral. C'étaient des hommes bons et humains, chez lesquels l'étude avait développé les sentiments généreux. Les conducteurs les trouvèrent plongés dans la tristesse; plusieurs fois des larmes leur vinrent aux yeux, pendant qu'ils rappelaient certaines circonstances du drame qui avait arrêté leur expédition. Ils se reprochaient cette catastrophe comme s'ils en eussent été seuls responsables, comme si le hasard et la nature n'y avaient pas contribué plus qu'eux-mêmes. Quoiqu'ils ne fussent point des capitalistes, ils firent preuve de libéralité envers tout le monde, et serrèrent affectueusement les mains des deux guides, quand ceux-ci les quittèrent.

— Tu vas venir avec moi, dit le corroyeur à son ami pendant qu'ils sortaient, et nous passerons la journée ensemble : nous avons mille choses à nous dire.

— Et bien d'autres encore, repartit Balmat; au surplus, c'était mon projet.

Tout en devisant, ils s'acheminèrent donc vers le logis du robuste conducteur, où ils arrivèrent bientôt. Il se composait de deux bâtiments, l'un qui servait d'habitation, l'autre d'atelier. La maison avait une grande ressemblance avec celle de Jacques Balmat; seulement les bords de la toiture, formant saillie de toutes parts, lui donnaient beaucoup plus la physionomie d'un vrai chalet, suivant le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Une cour la séparait de l'autre construction. C'était là que Marie apprêtait les peaux, que se trouvaient les cuves, tables, chevalets, étendoirs, nécessaires aux mégissiers. Comme Jacques, il avait un apprenti, un garçon de vingt ans, à l'œil noir, à l'air avisé, qui, pendant la froide saison, quittait son maître et allait exercer en Italie plusieurs métiers, mais principalement celui de commissionnaire. Pendant les beaux jours, il faisait toute la besogne, à peu de chose près; l'hiver, son patron opérait seul. La façade postérieure du bâtiment d'exploitation donnait sur l'Arve, qui baignait la partie inférieure des murs et lavait un escalier de pierre construit tout exprès pour les besoins du travail. Quand la rivière débordait, l'inondation avait lieu en face du village, le terrain étant plus bas de ce côté.

Dans une salle propre et tranquille du logement, les deux montagnards délibérèrent une grande partie de la journée pour savoir où ils dirigeraient leurs premiers efforts. Chacun avait fait ses remarques, dressé son plan, chacun avait des considérations à exposer. Ils décidèrent enfin qu'ils sonderaient avant tout les aiguilles de Charmoz, qui leur semblaient contenir le plus riche butin.

Ce fut un pénible et dangereux travail que de rôder parmi ces effrayants pitons. Leurs intervalles forment des labyrinthes de sinistres couloirs et de profondes ravines. Les blocs, les lames pierreuses qui se détachent de leurs flancs et roulent à leurs pieds y entassent d'immenses dépôts que l'on prendrait pour les ruines d'une ville. Le fond même des gorges est tapissé de neiges et de glaces qui se pressent, se culbutent sur la pente rapide, et versent leur froid tribut en de spacieux réservoirs; c'est le chemin par où les avalanches roulent avec le grondement du tonnerre. Les hommes qui escaladent ces splendides tranchées, qui parcourent avec effort ces terribles déserts, semblent des vermisseaux cramponnés aux fissures d'un immense tronc d'arbre. Les pics s'élancent au-dessus de leurs têtes, gris, lustrés, d'un seul bloc, et les anéantissent devant leurs masses prodigieuses.

Certains dépôts de cristal, que trahissent au dehors des signes évidents, sont tout à fait inaccessibles. Il en est d'autres qu'on ne peut atteindre par en bas; il faut gravir jusqu'à un point d'où on les domine, une entaille, une corniche, une dent ou un plateau de quelques pieds. Là, les mineurs aériens nouent solidement une corde au bout de laquelle oscille une planchette, et descendent le long du roc, pour l'attaquer à l'endroit que signalent les indices précieux, les raies blanchâtres nommées fleurs de cristal dans l'idiome technique du métier. Ils creusent la pierre, ils s'y nichent, et la fouillent jusqu'au réduit secret où la nature a caché son trésor. Pour aller chercher des aliments ou pour retourner dans leur cabane, ils suivent le même chemin que pour dévaler du haut des rocs. Et encore bien souvent leurs espérances se trouvent-elles déçues, ou le butin ne vaut pas la peine qu'ils ont prise!

Mais un certain nombre d'entre eux ayant découvert d'énormes gisements qui les enrichirent, presque tous les habitants des montagnes rêvent à ces fortunes subites; elles sont pour eux ce que les merveilles des *Mille et une Nuits* sont pour les Orientaux.

Les deux amis, grâce à leur intelligence, à leur force, à leur adresse peu communes, obtinrent quelques succès. Ils n'eurent pas lieu de regretter leurs anciens bénéfices, mais ne pénétrèrent pas non plus dans un de ces antres fabuleux qui auraient tout à coup changé leur sort. Les gains modestes qu'ils firent ne leur permettaient pas de vivre en repos, ni de choisir leurs occupations. Deux ans de suite ils accomplirent sans malheur de véritables prouesses. Le danger les excitait, et ils préféraient braver ainsi le péril l'un avec l'autre que de subir les caprices des voyageurs. Personne au moins ne les fatiguait d'observations et de tracasseries. Mais le destin leur réservait un accident effroyable pour la troisième année.

Là où ils pouvaient gravir en se cramponnant aux aspérités de la pierre, le chamoiseur et son compagnon, afin de diminuer leurs chances de mort, s'attachaient l'un à l'autre avec une corde nouée autour de leur ceinture. Si l'un d'eux glissait, son ami le retenait; aux endroits difficiles, le mieux placé tirait, aidait son camarade. Ils s'étaient ainsi bien des fois secourus et avaient mené à bonne fin les plus audacieuses entreprises. Tous les lapidaires, tous les graveurs de la Savoie et du Piémont les connaissaient. Pour faire une abondante récolte, pour tâcher de découvrir un magnifique dépôt, ils cherchaient les lieux les moins connus et, par suite, les moins exploités. Sous l'influence de cette préoccupation, ils traversèrent le col du Géant et allèrent, au-dessus de Courmayeur, explorer la montagne. Vers le midi, toutes les pentes des Alpes sont plus escarpées, tous les sites plus sauvages, tous les torrents plus fougueux; ils bondissent de gradins en gradins, de précipice en précipice, et ne trouvent de repos que dans la plaine. Il y a des rivières, comme le Tessin et la Toce, qui forment quatre-vingts cascades l'une après l'autre. La recherche du cristal, l'exploitation de ses dépôts font donc courir plus de dangers au sud qu'au nord, et, par une conséquence naturelle, les pionniers y sont moins nombreux. Ce fut le motif qui entraîna de ce côté Jacques Balmat et son compagnon. Ils découvrirent bientôt des indices favorables, qui leur promettaient une riche aubaine.

Le gisement se trouvait placé près d'une chute d'eau magnifique, dont la pluie tombait dans un gouffre obscur. La roche sombre et grenue formait un cadre sinistre à la blanche averse. Des sapins dressés au bord de l'abîme, parmi les anfractuosités de la pierre, étendaient sans crainte au-dessus leurs verdoyants rameaux. Pour des hommes qui avaient la tête solide et que ne troublait point le vertige, l'endroit n'était point d'un accès remarquablement difficile. La surface granitique avait une inclinaison assez douce pour qu'on pût s'y tenir en équilibre avec les pieds et les mains. Il faisait d'ailleurs une journée superbe et le temps le plus calme. Les deux chercheurs grimpèrent donc tranquillement, à quelques mètres l'un de l'autre, ne soupçonnant point la catastrophe dont ils étaient menacés. Comme ils approchaient du dépôt, en suivant une ligne oblique, Marie fait un faux pas, chancelle, perd tout point d'appui; le voilà dans le vide. Jacques Balmat veut le retenir, mais le poids l'entraîne; il tombe avec son ami. La mort de tous deux était infaillible, sans une circonstance bizarre qui suspendit leur chute. A vingt-cinq pieds plus bas se creusait une sorte de vasque, au milieu de laquelle Jacques s'arrêta, pendant que le chamoiseur oscillait dans le gouffre. La corde se trouvait passée par-dessus la margelle qui bordait l'encaissement. La pesanteur de Marie ayant accru la violence du choc, Balmat était tout meurtri, et fut sur le point de perdre connaissance; mais l'idée de sa terrible situation le ranima. Il n'eut que le temps de se cramponner à la pierre pour ne pas être emporté dans l'abîme. Malheureusement le cordon ou l'arête qui fermait le bassin avait une pente très-douce, et ne permettait point à Jacques de s'y arc-bouter. Ses douleurs et son malaise général lui ôtaient d'ailleurs la moitié de ses forces. Son camarade, bien plus lourd que lui, le soulevait, l'entraînait donc malgré sa résistance. Vainement redoublait-il ses efforts, il jugeait sa perte inévitable.

La suite à la prochaine livraison.

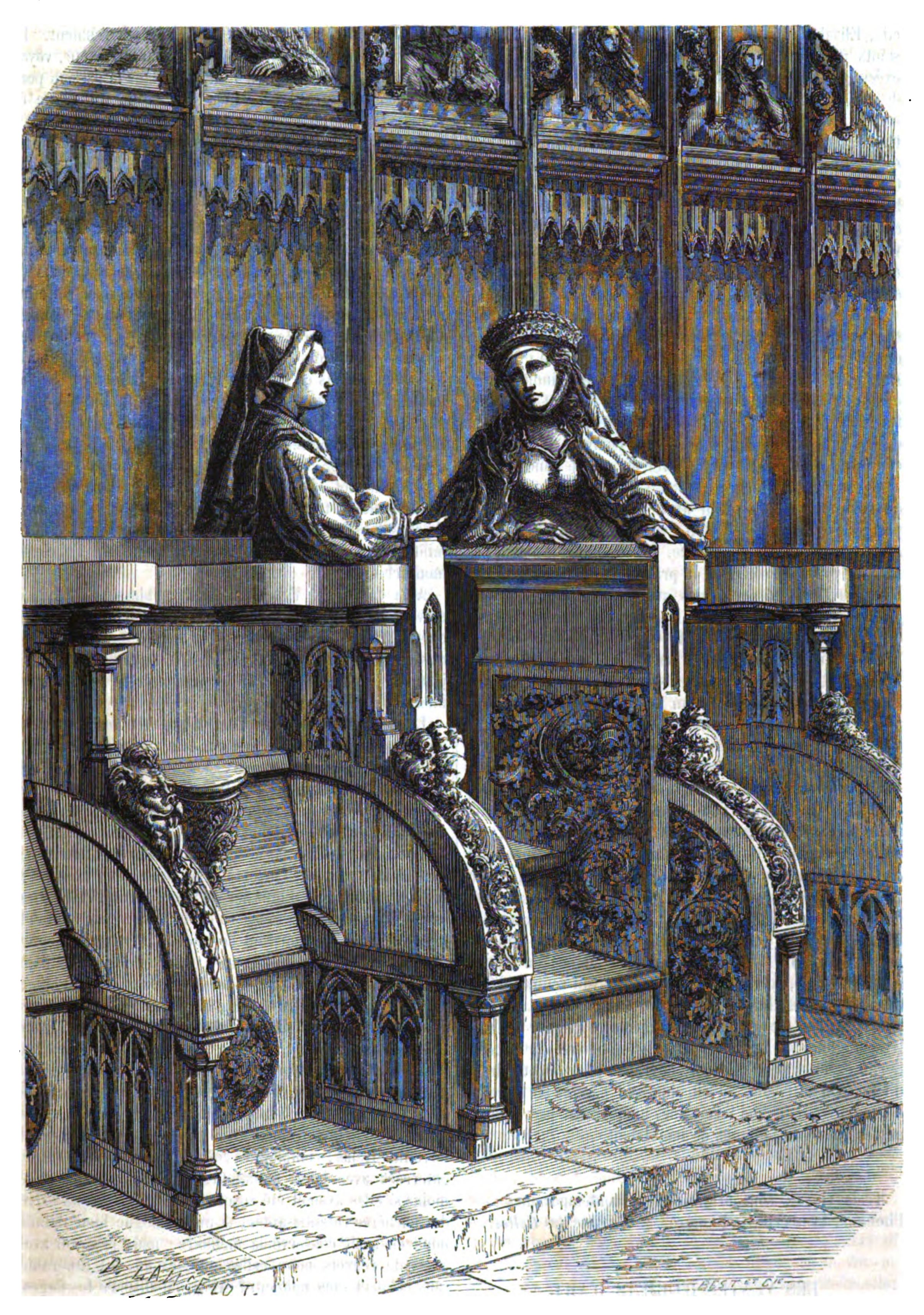
On connaît cinquante variétés de pêches, cent variétés de prunes, plusieurs centaines de variétés de pommes, six cents variétés de poires, et environ mille sortes de raisins.

LES STALLES

DU CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'ULM.

Le Münster ou cathédrale d'Ulm (Wurtemberg) est riche en œuvres d'art belles ou curieuses. On peut citer, parmi les plus intéressantes, les stalles en bois sculpté qui garnissent, sur deux rangs, chaque côté du chœur. Notre gravure représente une des stalles du rang inférieur à droite et un des passages qui conduisent aux stalles du second rang. Le siége est, comme on le voit, relevé et appuyé contre le bois qui sert de dossier à cette stalle et d'appui à celle qui est placée immédiatement au-dessus. Les stalles supérieures sont surmontées d'un dais élevé, richement sculpté et découpé à jour, et couronné par un grand nombre d'aiguilles et de clochetons. Tous ces ornements sont conçus et exécutés dans le style fleuri de la deuxième moitié du quinzième siècle; les détails, partout variés, sont fouillés avec un soin extrême; mais le dessin n'a ni beaucoup de caractère ni beaucoup de grâce; la sculpture manque un peu d'accent. Ce n'est donc pas par ce côté purement ornemental que les stalles de la cathédrale d'Ulm sont remarquables et méritent leur réputation : ce qui leur donne un aspect vraiment nouveau, et les rend dignes de l'attention des connaisseurs, ce sont les figures de ronde bosse et de haut relief, œuvre d'un artiste de grand talent, qui font partie de leur décoration. Le sculpteur Georges Syrlin, dont on lit le nom gravé sur ces stalles, en trois endroits, paraît avoir été inspiré, dans la composition générale de son œuvre, par une pensée tout à fait propre à cette époque de la renaissance, en mêlant ou, pour mieux dire, en subordonnant la représentation des poëtes et des sages du paganisme à celle des juges, des rois et des prophètes de l'ancienne loi, des apôtres et des confesseurs de la nouvelle, et les figures des sibylles antiques à celles des saintes femmes de la Bible et de l'Évangile. Les bustes en ronde bosse des poëtes et des sages païens, à droite; à gauche, ceux des sibylles, placés, comme on le voit dans la gravure, sur l'appui des stalles du premier rang, se font face de chaque côté des degrés qui conduisent au rang supérieur. Des banderoles portent les noms de Secundus, Quintilianus, Seneca, Ptolomæus, Terentius, Cicero, Pythagoras. A côté de ces personnages, l'artiste s'est représenté lui-même, tenant une couronne de laurier; il a de même figuré, en face, le portrait de sa femme à la suite des sibylles, dont les noms sont également gravés dans le bois. Au second rang, sous les images sculptées en haut relief au dossier de chaque

stalle, on lit les noms des personnages de l'Ancien Testament; à gauche, Isaïas, Ézéchiel, Amos, Jonas, Samson, David, Josua, Hiob, Tobias, Daniel, etc.; à droite, Hulda, Lea, Sara, Ruth, Abigail, Regina Saba, Élisabeth, Bersaba, Suzanna, etc. Le dossier de la stalle qui occupe le milieu de ce rang, de chaque côté, a pour ornement, au lieu d'une figure humaine, l'aigle impériale, avec les armes de la ville. Enfin, dans le couronnement du dais sont représentés en très-haut relief et presque en ronde bosse, d'un côté, les saints Damien, Étienne, Georges, André,



Stalles dans le chœur de la cathédrale d'Ulm. — Dessin de Lancelot.

Pierre, Paul, Jean, Thomas, Matthieu, Laurent, etc.; de l'autre, les saintes Anastasie, Marthe, Marie-Madeleine, Agnès, Ottilie, Dorothée, Marguerite, Ursule, Lucie, Cécile, Élisabeth, Waldburga, et, aux deux extrémités, les saints médecins Côme et Luc. Toutes les têtes, d'une exécution large et franche, ont un caractère extraordinaire de vérité, et par l'examen des types que l'on retrouve encore vivants dans le pays, aussi bien que par les costumes, qui sont ceux du temps où le sculpteur vivait, on est assuré qu'il ne cherchait pas bien loin ses modèles. On pourrait critiquer dans les personnages qui décorent le dais un peu de maigreur et de sécheresse, et cette recherche des détails qui amoindrit souvent, dans les ouvrages des anciens artistes de l'Allemagne, des figures d'ailleurs admirables de vigueur ou charmantes de grâce et de naturel.

L'inscription gravée derrière la première stalle du second rang, au midi : *Georg Syrlin 1460 incepit hoc opus*, et celle qu'on lit au dossier de la dernière stalle du même rang : *Jörg Syrlin 1474 complevit hoc opus*, indiquent en quelle année l'artiste commença son travail et quelle en fut la durée. Il paraît qu'il dépassa quelque peu la limite qu'il s'était fixée, car, d'après les comptes qui ont été conservés, il devait tout achever en quatre années.

Ce Georges Syrlin appartenait à une famille de huchiers ou sculpteurs en bois qui avait pris rang, vers 1430, parmi la bourgeoisie d'Ulm, ville impériale alors riche et puissante par son commerce. En ce temps, il n'était pas rare de voir l'art sortir de la pratique du métier, et d'habiles ouvriers, devenus des artistes distingués, passer journellement de l'œuvre où ils trouvaient leur gagne-pain à celle qui satisfaisait une plus haute ambition. Georges Syrlin, qui est compté parmi les sculpteurs les plus éminents de l'Allemagne au quinzième siècle, n'était, comme son père et son aïeul, qu'un huchier menuisier, c'est-à-dire qu'il faisait les travaux dont se chargent aujourd'hui les sculpteurs en bois employés par nos fabricants de meubles. Il construisit et sculpta, en cette qualité, une chaire destinée à l'empereur à son passage à Ulm, en 1473. On raconte que, mécontent de quelques procédés des magistrats de sa ville natale, il s'éloigna, se rendit à Vienne, où il tomba dans la misère. Il mourut dans cette dernière ville, ou, selon d'autres, à Ulm, peu de temps après y être revenu. Son fils, qui s'appelait Georges comme lui, héritier de son talent, n'aurait pas été plus heureux, s'il fallait en croire un récit évidemment légendaire. On prétend que les moines du cloître de Blaubeuren, en Bavière, pour qui il avait sculpté d'admirables stalles, lui auraient crevé les yeux, afin qu'il ne pût désormais se surpasser lui-même et donner à d'autres la gloire de posséder son chef-d'œuvre. Le second Syrlin exécuta aussi plusieurs ouvrages pour la cathédrale d'Ulm. On attribue, au surplus, au père et au fils plus d'une œuvre d'origine incertaine, uniquement parce qu'on ne les juge pas indignes de leur talent.

Trois choses sont primitivement contemporaines : — l'homme, la liberté, la lumière. *Maxime des Celtes.*

LES VENTES D'OBJETS D'ART

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le dix-septième siècle avait hérité du goût de la renaissance pour les médailles et les pierres gravées. C'était la grande *curiosité*, à laquelle appartenaient encore les marbres antiques et les peintures de style. La petite *curiosité* comprenait les tableaux de genre, les dessins, les estampes, les coquilles et les autres menus objets; elle était moins bien vue, et les hommes du grand monde se moquaient volontiers de ceux qui la recherchaient. La Bruyère, écho des sentiments de la haute société, voyait une manie, un travers, rien de plus, dans la passion pour les anciennes gravures. Mais, dès la fin du règne de Louis XIV, un changement notable se manifesta dans le goût, les préférences et les aspirations de ce qu'on nommait alors *la cour et la ville*. L'esprit public, dégagé des entraves de l'étiquette sévère imposée même à l'ameublement par un roi cérémonieux, se jeta dans les nouveautés, les fantaisies et les aventures. Le règne de Louis XV fut en quelque sorte l'âge chevaleresque de la *curiosité*. Nos pères entrèrent dans ce domaine comme dans un nouveau monde, et ils en firent la conquête avec cette furie française qui est d'ancienne date, mais que n'affaiblissent ni les événements ni les années. Les princes du sang et les seigneurs du plus haut lignage furent les premiers à s'illustrer dans ce nouveau genre de gloires et de conquêtes. La longue série des amateurs du dix-huitième siècle est pleine de Bourbon, d'Orléans, de Conti, de Bouillon, de Montmorency, de Polignac, de Voyer d'Argenson, de Choiseul, de Noailles, de Chevreuse, de Brissac, de Chabot, de Vaudreuil, de Praslin, de Calonne et d'autres noms très-nobles, aussi fameux et plus retentissants dans les annales de la curiosité que dans les fastes militaires et politiques des derniers temps de l'ancienne monarchie.

A la suite et à l'exemple de la noblesse, la haute et moyenne bourgeoisie s'émut et envahit le terrain de la curiosité. Tout roturier enrichi et raffiné voulut avoir son *cabinet*. Les objets d'art, de luxe et de fantaisie, rangés jusqu'alors dans le superflu, commencèrent à paraître à bien des gens le nécessaire.

Le peu de productions dont disposaient les marchands ou que la mort de quelque curieux amenait au marché était une source bien maigre pour un pareil surcroît de consommateurs altérés; d'autant plus que le roi et les héritiers se réservaient souvent la fleur des *inventaires*. C'est le nom qu'on donnait alors aux ventes publiques après décès, qui se faisaient au domicile du défunt. La succession ouverte, l'inventaire commençait. Le notaire appelait à son aide l'huissier-priseur, dont l'office consistait à priser les meubles et effets laissés par le client, et à vendre à l'encan tout ce que les héritiers ne gardaient pas au prix d'inventaire. Les meubles meublants étaient à l'abri de grossières méprises dans les estimations par leur nature même; mais la valeur des objets d'art étant aussi variable que le goût public, la prisée de ces objets se faisait fort à la légère, pour ne pas dire à tout hasard. Un tableau s'appelait un tableau; l'huissier-priseur n'en savait pas plus là-dessus, et il se connaissait tout aussi peu aux bronzes antiques et aux armures milanaises, qui se vendaient pêle-mêle avec le vieux cuivre et la vieille ferraille. Hélas! combien de collections précieuses ont été enterrées avec leurs fondateurs! On se consolerait au moins si elles avaient été ensevelies avec éclat, aux salves des enchères retentissantes, si un catalogue bien détaillé nous en avait conservé la mémoire; mais peut-on avoir assez de regrets pour celles qui ont eu des funérailles sans bruit et sans honneur? Ainsi ont disparu les fameux cabinets des comtes d'Hoym, de Nocey et de Morville, ceux du président Ramborneau, de l'abbé de Camps, de M. de Montarsis, du chevalier de Lorraine, et tant d'autres, dont on retrouve les débris dans les collections d'origine plus récente. Nous ne connaissons guère mieux les cabinets de M. de la Châtaigneraie, de la comtesse

de Verrue et du prince de Carignan; car les catalogues que nous en avons sont si vagues, si insignifiants, qu'on ne saurait y prendre une idée précise des trésors renfermés dans ces trois cabinets, les plus riches et les plus nombreux de tous ceux qui existaient à Paris dans la première moitié du dix-huitième siècle.

L'ordre et la régularité qui règnent aujourd'hui dans nos ventes d'objets d'art nous viennent de la Hollande, où ils étaient établis dès le dix-septième siècle. Gersaint, marchand de curiosités, en eut connaissance par les voyages qu'il fit dans ce pays; il les importa en France en 1733. C'est de cette année-là, du moins, qu'est daté le catalogue de la première vente qu'il fit chez lui, à Paris, et qui fut suivie d'autres ventes, précédées d'expositions publiques et conduites par Gersaint en personne, assisté d'un huissier-priseur. Outre que ces ventes présentaient des garanties irrécusables et l'attrait de la nouveauté, elles offraient encore aux amateurs une foule d'avantages, tels que la facilité de voir à différentes reprises les mêmes objets, l'occasion de se rassembler, de disputer sur la demi-teinte et le clair-obscur, sans compter le plaisir de parler froidement d'un morceau qu'on brûle d'avoir en sa possession. Aussi les ventes, chez Gersaint, étaient-elles très-goûtées des curieux, qui s'en faisaient un amusement et une habitude. Ce qui aidait encore beaucoup au succès de ces ventes, c'est qu'elles étaient annoncées par des catalogues bien complets, avec des observations générales sur chaque genre de curiosité, et avec des notes spéciales concernant les pièces les plus remarquables, de sorte que l'amateur, mieux renseigné sur l'objet qu'il recherchait, se déterminait plus volontiers à y mettre des enchères supérieures et à grossir ainsi le produit des adjudications.

Le résultat obtenu par Gersaint modifia l'opinion peu éclairée qu'on avait eue jusqu'alors des mesures préliminaires à prendre dans les ventes publiques. Les huissiers-priseurs préposés formellement par la loi pour sauvegarder les intérêts privés en même temps que les intérêts du fisc, et portés d'ailleurs par leurs intérêts particuliers à augmenter le prix réalisable d'une succession, sentirent la nécessité de séparer des meubles meublants les objets d'art et de curiosité, pour en faire une vente à part, au moyen d'un catalogue intelligent et détaillé, avec les ressources d'une publicité plus étendue qu'une simple apposition d'affiches. Ils eurent recours à des experts dont la réputation de probité et de savoir était connue, et à qui les vendeurs, aussi bien que les acheteurs, pouvaient le plus souvent se fier.

Ces sortes d'experts vraiment experts se trouvaient dans ce temps-là. Les catalogues rédigés par Mariette et Gersaint, à l'occasion de la vente des collections que possédaient Crozat, Quentin de Lorangère, Bonnier de la Mosson, le chevalier de Laroque, le vicomte de Fonspertuis, le banquier Charles Godefroy et le peintre Charles Coypel (1741 à 1753), sont demeurés les chefs-d'œuvre du genre. Sobres d'éloges sur les hautes qualités des articles de vente qui y sont détaillés, ils abondent en faits curieux et en renseignements instructifs qu'on chercherait vainement ailleurs. Il ne faut accepter, cependant, qu'avec une certaine réserve les énonciations de ces catalogues. Car si quelques-unes des erreurs qu'ils renferment sont de la nature de celles qui peuvent échapper à tout le monde, même aux plus savants, il s'y rencontre aussi des inexactitudes parfaitement volontaires. L'expert le plus honnête n'a pas toujours le courage de nuire par sa franchise aux intérêts pécuniaires de ceux qui sont ses amis ou ses clients.

Les catalogues de vente qui font suite à ceux dont nous venons de parler sont d'un intérêt beaucoup plus faible, moins savants et moins bien rédigés que ceux de Mariette et de Gersaint. Helle, Glomy, Remy, Joullain père et fils, experts très-occupés dans les années de 1755 à 1777, marchent sur les traces de leurs excellents devanciers; mais ils les suivent de loin et d'un pas boiteux. On sent le compère et le partenaire dans les nombreux catalogues qu'ils ont rédigés. Les descriptions n'y sont pas toujours telles qu'elles pourraient être avouées par des appréciateurs de bonne foi; les grands noms s'y trouvent trop souvent accolés à des choses infimes; tout y est indistinctement recommandé comme *charmant, piquant et ragoûtant*. Basan, le célèbre marchand d'estampes, a fait les catalogues qui ont servi de base à la vente des collections formées par Mariette, Neyman et le marquis de Menars (1775 à 1782); ils tiennent de l'ancienne manière, tandis que les autres sont généralement taillés sur le nouveau patron, inventé et mis en vogue par Pierre Remy.

Il est très-sûr que les catalogues à la Remy, tout mauvais qu'ils sont, n'ont pas peu contribué à faire valoir les curiosités les plus diverses que la mort et la spéculation ont fait tomber dans les ventes publiques du dernier siècle; ce n'est même, pour ainsi dire, que depuis ce temps-là qu'on a rendu plus de justice aux ouvrages exquis, tant de la nature que de l'art, et qu'on s'en est plus vivement disputé la possession. Les ventes, qui dès lors se sont suivies sans relâche et toujours en augmentant chaque année, avaient rendu le goût des arts très-général à Paris; elles l'excitaient et le formaient; elles servaient de cours public à l'amateur pour acquérir des lumières sur la rareté et le prix des ouvrages qu'il recherchait de préférence; celui même qui n'y allait que poussé par la curiosité y trouvait son profit en écoutant les connaisseurs.

Les ventes d'autrefois avaient une allure à peu près analogue à celle que présentent les ventes d'aujourd'hui. Ce serait cependant une erreur de croire qu'elles offraient l'aspect actuel des salles de l'hôtel Drouot, envahies par la foule et faisant pendant à la Bourse. De 1740 à 1770, les ventes se passaient ordinairement en famille, dans le petit monde des curieux et des amateurs. La gravure que nous publions en est un témoignage authentique; elle représente probablement une de ces ventes qui se faisaient chez Gersaint, pont Notre-Dame; chez Remy, rue Poupée; et chez les Grands-Augustins, quai de la Vallée, car ces religieux avaient aussi plusieurs salles qu'ils louaient pour ces sortes d'opérations, et on y faisait encore des ventes en 1793.

La scène est une salle ornée de peintures et de sculptures; un lustre suspendu au plancher, et garni de quatre bougies, indique que la vente se prolongera assez avant dans la soirée. Une longue table demi-circulaire y forme une enceinte réservée, au centre de laquelle l'expert, assis à une petite table à part, conduit la vente avec l'aide de deux crieurs et de l'huissier-priseur. Ce dernier, simplement assis à la table commune, n'occupe pas encore la place d'honneur, c'est-à-dire la tribune du haut de laquelle les commissaires-priseurs dirigent aujourd'hui les ventes; mais il est déjà muni du petit marteau d'ivoire. Les assistants sont joailliers, secrétaires du roi, artistes, trésoriers, marchands suivant la cour, receveurs des ventes ou maîtres des comptes. Deux ou trois agents achètent pour le roi de Prusse, l'électeur de Saxe ou le duc de Bavière; quelques simples spectateurs se tiennent debout; ils sont intrus et connaissent le respect qu'ils doivent aux gens de la maison.

Si le nombre des amateurs s'étendit avec l'amour des arts, la quantité des marchands augmenta dans une proportion beaucoup plus grande, et d'autant plus surprenante que les collectionneurs avaient pris l'habitude de se

trouver aux ventes publiques et d'y faire leurs acquisitions. Les marchands, voyant leurs boutiques peu achalandées, suivirent l'amateur aux ventes, et se dédommagèrent de son dédain en lui faisant payer chèrement les morceaux friands qu'il enviait. Il en résulta pour les vendeurs des avantages prodigieux. En 1772, le duc de Choiseul fit vendre aux enchères son cabinet composé de cent quarante-sept tableaux, qui produisirent 444 000 livres. Il en avait retiré dix-huit morceaux, des plus précieux, qu'il vendit à l'amiable 85 000 livres. Le tout avait coûté au duc de Choiseul 190 000 livres.

Nous voici arrivés à la brillante époque du commerce de la curiosité, aux premières années du règne de Louis XVI. Les amateurs étaient alors nombreux, et n'hésitaient pas à payer fort cher tout ce qui leur plaisait. Cependant cette ardeur se ralentit un peu après la mort de Blondel de Gagny, de Randon de Boisset et du prince de Conti. Ces trois grands curieux avaient réuni les plus merveilleuses collections de belles et riches choses que jamais particuliers eussent possédées. Je ne parle pas des tableaux de choix, la plupart hollandais, flamands ou français, et assez nombreux pour en former une dizaine de galeries très-remarquables; mais des bronzes rares, des meubles de Boule, des porcelaines de Chine, des laques du Japon, qui s'y trouvaient à profusion. Les débris de ces immenses cabinets se trouvant partagés entre les amateurs par les ventes qu'on en fit dans les années 1776 et 1777, il y eut par la suite un peu moins d'empressement, et l'encombrement du marché fit un peu baisser le cours. Mais le goût de la curiosité se réveilla plus vif que jamais après cette courte léthargie, et la valeur des objets d'art haussa rapidement.

De 1779 à 1789, deux marchands surtout ont été maîtres dans le commerce de la curiosité; leur règne s'est prolongé même à travers la révolution, jusqu'à la fin de l'empire. Actifs, entreprenants, intelligents et connaisseurs, ils ont beaucoup contribué à raviver et à entretenir la passion des arts chez les grands seigneurs et les opulents financiers des derniers temps de l'ancien régime. Ces marchands sont Lebrun et Paillet. Ils firent de fréquents voyages dans les pays étrangers, et la quantité des objets de toute espèce qu'ils en rapportèrent doubla la masse des richesses rassemblées dans les collections de Paris.



Vente de tableaux en 1788. — Dessin de Bocourt, d'après Rowlandson.

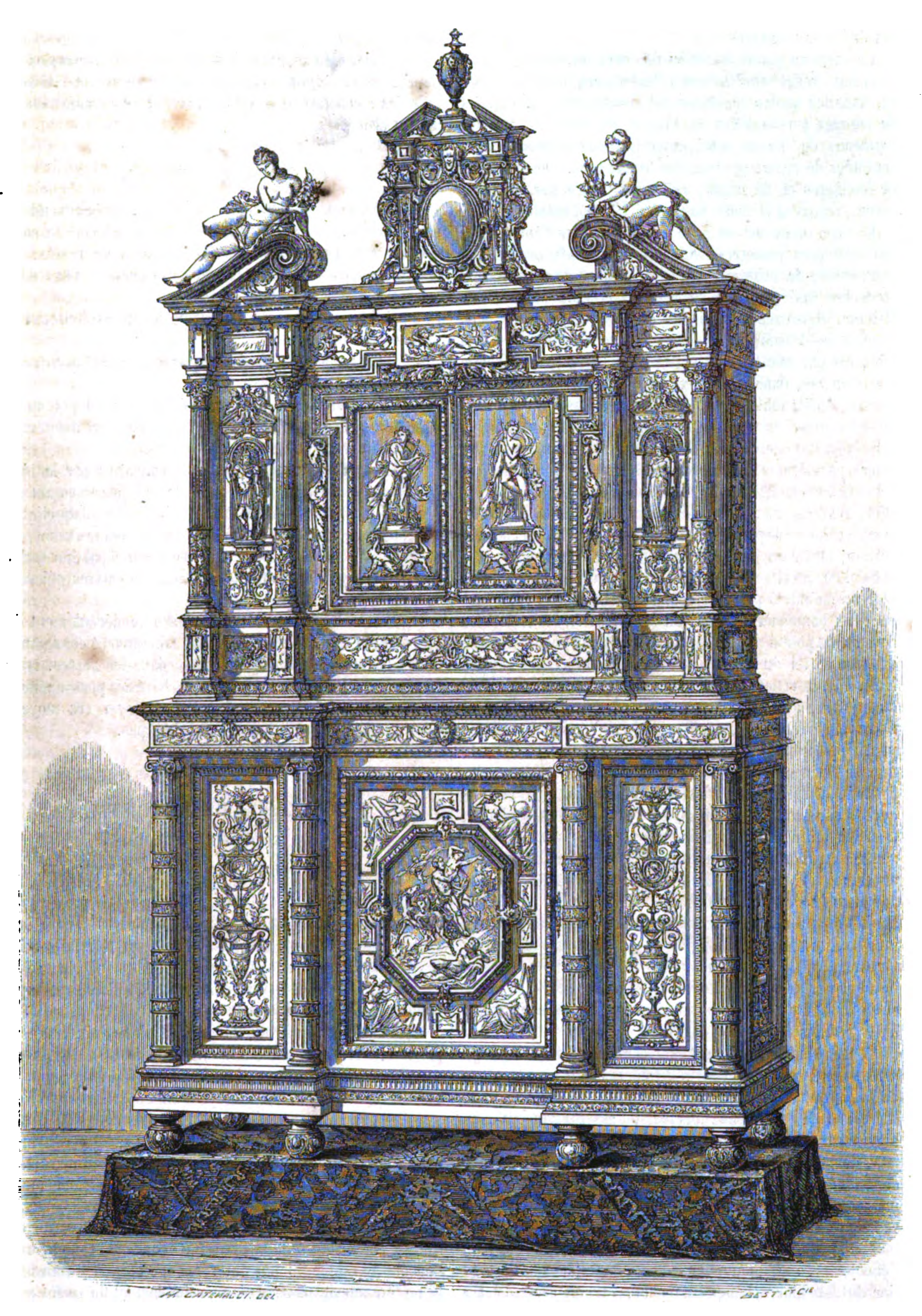
En 1780, Paillet acheta l'hôtel de Bullion, situé rue de la Plâtrière, aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau. Cet hôtel, bâti originairement vers 1630, pour Claude de Bullion, surintendant des finances, était décoré de deux galeries peintes par Simon Vouet et Jacques Blanchard. Paillet fit reconstruire la plus grande partie des bâtiments, et forma une espèce d'établissement consacré aux ventes publiques. Il y avait six salles disposées à cet effet. Les ventes de tableaux et autres objets curieux se faisaient dans la plus grande, qui était éclairée par le plafond. Lebrun, logé rue de Cléry, à l'ancien hôtel de Lubert, dont il était propriétaire, y fit bâtir aussi une salle spacieuse, propre aux ventes publiques de tableaux et autres productions des arts; elle fut ouverte en avril 1787.

Ces nouvelles salles étaient mieux appropriées à leur destination; les ventes qu'on y faisait voulaient de l'espace, une belle lumière et certain confort; car les amateurs qui les fréquentaient étaient bien aises d'y retrouver quelque apparence de ce luxe et de ces agréments qu'ils quittaient en sortant de chez eux. Cependant, s'il faut en croire Mercier, qui, à la vérité, aime à charger ses tableaux, l'hôtel de Bullion, en 1782, se trouvait aussi encombré de marchands de bric-à-brac, de chaudronniers, de petits revendeurs, aussi plein de cris et de tumulte assourdissants, que l'était, il y a une quinzaine d'années, l'hôtel voisin de la place de la Bourse, héritier de son nom, de sa célébrité et de sa destination.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

Voy. p. 205, 235, 279, 381.

MEUBLE PAR FOURDINOIS.



Exposition universelle de 1862. — Meuble en ébène par Fourdinois. — Dessin de Catenacci.

Parmi les produits de l'industrie française qui ont obtenu et mérité le plus de succès à l'Exposition universelle de 1862, il faut placer le meuble dont nous donnons ici la gravure. Ce meuble, dessiné et sculpté par M. Henri Fourdinois fils, est en ébène. Il consiste, comme on le voit, en deux corps superposés, dont quatre colonnes posant sur une base et supportant un entablement forment les divisions naturelles.

Le panneau placé au milieu du corps inférieur est orné d'un bas-relief représentant l'Enlèvement de Proserpine, et, dans les quatre écoinçons qui l'entourent, des figures de femmes personnifient les Arts et les Sciences. Sur les panneaux de chaque côté, entre les deux colonnes, sont sculptées de riches et élégantes arabesques. Des rinceaux de feuillages et de fruits, reliés au centre par un mascaron, couvrent la plate-bande qui forme l'entablement.

L'étage supérieur est posé en retraite sur l'autre. Les colonnes plus resserrées vers les extrémités ne laissent entre elles, de chaque côté, que la place de deux niches contenant les statuettes en ronde bosse de Mars et de Bellone. L'arcade des niches est surmontée d'un petit fronton au-dessus duquel on voit deux figurines d'enfants séparées par une tête de biche. La disposition réciproque des colonnes dans les deux corps du meuble est d'un heureux effet; mais elle a le défaut, en laissant au milieu du corps supérieur un plus large espace, d'isoler et d'amoindrir la partie centrale du couronnement, qu'un intervalle assez considérable sépare des volutes sur lesquelles on voit assises les figures de l'Abondance et de la Paix. En effet, cet écusson, entre deux supports à chapiteaux de face, et deux supports latéraux à tête de griffon et à pied de lion, forme au haut du meuble une sorte de petit édifice qui ne se rattache pas assez à l'ensemble et paraît plutôt être un meuble à part. Le compartiment central est divisé en deux panneaux où l'on voit sculptées en bas-relief les figures d'Apollon et de Diane. Une autre figure, sculptée dans un cartel au milieu de l'entablement, représente la Nuit. Ce bas-relief correspond, dans l'ordonnance générale du meuble, aux petites figures de femmes couchées que l'on voit au centre des ornements du soubassement. On ne peut trop louer le goût qui a présidé à toute la composition de ce meuble, le choix des ornements, l'élégance des figures, et ce fini dans l'exécution d'autant plus remarquable que moulures, bas-reliefs, figures de ronde bosse, tout est taillé en plein bois, procédé de grand art qui ajoute singulièrement à la difficulté, mais aussi à la beauté du travail. Il y a loin d'un ouvrage semblable, sculpté par la main de l'artiste même qui l'a conçu, à ces faciles chefs-d'œuvre qui sollicitent trop souvent notre admiration, incohérents mélanges de figures d'emprunt et d'ornements mal ajustés. Ajoutons que peu d'hommes aujourd'hui se forment par des études aussi sérieuses le goût et la main, et se mettent en état de lutter ainsi avec les féconds et délicats artistes de la renaissance.

Le meuble de M. Fourdinois, composé dans le style du temps de Henri II, peut être, en effet, comparé, sans trop de désavantage, aux productions de cette élégante époque. C'est alors que l'ébène, jusque-là assez rarement employée par les sculpteurs et seulement pour de petits objets, devint le bois le plus recherché : sa dureté, le poli dont elle est susceptible et qui fait ressortir les parties mates de l'ornementation, sa couleur sombre et unie, convenaient à un art arrivé à une assez grande perfection pour tout enrichir par la beauté du travail. De ce temps date l'ébénisterie, ou, pour mieux dire, c'est alors que le métier des huchiers changea de nom, et que ceux d'entre eux qui s'appliquaient aux ouvrages les plus délicats s'appelèrent ébénistes. Quelquefois on égayait la sévérité de l'ébène en y appliquant des incrustations de pierres dures ou de marbres de différentes couleurs. M. Fourdinois, suivant de semblables modèles, a placé en plusieurs endroits (dans les encadrements des panneaux, au-dessus des colonnes du corps supérieur du meuble et aux piédestaux portés par des Chimères, sur lesquels sont assis Diane et Apollon) de petits compartiments de jaspe et de lapis-lazuli.

L'intérieur du meuble n'est pas travaillé avec moins de délicatesse ni de goût. Les battants, en s'ouvrant, laissent voir des incrustations d'ivoire gravé et des mascarons en argent ciselé.

PENSÉES DE QUESNEL.

— L'orgueil, l'entêtement, l'intérêt, ligués ensemble, sont capables de tout. Quand une fois on a formé sa conscience sur ses passions, la fureur passe pour zèle, de noires conspirations pour de pieux desseins, et d'horribles attentats pour des actions héroïques.

— Qui s'examine bien soi-même n'est pas facile à reprendre les autres.

— On n'est jamais plus dangereusement tenté que quand on croit ne le pouvoir être.

— Qui mesure la vérité sur l'éclat, les talents ou la noblesse de ceux qui l'annoncent, est bien en danger de recevoir l'erreur et de rejeter la vérité.

— Un bon cœur se fait toujours connaître par le bien qui en sort, toutes les actions de la vie se ressentant du principe par lequel on les fait, et de la fin à laquelle on les rapporte. Le cœur corrompu, par la même raison, ne se peut pas toujours cacher, parce qu'une passion trahit l'autre. Rien ne peut étouffer la voix des œuvres qui sont la langue du cœur.

— Le déréglement du cœur cause le déréglement du jugement et de l'esprit. La passion fait souvent condamner dans les uns ce que l'on approuve dans les autres. Rien de si commun que ces erreurs et ces hérésies personnelles; rien aussi de plus criminel que d'employer ces moyens pour rendre odieux ceux qu'on n'aime pas.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370, 378.

Marie Coutet sentait glisser la corde, voyait passer près de lui la cascade écumante, et songeait avec désespoir que toute sa force et toute son adresse ne pouvaient lui servir. Il descendait lentement. Convaincu bientôt que rien ne le sauverait, il ne pensa plus qu'à son ami. Fouillant dans sa poche, il en tira son couteau.

— Adieu, Jacques, adieu! cria-t-il d'une voix émue et retentissante qui dominait le bruit de la cascade; je ne veux pas que tu périsses avec moi. N'oublie point le pauvre montagnard, qui t'aimait du fond de son cœur.

En disant ces mots, l'homme intrépide coupa la corde et tomba dans le gouffre. Un cri d'horreur, un cri surhumain fit tressaillir les rochers d'alentour, mais il ne sortait pas de sa bouche; Marie était descendu silencieusement dans la tombe. C'était Jacques Balmat qui l'avait poussé, quand il avait senti que la corde ne le tirait plus, quand il avait compris que le chamoiseur venait d'accomplir son sacrifice, avant qu'il pût lui répondre et l'en dissuader. Il ne lui aurait pas survécu probablement et se fût jeté avec lui dans l'abîme, si l'excès de la douleur ne l'avait fait tomber en syncope. Il semble que la nature bienveil-

lante ait imaginé ce moyen pour empêcher l'homme de mourir ou de perdre l'esprit quand il est près de succomber sous le poids d'une affliction intolérable.

Jacques demeura longtemps immobile sur sa couche de granit. Le sentiment et la connaissance ne lui revinrent que peu à peu. Quand il sortit de l'anéantissement où il était plongé, il n'eut pas d'abord une conscience nette de lui-même : son imagination à demi éveillée se perdait en rêves confus. Ces rêves étaient sinistres, mais se chassaient l'un l'autre, comme les nuages poursuivis par la tempête. Enfin l'armurier ouvrit les yeux, sans reconnaître l'endroit où il se trouvait, sans se rappeler le funeste accident qui l'y avait précipité. Il examinait sur sa tête les rochers sombres que le soleil parait, dans le haut, de teintes carminées; il entendait avec surprise le grondement de la cascade. N'ayant ni blessure ni grave contusion, il reprit graduellement ses forces, et ses idées s'éclaircirent. Mais alors, quand l'épouvantable fin de Marie Coutet, quand son héroïque bravoure et ses dernières paroles, si navrantes et si affectueuses, lui revinrent en mémoire, son chagrin éclata comme un orage. Ce furent des cris, des pleurs, des sanglots, des imprécations, l'immense et terrible douleur d'une forte nature qui se révolte contre les injustices du sort. L'abîme et la montagne retentissaient de ces clameurs désespérées. Dans les transports de son affliction, le malheureux, se penchant sur la cascade, semblait demander au gouffre avide le compagnon qu'il avait perdu ; ses regards y plongeaient avec la blanche nappe, comme s'il espérait le découvrir. Enfin, se rappelant toutes les preuves d'affection qu'il lui avait données, tous les périls qu'ils avaient courus ensemble, et le charme de leurs entretiens, et l'harmonie invariable de leurs sentiments, sa douleur reprenait une affreuse intensité : il se roulait sur la pierre en se tordant les bras.

L'organisation humaine ne supporte pas longtemps de si effroyables secousses. Une lassitude nerveuse succéda forcément à cette crise. Jacques promenait autour de lui des regards mornes et sombres, mais tranquilles. Il voulut sortir au plus vite d'un lieu qui lui inspirait désormais un sentiment d'horreur. Il pensait avec effroi que la nuit pourrait l'y surprendre, et le bruit de la cascade, sourd, continuel, monotone comme un glas, le faisait frémir. Jetant un dernier regard vers l'abîme et un suprême adieu au héros enseveli dans ses profondeurs, il examina le roc pour savoir par où il l'escaladerait. Le premier coup d'œil lui donna la certitude qu'il avait franchi des pas bien plus difficiles, car la pierre rugueuse offrait partout des saillies et des pentes : la catastrophe du matin lui semblait plus que jamais l'œuvre de la fatalité. Un quart d'heure suffit au robuste montagnard pour sortir de la fosse qui venait de dévorer la plus chère partie de lui-même. Au lieu de retourner dans sa maison, il descendit à Courmayeur.

Comme on était au mois de juin, Balmat put y arriver le jour même. Le lendemain, il prit les meilleurs guides du bourg, parmi lesquels se trouvaient deux chasseurs de chamois, et les conduisit vers le lieu du désastre. Il fallait pénétrer, par quelque voie connue des montagnards, dans le précipice qui avait englouti le malheureux mineur. Si le torrent ne disparaissait point sous terre, comme il arrive quelquefois, on pouvait atteindre la cascade en suivant la gorge où roulaient ses flots. Les guides cherchèrent l'issue de l'étroit défilé. Ils remontèrent le courant jusqu'à l'embouchure de la galerie; là ils furent contraints de marcher dans le lit même que tourmentaient les eaux écumeuses. De hautes murailles granitiques les emprisonnaient, se dressaient à perte de vue, et ne laissaient tomber qu'un jour crépusculaire au fond de la galerie. Les sapins, les genévriers, les bouleaux, les épines-vinettes, les scolopendres, les saxifrages de toute nature, qui avaient pris racine dans les moindres irrégularités de la pierre, formant comme un voile, arrêtaient au passage ou affaiblissaient les rayons lumineux. Enfin on trouva Coutet brisé, défiguré. Jacques Balmat ne put retenir ses larmes et ses sanglots, et sa douleur émut tous les assistants; des pleurs humectèrent leurs yeux, malgré leur rudesse primitive et leur habitude des scènes tragiques, au milieu d'un pays accidenté où les catastrophes sont inévitables.

La fin à la prochaine livraison.

LES TZIGANES.

> Sorciers, bateleurs ou filous,
> Gais bohémiens, d'où venez-vous?
>
> BÉRANGER.

Nomades par caractère, hier campés sur les bords du Danube, aujourd'hui cachés dans une gorge des Carpathes, où seront-ils demain? Qui le sait? Ils vont, comme le vent les pousse, toujours devant eux, au gré du caprice ou du hasard. Ont-ils une patrie? Non. S'arrêteront-ils? Pourquoi? Ils disent, en regardant le soleil levant : « Celui qui est tout commence sa course; il reviendra au même point pour la recommencer encore. » Ils font comme le soleil. Les astres sont pour eux l'objet d'un culte particulier; ils leur attribuent tous les phénomènes terrestres et tous les événements de la vie. Ils sont sorciers, devins, chiromanciens; le teint basané, l'air hardi, tantôt d'une beauté superbe, tantôt d'une laideur repoussante; le regard étrange, plein de lueurs qui vous éblouissent ou d'une fixité froide qui vous glace; le langage figuré, le geste rapide et passionné; industrieux, adroits, musiciens-nés; évidemment faits pour la locomotion, le grand air et la liberté : tels sont ces aventuriers que toute l'Europe a connus, la France sous le nom de Bohémiens, l'Espagne sous celui de *Gitanos;* l'Italie les appelle *Zingarelli,* et les Principautés danubiennes, *Tziganes.*

C'est dans ce dernier pays qu'on les retrouve aujourd'hui en plus grand nombre. Ils ont reculé vers l'Orient devant les envahissements de notre moderne civilisation, pour laquelle ils n'ont montré d'abord que répugnance. Pourquoi? Peut-être que sous ses promesses les Tziganes soupçonnèrent des entraves. Ils eurent tort, sans doute. Dans les Principautés danubiennes, les boyards en firent leurs esclaves; un assez grand nombre cependant parvinrent à se soustraire au joug. Retirés dans les montagnes ou cachés au fond des forêts, vivant en plein air ou s'abritant sous des huttes grossières, ils purent conserver leur indépendance.

On en rencontre encore aujourd'hui tantôt ici, tantôt là, forgeant le fer, fondant l'étain, ou fabriquant, avec l'os et le bois, toutes sortes de charmants ouvrages qu'ils vendent à vil prix. Le produit de ces diverses industries, la mendicité, et un peu de vol, quand l'occasion s'en présente, tels sont leurs moyens d'existence. Quelques-uns d'entre eux, mieux vêtus et déjà plus civilisés, se sont fixés auprès des villes pour y exercer leurs divers métiers. Ces derniers sont surtout musiciens. L'aristocratie de province n'a pas d'autre orchestre pour ses bals, et le dimanche, dans les villages, ils font danser les jeunes paysans et jouent des airs nationaux aux anciens qui vont s'enivrer dans les cabarets. Boire au son de la musique est, pour le paysan roumain, la suprême félicité.

Les plus aisés possèdent une cabane qui reçoit le jour par la porte et par une petite ouverture vitrée de la largeur de la main. Les pauvres se contentent d'un trou creusé sous la terre. Un toit formé d'herbes sèches et

de joncs pétris avec de la boue recouvre l'ouverture. Leur mobilier ne les embarrasse point : pour batterie de cuisine une marmite, pour siége et pour lit une natte de joncs ; ils emportent cela sur leur dos quand il leur plaît de changer de demeure. C'est le dénûment complet ; mais, derrière cette misère, il y a les biens que Dieu fit pour tous : le grand air, l'espace, le ciel bleu, le soleil, la liberté.

Leurs frères esclaves étaient naguère encore bien plus à plaindre : dégradés par l'esclavage, abrutis par l'ignorance et par les coups, ils n'avaient pas même en dédommagement une plus grande somme de jouissances matérielles. C'était un troupeau que le boyard entretenait au moins de frais possibles. Il les nourrissait de *mamaglia*, espèce de bouillie compacte faite de farine de maïs. Leur vêtement d'été consistait en une chemise de grosse toile qu'ils portaient jusqu'à ce qu'elle tombât en pourriture. La pluie faisait l'office de la lessive. Les enfants allaient tout nus. L'hiver, ils se drapaient dans quelque lambeau jeté au rebut : vieux habits, vieilles couvertures, vieux tapis, tout leur était bon. Quant au logement, on ne s'était pas même donné la peine d'y songer. Ils logeaient partout. Le matin, le *vatave* (intendant) du seigneur, soigneusement enveloppé dans ses fourrures, et la main armée d'un fouet, les rassemblait pour leur distribuer la tâche du jour. C'était un spectacle navrant : une troupe puante, hâve, demi-nue, grelottante, sortait des écuries, des cuisines, des hangars, de partout. L'intendant, généralement dur et inflexible, frappait autant par goût que pour faire preuve de zèle.

Tel était encore, en 1852, le sort des Tziganes appartenant aux boyards. Ceux de l'État, en Valachie, avaient été affranchis par Alexandre Ghika en 1837, et ceux du clergé, en Moldavie, par Michel Stourdza, en 1844. Les affranchis furent répartis dans les villages, et reçurent des seigneurs, comme les autres paysans, des terres de labour qu'ils cultivèrent à titre de corvéables. Un de ces villages, représenté par la gravure, donne une idée de leurs habitations. Ce n'était guère là qu'un changement de servitude ; mais enfin c'était un pas vers la réhabilitation morale : ils devinrent hommes. Les boyards furent lents à suivre cet exemple ; ils se regardaient comme les propriétaires de cette chair humaine, et demandaient de grosses indemnités !

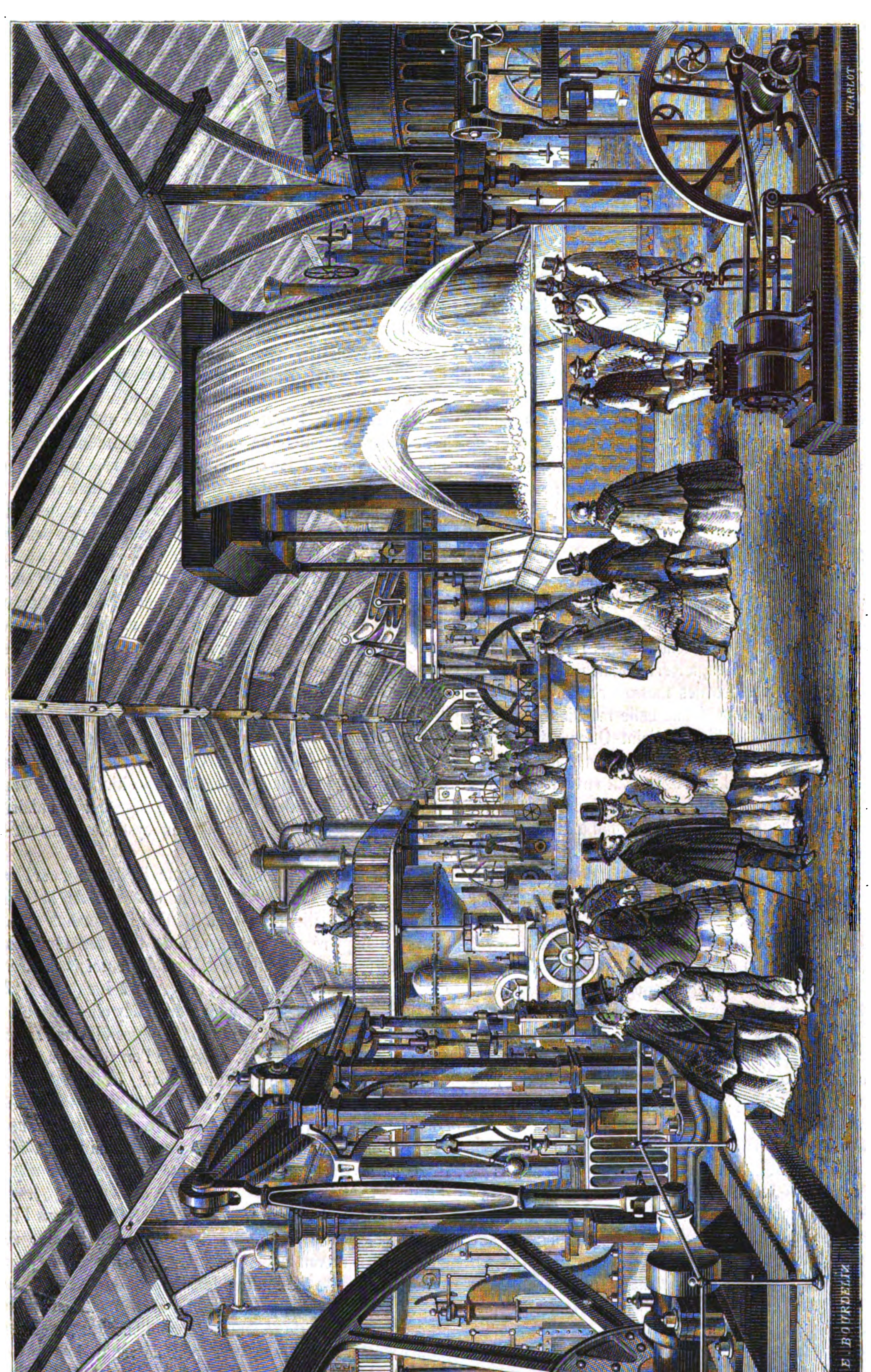
Village tzigane, en Valachie. — Dessin de Lancelot.

Cependant il fallut bien s'exécuter. Quand les Roumains, menacés dans leur nationalité, invoquèrent la protection de l'Europe occidentale, ils comprirent qu'avant de faire appel à la sympathie de peuples libres, il convenait d'abord d'abolir chez eux l'esclavage. L'affranchissement général fut prononcé. Malheureusement cet acte d'humanité est resté pour beaucoup sans application. Partout où le Tzigane est resté à titre de domestique, il est encore de fait un esclave. Le même préjugé barbare pèse sur lui, le même mépris l'abreuve ; son nom est une flétrissure : Tzigane est toujours, en Roumanie, le synonyme d'animal immonde. Les Roumains ont souvent à la bouche les mots d'humanité et de justice ; travailler à relever de l'abjection ces pauvres êtres dégradés par la souffrance, les rendre régénérés à la grande famille humaine, affranchir leur âme, enfin, serait non-seulement une action humaine, ce serait une action juste : les fils ne doivent pas moins aux victimes de leurs pères.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862.

Suite. — Voy. p. 205, 235, 273, 381.

LES MACHINES.



Exposition universelle de 1862. — Vue prise dans la grande annexe des machines. — Dessin de Bourdelin.

La grande annexe de l'Exposition universelle comprenait quatre longues travées parallèles, couvertes d'une toiture légère, vitrée de distance en distance, et supportée par une suite de fermes en demi-cercle.

Les quatre nations qui représentaient surtout l'industrie mécanique étaient, par ordre d'importance, l'Angleterre, la France, la Belgique et la Prusse. Ensuite venaient l'Italie, l'Autriche, la Bavière et les États-Unis d'Amérique. L'Espagne, le Portugal, la Russie, la Suède et la Norvége avaient envoyé peu de produits.

Les moteurs à vapeur ont, depuis un demi-siècle, puissamment contribué à fonder la prospérité industrielle qui caractérise notre temps. On peut les appliquer à toutes les industries. Grâce à eux, les travaux métallurgiques ont pris une merveilleuse extension. Leur emploi a facilité l'exploitation des mines, et a permis de réaliser dans les manufactures les principes de l'organisation et de la division du travail, et c'est ainsi qu'on est arrivé à livrer à bas prix les choses les plus nécessaires aux besoins de toutes les classes de la société. Les moteurs à vapeur, enfin, ont établi entre les villes, les pays, les continents même, ces relations promptes et faciles qui favorisent peu à peu la grande union pacifique des peuples.

Le progrès est notable, surtout dans notre pays, supérieur à l'Angleterre même dans l'art de distribuer et de ménager la vapeur comme force motrice. Cette supériorité tient au prix élevé des combustibles en France, qui a obligé nos ingénieurs à trouver des dispositions économiques.

Les moteurs de bateaux à vapeur doivent être mis en première ligne quand on parle des machines anglaises : ceux de MM. Maudslay, Sons et Field, Humphrys et Tennant, de Londres; Penn et Son, de Greenwich; Vod et Mac-Grégor, de Glasgow, étaient les plus remarquables à l'Exposition. Toutefois l'Angleterre n'était pas sans rivale.

La Compagnie française des messageries impériales de la Méditerranée avait exposé une belle machine de bateau à hélice; MM. Farcot et fils, de Saint-Ouen, M. Lecouteux, de Paris, deux machines à vapeur horizontales d'une admirable construction. La Prusse avait envoyé deux machines : une machine du système Wolf, à deux cylindres verticaux, l'un à haute pression, le second à détente, exécutée par M. Egells, de Berlin, et une machine horizontale des ateliers de la Compagnie de navigation de Magdebourg. Deux machines horizontales, construites par MM. Scribe, de Gand, Houget et Teston, de Verviers, étaient les plus importantes de l'exposition belge.

Les grandes et curieuses machines à papier de MM. Bertram, d'Édimbourg, et d'Autrebande, de Huy, en Belgique, tenaient le premier rang parmi les machines des manufactures. On ne pouvait, sans un vif intérêt, suivre le jeu de ces ingénieux appareils, où le chiffon, versé à l'état de pâte liquide, sort à l'autre extrémité de la machine en bel et bon papier sur lequel on pourrait écrire immédiatement.

Les machines-outils occupaient une place importante à l'Exposition de 1862. On exécute aujourd'hui avec une parfaite régularité, au moyen de machines-outils, les travaux que l'on ne pouvait autrefois faire qu'à la main.

Une huilerie complète, exposée par M. Samuelson, accomplissait, devant le public, le travail de la décortication et du broyage des graines oléagineuses au moyen de deux colossales meules verticales mues par une machine spéciale à bielle articulée. Au sortir des meules, les substances sont soumises à l'action d'une presse hydraulique qui en extrait l'huile.

Parmi les machines à travailler le fer, on en voyait de fort curieuses. La force et la précision des pilons mus à la vapeur frappent toujours d'étonnement. Telle est la délicatesse de leur mécanisme, qu'à défaut des arbres, des bielles et de toutes les grosses pièces de forge que ces lourds marteaux sont destinés à modeler, les ouvriers qui les surveillent leur font boucher des bouteilles ou casser des noisettes. La coquille de la noisette placée sur l'enclume est brisée sans que l'amande soit aplatie. Cependant la masse qui donne le coup ne pèse pas moins de 500 kilogrammes.

L'exposition des locomotives, et en général de tout le matériel des chemins de fer, était admirable. Tous les systèmes de constructions se trouvaient représentés, depuis les lourdes machines qui traînent les cinquante wagons d'un convoi de marchandises jusqu'à l'élégante *crampton*, dont les roues n'ont pas moins de 8 mètres de développement et arpentent à pas de géant les plus longues distances.

D'autres machines, d'un plus petit modèle et d'une moindre force, destinées à la traction sur des routes ordinaires, sont surtout appelées à rendre des services aux grands agriculteurs. Elles peuvent servir, en effet, soit comme locomotives pour traîner les engins de la ferme aux champs, soit comme moteurs fixes pour la culture à la vapeur.

M. Grew, de Londres, avait exposé une locomotive d'une construction toute particulière. Cette machine n'a que deux roues à l'arrière; les quatre roues de devant sont remplacées par des patins. Elle est destinée à la traction sur la glace des trains de voyageurs et de marchandises entre Cronstadt et Saint-Pétersbourg, pendant l'hiver, lorsque la Newa est gelée.

La maison Cail avait envoyé de Paris les appareils complets d'une sucrerie. Le moulin à cannes, de 25 chevaux de force, avec conducteurs de cannes et de *bagasses*, les larges chaudières à *déféquer*, les hauts cylindres où se filtrent les *clairces* des sucres, les appareils d'évaporation dans le vide avec leur dôme de cuivre étincelant, formaient un ensemble grandiose qui attirait de loin les regards.

Nous citerons encore : une presse monétaire, du système Thonnelier, qui frappait sans cesse une énorme quantité de médailles commémoratives de l'Exposition débitées sur place; un modèle de viaduc, un générateur tubulaire, une grue-réservoir à colonnes, du système Neustadt et Bonnefonds, etc.

La nécessité d'élever l'eau pour la déverser suivant les besoins de l'industrie, de la culture, de la consommation des villes, et de l'irrigation des jardins et des parcs, a suggéré aux ingénieurs de tous les temps les plus intéressantes inventions. Il y a loin toutefois de la vis d'Archimède aux engins que l'on voyait à Londres, et la puissance de la fameuse machine de Marly elle-même est peu de chose auprès de celle des machines élévatoires que l'on construit actuellement. Celle que l'on voyait au milieu de l'annexe, œuvre d'ingénieurs anglais, élève, au moyen d'une force motrice relativement très-minime, une masse considérable d'eau qui se répand en cascade majestueuse. Le parfumeur Rimmel était parvenu, par un moyen dont il fait un mystère, à rendre odorante cette immense nappe d'eau.

Le tissage mécanique tend à se généraliser. Dans l'industrie cotonnière, la substitution du travail à l'aide des machines au travail manuel a opéré, aussitôt qu'elle s'est faite, une grande diminution dans le prix de revient. Dans le tissage des laines, la diminution a été moins sensible; plus le produit fabriqué a de valeur intrinsèque, moins le salaire de l'ouvrier pèse sur le prix de vente. Les manufactures de Rethel, Reims, Sedan, Louviers, Elbeuf, Mulhouse, étaient représentées à Londres, et les machines à tisser de MM. Noiret, Fourment, Hartmann,

Kœchlin-Dolfus, etc., ne le cédaient en rien aux machines anglaises.

On voyait dans la section anglaise beaucoup de métiers, appartenant surtout aux manufactures d'Irlande, constamment occupés à fabriquer des baréges, des cotonnades, des alpagas, des mousselines brodées, etc. L'Irlande emploie environ deux cent mille ouvrières tisseuses. D'autres métiers faisaient des tapis; ce n'étaient pas les moins curieux. Aussi étaient-ils constamment assiégés par une foule compacte de visiteurs. Peu de machines sont en apparence plus compliquées. Que d'efforts il a fallu, en effet, pour arriver à cette combinaison qui, sans autre guide qu'une suite de cartons habilement découpés et un choix de laines aux nuances appropriées, compose les étoffes les plus riches et les dessins les plus merveilleux! Kidderminster est la ville anglaise où l'on fabrique le plus de tapisseries. On sait que l'usage des tapis est universel en Angleterre. Ce qui, en France, est considéré comme un luxe, n'est que fort ordinaire à Londres, où il est, en revanche, de la plus grande recherche d'avoir un parquet ciré.

MM. Bernier et Arbey, constructeurs de Paris, réalisent chaque année des progrès considérables par le perfectionnement de leurs outils à travailler le bois. Leurs machines à couper et à *rainurer* les planches à parquet, à faire les formes pour la cordonnerie, étaient remarquables. Il semble que pour tailler la forme d'un pied dans un bloc de bois une connaissance toute particulière de l'anatomie humaine soit indispensable. Un outil montant et descendant, marchant en avant et en arrière, en suivant tous les contours d'une forme modèle, qui tourne sur elle-même en même temps que le bloc à tailler, produit en quelques minutes une forme achevée, et il suffit de combiner la différence de vitesse entre la marche du bloc et la marche du modèle pour tailler, sur un modèle unique, des formes de toutes grandeurs.

Une machine qui fait l'office de compositeur d'imprimerie, et qui se manœuvre au moyen d'un clavier de piano, construite par M. James Young, a été pendant toute la durée de l'Exposition l'objet d'un grand empressement. Il en était de même de deux des appareils à fabriquer la glace : l'un est anglais, et se fonde sur le principe de la vaporisation de l'éther; l'autre, français, supérieur par sa simplicité, produit le froid à l'aide d'une solution ammoniacale. Cette machine travaillait plusieurs heures chaque jour et amoncelait auprès d'elle une quantité de pains cylindriques de glace. Un homme était spécialement occupé à briser les pains et à en distribuer les morceaux à la foule.

De fort belles machines soufflantes à l'usage des hauts fourneaux figuraient parmi les produits de la Belgique et de l'Angleterre. L'une de ces machines, marchant sans cesse, envoyait une véritable tempête dans le tuyau conducteur, à l'extrémité duquel il était quelque peu dangereux de s'exposer.

On voyait aussi un petit appareil fabriquer ces sacs en papier que l'on emploie dans le commerce de détail. Le papier, pris dans la rame, sortait de la machine coupé, plié, collé en forme de sac et tout prêt à recevoir la marchandise. Une autre machine non moins ingénieusement combinée pour envelopper toute espèce de matière solide en forme d'un pain régulier servait, à l'Exposition, à envelopper du chocolat.

Plusieurs autres industries encore s'exerçaient à l'Exposition sous les yeux des visiteurs. Ainsi, les ouvriers d'une taillerie de diamants travaillaient, séparés de la foule par un abri en verre; des tourneurs d'ivoire débitaient à l'instant même les menus objets qu'ils fabriquaient.

On suivait aussi avec un grand intérêt les expériences des phares électriques et les essais de signaux de chemins de fer exécutés au moyen de petits modèles.

LES CHERCHEURS DE CRISTAL.

SECOND RÉCIT.

Fin. — Voy. p. 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370, 378.

On mit le corps sur une espèce de brancard dressé à la hâte, puis on le transporta péniblement hors de la galerie; Balmat le fit enterrer dans le cimetière de Courmayeur. Il garda le couteau de son ami et les deux fragments de la corde dont il s'était servi en souvenir de sa bravoure et de son affection; puis il revint chez lui accablé, s'enferma, ne voulut voir personne. Blaisot lui-même ne put obtenir d'abord aucun renseignement. Mais il insista, pressé par les habitants du village. La nouvelle du terrible drame commençait d'ailleurs à se répandre, avec toutes sortes de détails imaginaires, d'insinuations et d'interprétations malveillantes qui le dénaturaient. Par suite d'une donation mutuelle, les deux montagnards devaient hériter l'un de l'autre; Jacques allait donc posséder le petit avoir de Marie Coutet, et, bien que ce ne fût pas une fortune, cette aubaine ne laissait pas de faire envie à beaucoup de gens. Les jaloux et les détracteurs n'osérent point accuser ouvertement Jacques Balmat, dont ils craignaient le ressentiment; mais ils chuchotèrent, ils dirent que c'était là une aventure bien étrange, que la succession du défunt n'était pas à mépriser, et que son compagnon devait se féliciter sans doute de l'avoir recueillie. Personne, dans la montagne, ne surpassait en force et en adresse le chamoiseur; comment donc s'était-il laissé tomber à un endroit qu'on ne pouvait regarder comme très-périlleux? Les autorités auraient peut-être bien fait d'éclaircir la chose. En fin de compte, Jacques Balmat, qui aurait donné avec joie sa maison, son argent, ses outils, son linge et ses meubles pour sauver son ami, se trouva soupçonné de l'avoir fait périr pour s'emparer de son bien. La rumeur publique força les chanoines de Sallanches, seigneurs du vallon de Chamouny, à ordonner une enquête. Leur prévôt, le syndic et le greffier de la commune interrogèrent Balmat. Il répondit avec la force, l'émotion et la dignité d'un homme auquel on impute un crime dont l'idée seule lui fait horreur. Ce qui dominait dans toutes ses paroles, c'étaient le regret et la douleur. L'instruction néanmoins suivit son cours. L'armurier fut contraint de mener les magistrats au lieu où s'était accompli le lugubre événement, de se placer dans la même situation, avec la corde autour de la ceinture; on vit alors qu'effectivement le câble avait été coupé par le défunt. Ceux qui l'avaient tiré de la gorge fournirent d'autres détails non moins péremptoires. Un acte légal attesta l'innocence du prévenu.

Mais en lui rendant ce témoignage, on ne put rendre au mineur le courage moral que lui donnait le compagnon de ses travaux et de ses plaisirs. Depuis qu'il était seul, il avait l'air d'une âme en peine. Il se demandait constamment : « Que vais-je faire, et pourquoi me fatiguer à vivre? Personne ne se soucie de moi, et je ne m'intéresse plus à personne. Je suis plus délaissé qu'un orphelin, car mes cheveux blanchissent, et j'ai dépassé l'âge où l'on rencontre de nouvelles affections. D'ailleurs, qui pourrait me comprendre comme Marie Coutet? Quel homme pourrais-je aimer comme lui? Oh! j'aurais mieux fait d'aller le rejoindre au bas de la cascade! Nous aurions fini ensemble, comme nous avons vécu.

Après avoir abandonné la profession de guide, Jacques

abandonna aussi la recherche des cristaux. Il loua la maison de Coutet au jeune apprenti que son camarade avait formé. Ses économies et la succession du chamoiseur lui permirent de ne plus travailler qu'à la fabrication et à la réparation des armes. Il chassait quelquefois; mais souvent, lorsqu'il était parti pour abattre du gibier, il perdait courage en chemin, s'asseyait sur une pierre et y demeurait longtemps immobile, en songeant au passé. Les villageois se demandaient ce qu'il pouvait faire seul sur un bloc, dans une morne attitude. Il se promenait aussi au bord de l'Arve, comme un homme qui marche sans but et ne désire ni avancer ni s'arrêter. Avec son gros rire stupide, Blaisot essayait de l'égayer un peu, mais n'y parvenait pas. Il était comme un vaisseau désemparé, qui flotterait sans boussole, sans voiles et sans gouvernail.

Quand son dégoût devenait plus profond, son humeur plus sombre, il traversait le col du Géant, il allait voir Marie Coutet, suivant son expression. Il avait fait couvrir ses restes d'une lame de serpentine, où étaient gravés le nom du défunt, puis cette naïve épitaphe: « Pourquoi ne suis-je pas mort avant lui? » et plus bas son propre nom. Un petit mur de pierres sèches formait une enceinte à quelque distance, et isolait cinq ou six mètres de terrain. Jacques Balmat y avait transplanté ou semé les plus belles fleurs des Alpes, qui s'y étaient merveilleusement développées, et, durant les mois fertiles, revêtaient le sol d'une incomparable parure. Dans les interstices de la clôture, la saxifrage aizoïde, le silène des rochers et le cumin s'étaient fixés d'eux-mêmes; la sélagine couvrait le faîte de grandes plaques verdoyantes, où s'épanouissait la pensée des Alpes, où la nigritelle embaumée dressait hardiment son plumet de feuilles pointues et son corymbe de fleurs cramoisies.

Jacques Balmat prenait donc le sentier de Montanvers, descendait sur la Mer de glace, puis se dirigeait par l'oasis du Tacul, vallon gazonné dont un lac baigne le milieu, vers le glacier du Géant et vers le col du même nom. Dès qu'il atteignait le point le plus élevé, d'où il découvrait les pentes méridionales du mont Blanc et le merveilleux panorama qui se déploie au-dessous, il éprouvait une joie mêlée de tristesse, une émotion à la fois agréable et douloureuse, comme celle d'un fils qui court au logis de sa mère malade, impatient de la revoir et désolé de sa souffrance. Il regardait à peine le sublime paysage, la chaîne tourmentée et farouche en quelque sorte, dont les pics sauvages se hérissent entre le val de Cogne et la vallée d'Aoste. Il avait hâte de descendre dans l'enclos où reposait son ami, pour y contempler la place qu'il s'était réservée à lui-même.

Un jour, il partit à l'aube, par un temps magnifique. Personne n'aurait prévu un changement subit de l'atmosphère. Mais l'armurier était en route depuis trois heures à peu près, lorsqu'un vent furieux du midi traversa les Alpes. C'est ce que les habitants nomment le *fœhn*. De la vallée de Chamouny, les paysans virent la neige tourbillonner et former de longues banderoles, emportée dans les airs par le souffle impétueux. Que se passa-t-il sur la Mer de glace? Quelle lutte affreuse Balmat fut-il obligé de soutenir contre l'ouragan? Cette lutte n'eut aucun témoin. Le chercheur de cristal ne reparut plus, ni à Courmayeur, ni aux Pèlerins. On supposa que la tempête l'avait aveuglé, et l'avait enfin précipité dans une fente des glaciers.

Un tiers de siècle se passa, et les générations nouvelles connaissaient à peine le nom de l'ancien guide, lorsque, au mois de juillet 1861, à la lisière du glacier des Bois, qui prolonge la Mer de glace, on trouva, auprès d'os dénudés, quelques lambeaux de costume. Les vieillards de Chamouny et du hameau où résidait Jacques Balmat reconnurent ses vêtements. C'était son corps, selon toute apparence, qui, durant trente-deux ans, avait descendu avec les glaciers, suivant la loi de progression à laquelle sont soumis ces blocs hyperboréens; mais, en marchant, en se heurtant, ils l'avaient broyé et avaient dépouillé les os. L'armurier était mort pendant qu'il se dirigeait vers le tombeau de son ami. Ses dernières pensées furent probablement pour l'homme généreux dont il avait été aussi la dernière préoccupation.

« Une pauvre maison est tout ce qui reste de Jacques Balmat dans son pays natal, dit l'excellent *Itinéraire en Suisse* de M. Joanne. Pas une pierre ne rappelle au voyageur le nom du montagnard intrépide, du guide habile et dévoué qui fraya la route du mont Blanc à Saussure, et qui rendit à jamais les étrangers tributaires de ses concitoyens. »

UNE PROCESSION PONTIFICALE.

L'auteur du tableau que reproduit notre gravure, esprit distingué sous tous les rapports, catholique sincère, a bien voulu, sur notre demande, nous adresser les réflexions suivantes qui, nous l'espérons, seront lues avec intérêt.

Les cérémonies pontificales, à Rome, ne sont, pour la plupart des voyageurs, qu'un spectacle curieux par son ancienneté, mais qui n'a aucun sens. C'est une erreur. Si l'on veut se donner la peine d'en chercher la signification et les origines, on y trouve une preuve de plus que rien n'est donné au hasard dans les pompes catholiques.

La basilique de Saint-Pierre est bâtie sur les catacombes où fut déposé le corps du prince des apôtres, après qu'il eut subi le supplice de la croix sur le mont Janicule. Son autel principal (le premier autel de la chrétienté) s'élève au-dessus du corps même du saint, et il est réservé au pape seul d'y célébrer le sacrifice de la messe. Encore n'est-ce que dans les fêtes solennelles et avec toutes les magnificences de la cour romaine que le souverain pontife vient officier ainsi en personne.

Le pape descend des appartements du Vatican et se revêt à l'entrée de la basilique de ses vêtements sacerdotaux; puis, assis sur la *sedia gestatoria* (représentation du fauteuil sénatorial où s'était assis saint Pierre dans la maison de Pudens), il est soulevé par les douze palefreniers de sa maison, qui, revêtus d'un costume rouge, ont pour fonction de le porter. Les éventails en plumes d'autruche (souvenir encore des honneurs rendus aux sénateurs romains) se balancent à ses côtés; les officiers de sa garde personnelle lui font escorte; à droite et à gauche, des prélats de sa maison soutiennent au-dessus de sa tête le dais flottant brodé des clefs de saint Pierre.

Ces grands éventails, qui donnent à la procession un caractère oriental, étaient en usage dans la vie civile des Romains; ils témoignaient de la dignité de celui qu'ils accompagnaient; les chrétiens en firent un emblème des grandeurs spirituelles. Le *siége gestatoire* fut aussi transporté par le christianisme du forum civil dans la basilique; il devint la *chaise curule* des pontifes. On retrouve, chez un grand nombre de peuples anciens et modernes, des usages plus ou moins analogues à cette espèce de marche triomphale où un personnage auguste, environné de respect, s'avance au milieu d'une assemblée en restant immobile sur son siége. Il semble qu'on a toujours attaché une idée de majesté au repos dans le mouvement.

Le pape est revêtu d'ornements sacerdotaux dont la couleur, mais non la forme, varie suivant la nature des fêtes.



Cardinal Patrizi. Cardinal d'Andrea. Cardinal Antonelli. Mgr Myssir, évêque grec. Mgr d'Urmutz, évêque arménien.



Mgr Cataldi, maître des cérémonies. Les épées des cantons catholiques. Le Pape Pie IX. Commandant Pfyffer, de la garde suisse. Massiers. Garde noble.



Généraux des ordres religieux. Camériers portant les tiares.

Le Cortége pontifical. — Dessin de Worms, d'après le tableau de M. de Coubertin (Salon de 1862).

Sa tête porte la tiare ou triple couronne, qui paraît représenter les pouvoirs sacerdotal, impérial et royal. Le nombre ternaire a d'ailleurs un caractère sacré ; d'après le témoignage de Josèphe, le souverain pontife de l'ancien peuple de Dieu portait une couronne triple, et dans beaucoup de mosaïques des premiers temps de l'Église les saints sont représentés avec trois tonsures, que l'on appelait les couronnes cléricales.

En avant du pontife marchent les cardinaux, princes de l'Église romaine, et les patriarches orientaux, princes des Églises unies ; chacun de ces derniers est revêtu de son costume national : l'Église catholique admet dans la parfaite unité du dogme la variété des rites. Arméniens, Basiliens, Syriens, Chaldéens, Grecs, Maronites, forment autour du pape comme les fleurons de la couronne catholique. Ces clergés orientaux ont leurs usages, leurs costumes, leurs rites plus anciens même, dit-on, que ceux de l'Église de saint Pierre.

Comme souvenir de la Rome des Césars, le sénateur de Rome a sa place en avant du pape. Il marche revêtu de sa longue robe d'or portée par de jeunes pages. Cette fonction, qui répond à celle de *maire*, et qui est tout honorifique, est dévolue tour à tour à quelque noble famille romaine. Enfin la procession se termine par les généraux des ordres religieux, Franciscains, Dominicains, Carmes, Bénédictins ; c'est en quelque sorte l'arrière-garde de l'Église et l'armée pacifique de la foi. Toutes ces choses, quand elles sont étudiées, ouvrent à la pensée de profonds mystères, et si l'on applique à des faits une locution qu'on n'emploie d'ordinaire que pour les personnes, ces usages *pensent* plus de choses qu'ils ne semblent en dire.

Au moment où le cortége paraît au seuil de la basilique, les trompettes de la garde noble, placées sur le balcon intérieur qui surmonte la porte, font entendre leurs fanfares, tandis que les chantres entonnent l'hymne *Tu es Petrus*. Cette entrée solennelle du pontife prêtre et roi dans le premier temple du monde est un des spectacles les plus impressionnants que l'on puisse voir. Tout y concourt, la majesté de l'ordonnance, la variété comme la richesse des costumes, la beauté du lieu et la profondeur de l'idée. Le génie de Michel-Ange a laissé là son empreinte. Comme il a élevé le temple dans ses immenses dimensions pour les cérémonies papales, il en a aussi, dit-on, inventé l'ordonnance telle qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Il n'était possible de représenter cette procession si grandiose qu'en peignant en frise son long développement. L'esprit éminemment artistique des Romains a facilité à l'artiste l'exécution d'un travail qu'il semblait téméraire d'entreprendre ; mais, à Rome, tous, grands et petits, aiment les arts, s'y intéressent et y associent leurs vies. Les costumes ont donc été prêtés au peintre avec une magnifique largesse ; les plus grands prélats, les cardinaux les plus occupés, ont bien voulu s'intéresser à tous les détails, et le souverain pontife lui-même a daigné se faire apporter le tableau achevé dans son cabinet, l'y garder quelques jours et complimenter l'auteur dans une audience particulière.

LE SON *AN*.

Volney a compté, dit-il, trente-sept manières différentes d'écrire le son nasal *an*. Il n'a point fait connaître le tableau qu'il avait dû en dresser ; un de nos lecteurs a eu la curiosité d'en chercher les éléments, et il nous a envoyé les résultats de son travail.

an : Pan, tan, van, oran ; — *anc :* blanc, franc ; — *and :* gland, grand ; — *ang :* étang, rang, sang ; — *ans :* dans, sans ; — *ant :* gant, tant ; — *ean :* Jean ; — *eant :* affligeant, obligeant ; — *uan :* quantième ; — *uand :* quand ; — *uant :* quant ; — *han :* Han d'Islande, Ispahan ; — *hans :* Louhans ; — *aen :* Caen ; — *aon :* Laon, taon ; — *am :* ampoule ; — *amp :* champ ; — *amps :* camps ; — *ham :* hampe ; — *en :* en ; — *end :* prend ; — *ent :* excellent ; — *ends :* rends ; — *ent :* dent ; — *ents :* éléments ; — *em :* empire ; — *emps :* temps ; — *eng :* hareng ; — *uen :* Saint-Quentin ; — *uent :* conséquent.

Il est à remarquer que toutes ces syllabes ne se prononcent pas absolument de la même manière, en ce que quelques-unes sont brèves relativement à d'autres, par exemple, *sans* relativement à *sang*.

LES PETITS OISEAUX.

Une ordonnance du 31 janvier 1862 défend de prendre et détruire les nids et les couvées des petits oiseaux.

Tuer les petits oiseaux, c'est laisser se multiplier en nombre infini les insectes qui dévorent les moissons.

LE ROCHER A FIGURE HUMAINE

OU LA TÊTE DE ROC,

A LUND, DANS LE BAILLIAGE DE STAVANGER, EN NORVÉGE.

Lorsque l'on suit la grande route de Lund à Hæskestad et que l'on a traversé la partie la plus étroite de la vallée de Drangsdalen, on trouve un petit lac que l'on contourne. On découvre alors, à l'est de la route, un énorme rocher qui s'élève majestueusement en l'air, et dont la partie supérieure ressemble à un buste d'homme : tête, front, sourcils, orbites des yeux, nez, lèvres, bouche, menton, cou, poitrine, tout y est ; bref, un sculpteur ne pourrait mieux faire en petit que la nature n'a fait en grand.

Lorsque l'on est vis-à-vis du rocher, à l'est duquel passe la route, la tête colossale prend un caractère plus grave ; les joues sont caves, et la bouche paraît s'étendre jusqu'aux oreilles.

Si l'on continue dans la direction du nord, jusqu'à la rive gauche du petit lac, où la vue de l'Eyevand commence à s'élargir, et que l'on regarde en arrière, le rocher a un tout autre aspect : il représente une vieille femme assise dans une attitude méditative, et la tête couverte d'un mouchoir blanc et roide, qui tombe passablement bas sur le front et s'adapte étroitement au cou. (¹)

LES TIMBRES-POSTE.

Suite. — Voy. p. 194, 223, 251, 270, 287, 318, 383.

ROYAUME DE WURTEMBERG.

(18 timbres, 3 types.)

L'emploi des timbres-poste pour l'affranchissement des lettres a commencé en 1851 dans le Wurtemberg.

L'accession de ce royaume à la convention postale allemande date de juillet 1851. Depuis le 1er juillet 1858, les lettres qui circulent dans le Wurtemberg payent 3 kreutzers pour les distances de plus d'un mille d'Allemagne (7kil.41). Les lettres pour les États de l'Union postale allemande, non affranchies, acquittent une taxe additionnelle de 3 kreutzers par demi-once. L'affranchissement des lettres pour la France a lieu avec une réduction de la

(¹) *Stavanger Amtstidende*, journal du bailliage de Stavanger.



taxe. Pour les autres pays, le port est le même, avec ou sans affranchissement.

Le nombre des lettres distribuées et expédiées a été de 6 408 692 en 1858-59, et de 6 900 479 en 1859-60; celui des envois sous bande a été de 726 739 en 1858-59, et de 784 459 en 1859-60.

L'augmentation dans les correspondances, durant la période de 1859-60 sur celle de 1858-59, a été de 8 pour 100.

88 lettres sur 100 sont affranchies. On a livré aux bureaux de poste, du 1er mars 1859 au 1er mars 1860, pour 370 064 florins de timbres, en feuilles de 60 timbres, savoir : 18 068 feuilles de timbres de 1 kreutzer, 72 880 feuilles de 2 kreutzers, 8 750 feuilles de 6 kreutzers, 17 578 feuilles de 9 kreutzers et 753 feuilles de 18 kreutzers.

La population du Wurtemberg était de 1 785 952 habitants en décembre 1859; le nombre moyen de lettres était de 4 par habitant en 1859-60.

Il y a deux types de timbres :

Le premier a servi depuis 1851 jusqu'en septembre 1857;

Le second est en usage depuis septembre 1857.

Les timbres anciens ont 23mm sur 22; ils sont rectangulaires, gravés, imprimés en noir sur papier de couleur. Le chiffre de la valeur est au centre, et on lit en haut *Württemberg*, en bas *Freimarke*, à gauche *Deutsch-Oestr. Postverein*, et à droite *Vertrag v. 6 april 1850*.

Le timbre-poste suisse a servi de modèle pour les timbres actuels. Ceux-ci ont 23mm de côté; ils sont carrés, gravés, imprimés en couleur sur papier blanc. Le dessin est gaufré et ressort en blanc sur fond imprimé en couleur; il représente les armes du royaume; en haut *Freimarke*, et la valeur répétée à droite, à gauche et au bas.

Kreutzer		*Timbres de 1851.* Dessin noir; papier	*Timbres de 1857.* Papier blanc; dessin
1	(0f.0357) (1)	fauve clair.	marron clair.
3	(0f.1071)	jaune citron.	orange.
6	(0f.2143)	vert.	vert.
9	(0f.3214)	rose pâle.	rose vif (no 66).
18	(0f.6428)	lilas foncé (no 65).	bleu clair.

On connaît deux timbres d'essai, de 1851, l'un de 3 kreutzers, imprimé en noir sur papier bleu clair; l'autre de 6 kreutzers, imprimé en noir sur papier bleu.



No 65.



No 66.



No 67.

En 1861, les timbres de 1, 3, 6 et 9 kreutzers, et, en 1862, le timbre de 18 kreutzers, ont été livrés au public, séparés par des lignes de piqûres.

L'administration des postes du Wurtemberg a décidé de donner aux timbres de 3, 6 et 9 kreutzers les couleurs convenues avec les autres États de l'Union postale allemande; mais l'époque de ce changement est encore éloignée.

Il existe un timbre rectangulaire, qui a 22mm.5 sur 21, qui est imprimé en noir sur papier blanc et qui présente l'écu aux armes du royaume dans un cartouche ovale; on lit en exergue : *Commission für retourbriefe* (no 67). Il est employé dans le cas ci-après : toute lettre qui porte une destination inconnue est ouverte par une commission spéciale, afin de connaître le nom du signataire et de la lui renvoyer : en recachetant la lettre, on applique le timbre en place de cachet.

Les timbres sont fabriqués à Stuttgard, par l'État, qui emploie des ouvriers imprimeurs assermentés et surveillés dans leur travail par un contrôleur.

(1) 1 florin du Rhin = 60 kreutzers = 2f.14286.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

(22 timbres, 3 types; — 8 enveloppes, 2 types.)

Le système de l'affranchissement au moyen de timbres-poste est en vigueur depuis le 1er mai 1851, en vertu de la loi du 11 novembre 1850, qui ratifiait l'accession du grand-duché à l'Union postale allemande.

La taxe postale est de 3, 6 et 9 kreutzers par loth (15gr.625), suivant la distance.

Les lettres non affranchies payent une surtaxe de 3 kreutzers par loth.

Les imprimés placés sous bande et affranchis payent 1 kreutzer par loth, quelle que soit la distance.

Le nombre des lettres distribuées et expédiées a été de 7 275 712 en 1860, et de 7 800 595 en 1861. Un peu plus des quatre cinquièmes de ces correspondances ne sort pas du duché. L'augmentation a été de 14 pour 100 de 1861 sur 1859.

La population du grand-duché était de 1 369 291 habitants en 1861, de sorte que le nombre moyen de lettres a été dans cette année de 6 par habitant.

81 lettres sur 100 sont affranchies : 85 sur 100 à destination de l'intérieur et en venant, 82 de l'Association postale allemande, 59 de l'étranger.

Le nombre d'imprimés sous bande, de journaux et d'échantillons a été de 7 054 748 en 1860 et de 7 712 535 en 1861; l'augmentation a été de 30 pour 100, de 1861 sur 1859.

Il existe deux types de timbres-poste :

Le premier a été créé en 1850, et le second en 1860.

Dans l'ancien type, le chiffre de la valeur est dans un cercle sur un fond guilloché et imprimé en noir sur papier de couleur. Le timbre est gravé, carré; il a 25mm.5 de côté; on lit dans le cadre : en haut, *Baden;* en bas, *Freimarke;* et en caractères *diamant*, à gauche, *Deutsch Oestr. Postverein*, et à droite, *Vertrag v. 6 april 1850.*

		Dessin noir; papier
1 kreutzer	(0f.0357),	— rouille.
3	(0f.1071),	— jaune clair.
6	(0f.2143),	— vert (no 68).
9	(0f.3214),	— rose foncé.

Tous les catalogues s'accordent à rapporter à la première émission un timbre de 9 kreutzers imprimé en noir sur papier blanc.



No 68.



No 69.



No 70.

Peu de temps après, l'administration des postes royales du Wurtemberg fit une émission de timbres-poste qui avaient beaucoup d'analogie pour la couleur du papier et le dessin avec ceux du grand-duché de Bade. Ces ressem-

blances occasionnant des erreurs, on se décida, en 1853, à changer les couleurs.

Papier blanc; dessin

1 kreutzer (0f.0357), — blanc.
3 (0f.1071), — vert.
6 (0f.2143), — jaune.
9 (0f.3214), — rose foncé (pareil à celui de 1850).

Plus tard, en 1857, on remarqua que les timbres de 3 kreutzers verts perdaient plus tôt que les autres leurs propriétés adhésives, et l'on attribua cette particularité à l'action de la matière colorante verte sur la gomme; on les remplaça alors par des timbres imprimés en noir sur papier bleu clair.

Le nouveau type, créé en 1860, est gravé, imprimé en couleur sur papier blanc, carré; il a 22mm.5 de côté. Il présente les armes du grand-duché sur un fond haché en fasce. La valeur est marquée au bas, et on lit dans l'encadrement : *Baden. Freimarke. Postverein.* Ces timbres sont séparés par des lignes de piqûres.

Papier blanc; dessin

1 kreutzer (0f.0357), — noir (no 69).
3 (0f.1071), — 1o bleu de ciel (1860); 2o bleu d'outremer (1861).
6 (0f.2143), — 1o orange (1860); 2o jaune-orangé (1861).
9 (0f.3214), — rose.

Au moment où nous écrivons (mai 1862), une nouvelle série de timbres est près d'être émise. Ces timbres ont le même dessin que ceux dont nous venons de parler, mais les armes du grand-duché sont sur le champ blanc et ressortent davantage; les couleurs sont celles qui ont été fixées d'accord avec les autres administrations postales allemandes; enfin, l'augmentation des correspondances transatlantiques, et surtout de celles des États-Unis, nécessite l'établissement de deux nouvelles valeurs, celles de 18 et de 30 kreutzers.

L'émission de 1862 comprend les timbres suivants :

Papier blanc; dessin

1 kreutzer (0f.0357), — noir.
3 (0f.1071), — rose.
6 (0f.2143), — bleu clair.
9 (0f.3214), — brun clair.
18 (0f.6428), — vert clair.
30 (1f.0710), — jaune.

L'usage des enveloppes postales a commencé dans le grand-duché le 1er octobre 1858. Ces enveloppes sont de deux formats : les unes ont 84mm sur 147, et les autres 116mm sur 149.

Le timbre est placé à l'angle gauche supérieur; il est ovale et a 28mm.5 sur 25mm.5. Il est gravé, gaufré sur fond imprimé en couleur. Il porte l'effigie du grand-duc régnant Frédéric, la tête tournée à droite. La valeur est en lettres en haut et en chiffres en bas. Deux lignes imprimées en orange sont au-dessus du timbre et au dos de l'enveloppe en diagonale, et on lit sur chacune d'elles les mots : *Grossh. Badisches franco-couvert... kreuzer,* répétés quatre fois.

3 kreutzers (0f.1071), — bleu.
6 (0f.2143), — jaune.
9 (0f.3214), — rose (no 70).
12 (0f.4286), — bistre.
18 (0f.6428), — rouge.

Les enveloppes de 12 et de 18 kreutzers ont été supprimées en 1861.

L'administration des postes grand-ducales se propose d'émettre prochainement (en 1862) de nouvelles enveloppes, en deux formats, savoir :

3 kreutzers (0f.1071), — rose.
6 (0f.2143), — bleu clair.
9 (0f.3214), — brun clair.

Les timbres et les enveloppes timbrées sont fabriqués par l'État, comme les billets de banque.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

(12 timbres, 3 types.)

L'affranchissement des lettres au moyen de timbres-poste a commencé le 15 septembre 1852 dans le grand-duché de Luxembourg.

L'affranchissement de toutes les lettres de l'intérieur et pour l'intérieur est obligatoire. La taxe est de 10 centimes par lettre simple de 10 grammes dans tout le grand-duché.

Le nombre des lettres distribuées et expédiées a été de 743 512 en 1860, dont 281 458 dans l'intérieur du grand-duché et 462 054 à destination de l'étranger ou en venant.

L'augmentation des lettres a été de 29 pour 100 de 1860 sur 1857.

La population du grand-duché était de 197 281 habitants en 1860; le nombre moyen des lettres était donc de 4 par habitant durant cette année.

546 258 lettres, soit 73 sur 100, ont été affranchies en 1860.

Il y a deux types de timbres :

Le premier date de 1852. Il est à l'effigie de Guillaume III, roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg; la tête, tournée à gauche, est placée dans un cartouche ovale. On lit en haut *Postes*, et la valeur marquée en chiffres; au bas, la valeur marquée en lettres. Le timbre a 21mm.5 sur 18; il est rectangulaire, gravé, imprimé en couleur sur papier blanc. Les timbres ont été émis le 15 septembre 1852.

10 centimes de France, — noir (no 71).
1 gros d'argent de Prusse (0f.1250), — 1o rose; 2o rouge; 3o brun-rouge.



No 71.



No 72.



No 73.

Le type des timbres qui sont en usage actuellement a été créé en 1859 et émis le 1er septembre de cette année. Le dessin présente les armes du grand-duché dans un cartouche ovale. On lit autour : *G. D. de Luxembourg*, et au bas la valeur en chiffres. Le timbre a 22mm sur 18mm.5; il est rectangulaire, gravé, imprimé en couleur sur papier blanc.

10 centimes, — bleu (no 72).
12 1/2 (1 gros d'argent), — rose.
25 (2 gros d'argent), — brun clair.
30 — violet.
37 1/2 (3 gros d'argent), — vert.
40 — orange.

Deux autres timbres ont été émis en décembre 1860: le dessin est tout à fait différent de celui des précédents; les armes grand-ducales sont placées dans un cartouche rond. La grandeur est la même. Ces timbres sont gravés et imprimés en couleur sur papier blanc.

2 centimes, — noir (no 73).
4 — jaune.

Les anciens timbres étaient fabriqués par l'État; les nouveaux le sont par un imprimeur de Francfort-sur-le-Mein, pour le compte de l'État, qui est propriétaire des planches.

La suite au prochain volume.

MARGUERITE ROBERVAL.



Marguerite Roberval dans une île déserte.

En 1542, le sieur de Roberval, homme aventureux et hautain, eut mission de conduire, vers les terres d'Ochelaga, en Amérique, avec le titre de vice-roi, une colonie de douze cents hommes, parmi lesquels s'embarqua sa propre nièce, sous la conduite d'une vieille gouvernante nommée Bastienne qui l'avait élevée en Bretagne.

Sans que le vice-roi en fût instruit, Marguerite de Roberval avait contracté une union secrète avec un jeune gentilhomme que son rang mettait à l'abri de la vengeance du lieutenant de François Ier. Roberval apprit cette circonstance durant le voyage. Ne pouvant passer sa colère sur un personnage bien en cour, dont il avait à redouter le crédit, il la fit tomber tout entière sur sa nièce. Par son ordre, on débarqua l'infortunée jeune femme sur une île complétement déserte, à trente-six lieues environ du continent; terre où l'on ne voyait que des sapins et peut-être quelques érables. Dans le souvenir des matelots qui avaient servi de ministres à cette terrible exécution, le lieu d'exil prit le surnom d'*île de la Damoiselle* (1).

(1) Alphonse le Xaintongeois, dont on connaît l'exactitude, la désigne sous ce nom. — Voy. également Thevet, *Cosmographie;* puis le *Grand Insulaire*, du même, manuscrit de la Bibliothèque de la rue Richelieu.

L'époux de Marguerite la suivit dans son exil. Le pouvoir de Roberval ne fut pas assez grand pour empêcher le jeune gentilhomme de donner, comme il le devait, cette marque de dévouement à celle dont il avait causé la perte. Il mourut bientôt, le malheureux; la vieille gouvernante, qui n'avait pas voulu abandonner sa maîtresse, succomba également. Marguerite vécut ainsi dans une complète solitude pendant plus de deux ans; elle était devenue d'une merveilleuse habileté à la chasse, et, durant les premiers temps de son séjour sur l'île déserte, elle tua de sa main plusieurs ours.

Après ces deux ans, auxquels il faut ajouter cinq mois passés moins douloureusement, et qu'on doit compter pour compléter la durée de l'abandon de Marguerite, des marins bretons qui s'en allaient à la pêche vers Terre-Neuve la sauvèrent; ils avaient remarqué les feux que la pauvre exilée allumait chaque soir sur la plage pour attirer vers elle quelque navire.

Marguerite, revenue en France, se garda bien de rester en Bretagne, où elle eût pu tomber de nouveau entre les mains de Roberval; elle se rendit dans le Périgord, et ce fut là qu'André Thevet, le cosmographe de Henri II, apprit la suite de ses malheurs dont il est devenu l'historien. (1)

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

JANVIER 1863.

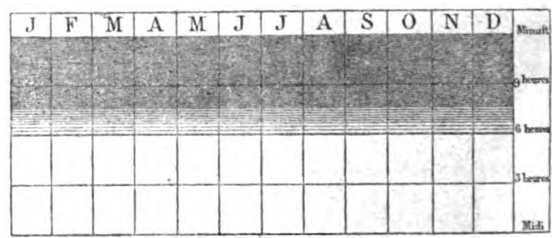
Les écarts des points extrêmes d'humidité ou de sécheresse, de chaleur ou de froid, les grandes irrégularités que l'on observe dans la durée des saisons, la manière toujours imprévue dont elles se succèdent, sont encore des problèmes à peu près inexpliqués.

Mais ces caprices apparents de la nature seront moins surprenants quand on aura montré par une image sensible jusqu'à quel point les phénomènes thermiques que produisent les variations de l'action du soleil, pendant tout le cours de l'année, diffèrent d'un parallèle à l'autre.

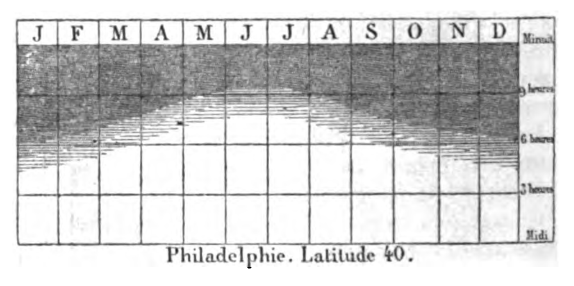
Les quatre petits tableaux que l'on voit ici indiquent la manière dont la répartition des jours et des nuits a lieu sous quatre latitudes différentes pendant toute la longueur de l'année. Il n'est pas nécessaire de dire que les ombres noires représentent la nuit, que le crépuscule est figuré par la demi-ombre, et que le blanc représente le jour. Les lignes verticales portent l'indication des douze mois marqués par leurs initiales, de sorte qu'il suffit de suivre la première ligne J pour comparer les mois de janvier dans les quatre situations géographiques que nous avons choisies.

On voit au premier coup d'œil que les jours et les nuits sont toujours de même durée sous l'équateur. La figure relative au pôle nord donne la disposition exactement opposée; six mois de nuit succédant à six mois de jour, au lieu de 365 périodes de douze heures de nuit succédant chacune à une période de douze heures de jour. Si on assimile les régions équatoriales à une vaste chaudière et les régions polaires à un condensateur, on remarquera que la chaudière conserve une température à peu près uniforme, tandis que le condensateur offrira de très-grandes variations de température. L'air atmosphérique, qui relie par ses couches mobiles l'équateur aux deux pôles, sera donc soumis à des ruptures d'équilibre provenant surtout des variations de température de la surface polaire. Il suffit que les régions boréales ou australes soient moins vivement échauffées qu'à l'ordinaire par suite de circonstances compliquées pour que de grands troubles atmosphériques éclatent dans des contrées très-éloignées du centre. Si la quantité de chaleur qui tombe sur les plans de glace est plus considérable que dans les années communes, la succession ordinaires des saisons sera également rompue par une raison inverse. L'influence de ces régions mystérieuses et glacées, que nul pied humain n'a encore foulées, se fait donc sentir jusque dans les latitudes moyennes et montre la solidarité qui lie les unes avec les autres toutes les parties du globe. Ce sont celles qui sont inconnues qui agissent le plus énergiquement.

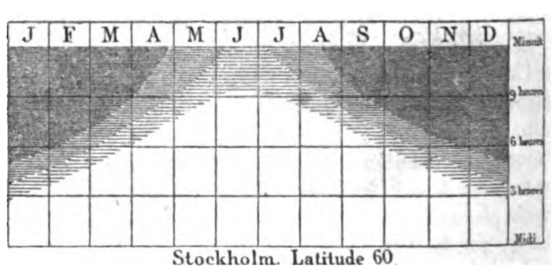
Les tableaux relatifs à Stockholm et à Philadelphie sont destinés à faire comprendre la manière dont les variations ont lieu dans les latitudes intermédiaires. Il est facile de voir, à l'inspection de ces figures, que la durée du crépuscule va en s'augmentant à mesure que l'on s'approche des extrémités de l'axe du monde, de sorte que la grande nuit du pôle est bien moins longue qu'elle ne devrait être sans la réfraction de l'atmosphère, et bien moins triste qu'elle ne le serait sans les aurores boréales.



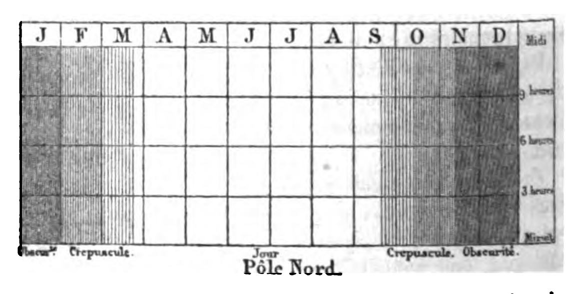
Equateur.



Philadelphie. Latitude 40.



Stockholm. Latitude 60.



Pôle Nord.

On peut encore remarquer que le point d'inflexion de ces courbes ne coïncide point avec la ligne centrale des tableaux; ce défaut de symétrie tient à ce que le commen-

(1) On peut lire tous les détails de cette aventure dans le nouveau livre publié par la Société du *Magasin pittoresque* sous le titre de : LES VRAIS ROBINSONS, *Naufrages, Solitude, Voyages*, par MM. Ferdinand Denis et Victor Chauvin, illustrés par Yan' Dargent.

Cet ouvrage curieux, qui contient un grand nombre de gravures, fait partie de la série illustrée de la bibliothèque du *Magasin pittoresque*, qui a commencé par les *Voyageurs anciens et modernes* en 4 volumes, et l'*Histoire de France* en 2 volumes.



cement de l'année ne coïncide pas avec une des périodes remarquables du mouvement du soleil. L'ère républicaine était exempte de cet inconvénient, ce qui n'a point empêché de reprendre l'ancienne manière de compter les temps, tellement il est difficile de renoncer à des habitudes invétérées qui n'ont d'autre raison d'être que leur propre existence.

L'hiver astronomique a commencé le 22 décembre à 7 h. 17 m. du matin, temps moyen de Paris, et lorsque les horloges nous annoncent la naissance de 1863, le soleil se trouve par 280 degrés de longitnde et 0',27 de latitude boréale.

En 1863 auront lieu quatre éclipses, deux de lune et deux de soleil, dont on pourra se rendre compte avec d'autant plus de clarté que la *Connaissance des temps* publie pour la première fois des cartes analogues à celles que l'on était obligé de chercher jusqu'ici dans le *Nautical Almanach*.

Pendant tout le cours de l'année, la lune n'occultera à Paris que des étoiles de quatrième, cinquième et sixième grandeur. La plus grosse étoile disparaissant ainsi pendant le mois de janvier sera δ du Bélier, qui se cachera le 27 derrière notre satellite. Cette petite étoile, visible à l'œil nu, se trouve dans la queue de l'animal, au voisinage des Pléiades. Le surlendemain la lune occultera Uranus; mais ce phénomène ne sera pas visible à Paris, car il est limité par le 21e degré de latitude nord et le 33e de latitude sud.

SOMMAIRE DE LA SCIENCE EN 1862 (¹).

Les observations et découvertes les plus remarquables en 1862 ont été les suivantes :

ASTRONOMIE. —Passage de Mercure sur le soleil. L'apparition de comètes et la découverte de nouvelles planètes télescopiques entre les orbites de Mars et de Jupiter ont apporté à l'année leur contingent ordinaire sans aucun caractère saillant.

Les deux faits astronomiques principaux de 1862 consistent dans l'observation de nébuleuses variables et dans la découverte du compagnon de Sirius.

On avait déjà remarqué le changement de forme de la grande nébuleuse d'Orion. Cette année on a constaté la disparition totale et la réapparition de plusieurs nébuleuses.

Le déplacement insolite de Sirius, la plus belle étoile de l'hémisphère boréal, avait fait soupçonner depuis longtemps sa liaison avec un autre corps céleste invisible; cette prévision de la science s'est réalisée. M. Clark, astronome de l'Observatoire de Cambridge (États-Unis), a eu la gloire d'observer le premier le compagnon de Sirius. Après plusieurs tentatives infructueuses, il a été revu en France par M. Chacornac, avec le grand télescope à miroir de verre argenté de M. Foucault. Il consiste en une étoile relativement très-petite, qui se trouve éclipsée par l'éclat extraordinaire de Sirius.

PHYSIQUE. — *Paratonnerres.* M. Perrot a montré, par des expériences très-nettes, l'utilité de remplacer les paratonnerres à pointe unique par des paratonnerres à pointes multiples.

Combustion des poudres à feu dans le vide. M. Bianchi a prouvé par expérience que la poudre ordinaire, le fulmicoton et la poudre fulminante elle-même, brûlent dans le vide avec une lenteur extraordinaire, à peu près comme l'amadou dans l'air.

Vitesse de la lumière. Par un perfectionnement de sa méthode déjà expérimentée il y a dix ans, M. Léon Foucault a obtenu une mesure qu'il croit exacte à $^1/_{500}$ près, remplaçant le nombre 308 millions de mètres par seconde de M. Fizeau, par 298 millions. M. Léon Foucault croit pouvoir ainsi corriger la distance du soleil à la terre admise aujourd'hui; mais cette conclusion sera prématurée tant qu'on n'aura pas prouvé que la lumière se propage avec la même vitesse dans l'air que dans le vide.

CHIMIE. — *Effet des mycodermes dans la fermentation acétique.* M. Pasteur a prouvé par une série d'expériences que la fermentation acétique tire son origine des végétaux microscopiques désignés vulgairement sous le nom de *fleur de vinaigre*, qui se développent à la *surface* des liquides alcooliques en s'assimilant l'oxygène de l'air, contrairement à la fermentation *alcoolique* qui résulte d'un autre végétal microscopique dit *levure*, qui prend son développement au milieu d'un liquide sucré.

Métaux. Le *thallium*, nouveau corps simple déjà entrevu par M. Crookes, a été obtenu en lingot par M. Lami, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. Il donne une raie verte spéciale au spectroscope de MM. Kirchhoff et Bunsen; c'est un métal brillant et mou, ayant beaucoup de ressemblance avec le plomb.

On a découvert, dans le minerai de platine, un autre métal nouveau, dont les propriétés se rapprochent de l'étain. Il n'a pas encore reçu de nom.

Formation d'hydrocarbures par l'arc électrique. Cette découverte mémorable, et d'un grand intérêt pour la chimie, appartient à M. Berthelot. Il y avait eu cependant quelques précédents. En 1849, M. Archereau, en produisant l'arc électrique dans l'eau, en avait dégagé un corps manifestant, au dire de M. Dumas, l'odeur caractéristique de l'*aldéhyde*. En 1859, M. Morren, doyen de la Faculté des sciences de Marseille, avait produit des hydrocarbures sous l'influence électrique, en mettant le gaz hydrogène en contact avec les charbons de la pile. Néanmoins à M. Berthelot revient l'honneur d'avoir institué l'expérience qui produit de la façon la plus nette un hydrocarbure gazeux parfaitement défini, l'*acétylène*.

MÉDECINE. — *Substitution de l'acide carbonique à l'éther et au chloroforme comme agent anesthésique.* Pendant longtemps l'acide carbonique a été considéré à tort comme un gaz délétère : c'était un effet dû à l'oxyde de carbone qui l'accompagne souvent. D'après les expériences de M. le docteur Ozanam, l'inhalation de l'acide carbonique est tout aussi efficace que le chloroforme pour déterminer l'insensibilité nerveuse, et n'offre pas le même danger.

LA SCIENCE.

La science est la lumière de l'entendement, le guide de la vérité, la compagne de la sagesse. Cette vive lumière, qui nous charme en elle, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir notre vue, mais pour conduire nos pas et régler nos volontés. BOSSUET.

L'ART ET LA NATURE.

L'art réalise le type de beauté éternelle qui est en nous. L'artiste voit la nature et l'étudie, mais, pour l'interpréter, il remonte aux idées de raison qui sont en lui.

« La nature et l'idée, dit Gœthe, ne se peuvent séparer sans que l'art, comme la vie, soient détruits... Quand les artistes parlent de la matière, ils sous-entendent toujours l'idée sans en avoir conscience. » (¹)

(¹) Voy. la série des articles intitulés : *la Science en 1861 et 1862*.

(¹) Ernest Faivre, *Œuvres scientifiques de Gœthe analysées et appréciées*, p. 337. Paris, 1862.



PEINTURE ANTIQUE DU MUSÉE CAMPANA.

Nos lecteurs savent que la peinture des anciens nous est surtout connue par les découvertes faites dans les ruines des villes de Pompéi, d'Herculanum, de Stabie, ensevelies, l'an 79 de notre ère, sous la lave et sous les cendres du Vésuve. Les peintures qui couvraient les parois intérieures des habitations appartenaient à tous les genres, décor, paysages, sujets familiers et historiques, et les restes en sont assez nombreux pour attester que l'usage de ce mode de décoration était alors général. Cependant les villes que nous venons de nommer étaient peu importantes; à peine ont-elles laissé leur nom dans l'histoire; mais on peut dire qu'à la même époque, dans les villes de premier ordre et à Rome même, les demeures des riches étaient décorées de la même manière. Les fragments de peintures qui font partie des collections du marquis Campana, aujourd'hui acquises à la France, proviennent pour la plupart de Rome et de ses alentours. Ce ne sont que des débris appartenant à des époques très-diverses et de valeur très-inégale; ils ne peuvent donner, sans doute, une juste idée de la perfection à laquelle atteignaient les artistes qui avaient assez de mérite pour être employés dans la capitale. Quelques-unes de ces peintures sont cependant d'un goût très-pur et d'une remarquable délicatesse d'exécution. La tête de femme que reproduit notre gravure, notamment, est un des rares exemples que l'on ait conservés de la peinture des anciens, où l'on puisse observer, avec la beauté et la noblesse du dessin, leurs qualités habituelles, le modelé délicat des chairs et la finesse du coloris. Outre la tête, on a retrouvé les pieds, les mains et l'un des bras de cette figure qui était sans doute, semblable à beaucoup de celles que l'on voit à Pompéi, suspendue comme un léger ornement au milieu du fond qu'elle décorait.



Musée Campana. — Peinture antique. — Dessin de Chevignard.

ERRATA.

Tome XXIX (1861).

Page 154, article sur l'évasion du comte de Lavallette. — Nous avons reçu une lettre de Mme Ferrand, comtesse de Liguiville, qui proteste contre divers détails se rapportant au comte Ferrand et à la manière dont le comte de Lavallette prit possession, le 20 mars 1815, de l'hôtel des postes. D'après cette lettre, le comte Ferrand aurait été calomnié, et la conduite de Lavallette aurait été tout opposée à celle que lui attribuent la plupart des historiens.

Tome XXX (1862).

Page 291, colonne 2, ligne 10. — *Au lieu de :* la foi des rêves; *lisez :* la foi aux rêves.

Même page, même colonne, ligne 48. — *Au lieu de :* la chanson dite *Tingotine; lisez :* la chanson dite *Turgotine.*

Page 283, colonne 2, ligne 5. — *Au lieu de :* Tenotchitlan; *lisez :* Tenochtilan.

Page 293, colonne 2, ligne 3. — *Au lieu de :* 1554; *lisez :* 1254.

Page 361, sous la gravure. — *Au lieu de :* M. de Goubertin; *lisez :* M. de Coubertin.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Larchant (Seine-et-Marne), 297.
— de la Trappe en 1681, 366.
Abeille perce-bois, 332.
Abside de la cathédrale d'Angoulême, 33.
— de la cathédrale de Spire, 241.
— et porche latéral de la cathédrale de Worms, 177.
Académies italiennes (Singuliers titres d'anciennes), 242.
Accolade (l') donnée par le roi Henri III aux chevaliers de Saint-Michel, 313.
Affiche (une) de recruteurs de l'ancien temps, 131.
Aigle à queue étagée, 89.
Aliénés (les), 94, 113.
Alphonse le Savant, 331.
Amateurs (les) de plafonds au Salon, 245.
Ami (un) des champs, 192.
Amour de Dieu et du prochain, légende, 330.
— (l') désintéressé de la liberté, 39.
Anciens papiers de famille; une lettre du 17 février 1780, 230.
Angoulême (Charente), 33.
Animaux (les) de jardin, 106.
— (les) microscopiques, 42.
Antéfixe en terre cuite; tête de Vénus, 148.
Araignée mécanicienne (l'), 342.
Arbres conifères (Port des), 135.
Archevêché (Ancien) de Bamberg, 369.
Art (l') à Marseille, 129.
— (l') et la nature, 407.
Assignats nord-américains (1775-1781), 307, 327.
Astronome (un) persan au dix-neuvième siècle, 58.
Attention au Baby, 110.
Aumône (De l') morale (voy. t. XXIX), 62.
Aztèques (Trois pages de l'histoire des), 183, 262.

Bacchus enfant et faunes, bas-relief en terre cuite, 149.
Bainham (Pénitence publique de James), à Saint-Paul de Londres (seizième siècle), 100.
Bailleul (Nicolas), 352.
Balue (le Cardinal Jean), 9.
Bas Meudon (le), près Paris, 108.
Bas-relief en terre cuite, 149.
Bassin (Grand) de Lampy, près Saint-Ferréol, 55.
Belles espérances, 330.
Bénitier (un) à Ratisbonne, 160.
Bergers, 348.
Bibliothèque impériale; constructions nouvelles, 49.
Bibliothèques populaires, 331.
— populaires au Chili, 300.
Bondrée, oiseau de proie, 231.
Boucherie (une) en Orient, par Decamps, 261.
Boulogne-sur-Mer, 60.
Bouquet de violettes, estampe de 1815, 204.
Boutique (la) du forgeron, 209.
— de perruquier sous Louis XV, 152.
Boyer, ancien président de Haïti, 363.
Brèche (la) au Diable, près de Potigny, en Normandie, 41.
Buse bondrée, oiseau de proie, 231.

Cachets de Pierre le Grand, 215.
Cadillac-sur-Garonne (Gironde), 113.
Caldara (Polydore), dit de Caravage, 76.
Camée (un) du Musée des médailles et des antiques, à Vienne, 120.
Canaris (Constantin), 295.
Campbell (Lady), 105.
Carrosse royal en Espagne sous Philippe V, 220.
Carrière de ciment, à Grenoble, 37.
Carte agricole de la France; région de l'ouest, 380.
— du delta du Gange, 48.
— de l'éclipse de soleil du 21 décembre 1862, 376.
Casque du fou Will Summers, 112.
Castrum (le) gallo-romain de Boulogne, 60.
Cathédrale d'Angoulême, 33.
— de Reims, 329.
— de Spire, 241.
— d'Ulm, 388.
— de Worms, 177.
Cénotaphe (le) d'Alphonse le Savant, au couvent de *las Huelgas Reales*, 332.
Centenaires du Pérou, 131.
Ce qu'on voit sur un chemin de fer (voy. tomes XXVIII et XXIX); suite et fin, 19, 67, 96, 123, 188, 221.
Cereus giganteus (Cierge géant), 285.
Chaire (une) du dix-septième siècle, 81.
Channing (voy. t. XXIX); suite et fin, 122, 149.
Chanson de Malbrouk, 61.
Chant de la terre, 230.
Chapelle russe (Nouvelle), à Paris, 385.
Chandelier en faïence du temps de Henri II, 172.
Chardin, voyageur, 72.
Charles-Quint, sculpture en albâtre, 325.
Charles XII, roi de Suède, et le paysan Musebek, 54.
Château de Chantilly, 12, 92, 161, 249.
— de Montaigle, 321.
— de Munnoth et quai du Rhin, à Schaffhouse, 169.
— de Provins, 281.
— de Trakostyan (Croatie), 97.
Chaux hydrauliques et ciments, 36.
Chemin de fer établi sur pilotis (Caroline du Sud), 96.
Chercheurs (les) de cristal: premier récit, 177, 185, 198, 213, 222, 226, 234; second récit, 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370, 378, 386, 394, 399.
Chouette blessée, 199.
Chlamydosaure de King, 360.
Ciments et chaux hydrauliques, 36.
Cloître du couvent de la Merced, à Mexico, 284.
Coffre de mariage de Philippe III, roi d'Espagne, 211.
Coin (un) de rue à Ratisbonne, 160.
Collection (la) d'Ambras, à Vienne (Autriche), 322.
Comment il faut lire, 79.
Commerce des lapins, 54.
Concert (un) au Japon, dans le palais du Mikado, 157.
Concours pour la tête d'expression au dix-huitième siècle, 185.
Conjecture sur le pénitent de Kaisersberg (v. t. XXVIII), 38.
Consommation du papier aux États-Unis, 42.
Constance (duché de Bade), 308.
Conversation et discussion, 163.
— (Décalogue de la), 135.
Cornelius Caton, 336.
Cortez (Fernand), 242.
Costume (Réforme du) à l'Opéra en 1754, 90.
Costumes hollandais: Frise, Zélande, 121, 289.
Couleurs de quelques pierres précieuses, 270.
Coupe thibétaine en corne de rhinocéros, 44.
Coureur célèbre anglais, en 1762, 88.
Couronnes découvertes à Guarrazar, en Espagne, et conservées au Musée de Cluny, 52.
Couvent de *las Huelgas Reales*, 331.
— de la Merced, à Mexico, 283.
Couverture du Psautier de Charles le Chauve, ivoire sculpté, 340.
Cristal (Sur la formation du) de roche, 351.
Cuisine (une), 45.
Cyprès (le) de Cortez, près la chapelle de Popotlan, à Mexico, 242.

Dangers du tatouage, 335.
Dans un grenier, nouvelle, 34, 43, 50, 62.
Danseuse japonaise, 4.
Décalogue (le) de la conversation, 135.
Decamps (voy. t. XXIX); suite, 8, 260.
Découpage (le) au canivet, 355.
Delta du Gange et du Brahmapoutra, 47.
Demi-savant, 279.
Despina Maniati, femme de Canaris, 296.
Deux (les) frères, nouvelle, 146, 154, 166.
Devise de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, 102.
Dieu (le) Leherenn, 238.
Digue du grand bassin de Lampy, près Saint-Ferréol, 55.
Discussion et conversation, 163.
Doge (le) Memmo (1612-1615), 240.
Donald du Marteau (Histoire de), 209.
Droz (Joseph), 208, 301.

Éclipse, célèbre cheval de course anglais, 25.
— de soleil du 21 décembre 1862, 376.
École (Idée d'une) d'administration, 266.
Économie rurale; maison du cultivateur, 278.
Éducation de Louis XIV, 291.
Église d'Avallon, 280.
— de Daphni, près d'Athènes, 73.
— Saint-Martin, à l'Aigle, 353.
Élévation vers Dieu par la nature (voy. t. XXVII); suite, 86.
Élisabeth d'Angleterre, camée du Musée des médailles, à Vienne, 120.
Emploi du temps; procédés d'ordre, 310.
Engoulevent à queue en ciseaux, 35.
Entrée de Philippe V à Madrid en 1704, 220.
Épisode de la Saint-Barthélemy; Matignon, 108.
Épitaphe (une), 47.
Errata, 408.
Espérances (Belles), 330.
Estampes séditieuses, 64, 203.
Été (Plaisirs de l'), 145.
Étui donnant la silhouette de Napoléon Ier, 204.
Excelsior! poésie de Longfellow, 151.
Exposition universelle à Londres (en 1862), 205, 235, 273, 381, 393, 397.

Fac-simile de l'écriture de Pierre le Grand, 215.
Façade nouvelle de la Bibliothèque impériale, 49.
Faïences de Henri II et de Diane de Poitiers, 171.
Faunes et Bacchus enfant, bas-relief en terre cuite, 149.
Femme (une) d'Orient, par Decamps, 260.
— et jeune fille d'Hindelopen (Frise), 121.
Filleul (Mon), nouvelle, 286, 290.
Fontaine en bronze, à l'Exposition universelle de Londres, 273.
— (la) du Luxembourg, 193, 208.
— (la) sanglante (Amérique centrale), 94.
Forgeron (le), histoire de Donald du Marteau, 209.
Forster Powell, coureur célèbre, 88.
Fourmilion, 276.
Foyer (le) italien, 131.
Frontispice d'un livre des Psaumes de la pénitence, découpé au canivet (seizième siècle), 356.
Fruits (Variétés des), 388.
Funérailles d'un lama, 65.

Géographie physique et agricole de la France (voy. tome XXIX), 379.
Gheel (Belgique), 174.
Goldsmith (Olivier), 201.
Grotte de la Madeleine, près de Montpellier, 168.
Guêpes (les) et le shiru-shiru, 198.

Habitudes et transmissions héréditaires, 23.
Halles centrales de Paris, 26.
Halo lunaire, 130.
Hamatreya, 230.
Hérétiques brûlés devant le château de Windsor (seizième siècle), 101.
Histoire d'une pie, 157.
Hing-kou (le), tambourin chinois et japonais, 156.
Hobbema, 3.
Hôpital (un Ancien) d'aliénés, 94, 113.
Hôtel de Bourgogne ou d'Artois, rue Mauconseil, à Paris: une fenêtre, 103; sommet de l'escalier de la tour, 104.
Houdon, sculpteur, 32.

Idée d'une école d'administration, 266.
Immortalité (l'), 1.
Impressions produites sur le voyageur par l'absence de l'homme, 351.
Instinct et intelligence, 110.
Instruction (l') est une dignité, 158.
— (l') primaire et les six repas en Danemark, 140.
Instruments de supplice à la Tour de Londres, 256.

Intelligence et instinct, 110.
Ivan IV, dit le Terrible, 142.

Japon (le), 4, 155.
Jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, 116.
— d'hiver du bois de Boulogne, 337.
— du Musée de Cluny, 305.
Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, 102.
Jeanne Darc, 176.
Jouets séditieux, 203.
Jouvenet (Jean), 377.

Krüdener (Mme de), 46.

La Garde (Philippe Bridart de), 90.
Laine (Production de la) en France, 294.
Lama (Funérailles d'un), 65.
Lapins (Commerce des), 54.
Laroque, près Bouillac (Aveyron), 153.
Lettre de Buffon à Mme Necker, 99.
— de Cassiodore aux pêcheurs de Venise, 39.
— (une) du 17 février 1780, tirée d'anciens papiers de famille, 230.
Liberté (Amour désintéressé de la), 39.
Limoges, 257.
Louis XIII donnant l'accolade aux chevaliers de Saint-Michel, 313.
Lutte (une) d'esclaves en Afrique, 74.

Machines (les) à l'Exposition universelle de Londres (1862), 397.
Madone (la) de la Victoire, tableau, 181.
Maison du cultivateur, 278.
— des Mascarons, à Mexico, 233.
Malbrouk (Chanson de), 60.
Malemort, nouvelle, 6, 14, 30.
Manteau (le) bleu écossais, 302.
Mantegna (Andrea), 179.
Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, 213.
Marie d'Espagne (l'Impératrice), femme de Ferdinand III, 326.
Maxime des Celtes, 390.
Martin (le Major), 211.
Matignon (Maréchal de), 108.
Médaille de Nicolas Bailleul, prévôt des marchands (1621-1627), 352.
— du doge Memmo, 240.
— de Dumnorix, 40.
— gauloise nouvellement découverte dans le département de la Sarthe, 40.
— (une) de Jeanne Darc, 176.
Memmo (le Doge) (1612-1615), 240.
Meuble en ébène, par Fourdinois, 393.
Meudon (le Bas), près Paris, 108.
Monastère de Daphni, près d'Athènes, 73.
— d'Orezu (Petite-Valachie), 345.
Monnaie de Thémistocle comme seigneur de Magnésie, 247.
Montagnes (les plus hautes) du globe, 247.
Monuments (Sur les) celtiques, 335.
Moyen de lire dans la pensée d'autrui, 231.
Moyenne de la vie en France, 166.
Musée Campana, 147, 225, 372, 408.
— de Cluny; le jardin, 305.
— des médailles et des antiques, à Vienne, 120, 322.
Musique japonaise et chinoise, 4, 155.
Mystères, 126.

Nature (la) et l'Art, 407.

Observations astronomiques pour 1862. — Janvier et Février, 16; Mars, 59; Avril, 102; Mai, 130; Juin, 158; Juillet, 202; Août, 238; septembre, 275; Octobre, 310; Novembre, 318; Décembre, 376; Janvier 1863, 406.
Océaniens, 137.
Oies (les), 115.
Oiseaux (les Petits), 402.
Ordre (l') du Saint-Esprit, 313.

Page (une) d'écriture de Louis XIV enfant, 291.
Palais de l'Exposition universelle, à Londres, en 1862, 205, 237, 273, 381, 393, 397.
— du Mikado, au Japon, 157.
Papier (Consommation du) aux États-Unis, 42.
Parker (Théodore), 311, 374.
Paysage par Hobbema, 4.
Peinture antique du Musée Campana, 408.
Peintures du château de Chantilly, 11, 91, 161, 249.
— (Antiques) mexicaines figuratives, 184, 263.
Pénitence publique de James Bainham à Saint-Paul de Londres (seizième siècle), 100.
Pénitent (le) de Kaisersberg (voy. t. XXVIII), 38.
Pensées. — A. C., 62, 70, 155, 163, 202. Bacon, 266. Balbo, 94. Beecher Stowe (Mme), 39. Bersot (Ernest), 155, 158. Bossuet, 407. Bougeard, 35. Charron, 363. Chesterfield (lord), 318. Cousin (Victor), 256. Dargaud, 163. Damiron, 79. Descartes, 74. Duclos, 16. Gellert, 322. Gleim, 270. Gœthe, 90. Guizot, 3, 26. Horn, 247. Jean-Paul, 94. Kant (Em.), 74. Lavater, 99. Leibniz, 42. Montaigne, 318. Petit-Senn, 286. Proverbe indien, 3. Quesnel, 394. Schiller, 39. Saint François de Sales, 135. Shopenhauer, 383. Socrate, 266. Spectateur (le), 151. Staël (Mme de), 158, 171. Swift, 7. Thackeray, 343. Tocqueville (Alexis de), 203, 306, 335.
Perruques (les), 151.
Persécutions religieuses en Angleterre au seizième siècle, 99.
Petits oiseaux (les), 402.
Peuples qui se croient issus d'une race animale, 155.
Philippe III, roi d'Espagne, 213.
Philippe V, roi d'Espagne, 220.
Pie (Histoire d'une), 157.
Pierre (la) d'East-Retford, 59.
Pierre le Grand, 215.
Pierres précieuses (Couleurs de quelques), 270.
Pin (un) sur le bord d'un précipice, en Dauphiné, 136.
Plafond d'un des cafés de Marseille, 129.
Plaintes d'un locataire, 55.
Plaisirs (les) de l'été, 145.
Plan de l'abbaye de la Trappe en 1681, 368.
Plan topographique du lieu où a été découvert le trésor de Guarrazar, 52.
Pont de Kehl, 188 à 192.
Pont à deux arches traversant un chemin de fer, 124.
— du Haut-Portage sur la rivière Genesee (États-Unis), 124.
— suspendu sur le Niagara, 221.
Porche de l'église du monastère d'Orezu, 345.
Port des arbres conifères, 135.
Portail (Fragment du) de l'église d'Avallon, 280.
Porte des Allemands, à Metz, 265.
— (la) de la mer, à Cadillac-sur-Garonne, 113.
Prédication des enfants dans l'église de l'Ara-Cœli, à Rome, 361.
Pressentiments, rêves, prophéties, 291.
Prêtre thibétain (Funérailles d'un), 65.
Prière à un ours, 162.
Prince d'Asie et son escorte passant un gué, esquisse peinte par Decamps, 8.
Procession (une) pontificale, 400.
Production de la laine en France, 294.
Promenades alpestres (voy. t. XXIX); suite et fin, 2, 110.
— d'un désœuvré (voy. tome XXVIII); suite, 246, 254, 258, 266, 274.
Provins (Seine-et-Marne), 217, 281.
Psaumes (Livre des) de la pénitence, 356.
Psautier de Charles le Chauve, 340.
Puits artésien de Passy, 227, 267, 303.
Puy (le), 293.

Quai du Rhin, à Schaffhouse, 169.
Quel est l'homme moral? 256.
Quels sont les plus anciens monuments qui aient date certaine? 170, 335.

Raia (un) slave (Herzégovine), 17.
Ramsay (Allan), 105.
Ratisbonne, 160.
Recruteurs dans l'ancien temps, 131.
Réforme du costume à l'Opéra, en 1754, 90.
Régis (Saint), patron des dentellières, 302.
Reliure (De la) au neuvième siècle, 340.
Renaissance (la), statue en marbre, 132.
Roberval (Marguerite), 405.
Rocher (le) à figure humaine, ou la tête de roc, à Lund (Norvége), 402.
Roman (le) bourguignon, 279.
Rose d'été (la Dernière) poésie de Thomas Moore, 94.
Rue de Sainte-Isabelle, à Mexico, 196.

Saint Augustin et sa mère, 1.
Saint-Jean, peintre de fleurs, 83.
Saisons (les), bas-relief en terre cuite du Musée Campana, 372.
Salière de Benvenuto Cellini, 324.
Sâng (le), instrument à vent chinois et japonais, 156.
Sauvages, 137.
Savant (Demi-), 279.
Schaffhouse, 169.
Sceau d'Ivan le Terrible, 142.
Scène (une) du théâtre hollandais au dix-huitième siècle, 57.
Science (la), 407.
Science (la) en 1860 et 1861, 98, 127, 159, 294, 299.
Séance (une) du concours pour la tête d'expression au dix-huitième siècle, 185.
Sermon (un) au dix-septième siècle, 81.
Serre du Jardin d'acclimatation, 337.
Shiru-shiru (le) et les guêpes, 198.
Simart (statuaire), 356.
Singeries du château de Chantilly, 11, 91, 161, 249.
Singuliers titres d'anciennes académies italiennes, 242.
Six (les) repas et l'instruction primaire en Danemark, 140.
Sommaire de la science en 1862, 407.
Son (le) *an*, 402.
Sorcière (la), chant grec (Asie Mineure), 26.
Souverains (Portraits des) goths qui ornent le *Códice Vigilano* de la Bibliothèque de l'Escurial, 76.
Stalles du chœur de la cathédrale d'Ulm, 388.
Statistique agricole de la France, 380.
— des animaux en France, 343.
Statue d'Olivier Goldsmith, 201.
Supplice (le) de la schupfe, à Strasbourg, 131.
Sur un usage barbare des Gaulois, 39.

Tableau (Dernier) de Saint-Jean, 85.
Tapisseries (Anciennes), 173.
Tasses (les) de ma grand'mère, nouvelle, 70, 78.
Terre cuite (une) du Musée Campana, 225.
Tête de Vénus, terre cuite, 148.
Théâtre hollandais au dix-huitième siècle, 57.
Timbres-poste de tous les États du globe, 194. 223, 251, 270, 287, 318, 359, 383, 402.
Toilette de la fiancée en Norvége, 140.
Tollens (Henri), poëte hollandais, 343.
Tombeau du général Foy, 80.
— du major Martin, à Lucknow, 211.
Tortue alligator, 317.
— éléphantine, 365.
Tour (la) d'Ansouhaite (Gironde), 23.
— de la reine Jeanne, à Entressen, 253.
Transports d'enfants en Russie, 256.
Travail (le) du matin, 275.
Trésor (le) de Guarrazar, 51, 74.
Tziganes (les), 395.

Vase en majolique (fabrique de Minton), 236.
— (un) de Polydore Caldara de Caravage, 77.
Vauban (voy. t. IX); suite, 275.
Ventes d'objets d'art au dix-huitième siècle, 390.
Viaduc de Chaumont, 125.
Vierge (la) colossale du Puy, surnommée la Notre-Dame de France, 163, 293.
Village tzigane, en Valachie, 396.
Visite (une) mystérieuse, anecdote, 343.
Vitesses (Diverses), 351.
Vue à vol d'oiseau d'une section de travaux de chemin de fer, 20.
Worms, 177.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Bergers, 348. Boucherie (une) en Orient, 261. Boutique de forgeron, 209. Boutique de perruquier sous Louis XV, 152. Carte agricole de la France (région de l'ouest), 380. Chemins de fer (v. t. XXVIII, XXIX); suite et fin, 19, 67, 96, 123, 188, 221. Ciments et chaux hydrauliques, 36. Commerce des lapins, 54. Consommation du papier aux États-Unis, 42. Découpage (le) au canivet, 355. Machines à l'Exposition universelle de Londres en 1862, 397. Petits oiseaux (les), 402. Production de la laine en France, 294. Reliure (De la) au neuvième siècle, 340. Statistique agricole de la France, 380. Vue à vol d'oiseau d'une section de travaux de chemin de fer, 20.

ARCHITECTURE.

Abbaye de Larchant, 297. Abbaye de la Trappe en 1681, 368. Abside de la cathédrale d'Angoulême, 33. Abside de la cathédrale de Spire, 241. Abside et porte latérale de la cathédrale de Worms, 177. Antéfixe en terre cuite, 148. Archevêché (Ancien) de Bamberg, 369. Castrum (le) gallo-romain de Boulogne, 60. Cénotaphe (le) d'Alphonse le Savant au couvent de *las Huelgas Reales*, 332. Chaire (une) du dix-septième siècle, 81. Chapelle russe (Nouvelle), à Paris, 385. Château de Montaigle, 321. Château de Munnoth, 169. Château de Provins, 281. Château de Trakostyan (Croatie), 97. Chemin de fer établi sur pilotis (Caroline du Sud), 96. Cloître du couvent de la Merced, à Mexico, 284. Constructions nouvelles de la Bibliothèque impériale, 49. Digue du grand bassin de Lampy, près Saint-Ferréol, 56. Église de Daphni, près d'Athènes, 73. Église Saint-Martin, à l'Aigle, 353. Fenêtre (une) de l'hôtel de Bourgogne ou d'Artois, rue Mauconseil, à Paris, 103. Fontaine (la) du Luxembourg, 193, 208. Fragment du portail de l'église d'Avallon, 280. Halles centrales de Paris, 26. Maison du cultivateur, 278. Maison des Mascarons, à Mexico, 233. Palais de l'Exposition universelle à Londres en 1862, 205, 237, 273, 381, 393, 397. Pont de Kehl, 188 à 192. Pont suspendu sur le Niagara, 221. Pont à deux arches traversant un chemin de fer, 124. Pont du Haut-Portage sur la rivière Genesee (États-Unis), 124. Porche de l'église du monastère d'Orezu, 345. Portail de la cathédrale de Reims, 329. Puits artésien de Passy, 227, 267, 302. Roman (le) bourguignon, 279. Sommet de l'escalier de la tour de l'hôtel de Bourgogne ou d'Artois, rue Mauconseil, à Paris, 104. Tombeau du général Foy au cimetière du Père-Lachaise, 80. Tour (la) d'Ansouhaite (Gironde), 23. Tour de la reine Jeanne, à Entressen, 253. Tunnels ou souterrains sur un chemin de fer, 67. Viaduc de Chaumont, 125.

BIOGRAPHIE.

Alphonse le Savant, 331. Bailleul (Nicolas), prévôt des marchands (1621-1627), 352. Bainham (James), 100. Balue (le Cardinal Jean), 9. Boyer, ancien président d'Haïti, 363. Buffon (une Lettre de), 99. Caldara (Polydore), dit de Caravage, 76. Campbell (Lady), portrait, 105. Canaris (Constantin), 295. Channing (voy. t. XXIX); suite et fin, 122, 149. Chardin, voyageur, 72. Charles-Quint, 325. Cornelius Caton, 336. Cortez (Fernand), 242. Decamps (voy. t. XXIX); suite, 8, 260. Despina Maniati, femme de Canaris, 296. Donald du Marteau, forgeron, 209. Droz (Joseph), 208. Éclipse, célèbre cheval de course anglais, 25. Elisabeth d'Angleterre, camée, 120. Forster Powell, coureur célèbre, 88. Foy (Général), 80. Goldsmith (Olivier), 201. Hobbema, peintre, 3. Houdon, sculpteur, 32. Krüdener (Mme de), 46. Ivan IV, dit le Terrible, 143. Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne; sa devise, 102. Jeanne Darc, 176. Jouvenet (Jean), portrait, 377. La Garde (Philippe Bridart de), 90. Louis XI, 9. Louis XIV, 291. Mantegna (Andrea), peintre, 179. Marie d'Espagne (l'Impératrice), femme de Ferdinand III, 326. Martin (le Major), 211. Matignon (Maréchal de), 108. Memmo (le Doge) (1612-1615), 240. Parker (Théodore), 311, 374. Philippe III, roi d'Espagne, 211. Philippe V, roi d'Espagne, 220. Pierre le Grand, 215. Ramsay (Allan), peintre, 105. Régis (Saint), patron des dentellières, 302. Roberval (Marguerite), 405. Saint-Jean, peintre de fleurs, 83. Simart (Pierre-Charles), statuaire, 356. Summers (Will), fou de Henri VIII, 112. Thémistocle, 247. Tocqueville (Alexis de), 203, 316. Tollens, poëte hollandais, 343. Vauban (voy. t. IX); suite, 275.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Angoulême, 33. Bamberg (Bavière), 369. Boulogne-sur-Mer, 60. Brèche (la) au Diable, près de Potigny, en Normandie, 41. Cadillac-sur-Garonne (Gironde), 113. Carte agricole de la France (région de l'ouest), 380. Ce qu'on voit sur un chemin de fer (voy. t. XXVIII et XXIX); suite et fin, 19, 67, 96, 123, 188, 221. Coin (un) de rue à Ratisbonne, 160. Constance (duché de Bade), 308. Delta du Gange et du Brahmapoutra, 47. Digue du grand bassin de Lampy, près Saint-Ferréol, 55. Fontaine (la) sanglante (Amérique centrale), 94. Géographie physique et agricole de la France (voy. t. XXIX); fin, 379. Gheel (Belgique), 174. Grotte de la Madeleine, près de Montpellier, 168. Laroque, près Bouillac (Aveyron), 153. Limoges, 257. Lutte (une) d'esclaves en Afrique, 74. Meudon (le Bas), près Paris, 108. Mexico, 197, 283. Montagnes (les Plus hautes) du globe, 247. Océaniens, 137. Plan topographique du lieu où a été découvert le trésor de Guarrazar, 52. Promenades alpestres (voy. t. XXIX); suite et fin, 2, 110. Provins, 217, 281. Puy (le), 293. Rocher à figure humaine à Lund (Norvége), 402. Schaffhouse, 169. Spire, 241. Transports d'enfants en Russie, 256. Ulm, 388. Village tzigane en Valachie, 396. Visite à l'abbaye de la Trappe en 1681, 366. Worms, 177.

HISTOIRE.

Charles XII, roi de Suède, et le paysan Musebek, 54. Cyprès (le) de Cortez, ou de la nuit fatale, 242. Devise de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, 102. Éducation de Louis XIV, 291. Épisode de la Saint-Barthélemy, 108. Entrée de Philippe V à Madrid en 1704, 220. Louis XI visitant le cardinal Balue enfermé dans une cage de fer, 9. Persécutions religieuses en Angleterre au seizième siècle, 99. Pierre (la) d'East-Retford, 59. Peuples qui se croient issus d'une race animale, 155. Réception dans l'ordre de Saint-Michel par Louis XIII, 313. Sur les monuments celtiques, 335. Transports d'enfants en Russie, 256. Trois pages de l'histoire des Aztèques, 183, 263. Usage (un) barbare des Gaulois, 39.

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Académies (Anciennes) italiennes, 242. Bibliothèque impériale, 49. Bibliothèques populaires, 331. Bibliothèques populaires au Chili, 300. Collection (la) d'Ambras, à Vienne (Autriche), 322. Couvent de *las Huelgas Reales*, près de Burgos, 331. Couvent de la Merced, à Mexico, 283. Dieu (le) Leherenn, 238. Exposition universelle à Londres en 1862, 205, 237, 273, 381, 393, 397. Halles centrales de Paris, 26. Hôpital d'aliénés (un Ancien), 94, 113. Idée d'une école d'administration, 266. Instruction (l') primaire en Danemark, 140. Jardin d'hiver du bois de Boulogne, 337. Jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, 116. Monastère de Daphni, près d'Athènes, 73. Monastère d'Orezu (Petite-Valachie), 345. Musée Campana, 147, 225, 372, 408. Musée de Cluny, 305. Musée des médailles et des antiques, à Vienne, 120, 322. Ordre (l') de Saint-Michel, 313. Timbres-poste de tous les États du globe, 194, 223, 251, 270, 287, 318, 359, 383, 402.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Amour (l') désintéressé de la liberté, 39. Anciens papiers de famille; lettre du 17 février 1780, 230. Attention au Baby, 110. Aumône (De l') morale (voy. t. XXIX), 62. Belles espérances, 330. Comment il faut lire, 79. Conversation et discussion, 163. Décalogue de la conversation, 135. Demi-Savant, 279. Élévation vers Dieu par la nature (voy. t. XXVII); suite, 86. Emploi du temps; procédés d'ordre, 310. Épitaphe (une) dans le cloître de la cathédrale de Worcester, 47. Fac-simile de l'écriture de Pierre le Grand, 215. Immortalité (l'), 1. Impressions produites sur le voyageur par l'absence de l'homme, 351. Instinct et intelligence, 110. Instruction (l') est une dignité, 158. Lettre de Buffon à Mme Necker, 99. Lettre de Cassiodore aux pêcheurs de Venise, 39. Maxime des Celtes, 390. Moyen de lire dans la pensée d'autrui, 231. Mystères, 126. Pressentiments, rêves, prophéties, 291. Quel est l'homme moral? 256. Scène (une) de comédie du théâtre hollandais au dix-huitième siècle, 57. Singuliers titres d'anciennes académies italiennnes, 242. Son (le) *an*, 402. Travail (le) du matin, 275.

Anecdotes, Légendes, Nouvelles, Poésies. — Ami (un) des champs, 192. Amour de Dieu et du prochain, légende, 330. Chanson de Malbrouk, 60. Chant de la terre, 230. Charles XII, roi de Suède, et le paysan Musebek, d'après une tradition populaire, 54. Chercheurs (les) de cristal: premier récit, 177, 185, 198, 213, 222, 226, 234; second récit, 326, 334, 338, 346, 354, 362, 370, 378, 386, 394, 399. Dans un grenier, 34, 43, 50, 62. Deux frères (les), 146, 154, 166. Excelsior! poésie de Longfellow, 151. Filleul (Mon), nouvelle, 286, 290. Forgeron (le), histoire de Donald du Marteau, 209. Histoire d'une pie, 157. Malemort, 6, 14, 30. Manteau (le) bleu écossais, anecdote, 302. Plaintes d'un locataire, traduit de Swift, 55. Promenades d'un désœuvré (voy. t. XXVIII); suite, 246, 254, 258, 266, 274. Rose d'été (la Dernière), 94. Sorcière (la), chant grec (Asie Mineure), 26. Tasses (les) de ma grand'mère, 70, 78. Visite (une) mystérieuse, 343.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Affiche (une) des recruteurs de l'ancien temps, 131. Amateurs (les) de plafonds au Salon, 245. Art (l') à Marseille, 129. Assignats nord-américains (1775-1781), 307, 327. Astronome (un) persan au dix-neuvième siècle, 58. Boucherie (une) en Orient, 261. Carrosse royal en Espagne sous Philippe V, 220. Casque (un) de fou, 112. Centenaires du Pérou, 131. Chandelier de faïence du temps de Henri II, 172. Coffre de mariage de Philippe III, roi d'Espagne, 211. Concert (un) au Japon dans le palais du Mikado, 157. Conjecture sur le pénitent de Kaisersberg (voy. t. XXVIII), 38. Costumes hollandais: Frise, Zélande, 121, 289. Coupe thibétaine en corne de rhinocéros, 44. Coureur célèbre anglais, en 1762, 88. Couronnes découvertes à Guarra-

zar, en Espagne, 52. Dangers du tatouage, 335. Danseuse japonaise, 4. Décalogue (le) de la conversation, 135. Dieu (le) Leherenn, 238. Eclipse, célèbre cheval de course anglais, 25. Etui donnant la silhouette de Napoléon Ier, 204. Faïences de Henri II et de Diane de Poitiers, 171. Femme (une) d'Orient, 260. Foyer (le) italien, 131. Funérailles d'un Lama, 65. Hing-kou (le), tambourin chinois et japonais, 156. Instruments de supplice à la tour de Londres. 256. Jouets séditieux, 203. Lutte (une) d'esclaves en Afrique, 74. Meuble en ébène par Fourdinois, 393. Moyenne de la vie en France, 166. Musique japonaise et chinoise, 155. Page (une) d'écriture de Louis XIV enfant, 291. Perruques (les), 151. Plaisirs de l'été, 145. Prédication des enfants dans l'église de l'Ara-Cœli, à Rome, 361. Prière à un ours, 162. Procession (une) pontificale, 400. Psautier de Charles le Chauve, 340. Raia (un) slave (Herzégovine), 17. Recruteurs dans l'ancien temps, 131. Réforme du costume à l'Opéra, en 1754, 90. Sâng (le), instrument à vent chinois et japonais, 156. Scène (une) du théâtre hollandais au dix-huitième siècle, 57. Sermon (un) au dix-septième siècle, 81. Six (les) repas et l'instruction primaire en Danemark, 140. Stalles du chœur de la cathédrale d'Ulm, 388. Supplice (le) de la schupfe, à Strasbourg, 131. Tapisseries (Anciennes), 173. Toilette (la) de la fiancée en Norvége, 141. Tziganes (les), 395. Usage (un) barbare chez les Gaulois, 39.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Accolade (l') donnée par le roi Henri III aux chevaliers de Saint-Michel, composition d'Abraham Bosse, 313. Antiques peintures mexicaines figuratives, 184, 263. Boutique (la) du forgeron, tableau de Wright, 209. Campbell (Portrait de lady), par Ramsay, 105. Chien et chouette blessée, tableau de E. Faivre, 200. Concert (un) au Japon, dans le palais du Mikado, d'après Siebold, 157. Danseuse japonaise, dessin d'après le Nippon de Siebold, 5. Frontispice d'un livre des Psaumes de la pénitence découpé au canivet (seizième siècle), 356. Hérétiques brûlés devant le château de Windsor (1543), 101. Jouvenet (Portrait de Jean), 377. Louis XI visitant le cardinal Balue enfermé dans une cage de fer, tableau de Gérome, 9. Madone (la) de la Victoire, par Andrea Mantegna, 181. Mantegna (Portrait d'Andrea), 180. Parker (Portrait de Théodore), 312. Paysage, par Hobbema, 4. Peintures du château de Chantilly : le Traîneau, 12 ; la Partie de cartes, 13 ; la Chasse, 92 ; la Toilette, 93 ; le Bain, 161 ; Eglogue, 249. Pénitence publique de James Bainham, à Saint-Paul de Londres (1531), 100. Plafond d'un des cafés de Marseille, par M. Mangaud, 129. Plaisirs (les) de l'été, tableau de E. Lepoitevin, 145. Peinture antique du Musée Campana, 408. Prédication des enfants dans l'église de l'Ara-Cœli, à Rome, tableau de M. de Coubertin, 361. Prince d'Asie et son escorte passant un gué, esquisse peinte par Decamps, 8. Procession (une) pontificale, tableau de M. de Coubertin, 401. Saint Augustin et sa mère, tableau d'Ary Scheffer, 1. Scène (une) du théâtre hollandais au dix-huitième siècle, d'après une gouache de Troost, 57. Souverains goths (Portraits de), miniatures, 76. Tableau (Dernier) de Saint-Jean, dans la salle à manger de l'hôtel de ville de Lyon, 85. Tapisserie du château de Seymiers, 173. Toilette (la) de la fiancée, en Norvége, tableau de Tidemand, 141.

Salon de 1861. — Cuisine (une), tableau par M. Philippe Rousseau, 45. Raia slave (un), peinture par M. Cermak (Iaroslaw), 17. Vue prise au bas Meudon, près Paris, par Français, 109.

Dessins. — Berger (le), dessin de Jacque, 349. Boucherie (une) en Orient, dessin inédit par Decamps, 261. Brèche (la) au Diable, près de Potigny, en Normandie, dessin de Freeman, 41. Carrière de ciment, à Grenoble, dessin de J.-B. Laurens, 37. Carte du Delta du Gange, 48. Casque de Will Summers, fou de Henri VIII, 112. Cénotaphe d'Alonso el Sabio, au couvent de las Huelgas Reales, 332. Cloître du couvent de la Merced, à Mexico, dessin de Blanchard, d'après une photographie, 284. Coin (un) de rue à Ratisbonne, dessin de Lancelot, 161. Costumes de l'île de Beveland-Sud, province de Zélande, dessin d'après Bing et Bruet, 289. Coupe thibétaine en corne de rhinocéros, dessin de Féart, 44. Cyprès (le) de la nuit fatale, près de Mexico, dessin de Blanchard, d'après une photographie, 244. Danseuse japonaise, dessin d'après Siebold, 5. Digue du grand bassin de Lampy, près de Saint-Ferréol, dessin de Léo Drouyn, 56. Eclipse, célèbre cheval de course anglais, dessin de Rouyer, 25. Eglise du monastère de Daphni, dessin d'après une photographie, 73. Façade nouvelle de la bibliothèque Impériale, dessin de Thérond, 49. Femme (une) d'Orient, dessin inédit par Decamps, 260. Fontaine (la) du Luxembourg, dessin de Thérond, 193. Forster Powell (Portrait de), coureur célèbre, 88. Foyer (le) italien, dessin de Frolich, 132. Funérailles d'un prêtre thibétain, dessin d'après Pallas, 65. Grotte de la Madeleine, près de Montpellier, dessin de J.-B. Laurens, 168. Halles centrales de Paris, dessins de Lancelot : Vue générale, 28 ; Coupe d'un pavillon, 29. Jardin du Musée de Cluny, dessin de Thérond, 305. Maison des Mascarons, à Mexico, dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie, 233. Océaniens, dessin de Foulquier, 137. Parker (Portrait de Théodore), d'après un dessin de l'album de Combe-Varin, 312. Pierre (la) du pain, à East-Retford, dessin de Thérond, 60. Pin (un) sur le bord d'un précipice, en Dauphiné, dessin de J.-B. Laurens, 136. Pont du Haut-Portage, sur la rivière de Genesee (Etats-Unis), 124. Pont suspendu sur le Niagara, vue générale, dessin de Gagniet, 221. Porte des Allemands, à Metz, dessin de E. Faivre, 265. Porte (la) de la mer, à Cadillac-sur-Garonne, dessin de Léo Drouyn, 113. Roberval (Marguerite) dans une île déserte, 405. Rue de Sainte-Isabelle, à Mexico, 196. Ruines de l'abbaye de Larchant, 297. Saint-Jean (Portrait de), peintre de fleurs, d'après une photographie, 84. Séance du concours pour la tête d'expression au dix-huitième siècle, dessin de Cochin, 185. Sermon (un) au dix-septième siècle, 81. Serre (Vue de la) du Jardin d'acclimatation, au bois de Boulogne, dessin de Freeman, 337. Simart (Portrait de Pierre-Charles), statuaire, 357. Tapisserie (une) du château de Seymiers, dessin de Freeman, 173. Tollens (Portrait de), poëte hollandais, dessin de Chevignard, 344. Tour (la) d'Ansouhaite, dessin de Léo Drouyn, 24. Tour de la reine Jeanne, à Entressen, dessin d'après M. Ch. de Larambergue, 253. Viaduc de Chaumont (Haute-Marne), dessin de Thérond, 125. Vierge (la) colossale du Puy, dessin de Gagniet, 164. Village et château de Laroque, près Bouillac, dessin de Léo Drouyn, 153. Village tzigane, en Valachie, dessin de Lancelot, 396. Vue de Constance (duché de Bade), dessin de Stroobant, 309. Vue de Limoges, dessin de Léo Drouyn, 257. Vue générale du pont de Kehl, dessin de Lancelot, 188. Vue générale de Provins, dessin d'après Gabriel Prieur, 217.

Estampes et gravures anciennes.—Amateurs (les) de plafonds au Salon, d'après une estampe de Bernard Gaillot (1819), 245. Bouquet de violettes, estampe de 1815, 204. Chardin (Portrait de), voyageur, estampe du dix-septième siècle, 72. Cornelius Caton, maître de la taverne du Lion-Blanc, à Richmond, vieille estampe anglaise, 336. Entrée de Philippe V à Madrid en 1704, estampe du temps, 220. Estampes séditieuses, 64, 203. Femme et jeune fille d'Hindelopen (Frise), estampe hollandaise, 121. Intérieur d'une boutique de perruquier sous Louis XV, estampe du temps, 152. Plan de l'abbaye de la Trappe en 1681, 368. Vente de tableaux en 1788, gravure de Rowlandson, 392.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Aliénés (les), 94, 113, 174. Art (l') et la nature, 407. Couleurs de quelques pierres précieuses, 270. Habitudes et transmissions héréditaires, 23. Science (la) en 1860 et 1861, 98, 127, 159, 294, 299. Sommaire de la science en 1862, 407. Vitesses (Diverses), 351.

Archéologie, Numismatique. — Castrum (le) gallo-romain de Boulogne-sur-Mer, 60. Médaille de Nicolas Bailleul, prévôt des marchands (1621-1627), 352. Médaille de Dumnorix, 40. Médaille commémorative du doge Memmo, 240. Médaille gauloise nouvellement découverte dans le département de la Sarthe, 40. Médaille en plomb de Jeanne Darc, 176. Monnaie de Thémistocle comme seigneur de Magnésie, 247. Quels sont les plus anciens monuments qui aient date certaine ? 170.

Astronomie. — Astronome (un) persan au dix-neuvième siècle, 58. Carte de l'éclipse de soleil du 21 décembre 1862, 376. Halo lunaire, 130. Observations astronomiques pour 1862 : Janvier et Février, 16 ; Mars, 59 ; Avril, 102 ; Mai, 130 ; Juin, 138 ; Juillet, 202 ; Août, 238 ; Septembre, 275 ; Octobre, 310 ; Novembre, 318 ; Décembre, 376 ; Janvier 1863, 406.

Botanique. — *Cereus giganteus*, 285. Port des arbres conifères, 135. Serre du Jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, 337. Variétés des fruits, 388.

Géologie. — Formation du cristal de roche, 351.

Zoologie. — Abeille perce-bois, 332. Aigle à queue étagée, 89. Animaux (les) de jardin, 106. Animaux (les) microscopiques, 42. Araignée (l') mécanicienne, 342. Bondrée, 231. Chouette, 199. Chlamydosaure de King, 300. Engoulevent à queue en ciseaux, 35. Fourmilion, 276. Oies (les), 115. Tortue alligator, 317. Tortue éléphantine, 365. Shiru-Shiru (le) et les guêpes, 198. Statistique des animaux en France, 343.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Bas-relief en terre cuite (Musée Campana), 149. Bénitier (un) à Ratisbonne, 160. Boyer (Médaillon de), ancien président de Haïti, par David d'Angers, 364. Cachets de Pierre le Grand, 215. Camée (un) du Musée des médailles et des antiques à Vienne ; Élisabeth d'Angleterre, 120. Canaris (Médaillon de Constantin), par David d'Angers, 296. Casque du fou Will Summers, 112. Chandelier en faïence du temps de Henri II, 172. Charles-Quint, sculpture en albâtre au cabinet des antiques, à Vienne (Autriche), 325. Coffre de mariage de Philippe III, roi d'Espagne, 211. Coupe thibétaine en corne de rhinocéros, 44. Couronnes découvertes à Guarrazar, en Espagne, et conservées au Musée de Cluny, 52. Couverture du Psautier de Charles le Chauve ; ivoire sculpté, 340. Despina Maniati (Médaillon de), femme de Canaris, par David d'Angers, 296. Droz (Médaillon de Joseph), par David d'Angers, 208. Fontaine en bronze, par Liénard, Moreau et Barbezat, 273. Houdon, sculpteur, médaillon par David d'Angers, 32. Marie d'Espagne (l'Impératrice), femme de Ferdinand III, camée en coquille sur turquoise, 326. Renaissance (la), statue en marbre par Taluet, 133. Saisons (les), bas-relief en terre cuite du Musée Campana, 372. Salière de Benvenuto Cellini, 324. Sceau d'Ivan le Terrible, 143. Simart (Buste de), sculpté par M. Duret, 357. Stalles du chœur de la cathédrale d'Ulm, 388. Statue d'Olivier Goldsmith, par J.-H. Foley, 201. Terre cuite (une) du Musée Campana, 225. Tête de Vénus, terre cuite du Musée Campana, 148. Vase en majolique (fabrique de Minton), 236. Vase (un) de Polydore Caldara, dit de Caravage, 77. Vierge (la) colossale du Puy ; modèle en plâtre de la statue, 164, 292.

